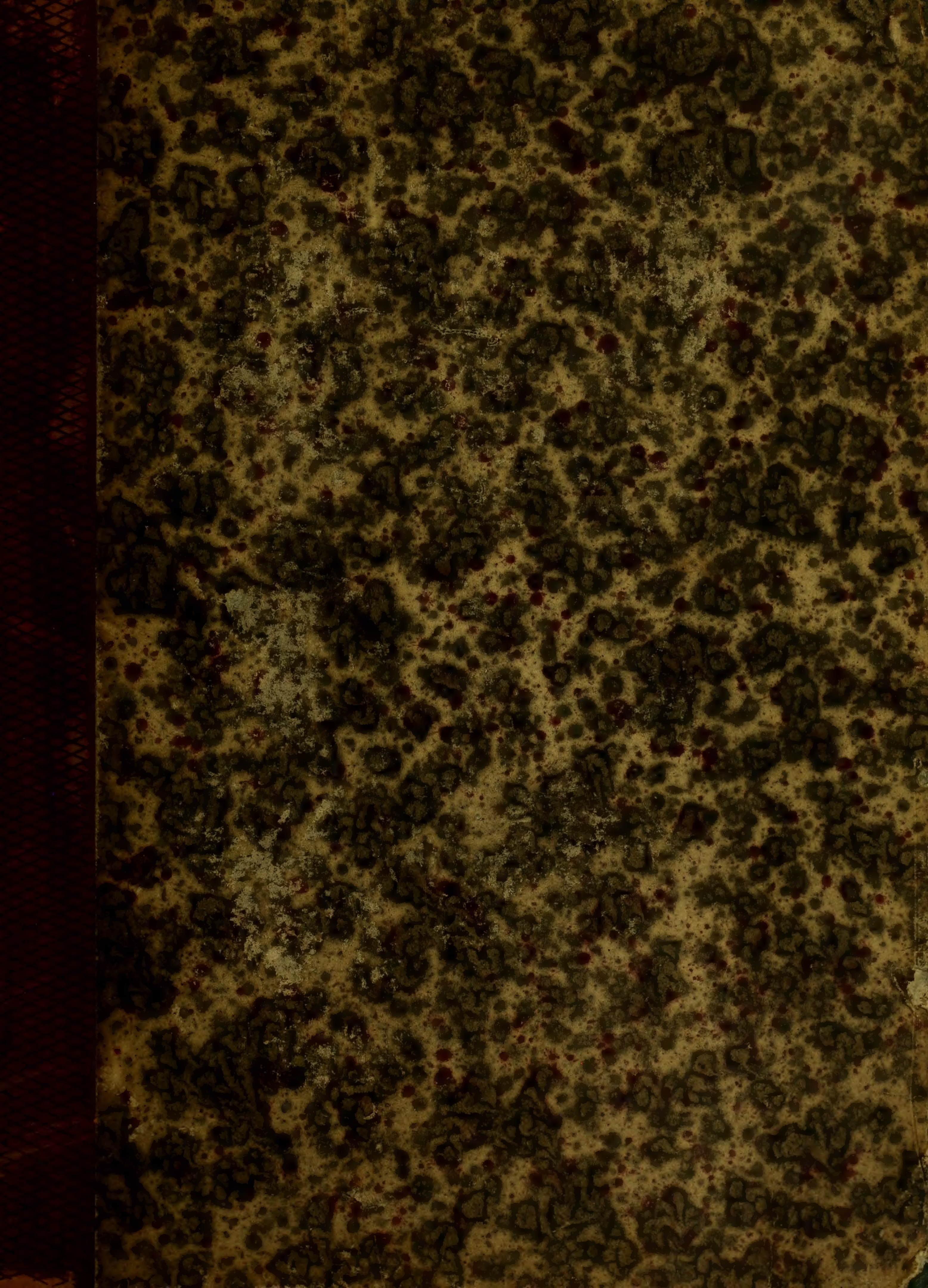
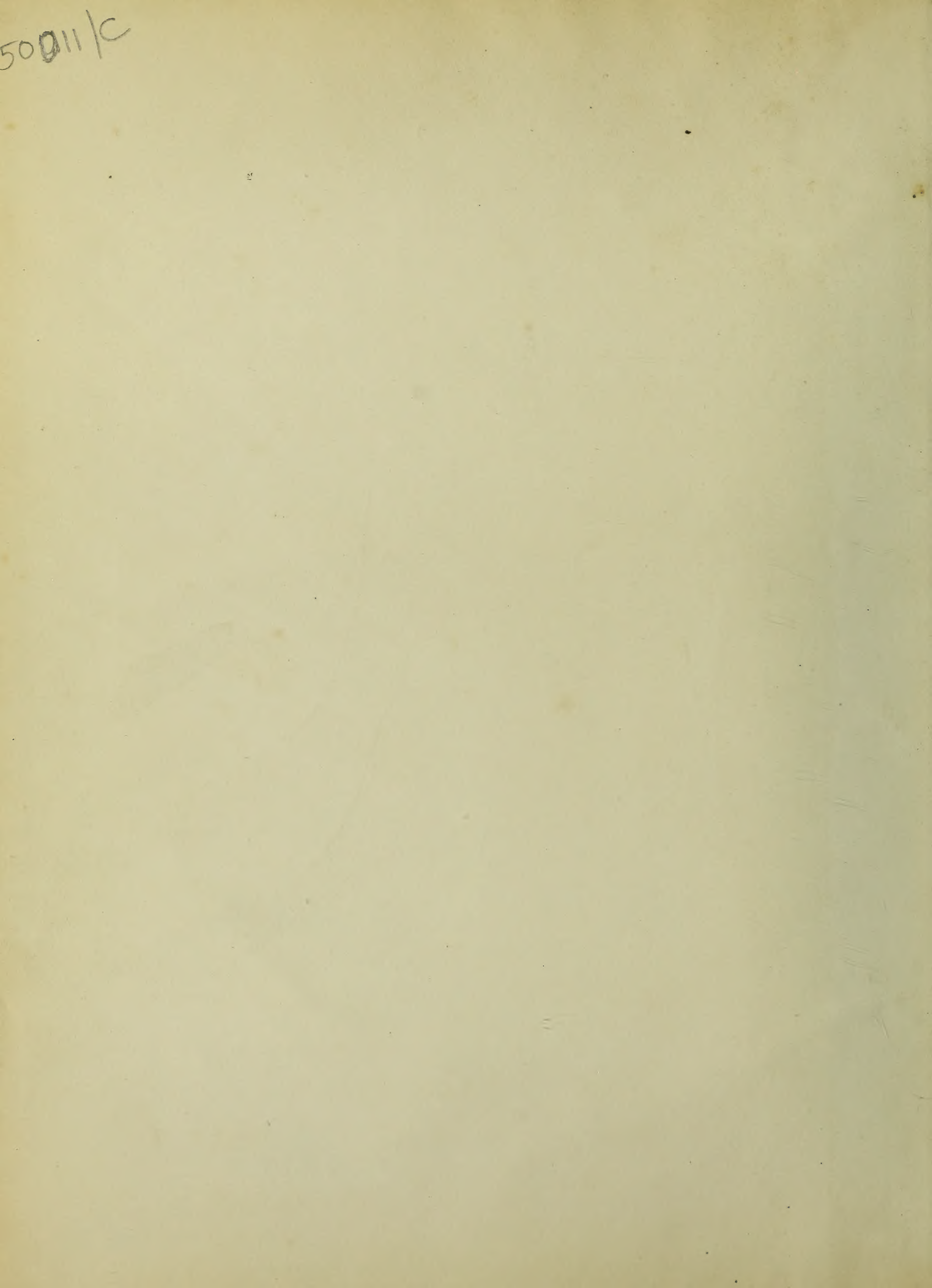
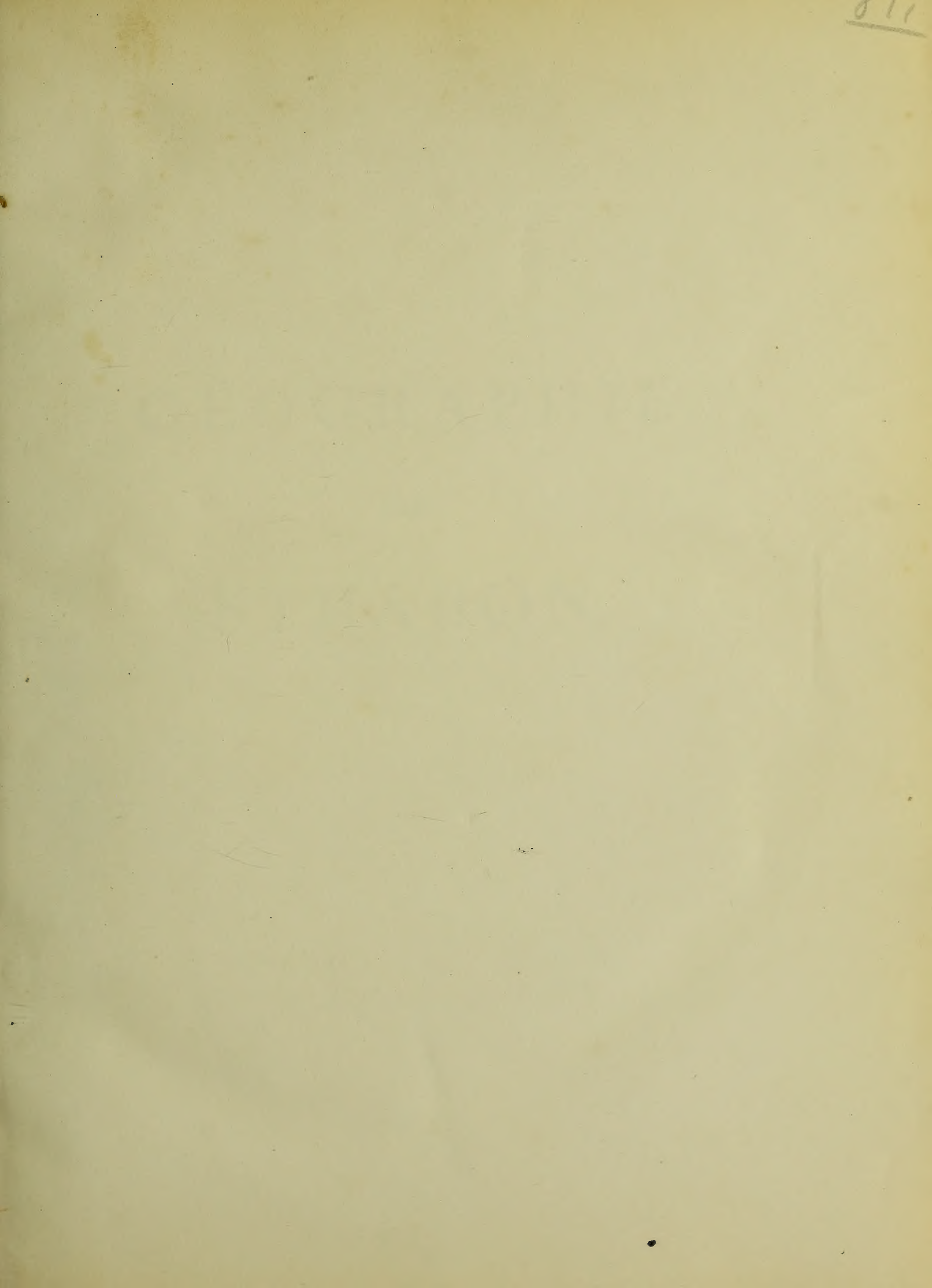



Ex Libris, Remigius,
Eric Fisher, ab Langley.







GÉOGRAPHIE

DE

STRABON.

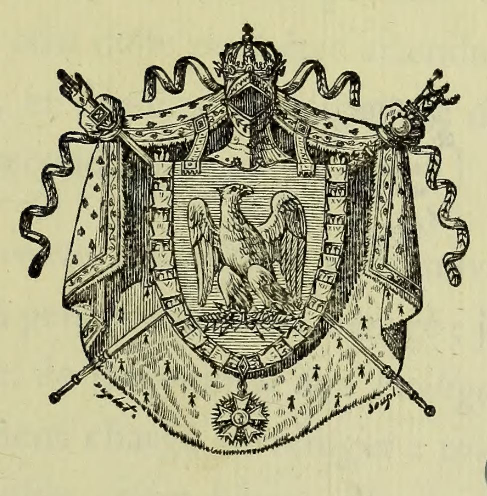
GÉOGRAPHIE

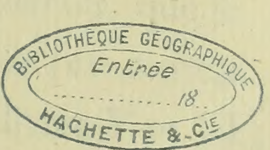
DE

STRABON,

TRADUITE DU GREC EN FRANÇAIS.

TOME SECOND.





A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

1809.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR

DES V.e ET VI.e LIVRES.

LES notes qui accompagnent la traduction des livres I et II de la GÉOGRAPHIE DE STRABON, renvoient souvent à des *Éclaircissemens* qui par-là sont devenus une espèce d'appendice nécessaire au premier volume de cet ouvrage. L'on se sera donc peut-être attendu qu'ils seroient donnés de suite; et dès-lors on s'étonnera de ne point les trouver dans le second volume.

Ces *Éclaircissemens* sont l'objet d'un travail particulier, auquel je me suis personnellement engagé ; je me fais une loi de le déclarer. Je les joindrai aux *Prolégomènes,* que je me suis pareillement chargé de rédiger : mais j'en remets encore la publication, pour hâter celle des livres V et VI qui se trouvent terminés. Un pareil retard ne sauroit avoir de graves inconvéniens : les deux premiers livres de la GÉOGRAPHIE DE STRABON, et les discussions qu'ils demandent, roulant pour ainsi dire uniquement sur la

partie *systématique* de la géographie des anciens, ont toujours pu être considérés comme un ouvrage séparé.

Les livres III et IV, traduits par M. *Coray*, n'ont point exigé de ces sortes de remarques, que j'appelle *les Éclaircissemens;* tandis qu'au contraire, ayant été souvent arrêté dans la traduction des livres V et VI, par des difficultés que je n'ai peut-être pas résolues d'une manière satisfaisante, j'ai dû fréquemment exposer aux lecteurs mon incertitude : et j'ai cru bien faire en ne séparant de ces deux livres aucune des observations qui devoient s'y rapporter.

DE LA PORTE DU THEIL.

TABLE
DU SECOND VOLUME.

GÉOGRAPHIE
DE STRABON.

LIVRE IV.

Gaule Transalpine. — Iles de Bretagne, &c. — Les Alpes.

CHAPITRE I.er

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

LIVRE V.

L'Italie. — Ses îles.

CHAPITRE I.er

De l'Italie en général.

CHAPITRE II.

De la première partie de l'Italie, qui comprend la *Celtique* [*ou* Gaule] Cisalpine.

CHAPITRE III.

De la seconde partie de l'Italie, qui comprend la Ligurie Apennine.

CHAPITRE IV.

De la troisième partie de l'Italie, qui comprend, 1.° la Tyrrhénie, avec les îles d'*Æthalia*, de *Cyrnos*, de Sardaigne; 2.° l'*Ombricé;* 3.° la Sabine; 4.° le *Latium.*

CHAPITRE V.

Suite de la troisième partie de l'Italie.

CHAPITRE VI.

Continuation de la troisième partie de l'Italie.

CHAPITRE VII.

Fin de la troisième partie de l'Italie.

CHAPITRE VIII.

De la quatrième partie de l'Italie, qui contient la Picentine, avec le pays des *Vestini*, des *Marsi*, des *Peligni*, des *Marucini* et des *Frentani*.

CHAPITRE IX.

Suite de la quatrième partie de l'Italie.

CHAPITRE X.

De la cinquième partie de l'Italie, qui comprend la Campanie, la Samnitide, et le pays des *Picentes*.

LIVRE VI.

Suite de l'Italie et de ses îles.

CHAPITRE I.er

De la sixième partie de l'Italie, qui comprend le pays des *Leucani* et celui des *Bretii.*

CHAPITRE II.

De la septième partie de l'Italie, contenant les territoires de plusieurs républiques de la grande Grèce.

CHAPITRE III.

Description de la Sicile.

CHAPITRE IV.

Description des autres îles voisines de l'Italie.

CHAPITRE V.

Huitième et dernière partie de l'Italie, concernant l'Iapygie et l'*Apulia.*

CHAPITRE VI ET DERNIER.

Considérations sur les causes physiques et morales, ainsi que sur les progrès de la grandeur des Romains.

INDEX DES ÉCLAIRCISSEMENS.

FIN DE LA TABLE.

GÉOGRAPHIE

GÉOGRAPHIE
DE
STRABON.

LIVRE IV*.

* Traduction et notes de M. *Coray*, excepté celles signées G.

GAULE TRANSALPINE. — Iles de Bretagne. — Les Alpes.

CHAPITRE I.er

DIVISION de la Gaule transalpine. — La Celtique ou la Narbonnoise, sa figure et ses limites. — Marseille et son origine ; son gouvernement, sa puissance et ses possessions. — Description de la côte, depuis Marseille jusqu'aux Pyrénées. — Poissons fossiles, et autres singularités. — Bouches du Rhône. — Description de la côte, depuis Marseille jusqu'au Var. — Iles adjacentes à cette côte. — Peuples et villes dans l'intérieur des terres, entre le Rhône et les Alpes ; — entre le Rhône et les Pyrénées. — Tectosages et leurs anciennes expéditions. — Fleuves de la Celtique, et leur disposition favorable au commerce.

PAGE 176, Édition de 1620.

A LA suite de l'Ibérie, vient la Gaule transalpine, dont nous avons déjà donné * sommairement la figure et l'étendue. Nous allons maintenant en parler plus en détail.

* *Tom. I, pag. 353.*

§. I.er Division de la Gaule transalpine.

QUELQUES auteurs divisoient ses habitans en trois peuples,

PAGE 176. auxquels ils donnoient les noms d'*Aquitains*, de *Celtes* et de *Belges* <1>. Les premiers diffèrent absolument des deux autres, non-seulement par leur langage, mais encore par leur figure, qui approche plus de la figure des Ibères * que de celle des Gaulois. Les traits propres à ces derniers caractérisent les habitans des deux autres parties de la Gaule, quoiqu'on observe encore quelque différence parmi ces peuples, soit pour la langue, soit pour la manière de vivre, et pour la forme de leurs gouvernemens respectifs.

* Des Espagnols.

D'après leur division, ces auteurs nommoient *Aquitains* et *Celtes* les peuples voisins des Pyrénées, séparés par les montagnes des Cévennes : car nous avons déjà observé que la Gaule transalpine étoit bornée au couchant par les Pyrénées, qui
PAGE 177. s'étendent depuis la Méditerranée jusqu'à l'Océan; à l'orient, par le Rhin, qui est parallèle aux Pyrénées; au nord, par l'Océan, depuis l'extrémité septentrionale de ces montagnes jusqu'à l'embouchure du Rhin; au midi, par la mer de Marseille et de Narbonne, et par les Alpes, depuis la Ligurie jusqu'aux sources du Rhin. Des Pyrénées partent, à angles droits, les montagnes des Cévennes <2>, qui se prolongent dans l'espace d'environ 2000 stades à travers les plaines, et se terminent près de Lyon.

Ainsi, ils appeloient *Aquitains* les habitans de la partie septentrionale des Pyrénées et des Cévennes, entre la Garonne et l'Océan; ils donnoient le nom de *Celtes* aux peuples qui s'étendent de l'autre côté de la Garonne, vers la mer de Marseille et de

<1> La Gaule se divisoit en quatre grandes parties, la Narbonnoise, l'Aquitaine, la Celtique et la Belgique.

Strabon a copié principalement Cæsar *(de Bello Gallic. l. 1, c. 1)*, qui paroît ne diviser la Gaule qu'en trois parties, l'Aquitaine, la Celtique et la Belgique : mais Cæsar ne parloit que des provinces qu'il avoit conquises; et il n'a point nommé la Narbonnoise, parce qu'elle avoit été soumise aux Romains longtemps avant lui. Strabon paroît avoir cru que la Narbonnoise faisoit partie de la Celtique. *Voyez* la note 1 de la *page suivante*. G.

<2> La longueur des Cévennes est d'environ 58 lieues, qui représentent 2000 stades de 700 au degré. G.

Narbonne, et qui touchent en partie les Alpes; et enfin, ils désignoient par celui de *Belges* les autres Gaulois situés le long de l'Océan jusqu'à l'embouchure du Rhin, avec quelques-uns de ceux qui habitent le long de ce fleuve, et qui sont voisins des Alpes. C'est aussi la division qu'a adoptée Cæsar dans ses Commentaires ‹1›. PAGE 177.

Mais Auguste, en divisant la Gaule en quatre parties, réunit d'abord les Celtes à la Narbonnoise; il compte ensuite pour deuxième partie, l'Aquitaine, en lui conservant ce même nom sous lequel Cæsar l'a fait connoître, si ce n'est qu'il en recule les limites en y ajoutant les cantons de quatorze ‹2› peuples situés entre la Garonne et la Loire. Quant au reste de la Gaule, il le divise en deux parties : l'une s'étend jusqu'au Haut-Rhin;

‹1› Tout ce passage de Strabon est rempli de méprises; et il paroît citer les *Commentaires* de Cæsar d'après un extrait inexact.

Pour entendre ce que Strabon veut dire, il faut se rappeler *(suprà, tom. I, pag. 382)* qu'il traçoit la chaîne des Pyrénées du nord au sud, quoiqu'elle se dirige du couchant au levant; et comme il ajoute que celle des Cévennes part des Pyrénées à angles droits, il s'ensuit que cette seconde chaîne, selon lui, s'étendoit d'occident en orient, tandis qu'elle se prolonge du midi au nord. Il croyoit aussi que la Garonne, la Loire et la Seine, couloient, comme le Rhin, du midi au nord.

D'après ces hypothèses, il a dû déplacer nécessairement tous les peuples dont il vient de parler; et en effet, les Aquitains habitoient au nord des Pyrénées, entre ces montagnes et la Garonne. Ils n'étoient point au nord des Cévennes, mais à l'occident des parties méridionales de cette chaîne.

En disant que les Celtes se trouvoient de l'autre côté, c'est-à-dire, à l'est de la Garonne, et jusque vers la mer de Narbonne et de Marseille, il est visible qu'il prolonge la Celtique jusque dans la Narbonnoise, puisque cette dernière province s'étendoit le long de la Méditerranée, depuis les frontières de l'Espagne jusqu'aux Alpes. Cæsar avoit dit que les Gaulois, qui sont les Celtes de Strabon, *ipsorum linguâ Celtæ, nostrâ Galli adpellantur*, habitoient entre la Garonne, la Seine, la Marne et le Rhin.

Enfin Strabon semble donner aux Belges la plus grande partie de la Gaule, en les étendant depuis l'Océan et l'embouchure du Rhin *jusqu'aux Alpes.* Ces derniers mots ont fort embarrassé Xylander; mais comme on vient de voir que Strabon transportoit une partie des Celtes dans la Narbonnoise, on conçoit que, pour rendre ces peuples limitrophes des Belges, il a dû étendre ceux-ci jusqu'aux Alpes voisines des sources du Rhin. Cæsar avoit placé les Belges entre la Seine, l'Océan et le Rhin. G.

‹2› C'est d'après la correction de Casaubon, confirmée par un manuscrit de Henri Étienne, et par Strabon lui-même, qui répète plus bas *(pag. 189)* le même nombre, que l'on a mis *quatorze*, au lieu de *dix* que porte ici le texte.

PAGE 177. il la met sous la dépendance de Lyon : il assigne l'autre aux Belges <1>.

Cependant le géographe n'est obligé que d'indiquer les limites naturelles de chaque pays, comme aussi celles qui résultent de la différence même des peuples, en n'oubliant point de rapporter dans la description de chaque contrée les choses qui méritent d'être connues. Pour ce qui est des limites posées par les princes à diverses époques et par différens motifs politiques, comme elles sont aussi variables que ces motifs, il lui suffit d'en parler d'une manière succincte, et de laisser aux autres l'avantage d'en faire un long détail.

Toute la Gaule est arrosée par des fleuves qui descendent des Alpes, des Pyrénées et des Cévennes, et qui vont se jeter les uns dans l'Océan, les autres, dans la Méditerranée. Les lieux qu'ils traversent, sont, pour la plupart, des plaines et des collines qui donnent naissance à des ruisseaux assez forts pour porter bateau. Les lits de tous ces fleuves sont, les uns à l'égard des autres, si heureusement disposés par la nature, qu'on peut aisément transporter les marchandises de l'Océan à la Méditerranée,

<1> Auguste ne changea point la division générale de la Gaule ; il laissa subsister la Narbonnoise, l'Aquitaine, la Celtique et la Belgique : seulement il rendit l'étendue de ces provinces moins inégale, en retranchant quelques districts de la plus grande pour augmenter les plus petites. Il ajouta à la Belgique les Séquanois et les Helvétiens; il joignit à l'Aquitaine quatorze cantons situés entre la Garonne et la Loire, qui furent séparés de la Celtique. La Celtique, ainsi réduite, avoit Lyon pour capitale, ce qui la fit nommer *Lyonnoise.* La Narbonnoise n'éprouva aucun changement.

Comme, depuis cet arrangement, ce qui restoit de la Celtique de Cæsar portoit le nom de *Gaule Lyonnoise,* Strabon ne s'est pas aperçu que la contrée de ce nom ne représentoit qu'une portion de cette ancienne Celtique qu'il plaçoit entre la Méditerranée et les Cévennes ; et trouvant qu'une partie de ce pays intermédiaire appartenoit à la Narbonnoise au temps d'Auguste, Strabon en conclut faussement que la Celtique avoit été réunie à la Narbonnoise.

Le surplus de la Gaule, selon lui, devoit appartenir à la Belgique ; mais comme, d'après la division d'Auguste, il trouvoit dans ce surplus une partie de la *Lyonnoise,* il a pensé qu'Auguste avoit divisé l'ancienne Belgique en deux, et il se trompoit encore. Toutes ses méprises venoient de la fausse position qu'il avoit imaginé de donner à la Celtique de Cæsar. *Voyez* la note 1, *p.* 2. G.

et réciproquement : car la plus grande partie du transport se fait par eau, en descendant ou en remontant les fleuves ; et le peu de chemin qui reste à faire par terre, est d'autant plus commode qu'on n'a que des plaines à traverser. Le Rhône, sur-tout, a un avantage marqué sur les autres fleuves pour le transport des marchandises, non-seulement parce que ses eaux communiquent avec celles de plusieurs autres fleuves, mais encore parce qu'il se jette dans la Méditerranée, qui l'emporte sur l'Océan, comme nous l'avons déjà dit ‹1›, et parce qu'il traverse d'ailleurs les plus riches contrées de la Gaule. Page 177.

[Relativement aux productions de la Gaule], la Narbonnoise entière donne les mêmes fruits que l'Italie. Cependant, à mesure qu'on avance vers le nord et les Cévennes, l'olivier et le figuier disparoissent, quoique tout le reste y croisse. Il en est de même de la vigne ; elle réussit moins dans la partie septentrionale de la Gaule : tout le reste produit beaucoup de blé, de millet, de glands, et abonde en bétail de toute espèce. Aucun terrain n'y est en friche, si ce n'est les parties occupées par des marais ou par des bois. Encore ces lieux-mêmes sont-ils habités ; ce qui néanmoins est l'effet de la grande population, plutôt que de l'industrie des habitans : car les femmes y sont très-fécondes, et excellentes nourrices ; mais les hommes sont portés à l'exercice de la guerre plutôt qu'aux travaux de la terre. Aujourd'hui cependant, forcés de mettre bas les armes, ils s'occupent d'agriculture. En voilà Page 178.

‹1› Le texte porte : « Le Rhône..... » non-seulement parce que ses eaux commu- » niquent avec celles de plusieurs autres » fleuves, *comme nous l'avons déjà dit*, mais » encore parce qu'il se jette dans la Médi- » terranée, qui l'emporte sur l'Océan, et » qu'il traverse d'ailleurs, &c. » Xylander s'étonne avec raison de ces mots, *comme nous l'avons déjà dit* (ὥσπερ εἴρηται), puisque c'est pour la première fois que Strabon parle du Rhône, et propose de lire, *comme nous le dirons* (ὥσπερ εἰρήσεται). En transposant seulement ces mots, comme je l'ai fait dans la version, sans rien changer à leur expression, on pourroit faire disparoître cette difficulté. En effet, Strabon a parlé des avantages que la Méditerranée a sur l'Océan, par ses côtes situées sous un meilleur climat, habitées par des nations policées, &c. (*Voy.* liv. II, *p. 334* de notre version.) Cependant, la même difficulté revient plus bas, au sujet du Var ; et il n'est pas si facile d'y remédier.

PAGE 178. assez pour ce qui regarde la Gaule transalpine en général <1>. Nous allons donner la description succincte et séparée de chacune de ses quatre parties, en commençant par la Narbonnoise.

§. II.
La Celtique ou la Narbonnoise, &c.

SA figure approche de celle d'un parallélogramme <2>, dont le côté occidental est tracé par les Pyrénées; celui du nord, par les Cévennes; celui du midi, par la mer depuis les Pyrénées jusqu'à Marseille; et celui de l'orient, en partie par les Alpes <3>, en partie par une ligne droite tirée perpendiculairement de ces montagnes jusqu'au pied des Cévennes, qui s'avancent vers le Rhône. Au côté méridional de ce parallélogramme, il faut joindre de plus toute la côte maritime occupée par les Marseillois et les Salyens <4>, jusqu'au pays des Liguriens <5>, vers l'Italie et le Var. Ce fleuve, comme je l'ai déjà dit <6>, borne la Narbonnoise du côté de l'Italie : il est foible en été; en hiver il déborde, et s'élargit jusqu'à 7 stades <7>.

Depuis le Var, la côte se prolonge jusqu'au temple de Vénus Pyrénienne <8>, qui sépare la Gaule de l'Ibérie. D'autres prétendent que ce sont plutôt les *Trophées de Pompée* <9> qui constituent les

<1> Les Romains avoient donné le nom de *Transalpine* à la Gaule située *au-delà des Alpes,* par rapport à eux. C'est la France. G.

<2> Strabon ne prête cette forme à la Narbonnoise que d'après l'opinion où il étoit que les Pyrénées s'étendoient du midi au nord, et les Cévennes, du couchant au levant. Ces erreurs lui font porter la Gaule en général un peu trop à l'orient : le reste de sa description en donnera de nouvelles preuves. G.

<3> On verra dans la suite de ce livre, que, sous le nom d'*Alpes,* Strabon comprenoit toutes les chaînes de montagnes qui se détachent de la crête principale des Alpes proprement dites. C'est pourquoi il les étend, à l'ouest, jusque dans les environs de Marseille, et, à l'est, jusqu'au-delà de l'Istrie. G.

<4> Les Salyens occupoient la Provence. G.

<5> Les Liguriens habitoient l'état de Gênes. G.

<6> *Voyez* la note 1, *pag. 5.*

<7> Le Var a conservé son nom. Ce n'est, à proprement parler, qu'un torrent considérable. Sa largeur vers son embouchure et dans ses grands débordemens, est d'environ 650 à 700 toises sur la belle carte des Alpes: elles représentent 7 stades olympiques. G.

<8> Ce temple étoit bâti sur le cap de Creus, que, pour cette raison, on appeloit *Aphrodisium,* comme Strabon le dira. Plusieurs géographes ont confondu ce temple avec le *portus Veneris,* qui est le port Vendres d'aujourd'hui, à peu de distance du cap de Creus. G.

<9> Les Trophées de Pompée étoient dans

limites de ces deux contrées. De ces limites à Narbonne, il y a 63 milles; de Narbonne à Nîmes, 88; de Nîmes aux eaux thermales, surnommées *les Eaux Sixtiennes* *, près de Marseille, en passant par *Ugernum* * et Tarascon, 53; de là à Antibes et au Var, 73; en tout 277 milles <1>. Quelques-uns ont

PAGE 178.

* Aix.

* Beaucaire.

les Pyrénées, à peu de distance au nord de Junquera, l'ancienne *Juncaria*, et vers le lieu où est maintenant la forteresse de Bellegarde. G.

<1> On a cherché inutilement à rapprocher ces mesures de celles que présentent les itinéraires anciens. Je pense que ces distances de Strabon, à l'exception de la première, doivent être prises en ligne droite, comme il les prend assez souvent; néanmoins elles offriroient encore des difficultés dans la manière dont il convient de les évaluer: mais comme les lieux dont il est question sont connus, il est possible de retrouver dans la carte moderne l'exactitude primitive des mesures recueillies par Strabon.

D'abord, si l'on part des environs de la Junquière, où étoient les Trophées de Pompée, en suivant les sinuosités qu'exige la nature du terrain dans cette partie des Pyrénées, et en passant par Bellegarde, le Boulou, Perpignan, Salces, Leucate, Sigéan et Narbonne, on trouve la longueur de ce chemin égale à 50′ 24″ de l'échelle des latitudes; et elles valent juste les 63 milles romains dont parle Strabon.

De Narbonne à Nîmes, à travers les plaines du Languedoc, la distance, prise en ligne droite, est de 71′ 30″, qui valent 88 milles, comme le dit Strabon. Ainsi, jusque-là, ses mesures sont parfaitement justes.

Celles qui suivent, ne se retrouvent pas avec la même facilité.

De Nîmes, par Beaucaire et Tarascon, jusqu'à Aix, il y a 49′ 30″ en ligne droite, ou 62 milles romains; Strabon n'en compte que 53.

D'Aix à Antibes et au Var, la mesure en ligne droite est de 75′ ou de 94 milles; Strabon les réduit à 73.

La distance des Trophées de Pompée à Nîmes étant juste, et celle de Nîmes au Var offrant un cinquième de plus que ne le dit Strabon, la différence doit provenir de la diversité des modules ou des stades qui originairement avoient servi à mesurer ces routes; et les Romains, sans soupçonner de différence dans la longueur de ces stades, les auront réduits ensuite en milles de 8 stades chacun.

Ici, les deux premières distances étoient données en stades olympiques, ou de 600 au degré; les deux dernières, en stades de 500: et c'est pour avoir pris indistinctement tous ces stades pour des stades olympiques, que la seconde partie des mesures se trouve fausse. En voici la preuve:

J'ai dit que des Trophées de Pompée à Narbonne, la carte moderne fournit 50′ 24″; elles valent 504 stades olympiques, lesquels, divisés par 8, font........... 63. *M. P.*

De Narbonne à Nîmes, il y a 71′ 30″, valant 715 stades olympiques, ou.................. 88.

De Nîmes à Aix, la distance est de 49′ 30″, qui vaudroient 495 stades olympiques, ou 62 milles: mais ces 49′ 30″ exprimées en stades de 500, n'ont pu en produire que $412\frac{1}{2}$; et en les divisant par 8, les Romains ont cru que ce nombre de stades ne représentoit que.... $51\frac{1}{2}$.

D'Aix à Antibes, les 75′ vaudroient 750 stades olympiques, ou 94 milles; mais exprimées comme les précédentes, elles n'offroient que 625 stades, dont le 8.e est.. 78.

$280\frac{1}{2}$.

Telle est, je crois, l'origine de l'erreur

PAGE 178. marqué 2600 <1> stades depuis le Temple de Vénus jusqu'au Var <2>; d'autres ajoutent à ce nombre 200 stades, car on n'est point d'accord sur les distances.

* Cantons de *Vaison* et de *Die*.

PAGE 179.

Quant au chemin qui traverse le pays des Vocontiens * et l'état de Cottius <3>, on suit depuis Nîmes jusqu'à *Ugernum* et Tarascon la même route que la précédente. De là le chemin se partage en deux routes : la première, par la Durance et Cavaillon jusqu'aux frontières des Vocontiens, et à l'endroit où l'on commence à monter les Alpes, a 63 milles <4>; on compte pour la seconde 99 milles, depuis le même point jusqu'à l'autre extrémité du pays des Vocontiens, du côté de l'état de Cottius, et jusqu'au bourg <5> *Ebrodunum* * <6>. On en compte autant de ce dernier, en allant par le bourg *Brigantium* *, *Scingomagum* ** et les Hautes-Alpes jusqu'à *Ocelum* ***, qui borne l'état de Cottius. Cependant, on donne le nom d'Italie, même au pays qui succède immédiatement à *Scingomagum*, qui est à 27 <7> milles d'*Ocelum* <8>.

* Embrun.

* Briançon.
** Chamlat de Siguin.
*** Uxeau.

évidente que présentent les mesures rapportées par Strabon. G.

<1> Le manuscrit 1393 porte la note numérique βω, qui signifie 2800.

<2> La longueur des côtes en suivant leur sinuosité, depuis le cap de Creus où étoit le Temple de Vénus, jusqu'au Var, est, sur nos meilleures cartes, de 312′ ou 5° 12′ d'un grand cercle, qui valent juste 2600 stades de 500. Je ferai voir, quelque jour, que la carte de Ptolémée renferme exactement la même mesure. G.

<3> Cottius occupoit le Briançonnois d'aujourd'hui. La partie des Alpes qui environne ce canton, prit, du nom de ce souverain, celui d'*Alpes Cottiennes*. Cottius portoit le titre de *roi* : Auguste reconnut son indépendance; il vécut jusque sous Néron, et ses petits états devinrent alors province Romaine. *Voyez* Ammian. Marcell. *lib. XV, cap. 10*; Eutrop. *lib. VII*; Aurel. Victor, *in Nerone*. G.

<4> Ces 63 milles, ou les 17 lieues qu'ils représentent, conduisent juste depuis Tarascon par Saint-Remi, Cavaillon, Apt, jusqu'à Oppedette, l'ancienne *Catuiaca*, située au pied des montagnes qui servoient de limites aux Vocontiens. G.

<5> Casaubon corrige avec raison *Ebrodunum* ('Επ' 'Εβρόδουνον), au lieu de *Epebrodunum* (Εἰς 'Επεβρόδουνον).

<6> Ces 99 milles valent 26 lieues et demie, et tracent exactement la route depuis Oppedette par Sisteron, Allemont, Gap, Chorges, jusqu'à Embrun. G.

<7> Ici notre manuscrit porte, comme ceux de Casaubon, 28.

<8> D'Anville rapporte *Scingomagum* à Chamlat de Siguin, et *Ocelum* à Uxeau, près de Suze, dans le Piémont. Mais la position de ces lieux est encore incertaine. Les itinéraires n'en parlent point; et les mesures de Strabon me paroissent insuffisantes pour les faire retrouver. G.

MARSEILLE,

Page 179.
§. III.
Marseille et son origine, &c.

Marseille, fondée par les Phocéens <1>, est bâtie sur un terrain pierreux. Son port <2> est situé au midi <3>, au-dessous d'un rocher en amphithéâtre, entouré de fortes murailles, ainsi que la ville entière, qui est d'une grandeur considérable. Dans la citadelle sont placés le temple *Ephesium* et celui d'Apollon Delphinien. Ce dernier temple est commun à tous les Ioniens <4>; l'autre a été ainsi nommé parce qu'il est consacré à Diane d'Éphèse. On dit qu'au moment où les Phocéens alloient quitter leur patrie, un oracle leur prescrivit de prendre de Diane d'Éphèse un conducteur pour le voyage qu'ils se proposoient de faire. S'étant donc rendus à la ville d'Éphèse, pendant qu'ils s'y informoient de quelle manière ils pouvoient obtenir de la déesse ce que l'oracle venoit de leur prescrire, Diane, dit-on, apparut en songe à Aristarché, une des femmes les plus considérées d'Éphèse, et lui ordonna de partir avec les Phocéens, en prenant avec elle une des statues consacrées dans son temple <5>. L'ordre fut exécuté: arrivés aux lieux où ils devoient s'établir, les Phocéens y bâtirent le temple dont j'ai parlé, et témoignèrent pour Aristarché la plus grande estime, en la nommant prêtresse de la déesse. [De là

<1> La fondation de Marseille remonte à 600 ans avant l'ère Chrétienne. G.

<2> Selon Pomponius Méla et Eustathe, ce port s'appeloit *Lacydon;* et ce nom se trouve confirmé par une médaille publiée par Pellerin, *Recueil de médailles de peuples et de villes, tome I, pag. 23.* Cette médaille est maintenant dans le Cabinet de la Bibliothèque impériale. G.

<3> Marseille n'est plus située précisément au même endroit où elle étoit jadis. Elle occupoit alors les environs du cap de la Croisette, où l'on voit encore ses ruines; et son port se présentoit au midi, comme le dit Strabon. L'entrée du port actuel de Marseille est tournée à l'ouest. G.

<4> C'est probablement à l'imitation d'Athènes, leur métropole, que les Ioniens avoient un temple consacré à ce dieu. Ægée paroît avoir été le premier qui consacra dans cette ville un temple à Apollon Delphinien. Pollux semble dire que ce temple étoit en même temps consacré à Diane Delphinienne. A Marseille, le temple consacré séparément à cette déesse, portoit le nom d'*Ephesium*, qui veut dire *temple de Diane d'Éphèse.*

<5> *Une des statues consacrées dans son temple.* Par ces mots, j'ai cru pouvoir exprimer ceux du texte Grec, Ἀφίδρυμά τι τῶν ἱερῶν. Mais il paroît, par la confrontation d'autres passages semblables, trop longs pour être rapportés ici, qu'on pourroit les rendre également par ces mots, *une copie* ou *un modèle du temple et des statues.*

PAGE 179. vient que] toutes les colonies sorties du sein de Marseille, ont regardé Diane comme leur première patrone, et se sont conformées, soit pour la forme de la statue, soit pour son culte et pour tous les autres rits, à ce qui étoit pratiqué dans la métropole.

Le gouvernement des Marseillois est une aristocratie ‹1› bien réglée. Ils ont un conseil composé de six cents personnes, qu'ils nomment *timouques* ‹2›, et qui jouissent de cette dignité durant leur vie. De ce nombre, quinze président le conseil, et sont chargés d'expédier les affaires courantes. Ceux-ci sont présidés à leur tour par trois d'entre eux, en qui réside la plus grande autorité. Personne ne peut devenir timouque, qu'il n'ait des enfans, et qu'il ne soit citoyen depuis trois générations. Les lois

‹1› Aristote (*Politic.* lib. V, cap. 6) nous apprend que le gouvernement de Marseille étoit d'abord *oligarchique;* mais que ceux des citoyens riches qui n'y participoient point, forcèrent dans la suite les gouvernans de le changer en une *oligarchie tempérée* ou *plus républicaine* (πολιτικωτέρα ὀλιγαρχία), comme il l'appelle. C'est sans doute cette oligarchie tempérée que Strabon entend sous le nom d'*aristocratie.* Au reste, le nom même d'*oligarchie* seul se prenoit souvent en bonne part, c'est-à-dire, comme synonyme de celui d'*aristocratie,* ou du moins n'étoit qu'un nom générique qui comprenoit deux espèces de gouvernement; savoir, celui d'un certain nombre de personnes considérables avouées formellement par la nation, lequel étoit l'*aristocratie* proprement dite, et celui d'un petit nombre de personnes qui exerçoient l'autorité souveraine sans l'assentiment formel de la nation. C'est dans ce sens générique qu'Isocrate (*Panathenaïc.*) et Plutarque (*de Monarch. Democrat. et Oligarch.*) ont employé le nom d'*oligarchie.*

‹2› *Timouques;* à la lettre, *ceux qui possèdent les honneurs.* Casaubon observe, d'après Athénée, que les habitans de Neucratis en Ægypte, donnoient le même nom à leurs magistrats. Il pouvoit ajouter que les Messéniens avoient aussi leurs *timouques.* Ce nom paroît avoir été principalement en usage chez les Ioniens, puisque leur divinité tutélaire, *Diane d'Éphèse,* étoit également surnommée *Timouque*, Τιμάοχος (Homer. *Hymn. in Vener.* vers. 31). On sait que le temple avoit été construit à Éphèse aux frais de tous les Ioniens [1]. On n'ignore pas non plus que Neucratis, en Ægypte, étoit une colonie Ionienne. Quant aux Messéniens, s'il est question de ceux de Sicile, partis de Messène du Péloponnèse, et arrivés dans cette île, ils occupèrent la ville de Zanclée, qui étoit une colonie Ionienne, et elle fut incorporée avec les Zancléens en une seule cité [2]. Mais, s'il est question de la métropole même, c'est-à-dire, de la Messène du Péloponnèse, comme il est dit dans Suidas [3], alors il faut supposer que cette dénomination de *timouques* étoit originaire du Péloponnèse, où les Ioniens l'avoient prise avant de passer dans l'Asie mineure.

[1] *Dionys. Halic. Ant. Rom.* lib. IV, §. 25. = [2] *Pausan.* lib. IV, cap. 23. = [3] *Suid.* v. Ἐπίκουρος.

des Marseillois sont des lois Ioniennes; et elles sont exposées en public, de manière que tout le monde peut en prendre connoissance. PAGE 179.

Leur pays produit des oliviers et des vignes en abondance; mais la rudesse du terroir fait que le blé y est rare. Aussi, comptant plutôt sur les ressources que leur offre la mer, se sont-ils appliqués de préférence à profiter de leur position avantageuse pour la navigation. Cependant, leur courage leur a fait dans la PAGE 180. suite conquérir quelques plaines des environs, par les mêmes moyens qui leur valurent la fondation de plusieurs villes. Du nombre de ces villes, sont celles qu'ils fondèrent en Ibérie <1>, pour se prémunir contre les Ibères; et elles reçurent aussi d'eux le culte de la Diane d'Éphèse, et tous les autres rits Grecs, tels qu'ils les observoient dans leur patrie, sans excepter les sacrifices. Il en est de même des villes qu'ils fondèrent dans la Gaule, telles que *Rhode* <2> et *Agatha* *, pour contenir les barbares qui habitent les environs du Rhône, ainsi que de *Tauroëntium* * <3>, d'*Olbia* **, d'*Antipolis* *** et de *Nicæa* ****, qu'ils bâtirent dans le dessein de se garantir des

* Agde.

* Taurenti.
** Eoube.
*** Antibes.
**** Nice.

<1> *Hemeroscopium*, *Emporium* et *Rhodé*, dont Strabon a déjà parlé dans la description de l'Espagne, *pag. 463-466* de notre version.

<2> J'ai suivi la correction de Casaubon, au lieu de *Roé* que porte le texte. C'est la même ville que Pline *(lib. III, cap. 4)* nomme *Rhoda*, si ce n'est que cet auteur la donne pour une colonie des Rhodiens. Scymnus de Chio et Étienne de Byzance lui donnent le nom de *Rhodhanusie*, vraisemblablement d'après sa position sur le Rhône *(Rhodanus)*. Le dernier de ces écrivains l'appelle cependant encore du nom de *Rhadanusie* : mais il y a peu de fond à faire sur ces diverses orthographes, qui, le plus souvent, sont celles des copistes.

<3> Le texte porte, *Taurentium*; mais l'orthographe de Ptolémée, *Tauroëntium* (Ταυροέντιον) est plus dans l'analogie, comme diminutif du nom *Tauroeis* (Ταυρόεις), qu'Étienne de Byzance donne à cette même ville. Suivant cet auteur, qui cite Apollodore, un vaisseau des Phocéens, séparé par une tempête du reste de la flotte, vint se jeter sur la côte, où ceux qu'il portoit, ne pouvant ou ne voulant plus rejoindre leurs compagnons, fondèrent une ville, à laquelle ils donnèrent le nom de *Tauroeis* ou *Tauroëntium*, parce que le vaisseau portoit pour enseigne un taureau (ταῦρος). Ce qu'il y a de certain, c'est que dans plusieurs médailles des Marseillois, on trouve l'empreinte d'un taureau.

Page 180. incursions des Salyens et des Liguriens qui habitent les Alpes.

Marseille possède encore des chantiers et un arsenal de marine. Autrefois on y voyoit aussi un grand nombre de vaisseaux, d'armes de toute espèce, de machines propres à la navigation et aux siéges. C'est à l'aide de ces moyens que les Marseillois se soutinrent contre les barbares, et qu'ils s'acquirent l'alliance des Romains auxquels ils rendirent de grands services, et qui les aidèrent à leur tour à s'agrandir. En effet, Sextius, après avoir défait les Salyens, fonda, non loin de Marseille, une ville qui tire son nom * de ce général, et des eaux thermales qui s'y trouvent, et dont quelques-unes, dit-on, ont perdu leur chaleur ‹1›. Il mit dans cette nouvelle ville une garnison Romaine; et il chassa de la côte qui conduit de Marseille en Italie, les barbares, que les Marseillois seuls n'avoient pu entièrement repousser. Néanmoins il ne fut guère plus heureux que ces derniers dans le resultat de cette expédition, si ce n'est qu'il obligea les barbares de se tenir éloignés à la distance de 12 stades des côtes qui offrent des ports commodes, et à celle de 8 stades des côtes couvertes de roches. Le terrain qu'ils avoient abandonné, il le laissa aux Marseillois.

* *Aquæ Sextiæ*, aujourd'hui *Aix*.

Dans la citadelle ‹2› de Marseille, on voit déposées quantité de dépouilles, fruits des victoires que les flottes Marseilloises ont remportées à diverses époques sur ceux qui leur disputoient injustement la mer. Jadis les Marseillois étoient florissans, et ils jouissoient de plus de l'avantage d'être unis avec les Romains par

‹1› Solin [1] rapporte que, de son temps, ces eaux avoient déjà perdu leur vertu et leur renommée: *Quarum calor, olim acrior, exhalatus per tempora evaporavit; nec jam par est famæ priori.* Quant à la victoire de Sextius dont parle Strabon, on la rapporte à l'an de Rome 629.

‹2› Les mots du texte ἐν πόλει (lisez ἐν τῇ πόλει) peuvent signifier, *dans la ville* et *dans la citadelle.* Ce dernier sens paroît d'autant plus convenir ici, qu'il s'agit de dépouilles d'ennemis, que les anciens étoient dans l'usage de placer dans leurs temples; et chez les Marseillois, ceux de Diane et d'Apollon étoient, suivant Strabon [2], dans la citadelle.

[1] *Solin.* cap. 8. = [2] Conf. *suprà*, pag. 179, *Gr.*

les liens d'une amitié particulière. Parmi plusieurs preuves de cette amitié, on peut citer la statue de Diane que ces derniers ont consacrée sur le mont Aventin, semblable, pour la forme, à celle des Marseillois. PAGE 180.

Cette prospérité a en grande partie diminué, depuis que, dans la guerre de Pompée contre Cæsar, les Marseillois eurent embrassé le parti du premier. Cependant ils conservent encore quelques traces de leur ancienne industrie pour ce qui regarde la fabrication des machines de guerre et de tout ce qui sert à la marine; mais ils s'en occupent avec beaucoup moins d'ardeur, parce que ce genre d'occupation perd tous les jours de son intérêt, à mesure que les barbares leurs voisins, soumis aux Romains, se civilisent, et quittent les armes pour s'occuper d'agriculture.

Une preuve de ce que je viens de dire, est ce qui se passe aujourd'hui à Marseille. Tous ceux qui y jouissent de quelque considération, s'appliquent à l'éloquence et à la philosophie; et cette ville, qui naguère étoit l'école des barbares, et communiquoit aux Gaulois le goût des lettres Grecques, à tel point que ceux-ci rédigeoient en grec jusqu'à leurs contrats ⟨1⟩, oblige aujourd'hui les plus illustres Romains même de préférer pour leur instruction le voyage de Marseille à celui d'Athènes. Les Gaulois, excités par cet exemple, et profitant d'ailleurs du loisir que la paix leur procure, emploient volontiers leur temps à des occupations semblables; et cette émulation a passé des particuliers à des villes entières; car non-seulement les personnes privées, mais les communautés des villes font venir à leurs frais des professeurs de lettres et de sciences ⟨2⟩, ainsi que des médecins. PAGE 181.

⟨1⟩ Il faut néanmoins restreindre cet usage aux Gaulois de la partie occupée par les Romains, sous le nom de *provincia Romana*, et à quelques peuples limitrophes de cette partie; et parmi ces Gaulois, aux nobles et aux druides, deux portions de la nation qui pouvoient faire des contrats : car pour le peuple, il étoit regardé comme esclave; *nam plebs penè servorum habetur loco, quæ per se nihil audet, et nulli adhibetur consilio.* (Cæsar, *lib. VI, cap. 13.*)

⟨2⟩ *Des professeurs de lettres et de sciences.*

PAGE 181. Quant à la vie simple des Marseillois, et à la sagesse de leur conduite ⟨1⟩, en voici une grande preuve. Chez eux, la plus forte dot n'excède pas la somme de cent pièces d'or ; ils y en ajoutent cinq pour les habits, et autant pour les ornemens en or ⟨2⟩.

Cæsar et ses successeurs, malgré les sujets de plainte que les

Le grec dit en un seul mot, *des sophistes;* ce qui ne pouvoit pas se dire ici en français, ce terme se prenant ordinairement en mauvaise part dans cette langue, comme en effet il se prenoit aussi dans le grec, toutes les fois qu'on vouloit exprimer l'abus qu'on faisoit des sciences. Casaubon observe que l'établissement des professeurs publics est dû à une loi de Charondas, législateur de Thurium, dans la grande Grèce, comme le rapporte Diodore de Sicile *(lib. XII, cap. 12)*, et que les Gaulois imitèrent cette sage loi avant les Romains, puisque, chez ces derniers, le premier professeur salarié par le gouvernement fut Quintilien.

⟨1⟩ Tacite (dans la vie d'Agricola), en parlant de Marseille, dit : *Locum Græcâ comitate et provinciali parcimoniâ mistum ac benè compositum.* Pour entendre cet éloge, il faut se rappeler que les Marseillois sortoient de l'Ionie, c'est-à-dire, d'un pays fameux pour le luxe, qui est ordinairement accompagné de cette politesse de mœurs et de manières, laquelle, malheureusement, dégénère trop souvent en mollesse; et qu'au contraire les Gaulois chez lesquels ils venoient s'établir, passoient pour être très-économes, et même, si l'on en croit Diodore de Sicile *(lib. V, cap. 27)*, extrêmement avares. Il n'est point étonnant que les Marseillois aient cherché le moyen de réunir la politesse Grecque avec la parcimonie Gauloise, et qu'ils se soient comportés de manière à mériter les éloges que donnent à leur conduite Cicéron, Valère-Maxime, Strabon et plusieurs autres écrivains. Les peines et les sollicitudes attachées au zèle des hommes qui quittent leur pays pour s'établir ailleurs, donnèrent naturellement à leurs ames toute l'énergie dont ils avoient besoin pour se maintenir sur un territoire étranger, qui, quoique peu fertile par sa nature, étoit toujours envié par ses anciens possesseurs, entourés d'ailleurs de voisins belliqueux et aguerris. Aussi les lois des Marseillois devoient-elles avoir pour principal objet d'empêcher que cette énergie ne fût relâchée par le luxe ou par l'abus des plaisirs; il y en avoit même de très-sévères, comme celle qui défendoit aux femmes l'usage du vin [1]. Mais cet état de choses, dont vraisemblablement il restoit encore quelques traces du temps de Strabon, ne dura pas toujours: autant les Marseillois avoient été loués pour leur sage conduite, autant furent-ils ensuite décriés pour la dissolution de leurs mœurs. Cette dissolution devint si grande, qu'elle donna lieu aux deux proverbes connus, *tu viens de Marseille*, et *tu devrois faire un voyage à Marseille.* On les appliquoit également aux personnes qui menoient une vie efféminée [2].

⟨2⟩ S'il est ici question des monnoies Romaines en usage à Marseille au temps de Strabon, les cent pièces d'or pouvoient valoir à-peu-près 2500 francs de notre monnoie, et les cinq pièces environ 125 francs. G.

[1] *Athen.* lib. X, pag. 429. = [2] *Id.* lib. XII, pag. 523. *Suid.* v. Ἐκ Μασσαλίας.

Marseillois leur avoient donnés durant la guerre, les ont traités avec modération, en considération de leur ancienne amitié, et ils les ont maintenus dans la liberté de se gouverner selon leurs anciennes lois; de manière que ni Marseille, ni les villes qui en dépendent, ne sont soumises aux gouverneurs que Rome envoie dans la Narbonnoise. Voilà ce que j'avois à dire sur Marseille. PAGE 181.

§. IV.
Description de la côte depuis Marseille jusqu'aux Pyrénées.

LES montagnes des Salyens se dirigent peu-à-peu de l'occident au nord, à mesure qu'elles s'écartent du rivage de la mer. La côte, qui se prolonge vers l'occident, parvenue à environ 100 stades au-delà de Marseille, à la hauteur d'un assez grand cap, voisin de Carrières ‹1›, commence à se courber, et forme, par cette courbure, le golfe Gaulois * ‹2›, qui se termine au cap sur lequel est bâti le temple de Vénus Pyrénienne *.

* *Voyez* tom. I.er, pag. 354 et 383.
* Le cap de Creus.

Ce golfe, qui porte aussi le nom de *golfe de Marseille* ‹3›, est double; car l'arc qui le forme, est divisé en deux golfes par le * cap *Setium* ‹4› et l'île de *Blascon* ‹5› qui en est voisine.

* Le cap de Cette.

‹1› On trouve dans l'*Itinéraire maritime* d'Antonin, *pag. 507*, un lieu nommé *Incarus*, à 12,000 pas à l'ouest de Marseille. Ce lieu conserve le nom de *Carri*, et paroît être celui que Strabon appelle *Carrières*. G.

‹2› On l'appelle aujourd'hui *Golfe de Lyon*; et on l'étend à l'est jusque vers les caps voisins de Toulon. G.

‹3› Le texte porte : Καλοῦσι δ' ΑΥΤΟ' καὶ Μασσαλιωτικόν, qui plutôt signifieroit que *le cap* (dont Strabon vient de parler), et non pas le golfe, *portoit aussi le nom de cap de Marseille* ou *des Marseillois*. Ma version est fondée sur un léger changement, ΑΥΤΟ'Ν, que je me suis permis. Le texte, tel qu'il est, non-seulement présente une espèce d'irrégularité d'expression, mais il est peu conforme au style de Strabon. Il paroît d'ailleurs plus naturel de donner l'épithète de *Marseillois* ou de *Marseille* au golfe même, bordé de possessions Marseilloises, et nommé, par la même raison, *Mare Græcum*, qu'au promontoire où ces possessions finissoient. S'il restoit quelque doute sur la validité de la correction que j'ai cru pouvoir suivre, je la justifierois par la version Italienne, dont l'auteur, ordinairement très-scrupuleux à observer le sens littéral, a dit : *Il qual golfo chiamano ancora Marsiliese*. Il a donc lu ΑΥΤΟ'Ν, et non pas ΑΥΤΟ'.

‹4› Le texte porte *Sigium* (Σίγιον); mais Paulmier le corrige, d'après Ptolémée, *Setium* (Σήτιον).

— Ce cap est beaucoup moins saillant que Strabon, Ptolémée, et en général tous les anciens, ne l'ont cru. G.

‹5› L'île *Blascon* est un rocher vis-à-vis d'Agde, sur lequel on voit un château-fort qui conserve le nom de *Brescon*. Ce rocher

PAGE 181.
* Le golfe de Lyon.

Le plus grand est proprement appelé le * *golfe Gaulois ;* c'est celui où le Rhône se décharge. Le plus petit est du côté de Narbonne, et s'étend jusqu'aux Pyrénées.

* L'Aude.

Narbonne, située au-dessus de l'embouchure de l'*Atax* *, et de l'étang Narbonnois ‹1›, est la plus considérable ville de commerce qu'il y ait sur cette côte. Près du Rhône, on trouve *Arelate* *, qui est aussi une ville de commerce assez grande. La distance respective de ces deux villes est à-peu-près égale à la distance qui les sépare des deux caps déjà nommés; savoir, celle de Narbonne, du cap de Vénus Pyrénienne, et celle d'*Arelate*, du cap de Marseille.

* Arles.

PAGE 182.

Des deux côtés de Narbonne coulent d'autres fleuves; les uns, des Cévennes; les autres, des Pyrénées. Sur leurs bords, on trouve des villes à peu de distance de la mer, d'où l'on s'y rend avec de petits bateaux. Les fleuves qui sortent des Pyrénées, sont le *Ruscinon* * et l'*Ilyberris* **; les deux villes *** qui les bordent, portent le nom du fleuve sur lequel chacune est bâtie.

* La Tet.
** Le Tech.
*** Perpignan et Elne.

§. V.
Poissons fossiles, et autres singularités.

PRÈS de Ruscinon ‹2›, et un peu au-dessus de la mer, il y a un étang au milieu d'un terrain abreuvé d'eau salée, où l'on trouve les muges fossiles ‹3›. Il suffit d'y creuser à deux ou trois pieds de profondeur, et d'y jeter un harpon dans l'eau bourbeuse

a été joint à la terre-ferme par une digue, pour former le port d'Agde. G.

‹1› Narbonne n'est plus située sur l'Aude ou l'*Atax*, parce que le cours de ce fleuve a été changé. L'étang de Narbonne dont parle Strabon, n'est pas le lac de Narbonne d'aujourd'hui, mais l'étang de la Rubine. G.

‹2› Cette ancienne ville a été détruite; il n'en existe plus que les débris d'une vieille tour, appelée *Tour de Roussillon :* cette ruine est à une petite lieue de Perpignan. G.

‹3› Au sujet des poissons fossiles en général, que Méla et Sénèque parmi les anciens, et Klein parmi les modernes, ont regardés comme fabuleux, et des muges fossiles de la Gaule en particulier, on peut consulter les notes de Beckmann sur le livre d'Aristote *(de Mirabilibus auscultationibus)* [1], et celles d'Hermann sur les fragmens du *XXXIV.e livre* de Polybe [2]. Strabon a pris ce fait de Polybe, comme il paroît par un passage d'Athénée [3].

[1] Conf. *Beckm. ad Arist. de Mir. ausc.* cap. 74 et 75. = [2] *Herman. ad Polyb. Frag.* lib. XXXIV, edit. Schweigh. tom. VIII, pag. 118. = [3] *Athen.* lib. VIII, cap. 2, pag. 332.

qui

qui remplit la fosse, pour accrocher un poisson d'une belle grandeur; cette espèce de poissons s'y nourrit de limon, comme les anguilles <1>. PAGE 182.

Outre ces deux fleuves qui descendent des Pyrénées, entre le cap de Vénus Pyrénienne et Narbonne, on voit, de l'autre côté de cette ville, deux autres fleuves qui viennent des Cévennes, comme l'*Atax* <2>, et qui se jettent également dans la mer. Ce sont l'*Obris* <3>, sur lequel est *Bœtera* *, place forte, voisine de Narbonne, et le *Rauraris* <4>, sur lequel est la ville d'*Agatha* *, fondée par les Marseillois. * Beziers. * Agde.

Outre le phénomène surprenant des poissons fossiles dont je viens de parler, cette côte en présente un autre, en quelque sorte plus merveilleux encore. Entre Marseille et l'embouchure du Rhône, à environ 100 stades de la mer, est une plaine de forme circulaire et de 100 stades de diamètre, à laquelle un événement singulier a fait donner le nom de *champ des Cailloux* * <5>. Elle est en effet couverte de cailloux gros comme le poing, sous lesquels l'herbe <6> croît en assez grande abondance * La Crau.

<1> Aristote [1] dit que le muge se nourrit d'algue et de sable. Quant aux anguilles, il croyoit [2] qu'en général elles se nourrissent d'eau douce, et que quelques-unes d'elles, en certains endroits seulement, vivent de limon et de ce qu'on leur jette. On sait aujourd'hui qu'elles mangent aussi de petits poissons et des vers.

<2> L'*Atax* ne vient point des Cévennes; mais il sort des Pyrénées. G.

<3> Ce fleuve est appelé *Orobius* dans Ptolémée; c'est aujourd'hui l'Orbe. G.

<4> Ptolémée appelle ce fleuve *Araurius* ou *Arauris* : c'est l'Hérault. G.

<5> Ce champ ou cette plaine couverte de cailloux, est aujourd'hui connue sous le nom de *la Crau.* Elle est située entre le Rhône et l'étang de Berre ou de Martigues. D'Anville présume, d'après Cambden, que le nom de *Crau* pourroit bien être analogue au mot Celtique *craig.* Il est plus probable que c'est une altération du mot Ionique Κραναὸς *[rude, raboteux]*, appliqué ordinairement par Homère (Iliad. *lib. III, vers. 201*) aux terrains pierreux, et que les Marseillois (Ioniens d'origine) auront, précisément pour cela, donné au champ de cailloux le nom de Κραναὸν πεδίον, ou en un seul mot, Κραναήπεδον, comme il se trouve dans un autre endroit d'Homère *(Hymn. in Apoll, vers. 72).*

<6> Le mot Grec ἄγρωστις *(agrostis)* signifie en général toute herbe qui vient sans culture dans un champ (en grec ἀγρὸς), et qui est propre à la nourriture des bestiaux ; mais il signifie aussi en particulier la plante céréale

[1] *Hist. Anim.* lib. VIII, cap. 2, pag. 462. édit. de Camus. = [2] *Id.* ibid. pag. 464.

Page 182. pour servir de pâturage aux troupeaux. Au milieu de ces cailloux s'amassent des eaux saumâtres. Tout le pays, même celui qui est au-dessus, est fort exposé aux vents; mais cette plaine sur-tout est battue par une bise ⟨1⟩ très-froide, et si violente, qu'elle entraîne et bouleverse une partie de ces cailloux, qu'elle renverse les hommes de dessus leurs montures, et leur enlève jusqu'à leurs armes et leurs habits.

Aristote prétend que la terre, par des tremblemens de l'espèce de ceux qu'on appelle *brastes* ⟨2⟩, avoit vomi à sa surface tous ces cailloux, qui naturellement se sont accumulés dans les endroits les plus bas du terrain. Posidonius veut que cette plaine ait été autrefois un lac, dont les eaux ont été glacées à la suite d'une violente agitation, et que ce soit précisément par l'effet de cette agitation, qu'elles ont formé, en se morcelant, un grand nombre de pierres, semblables, par le poli et par le volume, aux cailloux des fleuves et aux galets des bords de la mer.

Telles sont les explications ⟨3⟩ que ces deux écrivains donnent de ce phénomène, explications qui me paroissent pécher toutes deux contre la vraisemblance ⟨4⟩; car toutes ces pierres ne

connue sous le nom de *chiendent*, et que les Grecs modernes appellent *ἀγεία* ou *ἀσειάδα*. Là où Polybe, en parlant des poissons fossiles, dit que le champ où on les trouvoit étoit couvert d'*agrostis*, Méla se sert de l'expression de *campus minutâ arundine graciliquE perviridis*; et ce *minuta arundo* n'est autre chose que le *chiendent*.

⟨1⟩ Le terme Grec *μελαμβόρειον*, dont Strabon se sert pour exprimer la *bise*, signifie littéralement *borée-noir*. Le nom même de *bise*, comme on l'a déjà observé, vient du mot Celtique *bis*, qui veut dire *noir*, et que la langue Française a consacré dans l'expression de *pain bis*. On le connoît en Provence sous le nom de *maëstral*.

⟨2⟩ J'ai cru devoir conserver le mot Grec *βρασταί*. On les appeloit encore *βρασματίαι* (*brasmatiæ*); et l'on entendoit par ces noms des tremblemens de terre avec éruption, et dont le mouvement se faisoit dans la direction de bas en haut. Casaubon croyoit que l'endroit d'Aristote d'où Strabon a tiré cette explication, n'existe plus. C'est précisément l'endroit des *Météorologiques* (*liv. II, c. 8*) que Strabon cite, et qu'il n'a pas cru devoir rapporter dans les mêmes termes.

⟨3⟩ Au lieu de Καὶ τὴν αἰτίαν, il faut lire Καὶ ταύτην αἰτίαν. La correction de Casaubon présente le même sens; mais elle s'éloigne trop du texte.

⟨4⟩ Le texte dit, au contraire, *qui me paroissent vraisemblables*, πιθανὸς μὲν οὖν κ. τ. λ. La suite du raisonnement de Strabon

pouvoient ni s'accumuler dans le même endroit d'elles-mêmes, ni se former d'une eau convertie en glace : mais il faut, de toute nécessité, qu'elles soient les débris ⟨1⟩ de quelques grands rochers qui se seroient brisés à différentes époques. PAGE 182.

Æschyle, au contraire, pour expliquer ce phénomène, a eu recours à la fable, soit qu'il ait senti la difficulté de l'expliquer autrement, soit qu'il aimât mieux se servir d'une fable reçue par tradition. Ce poëte fait ainsi parler Prométhée, qui indique à Hercule le chemin du Caucase aux Hespérides ⟨2⟩ : « Vous arriverez chez le peuple intrépide des Liguriens ; là, malgré votre » valeur, je suis sûr que vous serez fort embarrassé pour vous » défendre ; car l'arrêt du destin veut que vos flèches y soient » tout-à-fait épuisées, et que vous n'y trouviez pas même une » pierre [à lancer contre vos ennemis], le terrain par sa nature PAGE 183.

m'autorise à lire, dans le sens négatif, *ἀπίθανος* (ou bien *οὐ πιθανὸς*) *μὲν οὖν*.

⟨1⟩ Sans doute ce ne sont que des débris, mais des débris de masses pierreuses qui servent de sol aux eaux. A force d'être battus par les flots, ces débris acquièrent à la longue la figure et le poli qu'on leur voit ; et partout où l'on trouve ces cailloux amassés en grande quantité hors des eaux, on est autorisé à conclure que le terrain qui les porte, a été autrefois occupé par les eaux de la mer ou de quelque fleuve. La *Crau* paroît avoir été à-la-fois l'ouvrage de la mer et du Rhône.

⟨2⟩ Ces vers, dont Denys d'Halicarnasse [1] ne rapporte que les trois premiers, sont tirés non de la pièce qui existe aujourd'hui sous le nom de *Prométhée enchaîné*, mais d'une autre tragédie perdue du même poëte, intitulée, *Prométhée délivré de ses chaînes*. De cette même pièce, Galien [2] nous a conservé quatre autres vers, que Casaubon n'a point oublié de rapporter et de corriger dans ses notes sur Strabon [3]. Nous en rapporterons ici d'autant plus volontiers la version, qu'ils paroissent, comme l'observe Vossius, avoir précédé immédiatement ceux que Strabon cite. C'est toujours Prométhée qui indique le chemin à Hercule, et qui dit : *Ne vous écartez point de ce chemin droit ; il vous conduira d'abord dans un lieu battu par Borée. Prenez garde que la violence de ce vent froid ne vous enlève de la terre* (viennent ensuite les vers cités par Strabon) : *Vous arriverez chez le peuple intrépide des Liguriens, &c.* On voit, par ces vers, qu'Æschyle plaçoit le champ des Cailloux, ou la *Crau*, dans la Ligurie. Aristote, dans l'endroit que je viens de citer [4], se sert de l'expression, *aux environs de la Ligurie*, et Eustathe [5], de celle, *entre Marseille et la Ligurie*, Μεταξὺ Μασσαλίας καὶ Λιγύης ; car c'est ainsi qu'il faut lire ce dernier mot, ou bien *Λιγυστίνης*, et non pas *Ῥηγίνης*, comme porte son texte.

[1] *Dionys. Hal. Ant. Rom.* lib. I, §. 41. = [2] *Gal. com. in* lib. VI *epid.* tom. V, pag. 454. = [3] Pag. 182. = [4] *Voyez* ci-dessus, pag. 18, note 2. = [5] *Eustath. in Dionys. Perieget.* vers. 76.

PAGE 183. » n'en fournissant point : mais Jupiter, vous voyant sans res- » source, sera touché de votre situation; il couvrira le ciel de » nuages, et fera pleuvoir une grêle de pierres rondes ‹1›, avec » lesquelles vous viendrez aisément à bout de repousser ‹2› l'ar- » mée Ligurienne. »

Ne valoit-il pas mieux, dit à ce sujet Posidonius, faire tomber cette grêle sur les Liguriens mêmes, et les y ensevelir tous, que de mettre Hercule dans le cas d'avoir besoin de tant de pierres ! On pourroit lui répliquer qu'il n'en falloit pas moins pour combattre une armée nombreuse ; et, à cet égard, celui qui débite la fable, me paroît plus croyable que celui qui cherche à le réfuter. D'ailleurs, Æschyle, par cela même qu'il allègue pour cause l'*arrêt du destin,* ôte tout prétexte à ceux qui voudroient l'accuser gratuitement. Si l'on ne faisoit point attention aux décrets du destin et de la providence, on pourroit, dans bien des événemens de la vie, ou en parlant des effets du cours ordinaire de la nature, dire que telle chose auroit pu être beaucoup mieux qu'elle ne l'est : on pourroit, par exemple, s'imaginer qu'il auroit mieux valu pour l'Ægypte être arrosée par des pluies de son propre ciel, que d'avoir besoin des eaux de l'Æthiopie; qu'il eût été mieux que Pâris eût fait naufrage avant d'arriver à Sparte, plutôt que d'enlever Hélène, et de porter seulement la peine de son crime après avoir causé tant

‹1› *De pierres rondes,* στρογγύλων πέτρων, suivant les manuscrits de Casaubon et de Siebenkees : mais notre manuscrit 1393, à la place du premier mot, porte Γογγύλων, qui est le véritable mot employé par Æschyle, et dont le Στρογγύλων est une explication marginale. Cette remarque ne change rien au sens : on ne la fait qu'en faveur des éditeurs futurs du texte de Strabon.

‹2› Le texte porte δηώσεις *[saccager,* ou plutôt *mettre à feu et à sang].* Saumaise, trouvant le terme trop fort, a proposé de le changer en διώξεις *[mettre en fuite].* Cette correction paroît, quant au sens, d'autant plus juste qu'elle est appuyée de l'autorité d'Hygin, qui, en rapportant cette même fable, se sert du mot *fugasse.* Mais sans s'écarter de ce sens, on peut au moins soupçonner que la vraie leçon étoit διώσῃ, ou (selon l'ancienne orthographe) διώσει, du verbe moyen διώθεσθαι ou διωθέεσθαι *[repousser].* Les traces de cette correction se voient manifestement dans la mauvaise leçon δηώσῃ du manuscrit 1393.

de maux aux Grecs et aux barbares. Aussi Euripide en rejette-t-il la cause sur Jupiter, en disant : « Ainsi l'ordonna Jupiter, » l'auteur de la nature, qui vouloit accabler de maux les Troyens » et punir les Grecs. » PAGE 183.

§. VI. Bouches du Rhône.

QUANT aux bouches du Rhône, Polybe prétend qu'il n'en a que deux, et il blâme Timée de lui en avoir donné cinq : Artémidore en compte trois. Marius, s'apercevant que l'embouchure du fleuve se fermoit par des attérissemens successifs, fit creuser un nouveau canal, qui reçut la meilleure partie des eaux <1> : il le céda aux Marseillois, en récompense de ce qu'ils s'étoient distingués comme auxiliaires dans la guerre qu'il avoit soutenue contre les *Toygeni* et les *Ambrones* <2>. Ce canal fut une source de richesses pour Marseille, par les droits qu'elle levoit sur ceux qui le remontoient ou qui le descendoient. Néanmoins, l'entrée du fleuve reste toujours difficile, à cause de la rapidité des eaux, des attérissemens qui s'y forment, et parce que le pays est si plat que l'on ne peut, dans un temps couvert, distinguer la terre, même de fort près. Aussi les Marseillois, PAGE 184. cherchant de toutes les manières à s'approprier cette contrée, y ont-ils fait construire des tours qui servent de signaux ; ils ont même fait bâtir un temple à Diane l'Éphésienne, sur un

<1> Les bouches du Rhône, comme celles de tous les fleuves impétueux, sont sujettes à des changemens considérables, et varient d'un siècle à l'autre. Ptolémée ne donne comme Polybe, que deux embouchures au Rhône; et celles qu'il indique, sont aujourd'hui presque entièrement comblées. L'une venoit aboutir à Aigues-Mortes; l'autre étoit le canal appelé maintenant le *Rhône mort*, parce qu'il n'est plus navigable. Les bouches de ce fleuve se portent sensiblement vers l'est; et ce n'est point de ce côté, encore moins dans les environs de Martigues, qu'il faut chercher les *Fossæ Marianæ* de Ptolémée, comme on le fait communément : c'est à l'ouest, au-delà d'Aigues-Mortes, et vers les étangs de Mauguio et de Maguelone, où le Rhône se perdoit autrefois. Je reviendrai quelque jour sur ce sujet, pour développer les preuves de mon opinion. G.

<2> Les *Toygeni* et les *Ambrones* étoient deux peuples Helvétiques qui se joignirent aux Cimbres pour passer en Italie, et qui furent défaits près d'Aix, par Marius. On croit que le nom de la ville de Zug (prononcez *Tzoug*) conserve des vestiges de celui de *Toygeni*. G.

PAGE 184. terrain auquel les bouches du Rhône donnent la forme d'une île.

Au-dessus de l'embouchure de ce fleuve est un lac salé, connu sous le nom de *Stomalimné* ‹1›. Outre la grande quantité de coquillages, on y pêche beaucoup de poissons. Quelques-uns ont mis ce lac au nombre des bouches du Rhône, principalement ceux qui lui en donnent cinq ‹2› : mais ils se trompent encore sur ce point; car une montagne ‹3› empêche que le lac n'ait aucune communication avec le fleuve. Telle est la disposition et l'étendue de la côte depuis les Pyrénées jusqu'à Marseille.

§. VII. Description de la côte depuis Marseille jusqu'au Var.

LA côte qui s'étend depuis cette dernière ville jusqu'au Var et la Ligurie attenante à ce fleuve, est bordée de villes Marseilloises, telles que *Tauroëntium* *, *Olbia* ** ‹4›, *Antipolis* *** et *Nicœa* ****. On y trouve de plus le port d'Auguste, situé entre *Olbia* et *Antipolis*, à la distance d'environ 600 stades de Marseille ‹5›; on le nomme *Forum-Julium* *.

* Taurenti.
** Eoube.
*** Antibes.
**** Nice.

* Fréjus.

‹1› *Stomalimné*; en grec, Στομαλίμνη. Ce mot (dont nous avons aussi parlé au liv. I.er, *page 114*, note 1 de notre version), composé de στόμα *[bouche]* et de λίμνη *[lac]*, désigne en général ces lacs ou étangs qui ont une issue dans la mer, ou plutôt sont formés de la réunion des eaux de mer avec celles de pluie ou de rivière. Le lac dont il est ici question, est ce qu'on appelle aujourd'hui *l'étang de Berre* ou de *Martigues*.

‹2› Le texte porte : *ceux qui lui en donnent sept*; οἱ φήσαντες ἘΠΤΑΣΤΟΜΟΝ αὐτόν. Mais plus haut, Strabon ne nous a parlé que de trois sentimens différens sur le nombre des bouches du Rhône; savoir, de celui de Polybe, qui donnoit à ce fleuve deux bouches (ce qui est aussi le sentiment de Ptolémée); de celui d'Artémidore (suivi par Pline), qui en comptoit trois; et enfin de celui de Timée, qui croyoit que le Rhône se rendoit à la mer par cinq embouchures. Ici il nous fait entrevoir un quatrième sentiment, d'après lequel ce fleuve auroit sept bouches. Le texte de cet endroit doit donc être corrigé en οἱ φήσαντες ΠΕΝΤΑΣΤΟΜΟΝ αὐτόν, *ceux qui lui en donnent cinq*, pour que Strabon s'accorde avec lui-même.

‹3› C'est celle qui se trouve entre le village de Fos et le lieu d'Istres [1].

‹4› Étienne de Byzance compte jusqu'à neuf villes qui portoient le nom d'*Olbia* (mot qui signifie *heureuse*). Celle de Scythie étoit une colonie Ionienne. Il est probable que l'Olbia, en Sardaigne, a été également fondée par les Phocéens, dans le même temps qu'ils fondèrent Alalie dans la Corse, ou après qu'ils eurent quitté cette dernière île.

‹5› 600 stades olympiques valent 20 lieues : c'est la distance directe de Marseille à Fréjus. G.

[1] Voyez *Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, vol. XXVII, *Hist.* pag. 126.

Page 184.

Le Var sépare *Antipolis* de *Nicæa ;* il est à environ 20 stades de cette dernière ville, et à 60 de la première ⟨1⟩; de sorte que, selon les frontières actuelles, *Nicæa* fait partie de l'Italie, quoiqu'elle appartienne aux Marseillois. En effet, ce sont eux qui ont bâti les villes dont je viens de parler, pour contenir les barbares, maîtres du haut pays, et s'assurer par ce moyen la liberté de la mer : car ce pays est fortifié naturellement par les montagnes; et ce n'est qu'aux environs de Marseille, dans l'endroit où il est occupé par les Salyens *, qu'il laisse une petite plaine : le reste, à mesure qu'on avance vers l'orient, est tellement resserré entre la mer et les montagnes, qu'il laisse à peine un chemin praticable. Cette dernière partie est habitée par les Liguriens ⟨2⟩, voisins de l'Italie, dont je parlerai dans la suite. Je dois seulement ajouter ici que, quoique *Antipolis* * soit située dans la Narbonnoise, et *Nicæa* * dans l'Italie, cette dernière est demeurée dans la dépendance des Marseillois, et fait partie de la province, au lieu qu'*Antipolis* a été mise au nombre des villes Italiennes, et affranchie de la domination des Marseillois, par un jugement rendu contre eux ⟨3⟩.

* [*Salyes.*] Ce sont les Provençaux.

* Antibes.

* Nice.

§. VIII. Iles adjacentes à cette côte.

Au-devant de cette côte étroite, en partant de Marseille, on trouve les îles *Stœchades* * ⟨4⟩. Il y en a trois grandes, et

* Iles d'Ières.

⟨1⟩ D'après nos meilleures cartes, la distance en ligne droite, du Var à Nice, est de 2850 toises, qui vaudroient 25 stades de 500 au degré; et celle du Var à Antibes, en suivant la côte, est de 6000 toises, ou 53 stades pareils : de manière que la mesure de Strabon, de Nice à Antibes, seroit assez juste en totalité, quoique les distances intermédiaires ne le soient pas. G.

⟨2⟩ Ces Liguriens habitoient les rivages du golfe de Gênes, depuis Antibes, ainsi que la partie méridionale du Piémont. G.

⟨3⟩ Cette remarque de Strabon explique l'espèce de contradiction que l'on trouve chez les anciens sur la position de Nice. Étienne de Byzance et Pomponius Méla supposent cette ville dans la Narbonnoise, parce qu'elle appartenoit aux Marseillois; Pline et Ptolémée la mettent en Italie, parce qu'elle étoit au-delà du Var qui terminoit la Narbonnoise. G.

⟨4⟩ Les Marseillois ont donné à ces îles le nom de *Stœchades*, du mot Grec στοῖχος *[rang, série]*, parce qu'elles sont rangées de suite l'une après l'autre, presque sur une même ligne. Pline ne donne le nom de *Stœchades* qu'aux trois grandes, connues aujourd'hui sous le nom d'*îles d'Ières ;* et il

Page 184.

deux petites; elles sont habitées par des cultivateurs Marseillois. Plus anciennement, elles avoient même une garnison pour les garantir des descentes des pirates; car elles ne manquent point de ports.

Page 185.
* Ile S.t-Honorat.
* Ile Sainte-Marguerite.

A la suite des *Stœchades* viennent les îles de *Planasia* * et de *Leron* *, toutes deux habitées. La dernière, située vis-à-vis d'*Antipolis*, possède un temple érigé en l'honneur du héros Léron <1>. Il y a d'autres petites îles, les unes devant Marseille, les autres devant le reste de la côte dont j'ai parlé, qui ne méritent point qu'on en fasse mention.

* Fréjus.

* Entre la rivière d'Argents et Antibes.

Quant aux ports, ceux du *Forum-Julium* * et de Marseille sont considérables; les autres sont petits. Du nombre de ces derniers est le port Oxybien *. Voilà ce que j'avois à dire de cette côte.

§. IX.
Peuples et villes dans l'intérieur des terres entre le Rhône et les Alpes.

Le pays qui est au-dessus, est principalement borné par des montagnes et par des fleuves. Parmi ces fleuves, le Rhône est le plus remarquable, comme celui qui est le plus grand de tous, qui reçoit plusieurs rivières, et qu'on peut remonter le plus haut. Il faut parler de ces différentes parties l'une après l'autre.

De Marseille, en s'avançant entre les Alpes et le Rhône vers la Durance, on trouve les *Salyes* qui occupent un espace d'environ 500 stades <2>. On traverse la Durance avec un bac,

nous en a même conservé le nom Grec particulier à chacune, en les appelant *Proté*, *Mésé* et *Hypæa*, c'est-à-dire, *la première*, *la moyenne* et *la dernière*. Ce sont aujourd'hui, dans le même ordre, *Porqueroles*, *Portcroz*, et l'*île du Levant* ou *du Titan*. Méla, au contraire, met au nombre des *Stœchades*, non-seulement celles nommées par Strabon, mais encore toutes les îles adjacentes à la côte, depuis Marseille jusqu'au pays des Liguriens.

<1> Excepté Strabon, personne que je sache ne parle de ce héros Léron. Il est vraisemblable qu'on le regardoit comme le fondateur de la ville où étoit son temple, et qu'on avoit nommé de son nom l'île, à cause de cette tradition; de même que la ville de Tarente tire son origine d'un prétendu héros Taras, fils d'Apollon.

<2> 500 stades olympiques valent 16 lieues $\frac{2}{3}$: c'est la distance de Marseille à Cavaillon sur la Durance. G.

pour

pour se rendre à Cavaillon, où commence le territoire des *Cavari* qui s'étend jusqu'à la jonction du Rhône et de l'Isère ‹1›. C'est à cet endroit que les Cévennes s'approchent du Rhône; on y compte 700 stades depuis la Durance ‹2›. Les *Salyes* sont répandus tant dans la plaine que dans les montagnes du pays qu'ils occupent. Au-dessus des *Cavari*, on trouve les *Vocontii*, les *Tricorii*, les *Iconii* et les *Medulli* ‹3›. PAGE 185.

Entre la Durance et l'Isère, il y a d'autres fleuves encore qui descendent des Alpes et qui vont se jeter dans le Rhône. Deux de ces fleuves, après avoir passé près de la ville des *Cavari*, joignent leurs eaux, et les déchargent dans le Rhône ‹4›. Un

‹1› Les *Cavari* occupoient les territoires d'Orange, d'Avignon, de Cavaillon et de Carpentras. Strabon étend ici ces peuples jusqu'à l'Isère, parce qu'on donnoit aussi le nom de *Cavari* à leurs voisins, comme il le dira bientôt. G.

‹2› De l'embouchure de la Durance à l'embouchure de l'Isère, on trouve, en suivant le Rhône, 24 lieues, ou 720 stades olympiques. G.

‹3› Les *Vocontii* occupoient les territoires de Vaison et de Die. — Les *Tricorii* paroissent avoir habité un petit canton à l'est de Die, sur les bords du Drac. — Les *Iconii* étoient à l'orient de Gap; et les *Medulli*, dans la Maurienne, le long de l'Aar.

Il est presque impossible de déterminer aujourd'hui les limites de ces petits peuples. J'observerai, en général, que les limites des anciens diocèses, et celles de leurs subdivisions, circonscrivoient assez exactement les territoires de la plupart des peuples de la Gaule, d'après la dernière division que les Romains en avoient faite. Mais ces circonscriptions n'ont pas toujours été les mêmes; et d'ailleurs, comme il n'en existe plus rien aujourd'hui, l'on ne sait souvent comment les exprimer. Je me borne donc à indiquer leur emplacement, par le nom des villes qui dominent aujourd'hui dans les cantons que ces peuples occupoient. G.

‹4› C'est la traduction littérale de Xylander, approuvée par Siebenkees, et qui ne peut être vraie qu'en supposant que le texte étoit ainsi conçu : *Δύο μὲν οἱ περιῤῥέοντες πόλιν* ΚΑΟΥΑΡΩΝ, *κοινῷ ῥείθρῳ συμβάλλοντες εἰς τὸν Ῥοδανόν*; car le texte, tel qu'il est dans les imprimés et dans les manuscrits, *Δύο μὲν οἱ περιῤῥέοντες πόλιν* ΚΑΟΥΑΡΩΝ ΚΑῚ ΟΥΑΡΩΝ, *κοινῷ κ. τ. λ.* signifieroit, *Deux de ces fleuves, après avoir passé près de la ville des* Cavari *et des* Vari, *joignent leurs eaux et les déchargent dans le Rhône;* et c'est le sens qu'ont suivi le traducteur Italien et l'ancien traducteur Latin, si ce n'est qu'ils disent *près des villes*, au lieu de *près de la ville.* Il paroît sans doute très-probable que les mots ΚΑΊ ΟΥΑΡΩΝ ne sont qu'une répétition du mot qui les précède, due à la distraction du copiste. Néanmoins Scaliger croyoit qu'à la place de *πόλιν* du texte, il falloit lire *πολλὴν*; ce qui donne tout un autre sens : *Deux de ces fleuves, le Cavaron et le Varon, après avoir parcouru un assez long espace de terrain, joignent leurs eaux et les déchargent dans le Rhône.* Sous les noms de *Cavaron* et de *Varon* (pris ici, comme on vient de voir, pour des noms de fleuves),

Page 185.
* La Sorgue.
** Vedène *ou* la Traille.

* Avignon.
** Orange.
*** Le mont Ventoux.

troisième, nommé *Sulgas* *, se joint à ce dernier, près de la ville de *Vindalon***, où Cneïus Ænobarbus défit, dans un grand combat, plusieurs milliers de Gaulois. Entre ces fleuves sont situées les villes d'*Avenion* *, d'*Arausion* ** et d'*Aëria* ***. C'est à juste titre, dit Artémidore, en parlant de cette dernière, qu'elle porte le nom d'*Aëria* <1>; car elle est bâtie sur un terrain fort élevé. Toute cette contrée est une plaine abondante en pâturages, excepté sur la route d'*Aëria* à la Durance <2>, où il y a des

Scaliger entend la Drôme et une autre petite rivière ou ruisseau qui se jette dans la Drôme avant que celle-ci se décharge dans le Rhône. Casaubon, au contraire, conserve le mot πόλιν; et il ne change que les deux mots ΚΑῚ ̓ΟΥΑ΄ΡΩΝ en ce mot ΛΟΥΕΡΊΩΝΑ. Le sens qui résulte de cette correction est : *Deux de ces fleuves, après avoir passé près de la ville de Luérion, appartenant aux Cavares, joignent leurs eaux, et les déchargent dans le Rhône.* Enfin il y en a [1] qui prétendent que ces deux mots doivent être changés en ̓ΑΡΑΥΣΙ΄ΩΝΑ *[la ville d'Orange]*; et ils entendent par les deux rivières, la rivière d'*Eygues* et une autre plus petite, qui prennent leur source dans les Alpes, et viennent, près d'Orange, se jeter dans le Rhône.

— Il est fort difficile de se décider sur les corrections précédentes.

Les deux fleuves dont parle Strabon, et qui se réunissent avant de se jeter dans le Rhône, paroissent être l'Ouvèze et la Mède, puisqu'il parle ensuite de la Sorgues *[Sulgas]*. N'y auroit-il pas quelque rapport entre les noms d'*Ouvèze* et celui d'*Ouaron* du texte de Strabon !

D'un autre côté, on trouve sur la Mède un lieu nommé *Lauriol*, qui a bien du rapport aussi avec le *Luérion* de Casaubon. G.

<1> ̓Αέριος en grec [aérien] signifie non-seulement ce qui est d'air, mais encore ce qui est dans l'air, par conséquent ce qui est *élevé, haut*. Diodore de Sicile l'a souvent employé dans ce dernier sens. Au surplus, l'ancienne ville *Aëria*, si l'on en croit d'Anville [2], répond au mont Ventoux; d'autres [3] veulent que ce soit plutôt le château de Lers, situé sur la rive gauche du Rhône, vis-à-vis de Roquemaure, et non loin d'Avignon. Cette dernière opinion est d'ailleurs fondée sur une sorte d'analogie qui se trouve entre le nom moderne et le nom ancien.

<2> Le texte porte, *à Durion*; εἰς τὴν ΔΟΥΡΙ΄ΩΝΑ. Casaubon veut qu'on lise encore ici, comme il corrigeoit un peu plus haut [4], Λουερίωνα *(la ville de Luérion)*. D'Anville [5] pense, au contraire, que Strabon parle ici de la Durance, soit que cette rivière portât en effet deux noms peu différens, *Druentia* et *Durio*, soit que les copistes aient substitué l'un à l'autre; car en confrontant un passage qui se rencontre plus bas [6], où le mot *Durïo* reviendra encore, altéré d'une autre manière, avec ce qui a été dit précédemment [7] du pays des *Salyes*, qui s'étendoit jusqu'au fleuve *Druentia*, on est en droit de supposer que ces deux noms n'expriment que la même chose. Mais dans ce même passage *(p. 203)*, au lieu de Λουερίωνος, Mannert [8] pense qu'il

[1] Voyez *Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, vol. XXVII, *Hist.* pag. 128. = [2] *Notice de la Gaule*, pag. 37. = [3] Voyez *Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, vol. XXIX, *Hist.* pag. 237. = [4] *Voyez* ci-dessus, not. 4, pag. 25. = [5] *Notice de la Gaule*, pag. 38. = [6] *Voyez* ci-dessous, pag. 203 du texte Grec. = [7] *Voyez* ci-dessus, pag. 185, de notre version 24. = [8] *Geogr. der Griech. und Rom.* vol. II, part. 1, pag. 85.

défilés et des bois à traverser. Ce fut à la jonction du Rhône et PAGE 185. de l'Isère, vers l'endroit où les Cévennes s'en approchent le plus, que Quintus-Fabius-Maximus-Æmilianus ‹1›, avec une armée de moins de 30 mille hommes, tailla en pièces 200 mille ‹2› Gaulois. Il fit ériger sur ce lieu même, un trophée de pierre blanche, et bâtir deux temples, consacrés l'un à Mars, l'autre à Hercule.

De l'Isère jusqu'à Vienne, capitale des *Allobroges* ‹3›, située sur le Rhône, on compte 320 ‹4› stades ‹5›. Lyon est un peu au-dessus de Vienne, au confluent du Rhône et de la Saone. PAGE 186. On compte de cette dernière ville à Lyon, par terre et au travers du pays des *Allobroges*, environ ‹6› 200 stades, et par eau,

faut lire Αὐενίωνος *[Avignon]*; d'où je conclus que, dans le texte qui nous occupe actuellement, il pensoit de même qu'il falloit lire εἰς τὴν 'ΑΥΕΝΙ'ΩΝΑ *[à Avignon]*, au lieu de εἰς τὴν Δουεϱίωνα *[à la Durance]*.

‹1› Casaubon remarque qu'*Æmilianus* est un surnom de trop que Strabon donne à ce général Romain. Les peuples qu'il défit dans cette guerre, étoient principalement des *Allobroges* et des *Arverni*.

‹2› Le texte porte, *20 myriades*, ce qui fait 200 mille. Mais comme, dans les manuscrits en général, la note numérique de 20 est souvent tracée de manière à ne pouvoir être distinguée de celle qui désigne le nombre 8, il est possible que Strabon n'ait parlé que de 8 myriades, c'est-à-dire, de 80 mille hommes tués. Dans ce cas, loin de l'accuser d'exagération, ce seroit plutôt Tite-Live et Pline qui auroient exagéré la chose. Le premier de ces deux écrivains porte le nombre des tués dans cette bataille à 120, le second à 130 mille. Ce dernier ajoute, comme une singularité, qu'outre la gloire dont cette bataille couvrit Fabius, elle le délivra encore d'une fièvre quarte qui le tourmentoit depuis long-temps. Ce n'est point la première fois que de violens mouvemens de l'ame ont influé sur l'état du corps, de manière à donner à celui-ci des maladies, ou à le délivrer de celles qui l'affligeoient : les fastes de la médecine en fournissent plusieurs exemples.

‹3› Strabon les nomme ici, de même que les écrivains Latins et les inscriptions, *Allobroges* : plus bas *(pag. 193)*, il les nommera *Allobriges*, comme Polybe. Ptolémée, et, selon Étienne de Byzance, Apollodore, les nomment *Allobryges*.

‹4› La même remarque faite précédemment (note 2), pourroit encore avoir ici lieu. Si le nombre est 308, il en résulteroit la différence d'une lieue et demie de moins.

‹5› La distance itinéraire de Vienne à l'embouchure de l'Isère, est juste de 10 lieues $\frac{2}{3}$, qui valent 320 stades olympiques.

En ligne droite, la distance ne seroit que de 10 lieues $\frac{1}{4}$, et pourroit représenter les 308 stades indiqués dans la variante de ce passage. G.

‹6› De Vienne à Lyon, pris au lieu nommé *les Antiques*, parce que c'est le point qu'occupoit l'ancienne ville, il y a par terre 4 lieues $\frac{4}{5}$ qui valent 200 stades de 833 $\frac{1}{3}$, ou 18 milles romains.

Par eau, la carte de Cassini donne, entre Vienne et Lyon, 15,500 toises, ou 227 stades pareils aux précédens, ou 20 milles romains et demi.

Page 186. un peu plus. Autrefois les *Allobroges* faisoient la guerre avec des armées nombreuses; mais aujourd'hui ils s'occupent à cultiver les plaines et les vallons des Alpes. Ils vivent dans des villages, excepté les plus notables d'entre eux qui habitent Vienne, dont ils ont fait une ville ; car ce n'étoit autrefois qu'un village, quoiqu'il fût dès-lors regardé comme leur capitale. Vienne est située sur le Rhône. Ce fleuve sort des Alpes avec une telle rapidité, qu'on distingue, durant plusieurs stades, le cours de ses eaux, même au milieu du lac *Léman* * qu'il traverse. Descendu dans les plaines des *Allobroges* et des *Segusii* <1>, il se joint à la Saone à l'endroit où est Lyon [comme nous l'avons déjà dit], ville appartenant à ces derniers.

* Le lac de Genève.

La Saone prend sa source également dans les Alpes <2>; elle sépare les *Sequani* des *Ædui* et des *Lingones* <3> <4> : elle reçoit ensuite le Doubs, fleuve navigable, issu pareillement des Alpes <5>, le force de prendre son nom, et va se jeter dans le Rhône, qui lui communique à son tour le sien, avant d'arriver à Vienne. Ces trois fleuves, au sortir des Alpes, dirigent leur cours vers le nord; ils se tournent ensuite vers le couchant; puis se réunissant en un seul lit, ils prennent une autre direction

C'est parce que Casaubon prenoit tous les stades pour des stades olympiques, qu'il a proposé de réduire à moitié la mesure énoncée dans le texte de Strabon. G.

<1> Les *Allobroges* et les *Segusii* étoient séparés par le Rhône : les premiers habitoient sur la gauche du fleuve; les seconds occupoient le Forez. G.

<2> Strabon nomme la Saone *Arar*, ainsi que Ptolémée. Cette rivière a ses sources dans les Vosges, et non dans les Alpes, comme le disent ces géographes. G.

<3> Au lieu de *Lingones*, le texte porte *Lingasii*. J'ai d'autant moins hésité à suivre la première orthographe, qu'elle est adoptée par les autres géographes, et que Strabon lui-même s'en sert dans la suite [1].

<4> Les *Sequani* habitoient entre le mont Jura, le Rhin et la Saone, depuis les sources de cette dernière rivière jusqu'à la hauteur de Genève; *Vesontio* ou Besançon étoit leur capitale. Sur la droite de la Saone étoient les *Lingones* et les *Ædui* : les premiers avoient Langres pour métropole; les seconds, Autun. G.

<5> Le Doubs sort du Jura, et non des Alpes; Ptolémée commet la même erreur que Strabon. G.

[1] *Voyez* ci-dessous, pag. 193 et 208 du texte Grec.

vers le midi, et après avoir reçu divers autres fleuves, ils vont se décharger dans la mer ‹1›. Tel est le pays situé entre le Rhône et les Alpes. PAGE 186.

S. x. Pays entre le Rhône et les Pyrénées.

De l'autre côté du Rhône, le pays, dans sa meilleure partie, est occupé par les *Volcæ,* surnommés *Arecomici* ‹2›. Leur port est Narbonne ‹3›, qu'on appelleroit à plus juste titre, le port de toute la Gaule, à cause du commerce dont cette ville est en possession depuis un temps immémorial ‹4›. Les *Volcæ* s'étendent jusqu'aux bords du Rhône : les *Salyes* et les *Cavari* occupent la rive opposée ‹5›. Mais le nom de ces derniers a tellement prévalu sur celui des autres peuples, qu'on nomme *Cavari* tous les barbares leurs voisins, qui ont même cessé d'être barbares : car ils ont adopté pour la plupart la langue et la façon de vivre des Romains; et il y en a même qui se gouvernent à la manière des Romains. Après les *Volcæ - Arecomici* jusqu'aux Pyrénées, on trouve divers autres petits peuples obscurs.

Nîmes est la capitale des *Arecomici.* Quoique bien inférieure à Narbonne pour le commerce et pour le nombre des

‹1› Le Rhône et le Doubs dirigent d'abord leur cours vers le nord, pour se porter ensuite à l'occident et au midi; mais la Saone coule assez directement du nord au sud. G.

‹2› Les *Volcæ - Arecomici* occupoient les terres comprises entre la mer, les Cévennes et le Rhône, depuis Narbonne jusque vers la hauteur d'Avignon. G.

‹3› Strabon met Narbonne chez les *Volcæ - Arecomici ;* Ptolémée place cette ville chez les *Volcæ - Tectosages.*

Autrefois Narbonne étoit sur l'Aude *(Atax),* et l'étang de la Rubine lui formoit un très-bon port. Le cours du fleuve ayant été détourné depuis, la mer s'est retirée, et Narbonne a perdu l'importance qu'elle avoit au siècle de Strabon. G.

‹4› Le texte porte : Καὶ τῆς ἌΛΛΗΣ Κελτικῆς λέγοιτο· τοσοῦτον ὑπερβέβληται τῷ πλήθει τῶν χρόνων ΤΩ͂Ι ἘΜΠΟΡΕΙ΄ΩΙ. Casaubon, pour lier la phrase, ajoutoit un καὶ avant les deux derniers mots. Je crois qu'on peut se passer de cette addition, si on les change en ΤῸ ἘΜΠΌΡΕΙΟΝ. Il m'a paru de plus qu'au lieu d'Ἄλλης, il falloit lire Ὅλης, leçon que Xylander a suivie dans sa version *totius Galliæ.* Ces corrections sont peu importantes pour le sens : il n'en est pas de même du mot *Celtique* que j'ai traduit *Gaule,* dans le sens où Strabon emploie ce mot ordinairement, et qui cependant pourroit ici n'avoir été employé que pour désigner la troisième portion de la Gaule, celle qu'habitoient particulièrement les Celtes.

‹5› *Voyez* les notes 4, *pag. 6;* 1, *pag. 25.*

Page 186. étrangers que ce commerce attire, Nîmes surpasse cette dernière ville par une nombreuse population de citoyens <1>; car elle possède vingt-quatre bourgs, tous bien peuplés et habités par la même nation : ils lui payent des contributions, et ils
Page 187. jouissent <2> d'ailleurs du droit des villes Latines; de façon que ceux des habitans de Nîmes qui parviennent à la questure et à l'édilité, sont censés Romains : c'est pourquoi ce peuple n'est pas non plus soumis aux gouverneurs envoyés de Rome.

La ville de Nîmes est située sur la route qui conduit de l'Ibérie * en Italie; route assez belle en été, mais qui devient très-mauvaise pendant l'hiver et le printemps, à cause du débordement des fleuves, et de la boue qui en résulte. On passe ces fleuves sur des bacs, ou sur des ponts de pierre ou de bois. Les inondations qui embarrassent et qui dégradent les chemins, proviennent des torrens qui se précipitent des Alpes, quelquefois jusque vers l'été, après la fonte des neiges.

* L'Espagne.

La route dont je viens de parler, se partage en deux chemins. Le plus court est celui qui va directement aux Alpes, à travers le pays des *Vocontii* <3>, comme je l'ai déjà dit. L'autre, qui suit la côte de Marseille et de la Ligurie *, est plus long; mais il offre un passage plus commode pour entrer en Italie, parce que les montagnes s'abaissent sensiblement de ce côté. Nîmes est à

* L'État de Gênes.

<1> C'est le sens du mot πολιτικὸν (le mot ὄχλον sous-entendu), toutes les fois qu'il est opposé au mot ἀλλότριον ou ξενικὸν, et non pas celui que les traducteurs Latins, suivis par d'Anville et Bréquigny, lui donnent, en l'appliquant, d'une manière vague, à la forme et aux avantages du gouvernement de Nîmes. Le traducteur Italien a parfaitement saisi le sens que nous suivons ici : *Ma superiore nella multitudine dei cittadini.*

<2> Je suis la leçon du texte, ἐχούσας, conforme à la traduction de Xylander, ainsi qu'aux anciennes versions Latine et Italienne. Si l'on vouloit suivre la correction de Casaubon, ἔχουσαν, le sens seroit alors : *Elle* [la ville de Nîmes] *jouit d'ailleurs, &c.* Cette correction, probable quant au sens, ne me paroît point l'être pour la construction grammaticale, à moins qu'on ne corrige, ἔχουσα, mot qui répond parfaitement à ceux qui ont précédé, λειπομένη et ὑπερβάλλουσα. Au reste, je ne vois aucun inconvénient à ce que les vingt-quatre bourgs eussent joui des mêmes priviléges accordés par les Romains à leur capitale.

<3> *Voyez* la note 3, *pag. 25.*

environ 100 stades du Rhône, à la hauteur de la petite ville de Tarascon, située sur l'autre rive du fleuve, et à 720 stades de Narbonne <1>. PAGE 187.

§. XI.

Tectosages, et leurs anciennes expéditions.

LA partie voisine des Cévennes, y compris le côté méridional de ces montagnes jusqu'à son extrémité <2>, est occupée par les *Volcæ*, surnommés *Tectosages* <3>, et par quelques autres peuples, dont je parlerai dans la suite. Quant aux *Tectosages*, ils sont voisins des Pyrénées, et atteignent quelques points du côté septentrional des Cévennes <4>. Leur territoire abonde en mines d'or. Ils paroissent même avoir été jadis si puissans et si nombreux, qu'à l'occasion de troubles élevés parmi eux, ils chassèrent de leur pays un grand nombre de leurs compatriotes. Une partie de ces fugitifs, associés avec des hommes d'autres pays, envahit la Phrygie, voisine de la Cappadoce et de la Paphlagonie <5>.

<1> De Nîmes au rivage du Rhône le plus prochain, nos meilleures cartes mettent 10 minutes, qui valent 100 stades olympiques.

On a vu, note 1, *pag. 7*, que de Narbonne à Nîmes, Strabon avoit compté 88 milles Romains; que la mesure étoit exacte, et qu'elle valoit 715 stades olympiques. G.

<2> C'est la partie des Cévennes depuis les environs de Lodève, jusque vers Toulouse. G.

<3> Ce nom s'écrit de trois manières, *tectosages*, *tectosagæ* et *tectosagi*. Il paroît être un composé du mot Latin *tectus [couvert]* et du mot *sagum* [σάγος], qui désigne une espèce de *casaque* ou de *capot de laine*. Strabon [1] et Diodore de Sicile [2], en parlant des Gaulois, s'accordent à désigner le *sagum* et les *bracæ* [qui étoient des hauts-de-chausse], comme un habillement qui leur étoit propre. Il est donc probable que les Romains, à l'époque de leur première entrée dans la Gaule, auront donné à une portion de cette nation le nom de *Tectosagi*, c'est-à-dire, *tecti sagis [couverts de casaques]*, nom qui convenoit à toute la nation; de même qu'ils nommèrent *Gallia Braccata* la Narbonnoise, dont ces mêmes *Tectosages* faisoient partie, quoique tout le reste de la Gaule portât des hauts-de-chausse. Khun [3] paroît s'être douté de cette étymologie, puisqu'il croit que les *Tectosages* des autres historiens sont les *Tectorenes* de Pausanias. Ce dernier nom, composé également de *tecti* et de *renis* [ῥηνὸς], *peau de brebis*, présente un sens analogue au sens exprimé par le mot *tectosagi*.

<4> C'est-à-dire, du revers septentrional des Cévennes, entre Lodève et Toulouse. Il faut se rappeler que Strabon traçoit la chaîne des Cévennes de l'ouest à l'est. G.

<5> La Phrygie, la Cappadoce et la Paphlagonie, font maintenant partie de l'Anadolie, du Karaman et du Roum, provinces de l'Asie mineure. G.

[1] *Voy.* pag. 196 du texte Grec. = [2] *Diod. Sicil.* lib. V, cap. 30. = [3] *Khun. ad Pausan.* lib. X, cap. 27.

PAGE 187. Nous avons la preuve de cette émigration dans le nom même de *Tectosages* que porte encore aujourd'hui l'une des trois nations qui occupent la Phrygie ; c'est celle qui habite le territoire de la ville d'*Ancyre* *. Quant aux deux autres, connues sous les noms de *Trocmi* et de *Tolistobogii* <1>, à en juger par la ressemblance qu'elles ont avec les *Tectosages*, elles sont également sorties de la Gaule : mais de quel canton de cette contrée ! c'est ce que je ne saurois dire ; car je n'ai point appris qu'il existe actuellement, soit en-deçà, soit au-delà des Alpes, ou dans les Alpes mêmes, quelque peuple appelé du nom de *Trocmi* ou de *Tolistobogii* <2>. Il est probable que leur race s'est éteinte dans la Gaule, pour avoir tous à-la-fois quitté leur pays natal ; ce qui est également arrivé à beaucoup d'autres peuples. Ainsi l'on a dit de Brennus <3>, qui fit une expédition contre Delphes <4>, qu'il étoit de la nation des *Prausi ;* cependant nous ne saurions
PAGE 188. pas non plus dire en quel endroit de la Terre habitoient ces

* Angora, dans l'Anadolie.

<1> Les *Trocmi*, les *Tolistobogii* et les *Tectosages*, peuples de l'Asie mineure, habitoient particulièrement la Galatie, dont Ancyre étoit la capitale. G.

<2> Cependant Strabon nous dira dans la suite [1] que ces deux noms n'étoient point des noms ethniques, comme celui de *Tectosages*, mais qu'ils exprimoient deux divisions de l'armée Gauloise, ainsi nommées du nom de leurs généraux respectifs.

<3> Le texte porte, Ἐπὶ ϗ ΤῸΝ ἌΛΛΟΝ Βρέννον. Dans le manuscrit 1393, on lit, ΤΩ͂Ν ἌΛΛΩΝ, avec une correction interlinéaire, τὸν ἄλλον. Ni l'une ni l'autre de ces deux leçons ne se trouvent dans l'ancienne version Latine, dont l'auteur par conséquent paroît avoir lu simplement ἐπὶ ϗ Βρέννον ; leçon qu'exprime notre traduction. Casaubon regarde également comme suspects les mots τὸν ἄλλον. Siebenkees propose de les changer en τὸν Γάλατον (il devoit au moins dire τὸν Γάλλον ou τὸν Γαλάτην), *de Brennus le Gaulois.* Pour que la traduction de Xylander, *alterum Brennum* (qui est aussi, pour le sens, celle du traducteur Italien), fût juste, le texte devoit porter, τὸν ἕτερον τῶν Βρέννων ; car, quoiqu'en effet il y eût deux généraux Gaulois nommés *Brennus*, l'un qui saccagea Rome l'an 364 de la fondation de cette ville, l'autre, qui, 108 ans après [2], fit une expédition contre Delphes, il n'est pas probable que Strabon ait voulu faire ici mention du premier, ou du moins qu'il l'ait désigné par une expression impropre. Il faut donc supprimer, comme j'ai fait, d'après l'ancienne version Latine, les mots τὸν ἄλλον, ou suivre l'autre leçon du manuscrit, τῶν ἄλλων, dans ce sens : *Ainsi, l'on a dit de Brennus, qui, à la tête des autres Gaulois [associés aux Tectosages], fit une expédition, &c.*

<4> Cette expédition date de l'an 279 avant l'ère Chrétienne. G.

[1] *Strab.* lib. XII, pag. 566. = [2] Conf. *Sims. Chronic.* an. 3615 et 3723.

Prausi

Prausi <1> avant cette expédition. On prétend que les *Tectosages* eurent aussi part au sac de Delphes ; que les trésors trouvés dans la ville de Toulouse par Cæpion, général des Romains, faisoient partie des richesses de Delphes ; que ces trésors furent ensuite augmentés par les offrandes que les habitans y ajoutèrent pour apaiser <2> le courroux du Dieu [dont ils avoient saccagé le temple] ; et que ce fut pour y avoir osé toucher que Cæpion finit misérablement sa vie <3>, ayant été chassé de sa patrie comme sacrilége, et laissant pour héritières des filles, qui, au rapport de Timagène <4>, périrent honteusement, après avoir été prostituées. PAGE 188.

<1> Ici, comme plus haut, il est probable qu'il faut écrire *Trausi* au lieu de *Prausi*. Ces *Trausi*, qui, suivant Hérodote [1] et Tite-Live [2], étoient un peuple de la Thrace, paroissent avoir été d'origine Gauloise, et une portion des Celtes qui s'établirent avant ou après leur défaite dans différens endroits de cette contrée, ainsi que dans les contrées voisines [3], où l'on trouvoit les *Taurisci* et les *Scordisci*, Gaulois d'origine, quoiqu'il n'existât plus dans la Gaule aucun peuple de ce nom. Ajoutez que les *Trausi*, suivant M. Larcher [4], devoient être près de la *Briantique* ou *Galaïque*, deux autres noms qui sont visiblement d'origine Gauloise.

<2> Justin [5] dit que les *Tectosages*, de retour de leur expédition, furent attaqués à Toulouse, leur patrie, d'une maladie pestilentielle, dont ils ne furent délivrés qu'après avoir suivi le conseil de leurs devins, qui étoit de jeter dans le lac de cette ville tout l'or et l'argent qu'ils y avoient apportés.

<3> Si l'on en croit Aulugelle et Justin, le pillage de ce trésor ne fut pas moins funeste à l'armée avec laquelle Cæpion s'étoit emparé de Toulouse. Ces deux écrivains s'accordent sur la fin tragique de ce général ; mais ils ne déclarent point la manière dont il fut puni de ce sacrilége. Le premier [6] ajoute que cette punition donna lieu au proverbe, *aurum Tolosanum*, que les Romains appliquoient aux choses qu'il étoit dangereux de posséder. Au reste, c'est Timagène que Strabon suit ici, en parlant du bannissement de Cæpion; car Valère-Maxime [7] dit, au contraire, que ce général mourut dans les fers, et que son corps fut déchiré par le bourreau, et traîné jusqu'aux degrés *Gémoniens* ; c'étoit le lieu d'où l'on précipitoit dans le Tibre les criminels. Quant à la manière brutale dont on traita ses filles, elle est la même que celle dont les Locriens usèrent envers les filles de Denys, tyran de Syracuse [8].

<4> L'histoire des Gaulois, écrite par Timagène, n'existe plus. Elle est d'autant plus à regretter que, selon Ammien Marcellin [9], il fut le premier qui rédigea en un corps d'ouvrage tout ce qu'il avoit recueilli de divers écrivains, concernant l'origine des Gaulois.

[1] *Herodot.* lib. V, cap. 3. = [2] *Tit.-Liv.* lib. XXXVIII, §. 41. = [3] *Voyez* plus bas, pag. 304, et *Pausanias*, lib. X, cap. 19. = [4] *Larch.* trad. d'Hérod. nouv. édit. tom. VIII, pag. 579. = [5] *Justin.* lib. XXXII, c. 3. = [6] *Noct. Att.* lib. III, cap. 9. = [7] *Valer. Maxim.* lib. VI, cap. 9, §. 13. = [8] *Strab.* lib. VI, p. 260. *Ælian. Var. Histor.* lib. IX, cap. 8, et *Athen.* lib. XII, p. 541. = [9] *Ammian. Marcell.* lib. XV, cap. 9.

Page 188. Cependant, ce que dit Posidonius des trésors de Toulouse paroît plus vraisemblable. Ils se montoient, suivant lui, à environ quinze mille talens ⟨1⟩; mais c'étoient de l'or et de l'argent en lingots, déposés en partie dans les temples, et en partie dans des lacs sacrés : or, ajoute-t-il, à l'époque où les Gaulois attaquèrent le temple de Delphes, il ne s'y trouvoit plus de richesses de cette espèce; les habitans de la Phocide ⟨2⟩ les avoient déjà pillées durant la guerre sacrée; et le peu qu'ils en auroient pu y laisser, avoit dû se partager entre un grand nombre de personnes. D'ailleurs, il n'est pas même probable, dit-il, que les Gaulois, après avoir pillé ce temple, soient retournés chez eux, puisque leur mésintelligence, jointe au déplorable succès de leur expédition, les réduisit à se disperser en divers lieux.

Ainsi, il est plus naturel de penser avec Posidonius et beaucoup d'autres, qu'à Toulouse, comme dans plusieurs autres cantons de la Gaule, on n'a trouvé des trésors que parce que les Gaulois, habitant un pays qui abondoit en or, étant d'ailleurs superstitieux, et vivant avec beaucoup d'économie, avoient la coutume d'enfouir leurs richesses. Pour cet effet, ils avoient choisi de préférence les lacs, comme des lieux plus sûrs, pour y déposer

Timagène, Grec d'origine, selon Ammien, *et diligentiâ Græcus et linguâ*, étoit né en Syrie, suivant l'auteur du *Traité des fleuves*, attribué à Plutarque. Cet auteur ajoute que la meilleure partie de l'histoire écrite par Timagène, avoit été puisée dans une autre *Histoire des Gaules* que Callisthène avoit écrite, et qui de même n'existe plus.

⟨1⟩ Justin, que nous venons de citer (note 2, *p. 33*), en parlant des trésors de Toulouse enlevés par Cæpion, dit : *Fuere autem argenti pondo centum decem millia, auri pondo quinquies decies centum millia.* Les 15,000 talens de Posidonius, supposé que ce soient des talens Attiques, ne font qu'environ 80,000,000 de francs. Au sujet de cette différence, il faut consulter les notes sur Justin.

⟨2⟩ Les habitans de la Phocide, excités d'abord à prendre les armes par un décret que les Amphictyons avoient lancé contre eux, se virent dans la suite forcés de toucher aux trésors du temple de Delphes, pour soutenir pendant dix ans cette fameuse guerre sacrée, si funeste à la Grèce. L'or et l'argent tirés du temple pendant cet espace de temps, fut estimé à plus de 10,000 talens [1], ou 53 millions de francs.

[1] *Diodore de Sicile*, liv. XVI, chap. 56.

des lingots d'or et d'argent. Les Romains, ayant ensuite conquis ce pays, y vendirent au profit du fisc ces lacs, dans lesquels plusieurs des acheteurs trouvèrent des masses énormes d'argent. Quant à la ville de Toulouse, elle possédoit de plus un temple qui étoit fort respecté dans tout le canton; et c'est précisément à cause de ce respect, que les richesses s'y accumulèrent davantage, beaucoup de dévots y faisant des offrandes, et personne n'osant y toucher. PAGE 188.

Toulouse <1> est bâtie dans la partie la plus étroite de l'isthme qui sépare l'Océan de la mer de Narbonne, et dont, selon Posidonius, la largeur a moins de 3000 stades <2>.

§. XII. Fleuves de la Celtique, et leur disposition favorable au commerce.

JE l'ai déjà dit, et je le répète encore; ce qui mérite sur-tout d'être remarqué dans cette contrée, c'est la parfaite correspondance qui règne entre ces divers cantons, par les fleuves qui les arrosent, et par les deux mers * dans lesquelles ces derniers se déchargent; correspondance qui, si l'on y fait attention, constitue en grande partie l'excellence de ce pays, par la grande facilité qu'elle donne aux habitans de communiquer les uns avec les autres, et de se procurer réciproquement tous les secours et toutes les choses nécessaires à la vie. Cet avantage devient sur-tout sensible PAGE 189. en ce moment où, jouissant du loisir de la paix, ils s'appliquent à cultiver la terre avec plus de soin, et se civilisent de plus en plus. Une si heureuse disposition de lieux, par cela même qu'elle

* *L'Océan et la Méditerranée.*

<1> Toulouse, anciennement *Tolosa*, ville célèbre, décorée du titre de colonie Romaine, et appelée par Ausone *Quintuplex*, à cause de son étendue. Elle avoit un capitole, situé sur un lieu élevé, et dédié à Jupiter. C'étoit le lieu où s'assembloient les sénateurs et les magistrats de Toulouse, qui conservèrent depuis le nom de *capitouls*. Un autre temple, dédié à Minerve ou Pallas, valut à Toulouse le surnom de *Palladia* que Martial lui donne, quoique d'autres prétendent qu'elle n'avoit été ainsi nommée que pour s'être distinguée dans les arts et dans les sciences.

<2> Aux livres II et III, *pag. 354* et *382* du premier volume de cette traduction, Strabon donne à l'isthme qui sépare l'Espagne de la Gaule, *moins de 3000 stades, mais plus de 2000*; et j'ai remarqué que la largeur de cet isthme, depuis le cap de Creus jusqu'à Fontarabie, étoit de 78 lieues, valant 2740 stades de 700 au degré. G.

PAGE 189. semble être l'ouvrage d'un être intelligent plutôt que l'effet du hasard, suffiroit pour prouver la Providence. Car, on peut remonter le Rhône bien haut avec de grosses cargaisons, qu'on transporte en divers endroits du pays par le moyen d'autres fleuves navigables qu'il reçoit, et qui peuvent également porter des bateaux pesamment chargés. Ces bateaux passent du Rhône sur la Saone, et ensuite sur le Doubs, qui se décharge dans ce dernier fleuve : de là les marchandises sont transportées par terre jusqu'à la Seine, qui les porte à l'Océan, à travers le pays des *Lexovii* <1> et des *Caleti* <2>, éloignés de l'île de Bretagne * de moins d'une journée.

* L'Angleterre.

Cependant, comme le Rhône est difficile à remonter à cause de sa rapidité, il y a des marchandises que l'on préfère de porter par terre au moyen des chariots; par exemple, celles qui sont destinées pour les *Arverni* *, et celles qui doivent être embarquées sur la Loire, quoique ces cantons avoisinent en partie le Rhône. Un autre motif de cette préférence est que la route est unie, et n'a que 800 stades environ <3>. On charge ensuite ces marchandises sur la Loire, qui offre une navigation commode. Ce fleuve sort des Cévennes, et va se jeter dans l'Océan.

* Les habitans de l'Auvergne.

De Narbonne on remonte à une petite distance l'*Atax* *; mais le chemin qu'on a ensuite à faire par terre, pour gagner la Garonne, est plus long : on l'évalue à 7 ou 800 stades <4>. Ce dernier fleuve se décharge également dans l'Océan.

* L'Aude.

<1> Les *Lexovii* habitoient les rivages méridionaux de l'embouchure de la Seine. On retrouve le nom de ces peuples dans celui de Lizieux *(Lexovii)* leur ancienne capitale.

Les *Caleti* occupoient les rives opposées de la Seine, et la côte de l'Océan jusque vers Tréport. G.

<2> Strabon parlera plus bas, à l'article de la Gaule Lyonnoise *(pag. 194)*, des *Lexovii* et des *Caleti.*

<3> Cette mesure paroît prise depuis Lyon jusqu'à Bourbon-l'Anci *(Aquæ Nisineii)*, sur la Loire; ces villes sont éloignées l'une de l'autre de 1° 20′, qui valent 800 stades olympiques. G.

<4> La mesure en ligne droite, depuis l'Aude, prise à peu de distance de Narbonne, jusqu'à Toulouse, sur la Garonne, est de 73 minutes, ou de 730 stades olympiques. G.

Voilà ce que j'avois à dire des habitans de la Narbonnoise. PAGE 189.
On les nommoit autrefois *Celtes* ‹1›; et je présume que les Grecs n'ont été portés à donner à tous les Gaulois le nom de *Celtes* que par la célébrité de ce dernier peuple : le voisinage des Marseillois peut y avoir aussi contribué.

‹1› Toute la Gaule portoit le nom de *Celtique,* long-temps avant que les Romains eussent pénétré dans cette contrée. Dès qu'ils en eurent conquis les provinces méridionales, ils les séparèrent du reste de la Celtique, en leur donnant le nom de *Gaule Narbonnoise.* C'est un fait dont les Grecs ne paroissent pas avoir été bien instruits. Aristote *(de Generat. animal. lib. II, cap. 8, pag. 1093)* donnoit le nom de *Celtes* aux peuples voisins de l'Ibérie; c'est-à-dire, à ceux qui habitoient vers le territoire de Narbonne. Polybe *(lib. III, cap. 39, pag. 470)* dit que les Pyrénées séparent les Ibères des Celtes; et Diodore de Sicile *(lib. V, cap. 32, pag. 355)* fixoit encore la position des Celtes entre les Alpes et les Pyrénées. *Voyez* les notes 1, *pag.* 2, 3 et 4. G.

CHAPITRE II.

Description de l'Aquitaine. — Peuples réunis à l'Aquitaine. — Les Arverni ; *leur puissance, et leurs guerres contre les Romains.*

Page 189. Il est temps de parler des Aquitains, ainsi que des quatorze peuples ⟨1⟩ situés entre la Garonne et la Loire, qu'on a réunis aux premiers, et dont une partie s'étend jusqu'aux rives du Rhône et aux plaines de la Narbonnoise.

§. I. Description de l'Aquitaine.

En général, les Aquitains ressemblent plus aux Ibères qu'aux Gaulois, soit pour la forme du corps, soit pour le langage. Ils occupent le pays situé entre les Pyrénées et la Garonne, qui leur sert de borne. On compte plus de vingt peuples, peu nombreux en particulier et peu connus, qui portent le nom d'Aquitains. Ils sont situés, pour la plupart, le long de l'Océan ; et le reste occupe le milieu des terres et les extrémités des Cévennes, Page 190. jusqu'au pays des *Tectosages* ⟨2⟩. Comme cette portion de la Gaule étoit trop peu considérable, on y a joint le territoire situé entre la Garonne et la Loire.

Ces deux fleuves, à-peu-près parallèles aux Pyrénées, forment avec ces montagnes deux parallélogrammes, dont les deux côtés

⟨1⟩ Le texte dit, ἐθνῶν τεσσαρεσκαίδεκα Γαλατικῶν. De quelque manière qu'on traduise, *des quatorze peuples Gaulois*, ou *des quatorze peuples Galatiques ;* le mot Γαλατικῶν, dans le sens de Strabon, ne doit exprimer que le nom ethnique de toute la nation Gauloise. Cependant Strabon devoit plutôt donner à ces quatorze peuples un nom spécifique, afin de faire voir de quelle partie de la Gaule Auguste les avoit détachés pour les réunir à l'Aquitaine. Il est possible que, par une erreur de copiste, ou par une distraction de Strabon lui-même, le mot Γαλατικῶν ait pris la place de Κελτικῶν ou Κελτῶν, *des quatorze peuples Celtes*, c'est-à-dire, des quatorze peuples appartenant à cette portion de la Gaule connue sous le nom de *Celtes.*

⟨2⟩ Strabon paroît étendre un peu trop à l'ouest l'extrémité méridionale des Cévennes, puisqu'elles n'arrivent pas jusqu'à la Garonne, et que le territoire des *Tolosates* [des Tousains] faisoit partie de celui des *Tectosages.* G.

extrêmes sont formés par les Cévennes et par l'Océan <1>. L'un et l'autre fleuve sont navigables par l'espace d'environ 2000 stades <2>. PAGE 190.

La Garonne, après s'être grossie des eaux de trois autres fleuves <3>, va se jeter dans l'Océan, entre le pays des *Bituriges* surnommés *Vivisci* <4>, et celui des *Santones* <5>, deux peuples Gaulois d'origine. Les *Bituriges* sont le seul peuple étranger qui habite parmi les Aquitains, sans en faire partie <6>. Sa place de commerce est *Burdigala* *, ville située sur une espèce d'anse formée par les embouchures de la Garonne.

* Bordeaux.

La Loire se décharge entre les *Pictones* et les *Namnetes* <7>. Autrefois il y avoit sur ce fleuve une place de commerce, nommée *Corbilon* <8>. Polybe en parle à l'occasion des fables qu'avoit débitées Pythéas au sujet de l'île de Bretagne *. « Les

* L'Angleterre.

<1> Strabon raisonne toujours dans l'hypothèse que les Pyrénées se prolongeoient du midi au nord; que la Garonne et la Loire couloient dans cette même direction; que les Cévennes alloient du couchant au levant, et que les côtes de la Gaule, depuis les Pyrénées, s'élevoient lentement au nord, en se courbant beaucoup à l'est. G.

<2> La Garonne commence à être navigable à Cazères, près de Rieux, dans l'ancien comté de Comminges. Depuis ce point jusqu'à son embouchure, et en suivant les sinuosités du fleuve, on trouve 68 lieues de 20 au degré, ou 2030 stades olympiques.

La Loire est navigable jusqu'à Saint-Rambert, à 3 lieues de Saint-Étienne-en-Forez, c'est-à-dire, à une distance double de celle que Strabon assigne à ce fleuve depuis son embouchure. La mesure de 2000 stades, prise le long de la Loire, depuis son entrée dans la mer, ne conduiroit que jusqu'à Orléans. G.

<3> L'Arriége, le Tarn et la Dordogne, s'il s'agit des trois principales rivières que reçoit la Garonne. G.

<4> Le texte porte, *Iosci* (Ἰοσκῶν); mais cette leçon est vicieuse. Celle qui lui est substituée dans la version, *Vivisci*, est justifiée par Ausone, et par une inscription que d'Anville rapporte. C'étoit le surnom d'une portion des *Bituriges*, laquelle avoit pour capitale Bordeaux (anciennement *Burdigala*). L'autre portion de ce peuple, dont Strabon parlera dans la suite *(pag. 190)*, s'appeloit *Bituriges-Cubi*.

<5> Les *Santones* habitoient depuis l'embouchure de la Garonne jusque vers la hauteur de la Rochelle. Leur capitale étoit *Mediolanum*, nommée ensuite *Santones*, et actuellement Saintes. G.

<6> Strabon avoit dit (voy. *pag.* 2) que les Aquitains ne ressembloient ni aux Celtes ni aux Belges; et comme les *Bituriges* étoient Galates ou Gaulois d'origine, il a soin de les distinguer du reste des Aquitains qui paroissoient venir de l'Ibérie. G.

<7> Poitiers a été la capitale des *Pictones* ou *Pictavi*, et Nantes, la capitale des *Namnetes*. G.

<8> On croit assez communément que *Corbilon* répondoit à un lieu nommé actuellement *Couéron*, sur le bord septentrional de la Loire, à 2 lieues à l'ouest de Nantes. Couéron a un petit port où l'on carène des vaisseaux. G.

PAGE 190.
* *Scipion Émilien.*

» Marseillois, dit-il, dans un entretien qu'ils eurent avec Scipion*, » ayant été questionnés sur cette île, aucun d'eux n'eut rien à dire » de remarquable. Il en fut de même des habitans de Narbonne » et de *Corbilon ;* ils n'en étoient pas plus instruits que ces » derniers, quoique ces deux villes fussent les plus considérables » de ce canton. Pythéas seul <1> osa débiter beaucoup de men- » songes [sur l'île de Bretagne]. » *Mediolanum* * est la ville capitale des *Santones*.

* Saintes. *Voyez* la note 5, *pag. 39.*

Dans la partie de l'Aquitaine que baigne l'Océan, le terrain est pour la plupart maigre et sablonneux *; il ne produit guère que du millet. C'est dans cette partie que l'on trouve le golfe qui, avec celui de la côte de Narbonne, forme un isthme. Ces deux golfes portent chacun le nom de *golfe Gaulois* *. Le premier appartient aux *Tarbelli* <2>. Ce peuple est en possession des mines d'or les plus estimées; car, sans fouiller bien avant dans la terre, on y trouve parfois des masses d'or <3> qui sont assez grosses pour remplir la main, et n'ont besoin que d'un léger lavage. Le reste de la mine consiste en paillettes et en boules, qui n'ont pas besoin non plus d'un long travail.

* Les Landes.

* Golfe de Gascogne, et golfe de Lyon.

Le sol de l'Aquitaine est meilleur dans l'intérieur des terres et dans les montagnes; tel est, par exemple, le canton près des Pyrénées, qui appartient aux *Convenæ* *. Ce nom signifie *gens rassemblés* <4>. On trouve dans ce canton la ville de *Lugdunum* *,

* Le canton de Comminges.
* Saint-Bertrand.

<1> *Voyez* ce que Strabon dit de Pythéas, dans le premier volume de cette traduction, *pag. 155, 156, 157, 158, 277, 278, 279.* G.

<2> Les *Tarbelli* occupoient les bords de l'Océan, depuis les Pyrénées jusque vers l'étang d'Arcachon. G.

<3> Le texte dit, *des plaques d'or* (χρυσίου πλάκες), terme que Strabon emploie vraisemblablement dans le même sens que le mot *pales* (Πάλας), dont il s'est servi en parlant des mines d'Espagne, et sur lequel on peut consulter ce que nous avons dit plus haut [1].

<4> En grec, Συνηλύδων (qui est le génitif de Συνήλυδες, et qui répond exactement au mot Latin *Convenæ*), et non pas Συγκλύδων, comme on lit dans le texte; ce qui signifieroit plutôt, comme l'observe Casaubon, le *colluvies* des Latins. Ptolémée les nomme *Cucueni* (Κουκουενοὶ) ; mais il est

[1] Liv. III, pag. 146; de la traduction Française, 420, note 2.

et

et les beaux thermes des *Onesii* <1>, qui fournissent une eau excellente. C'est encore un beau terrain que celui des * *Auscii* <2>.

PAGE 190.

* Territoire de la ville d'Auch.

§. II.

Peuples réunis à l'Aquitaine.

Les peuples situés entre la Garonne et la Loire, et qu'on a réunis à l'Aquitaine, sont les *Helvii* * <3>, qui commencent au Rhône. Après eux sont les *Vellaï* * <4>, qui autrefois faisoient partie des *Arverni* *, mais qui aujourd'hui forment un peuple séparé. Viennent ensuite ces mêmes *Arverni*, les *Lemovices* *,

* Les habitans du Vivarais.
* Les habitans du Vélai.
* Les habitans de l'Auvergne.
* Les Limousins.

probable que c'est une erreur de copiste, substituée au nom de Κουμουενοὶ, ou Κομουενοὶ, ou Κονουενοί. Quoi qu'il en soit de cette variation d'écriture, les *Convenæ* étoient les restes échappés à la guerre contre Sertorius, et répandus dans les Pyrénées, où ils exerçoient leurs brigandages. Pompée, après les avoir réduits, leur assigna pour demeure le pays qui porte aujourd'hui le nom de *Comminges*. Une chose qu'il n'est point inutile d'observer en l'honneur de Pompée, c'est qu'au lieu d'exterminer les brigands, non-seulement ceux des Pyrénées, mais encore ceux des autres pays, sa coutume étoit de leur fournir les moyens de devenir honnêtes gens, en les incorporant avec d'autres peuples, ou en formant d'eux des colonies séparées. C'est ainsi qu'il peupla de pirates la ville de Dyme en Achaïe, celles de Soli, Mallos, Adana, Épiphanie, en Cilicie, &c.[1]

<1> Le texte porte, sans variation, τὰ τῶν Ὀνησιῶν θερμά. Xylander pense que ces *Onesii* pourroient bien être les *Monesi* de Pline, dont le nom s'est conservé dans celui de la ville de *Moneins*. Si cette conjecture est juste, il faut lire, avec un très-léger changement, τὰ τῶν Μονησίων θερμά. La correction que propose Mannert, τὰ τῶν Κονουένων θερμὰ, *les thermes des Convenæ*, quoique très-probable pour le sens, est trop éloignée du texte. — Les thermes des *Onesii* sont peut-être les bains de Bagnières-sur-l'Adour. Les eaux de ces bains sont sans odeur, et excellentes à boire, comme le dit Strabon. G.

<2> Strabon et Ptolémée écrivent Ἄυσκιοι *[Auscii]*; mais Cæsar, Méla, Pline et Ammien Marcellin nomment ce peuple *Ausci*. Les *Ausci* ou *Auscii* étoient aussi renommés parmi les peuples de l'Aquitaine que les *Ædui* parmi ceux de la Celtique proprement dite, et que les *Treveri* parmi les habitans de la Belgique.

<3> C'est d'après le changement proposé par Casaubon, Ἐλούϊοι *[Elvii* ou *Helvii]*, au lieu de Ἐλουοὶ (ou, suivant notre manuscrit, Ἔλουοι) *[Elvi* ou *Helvi]*, que porte notre texte. Une diversité de leçons, à-peu-près pareille, a eu lieu dans le passage des Commentaires de Cæsar[2], où, à la place d'*Helvios*, quelques manuscrits portent *Ilvos*.

<4> Cette orthographe m'a paru la plus approchante de notre manuscrit, qui porte Ὀυέλλαοι, au lieu de Ὀυελλαῖοι des imprimés. Pline nomme ces peuples *Vellates*; Ptolémée, *Velauni*, nom qu'on trouve aussi dans Cæsar, avec la variante *Velavi*. Quant à la position que lui donne Ptolémée, en le plaçant à la suite des *Auscii* au lieu des *Arverni*, il est probable que c'est une erreur de ses copistes, qui, au lieu de Ὑπὸ τοὺς Ἀρουέρνους, auront écrit, Ὑπὸ τοὺς Ἀυσκίους.

[1] Voyez *Strab.* lib. VIII, pag. 388, avec les notes de Casaubon. = [2] *Cæs. de Bell. Gall.* lib. VII, cap. 7.

PAGE 190.

* Les habitans du Périgord, de l'Agénois, du Querci et du Berri.

PAGE 191.

** Les habitans de la Saintonge et du Poitou.

*** Les habitans du Rouergue et du Gévaudan.

les *Petrocorii* *, les *Nitiobriges* *, les *Cadurci* *, et les *Bituriges* surnommés *Cubi* *. Le long de l'Océan, on trouve les *Santones* ** et les *Pictones* **, ceux-ci près de la Loire, et ceux-là près de la Garonne, comme je l'ai déjà dit ; et enfin, dans le voisinage de la Narbonnoise, sont les *Ruteni* *** et les *Gabali* *** ‹1›.

Les *Petrocorii* et les *Bituriges-Cubi* possèdent de belles forges de fer. Chez les *Cadurci*, on trouve des fabriques de lin; et chez les *Ruteni* et les *Gabali*, des mines d'argent. Les Romains ont accordé le droit des villes Latines à quelques peuples de l'Aquitaine, tels que les *Auscii* et les *Convenæ*.

§. III. Les *Arverni*; leur puissance, et leurs guerres contre les Romains.

* Orléans.

LES *Arverni* ‹2› habitent le long de la Loire, sur laquelle est bâtie *Nemossus* ‹3› leur capitale. Ce fleuve, après avoir passé à *Genabum* *, ville de commerce des *Carnutes* ‹4›, placée vers le milieu de son cours, va se jeter dans la mer. Ce qui prouve l'ancienne puissance des *Arverni*, ce sont les guerres qu'ils ont plus d'une fois soutenues contre les Romains, tantôt au nombre de 200 mille combattans, tantôt avec le double ‹5› de ce nombre.

‹1› Ici finissent les peuples qu'Auguste avoit ajoutés à l'Aquitaine. Mais dans le dénombrement qu'en fait Strabon, l'on n'en trouve que douze ; encore faut-il y compter les *Helvii* pour compléter ce nombre.

‹2› On ne varie point sur l'orthographe du nom de ce peuple *(Arverni)*, si ce n'est qu'on le trouve, dans Étienne de Byzance, écrit *Aroerni*, et, dans Plutarque, *Arvenni*, deux leçons qui sont évidemment dues à la distraction des copistes. Les *Arverni* étoient un des plus puissans peuples de la Gaule; et ils avoient sous leur dépendance plusieurs autres peuples voisins, comme les *Vellaï*, les *Gabali* et les *Cadurci*; ce qui explique l'extension que leur donne Cæsar, en ne les séparant des *Helvii* que par les Cévennes. Strabon, en les plaçant sur la Loire, confond ce fleuve avec l'Allier; ou du moins il considère celui-ci comme une branche de la Loire. Le nom *Nemossus* (ou, suivant la correction de Casaubon, *Nemettum*) qu'il donne à leur capitale, est l'*Augusto-Nemetum* de Ptolémée et de la carte de Peutinger.

‹3› On croit que *Nemossus* est Clermont en Auvergne, et que Strabon s'est trompé en plaçant cette ville sur la Loire. Elle est à quelque distance de l'Allier. G.

‹4› Chartres étoit la capitale des *Carnutes*. Ces peuples occupoient le pays Chartrain, la Beauce et l'Orléanois. G.

‹5› Ce nombre doit s'entendre des *Arverni* et de leurs alliés, comme il paroît par ce que Strabon dira dans la suite *(p. 196)*, τὸ [πλῆθος] τῶν Ἀρουέρνων καὶ τῶν συμμάχων : encore ce nombre de 400 mille (que, par distraction ou par erreur d'impression, Davies, dans ses notes sur Cæsar, *lib. VII, cap. 4*, réduit à 300 mille) contredit-il formellement le récit de Cæsar. Suivant ce

Page 191.

Ils avoient ce dernier nombre d'hommes, lorsqu'ils combattirent, conduits par Vercingétorix <1>, contre Cæsar. Avant cette époque, ils avoient combattu avec 200 mille <2> hommes contre Maximus Æmilianus; et ils avoient le même nombre de combattans dans la bataille qu'ils livrèrent à Domitius Ænobarbus <3>. Leurs combats contre Cæsar eurent lieu, l'un aux environs de leur ville *Gergovia* *, patrie de Vercingétorix, située sur une haute montagne; l'autre, aux environs d'*Alesia* * <4>, ville des *Mandubii*, leurs voisins, située également sur une haute colline *, environnée de montagnes, et au milieu de deux fleuves <5>. La guerre fut terminée

* Ville près de Clermont.

* Alise.

* Le mont Auxois.

dernier *(lib. VII, cap. 76)*, toute l'armée consistoit en 248 mille hommes; et ce n'est que d'après une supposition très-peu vraisemblable, qu'Adrien de Valois *(Notit. Gall. pag. 513)* veut substituer à ce nombre celui de 358 mille. Dans ces 248 mille devoient être compris, plus ou moins, les 80 mille *(ibid. cap. 71)* que Vercingétorix commandoit à *Alesia;* car, dans l'énumération que Cæsar *(ibid. cap. 75)* fait du contingent que chaque peuple devoit fournir, la somme totale de ce calcul ne monte qu'à 155 mille, y compris 35 mille *Arverni*. Ainsi, Strabon se trompe évidemment, à moins de supposer, d'après sa manière de compter par myriades, et d'après la confusion des notes numériques 8 et 20, dont nous avons déjà parlé plus haut (note 2, *pag. 27*), que les 20 myriades [200 mille] du texte ne soient qu'une erreur de copiste, au lieu de 8 myriades [80 mille]. Dans cette supposition, Strabon, en doublant ce dernier nombre, n'a effectivement dit que 160 mille hommes; ce qui s'éloigne très-peu des 155 de Cæsar.

<1> On a déjà fait la remarque que tous ces noms des princes ou des chefs Gaulois qui finissent en *rix*, comme *Ambiorix*, *Dumnorix*, *Eporedorix*, *Orgetorix*, *&c.*, sont des mots composés du nom propre de la personne, et de cette finale qui signifioit, dans la langue des Celtes, *homme puissant*, sur-tout puissant en richesses, ou opulent, et qui a, sans contredit, donné naissance aux mots de langues plus modernes, *reich* (qui, en allemand, signifie *opulent* et *roi*), *ricco* en italien, et *riche* en français. Les princes Grecs, dans Homère, sont souvent décorés de l'épithète de πολύαρνες, πολύῤῥηνες [possesseurs de nombreux troupeaux], ou πολυλήϊοι [possesseurs de vastes champs de blé].

<2> Le texte dit, *vingt myriades*, suivant la manière de compter des Grecs. *Voyez* la note 5 de la page précédente.

<3> Strabon a déjà parlé plus haut de ces deux combats *(p. 185*, de notre version *26* et *27)*.

<4> Diodore de Sicile prétend qu'Hercule, en revenant de l'Ibérie, jeta les fondemens de la ville d'*Alesia*, dont le nom même fait allusion aux voyages ou *erreurs* (ἀπὸ τῆς ἄλης) de son fondateur. Cette origine fit que les Gaulois regardèrent cette ville comme la capitale de toute la Gaule [1].

<5> Les ruines d'*Alesia* existent encore près de Flavigni en Bourgogne, sur le mont Auxois, entre deux petites rivières, l'Oze et l'Ozerain, qui se jettent dans la Brenne. G.

[1] *Diodor. Sic.* lib. IV, cap. 19, et lib. V, cap. 24.

Page 191. dans ce dernier combat, par la prise de leur général. Le lieu où l'Isère se joint au Rhône, et où les Cévennes s'approchent le plus de ce dernier fleuve, est le champ de la bataille qui fut livrée contre Maximus Æmilianus. Ils combattirent Domitius un peu plus bas, au confluent du *Sulgas* * et du Rhône. La domination des *Arverni* s'étendit jusqu'à Narbonne et jusqu'aux frontières de Marseille. Ils commandoient à plusieurs peuples jusqu'aux Pyrénées, au Rhin et à l'Océan. On dit que Luérius <1>, père de Bittus <2>, qui combattit contre Maximus et Domitius, s'étoit tellement distingué par ses richesses et par son luxe, que, pour en donner des preuves à ses amis, il se promenoit dans les champs, assis sur un char, et jetant à droite et à gauche des pièces d'or et d'argent qu'ils ramassoient <3> à sa suite.

* La Sorgue.

<1> Dans Athénée *(lib. IV, pag. 152)*, ce nom s'écrit *Luernius*. Il est probable que la véritable orthographe doit être *Luterius*, nom en usage chez les Gaulois, et qui s'est conservé chez les Allemands dans ceux de *Luther* ou *Lothar*.

<2> La plupart des manuscrits (le nôtre y compris) portent *Bititus*. Tacite *(epitom. 61)* l'appelle *Bituitus*, et Athénée *(lib. IV, pag. 152)*, *Bituis*. Il étoit roi des *Arverni*.

<3> Athénée *(ibid.)* raconte, d'après Posidonius, « que ce *Luerius* ou *Luernius*, » voulant se rendre populaire, se promenoit » dans les champs, assis sur un char, et » jetant à droite et à gauche de l'or et de » l'argent à *plusieurs milliers de Gaulois* qui » le suivoient. » Comme il est très-probable que Strabon ne rapporte ce fait que d'après le même Posidonius, il est possible que les copistes aient substitué dans le texte la fausse leçon τοῖς φίλοις *[à ses amis]*, à la place de l'expression τοῖς ὄχλοις *[à la populace]*, qu'on trouve dans Athénée, ou bien τοῖς πολλοῖς *[à la multitude]*. Jeter de dessus un char de l'or et de l'argent à ses amis, auxquels il pouvoit le donner, c'eût été les insulter de la manière la plus indigne.

CHAPITRE III.

LA Lyonnoise et la Belgique. — Fleuves qui descendent des Alpes, et peuples bornés par le Doubs ou par la Saone. — Le Rhin; peuples qui habitent ses rives. — Autres peuples. Forêt des Ardennes. — La Seine. Ville des Parisii. *— Peuples Belgiques. Les* Veneti, *et leur guerre contre Cæsar.*

APRÈS l'Aquitaine et la Narbonnoise, vient cette portion de la Gaule bornée par le cours entier du Rhin, et par celui du Rhône, depuis les sources de ce fleuve jusqu'à Lyon, et de là jusqu'à la Loire. La partie supérieure de cette région, depuis les sources du Rhin et du Rhône jusqu'à-peu-près au milieu des plaines, forme [ce qu'on appelle] la Lyonnoise. Tout le reste, jusqu'à l'Océan, est compris dans cette portion de la Gaule qu'on attribue aux Belges ‹1›. Je donnerai ensemble la description de ces deux parties. §. I.er La Lyonnoise et la Belgique. PAGE 191.

Lyon, bâti sur une colline ‹2›, au confluent de la Saone et PAGE 192.

‹1› Toutes les éditions conformes à notre manuscrit 1393, portent, Ἦν ἰδίως ΒΕΛΓΕΣ προσνέμουσιν. Les éditeurs futurs de Strabon feront sans doute disparoître ce solécisme en écrivant ΒΕΛΓΑΙΣ.

— Strabon ne décrit pas exactement cette contrée; et il donne aux Belges beaucoup plus de terrain qu'ils n'en occupoient. Son erreur vient de ce qu'après avoir placé la Celtique de Cæsar dans la Narbonnoise, il ne sait à quel peuple attribuer les pays situés entre la Loire et la Seine.

Cæsar avoit dit clairement que la Celtique comprenoit tout le pays situé entre la Garonne, la Seine et la Marne. Auguste en sépara ce qui étoit compris entre la Garonne et la Loire; et ce qui resta de l'ancienne Celtique, prit le nom de *Lyonnoise*. Ainsi, cette nouvelle province s'étendoit de l'ouest à l'est : ses limites se prenoient, d'un côté, depuis les sources du Rhône jusqu'au-delà de Lyon, et le long de la Loire jusqu'à l'Océan; de l'autre côté, depuis les sources du Rhin en descendant ce fleuve jusque vers Bâle, puis le long de la partie méridionale des Vosges, le long de la Marne et de la Seine jusqu'à l'Océan, en y comprenant les *Meldi*, les *Veliocasses* et les *Caleti*, qui sont les peuples de la Brie, du Vexin et du pays de Caux.

Tout ce qui étoit au-delà et jusqu'au Rhin, appartenoit à la Belgique. G.

‹2› Le texte porte, Ὑπὸ λόφῳ *[sous une colline]*, que j'ai cru devoir changer en Ἐπὶ λόφῳ *[sur une colline]*. L'ancienne ville de Lyon étoit bâtie le long de la rive droite de

Page 192. du Rhône, est sous la domination des Romains. C'est la ville de la Gaule la mieux peuplée après Narbonne ; elle se distingue par son commerce, et parce que les gouverneurs envoyés de Rome y font battre monnoie, soit en or, soit en argent. Devant cette ville, à l'endroit où la Saone se joint au Rhône, est construit le temple que tous les Gaulois en commun ont dédié à Auguste. On y voit un autel ⟨1⟩ magnifique, sur lequel sont gravés les noms de soixante ⟨2⟩ peuples, représentés par autant de statues ⟨3⟩. Cet autel est d'une hauteur considérable ⟨4⟩.

la Saone, sur la pente du côteau qui tire de la dénomination de *Forum-Vetus*, son nom actuel de *Fourvière*. Notre correction est confirmée par la version Italienne, qui dit, *sopra una colle*, et dont l'auteur doit avoir lu Ἐπὶ λόφῳ. Rien n'est d'ailleurs si ordinaire aux copistes que de confondre ces deux prépositions. A ces considérations on peut ajouter l'étymologie du nom de la ville, *Lugdunum* ou *Lugudunum*. Quoiqu'on ne soit point d'accord sur le sens du premier des deux mots qui le composent, on convient généralement que presque toutes les villes dont le nom se termine en *dunum*, sont des villes placées sur des lieux élevés. Ce mot Celtique correspond au mot Grec Βουνὸς, qui, en dialecte Dorique, se prononce Δουνὸς, et qui se conserve encore aujourd'hui dans le mot *dunes*, qui signifie des collines sablonneuses.

⟨1⟩ L'autel ou temple dont Strabon parle, et qui est connu particulièrement sous le nom d'*Ara Lugdunensis*, occupoit la pointe de cette langue de terre resserrée entre la Saone et le Rhône, et qui, dans le moyen âge, s'appeloit *Atanacum* [la Pointe d'Ainai]. Il fut consacré à Auguste, l'an de Rome 742, ou la 10.e année avant l'ère Chrétienne.

⟨2⟩ Le même nombre se trouve dans des inscriptions anciennes ; mais d'autres comptent jusqu'à soixante-quatre peuples [1]. Quoi qu'il en soit, il faut l'entendre des peuples du premier ordre des trois parties de la Gaule dont Auguste avoit changé les limites. A ces trois parties, Ptolémée donne soixante-un peuples ; savoir, dix-sept à l'Aquitaine, vingt-quatre à la Lyonnoise, et vingt à la Belgique. Cette petite différence vient peut-être du double emploi de quelque nom ; peut-être aussi est-elle due à des révolutions qui ont augmenté ou diminué, à différentes époques, le nombre de ces peuples.

⟨3⟩ Un pareil honneur fut rendu, quelques années après, à Tibère, si toutefois l'on doit en croire Phlégon de Tralles [2], ou plutôt Apollonius, d'après lequel Phlégon le raconte. Différentes villes de l'Asie, renversées par un tremblement de terre, et rétablies par cet empereur, lui érigèrent, dans le temple de Vénus, à Rome, une statue colossale, entourée d'autres plus petites qui représentoient ces villes.

⟨4⟩ Le texte καὶ ἄλλος μέγας *[et un autre grand]* est, sans contredit, altéré. La correction que propose Tyrwhitt, καὶ ἄλλος Καίσαρος μέγας, donneroit ce sens, *et une autre grande statue représentant Cæsar;* sens qui, au nom de Cæsar près, est conforme à celui que présente la version Italienne, *et un' altra ancora molto grande*. Mais il est étonnant

[1] Voyez *Vales. not. Gall.* pag. 297. = [2] *Phleg. Trall.* cap. 13, pag. 81, edit. Meurs.

Lyon est la capitale des *Segusii,* qui habitent entre le Rhône et le Doubs <1>. PAGE 192.

§. II. Fleuves qui descendent des Alpes, et peuples bornés par le Doubs ou par la Saone.

LES autres peuples qui s'étendent jusqu'au Rhin, sont bornés par le Doubs ou par la Saone. Ces deux fleuves, comme je l'ai déjà dit, prennent leur source dans les Alpes <2>; et après s'être réunis, ils vont se jeter dans le Rhône <3>. Il y a encore un autre fleuve qui sort également des Alpes, et qu'on nomme *Sequana**. Il coule parallèlement au Rhin, traverse le pays des *Sequani* <4>, et va se décharger dans l'Océan.

* La Seine.

Les *Sequani* sont bornés à l'orient par le Rhin, et à l'occident par la Saone. C'est de chez eux que Rome tire le meilleur porc salé. Entre le Doubs et la Saone, on trouve les *Ædui* <5>, qui possèdent la ville de *Cabyllinum* * située sur ce dernier fleuve,

* Châlons-sur-Saone.

que ce critique ne se soit point aperçu que cette correction est un vrai solécisme; car le mot *εἰκὼν* étant un nom féminin, la phrase devoit être *καὶ ἄλλη Καίσαρος μεγάλη*; ce qui s'éloigneroit trop du texte. En attendant qu'on découvre l'erreur des copistes, j'ai cru devoir lire et lier toute la période ainsi: Βωμὸς ἀξιόλογος, ἐπιγραφὴν ἔχων τῶν ἐθνῶν, ξ′ τὸν ἀριθμόν, καὶ εἰκόνας (au lieu de εἰκόνες) τούτων ἑκάστου μίαν (au lieu de μία), καὶ ἄλλως (au lieu de ἄλλος) μέγας.

<1> Lisez, *entre le Rhône et la Loire.* Le Doubs coule à plus de 20 lieues au nord du Lyonnois, qui formoit le territoire des *Segusii.* Voyez la note 1, *pag. 28.* G.

<2> Voici encore une autre confusion de prépositions qui peut servir de preuve à la correction proposée plus haut (note 2, *p. 45*). Dans cet endroit du texte, les manuscrits et les imprimés s'accordent dans la leçon évidemment fausse, Ὑπὸ τῶν Ἄλπεων, au lieu de Ἀπὸ τῶν Ἄλπεων.

<3> *Voyez* la note 2, *p. 28.* Le Doubs prend sa source sur le revers occidental du Jura. G.

<4> Les *Sequani* étoient bornés à l'ouest par la Saone, comme Strabon va le dire. La Seine prend sa source à l'occident de la Saone, loin des Alpes, et n'a jamais pu couler chez les *Sequani.* Il faut que la ressemblance des noms *Sequana* et *Sequani* ait trompé Strabon; ou peut-être avoit-il écrit *Senones* au lieu de *Sequani.* La Seine traversoit une partie du territoire des *Senones*, dont Sens étoit la capitale. G.

<5> Le texte porte, Μεταξὺ μὲν οὖν τοῦ ΔΟΥ΄ΒΙΟΣ καὶ τοῦ Α΄ΡΑΡΟΣ οἰκεῖ τὸ τῶν Ἐδούων ἔθνος. Paulmier de Grentemesnil vouloit qu'on substituât au nom de Δούβιος [le Doubs] celui de ΛΕΊΓΗΡΟΣ [la Loire]. Le docteur Prunelle pense, au contraire, que c'est le nom d'Ἄραρος [la Saone] qu'il faudroit changer en ἘΛΑΎΗΡΟΣ [l'Allier]. *Voyez* le *Magasin Encyclopédique, tome IV,* août 1805, *pag. 328.*

— Le Doubs couloit au milieu du pays des *Sequani,* placés sur la rive gauche de la Saone; les *Ædui* étoient sur la rive droite de ce dernier fleuve: ainsi le Doubs ne pouvoit pas leur servir de limites. D'un autre côté, le territoire des *Ædui* s'étendoit

PAGE 192. et la forteresse de *Bibracte* * ⟨1⟩. Ils se disoient parens ⟨2⟩ des Romains; et ils furent les premiers qui contractèrent alliance et amitié avec eux. De l'autre côté de la Saone habitent les *Sequani,* peuple devenu depuis long-temps l'ennemi des *Ædui* et des Romains, pour s'être souvent joint aux Germains dans les incursions que ceux-ci faisoient en Italie. C'est sur-tout dans ces occasions que ce peuple a prouvé que sa puissance n'étoit point à mépriser : car les Germains devenoient formidables lorsqu'il se joignoit à eux; et ils cessoient d'inspirer de la crainte lorsqu'il les abandonnoit. Quant aux *Ædui,* leurs liaisons avec les Romains les rendoient naturellement ennemis des *Sequani :* mais cette inimitié s'est accrue par les contestations des deux peuples au sujet de la Saone qui les sépare; chacun d'eux prétendant à la possession exclusive de ce fleuve, ainsi qu'à la perception des péages. Tout ce pays est maintenant soumis aux Romains.

* Autun.

§. III. Le Rhin; peuples qui habitent ses rives.

Les premiers peuples qui habitent les rives du Rhin, sont les *Nantuates* ⟨3⟩, chez lesquels on trouve les sources de ce fleuve.

fort peu à l'ouest de la Loire, et n'arrivoit jusqu'à l'Allier que dans un petit canton. Il est donc plus vraisemblable qu'on regardoit la Loire comme la limite occidentale des *Ædui ;* et d'après ce motif, la correction proposée par Paulmier me paroît la meilleure. G.

⟨1⟩ Il est certain que Strabon s'exprime ici d'une manière peu exacte, en présentant *Bibracte,* ville grande et très-peuplée suivant Cæsar, comme un simple fort : Πόλιν ἔχον Καβυλλῖνον ἐπὶ τῷ Ἄραρι, καὶ φρούριον Βίβρακτα. Aussi le docteur Prunelle, dans l'endroit que nous venons de citer, propose-t-il de changer la construction de la phrase de cette manière : Πόλιν ἔχον Βίβρακτα, καὶ φρούριον Καβυλλῖνον ἐπὶ τῷ Ἄραρι. *Qui possèdent la ville de Bibracte et la forteresse de Cabyllinum sur la Saone.* Quoique cette correction soit très-ingénieuse, je penche à croire que l'erreur appartient plutôt à Strabon qu'à ses copistes. Au reste, cette ville ou forteresse de *Cabyllinum* est nommée dans Cæsar, *Cabyllonum,* et dans Ptolémée, *Caballinum.*

⟨2⟩ Cæsar, Tacite et d'autres, parlent de cette parenté ou fraternité des *Ædui* avec les Romains. Néanmoins les *Arverni* s'attribuoient aussi le même honneur, puisqu'ils prétendoient, comme les Romains, descendre des Troyens, ainsi que l'attestent ces vers de Lucain *(lib. I, vers. 427) :*

Arvernique ausi Latio se fingere fratres,
Sanguine ab Iliaco populi. . . . .

⟨3⟩ Le texte, conforme à notre manuscrit, ainsi qu'à la version Italienne, porte,

Il

PAGE 192.

Il sort du mont *Adulas* *, qui fait partie des Alpes. De cette même montagne, mais dans une direction opposée, sort l'Adda, qui coule vers la Gaule cisalpine. Il y remplit le lac *Larius* *, sur lequel est bâtie la ville de Come; et de là il va se jeter dans le *Padus* *, dont je parlerai dans la suite. Le Rhin traverse aussi des marais fort étendus, et un grand lac * qui touche au pays des *Rhæti* et des *Vindelici* <1>, peuples qui habitent en partie dans les Alpes, en partie au-delà des Alpes. Asinius <2> donne au cours du Rhin une étendue de 6000 stades; ce qui n'est point vrai. Elle pourroit comporter un peu plus que la moitié de ce nombre, si l'on supposoit le cours du Rhin en ligne droite; et ce seroit assez d'y ajouter 1000 stades à cause de ses tortuosités <3>. En effet, le Rhin est si rapide qu'il souffre à peine qu'on y établisse des ponts; et cependant, après avoir quitté les montagnes, il coule par des plaines qui sont presque de niveau. Or, comment seroit-il possible qu'il y conservât sa rapidité, si,

* Le mont Saint-Gothard.

* Le lac de Come.

* Le Pô.

* Le lac de Constance.

PAGE 193.

οἰκοῦσιν Αἰτουάτιοι...... *habitent les Ætuatii.* Cette leçon est sans doute fautive; et Xylander, qu'approuve Casaubon, propose de changer le nom du peuple dont il y est question, en Ναντουάτιοι [*Nantuatii* ou *Nantuates*]. Il est vrai que Strabon, dans la suite *(pag. 204)*, parle de ces *Nantuates*; mais il faut remarquer qu'il les nomme sans variation de leçon, et qu'il les place entre les *Veragri* et le lac Léman. D'un autre côté, si Cæsar semble nommer les *Nantuates* les premiers parmi les peuples qui habitent le long du Rhin, il dit en même temps, et d'une manière positive, que ce fleuve prend sa source chez les *Lepontii* (*Cæs. lib. IV, cap. 10*). Ces considérations me porteroient à croire que les *Ætuatii* du texte de Strabon (ΟἸΚΟΥ͂ΣΙΝ ἈΙΤΟΥΆΤΙΟΙ) doivent plutôt être remplacés par les *Lepontii* (ΟἸΚΟΥ͂ΣΙ ΛΗΠΌΝΤΙΟΙ) que par les *Nantuates*.

<1> Les *Rhæti* occupoient le Tirol; les *Vindelici* habitoient la partie de la Bavière qui est au midi du Danube. G.

<2> Casaubon doute si c'est Asinius Pollion, historien Romain dont parle Suidas, ou son fils Asinius Quadratus, cité souvent par Étienne de Byzance, et qui, selon Agathias, avoit écrit une histoire des Germains. Asinius Pollion, écrivain du temps d'Auguste, ne pouvoit pas être le père de Quadratus, si celui-ci, comme dit le même Suidas (*in* Κοδράτος), fut l'auteur d'une Histoire Romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à Alexandre Sévère, ou jusqu'au temps de l'empereur Philippe.

<3> La longueur du Rhin en ligne droite et à l'ouverture du compas, depuis ses sources jusqu'à son ancienne embouchure près de Leyde, est égale à 6° 20′ d'un grand cercle de la terre, qui représentent 3167 stades de 500 au degré. On trouveroit le double de cette longueur, si l'on suivoit les sinuosités du fleuve. G.

Page 193. outre le défaut de pente, nous lui supposions des tortuosités plus longues et plus nombreuses <1> ! Ce fleuve a deux embouchures, selon le même Asinius, qui reprend ceux qui lui en donnent davantage <2>. Le Rhin et la Seine embrassent, par leurs tortuosités, une certaine étendue de pays, mais non pas aussi considérable [qu'on pourroit se l'imaginer <3>]. L'un et l'autre coulent du midi au nord <4>. L'île de Bretagne * est en face de

* L'Angleterre.

<1> Telles qu'il faudroit nécessairement les supposer pour compléter les 6000 stades de cours que lui donne Asinius.

<2> Les bouches actuelles du Rhin ne ressemblent plus à ce qu'elles étoient autrefois. Ptolémée en compte trois; et je ferai voir dans mes *Recherches sur les côtes occidentales de l'Europe*, qu'aucune des trois ne répondoit au bras de ce fleuve qui passe à Leyde, le seul qui conserve encore le nom de Rhin.

L'embouchure occidentale du Rhin de Ptolémée passoit par le Pampus, suivoit le bras de mer où est maintenant Amsterdam, et venoit se jeter dans l'Océan par le canal qui passe à Bakkum.

Le canal qui, des environs de Hoorn, passe à Alkmaer et va se perdre à Petten, me paroît tracer le *medium Rheni ostium* de Ptolémée.

Et le passage de Vlie qui s'étend sous la forme d'un long canal submergé, depuis le Zuyderzée jusqu'à l'île de Wheland, étoit l'embouchure orientale du Rhin de Ptolémée. Le nom de Vlie ou Flie rappelle celui de *Flevus Fluvius* que cette branche portoit autrefois, comme le Zuyderzée portoit le nom de *Flevo lacus*. G.

<3> *Qu'on pourroit se l'imaginer;* c'est-à-dire, d'après Asinius, qui donnoit 6000 stades de cours au Rhin. J'ai été obligé de paraphraser, pour éclaircir le texte, qui est un peu altéré, comme le prouvent la version Italienne et celle de Bréquigny; car, pour le traducteur Allemand, il a retranché de sa version tout ce passage. Le traducteur Italien dit: *Ma la banda de la Sequana non è cosi grande,* en restreignant à la Seine ce que Strabon paroît dire du Rhin et de la Seine. Bréquigny a cru rendre l'idée de l'auteur en disant: *Mais celle que chacun d'eux parcourt n'est pas égale;* ce qui ne me paroît point fort exact. La phrase, dans sa totalité, est ainsi conçue dans le texte : ΕΓΚΥΚΛΟΥΝΤΑΙ *μὲν δή τινα χώραν ταῖς σκολιότησι,* καὶ ΟΥΤΟΣ, καὶ ὁ Σηκουάνας, ΟΥ ΤΟΣΑΥΤΗΝ. Il n'y a que deux manières de le rétablir. La première est de changer les deux derniers mots en ΑΛΛ' ΟΥ ΤΟΣΑΥΤΗΝ, ou en ΟΥ ΤΟΣΑΥΤΗΝ ΔΕ; et c'est celle que j'ai suivie dans la version. S'il falloit justifier cette correction, je pourrois citer ce que Strabon dit plus bas *(pag. 194)* au sujet de l'étendue de la forêt des Ardennes : Πολλὴ *μὲν*, ΟΥ ΤΟΣΑΥΤΗ ΔΕ *ὅσην οἱ συγγραφεῖς εἰρήκασι, τετρακισχιλίων σταδίων.* L'autre manière de rétablir le texte, seroit d'ajouter aux changemens que je viens de proposer, celui du premier mot en ΕΓΚΥΚΛΟΥΤΑΙ, et du neuvième en ΟΥΤΟΣ, ΩΣ; et cette correction donneroit alors ce sens : *Ce fleuve, ainsi que la Seine, embrasse, par ses tortuosités, une certaine étendue de pays, mais non pas aussi considérable qu'on pourroit se l'imaginer.*

<4> Ce qui diminuoit beaucoup aux yeux de Strabon la véritable étendue de la Gaule, c'est qu'il croyoit qu'à prendre des Pyrénées, ses rivages occidentaux s'inclinoient fortement au nord-est. Dans cette hypothèse, la Garonne, la Loire et la Seine, auroient coulé du midi au nord, comme il le pensoit. G.

leurs embouchures, mais plus approchée de celle du Rhin, de manière que de cette dernière on peut voir le cap *Cantium* *, qui est l'extrémité la plus orientale de l'île. L'embouchure de la Seine en est un peu plus éloignée. Ce fut là où Cæsar établit son arsenal de marine lorsqu'il passa dans l'île de Bretagne. La partie navigable de la Seine, à commencer à l'endroit où l'on embarque les marchandises transportées de la Saone, est un peu plus étendue que ne le sont les parties navigables de la Loire et de la Garonne. De Lyon à la Seine, on compte 1000 stades; il y en a moins que le double depuis cette ville <1> jusqu'à l'embouchure du Rhône <2>.

PAGE 193.

* Le cap de Kent.

Les *Helvetii* * passoient pour être riches en or; néanmoins, voyant les grandes richesses que les Cimbres <3> avoient amassées par le pillage, ils suivirent leur exemple. On ajoute que de trois peuples qui composoient la nation Helvétienne, deux périrent entièrement dans leurs expéditions militaires, et que ceux que la guerre avoit épargnés, multiplièrent à tel point que, dans celle qu'ils soutinrent depuis contre Cæsar, ils eurent encore de quoi supporter la perte d'environ 400 mille combattans. Ceux qui échappèrent à cette guerre, au nombre de 8 mille <4>, ne furent épargnés par Cæsar que parce qu'il ne

* Les Suisses.

<1> Quoique Casaubon garde ici le silence, la variété des leçons et la discordance des traducteurs prouvent assez que le texte dans cet endroit est altéré. Les imprimés portent: Σηκουάνα, ἢ χιλίων σταδίων ἐστὶν ἔλαττον, ἢ διπλάσιον τούτου, ἀπὸ τῶν εἰσβολῶν τοῦ Ῥοδανοῦ μέχρι Λουγδούνου. La leçon de notre manuscrit ne diffère que peu de celle-ci; mais sa ponctuation, Σηκουάνα, ἢ χιλίων σταδίων ἐστὶν· ἔλαττον δ' ἢ διπλάσιον τούτου ἀπὸ κ. τ. λ., peut donner le sens exprimé dans notre version, et qui est celui de Guarinus: *A Lugduno autem usque ad Sequanam, spatium est mille stadiorum; ab ingressu Rhodani verò usque Lugdunum, minùs quàm bis tantùm interest.* Par cette version, on voit que ce traducteur a lu ou cru devoir lire, Σηκουάνα, χιλίων σταδίων ἐστίν· ἔλαττον δὲ ἢ διπλάσιον τούτου τὸ ἀπό; leçon que j'ai cru devoir adopter de préférence.

<2> De Lyon aux sources de la Seine, il y a juste, en ligne droite, 1000 stades olympiques; et de Lyon à l'embouchure du Rhône, aussi en ligne droite, 1450 stades pareils. G.

<3> Les Cimbres paroissent être sortis de la Chersonèse Cimbrique. C'est le Jutland ou le Danemark. G.

<4> Il faut, comme l'observe Casaubon, que le texte soit altéré. Strabon ne pouvoit avoir puisé ce qu'il rapporte ici des *Helvetii*, que dans Cæsar. Or, celui-ci (*lib. I*,

PAGE 193. voulut point laisser leur pays désert et en prise aux Germains * leurs voisins.

* Les Allemands.

§. IV.
Autres peuples. Forêt des Ardennes.

APRÈS les *Helvetii*, on trouve le long du Rhin les *Sequani* <1> et les *Mediomatrici* <2>. Parmi ces derniers sont les *Tribocci* <3>, qui vinrent s'établir chez eux après avoir quitté la Germanie *. Le mont Jura, situé dans le pays des *Sequani*, sépare ceux-ci des *Helvetii* *. Au-dessus des *Helvetii* et des *Sequani*, à l'occident, on trouve les *Ædui* et les *Lingones* *. Une partie de ces derniers ainsi que les *Leuci* <4> sont dans la même position par rapport aux *Mediomatrici*. Les peuples qu'on trouve au-delà du Rhône et de la Saone, entre la Seine et la Loire, sont placés au nord, et près des *Allobroges* <5> et des Lyonnois. Les plus célèbres d'entre eux sont les *Arverni* et les *Carnutes*. La Loire passe au milieu de ces deux peuples pour se rendre dans l'Océan <6>. Le trajet depuis les fleuves de la PAGE 194. Gaule jusqu'à l'île de Bretagne, est de 320 stades <7>; car en

* L'Allemagne.

* Les Suisses.

* *Voyez* la note 4, *pag. 28.*

cap. 29) porte le nombre des tués à 258 mille, et celui des hommes qui survécurent à 110 mille.

<1> Les *Sequani* occupoient la Franche-Comté. G.

<2> Les *Mediomatrici* avoient Metz pour capitale. G.

<3> Ces peuples habitoient entre le Rhin et les Vosges, à-peu-près depuis Colmar jusqu'à Haguenau. G.

<4> Les *Leuci* avoient Toul pour capitale. Ils étoient au midi des *Mediomatrici*, et les *Lingones* au sud-sud-ouest. G.

<5> Les *Allobroges* habitoient à la gauche du Rhône entre ce fleuve et l'Isère, jusque près de Lyon et du lac de Genève. G.

<6> Les *Arverni* ont donné leur nom à l'Auvergne, et les *Carnutes* au pays Chartrain. Les *Arverni* étoient à l'ouest des *Allobroges* et au midi de la Loire, qui paroît leur avoir servi de limites au nord, avant qu'ils fussent réduits à n'occuper que l'Auvergne. Ces peuples avoient été très-puissans; et l'on a vu, *pag. 42-44,* qu'autrefois ils avoient étendu leur domination depuis le Rhin jusqu'à l'Océan et Narbonne: ainsi, ils paroissent avoir été les chefs d'une confédération de tous les peuples renfermés dans cet espace. G.

<7> La plus courte distance des côtes de France à celles de l'Angleterre, est entre le cap Grisnez et Douvres. La grande carte de Cassini met entre ces deux points 17,600 toises, lesquelles valent ensemble 343 stades de 1111 $\frac{1}{9}$ au degré, semblables à ceux dont Pythéas s'étoit servi pour mesurer les côtes de l'Angleterre. *Voy.* tom. I, *pag. 157 et 278*, not. 1.

Strabon croyoit que le détroit qui sépare la France de l'Angleterre, s'étendoit depuis le Rhin jusqu'aux Pyrénées, et qu'il conservoit à-peu-près la même largeur de 320

partant le soir avec le reflux, on y arrive le lendemain à huit heures du jour <1>. PAGE 194.

Après les *Mediomatrici* et les *Tribocci*, on trouve le long du Rhin les *Treveri* <2>. C'est dans le pays de ces derniers, que les généraux Romains, actuellement en guerre avec les Germains, ont construit le pont que l'on voit sur ce fleuve. Vis-à-vis, sur la rive opposée, habitoient les *Ubii*, qu'Agrippa fit passer, de leur consentement, en-deçà du Rhin <3>. Le pays attenant aux *Treveri* est occupé par les *Nervii* <4>, autre peuple Germain. Viennent enfin les *Menapii*, qui occupent les deux rives du fleuve près de son embouchure <5>. Ils habitent des marais, et des bois composés non de grands arbres, mais d'épaisses broussailles. Près de ce peuple habitent les *Sicambri* <6>, également Germains d'origine. Le pays qui succède à toute la rive [orientale], est occupé par les *Suevi* <7>, peuple de la même origine, mais bien supérieur, pour le nombre et pour la puissance, aux autres, qu'ils forcèrent d'abandonner leur pays, et de se réfugier en-deçà du Rhin, à mesure qu'ils les en chassoient <8>. Il

stades, vis-à-vis les embouchures de la Seine, de la Loire et de la Garonne. G.

<1> Strabon copie ici exactement Cæsar *(lib. V, cap. 8)*, qui dit, en parlant de son second passage à l'île de Bretagne : *Ad solis occasum naves solvit.....Accessum est ad Britanniam omnibus navibus meridiano ferè tempore.*

<2> La capitale de ces peuples se nomme encore Trèves. G.

<3> C'est-à-dire sur la rive occidentale. La principale ville de ces peuples n'eut d'abord d'autre nom que celui de *Ville des Ubii*; sous Claude, elle prit le titre de *Colonia Agrippina*. C'est aujourd'hui Cologne. G.

<4> Les *Nervii*, peuple Germain d'origine, occupoient le Hainau et le comté de Namur; ils avoient pour capitale *Bagacum*, aujourd'hui Bavai, petit lieu au sud de Valenciennes. Les *Nervii*, par leur puissance et même par leur constitution politique, avoient tant de rapport avec les Lacédémoniens, qu'on pouvoit les appeler les Spartiates de la Gaule. (Voyez *Cæsar, lib. II, cap. 15-17*, et *lib. V, cap. 39*.) Penzel prétend qu'ils descendoient des *Nevri* de la Scythie, dont parlent Hérodote *(lib. IV, cap. 100)* et Méla *(lib. II, cap. 1)*.

<5> Vers Bois-le-Duc, Clèves, Wesel, &c. G.

<6> Les *Sicambri* occupoient les pays de Berg, de Mark et d'Arensberg. Dans la suite, ils firent partie des peuples connus sous le nom de *Franci* ou Francs. G.

<7> Les *Suevi* occupoient une partie de la Westphalie, de la Saxe, &c. G.

<8> Cluvier prétend qu'il faut lire, Οἱ ἐξελαυνόμενοι Οὔβιοι, dans ce sens : *Ils forcèrent les* Ubii *d'abandonner leur pays et de se réfugier*

PAGE 194. existe encore aujourd'hui [au-delà du Rhin] des peuples qui dominent successivement en divers cantons, à mesure que, vaincus [et chassés] par d'autres, ils portent le feu de la guerre chez leurs voisins ‹1›.

A l'occident des *Treveri* et des *Nervii*, sont les *Senones*, les *Remi*, les *Atrebates* et les *Eburones* ‹2›. Du côté de la mer, près des *Menapii*, habitent les *Morini*, les *Bellovaci*, les *Ambiani*, les *Suessones* et les *Caleti* ‹3›, jusqu'à l'embouchure de la Seine. Le pays occupé par les *Morini*, les *Atrebates* et les

en-deçà du Rhin, à mesure, &c. Cette correction paroît d'autant moins nécessaire, que Strabon a dit, quelques lignes plus haut, que les *Ubii* passèrent, de leur consentement, de l'autre côté du Rhin, et que, suivant Cæsar *(lib. IV, cap. 3)*, ces mêmes *Ubii*, quoique affoiblis par les *Suevi*, au point de leur payer des tributs, s'étoient néanmoins toujours maintenus dans la possession de leur territoire. Les peuples chassés dont parle ici Strabon, seroient plutôt les *Usipetes* et les *Tenchteri* (Cæsar, *lib. IV, cap. 3 et 4*).

‹1› Tout ce passage, depuis les mots, *Il existe encore aujourd'hui, &c.*, est très-obscur dans le texte. Les manuscrits comme les imprimés, s'accordent à le présenter ainsi conçu et ponctué..... . Καλέφευγον εἰς τὴν ἐντὸς τοῦ Ῥήνου ΝΥΝΙ'· καὶ ἄλλοι ΔΕ' καθ' ἄλλους τόπους δυναστεύουσι, καὶ διαδέχονται τὰ ζώπυρα τοῦ πολέμου, τῶν πρότερον (notre manuscrit, τῶν πρώτων) ἀεὶ καταλυομένων. Pour que notre version s'accorde avec ce texte, il faut nécessairement y faire ce léger changement : Καλέφευγον εἰς τὴν ἐντὸς τοῦ Ῥήνου. ΝΥΝΙ' ΔΕ' καὶ ἄλλοι καθ' ἄλλους κ. τ. λ. L'adverbe de temps, ΝΥΝΙ', ne peut se rapporter qu'au mot δυναστεύουσι; si on le rapportoit à καλέφευγον, *confugiebant*, on seroit forcé de changer ce mot en καλέφυγον, *confugerant*, comme l'ont traduit Guarinus et Xylander, et comme l'a rendu l'auteur de la traduction Italienne, par *sono rifuggiti*, contre l'autorité du texte. Quant à la suite de ce passage, Καὶ ἄλλοι καθ' ἄλλους, Bréquigny a cru pouvoir la rendre ainsi : *Les Suèves sont divisés en différens états ; et quand les uns ont mis bas les armes, les autres les reprennent aussitôt.* Cette version paroît avoir en sa faveur le témoignage de Cæsar *(lib. IV, cap. 1)*, suivant lequel les *Suevi* s'occupoient alternativement de la guerre et des travaux de la terre : pendant qu'une partie de la nation entreprenoit quelque expédition, l'autre s'occupoit de l'agriculture, de manière que chaque année, les guerriers revenoient chez eux pour relever les laboureurs, qui, à leur tour, alloient faire la guerre. Mais quoique Strabon suive le plus souvent Cæsar, il paroît ici, au contraire, qu'après avoir parlé, d'après cet auteur, de la puissance des *Suevi*, il a voulu ajouter ce qui, de son temps (νυνὶ δὲ), se passoit chez d'autres peuples Germains, qui exerçoient à-peu-près le même genre de brigandage.

‹2› La capitale des *Nervii* étoit Bavai; celle des *Remi*, Reims ; celle des *Atrebates*, Arras; celle des *Eburones*, Tongres. G.

‹3› La ville principale des *Morini* étoit Térouane ; celle des *Bellovaci*, Beauvais; celle des *Ambiani*, Amiens; celle des *Suessones*, Soissons ; celle des *Caleti*, Lilebonne.

On voit que Strabon, faute de bien connoître les grandes divisions de la Gaule, mêle des peuples de la Lyonnoise avec ceux de la Belgique. G.

Eburones, ressemble à celui des *Menapii.* C'est une forêt très-étendue, mais bien moins que ne l'ont faite ceux qui lui donnent 4000 stades <1> ; elle porte le nom d'*Arduenne* *, et elle est composée d'arbres qui ne sont pas de haute futaie. Pendant les incursions de leurs ennemis, ces peuples étoient dans l'usage de fermer l'entrée du pays, en entrelaçant <2> les branches épineuses des buissons, et plantant des pieux en divers endroits. Ils se retiroient ensuite avec leurs familles au fond des bois, dans les petites îles que forment les marais. C'étoient pour eux des retraites sûres dans les temps des pluies ; mais elles ne pouvoient les garantir d'être pris durant les sécheresses. Maintenant tous les peuples qui habitent en-deçà * du Rhin, vivent en paix, et sont soumis aux Romains.

Page 194.

* La forêt des Ardennes.

* A l'occident.

§. V.

La Seine. Ville des *Parisii.*

Le long de la Seine, sont les *Parisii.* Ils occupent une île formée par ce fleuve ; et ils ont pour ville *Lucotocia* <3>. On

<1> Cæsar *(lib. VI, cap. 29)* donne à la forêt des Ardennes 500 milles d'étendue, ce qui fait les 4000 stades, nombre que Strabon trouve trop fort, et qui l'est en effet. Aussi les uns ont-ils voulu, d'après Orose, lire dans Cæsar, 50, au lieu de 500 milles; les autres changent ce nombre en 150; et il y en a qui ont regardé tout ce passage comme une interpolation, d'autant plus qu'il ne se trouve point dans la version Grecque de Cæsar. Casaubon, au contraire, pense que Strabon ne contredit point Cæsar, mais qu'il faut lire et ponctuer son texte de cette manière : Οὐ τοσαύτη δέ, ὅσην οἱ συγγραφεῖς εἰρήκασι· τετρακισχιλίων σταδίων δέ. *Mais bien moins que ne l'ont dit les historiens ; elle n'a que 4000 stades.* Cette correction me paroît forcée ; elle est d'ailleurs d'autant moins nécessaire, que de ce que Strabon suit ordinairement Cæsar, mieux instruit, sans contredit, que lui sur tout ce qui regarde la Gaule, il ne s'ensuit pas qu'il ne doive point le contredire dans les choses sur lesquelles il avoit ou croyoit avoir de meilleurs renseignemens, fournis par des relations postérieures.

<2> Par ce mot *entrelaçant*, j'exprime celui du texte, συμπλέκοντες, le seul que présentent les imprimés, les versions de Guarinus et de Xylander, et les manuscrits, à l'exception de quelques-uns, qui portent : συντέμνοντες καὶ συμπλέκοντες, *en coupant et en entrelaçant.* Cette leçon, justifiée (comme l'observe Casaubon) par le *incisis atque inflexis* de Cæsar *(lib. II, cap. 17)*, que Strabon copie presque ici, paroît avoir été aussi celle du traducteur Italien. Il emploie deux participes, *avvilupando et annodando insieme*, quoique le premier n'exprime pas exactement le συντέμνοντες *[incisis]* de Strabon et de Cæsar.

<3> Ptolémée la nomme *Lucotecia ;* Cæsar, *Lutetia.* Julien, proclamé par son armée empereur dans cette même ville, lui donne le nom de *Leucetia.* Ce que d'Anville observe à l'égard de ce dernier nom, qu'il attribue à une affectation de Julien, qui vouloit

Page 194. trouve ensuite les *Meldi* et les *Lexovii*. Ces derniers touchent à l'Océan <1> : mais les plus considérables de tous ces peuples, sont les *Remi ;* leur capitale, *Duricortora*, est fort peuplée, et c'est dans cette ville que les gouverneurs Romains font leur résidence.

§. VI. Peuples Belgiques. Les *Veneti*, et leur guerre contre Cæsar.

Après les peuples que j'ai déjà mentionnés, viennent les peuples Belgiques <2> qui habitent les côtes de l'Océan. De ce nombre sont les *Veneti* <3>, qui combattirent sur mer contre Cæsar. Ils avoient fait leurs dispositions pour l'empêcher de passer dans l'île de Bretagne, parce qu'ils étoient en possession du commerce de ce pays <4> : mais Cæsar battit aisément leurs flottes, non pas en se servant d'éperons, qui ne pouvoient endommager

Page 195. leurs vaisseaux, construits de bois fort épais <5>, mais en faisant

le faire dériver du grec, pourroit bien s'appliquer aussi aux noms donnés par Strabon et par Ptolémée.

<1> C'est à tort que Mérula reproche à Strabon d'avoir placé les *Meldi* parmi les peuples qui touchent à l'Océan. Dans la version, il n'y a point d'équivoque ; mais il n'y en aura pas non plus dans le texte, si, d'après la manière dont Strabon s'exprime en pareil cas, on fait attention que les mots παρωκεανῖται οὗτοι ne peuvent se rapporter qu'aux seuls *Lexovii*. Au reste, ce dernier peuple est le même dont il a été question plus haut (*pag. 36* de notre version). Cæsar le nomme *Lexovii* ou *Lexobii ;* Ptolémée, *Leixoubii*. Les traces de ce nom se retrouvent dans celui de la ville de *Lizieux*.

<2> *Les peuples Belgiques*, selon le texte, Βελγῶν, qui ne varie point. Mérula pense, au contraire, qu'il faut remplacer ce mot par Κελτῶν, *les peuples Celtiques*, par la raison que les *Veneti* et les *Osismii* dont Strabon va parler, appartenoient effectivement à la Celtique. Mais il n'a pas fait attention que l'erreur vient de Strabon, qui regarde les habitans des côtes de la Normandie et de la Bretagne comme des Belges.

<3> Les habitans de Vannes et des environs. G.

<4> Cæsar nous donne pour cause de cette guerre, qui étoit la seconde, la conduite des *Veneti*, qui avoient mis aux fers les envoyés de Crassus, dans l'espoir de le forcer à leur rendre les otages qu'ils avoient été contraints de lui livrer pour terminer la première guerre. Mais Strabon nous instruit du véritable motif qui détermina Cæsar à combattre les *Veneti*. Ayant depuis longtemps formé le projet de passer dans l'île de Bretagne, il étoit bien naturel qu'il cherchât les moyens de se débarrasser des *Veneti*, le seul peuple qui, par sa marine, pouvoit traverser son projet, et qui avoit le plus grand intérêt à ce que les Romains ne s'emparassent point de cette île, laquelle étoit la principale et vraisemblablement l'unique place de son commerce.

<5> *Neque enim his nostræ rostro nocere poterant ; tanta erat in his firmitudo.* (Cæsar, lib. III, cap. 13.)

arracher

arracher leurs voiles de peaux, par le moyen de faux emmanchées à de longues perches ⟨1⟩, à mesure que le vent les poussoit vers lui. Les *Veneti* se servoient de cette espèce de voiles, afin qu'elles résistassent mieux à la violence des vents; ils les tendoient au moyen de chaînes, au lieu de se servir de cordages ⟨2⟩. Leurs vaisseaux ont le fond large ⟨3⟩, et la poupe et la proue fort élevées, à cause des marées. Ils les construisent de bois de chêne, arbre qui croît en abondance chez eux. Ils ne joignent pas exactement les planches les unes contre les autres; mais ils y laissent des interstices qu'ils remplissent de mousse de mer, afin que, lorsque les vaisseaux sont à sec, le bois ne se dessèche point, la mousse étant plus propre à conserver l'humidité que ne l'est le chêne, qui est sec et maigre par sa nature. PAGE 195.

Je présume que c'est de ces peuples que sont sortis les *Veneti* du golfe Adriatique * ; car, presque tous les autres Gaulois établis en Italie, y ont passé d'au-delà des Alpes, de

* Les Vénitiens.

⟨1⟩ *Una erat magno usui res præparata à nostris : falces præacutæ, insertæ affixæque longuriis, non absimili formâ muralium falcium; his quum funes, qui antennas ad malos distinebant, comprehensi adductique erant, navigio remis incitato prærumpebantur, quibus abscissis, antennæ necessario concidebant.* (Cæsar, lib. III, cap. 14.)

⟨2⟩ Le texte, littéralement, porte..... *à la violence des vents, ils tendoient des chaînes au lieu de cordages; διὰ τὴν βίαν τῶν ἀνέμων, 'ΑΛΥ'ΣΕΙΣ δ' ἔτεινον ἀντὶ κάλων*, sans aucune variante, si ce n'est celle de notre manuscrit, qui porte 'ΑΛΥ'ΣΕΙ à l'ablatif, et qui est plus en faveur de notre version, *ils les [voiles] tendoient au moyen de chaînes, &c.* Mais il faut que les copistes aient sauté quelques autres mots intermédiaires, ou que (ce qui est plus probable) Strabon, qui suit évidemment Cæsar dans cette narration, ne l'ait pas bien compris : car ce dernier *(lib. III, cap. 13)* dit, *anchoræ, pro funibus, ferreis catenis revinctæ ;* ce qui signifie que les *Veneti* attachoient leurs ancres avec des chaînes, et non avec des câbles; au lieu que, dans Strabon, c'étoient les voiles qu'on attachoit et qu'on tendoit avec des chaînes. C'est une erreur que Vossius a déjà relevée.

⟨3⟩ Le texte de notre manuscrit 1393 porte, *πλατύπυγα*, qui signifie littéralement, *qui ont de larges fesses*, et par lequel Strabon a voulu exprimer le *carinæ aliquanto planiores* de Cæsar *(lib. III, cap. 13)*. Les imprimés portent, *πλατύφυγα*, mot qui ne signifie rien, du moins dans cet endroit : l'édition seule de Siebenkees présente notre bonne leçon, à moins qu'elle ne soit une heureuse erreur d'impression; car l'éditeur garde le silence sur cette importante variante. Si M. Schneider l'eût connue, il n'auroit point proposé dans son excellent dictionnaire Grec-Allemand (au mot *πλατύφυγος*), de changer le *πλατύφυγα* en *πλατύστειρα*.

Page 195. même que les *Boii* <1> et les *Senones* <2>. On n'a regardé les *Veneti* du golfe Adriatique comme originaires de Paphlagonie, que par la ressemblance du nom <3> que porte un des peuples de cette dernière contrée. Au reste, je n'avance pas cette opinion comme certaine; en pareille matière, il suffit qu'on suive ce qui paroît le plus probable.

Après les *Veneti* sont les *Osismii* <4>, que Pythéas appelle *Timii* <5>. Ils occupent un cap qui s'avance assez loin dans l'Océan, moins cependant que ne le disent Pythéas et ceux qui croient aux récits de cet auteur <6>. Quant aux peuples compris entre la Seine et la Loire, les uns sont limitrophes des *Sequani;* les autres, des *Arverni* <7>.

<1> Au temps de Cæsar, les *Ædui* reçurent dans leur territoire les restes de la nation des *Boii*, que les guerres avoient fort affoiblis. Ces peuples paroissent avoir habité entre la Loire et l'Allier, vers le confluent de ces rivières. Les *Boii* qui passèrent en Italie, s'établirent dans les environs de Bologne. G.

<2> Les *Senones*, ou les habitans des environs de Sens, passent pour avoir fondé Sienne en Italie. G.

<3> A la ressemblance du nom, on ajoutoit encore une autre raison tout aussi peu satisfaisante, savoir, que les mulets des *Veneti* de l'Adriatique étoient aussi renommés que l'étoient (d'après le témoignage d'Homère) ceux des *Heneti* de la Paphlagonie. *(Voyez* plus bas, *lib. V, pag. 212.)*

<4> C'est d'après la correction de Xylander, autorisée par Cæsar; car les manuscrits de Siebenkees, conformes au nôtre et aux anciennes versions Latine et Italienne, au lieu de Ὀσίσμιοι *[Osismii]*, portent, Σίσμιοι *[Sismii]*. Le mot qui précède Ἐνθένδε, et que j'ai exprimé, *après les Veneti*, manque également dans ces manuscrits.

<5> Les *Osismii* habitoient l'extrémité occidentale de la Bretagne, depuis les environs de Brest jusque vers Saint-Brieuc. Ces peuples sont appelés *Ostidamnii* par Ératosthène. *Voyez* tom. I, *pag. 161.* G.

<6> Il est ici question du promontoire *Calbium*, aujourd'hui cap Saint-Mahé. Ératosthène, sans doute d'après Pythéas, avançoit ce promontoire beaucoup plus à l'occident que le cap *Sacré* de l'Ibérie, ou le cap Saint-Vincent. *Voy.* tom. I, *pag. 161.* G.

<7> Strabon raisonne toujours d'après la fausse idée qu'il s'étoit faite de la position et de l'étendue de la Belgique. G.

CHAPITRE IV.

MŒURS et usages des Gaulois en général. — Leurs bardes, devins et druïdes. — Conduite des Gaulois dans les combats. — Ile adjacente à l'embouchure de la Loire, et femmes qui l'habitent. — Autre histoire plus fabuleuse. — Ile voisine de l'île de Bretagne, où l'on célèbre les mystères de Cérès et de Proserpine.

§. I.er Mœurs et usages des Gaulois en général.

PAGE 195.

EN général, tous les peuples connus aujourd'hui sous le nom de *Gaulois* ou *Galates* ‹1›, sont belliqueux, vifs, prompts à se battre ‹2›, d'ailleurs d'un naturel plein de candeur et sans malice ‹3›. Aussi, pour peu qu'on les irrite, courent-ils en foule aux armes; et cela sans dissimuler leurs projets, et sans y apporter la moindre circonspection : cela fait qu'on peut aisément les vaincre en employant les ruses de la guerre; car, qui veut les provoquer au combat, quel que soit le temps ou le lieu, et sous quelque prétexte qu'il lui plaise, les trouvera toujours prêts à l'accepter, sans qu'ils y portent autre chose que leur force et leur audace. Néanmoins ces qualités n'empêchent point qu'ils ne soient dociles, et qu'ils ne se laissent facilement persuader, lorsqu'il s'agit de ce qui peut leur être utile. Aussi est-on parvenu à leur faire goûter l'étude des lettres.

Leur force vient non-seulement de l'avantage de leur taille, mais encore de leur nombre : la franchise et la simplicité de leur caractère font que chacun ressent les injustices qu'on fait à

‹1› Ces peuples se donnoient à eux-mêmes le nom de *Celtes;* les Grecs les ont appelés *Galatæ,* et les Latins *Galli* ou Gaulois. G.

‹2› *Ad bella suscipienda Gallorum alacer ac promptus est animus* (Cæsar, *l. III, c. 19*).

‹3› Hirtius *(de Bello Afric. LXXIII)* leur donne le même éloge : *Gallos homines apertos, minimèque insidiosos; qui per virtutem, non per dolum, dimicare consueverunt.*

PAGE 195. son voisin <1>, et qu'elles excitent chez eux une telle indignation, qu'ils se rassemblent promptement pour les venger. Il est vrai qu'à présent, soumis aux Romains, ils sont obligés de vivre en paix, et d'obéir à leurs vainqueurs : mais ce que je viens de dire de leurs mœurs, n'est pas moins fondé sur celles que l'histoire attribue à leurs ancêtres <2>, et qu'on voit encore aujourd'hui
PAGE 196. chez les Germains; car ces deux peuples ont une origine commune, soit qu'on les considère du côté du caractère et de la manière de vivre et de se gouverner, soit qu'on examine le pays qu'ils habitent, séparé seulement par le Rhin, et qui est semblable presque par-tout, si ce n'est que la Germanie est dans toute son étendue plus au nord que la Gaule <3>.

Par ce caractère des Gaulois, on peut expliquer la facilité de leurs transmigrations. Dans leurs expéditions, ils marchoient tous à-la-fois, ou plutôt ils se transportoient ailleurs avec leurs familles <4> toutes les fois qu'ils étoient chassés par des ennemis <5> supérieurs en force. Aussi ont-ils moins coûté de peine

<1> On demandoit à Solon quel seroit le moyen le plus efficace d'empêcher les hommes d'être injustes; il répondit qu'on parviendroit à prévenir les injustices, si elles inspiroient à ceux qui en sont témoins autant d'indignation qu'elles en font éprouver à ceux qui les souffrent. *(Diogen. Laert. in vita Solon.)* On trouve cette maxime philanthropique exprimée en très-beaux vers dans les fragmens qui nous restent des *Adelphes* de Ménandre. Pour revenir aux Gaulois, c'est ici le lieu de parler de quelques autres de leurs usages, que Nicolas de Damas raconte, et qui attestent leur confiante simplicité et leur hospitalité; telles sont, la coutume de laisser toujours ouvertes les portes de leurs habitations, et celle de punir de mort l'assassin d'un étranger, tandis qu'ils se bornoient à exiler celui d'un citoyen.

<2> Le texte porte : ἀλλ' ἐκ τῶν παλαιῶν ... περὶ αὐτῶν, ἘΚ ΤΩ͂Ν μέχρι νῦν συμβαινόντων κ. τ. λ. Au lieu du dernier mot, plusieurs manuscrits portent, συμμενόντων, qui est la véritable leçon, exprimée dans les versions de Guarinus et de Xylander, approuvée par Casaubon, et reçue dans le texte par Siebenkees. Malgré cette correction, la phrase ne pourra jamais présenter un sens raisonnable, si on ne lit de plus, ΚΑῚ ἘΚ ΤΩ͂Ν (ou du moins ΚΑῚ ΤΩ͂Ν) μέχρι νῦν συμμενόντων. On pourroit citer plus d'un exemple, si c'étoit ici le lieu, où les copistes ont confondu l'ἘΚ avec le ΚΑῚ, de manière à retrancher l'un des deux, ou à remplacer l'un par l'autre.

<3> Le milieu de la Germanie, ou l'Allemagne, répond, pour sa latitude, aux parties septentrionales de la Gaule. G.

<4> Encore une erreur dans le texte : Μᾶλλον Δ' ἘΚ πανοικίων ἐξαιρόντων; lisez : Μᾶλλον ΔῈ ΚΑῚ πανοικίων κ. τ. λ. ou bien Μᾶλλον ΔῈ πανοικίων κ. τ. λ.

<5> Ou même par des concitoyens, toutes

à vaincre aux Romains que les Ibères <1>; car la guerre des Romains contre ces derniers, commencée avant celle contre les Gaulois, duroit encore après que tous les peuples situés entre le Rhin et les Pyrénées eurent été soumis. La raison en est que les Gaulois combattant en grand nombre à-la-fois, leurs échecs devenoient des défaites générales, au lieu que les Ibères, pour ménager leurs forces, morceloient pour ainsi dire la guerre en plusieurs petits combats qu'ils livroient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, à la manière des brigands. PAGE 196.

Tous les Gaulois sont naturellement bons soldats; mais ils se battent mieux à cheval qu'à pied : aussi les Romains tirent-ils de la Gaule leur meilleure cavalerie. Les plus vaillans d'entre les Gaulois, sont ceux qui habitent vers le nord et près de l'Océan.

Les Belges sur-tout passent pour être les plus braves <2>. Divisés en quinze peuples, ils habitent le long de l'Océan, entre le Rhin et la Loire *. Seuls ils ont soutenu les incursions des Germains, des Cimbres et des Teutons <3>. Les Belges les plus vaillans sont les *Bellovaci* <4>, et après eux les *Suessones*. La Belgique est si peuplée, qu'on y comptoit autrefois jusqu'à 300 mille <5> hommes en état de porter les armes. J'ai

* *Voyez* la note 1, *pag. 45.*

les fois que l'excès de population, diminuant les moyens de subsistance, les poussoit à des guerres civiles, dans lesquelles les moins forts étoient forcés d'aller chercher ailleurs des moyens de vivre, comme cela étoit arrivé aux *Tectosages*, dont Strabon a parlé plus haut *(pag. 187)*. Ces fréquentes émigrations des Gaulois ont donné lieu à l'erreur des Grecs, qui pensoient que le nom de *Gæsates*, particulier à un peuple de la Gaule, étoit commun à tous les Gaulois; et qu'il avoit une origine Grecque, Γαιζῆται *[Gæzètes]*, comme qui diroit *cherche-terres* ou *cherche-pays*. (Voy. le grand Étymologique, *pag. 223*.)

<1> La guerre des Ibères dura deux cents ans. *(Voyez* plus haut, *pag. 158;* de notre version *tome I, pag. 461.)*

<2> Cæsar dit *(lib. 1, cap. 1)* au sujet des Belges : *Horum omnium fortissimi sunt Belgæ, propterea quòd à cultu atque humanitate provinciæ longissimè absunt, minimèque ad eos mercatores sæpe commeant atque ea quæ ad effeminandos animos pertinent, important.*

<3> Les Cimbres étoient les habitans de la Chersonèse Cimbrique, aujourd'hui le Danemark. Les Teutons faisoient partie des Cimbres. G.

<4> Les habitans du Beauvoisis. G.

<5> Strabon a voulu exprimer en compte rond les 308 mille qu'on trouve dans Cæsar *(lib. II, cap. 4)*. Dans la version Grecque

PAGE 196. déjà fait mention de la population des *Helvetii*, de celle des *Arverni* et de leurs alliés. Tout cela prouve la nombreuse population de la Gaule, et, comme je l'ai déjà observé, la fécondité des femmes Gauloises, et la facilité avec laquelle elles élèvent leurs enfans ⟨1⟩.

Les Gaulois laissent croître leurs cheveux ⟨2⟩. Ils portent des saies ⟨3⟩; ils couvrent leurs extrémités inférieures de hauts-de-chausses ⟨4⟩; leurs tuniques [ne ressemblent point aux nôtres;

de ce dernier, ce nombre est réduit à 296 mille; et dans Orose, à 282. Dans la guerre contre Cæsar, les seuls *Bellovaci* avoient fourni 60 mille hommes, les *Suessones*, 50, et les *Nervii* autant : le reste fut le contingent des autres douze peuples de la Belgique.

⟨1⟩ Strabon a parlé de la fécondité des femmes Gauloises au commencement de ce livre *(pag. 178)*. Quant aux enfans, Aristote observe *(Polit. lib. VII, cap. 17)* que les Gaulois étoient dans l'usage de les vêtir très-légèrement, pour les endurcir de bonne heure contre le froid.

⟨2⟩ C'est d'après cet usage des Gaulois que les Romains ont donné le surnom *Comata* à toute la Gaule transalpine, excepté la Narbonnoise, qu'ils appeloient *Braccata*, parce qu'à leur entrée dans cette partie de la Gaule, ils y trouvèrent l'usage de porter des hauts-de-chausses [1] *[braccæ]*. Diodore rapporte *(lib. V, cap. 28)* que les Gaulois avoient soin de nettoyer leur chevelure, naturellement blonde, avec de l'eau de chaux, pour rendre encore plus sensible la couleur de leurs cheveux, qu'ils relevoient du devant au derrière de la tête, de manière, dit-il, qu'ils ressembloient à des Pans et à des Satyres. Pline *(lib. XXVIII, cap. 12, pag. 475)* ajoute à cette toilette le savon, en nous apprenant en même temps que la composition de cette substance étoit de l'invention des Gaulois : *Sapo; Galliarum hoc inventum, rutilandis capillis.*

⟨3⟩ Nous avons déjà vu *(lib. III, pag. 155; de notre version, tom. I, pag. 448)* que les Ibères, ou du moins les Lusitans, étoient aussi dans l'usage de porter des saies. Ce mot dérive du *sagum* des Romains, que les Grecs ont conservé (Σάγος), si ce n'est pas plutôt les Romains qui l'ont emprunté aux Grecs, comme le pense Saumaise. C'étoit une espèce de capot ou de manteau militaire, fait d'étoffe de laine, comme nous l'avons déjà observé [2]. Chez les Gaulois, il étoit à raies ou à carreaux, ras en été, et avec son poil en hiver. Diodore de Sicile *(lib. V, cap. 30)* le dit expressément : Ἐπιπορπῶνται δὲ σάγους ῥαβδωτούς, ἐν μὲν τοῖς χειμῶσι, δασεῖς, κατὰ δὲ τὸ θέρος, ψιλούς. Ces derniers mots devoient être traduits, *per hiemem villosa, per æstatem glabra*, et non pas, comme les a rendus le traducteur Latin, *per hiemem densa, per æstatem tenuiora.*

⟨4⟩ Le texte porte, καὶ ἀναξυρίσι χρῶνται περιτεταμέναις; littéralement, *et ils font usage de hauts-de-chausses tendus autour.* L'ancienne traduction Latine porte, *prolixis fœminalibus;* l'Italienne, *le calze molto lunghe:* Bréquigny l'a rendu par *de larges hauts-de-chausses.* On voit que, dans le texte, il n'est question ni de longueur ni de largeur, quoique le mot ἀναξυρὶς puisse, jusqu'à un certain point, signifier la dimension (mais plutôt

[1] *Voyez* note 3, *pag.* 31. = [2] Ibid.

elles] sont fendues, descendent jusqu'aux fesses, et ont des manches ‹1›. La laine des moutons de la Gaule est rude, mais longue ‹2›; on en fabrique cette espèce de saies à poils, que les Romains appellent *lænes*. Néanmoins on entretient, même dans Page 196.

en longueur qu'en largeur). Ajoutons à cela que le terme περιτεταμέναις dont Strabon se sert, si on le compare avec un autre passage, Βύρσας τὰς περιτεταμένας τοῖς γέῤῥοις (*lib. VII, pag. 294*), ne permet point de songer à de larges hauts-de-chausses, quoiqu'il soit possible et même probable que ceux des Gaulois fussent en effet aussi larges que pouvoient l'être des culottes de peau de chèvre (*voyez* Hésychius, au mot Βαρακάκαι). Aussi Xylander a-t-il été plus circonspect en traduisant, *braccis utuntur circùm extentis*. Quant à cette espèce de hauts-de-chausses, il est remarquable que, tandis que les écrivains Grecs lui donnent une origine Scythe (*Hippocrat. de Aër. aq. loc. §. 52*, edit. *Vanderlind.*, et *Herod. lib. VII, cap. 64*) ou Persane (*Herod. lib. I, cap. 71*), les grammairiens s'accordent à donner au mot Ἀναξυρίδες [*anaxyrides*] qui l'exprime, une étymologie Grecque : tous prétendent qu'il vient du verbe Ἀνασύρειν [*tirer en haut*], sans nous expliquer pourquoi on n'a pas dit plutôt *anasyrides* qu'*anaxyrides*, si telle étoit son origine. Il paroît plus vraisemblable que les Grecs, qui ne connoissoient point l'usage des hauts-de-chausses, ont emprunté ce mot, comme beaucoup d'autres, aux peuples mêmes chez lesquels cet usage étoit établi. Les Turcs d'aujourd'hui, qui portent de longues et larges *anaxyrides*, les appellent du nom de *ciaksir* ou *tzaxir* (en grec moderne, Τζαξίρι), soit qu'ils aient apporté ce nom du pays même d'où ils sont sortis, soit qu'ils l'aient emprunté aux Persans, leurs voisins. Cette origine paroît d'autant plus probable, que les mêmes grammairiens qui parlent d'*anaxyrides* comme d'un mot grec, n'ont pas cependant osé naturaliser son synonyme, Σαράβαρα, *sarabara*, mot Parthe (*Hesychius*, au mot Σκελέαι), dont dérive le mot *salvar* (en grec moderne, Σαλβάρι), par lequel les Turcs désignent une autre espèce de hauts-de-chausses.

‹1› J'ai paraphrasé le texte, qui porte littéralement : « Au lieu de tuniques, ils » portent des *schistes*, qui leur descendent » jusqu'aux fesses, et ont des manches. » Comme Diodore de Sicile dit positivement que les Gaulois portoient des tuniques élégamment teintes en diverses couleurs, et que les *schistes* de notre texte ne signifient que des *tuniques fendues*, il paroît que Strabon, par l'expression, *au lieu de tuniques*, entend les *exomides* des Grecs et des Romains, qui, suivant Aulugelle (*lib. VII, cap. 12*), étoient des tuniques sans manches, *citra humerum desinentes*.

‹2› Le texte porte ἀκρόμαλλος, qui, bien loin de signifier *ipsam proximè pellem detonsa*, comme traduit Xylander, ne peut rien signifier ici. Notre version est faite d'après la correction de Cluvier, μακρόμαλλος, *à longs poils*. Je l'ai d'autant plus volontiers adoptée, que l'ancien traducteur Latin, ainsi que le traducteur Italien, semblent n'avoir pas lu différemment : l'un dit *oblongis villis*; l'autre, *lunga di pelo*. Il est remarquable que Henri Étienne, dans son *Index* (*pag. 342*), en citant ce passage de Strabon, conserve la mauvaise leçon; et néanmoins il traduit, *oblongis villis*, comme le fait aussi Xylander dans sa note. M. Schneider, au contraire (dans son *Dictionnaire Grec-Allemand*), explique cette même leçon, *kurzhaarig*, c'est-à-dire, *à courts poils*. Notre μακρόμαλλος, qui ne se trouve pas encore dans les dictionnaires de l'ancien grec, s'est conservé dans la langue des Grecs modernes. Un homme à longue chevelure s'appelle chez

PAGE 196. les parties ‹1› les plus septentrionales, des troupeaux de moutons qui donnent une assez belle laine, par le soin qu'on a de les couvrir avec des peaux.

L'armure des Gaulois est proportionnée à leur taille. Un long sabre leur pend au côté droit; leurs boucliers aussi sont fort longs, et leurs lances à proportion ‹2›. Ils portent de plus une espèce de pique qu'on nomme *mataris* ‹3›; et quelques-uns font usage de l'arc et de la fronde. Ils se servent encore d'un trait en
PAGE 197. bois, semblable au javelot des vélites Romains ‹4›, qu'ils lancent

eux, Μακρομάλλης; et une femme, Μακρομάλλα ou Μακρομαλλοῦσσα.

‹1› Le texte présente ce sens : *On en fabrique cette espèce de saies à poils, qu'ils [les Gaulois] appellent* LÆNES. *Néanmoins les Romains entretiennent, &c.* Mais le mot *læna* est Romain, formé vraisemblablement du χλαῖνα des Grecs *(Plutarch. in Num. §. 7)*, et non point Gaulois. Aussi Casaubon soupçonne-t-il, avec raison, que le texte est altéré. La correction qui m'a paru nécessaire, et qui diffère peu de celle que ce critique a proposée, est celle-ci : οὓς λαίνας καλοῦσιν οἱ Ῥωμαῖοι. Ὅμως μέντοι καὶ ἐν τοῖς προσβορωτάτοις κ. τ. λ. Au reste, j'ai exprimé le δασεῖς par *à poils*, d'après Diodore de Sicile, que j'ai cité plus haut (not. 3, *pag. 62*). Ce sont ces *lænes* ou *chlænes* dont parle Homère *(Iliad. lib. X, vers. 134)*; *lænam, super quam crispa florescebat lanugo,*

............οὔλη δ' ἐπενήνοθε λάχνη.

‹2› Nous avons déjà vu *(Strab. lib. III, pag. 446, et 479* de notre version) que les Ibères portoient de petits boucliers ou *peltes*. Ceux des Gaulois, au contraire, étoient longs, mais, suivant Tite-Live *(lib. XXXVIII, cap. 21)*, pas assez larges à proportion pour leur garantir tout le corps. Quant au mot *lance*, en grec λόγχη, et en latin *lancea*, il est, suivant Varron, d'origine Espagnole. Sisenna l'attribuoit aux *Suevi* (voyez les notes sur Aulugelle, *lib. XV, cap. 30*); Diodore de Sicile, aux Gaulois. Ce dernier, d'après la manière dont il s'exprime *(lib. V, cap. 30)*, sembleroit faire une distinction entre λόγχας *[lonchas]* et λαγκίας *[lancias]*, et ne regarder que ce dernier mot comme un mot Gaulois. Eustathe *(in Odyss. lib. XIX, pag. 1854)* l'appelle Ἄγγον *[angon]* : mais il se trompe, à moins que la faute ne soit à ses copistes. Il faut écrire λάγκον *[lancon]*. La même erreur s'est glissée dans le texte de Diodore que nous venons de citer, et dans lequel, au mot λαγκίας, on voit une variante fautive : Ἀγκείας *[anceias]*.

‹3› Sans m'arrêter à discuter les différentes métamorphoses qu'a subies le mot *mataris*, suivant les diverses manières de l'écrire des écrivains Grecs et Romains, et les erreurs encore plus multipliées de leurs copistes, j'observerai qu'on s'accorde du moins à attribuer aux Gaulois l'arme qu'il désigne.

‹4› Le texte dit, *semblable au grosphus*, γρόσφῳ ἐοικός. C'est Polybe qui lui a donné le premier ce nom, dont on ne sait pas trop quelle est l'origine. Il appelle les vélites des Romains, tantôt Γροσφοφόροι *[armés de grosphus]*, tantôt Γροσφομάχοι *[combattant avec des grosphus]*. Selon cet historien *(lib. VI, cap. 22)*, le *grosphus* étoit un trait de bois, long de deux coudées, et de la grosseur d'un

de

de la main, et non par le moyen d'une courroie, à de plus longues distances que ne porteroit une flèche; cette arme leur sert sur-tout pour la chasse des oiseaux. Page 197.

La plupart des Gaulois conservent encore aujourd'hui l'usage de coucher à terre, et celui de prendre leurs repas assis sur la paille ‹1›. Leur nourriture ordinaire est du lait, et des viandes de toute espèce, mais particulièrement du cochon, tant frais que salé. Leurs cochons restent en pleine campagne, et l'emportent sur ceux des autres pays pour la taille, la force et la vîtesse; au point qu'ils sont aussi à craindre que les loups, pour les personnes qui n'ont pas coutume d'en approcher.

Les Gaulois habitent des maisons vastes, construites avec des planches et des claies, et terminées par un toit cintré et couvert d'un chaume épais ‹2›. Ils possèdent un si grand nombre de troupeaux de moutons et de cochons, qu'ils fournissent non-seulement Rome, mais l'Italie presque entière de saies et de porc salé.

pouce, surmonté d'une pointe de fer, longue d'un empan, et tellement amincie que, lancée contre l'ennemi, elle plioit, de manière que celui-ci ne pouvoit s'en servir. Eustathe (sur l'Iliad. *p. 795*, et sur l'Odyss. *p. 1512*) prétend avoir trouvé ce mot *grosphus* écrit aussi *crosphus* et *groschus;* ce qui en rend l'origine plus obscure.

‹1› Diodore de Sicile *(lib. V, cap. 28)* dit, *assis par terre sur des peaux de loups ou de chiens.* Quant à l'usage de se nourrir de lait, c'étoit aussi celui de tous les Germains *(Cæsar, lib. IV, cap. 1,* et *lib. VI, cap. 22);* et Aristote *(Polit. lib. VII, cap. 17)* dit que cet usage étoit commun à tous les peuples occupés habituellement de guerre. Pour le cochon, Penzel s'étonne de ce que les Gaulois de la ville de *Pessinunte* (en Phrygie) s'abstenoient de cet animal, quoiqu'ils fussent originaires des Gaulois de l'Europe. Il n'a pas fait attention que les Gaulois de la Phrygie se conformoient en cela aux usages de leur nouvelle patrie, où, par respect pour Atys, tué par un sanglier, on s'abstenoit du cochon. (Voyez *Pausanias, lib. VII, pag. 566.*)

‹2› Cæsar *(lib. V, cap. 43)*, en parlant des casernes de ses soldats, dit : *Casas, quæ more Gallico stramentis erant tectæ.* L'expression de Xylander, *magno imposito fastigio*, ne présente pas exactement le texte de Strabon, ὄροφον πολὺν ἐπιβάλλοντες. La version de l'ancien traducteur, *multis impositis lacunaribus*, s'en écarte encore davantage. Il n'y a que le traducteur Italien qui en ait exprimé le sens, *sopra dei quali ponendo di molta canna.* Ὄροφος, dit Hésychius, κάλαμος, ᾧ στεγάζουσιν· ἤδη δὲ καὶ ἡ ὀροφή, c'est-à-dire, l'Ὄροφος, dans son acception primitive, ne signifioit que le chaume dont on couvre les toits des maisons (et c'est dans ce sens qu'on le trouve dans Homère) : ce ne fut que dans la suite qu'on a employé ce mot pour désigner toutes sortes de toits.

PAGE 197. La plupart des peuples de la Gaule avoient autrefois un gouvernement aristocratique; tous les ans on choisissoit un gouverneur, et un général que le peuple nommoit pour le commandement des troupes ‹1›. Aujourd'hui ils sont pour la plupart soumis aux Romains.

Dans leurs assemblées, les Gaulois observent un usage qui leur est particulier. Si quelqu'un trouble ou interrompt celui qui a la parole, un huissier s'avance, l'épée à la main, et lui ordonne avec menaces de se taire ; s'il persiste à troubler l'assemblée, l'huissier répète ses menaces une seconde, puis une troisième fois, et enfin [s'il n'est point obéi], il lui coupe du manteau un assez grand morceau pour que le reste ne puisse plus servir ‹2›.

Quant aux occupations des deux sexes, distribuées chez les Gaulois d'une manière opposée ‹3› à ce qui se fait parmi nous, cet usage leur est commun avec beaucoup d'autres peuples barbares ‹4›.

‹1› Cela ne s'accorde point avec l'état où Cæsar *(lib. VI, cap. 13)* trouva la Gaule. Le peuple y étoit presque esclave, et n'avoit aucune part aux délibérations publiques : *Plebs penè servorum habetur loco, quæ per se nihil audet, et nulli adhibetur consilio ;* à moins que Strabon n'entende par *peuple,* la partie du peuple employée au service de la guerre, et qui pouvoit jouir, jusqu'à un certain point, du droit de se choisir celui qui devoit l'y conduire. Cependant il est possible que Strabon ait puisé dans d'autres écrivains cette coutume, et que ce qu'il en dit ici, soit applicable à des temps antérieurs à ceux de Cæsar.

‹2› C'est encore un usage que Strabon doit avoir puisé dans d'autres écrivains, peut-être dans Posidonius. Aucun autre n'en parle ; il n'y a que Scymnus de Chio *(vers. 185 et 186)* qui fait mention des assemblées publiques des Gaulois, mais pour dire seulement qu'ils y employoient la musique, comme un moyen de calmer les passions :

Σὺν μουσικῇ δ' ἄγουσι τὰς ἐκκλησίας,
Ζηλοῦντες αὐτὴν ἡμερώσεως χάριν.

Ceux qui aiment les rapprochemens, trouveront encore ici un trait de la philosophie de Pythagore. (*Voy.* plus bas, not. 2 et 3, *p. 69.*)

‹3› C'est-à-dire que les femmes s'occupoient, à la guerre près, de tout ce que les hommes devoient faire, et que ceux-ci passoient leur temps dans un état d'oisiveté plus propre aux femmes qu'aux hommes.

‹4› C'est probablement cet asservissement des femmes aux occupations qui ne sont point de leur sexe, qu'entend Aristote *(Polit. lib. II, cap. 9),* lorsqu'il dit que les Celtes n'étoient point soumis aux femmes. Les anciens Scythes, comme les Tatars d'aujourd'hui, fournissent un exemple de cette manière de traiter le sexe. Excepté le métier des armes, les hommes ne font absolument rien. Outre les soins du ménage, la femme

§. II. Leurs bardes, devins et druides.
PAGE 197.

CHEZ presque tous les Gaulois, il y a trois sortes de personnes qui jouissent d'une considération particulière : ce sont les bardes, les *vates* et les druides <1>. Les bardes composent et chantent des hymnes <2>; les *vates* <3> [ou devins] s'occupent des sacrifices et de l'étude de la nature; et les druides <4> joignent à

est obligée à tous les travaux incompatibles avec son sexe. Une pareille coutume, selon Hérodote, avoit lieu chez les Ægyptiens, avec cette différence cependant, que les hommes s'occupoient au moins du ménage pendant que les femmes faisoient le commerce. (Voyez *Herodot. lib. II, cap. 35*, et *Sophocl. Œdip. Col. vers. 339.*)

<1> Diodore de Sicile *(lib. V, cap. 31)* et Ammien Marcellin *(lib. XV, cap. 9)*, divisent également la hiérarchie Gauloise en trois classes. Tous ces détails sont dus à Posidonius, dont Athénée *(lib. VI, pag. 246)* ne cite que ce qui concerne les bardes. Cæsar *(lib. VI, cap. 13)* ne parle que des druides; mais il est aisé de voir, par tout ce qu'il en dit, que, sous ce nom, il comprenoit aussi les bardes et les devins. Ces trois ordres composoient une espèce de clergé, qui jouissoit d'une grande considération et de beaucoup de priviléges. Il étoit dispensé du service de la guerre et de toute espèce de contributions. Il avoit une grande autorité, et possédoit le droit d'infliger des peines, du nombre desquelles étoit l'excommunication; et ce qu'il y a de plus remarquable, ce clergé avoit à sa tête un suprême druide, qui étoit une espèce de pontife. Le choix que les druides faisoient de ce pontife, donnoit quelquefois lieu à des contestations qui se terminoient par la voie des armes. Tous les ans, les druides étoient dans l'usage de convoquer une espèce de synode, qui se tenoit dans le pays des *Carnutes*, et probablement dans la ville même d'*Autricum*, capitale de ce pays, connue aujourd'hui sous le nom de *Chartres.*

<2> *Bard* ou *barde*, en langue Celtique, signifie *chanteur, poëte;* de même qu'en grec, ἀοιδὸς désigne un poëte qui chante ses propres vers. Hésychius dit : Βαρδοὶ, ἀοιδοὶ, παρὰ Γαλάταις.

<3> Le texte de Strabon porte *vates*, qui, en latin, signifie *devin*, et en grec, μάντις; et c'est par ce dernier mot que Diodore de Sicile désigne les devins des Gaulois.

<4> Les druides, selon Cæsar, s'établirent d'abord dans l'île de Bretagne, d'où ils passèrent ensuite dans la Gaule. Suivant Pline *(lib. XVI, cap. 44)*, ils avoient une grande vénération pour le guí de chêne. Ils le recueilloient au commencement de chaque année, en le coupant avec une faux d'or; et ils le distribuoient au peuple comme un excellent antidote contre le poison, et comme possédant la vertu d'augmenter la fécondité des animaux. Il est probable que cette vénération superstitieuse pour le gui de chêne fut d'abord l'effet de la singularité de cette plante parasite, dont les qualités sont tout-à-fait opposées à ce que nous connoissons sur la physiologie des végétaux. Quant au nom même des druides, on peut voir le grand nombre d'étymologies qu'on en a données dans le Dictionnaire étymologique de la langue Française, publié par Ménage. La plus vraisemblable est celle qui le dérive du mot Celtique *derw*, qui signifie la même chose que le Δρῦς *[drys]* des Grecs, *un chêne.* Pline, sans se douter de son origine Celtique, l'a regardé comme immédiatement formé du nom Grec de l'arbre sur lequel naissoit le gui, objet de la vénération des druides. Tel paroît avoir été aussi le sentiment de Diodore de Sicile; car, au lieu de *druides*, il emploie le mot *sarouides* [Σαρουίδας] : si ce mot, par une distraction des copistes, n'a point pris la place de *druides* [Δρουίδας], il

PAGE 197. cette étude celle de la morale. On a si bonne opinion de la justice des druides, qu'on s'en rapporte à leur jugement sur les procès, tant particuliers que publics. Autrefois ils étoient même les arbitres des guerres, qu'ils réussissoient souvent à apaiser au moment où l'on étoit prêt à en venir aux mains. C'étoient sur-tout les accusés de meurtre qu'ils avoient à juger ‹1›. Les Gaulois s'imaginent que les bonnes récoltes arrivent sur-tout aux époques les plus remarquables par l'affluence des druides ‹2›. Ces

doit au moins être changé en *saronides* [Σαρωνίδας]. Or ces saronides sont encore des chênes, suivant Hésychius (*in* Σαρωνίδες).

‹1› Presque tout ce que Strabon dit ici de l'influence que les druides avoient sur l'esprit des Gaulois, est tiré de Cæsar *(lib. VI, cap. 13)*. Diodore de Sicile, en parlant de l'efficacité de leurs discours pour apaiser les guerres, fait cette réflexion : « Tant il est vrai que, même chez les barbares, la fureur cède à la sagesse, et que Mars respecte les Muses. »

‹2› Xylander observe avec raison que cet endroit du texte présente une amphibologie; car il peut signifier, *aux époques les plus remarquables par l'affluence des druides*, comme porte ma traduction, et comme Penzel l'a entendu, et *aux époques les plus remarquables par la multitude des accusés de meurtre*, le pronom τούτων pouvant se rapporter au mot Δρυΐδαι, aussi-bien qu'aux mots φονικὰς δίκας. Bréquigny, dans une note marginale de sa version manuscrite, penche pour ce dernier sens. La traduction Italienne, l'ancienne version Latine et celle de Xylander, ont conservé la même amphibologie. Il paroît certain, d'après Diodore de Sicile *(lib. V, cap. 28)*, que le mépris de la mort étoit si fort chez les Gaulois, qu'ils se battoient en duel et qu'ils se tuoient pour les causes les plus frivoles; et il ne seroit pas étonnant que, chez une nation barbare, on eût cru apercevoir quelque rapport entre la fréquence de pareilles morts et les bonnes récoltes. Mais on s'étonneroit avec raison que les druides, qui punissoient ces meurtres, et qui passoient pour des hommes très-justes (δικαιότατοι νομίζονται), laissassent s'accréditer un préjugé si abominable et si destructif de la société. Cette considération m'a déterminé à adopter le premier sens, comme le plus naturel, soit qu'on entende par *affluence des druides*, leur multiplication par l'arrivée de nouveaux disciples ou prosélytes *(voyez* Cæsar, *lib. VI, cap. 14)*, soit qu'on l'entende du nombre des druides qu'un cultivateur, par exemple, auroit rencontrés ou accueillis dans ses possessions avant les récoltes. Ce concours de circonstances, effet du hasard, la superstition l'expliquoit en faveur des druides; et cela doit paroître d'autant moins singulier, qu'encore aujourd'hui chez les nations les plus instruites et les plus civilisées, il existe dans l'esprit du peuple des hommes qui *portent bonheur*, comme on dit, et des hommes qui *portent malheur*. Tel m'a paru être le sens le plus raisonnable du texte......... ἐπεπέτραπτο δικάζειν· ὅταν τε φορὰ τούτων ᾖ, φορὰν καὶ τῆς χώρας νομίζουσιν ὑπάρχειν. Mais si l'on pouvoit supposer que les copistes ont été assez distraits pour sauter trois ou quatre mots, et nous donner un texte mutilé à la place de celui-ci..... ἐπεπέτραπτο δικάζειν. ΣΕΒΟΥΣΙ ΔΕ ΤΑΣ ΔΡΥΣ· ὅταν τε φορὰ κ. τ. λ, le sens alors de toute la phrase seroit, *c'étoient sur-tout les accusés de meurtre qu'ils avoient à juger. Les Gaulois ont une grande vénération pour les*

derniers, ainsi que les autres <1> [dont j'ai parlé], croient que les ames et le monde sont impérissables <2>; mais qu'il y aura des époques dans lesquelles le feu et l'eau prendront [successivement] le dessus <3>. PAGE 197.

A leur franchise et à leur vivacité naturelles, les Gaulois joignent beaucoup d'imprudence <4>, d'ostentation, et d'amour

chênes, et s'imaginent que les bonnes récoltes arrivent aux années où cet arbre prospère [c'est-à-dire, où il donne une plus grande quantité de gui]. Outre le témoignage de Pline, Maxime de Tyr *(Dissert. 38)*, en parlant de la vénération des Gaulois pour le chêne, dit : Κελτοὶ ΣΕΒΟΥΣΙ *μὲν Δία· ἄγαλμα δὲ Διὸς κελτικὸν ὑψηλὴ* ΔΡΥΣ *(les Celtes ont de la vénération pour Jupiter ; mais chez eux, ce dieu est représenté par les chênes de haute futaie)* ; et l'on doit avoir déjà remarqué (note 4, *pag. 67*) que les druides regardoient le gui de chêne comme propre à la fécondité des animaux, fécondité qui n'a jamais lieu sans celle de la terre.

<1> Je corrige le texte, en lisant, *καὶ οἱ ἄλλοι*, au lieu de *καὶ ἄλλοι*, qui signifie, *ainsi que d'autres*. Les *autres*, sont ceux dont Strabon vient de parler, c'est-à-dire, les bardes et les devins, qui professoient la même croyance et les mêmes dogmes que les druides.

<2> C'étoit aussi l'opinion des philosophes Pythagoriciens, adoptée ensuite par Platon et par ses disciples. Diodore ajoute que, d'après le dogme de l'immortalité de l'ame et de ses transmigrations en différens corps, les Gaulois avoient un grand mépris pour la mort, et que chez eux il n'étoit point rare de voir des hommes mettre sur les bûchers, des lettres adressées à leurs amis ou parens défunts, avec la ferme persuasion qu'elles devoient aller à leur adresse. Suivant Valère-Maxime *(lib. II, cap. 6)* et Méla *(lib. III, cap. 2)*, les Gaulois étoient dans l'usage d'emprunter de l'argent, qui ne devoit être rendu que dans l'autre monde, et de prendre des engagemens à condition de ne les remplir qu'après la mort. Ce dernier ajoute que les Gaulois brûloient et enterroient avec leurs morts des choses qui ne sont utiles qu'aux vivans, et qu'on avoit vu chez eux des hommes se jeter volontairement sur les bûchers, pour être brûlés avec leurs amis ou leurs parens morts, dans la persuasion qu'ils devoient vivre ensemble dans un autre monde. Il prétend (d'après Cæsar) que les druides n'avoient cherché à accréditer parmi le peuple le dogme de l'immortalité de l'ame, que dans la vue d'entretenir son humeur belliqueuse, en lui faisant mépriser les dangers.

<3> Strabon attribue aux druides les opinions qu'avoient les Pythagoriciens sur les révolutions du monde. Suivant ces philosophes, le monde, quoique impérissable, subissoit néanmoins des destructions et des renaissances périodiques, tantôt par le feu, tantôt par l'eau. C'est d'après cette hypothèse qu'ils expliquoient la fable de Phaéton et le déluge de Deucalion, et qu'ils pensoient que la Grèce avoit perdu et repris plusieurs fois les arts et les sciences. (Voyez Stob. *Eclog. Physic., cap. 21, pag. 418-426, edit. de Heeren*, et Platon, *Tim., pag. 22 et 23.*) Cette opinion d'ailleurs paroît être une suite de celle que ces philosophes avoient sur la transmigration des ames : puisqu'ils donnoient une ame à l'univers, il étoit naturel de penser que cette ame passoit successivement dans différens mondes, et que les grandes révolutions physiques n'étoient que de véritables métempsycoses du monde.

<4> *Gallorum subita et repentina consilia*, dit Cæsar *(lib. III, cap. 8)*, pour exprimer

Page 197. pour la parure ‹1›. Tous ceux qui sont revêtus de quelque dignité, portent des ornemens d'or, tels que des colliers, des bracelets, et des habits de couleur travaillés en or. L'inconstance de leur caractère fait qu'ils se vantent d'une manière insupportable de leurs victoires, et qu'ils tombent dans la plus grande consternation ‹2› lorsqu'ils sont vaincus.

§. III. Conduite des Gaulois dans les combats.

Ils ont, en outre, ainsi que la plupart des peuples septentrionaux, des coutumes étranges qui annoncent leur barbarie et leur férocité. Tel est, par exemple, l'usage de suspendre aux

Page 198. cous de leurs chevaux, en revenant de la guerre, les têtes des ennemis qu'ils ont tués, et de les exposer ensuite en spectacle attachées au-devant de leurs portes ‹3›. Posidonius dit avoir été témoin, en plusieurs endroits, de cette coutume, qui d'abord l'avoit révolté, mais que, dans la suite, l'habitude lui avoit fait supporter. Lorsque parmi ces têtes, il s'en trouvoit de quelques hommes de marque, ils les embaumoient avec de la

la vivacité et l'inconsidération des Gaulois. Callimaque *(Hymn. in Del. vers. 184)* les appelle ἄφρονι φύλῳ *[insanam gentem]*; et saint Paul *(ad Galat. III, 8)*, en s'adressant à leur postérité établie en Phrygie, se sert de la même expression de Strabon, Ὦ ἀνόητοι Γαλάται *[ô amentes Galatæ]*.

‹1› Tous les historiens s'accordent à attribuer aux Gaulois l'amour de la parure. Ammien particulièrement *(lib. XV, cap. 13)* parle de leur propreté : *Tersi pari diligentia cuncti, et mundi, &c.*

‹2› Strabon suit encore Cæsar *(lib. III, cap. 19)* dans cet endroit : *Ut ad bella suscipienda Gallorum alacer ac promptus est animus, sic mollis ac minimè resistens ad calamitates perferendas mens eorum est.* C'est à tort que Siebenkees conseille de changer l'ἐκπλαγεῖς *[consternés]* du texte en ἐκπλαγέντες, participe, qui seroit même barbare dans cette phrase. Il n'a pas fait attention que le nom ἐκπλαγής (au singulier), quoiqu'il ne soit pas, à la vérité, un mot du beau siècle de la Grèce, se trouve cependant assez souvent dans les écrits de Polybe.

‹3› On peut consulter sur cet usage, commun à tous les peuples barbares, Diodore de Sicile *(lib. V, cap. 29)* et Tite-Live *(lib. X, cap. 26)*. Ce dernier dit : *Gallorum equites pectoribus equorum suspensa gestantes capita, et lanceis infixa, ovantesque moris sui carmine.* L'usage que les Scythes faisoient des têtes de leurs ennemis tués à la guerre, est connu de tous ceux qui ont lu Hérodote *(lib. IV, cap. 64 et 65)*. Les Taures, selon le même historien *(ibid. cap. 103)*, exposoient ces têtes mises au bout d'une perche, au-dessus des cheminées de leurs habitations; et, par une superstition qui ne doit point étonner, ils leur attribuoient la vertu de préserver la maison de toute espèce de malheurs.

résine de cèdre <1>, les faisoient voir aux étrangers <2>, et ils refusoient de les vendre <3> même au poids de l'or. PAGE 198.

Cependant les Romains les ont obligés de renoncer à cette cruauté, comme aux usages qui regardent les sacrifices et les divinations, usages absolument opposés à ce qui se pratique parmi nous. Tel étoit, par exemple, celui d'ouvrir d'un coup de sabre le dos <4> d'un homme dévoué à la mort, et de tirer des prédictions de la manière dont la victime se débattoit. Ils ne faisoient ces sacrifices que par le ministère des druides <5>. On leur attribue encore diverses autres manières d'immoler des hommes, comme de les percer à coups de flèche, ou de les crucifier dans leurs temples; quelquefois ils brûloient des animaux de toute espèce, jetés ensemble avec des hommes, dans le creux d'une espèce de colosse fait de bois et de foin <6>.

<1> C'est ce qu'on appelle improprement *huile de cèdre.* La résine de cèdre étoit l'une des diverses drogues dont se servoient les Ægyptiens pour embaumer les cadavres.

<2> Absolument comme faisoient les Scythes. (Voyez *Herod. lib. IV, cap. 65.*)

<3> Diodore de Sicile *(lib. V, cap. 29)*, qui a emprunté, comme Strabon, toutes ces particularités à Posidonius, nous apprend que les Gaulois conservoient dans des espèces de châsses ces têtes embaumées, et qu'ils les montroient aux étrangers, en se vantant que leurs pères, leurs aïeux ou eux-mêmes avoient refusé tel ou tel prix offert par ceux qui vouloient les acheter.

<4> Diodore de Sicile *(lib. V, cap. 31)* dit, l'*endroit au-dessus du diaphragme;* ce qu'une scholie marginale explique d'une manière singulière, par le *cou.* Au reste, selon Diodore *(ibid. cap. 32)*, ces hommes immolés étoient, pour la plupart, des malfaiteurs ou des prisonniers de guerre. Cette remarque ne justifie point la barbarie de la coutume; mais elle la rend moins atroce que si elle étoit exercée de sang-froid en temps de paix et sur des personnes innocentes de leur nation. En omettant ces circonstances, Strabon a commis une inexactitude. Il est vrai que Cæsar *(lib. VI, c. 16)* dit expressément que quand ils manquoient de malfaiteurs, ils sacrifioient aussi des innocens; mais Cæsar n'avoit-il pas quelque intérêt à exagérer la barbarie des Gaulois ! Solin, en parlant de ces sacrifices, abolis enfin par l'empereur Claude, s'exprime avec plus de circonspection : *Qui, ut aiunt, veri enim periculum ad me non recipio.... humanis litant hostiis.* (Voyez les notes du P. Hardouin sur Pline, *lib. XXX, cap. 1, tome II, pag. 524.*)

<5> Cæsar *(lib. VI, cap. 13)*, en parlant des druides, dit : *Illi rebus divinis intersunt, sacrificia publica ac privata procurant.* Ils exerçoient les mêmes fonctions que les mages chez les Perses, où, selon Hérodote *(lib. I, cap. 132)*, personne ne pouvoit faire un sacrifice sans le ministère d'un mage.

<6> Voici le texte tel que les manuscrits et les imprimés nous le présentent : *Καὶ κατασκευάσαντες κολοσσὸν χόρτου, καὶ* ΞΥΛΟΝ *ἐμβαλόντες εἰς τοῦτον, βοσκήματα κ. τ. λ.*, et dont

§. IV.
Ile adjacente à l'embouchure de la Loire, et femmes qui l'habitent.
PAGE 198.

DANS l'Océan, en face de l'embouchure de la Loire, et non loin de la côte, il existe, dit-on ⟨1⟩, une île habitée par des femmes de la nation des *Namnetes* ⟨2⟩. Ces femmes sont des bacchantes; leur culte consiste dans des initiations et des cérémonies étranges ⟨3⟩, par lesquelles elles cherchent à se rendre propice le dieu Bacchus. Il n'est permis à aucun homme de mettre le pied dans l'île; ce sont elles qui traversent la mer quand elles veulent avoir commerce avec les hommes, et qui s'en retournent ensuite. Elles ont la coutume de défaire une fois par an, en un jour, le toit de leur temple, et de le reconstruire le même jour avant le coucher du soleil, avec les matériaux que chacune d'elles apporte. Si par malheur quelqu'une

le sens, suivant tous les traducteurs, est à-peu-près celui-ci : *Ils mettent un morceau de bois dans un colosse construit de foin, et ils y brûlent des animaux, &c.* Il n'y a que Penzel qui fait dire à Strabon que le colosse de foin étoit entouré de bois, **häufen sie Kolossen von Heu auf, die sie mit Holz umgeben**; comme si le mot ἐμβαλόντες pouvoit avoir la même signification que le περιβαλόντες. Il est très-probable que le texte de Strabon étoit écrit et ponctué de cette manière : Καὶ κατασκευάσαντες κολοσσὸν χόρτου καὶ ΞΥ'ΛΩΝ, ἐμβαλόντες εἰς τοῦτον βοσκήματα κ. τ. λ. D'après ce léger changement, qui ne consiste que dans une seule lettre, Strabon, ou Posidonius, s'accorde avec Cæsar, qui dit *(lib. VI, cap. 16)* : *Immani magnitudine simulacra* (ces *simulacra* sont ce que Strabon appelle des colosses) *habent, quorum contexta viminibus membra vivis hominibus complent* (c'est l'ἐμβαλόντες de Strabon); *quibus succensis, circumventi flammâ exanimantur homines.* Il est possible aussi, pour ne rien dissimuler, que Strabon, n'ayant pas bien entendu Cæsar, ait ponctué ainsi son texte : Καὶ κατασκευάσαντες κολοσσὸν χόρτου, καὶ ΞΥ'ΛΩΝ ἐμβαλόντες εἰς τοῦτον, βοσκήματα, dans le sens de, *Ils brûlent des animaux de toute espèce, jetés ensemble avec des hommes, dans un colosse fait de foin, qu'ils remplissent de bois.*

⟨1⟩ Si la leçon de quelques manuscrits, qui, au lieu de φασὶν *[dit-on]*, portent φησὶν *[dit-il]*, est vraie, il faudra supposer alors que c'est Posidonius que Strabon continue de citer.

⟨2⟩ Le texte porte *Samnites* [Σαμνιτῶν], excepté dans l'édition de Siebenkees, qui a reçu la correction de Tyrwhitt [Ναμνιτῶν] *Namnites* ou *Namnetes*, que j'ai suivie aussi dans ma version. C'est le même peuple dont Strabon a parlé plus haut *(pag. 190)*. Les *Samnites* du texte sont appelés par Denys le Périégète et par Eustathe, son commentateur, *Amnites*, qu'il faut aussi changer en *Namnetes*, si la correction de Tyrwhitt est juste. Cependant, Ptolémée, dans la description de la Lyonnoise, reconnoît deux peuples distincts, les *Samnites*, que Marcianus nomme (vraisemblablement par erreur de copiste) *Sapinites*, et les *Namnites*. Il place les premiers après les *Veneti*, près de la Loire, et les seconds, après les *Aulerci Cenomani*, en leur donnant pour capitale, *Condivicnum* (aujourd'hui *Nantes*).

(3) Le texte porte Ἱλασκομένας...... καὶ ἄλλαις ἱεροποιΐαις Ε'ΞΙΛΕΟΥΜΕ'ΝΑΣ. Comme

les

les laisse tomber, ses compagnes la mettent en pièces, et promènent ses membres déchirés autour du temple ⟨1⟩, en jetant des cris de joie ⟨2⟩ qui ne finissent qu'avec l'accès de leur rage. [On ajoute] qu'il y en a toujours quelqu'une à qui ce malheur arrive. PAGE 198.

§. V. Autre histoire plus fabuleuse.

MAIS l'histoire des corbeaux dont parle Artémidore, est encore plus fabuleuse. Il raconte que, sur la côte baignée par l'Océan, il existe un port nommé *le port des Deux-Corbeaux* ⟨3⟩; qu'on y voit deux de ces animaux qui ont l'aile droite blanchâtre; que les personnes qui ont quelque démêlé entre elles, viennent en ce lieu, y placent sur une éminence une planche, sur laquelle chacune des parties pose séparément des gâteaux; que les corbeaux y volent, et que des deux portions qui leur sont offertes, ils mangent l'une, dispersent l'autre, et que la personne dont la portion est ainsi dispersée, passe pour avoir gagné son procès ⟨4⟩. Tout ce récit d'Artémidore sent trop la fable.

ce dernier mot est le synonyme du premier, ou plutôt qu'il n'en diffère que par la forme et l'addition de la préposition, il est très-probable que Strabon avoit écrit ἘΞΗΛΛΑΓΜΈΝΑΙΣ [*différentes, singulières*, ou, plus littéralement, *étranges*, comme porte ma version]. Cette correction paroît d'autant plus nécessaire, que Strabon lui-même, en parlant un peu plus bas des mystères de Cérès et de Proserpine, célébrés dans une île voisine de celle de Bretagne, de la même manière dont on les célébroit en Samothrace, emploie, comme à dessein, l'expression opposée : Καθ' ἣν ὉΜΟ͂ΙΑ τοῖς ἐν Σαμοθρᾴκῃ.... ἱεροποιεῖται. Ajoutez qu'il s'est servi deux fois de ce même mot ἐξηλλαγμένος au commencement de ce livre *(pag. 176)*.

⟨1⟩ Tous les traducteurs disent, *portent ses membres dans le temple*. Il n'y a que la version Italienne qui exprime fidèlement le texte, περὶ τὸ ἱερὸν [*intorno al tempio*]. C'étoit une espèce de danse religieuse que ces furieuses exécutoient autour du temple, portant les membres de leur compagne. Heureusement ce n'est qu'une fable; et il faut croire, pour l'honneur de l'humanité, que l'histoire d'Orphée dans la Thrace, et celle de Penthée dans la Grèce, déchirés également par des bacchantes, ne sont non plus que des fables.

⟨2⟩ Le texte porte, *avec evasme*. L'*evasme* (auquel répond en partie l'*ovatio* des Latins) étoit une espèce de cri de joie, ainsi nommé du son même du cri *eva* ou *evohe*, et qui étoit particulier aux dévotes de Bacchus, connues sous le nom de *bacchantes* ou *mænades*. Ce dernier mot signifie *furieuses*.

⟨3⟩ Il est très-possible que ce prétendu *port des Deux-Corbeaux* soit le port même de Nantes, et que les deux rives de la Loire qui le terminent par leurs pointes recourbées en forme de becs, aient donné lieu à la fable des deux corbeaux. *Voyez* ce qui a été dit plus haut *(liv. III, tom. I, pag. 482*, not. 2*)* sur la signification du mot κόραξ [*corbeau*].

⟨4⟩ C'est une preuve de plus de la mal-

§. VI. Ile voisine de l'île de Bretagne, où l'on célèbre les mystères de Cérès et de Proserpine.

PAGE 198.

IL y a plus de probabilité dans ce qu'il rapporte de Cérès et de Proserpine. Il dit que, dans une île voisine de celle de Bretagne, on célèbre les mystères de ces déesses de la même manière dont ils sont célébrés en Samothrace. On peut encore regarder comme une chose croyable [ce qu'il dit de] cet arbre de la Gaule ‹1›, semblable au figuier, et dont le fruit présente

PAGE 199.

la forme du chapiteau d'une colonne Corinthienne. Quand on coupe ce fruit, il en sort un suc mortel, dont on se sert pour empoisonner les flèches.

Tout le monde sait que les Gaulois aiment les disputes ‹2›;

adresse de celui qui avoit inventé ce conte ridicule. La dispersion de l'offrande devoit, au contraire, être un signe défavorable à celui qui offroit. C'est d'après ce principe, qui paroît plus naturel, qu'on tiroit les bons ou les mauvais augures de la direction que prenoit la fumée des victimes. Montoit-elle en ligne droite sans se répandre autour de l'autel; c'étoit un signe que la divinité étoit propice aux vœux de celui qui faisoit le sacrifice. Au reste, cette fable des deux corbeaux a l'air d'une parodie du sacrifice et de *la fête des Dædales* qui se faisoient chez les Platéens en Grèce (Voyez *Pausan. lib. IX, cap. 3, pag. 716*), ou des offrandes que les *Heneti* de l'Adriatique faisoient aux corneilles dans le temps des semailles. (Voyez *Aristotel. de Mirabil. auscultationib. cap. 129.*)

‹1› *De la Gaule,* d'après notre texte, conforme aux deux anciennes versions Latine et Italienne, ἐν τῇ Κελτικῇ *[in Celtica].* Il n'y a que Xylander qui prétend, on ne sait pas trop sur quel fondement, qu'il faut lire ἐν τῇ Βελγικῇ *[dans la Belgique].* Mais cette variante, si elle a jamais existé, est peu importante. Il n'en est pas de même de l'arbre dont Strabon parle ici, d'après Artémidore, et dont il est bien difficile de déterminer l'espèce. L'ancien traducteur Latin, au lieu de, *dont le fruit présente la forme du chapiteau d'une colonne Corinthienne,* a dit, *dont le fruit ressemble à celui du cornouiller;* et cette erreur n'a pas laissé de se propager. (Voyez *Paucton. Metrolog. pag. 604.*) On a déjà parlé du poison dont se servoient les Ibères pour se donner la mort en cas d'événement malheureux. *(Liv. III, pag. 486 et 487* de notre version.*)* Quant à celui dont les Gaulois frottoient leurs flèches, Pline et Aulugelle prétendent que c'étoit l'ellébore, plante très-connue, et qui n'a rien de commun avec l'arbre d'Artémidore. *(Voyez* Beckmann sur le livre d'Aristote, *de Mirabilib. auscultat. pag. 178-179.)*

‹2› Diodore de Sicile *(lib. V, cap. 28)* dit : « Les Gaulois ont coutume de disputer » entre eux pour les causes les plus frivoles, » même pendant qu'ils prennent leurs repas; » et il arrive souvent que l'on sort du repas » pour aller se battre en duel. » Ceci confirme le texte de Strabon, φιλόνεικοι *[amateurs de disputes].* Bréquigny, choqué vraisemblablement de cette transition brusque de l'amour des disputes à la pédérastie, qui suit immédiatement dans le texte, a traduit, *les Gaulois aiment les garçons,* comme s'il vouloit lire φιλόνεοι. Mais, outre que ce terme est équivoque, il est peu vraisemblable que Strabon ait passé sous silence l'*amour des disputes,* qui tenoit une place principale parmi les mœurs de la nation. S'il falloit changer quelque chose au texte, on auroit

on sait également que chez eux les jeunes gens se prostituent, sans que cela soit regardé comme une action honteuse <1>. PAGE 199.

Éphore étend trop loin les limites de la Gaule, en comprenant sous ce nom la plus grande partie de ce que nous appelons aujourd'hui l'*Ibérie* *, même jusqu'à Gadès ** <2>. Il ajoute que les Gaulois font grand cas des Grecs <3>; et il rapporte, au sujet des

* L'Espagne.
** Cadiz.

pu, avec plus de vraisemblance, au lieu de *φιλόνεικοι*, lire *φίλοινοι [ils aiment le vin]*; passion dont Diodore parle aussi *(lib. V, cap. 26)*. La transition alors de l'amour du vin à celui des garçons ne seroit pas plus extraordinaire que ne le sont, dans Anacréon, les chansons qu'il adresse à sa coupe et à son Bathylle. Mais, encore une fois, il n'y a rien à changer au texte.

<1> Il est inutile, comme l'observe Casaubon, de chercher à absoudre les Gaulois de cette accusation. Outre Strabon, Diodore de Sicile [1] et Athénée [2] en parlent. Aristote [3] fait la remarque que les peuples qui ne connoissent d'autre métier que celui des armes, sont portés à l'amour des femmes ou à la pédérastie. On pourroit expliquer le penchant de ceux qui sont portés plutôt à cette dernière passion, par l'asservissement plus ou moins dur où les femmes sont réduites chez presque tous les peuples barbares [4].

<2> Sur le sens dans lequel Éphore prenoit le nom de *Celtes*, voyez ce que Strabon a dit plus haut *(lib. I, pag. 34;* de notre version, *tom. I, pag. 70)*.

— Si le passage d'Éphore dont parle Strabon, est celui que Cosmas nous a conservé dans sa *Topographie Chrétienne, pag. 148-149* de l'édition de Montfaucon, il seroit possible que Strabon l'eût mal compris.

Éphore, considérant l'ensemble des parties de la *Terre - habitée* connues de son temps, avoit dit que ses extrémités étoient peuplées, au nord par les Scythes, au midi par les Éthiopiens, au levant par les Indiens, au couchant par les Celtes. Dans cette énumération symétrique, Éphore n'a voulu parler que des peuples les plus généralement répandus dans chacune des quatre plages de la terre, sans s'astreindre à des subdivisions particulières. Les Celtes paroissent avoir occupé jadis presque toute l'Europe avant que les nations Scythiques s'y fussent répandues, et qu'elles eussent obligé une partie des Celtes à chercher d'autres habitations dans l'Asie et l'Afrique, où les Grecs les ont connus sous les noms de *Galatæ* et de *Galli*. L'Espagne étoit peuplée de Celtes avant que les Ibères, nation Caucasienne et Scythique, fussent venus se mêler avec eux, et donner à une très-grande partie de l'Espagne le nom de *Celtibérie*, dans lequel la dénomination de Celtes précède, comme étant plus ancienne, celle des Ibères. La Gaule a été le pays où les Celtes se sont maintenus le plus longtemps; les Grecs et les Romains les y ont trouvés, et il est tout simple qu'ils lui aient laissé le nom de *Celtique* en particulier : mais il ne s'ensuit pas que les Celtes aient toujours été confinés dans cette contrée. Ainsi Éphore a pu dire que les Celtes s'étendoient jusqu'à Cadiz, sans qu'on puisse en inférer qu'il portoit jusque-là les limites de la Celtique proprement dite, ou la Gaule dont parle Strabon. G.

<3> Cela pourroit bien s'expliquer par la manière dont Arganthonius, roi du *Tartessus* (qui, selon l'hypothèse d'Éphore, faisoit partie de la Celtique, ou du moins devoit être habité par des Celtes), reçut les négocians

[1] Lib. V, cap. 32. = [2] Lib. XIII, pag. 603. = [3] *Politic.* lib. II, cap. 9. = [4] *Voyez* la note 4, *pag. 66.*

Page 199. premiers, plusieurs autres particularités qui ne sont point conformes à l'état actuel de ce peuple : tel est, par exemple, ce qu'il dit du soin avec lequel les Gaulois évitent d'engraisser et d'avoir le ventre saillant, ainsi que de l'usage de punir tout jeune homme dont le corps excède la mesure d'une ceinture [destinée à cette épreuve] ‹1›.

Mais c'est assez parler de la Gaule transalpine.

Grecs de Phocée, par les conseils qu'il leur donna d'abandonner leur patrie pour venir habiter dans ses états, et enfin par les secours généreux qu'il leur offrit pour fortifier leur ville et la mettre à l'abri d'une surprise de la part des Perses. (Voyez *Hérodote, lib. I, cap. 163.*)

‹1› Nicolas de Damas attribue cette coutume aux Ibères, soit qu'il ait considéré les Ibères et les Celtes comme ne formant qu'un peuple dispersé sur toute la partie occidentale de la terre, soit qu'il ait voulu désigner les Celtes qui avoient passé en Ibérie, où ils prirent le nom de Celtibères. Une pareille coutume avoit lieu chez les Spartiates ; les jeunes gens y étoient obligés de se présenter de temps en temps devant les éphores. S'ils avoient l'habitude du corps telle que devoit l'avoir un Spartiate, ils étoient loués ; si au contraire ils paroissoient trop gras, on les punissoit. (Voyez *Athen. lib. XII, pag. 550*, et *Ælian. V. H. lib. XIV, cap. 7.*) De même à Rome, les censeurs veilloient à ce que les chevaliers ne fussent gras outre mesure : celui qui péchoit par trop d'embonpoint, étoit puni de la perte de son cheval. (Voyez *Aulugelle, Noct. Att. lib. VII, cap. 22.*)

CHAPITRE V.

DESCRIPTION de l'île de Bretagne. — Ses produits. — Ses habitans; leurs mœurs et leur gouvernement. — Expéditions de Cæsar contre eux. — Autres îles voisines de l'île de Bretagne; île d'Iernè, ses habitans et leurs mœurs. — Ile de Thulé.

§. I.er Description de l'île de Bretagne.

PAGE 199.

QUANT à l'île de Bretagne *, elle a la forme d'un triangle, dont le plus grand côté est parallèle à la côte de la Gaule, et absolument de la même longueur que cette côte : car l'espace compris entre les embouchures du Rhin et l'extrémité septentrionale des Pyrénées attenante à l'Aquitaine, a environ 4300 ou 4400 stades; et cette longueur est précisément celle de la côte de l'île de Bretagne, depuis *Cantium*, qui est en face des bouches du Rhin, et qui forme le point le plus oriental de cette île, jusqu'au cap le plus occidental opposé à l'Aquitaine et aux Pyrénées. C'est la moindre distance qu'il y ait de ces montagnes au Rhin. J'ai déjà remarqué que la plus grande distance alloit jusqu'à 5000 stades. Cette différence vient probablement de ce que le cours du Rhin et les Pyrénées qui lui sont parallèles [abandonnant cette position respective], se rapprochent un peu, par leurs extrémités, du côté de l'Océan ‹1›.

* L'Angleterre.

‹1› D'après ce que dit Strabon, il paroît avoir confondu le cap septentrional des Pyrénées avec le cap Saint-Mahé qui est voisin de Brest, et que Pythéas et Ératosthène avoient connu sous le nom de promontoire *Calbium*.

La preuve de la méprise de Strabon se trouve dans les mesures qu'il donne. Il dit que la côte de l'Angleterre est parallèle à celle de la Gaule, et qu'elles ont l'une et l'autre de 4300 à 5000 stades de longueur. Or, en employant le plus grand des stades que les anciens aient connus, celui de 500 au degré, on trouvera, en suivant exactement les rivages, depuis le cap Machicaco, l'ancien promontoire *Oeaso*, formé par l'extrémité nord des Pyrénées, jusqu'au cap Saint-Mahé, 540 minutes de l'échelle des latitudes, qui valent 4500 stades, ou 180 lieues de 20 au degré. Et comme depuis le cap Saint-Mahé jusqu'à l'ancienne embouchure du Rhin près de Leyde, on trouve aussi, en

PAGE 199. Il y a quatre endroits où l'on s'embarque ordinairement pour passer du continent à l'île de Bretagne; ce sont les embouchures du Rhin, de la Seine, de la Loire et de la Garonne. Cependant, ceux qui partent du premier de ces endroits, s'embarquent non pas précisément aux embouchures du Rhin, mais dans le pays des *Morini*, qui confinent aux *Menapii* ‹1›, et chez lesquels on trouve le port *Itius* ‹2›, où Cæsar rassembla sa flotte pour passer dans l'île de Bretagne. Il en partit de nuit, et y aborda le lendemain à la quatrième heure après le lever du soleil ‹3›, faisant pendant cet espace de temps la traversée de 320 stades qui séparent la Gaule de l'île de Bretagne ‹4›. Il trouva dans cette île les campagnes couvertes de blé.

évitant les petites sinuosités, 5000 stades ou 200 lieues environ, Strabon aura cru que les deux mesures de 4400 et de 5000 stades appartenoient aux mêmes rivages : c'est pourquoi il n'a donné aux côtes de la Gaule baignées par l'Océan, que la moitié de l'étendue qu'elles devoient avoir; et c'est ce qui lui a fait transporter les embouchures de la Garonne et de la Loire dans *la Manche* ou le bras de mer qui est en face de l'Angleterre.

Quant à la longueur de la côte méridionale de l'Angleterre, depuis le promontoire *Cantium*, le cap de Kent, jusqu'au Land'send, où se termine ce côté, elle est d'environ 360 minutes de degré, qui valent aussi 5000 stades : mais ce sont des stades de 833 $\frac{1}{3}$ au degré, comme je l'ai dit à la *page 156* du premier volume. Ils ne valent que 120 lieues; et c'est pour n'avoir pas distingué la différence de ces stades, que Strabon a cru les deux côtes dont je parle, égales entre elles.

Ces méprises lui ont fait penser que le détroit Britannique s'étendoit depuis le Rhin jusqu'aux Pyrénées; que l'on pouvoit partir indifféremment des embouchures de la Garonne, de la Loire, de la Seine, ou du Rhin, pour se rendre en Angleterre, et que ce détroit n'avoit, dans toute sa longueur, que les six lieues de large, ou les 320 stades, qu'il lui connoissoit dans l'endroit le plus resserré. *Voyez* la note 7, *pag. 52*.

Dans mes *Recherches sur les côtes occidentales de l'Europe*, je fais voir que les mesures employées par Ptolémée, dans sa carte de la Gaule, sont d'accord avec celles de Strabon, particulièrement pour la distance du promontoire *Oeaso* au promontoire *Gobœum*, aujourd'hui cap Gob-estan, près d'Audierne.

Voyez, au surplus, dans le premier volume, les notes 3 et 4 de la *page 156*, les notes 1 et 2 de la *page 157*, et les notes 5, 6 et 7 de la *page 329*. G.

‹1› Les côtes occupées par les *Morini* s'étendoient depuis la Canche jusqu'à l'Yser.

Les *Menapii* occupoient le Brabant. G.

‹2› L'opinion la plus généralement suivie place le port *Itius* à Wissant, près et à l'ouest du cap Grisnez. G.

‹3› Cæsar passa deux fois dans l'île de Bretagne : la première fois, il partit vers minuit, et arriva à la quatrième heure du jour; la seconde fois, il partit à l'entrée de la nuit, et n'arriva que le lendemain à midi, parce que, vers minuit, le vent lui avoit manqué. G.

‹4› *Voyez* la note 7, *pag. 52*.

§. II.
Produits de l'île de Bretagne.
PAGE 199.

LA meilleure partie de l'île est en bois, et en plaines, au milieu desquelles on rencontre beaucoup de coteaux. Elle produit du blé, du bétail, de l'or, de l'argent et du fer <1>. Outre ces productions, on en exporte des esclaves, d'excellens chiens de chasse, et des cuirs. Les Gaulois se servent de ces chiens pour la guerre, comme ils y dressent ceux de leur propre pays.

PAGE 200.

§. III.
Habitans de l'île de Bretagne; leurs mœurs et leur gouvernement.

LES hommes de l'île de Bretagne sont moins blonds et moins robustes, mais d'une plus haute taille que les Gaulois. J'ai vu à Rome des jeunes gens de ce pays qui, quoiqu'ils eussent à peine atteint l'âge de puberté <2>, surpassoient d'un demi-pied les hommes les plus grands qu'il y eût dans cette ville. Ils avoient cependant les jambes tournées en dehors <3>, et le reste du corps mal dessiné.

Ils ressemblent aux Gaulois, quant aux mœurs <4>, si ce n'est qu'ils sont plus barbares et moins intelligens que ces derniers : on en trouve parmi eux de si ignorans, qu'ayant du lait

<1> Selon Cæsar *(lib. V, cap. 12)*, les produits de l'île de Bretagne consistoient en bestiaux, en étain (qu'il appelle du nom de *plomb blanc*) et en fer. On y trouvoit toute sorte de bois, excepté le hêtre et le sapin. Ces faits, fondés sur l'observation, appartiennent à l'histoire ; mais ceux qui aiment le merveilleux y ont ajouté que tous les fruits à noyaux ou à pepins, dans la grande Bretagne, n'avoient ni noyaux ni pepins. *(Voyez* Scymn. de Chio, *apud Apollon.* edit. Meurs. *cap. 15, pag. 18.)*

<2> Le mot Grec ἀντίπαιδες est synonyme de πρόσηβοι, comme on peut s'en convaincre en confrontant deux passages du *Songe* de Lucien. L'un et l'autre signifient des jeunes gens entrés à peine dans l'âge de puberté.

<3> Les Grecs appeloient βλαισὸς un homme qui a les jambes tournées en dehors, et par opposition, ῥαιβὸς, celui qui les a tournées en dedans. Il est remarquable que les Romains se soient servis de ce même mot βλαισὸς *[blæsus]* pour exprimer un vice du corps différent, comme celui de *bègue ;* et c'est précisément ce qui a induit en erreur les anciens traducteurs de Strabon; car Guarinus rend ici ce mot par *linguâ balbutientes*, et le traducteur Italien, par *balbettanti.*

<4> Sur-tout, ceux qui habitoient la côte du cap *Cantium*, qui, suivant Cæsar *(lib. V, cap. 14)*, avoient des mœurs plus douces et peu différentes de celles des Gaulois. La même chose est rapportée par Diodore de Sicile *(lib. V, cap. 22)* pour ceux du cap *Belerium :* il attribue leur douceur au commerce des étrangers qui venoient acheter leur étain.

PAGE 200. en abondance, ils ne savent point en faire du fromage. Ils ignorent également l'art du jardinage, ainsi que d'autres opérations d'agriculture <1>.

L'île est divisée en divers états monarchiques <2>. A la guerre, la plupart se servent de chars <3>; usage qui a aussi lieu chez quelques peuples de la Gaule. Les bois leur tiennent lieu de villes. Après avoir formé une vaste enceinte d'abatis d'arbres, ils y construisent des cabanes pour leur demeure <4>, et des étables pour loger leurs troupeaux : mais ce n'est que pour peu de temps <5>.

Leur climat est moins sujet aux neiges qu'aux pluies. Celles-ci ne cessent que pour faire place à des brouillards si longs et si épais, que, dans toute la journée, on n'y aperçoit le soleil que pendant les trois ou quatre heures du milieu du jour. Les *Morini* [dans la Gaule], les *Menapii* et tous leurs voisins, éprouvent le même phénomène.

§. IV. Expéditions de Cæsar contre eux.

CÆSAR passa deux fois dans l'île de Bretagne; mais il en revint bien vîte, sans y avoir rien fait de remarquable, ni pénétré bien avant dans le pays. Il fut obligé de prendre ce parti à cause des troubles survenus dans la Gaule, tant parmi les barbares que parmi ses propres soldats, et pour avoir perdu une grande partie de sa flotte <6> par de fortes marées arrivées en pleine lune. Néanmoins

<1> Il est ici question sur-tout de ceux qui étoient éloignés des côtes : *Interiores plerique frumenta non serunt, sed lacte et carne vivunt, pellibusque sunt vestiti*, dit Cæsar *(lib. V, cap. 14)*.

<2> Dans le seul département de *Cantium*, il y avoit quatre rois, selon Cæsar *(lib. V, cap. 22)*. Malgré leur nombre, tous ces petits rois ou princes vivoient entre eux en paix, si l'on en croit Diodore de Sicile *(lib. V, cap. 21)*.

<3> Cæsar donne le nom d'*esseda* à ces chars des habitans de l'île de Bretagne; et Diodore de Sicile *(ibid.)* les compare à ceux dont se servoient les héros Grecs dans la guerre de Troie.

<4> *Oppidum*, dit Cæsar *(ibid. cap. 21)*, *Britanni vocant, quum sylvas impeditas vallo atque fossâ munierunt; quò, incursionis hostium vitandæ caussâ, convenire consueverunt.*

<5> C'est-à-dire, ils y restent, à la manière de tous les peuples nomades, tant qu'il y a de l'herbe pour leurs troupeaux. Dès qu'elle est consommée, ils se transportent dans des lieux qui ne sont pas encore dégarnis de leur pâturage.

<6> Elle étoit composée de mille vaisseaux, suivant Cotta *(apud Athen. lib. VI,*

il n'avoit pas laissé de remporter deux ou trois victoires sur les habitans de cette île, quoiqu'il n'eût passé la mer qu'avec deux légions seulement; et il revint, emmenant des otages, des esclaves, et une grande quantité de butin. Quant à l'état actuel des choses, quelques-uns des princes de cette île se sont concilié la bienveillance d'Auguste par des ambassades, des marques de respect, et des offrandes qu'ils consacrèrent dans le Capitole, au point qu'ils ont attaché en quelque sorte l'île toute entière aux Romains. Ils ne leur payent encore que quelques droits sur les marchandises qu'ils transportent de chez eux dans la Gaule, comme sur celles qu'ils exportent de cette dernière, et qui consistent en colliers et en bracelets d'ivoire, en ambre ‹1›, en vases de cristal, et autres quincailleries de cette espèce; et ces droits ne leur sont pas extrêmement onéreux: c'est pourquoi il n'est pas même besoin de s'assurer de l'île par une garnison; au lieu que si l'on s'avisoit de les soumettre à des taxes, il faudroit au moins y entretenir une légion et quelque cavalerie. Or l'entretien de cette troupe absorberoit le produit des taxes, d'autant plus qu'en les imposant, on seroit obligé de diminuer les droits d'entrée et de sortie; sans parler du danger auquel on s'exposeroit si, pour la perception des taxes, il falloit employer la force.

PAGE 200.

PAGE 201.

§. V.

Autres îles voisines de l'île de Bretagne, &c.

AUTOUR de l'île de Bretagne, il existe d'autres petites îles.

cap. 21). La grande perte dont parle Strabon n'eut lieu qu'avant le premier retour de Cæsar dans la Gaule, comme celui-ci nous l'apprend lui-même *(Cæs. lib. IV, cap. 28. sq.)*. Quant à son second retour, il se contente de dire que c'étoit à cause des troubles survenus dans la Gaule, *propter repentinos Galliæ motus (id. lib. V, cap. 22).*

‹1› *En ambre.* Le texte dit, *linguria*, substance dont Strabon parlera encore dans la suite *(pag. 202)*. Le mot *bracelets* exprime le mot Grec ψέλια ou ψέλλια, et non pas le ψάλια du texte, qui signifie *bride*, ou plutôt le *mors de la bride.* Ce léger changement est autorisé par le mot *colliers* qui précède. C'est aussi le sens que Saumaise a suivi dans cet endroit de Strabon, quoiqu'il prétende que les écrivains ne font aucune différence entre ψέλιον et ψάλιον. Xylander a rendu le ψάλια du texte par *frenorum ornamenta ;* et Guarinus, ainsi que le traducteur Italien, l'ont entendu des *ciseaux.*

Page 201. Il y a outre celles-ci, l'île d'*Ierne* <1>, d'une étendue considérable, plus longue que large <2>, et située près de la première, au nord <3>. Nous n'avons rien de certain à rapporter sur cette île, si ce n'est que ses habitans sont encore plus sauvages que ceux de l'île de Bretagne. Ils sont anthropophages, et [d'ailleurs] très-voraces <4> ; ils mangent les cadavres des auteurs de leur vie <5>, et regardent cela comme une action bien louable. Il en est de même de l'usage d'avoir publiquement <6> commerce avec

<1> Cæsar l'appelle *Hibernia ;* Ptolémée, *Ivernia ;* Méla, *Iuverna*, et Diodore de Sicile, *Iris.* Ce dernier nom s'accorde avec celui d'*Ire-land*, que ses habitans lui donnent aujourd'hui.

<2> Je lis *προμήκης μᾶλλον ἢ πλάτος ἔχουσα [plus longue que large]*, au lieu de *προμήκης, μᾶλλον δὲ πλάτος ἔχουσα*, ou, suivant les anciennes éditions et notre manuscrit, *προμήκης μᾶλλον πλάτος ἔχουσα.* La correction de Casaubon, *προμήκης μὲν, ἀλλ' οὐ πλάτος ἔχουσα*, s'éloigne trop du texte ; et d'ailleurs elle ne présente pas tout-à-fait le même sens. La nôtre a été sentie aussi par Xylander, quoiqu'il n'osât la suivre dans sa version.

<3> L'Irlande ou *Ierne*, selon Strabon, étoit plus étendue dans le sens des longitudes que dans celui des latitudes. Il plaçoit cette île à 52° 25′ 42″ de l'équateur ; ce qui est juste pour les parties méridionales de l'Irlande. Et comme il abaissoit les parties septentrionales de l'Angleterre à 48° 34′ 17″ de latitude, il en concluoit qu'*Ierne* étoit plus au nord que la Bretagne. *Voyez* tom. I, *pag. 188*, not. 4, 5 ; *pag. 199*, not. 3 ; *pag. 317*, not. 1, &c. G.

<4> Au lieu de *πολυφάγοι [grands mangeurs* ou *voraces]*, l'abréviateur de Strabon porte, *ποηφάγοι [mangeurs d'herbes ou de légumes]*. La fausseté de cette leçon est rendue claire par le terme même d'*anthropophages* qui a précédé. S'il en restoit quelque doute, ce que dit Hérodote *(lib. III, cap. 99 et 100)* pourroit le dissiper. Après avoir parlé de ceux des Indiens qui se nourrissoient de chairs d'animaux crues (*κρεῶν ἐδεσταὶ ὠμῶν*), et qui tuoient leurs malades pour les manger, cet historien nous apprend qu'il existoit d'autres Indiens qui vivoient d'herbes, et qui ne se permettoient de tuer aucun animal, *οὔτε κτείνουσι οὐδὲν ἔμψυχον*... ΠΟΙΗΦΑΓΕ΄ΟΥΣΙ *δέ.* Ainsi, Casaubon n'avoit aucune raison de balancer entre le *πολυφάγοι* et le *ποηφάγοι* de Strabon.

<5> Nous venons de voir (note précéd.), d'après Hérodote, qu'il y avoit des Indiens qui tuoient leurs malades pour les manger ; mais la coutume des habitans d'*Ierne* a un rapport plus direct avec ce que ce même historien raconte *(lib. I, cap. 216, et IV, cap. 26)* des Massagètes et des Issédons. Chez ces derniers, dès qu'un père de famille venoit à mourir, tous les parens se rendoient à la maison du défunt ; ils y immoloient plusieurs animaux, les dépeçoient, en mêloient les morceaux avec ceux du corps du père, mis également en pièces, et s'en régaloient.

<6> Strabon entend par *publiquement* ce qu'Hérodote exprime par Μίξιν *ἐμφανέα, καθάπερ τοῖσι προβάτοισι [concubitum, sicuti pecoribus, in propatulo esse].* Et cet historien attribue ce commerce honteux des deux sexes à plusieurs peuples du mont Caucase et de l'Inde *(Herodot. lib. I, cap. 203, et III, 101).* Les Massagètes, les Agathyrses, et en Libye les Nasamones, les Gindanes et les Auséens, n'étoient guère plus délicats

les femmes, sans en excepter leurs mères et leurs sœurs ‹1›. PAGE 201.
Cependant nous n'avançons tout cela que d'après des relations qui ne méritent pas grande confiance, quoique l'usage de manger de la chair humaine existe aussi chez les Scythes, et qu'on rapporte d'ailleurs que les Gaulois, les Ibères et bien d'autres peuples en ont mangé dans les fâcheuses extrémités des siéges ‹2›.

§. VI. Ile de Thulé. * L'Islande.

Ce qu'on débite de Thulé * est encore moins certain, à cause de l'extrême éloignement de cette île; car on la regarde comme la plus septentrionale de toutes celles que l'on connoît. Quant à ce que dit Pythéas, soit de cette île, soit des autres lieux qui l'avoisinent, il est aisé de reconnoître la fausseté de ses récits, en

sur ce point. *(Idem, lib. I, cap. 216, IV, 104, 172, 176, 180 et suiv.*, et *Mela, lib. I, cap. 8.)* On raconte la même chose des Mossyniques. *(Scymn. Ch. pag. 52; Diod. Sic. lib. XIV, cap. 30; Mela, lib. I, cap. 19.)* Ainsi, de l'orient à l'occident, et du septentrion au midi, chez tous les peuples barbares, la chasteté étoit une vertu inconnue.

‹1› Cæsar rapporte *(lib. V, pag. 14)* comme un usage commun à tous les habitans de l'île de Bretagne, celui d'épouser leurs mères, leurs filles et leurs sœurs. Suivant lui, dix ou douze personnes avoient commerce avec la même femme; et les enfans qui provenoient de ce commerce, étoient censés appartenir à celui qui l'avoit connue le premier. Selon Hérodote *(lib. IV, cap. 180)*, ceux qui habitoient autour du lac Tritonis en Libye, chez lesquels une pareille coutume avoit lieu, ne reconnoissoient pour leurs enfans que ceux qui leur ressembloient. Méla *(lib. I, cap. 8)* raconte la même chose des Garamantes, autre peuple Libyen; et Nicolas de Damas, des Liburniens en Illyrie. Quant au commerce entre parens, Strabon nous dira dans la suite *(lib. XVI, pag. 783)* que cette coutume étoit en vigueur chez les Arabes. Elle étoit pareillement établie chez les Grecs, dans les temps qui avoient précédé leur civilisation. Dans Homère [1], on voit les six fils d'Æolus épouser leurs six sœurs; et Jupiter lui-même est le frère et l'époux de Junon [2]. Dans la suite, ces alliances tombèrent en désuétude, à mesure que les mœurs s'adoucirent, au point qu'Euripide [3] les reproche à tous les peuples barbares en général. Cependant, chez les Athéniens, il étoit permis d'épouser sa sœur, quand elle n'étoit pas une sœur utérine. Si l'on en croit Philon, tout le contraire avoit lieu chez les Spartiates; ils pouvoient épouser les sœurs utérines, mais non pas celles qui avoient le même père. *(Lamb. Bos, Antiq. Græc. pars IV, cap. 1.)*

‹2› Ce qui étoit arrivé aux Gaulois pendant la guerre qu'ils avoient à soutenir contre les Cimbres et les Teutons *(Cæsar, lib. VII, cap. 77)*; et en Ibérie, aux habitans de Numance, assiégés par Scipion *(Valer. Max. lib. VII, cap. 6)*. La ville de Potidée dans la Grèce, essuya une pareille calamité *(Thucydid. lib. II, cap. 70)*.

[1] *Homer. Odyss.* lib. X, vers. 7. = [2] *Iliad.* lib. XVI, vers. 432. = [3] *Euripid. Androm.* vers. 173-175.

PAGE 201. les comparant avec ce qu'il a débité des pays qui nous sont connus. Si tout ce qu'il dit sur ces derniers, est, pour la plupart, faux ‹1›, à combien plus forte raison en aura-t-il imposé en parlant des pays séparés de nous par de si grandes distances ‹2› ! Néanmoins, pour ce qui regarde la position géographique de ces lieux par rapport au ciel, il paroît raisonner assez conformément aux principes de l'astronomie. Il dit très-bien aussi, en parlant des peuples voisins de la zone glaciale, qu'ils manquent absolument ou qu'ils n'ont que fort peu de fruits cultivés et d'animaux domestiques ; qu'ils se nourrissent de millet, d'herbes, de fruits et de racines sauvages ‹3› ; que ceux qui ont du blé et du miel [non-seulement se nourrissent de ces denrées, mais] en tirent aussi leur boisson ‹4› ; qu'enfin, comme ils n'ont guère de soleil sans nuages, et que les pluies y sont fréquentes, ils ne peuvent se servir d'aires découvertes pour leurs grains, mais ils en transportent et battent les épis dans de vastes granges.

‹1› Voyez *tom. I, pag. 157,* not. 3. G.

‹2› Pythéas plaçoit *Thulé* sous le 66.e degré de latitude nord; c'est la hauteur des parties septentrionales de l'Islande. *Voyez* tom. I, *pag. 314.*

La plupart des reproches que Strabon fait à Pythéas sur ce que celui-ci avoit écrit de *Thulé,* viennent, 1.° de ce que Strabon s'étoit imaginé que le froid rendoit la terre inhabitable au-dessus du 54.e degré de latitude; 2.° de ce que les navigateurs de son temps, ne passant plus au-delà de l'Irlande, l'existence de *Thulé* leur étoit inconnue. *Voy.* tom. I, *pag. 156.* G.

‹3› Le texte dit, κέγχρῳ δὲ, καὶ ἌΛΛΟΙΣ λαχάνοις, καὶ καρποῖς καὶ ῥίζαις, ce qu'on peut traduire littéralement, *de millet et d'autres herbes, de fruits et de racines.* Mais il est probable qu'il faut lire, ἈΓΡΙΟΙΣ *[sauvages],* et rapporter cette épithète aux herbes, aux fruits et aux racines, par opposition aux *fruits cultivés [καρπῶν ἡμέρων]* dont Strabon vient de parler.

‹4› C'étoit vraisemblablement une espèce de bière faite avec du froment et du miel, semblable à la boisson nommée *corma,* qui étoit en usage chez les Gaulois. Posidonius *(apud Athen. lib. IV, pag. 152)* appelle cette dernière ζῦθος πύρινον μετὰ μέλιτος ἐσκευασμένον *[de la bière de froment préparée avec du miel].* Il ajoute que c'étoit la boisson de ceux d'entre les Gaulois qui n'avoient pas les moyens de se procurer du vin, et que les plus pauvres en retranchoient même le miel. Diodore de Sicile *(lib. V, cap. 26)* ne diffère de Posidonius qu'en ce que, au lieu de froment, il nomme l'orge : πόμα κατασκευάζουσιν ἐκ τῆς κριθῆς, κ. τ. λ.

CHAPITRE VI.

Description des Alpes, et des peuples qui les habitent. — Côte depuis Monaco jusqu'à la Tyrrhénie. — Fleuves qui sortent du sommet des Alpes. — Peuples qui habitent les Alpes du côté de l'Italie. — Les Salassi ; *leurs mines d'or ; leurs brigandages et leurs guerres. — Peuples qui habitent les Alpes du côté de l'orient et du midi. — Autres habitans des Alpes du côté de la mer Adriatique. — Animaux des Alpes. — Chemins d'Italie à la Gaule transalpine par les Alpes. — Mines d'or chez les* Taurisci-Norici. *— Étendue et hauteur des Alpes.*

§. I.er Description des Alpes, et des peuples qui les habitent. PAGE 201.

Après avoir parlé de la Gaule au-delà des Alpes, et des peuples qui l'occupent, je dois parler des Alpes mêmes et de ceux qui les habitent. Je ferai ensuite la description de toute l'Italie, en observant l'ordre que nous indique la position naturelle de ce pays.

Les Alpes commencent, non au port de Monaco, comme quelques-uns l'ont prétendu, mais aux environs de Gênes, ville de commerce des Liguriens, et aux marais nommés les *Vada Sabatia* * ‹1›, [presque] à l'endroit d'où sortent les Apennins : car ces derniers commencent à la ville de Gênes, éloignée seulement de 260 stades des *Vada Sabatia*. A 370 stades de

* *Vadi* ou Savone. PAGE 202.

‹1› C'est bien à Monaco que se trouve l'extrémité méridionale de la principale crête des Alpes. Mais Strabon considérant la masse entière de ces montagnes, ainsi que leurs ramifications, les fait commencer entre Gênes et Savone. C'est en effet du groupe situé entre ces deux villes que partent, à droite, l'Apennin, qui se prolonge dans toute la longueur de l'Italie ; et à gauche, les Alpes, dont les branches s'étendent, à l'ouest, jusqu'aux environs d'Aix et de Marseille, au nord jusqu'à l'Helvétie, et de là vers l'est jusqu'aux frontières de l'Istrie et de la Dalmatie : de sorte qu'en formant un vaste circuit, ces montagnes séparent l'Italie de la Gaule, de la Germanie, de la Vindélicie et de la Norique. G.

Page 202. ces marais, on trouve la petite ville d'*Albingaunum* *, habitée par les Liguriens surnommés *Ingauni*. De là au port de Monaco, on compte 480 stades ‹1›. Dans cet intervalle est *Albium Intemelium* *, ville assez grande, dont les habitans portent le nom d'*Intemelii*; et c'est de ces noms mêmes qu'on tire la preuve que les Alpes commencent aux *Vada Sabatia*. En effet, ce que nous appelons *les Alpes*, portoit autrefois le nom ‹2› d'*Albes* ‹3›, nom qui a été même conservé dans une partie de ces montagnes : car actuellement encore, dans le pays des *Iapodes*, la haute montagne dont l'extrémité touche presque aux Alpes, se nomme *Albium* ‹4›; ce qui prouve que les Alpes s'étendent jusque-là ‹5›. Or, comme les Liguriens étoient divisés en deux peuples différens, les *Intemelii* et les *Ingauni*, il étoit naturel de distinguer leurs établissemens le long de la côte, en donnant à l'un de ces établissemens le nom d'*Albium Intemelium*, comme qui diroit l'*Intemelium* des Alpes, et à l'autre, sous une forme plus abrégée,

* Albinga.

* Vintimille.

‹1› Strabon compte de Gênes à Monaco, 1110 stades. Sur nos meilleures cartes, la distance de ces villes, en suivant la côte, est de 86 minutes de l'échelle des latitudes, qui valent 1194 stades de 833 $\frac{1}{3}$.

L'erreur de Strabon est dans la distance des *Vada Sabatia* à *Albingaunum*, sans doute parce que cette mesure particulière lui étoit donnée en stades plus petits que les autres, c'est-à-dire en stades de 1111 $\frac{1}{9}$. On trouve, dans les itinéraires, beaucoup de méprises semblables.

Les deux autres mesures sont exactes en stades de 666 $\frac{2}{3}$ au degré. G.

‹2› Le texte porte, Ἄλϐια, καθάπερ καὶ ἈΛΠΙΟΝΙΑ *[le nom d'Albies, comme celui d'Alpionies]*. Casaubon propose de changer le dernier mot en ἈΛΠΙΩΝ ἜΝΙΑ, sans en expliquer le sens. Le mot ἈΛΠΙΟΝΙΑ est sans doute fautif; mais je doute de la correction de Casaubon.

‹3› Suivant Isidore de Séville, *lib. XIV, cap. 8*, les Gaulois donnoient le nom d'*Alpes* aux montagnes élevées. Ce nom paroît venir de celui d'*Albes*, qui indiquoit la blancheur des neiges qui couvroient le sommet de ces montagnes. G.

‹4› D'après une correction de Casaubon, qui me paroît plus probable que la précédente, en changeant ἄκρᾳ *[extrémité]* en Ὄκρᾳ *[Ocra]*, il faudroit traduire : *la haute montagne qui touche presque au mont Ocra et aux Alpes, se nomme Albium*. L'Ocra est une montagne de la Pannonie, dont Strabon parlera dans la suite, *lib. VII, pag. 314*.

‹5› Les *Iapodes* ou *Iapydes* occupoient les rivages de la province de Murlaka, voisine de l'Istrie, sur les bords du golfe de Venise. Le mont *Albius* conserve le nom d'*Alben*; on l'appelle aussi *Monte della Vena*. C'est une prolongation des Alpes Carniques ou Juliennes, qui borne l'Istrie à l'orient, et qui s'étend sous différens noms, dans le Murlaka. G.

celui d'*Albingaunum* ‹1›. A ces deux peuples Liguriens, Polybe en ajoute deux autres, les *Oxibii* et les *Decietes* ‹2›. PAGE 202.

§. II. Côte depuis Monaco jusqu'à la Tyrrhénie.

TOUTE la côte depuis Monaco jusqu'à la Tyrrhénie se continue sans interruption, et de telle manière qu'on n'y trouve aucun port, si ce n'est quelques petits havres et quelques ancrages. Au-dessus d'elle s'élèvent d'énormes montagnes escarpées, qui ne laissent qu'un passage fort étroit entre elles et la mer. Cette côte, mais sur-tout sa partie montagneuse, est habitée par des Liguriens ‹3›, qui vivent ordinairement de bétail, de lait, et d'une espèce de boisson qu'ils préparent avec de l'orge. Dans cet endroit, les montagnes fournissent en abondance des bois de construction pour la marine. Les arbres sont d'une hauteur et d'une grosseur si prodigieuses, qu'on en trouve qui ont jusqu'à huit pieds de diamètre. Plusieurs de ces arbres fournissent un bois veiné, propre à faire d'aussi belles tables que celles qu'on fait du bois de cèdre ‹4›.

‹1› Cependant, comme l'observe Casaubon, les écrivains Romains disoient en deux mots séparés, *Albium ingaunum*, comme ils disoient *Albium intemelium*.

‹2› Les *Oxibii* et les *Decietes* habitoient depuis les environs de Fréjus et d'Antibes jusqu'au Var; ils étoient par conséquent en-deçà des Alpes et de la Ligurie proprement dite. Le passage de Polybe se rapportoit à une époque où les Liguriens occupoient encore quelques portions de la Gaule. On sait que ce peuple s'est étendu autrefois jusqu'en Espagne. *Voyez* la note 3, *pag. 238* du premier volume. G.

‹3› Strabon les nomme *Ligyes* [Λίγυες], comme tous les Grecs, excepté Artémidore, qui, suivant Étienne de Byzance (au mot Λίγυρες), leur donne le nom de *Ligures*, comme les appellent les écrivains Romains. Si l'on en croit Platon *(in Phædr. pag. 237)*, ce peuple se distinguoit par son amour pour la musique; et c'est de là que les Grecs ont formé les épithètes Λιγὺς, Λίγυιος ou Λιγυρὸς, pour qualifier un air, une voix agréable. Mais ces étymologies sont du grand nombre de celles qu'on n'a jamais prouvées.

‹4› Le texte dit, *du bois de thya* ou *thuya*. Les Romains étoient dans l'usage d'exprimer tout ce qui étoit fait du bois de cet arbre, par l'épithète de *citreus* [du bois de cèdre]. Parmi les espèces du thuya, les plus intéressantes sont le *thuya d'occident*, appelé vulgairement *arbre de vie*, et, dans le Canada, où il croît naturellement, *cèdre blanc*, et le *thuya d'orient*. On veut que ce dernier soit celui-là même dont parle Théophraste. (Voyez *nouv. Dictionnaire d'Histoire nat. tome XXII, pag. 153.*) D'autres prétendent que le thuya de cet auteur n'est qu'une espèce du cèdre que nous connoissons. Selon lui *(Theophrast. Hist. Plant. lib. V, cap. 5)*, il croissoit dans la Cyrénaïque, et près du temple d'Ammon; et c'est vraisemblablement le même arbre de la Maurusie dont Strabon *(lib. XVII, pag. 826)* dit que les

PAGE 202. Les Liguriens transportent ces bois, ainsi que leurs bestiaux, leurs cuirs et leur miel, à Gênes, qui est une ville de commerce, et ils rapportent en échange de l'huile et du vin d'Italie; car le peu de vin que produit leur territoire, est dur, et a un goût de poix. C'est chez eux qu'on trouve aussi cette petite race de chevaux et de mulets, connus sous le nom de *ginnes* ‹1›, ainsi que les tuniques et les saies Liguriennes. Leur pays produit encore en abondance le *lingurium* ‹2› : quelques-uns donnent à cette substance le nom d'*ambre*.

Dans leurs expéditions, les Liguriens ne se servent guère de cavalerie; mais leur infanterie, soit légère, soit pesamment armée, est bonne. Comme ces peuples portent ordinairement des boucliers d'airain, quelques-uns ont conjecturé par-là qu'ils doivent être d'origine Grecque.

Le port de Monaco, où l'on voit le temple d'Hercule, surnommé *Monœcus* ‹3›, n'est qu'un havre, qui ne peut recevoir qu'un petit nombre de petits navires. Le nom Grec qu'il porte, semble prouver que les établissemens des Marseillois le long

Romains tiroient des tables d'une seule pièce.

‹1› ΟἹ ΓΕΓΗΝΙΟΙ *λεγόμενοι ἵπποι τε καὶ ἡμίονοι*, avec une variante, qui se trouve aussi dans notre manuscrit, *οἱ γυγήνιοι κ. τ. λ.* [*les chevaux et les mulets connus sous le nom de gegènes* ou *gygènes*]. La correction de Casaubon, *οἱ γίννοι*, est incomplète; il faut lire, ΟἹ ΤΕ ΓΙΝΝΟΙ. Au reste, il ne peut être question ici que des bidets et des bardots, quoique le nom de *ginne* dont Strabon se sert, soit fort équivoque dans Aristote [1].

‹2› Strabon a déjà fait mention *(p. 200)* de cette substance, dont le nom est écrit de différentes manières, *lingurium*, *lincurium*, *lyncurium*, *langurium*, et *ligyrium* ou *ligurium*. Les deux dernières orthographes sont les seules vraies, parce qu'elles indiquent le pays natal de cette espèce d'ambre, lequel étoit la *Ligyrie* ou *Ligurie*. Les autres (la troisième sur-tout) ne doivent leur origine qu'à la fable, suivant laquelle cette substance étoit le produit de l'urine (*οὖρον*) de l'animal nommé *lynx* [Λύγξ], glacée et convertie en pierre précieuse.

‹3› Ce qu'on appelle aujourd'hui *Monaco* est une corruption du Μόνοικος [*Monœcus*], épithète d'Hercule, laquelle signifie *seul habitant*. Suivant Servius *(ad Æneïd. lib. VI, vers. 829)*, on lui avoit donné ce surnom, ou parce qu'après avoir chassé les peuples de la Ligurie, il demeura seul possesseur de leur pays, ou parce qu'on n'étoit point dans l'usage de lui associer d'autres divinités dans les temples qu'on lui avoit consacrés.

[1] *Voyez* Camus *sur l'Histoire des Animaux d'Aristote*, tom. II, pag. 121; Schneider, dans ses *notes sur Varron*, pag. 467, et dans ses *Eclogæ physicæ*, tom. II, n.° 18, pag. 8.

de

de la côte, s'étendoient jusqu'à ce port. De Monaco à Antibes, on compte un peu plus de 200 stades ⟨1⟩. De là jusqu'à Marseille, et même un peu plus loin, s'étendent les *Salyes :* ils habitent cette partie des Alpes qui domine la côte ⟨2⟩, et occupent même une portion de la côte ⟨3⟩, mêlés avec les Grecs. PAGE 202. PAGE 203.

A tout ce pays appartenant aux Marseillois, les anciens Grecs donnoient le nom de *Ligystique,* et aux *Salyes* celui de *Ligyes.* Dans la suite, ils les nommèrent *Celtoligyes,* et leur assignèrent toute la plaine qui s'étend jusqu'à Luérion ⟨4⟩ et jusqu'au Rhône. Ce pays, divisé en dix cantons, peut [en temps de guerre] fournir des troupes, non-seulement d'infanterie, mais encore de cavalerie. Ce furent les premiers des Gaulois Transalpins que les Romains ont subjugués, après une longue guerre qu'ils avoient soutenue contre eux. Ces peuples tenoient fermé le chemin qui mène en Ibérie, le long de la mer; et ils exerçoient des brigandages sur mer et sur terre. Ils se rendirent si puissans, qu'on pouvoit à peine s'ouvrir le passage chez eux avec de fortes armées. Tout ce que les Romains purent obtenir, après une guerre de quatre-vingts ans, ce fut de les obliger à laisser libre un espace de 12 stades ⟨5⟩ pour servir de chemin

⟨1⟩ La distance de Monaco à Antibes est de 18′ 30″, qui valent 205 stades de 666 ⅔. G.

⟨2⟩ Les *Salyes* ou Salyens, comme je l'ai dit, occupoient la Provence. Sur le nom d'*Alpes* donné aux montagnes de ces peuples, *voyez* la note 1, *pag. 85.* G.

⟨3⟩ Il faut lire dans notre texte, *καί τινα* (au lieu de *καί τινας*) *τῆς αὐτῆς παραλίας.*

⟨4⟩ C'est, d'après notre texte, *τὴν μέχρι* ΛΟΥΕΡΙΏΝΟΣ. Casaubon prétend qu'il faut écrire ΔΟΥΡΙΏΝΟΣ *[jusqu'à la Durion]*, mot dont Strabon s'est déjà servi plus haut *(p. 185).* Nous avons vu (note 2, *p. 26*) que d'Anville entendoit par ce mot la *Durance,* que Strabon nomme ailleurs *Druentia.* Ainsi, il faut écrire là, comme ici, *τὴν μέχρι Δουρίωνος [jusqu'à la Durion* ou *à la Durance]*, à moins qu'on ne veuille adopter la correction que propose Mannert, *τὴν μέχρι* Α'ΟΥΕΝΙΏΝΟΣ *[jusqu'à Avignon].*

⟨5⟩ De 12 stades de la côte dans les endroits où il y avoit des ports de mer, et de 8 dans ceux couverts de rochers, comme Strabon l'a dit plus haut *(pag. 180).* Ici notre manuscrit 1393 porte une note numérique qui a l'air plutôt de 18 que de 12.

— Ces 12 stades valoient un peu plus d'un tiers de lieue, s'il est question du stade de 666 ⅔, dont j'ai parlé dans la note 1 de cette page. G.

PAGE 203. public. Cependant ils les ont depuis subjugués tous; ils leur ont imposé des tributs et prescrit une forme de gouvernement régulier.

Au-dessus des *Salyes*, et dans la partie septentrionale des Alpes, habitent les *Albienses*, les *Albiæci* et les *Vocontii* ⟨1⟩. Ces derniers s'étendent jusqu'au pays des *Allobroges* ⟨2⟩, et occupent, dans l'intérieur des montagnes, de vastes vallées, qui ne le cèdent point ⟨3⟩ à celles même des *Allobroges*. Ceux-ci, comme les *Ligyes* ⟨4⟩, sont soumis aux préfets qui sont envoyés dans la Narbonnoise; mais les *Vocontii* se gouvernent par leurs propres lois, ainsi que nous l'avons dit des *Volcæ* de Nîmes *. Des *Ligyes* situés entre le Var et Gênes, ceux qui s'avancent sur la mer sont censés peuples d'Italie; quant à ceux qui occupent les montagnes, Rome leur envoie, pour les gouverner, un officier pris de l'ordre équestre, ainsi qu'elle le fait à l'égard d'autres peuples absolument barbares.

* *Suprà, pag. 187.*

Après les *Vocontii* viennent les *Iconii* ⟨5⟩, les *Tricorii* et les *Medulli* ⟨6⟩. Ces derniers occupent la partie des montagnes la plus élevée; car il y a, dit-on, 100 stades de hauteur perpendiculaire pour y monter, et autant pour en descendre ensuite jusqu'aux frontières d'Italie.

⟨1⟩ Les *Albiæci* sont nommés *Albici* dans Cæsar; et leur ville capitale est appelée dans Pline, *Alebece Reiorum* : c'est Riez en Provence. On ne trouve pas qu'il y ait eu des *Albienses* dans ces cantons. Comme ces noms ne diffèrent pas beaucoup entre eux, ne pourroit-on pas croire que Strabon avoit écrit *Albienses vel Albiæci*, au lieu de *Albienses et Albiæci* ? — J'ai dit que les deux principales villes des *Vocontii* étoient *Vasio* et *Dea*, l'ancien Vaison et Die. G.

⟨2⟩ C'est-à-dire, jusque vers l'Isère. La ville capitale des *Allobroges* étoit Vienne. G.

⟨3⟩ Excellente leçon de notre manuscrit, Οὐ χείρους, que le traducteur Italien doit avoir aussi trouvée dans le sien, puisqu'il traduit, *non men buone*. Tous les imprimés portent O'χυρούς.

⟨4⟩ Les habitans de la Ligurie, ou de l'état de Gênes. G.

⟨5⟩ Le texte porte *Siconii*; mais il doit être corrigé, d'après ce que Strabon a déjà dit plus haut *(pag. 185)*.

⟨6⟩ L'emplacement de ces trois petits peuples est fort difficile à déterminer. Les *Iconii* paroissent avoir habité à l'ouest et non loin de Gap; les *Tricorii*, au nord de Gap, et vers les sources du Drac; les *Medulli* vers la crête des Alpes et le haut de l'Isère. G.

§. III. Fleuves qui sortent du sommet des Alpes. PAGE 203.

DANS les endroits enfoncés du sommet de ces montagnes, il se forme un grand lac; et l'on y trouve, de plus, deux sources à peu de distance l'une de l'autre. L'une de ces sources donne naissance à la Durance et au *Durias* <1>. Le premier de ces fleuves se répand comme un torrent, et va se précipiter dans le Rhône. Le *Durias* coule dans une direction opposée; car il se rend dans la Gaule Cisalpine, au travers du pays des *Salassi* <2>, et se jette dans le Pô. De l'autre source, dans un lieu bien plus bas, sort le Pô même, fleuve grand <3> et rapide, mais qui, à mesure qu'il s'éloigne de sa source, ralentit son cours, en même temps qu'il devient plus considérable; car, dès qu'il a gagné la plaine, son lit, grossi par quantité d'autres rivières, s'élargit <4>, et perd par-là sa rapidité, en s'étendant sur plusieurs points en divers sens à-la-fois. Enfin, devenu le plus gros fleuve de l'Europe après l'*Ister* * <5>, il se jette dans la mer Adriatique. Les *Medulli* [dont je viens de parler] sont fort <6> au-dessus de la jonction du Rhône et de l'Isère.

PAGE 204.

* Le Danube.

<1> Il y a deux rivières de ce nom, qui descendent des Alpes et qui vont se jeter dans le Pô. Le *Durias* qui a ses sources près celle de la Durance, est le *Durias minor* des anciens, ou la Doria Riparia des modernes: cette rivière se perd dans le Pô à Turin. G.

<2> Les *Salassi* occupoient les environs d'Aouste ou Aoste. Le nom de cette ville est une corruption de celui d'*Augusta Prætoria Salassorum* qu'elle reçut au temps d'Auguste.

Le *Durias* qui passe à Aouste, est le *Durias major*, aujourd'hui Doria Baltea. Il a ses sources entre le Grand-Saint-Bernard et le Mont-Blanc. Strabon confond cette rivière avec le *Durias minor*. G.

<3> Méla *(lib. II, cap. 4)*, en parlant du Pô, dit expressément, *parvis se primum è fontibus colligit, et aliquatenus exilis ac macer.* Il est possible qu'au lieu de πολὺς de notre texte, Strabon ait écrit οὐ πολὺς *[fleuve qui n'est pas grand* [dans son origine], *quoique rapide, mais qui, &c.].* Cependant, on peut, à la rigueur, conserver le texte tel qu'il est, pourvu que l'on entende le πολὺς dans un sens relatif.

<4> D'après la bonne leçon de notre manuscrit 1393 : Ἐκ πολλῶν γὰρ λαμβάνει τὴν αὔξησιν, ἐν τοῖς πεδίοις ἤδη γενόμενος, καὶ πλατύνεται. Pline dit que le Pô entraîne avec lui dans la mer Adriatique, trente rivières différentes.

<5> Lucain *(lib. II, vers. 416)* ne veut pas même que le Pô soit inférieur à l'*Ister.*

<6> Strabon, à moins qu'il n'ait écrit ΜΗ'ΚΙΣΤΑ, au lieu de ΜΑ'ΛΙΣΤΑ, se sert ici d'une expression amphibologique qui pourroit aussi signifier : *les* Medulli *occupent sur-tout le pays situé au-dessus de la jonction du Rhône et de l'Isère.* Quoi qu'il en soit, j'ai préféré, avec d'Anville *(Notice de la Gaule, pag. 450)*, le premier sens, comme le plus conforme à la position géographique de ce peuple.

§. IV. Peuples qui habitent les Alpes du côté de l'Italie.

PAGE 204.

De l'autre côté des montagnes, vers l'Italie, on trouve les *Taurini* <1>, nation Ligurienne, et quelques autres peuples de la même origine. Ce qu'on appelle le domaine d'Idéonnus <2> et de Cottius appartient également à ces peuples. Plus loin, et au-delà du Pô, habitent les *Salassi*, au-dessus desquels, au sommet [des Alpes] <3>, on trouve les *Centrones*, les *Caturiges*, les *Veragri*, les *Nantuates* <4>, le lac Léman que le Rhône traverse, et les sources même de ce fleuve. Non loin de ces sources sont celles du Rhin sur le mont *Adulas* *, d'où descend ce fleuve dans une direction du midi au nord. De cette même montagne sort encore l'Adda <5>, dans une direction opposée, et il va se jeter dans le lac *Larius* *, près de Côme.

* Saint-Gothard.

* Lac de Côme.

Au-dessus de la ville de Côme, située au pied des Alpes, sont, d'un côté les *Rhæti*, et les *Venones* vers l'orient; de l'autre côté, les *Lepontii*, les *Tridentini*, les *Stoni* <6> et plusieurs autres petits peuples, très-pauvres, et qui n'étoient jadis connus en Italie que par leurs brigandages. Mais aujourd'hui les uns sont entièrement détruits, les autres civilisés, de manière que leurs montagnes, qui ne présentoient autrefois qu'un petit nombre de passages très-difficiles, peuvent maintenant être traversées en plusieurs endroits, par des chemins où l'on est en sûreté contre ces peuples, et qui sont aussi praticables qu'il a été possible <7>

<1> *Augusta Taurinorum*, aujourd'hui Turin, étoit la capitale de ces peuples. G.

<2> *Voyez*, sur ce nom, les variantes de Siebenkees, et Cellarius, *Geograph. antiq. lib. II, cap. 9, pag. 520.*

<3> *Au sommet [des Alpes]*, ἐν ταῖς κορυφαῖς. La correction qu'on pourroit proposer, quoique éloignée du texte, seroit, ἐν ταῖς Γραΐαις, *dans les Alpes Grecques.* C'est en effet dans cette partie des Alpes que Ptolémée place les *Centrones* et les *Caturiges.*

<4> Les *Centrones* occupoient la Tarentaise; les *Caturiges*, les territoires de Chorges et d'Embrun; les *Veragri*, une partie du Valais au midi du Rhône; les *Nantuates*, le Chablais. — Le lac Léman est le lac de Genève. G.

<5> L'Adda ne sort pas de la même montagne que le Rhin. G.

<6> Les *Rhæti* sont ici les Grisons; les *Venones*, les peuples du val Telline; les *Lepontii* habitoient le haut Valais et le val Leventina; les *Tridentini* occupoient le territoire de Trente; les *Stoni*, celui de Sténéco. G.

<7> D'après la correction de Tyrwhitt,

à l'art de le faire. En effet, Auguste, non content d'avoir purgé ces chemins des brigands qui les infestoient, les a aussi rendus commodes autant qu'il a pu; car il n'a pas été possible de forcer par-tout la nature, au travers des rochers et des précipices affreux qui bordent de tous côtés ces mêmes chemins, et qui exposent les voyageurs, pour peu qu'ils s'écartent du sentier, au danger inévitable de tomber dans des abîmes. Il y a des endroits où les chemins sont si étroits, que la vue de ces abîmes cause des vertiges aux piétons, et même aux bêtes de somme qui n'y sont pas accoutumées : il n'y a que celles du pays qui puissent passer avec leurs charges en toute sûreté. Ces inconvéniens sont déjà trop grands pour qu'on puisse y remédier. Cependant je ne parle point des masses ‹1› de glace énormes [qui se détachent de temps en temps et] qui se précipitent de manière qu'elles peuvent envelopper toute une troupe de voyageurs et les entraîner dans les précipices qui sont sous leurs pieds. Des neiges accumulées successivement forment différentes couches de glace posées les unes sur les autres, en sorte que les couches supérieures se détachent aisément des inférieures avant que le soleil ait pu les fondre entièrement. PAGE 204.

LA meilleure partie du pays des *Salassi* est dans une profonde vallée ‹2›, formée par une double chaîne de montagnes, dont ils habitent aussi quelques hauteurs. Ceux qui, venant d'Italie, veulent passer ces montagnes, doivent traverser la vallée, après laquelle le chemin se partage en deux routes : l'une, impraticable aux voitures, passe par les hautes montagnes qu'on nomme *les Alpes Pennines;* l'autre, plus à l'ouest, traverse le pays des *Centrones* ‹3›.

§. V. Les *Salassi*; leurs mines d'or; leurs brigandages et leurs guerres.

PAGE 205.

Ὡς ἔνεστι. Les imprimés présentent cette fautive leçon, Ὧν ἕν ἐστι. Celle de notre manuscrit est un peu moins mauvaise : Ὧν ἔνεστι.

‹1› Le texte dit, *des tables* [πλάκες], dans le sens de grandes masses de pierres aplaties. C'est ce que l'on connoît aujourd'hui sous le nom d'*avalanches* ou *lavanges*. On donne plus communément ce dernier nom aux masses de neige des Pyrénées.

‹2› Le val d'Aouste ou d'Aoste. G.

‹3› Ces deux routes existent encore. La première passe par le Grand-Saint-Bernard,

PAGE 205.

Les *Salassi* ont chez eux des mines d'or, dont ils étoient les maîtres, aussi-bien que des passages, dans le temps de leur puissance. L'exploitation de ces mines étoit facilitée par le *Durias* *, qui leur fournissoit l'eau nécessaire aux lavages : aussi, à force d'en détourner le cours par des saignées multipliées, en tarissoient-ils souvent le lit principal. Autant cette opération leur étoit avantageuse pour séparer leur or, autant elle étoit préjudiciable à ceux qui cultivoient les terres situées au-dessous, en les privant du secours d'une rivière qui, par sa position, pouvoit <1> arroser leurs champs. De là naissoient de fréquentes guerres entre les deux peuples limitrophes, jusqu'à ce que les *Salassi*, soumis par les Romains, furent dépossédés de leurs mines et de leur pays. Mais, toujours maîtres des montagnes, ils ont continué à vendre l'eau aux entrepreneurs publics des mines. Cependant l'avarice de ces derniers entretenoit toujours la discorde; ce qui faisoit que ceux des Romains qui briguoient le commandement de ces pays, quand ils l'avoient, ne manquoient jamais de prétextes pour faire la guerre aux *Salassi*. Ceux-ci, tantôt en guerre, tantôt en paix avec les Romains, se sont soutenus jusqu'à ces derniers temps, en faisant beaucoup de mal par leurs brigandages à ceux qui traversoient leurs montagnes. Ils ont même poussé la chose si loin, qu'ils taxèrent à une drachme <2> par tête l'armée de Décius Brutus <3> qui fuyoit de Modène. Messala, qui avoit son quartier d'hiver dans leur voisinage, fut aussi

* La Doria Baltea.

ou les Alpes Pennines; la seconde traverse le Petit-Saint-Bernard, ou les Alpes Graïennes, et descend dans la Tarentaise, occupée autrefois, comme je l'ai dit, par les *Centrones*. Ces deux routes partent d'Aouste. G.

<1> La version du mot *δυναμένου* prouve qu'on peut se passer de la leçon de quelques manuscrits, *μὴ δυναμένου*, avec la négation, que Siebenkees a reçue dans son texte.

<2> La drachme étoit une monnoie Grecque, dont la dénomination n'entroit pas dans le système monétaire des Romains, et que les *Salassi* ne devoient pas connoître. Strabon se sert du terme usité par ses compatriotes; mais il ne peut être question ici que du denier d'argent des Romains, qui valoit à-peu-près la drachme des Grecs, ou environ 14 sous de notre monnoie. G.

<3> Les imprimés, comme les manuscrits, portent *Decimus Brutus*.

obligé de leur payer, tant le bois de chauffage, que le bois d'orme, dont il fit faire des traits et des armes pour exercer ses soldats <1>. Ils pillèrent même une fois l'argent qui appartenoit à l'empereur <2>; et sous prétexte de travailler aux chemins ou aux ponts des rivières, ils firent rouler sur des armées entières d'énormes masses de pierres. Enfin, Auguste les a entièrement détruits, et les a fait tous vendre publiquement comme des esclaves, à * *Eporedia*, colonie Romaine, où il les avoit fait transporter. On n'avoit fondé cette colonie que pour contenir les *Salassi;* mais elle eut peine à se défendre contre eux, jusqu'à ce qu'ils furent totalement détruits. Le nombre de ceux que l'on vendit, fut de trente-six mille, sans compter huit mille personnes en état de porter les armes. Ce fut Terentius-Varron, général de l'armée, qui les avoit défaits, et qui les vendit à l'encan. Trois mille Romains, envoyés par Auguste, fondèrent la ville d'*Augusta* * dans le lieu même où avoit campé Varron; et maintenant tous les environs jusqu'aux sommets des montagnes, sont en paix.

PAGE 205.

* Jurée.

PAGE 206.

* *Aouste* ou *Aoste*.

§. VI. Peuples qui habitent les Alpes du côté de l'orient et du midi.

LA partie orientale de ces montagnes, comme celle qui s'incline vers le midi <3>, est occupée par les *Rhæti* et les *Vindelici*, qui touchent aux *Helvetii* et aux *Boii*, et qui dominent leurs plaines. Les *Rhæti* s'étendent jusqu'à l'Italie, du côté de Côme et de Vérone. Le vin Rhætique, qui passe pour être aussi bon que les plus fameux vins d'Italie, croît au bas

<1> *Pour exercer ses soldats*, d'après le texte, γυμναστικῶν; et l'on trouve un pareil exemple d'exercice pratiqué par Scipion, dans les fragmens de Polybe *(lib. X, cap. 20)*. Mais si à la place de ce mot on vouloit lire γυμνητικῶν, le sens alors seroit, *à l'usage de son infanterie légère.*

<2> Le texte dit, *à Cæsar;* mais il ne peut pas y être question de Jules Cæsar, qui ne dit rien, dans ses Commentaires, de ce pillage. Strabon prend ici ce terme dans son acception la plus étendue; et il entend vraisemblablement Auguste, dont il parle deux lignes plus loin.

<3> Le traducteur Italien dit, *vers le septentrion [a tramontana]*, soit par distraction, soit parce qu'il avoit une autre leçon sous les yeux.

PAGE 206. de leurs montagnes. Ces peuples s'étendent encore jusqu'au pays que traverse le Rhin. Les *Lepontii* et les *Camuni* font aussi partie de cette nation. Les *Vindelici* et les *Norici* occupent, pour la plupart, le côté opposé de ces montagnes, mêlés avec les *Breuni* et les *Genauni*, qui font partie de l'Illyrie ‹1›. Tous ces peuples étoient connus par les incursions qu'ils faisoient sans cesse dans les pays de leurs voisins, soit en Italie, soit sur les terres des *Helvetii*, des *Sequani* *, des *Boii* et des Germains *. Mais les plus entreprenans et les plus hardis parmi les *Vindelici*, étoient les *Licattii*, les *Clautinatii* et les *Venones* ‹2›, comme les *Rucantii* et les *Cotuantii* ‹3› parmi les *Rhæti*. Les *Estiones* et les *Brigantii* appartiennent également à la nation des *Vindelici*. Les villes de cette nation sont *Brigantium*, *Campodunum*, et *Damasia*, qu'on peut regarder comme une place d'armes des *Licattii* ‹4›. On raconte comme un trait de l'inhumanité

* Les Francs-Comtois.

* Les Allemands du Wirtemberg et de la Souabe.

‹1› Depuis Monaco, la crête principale des Alpes se porte au nord jusqu'au dessus d'Aouste; elle s'incline ensuite à l'orient, en projetant des branches au midi et au nord. Les vallées de ces montagnes secondaires étoient occupées par un grand nombre de petits peuples ligués avec les *Rhæti* et les *Vindelici*, qui étoient les chefs de cette association.

Les limites de tous ces peuples barbares varioient souvent, selon les succès ou les pertes qu'ils éprouvoient dans leurs guerres continuelles. En général:

Au midi de la crête des Alpes,

Les *Rhæti* possédoient le pays des Grisons, le Tirol et le Trentin;

Les *Lepontii*, le val Leventina au nord du lac Majeur;

Les *Camuni*, le val Camonica au nord du lac d'Iséo.

Au nord de la crête des Alpes,

Les *Vindelici* occupoient la partie de la Souabe et une portion de la Bavière, situées au midi du Danube: ils avoient à l'ouest les *Helvetii* qui sont les Suisses, et au nord les *Boii* dont ils étoient séparés par le Danube; ces derniers peuples ont laissé leur nom à la Bohême;

Les *Norici* possédoient la Stirie, la Carinthie, une partie de l'Autriche et de la Bavière, au midi du Danube;

Les *Breuni* ont donné leur nom au val Braunia au nord du lac Majeur; et les *Genauni* paroissent avoir habité le val d'Agno, entre le lac Majeur et le lac de Côme, quoique Strabon semble mettre ces peuples sur le revers septentrional des Alpes et vers les confins de l'Illyrie. G.

‹2› Les *Licattii* paroissent avoir habité sur les bords du Lek, et les *Clautinatii* sur ceux de l'Inn. J'ai dit que les *Venones* étoient dans le val Telline. G.

‹3› La position de ces peuples m'est inconnue. G.

‹4› Les *Estiones* habitoient la partie méridionale de la Souabe; *Campodunum*, aujourd'hui Kempten, étoit leur capitale.

Brigantium, capitale des *Brigantii*, que

Page 206.

que ces brigands exercent sur les peuples d'Italie, que toutes les fois qu'ils s'emparent d'une ville ou d'un village, non-seulement ils égorgent tous les hommes en état de porter les armes, mais ils poussent la barbarie jusqu'à se défaire de tous les enfans mâles, sans en excepter ceux qui sont à la mamelle ; et non contens de cela, ils détruisent celles des femmes enceintes que leurs devins désignent comme grosses d'enfans mâles ‹1›.

§. VII.
Autres habitans des Alpes du côté de la mer Adriatique.

Après ces peuples, viennent ceux qui occupent les environs du golfe Adriatique et du territoire d'Aquilée. Ce sont quelques peuples appartenant à la nation des *Norici*, et les *Carni*. Aux *Norici* appartiennent encore les *Taurisci* ‹2›. Tibère et son frère Drusus réprimèrent, en une campagne, l'audace de tous ces peuples, et firent cesser leurs incursions continuelles, de manière qu'il y a depuis lors trente-trois ans ‹3› qu'ils vivent en paix, et qu'ils payent des tributs fixes.

Dans toutes les Alpes, on trouve des coteaux très-propres à être cultivés, et des vallées bien peuplées ‹4›. Mais la plupart de ces montagnes, sur-tout les hauteurs qui étoient occupées par des brigands, présentent un terrain maigre et stérile, tant à cause des gelées ‹5›, que parce qu'il est rude de sa nature. Aussi les brigands étoient-ils obligés de ménager quelquefois les habitans

s'appelle maintenant *Bregentz*. Cette ville est à l'extrémité orientale du lac de Constance.

Damasia paroît avoir été nommée *Augusta Vindelicorum* par Auguste. C'est aujourd'hui Augsbourg sur le Lek. *Voyez* la note 2, *pag. 96*. G.

‹1› Ce trait de barbarie ne seroit-il pas un commentaire de ce qu'Homère fait dire à Agamemnon *(Iliad. lib. VI, vers. 58-60)*, et que les scholiastes ont en vain cherché à adoucir ou à excuser ! Quoique l'histoire ne dise point que les Grecs aient exercé de telles atrocités sur les femmes des Troyens, Agamemnon parle un langage qui n'est pas moins barbare et atroce.

‹2› Pour les *Norici*, voyez la note 1, *pag. 96*. Les *Carni* ont donné leur nom à la Carniole ; ils occupoient aussi le Frioul et l'Istrie. Les *Taurisci* habitoient les frontières de la Stirie et de la Hongrie. G.

‹3› Cette expédition de Tibère est de la onzième année de J. C. Ainsi Strabon écrivoit son quatrième livre l'an 44 de l'ère Chrétienne. G.

‹4› Au lieu de *συνεκλισμένοι* du texte, il faut lire peut-être *συνῳκισμένοι*. Strabon s'est déjà servi *(lib. III, pag. 162)*, en pareille occasion, d'une expression analogue, *καλῶς οἰκεῖσθαι δυναμένους αὐλῶνας*.

‹5› J'avois pensé, comme Tyrwhitt, qu'il

Page 206. de la plaine, afin d'en tirer les choses dont ils avoient besoin, soit pour leur nourriture, soit pour les autres usages de la vie.
Page 207. Ils leur donnoient en échange, de la résine, de la poix, des fagots de bois résineux, de la cire, du miel et du fromage; car ils avoient de tout cela suffisamment.

Dans le mont *Apenninum* <1>, placé au-dessus des *Carni*, on trouve un lac d'où sort le fleuve *Isarus*, lequel, après avoir reçu l'*Atagis*, va se jeter dans la mer Adriatique. L'*Atesinus*, autre fleuve, sort du même lac, et se décharge dans l'*Ister* <2>. L'*Ister* lui-même a sa source dans les Alpes, qui se divisent en plusieurs branches, et qui forment quantité de sommets : car, depuis la Ligurie jusqu'ici, la chaîne élevée des Alpes s'étend sans interruption, et semble ne former qu'une seule montagne; mais ensuite elles s'abaissent et se relèvent tour-à-tour, de manière qu'elles forment plusieurs branches et plusieurs cimes. La première de ces branches est celle qu'on trouve au-delà du Rhin et du lac, et dont la cime, inclinée vers l'orient, est

falloit corriger πάχνας, au lieu de πέχνας.

<1> *Apenninum* [Ἀπέννινον] est le mot du texte, avec deux variantes, l'une de notre manuscrit, *Apennenum* [Ἀπέννηνον], et l'autre, rapportée par Siebenkees, *Apernenum* [Ἀπέρνηνον]. Casaubon prétend qu'il faut lire *Pœnenum* [Ποίνηνον]. Cluvier corrige, *Alpium* [Ἄλπιον].

— Les montagnes qui terminoient au nord le pays des *Carni*, étoient la continuation de la crête principale des Alpes; et on les appeloit *Alpes Carnicæ* ou *Alpes Juliæ*, parce que Jules Cæsar y fit commencer une route pour porter la guerre dans l'Illyrie. La correction de Cluvier me paroît préférable à celle de Casaubon.

Les Alpes Pennines sont entre les deux monts Saint-Bernard; elles ferment au nord le val d'Aouste où habitoient les *Salassi*. G.

<2> Ce passage offre une méprise évidente. On ne connoît point de fleuve *Isarus*, ni de fleuve *Atagis*, qui se rendent dans le golfe Adriatique. *Atesinus* ou *Athesis* sont les noms anciens de l'Adige; mais ce fleuve se jette dans la mer Adriatique, et non dans l'*Ister*, comme Strabon sembleroit le dire.

L'erreur de son texte me paroît venir de la transposition de deux mots, faite par les copistes; et pour rendre ce passage intelligible, il faudroit lire : *On trouve un lac d'où sort le fleuve Atesinus* [l'Adige], *qui, après avoir reçu l'Atagis* (peut-être l'Eisach ou l'Aicha qui passe à Bolzano), *va se jeter dans la mer Adriatique. L'Isarus* (l'Iser qui passe à Munich) *sort du même lac et se décharge dans l'Ister* [le Danube].

Néanmoins, ce sont les sources de l'Inn qui sont près de celles de l'Adige; et la vallée de l'Inn sépare les sources de l'Adige de celles de l'Iser. Mais Strabon peut l'avoir ignoré. G.

médiocrement élevée. C'est sur cette crête que l'*Ister* a sa source, près des *Suevi* et de la forêt *Hercynia* ‹1›. D'autres branches s'avancent vers l'Illyrie et le golfe Adriatique; tels sont le mont *Apenninum* ‹2›, dont je viens de parler, les monts *Tullum* et *Phlygadia* ‹3›, et les monts situés au-dessus du pays des *Vindelici*, d'où sortent le *Duras*, le *Clanes* ‹4› ‹5›, et plusieurs fleuves qui se précipitent comme des torrens dans l'*Ister*. PAGE 207.

Vers ces lieux habitent les *Iapodes*, qui sont déjà mêlés d'Illyriens et de Celtes, et près desquels on trouve le mont *Ocra* ‹6›. Autrefois ils étoient remarquables par leur grand nombre, par l'étendue de terrain qu'ils occupoient des deux côtés de la montagne ‹7›, et par l'espèce d'empire qu'ils exerçoient par leurs brigandages [sur leurs voisins]. Mais Auguste est venu à bout de les dompter et de les soumettre entièrement. Leurs villes sont *Metulum*, *Arupenum*, *Monettium* et *Vendrum* ‹8›.

Après les *Iapodes*, vient la ville de *Segesta* ‹9›, située dans

‹1› Cette chaîne de montagnes est celle qui traverse la Souabe du midi au nord, parallèlement au cours du Rhin; elle est à cinq ou six lieues à l'est de ce fleuve, et le Danube y prend ses sources. — Le lac dont parle Strabon, paroît être le lac de Constance. — Les *Suevi* sont ici les anciens habitans de la Souabe. — La forêt *Hercynia* est la forêt Noire. G.

‹2› Le texte porte encore ici *Apenninum*, sans variation. *Voyez* la note 1, *pag. 98*.

‹3› Ces deux dernières chaînes sont dans le Murlaka; elles sont fort élevées, et elles portent maintenant les noms de *Telez* et de *Flicz*. G.

‹4› On croit que ces deux rivières sont celles de Draum et de Glan, dans la Bavière. G.

‹5› D'après la correction que propose Cluvier, il falloit traduire, *et les monts situés au-dessus du pays des* Norici, *d'où sortent la Drave et la Save*. Au reste, j'avertis que les trois mots, *et les monts*, manquent dans quelques manuscrits; le nôtre n.° 1393 est du nombre; de manière que, d'après cette leçon, *Tullum* et *Phlygadia* seroient les monts situés au-dessus du pays des *Vindelici*.

‹6› J'ai dit que les *Iapodes* ou *Iapydes* occupoient le Murlaka.

L'Illyrie s'étendoit le long des côtes orientales du golfe de Venise, depuis l'Istrie jusque vers Raguse.

Le mont *Ocra* paroît être la chaîne qui s'étend au nord d'Aquilée et de Trieste. G.

‹7› D'après la correction de Tyrwhitt, τοῦ ὄρους, au lieu de τοὺς ὅρους.

‹8› On rapporte, sans beaucoup de certitude, *Metulum* à Metling, *Arupenum* à Aursperg, *Monettium* à Mansburg, *Vendrum* à Windischgratz. G.

‹9› Cette ville paroît avoir été bâtie dans une île à la jonction du Kulp et de la Save. Elle a été détruite et remplacée par la ville de *Siscia*, qui conserve encore le nom de *Sizsek*. G.

Page 207

une plaine. Près de cette ville coule la Save <1>, qui se décharge dans l'*Ister*. *Segesta* est située avantageusement pour la guerre [qu'on est obligé d'entreprendre] contre les Daces <2>.

Le mont *Ocra* est la partie la plus basse des Alpes, dans l'endroit où elles touchent au pays des *Carni* *. C'est par cet endroit qu'on voiture les marchandises sur des chariots, depuis Aquilée jusqu'au lieu nommé *Nauportus* <3>; ce qui fait un chemin d'environ 400 stades <4>. De là on les transporte sur des fleuves jusqu'à l'*Ister* et aux pays voisins; car il passe à *Nauportus* un fleuve navigable <5>, qui vient de l'Illyrie, et qui va se jeter dans la Save; de manière qu'on peut aisément descendre les marchandises, soit à *Segesta*, soit chez les *Pannonii* et les *Taurisci* <6>. C'est près de *Segesta* que le *Colapis* * se

* La Carniole et le Frioul.

* Le Kulp.

<1> C'est d'après la correction de Cluvier, de Xylander et de Tyrwhitt. Le texte porte, *Rhin*, que Siebenkees a changé en *Noarus*, d'après la correction de Casaubon.

— Strabon, dans son VII.e livre, *p. 314*, dit : *le Savus se jette dans le Dravus, celui-ci dans le Noarus, près de Segesta, et le Noarus, après avoir reçu le Colapis, se dégorge dans l'Ister.*

Pour expliquer ce passage, il faudroit supposer que la Save a porté chez les anciens différens noms dans la longueur de son cours; que vers ses sources, ils l'appeloient *Savus*, plus bas, *Dravus*, et ensuite *Noarus* depuis *Segesta* jusqu'à son entrée dans le Danube.

Mais la Drave *[Dravus]* étant une rivière voisine de la Save, parallèle à son cours, et plus considérable, il est plus vraisemblable de penser que Strabon a confondu ces deux rivières en une seule, que de leur supposer un nom commun dans le haut de leur cours.

A la *page 318 du livre VII*, Strabon place les *Scordisci* près du Danube, entre le *Noarus* qui passe à Tergeste, et le *Martus* ou *Bargus* : la Drave auroit-elle porté originairement le nom de *Bargus*, et les dénominations de *Savus* et de *Dravus* auroient-elles été appliquées à différentes parties de la Save ! c'est ce que je ne sais point. G.

<2> Les Daces ont occupé une portion de la Hongrie, la Transilvanie, la Valakie, et une partie de la Moldavie. G.

<3> Ici, comme plus bas, le texte porte *Pamportus*, et au livre VII, *pag. 314*, *Naupontus*. A ces deux leçons fautives, il faut, selon Casaubon, substituer le nom de *Nauportus*, qui signifie *porte-vaisseau*. Suivant Pline *(lib. III, cap. 18)*, cette étymologie est fondée sur la fable du navire *Argo*, que les Argonautes, après l'avoir conduit par le Danube et par la Save à *Nauportus*, transportèrent de là sur leurs épaules à la mer Adriatique.

<4> La distance d'Aquilée au Haut-Laybach, l'ancien *Nauportus*, dans la Carniole, est de 13 à 14 lieues, qui font 400 stades olympiques. G.

<5> Ce fleuve n'a que 3 à 4 lieues de cours; on l'appelle aussi *Laybach* ou *Laubach*, comme la ville dont je viens de parler. G.

<6> Les *Pannonii* occupoient une partie de l'Autriche et de la Hongrie. Les *Taurisci* faisoient partie des *Pannonii*, et habitoient dans la Stirie. G.

décharge aussi dans la Save. Ces deux fleuves sont tous deux navigables, et ont leurs sources dans les Alpes ‹1›. PAGE 207.

On trouve dans ces montagnes des chevaux et des bœufs sauvages. Polybe raconte qu'il y naît un animal d'une forme singulière. Il ressemble à un cerf, si ce n'est que, par le cou et le poil, il tient du sanglier. Il porte sous le menton une caroncule de la forme d'un cône, velue à son extrémité, longue à-peu-près d'un empan, et aussi grosse que la queue d'un cheval ‹2›.

§. VIII. Animaux des Alpes.

PAGE 208.

Une des routes des montagnes par où l'on va d'Italie dans la Gaule Transalpine et septentrionale, est celle qui passe par le pays des *Salassi*, et qui mène à Lyon. Cette route se divise en deux chemins : l'un, praticable aux voitures, mais plus long, traverse le pays des *Centrones ;* l'autre, plus rude et plus étroit, mais plus court, se fait par le mont *Pennin* ‹3›.

§. IX. Chemins d'Italie à la Gaule Transalpine par les Alpes.

Lyon est situé au milieu du pays comme une citadelle, soit à cause de la jonction des fleuves *, soit parce qu'il est également à portée de tous les lieux qui l'environnent. Aussi Agrippa a-t-il fait de cette ville le centre des divers chemins qu'il fit tracer, l'un par les Cévennes vers le pays des *Santones* * et vers l'Aquitaine *; un autre vers le Rhin; un troisième vers l'Océan,

* Le Rhône et la Saone.

* La Saintonge.

* La Gascogne.

‹1› Nouvelle preuve que Strabon étendoit les Alpes jusque chez les *Iapodes*, dans le moderne Murlaka. G.

‹2› C'est l'élan *(cervus alces*, Linn.*)* Cet animal n'existe plus ni en France ni dans les Alpes. Le mâle porte cette caroncule, ou loupe charnue, dont parle Polybe, et qui est un des caractères qui le distinguent du cerf, auquel d'ailleurs il ressemble beaucoup. *(Voyez* les notes sur Polybe, *tom. VIII, part. 1, pag. 199* de l'édition de Schweighæuser, et nouv. Diction. d'Hist. nat. *tom. VII, pag. 462.)*

‹3› Ces deux routes, comme je l'ai dit, partoient d'Aouste, *Augusta Salassorum :* la première passoit par les Alpes Graïennes, ou le Petit-Saint-Bernard, et traversoit la Tarentaise occupée par les *Centrones ;* la seconde passoit par les Alpes Pennines, ou le Grand-Saint-Bernard, et alloit joindre le lac de Genève à son extrémité orientale. *Voyez* la note 3, *pag. 102.*

On voit par cet endroit du texte de Strabon, que le mont *Pennin* [ou les Alpes Pennines] n'étoit point au-dessus du pays des *Carni.* Voyez la note 1, *pag. 98.* G.

PAGE 208. par le pays des *Bellovaci* * et des *Ambiani* **, et un quatrième vers la Narbonnoise et la côte de Marseille <1>.

* Le Beauvoisis.
** La Picardie.

On peut aussi, en laissant à gauche Lyon et le pays qui est au-dessus, traverser, dans les Alpes Pennines même, le Rhône <2> ou le lac Léman, et se rendre dans les plaines des *Helvetii,* d'où, après avoir passé le mont Jura, on descend dans le pays des *Sequani* et des *Lingones,* chez lesquels le chemin se partage en deux routes, dirigées, l'une vers le Rhin, l'autre <3> vers l'Océan <4>.

§. X.
Mines d'or chez les *Taurisci-Norici.*

POLYBE rapporte que, de son temps <5>, on trouva chez les *Taurisci - Norici* <6>, aux environs d'Aquilée, des mines d'or si riches, qu'en creusant la terre de deux pieds seulement, on rencontroit l'or, et que les fouilles ordinaires n'alloient pas

<1> De Lyon, cette route passoit par Vienne, Valence, Orange et Avignon : là elle se divisoit pour conduire, d'un côté, à Tarascon, à Nîmes, à Beziers, à Narbonne; de l'autre côté, à Arles, à Aix, à Marseille, à Fréjus, à Antibes, &c. G.

<2> Le texte ici présente quelques difficultés : *Ἔστι δὲ καὶ ἐν ἀριστερᾷ....* ΠΑ'ΛΙΝ ἘΚΤΡΟΠΗ'Ν *διαβάντι τὸν Ῥοδανὸν κ. τ. λ.* Les manuscrits ne fournissent aucun secours, si ce n'est la variante de Siebenkees, *Ἐκτροπῇ*, qui, dans le nôtre 1393, est mal figurée, *Ἐκτροπή*. Il paroît qu'il faut lire ΠΑ'ΛΙΝ Α'ΛΛΗ ἘΚΤΡΟΠΗ͂ (ou bien *πάλιν ἄλλην ἐκτροπὴν*, ou plus brièvement, *ἄλλην ἐκτροπὴν*); de même que plus haut *(pag. 186),* Strabon a dit, *πάλιν ἄλλην καμπὴν λαβόν* : du moins est-ce dans le sens de cette correction que la version Italienne a été faite, *lasciando alla sinistra Leone.... è un' altra giravolta, passato che sia il Rodano, &c.*

<3> Cette autre route, en partant d'Aouste, traversoit le Grand-Saint-Bernard, le Valais, le Rhône, une partie du pays de Vaud, le mont Jura, alloit à Besançon, à Langres, où elle se partageoit en deux chemins ; celui de la droite passoit par Toul, par Metz, par Trèves, et atteignoit le Rhin à Mayence; celui de la gauche passoit à Troies, à Châlons, à Reims, à Bavai, et se divisoit encore pour conduire à divers points de la côte de l'Océan. G.

<4> Siebenkees a placé des points à la fin de ce paragraphe, parce que la transition au paragraphe suivant par *ἐπεὶ [puisque],* lui a paru trop brusque pour ne point supposer une lacune. Mais il n'a pas fait attention que la correction de Xylander, *ἔτι [de plus],* avoit levé cette difficulté. L'ancien traducteur Latin ainsi que l'auteur de la version Italienne ont retranché cette particule.

<5> Il n'y a que notre manuscrit qui ait conservé la bonne leçon (facile d'ailleurs à deviner), *ἐφ' ἑαυτοῦ [de son temps],* au lieu de *ἐφ' ἑαυτῶν [de leur temps].*

<6> Sous cette double dénomination, Polybe comprenoit les peuples du Frioul, de la Carniole, de la Carinthie, de la Stirie et d'une portion de la Hongrie. Ces contrées renferment des mines d'or, d'argent, de mercure, de cuivre, de fer, &c., que l'on exploite encore avec avantage. G.

au-delà de quinze pieds; qu'une partie étoit de l'or natif, en grains de la grosseur d'une féve ou d'un lupin, qui, au feu, ne diminuoit que d'un huitième; et que le reste, quoiqu'ayant besoin d'être plus épuré, donnoit encore un produit considérable. [Il ajoute] que des Italiens ‹1› s'étant associés aux barbares pour exploiter ces mines, dans l'espace de deux mois, le prix de l'or baissa d'un tiers dans toute l'Italie, et que les *Taurisci* s'en étant aperçus, chassèrent leurs collaborateurs étrangers, et vendirent seuls ce métal. Aujourd'hui ce sont les Romains qui possèdent toutes ces mines. En outre, les fleuves, comme ceux de l'Ibérie * ‹2›, charient des paillettes de ce même métal, quoique en moindre quantité. PAGE 208.

* L'Espagne.

§. XI. Étendue et hauteur des Alpes.

L'AUTEUR que je viens de citer, en parlant de l'étendue et de la hauteur des Alpes, compare avec celles-ci les montagnes les plus considérables de la Grèce, telles que le *Taygète*, le *Lycée*, le *Parnasse*, l'*Olympe*, le *Pélion*, l'*Ossa*, et celles de Thrace, l'*Æmus*, le *Rodope* et le *Dunax* ‹3›; et il ajoute qu'un homme sans bagage pourroit aisément parvenir au haut de chacune de ces montagnes en un seul jour à-peu-près, ou en faire le tour dans le même espace de temps, au lieu que cinq jours ne suffisent point pour monter au haut des Alpes. Quant à leur étendue le long des plaines, il dit qu'elle va jusqu'à 2200 stades ‹4›. PAGE 209.

‹1› Ces Italiens passèrent aussi en Espagne, et y entreprirent également l'exploitation des mines. *Voyez* Diodore de Sicile, *lib. V, cap. 36 et 38.*

‹2› *Voyez* tom. I, *pag. 4, 403, 418, 432, &c.* de cette traduction.

‹3› Le *Taygète* est une chaîne de montagnes de la Laconie, près de Sparte; le *Lycée* est en Arcadie; le *Parnasse* en Phocide; l'*Olympe*, le *Pélion* et l'*Ossa*, dans la Thessalie.

L'*Æmus* ou *Hæmus*, et le *Rodope* ou *Rhodope*, sont connus dans la Thrace. Le *Dunax* doit y être aussi; c'est, je pense, le *Donuca*, que Tite-Live *(l. XL, c. 58)* dit être une montagne très-élevée de la Thrace. G.

‹4› Polybe, ainsi que Strabon, étendoit les Alpes depuis les environs de Marseille jusqu'au-delà du golfe Adriatique; et cette longueur doubleroit les 2200 stades dont il est ici question. Il me paroît évident, d'après les expressions mêmes de Polybe *(lib. II, cap. 14)*, que cet auteur n'a entendu donner que la longueur des plaines situées au pied

PAGE 209. Il ne nomme que quatre passages de ces montagnes; l'un par la Ligurie, près de la mer Tyrrhénienne <1>; un autre qui est celui par lequel Annibal passa <2>, et qui traverse le pays des *Taurini;* un troisième, qui passe par le pays des *Salassi* <3>; et un quatrième, par celui des *Rhæti* <4>. Tous quatre sont, dit-il, pleins de précipices.

Il rapporte enfin qu'il y a dans ces montagnes plusieurs lacs, dont on compte trois fort grands; ce sont le lac *Benacus* *, qui a 500 stades de longueur sur 50 <5> de largeur, et duquel sort le fleuve *Mincius* *; le lac *Verbanus* **, long de 400 stades, et moins large que le précédent; il donne naissance au fleuve *Ticinus* * : le troisième est le lac *Larius* **, long de près de 300 stades sur 30 de largeur <6>; il donne naissance à l'Adda, fleuve considérable. Tous ces fleuves vont se jeter dans le Pô.

* Le lac de Garde.

* Le Mincio.
** Le lac Majeur.

* Le Tessin.
** Le lac de Côme.

Voilà ce que nous avions à dire des Alpes.

des montagnes qui bornent l'Italie au nord. Et en effet, la distance en ligne droite, depuis le pied des Alpes, pris aux environs de Rivoli ou de Pignerol, jusque vers Rovigo, où commencent les marais formés aux embouchures de l'Adige et du Pô, est de 63 lieues, qui valent 2200 stades de 700 au degré. *Voyez* la note 1, *pag. 85.* G.

<1> C'est la route qui, de Tortone, passe à Vadi, à Albinga, à Vintimille, à Monaco où elle traverse les Alpes maritimes, et de là à Nice, à Antibes, &c. G.

<2> Cette route, suivie par Annibal, passe par Briançon, le mont Genèvre, le col de Sestrière, le val Progelas, où est Ucello (l'ancien *Ocelum*).

<3> C'est le passage par le val d'Aouste, dont j'ai parlé dans les notes 3, *pag. 93, 101, 102.* G.

<4> Cette route partoit de Milan, passoit à l'est du lac de Côme, ensuite à Coire, puis à Bregentz sur le lac de Constance, &c. G.

<5> C'est la leçon de notre manuscrit 1393, que Bréquigny a aussi suivie. Les imprimés portent 150; et les manuscrits de Siebenkees, 30 seulement.

<6> Les trois lacs dont parle Strabon, ont tous à-peu-près la même étendue du nord au sud; et d'après nos cartes, leur longueur ne seroit pas tout-à-fait de 300 stades olympiques. Le lac de Garde, dans sa plus grande largeur, peut avoir environ 100 stades; les deux autres lacs sont beaucoup plus étroits. G.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

LIVRE V.

LIVRE V *.

* Traduction de M. *de la Porte du Theil*, ainsi que les notes, excepté celles qui sont signées G.

CHAPITRE I.er

*DESCRIPTION générale de l'Italie. — De la dénomination d'*Italie. *— Discussion sur la figure de l'Italie considérée dans sa totalité. — Direction de la chaîne des Alpes. — Dimensions de la* Celtique [*ou* Gaule] *cisalpine. — Figure du reste de l'Italie. — Dimensions de la mer Adriatique. — Mesure de l'extrémité méridionale de l'Italie. — Direction de la chaîne des Apennins.*

§. I.er De la dénomination d'*Italie*. PAGE 209.

AU pied des Alpes commence la région que l'on appelle maintenant l'*Italie* <1>. Ce nom, chez les anciens <2>, ne désigna d'abord que l'*Œnotrie*, laquelle, à partir du détroit de Sicile,

<1> *AU PIED DES ALPES commence, &c.* Il ne faut entendre cette expression que de la partie des Alpes qui avoisine la mer Méditerranée [1]; car, au temps où notre géographe rédigea son IV.e et V.e livre, il y avoit une grande partie des Alpes dont le sommet et le revers, tant occidental que septentrional, appartenoient à l'*Italie*. Lui-même nous a déjà dit [2], par exemple, que l'*Italie* commençoit à partir de *Scingomagum* [Chamlat de Siguin] : Καὶ ἡ ἀπὸ Σκιγγομάγου δὲ ἤδη Ἰταλία λέγεται. Ainsi, dans cette partie, toute la montée des Alpes, depuis *Scingomagum* jusqu'à *Ocelum* [Uxeau], appartenoit à l'*Italie*.

<2> *Ce nom, chez les anciens, &c.* Il seroit à desirer que notre géographe eût désigné clairement quels étoient ces anciens, οἱ παλαιοὶ, dont, en ce moment, il prétendoit parler. En effet, les premières limites du pays appelé proprement *Italie*, ne furent pas celles qu'il paroît assigner. Dans l'origine, les noms, tant d'*Œnotri* que d'*Itali*, se bornoient à des peuples qui n'occupoient que la péninsule formée par le golfe *Scylacien* [aujourd'hui de Squillace] et le golfe *Terinæen* ou *Hipponiate* [de Sancta Euphemia]. Strabon lui-même, dans la suite [3], nous rapportera le témoignage, formel sur ce point, de l'un des auteurs de l'histoire d'Italie, les plus *anciens* et les plus dignes de foi.

Au surplus, nous n'entrerons ici dans aucune discussion sur l'origine et l'étymologie des noms d'*Œnotria* et d'*Italia*, non plus que sur la démarcation précise des limites du nom d'*Italie*, selon les différentes périodes dans

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 2, pag. 18, lin. 12. = [2] *Strab.* lib. IV, pag. 179 du texte Grec, 8 de ce volume. = [3] *Voyez* au livre VI, pag. 254 et 255 du texte Grec.

PAGE 209.

* Le golfe de Salerne.

* Littér. *la Ligystique.* Voyez, tom. I, *pag. 354*, la note 6.

s'avançoit seulement jusqu'au golfe de Tarente et au golfe *Posidoniate* *; mais, par la suite, il a si fort prévalu, qu'il est devenu le nom général de tout le pays jusqu'au pied des Alpes, en y comprenant même, d'un côté, la portion de la *Ligurie** située le long de la mer, depuis les confins de la *Tyrrhénie* jusqu'au Var; et, de l'autre côté, l'*Istrie* jusqu'à *Pola* ‹1›.

PAGE 210.

* Environ 89 ans avant l'ère Chrétienne.

* Littér. les *Galatæ.*

** Les Vénitiens.

Il est probable que les peuples qui, les premiers, furent appelés *Italiens*, en s'agrandissant, communiquèrent leur dénomination à leurs voisins, et que cette propagation de nom aura continué jusqu'à ce que les Romains devinssent dominans ‹2›; mais, plus tard, ce furent ceux-ci qui, après avoir une fois accordé le droit de bourgeoisie Romaine * à tous les *Italiens* ‹3›, ayant jugé à propos de faire participer à ce même avantage les Gaulois * cisalpins et les *Heneti* ** ‹4›, les comprirent tous

lesquelles se divise le temps antérieur à l'ère Chrétienne: la matière, quoique encore mal éclaircie, doit sembler épuisée.

‹1› *Voyez* les Éclaircissemens, n.° I.

‹2› *Il est probable &c.* Strabon conjecture ici que le nom d'*Italia* avoit été d'abord attribué à la grande Grèce, d'où il s'étoit étendu jusqu'aux Alpes. Mais ce n'étoit pas le sentiment des Romains, qui prétendoient que ce nom avoit été d'abord donné uniquement aux pays voisins du Tibre, par *Italus*, roi de Sicile, lorsqu'il vint s'établir en ces lieux; et qu'ensuite ce nom s'étoit communiqué peu-à-peu aux autres contrées qui composent aujourd'hui l'Italie, à mesure que les Romains y avoient poussé leurs conquêtes. On voit que Pline suivoit cette opinion, et qu'Étienne de Byzance l'adoptoit également [1].

‹3› *Italiens.* Nous nous servons toujours de ce terme, pour obéir à l'usage. La première fois que nous l'avons employé, c'étoit sans doute le terme propre : car le texte portoit Ἰταλοὶ [en latin *Itali*]; dénomination relative, non pas au pays, mais au chef des habitans du pays appelé *Italie.* Mais ici, où le texte porte Ἰταλιῶται, pour faire mieux remarquer la force de cette dénomination textuelle, peut-être eussions-nous dû hasarder l'expression d'*Italiôtes.* En effet, si notre auteur, en cet endroit, comme en beaucoup d'autres, se sert de ce terme, Ἰταλιῶται, c'est parce que tous les peuples établis dans la contrée dont il veut parler, n'en étoient pas originaires, et que la plupart y étoient venus d'ailleurs [2]; autrement, il les auroit nommés Ἰταλοὺς ou Ἰταλίδας; en latin, *Italos* ou *Italidas.*

‹4› A l'égard du nom d'*Heneti*, nous prévenons les lecteurs, une fois pour toutes, que nous l'orthographions ainsi, parce que nos meilleurs manuscrits le présentent constamment avec l'*esprit* rude, Ἑνετοί. M. Larcher [3],

[1] *Bouhier,* Explic. d'une médaille, *Acad. des Inscript. et Belles-Lettres,* vol. XII, *Hist.* pag. 287, publié en 1740. = [2] *Steph. Byz.* v. Ἰταλία et Σικελία. = [3] *Larcher, Notes sur Hérod.* liv. V, §. 9, note 17, édit. nouv. tom. IV, pag. 192.

PAGE 210.

également sous la dénomination générale d'*Italiens* et de *Romains* ⟨1⟩; indépendamment de ce qu'ils fondèrent chez eux, en divers temps, un grand nombre de colonies, toutes plus considérables les unes que les autres.

§. II. Discussion sur la *figure* de l'Italie considérée dans sa totalité.

Il n'est point aisé de dessiner géométriquement, sous une forme régulière, tout le pays appelé maintenant du nom général d'*Italie* ⟨2⟩.

en nous avertissant qu'Hérodote écrit toujours ce nom avec l'*esprit* doux, Ἐνετοὶ, observe que néanmoins les Latins le faisoient précéder du digamma *F*.

⟨1⟩ *Ayant jugé à propos &c.* Strabon, ici, ne prétend point énoncer que le droit de bourgeoisie Romaine ait été communiqué aux *Gaulois* [Γαλάταις] *cisalpins* et aux *Heneti*, immédiatement après qu'il eut été accordé aux *Italiôtes*, l'an 565 de Rome, 89 ans avant l'ère Chrétienne [1], ou l'année suivante [2]; il veut dire, en général, qu'après l'admission des *Italiôtes* aux droits des citoyens Romains, arriva le temps où les *Gaulois cisalpins* et les *Heneti* obtinrent pareillement ces droits [3]. Observons aussi que l'expression, *les Gaulois cisalpins*, τοῖς ἐντὸς Ἄλπεων Γαλάταις, ne doit s'entendre qu'en un sens modifié. Ces *Gaulois cisalpins* dont Strabon veut parler, sont uniquement les *Gaulois cisalpins* de la *Transpadane*, qui, jusqu'au second consulat et à la dictature de Jules Cæsar, l'an 706 de Rome, 48 ans avant l'ère Chrétienne, n'avoient joui, comme les *Heneti*, que du droit du *Latium* [4]; car les *Gaulois cisalpins* de la *Cispadane* avoient obtenu beaucoup plutôt le droit de bourgeoisie Romaine [5].

Toutefois, comme toute la *Gaule cisalpine*, tant la *Cispadane* que la *Transpadane*, resta *province Romaine et prétoriale*, plusieurs années encore après l'admission de ses habitans au droit de bourgeoisie Romaine [6], toute cette contrée, à parler exactement, ne fut comprise sous le nom d'*Italie* qu'après la bataille de Philippes [7], l'an 713 de Rome, 41 ans avant l'ère Chrétienne.

⟨2⟩ Le paragraphe qui va suivre, et dans lequel le texte de Strabon paroît altéré ou mutilé, roule évidemment sur la description que Polybe [8] avoit faite de la figure de l'Italie. Nous croyons donc nécessaire de mettre sous les yeux du lecteur une traduction exacte et littérale de cette description.

« L'Italie, prise dans son entier, ayant la » forme d'un triangle, son côté oriental se » trouve borné par la mer Ionienne, et contigûment par le golfe Adriatique. Le côté » qui regarde le midi et le couchant, est » borné par les mers de Sicile et de Tyrrhénie. Ces deux côtés, en se réunissant l'un » à l'autre, font que le sommet du triangle » se trouve être à ce promontoire de l'Italie » le plus avancé vers le midi, que l'on appelle *Cocynthus*, et qui sépare la mer » Ionienne de la mer de Sicile. Le troisième

[1] *Vellej. Paterc.* lib. II, cap. 17. = [2] *Appian. de Bell. civ.* lib. I, §. 53, edit. Schweigh. tom. II, pag. 74. = [3] *Ez. Spanh. Orb. Rom.* lib. I, cap. 10, pag. 59 et seq. = [4] *Dio Cass.* lib. XLI, §. 36. = [5] *Ez. Spanh.* loc. cit. pag. 63. = [6] *Cicer. Epistolar. ad Attic.* lib. XII, epist. 27. — It. *Epistolar. ad Famil.* lib. XIII, epist. 10, 11 et 14. — It. *Philipp.* V, §. 9. — *Vellej. Paterc.* lib. II, cap. 17. — *Plutarch. in Bruto*, §. 6, edit. Reisk. tom. V, pag. 360. — It. *ibid.* §. 19, pag. 381. — *Sueton. in J. Cæs.* §. 31. = [7] *Tit. Liv. Epit.* lib. CXXXV. — *Appian. de Bell. civ.* lib. V, §. 3, edit. Schweigh. tom. II, pag. 715. — *Eutrop. Breviar.* lib. VII, §. 3. = [8] *Polyb.* lib. II, §. 14, edit. Schweigh. tom. I, pag. 251.

Page 210.

‹1› « L'*Italie* (nous disent quelques auteurs) est un promontoire *triangulaire*, lequel s'avance [du nord] vers le midi et » le levant d'hiver, ayant son sommet placé au détroit de » Sicile, et sa base tracée par les Alpes, &c. &c. &c. » J'accorde, si on le veut, ce qui concerne la base, et l'un des côtés (celui qui, baigné par la mer de *Tyrrhénie,* aboutit au détroit de Sicile *). Mais un *triangle* est proprement une figure rectiligne : or, dans celle-ci, les côtés et la base sont courbes. Si donc je reconnois devoir accorder quelque chose concernant la base et l'un des côtés, c'est en posant que l'on parle d'une figure en partie *circulaire;* et l'on doit réciproquement m'accorder que le côté oriental n'est pas droit. D'ailleurs c'est trop manquer à l'exactitude, que de prendre pour un seul et même *côté,* le rivage qui s'étend depuis le fond du golfe Adriatique

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 107*, la note 1.

» côté, celui qui regarde le nord et traverse » le continent, est borné par la chaîne non » interrompue des Alpes, laquelle, partant » de Marseille et des bords de la mer de » Sardaigne, s'étend jusqu'au fond même » de tout le golfe Adriatique, sauf un petit » intervalle qu'elle laisse en s'abaissant avant » de toucher à ce point.

» C'est au pied de ces montagnes, lesquelles doivent être regardées comme servant de base au triangle, qu'aboutissent » les plaines [de la *Gaule cisalpine*], qui » forment la partie la plus septentrionale de » toute l'Italie, et qui, vu leur grandeur et » leur fertilité, l'emportent sur tous les pays » de l'Europe que nous avons pu connoître. »

Τῆς δὴ συμπάσης Ἰταλίας τῷ σχήματι τριγωνοειδοῦς ὑπαρχούσης, τὴν μὲν μίαν ὁρίζει πλευρὰν αὐτῆς, τὴν πρὸς ἀνατολὰς κεκλιμένην, ὅ τ' Ἰόνιος πόρος, καὶ κατὰ τὸ συνεχὲς ὁ κατὰ τὸν Ἀδρίαν κόλπος· τὴν δὲ πρὸς μεσημβρίαν καὶ δυσμὰς τετραμμένην, τὸ Σικελικὸν καὶ Τυῤῥηνικὸν πέλαγος. Αὗται δ' αἱ πλευραὶ συμπίπτουσαι πρὸς ἀλλήλας, κορυφὴν ποιοῦσι τοῦ τριγώνου, τὸ προκείμενον ἀκρωτήριον τῆς Ἰταλίας εἰς τὴν μεσημβρίαν, ὃ προσαγορεύεται μὲν Κόκυνθος, διαιρεῖ δὲ τὸν Ἰόνιον πόρον καὶ τὸ Σικελικὸν πέλαγος. Τὴν δὲ λοιπὴν, τὴν παρά τε τὰς ἄρκτους καὶ τὴν μεσόγαιαν παρατείνουσαν, ὁρίζει κατὰ τὸ συνεχὲς ἡ τῶν Ἄλπεων παρώρεια, λαμβάνουσα τὴν μὲν ἀρχὴν ἀπὸ Μασσαλίας καὶ τῶν ὑπὲρ τὸ Σαρδῷον πέλαγος τόπων, παρήκουσα δὲ συνεχῶς μέχρι πρὸς τὸν τοῦ παντὸς Ἀδρίου μυχόν· πλὴν βραχέος, ὃ προκαταλήγουσα λείπει τοῦ μὴ συνάπτειν αὐτῷ. Παρὰ δὲ τὴν προειρημένην παρώρειαν, ἣν δεῖ νοεῖν ὡσανεὶ βάσιν τοῦ τριγώνου, παρὰ ταύτην ἀπὸ μεσημβρίας ὑπόκειται πεδία τῆς συμπάσης Ἰταλίας τελευταῖα πρὸς τὰς ἄρκτους, ὑπὲρ ὧν ὁ νῦν δὴ λόγος· ἀρετῇ καὶ μεγέθει διαφέροντα τῶν κατὰ τὴν Εὐρώπην, ὅσα πέπτωκεν ὑπὸ τὴν ἡμετέραν ἱστορίαν.

Sur cette description, nous ferons simplement observer que Polybe, ici, fait commencer les Alpes près de Marseille. C'est que, sous le nom d'*Alpes,* il comprend les monts des *Salyes* [1].

Au surplus, *voyez* les Éclairciss. n.° II.

[1] *Casaub. ad Strab.* lib. IV, pag. 178. *Voyez* la note 3, *pag. 6*, et la note 1, *pag. 85* de ce volume.

jusqu'au détroit de Sicile. En effet, on appelle *côté* une ligne qui ne forme point d'angle ; et une ligne qui ne forme point d'angle, est celle qui ne change point, ou, du moins, qui ne change que très-peu de direction. Or la ligne qui, à partir d'*Ariminum* *, se prolonge jusqu'au cap *Iapygien* **, et celle qui se tire de ce cap jusqu'au détroit de Sicile, diffèrent beaucoup de direction <1>. Et assurément, il en seroit de même à l'égard de deux lignes qui [pour se réunir] partiroient l'une du fond du golfe Adriatique, l'autre du cap *Iapygien :* en se rencontrant aux environs d'*Ariminum* * et de *Ravenna,* elles formeroient, sinon un angle bien prononcé, du moins une assez forte courbure ; de sorte que, quand on se borneroit à regarder comme l'un des *côtés* de la figure, le rivage qui s'étend du fond du golfe Adriatique jusqu'au cap *Iapygien,* ce *côté* ne seroit point encore droit ; et le reste, depuis le cap *Iapygien* jusqu'au détroit de Sicile, deviendroit un *quatrième côté,* qui, lui-même, ne se trouveroit point tracé par une ligne droite. Ainsi, l'Italie seroit plutôt un *quadrilatère* qu'un *triangle ;* et jamais on ne pourra lui donner qu'abusivement cette dernière qualification. Mais il vaut mieux avouer l'impossibilité de définir avec justesse une figure qui n'est point géométrique.

PAGE 210.

* Rimini.
** Capo di Leuca.
* Rimini.

Cependant, si nous divisons l'Italie en plusieurs parties, voici ce que nous pourrons dire :

§. III.
Direction de la chaîne des Alpes.
PAGE 211.

LA racine des Alpes forme une courbe <2>, une espèce de golfe, dont la concavité est tournée vers l'Italie, dont le milieu * se trouve dans le pays des *Salassi* **, et dont les deux extrémités se replient, l'une, jusqu'à l'*Ocra* <3> et au fond du golfe Adriatique, l'autre, vers la côte de la *Ligurie* jusqu'à *Genua* *,

* C'est-à-dire, *le fond.*
** Le val d'Aoste.
* Gênes.

<1> *Diffèrent beaucoup de direction.* Nous interprétons plutôt que nous ne traduisons littéralement le texte, qui porte, πάμπολύ τι συννεύουσιν

<2> *Voyez* ci-dessus, liv. II, *pag. 128* du texte Grec, tom. I de la version Française, *pag. 354.*

<3> *Jusqu'à l'*Ocra, *&c.* Nous lisons,

PAGE 211.

* Des Liguriens.

place de commerce des *Ligyes* *, près de laquelle la chaîne des Apennins se réunit aux Alpes ‹1›.

§. IV.
Dimensions de la *Celtique* [ou *Gaule*] cisalpine.

* Des Vénitiens.

* Rimini.

* Littér. *laissant une côte à droite.*

* La Gaule.

IMMÉDIATEMENT au bas des Alpes, se trouve une plaine considérable, large et longue d'environ 2100 stades ‹2›, et bornée au midi, tant par la côte des *Heneti* *, que par la portion des Apennins ‹3› qui s'étend vers *Ariminum* * et *Ancona;* car la chaîne des Apennins, qui commence au sein de la *Ligurie* ‹4›, se prolonge d'abord vers la *Tyrrhénie*, en ne s'éloignant guère de la mer *; puis elle s'avance peu à peu dans l'intérieur des terres; et lorsqu'elle touche au Pisan, elle se dirige à l'est vers le golfe Adriatique jusqu'aux environs d'*Ariminum* et d'*Ancona*, où elle tombe à angles droits sur la côte des *Heneti* ‹5›. C'est entre ces limites qu'est renfermée la *Celtique* * cisalpine; et la longueur de la côte, jointe à celle des montagnes, est de 6300 stades : la largeur est d'un peu moins de 1000 stades ‹6›.

avec Casaubon, MM. de Bréquigny et Siebenkees, Ὄκρας, au lieu d'ἄκρας. *Voyez* les Éclaircissemens, n.° III.

‹1› *Se réunit aux Alpes.* Strabon, ici, paroît bien établir positivement que la chaîne des Apennins commence vers le milieu de ce que nous appelons aujourd'hui *la rivière de Gênes;* et bientôt [1] il semblera confirmer encore cette assertion, lorsqu'il dira : « Les Cispadans occupent toute la partie » qu'entourent les monts Apennins [en s'a» vançant] vers les Alpes, jusqu'à Gênes et » aux *Sabbata :* » Οἱ δ' ἐντὸς τοῦ Πάδου κατέχουσι μὲν ἅπασαν ὅσην ἐγκυκλοῦνται τὰ Ἀπέννινα ὄρη πρὸς τὰ Ἄλπια μέχρι Γενούας καὶ τῶν Σαββάτων.

‹2› Strabon avoit puisé cette mesure dans Polybe, comme on l'a vu à la *page 103* du livre précédent, où la longueur des Alpes, comme celle des plaines de la Cisalpine est évaluée à 2200 stades; et c'est ainsi, je crois, qu'il faut lire dans le passage actuel. *Voyez* la note 4, *pag. 103.*

Quant à la largeur de ces plaines, que Polybe paroît avoir évaluée aussi à environ 2200 stades de 700, ou 63 lieues, sa mesure paroît prise le long des côtes du golfe Adriatique, depuis Aquilée jusqu'à Sinigaglia, l'ancienne *Sena Gallica*, où il plaçoit les limites méridionales de la Cisalpine. Mais cette mesure suit une ligne courbe qui augmente d'un cinquième la vraie largeur des plaines dont il est question. G.

‹3› Éclaircissemens, n.° IV.

‹4› *Voyez* la note 1, *pag. 85.*

‹5› *Car la chaîne des Apennins, &c.* Ceci est évidemment emprunté de Polybe [2].

‹6› *C'est entre ces limites qu'est renfermée la* Celtique *cisalpine; ET la longueur de la côte, &c.* Ce passage, dans lequel notre version est fidèle et littérale, offre de grandes difficultés. On comprend mal à quoi se rapportent et cette *longueur de 6300 stades*, et cette *largeur d'environ 1000 stades* dont il est ici question. Xylander et Casaubon sont

[1] *Voyez* ci-dessous, pag. 216 du texte Grec. = [2] *Polyb.* lib. II, §. 16, edit. Schweigh. tom. I, pag. 265.

§. V.
Figure du reste de l'Italie.
PAGE 211.
* Le golfe de Venise.
** La mer de Toscane.

Du reste, l'Italie, resserrée entre la mer *Adriatique* * et la mer *Tyrrhénienne* **, présente une forme longue et étroite, et se termine par deux grands promontoires ‹1›, dont l'un s'avance vers le détroit de Sicile ‹2›, et l'autre comprend l'*Iapygia* ‹3›.

§. VI.
Dimensions de la mer Adriatique.

La mer Adriatique, pour la figure et la grandeur, est semblable à cette portion de l'Italie, qui, bornée par les Apennins et par les deux mers, s'étend jusqu'à l'*Iapygia* et à l'isthme qui sépare le golfe de Tarente du golfe *Posidoniate* ‹4›. En effet, la

restés singulièrement embarrassés; ce dernier a seulement conjecturé qu'il pouvoit y avoir erreur dans ce nombre de *1000 stades de largeur.* M. Siebenkees pensoit que toute cette phrase étoit une pure interpolation.

— Si l'on se place à Ancône, où Strabon termine la côte et les montagnes de la Cisalpine, et qu'en partant de cette ville on mesure, d'une part, les rivages de la mer Adriatique jusqu'à Trieste, l'ancienne *Tergesta,* on trouvera 80 lieues, ou 2800 stades de 700 au degré.

D'un autre côté, si, en partant également d'Ancône, on suit le pied des montagnes l'espace de 100 lieues ou de 3500 stades pareils aux précédens, on sera conduit vers la source de la Stura, l'un des points les plus occidentaux de la Cisalpine; et ces deux mesures compléteront les 6300 stades dont parle Strabon.

Quant aux 1000 stades qu'il donne à la largeur moyenne de la Cisalpine, cette mesure paroît devoir être prise depuis le sommet du lac de Garde où passoient les limites septentrionales de cette contrée, jusqu'à la crête de l'Apennin, en suivant à-peu-près le méridien de Mantoue. G.

‹1› *Voyez* ci-dessus, liv. II, *pag. 109* du texte Grec, tom. I de la version Française, *pag. 296.*

‹2› *L'un s'avance vers le détroit de Sicile, &c.* Il s'agit ici de la presqu'île occupée jadis par les peuples que Strabon appellera [1] *Bretii,* Βρέττιοι; c'est-à-dire, des deux Calabres.

‹3› *L'Iapygia.* C'est-à-dire, cette péninsule que l'on connoît aujourd'hui sous la dénomination de Terra di Lecce, et que les anciens ont appelée tantôt *Iapygia,* tantôt *Messapia,* tantôt *Calabria,* tantôt *Sallentina* [2]. L'isthme de cette péninsule étoit censé formé par une ligne tirée de *Brentesium* [Brindisi] à Tarente.

‹4› *La mer Adriatique, &c.* Nous croyons avoir exprimé le seul sens dont la phrase Grecque soit susceptible : Ἔστι δ' ὅμοιον τὸ σχῆμα τοῦ Ἀδρίου καὶ τὸ μέγεθος τῇ Ἰταλίᾳ, ΤΗ͂Ι ΤΕ [mss. 1393, 1394, 1408, ΤΗ͂Ι] ἀφοριζομένῃ τοῖς Ἀπεννίνοις ὄρεσι καὶ τῇ θαλάττῃ ἑκατέρᾳ, μέχρι τῆς Ἰαπυγίας καὶ τοῦ ἰσθμοῦ τοῦ κατὰ τὸν Ταραντῖνον καὶ τὸν Ποσειδωνιάτην κόλπον. Si ce texte n'est point altéré, et si l'on ne doit point y substituer le nom des *Alpes* à celui des *Apennins,* il reste évident que la portion de l'Italie dont, en ce moment, notre géographe veut comparer *la figure* et la *grandeur,* τὸ σχῆμα καὶ τὸ μέγεθος, avec *la figure* et *la grandeur* du golfe Adriatique, est uniquement la portion comprise entre deux lignes dont l'une seroit, comme lui-même l'a exprimé un peu plus haut [3], formée, tant par la côte des *Heneti,* que par

[1] *Voyez* ci-dessous, pag. 112 de ce volume. = [2] *Voyez* au livre VI, pag. 282 du texte Grec. = [3] *Voyez* ci-dessus, pag. 110 de ce volume.

PAGE 211. plus grande largeur de cette portion de l'Italie, de même que celle de la mer Adriatique, est d'environ 1300 stades; et leur longueur respective n'a guère moins de 6000 stades ‹1›.

§. VII.
Mesure de l'extrémité méridionale de l'Italie.

LE surplus de l'Italie consiste dans le pays des *Bretii* et des *Leucani* ‹2›.

* Capo di Leuca.

Suivant Polybe, du cap *Iapygien* * jusqu'au détroit de Sicile, on compte, par terre, en suivant la côte, au moins 3000 stades, et toute la côte est baignée par la mer de Sicile; mais par mer il y a 500 stades de moins ‹3›.

la chaîne des Apennins, qui, depuis les environs d'*Ariminum* ou d'Ancône, jusqu'à ceux de Gênes, servent, selon lui, de borne méridionale à la *Celtique* [ou *Gaule*] cisalpine, et l'autre se tireroit de l'extrémité septentrionale de l'*Iapygia*, c'est-à-dire de *Brentesium* [Brindisi] à *Posidonia* [Pesti]. Mais alors, comment Strabon pouvoit-il assigner à cette portion de l'Italie 6000 stades de *longueur*, ainsi qu'au golfe Adriatique! Peut-être seroit-il permis d'entendre les mots *μέχρι Ἰαπυγίας*, non de l'extrémité septentrionale de l'*Iapygia*, mais du cap *Iapygium* [capo di Leuca]; ce qui augmenteroit la *longueur* de la portion de l'Italie comparée ici au golfe *Adriatique*, mais point encore, à beaucoup près, assez pour que l'on pût assigner à cette partie une *longueur* de 6000 stades.

Certains que notre version rend avec fidélité ce qui est énoncé dans le texte, nous avouons que la difficulté qui résulte de ce passage nous paroît insoluble.

Au surplus, l'isthme qui sépare le golfe de Tarente du golfe *Posidoniate*, étoit censé formé par une ligne tirée depuis l'embouchure du *Brendanus* [le Brendano], dans le golfe de Tarente, non loin, vers le nord-est, de *Metapontium* [Torre di Mare], jusqu'aux bouches du *Silarus* [le Silaro], dans le golfe dit aujourd'hui de Salerne, près du *Portus Alburnus* [Alburno].

‹1› Au livre II, *pag. 339* du premier volume de cette édition, Strabon donne environ 6000 stades de longueur et 1200 stades de largeur au golfe Adriatique. A la *page 355*, il donne 7000 stades de longueur à l'Italie. J'ai dit ce que valoient ces mesures, et les points d'où elles devoient être prises.

Les 6000 stades dont parle ici Strabon, sont à-peu-près la mesure des côtes de l'Italie baignées par le golfe Adriatique. Elles ont en effet 6500 stades de 700, ou 186 lieues, depuis le cap Leuca [l'ancien *Iapygium*] jusqu'à Aquilée, en comptant les sinuosités de la presqu'île de Gargano.

Les 1300 stades, ou les 37 lieues qu'ils représentent, paroissent pris depuis le mont *Argentarius* jusqu'à Ancône. C'est la plus grande largeur de l'Italie. G.

‹2› Éclaircissemens, n.° V.

‹3› *Mais par mer il y a 500 stades de moins.* Le texte porte, *πλέονι δὲ καὶ πεντακοσίων δέουσιν*; ce qui semble devoir naturellement signifier, *mais par mer il n'y a pas 500 stades.* On pourra voir dans nos Éclairciss. n.° VI, ce qui nous autorise à donner à ce passage le sens que présente notre version.

— En traitant du système géographique de Polybe, tom. II, *pag. 15* de mes *Recherches sur la Géographie des anciens*, j'ai cité ce passage de Strabon, *mais par mer il n'y a*

LES

LES monts Apennins, après avoir atteint les environs d'*Ariminum* * et d'*Ancona*, et déterminé en cet endroit la largeur de l'Italie, d'une mer à l'autre, changent de nouveau de direction **, et traversent le reste de la contrée dans toute sa longueur. Jusqu'à l'entrée du pays des *Peucetii* et de celui des *Leucani*, la chaîne de ces monts s'éloigne peu de la mer Adriatique; mais une fois arrivée au pays des *Leucani*, elle se rapproche davantage de l'autre mer *, et traversant de suite ce pays ainsi que celui des *Bretii*, elle va se terminer à *Leucopetra* *, dans la *Rhégine* *.

§. VIII.
Direction de la chaîne des Apennins.
PAGE 211.

* Rimini.

** *Voyez* ci-dessus, *pag. 110.*

* La Méditerranée.

* Capo dell' Armi.

* Le territoire de Regio.

TELLE est la description générale que nous pouvons faire de tout ce que l'on appelle aujourd'hui l'*Italie*. Maintenant essayons d'en détailler chaque partie; revenons sur nos pas, et commençons par celle qui se trouve située au pied des Alpes.

pas 500 stades, et j'ai proposé de lire *2500 stades* au lieu de *500*.

Les deux routes dont Polybe avoit parlé, étoient très-différentes : l'une, par terre, conduisoit du promontoire *Iapygium* à Tarente, à Héraclée, à *Thurium*, en suivant les rivages de la mer. De *Thurium* elle traversoit le pays des *Brutii*, regagnoit les bords de la mer à *Terina*, et aboutissoit à *Rhegium* sur le détroit. Cette route étoit de 86 lieues, qui valent 3000 stades de 700.

L'autre route, par mer, étoit plus courte, parce que de l'*Iapygium* on traversoit l'ouverture du golfe de Tarente pour se rendre au promontoire *Lacinium*. Cette navigation étoit évaluée par Polybe à 700 stades, comme Strabon le dira au livre VI, *page 261* du texte; et cette route, sur nos cartes, est de 750 stades. Du *Lacinium* au détroit, en suivant les côtes, on trouve sur la carte de d'Anville 50 lieues, ou 1750 stades pareils aux précédens, et qui complètent les 2500 stades environ que je crois avoir été indiqués par Strabon.

Ainsi, soit qu'on adopte la correction que j'ai proposée, soit qu'on interprète le texte de Strabon comme le fait M. du Theil, le résultat sera le même, puisque Polybe aura compté 2500 stades, par mer, du cap *Iapygium* au détroit de Sicile. G.

CHAPITRE II.

De la Celtique [*ou* Gaule] *cisalpine, qui se divise en* Transpadane *et* Cispadane. —*Peuples qui l'habitent.* —*Description de la* Transpadane. —*Description de la* Cispadane. —*Éloge de toute la* Cisalpine.

§. I.er De la *Celtique* [ou *Gaule*] cisalpine, qui se divise en *Cispadane* et *Transpadane*.

PAGE 212.

LE pays dont il s'agit ici, est une superbe plaine semée de collines très-fertiles : le Pô la divise en deux portions presque égales, appelées l'une *Cispadane* *, l'autre *Transpadane* **.

* En-deçà du Pô.
** Au-delà du Pô.

La *Cispadane* comprend tout ce qui [se trouvant situé, d'une part, sur la droite du Pô] borde [de l'autre part] les monts Apennins et la *Ligurie* *; la *Transpadane* comprend le reste de la plaine.

* Littéralement, *la Ligystique*.

§. II. Peuples qui l'habitent.

LA *Cispadane* est peuplée de *Ligyes* * et de *Celtes* **, habitant, ceux-là dans les montagnes ‹1›, ceux-ci dans les plaines : la *Transpadane* est occupée par des *Celtes* et par les *Heneti* *.

* C'est-à-dire, de Liguriens.
** De Gaulois.
* *Voyez* ci-dessus, *pag. 110*.

Les *Celtes* de ces cantons sont de la même race que les *Celtes* transalpins.

Quant aux *Heneti*, il y a deux traditions : l'une porte qu'ils sont une colonie de ces *Celtes* établis sur les bords de l'Océan *, qui s'appellent comme eux *Heneti* ‹2›; l'autre veut qu'ils descendent des *Heneti* de la Paphlagonie, venus avec Antenor se réfugier

* Aux environs de Vannes.

‹1› *Ceux-là dans les montagnes, &c.* Nous lisons, comme nos manuscrits 1393 et 1394 le portent distinctement, ÉN (au lieu de ῾ΥΠΟ') τοῖς ὄρεσι.

‹2› Strabon a déjà parlé [1] de cette tradition, et a dit qu'elle lui paroissoit la plus probable, mais non absolument certaine. Beaucoup de critiques, dans les deux derniers siècles, ont discuté les points qui concernent l'origine des *Heneti*; et l'on peut consulter principalement MM. Fréret [2], Larcher [3], Heyne [4] et Filiasi [5].

[1] *Strab.* lib. IV, pag. 195 du texte Grec. = [2] *Fréret*, Recherches sur l'orig. et l'anc. Hist. des peuples d'Italie, *Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, vol. XVIII, *Hist.* pag. 77. = [3] *Larcher*, trad. d'Hérod. Tabl. géogr. tom. VIII, pag. 593. = [4] *Heyn. ad Virg. Æneïd.* lib. I, exc. VII, ad vers. 242, tom. II, pag. 182. = [5] *Filiasi*, Mem. Stor. de' Veneti pr. e sec. tom. I, cap. 3, pag. 77 et seq.

en ces lieux après la guerre de Troye *. A l'appui de cette dernière opinion, l'on cite le goût des *Heneti* d'Italie pour les haras. Ce goût, qui tenoit, dit-on, à l'habitude que leurs ancêtres avoient d'élever des mules, et dont Homère fait mention quand il dit que, chez les *Heneti*,

PAGE 212.
* *Voyez* la fin de la note 5, *pag. 110 et 111* du I.er volume.

> Des mules indociles
> La race primitive a reçu sa naissance ⟨1⟩,

Homer. Iliad. lib. II, vers. 852.

est aujourd'hui absolument perdu chez eux ; mais jadis il y étoit général. Ce fut dans leur pays que le tyran de Sicile, Denys, établit son haras ⟨2⟩ de chevaux destinés à disputer le prix *, de sorte que les poulains *Hénètes* furent vantés dans la Grèce ⟨3⟩, et la race en a été long-temps renommée.

* Dans les jeux solennels de la Grèce.

§. III.
Description de la Transpadane.

TOUTE la *Transpadane* est coupée par un grand nombre de fleuves et de marais ; mais principalement le canton occupé par

⟨1⟩ Nous interprétons le vers d'Homère selon le sens dans lequel Strabon, à ce qu'il nous semble évident, le prenoit : mais il est difficile de déterminer si ce sens rentre effectivement dans ce que le poëte vouloit dire. Les anciens critiques étoient fort peu d'accord à cet égard ; et l'on disputoit d'ailleurs sur la veritable leçon [1].

⟨2⟩ Strabon étant peut-être le seul qui rapporte ce fait, il ne nous seroit pas aisé d'en fixer la date. Mais nous voyons que l'on attribuoit à Denys *l'ancien*, la fondation de quelques villes sur les bords du golfe Adriatique, entre autres, de *Lissus* et d'*Adria* [2], et que le temps de ces fondations se rapporte environ à la XCVII.e olympiade [3], c'est-à-dire, de l'an 392 à l'an 389 avant l'ère Chrétienne.

⟨3⟩ *De sorte que &c.* Nous traduisons fidèlement. Le texte porte, ὭΣΤΕ καὶ ὀνόμα κ. τ. λ. On ne sauroit douter qu'il n'y ait eu un temps où les coursiers *Hénètes* étoient fort renommés dans la Grèce, et où l'on s'en servoit de préférence pour disputer le prix ; il semble même que l'épithète d'*Hénètes* étoit devenu synonyme de *victorieux* [4]. Mais il paroît aussi que leur renommée, en Grèce, datoit d'un temps antérieur au règne du tyran de Syracuse. Denys ne devint maître de Syracuse que dans la XCIII.e olympiade, 406.e ou 405.e année avant l'ère Chrétienne : or, vingt-trois années auparavant, nous voyons [5] que les coursiers *Hénètes* étoient déjà, et peut-être depuis long-temps, très-estimés chez les Grecs. Le premier concurrent, pour qui des coursiers *Hénètes* remportèrent le prix, avoit été, dit-on [6], un Lacédémonien, nommé *Leo* et père d'*Anticlides* ; mais nous ignorons dans quelle année ce concurrent fut couronné.

[1] *Heyn. ad Homer. Iliad.* lib. II, vers. 852, tom. IV, pag. 423. = [2] *Diod. Sic.* lib. XV, §. 13, tom. II, pag. 12 et 13. — It. *Etym. magn.* v. Ἀδρίας τὸ πέλαγος. = [3] *Wessel. ad Diod.* loc. cit. not. n.° 81. = [4] *Hesych.* v. Ἐνετίδας. = [5] *Euripid. Hippol.* vers. 230 et 1132. = [6] *Polem. ap. Schol. Eurip.* loc. cit.

PAGE 212.

les *Heneti*, lequel d'ailleurs a ceci de particulier, qu'il est presque le seul endroit où la mer intérieure *, présentant les mêmes phénomènes que l'Océan, ait comme lui un flux et un reflux ‹1›. Il en résulte que, de ce côté, la plus grande portion de la plaine est remplie de lagunes * ‹2› : aussi les habitans y ont-ils pratiqué des canaux et des digues, comme on en voit dans la Basse-Ægypte; une partie du terrain inondé s'est désséchée, et le reste est navigable.

*Littér. *notre mer*, c'est-à-dire, la Méditerranée.

*Littér. *marais-de-mer*, λιμνοθαλάττης.

Des villes de ce canton, les unes sont, comme des îles, environnées d'eau ; les autres ne le sont qu'en partie. Celles qui se trouvent au-dessus des marais, dans le sein des terres, sont situées sur des fleuves que l'on peut remonter jusqu'à une hauteur étonnante, tels sur-tout que le Pô ‹3›, qui est très-fort par lui-même, et, de plus, se grossit fréquemment par les pluies et les neiges. Comme ses eaux, lorsqu'il approche de la mer, se répandent çà et là, son embouchure se discerne avec peine, et l'on n'y entre pas facilement ; mais l'expérience et l'adresse surmontent les plus grandes difficultés.

‹1› On s'aperçoit en effet dans les canaux de Venise, d'un mouvement semblable à celui du flux et du reflux; la mer monte et baisse deux fois en vingt-quatre heures : mais ce mouvement est peu sensible. G.

‹2› Toute la côte depuis Ravenne jusqu'à Aquilée au fond du golfe de Venise, est encore couverte de marais et de lagunes, comme elle l'étoit au temps de Strabon. Les plus grandes de ces lagunes sont aux embouchures du Pô, les autres aux embouchures des torrens qui descendent des Alpes. G.

‹3› *Que l'on peut remonter jusqu'à une hauteur étonnante, &c.* Le texte est obscur, et semble altéré : Τοὺς ἐκ τῶν ποταμῶν ἀνάπλους θαυμαστοὺς ἔχουσι, μάλιστα δ' ὁ Πάδος. Les manuscrits n'offrent aucune variante. Cluvier [1] proposoit de lire ἐκ τοῦ Πάδου, au lieu de ὁ Πάδος.

Nous croyons avoir saisi et rendu la pensée de l'auteur ; toutefois il pourroit avoir voulu dire que *la possibilité de remonter la plupart de ces fleuves, favorisoit le commerce d'une manière étonnante.*

La version de M. de Bréquigny porte : *Celles qui sont dans les marais* (le texte dit *au-dessus*, ὑπὲρ, *des marais*), *jouissent de l'avantage d'avoir des fleuves que l'on peut TRÈS-COMMODÉMENT REMONTER; tel est particulièrement le Pô, &c.* Ce qui nous a empêché d'adopter ce sens, c'est que Strabon, comme on pourra bientôt le remarquer, ne regardoit nullement le Pô comme un fleuve *très-commode* à remonter.

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. 1, cap. 18, pag. 144, lin. 51.

Autrefois les bords de ce fleuve étoient, comme je l'ai dit, habités principalement par des peuples *Celtes*. Les plus considérables ‹1› étoient les *Boii* *, les *Insubri* ‹2›, et ceux qui, dans une invasion *, se rendirent maîtres de Rome, les *Senones* et les *Gæsatæ* ‹3›. Par la suite, les Romains exterminèrent ces deux derniers peuples *, et chassèrent les *Boii* de leurs habitations ‹4›. Ceux-ci, alors, se transplantèrent sur les bords de l'*Ister* *, et y demeurèrent avec les *Taurisci* ‹5›, ne cessant

PAGE 212.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 58.*

* 367 ans avant l'ère Chrétienne.

PAGE 213.

* 283 ans avant l'ère Chrétienne.

* Le Danube.

‹1› *Les plus considérables &c.* Nous lisons, comme le porte distinctement notre manuscrit 1394, Μέγιστα δ' ἦν τῶν Κελτῶν ἔθνη κ. τ. λ.

‹2› *Les Boii, les Insubri, &c.* Nous avons cru devoir représenter l'orthographe adoptée par notre auteur, et ne point franciser les noms ethniques. Le dernier des deux noms est constamment écrit dans nos manuscrits, Ἴνσουβροι, ou Ἴνσοβροι [1]. Polybe les nomme Ἰνσόβρας *[Insobres]*, et quelques manuscrits portent Ἰσόμβρας; leçons vicieuses, comme on le reconnoît d'après ce que dit Étienne de Byzance. Au reste, les deux peuples dont il s'agit, jouent un grand rôle dans l'histoire Romaine.

Observons ici que bientôt [2] notre géographe fera aussi mention de peuples appelés *Symbri* [Σύμβροι]. Cluvier [3] pensoit que, dans ce dernier nom, il falloit reconnoître celui d'*Insubri* [Ἴνσυβροι]; mais on verra que cette opinion prête à quelque difficulté.

Strabon semble être le seul qui mette des *Gæsatæ* au nombre de ces peuples *Celtes* [ou Gaulois] établis en Italie, qui se rendirent maîtres de Rome vers l'an 387 de la fondation de cette ville, 367 ans avant l'ère Chrétienne. Tous les autres auteurs [4] n'amènent des *Gæsatæ* en Italie que vers l'année 529 de Rome, 225 ans avant l'ère Chrétienne, sous le consulat de L. Æmilius Papus et de C. Attilius Regulus. Peut-être notre géographe a-t-il confondu la marche des *Senones* sur Rome avec l'autre expédition, dans laquelle plusieurs peuples de la Cisalpine, unis cette fois avec des *Gæsatæ*, furent repoussés et défaits par les consuls qui viennent d'être nommés [5].

‹3› Éclaircissemens, n.° VII.

‹4› Il ne seroit pas aisé de déterminer en quelle année les *Boii* évacuèrent entièrement l'Italie [6]; mais la transmigration dont il est ici question, paroît n'avoir été absolument consommée qu'à l'époque à laquelle les Romains établirent leurs colonies de Parme et de Modène, c'est-à-dire, en l'année 571 de Rome, 183 ans avant l'ère Chrétienne [7].

‹5› *Ceux-ci, alors, se transplantèrent &c.* Strabon reparlera deux fois [8] de cette transmigration des *Boii* dans un canton voisin de la *Pannonie*; comme aussi de leur entière destruction en ce pays, laquelle fut opérée par les *Daci* et les *Getæ*, soumis alors à *Bœrebistas*.

Suivant Pline, le canton que les *Boii* occupèrent, étoit voisin de celui dans lequel

[1] *Voyez* ci-dessous, pag. 213; et au liv. VII, pag. 292 du texte Grec. = [2] *Voyez* ci-dessous, pag. 216 et 218 du texte Grec. = [3] *Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 24, pag. 237, lin. 16. = [4] *Polyb.* loc. cit. — It. *Plutarch. in Marcell.* loc. cit. — It. *Eutrop. Brev.* lib. III, §. 5. — It. *Paul. Oros.* lib. IV, cap. 13. = [5] *Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 22, pag. 228, lin. 29. = [6] *Polyb.* lib. II, §. 35, edit. Schweigh. tom. I, pag. 303. — It. *Tit. Liv. Hist.* lib. XXXVI, §. 36. et seq. — It. *id.* lib. XXXIX, §. 55. = [7] *Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 28, pag. 272, lin. 39. = [8] *Strab.* lib. VII, pag. 304 et 307 du texte Grec.

Page 212. point de guerroyer contre les *Daci,* jusqu'au temps où, par suite de leur destruction totale, ils abandonnèrent à leurs voisins ce canton de l'Illyrie, si propre à nourrir des bestiaux, où ils s'étoient établis. Les *Insubri* subsistent encore. Leur métropole est *Mediolanum* *, qui jadis étoit un simple bourg ; car ces peuples originairement n'habitoient que dans des bourgades : mais aujourd'hui c'est une cité considérable, située au-delà du Pô ; elle touche presque aux montagnes des Alpes.

* Milan.

Non loin [de *Mediolanum*] se trouvent *Béron* *, qui est aussi une grande ville, et d'autres moindres que celles-là, comme *Brexia* * ‹1›, *Mantua***, *Rhegium* ‹2› et *Comum****. Cette dernière place étoit une assez petite habitation, ruinée en partie par les *Rhæti* qui habitent plus haut ‹3›, lorsque *Pompeius*

* Vérone.

* Bresse.
** Mantoue.
*** Côme.

les Romains, par la suite, établirent les colonies de *Sabaria* et de *Scarabantia* [1], deux villes dont, suivant le P. Hardouin [2], la première, située aux confins de l'Autriche et de la Hongrie, retient encore son ancien nom de *Sabaria ;* l'autre, éloignée de celle-là d'environ 34 milles [3] vers le nord, s'appelle aujourd'hui Scapring; ou bien, s'il faut en croire quelques géographes, elle étoit dans la position d'Œdenburg [4].

Quant aux *Taurisci* dont Strabon fait mention en cet endroit, nous aurons l'occasion d'en parler ailleurs.

‹1› *Brexia.* Nos meilleurs manuscrits portent Βρηξία. Cette ville étoit la métropole des *Cenomani.*

‹2› *Rhegium.* On ne connoît dans toute cette portion de l'Italie, d'autre ville qui ait pu être désignée par ce nom, que celle qui s'appeloit ordinairement *Rhegium Lepidum* [aujourd'hui Regio], et dont, plus bas [5], Strabon fera mention. Or il paroît évident qu'ici notre géographe n'auroit point dû en parler. En effet, *Rhegium Lepidum,* située en-deçà du Pô, ne sauroit être censée avoir jamais fait partie de la *Transpadane,* dont en cet endroit il s'occupe uniquement [6]. Peut-être faudroit-il lire Βέργαμον, *Bergamum* [7].

‹3› Les *Rhæti &c.* Les *Rhæti* dont notre géographe vouloit parler, ne sauroient avoir été autres que ceux qui habitoient ce que l'on appelle aujourd'hui la *Valteline* et le comté de *Chiavenna* [8], cantons qui touchent au lac de Côme [l'ancien lac *Larius*].

Au reste, la date de cette guerre des *Rhæti* contre les habitans de *Comum,* n'est pas exactement connue ; on ne voit pas sur quoi les historiens modernes de Côme se fondent pour la rapporter à l'année 660 de Rome, 94 ans avant l'ère Chrétienne [9].

[1] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 27, tom. I, pag. 180, lin. 1. = [2] *Harduin. ad Plin.* loc. cit. = [3] *Itiner. Anton.* pag. 233, 261, 262. = [4] *Cellar. Geogr. ant.* lib. II, cap. 8, sect. 1, §. 12, tom. I, pag. 442. = [5] *Voyez* ci-dessous, pag. 213 du texte Grec. = [6] *Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 25, pag. 247, lin. 42. = [7] *Maff. Veron. illustr.* lib. V, col. 98. = [8] *Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 20, pag. 20, lin. 44. = [9] *Paul. Jov. Hist. Novocom.* lib. I, edit. 1529, pag. 4 et 5. — It. *Georg. Merul. Antiq. Gall. Insubr.* lib. I, cap. 9. — It. *Fr. Ballarin. Comp. delle cron. della città di Como,* part. 1, cap. 3, pag. 5. — It. *Prim. Luig. Tatti, degli ann. sacr. della città di Como,* pag. 3, n.° 5.

Strabo, père du grand Pompée, la repeupla <1> : quelque temps après, *Caius Scipio* <2> y fit passer encore environ trois mille habitans; et enfin J. Cæsar * y en envoya cinq mille autres <3>, dont les plus distingués étoient cinq cents Grecs. Il leur donna les droits de citoyens, en même temps qu'il les inscrivit sur le rôle des cohabitans : non-seulement ils s'établirent en ce lieu, mais encore ce fut d'eux que la cité reçut son nom actuel; car tous les cohabitans ayant pris comme eux la dénomination de Νεωκομῆται *, elle s'appela par traduction [en latin] *Novum-Comum* * <4>.

PAGE 212.

* Littér. *le dieu Cæsar*, ὁ θεὸς Καῖσαρ.

* C'est-à-dire, *nouveaux-bourgeois.*

* C'est-à-dire, *nouveau-bourg.*

Près de *Novum-Comum*, l'on rencontre le lac *Larius* *, formé par le fleuve *Adua* *, qui en ressort pour aller se réunir au Pô. L'*Adua* prend, comme le Rhin, sa source dans le mont *Adula* <5>.

* Lac de Côme.

* L'Adda.

PAGE 213.

Les villes que je viens de nommer, sont situées bien au-dessus des marais; mais proche des marais est celle de *Patavium* *, la plus belle de tout le pays, et dans laquelle, au dernier dénombrement, l'on a, dit-on, recensé cinq cents *chevaliers* <6> : jadis

* Padoue.

<1> *Lorsque Pompeius Strabo, &c.* Si le fait se rapporte au consulat de *Cn. Pompeius Strabo*, il date de l'année 665 de Rome, 89 ans avant l'ère Chrétienne; mais *Cn. Pompeius Strabo* continua de commander une armée, comme proconsul, pendant deux années au moins.

<2> *Caius Scipio.* Nous suivons le texte, qui, dans tous nos manuscrits, comme dans toutes les éditions, porte Γάϊος Σκηπίων [ou Σκιπίων]. Toutefois nous sommes persuadés qu'il y a faute dans le prénom *Caius*. Entre l'époque de la magistrature de *Cn. Pompeius Strabo* et le temps où J. Cæsar, que notre géographe va donner pour le dernier restaurateur de *Comum*, commanda dans la Gaule cisalpine, les fastes Romains ne présentent aucun personnage du nom de *Scipio*, qui ait pu contribuer à augmenter la population de cette ville, si ce n'est *Lucius Cornelius Scipio Asiaticus*, qui, ayant commencé d'entrer dans les charges en l'année 657 de Rome, 97 ans avant l'ère Chrétienne, fut consul en l'année 671 de Rome, 83 ans avant l'ère Chrétienne, et fut contraint en cette même année d'aller en exil à Marseille, où il finit ses jours.

<3> Durant le temps qu'il eut le gouvernement des deux Gaules, et antérieurement à l'année 701 de Rome [1].

<4> Éclaircissemens n.° VIII.

<5> Cet énoncé n'est pas juste. *Voyez* d'abord ci-dessus, *liv. IV, pag. 192* et *204* du texte Grec, *49* et *92* de ce volume; et ensuite les Éclaircissemens, n.° IX.

<6> *Au dernier dénombrement, &c.* C'est

[1] *Appian. de Bell. civ.* lib. II, §. 26, edit. Schweigh. tom. II, pag. 208 et 209.

PAGE 213. on l'a vue armer jusqu'à cent vingt mille hommes ‹1›. On peut juger de sa population et de son opulence actuelle par la quantité de marchandises en tout genre, sur-tout d'étoffes pour les vêtemens ‹2›, qu'elle envoie à Rome. *Patavium* communique avec la mer par un fleuve que l'on peut remonter, au travers des marais, depuis un vaste port [situé à son embouchure] jusqu'à 250 stades ; ce port s'appelle, comme le fleuve, *Medoacus* ‹3›.

ce que les Romains appeloient *census*, et ce que nous disons communément *le lustre*. Il n'est pas aisé de déterminer en quelle année put avoir lieu celui dont Strabon veut parler ici, et qui paroît avoir été le même que celui dont il a déjà fait mention [1]. Ce doit, ce semble, avoir été le dernier des trois que nous savons avoir été faits sous le règne d'Auguste. Le premier se rapporte à l'an 726 de Rome, 28 ans avant l'ère Chrétienne; et le nombre des citoyens se trouva monter à 4,064,000; [2] ou, selon Eusèbe [3], seulement à 4,011,017. Le second eut lieu en l'année 746 de Rome, 8 ans avant l'ère Chrétienne [4]; et le nombre des citoyens fut trouvé être de 4,163,000. Le troisième est de l'année 767 de Rome, 14 de l'ère Chrétienne [5] : le nombre des citoyens y fut trouvé de 4,037,000, selon le monument d'Ancyre; mais Eusèbe le porte à 9,070,000.

‹1› *Jusqu'à 120 mille hommes.* Nous suivons nos manuscrits 1393, 1394, 1408, qui portent distinctement *δώδεκα μυριάδας*; et ni l'ancien interprète Latin, ni le traducteur Italien, n'ont point lu autrement. Xylander a cru devoir adopter la leçon *ϐ μυριάδας*, *20 mille ;* et il a traduit en ce sens, que Cluvier [6] a aussi préféré. M. de Bréquigny, dans sa version Française, s'étoit conformé à la leçon des manuscrits. Dans l'édition commencée par M. Siebenkees, le texte Grec porte *β μυριάδας*; mais la version Latine dit *CXX millia.* L'auteur du *Memorie Storiche de' Veneti primi e secondi* [7], penche à croire que la véritable leçon devroit être en effet *20 mille.*

‹2› On sait que les étoffes de Padoue ont été renommées chez les Romains [8] : et, à cet égard, il suffit d'indiquer un passage de Martial, dont l'auteur qui vient d'être cité, donne une pleine explication [9].

‹3› *Depuis un vaste port &c.* Strabon vouloit-il ici parler du port que l'on appelle aujourd'hui Malamoco, situé à l'embouchure de la Brenta, rivière qui représente l'ancien *Medoacus-Major!* Vouloit-il, au contraire, désigner le *Portus-Edro* ou *Ebro*, situé à l'embouchure du *Medoacus-Minor*, et représenté actuellement par la Chioggia, *ou* Chiosa, sur le Bachiglione! Cluvier [10], convenant que, sur ce point, le texte de notre auteur pouvoit laisser quelque incertitude, penchoit néanmoins à croire qu'il s'agit du *Medoacus-Major*, c'est-à-dire, de la Brenta

[1] *Voyez* ci-dessus, liv. III, pag. 169 du texte Grec. = [2] *Monum. Ancyr. ap. Edm. Chish. Antiq. Asiat.* pag. 173, lin. 2, et pag. 178, not. ad loc. = [3] *Euseb.* n.° 1489. — *Capuan. Tab. frag. ap. Pigh. Annal. Rom.* lib. XVII, tom. III, pag. 504. — It. *Dio Cass.* lib. LII, §. 42, edit. Reim. tom. I, pag. 692 et 693. = [4] *Monum. Ancyr.* loc. cit. — It. *Dio Cass.* lib. LIV, §. 35, tom. I, pag. 765, et *ibid.* not. 318. = [5] *Monum. Ancyr.* loc. cit. et not. pag. 179 et 184. — It. *Sueton. in August.* §. 27. — It. *Euseb.* n.° 2028. = [6] *Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 18, pag. 143, lin. 40. = [7] Loc. cit. = [8] *Martial. Epigram.* lib. XIV, epigr. 143. — It. *Juvenal.* satir. 8, vers. 15. = [9] *Mem. Stor. de' Ven. pr. e sec.* cap. 9, tom. I, pag. 327. = [10] *Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 18, pag. 148, lin. 38 et seq.

Dans le sein même des marais se trouve *Ravenna*, très-grande ville, toute bâtie sur pilotis ⟨1⟩, et traversée par des canaux * que l'on passe en bateau ou sur des ponts : la mer, au moment du flux, ne laisse pas d'y monter assez haut ; de sorte que, le reflux contribuant avec les eaux courantes à emporter la vase, l'air ne se corrompt point ; et même cet endroit a été reconnu ⟨2⟩ si salubre, que le Gouvernement l'a choisi pour y nourrir et exercer les gladiateurs. C'est donc une particularité fort remarquable de ce lieu, que la bonté de l'air qu'on y respire au milieu d'un marais ; comme dans Alexandrie d'Ægypte *, où, en été, le lac [qui l'avoisine] n'a point d'exhalaisons nuisibles, parce que le Nil, au temps de sa crue périodique, couvre les endroits bourbeux. Une autre singularité du territoire de *Ravenna*, c'est la nature de ses vignes : quoique plantées dans un terroir marécageux ⟨3⟩, elles ne laissent pas de donner des raisins, fort vîte et en quantité ; mais au bout de quatre ou cinq ans, elles périssent.

Page 213.

* Littér. *traversée-par-des-courans* [διάῤῥυτος].

Page 214.

* *Voyez*, au livre XVII, *pag. 793* du texte Grec.

Altinum * est pareillement bâtie au milieu des marais ; et sa situation est à-peu-près semblable à celle de *Ravenna* ⟨4⟩.

* Altino.

et du port de Malamoco. Selon lui, cette communication du *Medoacus - Major* au *Medoacus - Minor*, qui se trouve aujourd'hui entre Padoua et le bourg de Strada, et que l'on appelle vulgairement Brenta, comme l'ancien *Medoacus - Major*, existoit dès le temps de Strabon.

L'auteur du *Memorie Storiche*, &c. est de ce sentiment.

Les 250 stades marqués par notre géographe, équivaudroient à un peu plus de 31 milles anciens : l'on ne compte pas 27 milles modernes de Malamoco à Padoue.

⟨1⟩ *Toute bâtie sur pilotis*, &c. Nous croyons qu'ici telle est la force des termes ξυλοπαγὴς ὅλη. Cependant les interprètes de Strabon semblent s'être accordés à penser que ces mots signifioient simplement, *bâtie toute en bois ;* Guarini ayant dit, *tota ligneis compacta ædificiis ;* le traducteur Italien, *tutta fabricata di legname ;* Xylander, suivi par M. Siebenkees, *tota ligneis constans ædificiis ;* et M. de Bréquigny, *toute construite de bois.*

⟨2⟩ *A été reconnu* &c. Nous lisons, comme nos manuscrits 1393 et 1394 le portent distinctement, ἐξήτασται.

⟨3⟩ Cela se voit encore dans d'autres lieux. Un peu plus bas [1], Strabon dira la même chose du territoire du *Cæcubum*. Au surplus, Pline parle aussi [2] des particularités qui distinguoient les vignes du territoire de Ravenne.

⟨4⟩ Suivant un écrivain moderne que nous avons déjà eu occasion de citer,

[1] *Voy.* ci-dessous, pag. 231 du texte Grec. = [2] *Plin. Hist. nat.* lib. XIV, §. 4, n.° *6*, tom. I, pag. 710, lin. 22.

PAGE 214. Entre ces deux villes, se trouvent *Butrium*, petite place du territoire de *Ravenna* ‹1›, et *Spina*. Cette dernière, qui n'est aujourd'hui qu'un simple bourg, fut jadis une cité Grecque fort célèbre ‹2› : en effet, l'on voit encore à Delphes le trésor des *Spinitæ;* et d'ailleurs l'histoire parle d'eux comme ayant jadis dominé sur les mers. On prétend qu'autrefois *Spina* touchoit au rivage; présentement elle en est éloignée d'environ 90 stades ‹3›.

l'ancien *Altinum* occupoit un groupe de monticules, appelés encore aujourd'hui Motte di Altino, et situés au milieu des marais de Zoccarello et de Montirone [1].

‹1› Pline [2] dit que *Butrium* n'étoit pas éloignée de la mer; position qui ne se rapporte guère à celle du moderne Butrio, situé sur les bords de l'Idice, à 40 milles de la côte.

C'est donc le long de la mer, entre Ravenne et le bourg de Sant-Alberto, situé à 12 milles de cette ville, que nous devons chercher l'ancien *Butrium*. Selon Cluvier [3], *Butrium* devoit se trouver à 6 milles de Ravenne; mais Cluvier ne marque point quel lieu moderne peut le remplacer.

Strabon semble dire que *Butrium* avoit été fondée *par les habitans de Ravenne*, τῆς Ῥαβέννης πόλισμα; et Pline [4] l'attribue aux *Umbri* (que notre géographe appelle toujours *Ombrici*, Ὀμβρικοὺς), lorsqu'il dit : *Nec procul à mari* Umbrorum *Butrium*. L'un et l'autre auteurs ont raison. Strabon va bientôt dire [5] que Ravenne avoit été fondée par des Thessaliens, qui, n'ayant pu résister aux *Tyrrheni*, admirent parmi eux des *Ombrici*, auxquels ils cédèrent ensuite totalement la place; et ce seront ceux-ci qui, par la suite, auront fondé *Butrium*.

‹2› *Cité* GRECQUE *fort célèbre.* Quelques traditions attribuoient aux *Pelasgi* la fondation de *Spina* [6]; mais il y a lieu de croire que cette ville n'étoit point, à beaucoup près, si ancienne. Strabon va nous dire [7] que, de son temps, on voyoit encore dans le temple de Delphes les anciennes offrandes des habitans de *Spina*. Si elle eût été d'origine *Pélasgique*, c'auroit été, ce semble, au temple de Dodone, fondé par les *Pelasgi*, et non pas à Delphes, qu'elle eût envoyé ces offrandes [8]. Il paroît donc plus vraisemblable qu'elle avoit été fondée par quelque colonie Grecque établie, dans des temps postérieurs, sur les côtes d'Italie [9]. De cette même remarque on peut également induire que *Spina* subsistoit encore dans sa gloire et dans son opulence, postérieurement à l'année 548 avant l'ère Chrétienne; année dans laquelle l'ancien temple de Delphes fut consumé par un incendie. Le nouveau temple, où furent portées et consacrées ces offrandes des habitans de *Spina*, que l'on y voyoit encore au siècle de Strabon et de Pline [10], ne fut achevé que du temps de Crésus, et même du temps des enfans de Pisistrate, c'est-à-dire vers l'année 520 avant l'ère Chrétienne.

‹3› Éclaircissemens, n.° X.

[1] *Filiasi, Mem. stor. de' Venet. pr. e sec. Corograf. della Venet. mar.* cap. 9, tom. III, pag. 244. = [2] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 20, tom. I, pag. 172, lin. 11. = [3] *Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 23, pag. 292, lin. 5 et seq. = [4] *Plin.* loc. cit. = [5] *Voyez* ci-dessous, pag. 214 du texte Grec. = [6] *Dionys. Halic.* lib. I, §. 18, edit. Reisk. tom. I, pag. 47 et seq. = [7] *Voyez* un peu plus bas, et aussi liv. IX, pag. 421 du texte Grec. = [8] *Fréret, Rech. sur l'orig. et l'anc. hist. des différens peuples d'Italie,* Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres, vol. XVIII, *Hist.* pag. 90. = [9] *Scylac. Peripl.* edit. Jac. Gron., pag. 13. — It. *Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 17, pag. 130, lin. 16; et cap. 18, pag. 133, lin. 51. = [10] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 20, tom. I, pag. 173, lin. 16.

Suivant la tradition, *Ravenna* fut originairement fondée par des Thessaliens, qui, par la suite, ne pouvant repousser les attaques injustes des *Tyrrheni*, admirent spontanément chez eux des *Ombrici* * ; et ce sont les descendans de ces *Ombrici* qui peuplent aujourd'hui la ville, les Thessaliens ayant pris enfin le parti de retourner dans leur ancien pays. PAGE 214.

* Voyez, *pag. 122*, la note 1.

Les villes dont je viens de faire mention, entourées presque de tout côté par des marais, y sont, pour ainsi dire, noyées; mais *Epiterpum* <1>, *Concordia* <2>, *Atria*, *Vicetia* <3>, ainsi que quelques autres places également médiocres, en sont moins incommodées; et, par de petits canaux navigables, elles communiquent à la mer. *Atria*, dit-on, fut jadis une cité considérable, dont le golfe *Adriatique* a pris le nom, mais avec un léger changement.

Acyleïa *, de toutes les villes de ce pays la plus voisine du fond du golfe, a été construite par les Romains * pour tenir en bride les barbares qui habitent plus haut. Les bâtimens de charge remontent vers cette place, sur le *Natiso*, l'espace de plus de 60 stades <4>; et elle est l'entrepôt du commerce des Romains,

* Aquilée.

* Vers l'année 186 avant l'ère Chrétienne.

<1> *Epiterpum.* Le texte, dans tous les manuscrits comme dans toutes les éditions, porte Ἐπίτερπον. L'ancien interprète Latin, le traducteur Italien et Xylander, n'ont point lu autrement. Casaubon pensoit qu'il falloit lire Ὀπιτέργιον [1], *Opitergium* [2]. La situation de cette ancienne ville semble avoir dû répondre à celle d'Oderzo [3].

<2> *Concordia.* Le texte porte, Καὶ Ὀρδία: mais évidemment il faut lire Κωνκορδία. Il s'agit de *Concordia*, fondée à l'époque du triumvirat d'Octave, d'Antoine et de Lépide. Elle étoit, selon quelques auteurs modernes [4], située à 16 milles à l'est d'*Opitergium*, sur les bords du *Romas* [le Lemene *ou* Lene]. A l'embouchure de ce fleuve, quelques milles au-dessous de *Concordia*, étoit un port appelé, par les anciens, *Portus Romatinus* [5], et aujourd'hui, Porto-Gruaro.

<3> *Atria, Vicetia.* Voyez les Éclaircissemens, n.° XI.

<4> *Les bâtimens de charge remontent vers cette place, sur le* Natiso, *l'espace de plus de 60 stades.* A l'égard des derniers mots, *l'espace* DE PLUS *de 60 stades*, nous avons lu dans le texte, avec l'ancien interprète Latin,

[1] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 22, tom. I, pag. 174, lin. 27. — *It.* §. 13, pag. 175, lin. 22. — *It.* pag. 176, lin. 16. = [2] *Maff. Veron. illustr.* lib. I, pag. 21. = [3] *Voyez* M. le comte *Filiasi*, *Mem. Stor. de' Ven. pr. e sec.* cap. 19, tom. II, pag. 176. = [4] *Feder. Altan. Sagg. dell' ant. stor. civil. &c. del Friuli*, ragion. 1, pag. 53, *Nuov. racc. d'Opusc. &c.* tom. XXII. — It. *Filias.* loc. cit. cap. 20, pag. 183. = [5] *Plin.* loc. cit. pag. 175, lin. 1.

PAGE 214. avec ceux des peuples Illyriques qui sont voisins de l'*Ister*. Ces derniers en exportent du vin, renfermé dans des vaisseaux de bois, qu'ils voiturent sur des chariots ; et, en outre, des salaisons et des huiles : les premiers s'y fournissent d'esclaves, de bestiaux et de pelleteries <1>. *Acyleïa* est hors des limites des *Heneti* <2>,

le traducteur Italien, Casaubon et Cluvier [1], *ἐπὶ πλείους ἢ* (au lieu de *ἐπὶ πλείστους*) *ἑξήκοντα σταδίους*. Toutefois nous ne devons point passer sous silence la conjecture de M. Siebenkees: il pensoit que l'on devroit lire *ἐπὶ πλεῖστον*, *pour le plus*. Les 60 stades équivaudroient à 7 milles½. Pline [2] place Aquilée à 15 milles [120 stades] du bord de la mer : mais peut-être faut-il regarder ce passage comme altéré, et doit-on, au lieu de *15 milles*, lire *7 milles*, ce qui est la distance actuelle entre le rivage de la mer et les ruines d'Aquilée. A plus forte raison taxerons-nous d'erreur ceux des géographes anciens [3] qui plaçoient Aquilée à un bien plus grand éloignement de la côte.

Quant au fleuve que Strabon nomme ici *Natiso*, il n'est pas aisé de déterminer quelle est précisément celle des rivières voisines des ruines d'Aquilée, que notre géographe pouvoit avoir en vue. Les philologues des deux derniers siècles [4] ne sont point restés d'accord sur ce point.

<1> *Elle est l'entrepôt du commerce &c.* Ce passage, dans le texte, est obscur. On y lit : Ἀνεῖται δ' ἐμπορεῖον τοῖς περὶ τὸν Ἴστρον τῶν Ἰλλυρικῶν ἔθνεσι. Κομίζουσι δ' ΟὙΤΟΙ ΜῈΝ τὰ ἐκ θαλάττης καὶ οἶνον ἐπὶ ξυλίνων πίθων ἁρμαμάξαις ἀναθέντες καὶ ἔλαιον. ἘΚΕΙ̃ΝΟΙ Δ' ἀνδράποδα, καὶ βοσκήματα, καὶ δέρματα. Les mots, τοῖς περὶ τὸν Ἴστρον τῶν Ἰλλυρικῶν ἔθνεσι..... Κομίζουσι δ' ΟὙΤΟΙ μὲν..... ἘΚΕΙ̃ΝΟΙ δὲ...... offrent d'assez grandes difficultés. On se demande : 1.° quels sont précisément les peuples dont Strabon a voulu parler en disant, *ceux des peuples Illyriques qui sont voisins de l'Ister* [le Danube] ! 2.° quels sont aussi ceux qu'il a voulu distinguer par les prénoms *οὗτοι* et *ἐκεῖνοι* ! Ces difficultés se trouvent discutées à fond dans un assez grand nombre d'ouvrages, tels, par exemple, que les Dissertations de MM. Almerigotti et Gravisi : nous croyons devoir nous borner à indiquer ces écrits à nos lecteurs [5].

Au surplus, Strabon, qui, comme on a vu [6], a déjà parlé du commerce d'Aquilée entre les peuples de l'Italie et les riverains du Danube, en parlera de nouveau dans la suite [7].

Ici, notre géographe fait mention de vaisseaux *de bois*, *ξυλίνων πίθων* : et, suivant Casaubon, ce n'est point sans motif; c'est plutôt parce qu'ordinairement les Grecs se servoient de vaisseaux *de terre cuite ;* témoin le proverbe, *ἐν πίθῳ τὴν κεραμείαν* [8]. Pline fait également mention de cette même particularité [9] : *Circa Alpes ligneis vasis* [vina] *condunt, circulisque cingunt.* Bientôt [10] Strabon nous dira que *la capacité des vaisseaux* [en usage dans la Cisalpine], *lesquels sont de bois et plus grands que des maisons, annonce bien l'abondance du vin :* Τοῦ δ' οἴνου τὸ πλῆθος μηνύουσιν οἱ πίθοι. Ξύλινοι γὰρ μείζους οἴκων εἰσί.

<2> *Est hors des limites des* HENETI, *&c.*

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 19, pag. 171, lin. 57, et cap. 20, pag. 183, lin. 28. = [2] *Plin.* lib. cit. §. 22, tom. I, pag. 175, lin. 2. = [3] *Eustath. ad Dionys. Perieget.* vers. 378, pag. 180, lin. 11 et 12. = [4] *Cluver.* loc. cit. — It. *Feder. Altan*, op. cit. ragionam. 1, pag. 49, *Nuov. raccolt. d'Opusc.* tom. XXII. — It. *Dissert. var. eruditor.* pag. 212. — It. *Gravisi, Lett. al. P. G. Tassis, Nuov. raccolt.* tom. XXIII. = [5] Voyez *Nuov. raccolta d'Opusc. &c.* tom. XXIII et XXV. = [6] *Voyez* ci-dessus, liv. IV, pag. 207 du texte Grec, et 100 de ce volume. = [7] *Voyez* au livre VII, pag. 314 du texte Grec. = [8] *Zenob. Proverb.* cent. 3, adag. 65. = [9] *Plin. Hist. nat.* lib. XIV, §. 27, tom. I, pag. 727, lin. 11 et 12. = [10] *Voyez* ci-dessous, pag. 218 du texte Grec.

dont le pays est borné par un fleuve qui sort des Alpes, et que les navires peuvent remonter l'espace de 1200 stades, depuis son embouchure jusqu'à *Noreja* ‹1›, place auprès de laquelle *Cn. Carbo*, ayant attaqué les Cimbres *, fut complétement défait ‹2›. Il y a dans ce canton des mines d'or et de fer, faciles à exploiter. PAGE 214.

* En l'année 113 avant l'ère Chrétienne.

Au fond même du golfe Adriatique, se voit un lieu consacré à Diomède. On l'appelle le *Timavum* *; et il est singulièrement remarquable : car il est pourvu d'un port, ainsi que d'un très-beau bois sacré; et de ce même endroit sortent sept sources d'eau potable ‹3›, dont la réunion forme un fleuve large et profond *, qui, à peu de distance de là, se jette dans la mer. Suivant Polybe, toutes ces sources, hormis une seule, sont d'eau salée; et c'est pour cela que, dans le pays, ce lieu s'appelle *la source et la mère de la mer*. Mais, selon Posidonius, le fleuve, prenant sa source dans les montagnes, se précipite dans un gouffre, coule sous terre l'espace de 130 stades, et en ressort tout proche de la mer ‹4›. PAGE 215.

* S. Giovanni del Carso.

* Le *Timavus*, appelé aujourd'hui Timao.

Que Diomède ait régné jadis sur les côtes de la mer Adriatique, on ne sauroit guère en douter, soit d'après la dénomination des îles appelées *Diomédéennes* *, soit d'après les anciennes traditions sur l'origine des *Daunii* ‹5› et d'*Argos-Hippium* *. De ces traditions nous ne rapporterons que ce qui peut servir à l'histoire, et nous laisserons de côté tout ce qui est *mythe* ou fiction; comme ce que l'on débite sur *Phaëton*, sur les *Heliades*,

* Les îles de Tremiti, en face de Monte Gargano.

* Arpe. *Voyez* au livre VI, pag. 283 du texte Grec.

Il paroît qu'au temps où les Romains fondèrent Aquilée, les *Heneti* avoient abandonné cette partie des côtes du golfe Adriatique dans laquelle la ville fut bâtie, et que ces peuples s'étoient renfermés en-deçà du *Tilavemptus* [le Tagliamento] : plus anciennement ils s'étendoient jusqu'au fleuve *Timavus* [le Timao].

‹1› Éclaircissemens, n.° XII.

‹2› Éclaircissemens, n.° XIII.

‹3› Nous lisons avec Xylander et Casaubon, ποτίμων, au lieu de ποταμίων.

Cependant, nous ne devons point dissimuler que cette dernière leçon est celle de tous nos manuscrits.

‹4› Éclaircissemens, n.° XIV.

‹5› Strabon, dans la suite, parlera fort au long de ces peuples et du pays qu'ils occupoient. *Voyez* ci-dessous, *pag. 242;* et au livre VI, *pag. 281* et *285* du texte Grec.

PAGE 215. changées en aunes au bord d'un fleuve *Eridanus*, qui ne se trouve nulle part, et nous est donné pour voisin du Pô 〈1〉; sur les îles *Electrides*, situées, dit-on, en face de l'embouchure de ce fleuve 〈2〉; et sur les oiseaux *Meleagrides* 〈3〉, qui doivent se rencontrer

〈1〉 *Au bord d'un fleuve Eridanus, qui ne se trouve nulle part, &c.* Nous avons traduit fidèlement : Περὶ τὸν Ἠριδανὸν, τὸν μηδαμοῦ γῆς ὄντα, πλησίον δὲ τοῦ Πάδου λεγόμενον. S'il ne faut pas soupçonner que ce passage est altéré, Strabon paroîtra le seul qui nous apprenne que certaines traditions mythologiques distinguoient l'*Eridanus* du *Padus* [le Pô], et plaçoient le premier de ces deux fleuves dans le voisinage de l'autre [1].

Suivant un critique moderne [2], ce fleuve *Eridanus*, différent du *Padus*, pouvoit être le même que l'*Eretenus* qui passoit près de Vicence, et se déchargeoit dans le *Padus* [3]. Les premiers Grecs abordés en ces cantons, y trouvant un fleuve *Eretenus*, auront rapproché ce nom de celui d'*Eridanus*, qui désignoit un petit fleuve de l'Attique ; et, bientôt après, ils auront étendu cette même dénomination, non-seulement à toutes les lagunes comprises entre Vicence et Ravenne, mais encore à tout le cours du Pô, depuis la mer jusqu'aux Alpes *Italico-Galliques*.

〈2〉 *Les îles Electrides.* Plus d'un auteur ancien [4] parle d'îles situées en face de l'embouchure de l'*Eridanus* (confondu presque toujours avec le *Padus*), et célèbres, tant pour la quantité d'ambre qui se recueilloit sur leurs côtes, que par le voisinage d'un marais sulfureux. On lit aussi que ce marais, formé d'eaux chaudes, exhaloit des vapeurs méphitiques mortelles pour les oiseaux qui voloient au-dessus, et qu'il étoit entouré de peupliers et d'aunes, dont la gomme, tombant dans les eaux, y devenoit de l'ambre. Mais Pline [5] regarde tout cela comme une fable inventée par les Grecs, et tellement destituée de tout fondement historique, que personne ne pouvoit même reconnoître l'emplacement des îles *Electrides*.

L'écrivain cité dans une des notes précédentes, pense que cette mythologie peut n'avoir pas été totalement imaginaire. Les *Electrides*, dit-il, auront été anciennement un certain nombre d'îlots disposés comme à la file, en avant des bouches du Pô ; et, à cet égard, aujourd'hui encore la disposition des lieux est la même. On peut voir, chez l'auteur que nous indiquons [6], comment il explique ce qui concerne l'ambre que l'on recueilloit dans ces îlots, qui, ajoute-t-il, séparoient de la haute mer les baies au fond desquelles étoient situées *Ravenna*, *Spina* et *Atria*. Peu à peu ces îlots se seront unis au continent, par l'effet des attérissemens provenus des fleuves. Dans le siècle où fut rédigée la compilation *de Mirabilibus auscultationibus* [7], on savoit que les *Electrides* n'existoient plus, et que les attérissemens occasionnés par le Pô les avoient fait disparoître. Mais il est simple que, du temps des Romains, on n'aperçût plus aucun vestige de l'ancien état physique de tout ce local.

〈3〉 *Les oiseaux MELEAGRIDES.* Apparemment notre géographe regardoit les *oiseaux-de-Diomède*, dont il parlera dans la suite [8] plus au long, comme étant les mêmes que les *Meleagrides*, lesquels, selon lui [9], se trouvoient en grande quantité dans une petite île du golfe Arabique, située en face

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 34, pag. 391, lin. 3. = [2] *Voyez* le P. *Bardetti, del. Ling. de' pr. abitat. dell' Italia*, cap. 5, art. 7, pag. 209 et 210. = [3] *Ælian. Hist. anim.* lib. XIV, cap. 8. = [4] *Aristot. de Mirabilib. auscult.* cap. 182. — It. *Pompon. Mel.* lib. II, cap. 7. = [5] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 30, tom. I, pag. 181, lin. 8. = [6] *Filiasi, op. cit. Corograf. del. Venet. marit.* cap. 6, tom. III, pag. 154 et seq. = [7] Loc. cit. = [8] *Voyez* au livre VI, pag. 284 du texte Grec. = [9] *Voyez* au livre XVII, pag. 769 du texte Grec.

dans ces îles. Rien de tout cela n'existe en ces quartiers. Mais on y reconnoît la trace d'une espèce de culte de Diomède, établi dans le pays des *Heneti* <1> : car encore aujourd'hui on y sacrifie annuellement à ce héros un cheval blanc <2>; de plus, on vous y montre deux bocages, consacrés l'un à Junon *l'Argienne*, l'autre à Diane *l'Ætolienne* <3>; et pour les rendre, selon l'usage, plus intéressans par des mythes, on a soin d'ajouter que, dans ces bois, les bêtes sauvages s'apprivoisent d'elles-mêmes; que les cerfs et les loups s'y attroupent ensemble; qu'ils se laissent approcher et toucher par les hommes; et qu'une fois réfugiés dans cet asile, les animaux, poursuivis par les chiens, voient ceux-ci s'arrêter. On raconte aussi qu'un habitant du pays, dont la facilité habituelle à se rendre caution d'autrui étoit un sujet de plaisanterie, ayant été rencontré par des chasseurs qui portoient un loup pris à leurs filets, et ces chasseurs lui ayant dit en riant que, s'il vouloit cautionner le loup, c'est-à-dire, répondre PAGE 215.

de *Myos-Hormos*. Cependant les anciens paroissent avoir formellement distingué ces deux espèces d'oiseaux. La dernière édition de Virgile, donnée par M. Heyne [1], offre de longs et de curieux détails concernant les *oiseaux-de-Diomède*. Quant aux *Meleagrides*, suivant l'opinion la plus générale [2], c'étoient les pintades.

<1> « Il n'est nullement probable (dit » M. le comte Filiasi [3]) que ce soit le Diomède, si célèbre dans l'Iliade, qui ait été » honoré d'un culte divin dans le pays des » *Heneti*; on ne voit pas que ce héros ait » jamais quitté les îles, ou la plage voisine » des îles *Diomédéennes* [appelées aujourd'hui » îles de Tremiti], c'est-à-dire, les environs » de la Pouille : on doit croire qu'il s'agit » plutôt du Diomède de Thrace. » Cette opinion, qui peut-être ne manque point d'une certaine probabilité, tient au sentiment de l'auteur sur l'origine des anciens *Heneti*. On peut voir dans son ouvrage, à l'un des endroits déjà cités [4] et ailleurs [5], qu'il les fait venir d'abord de l'Orient, puis se mêler successivement, de proche en proche, avec les *Sigynni*, les Scythes, les Mèdes, les *Cimmerii* et les Thraces, tous peuples également amateurs des chevaux, et adonnés au soin d'entretenir des haras.

<2> Ce fait vient à l'appui de la conjecture rapportée dans la note précédente, au sujet du Diomède de Thrace.

<3> *L'un à Junon l'ARGIENNE, &c.* L'auteur que nous avons cité dans la note 1, prétend que ces deux bocages auront été consacrés par Jason et les Argonautes, non par Diomède, fils de Tydée.

[1] *Heyn. ad Virgil. Æneïd.* lib. XI, excurs. 1, in vers. 243 et seq. tom. IV, pag. 411. = [2] Vid. *Joan. Beckman, ad Antig. Caryst. Hist. mirab.* cap. 11, pag. 21, col. 2. = [3] *Saggi sopra i Veneti primi*, &c. part. 2, pag. 11. = [4] *Voyez* ci-dessus, pag. 114 de ce volume, not. 2, cit. 5. = [5] *Fil. Mem. Stor. de' Venet. pr. e sec.* cap. 31, tom. II, pag. 345.

Page 215. du dégât que cet animal pourroit faire ⟨1⟩, ils le relâcheroient, notre homme y consentit. Le loup, mis en liberté, donna la chasse à un troupeau de chevaux non marqués ⟨2⟩, et les poussa dans le parc du cautionnaire. Celui-ci, par reconnoissance, marqua d'un loup tous ces chevaux, qui de-là furent appelés *Porte-loups*, et qui se trouvèrent plus distingués par leur vîtesse que par leur bonté. Ses héritiers conservèrent aux poulains nés de ces chevaux la même marque et le même nom; et, pour rester exclusivement possesseurs de cette race, qui devint fameuse ⟨3⟩, ils eurent constamment soin de n'en vendre aucune cavale. Mais, comme nous l'avons dit *, ce goût d'élever des chevaux n'existe plus maintenant chez les *Heneti*.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 115.*

Après le *Timavum*, vient la côte occupée par les *Istrii*, laquelle s'étend jusqu'à *Pola* *, et est annexée à l'Italie ⟨4⟩.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 106.*

⟨1⟩ *Pourroit faire, &c.* Le texte semble dire, *avoit fait*, ἃς [sc. ζημίας] εἴργασται, διαλύειν: mais notre manuscrit 1394, comme la plupart de ceux d'Italie que M. Siebenkees avoit collationnés, et l'*Epitome*, portant διαλύσειν, nous avons exprimé le sens qui nous paroît le plus naturel.

⟨2⟩ *Non marqués.* Littéralement, *non-cautérisés* [ἀκαυτηριάστων]; car c'est ainsi que nous lisons, d'après notre manuscrit 1394. Le manuscrit 1393 porte, ἀκαυστηριάστων.

On sait que les Grecs avoient coutume d'imprimer à leurs chevaux, au moyen d'un fer chaud, une marque sur la cuisse: c'étoit le plus ordinairement quelque lettre de l'alphabet [1], telle que le K et le Σ, d'où vinrent les épithètes de *Cappacias* et de *Samphoras.*

⟨3⟩ *Qui devint fameuse.* C'est, ce semble, à ce passage qu'il faut rapporter les divers témoignages de Plutarque [2], d'Ælien [3] et d'Hésychius [4], concernant les chevaux *Lycospades*, Λυκοσπάδες, ou *Lycospathes*, Λυκοσπαθεῖς [5]. « Peut-être (dit M. le comte Filiasi) » les chevaux *Lupifères* passoient-ils pour » descendre de ces chevaux du Diomède de » Thrace, si fameux dans la mythologie, et » dont la race, au rapport de Diodore de » Sicile [6], s'étoit conservée jusqu'au siècle » d'Alexandre [7]. »

⟨4⟩ *Après le* Timavum, *vient la côte occupée par les* Istrii, *laquelle s'étend jusqu'à* Pola, *et est annexée à l'Italie, &c.* Le texte porte : Μετὰ δὲ [leçon de notre manuscrit 1393] τὸ Τίμαυον, ἡ τῶν Ἰστρίων ἐστὶ παραλία μέχρι Πόλας, ἣ προσκεῖται τῇ Ἰταλίᾳ. Cette phrase est pleine d'amphibologie. Indépendamment du sens que nous avons adopté et exprimé, le grec pourroit signifier : *Après le* Timavum, *la côte appartient aux* Istrii *jusqu'à* Pola, *ville annexée à l'Italie;* ou bien encore : *Après le* Timavum, *vient la côte des* Istrii *jusqu'à* Pola, *côte annexée à l'Italie.* La

[1] *Scholiast. Aristophan. ad nub.* vers. 23 et 437. = [2] *Plutarch. Sympos. quæst.* lib. II, quæst. 8, edit. Reisk. tom. VIII, pag. 542. = [3] *Ælian. Hist. anim.* lib. XVI, cap. 24, *ubi Schneid.* = [4] *Hesychius*, v. Λυκοσπαθεῖς. = [5] *Bochart. Hierozoïc*, part. 1, lib. II, cap. 55, pag. 674. = [6] *Diodor. Sic.* lib. IV, §. 15, tom. I, pag. 261, lin. 74. = [7] *Memor. Stor. de' Venet. pr. e sec.* cap. 31, tom. II, pag. 347.

Entre

Entre le *Timavum* et *Pola*, à 180 stades d'*Acyleïa*, est le fort de *Tergestæ* ‹1›. Page 215.

Pola est située au fond d'une baie qui forme une espèce de port, où se trouvent plusieurs îlots fertiles et d'un abord commode ‹2›.

difficulté de reconnoître ici la véritable pensée de l'auteur, tient à ce que nulle part il ne marque avec précision les limites qu'il assignoit aux *Istrii*. Mais, comme nous l'avons déjà observé [1], l'on ne sauroit guère douter qu'outre la portion de pays comprise entre le *Timavum* et *Pola*, il ne leur attribuât des cantons situés au-delà de cette ville.

‹1› *A 180 stades d'*Acyleïa *est le fort de* Tergestæ, *&c.* Les 180 stades marqués par notre géographe, équivaudroient à 22 milles ½. Pline [2], pour la distance entre les lieux dont il s'agit, compte 23 milles; l'Itinéraire d'Antonin [3] la porte à 24 milles. M. d'Anville [4] pensoit que les 22 milles ½ de Strabon convenoient à la distance en ligne directe; mais, dans la confection de sa carte, il a cru pouvoir mettre 25 milles, en comptant 13 milles d'*Acyleïa* au *Timavus* [le Timao], et 12 milles du *Timavus* à *Tergestæ* [Trieste].

Quant au nom *Tergestæ*, le texte porte Τεργέσται au pluriel féminin; et aucun de nos manuscrits ne varie sur cette leçon. On ne sauroit douter qu'il ne s'agisse ici de Trieste. Ce lieu avoit reçu une colonie Romaine antérieurement à la guerre des Gaules, et avoit éprouvé de tristes effets des incursions des peuples voisins [5]. Ç'aura été sans doute la première colonie fondée dans l'Istrie, dès que cette contrée fut soumise aux Romains. Son territoire dut s'étendre, d'un côté, jusqu'au *Timavus*, et de l'autre, jusqu'au *Formio* [6].

Malgré l'accord des manuscrits, peut-être faudroit-il lire Τέργεστα au pluriel neutre, sinon même Τέργεστον au singulier, comme ont écrit tous les autres géographes Grecs qui nous parlent de cette ville [7]. Ce qui est certain, c'est que les auteurs Latins [8] paroissent lui avoir donné constamment un nom neutre, l'appelant toujours ou *Tergeste* (indéclinable, si ce n'est au génitif *Tergestis*), ou *Tergestum*, ou *Tergistum*. C'est seulement sur les monumens lapidaires [9] qu'on trouve le féminin *Tergesta*. Strabon ailleurs [10] nommera, au féminin singulier, Τεργέστη, un lieu qu'il qualifiera de *bourg* appartenant aux *Carni*, κώμης Καρνικῆς. Là nous examinerons si notre géographe n'a point prétendu distinguer ce *bourg*, κώμης, du *fort*, φρούριον, dont il est ici question; et si, dans l'un et l'autre passage, il s'agit véritablement du même lieu.

‹2› *Plusieurs îlots fertiles &c.* Vraisemblablement Strabon vouloit parler de ces îlots au nombre desquels Pline [11] mettoit l'île *Pullaria*, et dont les plus remarquables sont ceux que les Italiens appellent aujourd'hui Conversara, S. Nicolo et l'isola di Brioni [12].

[1] *Voyez* ci-dessus, pag. 106 de ce volume, la note 1. = [2] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 22, tom. I, pag. 175, lin. 4. = [3] *Itiner. Anton.* pag. 270. = [4] *D'Anville, Analys. géogr. de l'Ital.* part. 1, §. 6, pag. 88. = [5] *Cæsar, de Bell. Gall.* lib. VIII, §. 24. = [6] *Carli, Antich. Italich.* part. 1, lib. IV, tom. I, pag. 220. = [7] *Artemidor. ap. Stephan. Byzant.* V. Τέργεστρα; ubi vid. *Berkel.* et *Luc. Holst. ad loc.* — *Dionys. Perieget.* vers. 382. — *Ptolem. Geogr.* lib. III, cap. 1. — *Appian. Illyric.* §. 18, edit. Schweigh. tom. I, pag. 854, et tom. II, pag. 873. — *Steph. Byzant.* loco jam cit. — *Eustath. ad Dionys. Perieget.* loc. cit. = [8] *Vellej. Patercul.* lib. II, cap. 110. — *Pompon. Mel.* lib. II, cap. 4. — *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 22, tom. I, pag. 175, lin. 4. — *Priscian. Perieges.* vers. 375. — *Fest. Avien. Descr. orb. terr.* vers. 529. — *Serv. ad Virg. Æneïd.* lib. I, vers. 246. = [9] *Ap. Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 20, pag. 196, lin. 41. = [10] *Voyez* au livre VII, pag. 314 du texte Grec. = [11] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 30, tom. I, pag. 181, lin. 6. = [12] *Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 21, pag. 214, lin. 22.

PAGE 215. La ville est une ancienne fondation des *Colches*, envoyés à la poursuite de Médée, et qui, n'ayant pu remplir leur mission, se PAGE 216. condamnèrent d'eux-mêmes à l'exil. Ce furent eux qui, selon Callimaque,

> Bâtirent la cité qu'en leur langue ils nommèrent
> *DE POLA*, mais qu'un Grec diroit *DES EXILÉS* ‹1›.

Les diverses parties de la *Transpadane* sont occupées par les *Heneti*, par les *Istrii*, qui s'étendent jusqu'à *Pola* ‹2›; et, au-dessus des *Heneti*, par les *Carni*, les *Cenomani*, les *Medoaci* et les *Symbri* ‹3›. Ces peuples, pour la plupart, furent long-temps

‹1› Nous avons déjà observé [1] que, suivant un critique moderne, Strabon se trompoit en appliquant ces deux vers de Callimaque à la ville de *Pola en Istrie*; et nous avons rendu compte des considérations qui peuvent porter à croire que le poëte avoit voulu parler d'une ville située sur les côtes de l'Illyrie, vers les confins de l'Épire.

‹2› *Par les ISTRII, qui s'étendent jusqu'à Pola &c.* Le texte, dans les manuscrits, comme dans les imprimés, dit simplement: *Et par CEUX* (sous-ent. *qui habitent*) *jusqu'à Pola* : καὶ ΟἹ μέχρι Πόλας. Nous avons cru devoir lire avec Xylander et M. Siebenkees, καὶ ΟἹ ἼΣΤΡΙΟΙ μέχρι Πόλας. Néanmoins nous sentons que la leçon ordinaire pourroit absolument n'être point une leçon altérée. Peut-être Strabon s'étoit-il en effet servi exprès de l'expression vague, καὶ ΟἹ, *et CEUX*, par la raison qu'à partir du *Tilavemptus* [le Tagliamento], qui, comme nous l'avons fait observer [2], paroît avoir été, selon lui, la limite du territoire des *Heneti*, le reste de la côte, jusqu'à *Pola*, étoit occupé, non pas uniquement par les *Istrii*, mais aussi par les colonies Romaines d'*Acyleïa* [Aquilée] et de *Tergestæ* [Trieste], et peut-être même, en quelques endroits, par les *Carni*.

Ce que nous regardons dans le texte Grec comme une faute évidente, c'est la ponctuation qui arrête la phrase immédiatement après le mot *Pola*. Suivant cette ponctuation, notre géographe sembleroit énoncer d'une manière absolue, que *les divers lieux d'au-delà du Pô*, τὰ μὲν δὲ πέραν τοῦ Πάδου χώρα, *sont occupés uniquement par les HENETI et par CEUX qui habitent jusqu'à Pola*. Mais, en unissant cette première phrase avec celle qui suit, on disculpe Strabon d'une pareille erreur, et on l'empêche de se trouver d'ailleurs en contradiction avec lui-même. *Voyez* la note suivante.

‹3› *Par les Carni, &c.* Strabon, un peu plus haut [3], a formellement énoncé que la *Transpadane* étoit occupée par des *Celtes* et par les *Heneti*. Ainsi, d'après ce qu'il dit à présent, on doit croire qu'il regardoit les *Carni*, les *Cenomani*, les *Medoaci* et les *Symbri*, comme étant tous des peuples *Celtes*. Nous croyons devoir faire en ce moment cette observation, à cause des difficultés qui naissent de la mention que notre auteur fait, dans ce passage, des *Symbri*, et, un peu plus bas, d'un autre peuple nommé *Symbrii*; difficultés dont nous rendrons compte dans nos Éclaircissemens, n.° XV.

[1] *Voyez* tom. I, livre I, pag. 102 de la version Françoise, et les Éclaircissemens, n.° LXXXVII. = [2] *Voyez* ci-dessus, pag. 124 de ce volume, note 2. = [3] *Voyez* ci-dessus, pag. 114 de ce volume.

ennemis habituels des Romains : mais les *Heneti* et les *Cenomani* s'allièrent quelquefois avec eux ; par exemple, lorsque antérieurement à l'invasion d'Annibal ils eurent la guerre avec les *Boii* et les *Symbrii* ‹1› ; et plus tard, en d'autres occasions. PAGE 216.

§. IV.
Description de la Cispadane.

LA *Cispadane* se compose de tout le pays ‹2› renfermé entre [la rive droite du Pô] les Apennins et les Alpes jusqu'à *Genua* * et à *Vada Sabbatorum* *. Jadis c'étoient les *Boii*, les *Ligyes* **, les *Senones* et des *Gæsatæ* qui en occupoient la plus grande partie ‹3› ; mais depuis l'expulsion des *Boii*, et l'entière destruction des *Gæsatæ* ainsi que des *Senones*, il n'y reste que des *Ligyes* avec des colonies Romaines, entremêlées de quelques tribus d'*Ombrici* ‹4›, et, en certains endroits, de tribus de *Tyrrheni* *. Ces deux dernières nations, avant l'agrandissement des Romains, s'étoient disputé la supériorité. N'étant séparées que par le Tibre, elles pouvoient avec facilité s'attaquer réciproquement ; et dès que l'une entreprenoit de conquérir quelque pays voisin, l'autre se piquoit d'y entrer avec des forces égales à celles de sa rivale. C'est ainsi que les *Tyrrheni* ayant porté la guerre, d'abord avec succès, chez les barbares des environs du Pô ‹5›, mais ayant, bientôt après, perdu par mollesse tout ce qu'ils avoient acquis, les *Ombrici* tombèrent sur ceux qui venoient de les chasser ; et, par la suite, les deux nations, prétendant également retenir la

* Gênes.

* Vai. *Voyez* les Éclairciss. n.° XVI.

** Les Liguriens.

* C'est-à-dire, *Étrusques* ou *Toscanes.*

‹1› *Symbrii.* Telle est la leçon du texte, qui porte en cet endroit, Συμβρίους ; tandis que, plus haut, on lit Σύμβροι. Mais *voyez* encore les Éclaircissemens, n.° XV.

‹2› *La Cispadane se compose de tout le pays &c.* Littéralement : *Ceux d'en-deçà du Pô occupent tout le pays, &c.* Οἱ δ' ἐντὸς τοῦ Πάδου, κατέχουσι μὲν ἅπασαν, κ. τ. λ.

‹3› Strabon a déjà dit [1] que c'étoient des *Celtes* et des *Ligyes* qui occupoient la *Transpadane.*

‹4› D'*Ombrici.* Nous répétons que Strabon appelle toujours Ὀμβρικοὺς les peuples qui sont plus connus, en grec, sous le nom d'Ὄμβροι, et, en latin, sous celui d'*Umbri.*

‹5› *Chez les barbares des environs du Pô, &c.* Ce passage est obscur ; on ne voit pas nettement quels étoient ces barbares dont notre auteur vouloit ici parler : mais, par ceux qui chassèrent bientôt les *Tyrrheni* amollis, on doit entendre les Gaulois qui avoient émigré de la Gaule Transalpine.

[1] *Voyez* ci-dessus, pag. 114 de ce volume.

PAGE 216. possession de ce pays, y établirent, chacune de leur côté, des colonies : mais ce furent les *Ombrici* qui en fondèrent le plus grand nombre, parce qu'ils se trouvoient le plus à portée. A la fin, les Romains, devenus maîtres de la contrée, y placèrent de leurs propres colonies en différens lieux, mais sans détruire celles des *Tyrrheni* et des *Ombrici ;* aujourd'hui même que tous les divers peuples [de la *Celtique* transalpine] sont devenus Romains, on ne laisse pas d'en appeler quelques-uns *Ombrici* et *Tyrrheni*, et d'autres *Heneti*, *Ligyes* et *Insubri*.

Dans la *Cispadane*, et sur les bords même du Pô, il y a des villes célèbres. *Placentia* * et *Crémone*, placées presque au centre du pays, sont fort proches l'une de l'autre <1>.

* Plaisance.

Dans l'intervalle qui les sépare d'*Ariminum**, on trouve *Parma*, *Mutina* et *Bononia* *, assez voisine de *Ravenna ;* puis, entre les cités qui viennent d'être nommées, d'autres plus petites, que traverse la route de Rome, comme *Acara* <2>, *Rhegium-Lepidum**, *Macri-Campi*, où se tient chaque année une foire célèbre <3>, *Cliterna*, *Forum-Cornelium* * : mais *Faventia* et *Cæsena* **, situées près de l'*Isapis* * et du *Rubicôn* <4>, touchent presque *Ariminum*.

* Rimini.
* Modène *et* Bologne.
* Reggio.
* Quaderna *et* Imola.
PAGE 217.
** Faenza *et* Cesène.
* Le Savio.

Ariminum est, comme *Ravenna*, une ancienne habitation

<1> *Dans la Cispadane, &c.* Le texte porte : Πόλεις δ' εἰσὶν ἐντὸς τοῦ Πάδου καὶ περὶ τὸν Πάδον ἐπιφανεῖς· Πλακεντία μὲν καὶ Κρεμώνη πλησιαίταται κ. τ. λ. Sans le secours d'une carte, la manière dont Strabon s'exprime, pourroit aisément induire en erreur. Après avoir décrit les pays situés *au-delà* du Pô, il avoit entamé la description de ceux qui sont situés *en-deçà* de ce fleuve : qui ne croiroit que les différens lieux dont il va parler sont effectivement situés ou sur la rive droite, ou du moins au midi du Pô ! Toutefois Crémone se trouve sur la rive gauche; et de plus, Crémone, fondée originairement par les *Cenomani*, semble n'avoir point dû être nommée parmi les villes situées dans la partie qui, selon ce que notre auteur lui-même vient de nous dire, n'avoit été occupée que par des *Boii*, des *Ligyes*, des *Senones*, des *Gæsatæ*. En outre, il peut paroître inexact de dire que Crémone et Plaisance sont *fort proches* [l'une de l'autre] πλησιαίταται.

<2> Lieu inconnu. *Voyez* les Éclaircissemens, n.° XVII.

<3> La situation précise de *Macri-Campi* n'est pas encore bien déterminée. *Voyez* les Éclaircissemens, n.° XVIII.

<4> On croit communément que ce petit fleuve est celui qui s'appelle aujourd'hui *Fiumicino*. Mais ce point de chorographie prête à des difficultés. *Voyez* les Éclaircissemens, n.° XIX.

des *Ombrici;* mais l'une et l'autre ont reçu des colonies Romaines ‹1›. *Ariminum* a un port, et est située sur un fleuve de ce même nom*. D'*Ariminum* jusqu'à *Placentia* l'on compte 1300 stades ‹2›.

A 36 milles ‹3› au-dessus de *Placentia* ‹4›, en tirant vers les confins des États de *Cottius* ‹5›, on rencontre *Ticinum**, située

PAGE 217.

* L'*Ariminus*, aujourd'hui la Marecchia.

* Pavie.

‹1› *Ont reçu des colonies Romaines, &c.* Il faut bien remarquer les expressions de Strabon, δέδεκται δ' ἘΠΟΙ'ΚΟΥΣ. Nous ne saurions rendre exactement le terme ἐποίκους, qui est ici le mot propre. *Ariminum*, non plus que *Ravenna*, n'étoit point purement et simplement une *colonie* Romaine, dans le sens que l'on attache presque toujours au terme *colonie*. Les colons Romains envoyés par le sénat dans ces deux villes, ne furent, pour ainsi dire, qu'un *SURCROÎT-d'habitans*, Ἔποικοι : les anciens citoyens y restèrent avec les nouveaux. Au reste, l'établissement d'une colonie Romaine dans *Ariminum* datoit du consulat de *P. Sempronius Sophus* et d'*Appius Claudius Crassus*, 268 ans avant l'ère Chrétienne.

‹2› *1300 stades.* Nous lisons, non pas seulement sur l'autorité de l'ancien interprète Latin, mais conformément à nos manuscrits 1393, 1394, στάδιοι χίλιοι τ, au lieu de στάδια τ que porte l'édition de Casaubon. Peut-être même faudroit-il lire στάδιοι χίλιοι υ, *1400 stades.* Cette dernière leçon seroit bien confirmée par les mesures de l'Itinéraire d'Antonin, où il est compté de *Placentia jusqu'à*

Fidentiola vicus .... *M. P.* XXIV.
Parma civitas .... *M. P.* XV.
Regia civitas .... *M. P.* XVIII.
Mutina civitas .... *M. P.* XVII.
Bononia civitas .... *M. P.* XXV.
Fori Corneli civitas .... *M. P.* XXIV.
Faventia .... *M. P.* X.
Cæsena civitas .... *M. P.* XXIV.
Ariminum civitas ...... *M. P.* XX.

Ce qui fait en total 178 milles, ou 1416 stades.

‹3› Les 36 milles Romains valent 9 lieues ½; c'est la distance de Plaisance à Pavie, l'ancien *Ticinum*. G.

‹4› *Au-dessus de Placentia, &c.* Nous avons été tentés d'ajouter, *et à la gauche du Pô.* En effet, suivant l'ordre naturel, comme nous l'avons déjà observé, Strabon, dans tout ce paragraphe qui concerne la *Cispadane*, n'eut dû nommer que des lieux situés *en-deçà* et sur la droite du Pô; et néanmoins il nous parle de *Ticinum* [Pavie], qui se trouve *au-delà* et sur la gauche de ce fleuve. Au reste, on voit ici qu'il empruntoit de différens auteurs ce qu'il dit sur l'Italie : tout-à-l'heure il comptoit par *stades;* maintenant il compte par *milles.*

‹5› *En tirant vers les confins des États de Cottius, &c.* Nous lisons avec Casaubon, suivi par MM. Siebenkees et de Bréquigny, τῆς Κόττου (ou plutôt encore Κοττίου) γῆς, au lieu de τῆς Κοττύτης.

Nous rendons les mots ἐπὶ μὲν τοὺς ὅρους, par ceux-ci, *EN TIRANT vers les confins*, parce qu'il ne nous paroît pas possible que Strabon ait pu regarder *Ticinum* [Pavie] comme *TOUCHANT aux confins des* États de *Cottius*. Personne n'ignore combien il seroit difficile de constater quelles furent les véritables limites de ces États, et sur-tout du côté de l'est. Mais, voulût-on croire [1] que, dans le mot évidemment altéré, Κοττύτης, il faut reconnoître le lieu désigné sous le nom de *Cottiæ* par l'Itinéraire d'Antonin [2], comme par l'Itinéraire de Jérusalem [3], et appelé aujourd'hui Cozzo; de *Ticinum* [Pavie] jusque là, il y auroit encore 33, sinon même 35 milles.

[1] *Voyez* le P. Bardetti, *Del. Ling. de' pr. abit. dell' Ital.* cap. 5, art. 1, pag. 169 et 170. = [2] *Itiner. Anton.* pag. 340. = [3] *Itiner. Hierosol.* pag. 557.

PAGE 217. sur les bords du *Ticinus* *, qui se jette dans le Pô, et, en se détournant un peu de la route ‹1›, *Clastidium*, *Derthôn* *, *Aquæ-Statiellæ* ‹2›. Mais la route directe jusqu'à *Ocelum* *, le long du *Pô* et du *Durias* *, pleine de précipices, souvent coupée par quantité d'autres fleuves, au nombre desquels est aussi le *Druentias*, est longue d'environ 60 milles ‹3›. Là commencent les Alpes et la *Celtique* *.

* Le Tesin.
* Chiasteggio *et* Tortone.
* Uxeau.
* La Doria Riparia.
* C'est-à-dire, *la Gaule transalpine.*

‹1› *Et, en se détournant un peu de la route, &c.* Encore ici, par le motif que nous avons déjà exposé deux fois, nous avons été tentés d'ajouter, *à la droite du Pô.*

‹2› *Aquæ-Statiellæ.* Nous lisons avec tous les interprètes de Strabon, avec Cluvier [1], suivi par MM. de Bréquigny et Siebenkees, Ἀκούαι Στατιέλλαι, au lieu de Ἀκουδιστατιέλλα, que porte le texte ordinaire, ou de toute autre variante des divers manuscrits.

Cette ville (nommée aujourd'hui Acqui, et située sur la rive gauche de la Bormia, entre l'endroit où cette rivière reçoit l'Éro, et celui où elle reçoit le Visono) étoit la capitale d'un petit peuple Ligurien que les auteurs Latins appellent tantôt *Statielli*, tantôt *Statellienses*, tantôt *Statelliates*, selon qu'ils veulent désigner les habitans de la ville en particulier, ou le peuple en général. Son ancien nom, en latin, et celui qu'elle porte maintenant, viennent des sources d'eaux chaudes qui se trouvent tant au milieu même qu'au-dehors de la ville.

‹3› Ce passage est mutilé. Pour en rétablir le sens, il suffira de distinguer les deux routes dont parle Strabon.

L'une de ces routes alloit de *Ticinum* [Pavie] à *Clastidium* [Casteggio], à *Derthôn* [Tortone], à *Aquæ-Statiellæ* [Acqui]. Strabon ne suit pas cette route plus loin.

L'autre partoit également de *Ticinum*, et rencontroit, après 60 mille pas ou 16 lieues, le confluent du *Durias* [Doria-Baltea] et du Pô; ensuite elle traversoit plusieurs rivières, telles que l'Orca, le Malonetto, la Sangal, la Stura, la Doria-Riparia, la Sangone, la Cisola, et d'autres moins considérables. Elle pénétroit par Pignerol dans le val de Pérosa, puis dans le val de Progelas, où est Uxeau, nommé *Ucello* par les Italiens, et que l'entière conformité de nom rapporte nécessairement à l'ancien *Ocelum.*

Ainsi, les 60 *M. P.* dont parle Strabon, ne sont relatifs qu'à une portion de la route; ce qui fait voir que ce passage est incomplet.

D'après ces détails, il est aisé de voir que le mot *Druentias*, inséré dans le texte de Strabon, est une erreur de copiste, et qu'il faut y substituer, comme le proposoit Casaubon, celui de *Durias.* Les anciens, ainsi que je l'ai dit, ont connu deux rivières de ce nom qui se jettent dans le Pô; le *Durias-Major*, appelé aujourd'hui Doria-Baltea, et qui passe à Ivrée; le *Durias-Minor*, maintenant Doria-Riparia, qui baigne les murs de Turin. G.

— Cette explication, certainement, pourra satisfaire plus d'un lecteur. Néanmoins, comme elle ne nous paroît point à nous-mêmes lever toutes les difficultés de ce passage, nous croyons devoir les exposer en détail.

Le grec porte : Ἡ δ' εὐθεῖα ΕΙ῎Σ Ὤκελον παρὰ τὸν Πάδον ΚΑΙ` (leçon de nos manuscrits 1394, 1393) τὸν Δουρίαν ποταμὸν, βαραθρώδης, ἡ πολλὴ πλείους καὶ ἄλλους ἔχουσα ποταμοὺς, ὧν καὶ τὸν ΔΡΟΥΕΝΤΙΆΝ, μιλίων ἐστὶ περὶ ἑξήκοντα. Ἐντεῦθεν

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. 1, cap. 10, pag. 81, lin. 1.

Proche des montagnes qui sont au-dessus de *Luna* *, se trouve la cité de *Luca* **. Quelques-uns [des peuples de cette partie de l'Italie] n'ont que des bourgs; toutefois elle est fort PAGE 217.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 142.*
** Lucques.

δὲ ἤδη τὰ Ἄλπεια ὄρη ϗ ἡ Κελτική. — Dans ce texte, voici ce qui nous embarrasse.

1.° Les mots ΕἸΣ Ὤκελον, pris isolément, seroient peut-être susceptibles de ne signifier que *VERS Ocelum* : mais nous avons traduit *JUSQU'À Ocelum*, parce qu'indépendamment d'autres motifs, la phrase qui termine le passage Grec, ἘΝΤΕΥ͂ΘΕΝ δὲ ἤδη τὰ Ἄλπεια ὄρη ϗ ἡ Κελτική, *LÀ commencent les Alpes et la Celtique*, nous a conduits forcément à une pareille interprétation.

2.° Le *Durias*, que Strabon nomme immédiatement après le *Pô*, nous semble ne pouvoir être autre que le *Durias-Minor* [la Doria-Riparia]. En effet, bien que le *Durias-Major* [la Doria-Baltea] pût être censé se rencontrer sur la route dont il est ici question, jamais Strabon n'eût dû énoncer que la route *longeoit* ce dernier fleuve, ΠΑΡΑ'... τὸν ΔΟΥΡΙΑ'Ν ποταμόν : tout au plus eût-il pu dire que ce fleuve *coupoit* la route. Mais, à l'égard du *Durias-Minor* [la Doria-Riparia], son expression se trouve juste; et cette seconde remarque justifie encore notre interprétation des mots εἰς Ὤκελον : car c'est depuis Turin jusqu'assez près du lieu où dut être situé l'ancien *Ocelum*, que la route *longeoit* le *Durias-minor* [la Doria-Riparia].

3.° Nous pensons, comme Casaubon, qu'il faut substituer ici le nom *Durias* à celui de *Druentias* ; mais nous pencherions à croire que, même cette seconde fois, Strabon a toujours voulu parler du *Durias-Minor* [la Doria-Riparia]. Bien qu'il nous paroisse énoncer positivement que la route *longeoit* ce fleuve, il pourroit, sans s'être contredit réellement, avoir mis ce même fleuve au nombre de ceux qui la *coupoient* : peut-être, en plus d'un endroit, étoit-on forcé de passer d'une rive à l'autre.

4.° Strabon, suivant la leçon du texte, borne à *60 milles* (ou 480 stades) la route directe, que, suivant la manière dont nous croyons devoir nécessairement interpréter son texte, il mesure depuis *Ticinum* [Pavie] *JUSQU'À Ocelum*. Mais, dans quelque position que l'on croie devoir placer l'ancien *Ocelum* (soit, comme nous faisons avec M. d'Anville, dans celle d'Uxeau, soit, comme d'autres l'ont voulu, dans celle d'Exilles ou d'Oulx), toujours restera-t-il certain que la route directe, depuis *Ticinum* [Pavie] jusqu'à *Ocelum*, devoit s'évaluer à beaucoup plus de *60 milles*. L'Itinéraire d'Antonin trace deux fois [1], mais avec quelque différence, la route depuis *Ticinum* [Pavie] jusqu'à un certain endroit, qu'il appelle *Statio ad Martem*, et qui constamment doit avoir été situé, par rapport à *Ticinum*, en-deçà de l'ancien *Ocelum*. Or la récapitulation des distances, quelque leçon que l'on préfère dans le texte, ne donne pas moins de 151 milles depuis *Ticinum* jusqu'à *Statio ad Martem*. L'Itinéraire de Jérusalem, traçant la même route [2] et avec plus de détail, offre pareillement un total de 153 milles. Enfin la Carte de Peutinger [3] marque aussi pour cette route 153 milles. Si nous ajoutons à ce nombre les 9 milles que l'Itinéraire de Jérusalem, comme la Carte de Peutinger, compte entre *Statio ad Martem* et un lieu appelé *Gesdaone* ou *Gadaone*, dont la position, quant à son éloignement de *Statio ad Martem*, ne sauroit avoir été fort différente de celle de l'ancien *Ocelum* [4], nous aurons juste, pour la distance de ce dernier endroit jusqu'à *Ticinum*, 162 milles, que Strabon pourroit, sans erreur palpable, avoir réduits à 160 milles (ou 1280 stades). Nous pensons donc qu'il faut lire ici, *μιλίων ἐστὶ περὶ ρξ.*

[1] Pag. 339 et 356. = [2] Pag. 256. = [3] Segm. 2. = [4] *Cluver. Ital. ant.* lib. 1, cap. 12, pag. 93, lin. 10.

PAGE 217. peuplée : c'est elle qui fournit le plus de soldats aux armées, et le plus grand nombre de chevaliers, dont le sénat lui-même se compose ⟨1⟩.

* Tortone.

* Gênes *et* Plaisance.

Derthôn * est une ville considérable, située à moitié chemin de *Genua* à *Placentia* *, à 400 stades ⟨2⟩ de l'une et de l'autre ⟨3⟩; et c'est sur cette même route que se trouve *Aquæ-Statiellæ* ⟨4⟩.

⟨1⟩ *Proche des montagnes &c.* Ce passage, en son entier, peut, à bon droit, paroître tout-à-la-fois altéré et déplacé. « Cette des-» cription (disoit Casaubon) est singulière; » je soupçonne qu'il manque ici quelque » chose. » En effet il semble que, d'abord, la phrase par laquelle le passage débute, Πρὸς δὲ τοῖς ὄρεσίν ἐστι πόλις τοῖς ὑπερκειμένοις τῆς Λούνης, Λοῦκα, devroit au moins être ainsi conçue, Πρὸς δὲ τοῖς ὄρεσιν, τοῖς ὑπερκειμένοις τῆς Λούνης, ἐστὶ πόλις Λοῦκα. Ensuite l'on ne voit pas à quel propos Strabon auroit fait ici mention de *Luca.* D'après d'autres passages que l'on rencontrera plus bas, il devient presque évident que notre géographe lui-même regardoit *Luca* comme ayant originairement appartenu, et devant même encore, au temps où il écrivoit, être attribuée à la *Ligurie.* Cluvier a pensé [1], et, suivant nous, avec justesse, que tout cet *alinea* devroit être placé à la suite de la courte description de la *Ligurie,* qui se trouve deux pages plus bas [2].

⟨2⟩ Il paroît que M. d'Anville [3] croyoit devoir lire ici, σταδίους τ, c'est-à-dire *300 stades.* Le savant géographe, parlant de trois cartes, qui contiennent, l'une, l'*arpentage* du Milanez, l'autre le Milanez par Frattino, et la troisième l'État de Gênes en six feuilles, dit : « La position de Gênes, » d'après la comparaison de ces trois cartes, » se rencontre dans une distance, à l'égard » de Tortone (Δέρθων), très-analogue aux » *300 stades* que Strabon indique dans cet » intervalle. »

⟨3⟩ La distance de Plaisance à Tortone est d'environ 13 lieues, ou 400 stades olympiques. De Tortone à Gênes, il y a un peu moins loin : mais comme la route traverse l'Apennin, qu'elle est plus difficile et qu'elle fait plus de détours, elle peut passer pour être aussi longue que la première. G.

⟨4⟩ *Aquæ-Statiellæ.* Nous lisons avec Casaubon et Cluvier [4], suivis par MM. de Bréquigny [5], Siebenkees, et autres [6], Ἀκοῦαι Σταπέλλαι, au lieu de ϗ Διακούιστα ϗ Ἰέλλεια, ou de toute autre variante des manuscrits.

Le P. Gasp. Luig. Oderico [7] observe, 1.° que Strabon a déjà parlé [8] d'*Aquæ-Statiellæ*, et en a indiqué la position à l'ouest de *Derthôn* [Tortone], ce qui convient à la moderne Acqui ; 2.° qu'*Aquæ-Statiellæ* ne se trouvoit nullement sur la route de Plaisance à Gênes, comme devoient s'y trouver les places dont Strabon parloit en ce moment, et qu'au contraire, ce lieu étoit situé sur la route de *Derthôn* à *Vada Sabbatorum.* D'après ces observations, le P. Oderico proposoit de lire, Κατὰ δὲ ταύτην τὴν ὁδὸν Κερδίκια ἐστὶ ϗ Κελέλεια, *sur cette même route* [de Gênes à Plaisance], *se trouvent* Cerdicia *et* Celeleja. *Cerdicia* (nous dit le P. Oderico) et *Celeleja* auront été les capitales des *Cerdiciati* et des

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 3, pag. 506, lin. 19. = [2] *Voyez* ci-dessous, pag. 142. = [3] *D'Anville, Analys. géogr. de l'Italie,* 1.re part. sect. 2, pag. 46 et 47. = [4] *Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 10, pag. 82, lin. 1. = [5] *Bréquign. Observ. sur un pass. de Strab.* lues le 8 mai 1770, publ. en 1777, *Acad. des Inscrip. et Belles-Lettres*, vol. XXXVIII, *Hist.* pag. 52. = [6] *Voyez* Jac. Durandi, *Piemont. Cispad.* pag. 227 et seq. = [7] *Gasp. L. Oderico, Letter. Ligust.* Lett. 4, pag. 26. = [8] *Voyez* ci-dessus, pag. 134 de ce volume.

Quant

Quant à la route de *Placentia* vers *Ariminum*, nous l'avons déjà décrite *; mais, pour se rendre de *Placentia* à *Ravenna*, en descendant le Pô, il faut deux jours de navigation. PAGE 217.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 136.*

‹1› La *Cispadane* a été long-temps, comme la *Transpadane*, couverte en grande partie par des marais, qu'Annibal eut beaucoup de peine à traverser ‹2› pour pénétrer dans la *Tyrrhénie* *. Ils provenoient de la surabondance des eaux du Pô, que grossissoient outre mesure la *Trebia* qui se réunit à ce fleuve vers *Placentia*, et plusieurs autres rivières qui s'y jettent au-dessus de cette ville. Mais *Scaurus*, en faisant creuser des canaux navigables depuis *Placentia* jusqu'à *Parma*, a desséché la plaine ‹3› : je parle ici de *[M. ÆMILIUS] Scaurus*, à qui l'on dut également la confection de cette *Via Æmilia* qui, traversant Pise et *Luna* ‹4›,

* La Toscane.

Celelejati, deux des peuples de la *Ligurie* dont Tite-Live fait mention [1].

‹1› Tout le passage qui va suivre, jusqu'au mot *Derthôn* inclusivement, est altéré dans le texte Grec. Nous avons adopté les corrections proposées par Cluvier [2].

‹2› *Eut beaucoup de peine à traverser &c.* Suivant l'opinion commune et depuis long-temps établie, c'est au midi de l'Apennin et vers les rives de l'Arno qu'il faut chercher les marais où l'armée d'Annibal eut tant de fatigues à essuyer avant de pénétrer dans l'Étrurie. Mais un critique moderne [3], s'appuyant principalement sur le passage de Strabon qui nous arrête en ce moment, a essayé de prouver que ces marais devoient être ceux qui, au nord de l'Apennin, couvroient presque toute la Lombardie, et surtout le pays situé entre Parme et Plaisance.

‹3› *Depuis* Placentia *jusqu'à* Parma, *&c.* Le texte porte, ἀπὸ τοῦ Παδου μέχρι Παρμησῶν; ce qui ne pourroit signifier que, *depuis le Pô jusqu'au pays des Parmesans*; et nous ne dissimulerons point que ni l'ancien interprète Latin, ni le traducteur Italien, n'ont point lu autrement. Mais nous avons déjà prévenu le lecteur que, pour tout ce passage, nous avions adopté les corrections indiquées par Cluvier. Il a proposé de lire, ἀπὸ τῆς Πλακεντίας μεχρὶ Παρμητῶν πόλεως.

Au reste, il s'agit ici de *Marcus ÆMILIUS Scaurus*, qui, après avoir été consul et collègue de *M. Cæcilius Metellus*, en l'année 639 de Rome, 115 ans avant l'ère Chrétienne [4], fut ensuite censeur avec *M. Livius Drusus*, en l'année 645 de Rome, 109 ans avant l'ère Chrétienne [5]. Durant son consulat, il commanda les armées Romaines dans la Gaule cisalpine, et mérita les honneurs du triomphe [6].

‹4› *Je parle ici de [M. ÆMILIUS] Scaurus, &c.* Suivant toute apparence [7], ce fut

[1] *Tit. Liv.* lib. XXXII, §. 29. = [2] *Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 27, pag 270, lin. 32. = [3] *Lor. Guazzesi, Dissertazioni*, diss. 2, *intor. ad alc. fatt. di Annib.* §. 3, ediz. 2, 1761, pag. 77 et seq. = [4] *Pigh. Annal. Roman. ad ann.* u. c. 639, tom. III, pag. 103. — It. *Maff. Ver.* lib. III, col. 50. = [5] *Pigh.* ubi *suprà*, pag. 126. = [6] *Aurel. Vict. de Vir. illustr.* cap. 72. = [7] Voyez *M. le président de Brosses, Vie de Scaurus*, lue le 15 déc. 1750, publ. en 1756, *Acad. des Inscrip. et Belles-Lettres*, vol. XXIV, *Mém.* pag. 240-250.

PAGE 217. mène jusqu'aux *Sabbata*, et passe ensuite à *Derthôn* ‹1›; car il existe une autre *Via Æmilia* qui continue la *Via Flaminia*, et qui

durant sa censure que *M. Æmilius Scaurus*, reprenant des projets formés pendant son consulat, et voulant ouvrir en Italie une nouvelle route, propre à faciliter de plus en plus la marche des troupes et le commerce, fit pratiquer la *Via Æmilia* dont notre géographe veut ici parler.

Il n'est pas aisé de déterminer l'endroit d'où cette route partoit. Suivant Bergier[1], c'étoit du *Forum-Aurelii*, lieu qui auroit été originairement le terme de la *Via Aurelia*, et dont la situation reste encore indécise, quoique Cluvier[2] ait cru qu'elle répondoit à celle du moderne Monte-Alto, proche de la rive gauche du petit fleuve *Arminia* [le Fiore], à 85 milles de Rome[3]; et le D.r Targioni nous semble avoir adopté ce sentiment[4]. Mais le cardinal Noris[5] a établi que la route pratiquée par les soins et les ordres de *M. Æmilius Scaurus*, ne devoit pas avoir commencé si près de Rome; et, d'après une inscription trouvée en 1684, M. l'abbé G. L. Oderico[6] a pensé que la jonction de cette route avec la *Via Aurelia*, se faisoit à 16 ou 18 milles au-dessus de Pise.

‹1› *Jusqu'aux* Sabbata, *&c.* Le texte porte, *μέχρὶ Σαββάτων*, ou, comme il est distinctement écrit dans nos manuscrits 1393 et 1394, *Σαβάτων*. Aucun des interprètes de Strabon ne paroît avoir douté qu'il ne s'agît ici du lieu connu sous le nom de *Vada Sabbatorum*, dont notre géographe a déjà parlé plus d'une fois[7], et au sujet duquel nous avons nous-mêmes observé qu'il paroissoit avoir distingué la ville ou habitation nommée proprement *Sabbata*, *Σάββατα*, d'avec les *marais*, ou *bas-fonds*, désignés par la dénomination de *Vada Sabbatorum*, *Τὰ Σαββάτων βάδα*. Nous avons également averti le lecteur que, selon Simler[8] et Cluvier[9], l'ancien *Sabbata* étoit représenté par la moderne Savone, tandis que, suivant Holstenius[10] et Wesseling[11], la position de *Vada Sabbatorum* répondoit précisément à celle de Vadi, *ou* Vai, *ou* Ve[12]. Mais est-ce bien de ces mêmes lieux que Strabon a voulu faire ici mention? et doit-on croire que la route, due à *M. Æmilius Scaurus*, pour mener de *Luna* jusqu'à *Derthôn* [Tortone], poussât d'abord jusqu'à *Vada Sabbatorum*? Le docteur Targioni observe[13] que le culte de Jupiter *Sabasius* ou *Sabatius* étoit en honneur à *Luna*[14]; et on a lieu de croire qu'il existoit un temple du dieu ainsi dénommé, dans l'endroit qui s'appelle aujourd'hui la Ceperana, situé au-delà de la Magra, entre la rive droite de ce fleuve et la rive gauche de la Vara, non loin du confluent des deux fleuves. De là ne pourroit-on pas inférer que Strabon, dans ce passage, a voulu parler des *Sabatii* qui habitoient[15] proche de Sarzana? Cependant M. l'abbé G. L. Oderico semble regarder comme certain que la *Via Æmilia* dont il est ici question, poussoit jusqu'à *Vada Sabbatorum*, et qu'elle retournoit ensuite vers *Derthôn*.

[1] *Bergier, Gr. chem. de l'emp. Rom.* liv. III, chap. 28, §. 3. = [2] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 11, pag. 485, lin. 34. = [3] Voyez *Targioni Tozzetti, Relaz. d'alc. viag.* tom. IX, pag. 194. = [4] Id. *Sagg. dell. topogr. fis. della Lunig.* part. 2, sect. 7, *Relaz. d'alc. viag.* tom. X, pag. 455. = [5] *Nor. apud G. L. Oderic. Letter. Ligust.* Lett. VI, pag. 46 et seq. = [6] *Loc. cit.* = [7] Voyez *Strab.* liv. IV, pag. 85 et 86 de ce volume, et liv. V, pag. 131. = [8] *Simler. ad Itiner. Anton.* pag. 295. = [9] *Cluver. Ital. Ant.* lib. I, cap. 9, pag. 68, lin. 9 et seq. = [10] *Holsten. Annot. in Cluver.* pag. 8 et 9. = [11] *P. Wesseling. ad Itiner. Anton.* loc. cit. = [12] *Cellar. Geogr. ant.* liv. II, cap. 9, sect. 1, §. 52, tom. I, pag. 525. = [13] *Targioni Tozzett. Sagg. della topogr. fis. della Lunig.* part. 2, sect. 7. *Relaz. d'alc. viagg.* tom. X, pag. 455. = [14] V. *Commentar. Cyriaci Anconit. nov. Frag.* pag. 16. — It. *Gori, Inscr. Etruscar. urb.* tom. I, pag. 331 et 332, et tom. II, pag. 52. = [15] V. *Anton. Ivani Sarzan. Epistol. ad Pers. Falconcin. Volterran. ap. Targion.* loc. cit.

fut l'ouvrage de *M. [ÆMILIUS] Lepidus*, collègue de *C. Flaminius* <1>. Ces deux consuls, ayant vaincu les *Ligyes*, firent construire, l'un la *Via Flaminia* qui conduit de Rome, au travers de la *Tyrrhénie* et de l'*Ombricé*, jusqu'au territoire d'*Ariminum*<2>; l'autre, la route qui, d'*Ariminum*, mène jusqu'à *Bononia* *, et de là jusqu'à la ville d'*Acyleïa* **, en suivant les racines des Alpes et faisant le tour des marais <3>.

PAGE 217.

* Bologna.
** Aquilée.

Les limites de la *Celtique* cisalpine, marquées en général par

<1> *M. ÆMILIUS Lepidus* et *C. Flaminius Nepos* furent consuls en l'année 567 de Rome, 187 ans avant l'ère Chrétienne. Il faut bien distinguer ce *C. Flaminius Nepos* d'avec le *C. Flaminius Nepos* qui avoit été censeur en l'année 534 de Rome, 220 ans avant l'ère Chrétienne, et qui, trois ans plus tard, en l'année 537 de Rome, 217 avant l'ère Chrétienne, ayant été, pour la seconde fois, nommé consul, fut tué à la bataille de Trasymène. *Voyez* la note suivante.

<2> Strabon tombe ici dans une méprise assez forte. Il attribue à *C. Flaminius Nepos*, consul en l'année 567 de Rome, 187 ans avant l'ère Chrétienne, la construction de cette *Via Flaminia*, qui, partant de la porte *Flumentana*, conduisoit jusqu'à la ville d'*Ariminum*. Mais, d'abord, suivant la plupart des auteurs Latins [1], ce fut *C. Flaminius Nepos*, censeur en l'année 534 de Rome, 220 ans avant l'ère Chrétienne (le même qui, trois ans après, fut tué [2] à la bataille de Trasymène), qui fit pratiquer cette grande route. Ensuite, Tite-Live, dont assurément le témoignage est ici d'un grand poids, en parlant de la grande route due au *C. Flaminius Nepos*, consul en l'année 567 de Rome, 187 ans avant l'ère Chrétienne, dit en propres termes [3], que c'étoit celle qui conduisoit de *Bononia* [Bologne] à *Arretium* [Arezzo] : *His quoque perdomitis* [scil. Liguribus] *pacem dedit finitimis ; et quia à bello quieta ut esset provincia effecerat, ne in otio militem haberet, viam à Bononiâ perduxit Arretium.* Au reste, ce point de critique prête à de grandes difficultés, que nous n'entreprenons point de discuter [4].

<3> *La route qui, d'*ARIMINUM, *mène jusqu'à* BONONIA, *et de là jusqu'à la ville d'*ACYLEIA, *&c.* Nous traduisons fidèlement; mais ce passage embarrasse beaucoup les critiques. Le marquis Maffei [5] pensoit qu'il falloit substituer le nom de *Placentia* au nom d'*Acyleïa*. L'on peut voir, dans ses ouvrages, les raisons spécieuses sur lesquelles il fondoit cette opinion : mais des critiques, postérieurs à ce célèbre littérateur, semblent l'avoir réfuté d'une manière satisfaisante, et avoir suffisamment justifié le témoignage que présente ici le texte de notre auteur [6].

[1] *Festus.* V. *Flaminius circus.* — It. *Flor. Epitom.* lib. X. — It. *Cassiodor. chronic.* pag. 357, col. 1. — It. *Tit. Liv. Epitom.* lib. XX. = [2] *Voyez* ci-dessus, la note 1. = [3] *Tit. Liv. Histor.* lib. XXXIX, §. 2. = [4] Voyez *Bergier, Hist. des gr. Ch.* liv. I, chap. 8, §. 6 et 7, et liv. III, chap. 21, §. 6 et 7. — It. *Arring. ad Bosii Rom. subterran.* lib. IV, cap. 38. = [5] *Maff. Veron. illustr.* lib. II, col. 37. — It. *Mus. Veronens. ap. Mem. Storich.* pag. 165 et 166, *et Append.* pag. 254. = [6] *Animadv. crit. ad Excerpt. ex. Mus. Veron. Append.* n.° 78 ; *nelle Mem. Stor.* pag. 254. — It. *Filiasi, Mem. Stor. de' Veneti pr. e sec.* cap. 11, tom. II, pag. 35 et seq.

PAGE 217. cette portion de la chaîne des Apennins qui borde la *Tyrrhénie*, s'avançoient originairement jusqu'à l'*Æsis* *; mais ensuite elles ont été restreintes au *Rubicôn* * : ces deux fleuves se déchargent dans la mer Adriatique.

* Le Fiumesino.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 132.*

PAGE 218.

§. V.
Éloge de toute la Cisalpine.

CE qui prouve combien cette contrée en général est fertile, c'est qu'elle surpasse le reste de l'Italie pour la population, le nombre des grandes villes, et l'opulence ‹1›. La terre propre à être cultivée y produit des fruits en quantité et de toute espèce; et les forêts y fournissent tant de glands, que les cochons qui s'en engraissent suffisent presque à la nourriture de Rome ‹2›. L'abondance des eaux fait que le millet y croît à merveille : or on sait qu'il n'y a point de genre de récolte qui mette plus à l'abri des famines; car le millet résiste à toutes les intempéries de l'air, et ne peut jamais manquer, lors même qu'il y a disette d'autre grain. On y trouve prodigieusement de poix. Quant à l'abondance du vin, l'on en peut juger par la capacité des tonneaux d'usage dans le pays, lesquels sont de bois *, plus grands que des maisons, et ne laissent pas d'être à bon marché, vu la facilité de se procurer la poix pour les enduire ‹3›. Quant aux laines, ce sont les environs de *Mutina* * et les bords de la *Scutana* ‹4› qui fournissent la plus belle des laines douces; comme c'est de la *Ligurie* et du pays des *Symbri* *

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 124.*

* Modène.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 130*, la note 3.

‹1› *Ce qui prouve &c.* Casaubon observe que Strabon, malgré son penchant visible à critiquer Polybe, ne laisse pas d'emprunter beaucoup de choses à cet historien. On reconnoît ici une imitation de ce que Polybe dit de la Gaule cisalpine [1].

‹2› Strabon (*p. 65* de ce volume) attribue le même avantage à la *Celtique* transalpine.

‹3› *Et ne laissent pas &c.* Nous croyons avoir saisi et rendu la pensée de notre auteur : ξύλινοι γὰρ μείζους οἴκων εἰσί. Προσλαμβάνει δὲ πολὺ ἡ τῆς πίττης εὐπορία πρὸς τὸ εὐώνητον. Mais nous n'ignorons pas que le dernier membre de la phrase pourroit se rapporter au *vin*, et non pas aux *tonneaux*.

‹4› *Scutana &c.* Τὴν Σκουτάναν. C'est ainsi que ce nom est écrit dans le texte. Notre manuscrit 1393 porte Σκυλτάνναν. Cluvier [2] ne doutoit point que l'on ne dût lire Σκυλτάναν, et qu'il ne s'agît ici du fleuve appelé par Tite-Live [3] et par Pline [4], *Scultenna*, aujourd'hui le Panaro.

[1] *Polyb. Hist.* lib. II, §. 15, edit. Schweigh, tom. I, pag. 254. = [2] *Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 36, pag. 417, lin. 25. = [3] *Tit. Liv.* lib. XLI, §. 18. = [4] *Plin.* lib. III, §. 20, tom. I, pag. 173, lin. 7.

que se tirent presque toutes les laines rudes, dont la plupart des Italiens habillent leurs domestiques; tandis que le territoire de *Patavium* * fournit l'espèce mitoyenne dont se fabriquent les tapis de prix, les *gausapi* ‹1›, et toutes les étoffes de ce genre velues des deux côtés ou d'un seul. Les mines qui s'y trouvent, ne sont pas, il est vrai, fouillées aujourd'hui comme autrefois, peut-être parce qu'elles produisent moins que celles de la *Celtique* transalpine * et de l'Ibérie **; mais jadis elles l'étoient beaucoup, puisque l'on en exploitoit une d'or, même dans le territoire de *Vercelli* ‹2›, voisin de celui d'*Ictimuli*, deux bourgs situés l'un et l'autre aux environs de *Placentia* ‹3›.

PAGE 218.

* Padoue.

* *Voyez* ci-dessus, liv. IV, *pag. 34, 40, 94.*

** *Voyez* au liv. III, tom. I, *pag. 418.*

NOUS finirons ici la description de cette première partie de l'Italie, et nous passerons à la seconde.

‹1› Les *gausapi* étoient une espèce de casaques à longs poils. Le texte porte γαύσαποι: peut-être faudroit-il lire γαυσάπαι au féminin, *gausapæ*; du moins on peut le conjecturer ainsi d'après un passage de Varron [1], qui déduisoit ce terme du grec. Mais Casaubon observoit avec justesse que, pour les Romains, le nom et l'usage de la chose étoient venus également des nations étrangères. Il pensoit que la leçon γαύσαποι pouvoit subsister. Notre manuscrit 1394 porte γαυνάκοι; et on y trouve en marge cette scholie : Οἱ δὲ Γαυνάκαι; puis le scholiaste ajoute qu'il s'agit de *tapis*, στρώματα, ou de manteaux pour s'envelopper, ἢ περιβόλαια.

‹2› *Même dans le territoire de* VERCELLI. Le texte porte : Ἐπὶ ΚΑΊ ἐν Οὐερκέλλοις χρυσωρύχιον [manuscrit 1393, χρυσορύχιον] ἦν. Cette manière de s'exprimer pour signifier que, dans le territoire de *Vercelli* [aujourd'hui Verceil], il y avoit une mine d'or exploitée, peut paroître incorrecte. Peut-être, indépendamment d'autres considérations, l'emploi de la particule καὶ dans ce membre de phrase, emploi qui nous a forcés d'insérer dans notre version le mot *même*, suffiroit-il pour faire soupçonner qu'en tout ce passage, le texte a été mutilé, ou du moins altéré: mais peut-être aussi cette particule conjonctive a-t-elle, par une sorte d'ellipse, un rapport direct à ce que Strabon avoit dit vers la fin de son IV.e livre [2]. On peut se souvenir qu'il y parle des mines d'or qui se trouvoient dans le pays des *Salassi*, pays situé tout proche, et vers le nord-ouest, du territoire de *Vercelli*. Au surplus, *voyez* la note suivante.

‹3› *Deux bourgs situés l'un et l'autre aux environs de* PLACENTIA. Nous rendons fidèlement le texte : ἄμφω δ' εἰσὶ περὶ Πλακεντίαν. Certes, on a peine à concevoir comment Strabon peut avoir énoncé que *Vercelli* [Verceil] étoit un lieu voisin de *Placentia* [Plaisance]. Peut-être au lieu de Πλακεντίαν, faudroit-il lire Ἐπορεδίαν, ancien nom de la ville d'Yvrée : mais sur ce point, comme au sujet du bourg d'*Ictimuli*, voyez les Éclaircissemens, n.° XX.

[1] *Varr. ap. Priscian.* lib. VII, *inter Grammat. Latin.* pag. 759. = [2] *Voyez* ci-dessus, pag. 94.

CHAPITRE III.

De la seconde partie de l'Italie, c'est-à-dire de la Ligurie Apennine.

PAGE 218.

* Littéral., de la *Ligystique* [Λιγυστικῆς].

Ce que nous regardons comme la seconde partie de l'Italie, c'est la portion de la *Ligurie* * située, dans le sein même des monts Apennins <1>, entre la *Celtique* [cispadane] dont nous venons de parler, et la *Tyrrhénie.*

Ce pays ne mérite point de description. Les habitans n'y sont rassemblés que dans de simples bourgs : ils n'ont à labourer, à cultiver qu'un terrain fort âpre; ou plutôt, comme dit Posidonius, ils n'ont que des rocs à tailler <2>.

<1> *Ce que nous regardons &c.* Nous croyons avoir exprimé le véritable sens de la phrase Grecque : Δευτέρα δὲ λεγέσθω ἡ Λιγυστικὴ, Ἥ, ἐν αὐτοῖς τοῖς Ἀπεννίνοις ὄρεσι, μεταξὺ ἱδρυμένη τῆς νῦν λεχθείσης Κελτικῆς καὶ Τυῤῥηνίας. Ce n'est point sans motif que Strabon s'exprime ainsi, ἡ Λιγυστικὴ, Ἥ, ἐν αὐτοῖς κ. τ. λ., en latin, *Liguria, ILLA [nempe] quæ, in ipsis, &c.* On a vu précédemment qu'il attribuoit, tant à la *Celtique* transalpine [1] qu'à la *Celtique* cisalpine [2], une bonne partie des pays habités par des *Ligyes,* et entre autres, la *Ligurie* maritime, dans laquelle la ville de Gênes est située.

<2> C'est ici, comme nous l'avons marqué précédemment [3], que, suivant Cluvier [4], on devroit rapporter le passage qui s'est rencontré un peu plus haut, concernant la ville de Lucques : *Mais, proche des montagnes qui sont au-dessus de LUNA, se trouve la cité de LUCA :* Πρὸς δὲ τοῖς ὄρεσιν τοῖς ὑπερκειμένοις τῆς Λούνης ἐστὶ πόλις Λοῦκα (nous avons averti que telle étoit la manière dont Cluvier rétablissoit la syntaxe intervertie dans le texte Grec). Cluvier soupçonnoit aussi qu'il manquoit, dans ce passage, la description de la ville. Nous pencherions à croire qu'il faudroit également rapporter à cet endroit l'autre phrase qui suit immédiatement dans le passage cité : *Quelques-uns de ces peuples ne demeurent que dans des bourgs : toutefois le pays est fort peuplé; c'est celui qui fournit le plus de soldats aux armées Romaines, et le plus grand nombre de CHEVALIERS, dont le sénat lui-même se compose :* Ἔνιοι δὲ κωμηδὸν οἰκοῦσιν. Εὐανδρεῖ δ' ὅμως ἡ χώρα, καὶ στρατιωτικὸν ἐντεῦθεν τὸ πλέον ἐστί· καὶ τὸ τῶν ἱππικῶν πλῆθος, ἐξ ὧν καὶ ἡ σύγκλητος λαμβάνει τὴν σύνταξιν. Mais une remarque nous empêche de regarder une pareille transposition comme parfaitement judicieuse: en l'admettant, on trouveroit que, dans trois lignes, le texte présente deux fois la même idée et les mêmes mots, πλὴν ὅτι κωμηδὸν ζῶσι... ... Ἔνιοι δὲ κωμηδὸν οἰκοῦσιν.

[1] *Voyez* ci-dessus, liv. IV, pag. 85 et suiv. = [2] *It.* liv. V, pag. 109 et 131. = [3] *Voyez* ci-dessus, pag. 135; et pag. 136, la note 1. = [4] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 3, pag. 505, lin. 19.

CHAPITRE IV.

De la troisième partie de l'Italie. — Division générale de cette troisième partie, qui comprend la Tyrrhénie *avec les trois îles d'*Æthalia [*d'Elbe*], *de* Cyrnos [*de Corse*] *et de Sardaigne, ainsi que l'*Ombricé, *la* Sabine *et le* Latium. — *Origines de la* Tyrrhénie. — *Description de la première portion de la* Tyrrhénie *maritime.* — *Ile d'*Æthalia. — *Ile de* Cyrnos. — *Ile de Sardaigne.* — *Suite de la* Tyrrhénie *maritime.* — Tyrrhénie *méditerranée* ou *intérieure.* — *Avantages naturels de la Tyrrhénie.*

§. 1.er Division générale de la troisième partie de l'Italie.

IMMÉDIATEMENT après les *Ligyes*, viennent les *Tyrrheni*, dont le pays <1>, baigné du côté de l'ouest par la mer de *Tyrrhénie* et la mer de Sardaigne, s'étend, vers l'est, jusqu'au Tibre, qui, de ce côté, forme par-tout sa limite <2>. En effet, le Tibre, sorti des monts Apennins, et grossi des eaux de plusieurs rivières, après s'être avancé un peu <3> dans la *Tyrrhénie* même, ne sert plus ensuite qu'à la séparer <4>, premièrement, du pays des *Ombrici* <5>, puis du pays des *Sabini*, puis de cette partie du *Latium* dans laquelle est située la ville de Rome et qui s'étend jusqu'à PAGE 219.

<1> *Dont le pays.* Littéralement, *qui occupent les campagnes*, *τὰ πεδία ἔχοντες.* Nous ne dissimulons point que le début de ce chapitre est paraphrasé plutôt que traduit littéralement.

<2> *Du côté de l'ouest &c.* Cette détermination des limites *occidentale et orientale* de la *Tyrrhénie* tient à la position que notre géographe donnoit en général à l'Italie. *Voyez* ci-dessus, *pag. 108 et suiv.*

<3> *Après s'être avancé un peu &c.* Nous lisons, comme notre manuscrit 1393 le porte distinctement, *μέρος μέν τι.*

<4> Nous lisons, non-seulement d'après la conjecture de Cluvier[1], mais encore sur l'autorité de notre manuscrit 1394, *διορίζων* au lieu de *διορίζον.*

<5> *Des OMBRICI.* Nous avons déjà prévenu le lecteur que nous croyons devoir conserver cette forme dénominative Ὀμβρικοὶ et Ὀμβρικὴ, employée constamment par notre auteur pour désigner l'Ombrie et ses habitans.

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 1, pag. 451, lin. 40; et *ibid.* cap. 10, pag. 699, lin. 48.

PAGE 219.

la mer : de sorte que c'est le Tibre et la *Tyrrhénie* qui servent de limites à ces trois pays dans leur largeur, et que ces mêmes pays se bornent réciproquement dans leur longueur. Tous les trois commencent également à la rive gauche du Tibre, et remontent jusqu'à la partie des Apennins qui s'approche de la mer Adriatique *. Le plus voisin de cette mer est le pays des *Ombrici* ‹1›; vient ensuite le pays des *Sabini*, et enfin le *Latium*.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 110.*

Ainsi, le *Latium*, qui se prolonge jusqu'à la Campanie et aux montagnes des *Samnitæ* *, se trouve renfermé entre la Sabine et la mer prise depuis *Ostia* (arsenal maritime des Romains, situé à l'embouchure du Tibre), jusqu'à *Sinuessa* ‹2›.

* Littéralement, *des monts Saunitiques*, Σαυνιτικῶν.

La Sabine, intermédiaire entre le *Latium* et le pays des *Ombrici*, s'étend elle-même [en longueur] jusqu'aux montagnes des *Samnitæ*, mais approche davantage de cette portion des monts Apennins qu'occupent les *Vestini*, les *Peligni*, les *Marsi* ‹3›.

Enfin, les *Ombrici* sont placés entre la Sabine et la *Tyrrhénie* ‹4›, mais s'étendent au-delà des montagnes jusque vers *Ariminum* et *Ravenna* ‹5›.

‹1› *Le plus voisin de cette mer &c.* Le grec dit simplement : *Les premiers sont les* Ombrici : Πρῶτοι μὲν οἱ [ex. man. 1393] Ὀμβρικοί.

‹2› *Sinuessa.* Cette ville, appelée jadis *Sinope*, et dont Strabon reparlera dans la suite [1], étoit située entre l'embouchure du *Liris* [le Garigliano] et celle du *Vulturnus* [le Volturno], vers le lieu appelé aujourd'hui Rocca di Monte-Dragone.

Casaubon observoit que Pline [2] donnoit également *Sinuessa* pour la dernière ville du *Latium* : mais Ptolémée [3] s'écarte de cette description. Il place *Sinuessa*, qu'il nomme *Soëssa*, Σόεσσαν, sur la côte de Campanie, et met une autre ville du même nom parmi les villes méditerranées de cette province. Quant à cette seconde *Soëssa*, Pline [4] la nomme *Suessa*.

‹3› *Les VESTINI, les PELIGNI, les MARSI.* Strabon parlera de ces trois peuples à la *page 241* du texte Grec.

‹4› *Entre la Sabine et la TYRRHÉNIE.* Nous traduisons fidèlement; le texte porte : Οἱ δ' Ὀμβρικοὶ μέσοι μὲν κεῖνται τῆς [manuscrit 1394 τῆς τε] Σαβινῆς καὶ τῆς ΤΥΡΡΗΝΙΑΣ κ.τ.λ. Mais, malgré l'accord de tous nos manuscrits avec les imprimés, il nous semble qu'au lieu de ΤΥΡΡΗΝΙΑΣ, Strabon auroit dû dire τῆς Ἀδρίας, *entre la Sabine et la mer Adriatique.*

‹5› *MAIS s'étendent &c.* Nous lisons, non-seulement d'après la correction de Casaubon, mais encore sur l'autorité de notre

[1] *Voyez* ci-dessous, pag. 231, 233, 234 du texte Grec. = [2] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 9, tom. I, pag. 153, lin. 6. = [3] *Ptolem.* lib. III, cap. 1, pag. 68. = [4] *Plin. loc. cit.* pag. 154, lin. 10.

A l'égard

A l'égard des *Tyrrheni*, dont le pays, comme nous l'avons déjà dit, commence, d'un côté, à la mer qui porte leur nom, et d'un autre côté au Tibre, ils sont bornés d'ailleurs <1> par cette chaîne circulaire de montagnes qui, partant de la mer *Ligurienne*, aboutit à la mer Adriatique *. Entrons dans le détail de ce qui les concerne <2>. PAGE 219.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 110.*

§. II. Origines de la *Tyrrhénie.*

LES Romains donnent aux *Tyrrheni* les noms d'*Etrusci* et de *Tusci*. Les Grecs les appelèrent *Tyrrheni*, du nom de *Tyrrhenus*, fils d'Atys, qui envoya de Lydie une colonie dans la contrée dont nous parlons. Atys, l'un des descendans d'Hercule et d'Omphale, et père de deux enfans nommés *Lydus* et *Tyrrhenus*, en un temps de famine et de stérilité, décida, par la voie du sort, que *Lydus* resteroit dans son pays, et que *Tyrrhenus*, suivi de la plus grande partie de son peuple, en sortiroit <3>.

manuscrit 1394, *μέχρι Δ' Ἀριμίνου κ. τ. λ.*, au lieu de *μέχρι Ἀριμίνου*. L'on verra plus bas [1] que la conjonction Δὲ, *mais*, n'est point superflue.

<1> *Ils sont bornés d'ailleurs &c.* Le texte porte : Παύονται ὑπ' αὐτοῖς τοῖς ὄρεσι, τοῖς περικυκλοῦσιν [ms. 1393, 1394 et al. περικλείουσιν] ἐκ τῆς Λιγυστικῆς εἰς τὴν Ἀδρίαν. « Le sens est, » que le pays occupé par les *Tyrrheni* (les » Étrusques) n'est borné, du côté du nord, » ou, pour parler plus exactement, du nord- » ouest, que par les monts Apennins qui les » enferment depuis la mer *Ligystique* [de » Ligurie] jusqu'à la mer Adriatique. Ainsi, » dans le système de Strabon, les *Tyrrheni* » (ou Étrusques) s'étendoient de l'une à » l'autre mer; et ce système s'accorde avec » le témoignage de Tite-Live [2] : *Non universa Hetruria tantùm terrâ marique pollens,* » *atque inter duo maria latitudinem Italiæ* » *obtinens.* » CASAUB.

Telle étoit la manière dont Casaubon interprétoit ce passage. Nous croyons qu'il se trompoit. Strabon, à ce qu'il nous semble, ne prétendoit point ici faire entendre qu'il avoit été un temps où les *Tyrrheni* avoient occupé tout le pays situé entre les deux mers; il ne vouloit indiquer que les limites de la *Tyrrhénie* (ou Étrurie) au temps des Romains.

<2> *Entrons dans le détail de ce qui les concerne.* Littéralement : *Parcourons chacun de ces pays* [c'est-à-dire, celui des *Ombrici*, celui des *Sabini*, celui des *Latini*, celui des *Tyrrheni*], *en commençant par ce dernier même* [c'est-à-dire, celui des *Tyrrheni*] : Τὰ καθ' ἕκαστα δὲ διέξειμεν, ἀπ' αὐτῶν τούτων [scil. τῶν Τυῤῥηνῶν] ἀρξάμενοι.

<3> *Suivi de la plus grande partie de son peuple &c.* Nous lisons, comme nos manuscrits 1393 et 1394, ainsi que les manuscrits d'Italie, collationnés par M. Siebenkees, le portent, τῷ δὲ Τυῤῥηνῷ τὸν πλείω ΣΥΣΤΗΣΑΣ λαὸν, au lieu de ΣΥΣΤΕΙΛΑΣ. Au reste, le texte, dans ce passage, est fort concis. Littéralement rendu, le grec dit : *Pour cause de famine et de stérilité, Atys, l'un des descendans*

[1] *Voyez* ci-dessous, pag. 175. = [2] *Tit. Liv.* lib. V, cap. 54.

PAGE 219. *Tyrrhenus* vint s'établir dans la contrée qui reçut de lui son nom. Il y fonda douze cités ‹1›, auxquelles il donna pour gouverneur en chef ce *TARCÔN* ‹2›, de qui la ville de *Tarcynia* ‹3› a pris sa dénomination, et qui, à raison de l'intelligence qu'il avoit montrée dès ses premiers ans, passa dans la mythologie pour être né avec des cheveux blancs. Soumises d'abord à l'autorité d'un seul, ces douze villes formoient un État puissant : mais il faut que, par la suite, leur association se soit dissoute, et que, chaque cité ayant été une fois séparée de la ligue, les *Tyrrheni* aient eu peine à se défendre contre leurs voisins; autrement, jamais on

d'Hercule et d'Omphale, de deux fils qu'il avoit, retint LYDUS par le sort, et fit émigrer TYRRHENUS avec la plupart du peuple : ἀπὸ γὰρ λιμοῦ καὶ ἀφορίας ὁ Ἄτυς, εἷς τῶν ἀπογόνων Ἡρακλέους καὶ Ὀμφάλης, δυοῖν (manuscrit 1394, δυεῖν) παίδων ὄντων, κλήρῳ Λυδὸν μὲν κατέσχε, τῷ δὲ Τυῤῥηνῷ τὸν πλείω συστήσας λαὸν, ἐξέστειλεν.

‹1› L'histoire est pleine de témoignages qui attestent que, dans l'ancienne Étrurie, il y avoit douze villes principales, et que les Étrusques avoient douze rois, ou, comme ils les désignoient dans leur langue, douze *Lucumons* [1].

‹2› *Tarcôn.* Ce personnage est assez peu connu [2]. L'on prétend néanmoins qu'il ne fut pas seulement chargé par *Tyrrhenus* de présider à la fondation des douze premières villes de la *Tyrrhénie*, comme Strabon le marque en cet endroit, mais encore qu'après la mort de ce prince, il fut lui-même roi de tout le pays, et qu'il établit sa résidence à *Cortona* [3].

On dit aussi [4] qu'il fut l'auteur de ces lois si sages dont les Romains, dans la suite, vinrent apprendre chez les Étrusques la théorie et la pratique.

‹3› *De Tarcynia &c.* Nous conservons la forme dénominative du texte Grec, Ταρκωνία, au singulier féminin. Un peu plus bas [5], le nom de cette même ville se trouvera écrit au pluriel féminin. Mais Denys d'Halicarnasse [6] l'appelle Ταρκωνίοι, *Tarcynii*, au pluriel masculin; comme les auteurs Latins, *Tarquinii*.

La ville dont il s'agit étoit située à 6 milles de la mer et à 1 mille au-dessus de Corneto, là où se voient aujourd'hui des ruines appelées par les habitans du lieu, tantôt Tarquene [7], tantôt Turchina [8].

M. Fréret [9], qui, comme on sait, identifioit les *Tyrrheni* avec les Pélasges, prétendoit que, d'après ce passage, Strabon lui-même mettoit *Tarcynia* au nombre des villes Pélasgiques; et il ajoutoit que le véritable nom de cette même ville étoit *Trachinia*, corrompu d'une autre manière par les *Siculi*, qui en avoient fait celui de *Terracina*. Nous ne voyons pas clairement sur quoi M. Fréret fondoit cette assertion.

[1] *Serv. ad Virgil. Æneïd.* lib. II, vers. 278. = [2] *Dempster. de Etrur. reg.* lib. II, cap. 32, tom. I, pag. 169. = [3] *Sil. Ital.* lib. VIII, vers. 472. = [4] *Eustath. ad Dionys. Perieg.* vers. 347. — It. *ad Homer. Iliad.* lib. II, pag. 167, lin. 23. = [5] *Voyez* ci-dessous, pag. 147. = [6] *Dionys. Halicarn.* lib. III, §. 45, edit. Reisk. tom. I, pag. 539, lin. 3. = [7] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 3, pag. 518, lin. 9 et seq. = [8] *Holsten. Annot. in Ital. ant.* pag. 41. = [9] *Fréret, Rech. sur l'orig. et l'anc. Hist. des différens peuples de l'Ital.* Acad. des Inscrip. et Belles-Lettres, vol. XVIII, 1753, *Hist.* pag. 103.

ne les eût vus, abandonnant la culture d'un pays excellent, s'adonner à la piraterie, ceux-là sur une mer, et ceux-ci sur une autre. S'ils fussent restés unis, ils étoient assez forts, non-seulement pour repousser, mais même pour attaquer leurs ennemis et porter la guerre au loin. PAGE 219.

Postérieurement à la fondation de Rome, *Demaratus*, conduisant avec lui une troupe de Corinthiens, aborda en *Tyrrhénie* <1>. Il fut reçu à *Tarcynia*, où il prit une femme[a], dont il eut un fils, nommé *Lucumôn* <2>. Celui-ci, devenu l'ami d'*Ancus Marcius*, roi des Romains, lui succéda sur le trône*, et, ayant changé de nom, s'appela *Lucius Tarquinius Priscus*. Ce prince, et son père *Demaratus*, contribuèrent beaucoup à l'embellissement de la *Tyrrhénie* : ils profitèrent à cet égard, l'un du grand nombre d'artistes habiles qu'il avoit amenés de Corinthe, l'autre, de l'avantage de régner à Rome <3>. C'est, dit-on, de ce qui se pratiquoit à *Tarcynia** que les Romains ont emprunté leur pompe triomphale, le costume tant de leurs consuls qu'en général de tous

[a] *V.* Dionys. Halic. Ant. Rom. lib. III, §. 46 et seq. ; — Strab. lib. VIII, pag. 378.

* L'an 615 avant l'ère Chrétienne.

PAGE 220.

* *Voyez* ci-dessus, à la *page 146*, la note 3.

<1> Suivant le calcul de M. Larcher [1], ce dut être vers l'an 91 de Rome, 663 ans avant l'ère Chrétienne, que *Demaratus*, fuyant la tyrannie de Cypselus à Corinthe, vint s'établir dans la *Tyrrhénie.*

<2> *Dont il eut un fils, nommé* LUCUMÔN, γεννᾷ Λουκούμωνα. Strabon, qui ne donne ici qu'un seul fils à *Demaratus*, fait en même temps du terme Λουκούμων, le nom propre de ce fils. Sur ce dernier point, Strabon est d'accord avec Denys d'Halicarnasse ; et nous voyons pareillement Tite-Live appeler du nom propre de *Lucumo*, un jeune citoyen de *Clusium.* Mais il y a lieu de croire que ces trois écrivains ont été trompés par les auteurs dont ils suivoient les récits. Il nous paroît incontestable que la dénomination de *Lucumôn* désignoit le chef de chacune des douze villes principales de l'Étrurie.

<3> *L'autre, de l'avantage de régner à Rome.* Ὁ δὲ ταῖς ἐκ τῆς Ῥώμης ἀφορμαῖς. Ce passage présente quelque difficulté. On sait, il est vrai, que, suivant le récit de Denys d'Halicarnasse [2], les villes de la *Tyrrhénie*, après une guerre assez vive, se soumirent volontairement à *L. Tarquinius Priscus*, et que les Romains lui permirent d'accepter cette espèce de royauté étrangère, sans quitter le trône de Rome. Mais nulle part, à ce qu'il nous semble, l'histoire ne parle des avantages que les *Tyrrheni* tirèrent alors du gouvernement de ce prince. Ajoutons [3] que le fait transmis par Denys d'Halicarnasse peut paroître douteux.

[1] Voyez *M. Larcher, Chronol. d'Hérod.* chap. 18, édit. nouv., tome VII, pag. 526 et 572. = [2] *Dionys. Halic. Ant. Rom.* lib. III, §. 57-62, edit. Reisk. tom. I, pag. 560 et seq. = [3] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 1, pag. 450, lin. 46.

PAGE 220. leurs magistrats, leurs faisceaux, leurs haches ‹1›, leurs trompettes ‹2›, leurs sacrifices, leur divination, et toute la musique dont ils font usage dans leurs cérémonies publiques ‹3›.

Le fils de *L. Tarquinius Priscus*, appelé *Tarquinius II*, et surnommé *LE SUPERBE*, ayant été chassé du trône*, fut le dernier roi de Rome. Porsenna, roi de *Clusium**, l'une des cités de la *Tyrrhénie*, essaya de le rétablir par la force des armes; mais n'ayant pu y réussir, il fit la paix avec les Romains*, devint leur ami, et se retira comblé d'honneurs et de présens.

* L'an 509 avant l'ère Chrétienne.

* *Chiusi*. Voyez ci-dessous, *pag. 226* du texte Grec.

* L'an 508 avant l'ère Chrétienne.

Tels sont les traits qui ont rendu les *Tyrrheni* célèbres. Ajoutons-y la belle action des habitans de *Cæré**, qui défirent les *Galatæ** dans la Sabine ** que ceux-ci traversoient après avoir pris Rome, et leur enlevèrent de force la rançon que les Romains leur avoient payée de bon accord : de plus, ils avoient donné asyle à tous ceux des Romains qui s'étoient réfugiés chez eux, et ils avoient sauvé les Vestales avec le feu sacré ‹4›. L'on pourroit dire que les Romains, alors mal conseillés par ceux qui

* Cerveteri.

* Les Gaulois.
** Vers l'an 387 avant l'ère Chrétienne.

‹1› A cet égard, le témoignage de Tite-Live est précis [1], et celui de Diodore de Sicile [2] ne l'est pas moins.

‹2› *Leurs trompettes*. C'est de là que les poëtes ont donné à la trompette, *σάλπιγξ*, l'épithète de *Tyrrhénienne*.

‹3› Quant à ce qui est dit ici de la *musique PUBLIQUE*, *καὶ μουσικὴ ὅση δημοσίᾳ χρῶνται Ῥωμαῖοι*, ce seroit peut-être un point qui mériteroit une discussion particulière. Le marquis Maffei [3] pensoit que Strabon avoit voulu parler de la musique religieuse et de la musique théâtrale : *Tocca Strabone, che dall' Etruria fosse presa la musica publica de' Romani; con che significar sembra quella de' theatri e de' sacrificii.* Mais qui sait si Strabon n'a point pris ici le terme *μουσικὴ* dans une acception beaucoup plus étendue que celle dans laquelle nous prenons notre mot *musique !*

Au reste, le marquis Maffei [4] veut que Strabon ait prétendu attribuer à *Demaratus*, et par conséquent aux Grecs, l'institution de tous les costumes adoptés par les Romains pour leurs magistrats, leurs cérémonies religieuses, &c. Mais, à ce qu'il nous semble, Strabon dit seulement que ces costumes furent empruntés des *Tarcyniens*, peuples Étrusques; et son texte, à le bien examiner, ne présente rien de contraire aux témoignages de Denys d'Halicarnasse et de Diodore de Sicile.

‹4› Tite-Live [5] et Valère-Maxime [6] racontent ce fait autrement que Strabon.

[1] *Tit. Liv.* lib. VI, §. 8. = [2] *Diodor. Sic.* lib. V, §. 40, tom. I, pag. 362. = [3] *Maff. Ragionam. degl. Ital. primit.* §. 4, *ad calc. dell' Istor. Diplomat.* pag. 124. = [4] Id. *ibid.* loc. cit. = [5] *Tit. Liv.* lib. V, §. 50. = [6] *Val. Max.* lib. I, cap. 1, §. 10.

gouvernoient, ne furent point assez reconnoissans d'un pareil service. Contens d'avoir donné aux *Cæretani* le droit de bourgeoisie ‹1›, ils ne les inscrivirent point parmi les citoyens Romains ‹2›; et ce fut même toujours dans le rôle des *Cæretani* qu'ils reléguèrent ceux des autres citoyens qui ne participoient point à l'entière égalité de droits ‹3›. Au surplus, la ville de *Cæré* a été renommée chez les Grecs, et pour le courage et pour l'équité de ses PAGE 220.

‹1› *Le droit de* BOURGEOISIE. Nous n'avons pas trouvé une autre manière d'exprimer ce que nous paroît signifier ici le terme Grec πολίτεια, en Latin, *civitas.*

‹2› Ce passage est obscur. Il y est question d'un point d'antiquité Romaine sur lequel Strabon pourroit n'avoir pas eu des idées parfaitement exactes, puisque d'anciens auteurs Latins semblent n'en avoir pas eu eux-mêmes de nettes et de précises, et qu'après avoir exercé la sagacité des critiques modernes les plus habiles, il offre encore plus d'une difficulté à résoudre. Nous avons tâché de faire en sorte que notre version, sans s'écarter du texte, s'accordât et avec le sens dans lequel Ez. Spanheim [1] nous semble avoir entendu la phrase qui nous embarrasse, et avec la manière dont M. Fréret explique les faits relatifs à l'état des *Cæretani.* Voyez la note suivante.

‹3› Voici comment M. Fréret [2] développe ce fait. « Il y avoit entre les *Cæretani* et les » Romains une ancienne association qui » faisoit jouir les premiers de tous les avan- » tages de citoyens Romains, sans leur en » imposer les charges, et qui vraisemblable- » ment datoit de l'an 226 de Rome, 528 ans » avant l'ère Chrétienne, sous le règne de » Servius Tullius. Les *Cæretani*, en rece- » vant alors toutes les prérogatives attachées » à la qualité de *citoyens Romains*, ne purent » jouir que de l'état des simples plébéiens » sous les rois. Or les simples plébéiens étoient » pour lors exclus de toutes les charges; et, » n'ayant aucune part au gouvernement, ils » étoient, à l'égard des patriciens, dans une » entière dépendance. Ce fut seulement par » la création des tribus (en l'année 260 de » Rome, 494 avant l'ère Chrétienne) que » l'équilibre commença à s'établir entre les » deux ordres. Mais cet accroissement des » droits des plébéiens ne changea rien à la » situation des *Cæretani*, qui, d'abord leurs » égaux, devinrent par-là leurs inférieurs, » attendu que, bornés à leurs anciens privi- » léges, ils ne s'élevèrent pas en même temps » qu'eux. Ils formoient donc dans la répu- » blique un troisième ordre; et voilà pour- » quoi, lorsqu'un plébéien méritoit d'être » dégradé, les censeurs l'effaçoient du rôle » de sa centurie, pour l'inscrire sur celui des » *Cæretani* [3], sans néanmoins que son état » valût alors celui des véritables *Cæretani.* » Par la suite, un sénatus-consulte, porté » après la retraite des Gaulois, déclara les » *Cæretani* HÔTES DE LA RÉPUBLIQUE. » En conséquence, leurs envoyés étoient » défrayés et logés aux dépens de l'État, et » leurs affaires sollicitées par des commis- » saires établis à cet effet; prérogatives im- » portantes, que le simple titre de *citoyens* » ne donnoit pas, et dont ils furent gratifiés » en conséquence de l'asyle que les Vestales » et les pontifes avoient trouvé chez eux. »

[1] *Ez. Spanh. orb. Roman.* Exercit. 1, cap. 7, edit. 1728, pag. 43. = [2] *Freret, ubi supr.* pag. 111 et 112. = [3] *Ascon. Pædian. ad Cicer. Divinat.* §. 3, n.° 8. — It. *Fest.* v. *Municipium.*

PAGE 220. habitans. Toujours ils s'abstinrent du métier de pirates, quoique pouvant l'exercer avec avantage ‹1›. Ils consacrèrent à Delphes le trésor dit des Agyllæens, parce que leur patrie, appelée maintenant *Cæré* ‹2›, se nommoit jadis *Agylla* ‹3›. Elle passe pour avoir été fondée par des Pélasges venus de la Thessalie. Les Lydiens, qui avoient pris le nom de *Tyrrheni*, ayant attaqué cette place, l'un d'eux s'approcha des murailles, et demanda comment elle s'appeloit. Un des Thessaliens * qui se trouvoit sur les remparts, au lieu de répondre à sa question, le salua du mot Grec *CHAIRÉ* **. Les *Tyrrheni* acceptèrent cet augure, et, s'étant rendus maîtres de la place, ne l'appelèrent plus que du mot qui leur avoit été prononcé ‹4›. Cette cité, jadis si florissante et si célèbre, ne conserve aujourd'hui que peu de traces de son ancienne importance; mais dans son voisinage est un endroit plus fréquenté, à cause des

* C'est-à-dire, des *Pélasges venus de la Thessalie.*

** Ce mot, qui se prononce *kæré*, signifie *bon jour.*

‹1› « Des divers peuples de l'Étrurie, ceux qui s'étoient établis dans la ville appelée d'abord *Agylla*, et ensuite *Cæré*, furent les plus anciennement connus, mais sous le nom d'Agyllæens. Ils s'étoient adonnés à la marine et au commerce : aussi les voyons-nous représentés comme un peuple florissant [1]. *Agylla* étoit presque la seule ville Étrurienne connue des Grecs, qui paroissent quelquefois [2] avoir voulu, par son nom seul, désigner toute l'Étrurie. Les habitans de cette cité, sous la dénomination de *Cæretani*, furent peut-être ceux qui conservèrent le plus long-temps des traces marquées des mœurs, des coutumes et de la religion des Pélasges [3]. »

‹2› *Cæré.* Le texte ordinaire porte Καιρέα; nos manuscrits 1393 et 1394 offrent Κεραία, et d'autres manuscrits présentent des variantes. « Peut-être la véritable leçon seroit-» elle Καῖρε. Chez Étienne de Byzance, on » lit tantôt Καίρε, tantôt Καίρη. Mais il paroît » que Strabon rendoit en εα les terminaisons » Latines *e*; car un peu plus bas [4] nous trou-» verons Τεαπέαν pour *Teate.* » CASAUB.

‹3› Nous lisons comme nos manuscrits 1393, 1394; et tous les manuscrits d'Italie, collationnés par M. Siebenkees, portent distinctement ὠνομάζετο, au lieu d'ἐλογίζετο.

‹4› « Les Pélasges ne parloient point grec; » de plus, le *chairé* [χαῖρε] des Grecs s'écri-» voit par un *X* [chi]; au lieu que le *Kaire* » [Καίρε] des Pélasges Agyllæens doit être » écrit par un *K* [cappa]. Il me paroît donc » plus naturel de penser que les Pélasges » employèrent, pour désigner une ville en » général, le mot *kaïré*, le même probable-» ment que celui de *kir* ou *kirja*, qui a effec-» tivement cette signification dans les langues » Syriaque et Hébraïque, et que les *Tyr-» rheni* auront pris le nom appellatif pour un » nom propre. » GIBERT, *Dissertation sur les premiers habitans de la Grèce*, Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. XXV, *Mém.* pag. 10.

[1] *Virgil. Æneïd.* lib. VIII, vers. 481. = [2] *Dionys. Halicarn. Antiq. Roman.* lib. III, §. 58, edit. Reisk. tom. I, pag. 563. — *Lycophr. Cassandr.* vers. 1355. = [3] *Heyn. ad Virgil. Æneïd.* lib. VIII, excurs. 3, in vers. 478, tom. III, pag. 707. = [4] *Voyez* ci-dessous, pag. 241 du texte Grec.

eaux thermales, appelées *Cæretanæ,* qui s'y trouvent, et qui y attirent beaucoup de monde <1>.

PAGE 220.

Quant aux Pélasges, l'on convient presque généralement que c'étoit un ancien peuple répandu par toute la Grèce, et sur-tout dans le pays des Æoliens voisins de la Thessalie <2>. Mais, suivant Éphore, c'étoient originairement des Arcadiens, adonnés à la vie guerrière, lesquels, s'étant grossis de ceux qu'ils purent engager à prendre le même parti, et à qui ils communiquèrent leur dénomination, devinrent fameux et chez les Grecs et dans tous les pays où ils se portèrent. Véritablement on voit des Pélasges établis dans la Crète, d'après le témoignage d'Homère, puisqu'il fait dire par Ulysse à Pénélope :

PAGE 221.

Diodor. Sic. lib. V, §. 81, tom. I, pag. 395.
Homer. Odyss. lib. XIX, vers. 175.

Dans cette île, en effet, qu'habitent l'*Achæen*,
Le brave *Étéocrète* <3> et le *Cydôniate* <4>,
Le triple *Dorien* <5> et le divin *Pélasge*,
Chaque peuple a sa langue....

V. Strab. lib. X, pag. 475 du texte Grec.

De plus, cette portion de la Thessalie qui, située entre l'embouchure du Pénée et les Thermopyles, s'étend jusqu'aux mon-

<1> Cluvier [1] avoit pensé que ces eaux thermales étoient celles que les Italiens appellent Bagni di Stigliano; mais Holstenius [2] assure que ce sont plutôt celles que l'on nomme Bagni del Sasso, à 3 milles de Cerveteri.

<2> « Les premiers Æoliens ont été les Hellènes Thessaliens. Ils tinrent ce nom d'*Æolus,* fils d'*Hellen.* Ils furent la tige du corps Hellénique dans la Thessalie; et on ne doit pas les confondre avec ces Æoliens qui formèrent l'une des trois branches que l'on vit s'étendre dans toute la Grèce. C'est des premiers Æoliens que Strabon ici veut parler [3]. »

<3> *Étéocrète :* c'est-à-dire, *vraiment Crétois.* C'est ce que les Grecs appeloient *autochthone,* et les Latins, *indigène;* deux mots qui signifient *né dans le pays même.*

<4> *Et le Cydôniate :* c'est-à-dire, l'habitant de la ville de *Cydônia.* Strabon, ailleurs [4], nous dira que vraisemblablement les Cydôniates étoient eux-mêmes *autochthones.*

<5> *Le triple Dorien.* Le texte porte Δωριέες τε ΤΡΙΧΆΪΚΕΣ. Nous interprétons ici le mot τριχάϊκες dans le sens qu'Eustathe nous semble avoir trouvé le plus naturel; mais, par la suite [5], on verra que les philologues Grecs ne s'accordoient pas sur la signification de ce terme.

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 2, pag. 493, lin. 35. = [2] *Holsten. Annot. in Ital. ant.* pag. 35. = [3] *La Nauze, Mém. sur la différ. des Pélasges et des Hellènes,* Acad. des Inscrip. et Belles-Lettres, vol. XXIII, *Mém.* pag. 119. = [4] V. *Strab.* lib. X, pag. 475 du texte Grec. = [5] V. *Strab.* loc. cit.

PAGE 221.

tagnes du *Pindus*, s'appelle l'*Argos* Pélasgique ‹1›, parce que jadis les Pélasges [a] en furent maîtres ; et le poëte lui-même donne au Jupiter de Dodone l'épithète de Pélasgique [b]. Beaucoup d'anciens ‹2› ont qualifié aussi les peuples Épirotes de Pélasgiques, parce que la domination des Pélasges s'est étendue jusque sur l'Épire. Et comme ces mêmes anciens ont pareillement qualifié de Pélasges un grand nombre de héros, les modernes ont aussi attribué la dénomination de Pélasges aux peuples dont ces héros avoient été les chefs : c'est ainsi que l'île de Lesbos a été appelée [c] Pélasgienne, et qu'Homère a donné pour des Pélasges [d] les peuples limitrophes des *Cilices* ‹3› dans la Troade ;

[a] Æschyl. Suppl. vers. 262 et seq.
[b] Homer. Iliad. lib. XVI, vers. 223.
[c] Herod. lib. V, §. 26 ; it. Diodor. Sic. loc. cit.
[d] Homer. Iliad. lib. II, vers. 840.

> Hippothoüs conduit ces tribus de Pélasges,
> Dont les uns habitoient la féconde Larisse, &c.

Éphore, quand il pense que les Pélasges étoient d'origine Arcadienne, suit Hésiode [e], qui nous dit,

[e] Hesiod. loc. incert.

> Du fils de *Pelasgus*, du divin Lycaon,
> Naquirent six enfans ‹4› &c.

Mais Æschyle, dans ses *SUPPLIANTES* ou *DANAÏDES* [f], dit que

[f] Æschyl. Suppl. vers. 259.

‹1› « Homère la nomme ainsi [1] ; et Strabon, ailleurs [2], en parlera fort au long. » Æschyle et Sophocle, nourris de la lecture d'Homère, n'ignoroient point ce fait » historique, sur-tout Æschyle, lorsqu'il » introduisoit sur le théâtre [3] un prince Argien se vantant que les bornes de son empire étoient le fleuve Strymon, le mont *Pindus*, ainsi que les frontières des *Perrhæbi* et » des *Æones* : passage dans lequel le poëte ne » sauroit être entendu que par des hommes » instruits ; et je me propose de l'éclaircir » dans mon édition d'Æschyle. » CASAUB.

On voit, par cette note, que Casaubon avoit promis de donner une édition d'Æschyle. Combien ne devons-nous pas regretter qu'il n'ait pu tenir cet engagement !

‹2› *Beaucoup d'anciens.* Le texte dit simplement, *beaucoup* [d'auteurs], πολλοὶ δὲ : mais la suite prouve que c'est comparativement aux *modernes.*

‹3› Strabon, dans son XIII.e livre, parlera fort au long, tant de ces *Cilices* voisins de la Troade, que de la ville de Larisse nommée dans ce passage.

‹4› *Naquirent six enfans.* Nous lisons, comme notre manuscrit 1393 le porte distinctement, υἱεῖς ΕΞ ἐγένοντο. M. l'abbé Geinoz [4] lisoit ἐξεγένοντο : *des enfans naquirent* de Lycaon fils de *Pelasgus.*

[1] *Homer. Iliad.* lib. II, vers. 681. = [2] *Strab.* lib. VIII, pag. 369 du texte Grec. = [3] *Æschyl. Suppl.* vers. 259. = [4] *Geinoz, Exam. d'un passage d'Hérodote*, lib. I, §. 56, *Acad. des Inscrip. et Belles-Lettres*, vol. XXV, *Hist.* pag. 26.

la race des Pélasges sortoit d'Argos, près de Mycènes <1>. Éphore prétend aussi que le Péloponnèse a porté le nom de *Pelasgia:* et en effet, dans l'ARCHELAÜS d'Euripide, nous lisons, PAGE 221.

V. Fragm. Eurip. ex Archel. Fragm. 2, edit. Lips. 1779, tom. II, pag. 428.

Arrivé dans Argos,
Danaüs habita <2> la ville d'Inachus,
Et porta cette loi : Que les *Pélasgiôtes,*
Quittant leur ancien nom [~~pour s'honorer du sien~~],
Fussent dorénavant appelés *DANÆENS.*

Selon Anticlide <3>, les Pélasges ont les premiers peuplé les îles

<1> *Que la race des Pélasges &c.* Le texte dit, τὸ γένος αὐτῶν; comme si Æschyle avoit énoncé positivement *que les Pélasges étoient originaires d'Argos.* Mais les vers d'Æschyle ne contiennent point cette assertion. Le poëte, introduisant sur la scène, dans Argos, un prince nommé *Pelasgus,* lui fait uniquement dire [1] : « Fils de Palæchthon enfant-de-la-terre, je suis *Pelasgus,* roi de cette contrée; et la race des Pélasges, ainsi nommés d'après moi, recueille les productions de ce pays. » De là, Casaubon avoit d'abord soupçonné que cette citation d'Æschyle pourroit avoir été interpolée par quelque commentateur inexact, qui prétendoit comparer les vers d'Æschyle avec ceux d'Euripide, rapportés immédiatement après. Mais ensuite Casaubon pensa que, pour la justifier, il suffisoit de substituer αὐτοῦ à αὐτῶν, puisqu'alors Strabon se trouveroit dire simplement, ce qui peut paroître vrai, qu'Æschyle donnoit *Pelasgus* pour un prince originaire d'Argos. Selon Meursius [2], Strabon, ici, par les mots ἐκ τοῦ περὶ Μυκήνας Ἄργους, n'a voulu que désigner la Laconie en général; pays qui, en effet, fut jadis appelé *Argos,* comme le prouvent divers témoignages [3], indépendamment de l'épithète d'*Argienne,* qu'Homère [4], et après lui, Virgile [5], donnent à Hélène. Nous voyons aussi que Servius [6] regardoit les Pélasges comme une colonie de Lacédæmoniens.

<2> *Habita.* Nous lisons, comme nos manuscrits 1393 et 1394 le portent distinctement, ᾤκησεν, et non ᾤκισεν. Cette variante peut paroître importante. Si on lit ᾤκισεν, Euripide se trouvera avoir dit que c'étoit Danaüs qui *fonda* la ville d'Inachus; si on lit ᾤκησεν, le poëte aura dit simplement que Danaüs *habita* cette ville. La première leçon, adoptée par Xylander et par M. Siebenkees, forme une grande difficulté au sujet de la fondation d'Argos. M. Larcher a bien senti cette difficulté [7] : aussi a-t-il cherché à la lever, en établissant qu'ici le mot πόλιν devoit être pris, non pour la ville en général, mais pour la citadelle, ἀκρόπολιν; et ce que Strabon dira dans la suite [8], autorise en quelque manière cette interprétation. Mais la leçon ᾤκησεν, *habita,* aplanit tout; et l'ancien interprète Latin, ainsi que le traducteur Italien, n'avoient point manqué de s'y conformer.

<3> On ignore en quel temps vivoit cet auteur, dont nous parlerons ailleurs.

[1] *Æschyl. Suppl.* loc. cit. = [2] *Meurs. Miscell. Lacon.* lib. I, cap. 7. = [3] *Strab.* lib. VIII, pag. 365 du texte Grec. — It. *Eustath. ad Homer. Iliad.* lib. II, vers. 88, pag. 293, lin. 35. — It. *Id. ad Dionys. Perieget.* vers. 419. — It. *Schol. Pindar. ad Istm.* od. 2, vers. 17. = [4] *Homer. Iliad.* lib. VI, vers. 323. = [5] *Virg. Æneïd.* lib. I, vers. 650. = [6] *Serv. ad Virgil. Æneïd.* lib. VIII, vers. 600. = [7] Voyez *M. Larcher,* note 381, *sur le 1.er liv. d'Hérod.* §. 160, édit. nouv. tom. I, pag. 453. = [8] *Strab.* lib. VIII, pag. 371 du texte Grec.

PAGE 221.

[a] *V.* Herodot. lib. III, §. 26; it. lib. V, §. 26; it. lib. VI, §. 137; — Thucyd. lib. IV, §. 28.

de Lemnos et d'Imbros[a]; et quelques-uns d'entre eux passèrent en Italie avec *Tyrrhénus,* fils d'Atys. Enfin, si nous en croyons les auteurs des ANTIQUITÉS ATHÉNIENNES ⟨1⟩, il y a eu des Pélasges qui ont demeuré dans Athènes; et, à raison de ce que ces peuples, errant de tous côtés, se portoient en troupe dans divers lieux, comme certains oiseaux, les indigènes de l'Attique les désignèrent par le nom de *Pelargi* ⟨2⟩.

§. III. Description de la 1.re portion de la Tyrrhénie maritime.

PAGE 222.

ON dit que la plus grande longueur de la *Tyrrhénie*, devant se prendre sur la côte, depuis *Luna* jusqu'à *Ostia,* est de 2500 stades; et que sa plus grande largeur [qui se prend depuis la mer] jusqu'aux montagnes, est de moitié moindre ⟨3⟩.

L'on compte de *Luna* jusqu'à Pise, plus de . . . 400 st. ⟨4⟩
De Pise à *Volaterræ* * 290;
De *Volaterræ* jusqu'à *Poplonium* 270;
De *Poplonium* jusqu'auprès de *Cossæ* * 800,
ou, selon quelques auteurs, seulement 600:

* Volterra.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 168*, note 4.

⟨1⟩ *Les auteurs des ANTIQUITÉS ATHÉNIENNES.* Littéralement, *les auteurs de l'ATTHIS ;* οἱ τὴν ἈΤΘΙΔΑ συγγράψαντες. *ATTHIS* étoit le titre qu'avoient donné à leur ouvrage plusieurs auteurs qui avoient travaillé sur les antiquités Athéniennes, comme Philochorus [1], Androtion [2], Amelesagoras [3], Hellanicus [4], &c.

⟨2⟩ *Pelargi;* c'est-à-dire des cicognes. Strabon reparlera de cette dénomination [5]. Hésychius en fait mention [6], mais un peu obscurément. Denys d'Halicarnasse [7] explique la chose fort au long, d'après le témoignage de Myrsile, qui, sur ce point, contredisoit Hellanicus.

⟨3⟩ *Luna* étoit située près de l'embouchure de la Magra. De ce point, en suivant les côtes et leurs sinuosités jusqu'à Ostie, à l'embouchure méridionale du Tibre, on trouve 215 minutes ou 72 lieues, qui valent 2508 stades de 700 au degré.

La plus grande largeur de cette portion de l'Italie est entre le mont *Argentarius,* près d'Orbitello, et la crête de l'Apennin ; la distance n'est que de 30 lieues, ou 1050 stades de 700. G.

⟨4⟩ *De LUNA jusqu'à Pise, plus de 400 stades.* Le texte, dans les manuscrits comme dans les imprimés, porte, πλείους τῶν υ σταδίων εἰσίν. L'Itinéraire d'Antonin [8] ne compte entre Pise et *Luna* que 23 milles; ce qui équivaudroit seulement à 184 stades.

[1] *Dionys. Halicarn.* epist. I *ad Amm.* §. 9, edit. Reisk. tom. VI, pag. 734, lin. 11. — It. *Athen.* lib. VI, cap. 11, pag. 255. — *Id.* lib. XIV, cap. 10, pag. 637, F. = [2] *Pausan.* lib. VI, cap. 7, et lib. X, cap. 8. = [3] Ap. *Antig. Caryst. Hist. Mirab.* cap. 12. = [4] *Hellan. Frag.* edit. Frid. Guil. Sturz. pag. 51 et seq. = [5] *Strab.* lib. IX, pag. 397 du texte Grec. = [6] *Hesych.* V. Πελαργικοὶ νομοί. = [7] *Dionys. Halicarn. Antiq. Rom.* lib. I, §. 28, edit. Reisk. tom. I, pag. 74. = [8] *Itiner. Anton.* pag. 292 et 293.

[ce qui donne ‹1› pour la distance de *Luna* jusqu'à *Cossæ*, 1760 ou au moins 1560 stades]. Mais, suivant Polybe, cette distance n'est pas en total de 1460 stades ‹2›. Page 222.

Des lieux qui viennent d'être nommés, *Luna* seule est tout-à-la-fois une ville et un port, que les Grecs appellent ville et port de *Séléné* *. La ville est médiocre ‹3›; mais le port est très-grand et très-beau * : on peut dire qu'il renferme plusieurs autres ports, qui ont tous beaucoup de profondeur; en un mot, il est digne d'un peuple qui domina si long-temps et si fort au loin sur les

* Σελήνης, c'est-à-dire, *de la Lune.*

* C'est ce que l'on appelle le golfe de *la Spetia.*

‹1› Les mesures marquées dans l'Itinéraire d'Antonin [1], donnent en total pour la distance de *Luna* à *Cossæ*, 133 milles; ce qui n'équivaut qu'à 1064 stades.

‹2› Les 1760 stades de Strabon, à 700 au degré, valent 50 lieues, et sont juste la distance le long des côtes, depuis *Luna*, en touchant à Pise; puis à l'embouchure de la Cécina, où étoit autrefois *Vada Volaterrana*, aujourd'hui Vada; puis à *Poplonium* ou *Populonium*, dont il existe des ruines sur la presqu'île de Piombino; et ensuite à *Cossa*, qui étoit dans le golfe d'Orbitello, et un peu plus au midi que cette ville.

La différence des mesures de Strabon d'avec celles de Polybe, vient de ce que la côte est très-sinueuse entre *Populonium* et *Cossa*, et que les distances de cette partie de la navigation étoient données par Polybe de cap en cap, et par Strabon, le long des rivages.

Dans l'Itinéraire d'Antonin, la distance entre *Luna* et *Cossa* est encore plus courte que celle de Polybe, par la raison que la route par terre, en longeant la côte, évitoit la plus grande partie de ses sinuosités. G.

‹3› Strabon, comme on pourra l'observer tout-à-l'heure [2], plaçoit décidément la ville de *Luna* sur la droite de cette rivière qui s'appelle aujourd'hui la Magra, et du côté de la Ligurie; ce en quoi Pomponius Méla [3] paroît d'accord avec lui. En conséquence, Cluvier [4] n'avoit point hésité à croire que l'ancienne *Luna* étoit représentée par le moderne Lerici. Mais il paroît démontré que Strabon a commis en cela quelque erreur [5]. *Luna* doit incontestablement avoir été située sur la gauche de la Magra; c'est là qu'il en existe des ruines, dont Cyriacus d'Ancône, qui les avoit vues en 1442, au mois de septembre, a donné une description. Elles sont situées plus près de la mer que la ville de Sarzana [6]; et l'on trouve dans les voyages du D.r Targioni [7], des détails curieux sur ce point de topographie.

Suivant M. d'Anville : « Quoique *Luna*, » qui est une ville détruite, ne soit point » marquée sur la carte de Frattino, cependant on peut bien l'ajouter, dans une position convenable, au-dessous de Sarzana, » vers l'embouchure de la Magra. L'on trouve, » entre Gênes et cette position, 61 milles » et quelque chose de plus, comme dans la » carte de l'État de Gênes [8]. »

[1] *Itiner. Anton.* pag. 292 et 293. = [2] *Voyez* ci-dessous, pag. 156, note 2. = [3] *Pompon. Mel.* lib. II, cap. 4, lin. 98. = [4] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 1, pag. 453, lin. 1. — *Id. ibid.* cap. 2, pag. 456, lin. 49. = [5] *Holsten. Annot. in Ital. ant.* pag. 25. — It. *Gasp. L. Oderico, Letter. Ligust.* Lett. 3, pag. 22. = [6] *Pomp. Campagnoni*, Letter. &c. = [7] *Targioni Tozz. Sagg. del. topogr. fis. della Lunigiana*, part. 2, sect. 3; *Relaz. d'alc. viagg. &c.* tom. X, pag. 408. = [8] *D'Anville, Analys. géogr. de l'Ital.* part. 1.re, sect. 2, pag. 48.

PAGE 222. mers. Il est environné de montagnes élevées ⟨1⟩, d'où l'on découvre la Méditerranée, l'île de Sardaigne, et une grande partie de la côte de l'Italie, à droite et à gauche. Près de ce port, sont des carrières de marbre, soit blanc, soit tacheté de vert, dont on fait des tables et des colonnes d'un seul bloc. Ces carrières sont si nombreuses et si bien fournies, qu'elles suffisent abondamment à la plupart des beaux ouvrages qui se font à Rome et dans toute l'Italie. Comme elles se trouvent sur le bord de la mer, il est aisé de transporter les pierres jusqu'à l'embouchure du Tibre, d'où elles remontent jusque dans Rome. On tire aussi de la *Tyrrhénie*, pour les bâtimens, du bois de charpente, dont on fait des poutres fort longues et fort droites ; la plupart de ces pièces peuvent s'embarquer sur le fleuve, au pied même des montagnes qui les fournissent.

Entre *Luna* et Pise, se trouve le territoire de *Macra* ⟨2⟩, qui, selon plus d'un auteur, est la véritable borne de la *Tyrrhénie*, du côté de la *Ligurie*.

Pise doit sa fondation à ces *Pisatæ* du Péloponnèse, appelés tous Pyliens, qui, à leur retour d'*Ilium* *, où ils avoient suivi Nestor, furent portés par la tempête en Italie, les uns vers

* Troie.

⟨1⟩ Ce sont les montagnes de Carrara. Les philologues Italiens ont voulu déduire ce nom, *Carrara*, de la dénomination prétendue Étrusque, *Cariara*, laquelle auroit signifié la même chose que Σελήνη en grec, et *Luna* en latin [1].

⟨2⟩ *Entre* Luna *et Pise, &c.* Nous traduisons fidèlement. Le texte porte, ΜΕΤΑΞΥ δὲ Λούνης καὶ Πίσης ὁ Μάκρης ἐστὶ χωρίον; leçon qui ne varie dans aucun manuscrit. Ainsi donc on voit que Strabon, comme nous l'avons dit plus haut [2], plaçoit décidément *Luna* sur la droite de la Magra; car on ne sauroit s'empêcher de reconnoître le nom de cette rivière dans le nom Grec Μάκρης.

Casaubon s'étonnoit de ce qu'ici notre géographe semble établir l'existence d'une ville, ou du moins d'un lieu appelé *Macra*. Tous les anciens, ajoute Casaubon, font mention du fleuve *Macra*; aucun ne parle d'un lieu portant ce nom. Cluvier, faisant la même réflexion [3], doutoit s'il ne falloit pas lire ποταμὸς au lieu de χωρίον. Ne pourroit-on pas dire que le texte de Ptolémée [4] permet de croire que cet auteur vouloit aussi parler d'un lieu appelé *Macra*, lorsqu'il s'exprimoit ainsi, Μακράλλα [il faut lire Μάκρα], ποταμοῦ ἐκβολαί· ce qui pourroit se rendre de cette manière, *MACRA* [située aux] *bouches d'un fleuve!*

[1] *Raphaël. Volaterr. Comment. urban.* lib. V, edit. 1552, col. 122. — It. *Leandr. Albert. in Thusciâ*, pag. 38 et seq. = [2] *Voyez* ci-dessus, pag. 155, note 3. = [3] *Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 8, pag. 55, lin. 33. — *Id. ibid.* lib. II, cap. 2, pag. 456, lin. 1. = [4] *Ptolem.* lib. III, cap. 1, pag. 68.

Metapontium, les autres sur les côtes du Pisan ‹1›. La ville est située entre l'*Arnus* et l'*Æsar*, au confluent des deux fleuves ‹2›, dont le premier, quoique fort gros en cet endroit, n'arrive d'*Arretium* * à Pise qu'après s'être divisé en trois branches ‹3›; le

Page 222.

* Arezzo.

‹1› *Pise doit sa fondation &c.* Pise étoit du nombre de ces villes antiques habitées d'abord par les *Aborigines* et les Pélasges [1]. Une tradition [2] portoit aussi que des Lydiens venus dans la *Tyrrhénie*, avoient occupé cette ville. L'identité de nom fut peut-être la seule base de cette autre tradition [3], d'après laquelle Strabon nous donne Pise de la *Tyrrhenie* comme ayant été fondée par une colonie venue de Pise en Élide. Observons de plus qu'Homère ne met point les *Pisatæ* d'Élide au nombre des troupes amenées par Nestor au siége de Troie.

‹2› *Entre l'*Arnus *et l'*Æsar, *&c.* Nous suivons l'orthographe du texte, Αἴσαρος, laquelle ne varie dans aucun manuscrit. Il s'agit de l'Arno et du Serchio. Aujourd'hui ce dernier ne se jette point dans l'Arno, et se décharge dans la mer. On ignore l'époque de ce changement de direction; mais il reste des traces de l'ancien cours du fleuve et de son nom primitif, dans l'existence de l'Osari, petit fleuve qui, après un cours d'environ 7 milles, entre le Serchio et l'Arno, au travers d'un pays marécageux, se rend, comme les deux autres, dans la mer [4].

‹3› *Dont le premier, &c.* Ὧν ὁ μὲν ἐξ Ἀῤῥητίου φέρεται πόλυς, οὐχὶ πᾶς, ἀλλὰ ΤΡΙΧΗ͂ σχισθείς. Ce passage offre plus d'une difficulté.

1.° Strabon paroît dire que l'*Arnus* [l'Arno] prend sa source et passe près d'*Arretium* [Arezzo]; tandis que le fleuve naît à 25 milles au-dessus de la ville, et, dans son cours, ne s'en approche qu'à 4 milles. Peut-être, disoit Cluvier [5], Strabon ne s'est-il exprimé comme il l'a fait, qu'à raison de la célébrité d'*Arretium*. Peut-être aussi a-t-il voulu simplement exprimer que l'*Arnus*, à la hauteur d'*Arretium*, devenoit considérable. Au surplus, la sorte d'inexactitude qui se remarque dans le premier membre de la phrase, au sujet de la situation des sources du fleuve, semble avoir été familière à Strabon [6]. 2.° Suivant notre auteur, l'Arno se divise en *trois branches*, τριχῇ σχισθείς. P. Vittorius, observant que l'Arno, pris à sa source, est un fort petit fleuve, et que nulle part il se partage en *trois* branches, pour justifier Strabon, disoit: « Peut-être Strabon, songeant que le Tibre et le *Metaurus* sortent des mêmes montagnes que l'Arno, prétendoit-il faire entendre que, si les sources des trois fleuves, renfermées dans le sein de ces montagnes, se trouvoient réunies, l'Arno seroit bien plus considérable [7]. » Une pareille explication, qui ne suffiroit même pas pour éclaircir ce passage, n'est point admissible [8]. Cluvier [9] proposoit de lire διχῇ au lieu de τριχῇ. Selon lui, l'Arno ne se divise qu'en deux branches, dont l'une, à partir de Cascina, se dirige vers Livourne. Mais suivant le D.r Targioni [10], Strabon aura voulu dire que l'Arno, dans la vaste plaine du val d'Arno-di-Sotto et de Pise, se divisoit en plusieurs branches et formoit des îlots.

[1] *Dionys. Halic. Ant. Rom.* lib. I, §. 20, edit. Reisck. tom. I, pag. 54, lin. 4. = [2] *Lycophr. Cassandr.* vers. 1359. = [3] *Virgil. Æneïd.* lib. X, vers. 174 et seq. — It. *Plin.* lib. III, §. 8, tom. I, pag. 150, lin. 13. — It. *Justin.* lib. XX, cap. 1. — It. *Solin.* cap. 8. — It. *Rutil. Num. Itin.* lib. I, vers. 555. = [4] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 2, pag. 462, lin. 18. = [5] *Id. ibid.* cap. 9, pag. 713, lin. 22. = [6] *Voyez* ci-dessous, pag. 238 du texte Grec. = [7] *Petr. Vittor. Variar. lect.* lib. XVIII, cap. XX. = [8] Voy. *Bac. Baldin. Comment. in lib. Hippocr. de aquis, aëre et locis*, pag. 154. — It. *Ferd. Morozz. dello stat. ant. e mod. del fium. Arno*, cap. 5. = [9] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 2, pag. 462, lin. 40. = [10] *Targioni Tozz. Rel. d'alc. viagg.* tom. II, pag. 146 et seq.

PAGE 222. second sort de l'Apennin. A leur confluent, leurs eaux, par la force du choc, s'élèvent au point que, d'une rive à l'autre, on ne peut s'apercevoir ‹1›. Ainsi, de la mer jusqu'à Pise, ce qui forme un espace de 20 stades, l'on ne remonte les deux fleuves réunis que difficilement. Suivant la tradition mythologique du pays, la première fois que l'*Arnus* et l'*Æsar*, descendant des montagnes, arrivèrent à ce confluent, le peuple du canton, craignant qu'ils ne débordassent, les empêcha de se réunir jusqu'à ce qu'ils eussent PAGE 223. promis, ce qu'ils ont tenu, de ne jamais inonder le pays. Pise paroît avoir été jadis florissante; et maintenant elle ne laisse pas d'être encore renommée, à cause de la fertilité de son territoire, d'où l'on tire beaucoup de marbres. Il fournit aussi des bois de construction, dont autrefois les Pisans savoient bien profiter pour leur marine, étant plus guerriers que les *Tyrrheni*, et ayant à se défendre contre les *Ligyes* *, incommodes voisins ‹2›, qui occupoient une portion de la côte : aujourd'hui, ces bois servent aux Romains pour bâtir des maisons, tant à la ville qu'à la campagne, où ils élèvent des palais dignes du luxe des Perses.

* Les Liguriens.

Le territoire des *Volaterrani* est baigné par la mer. Leur ville *, enceinte de murailles, est assise sur la cime unie d'une haute colline, isolée de toute part au milieu d'une vallée profonde; et, de la base de cette colline jusqu'à son sommet, l'on compte 15 stades d'un chemin par-tout rude et difficile. C'est là qu'au temps

* Volterra.

‹1› *A leur confluent, &c.* Ce fait est comme attesté par l'auteur du Recueil *de Mirabilibus auscultationibus* [1]; mais on peut croire qu'il n'a jamais existé [2]. Ce qui est certain, c'est que Rutilius Numatianus [3], si attentif à citer les particularités remarquables de tous les lieux où il avoit passé, ne rapporte rien de semblable. Disons toutefois que M. de Buffon paroît [4] avoir voulu établir la possibilité d'un pareil effet; et même cet illustre écrivain, dans sa *Théorie de la Terre*, ne laisse pas d'en parler assez au long.

‹2› *Incommodes voisins, &c.* Nous lisons, comme notre manuscrit 1393 et celui de Medicis [5] le portent, Πονηροὶ γείτονες.

[1] Cap. 94. = [2] *Lorenz. Guazzezi, Diss. int. ad alc. fatti di Annibale, oper.* tom. I, pag. 65. = [3] *Rutil. Numat. Itiner.* lib. 1, vers. 565 et seq. = [4] *Hist. nat. Théor. de la Terre, preuv.* art. 10, tom. I, pag. 341 et 342. = [5] *Ap. Abr. Gronov. Varia geogr.* pag. 180.

de Sylla *, quelques habitans de la *Tyrrhénie*, renfermés avec des proscrits, ayant formé quatre cohortes complètes, soutinrent un siége de deux ans, et ne rendirent point la place sans une bonne composition.

* L'an 81 avant l'ère Chrétienne.

PAGE 223.

Poplonium ‹1›, pareillement située sur un cap élevé et escarpé *, qui s'avance dans la mer et forme une presqu'île ‹2›, soutint aussi vers le même temps un long siége. Cette petite ville, depuis, est devenue déserte, à l'exception des temples et d'un petit nombre de maisons. Le local qui lui sert de port, est mieux peuplé : il est placé au bas de la montagne; et les navires y trouvent des abris. C'est, ce me semble, pour cette raison que, des anciennes cités Tyrrhéniennes, *Poplonium* est la seule qui se trouve bâtie sur le bord même de la mer : par-tout ailleurs, la côte n'offrant point de ports, les fondateurs des villes auront eu soin de s'éloigner du rivage, ou de construire en avant quelques forts qui les empêchassent d'être la proie du premier pirate. Au sommet du cap, est placée une guérite d'où l'on observe l'arrivée des thons ‹3›.

* Capo di Campana.

‹1› *Poplonium*, Ποπλώνιον. C'est ainsi que Strabon écrit le nom de la ville appelée communément par les auteurs Latins, *Populonia* ou *Populonii*. On en voit encore les ruines à 3 milles de Piombino.

Le P. Bardetti a prétendu déduire le nom *Poplonium* du terme Celtique *Poba* : « *Vara il nome probabilissimamente*, stagno *o* acqua delle fornaci; *dal Gallico* Poba, cuocere, *che si ha tuttora nell' Armorico* [1]. » Suivant un autre littérateur moderne [2], ce nom, dans l'ancienne langue Étrusque, signifioit la même chose qu'en latin, *metalla*, et répondoit à ce que les Italiens diroient, la cava, *ou* la miniera.

‹2› *Une presqu'île, &c.* C'est celle que forment la mer et le marais ou l'étang appelé par les Romains *Stagnum Campilianum*, et aujourd'hui, Caldane paludi, où se jette la Cornia.

‹3› *Une guérite d'où l'on observe l'arrivée des thons.* C'est ainsi que nous rendons Θυννοσκοπεῖον, avec l'ancien interprète Latin, le traducteur Italien, Xylander, Cluvier [3] et M. Siebenkees. Nous n'ignorons point qu'Holstenius [4] a traité décidément cette interprétation d'*inepte*. Mais ce savant homme ne se ressouvenoit point alors des passages d'Aristophane [5] et de Philostrate [6], qui justifient pleinement les interprètes de Strabon. On peut y ajouter ce que Strabon lui-même a déjà dit [7], et ce qu'on lit chez Ælien [8].

[1] *Bardetti, del ling. de' pr. abit. dell' Ital.* cap. 7, art. 11, pag. 297. = [2] *Gio. Paol. Nurra, de Tincturâ Sardiniacâ*, pag. 7. = [3] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 2, pag. 471, lin. 42. = [4] *Holsten. Annot. in Ital. ant.* pag. 29 et 30. = [5] *Aristophan. Equit.* vers. 313. = [6] *Philostrat. Icon.* lib. I, cap. 13. = [7] *Voyez* liv. I, tom. I, pag. 47. = [8] *Ælian. Hist. Animal.* lib. XV, cap. 6.

PAGE 223.

De *Poplonium* on aperçoit, mais dans le lointain et avec peine, l'île de Sardaigne. L'île de *Cyrnos* *, séparée de la Sardaigne par un détroit d'environ 60 stades ‹1›, est plus rapprochée de la terre-ferme. L'île *Æthalia* * en est encore plus voisine ‹2›, puisqu'elle n'en est qu'à 200 stades ‹3›, ainsi que de *Cyrnos* *. Pour se rendre dans ces trois îles, quelle que soit celle où l'on veuille aller, le point de départ le plus commode est *Poplonium :* c'est du haut de *Poplonium* que moi-même j'ai reconnu leur position*. J'ai

* La Corse.

* L'île d'Elbe.

* La Corse.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 162 et 168.*

‹1› *D'environ 60 stades.* Dans le Périple de Scylax [1], l'intervalle qui sépare les deux îles est estimé d'un tiers de journée de navigation.

Selon Pline [2], on comptoit entre la Sardaigne et la Corse, 8 à 9 milles, ce qui équivaudroit à 64 ou 72 stades.

Pausanias, suivant la leçon ordinaire de son texte [3], réduit la distance à 8 stades: Τὴν δὲ Κύρνον σαδίους φησὶν οὐ πλέονας ἀπὸ τῆς Σαρδοῦς ἢ ΟΚΤΩ τῇ θαλάσσῃ διείργεσθαι. Il est singulier que ni Kuhnius, ni en dernier lieu M. J. Fed. Facius, n'aient point pensé à substituer ὀγδοήκοντα à ὀκτώ.

Martianus Capella [4] compte 9 milles, ou 72 stades juste.

Isidore [5] dit *20 milles ;* mais sans doute c'est une erreur de copiste, et il faut lire ou *9* ou *10 milles.*

Dans la vérité, le trajet est de 7 milles ½, ou de 60 stades, comme Strabon le dit [6].

‹2› Nous lisons avec Casaubon, πολὺ δὲ μᾶλλον τούτων [*subaud.* καταπλεύεται] ἡ Αἰθαλία, προσεχεστέρα γὰρ τῇ ἠπείρῳ ἐστίν.

‹3› *Puisqu'elle n'en est qu'à 200 stades, &c.* Ὅσον τ διέχουσα σαδίους, ὅσους καὶ τῆς Κύρνου διέχει. Telle est la leçon uniforme, tant des éditions que de tous nos manuscrits; ni l'ancien interprète Latin, ni le traducteur Italien, n'ont lu autrement. Diodore de Sicile [7] dit la même chose que Strabon. Mais on a peine à comprendre comment notre géographe a pu commettre ou adopter une pareille erreur. Sans doute, compter, comme Strabon le fait en ce moment, 600 stades, ou 75 milles, entre la Corse et la terre-ferme de l'Italie, c'est un calcul qui ne s'éloigne pas beaucoup de celui de Pline [8], puisque cet auteur évalue l'intervalle dont il est ici question à moins de 70 milles [9], ou 560 stades. Mais il s'en faut bien que l'île d'Elbe soit à égale distance du continent et de la Corse. Pline [10] lui-même ne comptoit de *Poplonium* à l'île *Æthalia* [ou *Ilva,* ou *Elba*] que 10 milles; ce que, dans des temps postérieurs [11], l'on évaluoit à 12 milles.

D'après la levée trigonométrique faite par les ingénieurs du dépôt de la guerre, on compte de la côte de l'île d'Elbe la plus voisine du continent jusqu'à la tour de Populonia, 6824 toises.

De Porto-Ferrajo (qui représente l'ancien *Portus-Argous*) à la même tour, on compte 11,800 toises.

[1] *Scylac. Peripl.* edit. 1700, pag. 9. = [2] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 13, tom. I, pag. 160, lin. 10. = [3] *Pausan. Phoc.* lib. X, cap. 17. = [4] *Mart. Cap.* lib. VI, pag. 207. = [5] *Isidor.* lib. XIV, cap. 6, pag. 195. = [6] *Cluver. Cors. ant. ad calc. Sic. ant.* pag. 502, lin. 29. = [7] *Diod. Sic.* lib. V, §. 13, tom. I, pag. 340, lin. 50. = [8] *Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 3, pag. 27, lin. 21 et seq. — *Id. ibid.* lib. II, cap. 2, pag. 504, lin. 14 et seq. = [9] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 6 et §. 12, tom. I, pag. 149, lin. 12, et pag. 159, lin. 20. — It. *Hard. not. et emend. ad loc.* = [10] *Id. ibid.* pag. 160, lin. 2. = [11] *Gregor. magn. Dialog.* lib. III, cap. 11.

vu aussi, dans le territoire de cette ville, quelques mines abandonnées, et les forges où se travaille le fer qui se tire d'*Æthalia*, mais qui, ne pouvant s'y réduire en barres dans les fournaises ‹1›, se transporte sur le continent, au sortir même de la mine. Le sol de l'île a cette propriété extraordinaire, que les excavations des mines se remplissent d'elles-mêmes avec le temps, comme il arrive, dit-on, aux *Platamones* * de l'île de Rhodes ‹2›, aux

PAGE 223.

PAGE 224.

* Espèce de carrière de marbre.

‹1› *S'y réduire en barres &c.* Le texte porte : Οὐ γὰρ δύναται ΣΥΛΛΙΠΑΙΝΕΣΘΑΙ καμινευόμενος ἐν τῇ νήσῳ. Nous sommes étonnés que M. Siebenkees ait suivi la version Latine adoptée par Xylander : *Non enim eâ in insulâ fornacibus* liquari *[ferrum] potest.* L'ancien interprète Latin, le traducteur Italien et la note de Casaubon eussent dû le mettre sur la voie du véritable sens. « Le » terme συλλιπαίνεσθαι ne signifie point *se li-* » *quéfier ;* il signifie *se réduire en barres*, ce » que les Latins disoient, *cogi in stricturas*[1]. » Aussi un ancien glossaire exprime-t-il cette » signification : *STRICTURA*, Λελιπαμμένον· » ἢ τὸ ἀπὸ τοῦ σιδήρου πῖλον ὥσπερ σπινθῆρες. Les » grammairiens Grecs prétendent aussi que » l'île de *Lipara*, Λιπάρα, a été appelée de » ce nom, parce que des matelots y ayant » laissé divers morceaux de fer, les y retrou- » vèrent ensuite réunis et comme fondus » ensemble par l'action des laves enflammées » qui couloient dans cette île, ἐκ τῆς ἀναδόσεως τοῦ πυρὸς ΛΙΠΑΝΘΕΝΤΑ. » CASAUB.

Au reste, pour connoître plus en détail ce qui concerne les mines de fer de l'île d'Elbe, on peut consulter les ouvrages modernes que nous indiquons dans la sous-note [2]. Nous dirons seulement ici que, suivant toute apparence, il ne laisse pas d'y avoir eu un temps où, contre le témoignage de Varron et de Strabon, le fer se travailloit dans l'île même [3].

‹2› *Aux PLATAMONES de l'île de Rhodes.* Cette particularité locale de l'île de Rhodes n'est peut-être citée nulle part ailleurs. Meursius [4], qui paroît avoir pensé qu'il s'agissoit de certaines mines de sel, ne la rapporte que d'après cet unique témoignage de Strabon ; et notre géographe lui-même ne la rappellera point dans sa description de l'île.

Nous conservons la forme dénominative Grecque, *Platamones*, πλαταμῶνας, parce que nous restons incertains si notre auteur a employé ce mot ou comme nom particulier de lieu, ou comme terme appellatif. Hésychius [5] et Suidas paroissent le donner comme désignant en général *tout espace uni*, mais plus particulièrement *un espace uni, situé sur le bord de la mer et au-dessus de quelques roches creuses.* Hésychius dit : Πλαταμών· τόπος πλατὺς καὶ μέγας ἐπιθαλάττιος. Οἱ δὲ, λεωπετρία. Οἱ δὲ, ὀλισθηρὰ πέτρα. Et Suidas [6] : Πλαταμών· ὄνομα ΠΟΤΑΜΟΥ. Καὶ, ὁ αἰγιαλός. Καὶ λέγεται μὲν ἁπλῶς ἐπὶ γῆς πλάτους, ὁ πλαταμών· κυρίως δ' ἐπὶ θαλάσσης ἐχούσης καὶ πέτρας ὑποκειμένας. Sur quoi il faut observer [7] que certains manuscrits, au lieu de ὄνομα ποταμοῦ, *nom d'un FLEUVE*, portent ὄνομα τόπου, *nom*

[1] *Varro, ap. Serv. ad Virgil. Æneid.* lib. X, vers. 174. = [2] *Mémoire sur la manière dont on extrait en Corse le fer de la mine d'Elbe*, par Tronson du Coudray, 1775, in-8.° — *Erm. Pini, Observ. mineral. su la min. di ferro di Rio, &c.* 1777, in-8.° — *Lettre sur l'Hist. nat. de l'île d'Elbe, par* C. H. Koestlin, Vienne, 1780, in-8.° = [3] *Joann. Beckmann. ad Aristot. de Mir. ausc.* cap. 95, pag. 194 et 195. = [4] *Meurs. Rhod.* lib. II, cap. I, opp. tom. III, col. 743. A. = [5] *Hesych.* v. Πλαταμών. = [6] *Suid.* v. *ead.* = [7] *Kust. ad Suid.* loc. cit. tom. III, pag. 223. — It. *Toup. Emend. in Suid.* part. 3, edit. 1790, tom. II, pag. 82.

PAGE 224. carrières de marbre de Paros, et à ces salines de l'Inde dont Clitarque nous parle <1>.

Ainsi, l'on ne doit point croire Ératosthène, lorsqu'il dit que *Cyrnos* * et la Sardaigne ne s'aperçoivent pas de la terre-ferme; encore moins faut-il suivre Artémidore, quand ce géographe place l'une et l'autre île à 1200 stades en haute mer; car, supposé qu'il y ait des yeux capables de voir à une pareille distance, ce ne seroient pas les miens qui eussent pu distinguer ces îles avec autant de netteté qu'ils les ont distinguées*, principalement *Cyrnos* <2>.

* La Corse.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 160.*

§. IV.
Ile d'*Æthalia* [d'Elbe].

L'ÎLE d'*Æthalia* a un port appelé *Argoüs* *, nom déduit, à ce que l'on prétend, de celui du navire *Argo* [a]. Jason, nous disent d'anciens écrivains, cherchant la demeure de Circé, que Médée desiroit revoir, aborda jadis en ce lieu; et les cailloux tachetés <3>

* Porto-Ferrajo.

[a] Diodor. Sic. lib. IV, §. 56, tom. I, pag. 300.

d'un LIEU ; leçon qui semble confirmée par un passage de Polybe [1]. Selon d'autres écrivains, le terme πλαταμὼν auroit signifié quelquefois *une roche creuse dont la surface s'avançoit sur la mer* [2] : Ἔστι γὰρ πλαταμὼν, ἡ ὀλίγον ὑποκύπτουσα τῆς θαλάσσης ὁμαλὴ πέτρα καὶ ὕφαλος.

<1> Nous ne voyons pas que Strabon, dans sa description de l'Inde, ait rappelé ce témoignage de Clitarque.

Au surplus, indépendamment des exemples de régénération physique cités dans ce passage, les anciens en ont rapporté plusieurs de différens genres; comme celui du roc [3] qui se trouvoit à l'extrémité du lac de *Reate* [Rieti]; comme celui du marbre d'une carrière dont il est fait mention dans le recueil des lois Romaines [4] : notre géographe lui-même, dans la suite [5], parlera du bitume toujours renaissant qui se trouvoit dans le territoire d'*Apollonia* d'Épire.

<2> La plus petite distance de l'île de Corse aux côtes de l'Italie, est de 43', ou 500 stades de 700 au degré.

La plus petite distance de la Sardaigne aux mêmes côtes, est de 1° 43', qui valent juste 1200 stades pareils aux précédens.

J'ai vu très-distinctement, des environs de Livourne, les montagnes du cap Corse, le plus septentrional de l'île de ce nom. G.

<3> Plusieurs auteurs anciens ont parlé de ces cailloux [6]; et Holsténius assuroit en avoir vu sur les rivages de l'île d'Elbe, tant vers le port que vers les salines situées derrière Castel-Maggiore [7].

[1] *Polyb. Hist.* lib. X, Frag. 48, edit. Schweigh., tom. III, pag. 304, n.° 7. — It. *Adn. ad loc.* tom. VI, pag. 704. = [2] *Scholiast. Arati, ad Diosem.* vers. 259, edit. 1793, pag. 222. = [3] *Plin. Hist. nat.* lib. II, §. 106, tom. I, pag. 120, lin. 6. = [4] *Dig.* lib. VII, §. 13, *soluto matrimonio quom. dos pet.* = [5] *Strab.* lib. VII, pag. 316 du texte Grec. = [6] *Aristot. de Mir. ausc.* cap. 113. — It. *Diodor. Sic.* lib. IV, §. 56, tom. I, pag. 300. = [7] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 38. — It. *Annot. ad Steph. Byzant.* v. Αἰθάλη, pag. 15, col. 1. — It. *Jo. Beckm. ad Arist.* loc. sup. cit. pag. 234, col. 1.

que l'on y trouve sur le rivage, sont autant de pétrifications des gouttes de l'huile ‹1› dont les Argonautes se frottoient le corps. De pareilles traditions mythologiques prouvent ce que j'ai dit *, savoir, qu'Homère n'a point tiré de sa seule imagination tous ses récits; mais que, rapportant les traditions communes, il s'est simplement permis de déplacer les lieux et d'en exagérer la distance; qu'ayant fait voyager Ulysse jusque sur l'Océan, il y a mené pareillement Jason et Ménélas, d'après la tradition constante que ces deux héros ont, l'un et l'autre, long-temps *ERRÉ* sur les mers. Page 224.

* *Voyez*, tom. I, pag. 37, 40 et suiv.

Mais c'en est assez sur l'île *Æthalia.*

§. V. Ile de *Cyrnos* [la Corse].

CYRNOS est appelée par les Romains, *Corsica.* Elle est mal peuplée; le terrain y est âpre, et, dans la plus grande partie de l'île, n'offre que des lieux du plus difficile accès. Les montagnards qui y demeurent et vivent de brigandages, sont plus sauvages que les bêtes mêmes. Toutes les fois qu'un général Romain, après s'être avancé dans l'intérieur des terres et y avoir surpris quelques forts, en ramène à Rome une certaine quantité d'esclaves, c'est un spectacle singulier que de voir leur férocité et leur stupidité. Ou ils dédaignent de vivre; ou, restant dans une apathie et une insensibilité absolues, ils fatiguent leurs maîtres, et font bientôt regretter la somme, quelque petite qu'elle soit, qu'ils ont coûté ‹2›. Disons néanmoins que certains endroits de l'île sont habitables, et que l'on y trouve plusieurs petites villes, comme *Blesinon, Charax, Epiconiæ* et *Vapanes* ‹3›.

‹1› Les prétendues gouttes d'huile pétrifiées ne seroient-elles pas ces cristaux de fer si abondans dans l'île d'Elbe, et qui offrent les couleurs les plus brillantes et les plus variées! G.

‹2› Diodore de Sicile témoigne tout le contraire [1] : « Les esclaves Corses (nous dit-il) » paroissent l'emporter sur tous les autres » pour le service dans toutes les choses utiles » à la vie; leur physique les y rend singu» lièrement propres. » Τὰ δὲ ἀνδράποδα τὰ Κύρνια διαφέρειν δοκεῖ τῶν ἄλλων δούλων εἰς τὰς κατὰ τὸν βίον χρείας, φυσικῆς ταύτης τῆς ἰδιότητος παρακολουθούσης.

‹3› Il est surprenant qu'aucun des noms cités ici par notre géographe ne se retrouve

[1] *Diodor. Sic.* lib. V, §. 13, tom. I, pag. 341.

PAGE 224. Suivant le chorographe ‹1›, la longueur de *Cyrnos* est de 160 milles, et sa largeur, de 70 ‹2›; selon d'autres, le périmètre de l'île est d'environ 3200 stades ‹3›.

dans la description de la Corse par Ptolémée[1].

On pourroit entrevoir quelque ressemblance entre la dénomination de *Charax*, Χάραξ, et celle de *Calaris* ou *Calarès*, Κάλαρις ou Καλάρης, que présente le texte de Diodore de Sicile[2]. Ce dernier nom semble être évidemment une leçon corrompue, à la place de laquelle Cluvier[3] proposoit de lire Ἀλαρία, *Alaria* ou *Aleria*, et que Bochart[4], suivi par Paulmier de Grentemesnil[5], changeoit en Ἀλαλία. On peut dire la même chose du nom *Eniconiæ*, Ἐνικονίαι, qui semble se rapporter au *Nicæa*, Νίκαια de Diodore. Mais il seroit difficile d'indiquer avec la moindre vraisemblance, quels sont les lieux modernes de la Corse qui peuvent répondre aux lieux dont notre géographe a voulu parler.

Au reste, Strabon ne nomme ici que quatre villes de la Corse. Pline[6] en porte le nombre à trente-trois, sans compter, à ce qu'il semble, les deux colonies Romaines de *Mariana* et d'*Aleria*.

‹1› *Le chorographe.* Quel est (se demandoit Xylander) ce *chorographe* que Strabon cite en cet endroit! Est-ce Ératosthène! est-ce Polybe! est-ce Artémidore! Ce n'est (répondoit Casaubon) aucun des trois, puisqu'il s'agit d'un auteur qui avoit marqué en *milles* les dimensions des différens pays. Casaubon se promettoit de faire quelque recherche à ce sujet; mais nous ne voyons pas qu'il ait en effet examiné ce point. Nous soupçonnons que Strabon vouloit parler de la carte d'Agrippa, sur laquelle nous donnons des détails dans notre *Discours préliminaire.*

‹2› Pline[7] et Martianus Capella[8] donnent à la Corse 150 milles de long sur 50 milles de large;

Ptolémée[9], 130 milles de long sur 70 milles de large;

Paul Orose[10], 160 milles de long sur 26 milles de large.

Dans la vérité, la Corse a 120 milles de long sur 50 milles de large[11].

‹3› *Selon d'autres, &c.* Nous nous sommes permis ici une légère transposition; nous avons renvoyé à l'*alinea* suivant les dimensions de la Sardaigne, en long et en large, lesquelles, dans le texte, se lisent en cet endroit.

Quant à cette phrase, *Le périmètre de l'île est d'environ 3200 stades*, nous lisons, comme notre manuscrit 1394 le porte distinctement, Περὶ ΤΡΙΣΧΙΛΙΟΥΣ λέγεται καὶ διακοσίους σταδίους. L'ancien interprète Latin n'avoit point lu autrement. Cluvier avoit de lui-même proposé cette leçon[12]; mais, d'après ce qu'il ajoute, il eût dû, ce semble, proposer plutôt de lire, Περὶ ΔΙΣΧΙΛΙΟΥΣ λέγεται καὶ διακοσίους σταδίους, *est d'environ 2200 stades.* En effet, il observe d'abord que, suivant Pline et Martianus Capella, le circuit de la Corse est de 325 milles [ce qui équivaudroit à 2600 stades]; puis il dit: « Comme » l'île est découpée par divers golfes et diffé- » rens caps, on ne sauroit guère en évaluer » avec justesse le circuit: mais à le prendre » des extrémités des promontoires les plus » saillans, on le trouve d'environ 280 milles, » ou 2240 stades.

— D'après les cartes les plus récentes de l'île de Corse, je trouve, pour son contour,

[1] *Ptolem. Geogr.* lib. III, cap. 2. = [2] *Diodor. Sic.* loc. sup. cit. = [3] *Cluver. Cors. ant. ad calc. Sicil. ant.* pag. 506, lin. 46 et seq. = [4] *Bochart. Phal.* lib. I, cap. 32. = [5] *Palm. ad Diodor. Sic.* loc. cit. — *P. Wessel.* ibid. = [6] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 12, tom. I, pag. 159, lin. 21. = [7] *Plin.* ibid. = [8] *Mart. Cap.* lib. VI, pag. 207. = [9] *Ptolem.* ap. *Cluver. Cors. ant. ad cal. Sic. ant.* pag. 501, lin. 44. = [10] *P. Oros.* lib. I, cap. 2. = [11] *Cluver. Cors. ant. ad calc. Sic. ant.* pag. 501, lin. 21. = [12] *Cluver.* loc. cit.

PAGE 224. §. VI. Ile de Sardaigne.

QUANT à la Sardaigne, les mêmes géographes qui évaluent le périmètre de *Cyrnos* à 3200 stades, donnent à celui de cette autre île environ 4000 stades <1>; mais le chorographe donne à la Sardaigne 220 milles de longueur sur 98 milles de largeur <2>.

Une grande portion de la Sardaigne n'offre qu'un terrain rude,

en suivant les nombreuses sinuosités de ses côtes, la valeur de 382′ de l'échelle des latitudes, qui répondent à 3183 stades de 500 au degré;

Pour la longueur de ses côtes orientales, depuis la pointe orientale du cap Corse jusqu'au cap Pertuisato, 130′, qui valent 162 ½ milles Romains;

Et pour sa plus grande largeur, depuis le cap Turghio, en traversant les montagnes et en suivant la vallée du Tavignano jusque vers les ruines d'*Aleria*, 55′, ou 69 milles. G.

<1> *Environ 4000.* Pline et, d'après lui, Martianus Capella, donnent à la Sardaigne 565 milles de circuit, ce qui équivaudroit à 4520 stades; du moins est-ce ainsi qu'on lit dans l'édition du P. Harduin [1] : *Sardinia ab oriente patens, 188 millia passuum; ab occidente, 175 millia; à meridie, 77 millia; à septentrione, 125; circuitu, 565 millia.* Et il est à observer que, dans ce passage, l'éditeur ne marque aucune variante : toutefois les manuscrits en fournissent; et Cluvier [2], qui, dans l'édition dont il se servoit, avoit rencontré d'autres nombres, trouvoit qu'ils ne s'accordoient pas entre eux. Il croyoit que, quant à l'évaluation du circuit, on devroit lire : *Circuitu, 560 millia.* « Dans la vérité (dit-il), » la circonférence, en suivant les caps et les » golfes, sera de 560 milles [ou 4480 stades], » c'est-à-dire, de la mesure marquée par Pline. »

<2> On a vu dans la note précédente, les dimensions que Pline et Martianus Capella donnoient à la Sardaigne.

Pausanias [3] lui donnoit 1120 stades [ou 140 milles] de long sur 470 stades [ou 58 milles ¾] de large.

Orose [4] lui donnoit 230 milles de long sur 280 milles de large; erreur évidente, puisque c'étoit faire la largeur plus considérable que la longueur.

Isidore [5] dit qu'elle a seulement 140 milles de long sur 40 milles de large.

Suivant Cluvier, la Sardaigne [6], dans sa plus grande longueur, prise du nord au midi, entre les caps dits della Testa et Tavolaro, a environ 170 milles [1360 stades]. Sa plus grande largeur, du couchant au levant, entre les caps della Caccia et Comino, est de 90 milles [720 stades].

— La Sardaigne étant de près de moitié plus longue et plus large que la Corse, et ses côtes étant aussi très-sinueuses, les périmètres de ces deux îles devroient différer plus que Strabon ne le dit, si les mesures en avoient été prises de la même manière. Mais il est visible que dans le contour de la Sardaigne, fixé à 4000 stades, on ne comprenoit que les grandes sinuosités. Je trouve, pour le tour entier de cette île, en négligeant les petits golfes, 485′, ou 4042 stades de 500.

La longueur de son côté oriental, en négligeant aussi les petits golfes, seroit de 177′, ou 221 milles Romains, depuis la pointe S. Reparata jusqu'au cap Carbonera.

La largeur de cette île, depuis le cap Comino jusqu'au cap Maraggio, en suivant la route qui traverse les montagnes, seroit d'environ 78′, ou de 97 milles. G.

[1] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 13, tom. I, pag. 160, lin. 13. = [2] *Cluver. Sard. ant.* cap. 1, *ad calc. Sic. ant.* pag. 478, lin. 24. = [3] *Pausan.* lib. X, cap. 17. = [4] *Paul Oros.* lib. 1, cap. 2. = [5] *Isidor.* lib. XIV, cap. 6. = [6] *Cluver.* loc. sup. cit.

PAGE 224. un pays peu tranquille <1>. Une autre portion, non moins grande, présente des terres fécondes en toutes sortes de productions, particulièrement en blé; et l'on y compte plusieurs villes, entre autres, * Cagliari. *Calaris** et *Sulchi* <2>, cités considérables. Mais, dans ces cantons, PAGE 225. l'avantage de la bonté du sol se trouve balancé par une incommodité; l'air mal-sain, en été, dans toute l'île, est encore plus mauvais dans les endroits fertiles, sujets d'ailleurs à être fréquemment ravagés par les montagnards, que l'on nomme aujourd'hui *Diagèbres** (* Διαγήσβρεις.), et que jadis on appeloit Iolæens, du nom d'*Iolaüs* <3> : ce héros vint, dit-on, avec plusieurs des enfans d'Hercule <4>, s'établir en Sardaigne, parmi les barbares qui l'occupoient et qui étoient des *Tyrrheni*. Par la suite, les Phœniciens de Carthage y dominèrent, et se firent aider par les insulaires contre les Romains; mais ceux-ci, après la ruine des Carthaginois, ont subjugué tout le pays <5>.

Les habitans des montagnes sont partagés en quatre peuples, les *Parati*, les *Sossinati*, les *Balari*, les *Aconites* <6>, qui demeurent

<1> *Un pays peu tranquille.* Nous exprimons le sens que présente la phrase Grecque, suivant la leçon de tous nos manuscrits, comme de toutes les éditions : Ἔστι δὲ αὐτῆς τὸ πολὺ μέρος τραχὺ καὶ ΟΥ̓Κ ΕἸΡΗΝΑΙ͂ΟΝ; mais nous pencherions à croire avec M. Siebenkees, qu'au lieu d'οὐκ εἰρηναῖον, il faudroit lire ὀρεινὸν, *un pays montueux.*

<2> *Et SULCHI.* D'après ce que Pline [1] et Martianus Capella [2] disent de la position du promontoire ou cap *Sulcense* [aujourd'hui [3] la Punta dell' Ulga], qui doit évidemment avoir été le cap au bas duquel se trouvoit située la ville dont Strabon veut ici parler, Cluvier [4] pensoit que *Sulchi* étoit dans l'emplacement occupé maintenant par Palma di Solo.

<3> C'étoit le neveu d'Hercule [5], le fils de son frère *Iphiclus.*

<4> *Plusieurs des enfans d'Hercule, &c.* C'étoient quarante-deux des fils qu'il avoit eus des filles de Thespius [6].

<5> Il semble que l'on peut rapporter la conquête de la Sardaigne [7] par les Romains, aux années qui s'écoulèrent entre le consulat de Tiberius Sempronius Gracchus et Pub. Valerius Falco, lequel date de l'an 516 de Rome, 238 avant l'ère Chrétienne, et le consulat de M. Pomponius Matho II et C. Papirius Maso, que l'on rapporte à l'an 523 de Rome, 231 avant l'ère Chrétienne.

<6> *Les PARATI.* Nous lisons Παράτοι, comme le portent, au lieu de Ταράτοι, nos

[1] *Plin.* loc. cit. pag. 160, lin. 17. = [2] *Mart. Cap.* lib. VI, pag. 207. = [3] *Ex Harduin. ad Plin.* loc. cit. = [4] *Cluver.* ubi sup. pag. 490, lin. 6 et seq. = [5] *Diodor. Sic.* lib. IV, §. 29, tom. I, pag. 273. = [6] Id. *ibid.* = [7] Conf. *I. F. Far. de rebus Sardois Hist. in Thes. antiq. Sic.* vol. XV. — *Salvat. Vitalis, Annal. Sardin.* ibid. vel edit. Florent. 1639, in-fol. — *Giovacchino Cambiagi, Istoria del regno di Sardegna,* Firenz. 1775, in-4.° — *Rifiorimento della Sardegna, proposto nel miglioramento di sua agricoltura, di Franc. Gemelli,* Tor. 1776, 2 vol. in-4.° — *La Storia della Sardegna, scritta dal Mich. Ant. Gazano,* Cagliari, 1777, in-4.°

dans des cavernes. Ils ont quelques terres labourables; mais ils en négligent la culture : ils aiment mieux piller celles qu'ils trouvent cultivées par d'autres, soit dans l'île, soit même sur le continent, où ils vont faire des descentes ‹1›, sur-tout dans le Pisan. Les officiers que les Romains envoient pour commander en Sardaigne, répriment quelquefois ces incursions, et quelquefois aussi renoncent à les empêcher, parce qu'il en coûteroit trop cher pour tenir continuellement une armée sur pied, dans des lieux mal-sains. La ressource des généraux est d'user de stratagèmes, et de profiter d'un usage constant chez ces barbares; je parle des fêtes que ceux-ci célèbrent pendant quelques jours, chaque fois qu'ils reviennent du pillage : alors on les attaque, et on en prend un grand nombre. Page 225.

Il naît en Sardaigne des beliers appelés *musmones* *, qui portent, au lieu de laine, un poil semblable à celui des chèvres ‹2› : de la peau de ces animaux, les insulaires se font des cuirasses [a]. Ils s'arment aussi de la *pelta* * et du poignard.

* Les mouflons. *Voy.* au liv. XVII, pag. 822 du texte Grec.

[a] Turneb. Adversar. lib. XX, cap. 9.

* Espèce de bouclier.

manuscrits 1393 et 1394, ainsi que les manuscrits de Médicis, du Vatican et de Venise.

Les *Sossinati* étoient peut-être les mêmes que les *Solcitani* de Ptolémée.

Les *Balari* pouvoient être les habitans de la ville appelée par Ptolémée *Valeria*, Οὐαλερία. Le nom de *Balari*, s'il faut en croire Pausanias [1], appartenoit à la langue des Corses, et signifioit des *fugitifs*. Ces peuples, ajoute-t-il, étoient originaires d'Espagne; et après avoir été d'abord alliés des Carthaginois, ils s'en étoient séparés pour se retirer dans le sein des montagnes.

Les *Aconites* ne sont point connus d'ailleurs.

‹1› *Où ils vont faire des descentes.* Nous lisons, non pas seulement sur l'autorité de Casaubon, mais sur celle de nos manuscrits 1393 et 1394, ainsi que des manuscrits d'Italie, ἐπιπλέοντες.

‹2› Selon Pline [2], ce seroit plutôt la Corse que la Sardaigne qui auroit fourni l'espèce de belier dont il est ici question : *Est et in Hispaniâ, sed maximè Corsicâ, non maximè absimile pecori genus* musmonum, *caprino villo, quàm pecoris velleri, propius; quorum à genere et ovibus natos prisci umbros vocarunt.*

Suivant les étymologistes [3], ce nom *musmo* ou *musimo* désignoit un animal bâtard, né d'une chèvre et d'un belier.

Toutefois nos naturalistes croient qu'il s'agit du mouflon; et M. de Buffon [4] regarde le mouflon comme la souche primitive de toutes les brebis. On le trouve, dit-il, dans les montagnes de Grèce, dans les îles de Cypre, de Sardaigne, de Corse, et dans les déserts de Tartarie. Il existe dans l'état de nature; il subsiste et se multiplie sans le secours de l'homme [5].

[1] *Pausan.* lib. X, cap. 7, pag. 838. = [2] *Plin. Hist. nat.* lib. VIII, §. 75, tom. I, pag. 477, lin. 11. = [3] *Voss. Etymolog.* voc. MUSMONUM, edit. nov. tom. II, pag. 462, col. 2. = [4] *Buffon, Hist. nat.* tom. X, pag. 136. = [5] Voyez M. *Gueroult, Trad. de l'Hist. des Animaux par Pline*, tom. I, pag. 420, note 60, pag. 482.

PAGE 225.

DE toute la côte, depuis Pise jusqu'à *Poplonium*, on aperçoit assez distinctement les trois îles dont nous venons de parler *. Elles sont toutes trois oblongues, presque parallèles entre elles ‹1›, et faisant face au midi ‹2› ainsi qu'à la Libye *; mais *Æthalia* ** est beaucoup moins grande que les deux autres.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 160 et 162.*

* L'Afrique.
** L'Ile d'Elbe.

Suivant le chorographe, de la Sardaigne jusqu'au point de la Libye le plus proche, le trajet est de 300 milles ‹3›.

§. VII.
Suite de la Tyrrhénie maritime.

APRÈS *Poplonium*, vient la ville de *Cossæ* ‹4›, située au fond d'un golfe à quelque distance de la mer, sur une éminence, au bas de laquelle se trouvent le port d'Hercule *, et tout auprès, un marais * formé par les eaux de la mer. Au sommet

* Porto-Hercole.

* Stagno d'Orbitello.

‹1› Strabon me paroît avoir voulu dire que les îles d'Elbe, de Corse et de Sardaigne, étoient presque parallèles aux côtes de l'Italie. G.

‹2› *Elles sont toutes trois oblongues, &c.* Nous croyons que notre version rend fidèlement les mots de la phrase Grecque : Ἐπιμήκεις δ' εἰσὶ καὶ παράλληλοι σχεδὸν αἱ τρεῖς, ἐπὶ νότον καὶ Λιβύην τετραμμέναι. Mais nous ne comprenons point ce que cette phrase signifie. Elle ne nous paroît susceptible que de deux sens; savoir, ou *que les îles dont il s'agit sont situées sur une seule et même ligne, et que cette ligne est un méridien*, ἐπὶ νότον; ou bien, *qu'elles sont parallèles entre elles.* Or d'après le gisement respectif des îles d'*Elbe*, de *Corse* et de *Sardaigne*, on ne sauroit prêter à Strabon aucune de ces deux idées.

De plus, c'étoit, comme il vient de nous le dire [1], du haut de *Poplonium* qu'il avoit jugé de la position des trois îles. Or si, à considérer du haut de *Poplonium* certaines portions, tant de la côte occidentale de l'île d'Elbe que des côtes orientales de la Corse et de la Sardaigne, on pouvoit absolument les supposer situées à-peu-près *sur une seule et même ligne*, la simple inspection de la carte de M. d'Anville suffiroit pour démontrer que cette ligne devroit être censée se diriger *du nord au sud-ouest*, non *du nord au midi.*

‹3› 300 milles Romains vaudroient 240' d'un grand cercle de la terre. La distance du cap le plus méridional de la Sardaigne au cap de l'Afrique le plus voisin n'est que de 92', ou 115 milles.

Pline *(lib. III, cap. 13)* fixe à 200 *M. P.* ou 160', la distance du promontoire *Caralitanum* de Sardaigne, en Afrique. Cette mesure, à l'ouverture du compas, seroit l'intervalle qui sépare Cagliari, l'ancienne *Caralis*, des ruines de Carthage. Peut-être est-il question de cette traversée dans les passages de Strabon et de Pline; alors il faudroit corriger le texte de Strabon, et lire *200 milles* au lieu de *300*, qui, sous tous les rapports, paroissent une erreur. G.

‹4› *Cossæ, &c.* Le texte porte Κόσσαι. On voit les ruines de cette ancienne ville, non pas à Lancedonia même, comme Cluvier [2] le veut, mais à 1 mille de ce lieu [3], sur la colline située entre l'embouchure de la Pescia et Porto-Hercole [4].

[1] *Voyez* ci-dessus, pag. 160. = [2] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 2, pag. 479, lin. 23. = [3] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 30. = [4] *Targ. Tozz. Relaz. d'alc. viag.* edit. 2, tom. IX, pag. 319.

du

du cap <1>, l'on a placé une guérite pour observer l'approche des thons (car le thon vient le long des côtes, depuis l'Océan jusqu'à la Sicile, chercher non-seulement du gland, mais aussi le coquillage <2> d'où se tire la pourpre). PAGE 225.

De *Cossæ* à *Ostia* <3>, en longeant la côte, on trouve les petites villes de *Gravisci* <4>, de *Pyrgi* <5>, d'*Alsium* <6>, de *Fregenia* <7>.

De *Cossæ* jusqu'à *Gravisci*, l'on compte 300 stades; et entre les deux villes, on rencontre le lieu nommé *Regis-Villa* <8>. Ce

<1> *Au sommet du cap : καὶ παρὰ τὴν ἄκραν.* Nous pensons qu'il faut distinguer ce *CAP, τὴν ἄκραν*, de l'éminence, βουνὸς ὑψηλὸς, sur laquelle *Cossæ*, comme notre géographe vient de le dire, étoit assise. Nous croyons que le cap dont il parle maintenant, doit être précisément ce que l'on appelle aujourd'hui Monte-Argentario, dont le D.r Targioni a donné une description très-détaillée, d'après Fr. Marchi.

<2> *Chercher &c.* A l'égard du gland [de mer], on peut voir ce que nous en avons déjà dit[1]. Mais, quant à ce goût pour *le coquillage d'où se tire la pourpre*, que Strabon attribue ici aux thons, nous ne voyons pas qu'aucun de nos naturalistes, pas même M. de la Cépède[2], en ait parlé.

<3> *Ostia.* Nous lisons avec Cluvier[3], Ὠστία, au lieu d' Ὠστίαν.

<4> *Gravisci.* Nous eussions peut-être dû dire *Graviscium*; car le texte porte ici Γραουίσκιον. Mais, dans les passages suivans, notre géographe appelle constamment cette même ville, au pluriel masculin, Γραουίσκους.

L'ancienne *Gravisci*, qui, aujourd'hui, est absolument détruite, devoit être située dans la plaine marécageuse que commandent les hauteurs de Corneto[4], entre le Minio [*ou* Mignone] et la Marta[5].

<5> *Pyrgi.* Cette ville étoit située, ou dans la position de S. Severa[6]; ou un peu en-deçà[7], sur une pointe avancée dans la mer[8]; ou enfin, comme le veut le D.r Targioni[9], précisément à l'embouchure du Rio-Castrica.

<6> *Alsium.* L'ancien *Alsium* occupoit la position du lieu appelé aujourd'hui Statua; au-dessous se voient les vestiges du *Portus Alsiensis*, à l'embouchure du Rio-Cupino[10], un peu à l'est de Palo.

<7> *Fregenia*, Φρεγήνια. Les auteurs Latins écrivent ce nom au pluriel féminin, *Fregenæ.* Cette ville devoit être située entre Palo et Porto, vers l'embouchure de l'Arona[11].

<8> *Regis-Villa*, Ῥηγισουίλλα. Ce lieu nous est peu connu. Ortélius[12], le nommant d'après Strabon, penche à croire que c'est le même qui, dans l'Itinéraire d'Antonin, est appelé *Regæ*, et donné comme un port de la Toscane : *Regæ. Italiæ portus circa Tusciam, Antonino. An Regis-Villa, Strabonis?*

[1] *Voyez* ci-dessus, liv. III, pag. 145 du texte Grec, tom. I de la version Française, pag. 417, not. 1, 2, 3, 4. = [2] Voyez l'*Hist. nat. des Poissons*, tom. II, art. du *Scombre-Thon*, pag. 605-632. = [3] *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 3, pag. 873, lin. 24. = [4] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 2, pag. 483, lin. 42. — *Doni, De rest. salub. Agri Rom.* pag. 347. = [5] *D'Anville, Anal. géogr. de l'Ital.* 2.e part. sect. 2, pag. 125. = [6] *Cluver.* ubi supr. pag. 496, lin. 12. — *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 37. = [7] *D'Anville*, loc. cit. pag. 122. = [8] *Cingolan. Topogr. &c.* tab. 4. = [9] Tom. IX, pag. 203 et 304. = [10] *Virg. Orsin. Delle rov. di Palo, ap. Giustin. Memorab. Raccolt.* part. 1, pag. 347. = [11] *Cluver.* loc. cit. pag. 499, lin. 36. — *Cingol. Topogr. &c.* tab. 5. = [12] *Ortel. Thes. geogr.* edit. 1611, v. *Regæ* et *Regis-Villa.*

Page 226. lieu passe pour avoir été jadis la résidence de *Malæotus,* prince Pélasge, qui, dit-on, après avoir régné un certain temps sur les Pélasges de ce canton, quitta l'Italie pour passer avec eux dans l'Attique. Ces Pélasges étoient de la même tribu que ceux qui occupoient *Agylla.*

De *Gravisci* à *Pyrgi,* il y a près de 180 stades; et, 50 stades plus loin, on trouve le port des *Cæretani* ⟨1⟩. A *Pyrgi,* l'on voit un temple d'*Ilethyia* *, fondé par les Pélasges, et jadis fort riche, mais que Denys, tyran de Sicile *, pilla lorsqu'il passa dans la Corse *.

*Diane Lucine.

* Vers l'an 384 avant l'ère Chrétienne.

De *Pyrgi* jusqu'à *Ostia,* l'on compte 250 stades; et c'est entre ces deux villes que se trouvent celles d'*Alsium* et de *Fregenia.* Telle est la partie maritime de la *Tyrrhénie.*

§. VIII.
Tyrrhénie intérieure ou méditerranée.

Mais dans l'intérieur des terres, indépendamment des lieux que j'ai déjà nommés *, on trouve *Arretium, Perusia, Volsinii* ⟨2⟩, *Sutrium* *, et quantité de petites cités, comme *Blera* ⟨3⟩, *Ferenti-*

*Tels que *Clusium, Cæré* [ou *Agylla*], et Pise.

* Arezzo, Perugia, Bolsena, Sutri.

Cluvier [1] ne parle de *Regis-Villa* que d'après notre géographe, et d'après l'*Itinerarium maritimum,* qui lui paroît placer ce lieu à 111 milles de l'embouchure du Fiore.

L'auteur du *Tabula chorographica medii ævi* [2], à propos de *Regis-Villa,* cite Ortélius, et Simler *ad Antoninum;* mais nous n'avons pas retrouvé dans l'Itinéraire d'Antonin, l'endroit où il seroit question du lieu dont il s'agit ici.

Nous n'ignorons point que Dempster [3] a traduit ce passage de Strabon dans un sens différent de celui qui résulte de notre version; mais nous sommes persuadés que Dempster se trompoit. Quel que soit le lieu moderne dont la position peut répondre à celle du *Regis-Villa* de Strabon, il doit se rencontrer à l'ouest non-seulement de S. Severa, qui représente l'ancien *Pyrgi,* mais même du lieu indéterminé qui peut remplacer l'ancienne *Gravisci,* située elle-même à l'ouest de *Pyrgi.*

⟨1⟩ *Et, 50 stades plus loin, &c.* La phrase Grecque est amphibologique : Ἔστι δ' ἐπίνειον τῶν Καιρετανῶν ἀπὸ ν σταδίων. Indépendamment du sens que nous avons exprimé, le grec peut signifier que *Pyrgi* étoit le port des *Cæretani* [ou *Agyllæi*], et situé à 50 stades de leur ville [*Cærè* ou *Agylla*] : en effet, suivant Diodore de Sicile [4], c'étoit aux *Agyllæi* [ou *Cæretani*] que *Pyrgi* servoit de port.

⟨2⟩ *Volsinii,* aujourd'hui Bolsena. Nous lisons ici Οὐολσίνιοι, comme nos manuscrits 1393 et 1394 le portent distinctement [5].

⟨3⟩ *Blera.* Au lieu de Βλήραπι, nous lisons Βλήρα τε, leçon de nos manuscrits 1393 et 1394. C'est aujourd'hui Bieda [6].

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 11, pag. 485, lin. 25 et seq. = [2] *Ap. Murator. Rer. Italicar. script.* tom. X, col. 185. = [3] *Dempst. de Etrur. reg.* lib. II, cap. 24, tom. I, pag. 160. = [4] *Diodor. Sic.* lib. XV, §. 14, tom. II, pag. 14, lin. 11. = [5] *Voyez* ci-dessous, pag. 174. = [6] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 3, pag. 522, lin. 46 et seq.

num ⟨1⟩, *Falerium*, *Faliscum* ⟨2⟩, *Nepita**, *Statonia* ⟨3⟩, et beaucoup d'autres, ou subsistant encore aujourd'hui dans leur ancien et premier état, ou devenues colonies des Romains, ou en partie ruinées par eux dans de fréquentes guerres, comme *Veii* ⟨4⟩ et *Fidenæ* ⟨5⟩. Suivant quelques auteurs, les habitans de *Falerium* ne faisoient point partie de la nation des *Tyrrheni*; c'étoient des *Falisci*, peuple absolument distinct des *Tyrrheni*, ayant sa langue particulière ⟨6⟩,

PAGE 226.
* Nepe *ou* Nepi.

⟨1⟩ *Ferentinum*, Φερεντινόν; aujourd'hui Ferenti, situé entre Viterbe et Monte-Fiascone [1]. Il faut bien distinguer ce lieu de la ville de *Ferentinum* [aujourd'hui Ferentino], située sur l'ancienne *Via Latina*, et dont Strabon parlera dans la suite [2].

⟨2⟩ *Falerium*, *Faliscum*. Suivant le texte de Strabon, il faut distinguer ici deux villes, appelées l'une *Falerium*, l'autre *Faliscum*, ϗ Φαλέριον, καὶ Φαλίσκον. Mais les anciens ne s'accordent pas sur ce point : plusieurs ne reconnoissent que la seule ville de *Falerium* ou *Falerii*, laquelle, étant la cité ou capitale du peuple appelé *Falisci*, auroit été dénommée, tantôt *Falerium* ou *Falerii*, tantôt *Faliscum* ou *Falisci*, tantôt enfin *Æquum-Faliscum*. Peut-être est-ce là tout ce que Strabon vouloit dire, soit ici, soit dans un passage évidemment corrompu, que l'on va rencontrer deux ou trois lignes plus bas.

Quoi qu'il en soit, les lieux dont il est question, étoient situés dans la partie où se voient aujourd'hui Falari, Gallese et Civita-Castellana [3].

⟨3⟩ *Statonia*. C'est aujourd'hui Castro [4], situé près du lac Mezzano, lequel représente l'ancien *Lacus Statoniensis* [5], et n'est pas éloigné du lac de Bolsena.

⟨4⟩ *Veii*. Cluvier [6] plaçoit cette ancienne et célèbre ville dans la position de Scrofano. Mais, suivant Holsténius [7], elle étoit plutôt située vers l'Isola Farnesia, et sur une hauteur escarpée, proche l'endroit où est aujourd'hui la Storta [8].

⟨5⟩ *Fidenæ*, τὰς Φιδήνας. Il est assez singulier que Strabon compte cette ancienne cité parmi les villes de la *Tyrrhénie*. Elle étoit située à 40 stades de Rome, sur la gauche du Tibre, au-dessus et non loin du confluent de ce fleuve et du Teverone [l'ancien *Anio*], dans la position à-peu-près de Castel-Giubileo ; et M. l'abbé de Chaupy [9] dit que c'étoit précisément entre la Villa-Spada et Castel-Giubileo. De plus, Virgile [10] affirme que *Fidenæ* avoit été fondée par les Albains. Cependant, il faut convenir qu'elle paroît avoir été de la confédération des Étrusques, ou du moins avoir assez constamment embrassé leur parti.

⟨6⟩ « La ville de *Falerii* étoit une des » cités Pélasgiques enclavées dans l'Étrurie, » où, malgré leur mélange avec les Toscans, » elles avoient conservé, sans beaucoup d'al- » tération, les mœurs et la religion des an- » ciens habitans de la Grèce.

» Denys d'Halicarnasse [11] assure que les » *Falerii* (qui avoient une langue particu- » lière) avoient un temple dédié à la Junon

[1] *Cluver. ibid.* 562, lin. 45. = [2] *Voyez* ci-dessous, pag. 215 de ce volume. = [3] *Ant. Mass. de orig. et reb. Faliscor.* = [4] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 3, pag. 517, lin. 22. = [5] *Senec. Nat. quæst.* lib. 3, cap. 25. = [6] *Cluver.* loc. cit. pag. 529, lin. 57. et seq. = [7] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 54 et seq. — *Zanchi Carlo, Il Veio illustrato, ove si demostra, &c.* Rom. 1768, in-8°. = [8] *Cingolan.* loc. cit. tab. 1. = [9] *Découv. de la mais. de camp. d'Hor.* part. 3, §. 65, tom. III, pag. 136. — *It.* ibid. *Add. et Corr.* pag. 5. = [10] *Virg. Æneïd.* lib. VI, vers. 773. — *Dionys. Halicarn. Ant. Rom.* lib. II, §. 53, edit. Reisk. tom. I, pag. 348. = [11] *Dionys. Halicarn. Ant. Rom.* lib. I, §. 21, edit. Reisk. tom. I, pag. 54, lin. 6.

PAGE 226. et dont la capitale étoit *Faliscum*, que d'autres nomment *Æquum-Faliscum* ‹1›, située sur la *Via Flaminia* ‹2›, entre Rome et *Ocricli* ‹3›.

Au pied du mont *Soractus* * est la ville de *Feronia* **, portant le nom d'une certaine divinité du pays, fort révérée dans toute la contrée, et qui a dans cet endroit un temple, où son culte offre une particularité remarquable : on y voit, à certains jours de l'année, les possédés de la déesse traverser, nus pieds et sans souffrance, un lit fort étendu de cendres chaudes et de charbons brûlans *. Ce spectacle, et la foire qui se tient tous les ans à *Feronia*, y attirent beaucoup de monde ‹4›.

* Monte di S. Silvestro.

** Située à 1 mille du mont *Soractus*.

* *Voy.* au liv. XII, *pag. 537* du texte Grec.

Arretium * est la ville la plus avancée dans l'intérieur des terres vers les montagnes; elle est à 1200 stades de Rome ‹5›.

* Arezzo.

De *Clusium* * à Rome, on compte 800 stades ‹6›.

* Chiusi.

Perusia * est voisine d'*Arretium* et de *Clusium*.

* Perugia.

» des Argiens; que l'on y voyoit, comme » dans celui d'Argos, une canéphore et des » chœurs de vierges.

» De plus, Caton [1] donnoit à la ville des » *Falerii* une origine Grecque [2]. »

‹1› *Voyez* les Éclaircissemens, n.° XXI.

‹2› *Située sur la VIA FLAMINIA.* Il ne faut point prendre cette expression à la lettre, quant à la Voie Flaminienne moderne : du moins Holsténius le pensoit ainsi [3].

‹3› *Ocricli.* Nous lisons avec Casaubon, Ὀκρικλῶν, au lieu d'Ὀχικλῶν, que portent tous nos manuscrits, d'accord avec les imprimés. Strabon lui-même, un peu plus bas [4], appellera Ὀκρίκλοι la ville dont il s'agit ici. Elle se nomme aujourd'hui Otricoli [5]. Mais il faut observer que l'ancienne *Ocricli* a dû être située plus proche du Tibre que la moderne Otricoli [6]. Au surplus, tout ce passage, à partir des mots, *suivant quelques auteurs*, est corrompu dans le texte Grec. *Voyez* les Éclaircissemens, n.° XXII.

‹4› Éclaircissemens, n.° XXIII.

‹5› *A 1200 stades de Rome.* Nous lisons, comme nos manuscrits 1393 et 1394, ainsi que les manuscrits d'Italie, collationnés par M. Siebenkees, portent uniformément, *ἀπέχει γοῦν τῆς Ῥώμης χιλίους καὶ διακοσίους σταδίους*, au lieu de *ἀπέχει γοῦν τῆς Ῥώμης ἐν μεσογαίᾳ χιλίους σταδίους*; ce qui ne donneroit que *1000 stades.* Nous préférons la leçon de nos manuscrits, parce qu'elle s'éloigne un peu moins des mesures marquées dans l'Itinéraire d'Antonin [7]. Ces mesures donnent un total de 139 milles, équivalant à 1112 stades. Les 1000 stades ne donneroient que 125 milles.

‹6› *De CLUSIUM à Rome, on compte 800 stades.* Les 800 stades équivaudroient à 100 milles [8]; ce qui approche des mesures partielles

[1] *Ap. Plin.* lib. III, §. 8, tom. I, pag. 151, lin. 1. = [2] *Fréret, Rech. sur les anc. peuples d'Italie*, Acad. des Inscrip. et Belles-Lettres, vol. XVIII, *Hist.* pag. 102. = [3] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 58. = [4] *Voyez* ci-dessous, pag. 177. = [5] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 7, pag. 639, lin. 41. = [6] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 101. = [7] *Itiner. Anton.* pag. 285 et 286. = [8] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 2, pag. 566, lin. 15.

Page 226. §. IX. Avantages naturels de la *Tyrrhénie*.

LES nombreux et grands lacs de la Tyrrhénie augmentent les avantages naturels du pays. Tous ces lacs sont navigables ; tous nourrissent beaucoup de poissons et d'oiseaux aquatiques ; tous, par la voie des fleuves qui en sortent et se rendent dans le Tibre ‹1›, fournissent commodément Rome d'une grande abondance de *typhé*, de *papyrus*, d'*anthelé* ‹2› : tels sont, entre autres, le lac *Ciminius* ‹3›,

de l'Itinéraire d'Antonin, lesquelles, pour la distance de *Clusium* à Rome, donnent un total de 102 milles, ou 816 stades. De là il faut conclure que, pour la distance d'*Arretium* à *Clusium*, Strabon comptoit, ou seulement 200 stades (équivalant à 25 milles), résultat de la leçon ordinaire de son texte, rapportée dans la note précédente ; ou 400 stades (équivalant à 50 milles), suivant la leçon qui nous a paru préférable. Or, dans l'Itinéraire d'Antonin, cette même distance n'est que de 37 milles, c'est-à-dire de 296 stades.

Un critique moderne [1], adoptant la leçon qui porte 1000 stades, pour la distance totale d'*Arretium* à Rome, et regardant comme justes les distances partielles marquées dans l'Itinéraire d'Antonin pour la distance de *Clusium* à Rome, pense que peut-être, au temps de Strabon, la route d'*Arretium* à *Clusium* étoit plus courte qu'elle ne le devint par la suite. Sans doute, ajoute-t-il, elle étoit incommode; et, soit pour la rendre aisée au moyen de quelques détours, soit pour éviter des montées, soit enfin parce que dans l'hiver le passage de la Chiana retardoit les voyageurs, elle aura été alongée, par les soins principalement d'Adrien.

Selon le même critique, au temps de Strabon, la route dont il est ici question, suivoit une espèce de ligne droite au travers de Val di Chiana, sans se détourner ni vers Monte-Pulciano, ni vers Ponte-à-Maliana; et elle se dirigeoit le long des collines de Cortona et d'Arezzo, en rasant les bords du lac de Trasymène.

‹1› *Tous, par la voie des fleuves qui en sortent et se rendent dans le Tibre, &c.* Nous traduisons fidèlement. Le texte porte : Καταχομίζεται ποταμοῖς εἰς τὴν Ῥώμην, οὓς ἐκδιδόασιν αἱ λίμναι μέχρι τοῦ Τιβέρεως. Mais on verra bientôt [2] que cet énoncé peut paroître inexact. Des différens lacs que Strabon va nommer, il n'y en a, pour ainsi dire, aucun dont il sorte quelque fleuve qui se rende dans le Tibre.

‹2› *De* TYPHÉ, *de* PAPYRUS, *d'*ANTHELÉ, *&c.* Nous lisons, non pas seulement d'après la conjecture de Casaubon, mais sur l'autorité de nos manuscrits 1393 et 1394, et des manuscrits d'Italie, collationnés par M. Siebenkees, τύφη τε [vulg. τύφοι τε] καὶ πάπυρος, ἀνθήλη τε πολλή. Il s'agit de certaines productions aquatiques qui servoient à plusieurs usages, comme à faire des mèches, des matelas, des nattes, des bonnets, &c. Au reste, ce passage mérite quelques observations; *voyez* les Éclaircissemens, n.° XXIV.

‹3› *Le lac* CIMINIUS. Le texte porte en effet, ἡ Κιμινία [scil. λίμνη]; mais peut-être faudroit-il lire [3] ἡ Κιμίνα, le lac *Ciminus* [4]. Le lac dont ici Strabon veut parler, s'appelle aujourd'hui Lago di Vico *ou* di Ronciglione. Mais de ce lac il ne sort aucun fleuve ni ruisseau qui se décharge dans le Tibre [5].

---

[1] *Lorenz. Guazzesi, Dissertazioni, diss. V, intorno alla Via Cassia*, ediz. 2, 1761, pag. 239. = [2] *Voyez* ci-dessous, la note 3 ; et pag. 174, les notes 1, 2, 3, 4. = [3] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 3, pag. 560, lin. 3. — *Id. ibid.* cap. 10, pag. 704, lin. 19. = [4] *Virgil. Æneïd.* lib. VII, vers. 696. = [5] *Voyez* ci-dessus, dans cette même page 173, la note 1.

PAGE 226. ceux de *Volsinii* ‹1› et de *Clusium* ‹2›, celui de *Sabata* ‹3›, qui est le plus voisin de Rome ainsi que de la mer, et celui de Trasymène, le plus reculé vers *Arretium* ‹4›. Proche de ce dernier lac, passe l'un des deux chemins par où des armées peuvent entrer de la *Celtique* [cisalpine] dans la *Tyrrhénie;* et ce fut celui que prit Annibal. L'autre, je veux dire le chemin qui mène vers *Ariminum,* au travers de l'*Ombricé,* est plus commode, attendu que, de ce côté, les montagnes s'abaissent considérablement. Mais comme, dans cette partie, les débouchés étoient
PAGE 227. soigneusement gardés, le général des Carthaginois fut contraint de choisir la route la plus difficile; et toutefois il ne laissa pas de forcer le passage, après avoir remporté sur Flaminius une victoire signalée.

Enfin la *Tyrrhénie* abonde aussi en bains d'eaux thermales et minérales, qui, vu leur proximité de Rome ‹5›, ne sont pas moins fréquentés que ceux de *Bajæ,* les plus renommés de tous ‹6›.

‹1› *Ceux de VOLSINII, &c.* Nous lisons, non pas uniquement d'après la conjecture de feu M. Oberlin [1], mais sur l'autorité de nos manuscrits 1393 et 1394, ϗ Ἡ περὶ Οὐολσινίους, au lieu de ϗ περὶ Οὐολσινίους. Il s'agit du lac dit aujourd'hui de Bolsena. De ce lac sort en effet un fleuve, appelé la Marta [2], mais qui ne se jette point dans le Tibre [3] : il se rend directement à la mer.

‹2› Éclaircissemens, n.° XXV.

‹3› *Celui de SABATA, &c.* Strabon veut certainement parler du lac dit de Bracciano, appelé jadis [4] *lacus Sabate,* et aussi *lacus Anguillarius.* Mais de ce lac il ne part, non plus que de ceux dont il a été déjà question [5], aucun fleuve ni ruisseau qui se rende dans le Tibre : l'Arone qui en découle, se décharge dans la mer.

‹4› *Et celui de Trasymène, le plus reculé vers ARRETIUM.* Nous suivons la leçon adoptée par Casaubon, d'après la restitution de Xylander. Mais ce passage présente de grandes difficultés. *Voyez* les Éclaircissemens, n.° XXVI.

‹5› *Qui, vu leur proximité de Rome, ne sont pas moins fréquentés que ceux de BAJÆ, &c.* Nous lisons : ἍΠΕΡ τῷ πλησίον εἶναι τῆς Ῥώμης, κ. τ. λ.

‹6› Un habile critique [6] soupçonne, et non peut-être sans motifs plausibles, que le chapitre de Strabon, concernant la *Tyrrhénie,* est mutilé.

[1] *Oberl. Not. ad Vib. Sequestr. de Lacub.* pag. 251. = [2] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 2, pag. 483, lin. 38. — *Id. ibid.* cap. 3, pag. 559, lin. 13. = [3] *Voyez* ci-dessus, pag. 173, note 1. = [4] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 3, pag. 523, lin. 11. = [5] *Voyez* ci-dessus, pag. 173, note 1. = [6] *Vinc. Borghin. ap. Just. Fontanin. de antiquit. Hortæ,* lib. I, cap. 1, §. 6, pag. 14.

CHAPITRE V.

*DESCRIPTION de l'*Ombricé [*ou* Ombrie].

A L'ORIENT de la *Tyrrhénie* est l'*Ombricé* ‹1›, qui, à partir des Apennins et même d'en-deçà de ces monts ‹2›, s'étend jusqu'à la mer Adriatique. En effet, à commencer par *Ravenna* ‹3›, les *Ombrici* occupent les cantons voisins de cette mer, et, de suite, les villes de *Sarsina* ‹4›, d'*Ariminum* *, de *Sena***, de *Camarinum* ‹5›. PAGE 227.

* Rimini.
** Sinigaglia.

‹1› *L'Ombricé.* Nous avons déjà dit [1] que nous pensions devoir conserver la forme dénominative Ὀμβρική, employée constamment par notre auteur, pour répondre au nom Latin *Umbria.* La portion de pays à laquelle Strabon donne la dénomination d'*Ombricé*, comprend ce que l'on appelle aujourd'hui l'Ombrie, le duché de Spolète, une portion de la Marche d'Ancône, le duché d'Urbin, et la Romagne jusqu'à Ravenne.

‹2› *Et même D'EN-DEÇÀ de ces monts, &c.* Le texte semble dire, *et D'AU-DELÀ*, καὶ ἔτι περαιτέρω. Mais il s'agit de cette partie de l'*Ombricé* qui, comme Strabon va bientôt le dire [2], avoisinant le *Latium*, se trouvoit, par rapport à Rome, *EN-DEÇÀ* des Apennins.

‹3› *A commencer par RAVENNA, &c.* On a vu précédemment [3] que, selon notre géographe, c'étoient les *Ombrici* qui étoient restés les maîtres de *Ravenna.*

‹4› *Sarsina.* Son nom n'a point changé.

‹5› *Camarinum.* Le texte porte Καμάρινον; et ni l'ancien interprète Latin, ni le traducteur Italien, n'ont point lu autrement. Nous ne devons point dissimuler que nos manuscrits 1393 et 1394, comme le manuscrit de Médicis, portent Μαρῖνον. D'après cette dernière leçon, Cæsar Orlandi [4], Ortélius et Abr. Gronovius, ont pensé qu'il s'agissoit ici de la petite ville dite aujourd'hui S. Marino. Mais quoique S. Marino soit situé dans un canton qui devoit faire partie de l'ancienne *Ombricé*, sa position ne sauroit répondre à celle où devoit se trouver la ville dont ici notre géographe peut avoir voulu parler, et qu'il donne évidemment comme placée au sud-est de *Sena* [Sinigaglia].

Suivant Cluvier [5], la ville que Strabon appelle ici *Camarinum*, Καμαρῖνον, est la même qu'un peu plus bas [6] il nommera *Camerté*, Καμέρτη; et elle étoit située dans la position qu'occupe aujourd'hui Camerino.

Camarinum se trouve nommée, non-seulement par Strabon dans ce passage, mais aussi par Ptolémée, qui, parmi les villes des *Ombrici* (qu'il appelle *Olombri*), compte *Camarinum*, Καμαρῖνον, et la place par 36° de longitude, et 43° de latitude. Que la situation de cette ancienne ville ait pu répondre à celle de Camerino, c'est ce dont les géographes modernes, et M. d'Anville lui-même [7], paroissent convenir unanimement :

[1] *Voyez* ci-dessus, à la page 122, note 1. = [2] *Voyez* ci-dessous, pag. 177. = [3] *Voyez* ci-dessus, pag. 123. = [4] *Cæs. Orland. De urb. Sen. ejusq. episc. antiq.* — *Ortel. Thes. geogr.* v. *Marinum.* — *Abr. Gronov. Var. geogr.* pag. 181. = [5] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 6, pag. 613, lin. 29. = [6] *V.* ci-dessous, pag. 178, note 3. = [7] *D'Anville, Géogr. anc.* tom. I, pag. 194.

PAGE 227.

* Il Fiumesino.

* Il Metaro, *ou* Metro.

** Fano.

* Il Fiumesino.

* Il Fiumicino.

* La même qu'il vient d'appeler simplement *Sena.* C'est Sinigaglia.

C'est également au pays des *Ombrici* qu'appartiennent le fleuve *Æsis* *, le mont *Gyngunus* ‹1›, la ville de *Sentinum* ‹2›, le fleuve *Metaurus* *, *Fanum-Fortunæ* **; car c'est vers ces lieux que se trouvent les bornes qui, du côté de la mer Adriatique, séparoient l'ancienne Italie de la *Celtique* [cisalpine]. Il est vrai que les limites de la *Celtique* ont pu changer plus d'une fois, au gré des chefs de l'État; puisque, par exemple, après avoir été d'abord fixées aux bords de l'*Æsis**, elles ont été ensuite restreintes à ceux du *Rubicôn* *, deux fleuves qui se jettent dans la mer Adriatique, l'un entre *Ancona* et *Seno-Gallia**, l'autre entre *Ariminum* et *Ravenna.* Mais aujourd'hui que l'Italie comprend tout le pays jusqu'aux Alpes, il ne faut plus s'occuper de ces limites; et d'ailleurs, quelque différentes qu'elles aient été à diverses époques, l'on ne convient pas moins que l'*Ombricé*, en elle-même, doit être réputée s'étendre jusqu'à *Ravenna*, puisque cette ville est peuplée d'*Ombrici.*

De *Ravenna* jusqu'à la ville d'*Ariminum*, on compte 300 stades ‹3›.

mais que Strabon ait entendu donner *Camarinum* et *Camerté* pour une seule et même ville, c'est un point qui, comme nous le ferons observer, pourroit être contesté.

‹1› *Le mont Gyngunus.* Le texte porte, *τὸ Γυγγȣ̃νον ὄρος.* Telle est la leçon suivie par l'ancien interprète Latin et le traducteur Italien. Nos manuscrits 1393 et 1394 portent *Γιγγȣ̃νον*, *Gingunus.*

Ce mont ne nous est point connu d'ailleurs.

Selon Xylander et Casaubon, le lieu dont il est ici question pourroit être le même que Pline a voulu désigner par le nom d'*Iguvini* [1]; et en ce cas, il s'agiroit de Gubio.

Mais Cluvier [2] observe que Strabon, en décrivant le pays occupé par les *Ombrici*, fait une distinction entre la partie *TRANSAPENNINE* et la partie *CISAPENNINE* de ce pays, et qu'évidemment il a prétendu placer dans la partie *TRANSAPENNINE* le lieu désigné par la dénomination de *mons Gyngunus*, Τὸ Γυγγȣ̃νον ὄρος; tandis qu'il compte *Iguvium* [Gubio] parmi les lieux situés dans la partie *CISAPENNINE.* Cette dernière assertion de Cluvier est fondée sur ce qu'il croyoit fermement devoir reconnoître *Iguvium* [Gubio] dans le lieu qui, plus bas, se trouvera nommé Ἴτορον, *Itorum.*

‹2› *Sentinum.* C'est aujourd'hui Sentina, située entre Camerino et Matilica, du côté d'Urbino [3]. Cette ancienne ville devint célèbre par le dévouement de P. Decius Mus, en l'année 295 avant l'ère Chrétienne.

‹3› *De Ravenna &c.* Nous croyons rendre fidèlement la pensée de notre auteur; car,

[1] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 19, tom. I, pag. 171, lin. 10. = [2] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 7, pag. 625, lin. 34. = [3] *Cluver. ibid.* cap. 6, pag. 614, lin. 33.

Pour

Pour se rendre d'*Ariminum* à Rome, si l'on prend la *Via Flaminia*, l'on ne sort point de l'*Ombricé* jusqu'à la ville d'*Ocricli* * et au Tibre, dans l'espace de 1350 stades ‹1›. Ainsi donc l'*Ombricé* doit avoir 1350 stades de longueur ; mais sa largeur varie en plus d'un endroit. PAGE 227.

* Otricoli.

En-deçà des Apennins*, les villes les plus considérables de ce pays, situées sur la *Via Flaminia* même, sont d'abord, *Ocricli*, bâtie sur le Tibre; *Larolum* ‹2›; *Narna* *, que traverse le *Nar* **, fleuve qui se jette dans le Tibre ‹3› un peu au-dessous d'*Ocricli*, et ne porte que de médiocres bateaux : puis, *Carsuli* ‹4›; *Mevania* *,

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 175*, note 1.

* Narni.
** La Nera.

* Bevagna.

dans ce passage, *εἰς μὲν δὴ Ἀρίμινον* ἘΝΘΈΝΔΕ περὶ τ [*suba. σαδίες*] *φασὶν*, le mot ἘΝΘΈΝΔΕ paroît devoir nécessairement se rapporter à Ῥαβέννης; nom placé immédiatement auparavant dans la phrase qui précède. Toutefois nous ne saurions nous dissimuler que les 300 stades marqués par notre géographe équivaudroient à 37 milles ½; tandis que l'Itinéraire d'Antonin [1], pour la distance entre *Ravenna* et *Ariminum*, compte seulement 33 milles, ou 264 stades.

‹1› *1350 stades*. Les mesures marquées dans l'Itinéraire d'Antonin [2] forment un total de 172 milles, ce qui donneroit 1376 stades.

‹2› *LAROLUM &c.* Cette place, que Strabon semble mettre au nombre des villes considérables, ἄξιαι λόγου, du pays des *Ombrici*, n'est connue que par ce passage de notre géographe. De là, Cluvier [3] soupçonnoit que le texte étoit altéré, et qu'il y manquoit quelques mots, par lesquels Strabon, au lieu de nommer ici une ville qui semble n'avoir jamais existé, auroit indiqué avec précision la situation d'*Ocricli* [Otricoli]. La variante Λαρόλονι, dans nos manuscrits 1393 et 1397, comme la leçon Λαρόνι du manuscrit 1404, fortifient en quelque sorte la conjecture de Cluvier. On est tenté de penser que Strabon a voulu parler de quelque fleuve, entre lequel et le Tibre la ville d'*Ocricli* se trouvoit située. Ne pourroit-on pas substituer au datif Λαρόλονι, ou Λαρόνι, le nom du *Nar*, appelé aussi *Narnus* par d'autres écrivains Grecs, et qui se jette dans le Tibre, non loin d'Otricoli?

‹3› *NARNA, que traverse le NAR, &c.* *Narna* [le texte Grec porte Νάρνα], dite plus communément *Narnia*, Ναρνία, avoit anciennement porté le nom de *Nequinum* [4]. C'est aujourd'hui Narni, située sur le penchant d'une montagne, au bas de laquelle coule la Nera [l'ancien *Nar*]. Ainsi, Strabon semble ne pas s'exprimer avec justesse [5], lorsqu'il énonce que ce fleuve *traverse la ville*, *δι' ἧς ῥεῖ ὁ Νάρ*. Mais on peut l'excuser [6], attendu que, de l'autre côté du fleuve, il y avoit un faubourg qui communiquoit avec la ville, au moyen du pont magnifique construit par les ordres d'Auguste.

‹4› *CARSULI &c.* Le texte porte en effet Κάρσουλοι; et ni l'ancien interprète Latin, ni le traducteur Italien, n'ont point lu autrement. Casaubon a pensé que l'on devoit lire Καρσέολοι; mais il s'est trompé. *Carseoli*, selon

[1] *Itinerar. Anton.* pag. 126. = [2] *Ibid.* pag. 125 et 126. = [3] *Cluver.* loc. cit. cap. 7, pag. 640, lin. 50. = [4] *Tit. Liv.* lib. X, cap. 9, n.° 8. — It. *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 19, tom. I, pag. 171, lin. 1. = [5] *Cluver.* loc. cit. cap. 7, pag. 636, lin. 10. = [6] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 96 et 97.

PAGE 227.
* Il Topino.

* Nocera Camellaria.
* Fossembrone, *ou* Fossembruno.

que baigne le *Teneas**, sur lequel aussi les productions de la plaine peuvent descendre jusqu'au Tibre, dans de petites barques ‹1› : et enfin d'autres lieux, tels que *Forum Flaminium* ‹2›; *Nuceria**, où se fabriquent des vases de bois; et *Forum Sempronium**. Toutes ces villes sont assez populeuses; mais c'est à cause de leur position sur une grande route, plutôt qu'à raison de leur importance politique.

* Terni, Spoleto, Iesi.
PAGE 228.
* C'est-à-dire, sur la gauche de la *Via Flaminia*.
** Amelia.

En se portant d'*Ocricli* vers *Ariminum*, sur la droite de la *Via Flaminia*, l'on trouve *Interamna*; *Spoletium*; *Æsium**; et *Camerté*, située dans les montagnes mêmes qui bornent la Picentine ‹3›. De l'autre côté* se rencontrent *Ameria***; *Tuder*, ville forte ‹4›;

Cluvier[1], occupoit la position de Castigliano. Suivant Holsténius[2], on en voit encore les ruines entre Sangemino et Acqua-Sparta, à 2 milles ½ de l'une et de l'autre.

‹1› Strabon, tant ici qu'un peu plus bas, donne le *Teneas*, ou plutôt, comme disent les Latins, le *Tinias*, pour un fleuve pouvant porter bateau. Cela ne peut convenir au Topino, qui, selon Cluvier, représente le *Tinias*; et, d'ailleurs, Silius Italicus[3] parle du *Tinias* comme d'une rivière très-peu forte, *Tiniæ inglorius amnis*. Ce que Strabon dit, conviendroit mieux au *Clitumnus*; et cependant il ne le nomme point, ce qui est assez surprenant. De là, Alph. Ciccarelli[4] vouloit que l'on substituât ici au nom du *Tineas*, ou *Tinias*, celui du *Clitumnus*, qui, maintenant, vers sa source dans le comté de Spolète, s'appelle Vene di Piscignano, et à Bevagno, se nomme Timia. Selon Cluvier, le *Clitumnus* porte encore le nom de Clitonno[5].

‹2› *Forum Flaminium*. Cette ancienne ville est représentée, ou par Ponte-Centesimo, situé sur le Topino, à 7 milles de Nocera, et 19 milles de Spolète[6]; ou plutôt, comme le veut Holsténius[7], par Castel-S. Giovanni.

‹3› *Et* CAMERTÉ, *située dans les montagnes mêmes qui bordent la Picentine*. Nous avons déjà prévenu le lecteur[8] que, suivant Cluvier, notre géographe nommoit ici *Camerté* la même ville qui, plus haut, est nommée *Camarinum*, et dont la situation répondoit à celle où se trouve aujourd'hui Camerino. Mais, nous le répétons, cette opinion est sujette à beaucoup de difficultés. Nous les exposons dans les Éclaircissemens, n.° XXVII. Ici, nous dirons seulement que, s'il s'agissoit en effet d'un lieu situé dans la position de Camerino, Strabon auroit dû le nommer avant *Æsium* [Iesi].

‹4› *TUDER, ville forte*. Strabon veut parler de la ville appelée aujourd'hui Todi, et située près du Tibre, à l'occident de Spolète. Nous lisons εὐερκὴς πόλις, leçon indiquée par notre manuscrit 1394, qui porte distinctement εὐελκής. Le texte ordinaire est corrompu; il offre Τυδερευέλκις πόλις. Jos. Scaliger[9]

[1] *Cluver.* loc. cit. cap. 7, pag. 638, lin. 7 et seq. = [2] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 97 et 99. = [3] *Sil. Ital.* lib. VIII, vers. 454. = [4] *Dissert. de Clitumno, Antiq. Ital.* tom. IX, pag. 8. = [5] *Oberl. ad Vib. Sequestr. De Fluminib.* v. *Clitumnus.* pag. 102. = [6] *Cluver.* loc. cit. pag. 631, lin. 26. = [7] *Adnot. in Ital. ant.* pag. 92. = [8] *Voyez* ci-dessus, pag. 175, note 5. = [9] *Jos. Scalig. ad Propert. Elegiar.* lib. IV, eleg. 1, vers. 125, edit. Patiss. tom. II, pag. 227 et seq.

Hispellum *; et *Itorum,* placé tout auprès du passage des montagnes ‹1›. PAGE 228. * Hispello.

L'*Ombricé* * est un pays fort bon, mais un peu trop montagneux, et qui produit, pour la nourriture de ses habitans, plus d'épeautre que de froment *. Ce désavantage de l'*Ombricé* d'être trop montagneuse, lui est commun avec la Sabine, située, comme elle, le long de la *Tyrrhénie* ‹2› ; et, de même, la partie du *Latium* ‹3› qui avoisine la *Tyrrhénie*, ainsi que les monts Apennins, est fort âpre. Nous avons déjà dit * que le *Latium* et la Sabine ‹4›, commençant au Tibre, et se trouvant, de ce côté, limitrophes de la *Tyrrhénie,* comprenoient une portion des monts Apennins qui s'avancent obliquement vers la mer Adriatique, et que l'*Ombricé,* au-delà de ces monts, se prolonge elle-même, dans une direction semblable, jusqu'à la mer.

* Littéral. toute l'*Ombricé.*

PAGE 228.

* Ζειᾷ et πυρῷ.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 143 et 144.

Mais c'en est assez sur l'*Ombricé.*

lisoit εὐκλεὴς πόλις. Casaubon douta s'il ne faudroit pas plutôt lire εὐερκής. Cluvier [1] préféroit εὐπελής. Mais cette dernière épithète paroît peu convenir, tandis que celle d'εὐερκὴς s'accorde parfaitement avec la situation du lieu dont il est ici question [2].

‹1› *Et ITORUM, placé tout auprès du passage des montagnes.* Le texte ordinaire porte Ἴτορον; et c'est ainsi que le traducteur Italien a lu. Nos manuscrits 1393 et 1394, comme plusieurs des manuscrits d'Italie, collationnés par M. Siebenkees, offrent Ἴτουρον, ce qui donneroit *Iturum;* et telle est la leçon adoptée par l'ancien interprète Latin.

Ce lieu n'est point connu d'ailleurs.

Cluvier a pensé [3] qu'il falloit lire Ἰγούϊον, et que Strabon vouloit désigner *Iguvium,* aujourd'hui Eugubio, *ou* Augubio, *ou* Gubio, située au bas de l'Apennin. Nous voyons un philologue moderne adopter cette opinion [4].

Du reste, nous avons lu avec Casaubon, πλησίον ΤΟΥΤ' ἬΔΗ, au lieu de πλησίον ΤΟΥΤΟΥ ΔΗ, quoique cette dernière leçon se trouve dans tous nos manuscrits.

‹2› *Située, comme elle, &c.* Malgré l'uniformité de la leçon dans tous les manuscrits, comme dans toutes les éditions, παραβεβλημένη τ' αὐτῇ τρόπον ὅνπερ ΑΥΤΗ τῇ Τυρρηνικῇ, nous avons cru devoir lire ΑΥΤΗ [scil. Ὀμβρικὴ] au nominatif. *Voyez* ci-dessus, *pag. 143 et 144.*

‹3› *Du LATIUM &c.* Nous lisons, comme notre manuscrit 1394 le porte distinctement, τῆς Λατίνης, au lieu de τοῖς Λατίνοις.

‹4› *Que le LATIUM et la Sabine, &c.* Nous croyons avoir rendu la pensée de l'auteur, parce que nous lisons, avec Casaubon, Ἄρχεται μὲν οὖν τὰ ΔΥΟ ἔθνη ταῦτα, au lieu de Ἄρχεται μὲν οὖν τὰ ΔΕΚΑ ἔθνη ταῦτα. Pour justifier cette correction, il suffit de rappeler ce que Strabon a énoncé précédemment, *pag. 143 et 144.*

[1] *Cluver. loc. cit.* cap. 7, pag. 633, lin. 45. = [2] *Sil. Italic. Punicor.* lib. IV, vers. 222. — *Id. ibid.* lib. VI, vers. 644. — *Id. ibid.* lib. VIII, vers. 461. = [3] *Cluver. loc. cit.* pag. 623, lin. 25. = [4] *Marcellin. Franciarini, L'antic. citt. d' Iguvio, oggi Gubbio, &c.* publ. 1731. *Raccolt. d'Opusc.* tom. VII, pag. 241.

CHAPITRE VI.

DESCRIPTION de la Sabine.

PAGE 228. LES *Sabini* occupent un pays étroit, dont la longueur, prise depuis le Tibre et le territoire de *Nomentum* ‹1› jusqu'aux frontières des *Vestini* *, est de 1000 stades ‹2›.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 204.*

Ils n'ont que peu de villes ; et encore ces villes ont-elles jadis beaucoup souffert dans de fréquentes guerres contre les Romains. Telle est *Amiternum* ‹3›. Telle est encore *Reate* *, près de laquelle se trouvent le bourg d'*Interocrea* ‹4›, ainsi que les eaux froides de

* Riéti.

‹1› *De NOMENTUM &c.* Suivant Cluvier [1], cet ancien lieu est représenté positivement par celui que l'on appelle aujourd'hui Lamentano. Mais, selon Holsténius [2], pour parler avec une parfaite exactitude, il faut dire que *Nomentum* occupoit l'emplacement de ce qui s'appelle aujourd'hui Lamentana vecchia.

‹2› *Est de 1000 stades.* Cet énoncé de Strabon donne lieu à quelques difficultés, que Cluvier a discutées. Nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de leur en rendre compte, comme aussi de la manière dont M. l'abbé de Chaupy a cru pouvoir justifier Strabon. *V.* les Éclairciss. n.° XXVIII.

‹3› *AMITERNUM*, ville placée non loin des bords de l'*Aternus* [aujourd'hui la Pescara]. L'on en voit encore les ruines près de la petite ville de S. Vittorino, sur la gauche du fleuve, entre sa source et Aquila. De ces ruines jusqu'à la ville d'Aquila, on peut compter 5 milles.

Tels sont les points de topographie sur lesquels les géographes et les philologues modernes paroissent d'accord [3]. Mais récemment un habile littérateur Italien, traitant *ex professo* de la situation d'un lieu très-voisin d'*Amiternum*, a placé cette ancienne ville sur la droite de la Pescara [4]. Peut-être n'est-ce qu'une erreur typographique.

‹4› *Telle est encore REATE, près de laquelle se trouvent le bourg d'INTEROCREA, &c.* Nous lisons, non pas simplement d'après la conjecture d'un critique ingénieux [5], mais sur l'autorité de nos manuscrits 1393 et 1394 : Καὶ Ῥέατ᾽ ᾧ πλησιάζει κώμη Ἰντεροκρέα.

Reate s'appelle aujourd'hui Rieti.

Interocrea est représentée par le lieu qui s'appelle aujourd'hui Interdoio, *ou* Interdoco, *ou* Anterdoio, &c. [6] Ce nom, *Interocrea*, suivant Holsténius [7], est déduit de la position du lieu entre des montagnes ; *ocris* signifiant une montagne [8]. La situation de l'ancienne *Interocrea*, entre Rieti et Aquila,

[1] *Cluver.* lib. II, cap. 9, pag. 667, lin. 19. = [2] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 104. = [3] *Masson. Dialog. dell' orig. della città d'Aquila, &c.* 1594, in-4.° — It. *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 9, pag. 686, lin. 2. — It. *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 114. — It. *Capm. de Chaupy, Dec. de la mais. de camp. d'Horace*, part. 3, §. 36, tom. III, pag. 67. = [4] *Vit. Mar. Giovenazzi, Della città d'Aveja ne' Vestini*, 1773, pag. 20. = [5] *Toup. Emendat. in Suid.* part. 4, edit. noviss. tom. II, pag. 485. = [6] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 9, pag. 687, lin. 13. = [7] *Holst. Adnot. in Ital. ant.* pag. 116. = [8] *Sext. Pomp. Fest. De verbor. signif.* v. *Ocrem.* — It. *Jos. Scalig. ad Varron. de L. Lat.* lib. IV, pag. 29, lin. 37.

Cotyliæ ‹1›, bonnes à boire et où l'on se baigne pour la guérison de diverses maladies. C'est aussi aux *Sabini* qu'appartient le roc *Foruli* ‹2›, propre à servir plutôt de refuge à des rebelles, que d'habitation à des citoyens paisibles. *Cyris* ‹3›, aujourd'hui chétive bourgade, fut autrefois une cité considérable, d'où sortirent Titus Tatius ‹4› et Numa Pompilius ‹5›, qui régnèrent à Rome; de son nom dérive la dénomination de *Cyrites* *, que les orateurs donnent aux Romains lorsqu'ils parlent à l'assemblée du peuple: mais *Trebura* ‹6›, *Eretum* ‹7›, et d'autres lieux semblables, PAGE 228.

* Κυρῖται; en latin, *Quirites*.

se trouve décrite avec assez de détail par M. l'abbé de Chaupy [1].

Les mots κώμη Ἰντερoκρέα manquent dans l'édition de Casaubon.

‹1› *De* COTYLIÆ, *&c.* Nous lisons ἐν Κωτυλίαις, au lieu de ἐν Κωτυσκολίαις que portent nos manuscrits, comme les imprimés. Du reste, *voyez* les Éclaircissemens, n.° XXIX.

‹2› *Le roc* FORULI, *&c.* Suivant l'opinion commune [2], le lieu dont il s'agit ici, devroit être dans la position qu'occupe aujourd'hui Civita-Tomassa [3].

Cluvier [4] observe que le *Foruli* de notre géographe devoit se trouver entre *Amiternum* et *Cotyliæ;* par conséquent, dit-il, sa situation ne sauroit répondre à celle de Civita-Tomassa, qui n'est point sur cette route, et se trouve beaucoup sur la gauche.

Mais M. l'abbé de Chaupy a réuni [5] de nouvelles preuves qui établissent l'identité de l'ancien *Foruli* et de la moderne Civita-Tomassa : seulement il observe que peut-être originairement, *Foruli* avoit été située sur une hauteur escarpée, et que, par la suite, les habitans se seront transportés un peu au-dessous, dans la position plus commode de Civita-Tomassa.

‹3› Éclaircissemens, n.° XXX.

‹4› *Voyez* l'histoire Romaine, de l'année 4 à l'année 10 de Rome, 750-744 avant l'ère Chrétienne [6].

‹5› *Voyez* encore l'histoire Romaine, de l'année 39 à l'année 81 de Rome, 715-673 avant l'ère Chrétienne [7].

‹6› *Trebura* s'appelle aujourd'hui, selon Cluvier, Monte-Leone; et, suivant Holsténius, Monte-Lione della Sabina. *Voyez* les Éclaircissemens, n.° XXXI.

‹7› ERETUM, *&c.* Cluvier [8] plaçoit l'ancien *Eretum* à Monte-Rotondo, à 12 ou 13 milles (Holsténius [9] dit 15 milles) de Rome. M. d'Anville [10] montre qu'*Eretum* devoit être [11] à environ 18 milles de Rome; et M. l'abbé de Chaupy [12] place cette ancienne ville dans la position de Rimane, sur les bords du Tibre comme sur la *Via Salaria.*

---

[1] *Déc. de la mais. de camp. d'Horace*, part. 3, §. 45, tom. III, pag. 100. = [2] *Salvat. Masson. Dialog. dell' orig. di Aquila*, pag. 23. — It. *Bernard. Cirilli, Annal. della citt. d'Aquila*, pag. 3. = [3] *Heyn. ad Virg. Æneïd.* lib. VII, excurs. 8, in vers. 706 et seq. tom. III, pag. 577. = [4] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 9, pag. 691, lin. 12. = [5] *Capm. de Chaupy, Op. cit.* part. 3, §. 59, tom. III, pag. 124. = [6] *Steph. Vinc. Pigh. Annal. Rom.* lib. I, tom. I, pag. 23 et 24. = [7] *Id. ibid.* pag. 28-36. = [8] *Loc. cit.* pag. 667, lin. 5 et seq. = [9] *Holst.* pag. 104 et 105. = [10] *D'Anville, Mèm. sur l'étendue de l'anc. Rome*, Acad. des Inscrip. et Belles-Lettres, vol. XXX, pag. 230. = [11] *Dion. Halic. Ant. Rom.* lib. XI, §. 3, edit. Reisk. tom. IV, pag. 2163, lin. 1. = [12] *Loco cit.* §. 41, pag. 85 et 93.

Page 228. paroissent avoir toujours été des bourgs plutôt que des villes.

Toute la Sabine est singulièrement fertile en oliviers et en vignes. Elle produit aussi beaucoup de glands. Elle nourrit très-bien toute espèce de bétail ; et l'on vante principalement les mulets du territoire de *Reate* [a]. Au reste, on peut dire qu'en général l'Italie abonde en productions de la terre et en bestiaux; c'est seulement pour telles ou telles espèces ‹1› que telle ou telle partie de ce vaste pays l'emporte sur une autre.

Les *Sabini* sont d'une race très-ancienne et autochthone *: c'est d'eux que descendent les *Picentini* et les *Samnitæ;* comme de ces derniers descendent les *Leucani,* et de ceux-ci les *Bretii.* Au nombre des preuves de l'antiquité de leur origine, on peut mettre le courage et les autres vertus qui les ont distingués jusqu'à ce jour. Suivant l'historien Fabius *, Rome n'a connu la richesse qu'après les avoir soumis.

C'est au travers de leur pays que passe la *Via Salaria,* grande route assez courte [b]. A la *Via Salaria*, près d'*Eretum* *, bourg situé sur le Tibre, se réunit la *Via Nomentana,* qui part, comme l'autre, de la porte Colline.

[a] Varr. de R. rust. lib. II, cap. I et 8. — It. Plin. lib. VIII, §. 43, tom. I, pag. 469, lin. 3.

* C'est-à-dire, *née dans le pays même;* en latin, *indigena.*

* Il florissoit vers l'an 538 de Rome, 216 ans avant l'ère Chrétienne.

[b] *Voyez* Giov. Marangoni, Mem. sagr. et civ. dell' ant. città di Novana, &c. 1743.

* Le texte ajoute, *bourg de la Sabine.* Voyez ci-dessus, *pag. 181*, note 7.

‹1› *Pour telles ou telles espèces &c.* Nous lisons, comme notre manuscrit 1393 le porte distinctement, ἄλλα δ' εἴδη, au lieu de ἄλλα δ' ἤδη.

CHAPITRE VII.

Description du Latium. — *Antiquités de ce pays.* — *Ses premières limites.* — *Ses villes maritimes.* — *Ses villes méditerranées.* — *Villes du* Latium *situées sur la* Via Latina ; — *sur la* Via Valeria ; — *sur la* Via Appia.

Après la Sabine, vient le *Latium* actuel, lequel comprend la ville de Rome, et beaucoup de lieux qui ne faisoient point partie de l'ancien *Latium;* car, au temps de la fondation de Rome, les *Æqui* <1>, les *Volsci,* les *Hernici,* les *Aborigines* (je parle <2> des *Aborigines* voisins de cette ville), les *Rutuli* de l'ancienne *Ardea* *, ainsi que d'autres peuples plus ou moins considérables, formoient autour des Romains autant d'États séparés, dont quelques-uns, composés uniquement de bourgs, étoient autonomes *, et n'appartenoient à aucun corps de nation.

PAGE 228.

§. I.er Description du Latium.

*Ardea. *Voyez* ci-dessous, *pag. 185.*

PAGE 229.

* C'est-à-dire, *se gouvernant par leurs propres lois.*

Suivant la tradition commune, Ænée, ayant abordé avec son père Anchise et son fils *Ascanius* <3> aux champs de *Laurentum,*

§. II. Antiquités du Latium.

<1> *Les Æqui, &c.* Nous lisons Αἴκουοι, comme le texte Grec, un peu plus bas [1], le porte formellement.

<2> *Je parle &c.* Strabon fait cette distinction, parce que l'on connoissoit des *Aborigines* fixés dans d'autres cantons de l'Italie [2].

Personne n'ignore combien le desir de déterminer l'étymologie de cette dénomination a fait éclore de dissertations et causé de disputes littéraires. Nous ne dissimulons pas que le P. Bardetti, dont, sur d'autres points, nous sommes loin d'approuver les idées et les raisonnemens, nous paroît avoir discouru assez sensément sur cet objet [3]. On peut voir aussi le résumé que présente M. Heyne [4].

<3> Observons combien les traditions citées ici par notre géographe, diffèrent de la plupart de celles que d'autres écrivains Grecs et Latins ont rapportées. Suivant les auteurs que Strabon avoit en vue,

1.° Anchise vivoit encore lorsqu'Ænée aborda en Italie;

2.° Ænée avoit débarqué, sinon à *Lau-*

[1] *Voyez* ci-dessous, pag. 190. = [2] *Dionys. Halicarn. Antiq. Roman.* lib. I, §. 9, edit. Reisk. tom. I, pag. 24 et seq. — It. *Macrob. Saturn.* lib. I, cap. 7. — It. *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 1, pag. 788, lin. 40. = [3] *Bardetti, De' pr. abitat. dell' Ital.* part. sec. cap. 11, art. 1, pag. 358 et seq. = [4] *Heyn. De fabular. religionumque Græcor. ab Etruscâ arte frequentatar. caussis, &c.* Acad. Gotting. nov. comm. tom. III, pag. 35 et seq.

PAGE 228.
* C'est-à-dire, *de l'endroit où, par la suite, fut bâtie Ostia.*

près d'*Ostia* * et des bords du Tibre ‹1›, fonda une ville à environ 24 stades de la mer ‹2›. Bientôt *Latinus*, roi de ces

rentum même, du moins dans le territoire de cette ancienne cité;

3.° C'étoit là qu'immédiatement après son débarquement, Ænée avoit bâti une ville, différente de *Lavinium*, et qui étoit située à environ 24 stades [ou 3 milles] de la mer;

4.° Ce ne fut pas Ænée, ce fut son beau-père *Latinus* qui fonda *Lavinium*.

Ce passage est donc fort remarquable. Strabon avoit-il en effet des Mémoires que nous n'avons plus ! ou devons-nous croire qu'il a pu confondre toutes les particularités qui se lisent ailleurs !

— *Voyez* la note 5, *pag. 110* du premier volume. G.

‹1› *Aux champs de LAURENTUM, &c.* Cluvier [1] cherche à réfuter ceux qui placent l'ancien *Laurentum* dans la position de S. Lorenzo. Mais nous ne voyons pas qu'il établisse d'une manière nette, quelle étoit, selon lui, la situation de cette antique cité : seulement il réunit tous les motifs qui pourroient nous porter à croire qu'elle étoit, par rapport à Rome, en-deçà du petit fleuve appelé par Virgile et par Pline, *Numicius*, dont le cours aujourd'hui n'est plus reconnoissable [2], mais dont la source doit avoir été voisine de Pratica. On est aussi tenté de croire qu'Holsténius [3] n'avoit pas d'idée bien arrêtée sur ce point de topographie. Après avoir d'abord adopté les mesures itinéraires d'après lesquelles la position de l'ancien *Laurentum* auroit répondu à celle de S. Lorenzo, il paroît ensuite [4] énoncer que *Laurentum* doit avoir été situé, au 12.e mille, dans la position ou du moins tout près de Castel-Romano, lieu vers lequel se dirigeoit la *Via Laurentina*, au travers du bois appelé aujourd'hui Campo-Selvo. Nous disons qu'Holsténius paroît énoncer cela, parce que nous ne sommes pas certains d'avoir bien compris sa pensée.

Fabretti [5] jugeoit que le vrai site de *Laurentum* devoit se chercher à Paterno, ou Torre di Paterno.

Cette dernière opinion est celle que Volpi a suivie [6].

Au reste, il n'est peut-être pas inutile d'observer qu'ici le manuscrit de Médicis [7] porte εἰς Λαῦρον Λαύρεντον, *à Laurum Laurentum.* L'un des manuscrits du Vatican collationnés par M. de Siebenkees, et les *EXCERPTA* de Gemistus Pletho, portent simplement εἰς Λαῦρον, *à Laurum.* Dans nos manuscrits 1393, 1394, 1398, 1408, on lit εἰς Λαῦρον τῆς πλησίον κ. τ. λ.

‹2› *Fonda une ville à environ 24 stades de la mer.* Nous avons dû rendre fidèlement le texte, qui, dans tous nos manuscrits, comme dans les éditions, porte, μικρὸν ὑπὲρ τῆς θαλάττης, ὅσον ἐν τέτταρσι καὶ εἴκοσι σταδίοις, κτίσαι πόλιν; leçon suivant laquelle Strabon semble énoncer d'une manière positive que le premier établissement fait par Ænée, fut placé à 24 stades de la mer. Ni l'ancien interprète Latin, ni le traducteur Italien, n'ont point entendu ce passage autrement. Toutefois nous pensons qu'il y a ici quelque erreur, et qu'il faudroit lire *4 stades*, au lieu de *24 stades.* En effet, l'établissement qu'ici notre géographe vouloit désigner, devoit être celui dont Virgile [8] et Denys d'Halicarnasse [9], ainsi que d'autres auteurs [10], nous parlent; celui qui précéda la construction de *Lavinium*, et qui

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 3, pag. 882, lin. 41 et seq. = [2] *Volp. Lat. vet. et prof.* lib. IX, cap. 5, tom. V, pag. 217 et seq. — *Id. ibid.* lib. X, cap. 5, tom. VI, pag. 81 et seq. = [3] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 172. = [4] *Id. ibid.* pag. 173. = [5] *Fabrett. Inscript.* cap. 10, pag. 752 et seq. = [6] *Volp. Lat. vet. et prof.* lib. X, cap. 1, tom. VI, pag. 31. = [7] *Heyn. ad Virgil. Æneïd.* lib. VII, excurs. 3, tom. III, pag. 529. = [8] *Virgil. Æneïd.* lib. VII, vers. 157. — *Id. ibid.* lib. IX, vers. 8, 38, 468. = [9] *Dionys. Halicarn. Antiq. Roman.* lib. I, §. 53, edit. Reisk. tom. I, pag. 136, lin. 2. = [10] *Tit. Liv.* lib. I, cap. 1, §. 4.

Aborigines

Aborigines ⟨1⟩ qui habitoient le lieu qu'occupe aujourd'hui la ville de Rome, fut dans le cas d'emprunter le secours d'Ænée et des Troyens contre ses voisins, les *Rutuli*, possesseurs d'*Ardea* (place située à 160 stades ⟨2⟩ de Rome); et ayant cette fois remporté la victoire, il bâtit tout près de là une ville * à laquelle il donna le nom de sa fille *Lavinia* ⟨3⟩. Mais les *Rutuli* ayant de nouveau tenté le sort d'un combat, où *Latinus* périt, Ænée, demeuré vainqueur, remplaça ce prince sur le trône, et appela tous ses sujets du nom de *Latini*. Après la mort d'Ænée et celle d'Anchise, *Ascanius* fonda la ville d'*Alba* ⟨4⟩, sur le mont *Albanus**, situé à la

PAGE 229.

*Lavinium. *Voyez* la note 3.

* Monte-Albano.

fut appelé *Troja-Nova*, ou *Troja* : or Denys d'Halicarnasse dit formellement que ce lieu étoit à 4 stades de la mer. Si l'on n'approuve point cette conjecture, il faudra supposer que les mots, ὅσον ἐν τέτλαρσι καὶ εἴκοσι σαδίοις, se rapportent à *Laurentum*, non à l'établissement formé par Ænée. Quoique cette dernière idée ait été, ce semble, adoptée par Heyne [1], nous aurions peine à l'embrasser; comment Strabon pourroit-il avoir énoncé que *Laurentum* étoit situé à 24 stades de la mer!

⟨1⟩ *Bientôt* LATINUS, *&c.* L'expression de Strabon nous paroît singulière : ἐπελθόντα δὲ [φασὶ] Λατῖνον.... συμμάχοις χρήσασθαι. κ. τ. λ. littéralement : *[On dit que] Latinus..... survenant, se servit du secours &c.*

⟨2⟩ Strabon comptant ici 160 stades entre les villes de Rome et d'*Ardea*, l'on a souvent cru devoir évaluer à 20 milles la distance qui les sépare. Cependant, comme M. d'Anville l'observe [2], notre auteur place [3], et avec toute raison, *Ardea* à la même distance de Rome que le *Mons Albanus* [Monte-Cavo], sur le penchant duquel avoit été bâtie *Alba-Longa* [aujourd'hui Palazzolo]. Or cette dernière distance n'est que de 16 milles. *Ardea* n'a donc pu être située qu'à 16 milles de Rome; et ceci deviendra une nouvelle preuve que, dans tout ce qui concerne les environs de la capitale, Strabon comptoit 10 stades pour 1 mille.

⟨3⟩ Nous avons déjà fait remarquer la singularité de ce récit de notre géographe, qui attribue la fondation de *Lavinium*, non pas à Ænée, mais à *Latinus*.

Au surplus, la position précise de l'ancien *Lavinium* n'est peut-être pas encore bien déterminée. Cluvier [4] le plaçoit dans l'endroit où se voit aujourd'hui l'église de S.ta Petronella, sur la colline d'où sort le ruisseau qui représente l'ancien *Numicius* ou *Numicus*, et qui, à 3 milles de là, se jette dans la mer. Holsténius [5] vouloit que la situation de *Lavinium* répondît précisément à celle de Monte-Levano, à 1 mille ½ de Patrica *ou* Pratica. M. d'Anville [6] penche pour l'opinion de ceux [7] qui croient que *Lavinium* occupoit l'emplacement même de Pratica.

⟨4⟩ Cluvier [8] plaçoit l'ancienne *Alba* sur la rive orientale du lac d'Albano [apparemment à l'endroit où est Palazzuolo].

Holsténius veut qu'*Alba* ait été située sur

[1] *Heyn. ad Virgil. Æneïd.* lib. VII, excurs. 5, tom. III, pag. 531. = [2] *D'Anville, Sur l'ét. de l'anc. Rome*, Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, vol. XXX, *Mém.* pag. 218. = [3] *Voyez* un peu plus bas. = [4] *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 3, pag. 894, lin. 42. — *Id. ibid.* pag. 897, lin. 32. = [5] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 175. = [6] *D'Anville, Géogr. anc.* tom. I, pag. 200. = [7] *Volp. Lat. vet. et prof.* lib. X, cap. 1, tom. VI, pag. 27 et seq. = [8] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 3, pag. 902, lin. 35.

PAGE 229. même distance de Rome qu'*Ardea* <1>, et où les Romains, unis avec les *Latini*, offrent des sacrifices périodiques. Tous les magistrats assistent à ces sacrifices ; et, pour commander dans la ville durant la solennité, l'on nomme quelque jeune patricien<2>.

C'est quatre cents ans plus tard <3> que l'on place dans l'histoire ces faits, les uns purement mythologiques, les autres plus vraisemblables, qui concernent Amulius <4> et son frère Numitor. Les deux princes, nous dit-on, descendant d'*Ascanius* et succédant à leurs ancêtres, devoient posséder conjointement le royaume d'*Alba*, qui s'étendoit * jusqu'au Tibre ; mais le plus jeune, Amulius, ayant chassé son aîné, régna seul. Numitor avoit un fils et une fille. Amulius assassina le fils dans une chasse ; et pour que la fille (*Rhea Sylvia*) ne laissât point de postérité, il la fit prêtresse de Vesta, ce qui lui imposoit la loi de garder sa virginité. Par la suite, s'étant aperçu qu'elle étoit enceinte, et ayant souffert qu'elle fît ses couches, qui furent de deux jumeaux, il se contenta, par complaisance pour Numitor, de la renfermer, au lieu de la condamner à la mort ; et, selon un certain usage du pays, il

* Du côté de l'ouest.

la rive méridionale qui se prolonge au-dessus de Castel-Gandolfo, et dans la position de Villa-Domitiana [1]. M. l'abbé de Chaupy [2] pense qu'*Alba* étoit plus reculée vers l'orient du mont Albano, et à 3 milles du temple de Jupiter *Latialis*.

<1> « Cela est juste (nous dit Cluvier [3]), si » on veut l'entendre du sommet du mont » *Albanus*, d'où, jusqu'à Rome, on doit » compter 20 milles [ou 160 stades]. » Mais Cluvier se trompoit : la ville d'*Alba* étoit située au pied de la montagne. *Voyez* ci-dessus, à la *page 185*, la note 2.

<2> *Et, pour commander &c.* Il s'agit là des *FÉRIES LATINES*, dont les rites sont bien connus. Mais M. Siebenkees pensoit que tout le passage relatif à ces *FÉRIES* pourroit être une pure interpolation, une glose qui, de la marge, auroit passé dans le texte. Ce qui est certain, c'est que, dans notre beau manuscrit 1394, la dernière partie du passage, *et, pour commander &c.*, se trouve supprimée.

<3> Vers l'an 795 avant l'ère Chrétienne : mais Strabon auroit dû dire seulement 300 ans ; *voyez* Virgile [4].

<4> *Amulius &c.* Dans la plupart des manuscrits, comme dans les *EXCERPTA* de Gemistus Pletho et dans l'*Epitome*, ce nom se trouve écrit Ἀμώλιος, ou Ἀμώλλιος, orthographe qui donneroit, en latin, *Amôlius* ou *Amollius* : mais notre manuscrit 1393, qui porte distinctement Ἀμούλιος, nous autorise assez à écrire *Amulius*.

[1] *Holst. Adnot. in Ital. ant.* pag. 176. = [2] *Op. cit.* part. 2, §. 52, tom. II, pag. 114. = [3] *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 5, pag. 974, lin. 41. = [4] *Virgil. Æneïd.* lib. VI, vers. 270.

PAGE 229.

fit exposer les enfans sur le bord du Tibre. La tradition mythologique veut que leur père ait été le dieu Mars; qu'une fois exposés, on les ait vus allaités par une louve; que Faustulus, l'un des pâtres* de ce canton (c'étoit sans doute quelque personnage riche, et sujet d'Amulius), les ait enlevés pour en prendre soin, et les ait nommés, l'un Romulùs, l'autre Remus. Devenus hommes, ils attaquèrent Amulius et ses fils, les tuèrent, et rendirent le royaume d'*Alba* à Numitor. Puis, retournant à l'endroit où ils avoient été nourris*, ils y fondèrent Rome, mais dans une position marquée par la nécessité, plutôt que choisie de préférence; puisque l'emplacement de cette ville n'étoit ni fortifié par la nature, ni assez vaste pour une cité de quelque importance. Il ne leur fournissoit point non plus des habitans pour en augmenter la population; car ceux des cantons d'alentour, quoique touchant aux murs de la nouvelle colonie, ne contractèrent avec elle aucune alliance, de même qu'ils n'avoient presque rien de commun avec les Albains. Tels étoient les habitans de *Collatia* ⟨1⟩, d'*Antemnæ* ⟨2⟩, de *Fidenæ**, de *Labinum* ⟨3⟩ et autres lieux, tous formant alors autant de

PAGE 230.

* Le texte dit, *des porchers*, τῶν συφορϐῶν.

* Littéralement, *à leur maison*, οἴκαδε.

* *Voyez* ci-dessus, pag. 226 du texte Grec, 171 de la version Française, note 5.

⟨1⟩ *Collatia.* Comme Strabon semble ici comprendre cette ville parmi celles qui n'étoient qu'à 30 ou 40 stades [c'est-à-dire à 4 ou 5 milles] de Rome, Cluvier a cru [1] pouvoir la placer vers le 5.e mille, entre la *Via Prænestina* et la rive gauche de l'*Anio* [le Teverone], vers l'endroit où la Marana (qui fait partie de l'ancienne *Aqua-Crabra*) se jette dans ce fleuve : mais Holsténius [2] reculoit *Collatia* jusqu'au 11.e mille, et au-delà du confluent de l'Osa et du Teverone.

M. l'abbé de Chaupy [3] place *Collatia* dans la position du lieu nommé aujourd'hui Corcollo.

⟨2⟩ *Antemnæ*, située, selon Cluvier [4], entre le 3.e et le 4.e mille, près de la rive gauche de l'*Anio* [le Teverone], entre la *Via Nomentana* et la *Via Tiburtina*. Suivant M. l'abbé de Chaupy [5], c'est de l'ancienne *Antemnæ* qu'il reste encore aujourd'hui des vestiges, vers le confluent du Teverone et d'un ruisseau qui vient des environs de Monticelli, après Ponte-Mammolo.

⟨3⟩ *Labinum.* Le texte porte en effet Λαϐῖνον. Il paroît que c'est une leçon corrompue. Le rédacteur de l'*Epitome* paroît avoir lu Λαϐικὸν, *Labicum* ou *Lavicum*. Notre manuscrit 1394 porte Λαουΐνον; et l'ancien interprète Latin, le traducteur Italien, Xylander, ont lu Λαουίνιον, *Lavinium*. Casaubon a pensé qu'il falloit lire Λαϐικοὶ, *Labici*. Mais Cluvier [6] observe que *Labicum* et *Lavinium*

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 9, pag. 663, lin. 10. = [2] *Holsten. Adn. in Ital. ant.* pag. 102 et 103. = [3] *Op. cit.* part. 3, §. 31, tom. III, pag. 55. = [4] *Loc. cit.* pag. 664, lin. 26. = [5] *Op. cit.* §. 65, tom. III, pag. 137. = [6] *Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 8, pag. 650, lin. 51; et cap. 9, pag. 665, lin. 9.

Page 230. petites cités, mais aujourd'hui simples bourgs, possédés par des particuliers ⟨1⟩, et tous situés à 30 ou 40 stades de Rome *. En effet, entre la cinquième et la sixième de ces pierres qui marquent les milles à partir de Rome, on rencontre un lieu, désigné par la dénomination de Festi, lequel passe pour avoir été originairement la limite du territoire des Romains ⟨2⟩; et c'est là, de même qu'en plusieurs autres endroits où se trouvoient également, à ce que l'on croit, les bornes de ce territoire, que [chaque année] les gardiens des archives sacrées vont offrir, en un seul et même jour, les sacrifices dits *Abarunia* ⟨3⟩.

* Le texte ajoute, " *ou très-peu plus*, " μικρῷ πλειόνων.

On prétend qu'à l'occasion même de la première fondation de Rome, il s'éleva une contestation dont Remus fut la victime.

étoient situés l'un et l'autre à environ 18 milles, c'est-à-dire à 144 [sinon même 180] stades de Rome, et que Strabon parle ici de lieux situés seulement à 30 ou 40 stades de cette capitale. En conséquence, il suppose que la véritable leçon pourroit être καὶ Καινῖνον ou Καινίνη. Selon lui, il s'agit ici de *Cænina*, petite ville mentionnée plus d'une fois dans l'histoire des premiers temps de Rome, et qu'Holsténius plaçoit [1] dans la position du lieu dit S. Angelo, ou Monticelli.

Quant à *Lavicum* [ou *Lavici*], Strabon en parlera dans un autre endroit [2].

⟨1⟩ *Possédés par des particuliers, &c.* Nous lisons avec Casaubon, suivi par M. Siebenkees, et comme les *Excerpta* de Gemistus Pletho le portent, κτήσεις, au lieu de κτίσεις, ἰδιωτῶν. Cette dernière leçon signifieroit, *fondations de particuliers.*

⟨2⟩ *En effet, &c.* Nous traduisons fidèlement. Le texte, dans tous les manuscrits comme dans toutes les éditions, porte : Μεταξὺ γὰρ τοῦ πέμπτου καὶ τοῦ ἕκτου λίθου τῶν τὰ μίλια διασημαινόντων ΤΗ͂Σ Ῥώμης καλεῖται τόπος ΦΗ͂ΣΤΟΙ. Mais nous croyons que, dans ce passage, il manque quelque chose. D'abord, il faudroit, ce semble, lire ἈΠῸ ΤΗ͂Σ Ῥώμης. Ensuite, on devroit trouver ici le nom de la grande route sur laquelle se rencontroit le lieu particulier dont Strabon prétendoit parler, et qu'il dit avoir été appelé Φῆστοι, *Festi.* Autrement, il faudroit donc regarder la phrase Grecque comme susceptible de signifier que, *sur toutes les grandes routes, entre le 5.ᵉ et le 6.ᵉ mille, à partir de Rome, il y avoit un lieu marqué du nom de Festi.* Or, non-seulement la syntaxe ne permet guère une pareille interprétation, mais ce qui suit paroît l'exclure : ἐνταῦθα τε καὶ ἐν ἄλλοις τόποις πλείοσιν, *là et en plusieurs autres lieux.* D'après cette seconde phrase, il devient évident que l'auteur, dans la première, ne doit avoir voulu parler que d'un seul lieu.

Au surplus, on voit bien qu'il s'agit ici de ces endroits déterminés par l'ancien usage, où s'offroient les sacrifices connus dans l'antiquité Romaine sous la dénomination d'*ambarvalia* ou d'*amburbia* (voyez la note suivante). Mais notre auteur est le seul, à ce qu'il nous semble, qui ait fait mention d'aucun lieu de la Campagne de Rome qui portât ou le nom propre de *Festus*, ou le nom appellatif de *locus Festi.*

⟨3⟩ Éclaircissemens, n.° XXXII.

[1] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 103. = [2] *Voyez* ci-dessous, pag. 214.

La ville une fois bâtie, Romulus, pour y attirer de toutes parts des habitans, y ouvrit aux malfaiteurs un asyle, dans un bocage situé entre la citadelle et le Capitole ‹1›, et reçut pour citoyens tous ceux des villes voisines qui se réfugioient en cet endroit. N'ayant point de femmes à leur donner, il annonça des courses de chevaux en l'honneur de Neptune, espèce de jeux qui se célèbrent encore aujourd'hui. Quantité de spectateurs accoururent de tout côté, particulièrement de la Sabine ‹2›; et Romulus ordonna à ceux de ces Romains qui desiroient se marier, d'enlever les jeunes filles venues à la fête. Titus Tatius, roi des *Cyrites**, ayant voulu venger par les armes cette violence, la paix se fit à condition que son royaume s'uniroit avec celui de Romulus, et que les deux princes partageroient l'autorité suprême. Mais T. Tatius ayant été assassiné * dans *Lavinium*, Romulus, du consentement même des *Cyrites* ‹3›, régna seul; et, après sa mort, tout son peuple déféra, de plein gré, le sceptre à Numa Pompilius, originairement sujet de T. Tatius. PAGE 230.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 181.*

* Littéralement, *tué par ruse*, *δολοφονήθεντος.*

Telle est, sur la fondation de Rome, la tradition la plus généralement reçue.

Il en est une autre plus ancienne, et mythologique, portant

‹1› *Entre la citadelle &c.* *μεταξὺ* ΤΗ͂Σ ἌΚΡΑΣ. Par cette dénomination, *τῆς ἄκρας*, notre géographe, ou plutôt Denys d'Halicarnasse [1], dont il semble, dans ce passage, emprunter les propres expressions, vouloit apparemment désigner le mont *Palatinus.* Disons toutefois que, dans la topographie de l'ancienne Rome, les commentateurs ne sont pas absolument d'accord sur le local affecté par Romulus à l'asyle dont il est ici question. Ridolf. Venuti paroît avoir pensé que l'*asylum* étoit situé sur le Capitole même [2]: « Nel Campidoglio, dopo che Romolo ebbe » fabricata sul Palatino la sua Roma quadrata, tra le due sommità del monte, e i » due querceti, che erano i lati nella sua » estremità, vi fece ASILO. »

‹2› *Quantité de spectateurs &c.* Nous lisons avec l'ancien interprète Latin, avec Casaubon, suivi par MM. de Bréquigny et Siebenkees, et comme le portent distinctement les *EXCERPTA* tant de Planude que de Gemistus Pletho, *συνελθόντων δὲ πολλῶν, πλείστων δὲ Σαβίνων.*

‹3› *Du consentement même des CYRITES.* Nous lisons, *ἑκόντων τῶν Κυρίτων*, au lieu de *ἑκὼν τῶν Κυρίτων.* Quant au nom de *Cyrites*, voyez ci-dessus, *pag. 181.*

[1] *Dionys. Halic. Ant. Rom.* lib. II, §. 15, edit. Reisk. tom. I, pag. 267, lin. 10 et seq. = [2] *Acc. suc. descr. top. dell' ant. di Rom.* part. 1, cap. 3, pag. 64.

PAGE 230. que les Romains sont une colonie d'Arcadiens amenés par Évandre. Suivant cette seconde tradition, Hercule, lorsqu'il remmena [d'Ibérie*] les bœufs de Géryon, vint loger chez Évandre. Celui-ci, ayant appris de sa mère *Nicostraté,* habile à lire dans l'avenir, que, par les lois du destin, Hercule, après la confection de ses travaux<1>, devoit être mis au rang des dieux, révéla ce secret à son hôte : il lui consacra d'avance un bois, et lui offrit le sacrifice, conforme aux rites des Grecs, que, même encore à cette heure, les Romains lui offrent tous les ans; sacrifice qui, au jugement de l'historien Cæcilius <2>, prouve que Rome est une colonie Grecque, laquelle conserve pour le culte de cette divinité les rites de sa mère-patrie. La mère d'Évandre a pareillement son culte chez les Romains; ils croient que c'étoit une nymphe, et ils l'honorent sous le nom de *Carmentis.*

* D'Espagne.

§. III. Premières limites du Latium.

AINSI donc, originairement les *Latini* n'étoient pas nombreux, et, pour la plupart, ne furent point assujettis aux Romains; ce fut PAGE 231. par la suite que, frappés du mérite de Romulus et des rois ses successeurs, ils se soumirent tous à ces princes. Mais les *Æqui*<3>,

<1> *Après la confection de ses travaux, &c.* Nous lisons, comme notre manuscrit 1393 le porte distinctement, πλέσαντι, au lieu de πελευτήσαντι.

<2> *De l'historien Cæcilius.* Littéralement, *Cecilius, l'historien des Romains,* Κεκίλιος [manuscrit 1394, Κεκύλιος] ὁ τῶν Ῥωμαίων συγγραφεύς. Nous lisons avec G. J. Vossius [1], Καικίλιος, *Cæcilius.* Il s'agit du rhéteur Cæcilius, né à *Calacta* en Sicile, que l'on a mal-à-propos confondu quelquefois avec l'historien Latin, L. Cælius Antipater [2]. Nous en parlerons ailleurs plus en détail.

<3> *Æqui, &c.* Ces peuples, dont le nom Grec, dans le texte de Strabon, se trouve écrit, tantôt Αἶκοι, *Æci,* tantôt Αἴκυοι, *Æqui,* se trouvent aussi nommés par des auteurs Latins, *Æcani, Æquicolani, Æquicoli, Æquiculi.* Placés entre les *Sabini,* les *Marsi,* les *Hernici* et les *Latini,* on leur attribuoit jusqu'à quarante-une places, dont plusieurs sont tellement détruites, qu'il n'en reste plus aujourd'hui de vestiges, mais dont quelques-unes paroissent avoir occupé l'emplacement des lieux qu'aujourd'hui les Italiens appellent Vicovaro [3], Rocca-Priora [4], Monte-Fortino, Poli, Civita-Carentia, Cantalupo, Subiaco, Trevi, &c.

[1] *Ger. Joan. Voss. De Hist. Lat.* lib. I, cap. 8, pag. 11, col. 1. = [2] Vid. *Ant. Mongitor. Bibl. Sic.* part. 1, pag. 118. = [3] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 16, pag. 775, lin. 27, *ex Tito Livio*, lib. III, §. 23 et seq. = [4] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 162.

les *Volsci*, les *Hernici*, et, avant eux, les *Rutuli*, les *Aborigines*, comme aussi les *Rhœci*, avec quelques-uns des *Argyrusci* et des *Preferni* ‹1›, ayant été subjugués, tout leur pays fut compris sous le nom de *Latium*. Aux *Volsci* appartenoient, et la plaine Pomentine limitrophe de l'ancien *Latium*, et la ville d'*Apiola* ‹2› que Tarquinius Priscus fit démolir de fond en comble. Les *Æqui* confinoient pareillement à l'état Romain, et sur-tout au territoire des *Cyrites* : le même Tarquinius Priscus dévasta leurs cités. Son fils s'empara * de *Suessa*, capitale des *Volsci* ‹3›. Les *Hernici*

PAGE 231.

* L'an 224 de Rome, 520 ans avant l'ère Chrétienne.

‹1› Les *Volsci*, les *Hernici*, les *Rutuli*, les *Aborigines*, sont des peuples trop connus, ou du moins dont les critiques modernes ont trop parlé, pour que nous devions nous étendre sur ce qui les concerne. Quant aux *Rhœci* et aux *Argyrusci*, Ῥαικῶν, καὶ Ἀργυρούσκων, notre auteur est peut-être le seul qui les ait nommés; et nous sommes surpris que Cluvier n'ait fait aucune attention à ce passage. Suivant Ortélius [1], Sylburge devroit en avoir dit quelque chose dans ses notes sur Denys d'Halicarnasse; mais nous sommes forcés d'avouer que nous n'avons pu retrouver l'endroit qu'Ortélius indique.

Strabon ajoute à ces noms celui des *Preferni*, καὶ Πρεφέρνων. Si cette leçon, ou celle de Προφέρνων, que présente notre manuscrit 1394, n'est point corrompue, ce sera encore un peuple dont notre géographe seul aura parlé. Mais peut-être faudroit-il lire Πριβερνάτων; car tout semble annoncer qu'il s'agit ici des habitans de *Privernum*, Πρίβερνον [aujourd'hui Piperno], dont Strabon citera le nom dans la suite [2]. Suivant Étienne de Byzance, la véritable orthographe de ce nom seroit Πριουερνάται; en latin, *Privernatæ*.

‹2› *Aux Volsci appartenoient, &c.* Le texte porte, ἦν δὲ τῶν Οὐολσκων τῶν Πωμετίων ἔντιμον πεδίον ὅμορον τοῖς Λατίνοις : ce qui, littéralement, signifieroit, *aux* VOLSCI, *je veux dire les* VOLSCI *Pométiens, appartenoit une plaine considérable, limitrophe des* LATINI. Mais nous lisons avec Gemistus Pletho, et comme le manuscrit de Strozzi le porte, ἦν γὰρ τῶν Οὐόλσκων τὸ Πωμεντῖνον πεδίον, ὅμορον τοῖς Λατίνοις. Notre manuscrit 1394 semble bien autoriser aussi cette leçon; car il porte, ἦν γὰρ τῶν Οὐόλσκων καὶ τὸ πων ἔντιμον πεδίον κ. τ. λ.; et le manuscrit 1408 y ramène pareillement, lorsqu'il offre ἦν δὲ τῶν Οὐόλσκων ὁ τόπος ἔντιμον πεδίον.

A l'égard d'*Apiola*, qui fut détruite par Tarquinius Priscus, 604 ans avant l'ère Chrétienne [3], quelques auteurs la placent au bas de la colline dite des Trèbes *[Trebarum]*, près de l'ancien *Privernum* [aujourd'hui Piperno]. Mais d'autres [4] croient devoir plutôt placer *Apiola* dans l'un de ces trois quartiers que l'on appelle Palazzo.

‹3› *De* SUESSA, *capitale des* VOLSCI. Il s'agit ici de *Suessa*, surnommée *Pometia*, pour la distinguer d'une autre *Suessa* dite *Aurunca*. La position de *Suessa Pometia* n'est pas facile à déterminer. Cluvier semble d'abord [5] la placer, non sur la hauteur, mais dans la plaine même des marais Pontins; puis ailleurs il dit [6] qu'évidemment *Suessa*

[1] *Ortel.* v. *Argyrusci* et *Rhæci.* = [2] *Voyez* ci-dessous, pag. 237 du texte Grec. = [3] *Tit.-Liv.* lib. I, §. 152. — It. *Dionys. Halicarn. Antiq. Rom.* lib. III, §. 49, edit. Reisk. tom. I, pag. 543, lin. 10. = [4] *Marcell. Corrad. Vet. Lat. prof.* lib. II, cap. 11, pag. 87. = [5] *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 8, pag. 1023, lin. 51. = [6] *Id. ibid.* pag. 1025, lin. 34.

PAGE 231. habitoient tout proche de *Lavinium*, d'*Alba*, de Rome même ⟨1⟩, d'où les places d'*Aricia* *, de *Tellenæ* ⟨2⟩, d'*Antium* **, n'étoient pas non plus fort éloignées. Les Albains furent d'abord amis des Romains : ils parloient la même langue; ils étoient, comme eux, *Latini* d'origine; et quoique chacun des deux peuples formât un royaume séparé, il n'en existoit pas moins entre eux une communauté, soit de mariages, soit d'actes religieux pour les sacrifices qui se faisoient dans *Alba*, soit d'autres droits civils. Mais bientôt ils se firent la guerre : *Alba* fut détruite entièrement ⟨3⟩, à l'exception du temple [commun à tous les *Latini*]; et les Albains furent déclarés citoyens de Rome. Des autres cités

* La Riccia.
** Capo d'Anzo.

Pometia devoit être voisine de *Cora* [dont le nom n'est point changé] et de *Velitræ* [Velletri]. Marcellin Corradini [1], suivi en cela par Pratilli [2], a cru la reconnoître dans le lieu appelé, au moyen âge, *Metia*, et aujourd'hui Mesa, lieu situé à 50 milles de Rome, sur la gauche de la Via Appia. M. l'abbé de Chaupy croit, et avec raison, cette opinion mal fondée [3]; mais il ne paroît pas avoir cherché à rien établir de plus positif. Strabon, ici, qualifie cette ville de capitale, μητρόπολιν, des *Volsci*; mais, suivant Tite-Live [4], c'étoit plutôt *Antium* qui jouissoit de cette prérogative.

⟨1⟩ *Les HERNICI habitoient tout proche de LAVINIUM, &c.* Soit qu'on veuille, dans ce passage, lire Λανουβίῳ, *Lanubium*, en place de Λαουινίῳ, *Lavinium*, leçon qui sembleroit justifiée par la mention que Strabon fait en même temps des villes d'*Alba* et d'*Aricia*; soit que l'on veuille lire Λαουίκῳ, *Lavicum*, ainsi qu'Holsténius le proposoit [5]; on devra toujours s'étonner de ce que Strabon place les *Hernici* dans le voisinage de Rome [6]. Par la suite, il indiquera avec plus de justesse la situation de leur pays, et les villes qui leur appartenoient, telles qu'*Anagnia* [Anagni], *Capitulum* [dont la situation n'est pas connue], *Ferentinum* [Ferentino], *Alatrium* [Alatri], *Verulum* [Veroli]; et l'on reconnoîtra que lui-même les considéroit comme placés entre les *Latini*, les *Æqui*, les *Marsi* et les *Volsci*.

⟨2⟩ *Tellenæ, &c.* ville dont la position n'est pas déterminée, mais qui doit avoir été située entre l'ancien *Ficana* voisin d'*Ostia*, et *Lanuvium* [7]. Ancus Marcius s'en empara, 636 ans avant l'ère Chrétienne [8].

⟨3⟩ La destruction d'*Alba* [dite la longue, *Alba-Longa*] date de l'an 664 avant l'ère Chrétienne [9]. Le temple dont Strabon veut parler, étoit dédié à Vesta [10]; du moins c'est ce que l'on peut inférer d'un vers de Juvénal [11].

[1] *Marcell. Corrad. Vet. Lat. profan.* lib. II, cap. 8, tom. II, pag. 63 et seq. = [2] *Pratilli, Della Via-Appia*, lib. I, cap. 16, pag. 103 et seq. = [3] *Déc. de la mais. de camp. d'Hor.* part. 3, §. 128, tom. III, pag. 449. = [4] V. *Tit. Liv.* lib. VI, §. 8. = [5] *Holst. Adnot. in Ital. ant.* pag. 189. = [6] *Cluver.* lib. III, cap. 1, pag. 819, lin. 18 — *Id. ibid.* cap. 4, pag. 940, lin. 11. — *Id. ibid.* cap. 5, pag. 980, lin. 54. = [7] *Cluver. loc. cit.* pag. 940, lin. 2. = [8] *Dionys. Halic. Antiq. Roman.* lib. I, §. 16, edit. Reisk. pag. 44, lin. 11. — *Id. ibid.* lib. III, §. 38, pag. 522, lin. 9. — *Id. ibid.* §. 43, pag. 533, lin. 5. — *Id. ibid.* lib. V, §. 61, tom. II, pag. 992, lin. 3 et 4. = [9] *Dionys. Halic. Antiq. Roman.* lib. III, §. 31, edit. Reisk. tom. I, pag. 503, lin. 3. — It. *Tit. Liv.* lib. I, §. 23. = [10] *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 4, pag. 912, lin. 46. = [11] *Juvenal.* satyr. 4, vers. 60.

qui

qui entouroient les Romains <1>, celles qui leur résistèrent, furent successivement ou détruites ou affoiblies ; mais quelques-unes, en s'attachant à eux, s'agrandirent. PAGE 231.

Aujourd'hui, toute la côte, depuis *Ostia* jusqu'à *Sinuessa* *, se trouve comprise dans le *Latium*. Jadis le pays désigné par cette dénomination ne s'étendoit pas, le long de la mer, au-delà du *Circæum* *. Et de même, dans l'intérieur des terres, le *Latium*, anciennement très-limité, s'est par la suite étendu jusqu'à la Campanie, jusqu'au pays des *Samnitæ*, des *Peligni* *, et autres peuples qui occupent les monts Apennins <2>.

* Monte-Dragone.

* Monte-Circello.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 241* du texte Grec.

Le *Latium* offre par-tout un pays excellent, et fécond en tout genre de récolte : seulement y trouve-t-on, dans sa partie maritime, certains endroits marécageux et mal-sains, comme le district des Ardéates, les terres situées entre *Lavinium* et *Antium* jusqu'à la plaine Pomentine <3>, et une portion tant du territoire de *Setia* * que des environs de *Terracina* et du *Circæum* **; peut-

* Sezza.
** Monte-Circello.

<1> *Des autres cités &c.* Nos manuscrits 1393 et 1394 portent, *περιοικίδων*, au lieu de *περιοίκων*.

<2> *Des* PELIGNI, *&c.* Suivant Cluvier [1], Strabon avoit tort d'étendre le *Latium* jusqu'au pays des *Peligni*, ces peuples ayant toujours été séparés du *Latium* par le canton qu'occupoient les *Marsi*. Voyez ci-dessous, *pag. 241* du texte Grec.

<3> *Comme le district &c.* Le grec porte: Οἷα τὰ τῶν Ἀρδεατῶν, καὶ μεταξὺ [manuscrits 1393, 1394, et Médic., καὶ ΤΑ μεταξὺ] Ἀντίου καὶ Λαουινίου [1393, 1394, Λαουΐνου] μέχρι Πωμεντίου [1393, 1394, Πωμεντίνου]. D'après ce texte, Strabon sembleroit placer *Ardea* plus près de Rome que *Lavinium*, et donner cette dernière ville comme intermédiaire entre *Ardea* et *Antium* : cependant, à partir de Rome, en se portant vers *Antium*, on trouvoit *Lavinium* avant *Ardea*. Ne faudroit-il pas substituer ici le nom de *Lanuvium* à celui de *Lavinium* ? Nul auteur ancien ne nous marque, il est vrai, les bornes précises de la plaine *POMENTINE* du côté du couchant; mais, vu la position présumée [2] de la ville *[Suessa-POMETIA]* qui devoit ou donnoit son nom à cette plaine, il pourroit être permis d'en tracer la limite occidentale par une ligne tirée un peu à l'est de *Lanuvium* et d'*Antium*, depuis les montagnes voisines de *Cora* jusqu'au bord de la mer.

Du reste, on peut inférer de ce passage, qu'au temps de Strabon, les marais *POMPTINS* ou *PONTINS* n'occupoient aucune portion de la plaine *POMENTINE* proprement dite. Les cantons qu'il indique comme marécageux, étoient situés, les uns à l'ouest, les autres à l'est et au nord-est de cette plaine, qui, selon ce qu'il dira bientôt [3], ne s'étendoit pas, vers l'orient, au-delà du *Circæum*.

[1] *Cluver.* lib. III, cap. 1, pag. 817, lin. 43. — [2] *Voyez* ci-dessus, pag. 191, note 1. — [3] *Voyez* ci-dessous, pag. 200.

PAGE 231. être y a-t-il aussi des cantons trop montagneux, trop pierreux. Mais encore ces lieux mêmes ne restent pas absolument en friche et sans utilité ; car ils fournissent d'abondans pâturages, du bois, et ces sortes de productions qui croissent parmi les rochers et dans les marais. Le territoire de *Cæcubum* ⟨1⟩, tout marécageux qu'il est, nourrit une vigne qui donne de très-bon vin; je veux dire la vigne *dendritis* ⟨2⟩.

Pour décrire le *Latium*, parlons d'abord de ses villes maritimes.

§. IV.
Latium MARITIME.
*Du côté de l'ouest.

LA première est* *Ostia* ⟨3⟩, qui n'a point de port, à cause des attérissemens que forme le Tibre, grossi par un grand nombre de fleuves. Les bâtimens qui y apportent des marchandises, se tiennent donc à l'ancre ⟨4⟩ assez loin du rivage, et non sans quelque danger. Mais l'intérêt du gain triomphe de tout ; une foule de ces

⟨1⟩ *Le territoire de CÆCUBUM, &c.* Le texte dit simplement, *le Cæcubum*, τὸ Καίκουβον. Strabon, ce nous semble, ne parle du lieu dont il s'agit que comme d'un canton, ainsi qu'on pourra le remarquer dans la suite [1]; et Cluvier [2] conjecture qu'il manque ici le substantif πεδίον ou χωρίον. Véritablement l'on ne voit pas que les auteurs Latins aient fait mention d'aucune ville ou d'aucun bourg appelé proprement *Cæcubum*.

⟨2⟩ *DENDRITIS.* Nous conservons le mot Grec τὴν ΔΕΝΔΡΙΤΙΝ, crainte de tromper peut-être les lecteurs si nous le traduisions par le terme *ARBUSTIVE*, ou par celui de *HAUTAIN*, qu'ont néanmoins adopté tous ceux qui, en dernier lieu, en traitant des vignes, ont rappelé la *dendritis* des Grecs [3]. A bien examiner la manière dont Strabon s'exprime, nous restons incertains s'il n'a point voulu parler d'une espèce particulière de vignes qui auroit été regardée comme donnant un vin excellent; ou s'il a simplement prétendu énoncer que les vignes de *Cæcubum* étoient toutes de ces espèces que les modernes appellent des vignes *ARBUSTIVES*, ou des *HAUTAINS*, c'est-à-dire, de ces vignes *dont on lie les ceps contre le pied d'un arbre, et dont les sarmens se confondent avec les branches de cet arbre* [4].

⟨3⟩ *Ostia, &c.* Strabon écrit toujours le nom de cette ville au pluriel neutre, comme signifiant les *bouches* ou *embouchures* [du Tibre]. Mais communément ce même nom est pris au singulier féminin [5].

⟨4⟩ *Se tiennent donc à l'ancre &c.* Malgré l'accord de tous nos manuscrits, qui portent, ainsi que les imprimés, ὁρίζονται, nous lisons, avec tous les interprètes de Strabon, ὁρμίζονται.

Au reste, ce que Strabon nous dit ici concernant le port d'*Ostia*, est bien différent de ce qu'on lit chez Denys d'Halicarnasse [6]. Cette discordance de deux auteurs contemporains, et qui doivent même s'être rencontrés à Rome, nous paroît fort remarquable.

[1] *Voyez* ci-dessous, page 205. = [2] *Cluver.* lib. III, cap. 10, pag. 1084, lin. 49. = [3] *Cours compl. d'Agricult.* tom. X, art. *Vigne*, sect. 3, pag. 227, col. 2. = [4] *Ibid.* = [5] *Dionys. Halicarn. Antiq. Rom.* lib. I, §. 9, edit. Reisk. tom. I, pag. 26, lin. 1. — *Id. ibid.* III, §. 45, pag. 536, lin. 1. = [6] *Id. ibid.* §. 44, pag. 533, lin. 12 et seq.

barques, propres à charger et décharger les ballots, vient au-devant des gros navires dès qu'ils approchent de l'embouchure du fleuve, et ils sont mis promptement en état d'achever leur route ‹1›. Soulagés d'une partie de leur cargaison, ils entrent dans le Tibre, et le remontent jusqu'à Rome, dans l'espace de 190 stades. Telle est la position d'*Ostia*, fondée par *Ancus Martius* ‹2›.

‹1› *Ils sont mis promptement en état d'achever leur route* : ταχὺν ποιεῖ τὸν ἀπόπλουν. Littéralement, *rend le départ prompt.* Cela doit s'entendre de la promptitude avec laquelle les navires qui avoient été forcés d'abord de jeter l'ancre, se trouvoient ensuite en état de la lever, non pour retourner aux lieux d'où ils étoient venus, mais pour achever de se rendre à leur destination, en entrant dans le fleuve et en le remontant jusqu'à Rome.

‹2› *190 stades &c.* Telle est la leçon de tous les manuscrits, comme de toutes les éditions. Ce nombre de stades équivaudroit à 23 milles et ¾. Toutefois les autres auteurs s'accordent à ne compter de Rome jusqu'à *Ostia*, que 16 milles, ou 128 stades : et encore faut-il l'entendre de la distance jusqu'au rivage même de la mer; car on ne manque point de témoignages qui n'évaluent l'intervalle entre Rome et *Ostia*, qu'à 13 milles [ou 104 stades]. Nous pencherions donc à croire avec Casaubon [1], Cluvier [2] et Volpi [3], que notre géographe, originairement, avoit peut-être écrit *130 stades.* Mais M. d'Anville [4] croyoit pouvoir justifier Strabon. Suivant lui, Cluvier n'a point observé qu'il est ici question de la navigation sur le Tibre. Il y avoit une voie particulière, bordant la rive du Tibre, et qui servoit à haler les bâtimens lorsqu'on les faisoit remonter le fleuve dont elle suivoit les circuits. Or, d'après la manière dont ces circuits sont représentés sur la carte de Cingolani, depuis l'embouchure du fleuve jusqu'au lieu du débarquement, appelé aujourd'hui Ripa-Grande, l'on peut évaluer la longueur totale du chemin à 19 milles ¼; ce qui, en comptant les stades sur le pied de 10 au mille, revient juste aux 190 stades marqués par notre géographe.

« La voie ancienne qui conduit de Rome » jusqu'à Ostia, est en ligne droite, du moins » durant plusieurs milles : à chaque pas, pour » ainsi dire, on voit encore le pavé antique, » et, de chaque côté, ce que les Italiens » appellent *Guide dei Selci*, avec les marche-» pieds qui la contenoient et l'encaissoient. » De toutes les voies anciennes, c'est peut-» être celle qui a le moins changé de direc-» tion. Il seroit donc facile de la mesurer de » nouveau en milles modernes, en observant » toutefois [5] que ceux-ci sont plus longs que » les anciens, dans la proportion de 5 à 4. » Alors on pourroit enfin s'assurer s'il faut » en effet en évaluer la longueur, ou à 16 » milles anciens, comme l'ont marqué Pline [6], » Martianus Capella [7], l'Itinéraire d'Anto-» nin [8], Eutrope [9], le scholiaste de Lucain [10], » Cassiodore [11] et Cédrène [12]; ou seulement

[1] *Casaub. ad Strab. loc.* — [2] *Cluver.* lib. III, cap. III, pag. 872, lin. 2. — [3] *Lat. vet. et prof.* lib. XI, cap. 1, tom. VI, pag. 133. — [4] *D'Anville, sur l'étendue de l'anc. Rome,* tom. XXX, pag. 122. — [5] *Maff. Veron. Illustr.* tom. I, pag. 258. — It. *Mazzoc. Tab. Herac.* pag. 333, n.° 37, et pag. 521, n.° 5. — It. *Marin. Fratr. Arval.* pag. 7 et seq. — [6] *Plin.* lib. III, §. 14, tom. I, pag. 148, lin. 7. — [7] *Mart. Capel. de Nupt. Philolog.* lib. VI, pag. 204. — [8] *Itiner. Anton.* pag. 301. — [9] *Eutrop. Brev. Hist. Rom.* lib. I, cap. 5. — [10] *Schol. Lucan. ad Pharsal.* lib. VI, vers. 76. — [11] *Cassiod. Chron. post init.* — [12] *Cedren. Compend. Hist.* edit. Paris. tom. I, pag. 148, *C.*

PAGE 232. Après *Ostia*, vient *Antium* ‹1›, autre ville pareillement destituée de port ‹2›. Elle est bâtie sur des roches, et environ à 260 stades d'*Ostia* ‹3›. Aujourd'hui elle est comme réservée aux chefs du gouvernement ‹4›, pour leur servir de lieu de plaisance; ils vont, lorsqu'ils en ont le loisir, s'y délasser de la fatigue

» à 13 milles, ainsi que l'ont dit Eusèbe [1], » saint Jérôme [2], Freculfe [3] et le moine » d'Auxerre [4] : et en même temps l'on vérifieroit si l'un ou l'autre de ces nombres » de milles doit se prendre simplement jus- » qu'aux portes d'*Ostia*, ou doit comprendre » toute la distance jusqu'au rivage de la mer; » comme également si c'est à partir de la » porte moderne d'*Ostia* ou de l'ancienne » porte *Trigemina*, qu'il faut les compter. Ces » différens points sont si sujets à être contes- » tés, qu'à moins d'observations ultérieures » et de nouveaux éclaircissemens, on ne sau- » roit se décider avec sûreté pour l'opinion » de Cluvier et du P. Volpi. » CARLO FEA, Relaz. di un Viagg. ad Ostia e alla villa di Plinio detta *Laurentinum*, 1802, *p. 15 et 16.*

‹1› *Après OSTIA vient ANTIUM, &c.* L'ancienne ville d'*Antium* ne subsiste plus; mais son nom se conserve encore dans celui du cap voisin appelé vulgairement Capo d'Anzo, sur lequel, du côté du couchant, est bâtie une tour d'observation, dite Torre d'Anzo [5]. C'étoit là qu'étoit situé l'ancien *Antium*, à près d'un mille [Holsténius [6] comptoit 2 milles] du moderne Nettuno, bâti sur le côté oriental du cap.

Nettuno, suivant toute apparence, occupe l'emplacement du lieu qui servoit de port aux Antiates [7], et qui est appelé par Tite-Live [8] *Ceno.*

‹2› *Pareillement destituée de port.* Ἀλίμενος ϗ αὐτὴ πόλις. Tite-Live [9] semble dire le contraire, lorsqu'il s'exprime ainsi : *ANTIUM propinquam opportunam et maritimam urbem, coloniam deduci posse;* passage dans lequel *opportunam* et *maritimam* paroîtroient presque répondre au terme Grec εὐλίμενον, directement opposé à ἀλίμενον. CASAUB. Toutefois la véritable leçon est ἀλίμενος.

‹3› *A 260 stades d'Ostia.* Les 260 stades, comptés sur le pied de 8 au mille, équivaudroient à 32 milles ½. Cluvier [10] n'évaluoit l'intervalle dont il s'agit ici qu'à 28 milles.

M. d'Anville [11] dit que, dans son Traité des mesures itinéraires, il a prouvé que ces 260 stades doivent être comptés seulement sur le pied de 10 au mille. Nous ne voyons point que, dans ce Traité, l'habile géographe ait examiné spécialement la distance qui sépare *Ostia* de l'ancien *Antium* : mais nous n'en sommes pas moins certains qu'il ne croyoit pas devoir l'évaluer à plus de 26 milles.

Sur l'échelle de l'arpentage de Cingolani, cette même distance ne se trouve être que de 25 milles.

‹4› *Aux chefs du gouvernement, &c.* Τοῖς ἡγεμόσι. Peut-être eussions-nous dû entendre cette expression des empereurs mêmes [12]. Ce qui est certain, c'est que, vers le temps où Strabon rédigeoit sa Géographie, *Antium* n'étoit guère peuplé [13]; mais Auguste, ainsi que son successeur Tibère, y firent de fréquens voyages.

[1] *Euseb. Chron.* lib. I, edit. Amst. 1658, pag. 28. = [2] *D. Hieron. Chron. Euseb.* lib. I, ad ann. Abr. 1399, edit. Veron. 1790, tom. VIII, col. 453. = [3] *Freculf. Chron.* tom. I, lib. III, cap. 15. = [4] *Monach. Altiss. in Chron.* = [5] *Cluver.* lib. III, cap. 7, pag. 987, lin. 16. = [6] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 204. = [7] *Dionys. Halicarn. Antiq. Român.* lib. IX, §. 56, edit. Reisk. tom. III, pag. 1899, lin. 6 et seq. = [8] *Tit. Liv.* lib. II, cap. 63. = [9] *Tit. Liv.* lib. III, cap. 1. = [10] *Cluver. loc. cit.* pag. 988, lin. 2. = [11] *D'Anville, Anal. géogr. de l'Ital.* 3.e part. sect. 1, pag. 198. = [12] *Cluver. loc. cit.* pag. 989, lin. 11. = [13] *Tacit. Annal.* lib. XIV, §. 27. — *Sueton. in Aug.* §. 58.

des affaires : c'est pourquoi l'on y a construit un grand nombre d'habitations somptueuses, propres à les recevoir dignement. Les Antiates, jadis, avoient une marine; et même, depuis qu'ils obéissoient aux Romains ‹1›, ils se joignoient encore aux *Tyrrheni* pour pirater. Sous le règne d'Alexandre et de Démétrius, plusieurs de ces corsaires Antiates tombèrent entre leurs mains ‹2›. L'un et l'autre prince ‹3›, les renvoyant au Sénat, lui mandèrent qu'ils lui rendoient ces prisonniers, en considération de la parenté qui existoit entre les Romains et les Grecs : mais ils ajoutèrent qu'il convenoit mal aux dominateurs de toute l'Italie, de faire exercer la piraterie par leurs sujets, et que ceux qui avoient élevé dans le *Forum* un temple aux Dioscures ‹4›, pour honorer ces dieux, appelés généralement *LES SAUVEURS,* ne devoient point PAGE 232.

‹1› *Et même, depuis qu'ils obéissoient aux Romains, &c.* Observons ici que dès l'année 285 de Rome, 469 ans avant l'ère Chrétienne, les Romains avoient déjà ruiné le port [l'ancien *Ceno*, aujourd'hui Nettuno] et détruit la marine des Antiates [1]; de plus, 338 ans avant l'ère Chrétienne, ils leur avoient interdit totalement l'usage de la mer. *Voyez* ci-dessous, la note 3.

‹2› *Tombèrent entre leurs mains &c.* Τοὺς ἁλόντας τῶν λῃστῶν : leçon de nos manuscrits 1393 et 1394, devinée par M. Tyrwhitt [2].

‹3› *Lui mandèrent &c.* Quels sont donc ces princes, Alexandre et Démétrius, dont notre auteur ici prétend parler ! Le premier sembleroit avoir dû être Alexandre-le-Grand : mais lorsque ce prince monta sur le trône, 336 ans avant l'ère Chrétienne, les Romains qui, près d'un siècle et demi auparavant, avoient, comme nous l'avons dit [3], ruiné le port et détruit la marine des Antiates, venoient de leur interdire définitivement tout usage de la mer. Quant au second, nous voulons dire Démétrius, comment reconnoître celui des princes de ce nom auquel doit se rapporter le fait dont il est question !

‹4› Ce temple, bâti dans le temps de la guerre contre les *Latini*, après la victoire remportée par les Romains près du lac *Regillus* [aujourd'hui [4] Lago della Colonna], vers l'année 496 avant l'ère Chrétienne [5], étoit situé au pied du mont *Palatinus*, sur le chemin direct du palais des empereurs au Capitole [6]. Après avoir été restauré par L. Metellus [7], il fut de nouveau consacré et dédié aux Dioscures [Castor et Pollux] par Tibère, en l'année 6 de l'ère Chrétienne [8], c'est-à-dire, douze ou quatorze ans, au plus, avant que Strabon rédigeât le cinquième livre de sa Géographie.

[1] *Tit.-Liv.* lib. II, cap. 63. = [2] *Tyrwh. Conject. in Strab.* pag. 20. = [3] *Voyez* ci-dessus, la note 1. = [4] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 191 et 192. — It. *Volp. Lat. vet. et prof.* lib. XIV, cap. 2, tom. VIII, pag. 44. = [5] *Dionys. Halicarn. Antiq. Roman.* lib. VI, §. 13, edit. Reisk. tom. II, pag. 1068, lin. 8 et seq. — *Cicer. De nat. Deor.* lib. II, §. 2, n.° 6. — *Id. ibid.* lib. III, §. 5, n.° 11. = [6] *Sueton. in Calig.* §. 22. = [7] *Ridolfin. Venut. Delle Antichit. di Roma*, part. 1, cap. 2, pag. 41. = [8] *Dio. Cass.* lib. V, §. 27, edit. Reimar. pag. 800, lin. 11.

PAGE 232. envoyer piller la Grèce, patrie de ces mêmes divinités. Les Romains défendirent aux Antiates de continuer ce métier.

* Du côté d'Antium.

* En avançant vers *Ostia.*

** *Voyez* ci-dessus, *pag. 184*, note 1.

Entre les villes d'*Antium* et d'*Ostia,* sont situés, d'abord * *Lavinium* ‹1›, où se voit un temple de Vénus, commun à tous les *Latini,* et dont l'intendance, à dater des temps les plus anciens, est confiée aux Ardéates ‹2›; ensuite * *Laurentum* ** : ajoutons-y *Ardea,* habitation des *Rutuli,* située au-dessus de *Lavinium* et de *Laurentum,* à 70 stades du bord de la mer ‹3›, et près de laquelle on voit un autre temple de Vénus, où pareillement les *Latini* célèbrent en commun une fête solennelle.

Toute cette côte a été ravagée par les *Samnitæ* ‹4›, et l'on n'y

‹1› Nous avons déjà observé [1] qu'il reste de l'incertitude sur la situation de l'ancien *Lavinium,* les uns [2] le plaçant sur la colline où se voit aujourd'hui l'église de S. Petronella, les autres [3] sur la colline dite Monte-Levano, et d'autres enfin [4] dans l'emplacement qu'occupe *Pratica.*

‹2› *Et dont l'intendance, &c.* Nous lisons, sur l'autorité de nos manuscrits 1393, 1394, αὐτῆ, au lieu d'αὐτῶν. Quelques critiques ont voulu révoquer en doute l'existence d'un temple de Vénus à *Lavinium ;* mais d'autres ont appuyé le témoignage de Strabon [5].

‹3› *A 70 stades du bord de la mer, &c.* Ἄνω ο σταδίους ἀπὸ θαλάσσης; leçon uniforme dans tous les manuscrits, et dont ni l'ancien interprète Latin, ni le traducteur Italien, ne se sont point écartés.

Les 70 stades équivaudroient, selon l'évaluation ordinaire, à 8 milles $\frac{3}{4}$, ou, suivant le calcul de M. d'Anville, pour le moins à 7 milles.

Selon Cluvier [6], la moderne Ardea représente l'ancienne; et le lieu se trouve à 5 milles modernes de la mer. D'après cette opinion, Cluvier supposoit que Strabon pouvoit avoir originairement écrit ν σταδίους, 50 stades; mesure qui donneroit effectivement 6 milles $\frac{1}{4}$ anciens, équivalant à 5 milles modernes.

Le P. Volpi [7], ne plaçant *Ardea* qu'environ à 3 milles [ou 24 stades] de la mer, accusoit Strabon d'erreur; et il devoit croire cette erreur d'autant plus forte, que, dans le texte Grec, il lisoit, ce semble, 72 stades.

Suivant M. d'Anville [8], la moderne Ardea n'étant effectivement située qu'à 3 milles de la mer, on peut douter qu'elle occupe l'emplacement de l'ancienne. « Je vois, ajoute-» t-il, que Vitruve [9] fait mention d'eaux » sulfurées qui se trouvoient dans le territoire » d'*Ardea.* Or je trouve sur la *Via Ardea-» tina,* au 15.e milliaire, à partir de Rome, » un lieu nommé Solforata, où sont en effet » des sources de la qualité dont parle Vi-» truve. »

‹4› Il ne seroit peut-être pas aisé de

[1] *Voyez* ci-dessus, pag. 185, note 3. = [2] *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 3, pag. 894, lin. 42. = [3] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 175. = [4] *Volp. Lat. vet. et prof.* lib. X, cap. 1, tom. VI, pag. 28. — It. *Giam. Lucatelli, Dell' ant. cit. di Lavin. &c. Sagg. di Diss. Acad. dell' Ac. di Cort.* vol. VII, pag. 109, 1758. = [5] *Marcell. Corrad. Vet. Lat. prof.* lib. I, cap. 9, tom. I, pag. 88-94. = [6] *Cluver.* lib. III, cap. 5, pag. 974, lin. 48. = [7] *Volp. Lat. vet. et prof.* lib. IX, cap. 1, pag. 163. = [8] *D'Anville, Sur l'état de l'anc. Rome,* Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, vol. XXX, *Mém.* pag. 218. = [9] *Vitruv.* lib. VIII, cap. 3.

PAGE 232.

voit plus <1> que les vestiges des villes qui jadis y existoient ; mais ces restes sont célèbres, à cause de l'arrivée d'Ænée en ces lieux. Suivant la tradition, les rites religieux que l'on y observe encore aujourd'hui, datent de cette époque.

A 290 stades d'*Antium* *, se trouve le *Circæum* <2>, mont isolé par la mer et par des marais <3>. On prétend, et peut-être uniquement afin de soutenir les mythes relatifs à Circé, qu'il produit beaucoup de plantes. Sur ce mont est bâtie une petite ville ; l'on y voit aussi un temple de Circé, un autel consacré à Minerve, et, à ce que l'on dit, une coupe dont Ulysse se servoit <4>.

*Du côté de l'est.

marquer en quel temps les *Samnitæ* exercèrent, sur les côtes de l'ancien *Latium*, les ravages dont Strabon nous parle ; cet auteur est, ce semble, le seul qui en fasse mention. Y auroit-il donc ici quelque faute de copiste, et faudroit-il lire un autre nom ethnique que celui de Σαυνῖται, qui se trouve dans tous nos manuscrits, ou de Σαννῖται, qui se lit dans l'un des manuscrits de Venise collationnés par M. Siebenkees !

<1> *L'on n'y voit plus &c.* Nous lisons avec l'ancien interprète Latin, et comme le portent deux des manuscrits d'Italie, ἴχνη τῶν ΠΟΤῈ πόλεων.

<2> *290 stades &c.* Nous adoptons la leçon que portent distinctement nos manuscrits 1393 et 1394 ; leçon suivie par l'ancien interprète Latin et Xylander. Le traducteur Italien lisoit 260, *due cento sessanta.* L'édition d'Alde porte 76 stades, distance évidemment trop petite. Celle de 290 stades est peut-être trop forte, sur-tout si on comptoit les stades sur le pied de 8 au mille, puisqu'il en résulteroit un intervalle de 36 milles $\frac{1}{4}$. Mais elle approche de la vérité en les prenant sur le pied de 10 au mille, comme M. d'Anville [1] le propose.

<3> *Isolé par la mer &c.* Étoit-ce donc à cette île que Théophraste [2] donnoit 80 stades [ou 10 milles] de circonférence ! τῆς δὲ νήσου τὸ μέγεθος περὶ ὀγδοήκοντα σαδίους. Mais Denys d'Halicarnasse n'en parle [3] que comme d'une *espèce d'île*, νησοειδής.

C'est Homère qui paroît avoir le premier donné le *Circæum* pour une île [4]. De son témoignage sera née l'opinion que, peu à peu, au moyen du limon amené et amassé par les fleuves, cette île s'étoit jointe à la terre-ferme ; opinion qui ne s'éloigne pas de ce que Varron avoit dit [5], savoir, que *Circé* étoit une île avant que les marais qui la séparoient du continent fussent desséchés.

<4> *Sur ce mont &c.* Nous lisons, sur l'autorité de nos manuscrits 1393 et 1394, ἔχει δὲ πολίχνιον, καὶ Κίρκης ἱερὸν, καὶ Ἀθηνᾶς βωμόν.

A l'égard de la petite ville indiquée par notre géographe, et qui ne sauroit avoir été autre que *Circeii*, si connue dans l'ancienne histoire des Romains, Cluvier [6] pensoit qu'il en existoit encore des restes à l'endroit

[1] *D'Anville, Analys. géogr. de l'Ital.* 3.e part. §. 1, pag. 179. = [2] *Theophr. Hist. plant.* lib. V, cap. 9, pag. 538. — *Id. ibid.* lib. IX, cap. 15, pag. 1126. — *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 9, tom. I, pag. 152, lin. 17. = [3] *Dionys. Halicarn. Antiq. Roman.* lib. IV, §. 63, edit. Reisk. tom. I, pag. 250, lin. 6. = [4] *Plin. loc. cit.* = [5] *Var. ap. Serv. ad Virgil. Æneïd.* lib. III, vers. 386, et lib. VII, vers. 10. = [6] *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 7, pag. 1002, lin. 4.

Page 232.

Entre *Antium* et le *Circœum*, on trouve le *Storas* <1>, à l'embouchure duquel est une station pour les navires <2> : le reste de la côte n'offre d'autre abri que le petit port situé <3> au bas du *Circœum*.

* *Voyez* ci-dessus, pag. 193, note 4.

*Du côté du nord et de l'est.

Page 233.

*Monte-Dragone.

** *Voyez* ci-dessus, *pag.* 193.

C'est au-dessus de cette même côte * que règne la plaine Pomentine <4>. Le canton contigu à cette plaine, dans l'intérieur des terres *, fut habité, d'abord par les *Ausones* qui s'étendoient jusque dans la Campanie, et après eux, par les *Osci,* répandus aussi dans une portion de cette même contrée <5>. Mais aujourd'hui, tout le pays jusqu'à *Sinuessa* *, se trouve, comme nous avons dit **, compris dans le *Latium*. Le sort des *Osci* et des *Ausones* a ceci de particulier : après la destruction des *Osci*, leur langue n'a pas laissé de subsister dans Rome, au point que l'on s'en sert,

appelé par les habitans du pays, Città-Vecchia, et situé sur la montagne même. D'autres [1] la placent dans la position même de S. Felice ou Felicità. Suivant M. l'abbé de Chaupy [2], *Circeii* étoit à plus de 4 milles de S. Felice, et au pied opposé de la montagne. Ce voyageur croyoit fermement [3] en avoir reconnu les ruines et les monumens.

Que les habitans de *Circeii* honorassent d'un culte religieux la mémoire de Circé, c'est ce dont Cicéron [4] nous rend témoignage. Quant au temple qui lui étoit consacré, l'on n'en retrouve présentement aucun vestige [5]. Selon Cluvier [6], cet édifice doit avoir été bâti au même endroit que Città-Vecchia; mais Holsténius [7] n'en convenoit pas.

<1> *Le Storas, &c.* Στόρας. C'est ainsi que ce nom est écrit dans le texte. Pline [8] l'appelle *Astura*.

<2> *Une station pour les navires.* Sans doute Strabon veut parler de la petite île dont Pline fait mention [9], et qui est située à 6 ou 7 milles de Capo d'Anzo [10] : notre géographe l'aura qualifiée de station, sans la nommer, parce qu'elle mérite peu d'attention.

<3> C'est celui que l'on appelle aujourd'hui Porto di Paula, auquel se joint le lac de S. Maria [11].

<4> *La plaine Pomentine, &c.* Nous lisons, comme le manuscrit de Médicis et notre manuscrit 1400 le portent distinctement, τὸ ΠΟΜΕΝΤΙΝΟΝ πεδίον, au lieu de τὸ ΠΟΜΕΝΤΙΟΝ πεδίον. Mais nous observerons de nouveau que Denys d'Halicarnasse appelle cette même plaine, la *plaine des Pomentini* [12].

<5> Éclaircissemens, n.° XXXIII.

[1] *Harduin. ad Plin. loc. cit.* not. 15. — *Marcell. Corrad. Vet. Lat. profan.* lib. I, cap. 9 et 27, tom. I, pag. 98 et 400. — *Id. ibid.* lib. III, cap. 1, pag. 244. — *Pratilli, Della Via Appia*, lib. I, cap. 16, pag. 113. = [2] *Déc. de la mais. de camp. d'Hor.* part. 1, §. 96, tom. I, pag. 170. = [3] *Loc. cit.* = [4] *Cicer. De nat. Deor.* lib. III, §. 19, n.° 48. = [5] *Marcell. Corrad. loc. cit.* cap. 4, pag. 255. = [6] *Cluver. loc. cit.* pag. 1002, lin. 3. = [7] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 207. = [8] *Loc. cit.* lin. 16. = [9] *Id. ibid.* = [10] *Tab. Itiner. ap. Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 7, pag. 990, lin. 45. = [11] *Cluver. loc. cit.* pag. 1002, lin. 29. — *Holsten. ad loc.* pag. 208. — *Marcell. Corrad. loc. cit.* cap. 8, tom. II, pag. 276. = [12] *Dionys. Halicarn. Antiq. Roman.* lib. IV, §. 49 et 63, edit. Reisk. tom. III, pag. 764, lin. 11, et 794, lin. 6.

sur

sur la scène, pour certaines pièces dramatiques et certaines farces composées dans le goût de celles qui se représentoient chez ce peuple dans ses jeux ‹1›; et, bien que les *Ausones* n'aient jamais possédé un pouce de terrain sur les côtes de la mer de Sicile, elle ne s'appelle pas moins la mer Ausonienne ‹2›. PAGE 233.

A 100 stades * du *Circæum* est *Terracina*, nommée anciennement *Trachiné* * à raison de sa situation; et, en avant de cette ville, se voit un grand marais, formé par deux fleuves, dont le plus considérable s'appelle l'*Aufidus* ‹3›. C'est le premier endroit * où la *Via Appia* se trouve border le rivage. Les places maritimes que traverse ‹4› cette grande route, pavée depuis Rome jusqu'à *Brentesium* *, et la plus fréquentée de toutes les routes pratiquées en Italie, sont, d'abord *Terracina;* ensuite *Formiæ* *, *Minturnæ* ‹5›,

* A l'est.

* Τραχινή, *âpre* [ou *montueuse*].

* A partir de Rome.

* Brindes.

* Mola di Gaëta.

‹1› Strabon veut parler de ces jeux scéniques sur lesquels on peut consulter Adr. Turnébe [1].

‹2› Ceci est remarquable. Quant à ce qui formoit la mer dite jadis *AUSONIENNE*, et, par la suite, *DE SICILE*, il est certain, comme notre auteur l'a déjà expliqué [2], que c'étoit cette portion de la Méditerranée qui s'étend depuis le détroit de Sicile, pris du côté de l'orient, jusqu'à l'entrée du golfe Adriatique. Mais, lorsqu'il énonce que jamais les *Ausones* n'eurent aucun établissement de ce côté de l'Italie, il s'accorde mal avec Denys d'Halicarnasse [3] et Pline [4], qui affirment que les *Ausones* avoient anciennement possédé toute cette côte. Au reste, personne n'ignore à combien de discussions ces établissemens des *Ausones* proprement dits peuvent donner lieu [5].

‹3› *L'AUFIDUS*. Le texte porte en effet Αὔφιδος [manuscrit 1394, Ἄφιδος]; et ni l'ancien interprète Latin, ni le traducteur Italien, n'ont lu autrement. Mais il faut lire avec Xylander, Casaubon et Cluvier [6], Αὔφεις; car évidemment il s'agit ici du fleuve appelé par les Romains, *Ufens*, et aujourd'hui l'Ufente [*ou* il Portatore [7]].

Quant à l'autre fleuve, duquel notre géographe tait le nom, Cluvier paroît [8] croire que c'est l'ancien *Amasenus*, dont bientôt nous aurons occasion de parler.

‹4› *Que traverse*. Nous lisons avec M. Tyrwhitt, ἐφαπτομένη, au lieu d'ἐφαπτομένων.

‹5› *MINTURNÆ, &c.* Le texte Grec offre ici le nom de cette ville au singulier féminin, Μιντούρνη; un peu plus bas [9], elle sera nommée, au pluriel, Μιντοῦρναι, *Minturnæ*. L'on en voit encore des restes sur l'une et l'autre rive du Garigliano [l'ancien *Liris*], mais principalement sur la rive droite [10], à environ 1 mille [11] de l'embouchure de ce fleuve, et dans une position qu'il faut bien distinguer de celle de Trajetto, construit de

[1] *Adr. Turneb. Adversar.* lib. XII, cap. 18. = [2] *Voyez* ci-dessus, liv. II, pag. 123 et 128 du texte Grec. = [3] *Dionys Halicarn.* lib. I, §. 11 et 22, edit. Reisk. tom. I, pag. 32, lin. 5, et pag. 58, lin. 4. = [4] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 15, tom. I, pag. 164, lin. 19 et 20. = [5] *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 9, pag. 1048. = [6] *Cluv. loc. cit.* cap. 7, pag. 1003, lin. 10, et pag. 1007, lin. 48. = [7] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 209. = [8] *Cluv. loc. cit.* pag. 1007, lin. 54. = [9] *Voyez* ci-dessous, pag. 204, notes 2 et 4. = [10] *Erasm. Gesvald. Osserv. crit. sulla Storia della Via Appia*, cap. 4, §. 1, n.° 1, pag. 476, note 1. = [11] *Id. ibid. Advers. Cluver. et Pratill.*

PAGE 233.
* Rocca di Monte-Dragone.
** Brindes.

Sinuessa *; puis, vers son extrémité, Tarente et *Brentesium* **. En-deçà de *Terracina*, du côté de Rome, la *Via Appia* est bordée, dans un certain espace, par un canal ‹1› où se rendent, en plusieurs endroits, les eaux des marais et des rivières. C'est sur-tout de nuit que l'on prend de préférence la voie de ce canal, sur lequel on s'embarque le soir, et que l'on quitte le matin, afin de reprendre, pour le reste du voyage, la *Via Appia;* mais, même de jour, les bateaux sont tirés par des mulets ‹2›.

Après *Terracina*, vient *Formiæ* ‹3›, ville fondée par des matériaux tirés des ruines de l'ancienne cité[1].

‹1› C'est ce canal qui, partant, à ce que l'on croit communément, du *Forum Appii*, situé au 43.e mille, continuoit, durant l'espace, dit-on, de 19 milles, jusqu'au temple de *Feronia*, proche [à environ 3 milles] de *Terracina.* Les vers d'Horace l'ont rendu célèbre.

‹2› *C'est sur-tout de nuit... mais, même de jour, &c.* Le texte, dans ce passage, nous paroît fort obscur. Πλεῖται δὲ μάλιστα νύκτωρ [1393, μὲν νύκτωρ], ὥστ' ἐμβάντας ἐφ' [1393, ἀφ'] ἑσπέρας ἐκβαίνειν πρωΐας, καὶ βαδίζειν τὸ λοιπὸν τῇ ὁδῷ ΤΗ͂Ι ΑΠΠΙΑ͂Ι (*in mss.* 1393, 1394 *absunt*)· ἀλλὰ καὶ μεθ' ἡμέραν ῥυμουλκεῖται δι' [1393, 1394, ἰρυμουλκεῖ δ'] ἡμιόνων.

D'après la manière dont la phrase est conçue, l'auteur semble avoir voulu dire que la plupart des voyageurs, qui alloient de *Terracina* à Rome, se servoient du canal dont il est ici question, mais principalement quand ils vouloient marcher la nuit; ajoutant qu'au matin ils reprenoient par terre la *Via Appia*, et que, soit de nuit, soit de jour, il falloit des mulets pour tirer les barques sur ce canal. Si notre interprétation est juste, il restera toujours à demander par quel motif c'étoit SUR-TOUT *la nuit*, μάλιστα νύκτωρ, que l'on s'embarquoit, pour reprendre la voie de terre au point du jour.

Horace, dans la pièce[2] où il parle de sa route sur ce canal, dit qu'il s'y étoit embarqué vers l'entrée de la nuit, et qu'à peine il put débarquer vers la quatrième heure. On doit sans doute entendre cette expression de la quatrième heure du jour, suivant la manière dont les Romains comptoient les heures, c'est-à-dire, de ce que nous appellerions dix heures du matin; et comme le poète explique la cause du retard qu'il avoit éprouvé, son récit ne contrarie en rien l'énoncé de Strabon.

Au surplus, déterminer l'endroit de la *Via Appia* d'où partoit le canal dont il s'agit, ainsi que le temps où il fut pratiqué, et la mesure exacte de sa longueur, ce sont autant de points de critique sur lesquels Cluvier, Holsténius, Marcell. Corradini, Pratilli et M. Nicolaï[3], n'ont pu fixer totalement notre incertitude. Ces auteurs étant les seuls que nous ayons été à portée de consulter sur ce qui concerne les marais Pontins, nous ignorons si quelques critiques modernes n'auroient pas établi, relativement à ces mêmes points, quelque chose de précis.

‹3› *FORMIÆ.* C'est aujourd'hui Mola di Gaëta. S'il faut en croire Pratilli[4], l'ancienne *Formiæ* étoit située à un peu moins de 89 milles de Rome, et précisément dans l'espace qui se trouve entre Mola et Castellone.

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 10, pag. 1074, lin. 28. — It. *Pratill. Della Via Appia*, lib. II, cap. 6. = [2] *Horat. Satyr.* lib. I, sat. 5, vers. 7 et seq. = [3] *De' bonific. delle terre Pont.* lib. I, cap. 17, pag. 81 et seq. = [4] *Pratill. Op. cit.* lib. II, cap. 5, pag. 147.

Lacédæmoniens, et appelée jadis *Hormiæ**, par allusion à la bonté de son port. C'est aussi des Lacédæmoniens que le golfe situé entre les deux villes * a reçu la dénomination de *Caïatta* ‹1›; car ils appellent *Caïattas*, tous les enfoncemens. Disons néanmoins que, suivant d'autres traditions, le golfe porte le nom de la nourrice d'Ænée ‹2›. Quoi qu'il en soit, son circuit*, depuis *Terracina* jusqu'à la pointe dite pareillement *Caïatta* ‹3›, est de 100 stades‹4›; et dans une partie de cet espace* se voient d'immenses

PAGE 233.

* Ὁρμίαι, *ville-à-port.*

* Terracina *et* Formiæ.

* Littéralement, *sa longueur*, μῆκος.

* A Sperlunga.

‹1› *CAÏATTA.* Nous suivons le texte imprimé, qui porte Καϊάτλαν; mais nos mss. 1393 et 1394 offrent ici, l'un Καιάτα, l'autre Κεάτα; et, dans la ligne suivante, Καιήτας et Κεήτας, au lieu de Καιάτλας.

On pourroit être tenté de croire que la véritable leçon doit être Καιάδαν et Καιάδας, quand on se rappelle, 1.° que, suivant Thucydide [1], les Lacédæmoniens appeloient ΚΑΙΑ'ΔΑΝ une certaine fosse dans laquelle se jetoient les cadavres des suppliciés; 2.° que le scholiaste de cet historien paroît bien donner ce terme pour un nom appellatif, désignant en général tous les endroits destinés à cet usage, dans toutes les villes de la Laconie, Τόπος ὁ ΚΑΙΑ'ΔΑΣ ὀρωρυγμένος ἐν Λακωνικῇ, ὅπου τοὺς κακούργους εἰώθασι ῥιπτεῖν; 3.° que, selon notre géographe lui-même [2], *chez les Lacédæmoniens, on appeloit* Καιάδας *la prison publique, laquelle étoit une caverne :* Καὶ ΚΑΙΑ'ΔΑΣ, τὸ δεσμωτήριον..... τὸ παρὰ Λακεδαιμονίοις, σπήλαιόν τι. Mais, d'un autre côté, Strabon, ici, paroît bien avoir voulu citer un terme dont la signification, dans le dialecte particulier des Lacédæmoniens, devoit être plus étendue que celle du mot ΚΑΙΑ'ΔΑΣ. Dans la suite [3], il énoncera que, parmi eux, le mot ΚΑΙΕΤΟΙ` [*leg. fors.* ΚΑΙΗ'ΤΟΙ ou ΚΑΙΑ'ΤΟΙ] signifioit *les ouvertures, les fentes provenant des tremblemens de terre :* Οἱ ἀπὸ τῶν σεισμῶν ῥωχμοὶ, ΚΑΙΕΤΟΙ` λέγονται [4]; ce qui se rapporte au témoignage d'Hésychius, puisque, selon lui, le terme ΚΑΙ'ΑΤΑ signifioit *des fosses creusées exprès ;* comme aussi *les lieux, les endroits que des tremblemens de terre avoient fait entr'ouvrir :* du moins est-ce là le sens que paroît présenter ce passage du Lexique; ΚΑΙ'ΑΤΑ· ὀρύγματα· ἢ, τὰ ὑπὸ σεισμῶν καταῤῥαγέντα χωρία.

‹2› Éclaircissemens, n.° XXXIV.

‹3› *Jusqu'à la pointe dite pareillement CAÏATTA.* Littéralement, *jusqu'à la pointe DE-MÊME-NOM* [sous-ent. *que le golfe*]: μέχρι τῆς ἄκρας τῆς ὉΜΩΝΥ'ΜΟΥ. Il s'agit du promontoire de Gaëta, situé 4 ou 5 milles en-deçà de l'ancienne *Formiæ* [Mola di Gaëta]. *Voyez* les notes suivantes.

‹4› *Est de 100 stades.* Le golfe dont notre géographe veut ici parler, est celui qui se trouve renfermé entre la pointe où est située *Terracina*, et celle sur laquelle est bâtie la ville moderne de Gaëta. Les 100 stades qu'il assigne au contour de ce golfe, pris sur le pied de 8 au mille, n'équivaudroient qu'à 12 milles ½; et, comptés sur le pied de 10 au mille, ils ne représenteroient que 10 milles. Cependant, de *Terracina* jusqu'à la pointe de Gaëta, l'intervalle, pris en ligne directe, est de plus de 18 milles [5]. Aussi M. d'Anville pensoit-il [6] qu'ici le texte de Strabon étoit altéré, et qu'il falloit lire *200 stades*, au lieu de *100 stades.*

[1] *Thucyd.* lib. I, §. 134. = [2] *Voyez* au liv. VIII, pag. 367 du texte Grec. = [3] *Loc. cit.* = [4] *Meurs. Miscell. Lacon.* lib. III, cap. 7, *Opp.* tom. III, col. 251, *D.* = [5] *Voyez* la carte de Rizzi Zannoni. = [6] *D'Anville, Analyse géogr. de l'Italie,* 3.e part. §. 2, pag. 202.

PAGE 233. cavernes, où l'on a pratiqué de vastes et de superbes logemens. De là jusqu'à *Formiæ*, il y a 40 stades ⟨1⟩.

Entre cette ville et *Sinuessa**, environ à 80 stades de l'une et de l'autre ⟨2⟩, est *Minturnæ**, que traverse le *Liris*. Ce fleuve avoit été d'abord nommé *Clanis* ⟨3⟩. Descendu des Apennins, il arrose le pays des *Vescini* ⟨4⟩, passant près du bourg de *Fregellæ** qui jadis fut une cité célèbre, et il vient se rendre, au-dessous de *Minturnæ*, dans un bois sacré, pour lequel les habitans de cette ville ont beaucoup de respect ⟨5⟩.

*Rocca di Monte-Dragone.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 201*, note 5.

*Ceperano. *Voyez* ci-dessous, *pag. 218*, note 3.

⟨1⟩ *DE LÀ jusqu'à FORMIÆ, il y a 40 stades.* *DE LÀ*, c'est-à-dire, depuis la pointe de Gaëta; car c'est de Gaëta jusqu'à Mola que l'on compte en effet 4 à 5 milles [1]; et sans doute M. d'Anville entendoit ce passage comme nous, lorsqu'il disoit : « La latitude » de Gaëte décide de celle de *Formiæ* ou » Mola, puisque la distance entre ces lieux » revient au plus à 4 milles, qui font l'équi- » valent des 40 stades, à 10 pour mille, que » Strabon marque dans le même intervalle. » Mais *voyez* les Éclaircissemens, n.° XXXV.

⟨2⟩ *Environ à 80 stades, &c.* Telle est la leçon du texte, περὶ π; ce qui donne, ou 8 milles, selon M. d'Anville, ou 10 milles suivant l'évaluation ordinaire. Les Itinéraires, ainsi que la carte de Peutinger, ne marquent, pour la distance dont notre géographe veut parler, que 9 milles. Aujourd'hui, de Mola di Gaëta jusqu'au Garigliano [l'ancien *Liris*], l'on ne compte que 7 milles [2].

⟨3⟩ *CLANIS.* Cet ancien nom de *Clanis*, ou *Glanis*, fut commun à plus d'un fleuve de l'Italie. Indépendamment de celui dont il est ici question, nous avons déjà parlé [3], et Strabon, un peu plus bas [4], fera mention du *Clanis* ou *Glanis* de l'Étrurie, lequel s'appelle aujourd'hui la Chiana. Et l'on sait que le petit fleuve nommé par les Italiens, il Lagno, qui coule près du lieu où fut jadis *Liternum*, porta aussi le nom de *Clanis* [5].

⟨4⟩ *Des VESCINI.* Le texte dit, *des VESTINI*, καὶ τῆς Οὐηστίνης; et ni l'ancien interprète Latin, ni le traducteur Italien, ni Xylander, n'ont lu autrement. Mais le *Liris* [aujourd'hui le Garigliano], prenant sa source du côté méridional des Apennins, vers les confins du pays des *Marsi* et du pays des *Æqui*, bornés l'un et l'autre à l'occident par le pays des *Sabini*, n'a jamais pu être censé traverser aucune portion du pays des *VESTINI* : les *Sabini* se trouvoient intermédiaires entre ce pays et les sources du fleuve. Nous croyons donc certain qu'il faut lire τῆς Οὐησκίνης; et, sans doute, il s'agit du pays des *Vescini*, où le *Liris* n'entroit qu'après avoir passé sous *Fregellæ*. Ce pays [*Campus VESCINUS*], qui tiroit sa dénomination du nom de la ville de *Vescia*, située à environ 5 milles de *Minturnæ*, du côté du mont *Massicus*, répondoit à la vaste et marécageuse plaine voisine de la rive gauche du Garigliano, que l'on appelle aujourd'hui vulgairement, Demanio di Sessa [6]. Cluvier [7], plaçant cette plaine sur la rive droite du fleuve, se trompoit.

⟨5⟩ Strabon ne nous dit point à quelle divinité ce bois étoit consacré; mais nous savons d'ailleurs que c'étoit à *Marica*,

[1] *D'Anville, loco cit.* = [2] *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 10, pag. 1074, lin. 28. = [3] *Voyez* ci-dessus, pag. 174, note 2. = [4] *Voyez* ci-dessous, pag. 209. = [5] *Voyez* ci-dessous, pag. 244. — *Lycophr. Alex.* vers. 718. — *Virg. Georg.* lib. II, vers. 224. = [6] *Erasm. Gesvald. Osserv. crit. sulla Stor. della Via Appia*, cap. 4, §. 1, n.° 10, pag. 495. = [7] *Cluver. loc. cit.* pag. 1083, lin. 27.

En vue de la côte et sur-tout des cavernes * dont je viens de parler, sont deux îles de la haute mer, *Pandataria* et *Pontia* <1>, petites, mais bien peuplées, et situées assez proche l'une de l'autre, à 250 stades de la terre-ferme <2>. PAGE 233.

* De Sperlunga.

Aux rivages du golfe de *Caïatta* touche le canton de *Cæcubum;* et à ce canton touche *Fundi* <3>, ville placée sur la *Via Appia.* Tous ces lieux produisent d'excellens vins : mais ceux du *Cæcubum,* PAGE 234.

nymphe qui, selon Virgile [1], avoit été la mère de *Latinus* [2].

<1> *PANDATARIA* et *PONTIA.* Strabon a déjà nommé ces deux îles [3]. Cluvier [4] ne donne aucun détail sur *Pandataria.* Holsténius [5] croyoit que c'étoit, ou l'îlot appelé de son temps, Isola di S. Maria, situé entre Ponza [l'ancienne *Pontia*] et Ischia [l'ancienne *Ænaria*]; ou bien l'île appelée vulgairement Vento - Tiene, laquelle semble avoir été précisément celle que Pomponius Méla [6] appelle *Phitonia* (supposé que ce nom ne soit pas une leçon corrompue). Mais Strabon disant ici que *PANDATARIA* et *PONTIA* étoient voisines l'une de l'autre, on pourroit penser que c'est plutôt Palmarola qui représente l'ancienne *Pandataria.* Quant à *Pontia*, l'on ne doute point que ce ne soit l'île qui se nomme aujourd'hui Ponza. Toutefois il faut observer que Varron [7], Tite-Live [8], Pline [9], Suétone [10] et l'Itinéraire d'Antonin [11], semblent avoir compris sous cette dernière dénomination plusieurs îles.

<2> *A 250 stades &c.* Le manuscrit de Médicis [12] porte seulement 200 stades. L'Itinéraire d'Antonin [13] marque 300 stades. Les 250 stades, sur le pied de 8 au mille, équivaudroient à 31 milles, plus 2 stades [14]. Sur le pied de 10 au mille, ils ne représenteroient que 25 milles. La carte de Rizzi Zannoni donne entre l'île de Ponza et Sperlunga, environ 27 milles.

<3> *Aux rivages du golfe de CAÏATTA, &c.* Nous avons déjà parlé du *Cæcubum* [15]. Suivant Pratilli [16], notre géographe ici n'a pu vouloir indiquer que le *MONT Cæcubus* proprement dit, dont la partie inférieure pouvoit s'appeler *un champ*, τὸ Καικοῦβον [suba. πεδίον]. Le mont *Cæcubus,* ajoute Pratilli, s'étend depuis la hauteur où est situé aujourd'hui le château d'Itri, jusqu'à Sperlunga et Gaëta; position d'après laquelle Strabon a pu dire avec justesse que ce mont *TOUCHOIT au golfe de CAÏATTA*, ἔχεται τοῦ Καιάτου κόλπου : comme aussi [17] qu'il étoit marécageux, ἑλῶδες ὄν, puisque le vignoble de ses coteaux s'étendoit jusqu'au lac ou marais de *Fundi.* Mais quand Strabon ajoute que *Fundi TOUCHE* au *Cæcubum*, cela doit s'entendre uniquement des cantons formant les deux territoires; car la *VILLE* de *Fundi* ne laissoit pas d'être éloignée du *MONT Cæcubus.*

[1] *Virgil. Æneïd.* lib. VII, vers. 146. — *Horat. Odar.* lib. III, carm. 17, vers. 7. — *Plutarch. in Mario*, §. 39, edit. Reisk. tom. II, pag. 879. = [2] *Heyn. ad Virgil. loc. cit.* excurs. 4, in vers. 37 et seq. tom. III, pag. 548; et excurs. 5, in vers. 45, *ibid.* pag. 556. = [3] *Voyez*, au liv. II, pag. 123 du texte Grec, tom. I de la version Française, pag. 336. = [4] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 7, pag. 1014, lin. 43. = [5] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 214. = [6] *Pompon. Mel.* lib. II, cap. 7, pag. 226, lin. 166 et 167. = [7] *Varr. De Re rust.* lib. III, cap. 5, *de turdis*, edit. Durdrecht, 1619, pag. 103. = [8] *Tit. Liv.* lib. IX, cap. 28. = [9] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 12, tom. I, pag. 160, lin. 4. — *Id. ibid.* §. 54, tom. II, pag. 596, lin. 8. = [10] *Sueton. in Tiber.* §. 54. — *Id. in Calig.* §. 15. = [11] *Itiner. Anton.* pag. 515. = [12] *Abr. Gronov. Var. geogr.* pag. 183. = [13] *Loc. cit.* = [14] *Cluver. loc. cit.* cap. 7, pag. 1014, lin. 3 et seq. = [15] *Voyez* ci-dessus, pag. 194. = [16] *Pratill. Della Via Appia*, lib. II, cap. 3, pag. 134 et 135. = [17] *Voyez* ci-dessus, *loc. cit.*

PAGE 234. de *Fundi* et de *Setia* ‹1›, sont des plus renommés, ainsi que ceux de *Falernum*, d'*Alba* ‹2› et de *Statanum* ‹3›.

‹1› *Et de* SETIA, *&c.* Le texte porte en effet, καὶ ὁ Σητινὸς, leçon sur laquelle aucun manuscrit ne varie; et nul des interprètes de Strabon ne paroît avoir douté qu'il n'ait voulu parler des vignobles de *Setia* [aujourd'hui Sezza], ville située au-dessus des marais Pontins. La grande renommée de ces vignobles paroît justifier une pareille explication. Toutefois nous penchons fortement à croire que la leçon Σητινὸς est une faute de copiste. Il ne sauroit être ici question que des vignobles situés dans la partie maritime du *Latium*. C'est dans l'article suivant que Strabon parlera de l'intérieur des terres; alors il aura lieu de rappeler *Setia*, ainsi que ses excellens vins, et il n'y manquera point. Nous croyons donc qu'il faudroit lire ici καὶ ὁ Οὐήσκινος, *et de* VESCIA [1].

‹2› *D'*ALBA. C'est à regret qu'encore ici nous suivons la leçon ὁ Ἀλβανὸς, sur laquelle tous les manuscrits s'accordent avec les imprimés : par le motif exposé dans la note précédente, nous pensons que ce doit être une leçon corrompue. Sans doute les vignobles de l'ancienne *Alba* étoient fort célèbres; et aujourd'hui même encore les vins du moderne Albano ne manquent point de réputation. Mais, nous le répétons, notre auteur, ici, n'a dû vouloir parler que de vignobles appartenant à la partie maritime du *Latium*, la seule dont, en cet endroit, il est occupé. Ne pourroit-on pas soupçonner que la véritable leçon seroit ὁ Οὐλβανὸς, *vinum Ulbanum*? Ce qui est certain, c'est que, dans l'ouvrage d'Athénée [2], nous voyons citer avec éloge le vin *Ulbanum*, provenant de vignobles situés vers *Cymé* [Cume] de la Campanie. Ce vin étoit léger, mais ne devoit se boire qu'au bout de cinq ans : Γίνεται δὲ καὶ περὶ τὴν Καμπανίας Κύμην ὁ καλούμενος Οὐλβανὸς, κοῦφος, πότιμος ἀπὸ ἐτῶν πέντε. Peut-être encore pourroit-on lire ὁ Οὐρβανὸς, *vinum Urbanum*, du nom de ce lieu (voisin du vignoble de Falerne) où Sylla avoit placé une colonie [3] : *Falernus ager, à ponte Campano, lævâ petentibus* URBANAM COLONIAM *Syllanam*.

‹3› *Et de* STATANUM. Nous lisons avec Xylander et Casaubon, καὶ ὁ Στατανὸς, au lieu de Στάγανος. Le vin de *Statanum* étoit fort estimé, et ce vignoble ne devoit pas être éloigné de celui de Falerne : voilà ce dont on ne sauroit douter, d'après le double témoignage de Pline. Cet auteur, en un endroit [4], nous dit : *Nam Falerno contermina* STATANA [scil. *vina*], *ad principatus venêre non dubiè; palamque fecêre sua quibusque terris tempora esse, sicut rerum proventus occasusque.* Et ailleurs [5] : *Virium plus Surrentina, austeritatis Albana, vehementiæ minus Falerna habent. Ab his* STATANA *non longo intervallo abfuerint.* Ces mêmes vins sont également loués dans l'ouvrage d'Athénée, où, suivant la leçon de deux manuscrits collationnés par M. Schweighæuser, on lit, que *le vin* STATANUM *est des premiers;* qu'*il ressemble au vin de* FALERINUM, sauf qu'*il est plus léger et ne porte point à la tête* [6] : Ὁ δὲ ΣΤΑΤΑΝΟΣ τῶν πρώτων ἐστὶν οἴνων, ἐμφερὴς τῷ Φαλερίνῳ, κουφότερος, οὐ πληκτικός. Mais peut-être ne seroit-il pas aisé de déterminer avec précision la situation de ce vignoble de *Statanum*. Nous ne voyons pas que Baccius [7] ait fait aucune recherche à ce sujet. Ortélius [8] paroît n'avoir connu, relativement au lieu

---

[1] *Voyez* ci-dessus, pag. 204, note 4. = [2] *Athen. Deipnos.* lib. I, cap. 21, edit. Schweigh. tom. I, pag. 100. = [3] *Plin. Hist. nat.* lib. XIV, §. 8, n.° 2, tom. I, pag. 715, lin. 26. = [4] *Loc. cit.* n.° 3, pag. 716, lin. 11. = [5] *Id.* lib. XXIII, §. 21, tom. II, pag. 301, lin. 21 et seq. = [6] *Athen. Deipnos.* lib. I, cap. 21, edit. Schweigh. tom. I, pag. 99 et 100. — *It.* ejusd. edit. *Animadv. in Athen.* tom. I, pag. 197. = [7] *Bacc. De Vinis*, lib. V, pag. 211 et seq. = [8] *Ortel. Thes.* V. *Statanum*.

SINUESSA *, bâtie sur le golfe de *Sitinum* <1>, tire son nom de sa situation même, un golfe s'appelant en latin *SINUS*. Proche de la ville se trouvent des bains d'eaux thermales, qui guérissent de diverses maladies <2>.

PAGE 234.
* Rocca di Monte-Dragone.

Telles sont les villes maritimes du *Latium* *.

* Littéralement, des *LATINI*, τῶν Λατίνων.

§. V.
Latium MÉDITERRANÉ.
Ville de Rome.

QUANT à celles de l'intérieur des terres, la première au-dessus d'*Ostia*, et en même temps la seule qui soit située sur le Tibre, est Rome <3>. J'ai déjà dit * qu'originairement la nécessité, non le choix, avoit déterminé sa position. J'ajoute ici que, de même, ceux qui, dans la suite, l'agrandirent, ne furent pas maîtres de travailler sur le meilleur plan; ils se trouvèrent assujettis par les circonstances. Les premiers rois fortifièrent d'abord le Capitole, le *Palatium*, et le mont *Quirinus* qui, du côté extérieur, étoit de si facile accès, que Titus-Tatius, accourant pour venger le rapt des Sabines, l'emporta sans coup férir. Ancus-Marcius, en ajoutant à la ville le mont *Celius* <4>, avec le mont *Aventinus* et la plaine intermédiaire, tous emplacemens assez distans les uns des autres ainsi que de ceux qui se trouvoient déjà enclos de murailles, fit une augmentation nécessaire; car il y avoit de graves inconvéniens à laisser hors des murs, à la merci de quiconque voudroit s'y retrancher, des hauteurs si avantageuses: mais ses moyens ne lui permirent pas de continuer l'enceinte des remparts <5> jusqu'au mont *Quirinus*. Servius sentit ce qui

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 187.

nommé *Statanum*, d'autre témoignage que celui de Pline; et il nous semble que Cluvier n'en parle nulle part.

<1> Éclaircissemens, n.° XXXVI.

<2> Éclaircissemens, n.° XXXVII.

<3> A l'égard de la description que Strabon va faire de la ville de Rome, nous devons dire avec Casaubon : « Tout ce qui concerne Rome et ses agrandissemens successifs, a été si savamment discuté par les plus habiles critiques, qu'il faut se contenter de renvoyer le lecteur à leurs écrits, et ne point ébaucher un pareil sujet. »

<4> *Celius*. Nous lisons, comme nos manuscrits 1393, 1394, et le manuscrit de Médicis [1] le portent distinctement, Κέλιον, au lieu de Κέλλιον.

<5> *L'enceinte des remparts &c.* Nous lisons, conformément aux mss. qui viennent d'être cités, κύκλον, au lieu de τοῖχον.

[1] *Abr. Gronov. Var. Geogr.*

PAGE 234. manquoit encore : aussi ajouta-t-il à la ville le mont *Esquilinus* et le mont *Viminalis.* Comme l'un et l'autre étoient fort accessibles par le dehors, on creusa profondément tout autour un fossé, dont la terre, rejetée en dedans de la ville, forma sur le bord intérieur une terrasse longue d'environ 6 stades *. On garnit ensuite cette terrasse de murailles flanquées de tours, depuis la porte Colline jusqu'à la porte Esquiline, entre lesquelles se trouve une troisième porte, qui, tirant sa dénomination du mont *Viminalis,* s'appelle Viminale. Tel est le rempart de Rome; et certes il auroit lui-même besoin de remparts. Mais sans doute les anciens Romains eurent cette idée, tant pour eux-mêmes que pour leurs successeurs, qu'il leur conviendroit toujours de devoir la sûreté de leur ville et les commodités de la vie, non à des fortifications, mais à leurs armes et à leur valeur personnelle. Ils étoient persuadés que ce ne sont pas les murailles qui gardent les hommes, mais que ce sont les hommes qui gardent les murs.

* Environ 570 toises.

Ainsi donc, originairement, Rome, peu susceptible de défense, et ne possédant aucune portion du vaste et fertile pays qui l'environnoit, n'avoit rien d'heureux à attendre de la position où elle avoit été placée. Mais quand son courage et ses travaux l'eurent rendue maîtresse des terres circonvoisines, elle se vit comblée PAGE 235. d'une affluence de biens que la situation la plus favorable n'eût pu lui procurer. Aussi, malgré son prodigieux accroissement, ne manque-t-elle jamais de vivres pour ses habitans. Elle ne manque pas davantage de bois ou de pierres pour les édifices nouveaux que l'on est sans cesse forcé d'y construire, à raison, soit de la chute ou de l'incendie fréquent des anciens bâtimens, soit des ventes qui les font continuellement changer de maîtres, et qui sont des espèces de chutes volontaires; car tout acquéreur, à chaque mutation, fait abattre ou disposer telle ou telle partie <1> de

<1> Nous sommes forcés de paraphraser, *καταβαλόντων καὶ ἀνοικοδομέντων πρὸς τὰς ἐπιθυμίας* ἝΤΕΡΑ ἘΞ ἙΤΈΡΩΝ; par conséquent, nous ne pouvons rendre la parodie que l'auteur

sa

sa maison suivant son goût. A ce dernier égard, les nombreuses carrières, et les forêts voisines de la ville, sont d'une merveilleuse ressource : ajoutons-y les fleuves qui transportent les matériaux; comme, d'abord, l'*Anio* *, lequel, prenant sa source près d'*Alba [Fucensis]*, située dans le [nouveau] *Latium* ‹1›, vers le pays des *Marsi*, vient, à travers la plaine qui se trouve au-dessous de cette ville, se réunir au Tibre; comme, ensuite, le *Nar*, le *Teneas* * et le *Clanis* **, qui se joignent également au Tibre, mais dont les deux premiers arrosent l'*Ombrice*, et le troisième la *Tyrrhénie*, sur-tout le territoire de *Clusium* *. Auguste, occupé de ces besoins de Rome, a pu diminuer les ravages des incendies, par l'établissement d'une compagnie d'affranchis ‹2›, toujours

PAGE 235.

* Le Teverone. *Voyez* ci-dessous, *pag. 223.*

* La Nera *et* le Topino.

** *Voyez* ci-dessus, *pag. 204*, note 3.

* Chiusi.

fait ici d'un vers d'Homère [1], et que l'on rencontrera encore dans la suite [2].

‹1› *Lequel, prenant sa source &c.* L'*Anio* [le Teverone] prend sa source dans le canton qu'occupoient les *Trebani* [3], 3 milles au-dessus de *Treba-Augusta* [Trevi], située à 10 ou 11 milles au-dessus de *Sublaqueum* [Subiaco]. De *Treba* jusqu'à l'ancienne *Alba* [Albe *ou* Albi], voisine du pays des *Marsi*, l'on peut compter environ 15 milles. Ainsi, vraisemblablement Strabon, en cet endroit, se sera énoncé à-peu-près dans le même sens qu'il avoit fait plus haut [4], lorsqu'il avoit donné l'Arno comme venant d'*Arretium*, ἐξ Ἀῤῥητίου φέρεται, quoique les sources du fleuve se trouvent à 25 milles de cette ville. Ici notre géographe aura voulu dire que l'*Anio* [le Teverone] venoit d'un lieu situé dans les environs d'*Alba* des *Marsi*; et il aura cité cette ville, parce qu'elle étoit plus célèbre que *Treba-Augusta*. Quelques critiques [5] ont pensé que peut-être il faudroit lire Τρήϐας au lieu d'Ἄλϐας; mais ce que Strabon répétera bientôt [6], s'oppose au changement de leçon [7]. Au reste, le P. Volpi [8] distingue plusieurs sources dont la réunion forme le Teverone.

‹2› Suétone [9] rapporte la même chose. Dion Cassius [10] dit également qu'Auguste, en l'année 732 de Rome, 22 ans avant l'ère Chrétienne, chargea les Édiles curules de veiller à ce que les progrès des incendies fussent promptement arrêtés; et, pour aider ces magistrats à remplir ses intentions, il mit à leurs ordres 600 gardes. Quinze années plus tard, en l'an 747 de Rome, 7 avant l'ère Chrétienne, il établit de plus une compagnie de sept affranchis, présidée par un chevalier, pour aviser aux moyens de prévenir ces fréquens accidens [11]. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'Auguste, comme Strabon ici semble vouloir nous le faire entendre, eût été le premier à se donner un pareil soin; le jurisconsulte Paulus atteste que, de toute ancienneté, l'on avoit pris des précautions

[1] *Homer. Odyss.* lib. XVII, vers. 266. = [2] *Voyez*, au livre XVII, pag. 793 du texte Grec. = [3] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. XVII, tom. I, pag. 170, lin. 1. — It. *Sext. Jul. Frontin. De aquæd.* art. 93, edit. Polen. pag. 163. = [4] *Voyez* ci-dessus, pag. 157. = [5] *Oberlin. ad Vibium Sequestr.* pag. 53. = [6] *Voyez* ci-dessous, pag. 217. = [7] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 10, pag. 712, lin. 54. = [8] *Vet. Lat. prof.* lib. XVIII, cap. 14, tom. XI, pag. 481 et seq. = [9] *Sueton. in Augusto*, §. 30. = [10] *Dio Cass.* lib. LIV, §. 2, edit. Reimar. tom. I, pag. 731, lin. 52. = [11] *Id.* lib. LV, §. 8, *ibid.* tom. II, pag. 779, lin. 91 et seq.

PAGE 235. prête à y porter secours; et la fréquence des chutes d'édifices, par une loi qui, bornant la hauteur des nouveaux bâtimens, défend d'élever jusqu'à 70 pieds <1> ceux que l'on construira dorénavant sur les rues. Mais les réparations journellement nécessaires manqueroient bientôt, si la proximité des carrières et des forêts, avec la facilité des transports, ne mettoit à portée d'y subvenir.

A ces avantages que la nature du pays donne à leur ville, les Romains ont ajouté ceux que procure l'industrie. Les cités de fondation Grecque passent pour avoir prospéré à cause de l'attention que leurs fondateurs eurent toujours de les placer dans de belles et de fortes situations, dans le voisinage de quelque port, dans de bons pays. Mais les Romains se sont principalement occupés de ce que les Grecs avoient négligé; je veux parler des chemins pavés, des aqueducs, et de ces égouts par lesquels toutes les immondices de la ville sont entraînées dans le Tibre. En effet, coupant les montagnes et comblant les vallées, ils ont pratiqué par tout le pays des routes pavées, qui servent à voiturer d'un lieu à un autre les marchandises apportées par mer dans les ports. Les égouts de Rome, voûtés en pierres de taille, sont assez larges pour qu'en certains endroits, des chariots chargés de foin puissent y passer <2>. Et les aqueducs amènent des eaux en telle abondance, qu'elles forment des fleuves qui coulent au travers de la ville, nettoyent les cloaques, et suffisent à ce que, pour ainsi dire, toutes les maisons aient de grosses fontaines, des canaux et des réservoirs : ce dernier

sur ce point essentiel d'une bonne police [1].

<1> Si Strabon parle ici de pieds Romains, comme tout semble l'annoncer, ces 70 pieds répondoient à 63 pieds 10 pouces 2 lignes de la toise de l'Académie des sciences. G.

— Cette règle fut encore restreinte par les empereurs subséquens. On peut voir à cet égard ce que Tacite dit [2] de Néron; et Trajan défendit qu'aucune maison eût plus de 60 pieds d'élévation [3].

<2> *En pierres de taille, &c.* Nous croyons ne pas nous éloigner du vrai sens de l'expression Grecque : mais *voyez* les Éclaircissemens, n.° XXXVIII.

[1] *Tit. D. de Officio Præfecti Vigilum.* — It. *Tit. Liv.* lib. IX, §. 46, et lib. XXXIX, §. 14. — *Val. Max.* lib. VIII, cap. 1, sect. 2, n.° 6. — V. *Joan. Binder, Comment. de politiâ vet. urb. Romæ*, sect. 1, cap. 11, §. 14 et seq. pag. 28 et seq. = [2] *Tacit. Annal.* lib. XV, §. 43. = [3] *Aurel. Vict. Epit.* cap. 13.

avantage est dû principalement aux soins de Marcus Agrippa, PAGE 235. qui a décoré Rome de beaucoup d'autres monumens publics ‹1›. PAGE 236.

Ce n'est point qu'à parler en général, les anciens Romains aient beaucoup songé à embellir leur demeure ; ils étoient occupés d'objets plus importans et de première nécessité. Mais les Romains modernes, et sur-tout ceux de nos jours, sans perdre de vue ces mêmes objets, ne sont point restés en arrière du côté de l'agrément; ils ont rempli Rome des plus beaux édifices. Pompée, J. Cæsar, et, en dernier lieu, Auguste, ainsi que ses enfans, son épouse, sa sœur et ses amis, ont porté aussi loin qu'il étoit possible le zèle et la dépense pour ce genre de décorations.

Le plus grand nombre de ces embellissemens se voit dans le *CHAMP-de-Mars*, qui réunit les ornemens de l'art à ceux de la nature. En effet, la grandeur étonnante de ce Champ, où des milliers d'hommes peuvent tous ensemble exécuter des courses de chars ou de chevaux, et s'exercer à la paume, au disque ‹2›, à la palæstre; les édifices qui l'entourent; le gazon toujours vert de sa pelouse; l'aspect d'une couronne de collines figurant une scène demi-circulaire ‹3›, dont les deux extrémités s'appuient à la rive du fleuve *; tout, en cet endroit, offre un spectacle que l'œil abandonne à regret : indépendamment de ce qu'auprès de ce Champ, l'on en trouve un second, avec beaucoup de portiques à l'entour, des bocages sacrés, trois théâtres, un amphithéâtre, et des temples superbes presque contigus les uns aux autres. A voir d'abord ce beau quartier, on croiroit ne trouver dans les autres que de simples faubourgs (d'autant que les Romains, le regardant comme un véritable et digne sanctuaire, y ont placé les monumens funéraires des plus illustres personnages des deux sexes:

* Le Tibre.

‹1› Principalement sous son édilité, laquelle se rapporte à l'année 721 de Rome, 33 ans avant l'ère Chrétienne [1].

‹2› Nous lisons δίσκῳ, au lieu de κίρκῳ, ou de κρίκῳ. Mais *voyez* les Éclaircissemens, n.° XXXIX.

‹3› Nous lisons τῶν .... ἐπιδεικνυμένων, au lieu de τὸ .... ἐπιδεικνυμέναι.

[1] *Dio Cass.* lib. XLIX, §. 43, edit. Reim., tom. I, pag. 600.

PAGE 236.
*Le tombeau d'Auguste.
**Χῶμα· en latin, *agger.*

et l'on y remarque principalement le *MAUSOLÆUM**, lequel consiste en une grosse levée de terre**, établie proche du fleuve sur une très-haute base de marbre blanc, et couverte jusqu'à son sommet d'arbres qui ne dépouillent jamais leur verdure; sur ce sommet est la statue d'Auguste, en bronze; sous la levée même sont déposées les cendres du prince, de ses parens, de ses amis; derrière, se voit un bois sacré, formant des promenades charmantes; en avant, vers le milieu du Champ*, se distingue la place du bûcher*, plantée intérieurement de peupliers, et défendue à l'extérieur par une double enceinte, l'une de marbre blanc, l'autre de fer). Mais si, de là, vous transportant ailleurs, vous allez ou visiter l'ancien *Forum,* autre quartier de la ville non moins rempli de basiliques * et de temples, ou contempler les beaux ouvrages que contient le Capitole, comme aussi ceux qui ornent soit le *Palatium,* soit les jardins de Livie; chaque endroit successivement vous fera oublier celui que vous aurez quitté. Telle est Rome.

* Du *Champ-de-Mars.*
*Ὁ τῆς ΚΑΥΣΤΡΑΣ περίβολος.
* Palais de justice.

§. VI.
Villes désignées par leur situation, relativement aux grandes routes.
PAGE 237.

QUANT aux autres villes [méditerranées] du *Latium,* elles peuvent être désignées par diverses indications; et sur-tout par les principaux de ces grands chemins qui traversent le pays, puisque c'est ou SUR, ou PROCHE, ou ENTRE ces grands chemins qu'elles se trouvent situées: je parle ici de la *Via Appia,* de la *Via Latina,* de la *Via Valeria.*

La *Via Appia* borne* la partie maritime du *Latium* [depuis Rome] jusqu'à *Sinuessa**. La *Via Valeria* ‹1› limite également le *Latium***, du côté de la Sabine, jusqu'au pays des *Marsi**. La *Via Latina*, tracée entre les deux autres routes, retombe dans la *Via Appia* ‹2›, tout proche de *Casilinum**, ville située à 19 stades de ‹3› *Capua***.

*Du côté du nord.
* *Voyez* ci-dessus, *pag. 144, 193, 207.*
** Au nord de ce pays.
* *Voyez* ci-dessous, *pag. 221.*
* Capua moderne.
** S. Maria di Capua.

‹1› Elle ne commençoit qu'à *Tibur* [Tivoli]. *Voyez* les Éclaircissemens, n.° XL.

‹2› *RETOMBE dans la VIA APPIA, &c.* Strabon va nous dire que la *Via Latina,* qui *RETOMBOIT* dans la *Via Appia, PARTOIT* aussi de cette même *Via Appia.*

‹3› *CASILINUM, &c.* Nous lisons Κασιλῖνον, au lieu de Κάσινον. *V.* les Écl. n.° XLI.

LA *Via Latina* part de la *Via Appia*, d'où elle se détourne, sur la gauche, tout proche de Rome <1>. Passant à mi-côte sur la montagne de *Tusclum*, entre cette ville <2> et le mont *Albanus*, elle descend vers la petite ville d'*Algidum* <3> et l'auberge dite *ad Pictas* <4>, où elle reçoit la *Via Lavicana :* car cette autre route, partant de la porte Esquiline, comme la *Via Prænestina* qu'elle

PAGE 237.

Description de la *Via Latina.*

<1> *Part de la* VIA APPIA, *&c.* Le texte porte : Ἄρχεται δὲ ἀπὸ [manuscrit 1393, ὅ τε ἀπὸ] τῆς Ἀππίας ἐν ἀριστερᾷ ἀπ' αὐτῆς ἐκτρεπομένη πλησίον Ῥώμης. Suivant Holsténius [1], la *Via Latina* se détachoit de la *Via Appia*, dans l'intérieur même de Rome, tout proche des thermes d'Antonin, à l'endroit où étoit jadis le temple de Romulus et Remus [aujourd'hui l'église de S. Cæsaire]. Mais peut-être cette assertion d'Holsténius (laquelle, en tout, ne paroîtra peut-être juste que relativement à des temps postérieurs au siècle de Strabon) ne s'accorde-t-elle pas avec ce que le Nardini [2] et l'abbé Ridolf. Venuti [3] disent de la situation du temple de Rémus et Romulus, représenté, selon eux, par l'église des SS. Côme et Damian.

<2> *Passant à mi-côte sur &c.* Ce passage, dans le texte, est singulièrement obscur. Ceux de nos lecteurs qui auront pris connoissance des dissertations (nous pourrions bien dire des diatribes virulentes) que Jac. Gronovius et Raph. Fabretti ont écrites à ce sujet, et qui auront examiné la carte publiée par ce dernier, conviendront peut-être que nous avons exprimé le seul sens raisonnable dont les mots εἶτα ΔΙᾺ Τυσκλάνου ὌΡΟΥΣ ὙΠΕΡβᾶσα, puissent être susceptibles. Du reste, *voyez* les Éclairc. n.° XLII.

<3> *Elle descend vers la petite ville d'*ALGIDUM *&c.* La position d'*Algidum* pouvoit, ce semble [4], répondre à celle de l'Osteria dell' Aglio, qu'Holsténius [5] place à 7 ou 8 milles de Frascati [l'ancien *Tusclum*], vers le défilé dit la Cava dell' Aglio, près du bois appelé Selva dell' Aglio, *ou* degli Algeri [6]. L'histoire parle fréquemment de tout ce canton, parce qu'il fut le théâtre habituel de la guerre des Romains contre les *Æqui*, durant plus d'un siècle et demi, depuis l'an 463 jusqu'à l'an 304 avant l'ère Chrétienne.

Strabon se sert ici du terme κάτεισιν, *descend ;* sans doute parce que la route *[Via Latina]*, qui alloit toujours en montant jusqu'à l'endroit dit aujourd'hui la Molara, se trouvoit ensuite descendre jusqu'au défilé de la Cava dell' Aglio, où la ville d'*Algidum* étoit située. *Voyez* les Éclaircissemens, n.° XLIII.

<4> AD PICTAS, *&c.* La situation précise de ce lieu n'est point facile à déterminer.

Cluvier commence par énoncer [7] que le lieu nommé *ad Pictas*, devant être situé sur la *Via Lavicana*, 10 milles au-dessus de l'endroit dit *ad Quintanas*, se trouvoit entre Palestrine et Valmontone, en détournant sur la droite, à 5 milles de Valmontone, et plus de 7 milles de Palestrine ; mais ensuite [8] il semble affirmer positivement que le lieu *ad Pictas* occupoit l'emplacement même de Valmontone : *Hinc à septentrionibus, primùm Æqui, circa* ALGIDUM *et* PICTAS TABERNAS, *sive, ut nunc opidum vocatur,* VALMONTONEM.

[1] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 194. = [2] *Fam. Nardini Rom. ant.* lib. III, cap. 12, edit. 1771, tom. I, pag. 327. = [3] *Rid. Venuti, Acc. et succ. Descr. &c.* part. 1, cap. 1, edit. 1763, pag. 33. — *Id. ibid. Rom. mod.* Rion. 10, tom. II, pag. 354. = [4] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 16, pag. 778, lin. 21. = [5] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 158, 159, 160. = [6] *Volp. Vet. Lat. prof.* lib. XV, cap. 1, tom. VIII, pag. 248 et 249. = [7] *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 4, pag. 949, lin. 31. = [8] *Id. ibid.* cap. 7, pag. 985, lin. 21.

PAGE 237. laisse sur sa gauche avec le Champ Esquilin, parcourt d'abord un espace de plus de 120 stades, pour s'approcher ‹1› de l'ancien *Lavicum* ‹2›, ville jadis assise sur une hauteur, mais maintenant détruite, que l'on voit sur la droite; puis elle se réunit à la *Via Latina*, vers l'auberge *ad Pictas*, située à 210 stades de Rome ‹3›.

Selon Holsténius [1], *ad Pictas* [aujourd'hui li Quadri] étoit situé à 3 milles en-deçà de Valmontone, sur la route qui mène de l'ancien *Algidum* à cette ville. « C'est là (dit-il) » que l'on reconnoît des vestiges de l'an- » cienne *Via Lavicana*, qui, venant de la » Colonne, se dirige vers Anagni. Tout » proche se voient également des restes d'é- » difices considérables, que l'on croit vulgai- » rement être des ruines de l'ancien *Lavici* » [ou *Lavicum*], dont, suivant l'opinion » commune, les matériaux ont servi à bâtir » Valmontone, il y a 500 ou 600 ans. Là » encore on aperçoit les traces d'une Voie » ancienne, servant de communication entre » la *Via Lavicana* et la *Via Latina*. »

La plupart des autres antiquaires fixent la position d'*ad Pictas* à l'endroit appelé aujourd'hui S. Hilario; mais M. l'abbé de Chaupy prétend qu'ils se trompent.

Voyez les Éclaircissemens, n.° XLIV.

‹1› *S'approcher &c.* Nous lisons avec Casaubon, et comme la plupart de nos manuscrits le portent, προϊών, au lieu de πρόσεισιν.

‹2› Éclaircissemens, n.° XLV.

‹3› *Puis elle se réunit à la VIA LATINA, vers l'auberge AD PICTAS, située à* 210 stades *de Rome.* Nous traduisons fidèlement; mais ce passage ne s'accorde ni avec les mesures marquées dans l'Itinéraire d'Antonin, ni avec la carte de Peutinger.

1.° L'Itinéraire d'Antonin, dans le plus correct [2] des deux endroits où sont indiquées les distances dont il s'agit ici, compte entre Rome et l'*ad Pictas*, 25 milles : c'est nous donner, ou seulement 200 stades, en les prenant sur le pied de 8 au mille, ou 250 stades de 10 au mille.

2.° Notre géographe paroît bien dire ici d'une manière positive, que la jonction de la *Via Lavicana* et de la *Via Latina* se faisoit précisément au lieu *ad Pictas*. Or, suivant la carte de Peutinger, les deux routes ne se rencontroient point avant le lieu dit *Birium* [ou plutôt *Bivium*], situé à 5 milles au-delà de l'auberge *ad Pictas*; si même la réunion ne se faisoit pas à *Compitum*, 5 autres milles plus loin. Mais l'autorité de Strabon doit l'emporter.

Si nous prenons sur le pied de 8 au mille les 210 stades marqués ici par notre géographe, il aura évalué à 26 milles ¼ la distance entre Rome et *ad Pictas*.

Si, au contraire (comme M. d'Anville [3] l'affirme en plus d'une occasion), nous devons tenir pour certain que Strabon, dans ce qui concerne les lieux voisins de Rome, a presque par-tout compté les stades sur le pied de 10 au mille, notre auteur n'aura porté la distance dont il est question qu'à 21 milles. Et véritablement, (nous dit [4] M. d'Anville) « puisque la position du lieu » dit *ad Pictas*, paroît établie à la descente » du mont *Algidus* et à la réunion de la » *Via Labicana* avec la *Via Latina*, tant » par le témoignage de Strabon que par l'Iti- » néraire d'Antonin, l'on ne trouve entre ce » point et la ville de Rome, en ligne droite,

[1] *Adnot. in Ital. ant.* pag. 195. = [2] *Itiner. Anton.* pag. 304 et 305. = [3] *D'Anville, Anal. géogr. de l'Italie*, 3.e part. §. 2, pag. 205, 206.

À partir de cet endroit, l'on trouve sur la *Via Latina* même des habitations et des villes considérables; telles sont *Ferentinum* ‹1›; *Forusinum,* que traverse le fleuve *Cosas* ‹2›; *Fabrateria,* dont le *Trerus* baigne les murs ‹3›; *Aquinum,* grande ville, près de laquelle passe un gros fleuve, le *Melpis* ‹4›; *Interamnium,* placé au confluent

Lieux situés sur la *Via Latina* même.
PAGE 237.

» qu'environ 20 milles; et, quelque état que » l'on voulût faire des détours de la route, » on ne trouvera jamais, au plus, que 22 » milles. »

Quant à l'autre passage de l'Itinéraire, où la distance dont nous parlons est portée jusqu'à 33 milles, il y a visiblement une faute de copiste dans les nombres.

‹1› *FERENTINUM.* Nous lisons, comme nos manuscrits 1393 et 1394 le portent distinctement, Φερέντινον, au lieu de Φερέντιον.

‹2› *FORUSINUM,* Φορούσινον. Telle est la leçon de tous nos manuscrits, comme des imprimés : mais nous pensons avec Cluvier [1], qu'il faut lire Φρουσίνων; en latin, *Frusino.* Cette ville se nomme aujourd'hui Frusinone, *ou* Frussilone, *ou* Fruselone [2].

Quant au fleuve *Cosas,* ὁ Κόσας, il n'est pas souvent cité dans la géographie ancienne; et nous ne voyons pas clairement quel nom il porte aujourd'hui. Leandr. Alberti a dit qu'il s'appelle Pissia. Cluvier [3] nous paroît avoir oublié d'en parler. Et Cellarius [4] semble ne le connoître que par ce témoignage de notre géographe; ajoutant néanmoins qu'il vient de Veroli, ce qui ne nous paroît point juste [5]. M. l'abbé de Chaupy [6] le nomme la Cosa.

‹3› *FABRATERIA, dont le TRERUS baigne les murs.* Suivant Cluvier [7], *Fabrateria,* appelée aujourd'hui Falvaterra, *ou* Falvoterra, étoit située sur le *Liris* [aujourd'hui le Garigliano].

Mais on trouve dans la géographie ancienne, deux villes de ce nom. L'une, selon M. l'abbé de Chaupy [8], peut effectivement avoir été située sur la hauteur où se trouve le bourg moderne de Falvaterra. L'autre, que l'Itinéraire d'Antonin [9] place sur la *Via Prænestina,* 3 milles après *Fregellanum* [ou *Fregellæ*], et qui sans doute étoit celle dont Strabon prétendoit parler, devoit être située précisément au lieu appelé aujourd'hui l'Isola (peut-être M. l'abbé de Chaupy auroit-il dû dire plutôt l'Isoletta [10]) : on la reconnoît et aux décombres dont ce lieu est entouré, et à la réunion du Garigliano avec un fleuve qui doit avoir été celui que Strabon appelle ici le *Trerus,* ὁ Τρῆρος.

Ce dernier fleuve paroît, comme le *Cosas,* n'être connu que d'après ce passage de Strabon; du moins n'en lisons-nous le nom nulle part ailleurs. Cluvier, à ce qu'il nous semble, ne dit point [11] comment on l'appelle aujourd'hui. M. l'abbé de Chaupy [12] pense que déterminément le fleuve dont Strabon veut ici parler, doit être le Sacco. Il suppose que ce nom de Τρῆρος sera une leçon corrompue; ou bien, ajoute-t-il, le fleuve nommé présentement le Sacco, ne prenoit jadis le nom de *Trerus* qu'après sa jonction avec le *Cosas* [aujourd'hui la Cosa].

‹4› *AQUINUM, &c.* Nous eussions peut-être dû écrire *Acuennum;* car le texte porte constamment Ἀκούεννον.

[1] *Cluv. Ital. ant.* lib. III, cap. 8, pag. 1034, lin. 34. = [2] *Holsten. Adn. in Ital. ant.* pag. 220. = [3] *Cluv. Ital. ant.* lib. III, cap. 10, pag. 1076, lin. 36. = [4] *Geogr. ant.* lib. II, cap. 9, sect. 3, S. 423, tom. I, pag. 656. = [5] *Voyez* la Carte du royaume de Naples, par Rizzi Zannoni. = [6] *Mais. de camp. d'Hor.* part. 2, S. 113, tom. II, pag. 318. = [7] *Cluv. Ital. ant.* lib. III, cap. 8, pag. 1038, lin. 1 et seq. = [8] *Loc. cit.* part. 3, S. 136, pag. 475 et suiv. = [9] *Itiner. Anton.* pag. 303. = [10] *Voyez* la Carte de Rizzi Zannoni. = [11] *Cluver.* loc. sup. cit. — *It.* cap. 10, pag. 1076, lin. 36. = [12] *Loc. cit.* part. 2, S. 113, tom. II, pag. 318.

PAGE 237. de deux autres fleuves, dont l'un est le *Liris* ‹1›; puis enfin, *Casinum*, place importante, et la dernière qui [de ce côté] appartienne aux *Latini* ‹2›. En effet, *Teanum* *, surnommé *Sidicenum*, que l'on trouve plus loin, semble, d'après son épithète même, appartenir évidemment au pays des *Sidiceni*, lesquels, dans l'origine, étoient des *Osci*, ancienne race de *Campani* maintenant éteinte ‹3› : ainsi donc, cette ville, la plus grande des villes qui sont situées sur la *Via Latina*, peut s'attribuer à la Campanie; comme celle des *Caleni* *,

* Teano.

* Calvi.

Si notre géographe ne s'est point exprimé improprement, il faut que l'ancien *Aquinum* n'occupât point précisément la place où est situé le moderne Aquino. En effet, Aquino n'est point bâti sur les bords de la Melfa [1], qui incontestablement représente l'ancien *Melfis*; il en est éloigné peut-être de 2 milles.

« Les anciens nous peignent *Aquinum* » comme une ville assez considérable. Les » premières ruines qui se présentent sont un » amphithéâtre situé sur la droite du chemin, » et un théâtre situé sur la gauche. Ces ruines » précèdent d'assez loin une porte antique et » des restes de murailles qui ne laissent pas » d'être encore à une certaine distance du » bourg moderne d'Aquino. Cette disposi- » tion semble annoncer trois états de l'an- » cien *Aquinum*, qui se rétrécissoit toujours » de plus en plus [2]. »

‹1› *INTERAMNIUM, &c.* Cette ville devoit être située sur la gauche du Garigliano, et assez proche de l'emplacement qu'occupe aujourd'hui Ponte-Corvo, de l'autre côté du fleuve. *Voyez* les Éclairciss. n.° XLVI.

‹2› *CASINUM, &c.* Suivant Pratilli [3], l'ancien *Casinum* étoit situé, non sur le sommet de la montagne où est bâti le célèbre monastère de S. Benoît, mais au bas de cette même montagne, dans l'endroit appelé aujourd'hui Città distrutta, près du petit fleuve Rapio et de la ville moderne de S. Germano, à mi-chemin entre l'ancien *Teanum* et *Fregellæ*, dont il va être parlé tout-à-l'heure.

Nous avons cru devoir ajouter les mots *de ce côté*, parce que l'énoncé de Strabon, *la dernière qui appartienne aux LATINI*, n'est exact que relativement aux cités méditerranées du *Latium*. En effet, on a vu *(pag. 144, 193, 200, 202, 204, 207)* que notre géographe prolongeoit le *Latium* maritime jusqu'à *Sinuessa* [aujourd'hui Rocca di monte Dragone], ville plus reculée vers l'est que *Casinum*.

‹3› *Lesquels, &c.* Le texte porte : Οὗτοι δὲ [sc. οἱ Σιδικηνοὶ] Ὄσκοι, Καμπανῶν ἔθνος ἐκλελοιπός. La manière dont nous rendons cette phrase, doit paroître justifiée par le passage qui s'est rencontré plus haut [4] : Τῶν μὲν γὰρ Ὄσκων ἐκλελοιπότων ἡ διάλεκτος μένει παρὰ τοῖς Ῥωμαίοις. *Après l'extinction des OSCI, leur dialecte n'a pas laissé de subsister chez les Romains, &c.* Mais ce que Strabon dit ici ne pourroit-il point paroître inexact ! Les *Osci*, selon lui-même [5], étoient-ils donc un peuple Campanien, Καμπανῶν ἔθνος ! Ne peut-on pas, ou plutôt ne doit-on pas dire que les *Osci* et les *Campani* étoient deux peuples différens; et seulement, que les *Osci* avoient habité le pays qui, par la suite, appartint aux *Campani* [6] ! Mais cette question pourroit donner matière à de longues discussions.

[1] *Voyez* la Carte du royaume de Naples, par Rizzi Zannoni. = [2] *De Chaupy*, *Déc. de la mais. de camp. d'Horace*, 3.e part. §. 136, tom. III, pag. 477. = [3] *Pratill. Della Via Appia*, lib. IV, cap. 1, pag. 413. = [4] *Voyez* ci-dessus, pag. 200. = [5] *Voyez* ci-dessous, pag. 242. = [6] Conf. *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 9, pag. 1055, lin. 18.

autre

autre cité remarquable qui vient ensuite et touche à *Casilinum* ‹1›.

PAGE 237.

Quant aux places situées de l'un et de l'autre côté de la *Via Latina*, celles du côté droit sont celles qui se trouvent entre elle et la *Via Appia*. De ce nombre sont *Setia* et *Signia* *, toutes deux célèbres par leurs vignobles ‹2›; le vin de *Setia* * est un des vins les plus chers, et celui de *Signia* passe pour le plus propre à fortifier les entrailles. Mais en avant * de cette dernière ‹3›, sont *Privernum* ‹4›,

Lieux situés sur la droite de la *Via Latina*.

* Sezza *et* Segni.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 206*, note 1.

* C'est-à-dire, *plus près de la VIA APPIA*.

‹1› *Qui vient ensuite et TOUCHE À CASILINUM*. Καὶ ἡ ἘΦΕΞΗ͂Σ.... ΣΥΝΑ΄ΠΤΟΥΣΑ τῷ Κασιλινῷ. Strabon veut dire que la ville des *Caleni* (la même que, dans la suite [1], il appellera *Calé*, Κάλη, et qui est représentée aujourd'hui par Calvi), se trouvoit entre *Teanum-Sidicenum* et *Casilinum* [Teano et Capua]; de sorte que son territoire *TOUCHOIT*, συνάπτουσα, à celui de *Casilinum*, ou du moins qu'entre elle et *Casilinum* il n'existoit aucun lieu remarquable. La même locution se retrouvera plus bas [2], au sujet de *Telesia* et de *Venafrum*.

‹2› *De ce nombre sont SETIA et SIGNIA, &c.* Nous suivons l'ordre du texte : Ἐν δεξιᾷ μέν εἰσιν αἱ μεταξὺ ΑΥ̓ΤΗ͂Σ [*scil.* τῆς Λατίνης ὁδοῦ, car nos manuscrits 1393, 1394, 1408, comme ceux de Venise, portent ΑΥ̓ΤΗ͂Σ, au lieu de ΑΥ̓ΤΗ] καὶ τῆς Ἀππίας, Σήτεα [il faut évidemment lire Σητία] τε καὶ Σιγνία. Mais il semble que Strabon, pour suivre l'ordre chorographique, auroit dû nommer *Signia* avant *Setia*; car, de ces deux villes, la plus proche de Rome étoit *Signia*.

‹3› *Mais en avant de cette dernière, &c.* L'accord de tous nos manuscrits avec les imprimés nous défendant, pour ainsi dire, de donner ce passage comme altéré, nous avons cru devoir indiquer en marge au lecteur, l'interprétation d'Holsténius [3] et de Corradini [4]. Suivant eux, les mots πρὸ δὲ ΤΑΥ̓ΤΗΣ signifient que les lieux dont l'auteur va parler, étoient, par rapport à la *VIA APPIA*, situés *en avant* de la dernière des villes déjà citées. Et en effet, ceux que notre géographe va d'abord indiquer, savoir, *Privernum*, *Cora*, *Suessa*, *Trapontium* (si toutefois il a véritablement connu un lieu portant ce dernier nom), et *Velitræ*, se trouvoient plus voisins de la *VIA APPIA* que *Signia*. Mais comme cette manière d'interpréter les mots πρὸ δὲ ταύτης ne sauroit cadrer avec la position certaine d'*Aletrium* et de *Fregellæ*, que néanmoins Strabon paroît joindre aux quatre autres villes, nous serions tentés de croire que, dans l'origine, il avoit écrit πρὸς δὲ ταύταις, c'est-à-dire, *et OUTRE ces villes [SIGNIA* et *SETIA]*, *PRIVERNUM, &c.*

‹4› *Privernum*. Suivant Cluvier [5], l'ancien *Privernum* étoit situé à environ 2 milles plus loin que n'est aujourd'hui Piperno; et l'on en voit les ruines près du fleuve *Amasenus*, sur la route qui conduit à Anagnia.

Holsténius [6] veut que *Privernum* occupât la même position que Piperno, et, par conséquent, fût placé, non dans la plaine, mais sur la hauteur; à moins, ajoute-t-il, que l'on ne veuille reconnoître deux *Privernum*.

Quant à l'*Amasenus*, que les vers de Virgile rendent si intéressant [7], Briet et, d'après lui, la Martinière, disent que le nom actuel de ce fleuve est la Toppia. Georg. Fabricius

[1] *Voyez* ci-dessous, pag. 243 et 249 du texte Grec. — [2] *Voyez* ci-dessous, pag. 250 du texte Grec. — [3] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 214, 215, 216. — [4] *Marcell. Corrad. Vet. Lat. prof.* lib. II, cap. 16, tom. II, pag. 127. — [5] *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 8, pag. 1022, lin. 54. — [6] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 216. — [7] *Virg. Æneid.* lib. XI, vers. 538 et seq.

PAGE 237. *Cora* ‹1›, *Suessa*, *Trapontium* ‹2›, *Velitræ*, *Aletrium* *. Ajoutons à ces lieux *Fregellæ* ‹3›, dont les murs sont baignés par le *Liris*, qui se décharge dans la mer près de *Minturnæ*. *Fregellæ* n'est maintenant qu'un bourg *; c'étoit jadis une cité considérable : elle avoit dans sa dépendance la plupart de ces lieux d'alentour que nous venons de nommer ‹4›; et encore aujourd'hui leurs habitans se

* Velletri *et* Alatri.

* Κώμη.

veut qu'il s'appelle Fiume di Abbatia (sans doute d'après le voisinage de l'abbaye de Fossa nuova). Le P. Hardouin [1] semble le confondre avec l'Ufente. Feu M. Oberlin [2] prétendoit que, d'après l'opinion d'Holsténius [3] sur l'identité de l'ancien *Privernum* et du moderne Piperno, l'on doit regarder le Baudino [*ou* Badino] comme représentant l'ancien *Amasenus* [4]. Nous ne voyons pas que, plus récemment encore, M. Heyne [4] ait expliqué son sentiment sur ce point.

‹1› *CORA*, Κόρα. Xylander pensoit que peut-être il falloit lire Σόρα, *Sora*. Mais son motif ne paroît pas suffisant. Pline, nous dit-il, nomme [5] *Sora* immédiatement après *Privernum*. Or, nous ne voyons pas même où Pline énonce ce que Xylander lui attribue.

‹2› *SUESSA, TRAPONTIUM, &c.* Nous rendons fidèlement le texte, tel que l'offrent nos meilleurs manuscrits et l'édition de Casaubon. Mais nous penchons fortement à croire qu'ici, dans ces deux noms, il faudroit reconnoître uniquement celui de *Suessa-Pometia*, ville dont la situation, comme nous l'avons déjà observé [6], n'est pas bien déterminée. Au surplus, *voyez* les Éclaircissemens, n.° XLVII.

‹3› *Ajoutons à ces lieux FREGELLÆ, &c.* Nous exprimons le sens qui résulte de la leçon que porte l'édition de Casaubon, ἜΤΙ δὲ Φρεγέλλαι. Nous ne dissimulerons point que nos manuscrits 1393 et 1394 portent ἜΣΤΙ δὲ Φρεγέλλαι. Mais, de quelque manière que l'on croie devoir lire et expliquer ce passage, il en résultera toujours qu'évidemment Strabon, ici, nous donne les anciennes villes d'*Aletrium* et de *Fregellæ*, comme placées sur la droite de la *Via Latina*. Or, d'après ce que l'on sait de la position de ces deux villes (représentées aujourd'hui, l'une, incontestablement, par Alatri, l'autre, suivant les plus fortes probabilités [7], par Ceperano), ce témoignage de notre géographe peut, ce semble, prêter à quelque difficulté.

‹4› *La plupart de ces lieux d'alentour &c.* Nous lisons, comme le portent nos manuscrits 1393, 1394, ainsi que le manuscrit de Médicis et celui du Bembo, τὰς πολλὰς, au lieu de τὰς πόλεις. De même, au lieu de Παροικίας, nous lisons, non ΠΑΡοικίδας, ainsi que Casaubon le vouloit par pure conjecture, mais ΠΕΡοικίδας, comme nos manuscrits 1393, 1394 et 1408 l'offrent distinctement.

Cluvier [8] croyoit devoir corriger le passage en entier, et proposoit de lire, καὶ ΤΑ'Σ ΠΛΕΙ'ΟΥΣ τῶν ἄρτι λεχθεισῶν ΚΑΤΗΚΟ'ΟΥΣ πρότερον ἐσχηκυῖα. Et sans doute M. de Bréquigny avoit adopté cette correction; car sa version porte : *Et qui eut dans sa dépendance une bonne partie de celles dont je viens de parler.*

[1] *Harduin. ad Plin.* lib. III, §. 9, tom. I, pag. 155, lin. 8, not. 28. = [2] *Oberlin. not. ad Vib. Sequestr.* pag. 58. = [3] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 209. = [4] *Heyn. ad Virgil. Æneïd.* lib. VII, vers. 585, tom. III, pag. 487, col. 1. — It. *ad loc. cit.* excurs. 8, *ibid.* pag. 571. — It. *ad Virg. Æneïd.* lib. VI, vers. 547, tom. IV, pag. 538. — It. *ad loc. cit.* excurs. 2, *ibid.* pag. 416 et 417. = [5] *Harduin. ad Plin.* lib. III, §. 9, tom. I, pag. 155, lin. 8, not. 28. = [6] *Voy.* ci-dessus, pag. 191. = [7] *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 8, pag. 1036, lin. 30. — *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 220. — *De Chaupy, Déc. de la mais. de camp. d'Horace*, 3.e part. §. 136, tom. III, pag. 474. = [8] *Cluver. loc. cit.* lin. 53 et seq.

réunissent dans *Fregellæ* à certains jours de marché ou de solennité religieuse. Sa défection du parti des Romains devint la cause de sa ruine *. Au reste, beaucoup de ces habitations placées, tant sur la direction même qu'aux deux côtés de la *Via Latina*, ont été bâties dans le territoire des *Hernici*, des *Æqui* et des *Volsci*, quoique fondées par les Romains.

PAGE 237.

* 125 ans avant l'ère Chrétienne.

Les villes situées à gauche de la *Via Latina*, sont celles que l'on trouve entre cette même route et la *Via Valeria*. Telle est, d'abord, *Gabii* <1>, que l'on rencontre sur le chemin de *Præneste**, au milieu de ces carrières qui servent le plus aux Romains <2>, à distance égale de Rome et de *Præneste*, c'est-à-dire à 100 stades de l'une et de l'autre <3>. Vient ensuite *Præneste*, dont nous parlerons tout-à-l'heure. Puis, au-delà de *Præneste*, dans le sein des montagnes, se trouvent <4> *Capitulum*, petite ville des *Hernici* <5>;

Lieux situés sur la gauche de la *Via Latina.*

* Palestrina.

PAGE 238.

<1> Située à-peu-près dans la même position qu'occupe aujourd'hui Castel dell' Osa, et proche le lac appelé Pantan de' Griffi [1].

<2> M. Visconti [2] décrit ainsi la pierre de ces carrières : « È una pietra vulcanica simi- » lissima al peperino, o marmor Albano, ma » più dura e compatta. La risonanza e rim- » bombo del suolo Gabino, quand' è calpes- » trato da cavalli e da cani [3], dee attribuirsi » per avventura anch' esso ad un vulcano, di » cui forse è stato effetto il lago Gabino. »

<3> Les 100 stades marqués ici par notre géographe, ainsi que par Denys d'Halicarnasse [4], équivaudroient à 12 milles ½ : ce qui placeroit *Præneste* [Palestrina] à 25 milles de Rome; à moins de regarder un pareil témoignage comme la preuve qu'il faut évaluer ici les stades sur le pied de 10 au mille. L'Itinéraire d'Antonin [5] ne donne entre Rome et *Præneste* que 23 milles, dont 12 de Rome à *Gabii*, et 11 de *Gabii* à *Præneste*; et la carte de Peutinger s'y accorde. Florus [6] et Aurel. Victor [7] ne portent cette même distance qu'à 20 milles. Quelques écrivains postérieurs [8] n'ont compté que 18 milles.

Cluvier adoptoit [9] la distance de 20 milles.

<4> *Se trouvent.* Nous lisons εἶθ' ΑΙ, au lieu d'εἶθ' Ἡ.

<5> *CAPITULUM, petite ville &c.* L'édition de Casaubon porte en effet, ἥ τε τῶν Ἑρνίκων πολίχνη ΚΑΠΙΤΟΥΛΟΝ. Nos manuscrits 1393, 1394, 1408, portent, ἥ τε τῶν Ἑρνικῶν πολίχνη [1408, πόλις] καὶ ΠΙΤΟΥΛΟΝ; et ni l'ancien interprète Latin ni le traducteur Italien n'ont lu autrement, car ils ont traduit, l'un, *Hernicorum oppidulum et PITULUM*,

[1] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 198 et 199. — It. *Volp. Lat. vet. et prof.* lib. XVII, cap. 1, tom. IX, pag. 247 et seq. — It. *Carl. Fea, Not. sulla Stor. delle art. del dis.* lib. VIII, cap. 4, §. 29, edit. 1784, tom. II, pag. 159, not. 1. — It. *Enn. Quir. Visconti, Monum. Gabini*, init. = [2] *Id. Op. cit.* pag. 21, not. 39. = [3] *Plin. Hist. nat.* lib. II, §. 96, tom. I, pag. 116, lin. 7. — It. *Tacit. Annal.* lib. XV, §. 43. = [4] *Dionys. Halicarn. Ant. Rom.* lib. IV, §. 53, edit. Reisk. tom. II, pag. 770, lin. 8 et seq. = [5] *Itiner. Anton.* pag. 302. = [6] *Flor.* lib. I, cap. 18. = [7] *Aurel. Vict. De vir. illustr.* in Pyrrho. = [8] *Eutrop.* lib. II, cap. 12. — It. *Paul. Diac. Hist. Misc.* lib. II, ap. *Murat. Rer. Ital. scr.* tom. I, pag. 10, col. 2, D. = [9] *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 4, pag. 955, lin. 19 et seq.

PAGE 238.
* Anagni.
** Il Garigliano.
* Venafri.
* Il Volturno.

Anagnia *, cité considérable; *Cereatæ* ‹1›; Sora, que le *Liris*** baigne ‹2› en descendant vers *Fregellæ* et *Minturnæ;* puis quelques autres lieux encore; et enfin *Venafrum* *, d'où se tirent les plus belles huiles. *Venafrum* est bâti sur une colline, au pied de laquelle coule le *Vulturnus* *; et, de là, ce fleuve, passant sous les murs de ‹3›

l'autre, *nei monti poi.... è un castello degli Hernici et PITULO.*

Capitulum, ou *Pitulum,* sont des lieux peu connus. Il nous semble que Cluvier a négligé d'en parler.

Paulmier de Grentemesnil pensoit que, d'après l'Itinéraire d'Antonin [1] et la carte de Peutinger, il falloit lire Κώμπιτον, *Compitum.* M. l'abbé de Chaupy paroît [2] avoir adopté cette idée.

Toutefois nous voyons que Pline [3] cite un lieu du nom de *Capitulum,* et paroît l'attribuer aux *Hernici.* Ajoutons que Frontin [4] fait aussi mention d'une colonie établie à *Capitulum,* en vertu d'une des lois de Sylla.

‹1› *CEREATÆ, &c.* Κερεαταί. Voilà encore un lieu dont peut-être aucun autre auteur que notre géographe n'a fait mention.

Suivant Casaubon, ce pouvoit être le même lieu qui, dans quelques manuscrits de Pline [5], est appelé *Cernetum.* Mais, d'après les observations du P. Hardouin [6], fondées sur le témoignage de Frontin [7], il paroît que, dans le passage indiqué par Casaubon, Pline a voulu effectivement parler des *Cereatini,* surnommés *Mariani,* lesquels formoient une des colonies de l'intérieur des terres du *Latium.*

Cluvier [8] pensoit que le *Cereatæ* de Strabon ne devoit point être différent de ce que Plutarque [9] appelle le bourg des *Cirrhæatæ,* κώμη Κιῤῥαιάτων. Il appuyoit son sentiment sur ce que cette dernière dénomination, qui semble être une leçon corrompue, est presque étrangère à la langue des anciens *Volsci* et *Latini,* dans le pays desquels devoit se trouver le lieu dont il est ici question. Du reste, Cluvier, comme lui-même en convient, ignoroit où ce lieu pouvoit être situé.

Holsténius doit [10] avoir proposé quelque part de lire Βέρυλαι, *Verulæ,* au lieu de Κερεαταί.

‹2› *Que le LIRIS baigne &c.* L'expression Grecque, Παρ' ἣν ὁ Λεῖρις ΠΑΡΕΞΙΩ'Ν, sembleroit signifier que le *Liris* [le Garigliano] prend sa source près de Sora; mais il est certain que la source de ce fleuve se trouve assez loin de la ville dont il est question [11]. Strabon aura seulement voulu dire que le *Liris,* sortant du pays des *Marsi,* au-dessus de Sora, lorsqu'une fois il étoit arrivé près de cette ville, se trouvoit comme dégagé des gorges étroites entre lesquelles, jusque là, son cours se trouvoit resserré [12].

Au reste, nous avons déjà observé [13] que cette espèce d'inexactitude (si toutefois on peut prononcer que c'en soit une) étoit familière à notre géographe.

‹3› *Passant SOUS les murs &c.* Nous lisons, comme nos manuscrits 1393 et 1394, ainsi que le manuscrit de Médicis, le portent, ΠΑΡΑ' [au lieu de ΠΕΡΙ'] τὸ Κασιλῖνον.

[1] *Itiner. Anton.* pag. 306. = [2] *Déc. de la mais. de camp. d'Hor.* 3.e part. §. 136, tom. III, pag. 473. = [3] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 9, tom. I, pag. 155, lin. 3. — *Harduin. ad loc.* col. 1, not. 12. — *Id. ad loc.* not. et emend. n.° 43, *ibid.* pag. 184, col. 2. = [4] *Frontin. de Colon.* pag. 104. = [5] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 9, tom. I, pag. 155, lin. 3. = [6] *Harduin. ad loc. cit.* not. et emend. 43, pag. 184, col. 2. = [7] *Loc. cit.* et pag. 134. = [8] *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 8, pag. 1045, lin. 15. = [9] *Plutarch. in Mario,* §. 3, edit. Reisk. tom. II, pag. 805, lin. 1. = [10] *Siebenkees, not. ad Strab.* loc. cit. = [11] *Cluver.* loc. cit. pag. 1047, lin. 17. = [12] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 223. = [13] *Voyez* ci-dessus, pag. 157, not. 3.

PAGE 238.

Casilinum *, va se jeter dans la Méditerranée, près de la ville appelée de son nom, *Vulturnum* *. A l'égard d'*Æsernia* et d'*Aliphæ* *, c'est au pays des *Samnitæ* qu'appartiennent ces deux villes, dont la première a été détruite dans la guerre Marsique ‹1›; la seconde subsiste encore.

* Capua.
* Castel à Mare.
* Isernia *et* Alife.

Description de la *Via Valeria.*

LA *Via Valeria* part de *Tibura* ‹2›, et mène tant au pays des *Marsi*, qu'à *Corfinium*, métropole des *Peligni* ‹3›. Les villes Latines placées sur cette grande route, sont *Valeria* ‹4›, *Carseoli*, *Alba* *; et, tout proche, est aussi la ville de *Cuculum* ‹5›.

* Albi (*ou* Albe, *ou* Alba).

‹1› La ruine d'*Æsernia*, dans la guerre Marsique, peut se rapporter à l'année 90 avant l'ère Chrétienne.

‹2› *De* TIBURA, *&c.* Strabon écrit le nom de cette ville au pluriel neutre, Τίβουρα.

‹3› CORFINIUM, *métropole des Peligni.* L'on en voit encore des ruines dans la plaine de Solmona, à environ 7 milles de cette ville, et 4 milles de la rive droite de la Pescara [l'ancien *Aternus*]. On a pensé [2] que l'endroit où *Corfinium* étoit placé, devoit être précisément celui où se voit aujourd'hui Valva; mais la position indiquée par Cluvier [3], paroît répondre parfaitement à celle du bourg de Pentima [4], fondé vers l'an 1078.

L'emplacement qu'occupoit l'ancien *Corfinium* se reconnoît à un grand morceau de la *Via Valeria*, le long duquel subsistent plusieurs tombeaux. L'église de S. Pelino [*ou* Pulino], siége épiscopal d'une ville qui ne subsiste plus, a été originairement bâtie des débris de *Corfinium.* Elle est située à 1 mille du bourg de Pentima, qui semble placé où étoit la citadelle de l'ancienne ville. Il y reste des pans de murailles, construites de cette manière que l'on appeloit *opus reticulatum* [5].

‹4› VALERIA, *&c.* Le texte porte Οὐαλερία. Cluvier [6] pensoit qu'il falloit lire Οὐαρία, *Varia*, et qu'il s'agissoit du lieu appelé aujourd'hui Vicovaro; mais en même temps il avouoit que, dans un monument historique du moyen âge [7], on trouvoit mentionnée une ville du nom de *Valeria*, qui lui paroissoit avoir dû être située sur la *Via Valeria.*

Holsténius [8] n'est point de cet avis; mais il n'explique point à quel autre lieu moderne la *Valeria* de Strabon pouvoit répondre. Quant à la *Valeria* du moyen âge, suivant Holsténius, ce doit être l'ancien *Marruvium.*

Les PP. Sanadon [9] et Volpi [10], ainsi qu'en dernier lieu M. l'abbé de Chaupy [11], paroissent avoir embrassé l'opinion de Cluvier.

‹5› CARSEOLI, *&c.* Selon Cluvier [12], la situation de l'ancien *Carseoli* répondoit à celle d'Arsuli, située près de la rive droite du Teverone [l'ancien *Anio*], à moitié chemin entre Vicovaro et Subiaco, et à 38 milles de Rome.

[1] *Tit. Liv.* Epitom. lib. LXXIII. — It. *Suppl. Freinsh.* lib. eod. §. 53, edit. Drackemb. tom. VI, pag. 171. = [2] *Phæbon. Hist. Marsor.* lib. I, pag. 32. = [3] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 14, pag. 758, lin. 1. = [4] *Mich. Arch. Lupuli, Comment. in mutil. vet. Corfinii Inscr.* cap. 11, §. 8, pag. 76, not. 4. = [5] Voyez *M. l'abbé de Chaupy, loc. cit.* §. 91, tom. III, pag. 237. — [6] *Loc. cit.* cap. 16, pag. 783, lin. 31. = [7] *Anastas. in Vit. Bonifacii PP.* §. 4. = [8] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 163. = [9] *Ad Horat. Epistolar.* lib. I, epist. 14, vers. 3. *Voyez* l'édition du P. Sanadon, 1732, in-4.°, tom. II, pag. 460. = [10] *Volp. Lat. vet. et prof.* lib. XVIII, cap. 7, tom. X, pag. 263. — *Id. ibid.* cap. 8, pag. 306. = [11] *Loc. cit.* 3.e part. §. 82, tom. III, pag. 208. = [12] *Loc. cit.* cap. 16, pag. 784, lin. 14.

PAGE 238.

* Tivoli, Palestrina, Frascati.

* Tivoli.

Tibura, *Præneste* et *Tusclum* *, situés à droite de la *Via Valeria*, entre elle et la *Via Latina*, peuvent s'apercevoir de Rome. A *Tibura* *, indépendamment d'un beau temple d'Hercule ‹1›,

Holsténius [1] plaçoit *Carseoli* à l'endroit où se trouve aujourd'hui Cività - Carentia. Il en décrit les ruines; elles se voient, nous dit-il, à 3 milles du lieu que l'on appelle aujourd'hui Carsoli, et à 4 ou 5 milles d'Arsuli.

Suivant M. d'Anville [2], les vestiges de *Carseoli* se rencontrent entre le 41.ᵉ et le 42.ᵉ mille, sur la *Via Valeria*. Cette assertion de sa part nous étonne, vu que les deux cartes dont il paroît avoir fait le plus de cas [3], marquent ces vestiges en-deçà du 41.ᵉ mille.

Si l'on en croit deux auteurs modernes [4], *Carseoli* occupoit déterminément la même position que Carsoli.

Quant à la ville d'*Alba [Fucensis]*, nous en parlerons ci-dessous, *pag. 230*.

A l'égard de la qualification de *LATINES*, vraisemblablement Strabon ne la donne ainsi d'une manière spéciale aux villes de *Valeria*, de *Carseoli*, d'*Alba* [et peut-être aussi de *Cuculum*], que par opposition aux autres villes, situées à l'est d'*Alba*, sur la *Via Valeria*, mais non comprises, comme cette dernière ville, dans le *Latium*, considéré même dans sa plus grande extension.

Pour *CUCULUM*, Κούκουλον, « il faudroit, nous disoit Casaubon, » examiner si ce lieu » n'avoit point quelque rapport à celui dont » les habitans sont désignés par Pline [5] sous » le nom de *Cubulterini*. » Nous ne voyons rien qui établisse un semblable rapport.

Cuculum, suivant Cluvier [6], pouvoit être situé entre *Carseoli* et *Alba [Fucensis]*, à gauche dans la plaine, au bas des montagnes, à l'endroit où se trouve Scurcula [*ou* Scucula, *ou* Scutula].

Holsténius nous paroît n'avoir pas été précisément de l'avis de Cluvier; mais nous ne comprenons pas nettement ce qu'il dit à ce sujet [7].

Selon M. l'abbé de Chaupy [8], Κούκουλον, *Cuculum*, dans le texte de Strabon, est une leçon corrompue; il faut lire Λούκουλον, *Luculum*. Ce nom, ajoute-t-il, répond à celui de Luco, que porte aujourd'hui un lieu situé vers l'extrémité sud-ouest du lac [9]; et la dénomination de Luco doit dériver du *Lucus*, ou *Nemus Anguitiæ*, dont Virgile parle [10], comme d'un bois voisin du lac *Fucinas*. On y voit une église que l'on reconnoît aisément pour avoir été formée des débris d'un ancien temple fort magnifique. Ce *Lucus*, ou *Nemus*, a pu être appelé aussi *Luculum*; et ce sera le lieu que Strabon aura voulu indiquer.

‹1› *Indépendamment d'un beau temple &c.* Ce temple ne fût pas moins fameux que celui de la Fortune, à *Præneste*; et il y eut aussi des SORTS [11].

Il ne reste aujourd'hui de ce temple que les substructions, destinées à en former la base et le fondement sur le penchant du mont: mais elles étonnent par leur étendue et leur qualité; elles soutiennent encore aujourd'hui la large aire de la cathédrale, de l'évêché, et de la place qui est en avant de ces édifices.

On peut voir la description détaillée de ces magnifiques substructions, dans l'ouvrage du P. Volpi [12].

[1] *Adnot. in Ital. ant.* pag. 157, 159 et 165. — Voyez *M. l'abbé de Chaupy*, *loc. cit.* 3.ᵉ part. S. 87, tom. III, pag. 222. = [2] *D'Anville*, *Anal. géogr. de l'Ital.* 2.ᵉ part. S. 6, pag. 172. = [3] *Voyez* les Cartes des diocèses de *Tibur* et des *Marsi*, par M. l'abbé Revillas. = [4] *Franc. Grimaldi*, *Annal. del regn. di Napoli*, tom. I, Introd. cap. 7, pag. 43. — It. *Sam. Patrick*, *Geogr. ant. ind.* pag. 144. = [5] Lib. III, S. 9, tom. I, pag. 155, lin. 4. = [6] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 15, pag. 771, lin. 15. = [7] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 155. = [8] *Loc. cit.* S. 90, tom. III, pag. 235. = [9] *Voyez* la Carte de Rizzi Zannoni. = [10] *Virgil. Æneïd.* lib. VII, vers. 750. = [11] *Stat. Sylvar.* lib. I, carm. 3, vers. 80. = [12] *Lat. vet. et prof.* lib. XVIII, cap. 4, tom. X, à pag. 113 ad pag. 156. — *Kirch. Lat.* pag. 190.

on remarque une cascade de l'*Anio* *. Tout proche de la ville, le fleuve qui, en cet endroit, est navigable ‹1›, se précipite, d'une grande hauteur, dans une vallée profonde, plantée d'arbres ‹2›. De là, il traverse une campagne très-fertile, le long ‹3› des carrières de ces différentes espèces de pierres connues sous la dénomination de Tiburtines, de Gabiennes *, de rouges, dont la plupart des édifices de Rome sont construits. Dans cette même plaine, coulent aussi les eaux dites *Albulæ :* ce sont des eaux froides, qui sortent de plusieurs sources, et fournissent une boisson ou des bains salutaires pour diverses maladies ‹4›; et telles sont encore, dans ces environs, les eaux *Labanæ* ‹5›, que l'on rencontre sur la *Via Nomentana*, près d'*Eretum* *.

PAGE 238.
* Il Teverone.
* *Voyez* ci-dessus, *pag. 219.*
* *Voyez* ci-dessus, *pag. 181*, note 7.

À *Præneste* est un temple de la FORTUNE, très-célèbre, où se rendent des oracles. Cette ville et *Tibura*, situées sur des montagnes qui forment une seule et même chaîne, sont à 100 stades l'une de l'autre ‹6› : mais la première *[Præneste]* se trouve à 200

‹1› *Fleuve navigable, &c.* Nous lisons, comme nos manuscrits 1393, 1394, 1408, ainsi que les *EXCERPTA* de Gémistus Plétho le portent, πλώτος ὢν ὁ Ἀνίων [car c'est ainsi qu'il faut écrire, au lieu de Ἀννίων]; et ni l'ancien interprète Latin ni le traducteur Italien n'ont lu différemment. Casaubon croyoit que peut-être on devroit lire ποταμὸς, au lieu de πλώτος. Mais, indépendamment de l'autorité de nos manuscrits, Pline [1] justifie la leçon πλώτος. Si nous devions croire qu'en effet il y a quelque chose à changer, nous serions tentés de lire πότιμος, *buvable ;* ce qui se rapporteroit à la manière dont Denys d'Halicarnasse s'exprime [2] : *dont les eaux sont très-douces à boire*, γλυκὺς δὲ πίνεσθαι.

‹2› *Plantée d'arbres, &c.* Littéralement, *et au travers de bocages ;* car nous lisons, comme le portent les *EXCERPTA* de Gémistus Plétho, καὶ κατ' ἄλσῃ, au lieu de κατάλσει, qu'offrent l'édition de Casaubon et le manuscrit de Médicis [3]; ou de κατάλσῃ, que portent nos mss. 1393, 1394, 1408.

Voyez les Éclaircissemens, n.° XLVIII.

‹3› *Une campagne très-fertile, &c.* Nous lisons, partie d'après la conjecture de Casaubon, partie sur l'autorité de nos mss. 1393 et 1394, διέξεισι ΠΕΔΙ'ΟΝ εὐκαρπότατον, ΠΑΡΑ' τὰ μέταλλα.

‹4› Ce sont celles qui sortent du lac sulfureux connu sous le nom de Solfatara di Tivoli [4].

‹5› *Les eaux LABANÆ, &c.* Elles s'appellent aujourd'hui ou Lago di S. Giovanni, ou Bagni di Grotta Marozza. Voyez les Éclaircissemens, n.° XLIX.

‹6› *A 100 stades l'une de l'autre, &c.* M. d'Anville [5] ne compte entre Palestrina

[1] Lib. III, §. 9, tom. I, pag. 152, lin. 2. = [2] *Dion. Halic. Ant. Rom.* lib. V, §. 37, edit. Reisk. tom. II, pag. 929, lin. 15. = [3] *Abr. Gron. Var. geogr.* pag. 184. = [4] *Volp. Lat. vet. et prof.* lib. XVIII, cap. 13, tom. XI, pag. 467 et seq. — It. *Alios prope innumeros.* = [5] *D'Anville, Anal. géogr. de l'Ital.* 2.e part. §. 6, pag. 172.

PAGE 238. stades de Rome <1>; et la seconde [je parle de *Tibura*] est un peu moins éloignée <2> de cette même capitale. Toutes deux, à ce que l'on prétend, sont d'origine Grecque; et *Præneste* s'étoit d'abord appelée *Polystephanos* *. Toutes deux sont des places fortes, mais sur-tout *Præneste;* car, au-dessus de cette ville <3>, et comme pour lui servir de citadelle, s'élève un mont escarpé, lequel, coupé à pic

* Πολυστέφανος, *nombreuse - couronne.* V. Plutarch. *Parall.* edit. Reisk. tom. VII, *pag. 253.*

[l'ancienne *Præneste*] et Tivoli [l'ancienne *Tibura*], que 10 milles. Cette mesure de la distance effective [1] qui sépare les deux villes, lui sert à prouver que Strabon, à l'égard des environs de Rome, comptoit toujours 10 stades pour 1 mille.

<1> *A 200 stades de Rome, &c.* Nous avons déjà fait observer [2] combien les témoignages, soit des anciens, soit des auteurs du moyen âge, soit des modernes, varioient sur la distance qui se trouve entre Rome et l'ancienne *Præneste.* On a vu que, dans certaines éditions de l'Itinéraire d'Antonin, cette distance est évaluée jusqu'à 26 milles. Les 200 stades de Strabon, estimés sur le pied ordinaire de 8 au mille, donneroient 25 milles. La carte de Peutinger et les meilleures éditions de l'Itinéraire ne donnent que 23 milles [ou 184 stades]. Paul Mérula n'en comptoit que 22 [ou 176 stades]; Suarès, 21 milles [ou 168 stades]; Florus et l'auteur du recueil *de Viris Illustribus*, 20 milles [ou 160 stades]; et le témoignage de Paul Diacre réduit l'intervalle à 18 milles [ou 144 stades].

Cette discordance peut tenir, tant à la diversité des routes sur lesquelles on aura mesuré la distance, qu'à la différence du terme d'où l'on partoit et où l'on aboutissoit pour déterminer l'intervalle qui se trouvoit entre les deux villes.

En effet [3], pour se rendre de Rome à *Præneste*, l'on ne se servoit pas uniquement de la *Via Prænestina*, la plus courte de toutes: mais on prenoit aussi, tantôt la *Via Collatina*, ou la *Via Tiburtina*, tracées sur la gauche; tantôt la *Via Labicana* ou la *Via Latina*, qui se trouvoient sur la droite. De même, sur chacune de ces routes, l'on a pu mesurer la distance, à partir, soit du milliaire doré, placé dans le *Forum Romanum*, soit des portes Esquiline, Colline et autres; et la terminer à la partie la plus basse, ou la pousser jusqu'à la partie la plus élevée de l'ancienne *Præneste.*

Suivant M. d'Anville [4], la distance de 23 milles marqués dans l'Itinéraire d'Antonin et sur la carte de Peutinger, convient parfaitement au local, pourvu toutefois que l'on parte du centre de Rome, et que l'on pousse jusqu'à l'emplacement de l'ancienne *Præneste*, sur la hauteur qui commande la ville moderne de Palestrina.

<2> *Un peu moins éloignée &c.* M. d'Anville [5] croyoit pouvoir déterminer à 19 milles $\frac{3}{8}$ la distance de Rome à Tivoli [l'ancienne *Tibura*], prise du centre de Rome au centre de Tivoli. D'après ce calcul, la différence qui se trouve entre la distance de Rome à *Præneste* et la distance de Rome à *Tibura*, ne laisseroit pas d'être de 3 milles $\frac{5}{8}$, c'est-à-dire, de plus d'un sixième.

<3> *Car, au-dessus de cette ville, &c.* Ce passage, dans le texte Grec, nous paroît difficile.

Voyez les Éclaircissemens, n.° L.

[1] *Voyez* la Carte topograph. du territoire et diocèse de Tivoli, par M. l'abbé Revillas. = [2] *Voyez* ci-dessus, pag. 219, note 3. = [3] *Volp. Lat. vet. et prof.* lib. XVI, cap. 1, tom. IX, pag. 7 et 8. — *Id. ibid.* cap. 3, pag. 59. = [4] *D'Anville, Anal. géogr. de l'Ital.* 3.e part. §. 2, pag. 206 et 207. = [5] *Id. ibid.* 2.e part. §. 6, pag. 171.

par

par derrière, est de 2 stades plus haut que le col qui, de ce côté, le réunit au reste de la chaîne des montagnes. Indépendamment du moyen de défense que fournit une pareille situation, il part de tous les côtés de la montagne, des souterrains, qui conduisent jusque dans la plaine, et servent les uns d'aqueducs, les autres d'issues secrètes. Ce fut dans l'un de ces derniers que mourut C. Marius [le jeune], ne pouvant s'échapper de *Præneste* assiégée *. Une position forte ‹1› est d'ordinaire un avantage pour une ville; mais les guerres civiles des Romains en ont fait un malheur pour *Præneste*. En un temps de troubles, il arrive que des brouillons s'y réfugient; et lorsqu'après quelque résistance ils sont contraints de se rendre, outre le dommage éprouvé dans le siége, les innocens payant pour les coupables, son territoire est confisqué ‹2›. Le district de *Præneste* est arrosé par le fleuve *Veresis* ‹3›.

PAGE 239.

* L'an *672* de Rome, 82 ans avant l'ère Chrétienne.

‹1› *Une position forte &c.* Nous lisons, comme nos manuscrits 1393, 1394, 1408 et ceux d'Italie le portent distinctement, *εὐερκὲς*, au lieu d'*εὐαρκές*.

‹2› *Il arrive que des brouillons s'y réfugient, &c.* Nous avons pensé devoir conserver la syntaxe de la phrase Grecque, où les verbes sont au présent de l'indicatif, *καταφεύγουσι.... συμβαίνει*. Les versions Latines offrent ces verbes au prétérit ou à l'imparfait; l'ancien interprète ayant dit : *Confugientibus enim eò seditiosis, et per obsidionem deprehensis, et urbem vastari, et agrum alienari* CONTIGIT; le traducteur Italien : *Essendo quivi rifuggiti coloro, che machinavano d'innovare lo stato della republica, fu Preneste presa per forza, et oltre l'essere saccheggiata, et privata de'l contado, avenne, &c.*; et Xylander, suivi par M. de Siebenkees : *Nam qui novas res* moliebantur *eò* confugiebant; *quibus expugnatis, cum alia damna urbi* injungebantur, *tum ager* adimebatur, *&c.* Cette dernière version, indépendamment de son inexactitude, pourroit faire penser que Strabon vouloit parler de divers désastres essuyés à plusieurs reprises par la ville de *Præneste*, dans différentes guerres civiles; et le P. Volpi paroît avoir effectivement cru que telle étoit son idée [1] : *Strabo* ALIAS *etiam clades, quas* ANTE *Marianam cladem et* POST *illam Præneste urbs passa est, respiciens, in ejusdem descriptione sic inquit : Nam &c.* Cependant, d'après le récit détaillé que non-seulement Suarès, mais le P. Volpi lui-même, et postérieurement encore Léonard Cecconi, ont fait de toutes les révolutions arrivées à l'ancienne *Præneste*, le passage de notre géographe ne sauroit avoir trait qu'à la prise de cette ville, du temps de Sylla.

‹3› *Le* VERESIS. On ne sait point avec certitude quel est aujourd'hui le fleuve dont ici Strabon vouloit parler. Leand. Alberti [2], Flacius Hubertus et Paul Mérula [3], en le nommant *Veresto*, *Verde*, *Verrestis*, ou encore *Venestris*, ne fixent point nos idées. Cluvier [3] nous dit simplement que c'est une

[1] *Volp. Lat. vet. et prof.* lib. XVI, cap. 5, tom. IX, pag. 96. = [2] *Ediz.* 1581, pag. 154. = [3] *Ap. Ortel. Th. geogr.* v. *Veresis.* = [4] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 10, pag. 714, lin. 49. — *It.* lib. III, cap. 4, pag. 966, lin. 35.

PAGE 239.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 222 *et* 223.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 213, note 3.

* Monte Cavo.

Les villes dont je viens de parler, sont à l'orient de Rome *. Mais en-deçà de la chaîne de montagnes où elles sont situées, il s'en trouve une autre, qui, séparée de celle-là par le vallon * d'*Algidum*, s'étend jusqu'au mont *Albanus* * : c'est sur l'un des sommets de cette dernière chaîne qu'est assis *Tusclum* ‹1›, ville qui

petite rivière qui, prenant sa source un peu au-dessus de Gallicano, va se jeter dans le Teverone [l'ancien *Anio*], 4 milles au-dessous de Tivoli [l'ancienne *Tibura*]. Holsténius [1] vouloit que ce fût l'Osa, dont il traçoit ainsi le cours : *Qui juxta Prænestinam viam et lacum BURRANUM, sive S. Praxedis, defluit ad castellum S. JULIANI, atque paulò supra fontem SALONIUM Tiberim ingreditur;* et nous rapportons ses propres termes, précisément parce que nous n'avons pu reconnoître cette description, ni sur la carte d'Ameti [2], ni sur celles de Cingolani [3] et de Raph. Fabretti [4]. Le P. Volpi ne nous a pas fourni plus de lumières [5].

Sur la carte qui accompagne le Mémoire de M. d'Anville, concernant l'*ÉTENDUE DE L'ANCIENNE ROME*, et qui, en cela, paroît conforme à celle de M. l'abbé Revillas [6], on trouve marquée du nom *Veresis*, une rivière qui se décharge dans l'*Anio* [le Teverone], au nord-ouest de *Præneste* : mais on ne distingue point nettement le lieu d'où l'habile géographe la faisoit sortir [7]; seulement on voit que, selon lui [8], ce doit être le petit fleuve appelé Rio-Maggiore, qui représente aujourd'hui l'ancien *Veresis.*

Suivant M. l'abbé de Chaupy [9], le *Veresis* de Strabon ne sauroit être ni le Rio-Maggiore, ni l'Osa; et quant à ce dernier, il suffit de la position du seul pont [Ponte-Nono] sur lequel on le passe, au 9.e mille sur la *Via Prænestina*, pour reconnoître que, si le fleuve ainsi nommé représentoit le *Veresis*, il auroit dû être attribué par notre géographe au territoire de *Gabii*, non à celui de *Præneste.* Ce n'est point, ajoute M. l'abbé de Chaupy, entre *Præneste* et Rome, c'est de l'autre côté de *Præneste* qu'il faut chercher le *Veresis* de Strabon; et, dans cette partie, l'on ne trouvera d'autre fleuve pouvant le représenter, que le Sacco [*ou* Fiume di Campagna], le même qui traverse Frusinone. M. l'abbé de Chaupy cite les monumens qui l'autorisent à penser que le territoire de *Præneste*, vers l'est, enclavant jadis l'emplacement des bourgs de Cavi et de Genazano, a dû s'étendre jusqu'à Paliano, par conséquent au-delà des bords du Sacco, et qu'il a même compris les sources de ce fleuve. Cela, continue-t-il, n'empêcheroit pas que le Sacco, reconnu pour le *Veresis* de Strabon, ne puisse être aussi le *Trerus* du même géographe [10]; le fleuve dont il s'agit, a pu, dans les temps anciens, avoir, suivant les différentes parties de son cours, divers noms, et s'être appelé *Trerus* lorsqu'il approchoit de *Fabrateria.*

‹1› *Mais en-DEÇÀ de la chaîne de montagnes, il s'en trouve &c.* Ce passage, singulièrement difficile, est l'un de ceux qui ont causé, entre Jac. Gronovius et Raph. Fabretti, la violente dispute dont nous avons déjà parlé [11].

Ici, dans la phrase Grecque, l'adverbe

[1] *Holst. Adnot. in Ital. ant.* pag. 131. — *Id. Adnot. in Ortel.* pag. 202. = [2] *Ameti, part. I, terrestre del Latio.* = [3] *Cingolani, Topogr. geom. dell' agr. Rom.* tab. 2. = [4] *Dorsi Prænest. et Tuscul. &c. ad calc. Jasith. apolog.* = [5] *Volp. Lat. vet. et prof.* lib. XVI, cap. 2, tom. IX, pag. 20. = [6] *Diœces. et agr. Tiburt. topographia.* = [7] *D'Anville, Acad. des Inscrip. et Belles-Lettres*, vol. XXX, *Mém.* pag. 198. = [8] *Id. ibid.* pag. 227. = [9] *Op. cit.* 2.e part. §. 113, tom. II, pag. 320 et suiv. = [10] *Voyez* ci-dessus, pag. 215, note 3. = [11] *Voyez* ci-dessus, pag. 213, note 4.

ne manque point de beautés. Ses alentours sont ornés de plantations et d'édifices, principalement du côté qui regarde Rome : car, dans cette partie, la montagne de *Tusclum* ne présente que l'aspect d'une colline très-fertile, arrosée d'eaux abondantes ‹1›; et sur cette colline, dont la pente, en beaucoup d'endroits, est fort douce, sont bâtis de superbes palais. PAGE 239.

Au territoire de *Tusclum* touchent les racines du mont *Albanus* *, dont les parties basses ne sont ni moins fertiles ni moins ornées.

* Monte-Cavo.

A ces coteaux succèdent les plaines qui s'étendent, les unes jusqu'aux faubourgs de Rome, les autres jusqu'à la mer. Ces dernières ont quelque chose de mal-sain : mais les premières offrent un terrain excellent; aussi sont-elles bien cultivées.

Villes situées sur la *Via Appia.*

APRÈS le mont *Albanus*, à cent-soixante stades de Rome ‹2›,

ἐνδοτέρω, que nous rendons par *en-deçà*, nous semble relatif à la ville de Rome, et peut-être même au rivage de la mer, dont la position de l'ancien *Tusclum* [et du moderne Frascati] est moins éloignée que celle de *Prœneste* et de *Tibura*, qui viennent d'être décrites.

Quant à l'autre adverbe, μεταξὺ, lequel, littéralement rendu, signifie *intermédiairement*, nous croyons devoir le rapporter à l'espace qui sépare les deux chaînes de montagnes que notre géographe veut distinguer; et c'est de cette manière que le P. Volpi nous paroît l'avoir entendu [1]. Toutefois il se pourroit que Strabon eût prétendu parler du vallon qui sépare Monte-Cavo [jadis *mons Albanus*] de la hauteur sur laquelle étoit situé l'ancien *Tusclum*. Au reste, nous embrassons le sentiment du P. Volpi [2], qui, à l'exemple de Cluvier [3], de Kircher [4] et de Raph. Fabretti, place l'ancien *Tusclum* proprement dit, au sommet de la hauteur, et à l'endroit appelé aujourd'hui Tusculo; non, comme Holsténius [5] et Domen. Barn. Mattei [6], dans la position actuelle du moderne Frascati. Mais nous ne dissimulons point que M. d'Anville [7] n'a pas cru pouvoir rien décider à cet égard.

‹1› Peut-être Strabon vouloit-il parler précisément de ces eaux qui aujourd'hui servent à orner les maisons de campagne des familles Pamfili, Ludovisi, Borghese et Falconieri.[8].

‹2› *A 160 stades &c.* Ce nombre, sur le pied de 8 stades par mille, équivaudroit à 20 milles. D'après divers témoignages des auteurs anciens [9] et les distances marquées par les Itinéraires [10], Cluvier [11], Holsténius [12],

[1] *Volp. Lat. vet. et prof.* lib. XV, cap. 1, tom. VIII, pag. 241 et seq. = [2] *Id. ibid.* lib. XIV, tom. VIII, pag. 1 et seq. = [3] *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 4, pag. 941, lin. 25 et seq. = [4] *Kirch. Vet. et nov. Latium*, lib. I, part. 2, cap. 1, pag. 55 et seq. = [5] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 190 et 191. = [6] *Domen. Barn. Mattei, Mem. ist. dell' ant. Tusc. &c.* pag. 11 et seq. = [7] *D'Anville, sur l'étend. de l'anc. Rome*, Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. XXX, *Mém.* pag. 224. = [8] *Volp. Lat. vet. et prof.* lib. XIV, cap. 7, pag. 185. = [9] *Dionys. Halic. Antiq. Roman.* lib. VI, §. 22, edit. Reisk. tom. II, pag. 115, lin. 5. — It. *Philostr. in Vit. Apollon. Tyan.* lib. IV, §. 36, pag. 176. — It. *Schol. Lucan. ad Phars.* lib. VI, vers. 74. — It. *Procop. de Bell. Got.* lib. II, cap. 4. = [10] *Itiner. Hierosolym.* pag. 612. = [11] *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 4, pag. 920, lin. 10. = [12] *Holst. Adnot. in Ital. ant.* pag. 185.

PAGE 239. sur la *Via Appia*, l'on trouve *Aricia*, qui, bien que située dans un fond, n'en est pas moins pourvue d'une forte citadelle ‹1›.

* A l'orient.

Au-delà * d'*Aricia*, l'on voit, d'une part, sur la droite de la *Via Appia*, *Lanuvium*, colonie des Romains ‹2›, d'où l'on découvre la mer, avec *Antium*; et, de l'autre part ‹3›, sur la gauche d'un bras de route ‹4› qui monte d'*Aricia* aux lieux formant le territoire de cette ville, le Bois-de-DIANE * que l'on appelle *Nemus*, avec le temple de la déesse. La Diane à qui le bois et le temple sont consacrés, est, à ce que l'on prétend, Diane *TAUROPOLE*. Et

* Littéralement, l'*Artemisium*.

le P. Volpi [1] et Pratilli [2], ont pensé qu'ici le texte de Strabon pouvoit avoir été altéré, et qu'il faudroit y lire seulement 120 stades [ou 15 milles]. Mais M. d'Anville ne vouloit point qu'il y eût rien à corriger. Posant [3] que l'intervalle entre les villes de Rome et d'*Aricia* se trouve avoir été constamment de 16 milles Romains, il jugeoit que l'évaluation de ces 16 milles à 160 stades, fournissoit une nouvelle preuve de ce qu'il a cru reconnoître évidemment d'ailleurs; savoir, que Strabon, pour ce qui concernoit les environs de Rome, comptoit toujours 10 stades pour 1 mille, et qu'alors ce géographe se servoit d'un stade de 75 toises 3 pieds 7 pouces et quelques lignes. M. d'Anville ajoutoit que les 16 milles partoient du milliaire doré placé dans le *Forum Romanum*.

‹1› *N'en est pas moins pourvue d'une forte citadelle.* Le texte porte : Ἔχει δ' ὅμως ἐρυμνὴν ἄκραν. Nous avons donc traduit fidèlement. Mais peut-être, par les mots ἐρυμνὴν ἄκραν, Strabon a-t-il voulu faire entendre que, si la *VILLE* même d'*Aricia* étoit située dans un fond [au niveau de ce que l'on appelle aujourd'hui Valle di Riccia], la *CITADELLE* étoit assise sur la hauteur : alors cette citadelle auroit occupé l'emplacement de la Riccia.

‹2› *LANUVIUM, &c.* Nous lisons avec tous les interprètes de Strabon, Λανουΐον. Ce lieu s'appelle aujourd'hui Cività-Lavinia. Mais nous ne dissimulons pas qu'il y auroit peut-être des raisons pour conserver la leçon Λαουΐνιον, *Lavinium*. Voyez les Éclaircissemens, n.° LI.

‹3› *Et, de l'autre part, &c.* Le texte, dans ce passage, est évidemment altéré; tous les interprètes de Strabon sont d'accord à cet égard. Pour en tirer le sens exprimé dans notre version (et qui, à l'examen, sera peut-être trouvé beaucoup plus conforme que tout autre à l'ancien état des lieux dont il est ici question, ainsi qu'on peut en juger d'après la carte de Cingolani), nous n'avons eu besoin d'introduire dans la phrase Grecque que deux changemens, bien légers, en comparaison de tous ceux qui, jusqu'à cette heure, avoient été proposés.

Voyez les Éclaircissemens, n.° LII.

‹4› *D'un bras de route, &c.* C'étoit celui que l'on appeloit tantôt *Clivus Aricinus* [4], tantôt aussi *Clivus VIRBII* [5], du nom *VIRBIUS*, sous lequel Hippolyte étoit honoré dans le voisinage d'*Aricia*.

[1] *Volp. Lat. vet. et prof.* lib. XIII, cap. 1, tom. VII, pag. 180 et seq. = [2] *Pratill. Dell. Via Appia*, lib. I, cap. 12, pag. 78. = [3] *D'Anville, Tr. des mes. itin.* §. 6, pag. 71 et 82. — It. *Mém. sur l'ét. de l'anc. Rome, &c.* Acad. des Inscrip. et Belles-Lettres, vol. XXX, *Mém.* pag. 214 et suiv. — It. *Anal. géogr. de l'Ital.* 3.e part. §. 1, pag. 192. = [4] *Martial. Epigr.* lib. XII, epigr. 32. = [5] *Pers.* satyr. 6, vers. 56. — It. *Cornut. ad Pers.* loc. cit.

PAGE 239.

en effet, les rites observés dans cette fondation religieuse ont quelque chose de barbare et de Scythique. On n'y établit successivement pour grand-prêtre, que quelque brigand fugitif, assez adroit pour assassiner celui qui se trouve déjà installé dans cet emploi[a], et qui, à raison d'une pareille institution, devant être toujours en garde, ne quitte jamais l'épée. Le temple est placé dans le bois, en avant duquel est un lac* (on diroit presque une mer), environné, comme le temple et le bois, d'une chaîne non interrompue de coteaux élevés, qui donnent à cet endroit l'aspect d'un abîme. Les différentes sources des eaux dont le lac se remplit, sont visibles; et l'une de ces sources s'appelle *Egeria*, du nom d'une certaine divinité <1> : mais ce n'est point sur les bords du lac qu'on peut reconnoître l'issue de ces mêmes eaux; c'est assez loin dans la plaine qu'on les voit ressortir <2> sur la surface de la terre.

[a] *V.* Serv. ad Virgil. Æneïd. lib. VI, vers. 136; — Ovid. de Art. am. lib. I, vers. 259; — Id. Fast. lib. III, vers. 261.

* Lago di Genzano, *ou* di Nemo.

Le mont *Albanus** est fort voisin de ces lieux, et s'élève de beaucoup, non-seulement au-dessus du Bois-de-DIANE*, mais même des collines environnantes, quoiqu'elles ne laissent pas d'être hautes et assez escarpées. Il domine pareillement un

* Monte-Cavo.

* Littéralement, l'*Artemisium*.

<1> *L'une de ces sources s'appelle* EGERIA, *&c.* Le texte porte : Τούτων δ' ἐστὶν ἹΕΡΕΙ'Α καλουμένη δαίμονος τινὸς ἐπώνυμος. L'ancien interprète a rendu ce passage d'une manière inintelligible : *Horum* [scil. *fontium*] *sacra sub cujusdam Dæmonis appellatione habentur.* Le traducteur Italien, se tenant plus près de la lettre, a dit : *Di questi v'è la sacerdotessa chiamata col nome d'una certa fata.*

Scaliger, et avec lui Casaubon, pensoient que peut-être, au lieu du mot Ἱερεία, il faudroit lire Ἰτύρνη : et ils croyoient pouvoir reconnoître ici le nom de *Juturna*; l'ancienne tradition portant que, dans le lieu dont il est question, il y avoit une source appelée *Juturna*, du nom d'une nymphe aimée de Jupiter.

Paulmier de Grentemesnil jugeoit que la véritable leçon devoit être simplement, ἡ Ἱερὰ, *dont l'une s'appelle* LA FONTAINE *sacrée, et porte le nom d'une certaine divinité.*

Nous préférons, avec Cluvier[1] et Schurzfleich[2], de lire, Ἠγερία. En effet, on ne sauroit douter[3] qu'il n'y eût en ces lieux une fontaine consacrée à la nymphe *Egeria*, si célèbre dans les antiquités Romaines.

<2> *Qu'on les voit ressortir &c.* Nous lisons, comme le portent les manuscrits de Venise et de Strozzi, et comme Casaubon l'avoit proposé, ἀνέχουσαι, au lieu d'ἔχουσαι.

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 4, pag. 923, lin. 30, et 931, lin. 22. — [2] *Conr. Sam. Schurzfl. de Temp. ant.* S. 3, pag. 765. — [3] *Virg. Æneïd.* lib. VII, vers. 763. — *Ovid. Metam.* lib. XV, vers. 87. — Id. *Fastor.* lib. III, vers. 262.

PAGE 239.
* Le lac d'Albano.
* Vers l'orient.
* Voyez ci-dessus, pag. 218 et suiv.
PAGE 240.

lac *, bien plus vaste encore que celui du Bois-de-DIANE ‹1›.

C'est par-delà * ces mêmes lieux que se trouvent les places situées sur la *Via Latina*, dont nous avons déjà parlé *.

La plus reculée de toutes les villes Latines dans l'intérieur des terres, est *Alba* ‹2›, limitrophe du pays des *Marsi* ‹3›, et bâtie sur une haute colline, près du lac *Fucinas* ‹4›. Ce lac est aussi vaste qu'une mer; et les *Marsi*, comme tous les autres peuples voisins ‹5›, en tirent un grand avantage. Ses eaux, à ce que l'on assure, s'élèvent quelquefois à la hauteur des montagnes qui l'entourent, et quelquefois aussi s'abaissent au point de découvrir et de laisser labourer des terrains qu'elles couvrent habituellement. Sans doute, en de certains temps, les eaux s'échappent et se dissipent par des issues cachées et passagères : ou bien les sources tarissent entièrement, pour jaillir ensuite de nouveau ‹6›;

‹1› *Que* CELUI *du Bois-de-DIANE*. Nous lisons avec Cluvier [1], τὸ Ἀρτεμίσιον ΝΕ'ΜΟΣ, au lieu de τὸ Ἀρτεμίσιον ὌΡΟΣ.

‹2› Il s'agit ici d'*Alba*, surnommée *Fucensis*, d'après le voisinage du lac *Fucinas* [aujourd'hui Lago di Celano], et appelée maintenant Albe *ou* Albi [2].

Suivant M. d'Anville [3], *Alba Fucensis* n'étoit pas située précisément sur la direction que paroît actuellement avoir eue la *Via Valeria*; la ville devoit se trouver environ 1 mille ½ sur la gauche, et sur un tertre ou monticule qui paroît isolé.

‹3› *Limitrophe du pays des* MARSI, &c. Ὁμοροῦσα Μαρσοῖς. Ainsi donc notre géographe n'attribuoit point la ville d'*Alba Fucensis* au pays des *Marsi*. Strabon est peut-être le seul auteur ancien qui parle en ce sens; et l'on peut voir dans l'histoire des *Marsi* [4] les considérations qui permettroient de croire que, sur ce point, il s'est peut-être trompé.

‹4› *Et bâtie* &c. Nous lisons : Ἵδρυται δὲ [*scil.* ἡ Ἄλβη] ἐφ' ὑψηλοῦ πάγου. Ἔστι δὲ καὶ λίμνη Φουκίνας πλησίον.

Sur la carte de M. l'abbé Revillas [5], Albe est placée à un peu plus de 3 milles du lac de Celano; cet espace intermédiaire est souvent inondé.

‹5› *Comme tous les autres peuples* &c. Strabon semble ici placer autour du lac *Fucinas* d'autres peuples que les *Marsi*; et c'est encore ce que lui seul donne à entendre [6]. Mais cela s'explique quand on réfléchit que les *Marsi*, quoique touchant seuls au lac, n'étoient pas les seuls qui en tirassent avantage. En effet, ce lac fournissoit une grande quantité de poisson à des lieux moins voisins, et même à la ville de Rome [7].

‹6› *Sans doute, en de certains temps, les eaux s'échappent* &c. Ce passage n'est que paraphrasé.

Voyez les Éclaircissemens, n.° LIII.

[1] *Cluver. loc. cit.* = [2] Voyez *M. l'abbé de Chaupy, Déc. de la mais. de campagne d'Horace*, part. 3, §. 88, tom. III, pag. 224. = [3] *D'Anville, Anal. géogr. de l'Ital.* 2.e part. §. 6, pag. 174 et 175. = [4] *Phœbon. Hist. Marsorum*, lib. III, cap. 5, pag. 155 et seq. = [5] *Marsor. diœcesis*, 1735. = [6] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 15, pag. 762, lin. 25. = [7] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 146.

comme il arrive, dit-on, au fleuve *Amenanus* *, qui passe près de Catane, et qui, restant quelquefois bien des années à sec, recommence après à couler <1>. L'on prétend que c'est le lac *Fucinas* qui fournit l'eau MARCIENNE <2>, la plus estimée de toutes, et celle dont, à Rome, on boit de préférence. Comme *Alba* est située dans le centre du pays *, et que c'est une place très-forte <3>, les Romains s'en sont souvent servis comme d'un lieu de sûreté, pour renfermer les prisonniers importans <4>.

PAGE 240.

* Le Judicello.

* C'est-à-dire *de l'Italie.*

<1> L'*Amenanus*, appelé par Pindare [1] *Amenas*, et nommé aujourd'hui Judicello, sort du mont Ætna, mais en un endroit qui, du temps de Cluvier [2], n'étoit pas encore bien connu : il traverse la ville de Catane. On l'a vu, à diverses reprises, tarir entièrement, puis reparoître, et rendre l'air pestilentiel ; souvent aussi il se déborde, et cause beaucoup de dommages.

Au surplus, nous lisons, comme le portent distinctement nos manuscrits 1393, 1394, 1408, ἐπὶ au lieu de περὶ τοῦ Ἀμενάνου.

<2> *L'on prétend &c.* Strabon, ici, paroîtroit presque adopter cette tradition que Pline a rapportée [3] : *Oritur [AQUA MARCIA] in ultimis montibus Pelignorum ; transit Marsos et Fucinum lacum, Romam non dubiè petens.* Holsténius [4] et Raph. Fabretti [5] ne veulent point que cette tradition soit fondée. Mais le P. Hardouin [6] semble croire que Pline peut avoir dit la vérité, et que Vibius Sequester [7] n'a point eu tort de suivre cet auteur.

<3> *Très-forte, &c.* Nous lisons avec Xylander et Casaubon, εὐερκὲς, au lieu d'εὐαρκές. Cette leçon est pleinement autorisée par nos manuscrits 1393, 1394, 1408.

<4> *Les prisonniers IMPORTANS.* Littéralement, *qui avoient besoin de garde*, τοὺς φυλακῆς δεομένους. On sait qu'*Alba Fucensis* servit successivement de prison aux rois Syphax, Persée et Bituitus.

[1] *Pindar. Pyth.* carm. 1, vers. 132. = [2] *Cluver. Sic. ant.* lib. 1, cap. 9, pag. 119, lin. 50. = [3] *Plin. Hist. nat.* lib. XXXI, §. 24, tom. II, pag. 553, lin. 8. — *It.* lib. II, §. 106, tom. I, pag. 119, lin. 16. = [4] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 166. = [5] *Fabrett. De aquis et aquæd. &c.* diss. 2, §. 131, 222, 223. = [6] *Harduin. ad Plin.* loc. cit. = [7] *Vib. Sequest. De fluminib.* v. *Pitornius.* — *Oberlin. ad loc.* pag. 168.

CHAPITRE VIII.

Ici commence la description d'une quatrième partie de l'Italie, contenant la Picentine, *avec les pays des* Vestini, *des* Marsi, *des* Peligni, *des* Marucini *et des* Frentani. — *Description de la* Picentine.

Page 240.

Nous avons d'abord fait connoître les peuples fixés au bas des Alpes; et ensuite nous avons parlé des monts Apennins dont ils sont également voisins. De là, passant ces monts, et parcourant l'Italie citérieure, jusqu'au pays des *Samnitæ* et des *Campani* ‹1›, nous avons décrit tout ce qui [dans cet espace] se trouve situé entre la mer Tyrrhénienne et la portion des Apennins la plus rapprochée * des rivages du golfe Adriatique. Nous allons maintenant revenir sur nos pas, et détailler les peuples qui [dans ce même espace] habitent au sein des montagnes, ou en occupent les racines, tant du côté de la mer Adriatique que vers l'intérieur des terres. Il nous faut donc derechef partir des confins ‹2› de la *Celtique* [ou *Gaule* cisalpine].

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 110 et 113.*

Après les villes de l'*Ombricé* comprises entre *Ariminum* et *Ancona* *, vient la Picentine ‹3›.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 132, 140, 144, 175, 176 et suiv.*

‹1› *Jusqu'au pays des Samnitæ* ET *des Campani, &c.* Nous lisons avec l'ancien interprète Latin, le traducteur Italien, Xylander, et sur l'autorité de notre manuscrit 1408, μέχρι Σαυνιτῶν ΚΑΙ` Καμπανῶν.

‹2› *Des confins.* Le texte porte, ἀπὸ τῶν Κελτικῶν ὈΡΩ͂Ν; ce qui signifieroit, *des monts Celtiques.* Mais nous lisons avec l'ancien interprète Latin, Xylander, Casaubon, et sur l'autorité de l'un des manuscrits de Venise, ὍΡΩΝ. Dans la phrase suivante, notre auteur peut, il est vrai, paroître partir des *confins* de l'*Ombricé*, plutôt que des *confins de la Celtique*: mais, comme on a vu, *pag. 175 et 176*, tout en attribuant à l'*Ombricé* ce qui est situé entre *Ariminum* et *Ancona*, lui-même est convenu qu'originairement la *Celtique* s'étoit étendue jusqu'au voisinage d'*Ancona*.

‹3› *La Picentine.* Nous conservons la forme dénominative, ἡ Πικεντίνη, que présente le texte Grec dans l'édition de Casaubon. Mais nous ne devons point dissimuler que, dans plusieurs manuscrits, le nom du pays dont il est ici question se trouve écrit Πικήνη, *Picena*, et celui des peuples qui l'habitoient, οἱ Πικῆνοι, ou οἱ Πικήνιοι, *Piceni* ou *Picenii.* Peut-être eussions-nous mieux fait d'adopter

Les

Les *Picentini* sont des peuples sortis originairement de la Sabine <1>. Un pic-vert servit de guide à leur chef; et c'est du nom PAGE 240.

cette dernière forme. D'abord, c'est celle que les Latins ont presque toujours employée, disant habituellement *Picenum*[1], ou *Picenus ager*[2], et se servant aussi de l'adjectif *Picenus* à l'égard des choses qui concernent le pays[3]. Ensuite, c'est celle qui distingue le mieux les peuples dont il s'agit d'avec ceux qui, étant de leur race, furent par la suite transplantés sur les bords de la mer *Tyrrhénienne*, aux environs de Salerne, et dont Strabon parlera vers la fin de ce V.e livre[4].

Quoi qu'il en soit, la partie de l'Italie que notre auteur va décrire est celle que l'on appelle aujourd'hui la Marche d'Ancône.

<1> C'est ce que Strabon avoit déjà énoncé[5].

Suivant le témoignage de Pline[6], l'émigration dont il s'agit ici, fut l'effet d'un de ces vœux connus dans l'histoire ancienne sous la dénomination de *ver sacrum*.

Personne n'ignore que ce vœu consistoit à consacrer à quelque divinité du pays tout ce qui y naîtroit, dans la saison du premier printemps à venir, soit de fruits de la terre, soit d'animaux, soit de créatures humaines: en conséquence, tous les enfans venus au monde dans la saison marquée, dès qu'ils avoient atteint l'âge de puberté, étoient forcés de s'expatrier et d'aller au loin chercher un établissement[7].

Il seroit difficile de déterminer où et à quelle époque l'on commença de pratiquer un pareil vœu. Quelques auteurs[8] paroissent avoir pensé que c'étoient les *Sabini* qui en avoient donné le premier exemple. Néanmoins tout annonce qu'avant les *Sabini*, d'autres peuples de l'Italie, comme les *Aborigines*[9], et même quelques-uns de ceux qui vinrent d'ailleurs s'établir en ce pays, comme les *Pelasgi*[10] et les Lacédæmoniens[11], avoient émis plus d'une fois le même vœu. Strabon[12] dit positivement qu'il étoit usité chez quelques peuples Grecs; Denys d'Halicarnasse ajoute[13], et chez des peuples barbares.

Véritablement peut-être les *Sabini* et les peuples de leur descendance, sont ceux que l'on trouve le plus souvent cités à l'occasion du *ver sacrum*. Ce fut pour accomplir un vœu de ce genre, émis par les *Sabini* de *Reate* [Rieti], que les *Sacrani* sortirent de cette ville et allèrent chasser du *Septimontium* les *Ligures* et les *Siculi*[14]: et voulût-on, avec des critiques modernes[15], douter que

[1] *Cicer. Epistolar. ad Attic.* lib. VII, epist. 22 et 23; lib. VIII, epist. 8 et 17; lib. IX, epist. 2; *ad Quint. fr.* lib. II, epist. 3. — *Tit. Liv. Epit.* lib. XV. — *Pompon. Mel.* lib. II, cap. 4. — *Plin. Hist. nat.* lib. II, §. 106, tom. I, pag. 120, lin. 3; lib. III, §. 17, *ibid.* pag. 169, lin. 10, et pag. 170, lin. 4, et §. 18, *ibid.* lin. 5. — *Tacit. Annal.* lib. III, §. 9. — *Sueton. in J. Cæs.* §. 34. = [2] *Cicer. Or. pro C. Rabirio*, §. 8, n.° 22. — It. *Epistolar. ad Attic.* lib. VIII, epist. 3 et 13. — *Cæs. de Bell. civ.* lib. I, edit. Glasc. pag. 220 et 221. — *Sallust. de Bell. Catilin.* §. 27. — *Tit. Liv.* lib. XXII, §. 9. — *Plin.* lib. XIV, §. 4, n.° 7, tom. I, pag. 711, lin. 7. = [3] *Horat. Satyrar.* lib. II, satyr. 3, vers. 27, et satyr. 4, vers. 70. — *Plin. Hist. nat.* lib. XV, §. 4, tom. I, pag. 739, lin. 34. — *Juven.* satyr. 11, vers. 74. — *Martial. Epigramm.* lib. I, epigr. 44, vers. 8, et lib. XIII, epigr. 35, vers. 1. — *Auson.* epist. 3. = [4] *Voyez* ci-dessous, pag. 251 du texte Grec. = [5] *Voyez* ci-dessus, pag. 228 du texte Grec, et 182 de notre version Française. = [6] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 18, tom. I, pag. 170, lin. 6. = [7] *Paul. ap. S. Pomp. Fest. De verbor. sign.* v. *Ver sacrum*, lib. XX, pag. 587, lin. 19. = [8] *Sisenn. Hist.* lib. IV, *ap. Non Marcell. De propr. serm.* edit. 1583, f.° 253, r.° lin. 19. — It. *Jac. Ph. Thomasin. De donar. vet.* cap. 4 et 41. = [9] *Dionys. Halic. Ant. Roman.* lib. I, §. 16, edit. Reisk. tom. I, pag. 42, lin. 8. — *Id.* lib. II, §. 1, *ibid.* pag. 235, lin. 7. = [10] *Id.* lib. I, §. 23, *ibid.* pag. 59, lin. 8 et seq. = [11] *Euseb. Can. chron.* ad olymp. 89, an. 4. = [12] *Strab. infr.* lib. V, pag. 250. = [13] *Loc. cit.* = [14] *S. Pomp. Fest.* v. *Sacrani*, lib. XVII, pag. 469, lin. 13. = [15] *Bardett. Degli pr. abitat. dell' Ital.* part. II, cap. 11, art. 7; *ex Serv. ad Virgil. Æneïd.* lib. VII, vers. 796.

PAGE 240. de cet oiseau qu'ils ont tiré le leur : car, dans leur langue, ils appellent le pic-vert, *Picus* ‹1›, en même temps qu'ils le regardent comme consacré au dieu Mars ‹2›. Ils occupent la plaine depuis le pied des montagnes ‹3› jusqu'aux bords de la mer. Leur pays s'étend plus en longueur qu'en largeur ; et le terrain y est propre à toute espèce de culture, mais cependant meilleur pour les fruits que
PAGE 241. pour les grains ‹4›. Sa largeur, prise depuis les montagnes jusqu'à

ces *Sacrani* fussent de la race des *Sabini*, toujours devroit-on convenir que leur établissement hors de leur patrie fut l'effet d'un de ces vœux dont il s'agit. Ce fut incontestablement d'après un vœu de *ver sacrum* émis par les *Sabini*, que les *Samnitæ* [ou *Saunitæ*, ou *Sabelli*] sortirent de la Sabine et allèrent se fixer dans le pays des *Opici*[1]. Enfin, ce fut encore un vœu de *ver sacrum*, émis par une portion de ces descendans des *Sabini*, par des *Samnitæ* disséminés jusque dans la Campanie, qui occasionna l'établissement des *Mamertini* à Messine en Sicile [2].

‹1› *Le pic-vert, &c.* Cet oiseau, dans le texte Grec, est appelé *δρυοκόλαπτος*. L'article qui concerne le pic-vert, dans l'ouvrage de M. de Buffon, est universellement connu [3]. Mais qu'il nous soit permis de rapporter ici le témoignage de deux littérateurs Italiens, dont l'un a travaillé récemment, *ex professo*, sur les antiquités de la Picentine. Ce témoignage paroît ne pas s'accorder complétement avec celui de l'illustre auteur Français. Suivant M. Gius. Colucci [4], l'on ne trouve dans la Picentine qu'une seule des CINQ espèces de pic-vert connues en Europe ; et cette espèce est celle que décrit le naturaliste Cetti, en parlant des oiseaux de la Sardaigne : *Il* picchio *Piceno adunque è quel* picchio *che Aldovrandi chiama* PICUS MARTIUS MAJOR. *I Sardi, à dire del Cetti, lo chiamano dove* Toccadorza, *che vel dire* Toccatrice; *dove* picca linna, *cioè* picchia legna ; *et i nostri Piceni* cupa legna, *e* cupaleni ; *espressioni tendenti ad exprimere il costume dell' uccello di percuotere e fendere col fortissimo suo becco il legno, come un carpantiere.*

‹2› On peut voir ce que Denys d'Halicarnasse dit à ce sujet [5] ; et Plutarque, en un endroit de ses *Questions Romaines* [6], examine pourquoi le pic-vert étoit consacré à Mars.

‹3› *Depuis le pied des montagnes &c.* c'est-à-dire, depuis la racine des Apennins, vers l'endroit où se trouvent les sources de la Pescara [l'ancien *Aternus*], à Monte Corno [7].

‹4› *Pour les fruits que pour les grains.* Le texte porte : *τοῖς ξυλίνοις καρποῖς, ἢ σιτικοῖς·* littéralement : *est meilleur pour les fruits de bois que pour les fruits de graine.* Strabon, ailleurs [8], emploiera de nouveau cette même expression. Ce que les Grecs appellent *ξυλίνους καρποὺς*, ce sont *les productions des arbres*, comme Lucien le dit en propres termes [9].

[1] *Strab. loc. cit.* — It. *S. Pomp. Fest.* v. *Samnitibus*, lib. XVII, pag. 478, lin. 1. = [2] *Polyb.* lib. I, §. 8, edit. Schweigh. tom. I, pag. 17. — It. *Strab.* lib. VI, pag. 268. — It. *S. Pomp. Fest.* v. *Mamertini*, lib. XI, pag. 218, lin. 1. — *Vit. Antiquit. Benevent.* dissert. 4. = [3] Voyez l'*Histoire nat. des oiseaux*, édit. in-4.°, tome VII, publié en 1781, pag. 1-19. = [4] Voyez *Giusep. Colucci, Delle antichità Picene*, dissert. 2, §. 22, tom. I, 1786, pag. 72, not. 14, *ad Diss. Mich. Catalani, Della origine dei Piceni*, 1777. = [5] *Dionys. Halic. Ant. Rom.* lib. I, §. 14, edit. Reisk. tom. VII, pag. 88. = [6] *Plutarch. Quæst. Roman.* 21, edit. Reisk. tom. I, pag. 40, lin. 1 et seq. = [7] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 11, pag. 726, lin. 53. = [8] *Voyez*, au livre XV, pag. 693 du texte Grec. — *Diod. Sic.* lib. III, §. 63, tom. I, pag. 232, lin. 59. = [9] *Lucian. Hist. ver.* lib. I, §. 39, tom. II, pag. 101. — *Plat. in Crit.* tom. III, pag. 115, *A* et *B*.

la mer, varie en plus d'un endroit ⟨1⟩ : mais sa longueur se prend depuis l'embouchure de l'*Æsis** jusqu'à *Castrum* ⟨2⟩; et, par mer, si l'on suit les côtes, elle est de 800 stades ⟨3⟩. PAGE 241.

* Fiumesino.

Les principales villes maritimes sont, d'abord, *Ancôna*, cité d'origine Grecque, et fondée par des Syracusains qui vouloient se soustraire à la tyrannie de Denys ⟨4⟩. Elle est située sur un

⟨1⟩ *Varie en plus d'un endroit.* Nous lisons avec l'ancien interprète Latin, le traducteur Italien, Xylander et M. Siebenkees, *ἀνώμαλον*, au lieu de *μᾶλλον* que portent les anciennes éditions et nos meilleurs manuscrits.

⟨2⟩ *Jusqu'à CASTRUM, &c.* De même ici, malgré l'autorité de nos manuscrits, qui portent, comme les premières éditions, Λεάστρου, leçon suivie par l'ancien interprète Latin et le traducteur Italien, nous lisons avec Xylander, Casaubon et M. Siebenkees, Κάστρου.

Nous observerons de plus, que, vraisemblablement, il s'agit ici du même lieu qui, un peu plus bas [1], sera désigné par la dénomination de Καστρουμνόβουμ, *Castrum-Novum*, situé dans la position qu'occupe aujourd'hui S. Flaviano.

⟨3⟩ Strabon semble n'être pas toujours constant à l'égard des limites de la Picentine. Suivant ce qu'il dit en ce moment, la Picentine ne s'étendoit que depuis l'*Æsis* [le Fiumesino] jusqu'à *Castrum-Novum* (dont les ruines, comme nous venons de l'indiquer, se voient à S. Flaviano, vers l'embouchure du Tordino), dans une longueur de 800 stades [ou 100 milles]. Bientôt il prolongera [2] la côte de la Picentine jusqu'à l'embouchure du *Matrinus* [la Piomba] : puis, un peu plus bas encore [3], il paroîtra dire que c'est l'*Aternus* [la Pescara] qui, de ce côté, borne les *Picentini* [4].

Cluvier [5] pense que la véritable limite méridionale étoit le *Matrinus* [la Piomba].

⟨4⟩ *Et fondée par des Syracusains &c.* On regarde communément le fait énoncé ici par notre géographe comme confirmé par le témoignage de Pline [6] : *Numana à SICULIS condita, ab IISDEM ANCONA.*

Ainsi donc la fondation d'Ancône seroit postérieure à l'année 404 avant l'ère Chrétienne, époque à laquelle se rapporte le commencement du règne de Denys [l'ancien]. Toutefois, cent années au plus après cette même époque, nous voyons la Picentine peuplée à un tel point [7] que, certainement, lorsque les Syracusains fugitifs sont supposés y avoir abordé, ils durent y trouver déjà une nation nombreuse et aguerrie, qui n'auroit point souffert leur établissement sur son territoire, et les auroit, suivant toute apparence, repoussés. Fondé sur ce raisonnement, un habile littérateur Italien [8] du dernier siècle pensoit qu'ici Strabon étoit dans l'erreur; et il croyoit que, si Ancône dut sa fondation à des colons venus de Sicile, appelés par Pline *Siculi*, c'aura été à ces anciens peuples, ainsi dénommés, dont l'origine reste encore incertaine, mais qui, suivant plusieurs critiques éclairés, pourroient être primitivement sortis de la Grèce. Et à cette observation il est permis d'ajouter que, dans le *PÉRIPLE* de Scylax [9], dont plus d'un

[1] *Voyez* ci-dessous, pag. 239 de notre version. = [2] *Voyez* ci-dessous, *ibid.* = [3] *Voyez* ci-dessous, pag. 243. = [4] Conf. *Gius. Colucci, Delle antichità Picene*, diss. 3, §. 1, pag. 117. = [5] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 11, pag. 726, lin. 22. = [6] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 18, tom. I, pag. 170, lin. 12. = [7] *Fab. Pictor, apud Plinium.* — It. *Plin. loc. cit.* = [8] *Annib. degli Abati Olivieri, Della fond. di Pesaro*, dissert. pag. 13, 1757. = [9] *Scylac. Peripl.* edit. 1700, Lugd. Bat. pag. 12.

PAGE 241. cap, qui, en se recourbant vers le nord, forme un port <1>; son territoire est très-fertile en vin, ainsi qu'en froment. Proche d'*Ancôna* se trouve *Auxumum*, à quelque distance de la mer <2>. Viennent ensuite *Septempeda* *; *Pneuentia* <3>; *Potentia* <4>; et

* San-Severino.

savant fait remonter la rédaction à un temps bien antérieur au règne de Denys [l'ancien], il est fait mention d'Ancône comme d'une cité remarquable. Le P. Bardetti [1] a cru pouvoir soutenir l'assertion que présente le texte de notre géographe : mais, plus récemment, l'auteur du livre intitulé, *Delle antichità Picene, &c.*, l'a combattue de nouveau [2].

<1> Pomponius Méla décrit élégamment la situation d'Ancône [3] : *Flumen Metaurus, atque Æsis. Exin illa in angusto illorum duorum promontorium ex diverso coëuntium inflexu, cubiti imagine sedens, ac ideò à Graiis dicta ANCON, inter Gallicas Italicasque gentes quasi terminus interest.*

<2> *AUXUMUM, &c.* Le texte porte, Αὔξουμον : mais peut-être faudroit-il lire Αὔξιμον, car c'est ainsi que tous les autres auteurs Grecs, qui ont parlé de cette ville, en orthographient le nom; et les écrivains Latins, de même que les inscriptions, la désignent par celui d'*Auximum*. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'Osmo, située près du Museone *ou* Musione [4].

Procope [5] évaluoit à 84 stades, la distance d'*Auxumum* à la mer.

<3> *PNEUENTIA.* Le grec porte Πνευεντία; et aucun de nos manuscrits ne varie sur cette leçon, si ce n'est le manuscrit 1408, qui porte distinctement Πρεβεντία, *Prebentia*, ou *Preventia*. L'on ne connoît dans l'ancienne Picentine, ni peut-être même ailleurs, aucune ville de l'un ou de l'autre nom.

Xylander pensoit que peut-être le nom Πνευεντία étoit une leçon corrompue, et que Strabon avoit voulu parler du lieu habité par les *Pleninenses*, dont Pline [6] fait mention. Mais Strabon semble ne vouloir ici parler que de villes maritimes ; et Pline place nominativement les *Pleninenses* dans l'intérieur des terres.

On pourroit être tenté de substituer au nom de *Pneuentia*, celui de *Pollentia*, attendu que Pline paroît [7] avoir compté *Pollentia* parmi les villes de l'ancienne *Picentine*; et, à moins de supposer que Strabon la nommoit ici, l'on ne voit pas que nulle part ce géographe en fasse mention. Mais la même considération qui vient d'être exposée, défend d'adopter ce changement. De plus, il faudroit, pour le justifier, adopter en même temps la conjecture de Cluvier, qui supposoit [8] que la position de l'ancienne *Pollentia* pouvoit répondre à celle de S. Elpidio (*ou* S. Lupidio), entre Fermo et Civita-Nuova : or, suivant Holsténius [9], *Pollentia* étoit située dans la position de Monte-Melone, sur une haute colline, sur la rive gauche du Chiento [l'ancien *Flusor*], en face de l'ancienne *Urbs-Salvia* [10].

<4> *POTENTIA.* Cette ville fut l'une des plus anciennes colonies Romaines dans la Picentine. Sa fondation date de l'année 185 avant l'ère Chrétienne [11]. Suivant Cluvier [12],

[1] *Bardett. De' pr. abitat. dell' Ital.* part. II, cap. 10, art. 5, pag. 331. = [2] *Gius. Colucci, op. cit.* tom. I, dissert. 1, §. 2, pag. 3, et §. 6, pag. 11. = [3] *Pompon. Mel.* lib. II, cap. 4, edit. 1722, in-8.° pag. 177, lin. 41. = [4] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 11, pag. 731, lin. 33. = [5] *Procop. De bello Gothico*, lib. II, cap. 23, pag. 442, *C.* = [6] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 18, tom. I, pag. 170, lin. 15 = [7] *Plin. loc. cit.* lin. 16. = [8] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 11, pag. 741, lin. 47. = [9] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.*, pag. 138. = [10] *Camill. Lilii, dell' Hist. di Camerino*, part. 1, lib. III, pag. 77 et 78. = [11] *Tit. Liv.* lib. XXXIX, §. 44. — It. *Vellej. Paterc.* lib. I, cap. 15, §. 2. = [12] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 11, pag. 731, lin. 10.

Firmum-le-PICENTIN ‹1›, avec son port, que l'on appelle *Castellum* ‹2›. De là on trouve le temple de *Cypra*, bâti par les *Tyrrheni* ‹3›, PAGE 241.

sa situation répondoit précisément à celle de Porto di Potentia [autrement dit, Porto di Recanati]; et, sur la rive droite de la Potenza, on voit encore un château antique. Mais une opinion mieux fondée [1] place l'ancienne *Potentia* précisément dans l'endroit où se trouve aujourd'hui l'abbaye de S. Maria in Potenza, non loin du petit fleuve ainsi nommé, et dans un fief de la famille Santo [2].

‹1› *FIRMUM-le-*PICENTIN, *&c.* Φίρμον ΠΙΚΗΝΟΝ. Remarquons le surnom épithétique, Πικηνόν. On le voit attribué à l'ancien *Firmum* [aujourd'hui Fermo] par les géographes Grecs et Latins, et sur presque tous les monumens lapidaires où il est fait mention de cette ville [3]. D'habiles littérateurs Italiens [4] n'ont point douté que ce surnom ne prouvât l'existence d'une autre ville de *Firmum*, située dans quelque province voisine mais distincte de la Picentine. Leur sentiment paroît fondé sur les plus solides raisons [5]; cependant personne, jusqu'à cette heure, n'a pu retrouver de vestiges de cet autre *Firmum*.

‹2› *Avec son port, que l'on appelle CASTELLUM.* Le texte porte, et l'ancien interprète Latin, ainsi que le traducteur Italien, ont lu Κάπελλον, *Catellum*; mais nous lisons avec Xylander et Casaubon, Κάστελλον. C'est le même lieu que Pline nomme [6] *Castellum Firmanorum*. Cluvier [7] pensoit qu'il étoit situé précisément où se trouve aujourd'hui Porto di Fermo, à 2 milles de l'embouchure de la Tenna *ou* Tinna. Suivant l'un des littérateurs Italiens [8] que nous avons déjà cités, *Castellum Firmanorum* se trouvoit à 1 mille de l'Ete, à 3 milles de la Tenna, à 16 milles modernes [ou 20 milles anciens] de S. Maria in Potenza [9], et à 8 milles $\frac{4}{5}$ modernes [12 milles Romains] de Marano, qui représente *Cypra maritima*. Mais, plus récemment, un autre critique [10] a voulu que *Castrum Firmanorum* ait été placé à l'embouchure même de l'Ete, et à l'endroit où se voit une église de la sainte Vierge, dite al Mare. Il se fonde sur l'opportunité du site, protégé par deux collines qui semblent avoir été jadis encore plus hautes qu'elles ne le sont aujourd'hui, et tel enfin, qu'il restoit entièrement sous la vue de l'ancien *Firmum*; tandis que, de cette ville, le local occupé par Porto di Fermo ne pouvoit pas même partiellement s'apercevoir.

‹3› Strabon ne nomme ici que le temple de *Cypra* (nous suivons l'orthographe constante des manuscrits et des éditions) : mais ce temple devoit être près de la ville connue sous la dénomination de *Cupra maritima*, et que Ptolémée nomme [11] en effet Κύπρα. Suivant Cluvier [12], Holsténius [13], le P. Hardouin [14], *Cupra maritima* occupoit la position de ce que l'on appelle aujourd'hui Grotte à Mare, dans le diocèse de Ripatransona, soumis à la juridiction métropolitaine de Fermo. Mais, selon le P. Paciaudi [15]

[1] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 134. = [2] Voyez *Giusep. Colucci, Cupra maritima, &c. illustrata*, part. I, cap. 2, §. 2, pag. 9, note 4. = [3] *Valer. Maxim.* lib. XV, cap. 1, §. 1, pag. 869. — It. *Frontin. de Coloniis*, pag. 122. — It. *Tab. Peutinger.* segm. 3. = [4] *Annib. degli Abati Olivieri, Marm. Pisaur.* pag. 65. — It. *Mich. Catalani, Orig. et antich. Ferm.* part. II, §. 1, pag. 32. = [5] *Passeri, Scopert. di due Vercell. Nuov. Raccolt. Caloger.* tom. XXII. = [6] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 18, tom. I, pag. 170, lin. 11. = [7] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 11, pag. 733, lin. 20. = [8] *Mich. Catalani, Orig. et antich. Fermane*, part. I, §. 2, pag. 5 et 6. = [9] *Voyez* ci-dessus, pag. 236, note 4. = [10] *Gius. Colucci, Cupra maritima, &c.* part. I, cap. 2, §. 2, pag. 8. = [11] *Ptolem.* lib. III, cap. 1, pag. 69. = [12] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 11, pag. 734, lin. 8. = [13] *Holst. Adnot. in Ital. ant.* pag. 137. = [14] *Harduin. ad Plin.* lib. III, §. 18, pag. 170, lin. 10, note 16. = [15] *Paciaudi, Antichità di Ripatransona*, pag. 60.

PAGE 241. et dédié par eux à la déesse JUNON, que ces peuples honorent sous le nom de *Cypra* ‹1›; puis le fleuve *Truentinus* *, et la ville qui en

* Le Trento.

et M. Giusep. Colucci [1], elle étoit située dans le voisinage et au nord de Marano, château du diocèse de Ripatransona; et elle étoit bâtie précisément dans le champ de Massignano, qui fait partie du territoire de S. Quirico.

Quant au temple, M. Gius. Colucci décrit avec soin l'emplacement que cet édifice lui paroît avoir dû occuper. Il suppose que c'en sont les restes qui ont été découverts dans les fouilles, sinon originairement ordonnées, du moins continuées et poussées avec vigueur par les ordres du pape Pie VI; et il reproduit de nouveau cette inscription publiée depuis long-temps, qui atteste que l'édifice avoit été restauré par l'empereur Hadrien.

‹1› *Bâti par les TYRRHENI, &c.* D'après le témoignage de Strabon, que paroît confirmer celui de Varron, des critiques distingués n'ont point douté qu'il ne faille attribuer aux Étrusques [les *Tyrrhèni*] la fondation du temple dont il s'agit: « Varron [2] » et d'autres auteurs anciens parlent de plu» sieurs divinités Étrusques, dont quelques» unes paroissent les mêmes que celles des » Grecs, quoiqu'elles portent des noms diffé» rens; telle étoit en particulier *JUNON*, » surnommée *Cupra* par les Toscans. Ce » nom, qui, dans la langue des *Sabini*, ré» pondoit au mot *bonus* des Latins, est ana» logue à celui d'*Hera*, donné par les Grecs » à cette divinité, *Hera* venant de ἦρος, » *amabilis, jucundus.* Ajoutons à ce rapport, » que le nom Grec de *JUNON* se trouve » en caractères Étrusques, sur des patères » qui, sans doute, avoient été consacrées » dans quelque temple des *Pelasgi* établis » en Toscane [3]. » Telle étoit l'opinion de M. Fréret. M. Fontanini [4] croyoit avec lui que les *Sabini* avoient pu honorer Junon sous cette dénomination de *Cupra*, nom qui, originairement, s'étoit écrit *Cypria*, puis *Cupria* ou *Cuprea*; mais il prétendoit que la divinité invoquée sous ce nom, étoit regardée par les anciens comme la déesse des richesses, la protectrice des métaux, et, par conséquent, d'un pays tel que le leur, où, selon différens auteurs, on trouvoit d'assez nombreuses mines de cuivre, appelé par les Latins *Cuprum*. Le P. Bardetti [5], sans s'écarter de la même opinion, quant au fond, prétendoit que le nom de *Cupra*, dans la langue des Étrusques, répondoit à celui de *Juno regina*, et qu'en général, dans l'ancienne langue Italique, un *ROI*, une *REINE*, se disoient *cup*. Dans la langue Grecque, dont les Étrusques empruntèrent tant de mots, la déesse Junon s'appeloit Ἥρα, *Hera*. Ce sera de ce nom, mis à la suite de l'épithète *cup*, qu'aura été formé le mot syncopé *Cupra*. Un autre littérateur Italien [6], déjà cité ici plus d'une fois dans les notes, pensoit que peut-être les Étrusques, devenus, comme on sait, fort puissans sur mer, et ayant débarqué sur les côtes de la Picentine, avoient bien pu y élever et dédier un temple à *JUNON*. Et en dernier lieu, M. Gius. Colucci [7] n'a point paru vouloir ébranler le témoignage de Strabon; seulement il ne le trouvoit pas décisif en faveur des Étrusques. Mais il est aussi des critiques qui ont douté de ce que

[1] *Gius. Colucci, Cupra marit.* part. I, cap. 4, §. 1 et seq. pag. 15 et seq. — *Id. ibid.* not. 4, *ad Mich. Catalani, Dell' orig. dei Piceni*, pag. 6. = [2] *Varro, De Ling. Lat.* lib. VI, edit. 1619, pag. 71 et seq. = [3] *Fréret, Recherch. sur l'orig. et l'anc. hist. des diff. peuples de l'Italie*, Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. XVIII, *Hist.* pag. 107. = [4] *Giust. Fontanin. Del sito di Cupra Montana*, pag. 56. = [5] *Bardetti, Della ling. de' pr. habit. dell' Ital.* cap. 7, art. 8, pag. 287. = [6] *Annibal. degli Abati Olivieri, Lett. al conte Ant. Porti, presso il Catalani, Dell' orig. dei Piceni*, §. 19, pag. 42. = [7] *Giusepp. Colucci, Dell orig. de' Piceni*, diss. 2, §. 3, pag. 44. — *Id. ibid. Cupra maritima*, part. III, cap. 23, §. 1 et seq. pag. 160.

porte le nom ⟨1⟩; puis *Castrum-Novum* ⟨2⟩, et le *Matrinus* *, à l'embouchure duquel est l'arsenal maritime d'*Adria* **, appelé PAGE 241.

* La Piomba.
** Atri.

Strabon avance au sujet de la fondation du temple de *Cupra* par les *Tyrrheni* [les Étrusques]. Si, dans la langue de ces peuples, le nom de *Cupra* désignoit effectivement *JUNON*, ce même nom, pour les *Sabini*, pouvoit, comme on l'a déjà vu, désigner *LA BONNE DÉESSE*; car les *Sabini* appeloient *Cyprum* ou *Cuprum* ce que les Romains appeloient *bonum* [1]. Or si les *Picentini* descendoient des *Sabini*, comme les Romains les plus instruits l'ont affirmé, on peut croire avec probabilité que, dans leur transmigration, ils conservèrent un culte reçu chez leurs ancêtres. M. Heyne affirme [2] que ce nom Étrusque de *JUNON*, *Cupra*, ne se retrouve sur aucun monument de l'art chez les Étrusques. Et, pour justifier en partie ce que Strabon énonce dans ce passage, on pourroit dire que peut-être les *Picentini*, dans la construction du temple dont il est ici question, s'étoient servis des artistes d'Étrurie [3]. Enfin, d'autres [4] ont prétendu que ce devoit être Jason, appelé par les Étrusques Ason, qui avoit élevé et consacré ce temple à *JUNON* l'Argienne, comme celui qui se voyoit dans un endroit de cette côte de la Campanie qui fut occupée par les *Picentes* [5].

⟨1⟩ *Et la ville qui en porte le nom.* Est-ce celle que l'on appelle aujourd'hui Porto d'Ascoli, située sur la rive gauche du Tronto? Est-ce Torre Segura [*ou* Torre di Seguro], placée sur la rive droite de ce même fleuve? Voilà ce que Cluvier [6] laisse indécis; et les critiques Italiens modernes [7] conviennent que la véritable position de l'ancien *Truentum*, ou *Castrum Truentum* [8], n'est pas encore bien déterminée. M. d'Anville semble [9] l'avoir fixée à Monte-Brandone.

⟨2⟩ *CASTRUM-NOVUM, &c.* Le texte porte, et l'ancien interprète Latin, ainsi que le traducteur Italien, ont lu Τρουνόουν, *Trunoum.*

Xylander ne douta point que ce nom ne fût une leçon corrompue; et, d'après le témoignage de Pline [10] ainsi que de Ptolémée [11], il pensa que peut-être notre géographe, ici, avoit voulu nommer *Novana*, ou *Numana*; mais, dans l'incertitude, il omit ce nom en traduisant le passage.

Casaubon, et d'après lui, Cluvier [12], ont reconnu qu'il falloit lire Καστρουμνοῦον, ou plutôt encore Καστρουμνόβουμ, *Castrum-Novum.*

En effet, près de *Truentum*, il se trouvoit une ville appelée *Castrum-Novum*, dont il est fait assez fréquemment mention dans l'histoire Romaine. Sa position paroît avoir répondu à celle du lieu appelé, dans le moyen âge, S. Flaviano, et situé sur la rive droite du Tordino, à 12 milles vers l'ouest de la Piomba [l'ancien *Matrinus*], à 16 milles vers l'est du Tronto [l'ancien *Truentus*], à 15 milles d'Atri. S. Flaviano a été rebâti en 1471, avec la dénomination de Giulia-Nuova, mais à un mille de la position de l'ancien *Castrum-Novum* [13].

Suivant M. d'Anville, sur la carte de l'Abruzze [14], la distance entre Monte-Bran-

[1] *Sarti, De ant. Picent. civ. Cuprâ montanâ, deque Massatio, &c.* cap. 28; *Raccolt. Caloger.* tom. XXIX. — It. *Mich. Catalani, Diss. dell' orig. dei Piceni*, §. 3, pag. 12. = [2] *Heyn. Monum. Etrusc. ar. &c.* specimen 1, *Nov. Comment. soc. reg. sc. Gotting.* tom. IV, pag. 82, not. *a*, col. 2. = [3] *Mich. Catalani*, loc. cit. §. 34, 35, 36. = [4] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 9, tom. I, pag. 157, lin. 13. = [5] *Giafranc. Lancellotti, Cupr. mont.* §. 34 et seq. = [6] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 11, pag. 732, lin. 8. = [7] *Mich. Catalani, Orig. et antich. Ferm.* part. I, §. 2, pag. 5. = [8] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 18, tom. I, pag. 170, lin. 9. — It. *Harduin. ad loc.* not. 13. = [9] *D'Anville, Anal. géogr. de l'Ital.* IIe part. §. 6, pag. 181. = [10] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 18, tom. I, pag. 170, lin. 12. = [11] *Ptolem. Geogr.* lib. III, cap. 1, pag. 69. = [12] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 11, pag. 736, lin. 23. = [13] *Mich. Catalani, Orig. et ant. Ferman.* part. I, §. 2, pag. 5. = [14] *D'Anville, Anal. géogr. de l'Ital.* IIe part. §. 6, pag. 18.

PAGE 241. comme le fleuve ⟨1⟩. Dans l'intérieur des terres, on trouve la ville même d'*Adria* ⟨2⟩; et *Asclum-LE-PICENTIN* *, place extrêmement forte, tant par ses murs ⟨3⟩, que par les montagnes qui l'entourent, inaccessibles aux armées.

* Ascoli.

done [l'ancien *Truentum*] et Giulia-Nuova, revient, en droiture, à 9 milles communs, 12 milles Romains.

⟨1⟩ Suivant Casaubon, le fleuve appelé ici par notre géographe, *Matrinus*, pourroit avoir été le même que celui qui se trouve nommé par Pline [1], *Batinum* ou *Battinum flumen* : le changement fréquent du *B* en *M* autorise cette conjecture. Mais comme, d'un autre côté, Ptolémée [2] parle d'un fleuve *Matrinus*, en le plaçant cependant assez loin de *Castrum-Novum*; Casaubon restoit incertain de la véritable leçon.

Au surplus, on ne sauroit douter que le *Matrinus* de Strabon ne soit représenté par la Piomba. Cette rivière passe au midi d'Atri [l'ancienne *Adria*]. Son embouchure s'appelle actuellement Porto d'Atri [3], et se trouve à 7 milles de Cività di Penna [l'ancienne *Pinna*].

Strabon paroît bien dire positivement que, de son temps, le port de la ville d'*Adria* portoit le nom du fleuve [*Matrinus*], à l'embouchure duquel il étoit situé. Par conséquent ce port, selon notre géographe, devoit s'appeler *Matrinum* : toutefois un critique moderne [4] prétend que les Romains l'ont toujours nommé *Castrum* ou *Castellum Adriæ* [5].

Casaubon prétendoit que Strabon, faisant passer le *Matrinus* près d'*Adria*, ne se trouve point d'accord avec Pline [6]. « Ce dernier (nous dit Casaubon) » place *Adria* proche de » l'*Aternus* [la Pescara]; témoignage auquel » semble se rapporter celui de l'Itinéraire » d'Antonin. » Mais peut-être Casaubon se trompoit-il sur la signification précise du passage de Pline. C'étoit le *Matrinus* qui servoit de limite méridionale au territoire de l'ancienne *Adria* [7], borné de l'autre côté par le *Vomanus* [l'Umana *ou* le Vomano].

⟨2⟩ *D'ADRIA*. Il s'agit ici de la ville nommée aujourd'hui Atri.

Suivant Mazochi [8], chez les Latins, l'orthographe la plus ordinaire du nom de cette ville de la Picentine est *Hadria*. Il pensoit qu'elle étoit une colonie de l'*Adria* [ou *Atria*] de la Vénétie, et que, par conséquent, elle étoit, comme sa métropole, d'origine Tyrrhénienne. Cependant il est certain que cette même ville, soit dès sa première fondation (ce qui a été le sentiment de plusieurs auteurs), soit par la suite des temps, avoit reçu des colons Grecs : Mazochi lui-même en convient sans peine; bien plus, il ajoute que, de toutes les villes où les Grecs peuvent s'être établis, sur les bords du golfe Adriatique, celle-ci étoit la plus reculée vers le nord-ouest.

⟨3⟩ *ASCLUM-le-Picentin*, &c. Nous suivons l'orthographe du texte, Ἄσκλον. Strabon veut parler de la ville appelée aujourd'hui Ascoli. Cet *Asclum* étoit surnommé *LE PICENTIN*, pour le distinguer d'un autre lieu de même nom, situé dans la Pouille. Holsténius observoit [9] qu'ici l'expression τὸ τεῖχος désignoit une forteresse, *castellum munitum* ou *muro cinctum*.

[1] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 18, tom. I, pag. 170, lin. 9. = [2] *Ptolem. Geogr.* lib. III, cap. 1, pag. 69. = [3] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 11, pag. 735, lin. 48. = [4] *Mich. Catalani, Orig. et ant. Ferman.* part. I, §. 2, pag. 13. = [5] *Gius. Colucci, Delle antich. Picene*, diss. 4, §. 2, pag. 104, not. 32. = [6] *Plin. loc. cit.* lin. 7. = [7] *Gius. Colucci, Op. cit.* diss. 1, §. 4, pag. 7. = [8] *Mazoch. Tab. Herac. Prodr. ad Her. Pseph.* diatr. 1, cap. 5, sect. 4, n.° 1, pag. 35. — *It.* collect. 7, cap. 2, not. 80, pag. 530, col. 1 et 2. = [9] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 137.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE IX.

DESCRIPTION du pays des Vestini, *des* Marsi, *des* Peligni, *des* Marucini, *des* Frentani ‹1›.

AU-DELÀ * de la Picentine, habitent les *Vestini* **; les *Marsi;* les *Peligni;* les *Marucini;* et les *Frentani,* race Samnite ‹2›. Ils

PAGE 241.
* C'est-à-dire, vers le sud-est.
** *Voyez* ci-dessus, *pag. 144, 180, 204, 212, 220;* et, à la *page 230*, la note 4.

‹1› Les pays que Strabon décrit dans ce chapitre, comprenoient ce que l'on appelle aujourd'hui l'Abruzze citérieure, le comté de Molise, et une portion de la Capitanate jusqu'à l'embouchure du Fortore.

‹2› Les *VESTINI ....* *et les FRENTANI, race Samnite.* Nous traduisons fidèlement; Οὐήστινοί τε ...... καὶ Φρεντανοὶ Σαννιτικὸν [1393, 1394, Σαυνιτικὸν] ἔΘΝΟΣ. D'après ce texte, Strabon paroît ne faire descendre des *Samnitæ* que les *Frentani* seuls. Et en effet, l'origine des *Vestini* est absolument inconnue[1]. Celle des *Marsi* est fort incertaine; mais la plupart des auteurs anciens la rapportent à toute autre nation qu'à celle des *Samnitæ.* Les *Peligni* passoient chez les Romains pour être d'origine Illyrique. Et quant aux *Marucini* (supposé qu'il faille les distinguer[2], comme Strabon les distingue, des *Marsi*), rien ne nous indique leur race primitive. Toutefois il est assez vraisemblable que tous ces peuples furent originairement des tribus d'une seule et même nation. Nous serions donc tentés de croire qu'ici notre géographe, dans le principe, avoit écrit, non pas Σαννιτικὸν ἔθνος, mais Σαννιτικὰ ἔθνη.

Au surplus, à parler en général, les *Vestini* paroissent avoir occupé tout le canton où se trouvent aujourd'hui Aquila, Ofena *ou* Ofeno, Cività Aquana, Cività di Penna, Cività di Sant-Angelo, Pescara.

Aux *Marsi* dut appartenir cet autre canton où sont situés Tagliacozzo, Scurcola, Albe *ou* Albi, Celano, Pescina, et les environs du lac de Celano. « Leur pays (nous » dit un auteur moderne) avoit été d'abord » restreint au côté oriental du lac de Celano » [l'ancien *Lacus Fucinas*], dont le côté oc- » cidental étoit alors occupé par les *Æqui.* » Mais les Romains ayant exterminé ceux-ci, » et cherché à faire disparoître jusqu'à la trace » de leur nom, il ne fut bientôt plus question » du canton des *Æqui.* Celui des *Marsi* s'en » accrut; et l'on regarda comme leur ayant » appartenu, tout ce qui de ce côté s'éten- » doit jusqu'à l'ancienne Sabine, bornée par » cette rivière qu'on appelle aujourd'hui la » Licenza. Le pays des *Marsi* s'étendit donc » jusqu'à Vico-Varo [l'ancienne *Varia*], » dont la Licenza baigne, pour ainsi dire, les » murs; et il comprit la partie du territoire de » cette ville qui se trouve de ce côté[3]. »

Les *Peligni* occupèrent les territoires actuels de Sulmona, de Pentima, de Popolo.

Les *Marucini* possédèrent le territoire de Tieti *ou* Chieti.

Les *Frentani* tinrent la rive droite du Sangro; le territoire de Vasto *ou* Guasto; les bords du Trigno; ceux du Biferno; le district de Larino; la rive gauche du Fortore; et peut-être s'étendirent-ils, au nord-ouest, jusqu'à la Pescara[4].

[1] *Cluv. Ital. ant.* lib. II, cap. 12, pag. 749, lin. 21. — [2] *Voyez* ci-dessous, pag. 243, not. 3. — [3] *Capm. de Chaup. Déc. de la mais. de camp. d'Hor.* 3.e part. §. 92, tom. III, pag. 245. — [4] *Voy.* ci-dessous, pag. 245, not. 1.

PAGE 241.

occupent les montagnes; et une partie de leur territoire s'étend jusqu'à la mer.

Chacun de ces peuples est peu nombreux; mais tous sont pleins de courage. Plus d'une fois ils ont donné aux Romains des preuves de valeur : d'abord comme ennemis *; ensuite comme alliés *; mais sur-tout en dernier lieu, lorsqu'après avoir inutilement demandé de participer aux droits des peuples libres et des citoyens Romains, ils se soulevèrent * et allumèrent la guerre que l'on appelle MARSIQUE. En effet, ayant arrêté d'abord que *Corfinium* *, métropole particulière des *Peligni,* seroit, au lieu de Rome, la métropole commune des Italiôtes * et leur place d'armes, ils lui donnèrent le nom d'*Italica;* puis, y ayant convoqué les députés de tous les peuples de leur parti, et s'étant créé des consuls et des préteurs 〈1〉, ils soutinrent cette guerre de deux années qui leur fit obtenir ce qu'ils desiroient 〈2〉. Elle est qualifiée de MARSIQUE, du nom des *Marsi,* qui se révoltèrent les premiers 〈3〉, et parmi lesquels se distingua sur-tout *Pompédius* *.

* 343 ans avant l'ère Chrétienne.

* 228, 218, 205 ans avant la même ère.

* 91 ans avant l'ère Chrétienne.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 221*, note 3.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 106*, note 3.

* Quintus Pompædius Silo.

〈1〉 *Des consuls et des préteurs, &c.* Les premiers consuls furent Q. Pompædius Silo, et C. Aponius Mutilus.

Les préteurs furent,

Pour les *Marucini,* Herius Asinius;
Pour les *Marsi,* C. Vettius Cato;
Pour les *Leucani,* M. Lamponius et T. Cleptius;
Pour les *Samnitæ,* Marius Egnatius Trebatius, et Pontius Telesinus;
Pour les *Apuli* ou pour les *Picentini,* C. Judacilius;
Pour les *Peligni,* A. Cluentius.

Outre ces officiers, dont Mut. Phæbonius [1] a confondu les noms, l'histoire en cite beaucoup d'autres qui se distinguèrent dans les diverses campagnes de la guerre Marsique [2].

〈2〉 *Cette guerre de DEUX années &c.* Il est certain que le droit de bourgeoisie Romaine fut accordé à tous les Italiôtes. Selon Vellejus Paterculus, ils étoient vaincus et domptés lorsque Rome satisfit à leurs desirs. Mais comment Strabon peut-il énoncer que ce fut au bout de *DEUX* ans de guerre! L'*EPITOME* de Tite-Live [3], dès le LXXII.e livre, expose le commencement des hostilités, et ne parle de la concession du droit de bourgeoisie que dans le livre LXXX [4]. Cette concession n'eut donc lieu qu'après plusieurs années de guerre. Malgré l'accord des manuscrits et des imprimés, peut-être faudroit-il lire, *cette guerre de DOUZE années.*

〈3〉 *Elle est qualifiée de MARSIQUE, &c.* Diodore de Sicile [5] dit, comme Strabon, que cette guerre fut appelée Marsique, parce que c'étoient les *Marsi* qui l'avoient com-

[1] *Hist. Mars.* lib. I, cap. 8, pag. 31. = [2] *Freinsh. Suppl. ad T. Liv.* lib. LXXII, tom. VI, pag. 154. = [3] *Tit. Liv. Epit.* lib. LXXII, pag. 151. = [4] *Id, ibid.* pag. 235. = [5] *Diod. Sic. Exc.* lib. XXXVII, eclog. 1, tom. II, pag. 538 et 612.

En général, chez tous ces peuples on ne trouve guère que des bourgades : cependant ils ont aussi quelques cités. De ces cités, les unes sont placées à quelque distance de la mer; comme *Corfinium*; *Sulmone* ⟨1⟩; *Maruvium* ⟨2⟩; et *Teatea* ⟨3⟩, métropole des PAGE 241.

mencée : Ὠνομάσθαι δέ φησι Μαρσικὸν [*scil.* πόλεμον] ἐκ τῶν ἀρξάντων τῆς ἀποστάσεως. Ce fait paroît donc incontestable. Toutefois Vellejus Paterculus [1] rapporte les choses d'une autre manière. Selon cet auteur, la guerre fut commencée par les habitans d'*Asculum*, et continuée par les *Marsi*; et, de même, dans l'*EPITOME* de Tite-Live [2], on lit que ce furent les *Picentini* qui, les premiers, levèrent l'étendard. CASAUB.

⟨1⟩ Nous lisons avec Cluvier [3] Σοῦλμωνα. C'est aujourd'hui Sulmona.

⟨2⟩ *MARUVIUM*, Μαρούϊον, autrement dit *Marruvium* [4] ou *Marrubium*. La position de cette ancienne ville reste incertaine. Cluvier [5] la plaçoit au midi du lac de Celano [l'ancien *Lacus Fucinas*], et assez près de la rive gauche du Garigliano [l'ancien *Liris*], vers l'endroit où est située Morrea. Holsténius [6] vouloit qu'elle eût occupé l'emplacement du bourg actuel de S. Benedetto, à l'orient du lac; et ce sentiment est confirmé par le témoignage de M. l'abbé de Chaupy [7]. L'historien des *Marsi* [8] affirme que *Maruvium* étoit situé dans la plaine qui s'appelle aujourd'hui Piano di Marcio; et il y a encore d'autres opinions [9].

⟨3⟩ *TEATEA, &c.* Le texte, dans les plus anciens manuscrits, porte Τεγκάτην; mais nous lisons avec Xylander, autorisé par le témoignage de Pline [10] et de Ptolémée [11], Τεατέαν. Il s'agit de la ville appelée aujourd'hui Tieti ou Chieti [12].

A l'égard des *Marucini*, dont nous avons déjà parlé, et qui sont les mêmes que Virgile [13] appelle *Marubii*, les traditions varient beaucoup; mais M. Heyne paroît penser, et telle est aussi notre opinion, qu'en les résumant toutes, on ne sauroit regarder les *Marucini*, ou *Marubii*, comme un peuple originairement distinct des *Marsi*, sur lesquels voici ce qu'on peut dire de plus net : « S'il » faut en croire Silius Italicus [14], les *Marsi*, » anciennement, s'étoient appelés *Marri*, du » nom de l'auteur de leur race, du moins de » leur premier chef *Marrus*; et de cette dé- » nomination dérivoit celle de leur cité prin- » cipale, *Marrubium*. Mais d'autres écrivains » Latins, aimant à rapporter aux Grecs l'ori- » gine des nations d'Italie, ont fait descendre » les *Marsi*, tantôt du Phrygien Marsyas, » tantôt d'un fils d'Ulysse et de Circé, nom- » mé Marsus. Cette dernière tradition mytho- » logique put tenir, d'un côté, à l'opinion » commune qui attribuoit aux peuples dont » il est ici question une grande habileté dans » l'art des enchantemens; et, de l'autre part, » à ce qu'ils étoient voisins de ce promontoire » *Circæum*, où, disoit-on, Circé avoit jadis » fixé son séjour. Ce qui est certain, c'est » que les *Marsi* passèrent pour habiles à » guérir, par des charmes, les morsures des » serpens, comme Circé l'étoit à former des » enchantemens. » HEYN. *ad Virgil. Æneïd.* lib. VII, excurs. 8, in vers. 750, *tom. III, pag. 580.*

[1] *Vellej. Paterc.* lib. II, cap. 15, §. 2. = [2] *Tit. Liv. Epit.* lib. LXXII, pag. 151. = [3] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 14, pag. 755, lin. 50. = [4] *Virgil. Æneïd.* lib. VII, vers. 750. — It. *Sil. Ital.* lib. VIII, vers. 504. = [5] *Cluver. loc. cit.* cap. 15, pag. 769, lin. 32. = [6] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 151 et 156. = [7] *Op. cit.* 3.e part. §. 90, tom. III, pag. 233. = [8] *Phœbon. Hist. Marsor.* lib. III, cap. 1, pag. 103. = [9] *L. Camarr. De Theat. ant.* lib. I, pag. 70. — *Petr. Ant. Corsignan. Reg. Marsic.* part. I, lib. I, cap. 10, pag. 124 et seq. = [10] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 17, tom. I, pag. 168, lin. 11. = [11] *Ptolem. Geogr.* lib. III, cap. 1, pag. 73. = [12] *Gius. Colucci, Antich. Picen.* dissert. 3, pag. 104, not. 29. = [13] *Loc. cit.* = [14] *Loc. cit.*

PAGE 241.

* Pescara.

* La Pescara.

* Dans la Sabine. *Voyez* ci-dessus, *pag. 180.*

Marucini : les autres sont sur la côte même. Parmi ces dernières, on trouve d'abord *Aternum* *, limitrophe de la Picentine ‹1›, et ainsi appelée du nom de l'*Aternus* *, qui sépare les *Vestini* des *Marucini :* car ce fleuve sort du territoire d'*Amiternum* *; mais il coule d'abord au travers du pays des *Vestini*, et sert ensuite à les séparer des *Marucini*, situés sur sa droite, au-dessous des *Peligni* [vers l'endroit où] on le passe sur un pont ‹2›. *Aternum* appartient

‹1› *Limitrophe de la PICENTINE, &c.* Nous traduisons fidèlement. Le texte, dans nos manuscrits comme dans l'imprimé, porte ὅμορον τῇ Πικεντίνῃ [ou Πικήνῃ]. Mais, d'après cette leçon, l'ancien *Aternum* [Pescara] étant situé sur l'*Aternus* [la Pescara] et à l'embouchure même du fleuve, notre géographe, comme nous l'avons déjà observé [1], prolongeroit les limites de la Picentine, au sud-est, jusqu'à cette embouchure. Or une pareille idée de sa part doit paroître mal fondée. Il y a tout lieu de croire que la Picentine ne s'étendit jamais au-delà du *Matrinus* [la Piomba], et que toujours les *Vestini* occupèrent tout ce qui se trouvoit entre ce fleuve et l'*Aternus*. De plus, Strabon lui-même va bientôt énoncer positivement que l'*Aternus* servoit de limite aux *Vestini*, non pas du côté de la Picentine, mais du côté des *Marucini* et des *Peligni*. Il faut donc, ce semble, supposer que Strabon, en nommant ici *Aternum*, prétendoit parler de tout le territoire de cette ville; territoire qui, bien que la ville elle-même fût située sur l'*Aternus* à l'extrémité sud-est du pays des *Vestini*, se seroit étendu, vers le nord-ouest, jusqu'aux rives du *Matrinus*. Peut-être toute difficulté cesseroit-elle, si l'on supposoit qu'originairement Strabon avoit écrit, τῇ ΜΑΡΟΥΚΙΝῌ, *limitrophe du pays des MARUCINI*. Voyez la note suivante.

‹2› *Car ce fleuve ..... on le passe sur un pont.* Le texte, dans ce passage, offre une difficulté. Pour la bien sentir, il faut d'abord songer que, certainement, les *Vestini*, quelles qu'aient été en total les limites de leur pays, touchoient, d'un côté, au territoire d'*Amiternum* appartenant à la Sabine, et, du côté opposé, confinoient partie aux *Peligni*, partie aux *Marucini*. Maintenant, voici le texte qui nous embarrasse : ῬΕΙ͂ γὰρ ἐκ τῆς Ἀμιτερρίνης, ΔΙΑ` δὲ τῶν Οὐηστίνων, ΠΑΡΑΛΙΠΩ`Ν ἘΝ ΔΕΞΙᾼ͂ τοὺς Μαρουκινοὺς ὑπὸ τῷ [nous lisons avec Casaubon, τὰ] τῶν Πελιγνῶν κειμένους, ζεύγματι περατός. La phrase, rendue littéralement, signifieroit : *Car l'ATERNUS [vient] du territoire d'AMITERNUM, mais coule au travers [du pays] des VESTINI, laissant à droite les MARUCINI, situés au-delà des PELIGNI ; [et] on peut le passer sur un pont.* D'après cette version fidèle, l'auteur énonçant que l'*ATERNUS* couloit *au travers du pays des VESTINI*, ῬΕΙ͂.... ΔΙΑ` τῶν ΟΥ'ΗΣΤΙ'ΝΩΝ, on voit que, selon lui-même, ces peuples occupoient l'une et l'autre rive du fleuve. Mais alors, comment ajoute-t-il qu'*en même temps l'ATERNUS laissoit les MARUCINI sur sa droite*, παραλιπὼν ἘΝ ΔΕΞΙᾼ͂ τοὺς Μαρουκινούς ! Assurément cet énoncé ne sauroit paroître juste. Aussi Cluvier [2] s'étonnoit-il que notre auteur n'eût pas dit παρὰ, *le long*, au lieu de διὰ, *au travers*. Mais aucun manuscrit n'autorise ce changement de leçon ; et d'ailleurs il paroît certain [3] qu'une partie du territoire des *Vestini* s'étendoit au-delà de la rive droite de l'*Aternus*.

[1] *Voyez* ci-dessus, pag. 235, not. 3. = [2] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 12, pag. 751, lin. 41. = [3] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 141.

aux *Vestini ;* mais ils partagent l'usage de son port avec les *Peligni* et les *Marucini.* Le pont dont je viens de parler, se rencontre à 24 stades de *Corfinium.* PAGE 242.

Après *Aternum ,* vient *Ortôn*, arsenal maritime des *Frentani* ‹1›;

Le seul moyen, suivant nous, de justifier ici Strabon d'une inexactitude presque manifeste, est d'admettre, 1.° que les *Vestini* occupoient en effet les deux rives de l'*Aternus*, mais seulement dans la partie supérieure de son cours, depuis l'extrémité du territoire d'*Amiternum* jusqu'aux confins communs des *Peligni* et des *Marucini* (c'est-à-dire jusqu'à l'extrémité nord-ouest du territoire de *Corfinium*, et jusqu'à l'endroit d'où partoit la ligne de démarcation entre les *Peligni* et les *Marucini*); 2.° que là, les *Vestini* commençoient d'être restreints à la rive gauche du fleuve, tandis que les *Marucini* en occupoient la rive droite, sinon dans tout le reste de la partie inférieure de son cours, du moins jusqu'au point où ils se trouvoient bornés par les *Frentani*, qui, comme on le verra un peu plus bas, semblent s'être étendus, le long de la mer, du côté du nord-ouest, jusqu'auprès de l'embouchure de l'*Aternus.*

Quant aux derniers mots, ζεύγματι περατὸς, nous ne sommes point certains d'avoir saisi la pensée de l'auteur; mais nous lui prêtons une idée qui peut s'accorder avec ce que l'on sait en général de l'ancienne division de ces cantons. Suivant toute apparence, Strabon aura voulu dire que, vers l'endroit où les *Marucini* commençoient à occuper la droite de l'*Aternus*, on trouvoit un pont établi sur ce fleuve; et vraisemblablement il parloit de ce pont qui existe encore aujourd'hui [1] sur la Pescara [l'ancien *Aternus*], assez proche de Popolo, lieu voisin de l'emplacement qu'occupoit l'ancien *Corfinium.* En effet, c'est peu au-dessous de ce pont que, naturellement, dut se trouver jadis la ligne de séparation entre les *Peligni* et les *Marucini.*

‹1› *ORTÔN, arsenal maritime des FRENTANI.* Notre version est fidèle ; le texte porte ὌΡΤΩΝ, ἐπίνειον ΦΡΕΝΤΑΝΩ͂Ν.

Sur la côte dont il est ici question, nous trouvons, et cela dans l'ordre chorographique suivi par Strabon, la ville d'Ortona-à-Mare, qui, par ce nom même et par sa position, semble devoir incontestablement représenter celle que notre auteur a voulu indiquer : et, de plus, on voit Pline [2] attribuer pareillement aux *Frentani* une ville d'*Ortona.* Tout semble donc annoncer qu'ici la leçon Ὄρτων n'est point fautive, et que Strabon a bien prétendu parler d'*Ortôn* [Ortona-à-Mare].

Néanmoins, avec cette leçon, le texte que nous examinons, rapproché de ce que Strabon ajoute de suite concernant deux autres villes des *Frentani*, restera sujet aux plus grandes difficultés.

En effet, *Ortôn* [Ortona-à-Mare] étoit constamment situé à 80 stades (ou 10 milles), sinon davantage au nord-ouest de la rive gauche du *Sagrus* [le Sangro]. Or bientôt [3] notre auteur paroîtra dire expressément que, de ce côté, les *Frentani* ne s'étendoient point au-delà de la rive droite du *Sagrus ;* car il énoncera que ce fleuve les séparoit des *Peligni.* D'après cela, comment peut-il ici leur attribuer *Ortôn !* Ptolémée [4] donne cette ville aux *Peligni ;* et certes elle devoit leur appartenir, si, comme Strabon le voudra tout-à-l'heure, le *Sagrus* les séparoit des *Frentani.*

[1] *Petr. Ant. Corsign. De Anien. et Viæ Valer. pontib.* pag. 63 et 64. *Voyez* aussi la carte de Rizzi Zannoni. = [2] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 17, tom. I, pag. 168, lin. 9. = [3] *Voyez* ci-dessous, pag. 246, et la note 2. = [4] *Ptolem. Geogr.* lib. III, cap. 1, pag. 69.

PAGE 242. puis *Buca*, ville appartenant à ce même peuple, et dont le territoire confine à celui de *Teanum* l'Apulien ‹1›. *Ortônium*, situé dans le pays des *Frentani* ‹2›, est un rocher habité par des brigands, qui ne construisent leurs maisons qu'avec les débris des naufrages, et vivent d'ailleurs comme des bêtes féroces. Entre* *Ortôn* et *Aternum*, coule le *Sagrus*, qui sépare les *Frentani* des *Peligni* ‹3›.

* *Voyez*, à la *page 245*, la note 1.

Nous sommes tentés de croire qu'ici et dans deux des phrases suivantes, au lieu de Ὄρτων, Ὀρτώνιον, Ὄρτωνος, Strabon avoit originairement écrit deux fois Ἱστόνιον, et une fois Ἱστονίου. Il nous semble que, dans les trois endroits, notre auteur a dû vouloir parler non d'*Ortôn* [Ortona-à-Mare], mais uniquement de l'ancien *Histonium* [aujourd'hui Vasto *ou* Guasto d'Amone]. *Voyez* les notes subséquentes.

‹1› *Puis BUCA....de TEANUM l'Apulien.* Le grec porte, καὶ Βοῦκα, καὶ ΑὙΤΟ͂Υ Φρεντανῶν, ὍΜΟΡΟΣ ΤΕ ἌΝΩ τῷ Ἀπούλῳ, texte évidemment corrompu. Nous lisons : ἐν Βοῦκα, καὶ ΑὙΤΗ͂ Φρεντανῶν, ὍΜΟΡΟΣ ΤΕΑ΄ΝΩ τῷ Ἀπούλῳ· ou bien, καὶ Βοῦκα καὶ ΑὙΤΟ͂Υ Φρεντανῶν, ὍΜΟΡΟΝ ΤΕΑ΄ΝΩ τῷ Ἀπούλῳ. Ces corrections sont celles que Casaubon et Cluvier [1] ont proposées; et le changement de τε ἄνῳ en Τεάνῳ nous paroît devoir incontestablement être adopté. Mais ces mêmes corrections ne suffisent point pour lever toutes les difficultés du passage.

Buca est une de ces anciennes villes, aujourd'hui détruites, dont la position reste incertaine. Strabon, ailleurs [2], semblera bien nous donner à entendre qu'elle étoit située à 400 stades (ou 50 milles) du cap *Garganum ;* mais cette indication nous laisse dans le vague. Quelques auteurs ont voulu que *Buca* ait occupé l'emplacement de Secca [3]; d'autres aussi ont prétendu qu'elle devoit être moins éloignée du Trigno, c'est-à-dire placée à 4 ou 5 milles de la rive droite de ce fleuve [4]; et, suivant une opinion plus probable [5], *Buca* pourroit être représentée par Termoli. Mais, quelque sentiment que l'on adopte à cet égard, on entend mal comment Strabon pourroit avoir énoncé ici que *BUCA confinoit*, ὅμορος, *à TEANUM l'Apulien :* lui-même, dans la suite [6], nous dira, d'une manière expresse, que *Teanum* étoit assez reculé dans le sein des terres; et il paroîtra bien le placer à 200 stades (ou 25 milles) au moins de *Buca*. Nous soupçonnons qu'ici le texte n'est pas simplement altéré; il y manque, ce nous semble, le nom de quelque lieu différent de *Buca*, et plus voisin de *Teanum*.

‹2› *ORTÔNIUM, situé dans le pays des FRENTANI, &c.* Nous lisons, comme nos manuscrits 1393, 1394 et 1408 le portent distinctement, ὈΡΤΩ΄ΝΙΟΝ [au lieu d'ὌΡΤΙΟΝ] ἐστιν ἐν τοῖς Φρεντανοῖς. Mais, nous l'avons déjà dit [7], nous soupçonnons que ni Ὀρτώνιον, ni Ὄρτιον, ne sont la véritable leçon, et que Strabon avoit originairement écrit Ἱστόνιον. Selon nous, il vouloit parler d'*Histonium*, aujourd'hui Vasto *ou* Guasto d'Amone.

‹3› *Entre ORTÔN et ATERNUM coule le SAGRUS, qui sépare les FRENTANI des PELIGNI.* Le texte porte, μεταξὺ δὲ ὌΡΤΩΝΟΣ καὶ Ἀτέρνου ὁ Σάγρος ποταμὸς ὁρίζων τοὺς Φρεντανοὺς ἀπὸ τῶν Πελιγνῶν. Strabon n'a jamais

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 8, pag. 1206, lin. 55 et seq. = [2] *Voyez*, liv. VI, pag. 285 du texte Grec. = [3] *Leand. Albert. ap. Ortel. Thes. geogr.* v. *Buca.* = [4] *Cluver. loc. cit.* = [5] *Cels. Cittad. ap. Ortel. loc. cit.* — *D'Anville, Géogr. anc.* tom. III, pag. 144. = [6] *Voyez*, liv. VI, *loc. cit.* = [7] *Voyez* ci-dessus, pag. 245, note 1.

Des confins de la Picentine jusqu'à ceux du pays des *Apuli*, que les Grecs appellent *Daunii* ‹1›, la navigation le long de la côte est d'environ 450 stades. Page 242.

pu dire que le *Sagrus* [le Sangro] coulât entre la ville d'*Ortôn* [Ortona-à-Mare] et celle d'*Aternum* [Pescara]. Ce fleuve, ainsi que nous l'avons [1] fait observer, se jette dans la mer à 80 stades (ou 10 milles), sinon davantage, au sud-est de l'ancien *Ortôn*. C'étoit donc *Ortôn* qui se trouvoit intermédiaire entre le *Sagrus* et la ville d'*Aternum*. De plus, notre auteur, pour être d'accord avec lui-même, n'eût point dû non plus énoncer d'une manière absolue, que le *Sagrus* séparoit les *Frentani* des *Peligni*. Puisqu'*Ortôn*, selon lui, appartenoit aux *Frentani*, le fleuve *Sagrus* ne pouvoit servir de borne commune aux deux peuples que dans la partie supérieure de son cours [2].

Ces erreurs, ces espèces de contradictions dans lesquelles Strabon semble être tombé, disparoîtront, si l'on suppose avec nous [3] que par-tout, au lieu de faire mention d'*Ortôn* [Ortona-à-Mare] et d'*Ortônium*, lieu d'ailleurs inconnu, il a voulu parler de l'ancien *Histonium* [Vasto *ou* Guasto d'Amone].

‹1› Le texte porte : *Ὁ δὲ παράπλους ἀπὸ τῆς Πικεντίνης ἐπὶ τοὺς Ἀπούλους, οὓς οἱ Ἕλληνες Δαυνίους καλοῦσι, σταδίων ἐστὶν ὅσον υν΄.*

Peut-être eussions-nous dû traduire ce passage de la manière suivante : *Des confins de la Picentine jusqu'au pays [de ceux] des* APULI *que les Grecs appellent* DAUNII, *la navigation &c.* En effet, les peuples appelés par les Grecs *Daunii*, ne firent peut-être jamais qu'une partie de ceux qui étoient essentiellement compris sous la dénomination générale d'*Apuli*. Les *Daunii* des Grecs étoient particulièrement les sujets de Diomède. Cette observation s'accorde avec ce que Strabon dira dans la suite [4]. On verra que, selon lui, la contrée dite, dans la langue des anciens habitans du pays, *Apulia*, comprenoit tout le pays situé entre l'embouchure du *Frento* [le Fortore] et l'isthme qui étoit censé séparer *Brentesium* [Brindes] de Tarente ; tandis que, pour les Grecs, cette même contrée se divisoit en deux parties, appelées, l'une *Daunia*, l'autre *Peucetia*. Et peut-être même, d'un autre passage qui se rencontre encore plus loin [5], seroit-on en droit d'inférer que Strabon reconnoissoit en outre un troisième canton, plus proprement dit *Apulia*, lequel auroit été situé entre le pays des *Frentani* et celui des *Daunii*, et se seroit étendu principalement le long de la mer, depuis la rive droite du *Frento* jusqu'à la pointe du promontoire *Garganum*, c'est-à-dire depuis l'embouchure du Fortore jusqu'à Peschici, ou jusqu'à Viesti (car c'est bien à tort, selon nous, qu'un habile philologue moderne [6], après avoir observé chez Strabon cette distinction d'un troisième canton dans la partie comprise sous le nom général d'*Apulia*, le place entre la *Daunia* et la *Peucetia*).

[1] *Voyez* ci-dessus, pag. 245, note 1. = [2] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 14, pag. 751, lin. 44. — *It.* lib. IV, cap. 9, pag. 1206, lin. 32. = [3] *Voyez* ci-dessus, pag. 245, not. 1. = [4] *Voyez*, livre VI, pag. 277 et 283 du texte Grec. = [5] *Voyez*, même livre, pag. 285 du texte Grec. = [6] *Mazoch.* Collectan. 10, *ad Comm. in Herac. Pseph.* pag. 544, note 144.

CHAPITRE X.

CONTENANT la description d'une cinquième partie de l'Italie. — Division générale de ce qui reste à décrire de l'Italie. — Description, 1.° de la Campanie ; — *2.° de la* Samnitide ; — *3.° du pays des* Picentes.

PAGE 242. §. I.er Division générale de ce qui reste à décrire de l'Italie.

APRÈS le *Latium* *, viennent, en premier lieu, la Campanie, qui se prolonge sur les bords de la mer [Tyrrhénienne] ; puis, au-dessus de la Campanie, la Samnitide ⟨1⟩, qui, dans l'intérieur des terres, s'étend jusqu'au pays des *Frentani* et des *Daunii ;* et enfin le pays des *Daunii*, avec celui des autres peuples [qui occupent le reste de l'Italie] jusqu'au détroit de Sicile. Parlons d'abord de la Campanie.

§. II. Description de la Campanie.

* Monte-Dragone et Punta di Miseno.

* Punta della Campanella.

* Du côté de l'intérieur des terres.

DEPUIS *Sinuessa* jusqu'au *Misenum* *, la côte forme un golfe assez vaste, après lequel il s'en présente un autre bien plus grand, que l'on nomme le *CRATER* ⟨2⟩, fermé par deux caps, le *Misenum* et l'*Athenæum* *. C'est le long du rivage de ces golfes qu'est située la Campanie. Ce pays de plaines, le plus heureux que l'on connoisse, est totalement environné *, tant par des collines très-fertiles, que par les montagnes des *Samnitæ* et des *Osci* ⟨3⟩.

Antiochus prétend que la Campanie fut jadis habitée par les *Opici*, qui, selon lui, s'appeloient aussi *Ausones* ⟨4⟩. Polybe paroît

⟨1⟩ *La Samnitide, &c.* Nous conservons la forme dénominative ἡ Σαμνῖτις, adoptée par notre auteur, pour désigner le pays que les géographes Latins appellent *Samnium.*

⟨2⟩ *Que l'on nomme le CRATER, &c.* Κρατὴρ, c'est-à-dire *Bassin.* C'est ce que nous appelons aujourd'hui le golfe de Naples.

⟨3⟩ *Les montagnes des SAMNITÆ et des OSCI.* Ce sont sans doute [1] les montagnes sur le revers desquelles, au nord et à l'orient, étoient situées *Suessa Auruncorum* [Sezza] et *Teanum Sidicenorum* [Tiano].

⟨4⟩ *Antiochus prétend &c.* Antiochus étoit un très-ancien historien, dont nous parlons ailleurs assez au long. « Aristote [2] a cru

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 9, pag. 1057, lin. 18. = [2] *Aristot. Politic.* lib. VII, cap. 10, *Opp.* tom. II, pag. 436 D.

distinguer

distinguer ces deux peuples; car il dit que les *Opici* et les *Ausones* habitoient la contrée voisine du *Crater* ‹1›. Mais, suivant d'autres, la Campanie, après avoir été d'abord ‹2› habitée par les *Opici* et les *Ausones*, devint la conquête d'un peuple de la race des *Osci*, lequel, dans la suite ‹3›, fut chassé par les Cymæens; comme ceux-ci, à leur tour, furent expulsés par des *Tyrrheni*: vicissitudes assez croyables, vu l'appât qu'en tous les temps un si beau pays a dû présenter. Les *Tyrrheni*, ajoute-t-on, y fondèrent ‹4› douze villes, PAGE 242.

» pareillement que les *Opici* et les *AUSONES* » étoient un seul et même peuple. *Dans cette » partie de l'Italie qui avoisine la mer Tyrrhé- » nienne, habitoient les OPICI, distingués » jadis, et même encore à cette heure, par le » surnom d'AUSONES*: Ὤικουν δὲ τὸ μὲν πρὸς » τὴν Τυῤῥηνίαν ὈΠΙΚΟΙ, ΚΑῚ πρότερον καὶ νῦν κα- » λούμενοι τὴν ἐπωνυμίαν ΑὔΣΟΝΕΣ. » CASAUB.

‹1› Le passage dans lequel Polybe avoit parlé en ce sens, ne se rencontre point dans ce qui nous reste de ses écrits; mais, suivant toute apparence[1], c'étoit dans le XXXIV.ᵉ livre de son histoire qu'il avoit pu s'exprimer de la sorte.

Quant à la distinction que Polybe faisoit des *Opici* et des *Ausones*, comme de deux nations différentes, son autorité, suivant l'observation de Cluvier[2], ne doit peut-être pas l'emporter sur celle d'Aristote[3], antérieur à lui, ni sur celle d'Antiochus, plus ancien encore de 200 ans qu'Aristote.

‹2› *APRÈS avoir été d'abord habitée &c.* Le texte, dans tous nos manuscrits, comme dans les imprimés, porte : Ἄλλοι δὲ λέγουσιν, οἰκούντων Ὀπικῶν πρότερον, καὶ Αὐσόνων, ΟἹ Δ' ἐκείνους κατασχεῖν ὕστερον Ὄσκων τι ἔθνος, κ. τ. λ. L'ancien interprète Latin, le traducteur Italien, Xylander, Casaubon et Cluvier[4], ont pensé que, pour rétablir ce passage, évidemment corrompu, il suffisoit de lire, ἘΠΙΤ' ἐκείνους [*subaud.* τόπους] κατασχεῖν, κ. τ. λ. M. de Bréquigny supposoit que l'on pouvoit lire, ἘΠΙΤ' ἘΚΕΙΝΗΝ [*scil.* τὴν χώραν]. Nous préférons la conjecture de M. Tyrwhitt, adoptée par M. Siebenkees; et nous lisons, ΜΕΤ' ἐκείνους κατασχεῖν [scil. τὴν χώραν ταύτην] ὕστερον Ὄσκων τι ἔθνος, κ. τ. λ.

‹3› *Lequel, dans la suite, fut chassé par les Cymæens, &c.* Suivant d'habiles critiques, le nom des *Osci* est une simple dérivation de celui des *Opici*; et les *Osci* n'ont été connus que postérieurement aux *Opici*. Cela posé, les mêmes critiques prétendent tirer de ce passage de Strabon une preuve que les auteurs dont le géographe rapporte ici le témoignage, devoient être assez modernes. « En » effet (disent ces critiques), les auteurs les » plus anciens n'avoient certainement point » rapporté que *Cymé* eût été fondée dans le » pays des *Osci*; ils avoient affirmé, au con- » traire, et Strabon lui-même ailleurs[5] affir- » mera d'après eux, que cette ville avoit été » bâtie dans le pays des *Opici*. » Mais cette observation manque de justesse, si, comme il est plus naturel de le penser, les *Opici* et les *Osci*, ajoutons les *Opsci*, ne furent, dans tous les temps, qu'un seul et unique peuple[6].

‹4› *Y fondèrent &c.* Nous lisons avec

[1] *Polyb.* edit. Schweigh. tom. IV, pag. 649. = [2] *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 9, pag. 1057, lin. 24. = [3] *Voyez* la note précédente. = [4] *Thucyd.* lib. VI, §. 4, pag. ant. edit. 350, lin. 97, edit. Duk. pag. 380. — It. *Dionys. Halic. Ant. Rom.* lib. VII, §. 3, edit. Reisk. tom. III, pag. 1316, lin. 10. = [5] *Voyez* liv. XIV, pag. 654 du texte Grec. = [6] *Heyn. ad Virgil. Æneïd.* lib. VII, excurs. 8, ad vers. 752, tom. III, pag. 578.

PAGE 242.

dont celle que l'on regarde comme la CAPitale, fut, par cette raison, appelée *CAPua* ‹1›. Mais, le luxe les ayant amollis, de même qu'ils avoient été précédemment forcés de quitter les bords du Pô *, de même furent-ils contraints de céder la Campanie aux *Samnitæ* *, à qui, par la suite, les Romains l'enlevèrent.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 131*, note 5.
* De 438 à 423 ans avant l'ère Chrétienne.

Une preuve de la bonté du pays, c'est qu'il produit le blé le plus beau; je parle de ce froment * dont se fait un gruau ** supérieur à toute espèce soit de riz, soit en général d'aliment préparé avec du grain : et l'on prétend qu'il s'y trouve des terres qui donnent chaque année deux récoltes d'épeautre *, une troisième de panis *, et même quelquefois une quatrième de légumes. C'est également de la Campanie que les Romains tirent leurs meilleurs vins, le *Falernum*, le *Statanum* *, le *Calanum* ‹2›; ajoutons-y celui

* Τὸν πύρινον.
** Ὁ χόνδρος· terme dont la signification n'est pas déterminée.
* Τῇ ζέᾳ.
PAGE 243.
* Ἐλύμῳ.
* *Voyez* ci-dessus, *pag. 206*, note 3.

Casaubon et Cluvier [1], *ἐγκατοικίσαντας*; mais nous ne dissimulons pas que nos manuscrits 1393, 1394 et 1408 portent *ἐγκατοικίσαντες*.

« Cet établissement des *Tyrrheni* [les » Étrusques] dans la Campanie ne paroît » pas remonter plus haut que l'année 801 » avant l'ère Chrétienne, époque à laquelle » peut se rapporter la fondation de *Capua* » et de *Nola*.

» On voit ensuite, vers l'année 474 avant » l'ère Chrétienne, les *Tyrrheni*, alors do- » minant sur la Méditerranée, faire la » guerre aux Cymæens [2].

» Peu de temps après [3], environ vers l'an- » née 438 avant la même ère, leurs colonies » de la Campanie, fatiguées des attaques » successives des *Samnitæ*, peuples belli- » queux et féroces, contre lesquels des » hommes amollis et énervés par le luxe ne » pouvoient se défendre, admirent au par- » tage de leur territoire ces hôtes dangereux, » qui, au bout de 15 ans (c'est-à-dire vers » l'année 423 avant l'ère Chrétienne), s'em- » parèrent entièrement de *Capua*, et en » égorgèrent, la nuit, presque tous les » habitans [4]. »

Il est superflu de rappeler aux lecteurs que la date de tous ces différens faits ne sauroit être marquée avec une précision rigoureuse.

‹1› Ainsi donc, suivant Strabon, cette dénomination de CAPoue, en latin *CAPua*, dérivoit de *caput*, qui signifie tête : mais Virgile en a donné une étymologie différente [5].

‹2› *Le CALANUM.* Nous lisons, comme nos manuscrits 1393, 1394, le portent distinctement, τὸ Κάλανον, au lieu de Κάληνον. Cependant, l'ancien interprète Latin et le traducteur Italien avoient adopté cette dernière leçon. S'il faut lire en effet Κάληνον, il s'agira des vins du territoire de *Cales*, ville qui, selon Cluvier [6], est représentée par Calvi.

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 1, pag. 1088, lin. 22. = [2] *Pindar. Pyth.* od. 1, vers. 139. — *It. Diodor. Sic.* lib. XI, §. 51, edit. Wessel. tom. I, pag. 442, lin. 49. = [3] *Diodor. Sic.* lib. XII, §. 31, *ibid.* pag. 498, lin. 73. — It. *Tit. Liv.* lib. IV, §. 32. = [4] *Heyn. De Fabular. religionumque Græcar. ab Etruscâ arte frequentat. nat. et caus. Nov. comm. soc. reg. Gotting.* tom. III, pag. 43. = [5] *Id. ad Virgil. Æneïd.* lib. VII, excurs. 7, in vers. 371, 372, tom. III, pag. 563. = [6] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 5, pag. 1179, lin. 45.

PAGE 243.
* Sorrento.

de *Syrrentum* *, qui dispute la supériorité, depuis qu'il a été reconnu susceptible d'être gardé ‹1›. Elle est aussi très-féconde en oliviers, dans toute la partie voisine de *Venafrum* *, dont le territoire confine aux plaines ‹2›.

* Venafri. Cette ville appartenoit au *Latium*. V. ci-dessus, *pag. 228*.

Villes maritimes de la *Campanie*.
* Monte-Dragone.
** Torre di Patria.

Les places maritimes de la Campanie, à partir de *Sinuessa* *, sont, d'abord *Vulturnum* ‹3›; puis *Liternum* **, où se voit le monument sépulcral ‹4› du premier des deux Scipions surnommés AFRICAINS, qui passa dans ce lieu les derniers temps de sa vie, dégoûté des affaires publiques par les intrigues de ses ennemis. Sous les murs de *Liternum* coule un fleuve portant le nom de cette ville ‹5›;

‹1› Il se conservoit au-delà de 25 années [1].

‹2› *Elle est aussi &c.* Le texte porte: Ὡς δ' αὔτως εὐέλαιός ἐστι καὶ πᾶσα ἡ περὶ τὸ Οὐέναφρον ὅμορον τοῖς πεδίοις ὄν. L'on doit se rappeler que, plus haut [2], Strabon a donné *Venafrum* comme bâti sur une colline, et qu'il en a marqué d'ailleurs la situation, relativement aux bornes de la Campanie.

‹3› *Sont, d'abord* VULTURNUM; *puis &c.* Nous nous permettons ici non-seulement de transposer quelques mots dans la phrase Grecque, mais encore d'y ajouter les adverbes *d'abord* et *puis*; c'est le seul moyen, ce nous semble, de rendre le passage clair, et peut-être de sauver une erreur à Strabon. En effet, d'après son texte, on pourroit croire qu'il plaçoit *Liternum* entre *Sinuessa* et *Vulturnum*; ce qui auroit été une faute de sa part [3]. Aussi plusieurs critiques modernes [4] l'ont-ils soupçonné d'avoir confondu le fleuve *Liternus* avec le *Savo* [le Saone].

Suivant l'opinion la plus générale, *Vulturnum* étoit dans la position qu'occupe aujourd'hui Castel-a-Mar-di-Volturno. C'est peut-être plutôt dans le lieu appelé alla-Cività que l'on doit en chercher les ruines [5].

‹4› *Le monument sépulcral.* Nous rendons exprès de cette manière l'expression Grecque, τὸ μνῆμα, parce qu'il n'est pas certain que le monument qui, au temps de Strabon, se voyoit à *Liternum*, fût en effet le véritable tombeau du premier Scipion l'Africain. Suivant une tradition qui ne paroît pas absolument destituée de fondement, les cendres de l'illustre Romain avoient été transportées de *Liternum* à Rome, et déposées dans le tombeau de sa famille, situé près de cette capitale.

‹5› C'est celui qui prend sa source entre Avella et Nola, sortant de deux petites fontaines, qui sont tantôt presque à sec, et tantôt si fort abondantes, qu'alors il se déborde dans le territoire d'Acerra, au travers duquel il coule. Vers sa source, jadis on l'appeloit *Glanis* [6], ou *Clanis*, ou *Glanius*, ou *Clanius* [7]; et aujourd'hui on le nomme le Lagno [8]. Vers *Liternum*

[1] *Athen.* lib. I, cap. 21, pag. 26. = [2] *Voyez* ci-dessus, pag. 220. = [3] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 2, pag. 1098, lin. 18. = [4] *Pratill. Della Via Appia*, lib. II, cap. 7, pag. 179. = [5] *Camill. Pellegr. Appar. alle antich. di Cap.* discors. 2, cap. 13, pag. 180 et seq. — It. *Pratill. Della Via Appia*, lib. II, cap. 7, pag. 179. = [6] *Lycophr. Alexandr.* vers. 718. — It. *Dionys. Halic. Ant. Rom.* lib. VII, §. 3, edit. Reisk. tom. III, pag. 1317, lin. 15. = [7] *Virgil. Georgic.* lib. II, vers. 225. — It. *Prob. ad Virgil.* loc. cit. — It. *Serv. ad Virg.* ibid. — It. *Vib. Sequestr. De Fontib.* edit. Oberl. pag. 21, 224 et 225. = [8] *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 10, pag. 703, lin. 34. — *Id.* lib. III, cap. 10, pag. 776, lin. 15. — *Id.* lib. IV, cap. 2, pag. 1098, lin. 21 et seq.

PAGE 243.
* Le Volturno.
** Castel-a-Mar-di-Volturno. *Voyez*, *pag. 251*, note 3.

comme aussi le *Vulturnus* * tient sa dénomination de *Vulturnum***, où il arrive après avoir traversé le territoire de *Venafrum* et toute la Campanie ‹1›.

* Littér. *Sicéliques* et *Italiôtes*. Voyez, *pag. 106*, note 3.

Vient ensuite *Cymé*‹2›, fondée par des Chalcidiens réunis à des Cymæens ‹3›; et cela dans des temps fort anciens, car elle est la plus antique de toutes les cités [Grecques] de la Sicile * et de l'Italie‹4›.

et proche de son embouchure, il prenoit le nom de *Liternus;* maintenant il s'appelle Fiume di Patria [1].

‹1› *Comme aussi le* VULTURNUS *&c.* Ce fleuve, dont le nom semble avoir été, dans l'ancienne langue du pays, *Althurnus*, a été aussi appelé, dans le moyen âge, *Casilinus* [2]. Nous avons dit que son nom actuel étoit le Volturno [3].

‹2› CYMÉ, *&c.* Nous conservons la forme dénominative qu'offre le texte, Κύμη. C'est ainsi que tous les auteurs Grecs écrivent le nom de la ville dont il est ici question (comme celui de *Cymé* l'Æolienne, située dans l'Asie mineure en face de l'île de Lesbos, et dont notre géographe parlera [4] dans la suite). Les Latins, qui auroient dû, par analogie, l'appeler *Cyma* au singulier, l'ont nommée au pluriel, *Cumæ.*

‹3› *Fondée par des Chalcidiens réunis à des Cymæens, &c.* C'est-à-dire, par des habitans de Chalcis et d'une autre ville nommée *Cymé.* Il y avoit différentes villes Grecques du nom de *Cymé,* situées en divers pays [5]. Quelle étoit celle d'où sortirent les colons qui vinrent, conjointement avec les Chalcidiens, fonder la *Cymé* de Campanie! c'est une grande question, sur laquelle les critiques ne sont pas encore parfaitement d'accord. L'opinion la plus probable nous paroît être celle qui les fait venir de la ville de *Cymé,* située dans l'Eubée [6]. Cette opinion est fondée sur l'autorité de Virgile [7]:

Et tandem EUBOÏCIS *Cumarum allabitur oris.*

Et Strabon lui-même, dans un autre passage [8], nous donne lieu de croire que tel étoit son sentiment.

‹4› *Et cela dans des temps fort anciens, &c.* Nous croyons avoir exprimé la véritable pensée de notre auteur. Le texte porte : Ταύτης δ' ἐφεξῆς ἐστὶ Κύμη, Χαλκιδέων καὶ Κυμαίων ΠΑΛΑΙΟΤΑΤΟΝ κτίσμα· πασῶν γάρ ἐστι ΠΡΕΣΒΥΤΑΤΗ τῶν τε Σικελικῶν, καὶ τῶν Ἰταλιωτίδων.

On ne sauroit nier que Strabon, dans ce passage, ne paroisse donner affirmativement la colonie de *Cymé* en Campanie, pour *la plus antique* (πρεσβυτάτη) de toutes les colonies fondées par les Grecs dans l'Italie comme dans la Sicile. Mais une pareille assertion de sa part prête à de grandes difficultés chronologiques [9]. Nous ne devons point les discuter; ce seroit nous écarter de l'objet de notre travail : nous dirons seulement qu'un philologue moderne [10] a cru pouvoir soutenir qu'ici le mot πρεσβυτάτη signifie, non pas *la plus* ANTIQUE, mais *la plus* CÉLÈBRE.

[1] *Camill. Pellegr. Appar. alle antichit. di Capua*, disc. 2, §. 14, edit. 1771, pag. 196. = [2] *Vib. Sequestr. De Fluminib.* edit. Oberl. pag. 8, 97 et 98. — It. *Agath.* lib. II, pag. 39. — It. *Const. Porphyrog. Them. Imp. Or.* lib. II, them. 11. = [3] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 11, pag. 1096. = [4] *Voyez* liv. XII, pag. 550 du texte Grec. — *It.* liv. XIII, pag. 582. — *It.* ibid. pag. 621, 622, 623. = [5] *Steph. Byzant.* v. Κύμη. = [6] *Martorel. Delle ant. col. venute in Napoli*, vol. II, §. 19, pag. 20. = [7] *Virgil. Æneïd.* lib. VII, vers. 2. = [8] *Voyez* liv. X, pag. 447 du texte Grec. = [9] *Camill. Pellegr. Appar. alle antichit. di Capua*, disc. 2, §. 15, edit. 1771, tom. I, pag. 209 et seq. = [10] *Martorel. Delle colon. ant. ven. in Napoli*, tom. II, §. 432, pag. 432-433.

Les commandans de la flotte qui avoit amené ces colons, Hippoclès de *Cymé*, et Mégasthène de Chalcis <1>, étoient convenus qu'à l'un des deux peuples dont ils étoient respectivement les chefs, appartiendroit l'administration de la colonie, et à l'autre, l'honneur de lui donner un nom. Par l'effet de ce pacte, la ville s'appela *Cymé*, ainsi qu'on la nomme encore aujourd'hui ; et les Chalcidiens passèrent pour l'avoir fondée <2>. Le canton où elle est située, fut jadis très-heureux, ainsi que toute cette plaine, dite PAGE 243.

<1> *Hippoclès de* CYMÉ, *&c.* Indépendamment de ce que l'on ne sait point avec certitude (*voyez* ci-dessus, *pag. 252*, not. 3) quelle est cette ville de *Cymé* dont ici Strabon peut avoir voulu parler, nous devons dire que, suivant d'habiles critiques, Hippoclès, l'un des fondateurs de la *Cymé* de Campanie, étoit, comme Mégasthène, sorti de Chalcis en Eubée; du moins a-t-on cru pouvoir attribuer cette opinion à Vellejus Paterculus [1] : *Nec multo post, Chalcidenses orti, ut prædiximus* [2], *Atticis, Hippocle et Megasthene ducibus, Cumas in Italiâ condiderunt* [3].

<2> Tout ce que Strabon dit ici, concernant la fondation de *Cymé* en Campanie, est fort remarquable, mais ne suffit point pour nous faire connoître nettement et la date précise et les circonstances du fait. Les notes précédentes ont montré qu'ici tout reste incertain. En effet,

1.° Nous ignorons encore, non-seulement en quelle année, mais même en quel siècle *Cymé* fut fondée : il y a des motifs pour penser que ce put être antérieurement à la guerre de Troie; il y en a pour croire que ce dut être beaucoup plus tard [4] ;

2.° L'on ne sauroit guère douter, il est vrai, que l'un des deux fondateurs, Mégasthène, Chalcidien de naissance, ne fût sorti de l'île d'Eubée [5]; mais l'on dispute sur le pays d'où venoit le Cymæen Hippoclès : les uns veulent, et avec raison [6], ce semble, qu'Hippoclès fût parti, comme Mégasthène, de l'île d'Eubée, où, suivant eux [7], il y avoit une ville de *Cymé ;* les autres [8] prétendent que sa patrie étoit *Cymé* d'Æolie [9] ;

3.° En admettant qu'Hippoclès vînt de l'Eubée, l'on peut demander [10], est-ce de *Cymé*, est-ce de Chalcis qu'il étoit sorti !

4.° S'il faut en croire Denys d'Halicarnasse [11], ce furent, non pas des Cymæens, mais des Érétriens, autres peuples de l'Eubée, qui, conjointement avec des Chalcidiens, fondèrent la colonie de *Cymé* en Campanie.

---

[1] *Vellej. Paterc.* lib. I, cap. 4, n.° 2. = [2] *Id. ibid.* n.° 1. = [3] *Ulit. ad Grat. Cynegetic.* vers. 35. = [4] *Vellej. Paterc.* lib. I, §. 4. — It. *Jos. Scalig. ad Euseb. Can.* n.° 966. — It. *Salmas. Exercit. Plinian.* pag. 51 et seq. — It. *Isaac. Voss. ad Vellej. Paterc.* loc. cit. — It. *Sims. Chronic.* edit. Wessel. pag. 411. = [5] *Dionys. Halicarn. Antiq. Roman.* lib. VII, §. 3, edit. Reisk. tom. III, pag. 1316, lin. 9. — It. *Tit. Liv.* lib. IV, §. 44, et lib. VIII, §. 22. — It. *Virgil. Æneïd.* lib. VI, vers. 2, et lib. IX, vers. 710. — It. *Ovid. Metam.* lib. XIV, vers. 104, 155 ; et *Fastor.* lib. IV, vers. 257. — It. *Lucan. Pharsal.* lib. V, vers. 183. — It. *Stat. Sylvar.* lib. I, carm. 2, vers. 177 ; et lib. IV, carm. 3, vers. 24. = [6] *Voyez* la note précédente. = [7] *Steph. Bysant.* v. Κύμη. = [8] *Scymn. Ch.* vers. 235. — It. *Grat. Cyneget.* vers. 35. = [9] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 2, pag. 1102, lin. 12. — It. *Martorell. Gli Euboici, secondi abitatori della città di Napoli,* passim. — It. *Heyn. ad Virgil. Æneïd.* lib. VI, vers. 2, not. tom. III, pag. 146. = [10] *Voyez* la note précédente. = [11] *Dionys. Halicarn. Antiq. Roman.* loc. prox. cit.

Page 243. le Champ Phlégræen, dont la mythologie fait le théâtre de l'aventure des géans, non peut-être sans quelque fondement, puisque la possession d'un si beau pays a dû être le sujet de plus d'un combat <1>. Les Campaniens l'ont enfin emporté. S'étant rendus maîtres de *Cymé* <2>, ils en traitèrent indignement les citoyens, et firent violence à leurs femmes. Toutefois il y reste encore des traces nombreuses de la belle civilisation des Grecs, de leurs institutions religieuses, de leurs lois. Quelques auteurs déduisent la dénomination *Cymé*, de *Cymata* [les flots]; prétendant que cette ville fut appelée de la sorte, parce que le rivage d'alentour, tout rocailleux, retentit [du bruit <3> des flots qui s'y brisent]. Au reste, sur ce rivage il y a d'excellentes pêcheries <4>.

<1> *Ainsi que toute cette plaine, dite &c.* Nous croyons avoir exprimé le véritable sens de la phrase Grecque : Πρότερον μὲν οὖν ηὐτύχει, καὶ τὸ Φλέγραιον καλούμενον πέδιον, ἐν ᾧ τὰ περὶ τοὺς γίγαντας μυθεύουσιν, οὐκ ἄλλοθεν, ὩΣ ΕἸΚΟ͂Σ, ἀλλ' ἐκ τοῦ περιμάχητον τὴν γῆν εἶναι δι' ἀρετήν. Aucun manuscrit n'offre ici de variantes : cependant Paulmier de Grentemesnil croyoit le passage altéré, et pensoit qu'après les mots ὡς εἰκὸς, il faudroit ajouter εἰρηκέναι δοκεῖ; de sorte que le sens seroit, *dont la mythologie fait le théâtre de l'aventure des géans, et qui semble n'avoir dû être ainsi nommée que d'après les combats auxquels la possession d'un si beau pays a donné lieu.* Mais, suivant toute apparence, Strabon, ici, ne prétendoit point parler de l'étymologie du nom Φλέγραιον; il vouloit rappeler ces traditions mythiques qui faisoient de la Campanie le théâtre de la guerre des géans contre les dieux. En effet, comme on le verra bientôt [1], à l'égard de l'étymologie, il s'accordoit avec ceux [2] qui la déduisoient des feux souterrains dont le territoire de *Cymé* et de *Dicæarchia* [Pozzuolo] étoit rempli. Observons de plus que notre auteur paroît aussi n'avoir point borné la dénomination de Φλέγραιον πέδιον à ce que les géographes modernes appellent proprement Champs Phlégræens; c'est-à-dire au terrain compris entre Cuma et les collines qui bordent le lac d'Agnano, un peu au-delà de Pozzuolo. Il semble avoir étendu, comme Pline [3], cette même dénomination à tout ce qui s'appelle aujourd'hui Terra di Lavoro.

<2> Diodore de Sicile [4] place cet événement sous la quatrième année de la LXXXIX.e olympiade, 421 ans avant l'ère Chrétienne. Tite-Live [5] paroît n'en faire mention qu'une année plus tard : mais il faut convenir que, sur ce point de chronologie, le récit de l'historien Latin n'est point clair.

<3> Nous lisons, comme nos manuscrits 1393, 1394, 1408, et l'un des manuscrits du Vatican, le portent distinctement, προσηχὴς, au lieu de προσεχής.

<4> Nous lisons, partie d'après la conjecture de Casaubon, partie sur l'autorité de nos manuscrits 1393, 1394, 1408, et de trois manuscrits d'Italie, Εἰσὶ δὲ καὶ ΚΗΤΕΙ͂ΑΙ

[1] *Voyez* ci-dessous, pag. 261. = [2] *Polyb. Histor.* lib. III, §. 91, edit. Schweigh. tom. I, pag. 594. —It. *Diodor. Sic.* lib. V, §. 71, tom. I, pag. 387, lin. 61. = [3] *Plin. Hist. nat.* lib. XVIII, §. 29, tom. II, pag. 113, lin. 27. = [4] *Diodor. Sic.* lib. XII, §. 76, tom. I, pag. 532. = [5] *Tit. Liv.* lib. IV, §. 44.

L'on trouve aussi sur les côtes du golfe une forêt aride, sablonneuse, pleine de buissons, et longue de plusieurs stades; on l'appelle *Gallinaria* ‹1› : c'étoit là que les commandans des flottes de Sextus Pompeïus rassembloient des pirates *, dans le temps où il fit révolter la Sicile. PAGE 243.

* 40 ans avant l'ère Chrétienne.

Près de *Cymé* est le cap *Misenum* *; et, entre deux, se trouve le lac * Achérusien ‹2›, espèce de lagune bourbeuse, formée par l'épanchement des eaux de la mer.

* Punta di Miseno.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 258, 261.*

Après avoir doublé le *Misenum*, au pied même de ce cap, l'on rencontre un port ‹3›; puis une côte profondément

(au lieu de ΚΙΤΤΕΙ'ΑΙ) παρ' ΑΥΤΩ͂ ''ΑΡΙΣΤΑΙ (au lieu de ΑΥΤΟΙ͂Σ ''ΑΡΙΣΤΟΙ).

‹1› Elle s'appelle aujourd'hui Peneta [1] *ou* Paneta [2] di castel Volturno.

Ce témoignage de Strabon semble se rapporter à celui de Pline [3] : *Jam vero et in VULTURNO mari Italiæ arena alba nascens, sex M. pass. litore, inter CUMAS atque LITERNUM, quæ mollissima est, pilâ molâque teritur. Dein miscetur tribus partibus nitri pondere vel mensurâ, ac liquata in alias fornaces transfunditur. Ibi fit massa, quæ vocatur ammonitrum : atque hæc recoquitur, et fit vitrum purum, ac massa vitri candidi.*

La forêt dont il s'agit, s'étend l'espace de 8 milles, à partir d'un mille ½ au-delà d'alla-Cività, jusqu'auprès de Torre di Patria [4].

‹2› Ce lac, ou marais Achérusien, dont ici Strabon vouloit parler, vu la position marquée entre l'ancienne *Cymé* et le cap *Misenum* [aujourd'hui Punta di Miseno], paroît ne pouvoir être autre que l'un de ceux qui se nomment aujourd'hui Lago di Licola, Lago di Fusaro [5], et plutôt ce dernier. Mais, d'après ce que notre auteur dira bientôt [6], on reconnoîtra que souvent les lacs (ou, comme Strabon les qualifie, les golfes) *Locrinus* et *Aornus* ont été appelés aussi lacs Achérusiens [7].

‹3› *Un port, &c.* Le texte, dans tous nos manuscrits, comme dans les imprimés, porte λίμνη, ce qui signifieroit un lac; mais nous lisons avec Cluvier [8], λιμήν. Cette substitution n'est pas simplement indiquée par toutes les circonstances locales; elle est, de plus, autorisée par nos manuscrits 1393 et 1394, lorsque, dans la phrase subséquente, ils portent, καὶ μετὰ ΤΟΥ͂ΤΟΝ, à l'accusatif masculin; ce qui suppose nécessairement un antécédent du même genre. Au reste, si l'on n'étoit pas certain que, depuis le temps où Strabon écrivoit, l'état des lieux, le long de cette plage, a changé, et même plus d'une fois, nous dirions que, soit le port, λιμήν, soit le lac, λίμνη, dont il prétendoit ici faire mention, devoit être précisément ce qui, sur la grande carte de Rizzi Zannoni, est désigné par les dénominations de Porto di Miseno et de Mare morto.

[1] *Pratilli, Della Via Appia,* lib. II, cap. 7, pag. 183. = [2] *Voyez* la grande carte de Rizzi Zannoni. = [3] *Plin. Hist. nat.* lib. XXXVI, S. 66, tom. II, pag. 758, lin. 20. = [4] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 2, pag. 1101, lin. 43. = [5] *Voyez* la grande carte de Rizzi Zannoni. — It. *Icon sinûs Baiarum, &c. D. D. principi à Francavillâ, &c.* — It. *Icon sinûs Baiarum, &c. D. D. Jacob. Edmonstoun &c.* = [6] *Voyez* ci-dessous, pag. 257 et 260. = [7] *Cluver. loc. cit.* pag. 1118, lin. 29. = [8] *Id. ibid.* pag. 1117, lin. 6.

PAGE 244. enfoncée ‹1›, sur laquelle se trouvent *Bajæ*, ainsi que des eaux thermales, également propres au pur délassement de ceux qui s'y baignent, et à la guérison des maladies.

* Lago Lucrino.
* Lago d'Averno.

Près de *Bajæ* s'ouvre le golfe *Locrinus* *, en dedans duquel ‹2› est [un autre golfe] l'*Aornus* *, qui [s'enfonçant au sein des terres, et, par cela même, se rapprochant de *Cymé*] forme une presqu'île de tout le promontoire terminé par le cap *Misenum*; car [du fond de l'*Aornus*] jusqu'à *Cymé* et au rivage maritime dont cette ville est voisine,

‹1› *Puis une côte profondément enfoncée.* Nous rendons aussi littéralement qu'il nous est possible la phrase Grecque : Καὶ μετὰ τοῦτον, ἐγκολπίζουσα 'ΗΪΩ'Ν (telle est la leçon de nos manuscrits 1393, 1394, 1408, au lieu de Ἡ 'ΗΪΩ'Ν) εἰς βάθος 'ΑΕ'ΝΝΑΟΝ (ms. 1393, 'ΑΕ'ΝΑΟΝ) ἐν ᾗ κ. τ. λ. Tous les interprètes de Strabon ont traduit ce passage dans le même sens que nous. Mais nous avouons que l'expression ἐγκολπίζουσα εἰς βάθος ἀένναον nous embarrasse. Nous ne connoissons à l'adjectif ἀένναος d'autre signification que celle des termes Latins, *perennis*, *semper-vivus*, *semper-fluens*, *semper-virens*. Or nous ne voyons pas comment un pareil adjectif, une semblable épithète, peut convenir au substantif βάθος, *profunditas*. Strabon, en s'exprimant ainsi, auroit-il donc voulu désigner, non la profondeur du golfe dont il parle, mais les sources vives qui s'y rencontrent ?

Quoi qu'il en soit, il s'agit ici de ce qu'aujourd'hui l'on appelle proprement le golfe de Baja; c'est-à-dire de la portion de côte dont Baja et Pozzuolo forment les deux extrémités. On va voir que, vers la partie la plus enfoncée et vers le milieu de cette portion de côte, au temps où Strabon écrivoit, la mer entrant plus profondément dans le sein des terres, formoit un second golfe (appelé par notre géographe, *Locrinus*, mais nommé par les Latins *Lacus Lucrinus*), après lequel venoit un troisième golfe encore plus intérieur, et nommé en grec *Aornus*, en latin *Lacus Avernus* ; de sorte que le golfe *Locrinus* se trouvoit intermédiaire entre le golfe de Baja et le golfe *Aornus* [1].

‹2› *En dedans duquel est un autre golfe &c.* Observons ici que Strabon, en parlant de ce que nous désignons communément par les noms de lac Lucrin et lac d'Averne, se sert du terme κόλπος, lequel signifie proprement un GOLFE, et non du terme λίμνη, ou du terme λίμην, qui désigneroient un LAC ou un PORT. Ainsi donc, comme nous l'avons déjà annoncé, quand il rédigeoit sa Géographie, le *Locrinus* et l'*Aornus*, formant deux GOLFES, communiquoient l'un et l'autre à la mer. Y communiquoient-ils tous deux immédiatement ? ou l'*Aornus* n'y communiquoit-il que médiatement, par le moyen du *Locrinus* ? voilà ce qu'ici notre géographe n'énonce peut-être pas assez clairement. En effet, la phrase Grecque, καὶ ἐντὸς τούτου [*scil.* τοῦ Λοκρίνου] ὁ Ἄορνος, nous semble amphibologique, et susceptible de signifier, ou ce que nous avons exprimé, ou simplement, *le golfe* AORNUS *s'enfonce plus que le golfe* LOCRINUS *dans le sein des terres.* Mais à en juger d'après ce que disent d'autres auteurs et ce que Strabon lui-même va bientôt ajouter [2], le golfe *Aornus* paroît bien n'avoir communiqué avec la mer que par une espèce de canal qui l'unissoit au golfe *Locrinus*.

[1] *Dio. Cass.* lib. XLVIII, §. 50 et seq. tom. I, pag. 565. = [2] *Voyez* ci-dessous, pag. 257, note 3.

PAGE 244.

voisine, il ne reste qu'un isthme de peu de stades, percé d'une route souterraine *.

* Voyez *pag. 259 et 265.*

<1> Nos anciens, mêlant le mythe à l'histoire, appliquèrent à l'*Aornus* ce qu'Homère raconte dans son ÉVOCATION-DES-MÂNES *; et l'on assure qu'en cet endroit il y eut autrefois un ORACLE-DES-MORTS *. Dans le fait, l'*Aornus* est simplement un bassin très-profond, même sur ses bords <2>, pourvu d'une entrée fort étroite, et par conséquent propre par sa nature, comme par sa grandeur, à servir de port, quoiqu'il n'en serve point, parce qu'entre la mer et lui * se trouve le golfe *Locrinus,* vaste et plein de bas-fonds <3> : mais ce même *Aornus* est environné de collines escarpées qui en bordent la circonférence, sauf son embouchure; et ces collines, que l'on voit aujourd'hui cultivées d'une manière si agréable, jadis hérissées de hautes forêts, de bois sauvages et impénétrables, projetoient sur les eaux une ombre utile à la superstition. Aux récits mythiques, les habitans du pays ajoutèrent ensuite, que les oiseaux, dans leur vol, ne pouvoient traverser l'*Aornus,* et y tomboient, étouffés par les vapeurs qui s'en exhaloient; particularité distinctive des lieux Plutoniens <4>. Bientôt il fut généralement admis que ce golfe étoit en effet un *Plutonium,* autour duquel, jadis, habitoient * les *Cimmerii,* et où les navigateurs n'entroient point sans avoir auparavant offert aux divinités infernales des sacrifices propitiatoires, suivant le rite prescrit par des prêtres à qui la possession de cet endroit étoit affermée; la

* Νεκυῖα. C'est le XI.[e] livre de l'Odyssée.

* Νεκυομαντεῖον.

* Voyez *pag. 255,* note 2.

* Nous lisons γίνεσθαι, au lieu de λέγεσθαι.

<1> Cet *alinea* est un peu paraphrasé.

<2> *Très-profond, même sur ses bords, &c.* Nous avons pensé que telle étoit ici la force du terme Grec ἀγχιβαθὴς, qui, d'après les deux mots dont il semble être évidemment composé, ἄγχι et βαθὺς, peut signifier en latin, *statim profundus.* Communément on se contente de le rendre par les mots *très-profond.*

<3> *Parce qu'entre la mer et lui se trouve le golfe* LOCRINUS, *vaste et plein de bas-fonds.* Le texte porte : Διὰ τὸ προκεῖσθαι τὸν Λοκρῖνον κόλπον, ΠΡΟΒΡΑΧΥ͂, καὶ πολύν. Nous lisons, comme nos manuscrits 1393, 1394, 1408, et un manuscrit de Venise, le portent distinctement, προβραχῆ.

<4> *Plutoniens.* Les Grecs appeloient Plutoniens ou Charonéens les endroits d'où s'exhaloient des odeurs désagréables et pestilentielles. *Voyez* au livre XIII, *pag. 629* du texte Grec; comme au livre XIV, *pag. 649 et 679.*

PAGE 244. source d'eau potable ‹1› qui se trouve près de là, sur le bord de la mer, fut réputée émaner du Styx, et chacun s'abstint d'y puiser; il passa pour constant que le siége de l'oracle avoit été placé quelque part aux environs; et les eaux thermales situées proche du lac Achérusien * devinrent une preuve que là couloit le Pyriphlégéthon ‹2›. C'est ainsi qu'Éphore, adaptant sa description du local dont il s'agit à ce que l'on sait d'ailleurs des *Cimmerii*, rapporte qu'ils y demeuroient dans des maisons souterraines dites [a] *Argillæ* ‹3›; qu'ils communiquoient entre eux par des routes pratiquées sous terre; que le temple fatidique où ils admettoient les étrangers,

* Voyez *pag. 255 et 261.*

[a] *Voyez* M. de Buffon, *Hist. des minér.* tom. I, *pag. 150*, not. *a.*

‹1› *D'eau potable.* Le texte porte ποταμίου ὕδατος; leçon que l'ancien interprète Latin a suivie, *fluviatilibus aquis.* Nous lisons avec le traducteur Italien, Xylander, MM. de Bréquigny et Siebenkees, ποτίμου ὕδατος.

‹2› *Et les eaux thermales &c.* Nous ne sommes point certains d'avoir saisi le véritable sens de la phrase Grecque; elle est obscure : τόν τε Πυριφλεγέθοντα ἐκ τῶν θερμῶν ὑδάτων ἐτεκμαίροντο, τῶν πλησίον, ΚΑῚ τῆς Ἀχερουσίας. L'ancien interprète Latin, se conformant à cette leçon, a traduit ainsi le passage : *Ex aquarumque fervore vicinarum Phlegethontem esse, conjecturam factitabant, ET ex Acherusiâ.* Le traducteur Italien, s'attachant aussi à la lettre, a dit : *Et dall' acque calde, ET dall' Acherusia, fanno giuditio, che vi sia il Piriflegetonte.*

Mais Xylander pensoit, et avec raison, ce nous semble, que l'on devoit retrancher la conjonction ΚΑῚ qui se trouve avant les mots τῆς Ἀχερουσίας. D'après ce retranchement, que paroît justifier le manuscrit de Médicis, Xylander (suivi par M. Siebenkees) a rédigé sa version de la manière suivante : *Et Pyriphlegethontem hîc esse, ex aquis calidis Acherusiæ vicinis æstimant.*

Casaubon s'est contenté de rappeler que, suivant l'auteur du recueil *de Mirabilibus auscultationibus* (cap. 19), tout le canton dont il s'agit ici avoit été nommé *Pyriphlegethon.*

La version Française de M. de Bréquigny étoit conçue en ces termes : « Et l'on a prétendu que le Pyriphlégéthon n'étoit autre » chose que les bains d'eaux chaudes qui » sont près du lac Achérusien. »

Peut-être faudroit-il prendre ici le terme πυριφλεγέθοντα, non pas comme un nom propre de fleuve ou de lieu, mais comme un nom appellatif, lequel, d'après les deux mots πῦρ et φλεγέθω dont il est composé, signifieroit *embrasé-de-feux.* Alors, en supprimant, comme Xylander le vouloit et comme nous avons fait, la conjonction καὶ, la phrase Grecque pourroit signifier : *Et, d'après l'existence de ces eaux thermales qui se trouvent proche du lac Achérusien, on prétendoit que tout le canton étoit embrasé de feux [souterrains].*

‹3› « S'il étoit raisonnable de fonder une » opinion sur l'étymologie d'un seul mot, je » pourrois trouver dans les langues Cimbres, » que le mot *argille*, composé de *AR* [qui » signifie *principe, production*], et de *GILL* » *[crevasse de la terre, caverne, vallée étroite]*, » vouloit dire *caverne productrice*, et en con- » clure l'origine du peuple Cimmérien d'É- » phore. Mais il ne faut pas plus prendre les » mots que l'argent pour une véritable ri- » chesse. » KÉRALIO, *Mém. sur l'orig. du peuple Suédois*, Acad. des Inscrip. et Belles-Lettres, vol. XLVI, *Mém. pag. 598 et 599.*

étoit pareillement bâti sous terre, à une grande profondeur; qu'ils vivoient de l'exploitation des mines ⟨1⟩, du produit des consultations de l'oracle, et de pensions qui leur étoient assignées par les rois du pays ⟨2⟩. C'étoit, s'il faut l'en croire, un ancien usage établi pour tous les desservans du temple, de ne sortir des souterrains que la nuit; d'où le poëte avoit pu dire [a], PAGE 244.

L'astre brillant du jour jamais ne les éclaire*:

à la fin, ils avoient été exterminés par un de ces princes, que leurs prédictions avoient trompé; mais le siége de l'oracle, ajoute-t-il, transporté en un autre endroit, subsistoit encore de son temps. PAGE 245.

Telle étoit la mythologie que nos devanciers ont pu accréditer. Aujourd'hui que la forêt qui obombroit les contours du lac *Aornus* a été abattue par les ordres de Marcus Agrippa, que les arbres ont [b] été remplacés par un grand nombre d'édifices, et que l'on a vu percer la route souterraine qui mène de l'*Aornus* à *Cymé**, le mythe est dévoilé : mais peut-être, en faisant ouvrir la route dont nous parlons, ainsi qu'une autre à-peu-près semblable qui, de *Dicæarchia** située au-delà de *Bajæ*, conduit vers *Neapolis*, Coccejus ⟨3⟩,

[a] Homer. Odyss. lib. XI, vers. 15 et 16.

* *Voyez* tom. I, *pag. 14.*

[b] *Voyez* Dio. Cass. lib. XLVIII, §. 50, edit. Reim. tom. I, pag. 565.

* Voyez *pag. 257 et 265.*

* Pozzuolo.

⟨1⟩ *L'exploitation des mines, &c.* Le texte porte, ἀπὸ μεταλλείας; et nous exprimons le sens adopté par tous les interprètes qui nous ont précédés : mais qui sait si Éphore n'avoit point voulu parler de carrières, plutôt que de mines!

⟨2⟩ *Et de pensions &c.* Encore ici nous suivons les anciens interprètes de Strabon, qui tous ont rendu dans ce même sens le passage Grec, καὶ τοῦ βασιλέως ἀποδείξαντος αὐτοῖς συντάξεις. Mais ce passage ne pourroit-il pas signifier, au contraire, *[produit] que le roi du pays leur abandonnoit, moyennant une contribution à laquelle il les taxoit!*

⟨3⟩ *Qui, de DICÆARCHIA située au-delà de BAJÆ, conduit vers NEAPOLIS, Coccejus, &c.* Nous croyons avoir exprimé le seul sens raisonnable dont le texte ordinaire soit susceptible : Τοῦ Κοκκηΐου τοῦ ποιήσαντος τὴν διώρυγα, ἐκείνην τε, καὶ ἐπὶ [peut-être faut-il lire καὶ τὴν ἐπὶ] Νέαν πόλιν, ἐκ Δικαιαρχίας ἐπὶ ταῖς Βαίαις. Ce passage offre de grandes difficultés, dont la discussion formeroit une longue dissertation. Nous nous contenterons d'indiquer aux lecteurs, dans les notes de citations, les ouvrages que nous avons soigneusement, mais en vain, étudiés, pour y trouver quelque solution satisfaisante [1].

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 2, pag. 1128, lin. 50 et seq. — *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 234. — *Camill. Pellegr. Appar. alle antich. di Capua*, disc. 1, §. 20, edit. 1771, pag. 281. — *Martorelli, Dell' ant. col. ven. in Napoli*, vol. I, §. 14, pag. 10, et vol. II, pag. 206, n.° 242. — *Ant. Paol. Antiq. di Pozzuol. explic.* fol. 5. — *Ignarra, De Palæstrâ Neapolit.* loc. sup. cit. — *Capm. de Chaupy, Déc. de la mais. de camp. d'Hor.* 1.re part. §. 188, tom. I, pag. 310. — *Tyrwhitt. Conject. in Strabonem*, edit. Harles. pag. 20.

PAGE 245. a-t-il voulu rendre encore une sorte d'hommage à cette antique tradition, concernant les *Cimmerii*, que nous venons de rappeler; peut-être regardoit-il comme l'attribut naturel de ce canton, que l'on y cheminât sous terre.

Le golfe *Locrinus*, dans sa largeur, s'étend jusqu'à *Bajæ* ‹1›; et il est séparé de la mer extérieure, dans une longueur de 8 stades, par une digue assez large pour un char de grande voie. Cette digue est, dit-on, l'ouvrage d'Hercule ‹2›, qui la construisit

Nous ajouterons seulement une chose. Plusieurs des philologues modernes, et surtout celui de tous qui a le plus longuement disserté sur ce passage difficile [1], ont pensé que, par le nom de *Neapolis* qui se lit ici, notre géographe a voulu désigner, non la ville de Naples, mais une Nouvelle-ville qui se seroit formée auprès de *Bajæ* : et, par une conséquence de cette opinion, ils voudroient que l'on rapportât immédiatement à la suite de ce même passage, une phrase qui se rencontrera plus bas [2]; phrase dans laquelle Strabon attribue à *Neapolis* des bains d'eaux thermales.

Quant à ce personnage appelé Coccejus, dont l'auteur fait ici mention, il s'agit vraisemblablement de L. Coccejus Auctus, l'architecte du temple que L. Calpurnius [Piso] avoit fait élever en l'honneur d'Auguste [3], dans la ville de *Dicæarchia* [en latin *Puteoli*]; on peut du moins le conjecturer ainsi d'après les inscriptions mutilées qui se lisent encore sur des restes de cet édifice [4]. Si, comme il seroit également permis de le supposer [5], L. Calpurnius étoit, ou avoit déjà été consul lorsque le temple fut consacré à Auguste, la consécration ne sauroit avoir été antérieure de plus d'un an à l'ère Chrétienne; et, par conséquent, Strabon auroit pu connoître personnellement Coccejus.

‹1› *Dans sa largeur, s'étend jusqu'à* BAJÆ. Nous croyons avoir exprimé le véritable sens de l'expression Grecque, ΠΛΑΤΥ'ΝΕΤΑΙ *μέχρι* Βαΐων; et nous nous sommes astreints à rendre littéralement le texte, avec d'autant plus de scrupule, que l'on dispute encore sur l'endroit du golfe de Baja où devoit être précisément placé l'ancien golfe [ou lac] *Locrinus*, dont Strabon fait ici une description qui ne s'accorde nullement avec l'état actuel des lieux. Mais, puisqu'il faut l'avouer, nous ne comprenons point nettement en quel sens Strabon a voulu dire que le *LOCRINUS s'étendoit-en-largeur* (ou *s'élargissoit*, πλατύνεται) *jusqu'à* BAJÆ.

‹2› *Cette digue est, dit-on, l'ouvrage d'Hercule, &c.* Nous rendons la leçon ordinaire, ὅ φασιν. Mais divers manuscrits, entre autres notre manuscrit 1408, portent ὅ φησιν; ce qui supposeroit que cette tradition avoit été rapportée seulement par Éphore.

Dans tout ce passage, nous n'osons nous flatter d'avoir véritablement saisi la pensée de l'auteur; son texte est singulièrement obscur. Peut-être même n'avons-nous pas rendu bien clairement l'idée que nous lui attribuons. Toutes les fois qu'il s'agit de présenter une description de quelque local, il est difficile de se faire bien comprendre sans le secours

[1] *Martor. Dell' ant. col. ven. in Napol.* vol. II, pag. 203-214, n.os 238, 239, 244, 247, 248, 250, &c. = [2] *Voyez* ci-dessous, pag. 266. = [3] *Fr. Milizia, Memorie deg. Arch. ant. et mod.* lib. 1, cap. 4, tom. I, pag. 77. = [4] *Ap. Gruter.* edit. Amst. 1707, tom. I, pag. 227, n.° 2. — *Mormill. Antiq. di Pozzuol.* pag. 22, n.° 9. = [5] Voyez *Capm. de Chaupy, op. cit.* 1.re part. §. 135, tom. I, pag. 222.

lorsqu'il ramena [d'Ibérie] les bœufs de Géryon. Comme dans les gros temps les flots en couvroient la surface, ce qui la rendoit presque impraticable aux gens de pied, Agrippa l'a fait élever davantage. Les barques légères peuvent seules entrer dans le golfe, qui ne sauroit servir de véritable port <1>, mais où la pêche des huîtres est fort abondante. Quelques géographes prennent ce golfe *Locrinus* pour le lac Achérusien*; et Artémidore le confond avec l'*Aornus*. Page 245.

*Voyez pag. 255, note 3, et pag. 258.

On prétend que *Bajæ* et le *Misenum* ont reçu leur nom respectif de deux des compagnons d'Ulysse, Bajus et Misenus <2>.

Viennent ensuite les rivages délicieux <3> des environs de *Dicæarchia**; puis cette ville elle-même <4>. Jadis elle n'étoit que l'arsenal maritime des Cymæens, bâti sur une hauteur; mais, durant la guerre d'Annibal*, les Romains y établirent une colonie, et changèrent sa dénomination en celle de *Puteoli*. Ce nom,

*C'est-à-dire, Siége-de-la-justice; en latin, *Puteal*.

*De l'année 539 à l'année 560 avant l'ère Chrétienne.

d'une carte, ou même d'un dessin topographique.

<1> *Les barques légères &c.* Nous avons rendu le sens du texte : Εἴσπλουν δ' ἔχει πλοίοις ἐλαφροῖς, ἐνορμίσασθαι μὲν ἌΧΡΗΣΤΟΣ, τῶν ὀστρέων δὲ θήραν ἔχων ἀφθονωτάτην. Aucun manuscrit ne varie sur cette leçon. Mais comment accorder notre auteur avec Dion Cassius? Cet historien [1] dit formellement que, par l'effet des travaux d'Agrippa, non-seulement l'*Aornus*, mais aussi le *Locrinus*, devinrent des ports excellens-pour-les-navires, λιμένας ναυλοχωτάτους ἀποδεῖξεν. D'après ce témoignage contradictoire, on seroit tenté d'embrasser l'opinion d'un critique moderne [2], qui suppose que, dans tout ce passage de Strabon, le texte est altéré.

<2> *On prétend que Bajæ &c.* Ici le texte est tout-à-la-fois corrompu et mutilé; mais notre interprétation est justifiée par la manière dont Strabon s'est exprimé précédemment [3]. On a pu voir qu'il donnoit Misenus pour l'un des compagnons d'Ulysse, contre le témoignage de Virgile, qui en fait un compagnon d'Ænée. Le même sens subsiste en lisant, avec l'habile commentateur [4] des *Sylvæ* de Stace, ὡς καὶ Μισηνοῦ τὸ Μισηνὸν, au lieu de καὶ τῶν Μισηνῶν.

<3> *Les rivages délicieux &c.* Le texte semble dire simplement, *les rivages* ou *les plages*, αἱ ἀκταί. Mais nous expliquons ici le mot ἀκταί, dans le sens qu'Hésychius [5] lui donne [6].

<4> D'après un témoignage de Josèphe [7], la ville de *Bajæ* s'étoit tellement étendue, que, de son extrémité jusqu'à *Dicæarchia* [Pozzuolo], on ne comptoit pas plus de 5 stades (*ou* 625 pas).

[1] *Dio Cass.* lib. XLVIII, §. 50, edit. Reim. tom. I, pag. 565. = [2] *Dell. ant. colon. venut. in Napol.* vol. I, n.° 24, pag. 10. = [3] *Voyez* liv. I, pag. 26 du texte Grec, tom. I de notre version Française, pag. 53. = [4] *Markl. ad Stat. Sylvar.* lib. III, carm. 5, vers. 75. = [5] *Hesych.* v. Ἀκτή. = [6] Conf. *Is. Voss. ad Scyl. Peripl. ap. Huds. Geogr. min.* tom. I, ad calc. pag. 9. = [7] *Flav. Joseph. Antiq. Judaïc.* lib. XVIII, cap. 9.

PAGE 245.

* Il dérivoit plutôt de *PUTEal*, et traduisoit *Dicæarchia*.

suivant certains auteurs, désigne les puits *[PUTei]* dont elle abonde *. D'autres le rapportent à la fétidité *[PUTori]* commune aux eaux de tout ce canton, jusqu'à *Bajæ*, et qui provient de ce qu'il est plein de soufre, de feux et de sources thermales ‹1› : circonstance de laquelle on veut pareillement déduire le nom de *Phlegra**, attribué à toute la campagne de *Cymé;* comme on prétend aussi ‹2› que ce sont ces mêmes éruptions de feux, ces ébullitions d'eaux, qui ont servi de fondement à ce qui se raconte des géans terrassés en ces lieux par la foudre. Quoi qu'il en soit, *Dicæarchia* est devenue une place de commerce fort considérable, offrant aux navires des abris que l'on a pu construire aisément, vu la nature du sable des environs. En effet, ce sable, employé en certaine proportion avec de la chaux ‹3›, prend corps [a] et se consolide fortement ‹4›. Ainsi donc, avec un mortier de cette matière et du ciment de blocaille ‹5›, il aura été facile de projeter des digues dans la mer, de former des anses le long des côtes plates, de procurer des stations sûres aux bâtimens de charge les plus gros. Immédiatement au-dessus de la ville, se voit le champ

[a] *Voyez* M. Faujas de S. F. *Rech. sur la pouzzolane*, pag. 28 et suiv.

PAGE 246.

‹1› *Fétidité commune &c.* Nous lisons avec Holsténius [1], *ἀπὸ τῆς δυσωδίας τῶν ὑδάτων*, ἍΑ ΠΑ͂Ν *τὸ χωρίον* ἜΧΕΙ, au lieu de ἍΠΑΝ *τὸ χωρίον* ἘΚΕΙ͂ *κ. τ. λ.* Les changemens proposés par M. Siebenkees nous paroissent trop considérables.

‹2› *Comme on prétend aussi &c.* Nous lisons avec l'ancien interprète Latin, et comme notre manuscrit 1393 le porte distinctement, *ἀναφέρουσιν*, au lieu d'*ἀναφέρειν*.

‹3› *Employé &c.* Nous avons été tentés de lire *συμμέτρος γάρ ἐστι τῇ τιτάνῳ*, et de dire, *employé en dose égale avec de la chaux.* Peut-être encore la phrase Grecque seroit-elle susceptible de signifier, *car il a la même propriété, la même vertu que la chaux.* L'ancien interprète Latin s'est exprimé de manière que nous avons peine à le comprendre : *Quæ* [scil. *arenæ*], *calcis quàm simillimæ, compactæ validissimum conglutinantur in modum.* Le traducteur Italien a dit : *La quale [arena], non altrimente che il gesso, fa la presa forte, et ferma.* La version Latine de Xylander, adoptée par M. Siebenkees, porte, *quæ calci proportione respondens.*

‹4› Il faut, ce semble, sous-entendre, *dès qu'il est plongé dans l'eau.*

‹5› *Ainsi donc, avec un mortier de cette matière &c.* Littéralement : *Ainsi donc, en mêlant au ciment cette* POUSSIÈRE-SABLONNEUSE *: διόπερ τῇ χάλικι ἀναμίξαντες τὴν* ἈΜΜΟΚΟΝΙ'ΑΝ. Ce terme, *ἀμμοκονίαν*, ne se trouve expliqué dans aucun des lexiques ordinaires.

[1] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 235 et 238.

appelé *Forum-Vulcani* *. Cet espace, tout entouré de collines ignées, pleines intérieurement de feux, et percées en plusieurs endroits de soupiraux par lesquels des flammes s'échappent à grand bruit, est lui-même rempli de soufre que l'on peut extraire ‹1›.

PAGE 246.
* La Solfatara.

Après *Dicæarchia*, l'on trouve *Neapolis* *, qui a été fondée d'abord par des Cymæens *, mais où, ensuite, des Chalcidiens, ainsi qu'un certain nombre de Pythécusæens et d'Athéniens, formèrent l'établissement qui lui fit donner ce nom de *Neapolis* ‹2›.

*C'est à-dire, *Nouvelle-ville*. Il s'agit de Naples.
*A quelle époque! On l'ignore.

‹1› *Que l'on peut extraire.* Le grec porte συρτȣ̃, mot dérivé de σύρω, *traho*. Ne sachant point avec certitude quelle idée Strabon attachoit à cette épithète, nous n'avons osé la traduire ni par *sublimé*, ni par aucun autre des termes que les minéralogistes modernes [1], dont nous avons consulté les plus habiles, emploient pour désigner les différentes formes sous lesquelles le soufre de la Solfatara se produit extérieurement : nous suivons Pline [2], *ibi è cuniculis* EFFOSSUM, *perficitur igni.....vivum* EFFODITUR.

‹2› *NEAPOLIS, qui a été fondée d'abord par des Cymæens.* Tout ce passage est, depuis longtemps, un sujet de discorde entre les littérateurs Napolitains [3].

Le texte est obscur; il porte : Μετὰ δὲ Δικαιαρχίαν ἐστὶ Νεάπολις Κυμαίων· ὕστερον δὲ καὶ Χαλκιδεῖς ἐπῴκησαν, καὶ Πιθηκȣσαίων τινὲς, καὶ Ἀθηναίων, ὥστε καὶ Νεάπολις ἐκλήθη διὰ τȣ̃το, ὅπȣ δείκνυται μνῆμα τῶν Σειρήνων μιᾶς, Παρθενόπης, καὶ ἄγων συντελεῖται γυμνικὸς κατὰ μαντείαν. Ὕστερον δὲ Καμπανῶν τινὰς ἐδέξαντο, κ. τ. λ.

Dans notre version, nous avons tâché de ne point intervertir l'ordre de la syntaxe. Nous nous sommes, il est vrai, permis, dans la première phrase, d'ajouter l'adverbe *d'abord* : le grec ne dit autre chose, sinon *NEAPOLIS des Cymæens*, Νεάπολις Κυμαίων. Mais l'insertion de cet adverbe nous paroît autorisée, sinon même nécessitée, par l'emploi de l'autre adverbe, ὕστερον *[ensuite]*, qui vient immédiatement après, et ne peut, ce semble, avoir été mis que par opposition à ce qui est censé précéder. On ne sauroit non plus penser qu'en s'exprimant ainsi, Νεάπολις Κυμαίων, l'auteur ait voulu dire, *la nouvelle ville des Cymæens*; car, indépendamment de ce qu'alors il auroit dû, peut-être, ajouter l'article ἡ avant Νεάπολις, et séparer ce dernier mot en deux, νέα πόλις, on reconnoît, dans la phrase subséquente, que cette dénomination de *Nouvelle-ville*, Νεάπολις, se rapportoit, non à l'établissement primitif des Cymæens en cet endroit, mais à l'établissement postérieur formé par des Chalcidiens réunis avec quelques Pythécusæens et des Athéniens. De ces observations ne seroit-on pas tenté de conclure que, dans le dernier membre de la phrase, l'adverbe ὅπȣ, signifiant *là où*, doit être relatif à l'établissement postérieur dont nous venons de faire mention, et qu'il désigne le local particulier où les colons venus après les Cymæens avoient fixé leur habitation; local qui, par cette raison, auroit été qualifié de *nouvelle ville!* Notre idée, sur

[1] Conf. *Fougeroux de Bondaroi*, Acad. des Sc. ann. 1765, *Mém.* pag. 267. —It. *Buffon*, *Suppl. à l'Hist. nat.* tom. V, pag. 441. —*Id. Hist. nat. des minér.* tom. II, pag. 132 et suiv. 1783. — *Voyez* aussi *M. Dolomieu*, *Voyage aux Iles de Lipari*, pag. 39. = [2] *Plin. Hist. nat.* lib. XXXV, §. 50, tom. II, pag. 714, lin. 22 et seq. = [3] *Op. Dell' ant. col. venut. in Napol.* tom. II, §. 57, pag. 58 et seq., et §. 458, pag. 458. —*Martorell. Thec. calam.* pag. 445, 446 et 500.

PAGE 246.

Là, se voit le tombeau d'une des Sirènes, de Parthénope, et se célèbrent des jeux gymniques, institués par l'ordre d'un oracle. Avec le temps, ces colons [de diverses nations], ne s'accordant plus, admirent parmi eux * des Campaniens; c'est-à-dire que, devenus respectivement ennemis de leurs concitoyens naturels, ils durent regarder comme des concitoyens leurs véritables ennemis. La preuve de cette admission existe dans la liste chronologique de leurs Démarques ‹1› : on y voit d'abord des noms tous Grecs, puis des noms Grecs mêlés de Campaniens. Toutefois Néapolis est la ville où il reste le plus de traces des institutions Grecques. On y retrouve des gymnases, des colléges de jeunes gens*, des *PHRATRIES* ‹2›, comme aussi des noms-propres Grecs,

* La date de ce fait n'est pas connue.

* Ἐφηβεία. *Conf.* Tyrwhitt. *Conject. in Strab.*

ce point, paroîtra peut-être d'autant plus admissible, que cette manière d'interpréter le passage, explique naturellement la distinction des noms de *Palæopolis* et de *Neapolis* [1] dans la topographie [2] ancienne de Naples. Au nombre des colons postérieurs, Strabon compte des *ATHÉNIENS*, Ἀθηναίων, qu'il sépare des Pithécusæens. Fulvius Ursinus pensoit qu'à ce nom d'*ATHÉNIENS* il faudroit substituer celui d'*ÆNARIENS* Αἰναρέων : mais Strabon, comme nous l'avons déjà fait observer, n'a point connu la distinction des îles *Ænaria* et *Pithecusæ* [3]; ainsi ce changement de leçon ne sauroit s'admettre. Suivant Holsténius [4], les Athéniens dont il s'agit ici, devoient être des colons sortis du *DÈME* [ou bourg] maritime de *Phaleræ*, ainsi appelé du nom de ce Phalerus que le poëte Lycophron [5] paroît avoir voulu rappeler dans le passage où, selon sa coutume, il désigne si énigmatiquement la ville de Naples par ces mots, Φαλήρου τύρσις, *la tour de PHALERUS*. Mais, selon Camillo Pellegrino [6], c'étoient ceux que Diotimus [7] conduisit en Italie, soit [8] en l'année 434, soit seulement, ainsi que des critiques plus modernes l'ont pensé [9], en l'année 345 avant l'ère Chrétienne.

Que, par les jeux gymniques dont il est parlé dans ce passage, Strabon ait entendu le concours institué à Naples par Diotimus [10], et qui consistoit à courir, une lampe à la main; ce n'est peut-être qu'une conjecture bien vague. Ce qui nous semble certain, c'est que ces jeux doivent être distingués de la solennité quinquennale dont notre auteur va bientôt faire mention. Pour éclaircir ce point des antiquités Napolitaines, il faudroit de longues discussions.

‹1› C'est-à-dire, *Commandans-du-peuple*, titre du premier magistrat dans le gouvernement républicain de l'ancienne Naples.

‹2› *Des PHRATRIES*, φρατρεία· espèce de confréries, au sujet desquelles on trouve de nombreux et de curieux détails dans l'ouvrage de M. Ignarra, *De Phratriis Neapolitanis.*

[1] *Tit. Liv.* lib. VIII, §. 22. = [2] *Loc. cit.* = [3] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 4, pag. 1164 — It. *Salmas. Exercit. Plin.* pag. 68. = [4] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 239. = [5] *Lycophr. Alexandr.* vers. 717. = [6] *Camill. Pellegr. Appar. alle ant. di Cap.* disc. 2, §. 21, edit. 1771, tom. I, pag. 302. = [7] *Thucyd.* lib. I, §. 45, pag. 31. = [8] *Fr. Grimald. Ann. del regn. di Napoli*, epoc. 1, tom. II, pag. 167. = [9] *Misc. obs.* vol. V, tom. I, pag. 48. = [10] *Tim. ap. Tzetz. ad Lycophr. Alexandr.* vers. 732-737.

bien

bien que les habitans soient citoyens Romains : et maintenant l'on y solennise, à chaque cinquième année, des concours de musique et de gymnastique ; jeux sacrés ‹1› qui durent plusieurs jours, et qui, pour l'éclat, le disputent aux plus célèbres de la Grèce. PAGE 246.

Proche de *Neapolis* il existe une route souterraine*, pareille ‹2› à celle qui mène [du lac *Aornus*] à *Cymé* *. Cette route traverse, dans l'espace de plusieurs stades ‹3›, la montagne située entre

* Grotta di Pausilippo.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 257 et 259.*

‹1› Nous avons déjà observé que vraisemblablement les jeux gymniques dont, un peu plus haut, Strabon faisoit mention, étoient différens de la solennité quinquennale dont il devoit parler ici. Les jeux gymniques qu'il a rappelés d'abord, semblent avoir été d'une institution assez ancienne et ordonnée par un oracle, *κατὰ μαντεῖαν*. La solennité quinquennale dont il s'agit maintenant, n'étoit autre que celle dont Stace, dans ses poésies légères, nous parle si fréquemment, et sur-tout lorsqu'il s'exprime ainsi [1] :

Quid nunc magnificas species cultusque locorum,
Templaque, et innumeris spatia interstincta columnis,
Et geminam molem nudi tectique theatri,
Et Capitolinis quinquennia proxima lustris!

L'ouvrage de M. Ignarra, *de Palæstrâ Neapolitanâ*, non moins curieux que celui qui a été indiqué dans la note précédente, contient beaucoup de détails sur cette dernière fête, qui fut établie en l'honneur d'Auguste. M. Ignarra [2] en fixe l'institution à l'année 2 de l'ère Chrétienne. Il seroit possible que Strabon, dans son voyage à Rome, eût été témoin de la première célébration du concours; et, à l'époque où il rédigeoit le V.e livre de sa Géographie, ce concours avoit eu lieu au moins quatre fois.

‹2› *Pareille &c.* Nous lisons, comme nos manuscrits 1393 et 1394 le portent, *ὑπεργασθεῖσα*, au lieu d'*ὑπεργασθέντος*. Un critique moderne, déjà cité plus d'une fois [3], adoptant le sentiment de ceux qui pensent que cette route souterraine doit avoir été l'ouvrage de Coccejus, comme celle qui conduisoit du lac *Aornus* à *Cymé*, croyoit [4] pouvoir inférer de l'expression Ὑπεργασθεῖσα, que notre géographe donnoit ce que nous appelons Grotta di Pausilippo, pour un ouvrage exécuté postérieurement à l'autre route; et il se servoit de cet argument pour combattre avec plus d'avantage l'opinion de Mazochi [5]. Suivant ce dernier, ce seroit Lucullus, antérieur à Coccejus, qui auroit fait percer la Grotta di Pausilippo.

‹3› *De* PLUSIEURS *stades, &c.* Le texte semble dire, *de* BEAUCOUP *de stades*, ἐπὶ ΠΟΛΛΟΥΣ σταδίους.

Sénèque [6] dit qu'il n'y avoit rien de plus long que cette route souterraine. Benjamin de Tudèle, ou du moins son traducteur, la fait de 15 milles (ou 120 stades). Le Capaccio, et, d'après lui, Camillo Pellegrino, soutiennent que, présentement, elle n'a point plus de 600 pas (moins de 5 stades); mais ce dernier [7] ajoute qu'originairement elle avoit un mille (8 stades), et peut-être davantage de longueur, vu qu'elle paroît avoir été ruinée en partie du côté qui regarde

[1] *Stat. Sylvar.* lib. III, carm. 5, vers. 89. = [2] *Ignarr. De Palæstr. Neapol.* pag. 148 et seq. = [3] *Voyez* ci-dessus, pag. 251, not. 3, cit. 9. — *It.* pag. 252, cit. 2 et suiv. dans les notes. = [4] *Op. Delle colon. ven. in Nap.* tom. II, pag. 207, §. 243. = [5] *Mazoch. Diatr. de Lucullano, in Op. de Eccl. Neap. semp. un.* pag. 215, col. 1, §. 2, pag. 227. = [6] *Senec.* Epistol. 57. = [7] *Camill. Pellegr. Appar. alle ant. di Cap.* discors. 2, §. 20, edit. 1771, tom. I, pag. 285 et seq.

Page 246. *Neapolis* et *Dicæarchia.* Sa largeur est telle, que les voitures qui s'y rencontrent n'éprouvent aucun embarras; et le jour y pénètre en beaucoup d'endroits⟨1⟩, par des ouvertures percées intérieurement depuis la surface de la montagne, dans une grande épaisseur.

Neapolis * a aussi des sources d'eaux thermales ⟨2⟩, et des bains dont la construction ne le cède point à ceux de *Bajæ,* mais qui sont beaucoup moins fréquentés; car près de cette dernière ville⟨3⟩,

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 259 et 260,* note 3.

Pozzuolo. Suivant nos voyageurs modernes, sa longueur actuelle est de 353 toises [1].

⟨1⟩ *En beaucoup d'endroits, &c.* πολλαχόθεν. Ainsi donc, au temps où Strabon écrivoit, la Grotta di Pausilippo recevoit du jour par plusieurs ouvertures. La description que Sénèque en a faite, sembleroit presque supposer que, cinquante années plus tard, toutes ces ouvertures étoient déjà bouchées. Mais, comme le dit Camillo Pellegrino [2], pour accorder Sénèque et Strabon, il suffit de réduire à leur juste valeur les expressions hyperboliques d'un voyageur fatigué de sa route. On sait que le roi de Naples, Alphonse I.er, a fait pratiquer des ouvertures nouvelles, ou débarrasser les anciennes [3].

⟨2⟩ *Neapolis &c.* Nous avons déjà prévenu nos lecteurs [4] que, suivant un philologue moderne, ce passage a été transposé, et devroit être placé après celui dans lequel il est question d'une route souterraine pratiquée pour communiquer du lac *Aornus* à *Cymé* ou à *Bajæ.*

L'auteur dont nous voulons parler, est M. Martorelli.

Voici, en général, les fondemens de son opinion [5]. 1.° Le passage qui nous arrête en ce moment, relatif à des bains d'eaux thermales, interrompt la description de la vie et des habitudes des Napolitains; de sorte que le discours de Strabon paroît manquer de cohérence. 2.° Ce passage suppose qu'il y avoit en effet à Naples des bains d'eaux thermales, très-soignés pour leur construction: or, nous dit M. Martorelli, l'on ne trouve dans cette ville aucun vestige de bains de cette espèce; et, de plus, aucun auteur n'en fait mention, pas même Pline [6], qui, dans l'énumération des eaux de ce genre que l'on trouvoit dans la Campanie, après avoir décrit celles de *Bajæ* [Baja] et *Puteoli* [ou *Dicæarchia,* aujourd'hui Pozzuolo], passe de suite à celles de *Stabia,* sans dire un seul mot de celles de Naples. Toutefois s'il y avoit eu à Naples de pareilles eaux, elles n'auroient pu se perdre totalement, pas plus que celles de Pozzuolo et de Baja.

On ne sauroit disconvenir que ce point forme une difficulté. Cam. Pellegrino n'avoit point manqué d'y faire attention [7]; et, en conséquence, il supposoit que Strabon avoit voulu parler d'eaux thermales situées, non dans Naples même, mais auprès du Vésuve.

Un autre critique [8] expliquoit le passage de notre géographe, des eaux appelées aujourd'hui *i Bagnuoli,* dans le territoire de Naples.

⟨3⟩ *Car près de cette dernière ville, &c.* Le texte dit seulement, *car là,* Ἐκεῖ γὰρ; mais évidemment cela se rapporte à *Bajæ* [9].

[1] *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile,* chap. 2, tom. I, pag. 81. = [2] *Loc. cit.* = [3] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 3, pag. 1150, lin. 50 et seq. = [4] *Voyez* ci-dessus, pag. 258 et 259, note 3. = [5] *Delle ant. col. ven. in Napol.* tom. II, pag. 208, §. 244. = [6] *Plin. Hist. nat.* lib. XXXI, §. 2, tom. II, pag. 546, lin. 20 et 25. — *It. ibid.* §. 5, pag. 547, lin. 21. = [7] *Camill. Pellegr. loc. cit.* pag. 311. = [8] *Martor. loc. cit.* pag. 212, §. 247. = [9] *Fl. Joseph. Antiq. Judaïc.* lib. XVIII, cap. 7, §. 2, tom. I, pag. 898.

il s'en est formé ‹1› une nouvelle, non moins grande que *Dicæarchia*, tant on y a bâti de palais voisins les uns des autres. PAGE 246.

Ce qui fait qu'à *Neapolis* on continue, dans la société, de vivre à la grecque, c'est que la plupart des gens de lettres et des hommes habiles en d'autres genres ‹2›, lorsque la vieillesse ou les infirmités les forcent à desirer le repos, y viennent chercher la tranquillité dont ils ne jouissent point à Rome ; et que beaucoup de Romains, pour lesquels une pareille vie ne manque point de charmes, voyant le grand nombre de personnes qui la mènent en ce lieu, s'y retirent pareillement et s'y fixent volontiers.

Immédiatement après *Neapolis*, vient *Heraclæum* *, forteresse bâtie sur une pointe de terre qui s'avance dans la mer, et qui, étant merveilleusement rafraîchie par le Libs *, forme une habitation fort saine. *Heraclæum* appartint jadis aux *Osci*, comme *Pompæa* ‹3›, que l'on trouve après *Heraclæum* sur le même rivage, et proche de laquelle coule le *Sarnus* *. L'une et l'autre place passèrent ensuite ‹4› au pouvoir des *Tyrrheni*, ainsi que des Pélasges ‹5›, et enfin des *Samnitæ* ‹6›, qui à leur tour ont été chassés de ces lieux par les Romains ‹7›.

* Hercolano.

* Vent du sud-ouest.

PAGE 247.

* Le Sarno.

‹1› *Il s'en est formé &c.* Nous lisons, comme nos manuscrits 1393, 1394, 1408 et ceux d'Italie le portent distinctement, γεγένηται, au lieu de γίνεται.

‹2› *C'est que &c.* Nous suivons notre manuscrit 1393 : Οἱ..... τῶν ἀπὸ παιδείας ἐργασαμένων, ἢ καὶ ἌΛΛΩΝ (au lieu de ἄλλως), διὰ γῆρας ἢ ἀσθένειαν, ποθούντων ἐν ἀνέσει ζῆν : et nous avons cru que les mots, τῶν ἀπὸ παιδείας ἐργασαμένων, pouvoient désigner *ceux qui ont travaillé en littérature* ou *à l'éducation des jeunes gens.* Il faut se rappeler qu'à Rome, les gens de lettres, les instituteurs, les artistes, les travailleurs en quelque genre que ce fût, étoient la plupart, sinon même tous, des Grecs. Au reste, ce passage est encore un de ceux qui ont le plus exercé la sagacité des philologues Napolitains [1].

‹3› *POMPÆA, &c.* Nous conservons la forme dénominative Πομπαία, qu'offrent de concert tous nos manuscrits, comme toutes les éditions. Il s'agit de Pompeja.

‹4› A des époques non déterminées dans l'histoire.

‹5› C'étoient de ces Pélasges [2] qui s'étoient établis parmi les *Tyrrheni* [3].

‹6› On peut croire que les *Samnitæ* possédoient encore ces deux places en l'année 310 avant l'ère Chrétienne [4].

‹7› Les Romains ont dû être maîtres d'*Heraclæum* et de *Pompæa*, au plus tard, en l'année 272 avant l'ère Chrétienne [5].

[1] *Martorell. De Thec. calamar.* lib. I, cap. 5, part. 1, pag. 411. = [2] *Voyez* ci-dessus, pag. 150 et suiv. = [3] *Ignarr. De Phratr. Neapol.* part. 2, Prolegom. §. 2, pag. 82. = [4] *Tit. Liv.* lib. IX, §. 38. = [5] *Id.* Epit. lib. XIV. — Conf. *et Freinsh.* Suppl.

PAGE 247.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 132*, note 2.

Nola, Nuceria, et *Acerræ* *, colonie portant le même nom que l'*Acerræ* voisine de Crémone <1>, n'ont point d'autre arsenal maritime que *Pompæa* <2>, située, comme je viens de dire, près du *Sarnus*, fleuve sur lequel les marchandises peuvent descendre et remonter <3>.

Au-dessus de ces lieux domine le mont Vésuve, offrant sur toute sa surface, excepté vers sa cime, un sol très-agréable. Cette cime, plane dans sa plus grande partie, mais totalement stérile, semble, à la vue, n'être qu'un monceau de cendres; et l'on y rencontre de longues cavités *, formées de pierres, toutes de couleur fuligineuse <4>, comme si elles avoient été calcinées par le feu. De là nous pouvons inférer que ce mont fut jadis un volcan, et renferma des fournaises de feux <5> qui se seront éteints lorsque l'aliment leur aura manqué. Peut-être même est-ce à ce volcan qu'il

* *Χοιλάδας σηραγγώδεις*, en latin, *cavernas fistularias.*

<1> *ACERRÆ.... de Crémone.* Quant au nom d'*Acerræ*, le texte, dans l'édition de Casaubon, porte Ἀχέρων, *Acheræ*; les meilleurs manuscrits offrent Ἀγχέρων, *Ancheræ*; Xylander a pensé que Strabon pouvoit avoir originairement écrit Ἀχαρῶν, *Acharæ*; et Cluvier [1], autorisé par un passage d'Étienne de Byzance [2], lisoit Ἀχέῤῥων, ce qui donneroit *Acherræ*: nous nous sommes décidés, avec Casaubon, pour Ἀκέῤῥων, *Acerræ*. Mais, s'il s'agit en effet de la ville nommée aujourd'hui Acerra, comment *Pompæa*, qui en étoit éloignée [3] d'environ 18 milles (*ou* 144 stades), pouvoit-elle lui servir d'arsenal maritime, ἐπίνειον? D'ailleurs, Strabon ayant nommé d'abord *Nola*, puis *Nuceria* [Nocera de' Pagani], l'ordre chorographique ne demandoit-il pas que le troisième endroit cité par cet auteur eût été situé, non, comme *Acerræ*, au nord-ouest de *Nola*, mais au sud-est de *Nuceria*! Au reste, *voyez* ci-dessous, *pag. 276*.

A l'égard de *CRÉMONE*, Κρεμῶνα, c'est le nom que Casaubon, Cluvier [4], MM. de Bréquigny et Siebenkees, malgré l'accord des manuscrits et des imprimés, ont unanimement, et avec raison, jugé devoir substituer à celui de Κρέωνα.

<2> Nous lisons avec M. Tyrwhitt, ἐπίνειόν ἐστιν Ἡ ΠΟΜΠΕΐΑ (mss. 1393, 1394, 1408, ΠΟΜΠΑΐΑ), au lieu des mots Ἡ ΠΟΙΕῖ, qui ne forment aucun sens.

<3> « Ainsi donc, au siècle de Strabon, » le fleuve appelé aujourd'hui Sarno *ou* Scafati, étoit plus fort qu'il n'est présente» ment [5]. »

<4> Au sujet de ces cavités, on peut consulter divers voyageurs, particulièrement M. le commandeur de Dolomieu [6] et M. le comte de Borch [7].

<5> Littéralement, *que ce lieu jadis brûloit et avoit des bassins de feux*, τὸ χωρίον τοῦτο καίεσθαι πρότερον, καὶ ἔχειν κρατῆρας πυρός.

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 5, pag. 1182, lin. 40. = [2] *Steph. Byzant.* v. Ἀχέῤῥαι. = [3] *Voyez* la carte de Rizzi Zannoni. = [4] *Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 24, pag. 244, lin. 37. — *Id. ibid.* cap. 26, pag. 253, lin. 28. = [5] *Martor. Delle col. ant. ven. in Nap.* tom. II, §. 364, pag 364 et 365. = [6] *Voyage pittor. de la Sicile*, chap. 4, pag. 84, note 1. = [7] *Lettr. sur la Sicile*, pag. 97.

ſaut attribuer la fertilité des campagnes d'alentour ; comme, à ce que l'on prétend, ce sont les éruptions causées par les feux de l'Ætna, qui, ayant couvert de cendres une partie du territoire de Catane, en ont fait un vignoble excellent. Et véritablement, la poussière volcanique contient beaucoup de ce gras, que l'on retrouve [mais en différente proportion] et dans les glèbes brûlées et dans les terres végétales : tant que le gras y surabonde, elle dispose [les terres] à l'inflammation, comme toute substance sulfureuse; mais, une fois desséchée par l'évaporation, une fois refroidie et cinérisée, elle sera devenue un engrais fécondant <1>. PAGE 247.

Après *Pompæa*, l'on trouve *Syrrentum* <2>, ville des Campaniens, d'où s'avance en mer le promontoire *Athenæum* *, appelé quelquefois le cap des Sirénuses <3>, et au sommet duquel est un temple de Minerve * bâti par Ulysse <4>. De l'*Athenæum* à l'île *Capreæ* **, la traversée est courte; et, après avoir doublé le promontoire, l'on rencontre les îlots déserts et rocailleux qui se nomment les Sirénuses <5>. Sur l'*Athenæum* même, du côté de *Syrrentum*, se

*Punta della Campanella.

* En grec, *Athênê*.
** Isola di Capri.

<1> *Voyez* les Eclaircissemens, n.° LIV.

<2> *SYRRENTUM, &c.* C'est la forme dénominative que Strabon a déjà employée [1] : il s'agit de Sorrento. Au surplus, nous lisons, non pas seulement d'après la conjecture de l'auteur du livre intitulé, *Delle colonie antiche venute in Napoli* [2], mais sur l'autorité de nos manuscrits 1393, 1394, 1408, συνεχὲς, au lieu de συνεχὴς.

Si l'on compare l'expression, τὸ Σύῤῥεντον ΤΩ͂Ν ΚΑΜΠΑΝΩ͂Ν, avec celle dont notre auteur s'est servi en parlant, soit de *Neapolis* [3], soit de *Cymé* [4], on sera tenté d'en inférer qu'il attribuoit aux Campaniens, c'est-à-dire aux Capouans, la fondation ou du moins la possession de *Syrrentum*. Mais il seroit peut-être imprudent d'affirmer que telle étoit effectivement son idée : la chose mérite un plus ample examen [5].

<3> *Des Sirénuses, &c.* Malgré l'accord des manuscrits et des imprimés, qui portent Πρηνουσσὸν, nous lisons avec Casaubon, Σειρηνουσσῶν.

<4> Ce temple devoit être situé au sommet de Punta della Campanella; non, comme dit Camillo Pellegrino [6], en-deçà, et vers l'endroit où se voit la petite ville de Massa Lúbrense [7].

<5> Par une suite de la correction adoptée un peu plus haut [8], nous lisons ici Σειρηνούσσας, au lieu de Σειρῆνας. Vraisemblablement les îlots dont il est maintenant question, sont ceux que, sur la grande carte de Rizzi Zannoni, l'on voit nommés *li Galli*.

[1] *Voyez* au livre I, pag. 22 du texte Grec, tom. I de notre version Française, pag. 45. = [2] Tom. II, §. 470, pag. 470. = [3] *Voyez* ci-dessus, pag. 263, not. 2. = [4] *Voyez* ci-dessus, pag. 252. = [5] *Camill. Pellegr. Appar. all' antich. di Capua*, disc. 2, §. 24, tom. I, edit. 1771, pag. 351 et 352. = [6] *Id. ibid.* = [7] *Voyez* la carte de Rizzi Zannoni. = [8] *Voyez* la note 3.

Page 247. voient une fondation religieuse et d'antiques offrandes, gages de la vénération des habitans pour ce lieu particulier ‹1›.

* Voyez ci-dessus, pag. 248.

Là se termine le golfe que l'on appelle le *Crater* * et que ferment deux caps regardant le midi, le *Misenum* et l'*Athenæum*. Dans tout son circuit, il est également orné, soit par les villes que nous avons dit y être placées, soit par des habitations particulières ou des plantations qui, touchant les unes aux autres, remplissent les intervalles, et font qu'à la vue, toutes ces mêmes villes semblent n'en former qu'une.

Iles situées en face de la Campanie.
* Procida.
** Ischia.

En avant du *Misenum* est l'île *Prochyta* * [qu'une révolution physique a] séparée de l'île *Pithecusæ* **. Celle-ci fut originairement peuplée par des Érétriens et des Chalcidiens ‹2›. Mais, malgré les avantages qu'ils tiroient de sa fertilité et de ses mines d'or ‹3›, ils l'abandonnèrent successivement, les uns par l'effet des dissensions civiles, les autres, à raison de ces tremblemens de terre[a], presque toujours suivis d'éruptions de matières enflammées, d'eaux chaudes et d'eaux de la mer, auxquels *Pithecusæ* est sujette ‹4›. Ce furent

[a] *Voyez* Camill. Pellegr. Appar. alle ant. di Capua, disc. 2, §. 21, tom. I, pag. 305.

‹1› *Gages &c.* Nous lisons, *τιμώντων τῶν πλησίον τὸν τόπον* : c'est une leçon combinée d'après nos manuscrits 1393 et 1394, dont le premier porte, *τιμώντων τῶν πλησίον τόπον*; et le second, *τιμώντων πλησίον τὸν. τόπον.*

Au reste, la fondation religieuse, *ἱερόν τι*, dont Strabon fait ici mention, doit, ce semble, être distinguée du temple fondé par Ulysse, qu'un peu plus haut il a dit être placé au sommet du cap, *ἐπ' ἄκρῳ*. Il y a lieu de penser[1] qu'indépendamment de ce temple, sur la pointe de terre où Sorrento est située, et sur le revers septentrional de la montagne appelée aujourd'hui Monte Canutario[2], il y avoit quelque fondation religieuse faite en l'honneur de Minerve. Mais n'ayant sous la main aucun ouvrage qui traite *ex professo* des antiquités de Sorrento[3], nous ignorons où peuvent avoir été puisés les détails qu'un auteur très-moderne[4] donne sur ce point.

‹2› La date de cet établissement n'est pas connue.

‹3› La tradition veut qu'il y ait eu jadis des mines d'or dans l'île d'Ischia; mais on avoue[5] en même temps que, dans le moyen âge, les Vénitiens essayèrent de les retrouver, sans que leurs tentatives à cet égard aient eu le moindre succès. Un habile naturaliste moderne[6] doute que ces mines aient jamais existé.

‹4› *Ils l'abandonnèrent successivement, les uns par l'effet des dissensions civiles, &c.* Le

[1] *Frontin. De Coloniis*, pag. 107. — It. *Rigalt.* not. *ad loc.* pag. 252. = [2] *Voyez* la carte de Rizzi Zannoni. = [3] Comme pourroit être *Vinc. Donnoso. Mem. Stor. della città di Sorrento*, in-4.° 1740. = [4] *Fr. Ant. Grimaldi, Annal. del regn. di Nap.* ad ann. u. c. 724, tom. VI, pag. 147. = [5] *Giul. Jasolin. De' rimed. nat. d'Ischia*, lib. I, cap. 3. = [6] *Nic. Andria, Tratt. delle acq. miner.* part. I, cap. 2, edit. 2, pag. 67.

des accidens de ce genre qui forcèrent pareillement d'autres colons, que le tyran de Syracuse Hiéron y avoit envoyés *, à déserter et le fort construit par eux-mêmes, et le reste de l'île, dont, presque aussitôt après leur départ, les Napolitains prirent possession ‹1›. PAGE 247.

* 466 ans avant l'ère Chrétienne.

PAGE 248.

Voilà l'origine du mythe * portant que Typhon, couché sous *Pithecusæ*, lorsqu'il se retourne, fait jaillir du sein de cette île, des flammes ainsi que des eaux, et même, parfois, sortir de la mer des îlots où se trouvent des sources bouillantes. Mais Pindare donne à sa mythologie plus de vraisemblance, en la conformant aux phénomènes connus. Comme, depuis les environs de *Cymé* jusqu'en Sicile, le dessous de la mer est rempli de feux, et percé de certaines cavités par où les différentes îles communiquent[a] non-seulement entre elles, mais aussi avec la terre-ferme ‹2›;

* *Voyez* livre XIII, pag. *626* et *627* du texte Grec.

[a] *Voy.* M. le Comm. de Dolomieu; *Voyage aux îles de Lipari*, *pag. 139.*

passage Grec ne laisse pas d'être obscur : *Εὐτυχήσαντες* [*scil.* Ἐρετριεῖς καὶ Χαλκιδεῖς] *δι' εὐκαρπίαν καὶ διὰ χρυσεῖα, ἐξέλιπον τὴν νῆσον κατὰ στάσιν· ὕστερον* ΔΈ *καὶ ὑπὸ σεισμῶν ἐξελαθέντες. κ. τ. λ.*

Cluvier [1] pensoit qu'il falloit lire : *Εὐτυχήσαντες δι' εὐκαρπίαν καὶ διὰ τὰ χρυσεῖα*, ΧΑΛΚΙΔΕΙ͂Σ ΜῈΝ *ἐξέλιπον τὴν νῆσον κατὰ στάσιν· ὕστερον* ΔῈ ΚΑῚ ἘΡΕΤΡΙΕΙ͂Σ *ὑπὸ σεισμῶν ἐξελαθέντες·* ce qui signifieroit que ce furent d'abord les Chalcidiens seuls qui, par l'effet des dissensions intestines, quittèrent l'île; et qu'ensuite les tremblemens de terre forcèrent les Érétriens à l'abandonner pareillement.

‹1› Les éruptions qui forcèrent les Chalcidiens et les Érétriens d'abandonner totalement *Pithecusæ*, semblent avoir eu lieu vers le commencement du V.e siècle avant l'ère Chrétienne. En effet, nous voyons, par le récit de Strabon, qu'elles précédèrent le règne d'Hiéron I, qui monta sur le trône 478 ans avant cette même ère (car nous ne pensons point qu'il puisse s'agir d'Hiéron II, dont la domination à Syracuse date seulement de l'année deux cent soixante-quinze à l'année deux cent quinze avant l'ère Chrétienne). Si, comme on est porté à le conjecturer, la seconde éruption, qui effraya les Syracusains, arriva avant la mort d'Hiéron I, c'est-à-dire au plus tard en l'année 466 avant l'ère Chrétienne, il ne se sera pas écoulé plus de trente années entre les deux événemens. Timée [2] avoit parlé d'une troisième éruption, arrivée peu avant sa naissance, et par conséquent vers l'an 364 avant l'ère Chrétienne. Depuis cette époque, l'histoire ne fait mention d'aucune autre éruption du volcan d'Ischia que de celle qui eut lieu en 1302.

Suivant un auteur déjà cité [3], l'une de ces éruptions doit s'être faite du côté du Rotaro (que nous ne voyons point marqué sur la grande carte de Rizzi Zannoni), et en face du continent; une autre aura eu lieu dans la partie de l'île dite *delle Cacavelle*.

Certaines ruines qui se voient dans l'île d'Ischia, ne pourroient-elles pas être des restes de la forteresse dont les Syracusains avoient commencé la construction [4] !

‹2› *Par où les différentes îles &c.* Le texte

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 4, pag. 1165, lin. 38. = [2] *Voyez* à la page 272. = [3] *Nic. Andria, Tratt. delle acq. miner.* part. 2, cap. 1, edit. 2, pag. 41. = [4] *Ignarr. De Palæstr. Neapolit.* pag. 304, not. 20.

PAGE 248.

ce qui fait que le sol sur lequel l'Ætna s'élève, celui des îles Liparæennes, celui des environs de *Neapolis*, de *Dicæarchia*, de *Bajæ*, et celui de *Pithecusæ*, sont tous de cette nature dont les effets ont été si souvent décrits par les historiens; le poëte, d'après une pareille observation, suppose [a] que la couche de Typhon, vu la grandeur du géant, occupe tout cet espace:

[a] Pindar. Pyth. Od. 1, vers. 32. *Conf.* et eund. Olymp. Od. 4, vers. 2.

Maintenant la Sicile, ainsi que ces rivages
Qui, proche de *Cymé*, servent de borne aux mers,
Oppressent du géant la robuste * poitrine.

* Littéralement, *velue*, λαχνάεντα.

Quant à *Pithecusæ* en particulier, Timée * convient que les anciens en ont dit beaucoup de choses qui passent toute croyance; mais il assure que, peu * avant sa naissance, « le mont » *Epômeus* ‹1›, situé pour lors au milieu de l'île, ayant été secoué

* Il écrivoit vers l'année 264 avant l'ère Chrétienne.

* Environ 384 ans avant l'ère Chrétienne.

imprimé, ainsi que la plupart des manuscrits, porte, ἔχει κοιλίας τινὰς, εἰς ἓν συναπτούσας πρός τε ἙΛΛΗΝΑΣ καὶ πρὸς τὴν ἤπειρον. L'ancien interprète Latin et le traducteur Italien n'ont point suivi d'autre leçon. Xylander a le premier pensé qu'il falloit lire ἈΛΛΗΛΑΣ, au lieu de ἙΛΛΗΝΑΣ; et sa version porte : *Et in profundo habere cavernas quasdam et inter sese et continenti conterminas.* M. de Bréquigny, se bornant à ce sens, avoit traduit ainsi le passage : « Et qu'il y a fort avant » des cavernes qui communiquent les unes » aux autres, et qui communiquent aussi à la » terre-ferme. » Nous lisons avec M. Siebenkees, d'après le manuscrit du Bembo, comme d'après quelques autres manuscrits cités par Casaubon, εἰς ἓν συναπτούσας ΝΗΣΟΥΣ, πρός τε ἈΛΛΗΛΑΣ καὶ πρὸς τὴν ἤπειρον.

‹1› *EPÔMEUS, &c.* Le texte, dans tous les manuscrits, comme dans toutes les éditions, porte, τὸ ἘΠΩΜΕΑ λόφον; leçon de laquelle ni l'ancien interprète Latin, ni le traducteur Italien ne se sont point écartés. Xylander l'a pareillement suivie, mais en observant que ce mont *Epômeus* lui étoit inconnu. « Du reste (ajoutoit-il), l'on a vu » de nos jours, en 1538, arriver quelque » chose de semblable près de Pozzuolo, au » mont Bararia, comme on en peut juger » par les relations et les dessins qui ont été » publiés. » Casaubon, rapprochant de ce passage celui qui se rencontre chez Pline [1], pensoit que peut-être il faut lire ici Ἐπωπέα, *Epôpeus*. En effet, Pline s'exprime ainsi : *Sic et Pithecusas in Campano sinu ferunt ortas. Mox in his montem EPOPEN, cum repente flamma ex eo emicuisset, campestri æquatum planitie.* Mais qui sait s'il ne faudroit pas corriger le texte de Pline par celui de Strabon, et lire chez l'auteur Latin *EPOMEN*, au lieu d'*EPOPEN!* Toutefois il paroît plus vraisemblable que l'erreur est dans le texte de notre géographe. Et en effet, il semble que la montagne dont il s'agit ici doit avoir été appelée ἘΠΩΠΕΥΣ, *Epopeus*, par la même raison qui avoit fait donner à l'*Acrocorinthus* de Corinthe la dénomination d'ἘΠΩΠΗ, *épopé*, c'est-à-dire, lieu du haut duquel on peut inspecter ou regarder ce qui est autour de soi.

[1] *Plin. Hist. nat.* lib. II, §. 88, tom. I, pag. 114, lin. 17.

» par

» par un tremblement de terre, avoit jeté des flammes; le terrain » compris entre ce mont et le rivage, avoit été détaché de l'île et » repoussé dans la mer ‹1›; toute la poudre du sol, enlevée dans » les airs, étoit ensuite retombée sur l'île en forme de tourbillon; » la mer s'étoit retirée à 3 stades; mais, n'ayant demeuré à cette » distance que peu de temps, elle étoit soudain revenue; et, par » ce retour subit, l'île ayant été inondée ‹2›, le volcan s'étoit » éteint : tous ces accidens avoient été accompagnés d'un tel » bruit, que les Campaniens de la côte voisine s'étoient enfui dans

PAGE 248.

Au surplus, voici ce que M. le chevalier Hamilton, en 1768, écrivoit au D.r Maty, relativement à ce mont : « J'ai séjourné, l'été » dernier, dans l'île d'Ischia, dont le circuit » est d'environ 18 milles, et dont la base » entière est de lave. Je suis persuadé que sa » plus grande montagne, qui est presque aussi » élevée que le Vésuve, et qu'on appeloit » autrefois *Epomeus* (actuellement S. Nico- » las), a été élevée par degré. Je ne doute » pas que l'île même ne soit aussi sortie du » fond de la mer [1]. »

‹1› *Le terrain.....avoit été détaché de l'île, et repoussé dans la mer.* Le terrain qui, à l'époque dont parloit Timée, avoit subi cette révolution, doit, ce semble, être distingué de l'île *Prochyta* [Procida], qui, suivant Strabon, comme selon Pline [2], fut pareillement détachée de *Pithecusæ*, mais en un temps plus ancien.

‹2› *La mer s'étoit retirée à 3 stades, &c.* Ce passage, dans le texte, est obscur. Le grec porte : Τὸ δ' ἐκπεφρωθὲν τῆς γῆς, μετεωρισμὸν λαβὸν, κατασκῆψαι πάλιν τυφωνοειδῶς εἰς τὴν νῆσον, καὶ ἐπὶ τρεῖς ΤΗ͂Σ ΘΑΛΑ'ΤΤΗΣ ἀναχωρῆσαι σταδίους· 'ΑΝΑΧΩΡΗ'ΣΑΣΑΝ δ' οὐ πολὺ, ὑποστρέψαι, καὶ τῇ παλιρροίᾳ κατακλύσαι τὴν νῆσον.

Suivant cette leçon, sur laquelle les manuscrits ne varient point, ce seroit l'île elle-même qui, après avoir été reculée jusqu'à 3 stades de distance en pleine mer, auroit été, au bout de peu de temps, reportée à sa première place, ἐπὶ τρεῖς ΤΗ͂Σ ΘΑΛΑ'ΤΤΗΣ ἀναχωρῆσαι σταδίους, 'ΑΝΑΧΩΡΗ'ΣΑΣΑΝ δ' οὐ πολυ κ. τ. λ. Mais il nous a paru évident qu'au lieu de ΤΗ͂Σ ΘΑΛΑ'ΤΤΗΣ, il falloit lire ΤΗ'Ν ΘΑΛΑ'ΤΤΑΝ.

Ce n'est pas que des naturalistes modernes [3] qui ont discuté le fait dont il est ici question, ne paroissent avoir pleinement adopté la leçon ordinaire. Mais, embarrassés, sans doute, à exprimer ce qu'elle signifioit littéralement, vers la fin du passage ils s'éloignent beaucoup du texte. Voici comme l'un d'eux [4], que nous avons déjà cité plus d'une fois, s'exprime à ce sujet : « Porzione del senso » di Timeo, presso Strabone, è la seguente : » *Quæ* [insula] *cum in Pelagus ad tria excur-* » *risset stadia, non multo post regressa est,* » *inde recursum maris insulam immersisse &c.* » Veramente questa lotta fra l'isola ed il » mare è un po forte. Ma questa è la sola » circostanza che si adottò da Timeo delle » dicerie volgari, le quali, ne' casi straor- » dinari accidenti, sogliono essere strava- » gantissime, e possono con facilità passare » anche presso degli uomini più accorti e » spregiudicati. »

[1] *Hamilt. Volcans d'Italie*, lett. 3, *Œuv. compl. de M. le chevalier Hamilton*, edit. 1781, pag. 84. = [2] *Loc. cit.* = [3] *Nic. Andria, Op. cit.* part. 2, cap. 1, edit. 2, pag. 36, not. 6. — It. *N.* ap. *Breislak, Topogr. della Campan.* cap. 6, pag. 313. = [4] *Nic. Andria*, loc. cit.

PAGE 248. » l'intérieur des terres <1>.» Au reste, les eaux thermales de *Pithecusæ* passent pour guérir de la gravelle <2>.

* Capri.

Dans *Capreæ* *, il y avoit jadis deux petites villes; maintenant il n'en existe qu'une. Les Napolitains avoient pris également possession de cette île; mais ils ont dû la céder à Cæsar-Auguste, en échange de *Pithecusæ,* qu'ils avoient perdue par la guerre <3>. Elle est devenue ainsi le domaine de ce prince <4>, qui l'a ornée de plusieurs édifices.

Telles sont les villes maritimes de la Campanie, et les îles situées en face de cette contrée.

Villes méditerranées de la Campanie.

* S. Maria di Capua.

* Teano. *Voyez* ci-dessus, *pag. 216.*

PAGE 249.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 283* du texte Grec.

** Brindisi.

* Benevento.

Dans le sein des terres, on trouve *CAPua* *, métropole du pays, et vraiment CAPitale (comme l'indique l'étymologie de son nom); car, en comparaison d'elle, toutes les autres villes de la Campanie sont petites, excepté *Teanum-Sidicenum* *, qui est très-considérable. *Capua* est située sur la *Via Appia,* comme toutes ces places * que l'on rencontre en se portant de là jusqu'à *Brentesium* **; je veux dire, par exemple, *Callateria* <5>, *Caudium* <6> et *Beneventum* *.

<1> *Dans l'intérieur des terres.* Nous lisons, comme une partie des anciens manuscrits, entre autres, notre ms. 1394, le portent, et comme l'ancien interprète Latin, suivi par MM. de Bréquigny et Siebenkees, a lu, εἰς τὴν ἌΝΩ Καμπανίαν. Le traducteur Italien et Xylander avoient conservé la leçon ordinaire, εἰς τὴν Καμπανίαν. Mais Casaubon observa judicieusement qu'il y a ici opposition entre *la Campanie maritime*, ἐκ τῆς παραλίας, et *la haute Campanie*, τὴν ἌΝΩ Καμπανίαν, c'est-à-dire, l'*intérieur des terres,* ou ce que Strabon (l. VII, *p. 290*) appelle ἡ ἐν βάθει χώρα.

<2> Ce sont sur-tout les eaux de la source d'Olmitello, située dans la partie méridionale de l'île, qui guérissent de la gravelle [1].

<3> On ignore en quel temps les Napolitains avoient perdu *Pithecusæ;* mais l'échange dont notre auteur parle ici, eut lieu en l'année 29 avant l'ère Chrétiene [2].

<4> Nous lisons κτῆμα [3], non κτίσμα.

<5> *Callateria, &c.* Le texte porte en effet Καλλατερία, et notre manuscrit 1408, Καλετερία. Il s'agit, ce semble, du même lieu qui, nommé sur la carte de Peutinger *Calatia,* et, en même temps, placé à 6 milles de l'ancienne *Capua,* ne doit point être confondu avec celui qui, portant jadis le même nom de *Calatia,* est représenté aujourd'hui par Cajazzo [4]. Le lieu moderne qui, par sa position, répond à l'ancienne *Callateria* ou *Calatia,* dont ici Strabon vouloit parler, s'appelle Galazze [5].

<6> *Caudium &c.* Il s'agit évidemment

[1] *Op. cit.* part. 2, edit. 2, tom. II, pag. 217. = [2] *Sueton. in Aug.* S. 92. — It. *Dio Cass.* lib. LII, S. 43, edit. Reim. tom. I, pag. 694, lin. 52. = [3] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 4, pag. 1165, lin. 14. = [4] *Pratill. Della Via Appia,* lib. III, cap. 4, pag. 358 et seq. = [5] V. *M. d'Anville, Anal. géogr. de l'It.* III.e part. S. 3, pag. 214.

Du côté de Rome, on trouve *Casilinum*, situé sur le *Vulturnus* *, et où cinq cent quarante citoyens de *Præneste* soutinrent contre Annibal, au fort de ses victoires *, un long siége, quoique réduits à une telle disette, que, dans la ville, on vit donner 200 drachmes * d'un rat ‹1›; marché qui sauva la vie à l'acheteur, et fit mourir de faim le vendeur. Aussi le général Carthaginois, ayant vu ces braves assiégés semer des raves près de leurs remparts, admira, comme il le devoit, le patient courage qui leur faisoit espérer de tenir assez long-temps pour récolter le fruit de cette semence ‹2›; et l'on assure que tous, hormis un petit nombre péri par la famine ou par les armes, sortirent sains et saufs lorsqu'enfin la ville dut se rendre.

Page 249.

* Capua-Nuova, *et* il Volturno.

* L'an 538 avant l'ère Chrétienne.

* 180 liv. suivant l'évaluation de M. l'abbé Barthelemi.

Outre ces villes, c'est encore à la Campanie qu'appartiennent

du lieu que l'humiliation des Romains a rendu si fameux, sous la dénomination de Fourches Caudines. Le texte, dans nos manuscrits, comme dans les imprimés, porte Καλυδιον ou Καλιδιον; et ni l'ancien interprète Latin ni le traducteur Italien n'ont point suivi d'autre leçon. Xylander lisoit Κλȣσιον, *Clusium*. Casaubon, n'approuvant point cette correction, pensoit qu'il faudroit plutôt lire Κλαύδιον, *Claudium*, ce nom se trouvant écrit de la sorte chez Étienne de Byzance. Mais puisque, dans la suite [1], Strabon lui-même, faisant de nouveau mention de ce lieu, l'appellera, comme tous les géographes Latins, Καύδιον, on voit que ce dernier nom doit être la véritable leçon. Elle avoit été adoptée par Mérula [2] et par Cluvier [3]. Cependant, MM. de Bréquigny et Siebenkees ont cru devoir suivre la leçon ordinaire.

Holsténius et Camillo Pellegrino s'accordent à placer l'ancien *Caudium* à Arpaja; mais sa position semble avoir dû répondre plutôt à celle d'un autre lieu, situé à 4 ou 5 milles de l'Arpaja dont ils vouloient parler, et voisin de l'endroit appelé Forchia [4].

‹1› *D'un rat.* Malgré l'accord des manuscrits et des imprimés, nous lisons avec Casaubon, *μυὸς*, au lieu de *μεδίμνȣ*, *d'un boisseau*. Ce n'est pas que l'ancien interprète Latin, le traducteur Italien et Xylander ne se soient attachés à cette dernière leçon; mais Valère-Maxime [5], Pline [6] et Frontin [7] s'accordent à dire que ce fut un rat, *murem*, qui fut vendu si énormément cher en cette occasion. D'ailleurs, il seroit singulier que Strabon, rappelant ce fait, n'eût point spécifié la denrée qui avoit été vendue.

‹2› *Pour récolter ces raves.* Le texte, dans l'édition de Casaubon, porte *ὡς* ΤΕΛΕΣΦΟΓΗ͂ΣΑΙ *τὴν γογγύλην*. Nos manuscrits 1393, 1394, offrent *ὡς τελεσφορήσειεν* [1408, *τελεςφορήσαιεν*] *ἡ γογγύλη*. Casaubon nous avertit que d'autres manuscrits portent, *ὡς τελεσφορoῖεν οἱ γόγγυλοι*; leçon qu'il n'approuvoit point.

[1] *Voyez*, livre VI, pag. 283 du texte Grec. = [2] *Merul. Cosmogr.* part. 2, lib. IV, cap. 29. = [3] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 7, pag. 1196, lin. 10. = [4] Voyez *M. d'Anville, loc. cit.* pag. 216. = [5] *Valer. Max.* lib. VII, cap. 6, §. 3, pag. 677. = [6] *Plin. Hist. nat.* lib. VIII, §. 82, tom. I, pag. 484, lin. 3. — *Harduin. ad loc. cit.* not. et em. 173; *ibid.* pag. 496, col. 2. = [7] *Frontin. Stratag.* lib. IV, cap. 5.

PAGE 249. * Teano. *Voyez* ci-dessus, *pag. 216.*

* Castel di Sessola.

* Nola.

celles que j'ai déjà nommées, *Calce* ‹1› et *Teanum-Sidicenum* *, dont les territoires respectifs ont leur limite marquée sur la *Via Latina*, par deux temples de la FORTUNE, bâtis l'un à droite, l'autre à gauche de la route ‹2›. Ajoutons-y *Suessula* *, *Atella* ‹3›, *Nola* *, *Nuceria* ‹4›, *Acerræ* ‹5›, *Abella* ‹6›, avec d'autres habitations moins considérables, dont quelques-unes sont attribuées par certains auteurs aux *Samnitæ* ‹7›.

§. II. Description de la Samnitide.

LES *Samnitæ*, jadis, faisant des courses jusqu'aux portes

‹1› Le texte, dans tous les manuscrits, comme dans toutes les éditions, porte Κάλην; et ni l'ancien interprète Latin ni le traducteur Italien ne se sont point écartés de cette leçon. Mais il s'agit de la ville appelée en latin *Cales* [aujourd'hui Calvi, siége épiscopal], où les Romains, dès l'année 334 avant l'ère Chrétienne [1], avoient envoyé une colonie [2].

‹2› Holsténius [3] atteste qu'il avoit reconnu les vestiges des deux temples, un peu au-dessus de ce que l'on appeloit, de son temps, l'*Epitaphium*, dans un endroit où se trouvoit une colonne milliaire renversée.

« Depuis Teano jusqu'à Calvi, l'ancienne *Via Latina* est presque entièrement » conservée. A moitié chemin entre ces deux » villes, se rencontre l'hôtellerie dite la Toricella, bâtie sur le pavé même de la *Via* » *Latina*. C'est là vraisemblablement que se » voyoient ces deux temples de la Fortune, » dont ici Strabon fait mention [4]. »

‹3› Nous lisons Ἀτέλλα, au lieu d'Ἄτελα. Suivant Holsténius [5], cette ancienne ville étoit placée, et l'on en doit voir encore les ruines, dans le lieu appelé S. Arpino, ou S. Elpidio, à 2 milles au-delà d'Aversa.

‹4› *NUCERIA, &c. Nuceria*, surnommée quelquefois *Alfaterna* [6], pour la distinguer tant de *Nuceria-Camellaria* [7], ville de l'*Ombricé*, que de *Nuceria* ou *Luceria Appula* [8], étoit située sur les bords du *Sarnus* [le Sarno], vers l'endroit où se voit aujourd'hui Nocera de' Pagani.

‹5› *ACERRÆ, &c.* Notre manuscrit 1394 porte Ἀχέρραι, *Acherræ*; mais il s'agit d'Acerra. *Voyez* ci-dessus, *pag. 268*, note 1.

‹6› Suivant Cluvier [9], *Abella*, située au-dessus des sources du *Clanis* [le Lagno *ou* Fiume di Patria], occupoit l'emplacement, non de la ville moderne d'Avella, mais du lieu dit Avella-Vecchia. Sur la carte de Rizzi Zannoni, divisée en quatre feuilles, l'on voit marqué, à environ 2 milles au nord d'Avella, un endroit nommé (peut-être par erreur typographique) Atella-Vecchia. Mais, sur la grande carte du même géographe, ce nom ne se retrouve point.

‹7› Telle étoit, par exemple, *Nola* [10], que notre géographe, d'après ce qu'il dit

[1] *Tit. Liv.* lib. VIII, cap. 16, §. 14. — It. *Vellej. Patercul.* lib. I, cap. 14, §. 3. = [2] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 5, pag. 1179, lin. 46. = [3] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 256 et 257. = [4] *Capm. de Chaupy, Déc. de la mais. de camp. d'Hor.* 3.e part. §. 137, tom. III, pag. 479. = [5] *Op. cit.* pag. 260. = [6] *Diodor. Sic.* lib. XIX, §. 65, tom. II, pag. 369. — It. *Tit. Liv.* lib. IX, cap. 41, §. 3. = [7] *Voyez* ci-dessus, pag. 178. = [8] *Voyez*, livre VI, pag. 284 du texte Grec. = [9] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 9, pag. 1185, lin. 14. = [10] *Camill. Pellegr. Appar. all. antich. di Capua*, disc. 2, §. 25, edit. 1771, tom. I, pag. 354 et 355.

d'*Ardea*, dans le *Latium* <1>, et, par la suite, portant le ravage dans la Campanie même*, étoient devenus très-puissans; d'autant plus qu'accoutumés à se laisser gouverner despotiquement, ils obéissoient avec promptitude aux ordres de leurs chefs. Aujourd'hui ces peuples sont comme anéantis; ils ont succombé aux coups que leur ont successivement portés plusieurs généraux Romains, et sur-tout, en dernier lieu, Sylla devenu maître absolu de la république. Après avoir défait à plusieurs reprises les Italiôtes révoltés, Sylla, voyant que les *Samnitæ*, restés presque seuls <2> en corps de nation, n'en persistoient pas moins dans leur rebellion, au point qu'ils avoient marché sur Rome même *, leur livra bataille proche des murs de la ville; et ses troupes, selon ses ordres, ne devant faire aucun prisonnier, les taillèrent en pièces. Il y en eut cependant trois à quatre mille qui, ayant mis bas les armes, ne périrent point dans ce combat; mais ils furent renfermés dans la *Villa publica* [a], où, trois jours après, Sylla les fit égorger. Et, lorsqu'ensuite il dressa ses tables de proscription, il eut grand soin de condamner à la mort ou de chasser d'Italie tout ce qui tenoit au nom Samnite; disant à ceux qui lui reprochoient cette animosité, que jamais aucun Romain ne pourroit vivre tranquille, tant qu'il existeroit quelques *Samnitæ* à portée de se rassembler.

PAGE 249.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 250 et 267.*

*L'an 82 avant l'ère Chrétienne. *Conf.* Tit-Liv. epit. lib. 88.

[a] *Conf.* Varr. de Re rusticâ, lib. III, cap. 11, pag. 96.

Leurs places ne sont donc plus que des bourgades: et quelques-unes sont même presque ruinées, comme *Bojanum**; *Æsernia* <3>;

Places des *Samnitæ.*

* Bojano.

ailleurs [1], paroît presque évidemment avoir placée dans le pays des *Samnitæ.*

<1> Nous avons déjà observé [2] qu'il ne seroit peut-être pas aisé de fixer le temps où les *Samnitæ* venoient ainsi ravager le *Latium.* Ils ne figurent dans l'histoire Romaine que vers l'année 354 avant l'ère Chrétienne [3]. Mais il est vrai que, pour lors, on les voit unis d'intérêts, et peut-être de forces, avec les habitans de *Tibur* [Tivoli] et de *Tarquinia*, deux villes très-voisines de Rome.

<2> *Restés presque seuls &c.* Nous lisons, non pas *μόνον*, comme le portent les éditions, mais *μόνους*, leçon du manuscrit de Médicis et de nos manuscrits 1393, 1394, 1408.

<3> *ÆSERNIA.* Nous conservons la forme dénominative, *Αἰσερνία*, que notre auteur a déjà employée (*voyez* ci-dessus, *pag.* 221). Mais ici nos manuscrits, d'accord avec les imprimés, portent Ἐσερνῖνα. Il s'agit d'Isernia.

[1] *Voyez*, livre VI, pag. 283 du texte Grec. = [2] *Voyez* ci-dessus, pag. 198, note 4. = [3] *Diodor. Sic.* lib. XVI, §. 45, edit. Wesseling. tom. II, pag. 117. — It. *Tit. Liv.* lib. VII, §. 19.

PAGE 250.
* Telese.

Pauna ‹1›; *Telesia* *, qui touche à *Venafrum* ‹2›; et autres semblables, dont aucune ne mérite d'être regardée comme une ville. Mais, dans la description d'une contrée aussi célèbre, aussi puissante que l'Italie, nous croyons devoir citer jusqu'à des lieux de médiocre importance ‹3›. Disons toutefois que *Beneventum* et *Venusia* * se sont soutenus.

* Benevento *et* Venosa.

Tradition sur l'origine des *Samnitæ*.

La tradition sur l'origine des *Samnitæ*, porte que les *Sabini*, engagés dans une longue guerre contre les *Ombrici*, par un vœu pareil à celui qui est usité en certains pays de la Grèce, promirent de consacrer aux dieux tout ce qui naîtroit chez eux dans l'année courante* ‹4›. La victoire ayant été de leur côté, les productions de l'année * furent, les unes immolées, les autres consacrées

* *Sous-ent.* en fait d'animaux et de fruits. *Voyez* ci-dessus, *pag. 233*, note 1.

‹1› *PAUNA*. Le texte porte Παῦνα. Casaubon pensoit que peut-être il falloit lire Πάνα ou Πάννα, *Pana* ou *Panna*, nom auquel Plaute auroit fait allusion quand il parloit [1] de soldats Panicéens. Mais *Pauna*, ou *Pana*, ou *Panna*, sont autant de villes inconnues; et l'on ne sait d'après quelle autorité le Biondi plaçoit *Pauna* dans la vallée Caudine, entre S. Martino et S. Angelo della Scala. Un auteur moderne [2] pense que Strabon pourroit avoir écrit *Cisauna*, comme on lit dans une épigraphe inscrite sur le tombeau de Scipion récemment découvert: mais cette autre conjecture n'a rien qui satisfasse, puisqu'on ignore pareillement la position de *Cisauna*.

‹2› *TELESIA, qui touche à VENAFRUM, &c.* Τελεσία ΣΥΝΕΧΗ'Σ Οὐενάφρῳ [ms. 1393, 1394, Οὐενάφρων]. Strabon paroît s'être trompé en donnant le territoire de *Telesia* [Telese] comme contigu à celui de [3] *Venafrum* [Venafro]: il oublie, ce semble, *Alifæ* [Alife], qui se trouvoit entre *Venafrum* et *Telesia*.

‹3› *Mais, dans la description &c.* Nous croyons avoir saisi et exprimé la pensée de notre auteur. Mais nous ne dissimulons point que la phrase Grecque nous embarrasse; elle porte, ἡμεῖς δ' ἐπέξιμεν μέχρι τοῦ μετρίου, διὰ τὴν Ἰταλίας δόξαν καὶ δύναμιν. L'ancien interprète Latin a traduit : *Nos autem pro Italiæ potentiâ et claritate, quàntum satis est percurrimus.* Le traducteur Italien : *Noi habbiamo discorso, fin' ad un certo segno, per rispetto della reputazione, et della potenza d' Italia.* La version Latine adoptée par Xylander et M. Siebenkees, est ainsi conçue : *Quarum nos mentionem tamen ob Italiæ gloriam et potentiam fecimus.*

‹4› *Dans l'année courante.* Le texte porte, τὰ γενόμενα τῷ ἜΤΕΙ τούτῳ καθιερῶσαι. Mais Casaubon a douté s'il ne falloit pas lire plutôt, τὰ γενόμενα τῷ ἜΑΡΙ τούτῳ καθιερῶσαι. Et, en effet, il s'agit certainement de ce que les Latins appeloient *ver sacrum.* Un ancien historien [4], parlant du fait dont il est ici question, avoit dit : *Quondam Sabini feruntur vovisse, si res communis melioribus locis constitisset, se VER SACRUM facturos;* et Festus [5] paroît avoir énoncé la même chose.

[1] *Plaut. Captiv.* act. 1, sc. 2, vers. 64 et seq. — Vid. *Taubmann. ad loc.* = [2] *Fr. Grimaldi, Annal. del regn. di Nap.* tom. I, introd. cap. 9, pag. 71. — *Id. ibid.* tom. V, pag. 330, not. *b.* = [3] *Voyez* ci-dessus, pag. 220 et 251. = [4] *Sisenn. Histor.* lib. IV, *ap. Non. Marcell. De doctor. indag.* edit. 1683, f.° 253 r.° lin. 19. = [5] *Sext Pomp. Fest. De verbor. sign.* edit. 1699, pag. 478, lin. 1.

en offrande aux divinités du pays. Mais bientôt après il survint une disette; et quelqu'un dit que, pour remplir complétement le vœu, il auroit fallu en étendre l'effet jusqu'aux enfans venus au monde dans l'année du vœu. La réflexion parut juste, et dès-lors ces enfans furent voués au dieu Mars. Devenus hommes, ils durent s'expatrier, et aller ailleurs former une colonie. A leur départ, ils se laissèrent guider par un taureau, qui s'arrêta, pour dormir, en un endroit du pays des *Opici* *. Ceux-ci ne demeuroient que dans de simples bourgades : les bannis purent donc aisément s'établir en ce lieu, d'où ils chassèrent les habitans; et, par le conseil des devins, ils immolèrent à Mars l'animal que ce dieu sembloit leur avoir lui-même donné pour guide. C'est sans doute d'après cette origine, que les *Sabini*, leurs ancêtres, les appeloient, par un terme diminutif, *Sabelli* * : mais d'autres raisons les ont fait nommer *Samnitæ*, ou, comme disent les Grecs, *Saunitæ* *. On prétend aussi que des Lacédæmoniens sont venus habiter parmi eux : et voilà, nous dit-on, la cause de l'amitié naturelle des *Samnitæ* pour les Grecs, comme aussi l'origine de cette dénomination de *Pitanatæ* ‹1› que porte une de leurs peuplades. Mais c'est une fable des Tarentins ‹2›, intéressés à flatter et à se concilier un peuple limitrophe, assez puissant pour mettre quelquefois sur pied, des armées de quatre-vingt mille fantassins et de huit mille chevaux.

PAGE 250.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 249.*

* Petits *Sabini.*

* *Voyez* les Éclairciss. n.° LV.

On cite une fort belle loi reçue chez les *Samnitæ*, et bien faite pour exciter les hommes à la vertu. Parmi eux, les pères n'ont point la faculté de choisir à leur gré les maris de leurs filles : mais, tous les ans, on élit, au nombre de dix, dans chacun des deux sexes, les jeunes filles et les jeunes garçons en qui l'on reconnoît le plus de vertu; puis, la jeune fille la plus estimée est accordée au

Belle loi des *Samnitæ.*

‹1› *PITANATÆ* : c'est-à-dire originaires de *Pitané.* Ce lieu de la Laconie [1] semble avoir fait partie de Lacédæmone même.

‹2› Personne n'ignore que Tarente, dans des temps fort anciens, reçut une colonie de Lacédæmoniens.

[1] *Voyez*, livre VIII, pag. 343 du texte Grec. — *Meurs. Miscell. Lac.* lib. IV, cap. 9, opp. vol. III, col. 288.

PAGE 250.

plus estimé des jeunes garçons, et ainsi des autres, suivant le degré de mérite. Quelqu'un de ces maris, après avoir remporté le prix, vient-il à changer de mœurs, à se corrompre ! on le note d'infamie, et on lui ôte l'épouse qui lui avoit été donnée ‹1›.

Samnitæ, dits *Irpini*.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 277 et 278.*

a Sext. Pomp. Fest. V. *Irpini*, edit. 1699, pag. 193, lin. 11.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 293.*

Après ceux des *Samnitæ* dont j'ai cité quelques villes ou bourgades *, on trouve les *Irpini*, lesquels sont de la même race, mais tiennent leur dénomination particulière de l'animal qui servit de guide à leur colonie [a]; je veux dire du loup : car, dans la langue des *Samnitæ*, le loup s'appelle *Irpos*. Ils confinent aux *Leucani* * de l'intérieur des terres.... Mais c'en est assez sur les *Samnitæ*.

Vicissitudes éprouvées par les Campaniens.

* L'an 216 avant l'ère Chrétienne.

PAGE 251.

* 211 ans avant l'ère Chrétienne.

* L'an 59 avant l'ère Chrétienne.

La bonté de leur pays a été, pour les Campaniens, plus funeste qu'avantageuse. Leur luxe devint tel, que parmi eux, dans la société, les particuliers s'invitoient réciproquement à de grands repas, pour se donner le spectacle du combat de plusieurs paires de gladiateurs, dont ils proportionnoient le nombre à la dignité des convives ‹2›. Lorsque, par suite de leur soumission volontaire aux ordres d'Annibal, ils eurent reçu *, dans leur territoire, son armée en quartier d'hiver, elle se trouva bientôt tellement énervée par les plaisirs, que ce grand général, de son propre aveu, n'ayant plus à commander que des femmes au lieu de soldats, dut, malgré ses victoires, craindre l'ennemi. Peu après *, la République Romaine ayant repris le dessus, elle les châtia d'abord de manière à les rendre plus modestes; et enfin * elle distribua, par la voie du sort, une portion de leurs terres à des citoyens Romains. Aujourd'hui, vivant de bon accord avec ces compatriotes que Rome leur a donnés, les Campaniens sont heureux, et conservent encore quelque chose de leur ancienne considération, tant par la grandeur de leur capitale que par leur nombreuse population.

‹1› Nous avons suivi le texte, où tout est au présent, comme si, du temps de Strabon, la loi dont il est ici question eût encore été observée chez les peuples d'origine Samnite.

‹2› *A la dignité des convives.* Malgré l'accord des manuscrits et des imprimés, nous croyons qu'il faut lire κατὰ τὴν τῶν ΔΕΙΠΝΟΥΝΤΩΝ (au lieu de ΔΕΙΠΝΩΝ) ἀξίαν.

AU-DELÀ

Au-delà de la Campanie et de la Samnitide, sur les côtes de la mer Tyrrhénienne, jusqu'au pays des *Leucani* ‹1›, habitent les *Picentes* ‹2›; peuplade que les Romains ont détachée * des *Picentini* voisins de la mer Adriatique *, et qu'ils ont transplantée sur les bords du golfe Posidôniate *.

PAGE 251. §. III. Pays des *Picentes.*
* 290 ans avant l'ère Chrétienne.
* Voyez ci-dessus, *pag. 232.*
* Golfo di Salerno.

Ce golfe s'appelle aujourd'hui golfe de *Pæstum*, du nom actuel de l'ancienne *Posidônia* *, située vers le milieu de son circuit. (Les Sybarites ‹3›, quand ils fondèrent cette ville *, en placèrent d'abord l'enceinte près du rivage de la mer; mais bientôt les colons se transportèrent d'eux-mêmes plus avant dans les terres ‹4›.

* Pesti.
* Vers l'an 500 avant l'ère Chrétienne.

‹1› *Des* LEUCANI. Le texte porte *μέχρι* τῶν ΦΡΕΝΤΑΝΩ͂Ν, ce qui signifieroit, *jusqu'au pays des* FRENTANI : mais il faut [1] lire ΛΕΥΚΑΝΩ͂Ν, *des* LEUCANI. En vain a-t-on essayé [2] de justifier la leçon ΦΡΕΝΤΆΝΩΝ. Pour se convaincre qu'il ne peut être ici question des *Frentani*, il suffit de se rappeler la description que Strabon lui-même a faite de leur pays [3].

‹2› *Les* PICENTES, *&c.* Le texte ici porte, τῶν ΠΙΚΕΝΤΊΝΩΝ : par conséquent nous eussions dû, ce semble, nous servir du nom ethnique *Picentini.* Mais certainement Strabon a voulu établir une différence de dénomination, entre la tribu dont il va décrire le pays situé sur les côtes de la mer Tyrrhénienne, et les peuples fixés sur le bord de la mer Adriatique, desquels cette tribu descendoit. Or, comme nous l'avons déjà fait observer [4], il a constamment appelé ceux-ci *Picentini* : il doit donc avoir nommé *Picentes* ceux dont il vouloit maintenant parler; et c'est en effet ainsi qu'un peu plus bas [5] on les verra nommés. Casaubon remarque, et avec justesse, que, par-là, Strabon se trouve en contradiction avec les auteurs Latins. Ainsi, l'on peut penser que, relativement à l'application des noms de *Picentini* et *Picentes*, le texte de Strabon présente une erreur. Mais d'après la collation exacte d'un grand nombre de manuscrits, nous sommes forcés de croire que cette erreur ne doit point être imputée aux copistes, et que, dans l'origine, c'est Strabon lui-même qui l'a commise.

‹3› Nous mettons entre deux parenthèses tout le reste de cet *alinea;* c'est-à-dire, le passage relatif à la ville de *Pæstum*, plus anciennement dite *Posidônia* : c'est le moyen, ce semble, de pallier le désordre que paroît présenter la marche de l'auteur. Quand on le voit décrire ici la position de cette ville, on pourroit soupçonner que, par une forte méprise, il prétendoit la placer dans le pays des *Picentes*, et conséquemment sur la droite du fleuve *Silaris* [le Sele], qui, comme lui-même va l'énoncer à l'instant, bornoit ce pays. Mais, au commencement du VI.e livre [6], on reconnoîtra qu'il n'avoit point cette idée. Là il nous dira positivement que *Posidônia* étoit située à environ 50 stades de la rive gauche du *Silaris*; et plus d'un lecteur jugera peut-être que tout ce qui se trouve ici de relatif à cette antique cité, est une pure transposition.

‹4› *Mais bientôt les colons &c.* C'est ainsi

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 6, pag. 1188, lin. 18 et seq. = [2] *Pratill. Dell. Via Appia*, lib. III, cap. 3, pag. 346. = [3] *Voyez* ci-dessus, pag. 245 et 246. = [4] *Voyez* ci-dessus, à la page 232, la note 3. = [5] *Voyez* ci-dessous, pag. 283. = [6] *Voyez* ci-dessous, pag. 286.

PAGE 251.
* 442 ans avant l'ère Chrétienne.
** 274 ans avant l'ère Chrétienne.
*Li Galli. Voyez ci-dessus, pag. 269.
* Vietri.
* Nocera de' Pagani.
* Le Sele.

Successivement les *Leucani* l'enlevèrent * aux Sybarites, et les Romains ** aux *Leucani*. Au reste, cette ville est mal-saine, à cause des marais qu'un fleuve ‹1› forme dans les environs.)

Entre les Sirénuses * et *Posidônia*, l'on trouve la ville de *Marcina* *, fondée par les *Tyrrheni*, mais habitée par des *Samnitæ*. Pour se rendre de cet endroit à *Pompæa*, en passant par *Nuceria* *, l'on traverse un isthme qui n'a pas plus de 120 stades ‹2›.

Les *Picentes* s'étendent jusqu'au *Silaris* *, qui, de ce côté, sépare leur pays de l'ancienne Leucanie ‹3›. L'eau qui vient

que nous avons cru devoir expliquer les mots *οἱ δ' οἰκισθέντες ἀνωτέρω μετέστησαν* : mais nous ne dissimulerons point qu'un habile littérateur [1] leur donne un sens tout différent. Mazochi, s'appuyant d'un témoignage de Solin [2], avance, 1.° qu'antérieurement à l'arrivée des Sybarites dans le golfe de *Pæstum*, il y existoit déjà une ville de ce nom; 2.° que, lors de la fondation de la nouvelle colonie, les habitans de cette ancienne ville s'étoient retirés à quelque distance, c'est-à-dire précisément au lieu qui s'appelle aujourd'hui Pesti, situé sur la rive droite du petit fleuve Capo di Fiume, et à quelques milles de l'embouchure du Sele [l'ancien *Silaris*]; 3.° que la colonie fondée par les Sybarites occupa l'emplacement qui se trouve entre Spinazzi *ou* Spinazzo et Agropoli. D'après cette opinion, Mazochi entendoit des anciens et primitifs habitans de *Pæstum*, l'expression de notre auteur, *οἱ δ' οἰκισθέντες*.

‹1› *Qu'un fleuve.* Nous avons déjà dit [3] que, suivant Mazochi [4], le fleuve dont Strabon veut ici parler, se nomme présentement Capo di Fiume. Mais il semble que Cluvier s'étoit exprimé [5] plus correctement : « Ce » fleuve est celui qu'aujourd'hui les habitans » du pays appellent Fiume-Salso. Il prend » sa source, dans un endroit bas et maréca» geux, au pied d'une colline pierreuse, sur » laquelle se voient les ruines de la petite » ville de *Capacium*. Arrivé près d'une au» berge, voisine de sa source, et qui, pour » cette raison, s'appelle vulgairement Capo » di Fiume, il forme un marais, &c. »

‹2› *Qui n'a pas plus de 120 stades.* Les 120 stades n'équivaudroient qu'à 15 milles. On s'accorde assez généralement [6] à placer l'ancienne *Marcina* dans la même position à-peu-près que le lieu dit aujourd'hui Vietri, et non loin de la Cava. Mais, sur la carte de Rizzi Zannoni, à l'ouverture du compas, la route de Vietri jusqu'à Pompeja *[Pompæa]*, en passant par Nocera de' Pagani, se trouveroit être au moins de 18 milles, c'est-à-dire de plus de 144 stades.

‹3› *Qui... sépare leur pays de l'ancienne* LEUCANIE. Le grec dit, *qui sépare de ce pays l'ancienne* CAMPANIE : Τοῦ ὁρίζοντος ἈΠῸ ΤΑΎΤΗΣ ΤΗ͂Σ ΧΏΡΑΣ *τὴν ἀρχαίαν* ΚΑΜΠΑΝΊΑΝ ; mais cette leçon est évidemment fautive. Le pays dont l'auteur nous parle est celui des *Picentes*, qu'il place entre la Campanie et la Leucanie. S'il nous disoit que ce pays originairement avoit été compris dans l'ancienne Campanie, cela s'entendroit

[1] *Mazoch. Colletan. ad calc. Comm. in Heracl. pseph.* collect. 1, pag. 498 et seq. = [2] *Solin.* cap. 11. = [3] *Voyez* pag. 281, not. 3. = [4] *Mazoch. loc. cit.* cap. 7, pag. 510, not. 25. = [5] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 14, pag. 1256, lin. 1. = [6] *Cluver. op. cit.* cap. 6, pag. 1190, lin. 45. — *Fr. Grimaldi, Ann. del regn. di Nap.* tom. IV, pag. 198.

réellement de ce fleuve *, a, dit-on, une propriété remarquable: elle pétrifie toutes les plantes que l'on y jette; et cela, sans altérer leur couleur ni leur forme ‹1›. PAGE 251.

*Et non des fleuves qui s'y joignent.

Les *Picentes* eurent jadis une métropole, et c'étoit *Picentia* ‹2›;

et pourroit aisément s'admettre. Mais jamais il n'a dû croire, jamais il n'a pu énoncer qu'aucune portion de l'Italie, située à la gauche du *Silaris*, eût en aucun temps porté le nom de Campanie.

Cluvier [1] interprétoit ce passage sans rien changer dans le texte; et, d'après son explication, l'auteur se trouveroit dire à-peu-près ce que nous avons exprimé : mais, pour conserver le mot Καμπανίαν, Cluvier violoit étrangement la syntaxe.

Nous avons lu, τὴν ἀρχαίαν ΛΕΥΚΑΝΙ'ΑΝ. Par cette leçon, l'auteur reste parfaitement d'accord avec lui-même, comme avec la vérité des faits : dans un instant [2], il énoncera que la Leucanie commençoit immédiatement après l'embouchure du *Silaris*; et tout le monde sait que cela est exact.

On pourroit également lire, τὴν ἀρχαίαν 'ΙΤΑΛΙ'ΑΝ, l'*ancienne ITALIE*. Strabon, au début de ce V.e livre, n'a-t-il pas énoncé en propres termes, que les anciens bornoient la dénomination d'Italie au pays compris entre le détroit de Sicile et le golfe Posidôniate!

‹1› L'auteur du Recueil *de Mirabilibus auscultationibus* [3] attribue cette même propriété à un autre fleuve de l'Italie, lequel, selon lui, couloit près de *Cymé* [Cume], et qui, dans les différens manuscrits de ce recueil, se trouve nommé, tantôt *Cetos*, Κέτος, tantôt *Maceppas*, Μακέππας. Ovide [4] et Vitruve [5] ont aussi parlé de diverses eaux ayant cette vertu. Strabon, ailleurs [6], en citera d'autres exemples. A l'égard du *Silaris* [aujourd'hui le Sele *ou* Silaro], Pline [7] a confirmé le témoignage de notre auteur; et sans doute, d'après de pareilles autorités, Silius Italicus [8] a pu dire:

Nunc Silarus quos nutrit aquis, quo gurgite tradunt
Duritiem lapidum mersis inolescere ramis.

Cluvier raconte [9] que, s'étant informé avec soin, parmi les habitans des bords de ce fleuve, si en effet une semblable tradition pouvoit avoir eu jamais quelque fondement, ils s'en moquèrent, comme d'une fable puérile. Toutefois elle ne présente rien d'incroyable, ni même de fort extraordinaire [10]: Sénèque [11] avoit assez bien exposé la cause d'un pareil effet; et les naturalistes modernes en ont observé plus d'une fois [12] de semblables.

‹2› Cluvier [13] plaçoit l'ancienne *Picentia* dans l'intérieur des terres, aux environs du lieu appelé aujourd'hui Vicenza, à 4 milles des bords du Sele, entre Oliveto, Contursi et Campagna d'Evoli. Mais, suivant Holsténius [14], l'ancienne *Picentia* occupoit l'emplacement même de Bicenza, sur le Bicentino, entre Salerno et Evoli, à 7 milles de Salerno, à 13 milles du Sele, à 3 milles de la mer [15].

D'après les types de certaines monnoies

[1] *Cluver. loc. sup. cit.* pag. 1188, lin. 13. = [2] *Voyez* ci-dessous, page 285. = [3] *Aristot. De Mirab. ausc.* cap. 98, edit. Joan. Beckmann. pag. 199. = [4] *Ovid. Metamorph.* lib. XV, vers. 313. = [5] *Vitruv. De architect.* lib. VIII, cap. 4, pag. 160. = [6] *Voyez* livre XIII, pag. 629 du texte Grec. = [7] *Plin. Hist. nat.* lib. II, §. 106, tom. I, pag. 120, lin. 2. = [8] *Sil. Ital. Punicor.* lib. VIII, vers. 582. = [9] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 14, pag. 1153, lin. 52. = [10] *Joan. Beckmann. ad Aristot.* loc. cit. = [11] *L. Ann. Senec. Nat. quæst.* lib. III, cap. 20. = [12] *Waller. Hydrol.* edit. German. pag. 60. — It. *Cartheus. Rudim. hydrol. syst.* pag. 23. = [13] *Cluver. loc. cit.* pag. 1190, lin. 14. = [14] *Adnot. in Ital. ant.* pag. 263. — It. *D'Anville, Anal. géogr. de l'Ital.* III.e part. sect. 5, pag. 249. = [15] *Mazoch. Comment. in Heracl. pseph.* Prodr. diatr. 1, cap. 5, §. 5, pag. 43.

Page 251.

mais ils n'ont plus aujourd'hui que des bourgades, les Romains les ayant, par un décret du peuple *, chassés de leurs villes, pour les punir d'avoir embrassé le parti d'Annibal. Un autre châtiment, infligé par ce décret, fut, qu'au lieu du service militaire, ils ne feroient plus que celui de courriers et de messagers, comme les *Leucani* et les *Bretii*, qui avoient commis la même faute. C'a été pour les tenir en bride que l'on a fortifié * *Salernum*, situé à peu de distance de la mer ‹1›.

* Vers l'an 201 avant l'ère Chrétienne.

* 194 ans avant l'ère Chrétienne.

Des Sirénuses * jusqu'au *Silaris*, il y a 260 stades ‹2›.

* Li Galli.

qui portent le nom de cette ancienne ville, on a cru [1] pouvoir conjecturer que ses habitans étoient fort adonnés au commerce de mer.

‹1› Selon Cluvier [2], *Salernum* étoit situé à 1 mille plus haut, dans l'intérieur des terres, que la ville moderne de Salerno. S'il faut en croire Holsténius [3], l'ancienne ville occupoit le même emplacement que la nouvelle.

‹2› Les 260 stades marqués par Strabon équivaudroient à 32 milles $\frac{1}{2}$. Pline (qui appelle les *Picentes* du nom de *Picentini*) ne donne [4] à leur territoire que 30 milles; ce qui fait seulement 240 stades, à prendre de *Syrrentum* [Sorrento] jusqu'aux bouches du *Silaris* [le Sele].

[1] *Fr. Grimaldi, loc. prox. cit.* pag. 197. = [2] *Cluver. loc. cit.* pag. 1189, lin. 10. = [3] *Loc. cit.* pag. 262. = [4] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 9, tom. I, pag. 157, lin. 13.

Fin du cinquième Livre.

LIVRE VI*.

CHAPITRE I.er

* Traduction de M. *de la Porte du Theil*, ainsi que les notes, excepté celles qui sont signées G.

DESCRIPTION d'une sixième portion de l'Italie, laquelle comprend le pays des Leucani *et celui des* Bretii. §. I.er Leucani *maritimes. — Leurs premières limites. —* Leucani *méditerranés. — Ancien gouvernement de ces peuples.* §. II. *Premières limites du pays des* Bretii, *selon Antiochus. — Bornes de ce même pays, suivant Strabon. — Possessions des* Bretii *sur les côtes de la mer Tyrrhénienne.*

PAGE 252. §. I.er *Leucani* maritimes. * Le Sele. * Pesti. *Voyez* ci-dessus, *pag. 281*, note 3.

⟨1⟩ APRÈS l'embouchure du *Silaris**, où commence ⟨2⟩ la Leucanie, vient le temple de Junon l'ARGIENNE, bâti par Jason ⟨3⟩; puis, tout proche, à environ 50 stades, *Posidônia* *.

⟨1⟩ Strabon, pour commencer ici le VI.e livre (si toutefois cette division vient originairement de lui), semble n'avoir eu d'autre motif que de rendre à-peu-près égaux les deux livres qui devoient contenir la description de toute l'Italie, et des îles adjacentes dans la mer inférieure [ou Méditerranée]. Autrement, il auroit dû, ce semble, faire entrer dans le V.e tout ce qui précède la description de ces deux péninsules que l'Italie forme vers son extrémité orientale, du côté du sud-est. Au reste, ici, comme ailleurs, fidèle à sa méthode ordinaire, il suit le rivage de la mer, à partir des bouches du *Silaris*, qui se décharge dans la mer Tyrrhénienne; de là, nous conduisant jusqu'au pays des *Frentani*, qui habitoient sur les bords de la mer supérieure [le golfe Adriatique], il parcourt de suite toutes les côtes; et, chemin faisant, il décrit les îles dans l'ordre où elles se présentent.

⟨2⟩ Voyez, *pag. 282*, note 3.

⟨3⟩ Ainsi donc, jadis il y eut un temple de Junon, placé près de l'embouchure du *Silaris* [le Sele]. Mais de quel côté du fleuve ce temple étoit-il situé? étoit-ce dans le territoire des *Picentes*? étoit-ce dans celui des *Leucani*? voilà ce qui reste incertain. Strabon, ici, témoigne formellement que c'étoit dans le territoire des *Leucani*. Mais Pline [1] ne dit pas moins expressément que c'étoit dans le territoire des *Picentini*; car il s'exprime ainsi : *Ager Picentinus fuit Tuscorum, templo Junonis ARGIVÆ ab Jasone condito insignis.* Cluvier [2] déféroit à l'autorité de Strabon. Holsténius [3] paroît

[1] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 9, tom. I, pag. 157, lin. 13. = [2] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 14, pag. 1254, lin. 51 et seq. = [3] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 285.

PAGE 252. De là, si vous rangez la côte par mer, vous trouvez *Leucôsia:* cet îlot, peu éloigné de la terre-ferme, porte le nom de l'une des Sirènes, dont le corps, suivant les traditions mythiques, y fut rejeté, après qu'elle se fut précipitée dans les flots avec ses compagnes ⟨1⟩.

* Capo della Licosa.
* Punta della Campanella.
* Golfo di Salerno.

En face de *Leucôsia,* s'avance le cap * qui, étant opposé à celui des Sirénuses *, ferme, avec ce dernier ⟨2⟩, le golfe Posidôniate *.

* Castel-à-Mare della Brucca.

Après ce cap, on trouve un autre golfe ⟨3⟩, sur les bords duquel est située la ville * que ses fondateurs, les Phocæens, appelèrent

avoir été d'un sentiment contraire, puisqu'il ne réfute point ceux qui croyoient reconnoître les ruines du temple de Junon près de Gifuni. Mais la position de Gifuni [1], marquée sur la rive droite du Bicentino, à 6 milles de la mer, et plus de 18 milles au nord de l'embouchure du Sele [l'ancien *Silaris*], ne permet guère d'adopter cette opinion. Au surplus, le texte Grec, ici, porte *Ἀργονίας*; mais certainement il faut lire *Ἀργείας*, ou, comme Casaubon le proposoit, *Ἀργῴας*.

⟨1⟩ *Leucôsia*, ou, comme certains auteurs écrivent ce nom, *Leucasia*, étoit une petite île où, disoit-on, Ænée avoit abordé avant de descendre en Italie.

La tradition la plus généralement reçue vouloit qu'antérieurement à l'arrivée d'Ænée, *Leucôsia* eût reçu son nom de l'une des Sirènes; mais, suivant d'autres récits [2], elle ne le dut qu'à une parente du héros Troyen, laquelle finit ses jours dans cette île.

Leucôsia, suivant Cluvier [3], Holsténius [4], le P. Hardouin [5], la Martinière [6] et autres modernes, s'appelle maintenant la Licosa; et la dénomination du cap voisin, Capo della Licosa, semble confirmer ce témoignage. Toutefois, le seul îlot qui soit marqué sur la carte de Rizzi Zannoni, près du cap della Licosa, porte le nom d'Isola Piana.

⟨2⟩ *En face &c.* La phrase Grecque est obscure et paroît mutilée : *Τῆς δὲ νήσου προκεῖται τὸ ἀκρωτήριον ταῖς Σειρηνούσσαις, καὶ ποιοῦν τὸν Ποσειδωνιάτην κόλπον.*

Casaubon pensoit que peut-être il falloit lire *τῶν Σειρηνουσσῶν*, au lieu de *ταῖς Σειρηνούσσαις.*

Selon Cluvier [7], il manque ici, non-seulement le nom du promontoire dont l'auteur vouloit parler, mais peut-être aussi le participe *ἀντικείμενον* [*ταῖς Σειρηνούσσαις*] : ce participe, nous l'avons exprimé dans notre version.

M. Tyrwhitt [8] proposoit de lire *ἀνταῖρον.* C'est ainsi qu'ailleurs [9] Strabon dira que le cap *Iapygium* est opposé au cap *Lacinium*, *ἐπιστρέφων δέ πως ἐπὶ τὸ Λακίνιον ἀνταῖρον ἀπὸ τῆς ἑσπέρας αὐτῷ.*

⟨3⟩ *Un autre golfe, &c.* Strabon, à ce qu'il nous semble, veut parler de la courbure que présente la côte, entre Capo della Licosa et Capo di Palinuro.

[1] *Voyez* la carte de Rizzi Zannoni. = [2] *Dionys. Halicarn. Antiq. Rom.* lib. I, §. 53, edit. Reisk. tom. I, pag. 135. = [3] *Cluver. loc. cit.* pag. 1259, lin. 3. = [4] *Holsten. loc. cit.* = [5] *Harduin. ad Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 13, tom. I, pag. 161, lin. 4, not. 2. = [6] *La Martinière*, aux mots *Leucasia, Leucosia* et *Licosa.* = [7] *Cluver. loc. cit.* pag. 1258, lin. 1. = [8] *Tyrwhitt. Conject. in Strab.* edit. Harl. pag. 22. = [9] *Voyez* ci-dessous, pag. 281 du texte Grec.

Hyélé (ou, comme disent quelques-uns, *Hélé*) du nom d'une fontaine voisine, mais qu'aujourd'hui l'on nomme *Elea* <1>. Elle a été la patrie des deux Pythagoriciens, Parmenide et Zénon *. Et sans doute, soit par le conseil de ces philosophes, soit même antérieurement à eux, les Éléates surent se donner une excellente législation; car on les vit, durant un temps, malgré leur désavantage, quant à la bonté du territoire et au nombre d'hommes, non-seulement résister aux *Leucani*, comme aux Posidôniates, mais même en triompher. Aujourd'hui la stérilité du sol les force de s'adonner, la plupart, aux travaux de mer, au trafic des salaisons, et à d'autres occupations de ce genre <2>. Selon Antiochus <3>,

PAGE 252.

*Qui florissoient, l'un vers l'an 504, l'autre vers l'an 464 avant l'ère Chrétienne.

<1> *Que ses fondateurs, &c.* Encore ici la phrase Grecque est embarrassée, et nous paroît tronquée. Le texte porte, ἣν οἱ μὲν κτίσαντες Φωκαιεῖς Ὑέλην, οἱ δὲ Ἕλλην [1393 Ἔλην, 1394 Ἕλλην] ἀπὸ κρήνης τινὸς, οἱ δὲ νῦν Ἐλέαν [1393 Ἐλαίαν, 1394 Ἑλέαν] ὀνομάζουσιν. Nous croyons, 1.° que les mots οἱ δὲ Ἕλλην (ou plutôt Ἕλην) doivent être regardés comme une parenthèse; 2.° qu'après les mots κρήνης τινὸς, il manque un verbe employé au passé, par exemple, ἐκάλουν, ou ἐκάλεσαν : et nous lisons, ἣν ΟἹ ΜῈΝ κτίσαντες Φωκαιεῖς Ὑέλην (οἱ δὲ Ἕλην) ἀπὸ κρήνης τινὸς ἐκάλεσαν, ΟἹ ΔῈ νῦν Ἐλαίαν ὀνομάζουσιν. On pourroit penser aussi que les mots, οἱ δὲ Ἕλην, sont un membre de phrase mutilé; et qu'après οἱ δὲ, il manque le nom des nouveaux colons qui, venus postérieurement aux Phocæens s'établir à *Hyélé*, auroient changé ce nom en celui d'*Hélé*. D'après un passage de Scylax [1], il est permis de conjecturer [2] que, vers l'année 442 avant l'ère Chrétienne [3], *Hyélé* avoit reçu une colonie de Thuriens.

Cluvier [4] plaçoit l'ancienne *Hyélé* ou *Elæa*, appelée par les Latins *Velia*, dans la position qu'occupe Pisciotta : nous croyons avec Holsténius [5], que sa situation répondoit plutôt à celle de Castel-à-Mare della Brucca.

<2> « On sait (nous dit un auteur moderne) que ce furent les Phocæens répandus sur les côtes de la mer Tyrrhénienne, qui apprirent aux Italiens la manière de pêcher le thon et le spada. Il y a en même temps quelques raisons de croire que les habitans de Parghilia, dans le territoire de Tropea, renommés pour leur habileté dans la pêche du thon, peuvent également descendre de ces anciens colons Phocæens [6]. »

<3> Strabon cite ici l'historien Antiochus: on pourroit s'étonner de ce qu'il ne cite pas plutôt l'écrivain dont Antiochus lui-même semble presque avoir emprunté ce récit; nous voulons dire Hérodote, qui, plus ancien qu'Antiochus, raconte ce même fait [7]. Mais apparemment Strabon, regardant Hérodote comme enclin à recueillir des fables, aimoit mieux déférer à l'autorité d'Antiochus, qui

[1] *Scylac. Peripl.* pag. 8. = [2] *Mazoch. Prodr. ad Heracl. pseph.* diatr. 2, cap. 6, sect. 1, pag. 101, not. 58, et pag. 102. = [3] *Fr. Grimaldi, Ann. del regn. di Nap.* tom. II, pag. 164. = [4] *Cluver. loc. cit.* pag. 1260, lin. 9. = [5] *Holsten. loc. cit.* pag. 286. = [6] *Fr. Grimaldi, loc. cit.* pag. 35. = [7] *Herodot.* lib. I, §. 164.

PAGE 252.

* 542 ans avant l'ère Chrétienne.

* La Corse et Marseille.

* 532 ans avant l'ère Chrétienne.

* L'Alento.

lorsqu'Harpagus, l'un des généraux de Cyrus, eut pris * *Phocæa*, ceux des Phocæens qui purent s'échapper, s'embarquèrent avec toute leur famille : et, sous la conduite de Créontiade, ils se rendirent d'abord dans l'île de *Cyrnos*, puis à *Massalia* * ; mais en ayant été repoussés <1>, ils allèrent fonder *Elea* *, dont le nom, suivant certains auteurs, se déduit du fleuve *Eleès* *. La ville est située à environ 200 stades de *Posidônia.*

* Capo di Palinuro.

* Inconnues aujourd'hui.

Après *Elea*, vient le cap *Palinurus* *.

En face de l'Éléatide, se voient les *Œnotrides*, deux îles * qui peuvent servir de stations aux navires <2>.

avoit donné des Mémoires sur l'Italie très-soignés [1], et qui ne laissoit pas d'être lui-même un auteur fort ancien [2], puisqu'il florissoit vers l'année 420 avant l'ère Chrétienne.

<1> *Ils se rendirent d'abord dans l'île de* CYRNOS [la Corse], *puis à* MASSALIA [Marseille]; *mais &c.* Nous traduisons fidèlement : le texte, dans tous nos manuscrits, comme dans l'imprimé, porte, πλεῦσαι πρῶτον εἰς ΚΥΡΝΟΝ καὶ ΜΑΣΣΑΛΙΑΝ. Quelques critiques pensent qu'au lieu de Μασσαλίαν [Marseille], il faudroit lire Ἀλαλίαν [*Alalia*, ville de la Corse]; et voici sur quoi ils fondent leur sentiment : d'une part, Hérodote [3] dit positivement que les Phocæens, forcés d'abandonner leur ville prête à tomber au pouvoir d'Harpagus, se rendirent d'abord dans l'île de *Cyrnos*, où, vingt ans auparavant, quelques-uns de leurs compatriotes avoient bâti *Alalia*; et, de l'autre part, Marseille ayant été fondée vers l'année 600 avant l'ère Chrétienne par des Phocæens, on auroit peine à comprendre comment, 60 années au plus après cette fondation, les Phocæens-Marseillois auroient refusé un asyle à des citoyens de leur métropole, parmi lesquels pouvoient naturellement se trouver beaucoup de leurs proches parens.

Mais, d'abord, Antiochus n'avoit peut-être pas suivi Hérodote; ensuite, quelque leçon que l'on adopte, il en résultera toujours que les Phocæens fugitifs furent mal accueillis dans celle de leurs colonies (soit *Alalia* en Corse, soit Marseille), où ils avoient espéré pouvoir s'établir. Nous avons donc cru devoir conserver le nom Μασσαλία, sur lequel tous nos manuscrits sont d'accord; et M. Larcher [4] paroît n'avoir point pensé différemment.

<2> Pline [5] énonce que ces deux îles s'appeloient, l'une *Pontia*, l'autre *Ischia*; voici ses termes : *Contra Veliam,* PONTIA *et* ISCHIA, *utræque uno nomine* ŒNOTRIDES, *argumentum possessæ ab Œnotriis Italiæ.* Si cette leçon n'est point fautive, Pline aura placé, dans le parage dont notre auteur fait maintenant la description, un îlot portant le même nom *[Pontia]* que l'île, située en face du cap *Misenum* [6].

Cluvier [7] prétend qu'en effet il existe vis-

[1] *Dionys Halicarn. Antiq. Rom.* lib. I, §. 12, edit. Reisk. tom. I, pag. 34, lin. 4. = [2] *Id.* ibid. = [3] *Loc. cit.* §. 165. = [4] *Larcher, Hist. d'Herod.* liv. I, not. 396, édit. nouv. tom. I, pag. 468. = [5] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 13, tom. I, pag. 161, lin. 5. = [6] *Voyez* ci-dessus, pag. 205. = [7] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 14, pag. 1260, lin. 15.

Au-delà

Au-delà du cap *Palinurus*, on trouve *Pixûs* ⟨1⟩, cap, port et fleuve (car le fleuve, le port et le cap portent tous trois le même nom). Ce lieu reçut jadis une colonie envoyée * par Micythus, qui gouvernoit alors *Messéné* * en Sicile; mais bientôt les colons l'abandonnèrent.

PAGE 253.

* 471 ans avant l'ère Chrétienne.

* Messine.

Après *Pixûs*, viennent le golfe, le fleuve et la ville de *Laos* ⟨2⟩.

à-vis de l'embouchure de l'Alente, deux îles, dont l'une conserve encore le nom de *Pontia*, et l'autre s'appelle Isacia. Mais nous ne les voyons marquées ni sur la carte d'Italie de M. d'Anville, ni sur celle de Rizzi Zannoni.

⟨1⟩ Nul doute qu'il ne s'agisse ici du lieu appelé par les Latins [1] *Buxentum*: mais quelle en est la véritable situation? voilà ce qui reste incertain.

Selon Cluvier [2], le cap dont il est question est celui que, de son temps, les marins étrangers appeloient Capo della Foresta, ou Fenosa, et dont le véritable nom, suivant Holsténius [3], est Capo del Infreschi. Quant au fleuve, on est naturellement porté à croire que ce doit être le Busento. Et comme auprès de Policastro, ville assez voisine elle-même de la rive gauche du Busento, il se trouve des ruines d'une ancienne cité, l'on supposeroit aisément que là pouvoit être situé le port de *Pyxûs*. Mais, d'après la manière dont Strabon s'exprime, le cap, le port et le fleuve de *Pyxûs* devoient se toucher. Or, sur la carte de Rizzi Zannoni, l'on peut compter de Capo del Infreschi jusqu'à l'embouchure du Busento, pour le moins 9 milles; puis, de l'embouchure du Busento jusqu'à Policastro, environ 2 milles; et, de Policastro aux anciennes ruines, peut-être encore 1 mille. L'on ne peut donc assurer que ce soient précisément Capo del Infreschi, le Busento et Policastro, qui représentent le cap, le fleuve et le port de *Pyxûs*.

⟨2⟩ *Le golfe, le fleuve et la ville de LAOS.* Nous lisons avec Xylander, appuyé de l'autorité d'Hérodote [4], de Pline [5], de Ptolémée [6], d'Étienne de Byzance [7], *Λάος κόλπος, καὶ ποταμὸς Λάος καὶ πόλις*. Le vers de l'oracle qui va être cité, confirme bien cette leçon; et d'ailleurs Strabon lui-même, un peu plus bas [8], dira positivement que c'étoit le fleuve *Laos* qui séparoit les *Bretii* des *Leucani*.

Toutefois nous ne devons point dissimuler que tous nos manuscrits, d'accord avec les anciennes éditions, au lieu de *καὶ ποταμὸς Λάος*, portent *καὶ ποταμὸς Ταλάος*; et ni l'ancien interprète Latin, ni le traducteur Italien, n'ont point lu autrement. Pardonnons donc à deux chorographes de la Calabre, les PP. Barrio [9] et Marafioti [10], d'avoir voulu reconnoître dans le fleuve dont ici Strabon prétendoit parler, celui qu'ils ont appelé Talao.

Au reste, le golfe *Laos* de Strabon se nomme aujourd'hui Golfo di Policastro. Le fleuve s'appelle Laino. La ville (qui, dès le siècle de Pline [11], n'existoit déjà plus) devoit être située non loin de la rive droite du fleuve et proche de Scalea, en un endroit qu'au temps de Cluvier [12] on appeloit encore Laino.

---

[1] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 10, tom. I, pag. 158, lin. 2. = [2] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 15, pag. 1261, lin. 29. = [3] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 287 et 288. = [4] *Herod.* lib. VI, §. 21. = [5] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 10, tom. I, pag. 158, lin. 3. = [6] *Ptolem. Geogr.* lib. III, cap. 1, pag. 69. = [7] *Steph. Byzant.* v. Λᾶος. = [8] *Voyez* ci-dessous, pag. 301. = [9] *Gabr. Barr. De ant. et sit. Calabr.* lib. I, cap. 1, pag. 3, et lib. II, cap. 2, pag. 52. = [10] *Girol. Maraf. Chron. et ant. di Calabr.* lib. IV, cap. 25, f.° 280 v.° = [11] *Loc. cit.* = [12] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 14, pag. 1262, lin. 32.

PAGE 253.

*Fondée vers l'année 510 avant l'ère Chrétienne.

La ville, dernière place des *Leucani* [de ce côté], bâtie un peu au-dessus de la mer, et colonie * des Sybarites, est à 400 stades d'*Elea*.

*Ce mot, selon qu'il est accentué, signifie *PIERRE*, ou *PEUPLE*.

** Nom signifiant un *DRAGON*.

*En grec, *LAÏON* ou *LAÏNON*.

*En grec, *LAOS*.

La longueur totale de la côte des *Leucani* est de 650 stades.

Près de *Laos** se voit l'Hérôon de Dracôn **, l'un des compagnons d'Ulysse; et c'étoit de cet édifice que vouloit parler l'oracle, quand il répondit aux Grecs d'Italie:

Un jour, près du Dragon PIERREUX*,
Un PEUPLE * immense périra.

*Vers l'an 390 av. l'ère Chrét. *Voyez* les Éclairciss. n.° LVI.

Se trompant au sens de cette prédiction, les PEUPLES [Grecs] attaquèrent en cet endroit les *Leucani*, et furent défaits*.

Premières limites des *Leucani*.

*La mer dite *Ausonienne*, ou *de Sicile*.

Telles sont, sur les bords de la mer Tyrrhénienne, les possessions des *Leucani*. Ces peuples ne s'étendirent point d'abord jusqu'aux rivages de l'autre mer *, où les Grecs dominoient: je parle des Grecs établis autour du golfe de Tarente <1>; et, avant l'arrivée de ceux-ci, il n'existoit pas même encore de *Leucani*: les *Chônes* et les *Œnotri* occupoient le pays <2>. Ce furent les

<1> *Telles sont, &c.* Nous croyons avoir rendu fidèlement le texte. Il porte : Κατὰ μὲν δὴ τὴν Τυῤῥηνικὴν παραλίαν, ταῦτα ἐστὶ τὰ τῶν Λευκανῶν χωρία, Ἃ [cod. Bemb. et Cluvier [1], ΟΊ] τῆς δευτέρας [nous lisons avec Cluvier, et sur l'autorité de quelques manuscrits, δ' ἑτέρας] οὐχ ἥπτοντο θαλάττης πρότερον, ἀλλ' οἱ Ἕλληνες ἐπεκράτουν, οἱ τὸν Ταραντῖνον ἔχοντες κόλπον. Nous croyons que, par les mots, τῆς δ' ἑτέρας....... θαλάττης, il faut entendre la mer dite Ausonienne *ou* de Sicile. Strabon va bientôt énoncer [2] qu'il fut un temps où les *Leucani* possédèrent une partie des côtes de cette mer, c'est-à-dire tout ce qui se trouvoit entre *Thurii* et *Metapontium*.

<2> *Et, avant l'arrivée de ceux-ci, &c.* Le texte porte : Πρὶν δὲ τοὺς Ἕλληνας ἐλθεῖν, οὐδ' ἦσαν πω Λευκανοί· Χῶνες δὲ καὶ Οἰνωτροὶ τοὺς τόπους ἐνέμοντο.

Strabon semble ici distinguer, 1.° les *Chônes* des *Œnotri*; 2.° les *Œnotri* des Grecs. Suivant Cluvier [3], c'étoit une double erreur: « non-seulement (dit-il) Aristote [4], mais » Antiochus, selon le propre témoignage de » Strabon [5], affirmoit positivement que les » *Chônes* et les *Œnotri* étoient une seule et » même nation; et Denys d'Halicarnasse [6] » ne permet pas de douter que les *Œnotri* ne » fussent d'origine Grecque. »

Mazochi justifie Strabon. Il observe d'abord

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 14, pag. 1251, lin. 52. = [2] *Voyez* ci-dessous, pag. 291. = [3] *Cluver. ibid.* cap. 16, pag. 1323, lin. 39. = [4] *Aristot. Politic.* lib. VII, cap. 10, tom. II, pag. 436 E. = [5] *Voyez* ci-dessous, pag. 300 et 301. = [6] *Dionys. Halicarn. Antiq. Roman.* lib. I, §. 11, edit. Reisk. tom. I, pag. 29.

Samnitæ qui, étant devenus fort puissans, et ayant chassé les *Chônes* avec les *Œnotri*, placèrent, dans ce canton, des colonies de *Leucani* ‹1›. Les Grecs, pour lors, étoient déjà maîtres du rivage des deux mers jusqu'au détroit ‹2›. Il s'établit donc une longue lutte entre eux et les barbares ‹3›, qu'ils parvinrent à expulser même de plusieurs cantons méditerranés. Ces colonies Grecques, dont quelques-unes datent du temps de la guerre de Troie, s'accrurent au point que cette portion de l'Italie, comme la Sicile, fut appelée la Grande-Grèce ‹4›. Mais successivement tous, et Grecs et barbares, eurent beaucoup à souffrir, d'abord des tyrans de la Sicile; puis des Carthaginois, quand ceux-ci disputèrent aux Romains l'empire tant de l'île que de l'Italie ‹5›. PAGE 253.

que ceci se rapporte à ce que le géographe vient de dire précédemment; savoir, qu'anciennement les *Leucani* ne s'étendoient pas jusqu'à la mer de Sicile, et que la partie voisine du golfe de Tarente étoit occupée par les Grecs. Ensuite, quant à la distinction des *Chônes* et des *Œnotri* : « Encore (nous dit Mazochi) » que les *Chônes* eussent été » seulement une portion des *Œnotri*, il n'y » auroit point de véritable faute à les avoir » nommés séparément. » Enfin Mazochi révoque en doute que les *Œnotri* fussent en effet Grecs d'origine [1].

‹1› *Placèrent, dans ce canton, des colonies de LEUCANI.* Le grec dit peut-être plus : *Λευκανοὺς δ' εἰς τὴν μερίδα ταύτην* ἈΠ*οικισάντων*. Le verbe composé, ἈΠ*οικισάντων*, semble rappeler ce qui a été énoncé quelques lignes plus haut, et faire entendre que les *Samnitæ*, en plaçant là des *Leucani*, n'y établissoient que des colonies *DE [ἀπὸ] leur propre race.*

‹2› *Des deux mers &c.* C'est-à-dire, de la mer Tyrrhénienne, depuis *Laos*; et de toute la mer dite Ausonienne *ou* de Sicile.

‹3› *Il s'établit donc une longue lutte entre eux et les barbares, &c.* A partir de cette phrase, le texte, dans tout le passage qui va suivre, jusqu'aux mots *sont eux-mêmes devenus Romains*, est presque évidemment corrompu et mutilé. Notre version exprime le sens qui résulte des corrections proposées par Cluvier [2], et adoptées presque en entier par M. Siebenkees.

‹4› *Cette portion de l'Italie, comme la Sicile, fut appelée la Grande-Grèce.* Il nous paroît certain que Strabon a bien prétendu comprendre la Sicile sous la dénomination de Grande-Grèce : *Ὥστε τὴν μεγάλην Ἑλλάδα ταύτην* (sc. *τῆς Ιταλίας μερίδα*) *ἔλεγον* ΚΑῚ ΤῊΝ ΣΙΚΕΛΊΑΝ. Mais cette assertion de la part de notre auteur est sujette à de grandes difficultés, sur lesquelles on peut consulter plusieurs philologues modernes, principalement Cluvier et Mazochi [3].

‹5› L'histoire [4] fait mention de tyrans établis en Sicile dès l'année 614 avant l'ère Chrétienne; mais elle ne nous les montre immiscés dans les affaires de la Grande-Grèce

[1] *Mazoch. Prodr. ad Heracl. pseph.* diatr. 2, cap. 3, sect. 6, §. 3, n.° 1 et 2, not. 27, pag. 86. = [2] *Cluver. Ital. ant.* lib. 4, cap. 16, pag. 1321, lin. 42. = [3] *Cluver.* loc. cit. — It. *Mazoch. loc. cit.* diatr. 1, cap. 3, pag. 17, 18 et seq. = [4] *Euseb. Chron.* lib. poster. n.° 1403, pag. 123; et *Jos. Scal. ad loc.* pag. 85, col. 1.

PAGE 253. Ces révolutions ont abouti à ce qu'aujourd'hui tout le pays, sauf Tarente, *Rhegium* et *Neapolis*, est absolument étranger *

* Littéralement, *est devenu barbare*, ἐκβαρβαρῶσθαι.

que vers l'année 480 avant la même ère. A partir de cette époque, nous voyons successivement que, I.° Hiéron l'ancien, dont le règne date de l'année 476 à l'année 466 avant l'ère Chrétienne, après s'être mêlé des querelles qui divisoient les Crotôniates et les Sybarites [1], eut avec d'autres peuples Grecs de l'Italie des démêlés sur lesquels l'histoire nous donne peu de détails [2]. II.° Denys l'ancien, qui domina dans Syracuse de l'année 405 à l'année 368 avant l'ère Chrétienne, ayant commencé, vers l'année 393 avant la même ère [3], à faire aux habitans de *Rhegium* une guerre sanglante, dévasta plusieurs cantons appartenant à des Grecs de l'Italie : ce fut ainsi qu'en l'année 390 ou 389, après avoir assiégé et forcé les villes d'*Hippônium* et de *Caulonia*, dont il transporta un grand nombre de citoyens à Syracuse [4], il désola le territoire des Crotôniates, et finit par contraindre, en l'année 387, les Rhégiens de se rendre à discrétion [5]. III.° Son fils, Denys le jeune, qui lui avoit succédé en l'année 368 avant l'ère Chrétienne, forcé vers l'année 357 de se retirer chez les Locriens [6], récompensa leur généreuse hospitalité par les traitemens les plus tyranniques. IV.° Agathocle, maître de Syracuse depuis l'année 318 jusqu'à l'année 294 avant l'ère Chrétienne [7], non-seulement influa beaucoup sur le sort des colonies Grecques de l'Italie méridionale, mais fut également à craindre pour les *Leucani* et les *Bretii*. Devenu possesseur d'*Hippônium*, il y fit construire un arsenal maritime [8], dont les ruines se voient encore à Bivona, dans la Calabre ultérieure, proche de Monteleone. Ses entreprises engagèrent plus d'une fois les barbares à se liguer avec les Grecs contre lui. Souvent il inquiéta les Tarentins [9]. En certaines circonstances, on le vit s'allier avec les *Bretii*, puis se brouiller avec eux, et, malgré les plus grands efforts, perdre tout ce qu'il leur avoit enlevé [10]. Peu auparavant, parvenu à se rendre maître de Crotône, il avoit conclu avec les *Iapyges* et les *Peucetii* un traité d'alliance maritime, destructif de la puissance des Grecs d'Italie [11]. Le mal qu'il fit à ceux-ci, ne cessa que par sa mort.

Quant aux Carthaginois, nous voyons [12] que, même antérieurement à l'année 509 avant l'ère Chrétienne, ils connoissoient les côtes de l'Italie, et y avoient commis des hostilités. En l'année 480, ils s'accordoient avec le roi de Perse [13] pour chasser, s'il leur eût été possible, tous les Grecs de l'Italie et de la Sicile. Sous le règne de Denys l'ancien, et particulièrement vers l'année 380, ils parurent [14] portés à favoriser les Grecs. Mais, quand une fois Pyrrhus eut échoué dans ses entreprises sur l'Italie, vers l'année 281, les Carthaginois, qui, pour lors, n'étoient pas encore ennemis irréconciliables des Romains, aidèrent ceux-ci à maltraiter les Tarentins, couvrirent la mer Ionienne de leurs navires, et interceptèrent tout le commerce de la Grande-Grèce. En l'année 247, croisant des deux côtés du détroit de Messine, ils désoloient le territoire des Locriens, des *Bretii* et des Cymæens [15]. En

[1] Conf. *Ælian. Hist. var.* lib. IV, cap. 15. — *Schol. Pindar.* in Olympic. 2, vers. 29, edit. Heyn. tom. II, pag. 217. = [2] *Polyæn. Stratag.* lib. I, cap. 29, §. 2, pag. 58. = [3] *Diodor. Sic.* lib. XIV, §. 90, edit. Wessel. tom. I, pag. 712. = [4] *Id. ibid.* §. 106, pag. 723. = [5] *Id. ibid.* §. 3, pag. 725. = [6] *Idem*, lib. XVI, §. 17, eâd. edit. tom. II, pag. 94. = [7] *Diod. Sic.* lib. XIX, §. 5, *ibid.* pag. 321. = [8] *Voyez* ci-dessous, pag. 305. = [9] *Diod. Sic.* lib. cit. §. 71, pag. 373. = [10] *Id. Excerpt.* ex lib. XXI, §. 8, pag. 491. = [11] *Id. ibid.* §. 4, pag. 490. = [12] *Polyb.* lib. III, §. 22, edit. Schweigh. tom. I, pag. 433. = [13] *Diod. Sic.* lib. XI, §. 1, edit. Wessel. tom. I, pag. 403. = [14] *Idem*, lib. XV, §. 24, tom. II, pag. 20. = [15] *Polyb.* lib. I, §. 56, edit. Schweig. tom. I, pag. 141.

aux Grecs <1>, et appartient, partie aux *Leucani* et aux *Bretii*, partie aux Campaniens, ou, plus réellement, aux Romains, puisque ces différens peuples sont eux-mêmes devenus Romains. Toutefois <2>, dans une géographie universelle, il convient de faire connoître, non-seulement l'état actuel des pays, mais quelquefois aussi leur état ancien, sur-tout à l'égard des plus fameux. PAGE 253.

Leucani méditerranés.

Revenons aux *Leucani*. Nous avons parlé de ceux qui occupent les bords de la mer Tyrrhénienne : les *Leucani* de l'intérieur des terres sont ceux qui habitent au-dessus du golfe de Tarente <3>.

218, passant des îles de Lipari sur les côtes de l'Italie, ils descendoient près d'*Hippônium*, possédé alors par les *Bretii*, saccageoient les campagnes d'alentour, et répandoient par-tout l'effroi [1]. Durant la seconde guerre punique (de l'année 218 à l'année 203), ils occupèrent Locres, Crotône, *Lacinium*, et bien d'autres lieux de la Grande-Grèce; ils maltraitèrent également les Grecs, les *Samnitæ*, les *Leucani*, les *Bretii*. Et, lorsqu'Annibal eut été contraint de quitter l'Italie, tout le pays appelé jadis la Grande-Grèce se trouva réduit à un état déplorable : Tarente avoit perdu ses richesses avec ses habitans; et le petit nombre de citoyens qu'elle renfermoit encore, enchaînés par les Romains, attendoient avec anxiété la décision de leur sort, débattu dans le sénat de Rome : *Metapontium*, ainsi qu'*Heraclæa*, ne craignoient pas moins que Tarente la vengeance du vainqueur : *Thurii* avoit été dépeuplé: Crotône, maîtrisée par les *Bretii*, ne conservoit pas même l'ombre de son antique splendeur; et le destin des *Bretii* qui la dominoient, n'étoit pas plus heureux : *Caulonia* restoit déserte; et Strabon, ailleurs, nous dira [2] que, depuis cette époque, elle demeura presque inhabitée: enfin *Locri*, victime tour-à-tour de la fureur des Carthaginois et des Romains, n'avoit plus de son ancienne grandeur qu'un vain renom. C'est de cette époque que date l'entière décadence de la Grande-Grèce, et que son nom disparoît dans l'histoire.

<1> *Est absolument étranger aux Grecs, &c.* Littéralement, *est devenu barbare*, ἐκβαρβαρῶσθαι. Nous pensons comme Mazochi [3]: par le terme ἐκβαρβαρῶσθαι, vraisemblablement Strabon a voulu exprimer qu'au temps où il écrivoit, de toutes les cités fondées en Italie par des Grecs, Tarente, *Rhegium* et Naples étoient les seules qui, bien que devenues cités Romaines [4], eussent conservé la langue, les lois et les usages de leurs métropoles; et que toutes les autres, depuis leur incorporation civile dans la république Romaine, ayant abandonné totalement leurs institutions primitives, étoient devenues *étrangères-à-la-Grèce* : car tel est l'unique sens que les Grecs attachoient à la dénomination de *BARBARES* [5].

<2> Malgré l'accord de nos manuscrits et des imprimés, nous lisons ὅμως δὲ (ou, comme Casaubon le vouloit, δὴ), au lieu d'ὅμως δεῖ.

<3> *Les LEUCANI de l'intérieur &c.* Nous

[1] *Tit. Liv.* lib. XXI, §. 51. = [2] *Voyez* ci-dessous, pag. 261 du texte Grec. = [3] *Mazoch. Prodrom. ad Heracl. pseph.* diatr. 2, cap. 7, sect. 2, pag. 114, not. 84. = [4] *Id.* part. 3, *Comment. in compl. Neapol.* pag. 492, not. 175. = [5] *Guil. Leon. Mahne, diatr. de Aristoxeno*, cap. 3, §. 38, pag. 116, ex *Athen. Deipnos.* lib. XIV, pag. 632 A.

PAGE 253. Mais, en tout, les *Leucani*, comme les *Bretii*, comme les *Samnitæ* eux-mêmes, de qui descendent et les uns et les autres, ont été tellement maltraités par les Romains, qu'il est difficile de déterminer les bornes des habitations respectives de ces trois peuples. Chacun d'eux ne forme plus séparément un corps de nation. La différence ‹1› de leurs langues, leur façon propre de s'armer et de se vêtir, ainsi que leurs autres usages, ne subsistent plus. D'ailleurs, aucune de leurs habitations, considérées séparément et en particulier, n'a la moindre célébrité. Ce sera donc d'une manière * générale que nous rapporterons ce que nous avons recueilli concernant ces *Leucani* méditerranés, sans trop chercher à les distinguer ‹2› des *Samnitæ* leurs voisins.

** Ceci est un peu paraphrasé.*

Petelia est regardée comme la métropole des *Leucani;* et même encore aujourd'hui elle est assez peuplée. Elle dut sa fondation à Philoctète ‹3›, forcé, par des dissensions civiles,

lisons, comme nos manuscrits 1393 et 1394 le portent distinctement, *οἱ δὲ τὴν μεσόγαιαν ἔχοντες, εἰσὶν οἱ ὑπεροικοῦντες τοῦ Ταραντίνου κόλπου.*

‹1› Nos manuscrits 1393 et 1394 confirment pleinement la leçon de l'ancien interprète Latin, *τά τε ἔθη*, adoptée d'ailleurs par Casaubon, par Cluvier [1], par M. Siebenkees.

‹2› *Sans trop chercher à les distinguer &c.* Le texte porte, *οὐδὲν* [1394, *οὐδὲ*] *παρὰ τοῦτο ποιούμενοι*, *κ. τ. λ.* expression singulière, dont ni l'ancien interprète Latin ni le traducteur Italien n'avoient point saisi le sens, mais que Xylander a mieux comprise. La manière dont nous l'interprétons avec lui, comme avec MM. de Bréquigny et Siebenkees, est justifiée par un autre passage de notre auteur [2].

‹3› *PETELIA &c.* L'on s'accorde assez généralement à croire que l'ancienne *Petelia*, fondée, suivant la tradition, par Philoctète, dut être située, soit dans l'emplacement où se trouve aujourd'hui Policastro, soit dans celui de Belcastro, soit plutôt dans celui de Strongoli [3]. Mais tous ces lieux se trouvent dans un canton qui, selon le propre témoignage de Strabon, appartenoit aux *Bretii* [4] et non pas aux *Leucani* : comment notre auteur a-t-il pu y placer la métropole de ces derniers! D'après cette considération, Cellarius [5] soupçonnoit qu'ici le mot Λευκανῶν pouvoit être une leçon corrompue; et M. de Bréquigny étoit tenté d'y substituer Βρετίων ou Σαυνιτῶν. Suivant un auteur moderne [6], Strabon

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 14, pag. 1252, lin. 10. = [2] *Voyez* liv. XIV, pag. 673 du texte Grec. = [3] Conf. *Gabr. Barr. De ant. et sit. Calabr.* lib. IV, cap. 22, pag. 345. — *Gir. Marafioti, Chron. et ant. di Calabr.* lib. III, cap. 19, fol. 205 r.° — *Id. ibid.* cap. 22, fol. 212 v.° — *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 14, pag. 1257, lin. 28; et cap. 15, pag. 1315, lin. 45. — *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 285, 286, 307. — *D'Anville, Géogr. anc.* tom. I, pag. 216. — *De Brosses, Seconde guerre servile &c.* Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, vol. XXXVII, *Mém.* pag. 75 et 76, not. *f*, et pag. 79, not. *h*. — *Franc. Grimaldi, Annal. del regn. di Napoli*, tom. IV, pag. 366. = [4] *Tit. Liv.* lib. XXII, §. 36, et lib. XXIII, §. 15 et 21. = [5] *Cellar. Geogr. ant.* lib. II, cap. 9, sect. 4, n.° 664, tom. I, pag. 742, 743. = [6] *Gius. Antonini, Della Lucania*, part. 1, disc. 6, pag. 75 et seq.

de quitter *Melibœa* *. Sa position est forte : aussi jadis, pour se défendre contre les Pételiens, les *Samnitæ* avoient-ils construit des forts à l'entour ‹1›. PAGE 254.

* Dans l'ancienne Thessalie, *Voyez* au livre IX, *pag. 443*.

Dans ces mêmes lieux se trouve l'ancienne *Crimisa* *, autre fondation de Philoctète. Apollodore, dans ses commentaires sur les vaisseaux [des Grecs], rapporte, au sujet de Philoctète, que, selon certains auteurs, ce prince, ayant débarqué dans le territoire de Crotône, s'y établit, tant sur le cap *Crimisa* ‹2›

* Ciro.

pourroit être tombé dans une erreur assez grave, et avoir confondu l'ancienne *Petelia*, fondée par Philoctète, avec une autre cité de même nom, qui fut en effet la métropole des *Leucani*, mais qui étoit située entre *Posidônia* [Pesti] et *Velia* [Castel-a-Mare-di-Brucca], près du cap *Posidium* [Capo della Licosa], sur la montagne dite aujourd'hui Monte della Stella. C'est, ajoute-t-il, dans des lieux voisins de Monte della Stella, comme à Casalicchio, à Cilento, que l'on a trouvé des inscriptions faisant mention de la cité des *Petelii*, autrement dits *Petelini*, ou *Petilini* : et les monts *Petelini*, dont Plutarque[1] nous parle en décrivant la marche de Spartacus après sa défaite, arrivée près de *Posidônia* [Pesti], ne sauroient avoir été autres que les montagnes appelées maintenant Lauriana, Vatolla, Perdifumo, &c.

‹1› *Sa position est forte, &c.* Nous avons suivi le sens dans lequel les interprètes de Strabon ont pris ce passage, ἘΡΥΜΝῊ δ' ἐστιν, ὭΣΤΕ καὶ Σαυνῖται ποτὲ [1394, Σαυνῖταί ποτε] φρουρίοις ἐπετείχισαν αὐτήν. Tous ont pensé qu'ici le verbe composé ἘΠετείχισαν, signifioit en latin, *CONTRA-muniverunt.*

M. de Bréquigny proposoit de lire ὍΤΕ, au lieu d'Ὥστε; et il pensoit qu'alors on pourroit rendre ainsi le passage : *C'est une ville forte, les SAMNITÆ l'ayant autrefois enceinte de tours.* « Une seule chose (ajoutoit M. de Bréquigny) » s'oppose à cette correction; » c'est que Strabon donne cette place aux » *Leucani;* et par conséquent ce ne sont pas » les *Samnitæ* qui devroient l'avoir fortifiée. » Mais peut-être ici, par les *Samnitæ*, Stra- » bon n'entendoit-il que les *Leucani*, dont » lui-même, un peu plus bas[2], rapporte l'o- » rigine aux *Samnitæ.* » Nous sommes tentés de croire qu'il faudroit plutôt lire ΟὙΚ ἘΡΥΜΝῊ δ' ἐστὶν, ὭΣΤΕ δὲ Σαυνῖται, κ. τ. λ.: *Sa position n'est point forte; aussi les SAMNITÆ, jadis &c.*; ou bien, ἘΡΥΜΝῊ δ' ἐστὶν, ὍΤΙ καὶ Σαυνῖται, κ. τ. λ. : *Elle est forte, parce que jadis les SAMNITÆ eux-mêmes,* On ne sauroit douter que, vers l'année 326 avant l'ère Chrétienne, les *Leucani*, entraînés par un parti contraire aux Romains, n'aient fait avec les *Samnitæ* un traité, à la suite duquel ceux-ci furent reçus dans les principales villes de la Leucanie, et s'y fortifièrent, sous prétexte de les défendre contre l'ennemi commun[3] : le fait dont ici Strabon vouloit parler, ne pourroit-il pas se rapporter à cette époque !

‹2› *S'y établit, tant sur le cap CRIMISA &c.* Le texte porte, Κρίμισαν ἄκραν ΟἸΚῆΣΑΙ. Suivant MM. de Bréquigny, Heyne[4] et Siebenkees, il faudroit lire ici ΟἸΚΊΣΑΙ. M. de Bréquigny pensoit que, de plus, le

[1] *Plutarch. in Crasso*, §. 2, edit. Reisk. tom. III, pag. 433 et seq. = [2] *Voyez* ci-dessous, pag. 297. = [3] Conf. *Tit. Liv.* lib. VIII, §. 27. — *Gius. Antonini, Della Lucania*, part. I, disc. 8, pag. 119. — *Franc. Grimaldi, Annal. del regn. di Nap.* tom. III, pag. 142 et seq. = [4] *Heyn. Apollod. Athen. Bibl.* edit. 1803, tom. I, pag. 421, 422.

Page 254. qu'au-dessus de ce cap, à *Chôné,* ville de laquelle les peuples de ce canton avoient pris le nom de *Chônes* ⟨1⟩; et que de là il détacha un certain nombre de colons, qui, s'étant rendus en Sicile, dans les environs d'*Éryx* *, avec le Troyen Ægestus, élevèrent les murs d'*Ægesta* ⟨2⟩.

* Trapani del Monte.

mot ἄκραν signifioit, non le *cap,* mais la *forteresse.* Nous croyons, avec l'ancien interprète Latin, le traducteur Italien et Cluvier [1], qu'ἄκραν doit être rendu par *cap* ou *promontoire.* Strabon a voulu parler du cap dit aujourd'hui Capo d'Alica [2].

Il est vrai que, suivant les plus habiles philologues modernes [3], l'ancienne *Crimisa,* fondée par Philoctète, doit avoir été bâtie dans l'emplacement qu'occupe aujourd'hui Ciro. Mais n'y eût-il aucun doute à cet égard, Ciro est si voisine de la pointe de Capo d'Alica, que Strabon a pu donner l'établissement de Philoctète en ce lieu, comme formé sur le cap même.

⟨1⟩ *Qu'au-dessus de ce cap, à* Chôné, *&c.* Malgré l'accord de nos manuscrits et des imprimés, nous lisons avec Casaubon, suivi par MM. d'Anville, de Bréquigny et Siebenkees, Χώνην, au lieu de Χῶνιν.

La position du lieu dont Apollodore, cité ici par Strabon, pouvoit avoir voulu parler, reste indéterminée.

Le célèbre auteur du commentaire sur les tables d'*Heraclæa,* veut [4] qu'il y ait eu deux villes de *Chôné.* Selon lui, l'une de ces villes, c'est-à-dire celle dont il s'agit, devoit se trouver dans le voisinage de *Crimisa;* et, sur ce point, M. d'Anville [5] paroît avoir été du même sentiment : l'autre, située à l'embouchure du *Siris* [le Sinno], après avoir porté successivement les noms de *Chôné,* de *Siris,* de *Polyæum,* et perdu ses habitans, lorsque les Tarentins les transplantèrent non loin de là dans *Heraclæa,* avoit fini par être confondue avec cette nouvelle colonie, dont elle étoit devenue simplement l'arsenal maritime.

Mais il y a peut-être une chose à observer. Du texte d'Apollodore cité par Strabon, il ne résulte pas nécessairement qu'Apollodore regardât comme très-voisine du cap *Crimisa,* l'ancienne *Chôné,* de qui les *Chônes* [peuple de race Œnotrienne] avoient pris leur dénomination, et où, suivant la tradition, Philoctète avoit formé un établissement, comme il en avoit formé un à la pointe de *Crimisa.* Apollodore paroît avoir dit uniquement, que cette ville de *Chôné* étoit *au-dessus de la pointe de* Crimisa, ΥΠΕ'Ρ αὐτῆς [sc. τῆς Κριμίσης ἄκρας]. Or l'écrivain pourroit s'être exprimé de la sorte, même à l'égard d'un lieu situé à l'embouchure du *Siris* [le Sinno]; bien qu'en remontant vers le nord, depuis la pointe de *Crimisa* [Capo d'Alica] jusqu'aux bouches du *Siris,* et en rangeant la côte, l'on doive compter [6] environ 85 milles, ou 680 stades. Pour maintenir l'existence de deux *Chôné* qu'il veut établir, Mazochi est contraint de supposer que les *Chônes* auront jadis occupé tout cet espace; et cependant lui-même, ailleurs, cherche à restreindre la *Chônie* aux cantons arrosés par le *Siris.*

⟨2⟩ *Ægesta.* « Les anciens la nomment aussi *Egesta, Acesta,* et, plus communément,

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 15, pag. 1313, lin. 14. = [2] *Gabr. Barr. De antiq. et situ Calabriæ,* lib. IV, cap. 23, pag. 351; et *Sertor. quattrim. ad loc.* not. *c.* — *Girol. Marafioti, Chron. et ant. di Calabr.* lib. III, cap. 18, f.° 201 v.° = [3] *Gius. Antonini, Della Lucania,* part. I, disc. 4, pag. 29. — *Id. ibid.* disc. 5, pag. 37, not. 2. = [4] *Mazoch. Prodr. ad Heracl. pseph.* diatr. 1, *de Magn. Græc.* cap. 5, sect. 3, n.° 12, not. 44, pag. 32. — *Id. ibid.* diatr. 2, *de Heracl. &c.* pag. 64 et seq. — *Id. Collectan. 9,* pag. 535, col. 1. = [5] Voyez *Tabul. Ital. ant. 1764.* = [6] *Voyez* la carte de Rizzi Zannoni.

Dans

Dans le sein des terres sont aussi *Grumentum*, *Vertinæ*, *Calasarna* <1>, et d'autres petites habitations que l'on rencontre en PAGE 254.

Segesta. On rapporte la fondation de cette ville à Ænée même [1]. On en voit aujourd'hui les ruines à Barbara, dans la vallée de Mazzara [2]. » *N. de* M. de Bréquigny.

Voyez ci-dessous, *pag. 272* du texte Grec.

<1> *GRUMENTUM, &c.* Nous eussions peut-être dû dire *Pumentum*; car tous nos manuscrits portent et les premiers interprètes ont lu Πούμεντον, non Γρούμεντον. Mais *Pumentum* seroit un lieu dont Strabon seul auroit parlé [3]; et l'on ignore sur quelle autorité certains chorographes [4] peuvent l'avoir placé dans la position de Gerenza, en un canton [5] qui appartînt toujours aux *Bretii* [6], quand Strabon ici ne s'occupe que de lieux possédés par les *Leucani*. La leçon Γρούμεντον, introduite par Xylander, et successivement adoptée par Casaubon, par M. de Bréquigny, par M. Siebenkees, nous donne un lieu mentionné dans l'histoire [7], mais dont la situation n'est peut-être pas encore déterminément reconnue [8]. Suivant une opinion probable, *Grumentum* auroit été situé, soit dans la position de Saponara, au confluent de l'Acri [l'ancien *Aciris*] ; soit à un mille et demi plus loin [9]. L'emplacement d'Agromento [10], voisin de l'embouchure de l'Acri [11], s'accorde moins bien avec l'Itinéraire d'Antonin [12].

Vertinæ, Οὐερτῖναι, est pareillement un lieu presque inconnu. Ceux qui, le cherchant à 6 milles de Gerenza, et à 4 milles d'Umbriatico, prétendent qu'il est représenté par Vergine, autrement dit Verzine ou Verzino [13], nous mènent encore mal-à-propos dans le pays des *Bretii*. Dire [14] que ce devoit être la ville des *Ursentini*, comptés par Pline [15] au nombre des *Leucani* méditerranés, c'est une conjecture qui, fût-elle fondée, ne fixe point nos idées. Cluvier [16] prétendoit que, si le nom Οὐερτῖναι, *Vertinæ*, n'étoit pas une leçon corrompue [17], la situation de ce lieu devoit répondre à celle de Vietre, placée sur le Bradano [l'ancien *Bradanus*], entre Venosa [*Venusia*] et Oppido [*Opinum*] ; mais Holsténius [18] affirme que, dans tout ce canton, il n'existe aucune ville, aucun bourg du nom de Vietre.

Calasarna étoit, dit-on [19], située vers l'endroit où se voit aujourd'hui Campana, quelques milles au-dessus de Cariati; et, en effet, c'est proche de ce lieu qu'est la montagne appelée encore à présent Monte Calaserna [20]. Mais c'est derechef nous conduire dans le pays des *Bretii*. Selon Cluvier [21], le texte de Strabon est altéré : il faut lire ici *Acalandra* [Salandra], ville près de laquelle couloit un fleuve de ce même nom, et dont Strabon parlera dans la suite [22].

[1] Conf. *Cicer. in Verr.* act. 4, §. 33. — It. *Fest.* v. *Segesta.* = [2] Conf. *Fazell.* dec. 1, lib. I, pag. 69, col. 1. — *La Martinière* et *Baudr.* v. *Ægesta.* = [3] *Ortel. Thes. Geogr.* v. *Pument.* = [4] Conf. *Barr.* lib. IV, cap. 23, pag. 350. — *Maraf.* lib. III, cap. 18, f.° 203 v.° — *Sert. Quattr. ad Barr.* loc. cit. — *Emil. Giannuzzi*, *Raccolt. d'op.* tom. XVIII, pag. 334 et 364. = [5] *Voyez* la carte de Rizzi Zannoni. = [6] *Voyez* ci-dessous, pag. 301. = [7] *Plin. Hist. nat.* lib. XIV, §. 8, n.° 6, tom. I, pag. 717, lin. 8 et 9. = [8] Conf. *Maraf.* lib. IV, cap. 25, f.° 283 v.° — *Cluver.* lib. IV, cap. 14, pag. 1279, lin. 32. — *Holsten. Adn. in Ital. ant.* pag. 288, 289. — *D'Anville*, *Géogr. anc.* tom. III, pag. 71. = [9] *Jac. Castel. Raccolt. d'op.* tom. XII, pag. 523 et 524. = [10] *Holsten. Adn. in Ortel.* pag. 89. = [11] *Voyez* la carte de Rizzi Zannoni. = [12] *Itiner. Anton.* pag. 104. = [13] Conf. *Barr. loc. cit.* pag. 351. — *Maraf. loc. cit.* f.° 203 r.° et v.° — *Voy.* la carte de Rizzi Zannoni. = [14] *Casaub. ad Strab.* = [15] *Plin.* lib. III, §. 15, tom. I, pag. 166, lin. 1. = [16] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 14, pag. 1280, lin. 10. = [17] *Wessel. ad Diodor. Sic.* lib. XII, §. 23, tom. I, pag. 493, not. *ad* lin. 29. = [18] *Holsten. Adn. in Ital. ant.* pag. 290. = [19] Conf. *Gabr. Barr.* lib. IV, cap. 24, pag. 356. — *Th. Acet. ad loc.* not. 2. — *Sert. Quattr. ad loc.* not. *b*. — *Girol. Maraf.* lib. III, cap. 18, f.° 200 v.° — *Ortel. Thes. geogr.* v. *Calasarno.* = [20] *Voyez* la carte de Rizzi Zannoni. = [21] *Loc. cit.* lin. 12. = [22] *Voyez* ci-dessous, pag. 280 du texte Grec.

PAGE 254.
* Venosa.

remontant jusqu'à *Venusia* *, cité considérable, mais qui me paroît devoir, comme celles qui se trouvent ensuite sur la route de Campanie, être attribuée aux *Samnitæ*.

* χώρα.

Enfin, au-dessus de *Thurii*, est situé le canton * appelé *Taurianè* ‹1›.

Ancien gouvernement des *Leucani*.
* Vers l'année 444 avant l'ère Chrétienne.

Les *Leucani* sont de race Samnite. Ayant vaincu les Posidôniates et leurs alliés, ils s'emparèrent de leurs villes *. Ajoutons que le gouvernement des *Leucani* étoit au fond démocratique ; mais, en temps de guerre, leurs magistrats élisoient un roi ‹2› : maintenant ils sont citoyens Romains.

§. 11.
Anciennes limites des *Bretii*, selon Antiochus.
* Il faut sous-entendre *de la mer Tyrrhénienne*.

LES *Bretii* occupent le reste de la côte * jusqu'au détroit de Sicile; ce qui forme un espace de 1350 stades ‹3›. Antiochus, dans son Traité de l'Italie, dit que c'est cette partie qui fut la première appelée *ITALIA*, et dont il prétend parler; mais qu'auparavant elle se nommoit *ŒNOTRIA* ‹4›. Les bornes qu'il lui assigne

‹1› *Le canton appelé TAURIANÉ.* Voici encore un lieu dont la position n'est point facile à déterminer. Strabon, s'il n'y a pas d'erreur dans le texte Grec, place la *Taurianè* au-dessus de *Thurii*, et l'attribue aux *Leucani* méditerranés, c'est-à-dire, selon ce que lui-même a déjà dit [1], à ceux des *Leucani* qui étoient les plus voisins du golfe de Tarente. Comment Casaubon pouvoit-il penser que Strabon a voulu parler ici de *Taurianum* ou *Taurianè*, ville incontestablement située sur les bords de la mer Tyrrhénienne [2], entre l'embouchure du *Metaurus* et Scylla ! Cluvier croyoit [3] qu'au lieu de Ταυριανὴ, l'on devoit lire Θουριανὴ, et que Strabon n'a voulu désigner autre chose, sinon le territoire de *Thurii*.

Leandro Alberti parle [4] d'un canton appelé de son temps Turrana, et situé au-dessus de l'ancien *Thurii* ; mais nous ne voyons pas ce canton marqué sur la carte de Rizzi Zannoni.

‹2› L'histoire [5] fait mention d'un roi des *Leucani*, nommé Lamiscus, lequel avoit, dit-on, à l'un de ses pieds, un doigt de loup.

‹3› Depuis l'embouchure du fleuve Lao jusqu'au détroit de Sicile, on trouve, en suivant la côte, la valeur de 135 min. de l'échelle des latitudes, qui représentent juste 1350 stades olympiques, ou de 600 au degré. G.

‹4› *Antiochus, dans son Traité de l'Italie, &c.* Il paroît que le titre de cet ouvrage étoit, Ἰταλίας οἰκισμός; au moins est-ce sous ce titre qu'il est cité par Denys d'Halicarnasse ; et nous retrouvons chez cet auteur [6]

[1] *Voy.* ci-dessus, pag. 293. = [2] Conf. *Pompon. Mel.* lib. XI, cap. 4, §. 8. — *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 10, tom. I, pag. 158, lin. 8. — *Steph. Byzant.* v. Ταυριανία. = [3] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 14, pag. 1271, lin. 53. = [4] *Leandr. Alberti, Descritt. di tutta l'Ital.* edit. 1581, f.° 223 r.° lin. 5. = [5] *Heracl. Pontic.* fragm. 15, edit. Kœler. pag. 15 et 63. = [6] *Dionys. Halic. Antiq. Rom.* lib. 1, §. 12, edit. Reisk. tom. I, pag. 34, lin. 4.

sont, du côté de la mer Tyrrhénienne, le fleuve *Laos* *, qui, comme nous l'avons marqué **, sépare la Leucanie de la Bretie; et, du côté de la mer de Sicile, *Metapontium* *. Quant au territoire de Tarente, lequel touche à *Metapontium*, Antiochus le distingue de l'*ITALIA*, et l'attribue aux *Iapyges*. Il ajoute qu'à une époque encore plus reculée, les noms d'*ŒNOTRI* et d'*ITALI* désignèrent uniquement ceux qui habitoient en dedans de l'isthme le plus voisin du détroit de Sicile ⟨1⟩. L'isthme dont il parle, est de 160 stades ⟨2⟩, et sépare deux golfes; savoir, le golfe Scyllétique *, et le golfe Hippôniate, le même qu'Antiochus appelle *Napitinus* ⟨3⟩:

PAGE 254.
* Le Lao.
** *Voyez* ci-dessus, *pag. 290*.
* Torre di Mare.

PAGE 255.
* Golfo di Squillace.

le passage même qu'indique ici notre géographe : Ἀντίοχος Ξενοφάνεως τάδε ξυνέγραψε περὶ Ἰταλίας, ἐκ τῶν ἀρχαίων λόγων τὰ πιστότατα καὶ σαφέστατα. Τὴν γῆν ταύτην, ἥτις νῦν Ἰταλία καλεῖται, τὸ παλαιὸν εἶχον Οἰνωτροί.

⟨1⟩ Sur la carte de Rizzi Zannoni, cet isthme pourroit être tracé par une ligne tirée de Punta di Stallatti à Fundico del Fico; mais la mesure marquée par Strabon paroît un peu forte. *Voyez* la note suivante.

⟨2⟩ L'endroit où cet isthme est le plus étroit, a 15 minutes de largeur, ou 150 stades olympiques. G.

⟨3⟩ Ce second golfe est incontestablement celui que l'on appelle aujourd'hui Golfo di S. Eufemia. Les anciens l'ont désigné par quatre dénominations différentes :

I. S'il n'y a point d'erreur de copiste dans ce passage de Strabon [1], et s'il faut en effet conserver la leçon Ναπιτῖνον ou Ναπητῖνον, qui paroît appuyée par un témoignage du plus grand poids [2], nous voyons qu'Antiochus donnoit au golfe dont il s'agit le nom de *Napitinus* ou *Napetinus*; et ce nom, plusieurs chorographes modernes [3], même des plus habiles [4], le rapportent à une ancienne ville dite *Napetia*, située, selon eux, ou dans la position d'Amantea, ou, ce qui pourroit absolument être plus probable [5], dans celle de Pizzo [6].

II. Aristote [7] l'a nommé *Lameticus*, ou plutôt [8] *Lametinus*; c'étoit d'après le voisinage de *Lametia*, bâtie sur les bords du *Lames* ou *Lametus* [l'Amato], et représentée aujourd'hui, non, comme on l'a dit quelquefois [9], par Cetraro, mais, ainsi que l'on en convient presque généralement à cette heure [10], par S. Eufemia.

III. Strabon et Pline [11] l'ont appelé, l'un, en grec, *Hippôniatès*, et l'autre, en latin,

[1] Conf. *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 15, pag. 1290, lin. 9. — *Mazoch. Prodr. ad Heracl. pseph.* diatr. 1, cap. 9, parecbas. 1, sect. 2, pag. 58, col. 1 et 2. = [2] *Dionys. Halic. Antiq. Rom.* lib. I, §. 35, edit. Reisk. tom. I, pag. 89, lin. 2 et 3. = [3] Conf. *Gabr. Barr. De ant. et sit. Calabr.* lib. II, cap. 9, pag. 119. — *Girol. Maraf. chron. et antich. di Calabr.* lib. IV, cap. 13, f.° 251 r.° et v.° = [4] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 295, et *Annot. in Ortel.* pag. 127. = [5] *Voyez* la carte de Rizzi Zannoni. = [6] Conf. *Ortel. Thes. geogr.* — *Th. Acet. ad Gabr. Barr. op. cit.* lib. eod. cap. 11, not. 22, pag. 133. — *Sert. Quattr. ad eund. op. cit.* lib. II, cap. 9, not. *f*, pag. 133, et cap. 11, not. *h*, pag. 138. = [7] *Aristot. Politic.* lib. VII, cap. 10, tom. II, pag. 436 C. = [8] *Cluver.* loc. cit. = [9] Conf. *Gabr. Barr. op. cit.* lib. II, cap. 4, pag. 61, et cap. 5, pag. 67. — *Sert. Quattr. ad loc.* not. *d*, pag. 67. = [10] Conf. *Gabr. Barr.* lib. II, cap. 10, pag. 127. — *Girol. Maraf. op. cit.* cap. 24, f.° 221 v.° — *Sert. Quattr. ad Barr. loc. cit.* pag. 137. — *Cluver. loc. cit.* pag. 1289, lin 8 et seq. — *Is. Voss. ad Pomp. Mel.* lib. II, cap. 4, §. 8. = [11] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 10, tom. I, pag. 158, lin. 4.

PAGE 255. le circuit de la presqu'île comprise entre cet isthme et le détroit, est de 2000 stades ‹1›. Par la suite des temps, nous dit encore Antiochus, ces noms d'*ITALIA* et d'*ŒNOTRIA* s'étendirent jusqu'au territoire de *Metapontium* ‹2› et à la Siritide ‹3›; les *Chônes,*

Vibonensis; dénominations prises du voisinage de la ville connue dans l'antiquité sous les noms d'*Hippônium,* d'*Hippo,* de *Vibo,* de *Vibo-Valentia,* de *Vibona-Valentia,* ou simplement de *Valentia,* et située peut-être dans l'emplacement qu'occupe aujourd'hui Monte-Leone [1], plutôt que dans celui de Bivona, quoique cette dernière opinion paroisse avoir entraîné M. d'Anville [2].

IV. Enfin Pline [3] paroît également l'avoir compris sous la désignation plus étendue de *Sinus Terinæus,* et lui avoir fait ainsi porter le nom de l'ancienne *Terina,* dont la position peut avoir répondu à-peu-près à celle de Nocera [4], proche du rivage de la mer et des bords du Savuto [l'ancien *Ocinarus*].

‹1› Le circuit de cette presqu'île n'est, sur nos meilleures cartes, que de 1820 stades olympiques. C'est 6 lieues de moins que Strabon ne lui donne. G.

‹2› *Metapontium &c.* Certains auteurs [5] en ont cherché la position à 3 milles de l'ancien *Siris* [le Sinno].

‹3› *Et à la Siritide.* Le texte, dans l'édition de Casaubon, porte, ϗ τ Σειρηνίτιδος [la Sirénitide]; leçon que l'ancien interprète Latin et le traducteur Italien ont rendue fidèlement. Nous avons cru devoir adopter la leçon καὶ τῆς Σειρίτιδος, non pas uniquement d'après la conjecture et le motif raisonnable de Casaubon, mais sur l'autorité des meilleurs manuscrits d'Italie, ainsi que de nos manuscrits 1393 et 1394. D'ailleurs, en comparant ce passage avec celui qui se rencontre un peu plus bas [6], on croit voir évidemment qu'ici l'auteur aura voulu parler de ce canton voisin de *Metapontium* où couloit le *Siris* [le Sinno], et qui fut long-temps appelé la Siritide.

Toutefois on pourroit absolument douter de la justesse de cette correction. 1.° L'auteur ayant dit que les noms d'*Œnotria* et d'*Italia,* par la succession des temps, s'étoient étendus jusqu'au territoire de *Metapontium,* il devenoit, ce semble, superflu d'ajouter *et jusqu'à la SIRITIDE;* puisque, relativement aux pays qui, dans l'origine, avoient seuls été appelés *Italia* et *Œnotria,* la Siritide se trouvoit en-deçà de *Metapontium.* 2.° Pourquoi l'auteur, marquant l'extension progressive des noms d'*Œnotria* et d'*Italia* du côté de l'orient, n'auroit-il point aussi parlé de l'extension que ces mêmes noms prirent également du côté opposé? Or, l'on ne sauroit douter que, vers l'occident, les noms *Œnotria* et *Italia* ne se soient peu à peu communiqués à tous les pays compris entre l'isthme, dont Strabon vient de parler d'après Antiochus, et le cap des Sirénuses. Les anciens n'ont-ils donc pas reconnu, dans cette partie, des îles *Œnotrides?* Hérodote n'a-t-il point placé *Hyélé* [ou *Velia*] dans l'Œnotrie? Il seroit donc possible qu'ici la véritable leçon dût être en effet Σειρηνίτιδος [la Sirénitide]. Peut-être Antiochus, cité par Strabon, avoit-il voulu dire que, de son temps, les noms d'*Œnotria*

[1] Conf. *Leandr. Albert. Descritt. di tutt. l'Ital.* f.° 204 v.° — *Gabr. Barr. op. cit.* lib. II, cap. 12, pag. 138. — *Cluver. Ital. ant. loc. cit.* pag. 1291, lin. 35. — *Th. Acet. ad Barr. loc. cit.* — *Sertor. Quattrim.* ibid. — *Mazoch.* collectan. 2, pag. 515. = [2] *D'Anville, Geogr. anc.* tom. I, pag. 213. = [3] *Loc. cit.* lin. 5. = [4] Conf. *Gabr. Barr.* lib. II, cap. 10, pag. 124. — *Girol. Maraf.* lib. III, cap. 25, f.° 222 r.° — *Th. Acet. ad Barr. loc. cit.* not. 6, pag. 127. — *Sertor. Quattrim. ibid.* not. *a.* — *Cluver. loc. cit.* pag. 1287, lin. 39. = [5] *Gabr. Barr.* lib. V, cap. 20, pag. 413. = [6] *Voyez* ci-dessous, pag. 264 du texte Grec.

peuple de race Œnotrienne et très-bien policé, ayant occupé ces cantons qui, d'après eux, se sont appelés Chônie ‹1›. Mais, en tout cela, l'auteur ne s'explique que d'une manière générale et relative aux premiers siècles; il ne détermine rien de précis concernant les *Leucani* et les *Bretii.*

PAGE 255.

Bornes de leur pays, suivant Strabon.

Aujourd'hui l'on peut dire, d'abord, que la Leucanie, comprise entre la mer Tyrrhénienne et la mer de Sicile, s'étend, le long de la première de ces deux mers, depuis le *Silaris* jusqu'au *Laos* *, comme, le long de la seconde, depuis *Metapontium* ** jusqu'à *Thurii* ‹2›; et, dans le sein des terres, depuis le pays des *Samnitæ* jusqu'à cet isthme de 300 stades ‹3› qui sépare *Thurii* de *Cerilli* *, lieu voisin du *Laos :* ensuite, qu'au-delà ** des *Leucani,* habitent les *Bretii.* Ceux-ci occupent donc une Chersonèse, qui elle-même en comprend une autre, dont l'isthme sépare le golfe Scyllétique du golfe Hippôniate *. Ce nom de *Bretii* leur a été donné par les *Leucani,* qui appellent ainsi les déserteurs. En effet, les *Bretii,* à ce que l'on prétend, n'étoient originairement que des esclaves chargés de garder les troupeaux; enhardis par la foiblesse de leurs maîtres, ils s'affranchirent, au temps * où Dion, faisant la guerre à Denys *, apporta le trouble dans tous ces cantons. Voilà ce qui concerne en commun les *Leucani* et les *Bretii.*

* Le Selé *et* le Lao.
** Torre di Mare.

* Cirella.
** Vers le midi.

* Golfo di Squillace, *et* Golfo di S. Eufemia.

* 356 ans avant l'ère Chrétienne.
* Il s'agit de Denys le jeune.

et d'*Italia,* jadis bornés à la presqu'île dont il avoit d'abord assigné les limites, s'étendoient, d'une part, jusqu'à *Metapontium,* et, de l'autre part, jusqu'aux Sirénuses [1].

‹1› Suivant un auteur moderne [2] qui a traité *ex professo* des antiquités de la Leucanie, la *Chônia,* ou le pays occupé par les *Chônes,* doit avoir été le canton où se trouvent aujourd'hui les bourgs ou villages de Colobrano, Rocca imperiale, la Nucara, Orivolo, et qui s'étend jusqu'à Capo di Roseto, près l'embouchure du Calandro, l'ancien *Acalandros,* fleuve que, selon cet auteur, il faut bien distinguer de l'*Acalandrus* de Pline [3], représenté aujourd'hui par la Salandrella.

‹2› *THURII.* Les ruines de cette ancienne ville, s'il peut en exister encore aujourd'hui, doivent se trouver assez proche de la mer, entre les deux petits fleuves nommés, l'un Crati, l'autre Cochile.

‹3› Cette mesure, sur nos cartes, est de 330 stades olympiques. G.

[1] *Mazoch. Prodr. ad Heracl. pseph.* diatr. 1, cap. 9, parecbas. 1, §. 2, pag. 57, col. 2, et pag. 58, col. 1. = [2] *Gius. Antonini, Della Lucania,* part. 1, discors. 4, pag. 28, not. 1, et discors. 5, pag. 73. = [3] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 15, tom. I, pag. 165, lin. 15.

PAGE 255.
Possessions des *Bretii* sur les côtes de la mer Tyrrhénienne.

<1> Mais quant aux *Bretii* en particulier, leur première ville, à partir du *Laos*, est *Temèse* <2>, appelée aujourd'hui *Tempsa*, et fondée originairement par les *Ausones*, puis rebâtie par des Ætoliens qui avoient pour chef Thoas <3>. Les *Bretii* en chassèrent les Grecs <4>; mais [à leur tour] ils ont été maltraités par Annibal* et par les Romains <5>. Près de cette ville, au milieu d'un bois épais d'oliviers sauvages, se voit l'Hérôon de Politès. Ce compagnon d'Ulysse ayant été tué en trahison par les barbares, son Génie* fit tellement ressentir sa colère aux habitans du lieu, que, d'après le conseil d'un oracle, ils se soumirent à lui payer tribut, et que, chez eux, ce devint un proverbe de dire : « Gare le héros de *Temèse;* » tant il les avoit tourmentés <6>. Suivant la tradition

* De 216 à 202 ans avant l'ère Chrétienne.

* Ou *ses mânes*.

<1> Au lieu d'ΑΠΟ' ΓΑ'Ρ, nous lisons, comme notre manuscrit 1394 le porte distinctement, ἀπὸ ΔΕ'. Cette leçon forme une espèce de liaison qui du moins, en supposant une ellipse, rattache la phrase à tout ce qui précède.

<2> *Est* TEMÈSE. Cluvier [1] a cru pouvoir en chercher les ruines vers Torre Loppa, à 10 milles au sud d'Amantéa. Mais les chorographes de la Calabre, par une opinion plus probable, avoient au contraire placé *Temèse* plus de 30 milles au nord d'Amantéa, les uns [2] à Malvito même, les autres [3] dans le voisinage de cette ville moderne et proche de la mer. Suivant un voyageur moderne [4], le canton qu'il appelle Campo-Temèse, situé à environ 30 milles au nord de Malvito, et borné par la rive gauche du Lao [l'ancien *Laos*], pourroit bien avoir été du domaine de l'ancienne *Temèse*. Mais ce canton, sur la carte de Rizzi Zannoni, est nommé Campo-Tenèse; et, indépendamment de la différence du nom, il est difficile de croire que le territoire de *Temèse*, donné par les anciens pour une ville maritime, s'étendît à ce point dans l'intérieur des terres. Ce que Pline [5] dit des vins de *Temèse* [ou *Tempsa*] ne suffit pas pour décider la question.

<3> On ignore en quel temps les Ætoliens purent enlever aux *Ausones* la possession de *Temèse ;* et cette particularité, que le chef des Ætoliens dont Strabon vouloit parler s'appeloit Thoas, n'aide point à fixer la date de leur arrivée en Italie [6].

<4> Autre fait dont la date reste inconnue.

<5> Les Romains y établirent une de leurs colonies, en l'année 194 avant l'ère Chrétienne [7].

<6> Tout ce passage, dans le texte Grec, est généralement regardé comme corrompu. Nos manuscrits n'offrent aucune variante ; tous portent : καὶ παροιμίαν εἶναι πρὸς αὐτοὺς, Μηδεὶς τὸν ἥρωα τὸν ἐν Τεμέσῃ λεγόντων ἐπικεῖσθαι αὐτοῖς: ce qui pourroit absolument se rendre ainsi, *qu'il y a, relativement à eux, un proverbe:* QUE PERSONNE *[n'irrite]* LE HÉROS DE

[1] *Cluv. Ital. ant.* lib. IV, cap. 15, pag. 1286, lin. 4. — Conf. *Gabr. Barr. op. cit.* lib. II, cap. 4, pag. 61. = [2] *Girol. Maraf. op. cit.* lib. II, cap. 10, f.° 104 r.° = [3] *Th. Acet.* et *Sertor. Quattrim. ad Barr.* loc. cit. = [4] *Henr. Swimburne, Voyag. dans les deux Sic.* sect. 65, tom. IV, pag. 63, ed. Fr. 1786. = [5] *Plin. Hist. nat.* lib. XIV, §. 8, tom. I, pag. 717, lin. 7. = [6] *Jac. Durandi, Dell' ant. stat. d'Ital.* part. 2, §. 9, pag. 155 et 156. = [7] *Tit. Liv.* lib. XXXIV, cap. 45, §. 4.

mythique, les Locriens - *Epizephyrii* * ayant pris *Temèse*, l'athlète Euthymus défia le Génie au combat, le vainquit, et le contraignit à remettre ce tribut <1>. C'est, à ce que l'on prétend, de cette même ville <2>, non de *Temèse* (ou*, comme on l'appelle aussi, *Tamasa*) en Cypre, qu'Homère a voulu parler dans le vers,

PAGE 255.
* *Voyez* ci-dessous, *pag. 316.*

* *Voy.* au liv. XIV, *p. 684* du texte Grec.

A *Temèse*, où je vais pour acheter du cuivre [a].

[a] Odyss. lib. I, vers. 184.

En effet, près du lieu dont nous parlons, il y eut jadis * des mines de cuivre, maintenant épuisées <3>.

* Littéralement, *on vous montre.*

Après *Temèse*, vient *Terina* *, qu'Annibal détruisit, ne pouvant la garder *, lorsqu'il s'étoit réfugié dans le pays des *Bretii.*

* Nocera. *Voy.* ci-dess. *p. 299*, note 3.
* Vers l'année 209 avant l'ère Chrétienne.

On trouve ensuite *Côsentia* <4>, métropole de ces peuples; et, un peu au-dessus, *Pandosia* <5>, place-forte près de laquelle le roi

TEMÈSE; la tradition disant qu'il les tourmentoit.

Au surplus, on peut voir dans le recueil d'Érasme [1], et dans les notes de Casaubon, les différentes manières dont les anciens expliquoient ce proverbe : et l'on est fondé à croire qu'Eustathe [2] avoit rencontré, dans quelque manuscrit de notre auteur, une leçon différente.

<1> L'athlète Euthymus de *Locri*, fils d'Astyclès, après avoir remporté le prix du pugilat, à la soixante-quatorzième olympiade, avoit été vaincu à la soixante-quinzième; et il fut derechef vainqueur aux deux olympiades suivantes [3]. Ainsi, sa célébrité date de 484 à 476 ans avant l'ère Chrétienne. L'on a cru reconnoître sur un monument Étrusque la représentation du fait que Strabon rapporte ; mais M. Heyne [4] nous paroît avoir détruit complétement cette idée.

<2> *C'est, à ce que l'on prétend, &c.* Strabon, ailleurs [5], répétera ce que l'on va lire en cet endroit. Eustathe [6] prétend que l'on connoissoit en Italie deux villes de *Temèse*; l'une située, comme Strabon le dit ici, au bord de la mer Tyrrhénienne; l'autre placée sur la mer Ionienne ou Adriatique : et cette dernière, ajoute-t-il, qui n'étoit autre que *Brentesium* [Brindes], est celle dont il étoit question dans l'Odyssée. Mais un critique moderne, déjà cité [7], veut qu'Homère ait eu en vue la *Temèse* de l'île de Cypre.

<3> A l'égard de ces mines de cuivre, on peut voir ce que dit M. Heyne [8].

<4> *CÔSENTIA, &c.* Nous lisons, comme nos manuscrits 1393 et 1394 le portent distinctement, Κωσεντία. Il s'agit de la ville nommée aujourd'hui Cosenza.

<5> La position de cette ville de *Pandosia* n'est point déterminée. Plusieurs auteurs Italiens [9] veulent qu'elle ait occupé l'emplacement de Castel-Franco, à 5 ou 6 milles de Cosenza ; d'autres [10] la placent un peu plus loin. Cluvier [11] ne marque point nettement

[1] *Erasm. Adag.* chil. 1, centur. 1, n.° 88, pag. 52. = [2] *Eustath. ad Odyss.* lib. I, vers. 184, pag. 1408, lin. 62 et seq. = [3] *Pausan. Eliac.* lib. II, cap. 6. = [4] *Heyn. Monum. Etruscæ artis &c.* Ac. Gotting. nov. comm. vol. V, pag. 41. = [5] *Voyez* liv. XII, pag. 551 du texte Grec. = [6] *Eustath.* loc. cit. = [7] *Jac. Durandi*, op. cit. = [8] *Heyn.* loc. cit. = [9] Conf. *Gabr. Barr. op. cit.* lib. II, cap. 5, pag. 70. — *Girol. Maraf. op. cit.* lib. IV, cap. 20, f.° 267 r.° — *Th. Acet. ad Barr. loc. cit.* not. 12, pag. 75. = [10] *Leand. Albert. Descritt. di tutta l'Ital.* f.° 209 v.° = [11] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 15, pag. 1318, lin. 1.

PAGE 256. des Molosses, Alexandre, trouva sa perte ‹1›. Ce prince fut trompé ‹2› par l'oracle de Dodone, qui lui ordonnoit d'éviter l'Achéron et *Pandosia ;* il crut que le prophète parloit des lieux de ce nom situés en Thesprotie : mais ce fut ici qu'il perdit la vie ‹3›. Le fort de *Pandosia* est assis sur une triple éminence, baignée en dehors par le fleuve Achéron * : et cet autre oracle ambigu,

* Le Maresanto, *ou* Arconti.

> *Pandosia,* ville à triple colline,
> D'hommes sans nombre un jour tu causeras la perte,

avoit encore induit Alexandre en erreur ; il pensa que la prédiction annonçoit la défaite de ses ennemis, et non la sienne. Du reste, *Pandosia* passe pour avoir été jadis la résidence des rois Œnotriens.

Après *Côsentia,* se trouve *Hippônium* *, ville fondée ‹4› par les

* Monte-Leone. *Voyez* ci-dessus, *pag. 299*, not. 3.

le nom du lieu moderne qu'il croyoit répondre à la *Pandosia* dont ici Strabon a voulu parler : mais, selon lui, l'expression ὑπὲρ ταύτης [*sc.* τῆς Κωσεντίας], *au-dessus de* CÔSENTIA, doit s'entendre de la position dans laquelle on la rencontroit, en s'y rendant à partir de *Temèse* [ou *Tempsa*], sur les bords de la mer, et en passant par *Terina* et *Côsentia ;* c'est-à-dire qu'elle devoit être située sur la ligne qui formoit l'isthme entre le golfe Hippôniate [di S. Eufemia] et le golfe Scyllétique [di Squillace]. Holsténius [1] et d'habiles critiques modernes [2] croient qu'il faut chercher les ruines de *Pandosia* près de Mendocino. M. d'Anville l'a placée presque à moitié chemin entre *Laos* et *Thurii.* La carte donnée par Mazochi assigne à *Pandosia* une position différente [3].

Au reste, on a lieu de croire qu'il y avoit une autre ville de ce même nom, située entre l'*Aciris* [l'Acri] et le *Siris* [le Sinno].

‹1› Strabon, plus bas [4], nous dira que, suivant l'opinion commune, c'étoient les Tarentins qui avoient causé la défaite d'Alexandre en ce lieu.

‹2› *Fut trompé &c.* Le grec signifie peut-être quelque chose de plus : ἐξηπάτησε δὲ ΚΑΙ' τοῦτον ; *l'oracle le trompa* AUSSI, c'est-à-dire, *comme tant d'autres.* Voyez *pag. 290.*

‹3› La date de ce fait n'est pas déterminée avec précision ; mais on peut le rapporter à l'année 331 ou 330 avant l'ère Chrétienne [5].

‹4› *Fondée par les Locriens.* Suivant un célèbre philologue [6], la ville dont il s'agit ici, avoit été originairement fondée par des

[1] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 308. = [2] Conf. *Sertor. Quattrim. ad Barr. loc. cit.* not. *i*, pag. 77. — *Mazoch. Prodr. ad Heracl. pseph.* diatr. 2, cap. 6, sect. 1, pag. 102 et 103. — *Franc. Grimaldi, Annal. del regn. di Nap.* tom. III, pag. 114. = [3] *Heyn. Opusc. Acad.* tom. II, prolus. 12, pag. 205. = [4] *V.* ci-dessous, pag. 280 du texte Grec. = [5] Conf. *Æschin. Pro coron.* §. 52, 59 et 93 — *Dionys. Halic. Epist. ad Amm.* 1, §. 12, edit. Reisk. tom. VI, pag. 744. — *Tit. Liv.* lib. VIII, cap. 24. — *Justin.* lib. XII, cap. 2. — *Nicolaï*, Acad. des I. et B. L. vol. XII, *Mém.* pag. 353. — *Heyn.* loc. cit. — *Fr. Grimaldi*, loc. cit. = [6] Conf. *Mazoch. Prodr. ad Heracl. pseph.* diatr. 1, *De M. Gr.* cap. 5, sect. 5, n.° 3, pag. 42. — *Id.* collect. 2, pag. 515, col. 1 et 2. — *De Brosses, Sec. guerre servile &c.* Ac. des I. et B. L. vol. XXXVII, *Mem.* pag. 84, not. *l.*

Locriens,

Locriens*, possédée ensuite par les *Bretii* ‹1›, et dont les Romains, lorsqu'ils l'eurent enlevée à ces derniers, changèrent le nom en celui de *Vibona-Valentia* ‹2›. Comme aux environs de cette ville se trouve un très-beau champ tout émaillé de fleurs, on a supposé que la fille de Cérès s'y étoit rendue de Sicile pour en cueillir; et, de là, dit-on, vient l'usage d'après lequel les femmes du pays, aux jours de fêtes, ne se permettant point de recourir aux marchands, se font une loi de cueillir elles-mêmes les fleurs qui leur servent à tresser de leurs propres mains les couronnes dont elles se parent. *Hippônium* a un arsenal de marine*, que le tyran de Sicile, Agathocle*, fit construire lorsqu'il se fut emparé de cette ville.

PAGE 256.

* Surnommés *Epi-zephyrii.*

* Bivona.

* Il régna de l'an 317 à l'an 289 avant l'ère Chrétienne.

Phœniciens. Ils lui avoient donné, comme à beaucoup d'autres de leurs colonies, une dénomination qui, dans leur langue, désignoit sa position au fond d'un golfe, et que les Locriens, venus ensuite s'établir en ce lieu, rendirent en grec par le nom *Hippônium* ou *Hippôn*.

La date de l'établissement formé par les Locriens à *Hippônium*, n'est pas exactement connue [1]; mais il semble qu'on peut la rapporter à l'année 388 avant l'ère Chrétienne [2].

‹1› Le temps où les *Bretii* enlevèrent *Hippônium* aux Locriens n'est marqué nulle part avec précision : nous voyons seulement [3] que, 1.° vers l'année 379 avant l'ère Chrétienne, les Carthaginois, alors ennemis des Grecs d'Italie, remirent *Hippônium* à ses anciens habitans; 2.° vers l'année 356 avant la même ère [4], les *Bretii* se faisoient redouter de toutes les colonies de la Grande-Grèce [5]; 3.° enfin, vers l'année 297, le tyran de Sicile, Agathocle, qui se trouvoit déjà maître [6] du port voisin d'*Hippônium*, surprit cette ville, dont, à cette époque, les *Bretii* étoient en possession, et où ils rentrèrent presque aussitôt après [7].

‹2› Il semble que les Romains durent être maîtres d'*Hippônium* dès l'année 272 avant l'ère Chrétienne, lorsque les *Bretii*, comme les *Leucani*, furent contraints de subir la loi du vainqueur. Mais ce fut plus tard qu'*Hippônium* reçut une colonie Romaine. Vellejus Paterculus [8] parle de l'envoi de cette colonie sous l'année 238 ou 237; Tite-Live [9] le recule jusqu'à l'année 192 avant l'ère Chrétienne.

Le changement de dénomination doit s'entendre avec restriction. Les Romains, devenus possesseurs d'*Hippônium* ou *Hippôn*, se bornèrent d'abord à latiniser le nom de leur nouvelle conquête, et l'appelèrent *Vibo*, mot qui ne diffère du grec *Hippôn* que par la prononciation du digamma *V* ajouté devant l'*Hi* : ils n'y joignirent l'épithète de *Valentia* que quand ils eurent envoyé une colonie dans cette ville; et même alors ils lui laissèrent son premier nom de *Vibo*, pour la distinguer de quelques autres colonies dites également *Valentia* [10].

[1] *Heyn. Opusc. Acad.* tom. II, prolus. 14, pag. 263. = [2] *Diod. Sic.* lib. XIV, §. 107, tom. I, pag. 743. —*Fr. Grimaldi, Ann. del regn. di Napoli*, tom. II, pag. 174 et seq. = [3] *Diod. Sic.* lib. XV, §. 24, tom. II, pag. 20. = [4] *Id.* lib. XVI, §. 15, *ibid.* pag. 93. = [5] *Fr. Grim. Ann. &c.* tom. III, pag. 245. = [6] *Diod. Sic.* lib. XIX, §. 103, tom. II, pag. 398. = [7] *Id.* lib. XXI, ecl. 8, *ibid.* pag. 491. = [8] *Vellej. Paterc.* lib. I, cap. 14, §. 8. = [9] *Tit. Liv.* lib. XXXV, cap. 40, §. 5. = [10] *Morisan. Inscr. Rheg.* marm. 5, proleg. 2, §. 3, pag. 194 et 195.

Page 256.
* Le Formicole.

Après avoir navigué d'*Hippônium* au *Portus Herculis* *, on voit que l'extrémité de l'Italie, du côté du détroit, commence à se courber vers le couchant ⟨1⟩.

* C'est-à-dire des Locriens - *Epizephyrii*, fondateurs d'*Hippônium*.

En suivant le rivage, on trouve *Medama* ⟨2⟩, autre ville des mêmes Locriens *, portant le nom d'une grande fontaine ⟨3⟩, et ayant dans son voisinage un arsenal de marine appelé *Emporium* ⟨4⟩.

* Il Metauro [*ou* Marro, *ou* Petraci].

Tout proche est le fleuve *Metaurus* *, ainsi qu'une Station-de-navires portant ce même nom ⟨5⟩.

⟨1⟩ D'après ce que Strabon dit ici, nous sommes tentés de croire que le *Portus-Herculis* devoit être placé sous l'un des deux promontoires appelés aujourd'hui Capo Zambrone et Capo Vaticano : nous supposerions volontiers que c'étoit sous ce dernier [1].

⟨2⟩ *Medama, &c.* Cette ancienne ville étoit située, soit dans la position de Nicotera [2]; soit dans celle de Rossarno [3]; soit enfin à deux milles de l'embouchure du Mesama [*ou* Mesima], dans une plaine, entre le fleuve et Nicotera, comme le veut un auteur moderne [4], qui ajoute ce que voici: « Nel sito che abbiamo indicato, tra il fiu» me Mesama, e la cità di Nicotera, si » osservano molte ruine di grandi edifizj, » e delle colonne sotterrate dall' arena e dal » terreno, delle quali appena appariscono i » capitelli; onde ci rimane una chiara pruo» va, che il terreno di quel littorale siasi » sollevato oltre a venti palmi dall' antico » suo livello, che ora si osserva uguale al » livello del mare : per cui ne nasce la conse» guenza, che il mare medesimo da due mila » anni a questa parte si fosse alzato grande» mente. »

⟨3⟩ Nous avons lu, non pas seulement d'après la conjecture de M. Siebenkees, mais sur l'autorité de notre manuscrit 1394, Μέδαμα, πόλις Λοκρῶν τῶν αὐτῶν, ὁμώνυμος κρήνῃ μεγάλῃ [au datif] κ. τ. λ.

Selon Cluvier [5], on voit encore aujourd'hui, non loin de la rive gauche du Mesama [autrement dit Mesima *ou* Mesuna], une grosse source, ou plutôt un véritable lac.

⟨4⟩ Suivant le même Cluvier [6], ce port est représenté aujourd'hui par Bagnara; mais Holsténius [7] n'en convient pas.

⟨5⟩ Strabon, comme on va le voir à l'instant [8], semble avoir reconnu, dans la partie de l'Italie dont il donne ici la description, deux fleuves du nom de *Metaurus*. D'après cette observation, nous pencherions à croire avec le Barrio [9], que celui de ces

[1] Conf. *Gabr. Barr. op. cit.* lib. II, cap. 13, pag. 144. — *Th. Acet.* et *Sertor. Quattrim.* ad loc. — *Girol. Maraf. op. cit.* lib. II, cap. 17, f.° 124 v.° — *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 296. = [2] Conf. *Gabr. Barr. op. cit.* lib. II, cap. 14, pag. 150. — *Thom. Acet.* et *Sertor. Quattrim. ad Barr.* loc. cit. — *Girol. Maraf. op. cit.* lib. II, cap. 16, f.° 122 v.° — *Ortel.* Thes. Geogr. = [3] Conf. *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 15, pag. 192, lin. 40. — *Harduin.* ad *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 10, tom. I, pag. 158, lin. 8, not. 21. — *D'Anville, l'Italie,* 1743, et *Tab. Ital. ant.* 1744. = [4] *Fr. Grimaldi, Annal. del regn. di Nap.* Introd. cap. 13, tom. I, pag. 148 et 149. = [5] *Loc. cit.* lin. 36, = [6] *Loc. cit.* lin. 39, ex Calendario suo itinerario. = [7] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 298. = [8] *Voyez* ci-dessous, pag. 307. = [9] Conf. *Gabr. Barr. op. cit.* lib. II, cap. 16, pag. 164. — *Th. Acet.* et *Sertor. Quattrim.* ad loc. — *Girol. Maraf. op. cit.* lib. I, cap. 27, f.° 59 r.° — *Id.* lib. II, cap. 13, f.° 109 r.°, et cap. 15, f.° 119 r.°

En face de cette plage, à 200 stades de l'embouchure du fleuve, sont situées les îles des Liparæens *, lesquelles, suivant certains auteurs, sont ces îles d'*Æolus,* dont le poëte fait mention dans son Odyssée [a]. Elles sont au nombre de sept, et s'aperçoivent sans peine, tant des côtes de la Sicile, que des rivages du continent aux environs de *Medama.* Nous en reparlerons * quand nous décrirons la Sicile.

PAGE 256.

* *Voyez* tom. I, *pag. 337*, note 4.

[a] Homer. Odyss. lib. X pass.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 275* du texte Grec.

Après le fleuve *Metaurus*, on trouve un autre *Metaurus* ‹1›.

deux fleuves dont il est maintenant question, pourroit être le Pacolino ; et que la Station-de-navires dont parle en même temps notre auteur, est représentée aujourd'hui par Gioja [1]. Si, comme on y est naturellement porté, l'on vouloit déterminément croire que le fleuve dont Strabon parle en ce moment doit être le Metauro, il faudroit se ranger du côté de ceux qui regardent comme mutilé le passage subséquent, où l'auteur nomme deux *Metaurus.*

‹1› *Après le fleuve* METAURUS, *&c.* Nous rendons le texte qui, dans tous les manuscrits, comme dans les imprimés, porte: Ἀπὸ δὲ τοῦ Μεταύρου ποταμοῦ, Μέταυρος ἕτερος. D'après ce que nous avons dit dans la note précédente, ce passage n'a peut-être aucune difficulté ; le second *Metaurus* dont à présent notre auteur fait mention, sera le fleuve appelé aujourd'hui Metauro.

Xylander [2] a cru reconnoître ici une lacune. Regardant comme avéré qu'il n'a jamais existé de ce côté de l'Italie deux *Metaurus,* Xylander pensoit qu'originairement Strabon, dans cette phrase aujourd'hui mutilée, avoit voulu distinguer le *Metaurus* dont il parle en cet endroit, du *Metaurus* de l'*Ombricé* [3].

Cluvier, jugeant le passage tout-à-la-fois tronqué et corrompu, vouloit [4] lire : Ἀπὸ δὲ τοῦ Μεταύρου ποταμοῦ ΠΟΤΑΜΟ'Σ ἕτερος, Κραταιίς [sic], καὶ ἡ Ταυριάνα ἐστὶ πόλις. *Après le fleuve* METAURUS, *vient un autre fleuve, le* CRATÆIS, *et la ville de Tauriana.* Il est bien vrai que des auteurs anciens [5] ont reconnu sur ce parage une ville de *Tauriana,* ou *Taurianum*, ou *Tauroentum,* placée par les chorographes modernes, mais sans autorité suffisante, tantôt [6] dans le territoire qu'occupent aujourd'hui Seminara, Palmi, S. Elia [7] ; tantôt [8] dans la position d'un autre lieu appelé Pietra della Nave ; tantôt [9] au voisinage de Tauriano, [10] : et on voit également des anciens citer [11] un fleuve appelé, soit *Cratæis,* Κραταιΐς, soit *Crathæis,* qu'Holsténius [12] dit être le Salano, tandis que le P. Hardouin [13], très-mal-à-propos, le confond avec Fiumara di Muro. Mais il faut avouer en même temps qu'ici tout reste incertain. Observons de plus qu'en tous les cas, pour

[1] *Fr. Grimaldi, Annal. del regn. di Napoli,* loc. prox. cit. pag. 150. = [2] *Xyland. ad Strab.* = [3] *Voyez* liv. V, pag. 176. = [4] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 15, pag. 1293, lin. 4. = [5] Conf. *Pompon. Mel.* lib. II, cap. 4, §. 8. — *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 10, tom. I, pag. 158, lin. 8. — *Ptolem. Geogr.* lib. III, cap. 1, pag. 69. — *Tab. Peuting.* = [6] Conf. *Gabr. Bar. op. cit.* lib. II, cap. 16, pag. 166, extr. *id.* cap. 18, pag. 173 med. — *Gir. Maraf. op. cit.* lib. I, cap. 29, f.° 66 r.° et v.° — *Id.* cap. 35, f.° 73 v.° et 75 v.° — *Ortel.* Thes. Geogr. = [7] *Voyez* la carte de Rizzi Zannoni. = [8] *Ligor. ap. Ortel.* = [9] *Fr. Grimaldi, Annal. del regn. di Nap.* Introduz. cap. 13, tom. I, pag. 150. = [10] *Morisan. Inscript. Rhegin.* diss. 3, §. 2, pag. 89, 90, 91. = [11] Conf. *Plin.* loc. cit. — *Solin.* cap. 8. — *Hygin.* Fab. 199. — *Martian. Capel.* lib. VI, pag. 205. — *Hesych.* v. Κραταιΐς. = [12] *Holst. Adnot. in Ital. ant.* pag. 300. = [13] *Harduin. ad Plin.* loc. prox. cit.

PAGE 256.

* Sciglio.

PAGE 257.

* Son règne peut dater de 499 à 476 ans avant l'ère Chrétienne.

* Capo Peloro.

* Sous-ent. *au nord*, ou *nord-ouest.*

Vient ensuite le *Scyllæum* *, rocher très-haut, et presque entièrement baigné par la mer. Il ne tient à la terre-ferme que par un isthme fort bas, où l'on peut aborder aisément des deux côtés. Anaxilaüs, le tyran de *Rhegium* *, ayant fermé cet isthme par une muraille, pour le défendre contre les *Tyrrheni*, en fit un port commode, d'où ses flottes empêchoient les pirates de passer le détroit; car c'est proche du *Scyllæum*, et à 250 stades de *Medama*, que se trouve la pointe du *Cænys* ‹1›, laquelle, conjointement avec celle du *Pelôrias* * de Sicile, l'une des trois pointes qui donnent à l'île la forme d'un triangle, termine * la partie la plus étroite du détroit ‹2›. La pointe du *Pelôrias* regarde le levant d'été, comme celle du *Cænys* regarde l'ouest; les deux promontoires, à leur extrémité, se recourbant, pour ainsi dire mutuellement, en sens contraire, pour s'opposer l'un à l'autre ‹3›.

suivre l'ordre chorographique, Strabon auroit dû nommer *Tauriana* avant le *Cratæis.*

‹1› *La pointe du CÆNYS, &c.* Quel est précisément le point de la côte de Calabre qui répond au *Cænys* des anciens? Est-ce Punta del Pezzo [1], appelée par quelques auteurs [2] Coda della Volpe? Est-ce, comme d'autres le veulent [3], Torre del Cavallo? Malgré l'autorité de M. d'Anville [4], nous penchons fortement à croire que c'est Torre del Cavallo.

‹2› *Termine la partie la plus étroite du détroit.* Ἡ τελευταῖα ποιοῦσα τὰ ἄκρα στενὰ τοῦ πορθμοῦ. Strabon nous paroît distinguer ici, dans le détroit, deux parties : 1.° celle où il est le plus étroit, et dans laquelle il se trouve par-tout presque également resserré; 2.° celle où il commence à s'élargir progressivement. Nous croyons voir que, selon lui, la première de ces deux parties s'étendoit, sur la côte d'Italie, depuis la pointe du *Cænys* [Torre del Cavallo] jusqu'à *Columna-Rheginorum* [Punta del Pezzo] : l'autre partie commençoit à *Columna-Rheginorum*, et s'étendoit jusqu'à la pleine mer.

‹3› *Les deux promontoires, &c.* Le grec porte uniquement : ἈΝΤΑΠΟστροφήν τινα ἀπ' ἀλλήλων ποιουμένων αὐτῶν.

L'ancien interprète Latin dit : *Cum mutuam inter sese faciant [CÆNYS et PELÔRIAS] inflexionem.* Le traducteur Italien : *Guardandosi l'uno all' incontro dell' altro.* Xylander, suivi par M. Siebenkees : *Quo fit ut à sese invicem avertantur.* M. de Bréquigny : *Ces deux caps étant comme opposés l'un à l'autre.* Dans toutes ces versions, la difficulté est éludée; la force du terme ἈΝΤΑΠΟστροφὴν n'est point exprimée. Pour

[1] Conf. *Fazell. De reb. Sic.* dec. 1, lib. II, cap. 1, pag. 71 et seq. — *Maraf. op. cit.* lib. I, cap. 28, f.° 62 v.° — *Ortel.* Thes. Geogr. = [2] Conf. *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 15, pag. 1294, lin. 38. — *Giov. Fiore, Della Calabr. illustr.* Appar. disc. 2, pag. 21, col. 1, et *ibid.* Append. 2, §. 13, pag. 25, col. 1. = [3] Conf. *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 380 et 301. — *Harduin. ad Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 10, tom. I, pag. 158, not. 26. — *La Martinière*, au mot *CÆNYS.* = [4] *D'Anville, Analys. géogr. de l'Ital.* part. 3, sect. 5, pag. 259, 260. — Id. *Géogr. anc.* tom. III, pag. 145.

Depuis le *Cœnys* jusqu'au *Posidônium* * de *Columna-Rheginorum*, le détroit continue d'être fort resserré, n'ayant guère que 6 stades, et un peu plus, aux endroits où le trajet est le moindre ⟨1⟩.

PAGE 257.
* Nom désignant tout local consacré à Neptune.

rendre littéralement la phrase grecque en français, il faudroit pouvoir dire : *Ces promontoires faisant mutuellement une sorte de* CONTRE-*conversion*.

Peut-être nous-mêmes, malgré nos efforts et l'emploi d'une longue périphrase, n'avons-nous pas su rendre nettement l'idée que nous prêtons à notre auteur: peut-être le lecteur ne pourra-t-il nous comprendre et nous approuver, sans jeter les yeux sur la grande carte de Rizzi Zannoni, et sur la carte détaillée du détroit, que nous avons long-temps étudiées pour tâcher de bien entendre ce passage. Mais d'après ces cartes, supposées exactes, quoique Strabon en général orientât mal la Sicile, ce qu'il dit ici, relativement à la disposition et à l'exposition particulière tant de l'extrémité du *Pelôrias* que de la pointe du *Cœnys* [représentée, selon nous, par Torre del Cavallo], peut paroître assez juste. Si, à l'extrémité du promontoire Peloro, et à la pointe de Torre di Cavallo, les deux côtes, conservant chacune leur direction générale, ne se recourboient pas *mutuellement en sens contraire*, les deux pointes ne se trouveroient ni opposées l'une à l'autre, ni faisant face (à-peu-près comme Strabon le dit), l'une au levant d'été, l'autre au couchant.

⟨1⟩ *Depuis le* CÆNYS *jusqu'au* POSIDÔNIUM *de* COLUMNA-RHEGINORUM, *&c.* Le texte porte : Ἀπὸ δὲ Καίνυος, μέχρι τοῦ Ποσειδωνίου τῆς Ῥηγίνων στηλίδος [1393, 1394, &c. στυλίδος], τοῦ πορθμοῦ διήκει στενωπὸς ὅσον ἑξαστάδιος, μικρῷ δὲ πλέον, τὸ ἐλάχιστον διαπέρασμα. Chaque membre de cette phrase offre des difficultés.

1.° Dans le premier, l'ancien interprète Latin, le traducteur Italien et M. de Bréquigny, ont lu, μέχρι τοῦ Ποσειδωνίου ΚΑῚ τῆς Ῥηγίνων στηλίδος, *jusqu'au* POSIDÔNIUM ET *à* COLUMNA-RHEGINORUM : Xylander, Cluvier [1] et M. Siebenkees, μέχρι τοῦ Ποσειδωνίου Ἢ τῆς Ῥηγίνων στηλίδος, *jusqu'à* POSIDÔNIUM, AUTREMENT *dit* COLUMNA-RHEGINORUM. Nous avons préféré, avec Holsténius [2], de suivre le texte, dont la syntaxe permet de croire que le *Posidônium* [le local consacré à Neptune] mentionné ici par notre auteur, quoique dépendant de *Columna-Rheginorum*, en étoit néanmoins à une certaine distance.

L'opinion la plus accréditée [3] place *Columna-Rheginorum* dans la position de Torre della Catona. Mais cette opinion repose principalement sur l'inscription de Polla, qui ne donne que 5 milles [ou 40 stades] pour la distance entre *Columna-Rheginorum* et *Rhegium* [Regio]. Or, ne restât-il aucun doute sur l'authenticité de l'inscription, les copies que nous en avons peuvent être fautives dans les nombres [4] : et Strabon, comme on va le voir, évalue à 100 stades l'intervalle qui sépare les deux endroits; témoignage que confirme celui de Pline [5]. Nous croyons donc que c'est plutôt Punta del Pezzo qui représente aujourd'hui *Columna-Rheginorum*. Strabon, ailleurs [6], semble avoir pensé que la dénomination de *Columna-Rheginorum*

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 15, pag. 1295, lin. 4. = [2] *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 301 et 302. = [3] *Gabr. Bar. op. cit.* lib. II, cap. 19, pag. 163. — *Gir. Maraf. op. cit.* lib. I, cap. 28, f.° 62 r.° — *Th. Acet. ad Bar. loc. cit.* pag. 185, not. 5. — *Cluver. loc. cit.* lin. 51. — *Holsten. loc. cit.* pag. 301. — *Wesseling. ad Antonin. Itiner.* pag. 106, col. 2. — *D'Anville, Anal. géogr. de l'Ital.* part. 3, sect. 5, pag. 259, 260. = [4] *Morisan. Inscr. Rhegin.* marm. 5, dissert. 5, §. 25, pag. 248. = [5] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 10, tom. I, pag. 158, lin. 11. = [6] *Voyez* liv. III, tom. I, pag. 502. — Conf. *Giov. Fiore, op. cit.* lib. I, part. 2, cap. 3, §. 127 et 128, pag. 151, col. 2, et pag. 152, col. 1.

PAGE 257. De *Columna* jusqu'à *Rhegium*, il y a 100 stades; et le détroit va s'élargissant, à mesure que l'on s'avance vers la mer ultérieure, appelée MER DE SICILE.

tenoit à ce que les *Rhegini*, pour marquer en ce lieu la borne de leur territoire, y avoient élevé une grosse colonne, une espèce de tour, *πυργίον τι*. Peut-être son idée n'étoit-elle pas juste; mais nous ne saurions croire avec Vossius, que ce fût une colonne milliaire. Ce même endroit a été quelquefois désigné par les mots *ad Statuam;* soit parce que la colonne ou tourelle dont nous venons de parler, auroit été surmontée elle-même d'une figure; soit uniquement à cause [1] qu'il étoit en face d'une statue placée sur le cap *Pelôrias* [capo Peloro]. Cette statue exista, dit-on [2], jusqu'en l'année 424 de notre ère, passant tantôt pour un monument qu'Annibal avoit élevé à la mémoire de son pilote Pelorus, devenu victime d'un injuste soupçon [3], tantôt pour un talisman capable de préserver à jamais la Sicile de l'invasion des barbares, comme des éruptions de l'Ætna [4].

2.° Dans le second membre, *τοῦ πορθμοῦ διήκει στενωπὸς* ὍΣΟΝ ἙΞΑΣΤΆΔΙΟΣ, *μικρῷ* ΔῈ *πλέον τὸ ἐλάχιστον διαπέραμα*, les mots *ὅσον ἑξαστάδιος* sembleroient, pour deux raisons, devoir s'entendre, non de la *largeur*, mais de la *longueur* que Strabon attribueroit à la partie la plus resserrée du détroit, 1.° parce que, dans le fait, la plus petite largeur de ce détroit excède considérablement 6 stades; et que lui-même, ailleurs [5], a bien paru la donner au moins comme étant de 7 stades; 2.° parce qu'ici, vu l'emploi de la particule disjonctive *δὲ*, *sed*, l'auteur met en opposition avec la mesure de 6 stades, celle du plus court trajet, qui, nous dit-il expressément, est un peu plus forte, *μικρῷ* ΔῈ *πλέον τὸ ἐλάχιστον διαπέραμα*. Mais Strabon ne peut, ce semble, avoir borné à 6 stades la *longueur* de la partie la plus resserrée du détroit, c'est-à-dire la distance du *Cœnys* à *Columna-Rheginorum:* nous avons donc jugé devoir lire *μικρῷ* TE, au lieu de *μικρῷ* ΔΈ. Pour le trouver parfaitement d'accord avec lui-même, peut-être faudroit-il aussi, au lieu d'ἙΞΑ*στάδιος*, lire ἙΠΤΑ*στάδιος*, *n'ayant guère que* SEPT *stades* ET *un peu plus, aux endroits où le trajet est le moindre.*

Au reste, Strabon, et certains scholiastes [6] parlant évidemment d'après lui, sont les seuls qui ne donnent au trajet le plus court que 6 ou 7 stades. Sans citer Salluste [7] et Isidore [8] qui, mal-à-propos, portent cette largeur jusqu'à 24 stades, et même sans parler de Thucydide qui la dit [9] de 20 stades, nous rappellerons que Timée [10], écrivant presque sur les lieux, la faisoit de 13 stades; Scylax [11], Polybe [12], Pline [13], ne lui ont pas donné moins de 12 stades; enfin celui des géographes antérieurs à Strabon, qui la restreignoit le plus, Timosthène [14], l'évaluoit à 11 stades : et il est avéré, ce semble, qu'en effet la mesure de 12 stades [un mille et demi] est exacte [15].

[1] *Morisan. op. cit.* pag. 172. = [2] *Olymp.* ap. *Phot.* cod. 80, col. 181, lin. 40. = [3] *Voyez* liv. I, tom. I, pag. 23. = [4] Conf. *Appian. De bell. civ.* lib. V, §. 85, edit. Schweigh. tom. II, pag. 823. — *Paul. Diac. Hist. Longob.* lib. III, cap. 31, ap. *Mur. Script. rer. Italic.* tom. I, part. I, pag. 451, col. 2, *B*, *C.* — *Anonym. Ravenn.* lib. II, §. 32, et lib. V, §. 2, pag. 208 et 252. = [5] *Voyez* livre II, tom. I, pag. 335. = [6] *Schol. Apollon. Rhod. Argon.* lib. IV, vers. 825. = [7] *Sallust. Frag.* ap. *de Brosses, Sec. guerre serv.* Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. XXXVII, *Mém.* pag. 69, not. *x.* = [8] *Isidor. Origin.* lib. XIII, cap. 18. = [9] *Thucyd.* lib. VI, §. 1, pag. 378. = [10] *Tim.* ap. *Diodor. Sic.* lib. IV, §. 22, tom. I, pag. 268. = [11] *Scylac. Peripl.* pag. 8. = [12] *Polyb.* lib. I, §. 42, edit. Schweigh. tom. I, pag. 107. = [13] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 10 et 14, tom. I, pag. 158, lin. 11, et pag. 161, lin. 11. = [14] *Timosth.* ap. *Agathem.* lib. I, cap. 5. = [15] *Brydon. Voyage en Sicile, &c.* lettr. 2, tom. I, pag. 53. — *Voyage de H. Swimb. &c.* sect. 58, tom. IV, pag. 1 et 2.

CHAPITRE II.

Description d'une VIIe portion de l'Italie, comprenant les territoires de plusieurs Républiques de la Grande-Grèce, savoir : les territoires de Rhegium ; — *de* Locri ; — *de* Crotône ; — *de* Sybaris *et* Thurii ; — *d'*Heraclæa *et* Siris ; — *de* Metapontium.

Page 257. §. I.er Territoire de *Rhegium.* * Vers l'an 696 avant l'ère Chrétienne.

Rhegium a été fondé par des Chalcidiens *. Suivant certaines traditions, ces Chalcidiens, en un temps de stérilité et par ordre de l'oracle, ayant été prélevés, comme dîme de leurs concitoyens, pour être consacrés à Apollon 〈1〉, furent d'abord envoyés à Delphes, d'où ils passèrent dans l'Italie, avec quelques autres de leurs compatriotes qu'ils s'associèrent. Mais, au rapport d'Antiochus, ce furent des Zanclæens, qui [voulant établir à *Rhegium* une colonie] appelèrent des Chalcidiens, et leur donnèrent pour chef Antimnestus 〈2〉. Au nombre des colons furent aussi les

〈1〉 D'habiles littérateurs [1] ont cité ce passage en un sens fort différent de celui que présente notre version; mais nous croyons avoir rendu le texte : οὓς κατὰ χρησμὸν δεκατευθέντας τῷ Ἀπόλλωνι, δι' ἀφορίαν.

〈2〉 *Ce furent des Zanclæens, qui [voulant établir à RHEGIUM une colonie] appelèrent &c.* Le grec porte : Ζαγκλαῖοι ΜΕΤεπέμψαντο τοὺς Χαλκιδέας, καὶ οἰκιστὴν Ἀντίμνηστον ΣΥΝέστησαν [1394, ΣΥΝεστήσαντο] ἐκείνων. Nous avons exprimé le sens adopté par tous les interprètes de Strabon. Mais peut-être, vu la force des deux verbes composés, ΜΕΤεπέμψαντο et ΣΥΝέστησαν, l'auteur vouloit-il faire entendre que le fond de la colonie étoit formé par des Zanclæens, qui s'étoient adjoint des Chalcidiens, et les avoient mis, comme ils l'étoient eux-mêmes, sous la conduite d'Antimnestus.

Zanclé, devenue par la suite si célèbre sous le nom de *Messéné* ou *Messana* [Messine], à des époques que l'on ne sauroit fixer avec précision, mais qui doivent avoir précédé, et même d'assez long-temps, l'établissement d'une colonie Grecque à *Rhegium*, avoit reçu elle-même diverses colonies de Grecs [2], les uns originaires, les autres venus directement de Chalcis en Eubée [3].

[1] Conf. *Sainte-Croix*, 2.e Mém. *sur la Législ. de la Grande-Grèce*, Acad. des I. et B. L. vol. XLII, *Mém.* pag. 312. — *Koeler. ad Heracl.* fragm. 25, pag. 70 et 71. = [2] Conf. *Thucyd.* lib. VI, §. 4. — *Strab.* ci-dessous, pag. 268 du texte Grec. — *Pausan.* lib. IV, pag. 260. = [3] Conf. *Cluver. Sic. ant.* lib. I, cap. 6, pag. 81, lin. 18 et seq. — *Burigny, Hist. de Sic.* liv. I, §. 11, tom. I, pag. 54. — *Heyn. Opusc. Acad.* tom. II, pag. 269. — *Larcher, Hist. d'Hérod.* chronol. ch. 15, sect. 3, §. 19, édit. nouv. tom. VII, pag. 462.

PAGE 257. bannis Messéniens (je parle des Messéniens du Péloponnèse). Ils avoient été forcés de s'expatrier, par la faction qui s'opposoit à ce que l'on donnât satisfaction aux Lacédæmoniens <1>, pour l'injure faite aux filles de ceux-ci, près de *Limnæ* où elles étoient venues, suivant l'usage, célébrer une fête religieuse, et où des Messéniens les avoient violées, après avoir tué leurs défenseurs <2>. Ces bannis, s'étant retirés d'abord à *Macistos* *, députèrent vers l'oracle, tant pour se plaindre de ce qu'Apollon et sa sœur laissoient ainsi traiter ceux qui les respectoient le plus, que pour demander quelle ressource leur restoit après une perte totale. Le dieu leur ordonna de partir avec les Chalcidiens pour *Rhegium*, et de rendre grâces à Diane, puisque leur exil, loin de les rendre malheureux, les empêcheroit de périr avec leur patrie, destinée à être bientôt prise par les Lacédæmoniens *. Ils obéirent; et c'est de là que les chefs <3> des *Rhegini*, jusqu'au temps d'Anaxilaüs *, furent toujours de race Messénienne.

* En Élide. *Voyez* liv. VIII, pag. 345 du texte Grec.

* Elle le fut en effet vers l'an *668* avant l'ère Chrétienne.

* Vers l'an 499 avant l'ère Chrétienne.

Le même Antiochus prétend qu'anciennement tout ce canton fut habité par des *Siceli* et des *Morgètes*, qui, dans la suite des temps, chassés par les *Œnotri*, passèrent en Sicile <4>. Et voilà,

<1> Encore ici nous avons dû nous éloigner de la manière dont de savans hommes ont interprété ce passage [1].

<2> S'il s'agit ici du fait qui eut lieu, sous le règne de Teleclus à Lacédæmone [2], et que l'on rapporte à l'année 811 avant l'ère Chrétienne [3], la division des Messéniens en deux partis, dont l'un vouloit, et l'autre ne vouloit pas que l'on donnât satisfaction aux Lacédæmoniens, aura duré plus d'un siècle et demi [4].

<3> *Les chefs &c.* Le texte porte ἡγεμόνες. Nous croyons qu'il s'agit uniquement du chef suprême et successif [5]. Mais MM. Heyne et de Sainte-Croix [6] ont pensé que, par ce terme, il falloit entendre tout le corps des premières magistratures.

<4> *Antiochus prétend &c.* Le texte, dans ce passage, paroît avoir subi quelque altération. Nous avons rendu la phrase Grecque suivant la ponctuation adoptée par l'ancien interprète Latin. Mais le témoignage d'Antiochus se trouve rapporté, par un auteur de grand poids, d'une manière toute différente de celle dont ici Strabon nous l'expose. Suivant Denys d'Halicarnasse [7], voici ce qu'Antiochus avoit dit : « Les cantons auxquels le » nom d'*Italie* fut d'abord restreint, lorsque

[1] *Voyez* MM. *de Sainte-Croix* et *Koeler.* loc. cit. = [2] *Pausan.* lib. IV, cap. 4. = [3] *Edw. Sims. Chron.* ad ann. 3339. = [4] *Voyez* ci-dessous, pag. 279 du texte Grec. = [5] Voyez *Morisan. Inscr. Rhegin.* in marm. 1, dissert. 1, §. 18 et seq. = [6] Conf. *Heyn. Opusc. Acad.* tom. II, pag. 270 et seq. — *Sainte-Croix, loc. cit.* pag. 314, not. *r.* = [7] *Dionys. Halicarn. Ant. Roman.* lib. I, §. 12, edit. Reisk. tom. I, pag. 34, lin. 7.

selon

selon quelques auteurs, comment *Morgantium* ‹1› aura reçu sa dénomination des *Morgètes.* PAGE 258.

Rhegium fut jadis une cité fort puissante, qui fonda autour d'elle de nombreux établissemens, et servit toujours de rempart à l'Italie contre la Sicile, ainsi que l'on a vu encore dans ces derniers temps[a], lorsque Sextus Pompejus eut attiré les Siciliens dans son parti ‹2›. La dénomination de *RHEGium* peut venir, comme le témoigne Æschyle *, de la révolution physique qu'avoit éprouvée le pays. Ce poëte prétend, avec d'autres auteurs, que la Sicile a été détachée *[aporRHAGenai]* du continent par l'effet des tremblemens de terre; et c'est de là [fait-il prédire par l'un de ses personnages]

Que *RHEGium*, un jour, doit être ainsi nommé.

On appuie la probabilité du fait sur ce qui s'observe aux environs

[a] Dio. Cass. lib. XLVII, §. 36, tom. I, pag. 516.

* Dans une de ses pièces qui sont perdues.

» cette dénomination vint à s'introduire, » sont ceux que les *Œnotri* avoient les pre- » miers occupés; et ce fut un de leurs rois, » nommé Italus, qui fit prendre à ses sujets » le nom d'*Itali.* A cet Italus succéda un » prince appelé Morgès, de qui, par un » nouveau changement de dénomination, » les habitans du pays prirent celle de *Mor-* » *gètes* [1]. Sous le règne de ce dernier, il vint » de Rome en ses états un étranger fugitif, » nommé Sicelus, qui, sans être arrêté par » le respect des droits de l'hospitalité, s'étant » fait parmi les *Itali* un parti, les divisa comme » en deux peuples différens, dont l'un se » soumit à lui, et, par cette raison, fut appelé » *Siceli.* »

Au reste, suivant le rapport de Thucydide [2], la transmigration des *Siceli* en Sicile, devroit se rapporter à l'an 1059 avant l'ère Chrétienne. Mais M. Larcher [3] pense que, malgré le témoignage formel de cet historien, l'on doit la faire remonter jusqu'à l'an 1370.

‹1› *MORGANTIUM.* De laquelle des deux villes ainsi nommées, Strabon veut-il ici parler? Est-ce du *Morgantium* de Sicile, dont lui-même fera mention dans la suite [4]? Est-ce du *Morgantium* [5] d'Italie, autrement dit *Morgantia*, ou *Murgantia*? Ce dernier est peu connu. Des chorographes Italiens [6] ont prétendu, mais sur quelle autorité? qu'il occupoit l'emplacement du lieu appelé aujourd'hui S. Giorgio; d'autres [7] veulent en reconnoître la position dans celle de Morgerati, situé sur une colline, à environ 20 milles au sud du fleuve Lao.

‹2› Sextus Pompejus ayant reçu du sénat le commandement des armées navales en l'année 43, devint bientôt maître de toute la Sicile, et y domina jusqu'en l'année 36 avant l'ère Chrétienne [8].

[1] *Id. ibid.* §. 73, pag. 186, lin. 2. = [2] *Thucyd.* lib. VI, §. 3. = [3] *Larcher, Hist. d'Hérod. &c.* Chronol. §. 11, nouv. édit. tom. VII, pag. 444 et suiv. = [4] *Voyez* ci-dessous, pag. 270 du texte Grec. = [5] *Tit. Liv.* lib. X, §. 17. = [6] Conf. *Gabr. Bar. op. cit.* lib. II, cap. 15, pag. 161. — *Gir. Maraf. op. cit.* lib. I, cap. 7, f.° 21 r.°, et lib. II, cap. 14, f.° 113 r.° — *Th. Acet. ad Barr. loc. cit.* pag. 163, not. 14. — *Sertor. Quattr. ibid.* pag. 164, not. *b.* = [7] *Gius. Antonin. Della Lucan.* part. 1, disc. 5, pag. 48. = [8] *Dio. Cass.* lib. XLVI, §. 40; XLVII, §. 12 et 36; XLIX, §. 1 et seq. edit. Reim. tom. I, pag. 479, 499, 516, 569 et seq.

PAGE 258. de l'Ætna, et en d'autres cantons de la Sicile; à *Lipara,* et dans les îles qui l'entourent; à *Pithecusæ,* et sur toute la côte voisine. Aujourd'hui, nous dit-on, que, dans tous ces lieux, il y a tant de bouches ouvertes, par lesquelles le feu intérieur s'exhale et les masses ardentes s'échappent avec les eaux, le terrain, aux environs du détroit, est rarement ébranlé. Mais autrefois, quand toutes les issues extérieures étoient encore fermées, l'air et le feu, comprimés dans le sein de la terre, occasionnoient de terribles secousses. Forcée à la fin, dans différens endroits, de céder à la puissance de l'air interne agissant comme un levier, la terre aura dû s'entr'ouvrir ‹1› et livrer passage aux mers qui la baignoient de deux côtés. Telle est la manière dont se seront formés les détroits qui séparent du continent la Sicile et les autres îles de ces parages : car *Prochytè* et *Pythecusæ, Capreæ, Leucosia,* les Sirénuses ‹2› et les *Œnotrides* *, sont autant de morceaux détachés de la terre-ferme. Il est aussi des îles qui sont sorties du fond de la mer; témoin ce qui arrive encore souvent de nos jours : et cette origine est la plus probable, à l'égard des îles de la haute mer. Mais quant à ces îles, situées en face des caps, qui ne sont séparées de la terre-ferme que par des bras de mer fort étroits, il est plus raisonnable de croire qu'elles ont été détachées du continent.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 288,* note 2.

Au surplus, la dénomination de *Rhegium* dérive-t-elle en effet d'un événement de ce genre? ou marque-t-elle la splendeur d'une cité que les *Samnitæ* appelèrent du nom qui, en latin, signifie

‹1› *Forcée à la fin, &c.* Nous avons tâché, mais peut-être en vain, de rendre toute la force de l'expression Grecque, ΜΟΧΛΕΥΟΜΕΝΟΙ *δ' οἱ τόποι πρὸς τὴν βίαν τῶν ἀνέμων ὑπεῖξάν ποτε· καὶ ἀναῤῥαγέντες κ. τ. λ.* La version de M. de Bréquigny ne nous a point paru fidèle : *La terre, ainsi ébranlée et bouleversée par l'effort de l'air, s'affaissa, &c.*

‹2› *Les Sirénuses.* Le texte dit, *les Sirènes,* Σειρῆνες. Mais, d'après la dénomination employée ailleurs [1] et plus d'une fois par notre géographe pour désigner les îlots dont il veut parler en ce moment, nous avons dû lire Σειρηνούσσαις.

[1] *V.* liv. 1, pag. 44, note 3; *it.* pag. 45, 46, 53 : puis, ci-dessus, pag. 269, notes 3 et 5; *it.* pag. 284 et 285.

royale, parce que ses chefs participoient au droit de bourgeoisie Romaine <1>, et se servoient le plus communément de la langue Latine? c'est une question que d'autres pourront discuter. Contentons-nous ici de dire que cette cité, jadis illustre, fondatrice de plusieurs villes, patrie d'une foule d'hommes d'état <2> ou de lettres, tous recommandables, fut détruite * de fond en comble par Denys l'ancien, irrité de ce qu'ayant desiré d'avoir une épouse issue de quelque famille des *Rhegini*, ils lui avoient proposé la fille du bourreau. Denys le jeune rétablit * une partie de la ville de *Rhegium*, et lui donna le nom de *Phœbia*. Au temps de Pyrrhus <3>, une garnison de Campaniens, contre la foi des traités, en égorgea * presque tous les citoyens; et, peu d'années avant la guerre Marsique, des tremblemens de terre * y renversèrent beaucoup de maisons. Enfin Auguste, après qu'il eut chassé S. Pompejus de la Sicile *, voyant *Rhegium* manquer d'habitans, y établit un certain nombre des soldats de sa flotte <4>; et aujourd'hui elle est suffisamment peuplée.

PAGE 258.

* Vers l'année 398 avant l'ère Chrétienne.

* En l'année 360.

* En l'année 280.

* En l'année 91.

PAGE 259.

* En l'année 36.

A 50 stades de *Rhegium*, en se portant par mer à l'est, on

<1> Cette étymologie est évidemment fausse [1]. Si on l'admettoit, la ville dont il est question n'auroit reçu cette dénomination, si anciennement connue, de *Rhegium*, ou *Regium*, que vers l'année 90 avant l'ère Chrétienne; car ce fut seulement alors que ses habitans commencèrent de participer aux droits des citoyens Romains.

<2> Au nombre de ces hommes d'état, τὺς μὲν κατὰ πολιτικὴν ἀρετὴν, que *Rhegium*, suivant le témoignage de Strabon, avoit produits, on doit compter sans doute les Pythagoriciens dont Jamblique [2] nous donne la liste; et aussi le législateur Androdamas [3].

<3> Nous avons lu avec Wesseling [4], ἐκάλεσεν. Ἐπὶ Πύῤῥυ δὲ κ. τ. λ.

<4> La défaite de Sextus Pompejus se rapporte à l'année 36 avant l'ère Chrétienne [5]; mais nous ne voyons marquée nulle part [6] la date précise de l'établissement d'une partie des troupes de la marine Romaine dans la ville de *Rhegium*. Comme cet établissement paroît n'avoir pas dû être formé aussitôt après l'expulsion de Sextus Pompejus, on a pu [7] avec probabilité, mais non avec certitude, le dater de l'année 31 avant l'ère Chrétienne.

[1] *Mazoch. Prodr. ad Her. pseph.* diatr. 1, sect. 4, pag. 40 et 41. — *Id. Additam. ad comm. in Her. pseph.* auctar. 1, pag. 550. = [2] *Jamblich. Vita Pythag.* cap. 27, §. 30, et cap. 30, §. 172. — *Fabr. Bibl. Gr.* lib. II, cap. 13, tom. I, pag. 480 et seq. = [3] *Aristot. Politic.* lib. II, cap. 10. = [4] *Wesseling.* ad *Diod. Sic.* lib. XVI, §. 45, tom. II, pag. 117, lin. 72. = [5] *Dio. Cass.* lib. XLIX, §. 1 et seq. edit. Reimar. tom. I, pag. 569 et seq. = [6] *Morisan. Inscr. Rhegin.* marm. 7, diss. 7, §. 12, pag. 329. = [7] *Fr. Grimald. Annal. del regn. di Napoli*, ad ann. Rom. 724, tom. VI, pag. 142.

PAGE 259.

* Ce nom signifie *pierre blanche.*

trouve le cap *Leucopetra* *, ainsi nommé d'après sa couleur, et censé être l'extrémité du mont Apennin <1>.

* Capo di Spartivento.

* Littéralement, *avec le Libs.*

* Capo di Leuca.

Plus loin est l'*Heraclæum* *, le dernier cap qui regarde le midi; car, dès qu'on l'a doublé, on porte avec un vent de sud-est* jusque sur le cap Iapygien *, d'où la côte tourne de plus en plus au nord et à l'ouest, le long du golfe Ionien.

* Capo Bruzzano.

Après l'*Heraclæum*, sur les côtes de la Locride, on rencontre le cap appelé *Zephyrium* *, au bas duquel est un port ouvert aux vents du couchant <2>; circonstance d'où ce cap tire son nom <3>.

§. II.
Territoire de *Locri.*

* Fondées, l'une 710, l'autre 734 ans avant l'ère Chrétienne.

** 683 ans avant l'ère Chrétienne.

VIENT ensuite la ville nommée *Locri-Epizephyrii*, parce que ses habitans sont une colonie de Locriens, qu'Évanthès, peu de temps après la fondation de Crotône et de Syracuse *, amena sur ces bords ** : je parle des Locriens qui habitoient sur les

<1> S'il n'y a point ici quelque faute de copiste, le nombre de 50 stades marqué par l'auteur, à partir de *Rhegium* [Regio], n'équivalant qu'à 6 milles $\frac{1}{4}$, nous serons forcés de reconnoître le cap *Leucopetra* dans celui que l'on appelle aujourd'hui Capo Pellaro [1] ou Fellaro; et M. d'Anville [2] paroît avoir décidément pensé que l'on devoit s'arrêter à ce témoignage de Strabon. Néanmoins, suivant l'opinion commune, fondée, tant sur le témoignage de Pline [3], qui place le cap *Leucopetra* à 12 milles [96 stades] de *Rhegium*, que sur d'autres rapports, ce cap doit répondre à Capo dell' Armi.

Cluvier [4] jugeoit que, d'après certains passages de Thucydide [5], on doit distinguer de la ville de *Rhegium* un cap *Rhegium*, intermédiaire entre la ville et le cap *Leucopetra*; et il supposoit qu'en nommant ici *Rhegium*, Strabon avoit voulu parler du cap, non de la ville. Mais, indépendamment de ce que les passages de Thucydide ne nous paroissent point établir en effet l'existence de ce cap *Rhegium*, qui auroit été essentiellement différent et assez éloigné [6] de la ville du même nom, nous ne trouvons pas que le texte de Strabon puisse se prêter à une pareille explication.

La difficulté redouble si l'on adopte l'opinion de ceux [7] qui reculent le cap *Leucopetra* jusqu'à l'emplacement de Punta della Saetta.

Nous penchons à croire que, dans le texte de Strabon, il faudroit lire 100 au lieu de 50.

<2> *Au bas duquel est un port ouvert aux vents du couchant.* Le texte porte, *ἔχουσα τοῖς ἑσπερίοις ἀνέμοις λιμένα.* Nous avons exprimé le sens adopté par tous les interprètes de Strabon; mais peut-être la phrase Grecque signifie-t-elle, au contraire, un port à l'abri des vents du couchant.

<3> Les vents d'ouest, en grec, s'appeloient *Zephyri.*

[1] *Voyez* la grande carte de Rizzi Zannoni. = [2] *D'Anville, Anal. géogr. de l'Italie*, part. 3, sect. 5, pag. 261. — *Id. Géogr. anc.* tom. III, pag. 179. = [3] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 10, tom. I, pag. 158, lin. 12. = [4] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 15, pag. 1300, lin. 4. = [5] *Thucyd.* lib. IV, §. 23, pag. 252, et lib. VI, §. 44, pag. 406. = [6] *Morisan. Inscr. Rhegin.* marm. 3, dissert. 3, §. 2, pag. 89, not. 6. = [7] *Harduin.* ad *Plin. loc. prox. cit.* not. 29. — *Fr. Grimaldi, Annal. del. regn. di Nap.* Introd. cap. 28, tom. I, pag. 322.

côtes du golfe Crissæen ‹1› ; Éphore se trompe lorsqu'il dit que c'étoient des Locriens-*Opuntii* *. Ils demeurèrent d'abord, durant trois ou quatre ans, près du cap *Zephyrium* * ; puis ils transférèrent ailleurs * le siége de leur établissement, d'accord avec les Syracusains (car un certain nombre de ceux-ci se trouvoient habiter avec eux) : et l'on voit une source appelée *Locria*, vers l'endroit où ils avoient [d'abord] campé.

PAGE 259.

* Appelés aussi *Epicnemidii.*

* Capo Bruzzano.

* Là où est situé Gerace.

De *Rhegium* jusqu'à *Locri-Epizephyrii*, on compte 600 stades ‹2› ; et la ville est située sur une hauteur que l'on nomme *Esôpis* *.

* Monte Esope, d'où découlent le Merico et le Novito.

Les Locriens passent pour avoir eu les premiers des lois écrites ‹3›.

‹1› Le grec porte : Ἐπεὶ Λοκρῶν ἄποικοι τῶν ἐν τῷ Κρισαίῳ κόλπῳ μικρὸν ὕστερον ΤΗ͂Σ ἈΠῸ Κρότωνος καὶ Συρακουσῶν ΚΤΊΣΕΩΣ ἀποικισθέντες ὑπὸ Εὐάνθους. κ. τ. λ. : passage qui offre plus d'une difficulté.

1.° Strabon paroît bien évidemment donner les Locriens-*Epizephyrii* pour une colonie des Locriens-*Ozolæ* [1] ; car c'étoient ceux-ci, non les Locriens-*Opuntii* [ou *Epicnemidii*] qui habitoient sur les côtes du golfe Crissæen : et néanmoins l'opinion contraire est beaucoup plus probable [2].

2.° La phrase, dans son dernier membre, μικρὸν ὕστερον ΤΗ͂Σ ἈΠῸ Κρότωνος καὶ Συρακουσῶν ΚΤΊΣΕΩΣ, κ. τ. λ. est tellement embarrassante, que Xylander la croyoit mutilée, et que, nous-mêmes, pour en tirer le sens exprimé dans notre version, nous avons été contraints de lire avec tous les autres interprètes de Strabon, μικρὸν ὕστερον ἈΠῸ ΤΗ͂Σ Κρότωνος καὶ Συρακουσῶν ΚΤΊΣΕΩΣ.

Mais ne pouvons-nous prêter à Strabon que cette idée, qui force à changer son texte sans y être autorisé par aucun manuscrit! et le sens ne pourroit-il pas être, que la colonie des Locriens fut amenée par Evanthès en ce lieu, *peu de temps après le premier établissement*, κτίσεως, *qui y avoit été formé par d'autres colons sortis de Crotône et de Syracuse!* Ce sens résulteroit assez naturellement de la syntaxe des mots μικρὸν ὕστερον ΤΗ͂Σ ἈΠῸ Κρότωνος καὶ Συρακουσῶν ΚΤΊΣΕΩΣ : et il s'accorderoit aussi avec ce que l'auteur dit immédiatement après ; savoir, qu'au bout de 3 ou 4 ans, le siége du premier établissement auquel des Syracusains avoient participé, fut transféré en un autre endroit. D'après notre réflexion, plus d'un lecteur trouvera peut-être que la version de ce passage devroit être ainsi conçue : « Vient ensuite » la ville nommée *Locri-Epizephyrii*, parce » qu'elle reçut une colonie de Locriens, que, » peu de temps après sa fondation, opérée » par d'autres colons sortis de Crotône et » de Syracuse, Évanthès y amena. Je parle » des Locriens qui habitoient sur les côtes » du golfe Crissæen. »

‹2› De Regio à Motta di Bruzzano, où M. d'Anville place la ville des Locriens-*Epizephyrii*, nos cartes ne donnent, le long de la côte, que 440 stades olympiques. G.

‹3› *Les Locriens passent &c.* Le texte porte, Πρῶτοι δὲ νόμοις ἘΓγράπτοις χρήσασθαι πεπιστευμένοι εἰσί ; phrase qui seroit peut-être susceptible de ce sens : *Les Locriens sont les premiers qui se soient laissé persuader d'user*

[1] Conf. *Dionys. Perieget.* vers. 364. — *Eustath.* loc. cit. — [2] Conf. *Mazoch. Prodr. in Heracl. pseph.* diatr. 1, cap. 5, sect. 3, pag. 29 et 30, not. 33, 34, 35. — *Heyn.* epim. 1, ad prolus. 1, *De civit. Græcar.* &c. *Opusc. Acad.* tom. II, pag. 46 et seq. — *Id.* ad *Virgil. Æneid.* lib. III, not. in vers. 399.

PAGE 259. Les leurs étoient excellentes, et respectées depuis long-temps ⟨1⟩, lorsque Denys, expulsé de Syracuse *, se permit chez eux les actes les plus illégitimes ⟨2⟩. Au moment où les jeunes fiancées se paroient pour leur noce, il entroit dans leur chambre, et ravissoit leurs prémices ⟨3⟩. Il rassembloit à ses festins les plus belles filles, et les forçoit de courir toutes nues après des pigeons lâchés sans qu'on leur eût coupé les ailes : on dit même qu'afin d'outrager davantage la pudeur, il en contraignoit quelques-unes à prendre, pour cette course, des chaussures de hauteur inégale. Il paya cher cette conduite, quand il fut retourné * en Sicile pour y reprendre l'autorité. En effet, les Locriens ayant alors chassé les troupes qu'il avoit laissées dans leur ville, et

* Il s'agit de Denys le jeune, 357 ans avant l'ère Chrétienne.

* En l'année 347.

de lois ÉCRITES. Observons de plus qu'ici le terme ἐγγράπτοις signifie positivement *écrites*, par comparaison aux lois *orales* et *traditionnelles*. Mais, en beaucoup de passages de différens auteurs, on voit le verbe γραφεῖν ne signifier, par rapport aux lois, que les *constituer*, les *porter*, les *établir* [1].

⟨1⟩ Nous lisons, comme nos manuscrits 1393 et 1394 le portent, εὐνομηθέντες : et nous croyons avoir rendu le vrai sens de cette expression, quoique plus d'un interprète de Strabon l'ait traduite différemment.

Au reste, le témoignage de Strabon sur l'excellente législation des Locriens - *Epizephyrii*, se trouve confirmé par un grand nombre d'auteurs [2]. Le long période de la fidélité de ce peuple à conserver ses lois, période qui, d'après un passage de Démosthène [3], doit s'évaluer à plus de 200 ans, peut se placer entre les années 664 et 356 avant l'ère Chrétienne [4].

⟨2⟩ Il étoit simple que Denys le jeune comptât sur l'attachement des Locriens. Sa mère, Doris, étoit leur compatriote, et fille de Xenetus, l'un de leurs plus illustres citoyens. Denys l'ancien l'avoit obtenue en mariage vers l'année 398 avant l'ère Chrétienne [5] : et, depuis ce temps, il avoit agrandi le territoire des Locriens à diverses reprises; comme dans les années 389 et 388 avant l'ère Chrétienne [6], lorsqu'il leur attribua celui des Caulôniates, celui des Hippôniates, et une portion de celui des Crotôniates [7].

Au surplus, Aristote [8] dit que cette alliance de Denys avec les Locriens devint la cause du renversement de cette république ; καὶ ἡ Λοκρῶν πόλις ἀπώλετο ἐκ τῆς πρὸς Διονύσιον κηδείας.

⟨3⟩ L'expression Grecque προεγάμει seroit peut-être susceptible d'une interprétation différente; mais nous la prenons dans le sens qui se rapporte au témoignage de plusieurs historiens [9].

[1] *Diod. Sic.* lib. XII, §. 16, tom. I, pag. 488. = [2] Conf. *Pindar. Olymp.* carm. 10, vers. 17. — *Plat. Leg.* lib. I, tom. II, pag. 638 A. — *Demosth. in Timocrat.* edit. Reisk. tom. I, pag. 744, lin. 2 et seq. — *Schol. Pindar.* ad loc. cit. — *Procl. ad Plat. in Tim.* pag. 22. = [3] *Demosth.* loc. cit. = [4] *Heyn. De civit. Græc. &c.* prolus. 1, epimetr. 1, *Opusc. Acad.* tom. II, pag. 51. = [5] *Diodor. Sic.* lib. XIV, pag. 44, tom. I, pag. 677. = [6] *Id. ibid.* §. 103, 107, pag. 720-723. = [7] *Voyez* ci-dessous, pag. 323. = [8] *Aristot. Politicor.* lib. V, cap. 7. = [9] Conf. *Athen. Deipnos.* lib. XII, cap. 2, pag. 541. — *Ælian. Var. Hist.* lib. IX, cap. 8.

s'étant affranchis de son joug, se saisirent de son épouse et de ses PAGE 259.
enfans (c'est-à-dire de ses deux filles, et de son second fils, déjà grand ; l'aîné, qui se nommoit Apollocrate, l'avoit suivi pour l'aider à rentrer dans ses états) : et, malgré toutes les instances faites auprès d'eux, soit par Denys lui-même, soit par l'entremise des Tarentins, pour obtenir, n'importe à quel prix, le renvoi de ces prisonniers, jamais ils ne voulurent les relâcher. Ils aimèrent PAGE 260.
mieux souffrir un siége et voir leur pays dévasté. Mais leur rage tomba sur les filles du tyran : après leur avoir fait subir les plus honteux outrages, ils les étranglèrent ; puis ayant brûlé leurs cadavres, ils en broyèrent les os et les jetèrent dans la mer ‹1›.

Éphore, parlant du Droit écrit des Locriens, que Zaleucus ‹2› avoit composé [a] de Coutumes ‹3› Crétoises, Lacédæmoniennes et Aréopagitiques, dit que la principale des constitutions nouvelles émanées de ce législateur, fut celle qui fixoit une punition pour chaque délit, au lieu que précédemment les juges avoient le pouvoir de déterminer la peine : Zaleucus avoit réfléchi que, quand les décisions des juges sont arbitraires, elles peuvent ne pas se trouver toujours les mêmes dans les mêmes cas, quoiqu'elles doivent l'être. Il le loue aussi ‹4› d'avoir simplifié les lois

[a] *Conf.* Diod. Sic. lib. XII, §. 20, tom. I, pag. 491.

‹1› Quel fut le sort du fils ! Nous ne nous rappelons point de l'avoir vu marqué nulle part.

‹2› Le temps où les lois de Zaleucus (s'il est vrai [1] qu'en effet ce personnage ait jamais existé) durent être établies à *Locri*, remonte à l'an 664 avant l'ère Chrétienne.

‹3› *De Coutumes &c.* νομίμων. Nous suivons Bentlej [2], qui pense que le terme νομίμων signifioit proprement des Coutumes [en latin, *consuetudines*], et se trouve employé ici par opposition aux lois écrites.

‹4› *Zaleucus avoit réfléchi &c..... Il le loue aussi &c.* Le texte, en cet endroit, paroît mutilé. M. Heyne [3] croit que, pour le rétablir, on peut s'aider d'un passage dans lequel, nous dit-il, l'historien Diodore de Sicile [4] attribue à Charondas et cette loi dont Éphore parloit, et d'autres encore qui sont données communément à Zaleucus. Le passage indiqué par M. Heyne est difficile à expliquer ; mais on ne peut, selon nous, le rapporter en aucune manière à la loi dont il s'agit ici. Pour tirer du texte de Strabon, tel que le présentent nos manuscrits d'accord avec les imprimés, le sens que nous lui donnons, il nous a suffi d'y changer ἐπαινεῖν en ἐπαινεῖ.

[1] *R. Bentlej. Resp. ad C. Boyl.* edit. Lennep. pag. 185 et seq. = [2] *Id.* pag. 187 et 188. = [3] *Heyn. loc. cit.* pag. 37, note *. = [4] *Diod. Sic.* lib. XII, §. 16, tom. I, pag. 488.

PAGE 260.

sur les contrats. En des temps postérieurs, ajoute-t-il, les Thuriens <1>, pour avoir mis dans leur législation des détails très-subtils, devinrent plus célèbres, mais furent moins probes <2>. En effet, l'État le mieux réglé n'est pas celui où les lois prévoient tous les détails de la chicane; c'est celui où l'on observe constamment des lois simples : et Platon a fort bien dit [a] que là où il existe beaucoup de lois, il y a sans doute beaucoup de procès, et de mauvaises mœurs; comme là où il existe beaucoup de médecins, il y a vraisemblablement beaucoup de maladies.

[a] *Conf.* Platon. De Republ. lib. II, tom. II, pag. 404 E.

La Locride n'étant séparée de la Rhégine * que par le ravin profond où coule le fleuve *Halex* *, ce que l'on remarque en cet endroit au sujet des cigales est une grande singularité. Sur le territoire des Locriens, elles chantent; dans la Rhégine, elles sont muettes. On attribue cette différence à ce que, ces dernières restant sur un terrain fort ombragé, leurs membranes, toujours humectées par la rosée, ne se tendent point; tandis que les autres, exposées au soleil, ont les membranes sèches, cornacées, et par conséquent propres à rendre des sons. Jadis on voyoit à *Locri* la statue du citharœde * Eunomus, ayant une cigale sur sa cithare. Suivant le récit de Timée, ce musicien et Ariston de *Rhegium*, devant concourir [à Delphes] dans les jeux

* Le territoire de *Rhegium*.

* L'Alice.

* *Joueur de cithare.*

<1> Ainsi donc Éphore regardoit comme avéré que les Thuriens avoient adopté les lois de Zaleucus. Nous voyons en effet que certains auteurs ont été de ce sentiment [1]. M. de Sainte-Croix [2] semble avoir cru qu'il s'agissoit ici, non des Thuriens proprement dits, mais des Sybarites, qui ont été plus d'une fois confondus avec leurs successeurs les Thuriens.

<2> *Pour avoir mis dans leur législation des détails très-subtils, &c.* Nous croyons avoir exprimé le vrai sens de l'expression Grècque, *ἀκριβοῦν θέλοντας περὶ* [al. *πέρα* et *παρὰ*] *τῶν ἄκρων*. Casaubon nous avertit que c'est une périphrase, pour désigner ce que l'on appeloit autrement *ἀκριβοδικαίους*. Il ajoute que ce qui suit, *ἐνδοξοτέρους μὲν γένεσθαι, χείρονας δὲ*, rentre dans cet axiome si vrai, *summum jus, summa injustitia*.

Au surplus, on peut voir un exemple de cette subtilité de détails dans la loi concernant les ventes et les achats, qui nous a été transmise, d'après Théophraste, par Stobée [3].

[1] *Athen.* lib. XI, cap. 15, pag. 508. = [2] *Sainte-Croix, sur la Législ. de la Gr. Grèce,* Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, vol. XLII, *Mém.* pag. 327 et 328. = [3] *Stob.* serm. 42, pag. 280 et 282.

Pythiques

Pythiques[a], se disputèrent le pas. Ariston pria les Delphiens de soutenir sa cause, qui étoit, pour ainsi dire, la leur, puisque c'étoit de Delphes que ses ancêtres, consacrés * au dieu [de cette ville], étoient partis pour aller [en Italie] fonder la colonie de *Rhegium.* Eunomus prétendit que les *Rhegini* n'avoient pas même le droit de disputer le prix du chant, eux chez qui les cigales, ces animaux auxquels la nature donne le plus de voix *, étoient muettes. Ce mot n'empêcha pas Ariston d'être applaudi, au point de lui faire un moment espérer la victoire. Toutefois Eunomus l'emporta; et, de retour à *Locri,* il consacra la statue dont nous parlons, en mémoire de ce que, durant le concours, l'une de ses cordes s'étant rompue, une cigale étoit venue se reposer sur son instrument et remplir l'accord.

PAGE 260.

[a] Pythiad. incert. *Conf.* Corsin. Diss. Agon. pag. 203 et 205.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 311.*

* Littéralement, *les-mieux-chantans des animaux.*

Au-dessus de ces villes, l'intérieur des terres est occupé par les *Bretii.* A eux appartiennent la ville de *Mamertium* <1>, et cette forêt [de Sila], longue de 700 stades, naturellement bien plantée et bien arrosée, d'où se tire la meilleure poix [b], celle que l'on appelle BRÉTIANE <2>.

PAGE 261.

[b] *Conf.* Plin. Hist. nat. lib. XV, S. 7, tom. I, pag. 737, lin. 23.

<1> Nous lisons, non pas seulement selon la conjecture de M. Siebenkees, mais sur l'autorité de nos manuscrits 1393, 1394, comme du manuscrit de Médicis, πόλις, au lieu de πόλεις.

Quant à *Mamertium,* il suffit de faire attention à l'ordre chorographique que suit ici notre auteur, pour abandonner l'idée que cette ancienne ville ait pu être située dans la position de Martorano [1]. Il est plus probable [2] qu'elle occupoit l'emplacement d'Oppido. Un savant philologue moderne a pensé [3] que le *Mamertium* des *Bretii* devoit être une colonie des *Mamertini* ou Messiniens de Sicile.

<2> *Et cette forêt [de Sila], &c.* Ce passage, tel que l'offre l'édition de Casaubon, est évidemment corrompu. Après avoir examiné les différentes manières dont plusieurs critiques habiles [4] ont proposé de le rétablir, nous nous sommes astreints à suivre nos manuscrits 1393 et 1394, qui portent, comme ceux d'Italie : Καὶ ὁ δρυμὸς, ὁ φέρων τὴν ἀρίστην πίτταν, ἣν Βρεττιάνιον [leg.

[1] Conf. *Gabr. Barr. op. cit.* lib. II, cap. 10, pag. 123. — *Gir. Maraf. op. cit.* lib. III, cap. 25, f.° 222 v.° — *Ortel. Thes. Geogr.* ex *Nigro.* = [2] Conf. *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 15, pag. 1320, lin. 28. — *D'Anville, Géogr. anc.* tom. I, pag. 213. = [3] *Mazoch. Comm. ad Heracl. pseph.* collect. 9, cap. 5, not. 106, pag. 541, col. 2. = [4] Conf. *Xyland.* ad loc. — *Casaubon.* ad loc. — *Paul. Leopard. Emendat.* lib. IV, cap. 2. — *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 15, pag. 1319, lin. 49. — *Palmer. Exercit.* pag. 296. — *Joan. Ant. Saracen. ad Dioscorid.* lib. I, cap. 97, notar. pag. 16, col. 1. — *Mazoch. Comment. ad Heracl. pseph.* collect. 10, part. 2, pag. 546, col. 2 et seq. — *Oberl. ad Vib. Sequestr.* pag. 271. — *Siebenkees* ad loc.

PAGE 261. Après *Locri*, l'on trouve le fleuve nommé *Sagras* au féminin ⟨1⟩, et, sur ses bords, ces autels des Dioscures, près desquels 10,000 Locriens, assistés d'un corps de *Rhegini* ⟨2⟩, attaquèrent et défirent 130,000 Crotôniates; de là le proverbe que l'on cite aux incrédules : « C'est plus vrai que l'affaire de la *Sagras*. » Une tradition mythique [a] ajoute que, dès le jour du combat, l'issue en fut publiée aux jeux olympiques qui se célébroient dans ce même temps; et la nouvelle si promptement répandue se trouva vraie. C'est à cette bataille désastreuse que l'on attribue la décadence rapide des Crotôniates : après avoir perdu tant de monde, ils ne purent long-temps subsister en corps de nation ⟨3⟩.

[a] *Conf.* Cicer. de nat. Deor. lib. II, cap. 2, et lib. III, cap. 15.

Passé la *Sagras*, on rencontre *Caulônia* *, ville fondée par des Achæens ⟨4⟩, et qui avoit été d'abord nommée *Aulônia* *, à

* Située à-peu-près dans la position de Castel-Vetere.

* *Aulôn*, en grec Αὐλὼν, signifie une vallée.

fors. Βρέττιον] καλοῦσιν. Il s'agit de cette forêt que l'on appelle encore aujourd'hui Sila, mais qui n'a plus la même étendue qu'autrefois.

⟨1⟩ Quel est aujourd'hui le nom de ce petit fleuve, jadis si célèbre! Est-ce l'Alaro [1]! Est-ce le Sagriano [2], nom que les cartes de Rizzi Zannoni ne donnent à aucun fleuve dans cette partie de la Calabre!

⟨2⟩ *Dix mille Locriens, &c.* Λοκροὶ μύριοι μετὰ Ῥηγίνων. Notre version exprime le sens qui nous paroît tout-à-la-fois résulter de la syntaxe de la phrase, et s'accorder avec le témoignage de Justin [3]. M. de Sainte-Croix semble avoir pensé [4] que c'étoit la réunion des Locriens et des *Rhegini* qui formoit un corps de 10,000 hommes.

⟨3⟩ La date de ce fait si remarquable ne se trouve indiquée nulle part avec précision [5]. Mais la cause de la guerre ayant été le desir qu'avoient les Crotôniates de se venger des Locriens qui avoient secouru *Siris*, lorsqu'ils assiégeoient cette ville conjointement avec les Métapontins et les Sybarites [6], le combat dont il est ici question doit, ce semble, avoir eu lieu vers la LIV.e olympiade, 564 ans avant l'ère Chrétienne. C'est une absurdité que de le faire remonter au temps de la prise de Troie [7]. Ce que Strabon ajoute concernant la décadence de Crotône, ne sauroit être vrai qu'en un sens modifié; car la république de Crotône ne laissa pas d'être encore florissante long-temps après cette époque.

⟨4⟩ *Par des Achæens, &c.* Peut-être ne faut-il admettre cet énoncé de notre auteur

[1] Conf. *Gabr. Barr. op. cit.* lib. III, cap. 13, pag. 246. — *Gir. Maraf. op. cit.* lib. II, cap. 29, f.° 150 r.° — *Th. Acet. ad Barr. loc. cit.* not. 6, pag. 248, et *Sertor. Quattrim.* ibid. not. *d.* — *Ortel. Thes. geogr.* — *Fr. Grimald. Ann. del regn. di Nap.* Introd. cap. 21, tom. I, pag. 269. = [2] Conf. *Leandr. Albert. Descritt. di tutt. l'Ital.* f.° 217 v.° — *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 15, pag. 1303, lin. 27. — *Hard. ad Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 15, tom. I, pag. 164, not. 1. — *La Martinière, Dict. géogr.* = [3] *Justin.* lib. XX, cap. 3. = [4] Voyez *M. de Sainte-Croix, sur la Législ. de la Grande-Grèce*, Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres, vol. XLV, *Mém.* pag. 293, not. *z.* = [5] Voyez *M. de Sainte-Croix*, loc. cit. = [6] *Justin.* lib. XX, cap. 2. = [6] *Heyn. De civit. Græc. &c.* prolus. 10, *Op. Acad.* tom. II, pag. 184. = [7] *Tzetz. ad Lyc. Alex.* vers. 987.

raison de ce qu'elle étoit située au fond d'un vallon ‹1›. Elle est déserte depuis que ses habitans, chassés par les barbares, l'ont quittée ‹2› pour aller en Sicile bâtir une autre ville du même nom ‹3›. PAGE 261.

Vient ensuite *Scylletium* *, colonie de ces Athéniens qui avoient suivi Menesthée ‹4› : on l'appelle aujourd'hui *Scylacium* ‹5›. Les Crotôniates étoient maîtres de son territoire, lorsque Denys * en adjugea une portion aux Locriens ‹6›. C'est du nom de cette

* Squillace.

* Vers l'an 389 avant l'ère Chrétienne.

qu'avec restriction. *Caulônia* étoit proprement une colonie des Crotôniates [1]. Mais les Crotôniates étoient eux-mêmes d'origine Achæenne; et, de plus, la colonie envoyée à *Caulônia* avoit eu pour chef un Achæen d'*Ægæ*, nommé Typhon [2]. Ajoutons que, dans l'établissement de la colonie, les Crotôniates eurent la plus foible part. Du reste, la date de cette fondation n'est pas connue.

‹1› D'après le témoignage de Virgile [3], on pourroit croire que *Caulônia* dut avoir au moins sa citadelle bâtie sur une hauteur.

‹2› Environ 389 ans avant l'ère Chrétienne [4], Denys [l'ancien] se rendit maître de *Caulônia*, la détruisit de fond en comble, en fit passer tous les habitans à Syracuse, et en donna presque tout le territoire aux Locriens. Seroit-ce donc de ce fait que Strabon auroit voulu parler? Alors on auroit peine à comprendre comment il se seroit servi de cette désignation vague, *par les barbares*, ὑπὸ τῶν βαρβάρων. Et, en même temps, il faudroit supposer que *Caulônia* n'avoit pas tardé à se relever de ses ruines, mais pour éprouver ensuite de nouveaux malheurs. En effet nous voyons [5] que, dans la guerre de Pyrrhus, c'est-à-dire entre les années 280 et 274 avant l'ère Chrétienne, *Caulônia*, qui avoit embrassé le parti du roi d'Épire, fut prise et saccagée par les Campaniens, alliés des Romains. Et cette fois encore elle put réparer ses pertes, puisqu'en l'année 209 avant la même ère, on trouve [6] cette ville citée parmi celles qui s'étoient déclarées pour Annibal. Néanmoins, postérieurement à cette dernière époque, on ne voit pas comment les Caulôniates auroient pu être *chassés par les barbares* [7].

‹3› Cluvier [8] conjecture que *Caulônia* de Sicile dut être située entre les deux places nommées aujourd'hui Caltaniscetta et Pietrapreccia, près d'une petite rivière qui se réunit au fleuve *Himera*, sur sa gauche.

‹4› Quel étoit ce Menesthée (qui semble différent de celui dont il est parlé dans l'histoire du siége de Troie)? et en quel temps cette colonie Athénienne vint-elle s'établir à *Scylletium*? Nous l'ignorons.

‹5› Le texte, dans tous nos manuscrits, comme dans les imprimés, porte Σκυλάκιον; mais nous pensons avec Saumaise [9] que la vraie leçon doit être Σκυλάκειον, *Scylacæum*: autrement Virgile n'eût point dit [10], *et navifragum Scyla*CEUM.

‹6› Il s'agit de Denys l'ancien. Ce fait doit se rapporter au même temps que celui dont il a été question dans la note 2, *pag. 318*; et M. de Sainte-Croix [11] paroît croire que Strabon les a confondus l'un avec l'autre.

[1] Conf. *Scymn. Ch.* vers. 317. — *Steph. Byzant.* v. Αὐλών. = [2] *Pausan.* lib. VI, cap. 3, pag. 459. = [3] *Virgil. Æneïd.* lib. III, vers. 553. = [4] *Diod. Sic.* lib. XIV, §. 106, tom. I, pag. 723. = [5] *Pausan.* loc. prox. cit. = [6] *Tit. Liv.* lib. XXVII, cap. 12, §. 6. = [7] *Heyn. ubi suprà*, prolus. 12, pag. 203 et 204. = [8] *Cluver. Sicil. ant.* lib. II, cap. 10, pag. 349, lin. 43. = [9] *Salmas. Exercit. Plin.* pag. 47, col. 1 C, et pag. 57, col. 1 G et seq. = [10] *Virgil. Æneïd.* lib. III, vers. 553. = [11] *Acad. des I. et B. L.* vol. XLII, *Mém.* pag. 306, not. *h.*

PAGE 261.
* Voyez ci-dessus, pag. 299.

ville, que l'on appelle SCYLLÉTIQUE le golfe qui, avec le golfe HIPPÔNIATE, forme l'isthme dont nous avons déjà parlé *. Ce même isthme est celui que Denys, durant sa guerre contre les *Leucani*, tenta de fermer. Sous prétexte de mettre les habitans de la presqu'île à l'abri de l'invasion des barbares du dehors, il vouloit couper toute communication entre les Grecs confédérés, afin de maîtriser plus facilement ceux d'en-deçà de l'isthme; mais ceux d'au-delà l'empêchèrent d'exécuter son projet ‹1›.

§. III.
Territoire des Crotôniates.
*Le temple étoit situé sur ou proche Capo delle Colonne.

APRÈS *Scylletium*, viennent la Crotôniatide et les trois pointes des *Iapyges* ‹2›; puis le *Lacinium*, lieu consacré à Junon *, jadis très-riche et rempli d'une multitude d'offrandes.

‹1› Pline [1] semble attribuer à Denys l'ancien le projet, non de fermer [διατειχίζειν], mais de couper cet isthme, auquel il donne 20 milles de largeur : *Nusquàm angustiore Italiâ ; 20 M. passuum latitudo est. Itaque Dionysius major intercisam eo loco adjicere Siciliæ voluit.* Suivant un écrivain moderne [2], au contraire, le fait dont Strabon a prétendu parler, doit se rapporter aux premières années du règne de Denys le jeune [de 366 à 359 ans avant l'ère Chrétienne]; et la muraille auroit eu environ 40 milles. Cette largeur est exagérée; mais il seroit difficile de déterminer les points auxquels auroit abouti le mur que Denys vouloit faire élever. Selon Pline, l'un de ces points auroit été, sur la côte orientale, le *Castra-Hannibalis*, situé aux bords du *Crotalus* : mais, comme on ignore quel est celui des petits fleuves de ce canton qui représente l'ancien *Crotalus*, on ne peut s'assurer de la position du *Castra-Hannibalis*.

Par cette désignation, *ceux d'au-delà* [de l'isthme], Strabon, sans doute, entendoit les Crotôniates et leurs alliés, qui formèrent dans la Grande-Grèce le parti essentiellement et constamment ennemi des deux Denys; tandis que ces princes, par force comme par adresse, dominèrent à *Locri* et à *Rhegium*, mais sans pouvoir parvenir à rompre toute intelligence entre ces villes et les autres Grecs de l'Italie.

‹2› *Les trois pointes des IAPYGES.* L'on a cru [3] que ces trois *pointes* pouvoient être les îlots rocailleux, χοιράδες νῆσοι, dont Thucydide [4] fait mention : mais une pareille opinion ne peut se soutenir. On ne sauroit non plus adopter les noms modernes que donnent le Barrio [5], ses commentateurs [6], et Marafioti [7]. Cluvier dit [8] que les trois *pointes des IAPYGES* doivent avoir répondu aux trois caps appelés aujourd'hui delle Castella, Rizzuto et della Nave. Nous croyons qu'il faut substituer capo Bianco, ou capo d'Orignano, à capo delle Castella. Du reste, ce nom de *pointes des IAPYGES* semble prouver qu'en effet [9] les *Iapyges* (quels qu'aient été originairement ces peuples) occupèrent, durant un certain temps, toute la côte du golfe de Tarente.

[1] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 15, tom. I, pag. 165, lin. 5. = [2] *Fr. Grimaldi, Annal. del regn. di Nap.* tom. II, pag. 295. = [3] *Casaub.* ad Strab. = [4] *Thucyd.* lib. VII, §. 33. = [5] *Gabr. Barr. op. cit.* lib. IV, cap. 5, pag. 300. = [6] *Th. Acet.* et *Sertor. Quattrim.* loc. cit. = [7] *Gir. Maraf. op. cit.* lib. III, cap. 20, f.° 208 r.° et seq. = [8] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 15, pag. 1306, lin. 50.

<1> Il seroit difficile ici de déterminer les distances; nous dirons seulement, en général, que Polybe * compte au plus 2300 PAGE 261.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 112.*

<1> Dans le passage suivant, le texte est évidemment altéré. L'édition de Casaubon, assez conforme aux manuscrits, si ce n'est que ceux-ci ne marquent aucune lacune, présente la phrase ainsi conçue : Τὰ *διάρματα δ' οὐκ εὐκρινῶς λέγεσθαι* [Casaub. *λέγεται*]· *πλὴν ὥστε γε ἐπιτοπολὺ* [1397, *ὥστ' εἰς ἐπὶ τὸ πολὺ*] *σταδίους ἀπὸ πορθμοῦ μέχρι Λακινίου Πολύβιος ἀποδίδωσι δισχιλίους καὶ τ· ἐντεῦθεν δὲ τὸ δίαρμα εἰς ἄκραν Ἰαπυγίαν ψ. Τοῦτο μὲν οὖν στόμα λέγουσι τοῦ Ταραντίνου κόλπου. Αὐτὸς δ' ὁ κόλπος ἔχει περίπλουν ἀξιολόγον, μιλίων διακοσίων μ* [mss. Italici *υμ*], *ὡς ὁ χωρογράφος φησί..... τπ....* ΕΥΖΩΝΩ [1397, ΑΖΩΝΩ] *Ἀρτεμίδωρος· τοσούτοις δὲ καὶ* ΛΕΙΠΩΝ.... *τοῦ πλάτους τοῦ στόματος τοῦ κόλπου.*

L'ÉPITOME ne cite point ce passage, et n'en exprime même pas le résultat.

L'ancien interprète Latin dit : *Intervalla quidem non judicatu neque dictu facilia. Verumtamen à freto usque Lacinium templum intervallum esse stadiorum duûm millium et trecentorum Polybius tradidit. Hinc item spacium ad Iapygiæ ultima stadiorum DCC, quod Tarentini sinûs os esse ferunt. Sinus autem ipse, navigationis circuitum ita ratione comprehensum habet, ad milliaria ducenta et quadraginta. Ut autem regionis descriptor Artemidorus ait, CCC et LXXX expedito viatori. Tot autem stadiis latitudo ipsius ostii sinûs omissa est.*

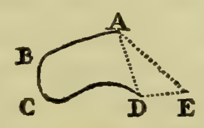
Le traducteur Italien : *Le distanze non si possono distintamente assignare, se non come Polibio mette MMCCC stadii a'l piu, da lo stretto fin' a'l Lacinio, et di là al promontorio Iapigio, la distanza di DCC stadii. Questa adunque dicono essere la bocca de'l golfo di Taranto, il quale con notabile circuito si naviga per MMCCCC miglia, come dice il particolare scrittore di quel luogo. Artemidoro dice di III. MM. DCCC, per un buono caminatore; d'altrotanto è il rimanente della larghezza della bocca de'l golfo.*

Xylander changeoit *λείπων* en *λοιπὸν*, et sa version porte : *Trajectuum intervalla non est facilè certò explicare :* *nisi quòd Polybius ferè à freto usque ad Lacinium tradit esse stadia CIↃ CIↃ CCC : hinc Iapygium promontorium trajectus est IↃCC, atque hæ dicuntur fauces Tarentini sinûs. Ipsius sinûs litus amplum, ut regionum descriptor ait, millia passuum continet CCXL. Artemidorus ab expedito confici ait millibus passuum CCCXXC. Tanta etiam est reliqua faucium sinûs latitudo.*

Suivant Casaubon, le passage est tellement mutilé, que, sans le secours de quelques manuscrits, on ne pourra jamais le rétablir.

M. de Bréquigny s'étoit exprimé de la manière suivante : « Il n'est pas facile d'assi-
» gner ici les distances. On sait seulement
» que Polybe compte au plus 2300 stades du
» détroit à *Lacinium*, et 700 de *Lacinium*
» au cap *Iapygien*. Là commence ce que l'on
» nomme l'embouchure du golfe de Tarente.
» Le circuit du golfe même est considérable;
» il est de 240 mille pas, selon le chorographe,
» et de 380 mille au moins [*εὐζώνῳ*], selon
» Artémidore, qui donne la même dimen-
» sion à la largeur de l'embouchure entière.

» Supposons (ajoute M. de Bréquigny,
» dans une note peu facile à comprendre)



» le golfe *A, B, C, D*, 380 *M*; l'embou-
» chure *A E*, autant. On joint *D, E*, qui
» achève de former toute l'embouchure, *λοι-*
» *πὸν* [non *λείπων*[*τοῦ πλάτους*. De cette ma-
» nière, le passage est rétabli. »

M. Siebenkees s'est borné à représenter la version Latine adoptée par Xylander, et à rapporter des variantes inutiles de quelques manuscrits. *Voyez* les notes suivantes.

Page 261. stades depuis le détroit jusqu'au *Lacinium* <1>, et 700 stades du *Lacinium* au cap Iapygien <2>. Ce dernier intervalle forme ce que l'on appelle l'ouverture du golfe de Tarente. La circonférence de ce golfe est considérable : le chorographe la fait de 240 milles <3>; et Artémidore dit qu'elle est de 380 <4>, pour
Page 262. un voyageur leste; calcul dans lequel encore il laisse de côté la largeur de l'ouverture <5>.

<1> Du détroit de Sicile au cap *Lacinium*, la mesure prise le long des côtes est égale à 150 minutes d'un grand cercle; et elles représenteroient 2778 petits stades de $1111 \frac{1}{9}$, 2083 stades de $833 \frac{1}{3}$, 1750 stades de 700, 1500 stades de 600, ou 1250 stades de 500. Aucun de ces nombres ne pouvant s'accorder avec le texte de Strabon, je suis porté à croire que Polybe avoit écrit *1300 stades au plus*, et que cette mesure, exprimée en stades de 500 au degré, étoit juste. G.

<2> Du promontoire *Lacinium* au promontoire *Iapygium*, la distance en ligne droite, sur la carte de d'Anville, est de 750 stades de 700 au degré. G.

<3> Le périmètre du golfe de Tarente, depuis le cap *Lacinium* jusqu'à l'*Iapygium*, est de 224 minutes, ou 280 milles Romains, si l'on compte tous les détours. Peut-être le chorographe dont parle Strabon avoit-il négligé quelques sinuosités, ou ne faisoit-il commencer le golfe de Tarente qu'au promontoire *Crimisa*, aujourd'hui cap d'Alice; alors on trouveroit tout au plus 250 *M. P.* pour la circonférence du golfe, et la mesure ancienne seroit juste. G.

<4> Si la vraie leçon de ce passage est 380 *M. P.*, la mesure surpasseroit de 100 *M. P.* ou 27 lieues, l'étendue des côtes du golfe de Tarente.

Artémidore croyoit peut-être que le golfe de Tarente pouvoit être pris depuis le détroit de Sicile jusqu'au promontoire *Iapygium*, et que les 3000 stades que l'on comptoit, selon Polybe (*suprà*, pag. 113), pour la distance itinéraire qui séparoit ces points, représentoient à-peu-près l'étendue du périmètre de ce golfe. Alors Artémidore réduisant les 3000 stades en milles Romains, à raison de 8 stades au mille, en auroit conclu 375 milles, ou, en nombre rond, les 380 *M. P.* que paroît offrir le texte de Strabon. G.

<5> *Et Artémidore dit qu'elle est de 380 pour un voyageur leste; calcul dans lequel encore il laisse de côté la largeur de l'ouverture.*

En tête de tout le passage terminé par ces lignes, nous avons averti que le texte y étoit évidemment altéré. L'on a vu ensuite, dans la note précédente, tout ce qui peut se dire de plus judicieux, de plus probable, pour expliquer les mots, τῷ ἘΥΖΏΝΩ [al. ἈΖΏΝΩ] Ἀρτεμιδώρῳ, dans le cas où, cette leçon n'étant ni fautive ni mutilée, Strabon, vu la syntaxe de la phrase en son état actuel, se trouveroit avoir effectivement énoncé qu'Artémidore donnoit *380 MILLE PAS* au circuit du golfe de Tarente. Mais, nous devons l'avouer, ce dernier membre de la phrase est précisément celui qui porte le plus de marques d'altération; tout y annonce quelque lacune : voici pourquoi.

1.° Strabon ne sauroit guère avoir évalué ici en *milles* une mesure que certainement Artémidore avoit donnée en *stades*. Par-tout ailleurs, quand Strabon rapporte les distances fixées par Artémidore, même quand il veut, comme il fait ici, les opposer à celles du chorographe, il les exprime en *stades*, ainsi qu'Artémidore les avoit exprimées dans son ouvrage. Suivant donc toute apparence,

Cette ouverture regarde l'orient d'hiver, et commence au *Lacinium.* PAGE 262.

C'est immédiatement après avoir doublé ce cap ‹1› que l'on rencontroit jadis les villes des Achæens : elles ne subsistent plus ‹2›,

notre auteur, originairement, avoit marqué ici le nombre de *stades*, non de *milles*, qu'Artémidore donnoit au circuit du golfe de Tarente : à la place du nombre τπ, il devoit y en avoir quelque autre, qu'aucun de nos manuscrits ne représente aujourd'hui.

2.° La distinction que l'un ou l'autre terme εὐζώνῳ ou ἀζώνῳ *[pour un voyageur leste* ou *non-leste]* établiroit, ne pouvant se rapporter qu'à une mesure de temps, tandis qu'il s'agit d'étendue, ne convient point ici.

D'après ces observations, nous pencherions à croire que, dans la dernière phrase du passage, au lieu de, Αὐτὸς δ' ὁ κόλπος ἔχει περίπλουν ἀξιόλογον, μιλίων διακοσίων μ, ὥς ὁ χωρογράφος φησί· ΤΠ ΕΥΖΩΝΩ [al. ΑΖΩΝΩ] Ἀρτεμίδωρος, il faudroit lire, avec le signe d'une lacune : Αὐτὸς δ' ὁ κόλπος ἔχει περίπλουν ἀξιόλογον, μιλίων διακοσίων μ, ὡς ὁ χωρογράφος φησί· ΣΤΑΔΙΩΝ ΔΕ ***, ΩΣ Ἀρτεμίδωρος. *La circonférence de ce golfe est considérable, étant de 240 MILLES, suivant le chorographe, et de *** STADES, selon Artémidore, &c.* Mais nous ne hasarderons aucune conjecture sur le nombre qu'il faudroit substituer à celui de 380, exprimé aujourd'hui dans le texte.

Quant aux derniers mots, *calcul dans lequel il laisse de côté la largeur de l'ouverture,* nous avouons ne les avoir mis que pour répondre, en une manière quelconque, aux mots Grecs ποσῶτις δὲ καὶ λείπων τὸ πλάτους τοῦ στόματος, lesquels restent pour nous absolument inintelligibles.

‹1› *Et commence au LACINIUM. C'est &c.* Le texte lie les deux phrases : Ἀρχὴ δ' αὐτοῦ τὸ Λακίνιον· κάμψαντι ΓΑΡ εὐθὺς αἱ τῶν Ἀχαιῶν πόλεις ἦσαν κ. τ. λ. Littéralement : *Elle commence au LACINIUM ; CAR c'est immédiatement après avoir doublé ce cap &c.* Mais ici l'emploi de la conjonction *CAR*, γάρ, constitue un raisonnement qui ne sauroit se comprendre. Nous avons cru devoir lire Κάμψαντι γ' ἄρ' εὐθὺς, ou Κάμψαντι γοῦν εὐθύς.

‹2› *Les villes des ACHÆENS : elles ne subsistent plus, à l'exception de Tarente.* Notre version est fidèle ; le texte porte : Αἱ τῶν ΑΧΑΙΩΝ πόλεις ἦσαν, αἳ νῦν οὐκ εἰσὶ πλὴν τῆς Ταραντίνων. Ce passage nous embarrasse. Avons-nous bien fait de rendre le terme Ἀχαιῶν par le nom particulier d'*Achæens ?* Eussions-nous dû le rendre par le nom général de *Grecs ?* C'est ce que les lecteurs instruits pourront seuls décider.

D'une part, nous ne saurions douter que les colonies de la Grande-Grèce, à raison de leur origine, ne doivent être distinguées en *Achæennes*, *Doriennes* et *Chalcidiques ;* et, d'autre part, nous croyons voir que Strabon, par-tout ailleurs, quand il parle de ces colonies en général, les qualifie d'Ἕλληνας, *Grecques.* De là nous avons pensé qu'ici notre géographe, employant le nom Ἀχαιῶν, avoit voulu désigner particulièrement des colonies *Achæennes*, comme l'étoient en effet presque toutes celles dont il va faire mention. Il est vrai qu'alors, vu la syntaxe de la phrase, Strabon paroîtra mettre Tarente elle-même au nombre de ces colonies *Achæennes*, tandis que Tarente étoit une colonie *Dorienne.* Si donc les mots πλὴν τῆς Ταραντίνων ne sont pas une pure interpolation, nous dirons avec M. Heyne, qu'il ne faut pas prendre ici les expressions de Strabon à la lettre. Au temps où il écrivoit, il y avoit en Italie plus d'une ville d'origine *Achæenne*, et même plus d'une ville d'origine *Grecque* en général, qui subsistoient encore matériellement, aussi-bien que Tarente. Mais, sur la côte qu'il va décrire,

PAGE 262. à l'exception de Tarente; mais, comme plusieurs d'entre elles ont été célèbres, il convient d'en parler avec quelque détail.

A partir du *Lacinium*, dans l'espace de 150 stades, on trouve d'abord Crotône, ainsi que le fleuve * et le port *Æsaros;* et un autre fleuve ‹1›, le *Neæthos* *. Tous ces noms ‹2›, s'il faut en

* L'Esaro.

* Le Nieto.

les institutions Grecques n'étoient plus en vigueur qu'à Tarente.

‹1› *A partir du* LACINIUM, *dans l'espace de 150 stades, on trouve d'abord Crotône, &c.* Le grec porte : Πρώτη δ' ἐστὶ Κρότων ἐν ἑκατὸν καὶ ν σαδίοις ἀπὸ τοῦ Λακινίου, καὶ ποταμὸς Αἴσαρος καὶ λιμὴν, καὶ ἄλλος ποταμὸς Νέαιθος. D'après ce texte, Strabon semble placer la ville même de Crotône à 150 stades du *Lacinium;* puis les fleuves *Æsaros* et *Neæthos* encore plus loin : 150 stades équivaudroient à dix-huit milles trois quarts. Or Tite-Live[1] atteste que, du temple de Junon Lacinienne à Crotône, les Romains ne comptoient pas plus de six milles; ce qui donneroit seulement 48 stades. On a cru[2] pouvoir expliquer la différence des deux témoignages, en faisant observer que le temple étoit situé sur la partie nord du promontoire *Lacinium,* et dans un endroit d'où la distance jusqu'à la ville, prise en ligne directe, étoit beaucoup moindre que la distance à partir, comme Strabon le veut, de la pointe la plus avancée du cap : à quoi l'on pourroit ajouter que l'ancienne Crotône ayant une enceinte fort étendue (elle passoit pour avoir douze milles[3], ou 96 stades de circonférence), selon le point de cette enceinte d'où l'on seroit parti, la distance de la ville au *Lacinium* auroit pu varier beaucoup. Mais aucune de ces observations ne justifie Strabon complétement. A partir du *Lacinium,* même en poussant jusqu'à l'embouchure du *Neæthos,* située beaucoup au nord de Crotône, Strabon n'a jamais pu compter avec justesse, 150 stades. Sur la carte de Rizzi Zannoni, entre Capo delle Colonne et l'embouchure du Nieto, l'on ne trouve au plus que douze milles, ou 96 stades.

Les mots καὶ ποταμὸς Αἴσαρος καὶ λιμὴν, nous ont paru signifier qu'indépendamment du fleuve *Æsaros,* il y avoit un port appelé de même *Æsaros :* voilà comment Cluvier[4] et M. de Bréquigny les ont entendus. Mais on ne connoît point d'ailleurs ce port ainsi dénommé. Cluvier lui-même soupçonnoit que Strabon avoit originairement écrit λίμνη, et qu'il avoit voulu parler de ce marais ou lac salé dont l'existence aux environs de Crotône est attestée par Théocrite[5].

‹2› *Tous ces noms, &c.* Le texte porte, ὯΝ τὴν ἐπωνυμίαν κ. τ. λ. Aucun manuscrit ne varie. D'après l'emploi de ce pluriel ὧν, *quorum,* il faudroit croire que ce n'étoit pas uniquement le *Neæthos,* mais que c'étoient aussi l'*Æsaros* et Crotône qui devoient leur dénomination à des événemens arrivés dans ces cantons; et cette idée se trouve confirmée par ce qui est dit quelques lignes plus bas, savoir, que la plupart des habitations fondées sur cette côte par les Achæens, reçurent des noms Troyens : ὧν αἱ πλείους ἐπώνυμοι [1394, ὁμώνυμοι] τῶν Τρώων ἐγένοντο. Toutefois il reste ici quelque obscurité. Nous ne voyons nulle part que les noms de Crotône et d'*Æsaros* aient été réputés avoir quelque chose de commun avec les noms Troyens; et Strabon lui-même, comme on va le voir, n'expliquant l'étymologie d'aucun autre nom que de celui du *Neæthos,* semble donner

[1] *Tit. Liv.* lib. XXIV, cap. 2, §. 3. = [2] *Mazoch. Prodr. ad Heracl. pseph.* diatr. 1 *de Magn. Græc.* cap. 5, sect. 3, §. 10, pag. 31. = [3] *Tit. Liv. loc. cit.* §. 1. = [4] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 15, pag. 1311, lin. 22. = [5] Conf. *Theocr.* idyll. 4, vers. 17. — *Schol.* ad loc.

croire

croire certaines traditions, tiennent à quelques faits ; car, selon ce qu'elles portent, au retour du siége de Troie, des Achæens, après avoir erré sur les mers, arrivèrent dans cette partie de l'Italie, et y débarquèrent pour reconnoître le pays. Les femmes Troyennes qu'ils emmenoient avec eux, fatiguées d'une longue navigation, et voyant la flotte sans gardiens, la brûlèrent ⟨1⟩ : ils furent donc contraints de demeurer en ce canton, qui d'ailleurs offroit un sol très-fertile. Bientôt vinrent beaucoup d'autres de leurs compatriotes, qui, à leur exemple, formèrent sur cette côte de nombreuses habitations, dont la plupart reçurent des noms Troyens; celui du *Neæthos* * rappelle l'incendie des vaisseaux. Mais, au rapport d'Antiochus, ce fut l'oracle, qui, consulté par les Achæens, leur ordonna de s'établir ⟨2⟩ à Crotône; et Myscellus * alla d'abord examiner l'état des lieux. Il y vit *Sybaris* déjà

Page 262.

* Étant composé des mots NHας AÏΘΕῖν, *brûler des navires.*

*Il étoit de *Rhipæ* en Achaïe. *Voyez* liv. VIII, *pag. 387.*

lieu de croire que c'étoit le seul qui, selon les traditions, *φασὶν*, fût relatif à l'histoire de Troie.

⟨1⟩ M. Heyne pense [1] que l'on devroit rapporter ici un passage qui se rencontre plus bas [2], et est ainsi conçu : Καὶ τὸ Τρωάδων δὲ τόλμημα περιφέρεται πολλαχοῦ, καὶ ἄπιστον φαίνεται, καί περ δυνατὸν ὄν. *On place en plus d'un lieu la scène de ce fait audacieux des Troyennes, absolument possible, je l'avoue, mais peu vraisemblable.*

⟨2⟩ *De s'établir &c.* Nous avons cru devoir éviter de rendre le terme Grec κτίζειν par le mot Français *fonder.* Il nous paroît évident qu'ici notre auteur, par ce terme κτίζειν, n'a prétendu dire autre chose, sinon *S'ÉTABLIR dans un lieu déjà habité,* ou même *dans une ville déjà bâtie.* Tout-à-l'heure il énoncera que Myscellus, étant venu reconnoître la position de cette Crotône où l'oracle lui prescrivoit de former son établissement [κτίζειν], et ayant vu, dans le voisinage, un *ÉTABLISSEMENT déjà fait à Sybaris* [ἐκτισμένην ἤδη Σύβαριν], jugea meilleure la position de cette dernière ville; qu'en conséquence il retourna vers l'oracle, pour demander s'il lui seroit permis de *s'y établir* [κτίζειν] plutôt qu'à Crotône : εἰ λῷον εἴη, ταύτην [*sc.* τὴν Σύβαριν] ἀντ' ἐκείνης KTI'ZEIN. Lors donc que les auteurs nous parlent de la prétendue *fondation* [κτίσεως] de Crotône par Myscellus et ses Achæens, il ne faut entendre leur expression que de l'arrivée de cette colonie Grecque dans un lieu qui étoit déjà habité depuis long-temps.

Suivant le témoignage de quelques écrivains [3], le nom de Crotône venoit du héros Crotôn, qui, à une époque très-reculée, s'étoit fixé en cet endroit de l'Italie; et la mémoire de ce premier fondateur de Crotône paroît avoir été consacrée sur des monnoies des Crotôniates,

[1] *Heyn. Opusc. Acad.* tom. II, prolus. 13, pag. 236, not. *d.* = [2] *Voyez* ci-dessous, pag. 336. = [3] Conf. *Heraclid. Pont. Fragm.* n.° 35, edit. Kœler, pag. 20 et 86. — *Diodor. Sic.* lib. IV, §. 25, tom. I, pag. 270. — *Schol. Theocr.* ad idyll. IV, vers. 32.

Page 262. bâtie, près du fleuve dont elle avoit pris le nom; et comme la position de cette ville lui parut meilleure [que celle de Crotône], il revint vers l'oracle, pour demander s'il lui seroit permis de s'y fixer par préférence. Le dieu, lui appliquant une épithète analogue au défaut de sa taille, car il étoit bossu, lui répondit :

* Βραχύνωτε.

Myscellus *au-dos-court* *, en cherchant de toi-même,
Tu cours à ton malheur; prends ce qui t'est donné ‹1›.

Il retourna donc en Italie, et s'établit à Crotône, avec le secours d'Archias *, qui, faisant route pour aller [dans la Sicile] fonder Syracuse, aborda par hasard sur ce rivage ‹2›. Éphore veut que Crotône ait été originairement habitée par les *Iapyges.*

* Le texte ajoute, *le fondateur de Syracuse*, τοῦ τὰς Συρακούσας οἰκίσαντος.

Au reste, cette cité semble s'être particulièrement adonnée à la gymnastique, comme à l'art militaire. L'on a vu telle olympiade où les sept athlètes, qui obtinrent la palme dans le stade, étoient tous de Crotône : d'où l'on a pu dire avec justice, que le dernier des Crotôniates étoit le premier des autres Grecs ‹3› ; et de là, pareillement, est venu le proverbe : Plus sain que Crotône ‹4›; le grand nombre d'athlètes qu'elle fournissoit, faisant juger que sa

‹1› Le texte, dans le passage où se trouvent les deux vers formant la réponse de l'oracle, est manifestement altéré. Les manuscrits offrent bien des leçons diverses, dont aucune n'est satisfaisante. Nous avons exprimé le sens de celle que présente l'*Epitome.*

‹2› L'établissement de Myscellus à Crotône ne date [1] que de l'année 710 ou [2] 709, peut-être même [3] seulement de l'année 703 avant l'ère Chrétienne; et la fondation de Syracuse remonte à l'année 735 avant la même ère. Il paroît donc impossible qu'Archias et Myscellus se soient rencontrés lorsqu'ils allèrent fonder leurs colonies respectives. Antiochus se sera trompé [4]. Et, vraisemblablement, c'est encore à cet ancien auteur que l'on doit rapporter, tant ce que Strabon dira dans un autre endroit [5], au sujet de la rencontre des deux chefs, que ce qui se lit chez Étienne de Byzance [6].

‹3› Il y avoit encore d'autres proverbes sur l'importance de Crotône.

‹4› On a dit aussi, par une interprétation différente, que ce dernier proverbe concernoit, non la ville de Crotône, mais l'insecte appelé par les Grecs κρότων [7], *la tique.*

[1] Conf. *Dionys. Halicarn. Antiq. Roman.* lib. II, §. 59, edit. Reisk. tom. I, pag. 361, lin. 9. = [2] *Euseb. Chron.* ad olymp. XVII, ann. 4, edit. Vallars. = [3] *Id. Chron. lib. poster.* ad olymp. XIX, ann. 2, edit. Jos. Scalig. pag. 119. — Conf. *Scalig. Animadvers.* ibid. pag. 78, col. 2. = [4] *Heyn. Opusc. Academ.* tom. II, pag. 179. = [5] *Voyez* ci-dessous, pag. 269 du texte Grec. = [6] Conf. *Steph. Byzant.* v. Συρακοῦσαι. — *Zenob. Proverb.* centur. 3, adag. 42. — *Suid.* v. Μύσκελος. = [7] Conf. *Plin. Hist. nat.* lib. XI, §. 40, tom. I, pag. 611, lin. 12. — *Harduin.* ad loc.

situation étoit favorable à la santé, à la bonne constitution des corps. En effet, bien qu'elle n'ait pas été long-temps fort peuplée, par suite de ce combat sur les bords de la *Sagras*, où son armée fit une perte si considérable*, c'est elle qui a produit le plus de vainqueurs ‹1› aux jeux olympiques.

PAGE 262.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 322.*

Elle n'a pas été moins célèbre par la multitude de Pythagoriciens dont elle fut la patrie [a] : tel a été sur-tout Milon, le plus fameux des athlètes, mais en même temps le disciple assidu de Pythagore qui demeura long-temps à Crotône. L'on raconte qu'un jour, dans la salle d'assemblée * des philosophes, une colonne [principale] étant venue à manquer, Milon se mit à la place, leur donna le temps de se sauver tous, et ensuite sut s'esquiver lui-même. Ce fut, sans doute, par trop de confiance en une pareille force, qu'il finit ses jours comme plusieurs historiens le rapportent. Suivant eux, Milon, faisant route à travers une vaste forêt, s'écarta beaucoup du chemin battu; et ayant rencontré le tronc d'un grand arbre entr'ouvert par des coins, il mit ses pieds et ses mains dans l'ouverture, pour achever de fendre ce bois : mais ses efforts ne parvinrent qu'à faire tomber les coins; et les deux parties du bois s'étant soudain rapprochées, il se trouva pris dans cette espèce de piége, où il fut dévoré par les bêtes ‹2›.

PAGE 263.

[a] Justin. lib. XX, cap. 4.

* Littér. *salle à manger*, *συσσιτίῳ*.

‹1› *LE PLUS de vainqueurs &c.* Le texte pourroit signifier simplement que Crotône avoit produit *BEAUCOUP de vainqueurs*, πλείστους οὖν ὀλυμπιονίκας ἔσχε.

‹2› Il ne seroit point aisé de concilier entre eux les divers témoignages des anciens, concernant la vie et le temps de la mort de Milon.

Ce qui paroît avéré, est, d'une part, que Milon, jeune sans doute, peut-être même encore enfant *[puer]*, avoit remporté le prix de la lutte dès la LXII.e olympiade, 532 ans avant l'ère Chrétienne [1]; et, d'une autre part, qu'environ 23 ou 24 années après [2], il commandoit les Crotôniates dans ce combat qui détruisit la puissance des Sybarites [3].

Le P. Corsini (qu'il nous soit permis de faire cette remarque) est tombé dans une singulière erreur, en affirmant et répétant que, vu la date de ce dernier fait, Milon devoit nécessairement avoir vécu jusqu'à l'année 446 avant l'ère Chrétienne [4].

[1] *Ed. Corsin. Dissert. agonist.* edit. in-8.° 1758, pag. 185. = [2] *Diodor. Sic.* lib. XI, §. 90, et lib. XII, §. 9, tom. I, pag. 472 et 483. — *Dionys. Halicarn. De Orator. ant.* in *Lysiâ*, edit. Reisk. tom. V, pag. 452 et 453. = [3] *Diodor. Sic.* loc. ult. cit. = [4] Conf. *Ed. Corsin.* loc. cit., et *Fast. Attic.* tom. III, pag. 117.

PAGE 263.
§. IV.
Territoire de *Sybaris* et *Thurii*.
* Le Crati *et* le Cochile.
* Vers l'an 720 avant l'ère Chrétienne.

A DEUX CENTS stades plus loin, étoit une autre colonie d'Achæens <1>, Sybaris, située entre deux fleuves, le *Crathis* et le *Sybaris**. Cette cité, qui avoit été fondée par Iseliceus, fut jadis <2> si puissante, qu'elle domina * sur quatre peuples de son voisinage et sur vingt-cinq villes <3>; que, dans une guerre contre les Crotôniates, elle arma jusqu'à 300,000 hommes; et que son étendue, le long du *Crathis*, occupoit 50 stades. Mais le luxe et l'insolence de ses habitans furent cause que les Crotôniates purent détruire toute sa prospérité, et cela en soixante-dix jours* : ces derniers ayant réussi à prendre * Sybaris, ils y amenèrent les eaux du fleuve, qui la submergèrent en entier <4>. Successivement, quelques Sybarites, échappés au désastre de leur patrie, revinrent * s'établir aux environs. Mais ceux-là même, avec le temps <5>, furent pareillement détruits*: des Athéniens et d'autres Grecs, venus pour demeurer avec eux, voyant qu'ils avoient affaire à des hommes méprisables, en firent leurs esclaves, puis se transportèrent dans un autre endroit <6>

*L'EPITOME dit 9 jours : ἐν ἡμέραις θ.
* Vers l'an 510.
* Vers l'an 453.
* Vers l'an 446.

<1> Strabon eût pu, ce semble, ajouter, *et de Trœzéniens*; car on ne sauroit guère douter qu'il n'y en eût de réunis aux Achæens. Mais, avec le temps, ceux-ci, devenus plus nombreux que les Trœzéniens, les chassèrent [1].

<2> Malgré l'accord des manuscrits et des imprimés, nous lisons avec M. Tyrwhitt, παλαιὸν, au lieu de πλέον.

<3> « On ignore, et peut-être n'est-il pas » fort intéressant de savoir le nom des vingt-» cinq villes; mais quant aux quatre peuples » sur lesquels Sybaris dominoit, je pense que » c'étoient les Grecs d'Italie, avec les *Bretii*, » les *Leucani*, et les *Calabri*, autrement dits » *Sallentini* et *Iapyges* [2]. »

<4> « L'emplacement de l'ancienne Syba-» ris doit se chercher près du lieu nommé » aujourd'hui Mintsirato, à 8 milles tant de » Corigliano que de Casalnuovo, et à 3 milles » de la mer : c'est le milieu juste de la plaine » et du golfe.

» Le *Crathis* se réunit maintenant, et » depuis un demi-siècle, au *Sybaris*, 14 milles » au-dessus de la mer. Les deux fleuves, à » cette heure, descendent dans le même lit, » et n'ont que la même embouchure [3]. »

<5> *Avec le temps, &c.* Le texte porte, χρόνῳ δέ· ce qui sembleroit annoncer que le second établissement des Sybarites dans le lieu où avoit été située leur ancienne patrie, ne laissa pas de durer assez long-temps. Néanmoins, suivant le récit de Diodore [4], cet établissement ne subsista que six ans.

<6> On ne connoît point au juste la position de l'ancienne *Thurii*. Cluvier [5] observe

[1] *Aristot. Politic.* lib. V, cap. 3, tom. II, pag. 389 C, D. = [2] *Mazoch. Prodr. ad Heracl. pseph.* diatr. 1, *de Mag. Gr.* cap. 5, sect. 3, n.° 15, not. 47, pag. 33. = [3] *Notes* sur le *Voyage de H. Swimburne*, tom. II, pag. 200. = [4] *Diodor. Sic.* loc. cit. = [5] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 14, pag. 1265 et seq.

assez proche, qu'ils appelèrent *Thurii*, d'après le voisinage d'une source ainsi dénommée. PAGE 263.

L'eau du *Sybaris* rend les chevaux ombrageux <1> ; aussi en éloigne-t-on les haras : celle du *Crathis* fait blondir et blanchir <2> les cheveux des personnes qui s'y baignent ; mais du reste elle guérit beaucoup de maladies.

Les Thuriens [à leur tour], après avoir long-temps prospéré, devinrent* la proie habituelle <3> des *Leucani*. Dépouillés aussi par les Tarentins <4>, ils se jetèrent dans les bras des Romains*; et [plus tard] ceux-ci, pour repeupler *Thurii* devenue presque déserte, y ayant

* De l'an 390 à l'an 290 avant l'ère Chrétienne.

* Vers le même temps.

que cette ville, qui remplaça Sybaris, ne sauroit, comme quelques-uns l'ont prétendu [1], avoir occupé l'emplacement de Terranuova, située à 12 milles de la mer; mais il croyoit [2] reconnoître, dans le nom de Torre del Cupo, placée près l'embouchure du Crati, des traces du nom de *Copiæ* ou *Copia*, que les Romains substituèrent à celui de *Thurii*.

<1> *Ombrageux*. Le grec dit, πτυρτικούς. La version de M. de Bréquigny porte, *furieux*; et cependant lui-même, dans une petite note, renvoyoit, pour la détermination du sens de πτυρτικούς, à un passage de Plutarque [3], où certainement ce terme ne sauroit signifier *furieux*.

<2> Nous suivons la leçon de nos manuscrits 1393 et 1394, et de l'*EPITOME*, ξανθοτριχεῖν καὶ λευκοτριχεῖν ποιεῖ.

<3> *Devinrent la proie habituelle, &c.* Le grec dit ἠνδραποδίσθησαν. Des différentes acceptions dans lesquelles on peut prendre ce terme, nous avons préféré la plus vague : c'est celle qui s'accorde le mieux avec ce que les témoignages épars des anciens nous apprennent concernant l'histoire particulière des Thuriens [4]. Nous ne lisons nulle part que les Thuriens aient jamais été réduits et vendus en esclavage par les *Leucani*, comme le verbe ἠνδραποδίσθησαν pourroit le signifier.

<4> *Depouillés [aussi] par les Tarentins, &c.* Ταραντίνων δ' ἀφελομένων ἐκείνους, ἐπὶ Ῥωμαίους κατέφυγον membre de phrase très-obscur, et qui ne pourroit tout au plus être susceptible que d'un sens peu conforme à ce que l'on sait d'ailleurs concernant les Thuriens [5].

« L'accusatif ἐκείνους, nous dit un littérateur célèbre [6], se rapporte aux *Leucani*. Strabon aura voulu dire que les Tarentins ayant chassé les *Leucani* du territoire des Thuriens, ces derniers se donnèrent aux Romains. » Mais, quand l'histoire nous parle, vers l'année 281 avant l'ère Chrétienne, d'hostilités commises contre les Thuriens par les Tarentins, elle dit que ceux-ci vouloient punir les Thuriens de ce qu'ayant à se défendre contre les *Leucani*, ils avoient imploré le secours de Rome par préférence à celui de Tarente. Nous pensons avec M. Heyne, que peut-être, dans ce passage, le texte est altéré.

[1] Voyez *Gir. Marafioti, op. cit.* lib. IV, cap. 6, f.° 237 r.° et seq. = [2] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 14, pag. 1270, lin. 36. = [3] Conf. *Plutarch. in Fab. Max.* edit. Reisk. tom. I, pag. 677, lin. 12. = [4] Conf. *Diod. Sic.* lib. XIV, §. 101, tom. I, pag. 719. — *Tit. Liv. Epit.* lib. XI. — *Plin. Hist. nat.* lib. XXXIV, §. 15, tom. II, pag. 645, lin. 15 et 17. — *Valer. Max.* lib. I, cap. 8, §. 6. — *Appian. De reb. Samnit.* edit. Schweigh. tom. I, pag. 56. = [5] Conf. *Appian.* loc. cit. = [6] *Mazoch. Prodr. ad Heracl. pseph.* loc. cit. cap. 7, not. 92, pag. 52.

PAGE 263. envoyé une colonie *, changèrent son nom en celui de *Copiæ* ‹1›.

* Vers l'an 194.

* La Nucara.

Après *Thurii*, l'on rencontre *Lagaria* *, forteresse construite par Epæus et par des Phocæens ‹2›. C'est son territoire qui produit les vins Lagaritains [a], si doux, si délicats, et si vantés par les médecins. Le vin de *Thurii* est pareillement fort renommé.

[a] Plin. Hist. nat. l. XIV, tom. I, pag. 677, lin. 8.

PAGE 264.

§. V.

Territoire d'*Heraclæa* et *Siris*.

* Policoro.

** Le Sinno *et* l'Acri.

VIENNENT ensuite, *Heraclæa* *, bâtie à une petite distance de la mer ‹3›; et deux fleuves navigables, le *Siris* et l'*Aciris* **.

Au bord du *Siris* fut jadis une ville Troyenne, portant le nom de ce fleuve ‹4›, mais qui, dans des siècles postérieurs, quand les Tarentins en eurent transféré * tous les citoyens à *Heraclæa* ‹5›,

* Vers l'an 433.

‹1› « Strabon paroît déduire le nom Latin » *Copiæ*, du grand nombre d'habitans que » les Romains rendirent à *Thurii*, devenue » déserte. Mais, d'abord, ce nom de *Copiæ*, » qui ne se lit que chez peu d'écrivains, tous » postérieurs à Stabon [1], se trouve écrit le » plus souvent sur les médailles, au singulier, » *Copia*; dénomination qui se rapporteroit à » la fertilité du territoire, non à la popula- » tion. Ensuite, l'étymologie des noms de » *Sybaris* et de *Thurii*, donnés successive- » ment à ce même lieu, et qui, dans les langues » d'où ils étoient tirés, indiquoient la fertilité » du terrain, prouve que les Romains s'é- » toient bornés à les traduire [2]. »

‹2› A quelle époque Strabon prétendoit-il rapporter cet établissement d'une colonie Grecque *à Lagaria!* Quand il nomme Epæus, il paroît bien avoir voulu désigner le constructeur du fameux cheval de bois. En ce cas, les Phocæens qu'il lui donne pour compagnons, auroient été des habitans de la Phocide, province de la Grèce; et M. Heyne le conjecture ainsi [3]. Mais on ne lit nulle part qu'Epæus commandât les Phocæens au siége de Troie [4]. Nous ne croyons donc pas certain que Strabon ait voulu faire remonter si haut la fondation Grecque de *Lagaria*.

‹3› *HERACLÆA, &c.* Nous lisons avec l'*EPITOME* et plus d'un habile critique [5], Ἡρακλεία πόλις, au lieu d'Ἡρακλεόπολις.

‹4› *Portant le nom de ce fleuve, &c.* ἐφ' ἧς πόλις ἦν ὁμώνυμος Τρωϊκή. Il paroît que M. de Bréquigny lisoit Τρωικῇ au datif; car sa version est ainsi conçue : « Une ville qui portoit » le nom de Troie. » Mais le témoignage de plusieurs auteurs anciens [6] justifie pleinement notre interprétation.

‹5› *Mais qui, dans des siècles postérieurs, quand les Tarentins &c.* Nous croyons exprimer fidèlement la pensée de l'auteur, et rendre la force de son expression, χρόνῳ δὲ τῆς Ἡρακλείας ᾿ΕΝΤΕΥ͂ΘΕΝ οἰκισθείσης ὑπὸ Ταραντίνων [7].

[1] *Steph. Byzant.* v. Θοῦροι. — *Schol. Aristoph. ad Nub.* vers. 331. = [2] *Mazoch. ad Heracl. pseph.* collectan. 4, §. 1, pag. 517, not. 45 et 46. — Conf. *Heyn. Opusc. Acad.* tom. II, pag. 143, not. *x*. = [3] *Heyn.* loc. cit. pag. 207 et 276. = [4] Conf. *Homer. Iliad.* lib. II, vers. 316 et seq. — *Dict. Cret.* lib. I, cap. 17. = [5] Conf. *Surit. ad Itiner. Antonin.* pag. 113. — *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 14, pag. 1273, lin. 10 et seq. — *Wesseling. ad Itiner. Anton.* loc. cit. = [6] Conf. *Archiloch.* ap. *Athen.* lib. XII, cap. 5, pag. 523 D. — *Euripid. in Menalip. incarc.* ibid. — *Tim.* ibid. — *Lycophr. Alexandr.* vers. 978 et seq. — *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 15, tom. I, pag. 165, lin. 14. — *Schol. Lycophr.* ad vers. 856. = [7] Conf. *Mazoch. Prodr. ad Heracl. pseph.* diatr. 2, cap. 1, pag. 66.

n'a plus été que l'arsenal maritime des Héraclæotes, situé à 24 stades de leur ville, et à 330 stades de *Thurii* <1>. Pour preuve de l'établissement des Troyens en ce lieu, on cite la statue de Minerve-TROYENNE, qui s'y trouve placée, et qui, selon la tradition mythique, cligna les yeux <2>, au moment où les Ioniens, ayant pris la ville *, arrachèrent de leur asyle des supplians réfugiés aux pieds de la déesse. Ces Ioniens, ajoute-t-on, [après avoir quitté l'Asie] pour se soustraire au joug des Lydiens <3>, étoient descendus sur ces bords: ayant emporté d'assaut la place possédée par des Troyens <4>, ils la nommèrent *Poliæum* *; et la statue dont nous parlons, s'y voit encore avec les yeux clignés <5>. Certes il faut être hardi pour

PAGE 264.

* Vers l'an 580 avant l'ère Chrétienne.

* Nous lisons Πολίειον.

<1> M. d'Anville [1] semble avoir regardé cette mesure comme exacte; elle s'accorde, à 2 stades près, avec celle de l'Itinéraire d'Antonin [2].

<2> *Cligna les yeux &c.* κἀταμύσαι. La version de M. de Bréquigny porte, *fit un signe d'approbation.* Ce sens ne sauroit convenir.

<3> Ces Ioniens, vraisemblablement, étoient ceux qui, sous le règne d'Alyatte ou de Crœsus [3], partirent de Colophon et vinrent en Italie [4]. Si notre conjecture est juste, cette colonie d'Ioniens à *Siris*, dont ils changèrent le nom en celui de *Poliæum*, n'aura point prospéré long-temps.

<4> *Possédée par des TROYENS, &c.* Nous lisons ΤΩ͂Ν ΤΡΩΩ͂Ν ὄντων. Le texte, dans les imprimés comme dans notre manuscrit 1394, porte ΑΥ̓ΤΟΧΘΟ΄ΝΩΝ ὄντων, leçon adoptée par l'ancien interprète Latin, le traducteur Italien, Xylander, Holsténius [5] et M. de Bréquigny [6]. Nos manuscrits 1393, 1397, 1408, avec plusieurs de ceux que M. Siebenkees a collationnés en Italie, offrent la variante ΤΩ͂Ν ΧΩ΄ΝΩΝ, préférée par Cluvier [7], Mazochi [8] et M. Siebenkees. Si l'on persiste à vouloir conserver ici l'une de ces deux leçons, Strabon se trouvera nécessairement en contradiction avec lui-même: car il a d'abord énoncé que *Siris* étoit une ville Troyenne, Τρωική; et maintenant on lui fait dire qu'au temps où des Ioniens vinrent s'en emparer, et ne respectèrent pas les supplians réfugiés aux pieds de la Minerve-TROYENNE, τὸ τῆς Ἀθηνᾶς τῆς Ἰλιάδος ξόανον, ἱδρυμένον αὐτόθι, cette ville appartenoit non pas à des Troyens, mais à d'autres habitans, qualifiés soit d'indigènes, αὐτοχθόνων, soit de Chônes, τῶν Χώνων. Nous n'ignorons pas combien ce point des antiquités de *Siris* et d'*Heraclæa* est obscur. Nous avons étudié soigneusement tout ce que Mazochi [9] et M. Heyne ont dit sur cet objet; mais ni l'un ni l'autre de ces habiles critiques ne sauvent à Strabon la contradiction manifeste qui résulte des leçons αὐτοχθόνων et τῶν Χώνων. Avec le léger changement que nous introduisons, le récit de notre auteur devient parfaitement clair.

<5> *Avec les yeux clignés*, καταμύον. Encore

[1] *D'Anville, Anal. géogr. de l'Ital.* III.e part. sect. 5, pag. 254. = [2] *Itiner. Anton.* pag. 113. = [3] Conf. *Tim.* et *Aristot.* ap. *Athen.* loc. prox. cit. = [4] *Heyn. Opusc. acad.* tom. II, prolus. 13, pag. 236 et 237, not. *g.* = [5] Conf. *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 288. = [6] Sa version porte, *qui appartenoit aux naturels du pays.* = [7] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 15, pag. 1273, lin. 45, et pag. 1274, lin. 47. = [8] *Mazoch.* loc. prox. cit. pag. 69. = [9] Conf. *Mazoch.* loc. cit. à pag. 64 ad pag. 89. — *Heyn. Opusc. acad.* tom. II, prolus. 13, pag. 233 et seq.

PAGE 264. débiter un pareil mythe; pour avancer non-seulement que cette figure, jadis [dans *Siris*], parut cligner les yeux (comme elle les avoit détournés <1> dans Troie, lors de l'outrage fait à Cassandre), mais aussi que présentement elle existe en cet état. Bien plus hardis encore sont ceux qui nous donnent pour la Minerve-TROYENNE, chacune de ces statues que l'on montre comme telles: car, à Rome, à *Lavinium*, à *Luceria*, non moins que dans la Siritide, il y a de prétendues Minerves-TROYENNES, soi-disant apportées de Troie; de même que l'on place en plus d'un lieu la scène de ce fait audacieux des captives Troyennes <2>, absolument possible, je l'avoue, mais peu vraisemblable *.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 329*, note 1.

Quelques-uns prétendent que ce furent des Rhodiens qui fondèrent *Siris* et *Sybaris-sur-Teuthras* <3>.

ici la version de M. de Bréquigny porte, *faisant ce signe d'approbation.* Nous répétons [1] que ce sens est inadmissible. Voyez ce que l'auteur ajoute immédiatement après.

<1> *Détournés &c.* Nous traduisons fidèlement : le texte porte, ἀποστραφῆναι. Mais peut-être faudroit-il lire ἄνω στραφῆναι [2], ce qui signifieroit, *levés au ciel* [3].

<2> *De même que l'on place en plus d'un lieu &c.* par exemple, en Thessalie, aux environs de *Mendé* et de *Sciôné* [4]; en Sicile, sur les bords du *Crimisus* [aujourd'hui [5] le Belici], près d'*Entella* et de *Segesta* [6]; à *Caieta* [7]; et aux bords du Tibre [8].

<3> Dans ce passage, qui est fort obscur, au lieu de Σειρῖτιν, nous avons lu, avec M. Heyne [9], Σεῖριν.

Un ancien compilateur [10] fait mention de Rhodiens, commandés par Triptolème, qui, après le siége de Troie, se trouvèrent, en même temps que Philoctète, dans la partie de l'Italie dont Strabon parle en ce moment; et Strabon lui-même, ailleurs [11] répétera que, suivant certaines traditions, une colonie de Rhodiens s'étoit établie près de Sybaris, vers la Chônie. Ainsi, d'après le rapprochement de ces divers témoignages, on pourroit penser que Strabon, ici, a voulu parler de la célèbre Sybaris. Mais les mots épithétiques, τὴν ἐπὶ Τεύθραντος [*al.* Τεύθαντος et Τεύρθαντος], *celle sur-Teuthras*, indiquent évidemment une ville différente de celle-là. Seroit-ce *Lupiæ* [aujourd'hui [12] Lecce], qui, située entre *Brentesium* et *Hydrûs*,

[1] *Voyez*, pag. 335, la note 2. = [2] Conf. *Lycophr. Alex.* vers. 361. — *Schol. Homer. ad Iliad.* lib. XIII, vers. 66. = [3] *Meurs. ad Lycophr.* loc. cit. pag. 63, col. 1. = [4] Conf. *Conon.* narrat. 13. — *Steph. Byz.* v. Σκιώνη. = [5] *Cluver. Sicil. ant.* lib. II, cap. 2, pag. 269, lin. 30 et seq. = [6] Conf. *Dionys. Halicarn. Antiq. Roman.* lib. I, §. 52, edit. Reisk. tom. I, pag. 133, lin. 14 et seq. — *Virgil. Æneïd.* lib. V, vers. 604. = [7] *Aurel. Vict. Orig. gent. Rom.* cap. 10. = [8] *Auct. rer. Argivar. sec. sacerd.* ap. *Dionys. Halic.* loc. cit. §. 72, pag. 181, lin. 1. — *Aristot.* ap. *eund.* ibid. — *Heraclid. Lemb.* ap. *Solin.* cap. 1. — *Plutarch. in Romul.* §. 1, edit. Reisk. tom. I, pag. 77; et *de Mulier. virt.* tom. VII, pag. 4. — *Fest. v. Roman.* pag. 455; et *Dacer.* ad loc. — *Rutgers. Var. lect.* lib. I, cap. 20. = [9] *Opusc. acad.* tom. II, prolus. 14, pag. 261, not. 4. = [10] *Aristot. De Mirabil. auscult.* cap. 115. = [11] *Voyez* liv. XIV, pag. 654 du texte Grec. = [12] *Voyez* ci-dessous, pag. 282 du texte Grec.

Selon

PAGE 264.

Selon Antiochus, la position de la Siritide étant devenue un sujet de guerre entre les Thuriens, commandés alors * par Cleandrias ‹1›, banni de Lacédæmone, et les Tarentins, les deux peuples convinrent qu'ils l'habiteroient en commun, et que néanmoins la colonie seroit censée originaire de Tarente ‹2›; mais ensuite *, changeant de dénomination comme de siége, cette colonie prit le nom d'*Heraclæa*.

* Vers l'an 444 avant l'ère Chrétienne.

* Vers l'an 433. *Voyez* ci-dessus, *pag.* 334.

§. VI.

Territoire de *Metapontium.*

PLUS loin est *Metapontium* ‹3›, situé à 140 stades de l'arsenal maritime * des Héraclæotes ‹4›.

* Et à 116 stades d'*Heraclæa.* Voyez ci-dessus, *pag.* 335.

paroît [1] avoir porté, durant un certain temps [2], le nom de *Sybaris* ! On ne voit, il est vrai, dans les environs de l'ancienne *Lupiæ*, aucun fleuve auquel on puisse, avec fondement, attribuer le nom de *Teuthras ;* mais on ne sauroit douter [3] que, soit dans ces cantons, soit ailleurs, il n'y en ait eu quelqu'un ainsi dénommé : « Peut-être (dit [4] M. Heyne) faudroit-il lire τὴν ἐφ' ou ἐπὶ Ὑδροῦντος Σύβαριν, » *la Sybaris, voisine d'HYDRÛS* [Otrante]. »

‹1› La véritable leçon [5] ne seroit-elle pas *Cleandride* ! En effet, on peut croire qu'il s'agit ici de Cleandride, père de Gylippus le vainqueur des Athéniens en Sicile : ce Cleandride, noté d'infamie chez les Lacédæmoniens pour son avarice, avoit été forcé de s'expatrier [6]; et, suivant toute apparence, il s'étoit joint à la colonie Athénienne, qui, très-peu d'années [7] avant la guerre dont il est ici question, avoit fondé *Thurii* [8].

‹2› *Et que néanmoins &c.* Quoi qu'en dise un auteur Italien moderne [9], c'est le seul sens que l'on puisse donner à la phrase Grecque, τὴν δ' ἀποικίαν κριθῆναι Ταραντίνων.

Au reste, le fait rapporté ici d'après Antiochus, doit avoir précédé la fondation d'*Heraclæa ;* fondation qui remonte à l'année 433 avant l'ère Chrétienne. Du récit de cet historien on pourroit [10] conclure que la Siritide, après avoir été possédée d'abord, soit par des indigènes [11], soit, comme le portoient certaines traditions mythiques, par des Troyens échappés de la ruine de Troie, reçut ensuite des colons Ioniens, puis des Thuriens, puis des Tarentins; et qu'enfin le corps de citoyens formé de tout ce mélange, ayant été transféré (comme il va être dit) à *Heraclæa*, y fut augmenté d'une nouvelle tribu, toute composée de Tarentins.

‹3› *METAPONTIUM, &c.* C'est ainsi que tous les auteurs Grecs écrivent le nom de cette ancienne ville : les Latins ont dit *Metapontum.*

‹4› *A 140 stades &c.* L'*EPITOME* porte seulement, à 40 stades. Cluvier [12] lisoit 190 stades, et plaçoit l'ancien *Metapontium* à trois milles [24 stades] de l'embouchure du *Casventum* [le Basiento]. M. d'Anville [13]

[1] Conf. *Pausan.* lib. VI, Eliac. 2, cap. 19, pag. 499. = [2] *Mazoch.* collectan. 5, *ad Comment. Heracl. pseph.* monit. 2, not. 71, pag. 526, col. 2. = [3] Conf. *Propert. Elegiar.* lib. I, eleg. 11, vers. 11. = [4] *Heyn. op. cit.* tom. II, prolus. 7, pag. 143, not. *x*, et prolus. 14, pag. 261, not. *h.* = [5] Conf. *Barbeyr. Hist. fæder.* part. I, pag. 11. = [6] Conf. *Plutarch.* in *Pericle*, §. 22, edit. Reisk. tom. I, pag. 635. — *Id.* in *Lysandro*, §. 16, tom. III, pag. 33. = [7] Conf. *Diodor. Sic.* lib. XII, §. 9 et 23, tom. I, pag. 483 et 493. = [8] *Mazoch. prodr. ad Heracl. pseph.* diatr. 2, cap. 3, §. 3, pag. 75, not. 12. = [9] *Delle ant. col. venute in Nap.* tom. II, §. 81, pag. 82. = [10] Conf. *Mazoch. prodr. ad Heracl. pseph.* diatr. 2, cap. 2, sect. 2, pag. 71. = [11] *Voyez* ci-dessus, pag. 335, note 4. = [12] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 14, pag. 1252, lin. 35, et pag. 1277, lin. 27 et seq. = [13] *D'Anville, Anal. géogr. de l'Ital.* III.ᵉ part. sect. 5, pag. 254 et 255.

PAGE 264.

Metapontium passe pour avoir été fondé par des Pyliens que Nestor ramena de Troie, et que l'agriculture enrichit au point de pouvoir consacrer dans Delphes une MOISSON d'or ‹1›. On cite comme une preuve de cette origine, le sacrifice * que les [anciens] Métapontiens offroient aux Néléides ‹2› : mais leur ville a été détruite * par les *Samnitæ* ‹3›. Au rapport d'Antiochus, elle étoit

* Littéralement, *l'expiation*, ἐναγισμόν.

* Litt. *anéantie*, ἠφανίσθη.

semble avoir adopté cette leçon : « Strabon » nous dit ensuite que la distance jusqu'à » *Metapontium*, à la prendre du port d'Hé- » raclée, est de 190 stades, qui, sur le pied » des stades communs, font *vingt - quatre* » *milles.* » M. d'Anville, pour l'exactitude, devoit peut - être marquer seulement *vingt-trois milles trois quarts ;* et nous ignorons s'il a exposé quelque part ses motifs pour introduire dans ce passage un pareil changement, qui sert de base à plusieurs de ses calculs.

‹1› *Une MOISSON d'or.* C'est ainsi que Cluvier[1], MM. de Bréquigny, Heyne[2] et Siebenkees, ont expliqué les mots θέρος χρυσοῦν, croyant que peut-être il s'agit d'une gerbe, ou du moins d'un épi d'or; ce que l'on peut en effet conjecturer, d'après l'empreinte de certaines monnoies de *Metapontium* qui portent la tête de Cérès avec un épi. L'ancien interprète Latin, le traducteur Italien et Xylander, semblent avoir pensé que ce pouvoit être une figure représentant l'Été.

‹2› *Le sacrifice que les Métapontiens &c.* τὸν τῶν Νηληϊδῶν ἐναγισμὸν, en latin, *Neleïdarum inferias* ou *piaculum.* Suivant la tradition mythique[3], de douze fils qu'avoit eus Nélée, onze avoient été tués par Hercule; et Nestor étoit le seul qui eût échappé à la mort. D'après ce que Strabon dit ici, l'on doit croire que les citoyens de *Metapontium*, rapportant à Nestor la fondation de leur établissement en ce lieu, s'étoient fait un honneur et une loi de célébrer périodiquement la mémoire des malheureux frères de ce héros.

‹3› *Mais leur ville a été détruite par les SAMNITÆ.* Nous n'avons pas osé nous écarter du sens que tous les interprètes de Strabon donnent à ce membre de phrase, ἠφανίσθη δ' ὑπὸ Σαυνιτῶν : tous[4] l'entendent d'une destruction totale de l'ancien *Metapontium*, opérée par les *Samnitæ ;* et il faut convenir que les mots, ἐκλειφθέντα τὸν τόπον, *ce lieu étant abandonné*, qui se lisent presque immédiatement après, paroissent bien autoriser une pareille interprétation. Néanmoins il reste ici une grande difficulté. A quelle époque l'ancien *Metapontium* avoit-il donc ainsi succombé sous l'effort des *Samnitæ ?* D'après ce que Strabon va rapporter, le fait devroit avoir eu lieu antérieurement à la ruine de Sybaris, c'est-à-dire à l'année 510 avant l'ère Chrétienne; ou, du moins, il devroit avoir précédé la dissolution de la seconde colonie des Sybarites[5] en l'année 447. Néanmoins nous ne voyons les peuples compris sous le nom de *Samnitæ*, s'agrandir aux dépens des Grecs, du côté de *Metapontium*, que vers l'année 351 avant l'ère Chrétienne[6]. Nous serions donc tentés de préférer, avec un auteur moderne, l'explication de Cluvier[7], qui entendoit le mot ἠφανίσθη, de l'abolition des fêtes célébrées en l'honneur des Néléides à *Metapontium*, et non de l'anéantissement de la ville même.

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 14, pag. 1278, lin. 41. = [2] *Heyn. Opusc. acad.* tom. II, prolus. 12, pag. 206. = [3] Conf. *Homer.* Iliad. 11, vers. 689 et seq. — *Apollodor. Bibl.* lib. I, cap. 9, sect. 9. — *Diodor. Sic.* lib. IV, §. 68, tom. I, pag. 313. = [4] Conf. *Mazoch. Prodr. ad Heracl. pseph.* diatr. 2, cap. 5, pag. 100. — *Heyn. loc. prox. cit.* pag. 209, not. *i.* = [5] *Mazoch.* loc. cit. = [6] *Fr. Grimaldi, Annal. del regn. di Napoli*, tom. II, pag. 27, not. *a*, et tom. III, pag. 8 et 9. = [7] *Cluver. loc. prox. cit.* lin. 42.

déserte quand des Achæens vinrent la repeupler ‹1›, appelés par PAGE 264.
leurs compatriotes les Sybarites, qui, naturellement ennemis des
Tarentins (dont les ancêtres * avoient jadis expulsé les Achæens * Ceci est un peu paraphrasé.
de la Laconie), ne vouloient pas qu'ils s'emparassent de ce lieu,
situé proche de Tarente ‹2›. De deux villes, *Metapontium* [et *Siris*],
plus voisines de Tarente [que de Sybaris], les nouveaux colons
préférèrent *Metapontium* ‹3›; les Sybarites leur ayant persuadé PAGE 265.

‹1› La date de l'arrivée de ces colons Achæens à *Metapontium* n'est marquée nulle part. Si, comme on pourroit absolument induire de ce qui va être dit, elle précéda la ruine de Sybaris, elle aura été antérieure à l'an 510 avant l'ère Chrétienne. Si au contraire, ainsi que M. Heyne paroît le penser [1], elle eut lieu pendant la courte durée du nouvel établissement que, cinquante-huit ans plus tard, les Sybarites étoient revenus former dans le territoire de leur ancienne patrie, on ne sauroit la faire remonter au-delà de l'an 447 avant la même ère.

‹2› *Appelés &c.* Le texte, tel que l'édition de Casaubon le présente, n'est susceptible d'aucune interprétation raisonnable. D'après la leçon d'un grand nombre de manuscrits, entre autres de nos manuscrits 1393 et 1394, il ne reste plus absolument inintelligible : *Ἀντίοχος δὲ φησὶν, ἐκλειφθέντα τὸν τόπον ἐποικῆσαι τῶν Ἀχαιῶν τινὰς* ΜΕΤΑΠΕΜΦΘΈΝΤΑΣ ῾ΥΠῸ ΤΩ͂Ν ̓ΕΝ ΣΥΒΆΡΙ ̓ΑΧΑΙΩ͂Ν· *μεταπεμφθῆναι δὲ κατὰ μῖσος τὸ πρὸς Ταραντίνους τῶν Ἀχαιῶν* ΤΩ͂Ν ̓ΕΚΠΕΣΌΝΤΩΝ ̓ΕΚ ΤΗ͂Σ ΛΑΚΩΝΙΚΗ͂Σ· *ἵνα κ. τ. λ.* et peut-être notre version, ou, si l'on veut, notre paraphrase, exprime-t-elle avec assez de fidélité le sens qui résulte du passage Grec ainsi rétabli. Néanmoins, même en lisant le texte de cette manière, on demeure embarrassé : on y voit indiqués plusieurs faits qui ne cadrent nullement avec ce que l'on sait d'ailleurs concernant les origines de Sybaris. De plus, on se demande, 1.° quels pouvoient être ces Achæens qu'ici l'auteur nous dit avoir été chassés de la Laconie, *τῶν Ἀχαιῶν, τῶν ἐκπεσόντων ἐκ τῆς Λακωνικῆς*; 2.° quand et comment en avoient-ils été chassés; 3.° qu'avoient-ils de commun avec les Achæens établis à Sybaris ! Nous pourrions, il est vrai, répondre jusqu'à un certain point à ces différentes questions, en rapportant ici les passages du VIII.e livre [2], où Strabon expose l'origine des Achæens, leur ancien établissement dans la Laconie, et leur expulsion de ce pays lors de la rentrée des Héraclides dans le Péloponnèse. Mais, malgré ces éclaircissemens partiels, le témoignage rapporté en cet endroit ne pourroit encore se concilier facilement avec ceux des autres écrivains, qu'à l'égard de la haine des Sybarites contre les Tarentins. Une colonie d'origine Achæenne, comme l'ancienne Sybaris, devoit s'accorder mal avec une colonie d'origine Lacédæmonienne, telle que Tarente. Pour nourrir entre elles une haine perpétuelle, indépendamment de tout grief particulier, il auroit suffi de la différence des gouvernemens; celui des colonies Lacédæmoniennes étant oligarchique, tandis que celui des colonies Achæennes étoit démocratique [3].

‹3› *De deux villes, &c.* L'édition de Casaubon porte, *δυοῖν δ' οὐσῶν τῶν πόλεων τῶν Μεταποντίων ἐγγυτέρω τοῦ Τάραντος*, *de deux villes des Métapontiens, plus voisines de Tarente [que de Sybaris], &c.* Mais, de cette phrase,

[1] *Heyn. Op. ac.* tom. II, prolus. 11, pag. 109 et 110. = [2] *Voyez* liv. VIII, pag. 364, et 355 du texte Grec. = [3] Conf. *Mazoch. Prodrom. ad Heracl. pseph.* diatr. 2, cap. 5, pag. 99 et 100. — *Heyn.* loc. prox. cit.

PAGE 265. que, maîtres de celle-là, ils le seroient aussi de *Siris* ‹1›, au lieu que, s'ils se portoient d'abord à *Siris, Metapontium* seroit aussitôt envahi par les Tarentins, placés tout à côté. Par la suite, ces colons entrèrent en guerre, tant avec les *Œnotri* établis au-dessus d'eux, qu'avec les Tarentins; mais un traité de paix leur assura une portion du territoire qui dut servir de bornes entre l'*Iapygie* et ce que l'on appeloit alors l'*Italie.*

[a] V. Hygin. Fab. 186 et 252.

Les mythologues [a] font de *Metapontium* le théâtre des aventures de Métapontus, de Menalippe-PRISONNIÈRE, et de son fils Bœotus. Mais, selon Antiochus, cette ville, nommée originairement *Metabum*, n'a été appelée ensuite *Metapontium* que par une altération de son premier nom; et d'ailleurs ce n'est point chez Métapontus, c'est chez Dius que Ménalippe fut amenée. De ces deux points [ajoute-t-il], l'un est prouvé par l'Hérôon de Métabus*; et l'autre l'est aussi par le témoignage du poëte Asius, concernant Bœotus,

* Hérôon, qui se voyoit à *Metapontium.*

Que jadis Ménalippe enfanta chez Dius;

vers qui suppose qu'en effet Ménalippe fut amenée chez Dius, non chez [Métapontus *ou*] Métabus.

où manquent évidemment les noms des villes dont l'auteur veut parler, c'est-à-dire, comme on le reconnoît ensuite, les noms de *Metapontium* et de *Siris*, il résulteroit que, selon lui, *Siris* auroit été du domaine des Métapontiens : or c'est ce qu'on ne lit nulle part; et son témoignage, à cet égard, s'accorderoit mal avec ce qui a été dit, peu auparavant, du sort de cette même ville.

Nos manuscrits 1393 et 1394, ainsi que beaucoup d'autres, offrent, *δυοῖν δ' ὄσων τῶν πόλεων, τοῦ Μεταποντίου, ἐγγυτέρω τοῦ Τάραντος, de deux villes, c'est-à-dire METAPONTIUM.... plus voisines de Tarente [que de Sybaris], &c.* D'après cette leçon, l'auteur ne paroît plus attribuer *Siris* aux Métapontiens; et on ne voit manquer dans sa phrase que le nom de la seconde ville dont il vouloit parler, laquelle devoit être en effet *Siris.* Aussi Cluvier [1] croyoit-il que ces trois mots, *καὶ τῆς Σίριδος*, manquoient dans le texte; et la correction proposée par Mazochi [2] revient à ce même sens.

‹1› On peut croire que *Siris* se trouvoit aussi être un lieu abandonné [3], à l'époque de la bataille de Salamine, 480 ans avant l'ère Chrétienne.

[1] *Cluver.* loc. prox. cit. = [2] *Mazoch.* loc. prox. cit. = [3] Conf. *Herodot.* lib. VIII, §. 62. — *Athen. Deipnos.* lib. XIV, cap. 20, pag. 656.

Éphore veut que le fondateur de *Metapontium* ait été Daulius, le tyran de Crissa, près de Delphes. Page 265.

Suivant une autre tradition, le chef de la colonie envoyée par les Achæens * pour s'établir en ce lieu, étoit Leucippus. En arrivant, il ne demanda aux Tarentins et n'obtint d'eux que pour un jour et une nuit, la permission de s'arrêter en cet endroit; mais, à l'expiration du terme, il n'eut garde de se retirer : et ensuite, chaque fois qu'on le sommoit d'exécuter la convention, si c'étoit durant le jour, il répondoit qu'il avoit demandé et obtenu de pouvoir rester jusqu'à la nuit suivante ; si c'étoit durant la nuit, il alléguoit qu'on lui avoit accordé jusqu'à la fin du jour qui alloit commencer.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 339.*

Après *Metapontium*, viennent Tarente et l'*Iapygie*, dont nous ne manquerons pas de parler. Mais auparavant, il nous faut, d'après le plan que nous nous sommes tracé en commençant, parcourir les îles qui bordent l'*Italie* *; car jusqu'à présent nous avons toujours joint à la description de chaque pays, celle des îles qui l'avoisinent. Ainsi donc, étant parvenus aux dernières limites de l'*Œnotrie*, que les anciens comprenoient seule sous le nom d'*Italie*, pour être fidèles à l'ordre que nous avons nous-mêmes établi, nous passerons à la Sicile et aux îles qui l'entourent.

* C'est-à-dire l'*Italie* proprement dite.

CHAPITRE III.

CONTENANT la description de la Sicile. — Figure triangulaire de cette île. — Son étendue. — Mesures partielles de ses trois côtés. — Leur position. — Côté du nord-est. — Côté du sud-est. — Côté du nord-ouest. — Intérieur de l'île. — Fertilité et particularités locales de la Sicile.

PAGE 265. §. I.er Figure triangulaire de la Sicile.

LA Sicile a la figure d'un triangle; ce qui l'a fait appeler d'abord *Trinacria*, et ensuite, pour adoucir ce nom, *Trinacis* <1>.

Trois caps <2> déterminent cette figure : 1.° le cap *Pelôrias* <3>; c'est celui qui, situé en face du cap *Cænys* et de *Columna-Rheginorum* <4>, forme le détroit : 2.° le cap *Pachynum* <5>,

<1> *TRINACIS*, Τρινακίς. Malgré l'accord des manuscrits et des imprimés, il y a lieu de croire [1] qu'originairement Strabon avoit écrit Τρινακία ou Τρινακίη, *Trinacia*.

<2> *Trois caps &c.* Nous nous servons ici du mot *caps* pour rendre le terme Grec ἄκραι; nous obéissons à l'usage. Toutefois, d'après ce que dit Cluvier [2], auteur le plus exact de tous ceux qui ont écrit sur la Sicile, peut-être eussions-nous dû préférer le mot *pointes*. Selon lui, « Capo Peloro, capo Passaro, » capo di Marsalla *[Pelôrias, Pachynum,* » *Lilybœum]*, ne sont proprement ni des » caps, ni des promontoires; ce ne sont que » des pointes de terre, avancées dans la mer, » mais basses, dont la première, le Peloro, est » sablonneuse, et les deux autres pierreuses. » Les Grecs, en les nommant ἄκραι, n'ont » prétendu les indiquer que comme formant » les *extrémités* de l'île. »

<3> *PELÔRIAS*, Πελωριάς. C'est ainsi que le nom de ce cap est constamment écrit dans toute la description de la Sicile.

<4> *Et de COLUMNA-RHEGINORUM.* Tous nos manuscrits, ainsi que les imprimés, portent, πρὸς τὴν Καινὺν, καὶ τὴν Στηλίδα, ΚΑἸ τὴν Ῥηγίνων, *en face du CÆNYS, et de COLUMNA, ET du pays des RHEGINI.* Mais nous avons pensé avec Cluvier [3], devoir supprimer le second καὶ. *Voyez* ci-dessus, *pag. 308;* et sur-tout, à la *page 309*, la note 1.

<5> *PACHYNUM, &c.* Le texte de notre auteur présente toujours au masculin le nom de ce cap, que les Latins mettent le plus

[1] Conf. *Homer. Odyss.* lib. XI, vers. 106. — *Diodor. Sic.* lib. XII, §. 29, edit. Wessel. tom. I, pag. 496. — *Dionys. Perieg.* vers. 467. — *Eustath. ad Homer. loc. cit.* pag. 1675, lin. 5. — *Idem ad Dionys. Perieg.* loc. cit. — *Cluver. Sic. ant.* lib. I, cap. 2, pag. 8, lin. 6. = [2] Conf. *Cluver. ibid.* lib. I, cap. 6, pag. 76, lin. 42. — *Idem, ibid.* lib. II, cap. 1, pag. 231, lin. 12. = [3] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 15, pag. 1295, lin. 15.

qui, tourné vers l'est <1> et baigné par la mer de Sicile, regarde le Péloponnèse et le bras de mer intermédiaire entre le Péloponnèse et la Crète : 3.° le cap *Lilybœum* *, lequel, placé en face de la Libye, regarde cette contrée, ainsi que le couchant d'hiver. PAGE 265.

* Capo di Marsalla, *al.* Capo Boeo.

§. II. Son étendue. PAGE 266.

DES trois côtés auxquels ces caps servent de bornes, deux forment des lignes tant soit peu rentrantes : mais le troisième se courbe en dehors ; je veux dire le côté qui s'étend du cap *Lilybœum* au *Pelôrias*, et qui est le plus long, car il est de 1700, ou même, suivant Posidonius, de 1720 stades. Le plus grand des deux autres est celui qui s'étend du cap *Lilybœum* jusqu'au *Pachynum*. Le plus petit, celui qui avoisine le détroit, ainsi que l'Italie *, et qui s'étend du cap *Pachynum* au cap *Pelôrias*, est d'environ 1130 stades <2>.

* C'est-à-dire l'exrémité sud-est de l'Italie.

Posidonius compte, pour le circuit entier de l'île, 4400 stades <3>.

souvent au neutre, *Pachynum*. On a voulu[1], mais à tort, rapporter cette dénomination à l'air *épais*, *παχὺς*, qui l'environne. Il s'agit de Capo Passaro. Au bas du *Pachynum*, il y avoit jadis un port de ce même nom[2]; mais Strabon n'en parle point.

<1> Ératosthène, Hipparque, Marin de Tyr et Ptolémée, ont tous placé le cap *Pachynum* plus à l'orient que le *Pelôrias*. C'est pourquoi Strabon, en commettant la même erreur, dit que le *Pachynum* est tourné *vers l'est*. Il auroit dû dire, *vers le sud*. G.

<2> D'après nos meilleures cartes, et en suivant exactement les côtes, la distance du Lilybée au Pélore est de 250 minutes d'un grand cercle ;

Celle du Lilybée au *Pachynum*, de 170 minutes ;

Celle du *Pachynum* au Pélore, de 140 minutes.

Les 1720 stades de Posidonius, à 500 par degré, donneroient au premier côté 206 minutes 24 secondes.

Les 1550 stades que Posidonius, d'après l'ensemble de ses mesures, paroît avoir donnés au second côté, vaudroient 186 minutes;

Et les 1130 stades du troisième côté, 135 minutes 36 secondes. G.

<3> Ces 4400 stades de 500 valent 528 minutes. En réunissant les distances que présente la carte moderne, le périmètre entier de la Sicile est de 560 minutes; et la différence de 32 minutes, ou d'environ 10 lieues, sur 187 lieues, paroît venir des petites sinuosités qui auront été négligées dans la mesure ancienne. G.

[1] *Serv. ad Virgil. Æneïd.* lib. III, vers. 699. = [2] Conf. *Cicer. in Verr.* act. V, §. 33 et seq. — *Fazell. De reb. Sic.* dec. I, lib. V, cap. I, pag. 222. — *Cluver. Sic. ant.* lib. I, cap. 14, pag. 188, lin. 47.

PAGE 266.

Mais, dans la *CHOROGRAPHIE*, les distances partielles mesurées en milles, donnent un résultat plus fort ‹1›.

§. III.
Mesures partielles des trois côtés.

EN effet, il y est compté,

Du cap *Pelôrias* à *Mylæ* *	25 milles.
De *Mylæ* à *Tyndaris* *	25.
De *Tyndaris* à *Agathyrsos* ‹2›	30.
D'*Agathyrsos* à *Alæsa* *	30.
D'*Alæsa* à *Cephalœdium* *	30.
De *Cephalœdium* au fleuve *Himera* * qui traverse la Sicile ‹3›	18.

* Milazzo.
* S. Maria di Tindaro.
* I Bagni, *al.* S. Maria de' Palazzi.
* Cifalù. Le grec ajoute : *ce sont de petites villes.*
* Fiume di Termini.

‹1› *Voyez* la note 1, *pag. 345.*

‹2› *AGATHYRSOS*, Ἀγάθυρσος. C'est ainsi que le texte Grec offre le nom de cette ville, appelée plus communément *Agathyrnos*. Suivant Cluvier [1], elle a dû être située près du lieu appelé aujourd'hui S. Marco ; d'autres [2] veulent qu'elle ait été placée plus près de Capo d'Orlando. M. d'Anville [3] semble croire qu'elle est représentée par un lieu nommé Agati.

‹3› *Qui traverse la Sicile.* Les anciens [4] sont restés long-temps persuadés que les deux rivières appelées par eux *Himera*, l'une douce, l'autre salée, étoient un seul et même fleuve, qui, peu loin de sa source placée presque positivement au centre de la Sicile, se divisoit en deux branches; et que ces deux branches, coulant, l'une vers le nord, l'autre vers le midi, partageoient toute l'île en deux portions. Cette opinion étoit généralement reçue: on pourroit croire qu'elle servit de base au traité d'alliance qui fut conclu, en l'année 215 ou 216 avant l'ère Chrétienne, entre les Carthaginois et le jeune Hiéronyme, alors maître de Syracuse [5]; et non-seulement Strabon, comme nous le voyons par ce passage, mais des auteurs Latins [6], du reste fort judicieux, nous autorisent à penser que, même au siècle d'Auguste, les Romains n'en avoient nullement reconnu l'absurdité.

Strabon, ici, vouloit parler de l'*Himera* septentrionale ; nul doute à cet égard. Mais quel est aujourd'hui le fleuve qui la représente ! peut-être ce point chorographique n'est-il pas encore pleinement constaté. D'habiles géographes [7] veulent que ce soit Fiume di Termini, dont ils placent la source au pied du mont Madoni [portion des anciens monts *Nebrodes*], et qui, se dirigeant du sud au nord, après un cours d'environ vingt milles, se jette dans la mer de Toscane. Ce sentiment, d'après lequel les sources respectives des deux *Himera* auroient été séparées par un intervalle d'environ quarante milles [8], paroît avoir été celui de M. d'Anville [9]. Mais selon des critiques modernes [10], l'*Himera*

[1] *Cluver. Sic. ant.* lib. II, cap. V, pag. 295, lin. 37. = [2] Conf. *Not.* ad *Fazell.* dec. I, cap. V, not. 2, pag. 392. = [3] *D'Anville, Géogr. anc.* tom. III, pag. 128. = [4] Conf. *Stesichor.* ap. *Vib. Sequestr.* edit. Oberl. pag. 11 et 129. — *Lyc. Rhegin.* ap. *Antigon. Caryst.* cap. 148, edit. Joan. Beckm. pag. 195 et 196. = [5] Conf. *Polyb.* lib. VII, *Excerpt.* cap. 4, §. 2, edit. Schweigh. tom. II, pag. 589. — *Tit. Liv.* lib. XXIV, cap. 5, §. 7. = [6] Conf. *Tit. Liv.* loc. cit. — *Vitruv.* lib. VIII, cap. 3. — *Pompon. Mel.* lib. II, cap. 7, §. 17. = [7] Conf. *Cluver. Sic. ant.* lib. II, cap. 3, pag. 208, lin. 36. — *D'Orvil. Sicul.* cap. 4, pag. 26. = [8] *Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 16, pag. 212, lin. 6. = [9] Voy. *M. d'Anville, Ital. antiq.* 1764. = [10] Conf. *Fazell. De reb. Sic.* dec. I, lib. VIII, pag. 352. — *Not.* ad *Fazell. loc. cit.* edit. 1749, pag. 369 et 376.

De

PAGE 266.

De l'*Himera* jusqu'à *Panormus* * . . . . 35 milles.
De *Panormus* à la place de Commerce * des Ægestæens . . . . 32.
De cette place au *Lilybœum* * . . . . 38.
De *Lilybœum* (après avoir doublé ce cap pour ranger la côte suivante) jusqu'à *Heraclœum* * . . . . 75.
D'*Heraclœum* à la place de Commerce * des Agrigentins . . . . 20.
De cette place à *Camarina* * . . . . 20.
De *Camarina* au cap *Pachynum* * . . . . 50.
Du *Pachynum* sur le troisième côté, jusqu'à Syracuse . . . . 36 *.
De Syracuse à Catane . . . . 60.
De Catane à *Tauromenium* * . . . . 33.
De *Tauromenium* à *Messene* * . . . . 30 <1>.

* Palermo.
* Castel-à-Mare.
* Capo Boeo.
* Situé à l'embouchure du Platani, ou près de Capo Bianco.
* A l'embouchure de Fiume di Girgenti.
* Torre di Camarana.
* Capo Passaro.
* Notre ms. 1393 porte 33; d'autres portent 20.
* Taormina.
* Messine.

septentrionale étoit le fleuve appelé aujourd'hui Fiume-Grande, dont l'embouchure est beaucoup plus voisine de Cefalù que celle de Fiume di Termini, et dont la source, voisine de Polizzi, se seroit trouvée à deux ou trois milles au plus de celle de l'*Himera* méridionale.

Quant à cette dernière, on la tient assez généralement pour représentée par Fiume Salso. Ce fleuve, à partir du lieu que nous venons d'indiquer, après un cours d'environ quatre-vingts milles, dirigé du nord au sud, se décharge dans la mer d'Afrique, près d'Alicata. Sa dénomination actuelle vient de ce qu'en effet ses eaux, traversant des cantons où se trouvent des mines de sel, en contractent un goût d'amertume et de salure. C'est le Fiume Salso qui semble effectivement couper la Sicile en deux parties, l'une orientale, du côté de Catane, de Syracuse, de Capo Passaro; l'autre occidentale, vers Palerme, Trapani, Capo Boeo.

<1> La totalité de ces mesures s'élève à 587 milles, qui, à 8 stades par mille, font 4696 stades olympiques, ou de 600 au degré; et c'est pourquoi Strabon a cru que la mesure donnée dans la *Chorographie* étoit plus grande que les 4400 stades attribués par Posidonius à la circonférence de la Sicile, *pag. 343*.

Mais, comme 4400 stades de 500 au degré valent 528 minutes, et que 587 milles Romains, ou 4696 stades olympiques, ne représentent que 469 minutes 36 secondes, il s'ensuit que la mesure du chorographe étoit plus petite d'environ 20 lieues, que la mesure de Posidonius.

La distance de *Messene* au *Pelôrias*, qui manque dans le texte de Strabon pour compléter le tour de la Sicile, est d'environ 9 milles, qui valent 7 minutes 12 secondes, ou 2 lieues ½. G.

PAGE 266.

Par terre, le Chorographe compte du *Pachynum* au *Pelôrias*, 168 milles ⟨1⟩; et de *Messene* au cap *Lilybæum*, sur la *Via Valeria*, 35 milles ⟨2⟩.

Quelques auteurs, comme Éphore, se sont bornés à dire que le circuit de l'île, par mer, est de cinq jours et cinq nuits de route.

§. IV.
Leur position.
* C'est-à-dire sous quels parallèles.

* C'est-à-dire dont les trois côtés sont inégaux.

POSIDONIUS, prétendant déterminer sous quels *CLIMATS* * gît la Sicile, place au nord le cap *Pelôrias*, au midi le cap *Lilybæum*, à l'orient le cap *Pachynum*. Mais ce que nous appelons les *CLIMATS*, sont des espaces qui forment autant de parallélogrammes. Ainsi, nécessairement, les triangles que l'on peut y inscrire, surtout les triangles scalènes *, et ceux qui n'ont aucun de leurs côtés parallèle à l'un des côtés du parallélogramme, ne sauroient, vu l'obliquité de leur position, répondre aux *CLIMATS* ⟨3⟩. Toutefois,

⟨1⟩ Cette route ne s'écartoit pas de la mer; elle suivoit toutes les grandes sinuosités de la côte. Le Chorographe avoit compté, par mer, du *Pachynum* à *Messene*, 159 milles: si l'on ajoute 9 milles pour la distance de *Messene* au *Pelôrias*, on aura les 168 milles du texte. G.

⟨2⟩ *Sur la VIA VALERIA, trente-cinq milles.* Ce nombre est manifestement fautif; car de Messine à Capo Boeo, autrement dit Capo di Marsalla, il y a plus de deux cents milles. On peut donc croire que Strabon avoit originairement écrit *deux cent trente-cinq milles.* En effet, cette route, appelée *Via Valeria*, dont il parle, doit avoir été celle qui se trouve décrite dans l'Itinéraire d'Antonin, et qui conduisoit de *Messene* jusqu'à *Lilybæum*, par *Mylæ*, *Tyndaris*, *Cephalædium*, *Thermæ*, *Panormus* et *Drepanum*, dans une longueur marquée d'environ deux cent quarante milles : c'est la même que paroît offrir la carte de Peutinger.

Nous ignorons quel est le magistrat du nom de Valerius à qui la confection de cette route doit être attribuée; il paroît seulement qu'à tort on a voulu [1] la regarder comme postérieure de beaucoup au règne d'Auguste. Un habile critique [2] soupçonnoit qu'elle pourroit avoir été commencée par M. Valerius Maximus Messala [3], consul en l'année 263, et censeur en l'année 253 avant l'ère Chrétienne.

⟨3⟩ Dans ce qui suit, le texte semble altéré. Nous n'avons pas osé conformer notre version aux changemens proposés par Cluvier [4]; mais, profitant de quelques variantes offertes par nos manuscrits 1393, 1394, voici comme nous avons lu :

Ὅμως δ' οὖν, ἐν τοῖς τῆς Σικελίας, τῇ Ἰταλίᾳ πρὸς νότον κειμένη [ed. κειμένης] ἡ Πελωριάς,

[1] *Berger.* lib. III, §. 45. — Conf. *Hennin.* ad *Berger. Thes. ant. Rom.* tom. X, pag. 723 et 724. = [2] *D'Orvill. Sic.* cap. 2, pag. 12. = [3] Conf. *Polyb. Hist.* lib. I, cap. 20 et seq. edit. Schweigh. tom. I, pag. 48. — *Diodor. Sic.* lib. XXIII, ecl. 5, edit. Wessel. tom. II, pag. 501. = [4] *Cluver. Sic. ant.* lib. I, cap. 3, pag. 50, lin. 20 et seq.

à l'égard de la Sicile, comme on peut énoncer avec assez de justesse, que le cap *Pelôrias*, situé au midi de l'Italie, est le sommet du plus septentrional des trois angles de l'île ‹1›, voici ce que nous disons : PAGE 266.

La ligne tirée du *Pelôrias* au *Pachynum* regardera tout ensemble le levant et le nord ‹2›, et formera le côté qui avoisine le détroit ‹3› : mais il faut y supposer une légère inflexion vers le levant d'hiver; car tel est le gisement de la côte depuis Catane jusqu'à Syracuse et au *Pachynum*. [Rappelons, en passant, que] du *Pachynum* aux bouches de l'Alphée, le trajet est de 4000 stades ‹4›. PAGE 267. Artémidore, quand il compte 4600 stades * du *Pachynum* au cap Tænare * ‹5›, et 1160 stades de l'Alphée

* *Voyez* tom. I, pag. 340, not. 2; et liv. VIII, pag. 363 du texte Grec.

* Le cap Matapan.

ἀρκτικωτάτη λέγοιτ' ἂν καλῶς τῶν τριῶν γωνιῶν· ὥστε τὴν ἐπιζευγνυμένην ἀπ' αὐτῆς ἐπὶ τὸν Πάχυνον ἐκκεῖσθαι ΠΡΌΣ ἝΩ ΦΑΜΈΝ, ΠΡΌΣ [il vaudroit mieux lire, ΠΡΌΣ ἝΩ ἉΜΑ ΚΑῚ ΠΡΌΣ] ἄρκτον βλέπουσαν· ποιήσει δὲ τὴν πλευρὰν καὶ [fort. τὴν] πρὸς τὸν πορθμόν· δεῖ δ' ἐπιστροφὴν μικρὰν λαμβάνειν ἐπὶ χειμερινὰς ἀνατολὰς κ. τ. λ.

‹1› Cela est juste en général, quoique le *Pelôrias* ne soit pas le cap le plus septentrional de la Sicile. G.

‹2› *Regardera tout ensemble le levant et le nord, &c.* L'édition de Casaubon, suivie par M. Siebenkees, porte uniquement, ἐκκεῖσθαι πρὸς ἄρκτον βλέπουσαν, *est tracé de manière à regarder le nord.* Mais indubitablement ce passage est mutilé. Nos manuscrits 1393, 1394, comme on a vu dans la note précédente, offrent ἐκκεῖσθαι πρὸς ἕω φαμὲν πρὸς ἄρκτον βλέπουσαν· leçon qui porte elle-même des signes manifestes d'altération. Nous restons persuadés qu'il faut lire ἐκκεῖσθαι πρὸς ἕω ἅμα καὶ ἄρκτον βλέπουσαν. Plusieurs motifs nous font adopter cette manière de rétablir le passage qui nous arrête : 1.° elle rentre dans les expressions dont l'auteur lui-même va se servir à l'égard du second côté de la Sicile, βλέποι δὲ ἂν ἅμα πρός τε τὴν ἕω καὶ πρὸς τὸν νότον, *regardera tout ensemble et le levant et le midi ;* 2.° elle n'introduit, dans le texte offert par nos manuscrits, qu'un changement léger, celui de ΦΑΜΈΝ en ἉΜΑ ΚΑῚ; 3.° elle a servi de type aux versions de l'ancien interprète Latin, du traducteur Italien, de Xylander, de M. de Bréquigny; 4.° enfin, l'assertion qu'elle prête à l'auteur, étant analogue à ce qu'il dit d'ailleurs, ce qui s'y trouve d'inexact tient uniquement à ce qu'en tout il orientoit [1] mal la Sicile.

‹3› *Et formera &c.* Nous rendons ainsi le membre de phrase, ποιήσει δὲ τὴν πλευρὰν ΚΑῚ [Cluvier lisoit ΤῊΝ] πρὸς τὸν πορθμόν. Mais, malgré l'accord des manuscrits et des imprimés, nous penchons à croire avec M. Siebenkees, que ce membre est une pure interpolation, une glose qui de la marge aura passé dans le texte.

‹4› Les cartes de d'Anville mettent entre le *Pachynum* et les bouches de l'Alphée, fleuve du Péloponnèse, 6 degrés 8 minutes. A la hauteur de ces points, 4000 stades de 833 $\frac{1}{3}$ valent 5 degrés 56 minutes. G.

‹5› Entre le *Pachynum* et le cap Tænare du Péloponnèse, d'Anville met 6 degrés

[1] *Voyez* la *Géographie des Grecs analysée*, pag. 76 et suiv.

PAGE 267. jusqu'au *Pamisus* <1>, donne matière à le reprendre <2> : ces mesures ne s'accordent point avec celle de 4000 stades pour la distance du *Pachynum* aux bouches de l'Alphée.

La ligne menée du *Pachynum* au *Lilybæum*, promontoire beaucoup plus occidental que le *Pelôrias*, s'avancera de même assez obliquement du midi * au couchant, et regardera tout ensemble le levant et le midi <3>. Ce second côté est baigné moitié par la mer de Sicile, moitié par cette portion de la mer Libyenne qui s'étend depuis Carthage jusqu'aux Syrtes *. C'est du *Lilybæum* jusqu'aux environs de Carthage que le trajet [de la Sicile] en Libye se trouve le plus court : il est de 1500 stades <4>; et à cette distance, suivant l'histoire, un Sicilien qui avoit la vue très-longue <5>,

* *Voyez* liv. II, tom. I, *pag. 337*.

50 minutes 57 secondes de différence en longitude : 4600 stades de $833 \frac{1}{3}$ valent, à la hauteur de ces promontoires, 6 degrés 49 minutes 23 secondes. *Voyez* tom. I, *pag. 340*, note 2. G.

<1> *Jusqu'au Pamisus, &c.* Nous lisons, sur l'autorité de nos manuscrits 1393, 1394, ἐπὶ Παμμισὸν, au lieu d'ἐπ' Ἀμισόν. Il nous paroît évident que Strabon a voulu nommer ce fleuve de la Messénie appelé *Pamisus*, dont il parlera fort au long dans le VIII.e livre [1]. S'il faut en croire Mélétius [2], les Grecs modernes le nomment *Pirnatza*, Πιρνάτζα, ou *le fleuve de* NESION, τὸ ποταμι τοῦ Νησίου. Il se jette dans la mer au fond du golfe de Coron.

<2> D'Anville met 27 minutes de différence en longitude entre l'embouchure de l'Alphée et celle du *Pamisus* : 27 minutes entre le 36e et le 37.e parallèle, ne valent qu'environ 300 stades de $833 \frac{1}{3}$. G.

<3> Du *Pachynum* au *Lilybæum*, la côte se prolonge du midi au nord-ouest, et regarde le sud-ouest. G.

<4> *Il est de 1500 stades.* Strabon a déjà donné cette mesure dans son II.e livre [3], sauf que là il parle de la distance du *Lilybæum* à Carthage même, πρὸς τῇ Καρχηδόνι, non, comme il paroît le dire ici, jusqu'*aux environs* de cette ville, ἐπὶ Λιβύην . . . . περὶ Καρχηδόνα. Au livre XVII, il répétera [4] que cette distance étoit prise du *Lilybæum* à Carthage, ὅσον ἐν διαστήματι χιλίων καὶ πεντακοσίων σταδίων· τοσοῦτον γὰρ... τὸ ἐκ Λιλυβαίου μέχρι Καρχηδόνος [5].

— La distance du *Lilybæum* aux caps voisins de Carthage, dans les cartes de d'Anville, est d'un degré 48 minutes de l'échelle des latitudes, ou de 1500 stades de $833 \frac{1}{3}$. G.

<5> Cet homme s'appeloit Strabon [6], comme notre auteur : ainsi du moins l'avoit dit Varron; et, depuis Varron, divers auteurs, d'âge en âge, ont, comme de concert, rappelé le même fait [7], qui semble devoir se

[1] *Voyez* lib. VIII, pag. 336, 344, 361 du texte Grec. = [2] Conf. *Melet. Geogr. ant. et nov.* pag. 372, col. 2. — *Pouqueville, Voyag.* chap. 3, tom. I, pag. 26. = [3] *Voyez* liv. II, tom. I, pag. 335. = [4] *Voyez* liv. XVII, pag. 834 du texte Grec. = [5] *Voyez* la *Géographie des Grecs analysée*, pag. 77. — *Strab. Tr. Fr.* loc. cit. not. 4. = [6] *Varr.* ap. *Plin. Hist. nat.* lib. VII, §. 21, tom. I, pag. 386, lin. 22. = [7] Conf. *Cicer.* ap. *Plin.* loc. cit. — *Valer. Max.* lib. I, cap. 8, §. 14. — *Plin.* loc. cit. — *Plutarch. Adv. Stoic.* edit. Reisk. tom. X, pag. 459. — *Ælian. Var. hist.* lib. XI, cap. 13. — *Nazar. Panegyr. Constantin. Aug.* cap. 11, §. 5, edit. Wolf. Jæg. pag. 34 et 35.

de la guérite où il étoit placé, put compter les navires sortant du port de Carthage, et en annoncer le nombre aux [Carthaginois] assiégés dans *Lilybæum* *. PAGE 267.

* *Voyez* les auteurs cités dans la note 5, *pag. 348.*

Enfin le côté qui s'étend du *Lilybæum* au cap *Pelôrias*, devant de nécessité s'avancer obliquement du midi vers le levant *, regardera le couchant et le nord, ayant au nord l'Italie, et au couchant la mer Tyrrhénienne avec les îles d'Æole ‹1›.

*C'est-à-dire du midi au nord-est.

§. V.

Côté du nord-est.

SUR le côté qui borde * le détroit, se trouvent différentes villes; d'abord *Messene;* ensuite *Tauromenium* **; puis Catane et Syracuse.

* Littéralement, *qui forme.*

** Messine *et* Taormina.

Naxus et *Megara*, situées entre Catane et Syracuse ‹2›, ne

rapporter à l'année 250 avant l'ère Chrétienne [1]. Dernièrement M. Mongez en a discuté la possibilité dans un Mémoire lu à l'Institut.

‹1› Ce côté de la Sicile s'élève très-peu en avançant vers l'orient; il regarde presque toujours le nord, si l'on excepte la petite portion qui avoisine le *Lilybæum*. Les îles d'Æole sont au nord de la partie orientale de ce même côté. G.

‹2› *NAXUS et MEGARA, situées entre Catane et Syracuse.* Jamais Strabon n'a dû dire que *Naxus* se trouvoit entre Catane et Syracuse. *Naxus*, incontestablement, étoit située au nord de Catane; soit dans la position de Schiso, comme le prétendent quelques auteurs [2], suivis, à ce qu'il paroît, par M. d'Anville [3]; soit plutôt [4] sur la rive gauche du Fiume Freddo [l'ancien *Asines* ou *Acesines*], à cinq milles de l'emplacement que, par la suite, occupa *Tauromenium* [Taormina]. Pour disculper Strabon, l'on a supposé [5] qu'originairement il avoit écrit Θάψος, *Thapsus*, non Νάξος. Et véritablement nous ne saurions douter qu'il n'y ait eu une ville du nom de *Thapsus*, laquelle, très-anciennement fondée par des Grecs [6], dans une péninsule appelée aujourd'hui l'Isola delli Manghisi [7], ne devoit plus subsister au temps de Strabon. Mais, d'après ce que lui-même dit quelques lignes plus bas, on voit presque évidemment que ce n'étoit point *Thapsus* dont en cet instant il vouloit parler.

Au reste, *Naxus*, fondée vers l'an 734 avant l'ère Chrétienne [8], avoit été détruite par Denys l'ancien [9], vers l'an 403.

Quant à *Megara*, elle se trouvoit effectivement située entre Catane et Syracuse, ayant été bâtie [10] sur la droite du fleuve *Alabus* [le Cantaro]. Sa fondation remontoit à la même époque [11] que celle de *Naxus;*

[1] Conf. *Polyb.* lib. I, cap. 42 et seq. edit. Schweigh. tom. I, pag. 106. — *Diod. Sic.* lib. XXIV, eclog. edit. Wessel. tom. II, pag. 565. = [2] Conf. *Fazell. De reb. Sic.* dec. 1, lib. II, cap. 3, pag. 101. — Not. 7, *ad loc.* — *H. Swimburne, Voyag. &c.* sect. 55, tom. III, pag. 435 et 436. = [3] *D'Anville, Géogr. anc.* tom. III, pag. 188. = [4] *Cluver. Sic. ant.* lib. 1, cap. 7, pag. 92, lin. 26. = [5] *Palmer. ad Strab.* loc. cit. = [6] *Thucyd.* lib. VI, §. 3. = [7] *Cluver.* loc. cit. cap. 2, pag. 137, lin. 31 et seq. = [8] Conf. *Thucyd.* loc. cit. — *Scymn. Chiens.* vers. 271. = [9] *Diodor. Sic.* lib. XIV, §. 14 et 15, edit. Wessel. tom. I, pag. 650. = [10] *Cluver.* loc. cit. pag. 133, lin. 42. = [11] Conf. *Thucyd.* loc. cit. §. 4. — *Scymn. Chiens.* vers. 276.

PAGE 267.

subsistent plus. Elles étoient placées à un endroit de la côte où différens fleuves, découlant tous de l'Ætna, viennent se rendre dans la mer, et, à leur embouchure, forment de bons ports <1>: c'est sur la même portion de côte que se trouve le promontoire *Xiphonias* <2>. Ces villes, suivant Éphore, étoient les premières qui eussent été fondées par les Grecs en Sicile, et elles l'avoient été une génération <3> après la guerre de Troie. Plus anciennement, ils redoutoient si fort la piraterie des *Tyrrheni,* et la férocité des barbares établis en ces lieux, qu'ils n'osoient y descendre même pour commercer. L'Athénien Théoclès, jeté sur les côtes de la Sicile par les vents, remarqua la foiblesse des habitans, ainsi que la bonté du pays. A son retour, il ne put persuader à ses compatriotes qu'il seroit facile d'y former un établissement avantageux; mais, ayant rassemblé un grand nombre de Chalcidiens d'Eubée, avec quelques Ioniens, et aussi quelques Doriens, presque tous de Mégares *, il les mena en Sicile, où les Chalcidiens fondèrent *Naxus,* tandis que les Doriens fondèrent *Megara,* nommée d'abord *Hybla.* Ces villes [je le répète] ne sont plus; mais le nom d'*Hybla* subsiste, à cause de l'excellence du miel *Hyblæen.*

* En Grèce.

La première de celles qui existent encore aujourd'hui sur la côte dont nous parlons, *Messene* * est bâtie au fond du golfe

* Messine.

et sa destruction totale pouvoit dater de l'an 214 avant l'ère Chrétienne [1].

<1> « Les fleuves dont Strabon vouloit » parler, devoient être principalement le » *Terias,* le *Symæthus,* l'*Ericès* [appelés » aujourd'hui Fiume di S. Paolo, Giaretta, » Fiume di S. Leonardo]; mais aucun d'eux » ne sort de l'Ætna [2]. »

<2> *XIPHONIAS.* Nous croyons qu'il s'agit de Capo della Cruce [3], non de Capo di Molini [4].

<3> *UNE génération &c.* Nous suivons le texte, qui, dans tous nos manuscrits, comme dans l'imprimé, porte τῇ γενεᾷ. Les plus habiles chronologistes conviennent que c'est une erreur : certainement Strabon a dû dire, *QUINZE générations après la guerre de Troie.*

[1] *Tit. Liv.* lib. XXIV, cap. 34, §. 2. = [2] *Cluver. Sicil. ant.* lib. I, cap. 11, pag. 136, lin. 17. = [3] Conf. *Cluver.* loc. cit. pag. 136, lin. 6. — *Cellar. Geogr. ant.* lib. II, cap. 12, §. 19, tom. I, pag. 786. — *La Martin.* v. *Xiphonias.* — *D'Anville, Géogr. anc.* tom. III, pag. 230. = [4] Conf. *Fazell.* dec. I, lib. II, cap. 3, pag. 103. — *Not. ad Fazell.* loc. cit. not. 17, pag. 111.

[qui résulte de la configuration] du *Pelôrias*, promontoire PAGE 267.
recourbé fortement vers l'est, et formant une espèce d'anse <1>. PAGE 268.
Elle est à 60 stades de *Rhegium* *, mais beaucoup plus voisine * Regio.
de *Columna-Rheginorum* *. C'est une colonie des Messéniens du * *Voyez* ci-dessus, *pag. 309*, note 1.
Péloponnèse qui lui a fait prendre le nom de *Messene* : auparavant on l'appeloit *Zanclé*, dénomination déduite de la courbure du rivage où elle est assise, car *Zanclion* * signifioit courbé <2>; * Dans la langue des *Siceli*.
et ses premiers fondateurs avoient été de ces Naxiens établis antérieurement * proche de Catane <3>. Par la suite, des Mamertins, * *Voyez* ci-dessus, *pag. 349*.

<1> *Au fond du golfe &c.* La version littérale seroit : *Dans le golfe du PELÔRIAS, courbé fortement vers l'est, et formant une espèce d'anse*, τῆς Πελωριάδος ἐν κόλπῳ κεῖται, καμπτομένης ἐπιπολὺ πρὸς ἕω καὶ μασχάλην τινὰ ποιούσης. Mais cette phrase est obscure : on peut demander quel est proprement ce *golfe* que Strabon appelle *golfe du PELÔRIAS*, ἐν κόλπῳ τῆς πελωριάδος; et comment faut-il entendre ce que cet auteur dit, tant de *la forte courbure [du PELÔRIAS] vers l'est*, καμπτομένης ἐπιπολὺ πρὸς ἕω, que de l'*espèce d'anse*, μασχάλην τινὰ, *formée par ce cap !*

Cluvier semble avoir jugé que, et *le golfe*, et *la forte courbure vers l'est*, et l'*espèce d'anse*, devoient s'entendre uniquement du site occupé par la ville même de Messine et son port ; c'est-à-dire de ce que l'on appelle aujourd'hui Braccio di S. Ranieri [1] : *LITUS autem hîc intelligitur curvum, quod, vulgo BRACHIUM S. RAINERII dictum, portum includit. Atque à CURVITATE hujus portûs nomen accepisse urbem...... quis dubitet !* Suivant nous, au contraire, par *le golfe du PELÔRIAS*, et l'*espèce d'anse* que forme *ce golfe*, Strabon a voulu désigner toute la côte qui s'étend en ligne courbe depuis Torre del Faro, jusqu'à Braccio di S. Ranieri exclusivement : nous disons exclusivement, parce que, selon les apparences [2], au temps de Strabon, la langue de terre qui forme ce que l'on appelle Braccio di S. Ranieri n'étoit pas encore jointe au continent de la Sicile. Et quant à *la forte courbure du PELÔRIAS vers l'est*, nous pensons que Strabon la plaçoit à l'extrémité nord-ouest de toute cette côte. Voilà ce que nous devons croire, d'après ce qu'il a dit [3] précédemment; et en effet, vu la manière erronée dont il orientoit la Sicile, Strabon pouvoit considérer le rivage qui s'étend depuis Messine jusqu'à Torre di Faro, comme se courbant beaucoup vers l'orient, sur-tout depuis l'endroit appelé aujourd'hui S. Maria della Grotta. *Voyez* la grande carte de Rizzi Zannoni, et le plan détaillé du détroit, levé en 1734.

<2> Tout-à-l'heure Strabon paroîtra donner une étymologie différente du nom de *Zanclé*. Il nous parlera de certains *Zanclæi*, établis dans *Hybla-major* (l'on sait qu'il y avoit en Sicile trois différens lieux portant ce nom d'*Hybla*) ; et il leur attribuera la fondation de *Tauromenium*. De la manière dont il s'exprimera, on pourroit induire que, dans son opinion, la dénomination de *Zanclæi* auroit été commune à plusieurs peuples Siciliens, et n'étoit nullement relative à la forme du terrain où ils habitoient. *Voyez* ci-dessous, *pag. 353*, note 1.

<3> Strabon, dans ce qu'il dit ici des

[1] *Cluver. Sic. ant.* lib. 1, cap. 6, pag. 84, lin. 36. = [2] Voyez *H. Swimburne, Voyag. &c.* sect. 55, tom. III, pag. 444. = [3] *Voyez* ci-dessus, pag. 308, note 3.

Page 268.

peuples de la Campanie <1>, s'y établirent *. Plus tard, on vit les Romains s'en servir comme d'une place d'armes, dans leur guerre * contre les Carthaginois. Et, dernièrement, ce fut là que Sextus Pompeïus rassembla ses flottes * pour combattre Cæsar Auguste, et qu'il s'embarqua, au moment où, ne pouvant plus conserver la Sicile, il eut recours à la fuite *.

* 289 ans avant l'ère Chrétienne.
* De l'an 264 à l'an 243.
* L'an 44.
* L'an 36.

Un peu en avant de la ville, au milieu du détroit, se trouve *Charybde*, gouffre immense * vers lequel les courans, opposés entre eux dans le détroit, poussent naturellement les navires : le tournoiement des vagues et la force de leur tourbillon y font chavirer les bâtimens; ils s'y engloutissent, ils s'y brisent, et l'on n'en voit reparoître les débris que sur la plage voisine de *Tauromenium* *, appelée pour cela même l'Étable-à-fumier <2>.

* On l'appelle aujourd'hui Garafalo.
* Taormina.

Les Mamertins [établis dans *Messene*, comme nous avons dit] ont tellement prévalu sur les Messéniens, que la ville leur est restée sujette, et que généralement l'on en appelle les habitans, non Messéniens, mais Mamertins; de même aussi les vins que le canton produit en abondance, et qui le disputent aux meilleurs de l'Italie, s'appellent Mamertins <3>, plutôt que Messéniens.

Du reste, *Messene* est assez peuplée, mais pas autant que Catane, qui a reçu une colonie Romaine *.

* En même temps que Syracuse.

origines de *Messene* [Messine], ne s'accorde pas avec Thucydide [1]; mais M. Larcher [2] a tenté de concilier les deux témoignages.

<1> On ignore de quel canton de la Campanie étoient sortis ces Mamertins qui s'emparèrent de *Messene* [3]; et l'étymologie de leur dénomination n'est pas bien reconnue.

<2> En grec, *Coprias*. Strabon n'énonce ici qu'un fait généralement regardé comme certain, au temps où il écrivoit. Avant lui, Salluste [4] avoit assuré la même chose ; plus tard, le philosophe Sénèque [5] faisoit encore des recherches pour la constater : et Cluvier [6] semble ne la point révoquer en doute.

<3> Ces vins, quoique provenant de la Sicile, étoient comptés parmi les vins Italiques [7]; et, depuis J. Cæsar, on les mettoit au quatrième rang des vins les plus estimés [8].

[1] *Thucyd.* lib. VI, §. 5 et 6, pag. 380. = [2] *Larcher, Notes sur Hérod.* liv. VII, §. 164, note 262. = [3] *Polyb. Hist.* lib. I, cap. 8, §. 1, edit. Schweigh. tom. I, pag. 17. = [4] *Sallust.* ap. *Serv. ad Virgil. Æneïd.* lib. III, vers. 425. = [5] *L. A. Senec. Epistol. ad Lucil.* ep. 79. = [6] *Sic. ant.* lib. I, cap. 5, pag. 70, lin. 5. = [7] Conf. *Athen. Deipnos.* lib. I, cap. 21, edit. Schweigh. tom. I, pag. 102. — It. *Animadv. ad Athen.* loc. cit. tom. I, pag. 201 et 202. = [8] *Plin. Hist. nat.* lib. XIV, §. 8, n.° 4; et §. 17, tom. I, pag. 716, lin. 17, et pag. 722, lin. 7.

Tauromenium,

Tauromenium, moins populeuse que *Messene* et Catane, a été fondée par les *Zanclæi* d'*Hybla* ‹1›. PAGE 268.

Quant à Catane, ce sont les mêmes Naxiens [dont j'ai * déjà parlé] qui la fondèrent *. Elle perdit ses habitans originaires, lorsque le tyran de Syracuse, Hiéron, y établit * d'autres colons, et voulut qu'elle portât le nom d'*Ætna ;* ce qui fait que Pindare [a] a pu le qualifier de fondateur de cette ville :

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 350 et 351.*
* 728 ans avant l'ère Chrétienne.
* En l'année 476.

[a] Pindar. in Epinic. Frag. 5. *Conf.* Schneid. Frag. Pindar. ed. Heyn. vol. III, part. I, pag. 12 et seq.

Tu me comprends,
Toi, qui des OFFRANDES-SACRÉES *
Portes le nom,
O père et fondateur d'*Ætna !*

* Le mot Grec, *Hierôn*, signifie, *des offrandes-sacrées.*

Mais, à la mort de ce même Hiéron *, les Catanæens, rentrés dans leur patrie, chassèrent les nouveaux hôtes, et démolirent le tombeau du tyran. Les Ætnæens, forcés de se retirer *,

* Elle arriva en l'année 468.
* Vers l'année 461.

‹1› *TAUROMENIUM, &c.* Pour suivre la syntaxe du texte, nous eussions dû dire : *Catane a été fondée par les mêmes Naxiens [dont j'ai déjà parlé] ; TAUROMENIUM l'a été par les ZANCLÆI d'HYBLA.* Du reste, notre version est fidèle : Καὶ ἡ Κατάνη δ' ἐστὶ Ναξίων τῶν αὐτῶν κτίσμα· Ταυρομένιον δὲ τῶν 'ΕΝ "ΥΒΛΗ ΖΑΓΚΛΑΙ'ΩΝ. Mais quels peuvent avoir été les *Zanclæi* d'*Hybla*, et quand purent-ils fonder *Tauromenium !* Premièrement, il n'y a eu, ce nous semble, d'autres *Zanclæi* en Sicile que les anciens habitans de la ville appelée d'abord *Zancle*, et, par la suite, *Messene :* nulle part on ne lit que ceux d'aucune des trois villes d'*Hybla*, dont l'existence dans l'île est connue [1], aient porté cette même dénomination. Secondement, on sait, par le témoignage clair, précis et formel de Diodore de Sicile [2], que, dans l'année 403 avant l'ère Chrétienne, lorsque Denys l'ancien, après avoir détruit les maisons et les remparts de *Naxus*, en eut dispersé [sinon vendu comme esclaves, ἐξανδραποδίσατο] tous les habitans, il abandonna leurs terres à des *SICELI.* Ceux-ci s'étant établis sur le *Taurus*, colline du territoire de *Naxus*, et, bientôt après, s'y étant fortifiés, à l'instigation des Carthaginois, s'y maintinrent quelques années. Ce fut de leur séjour sur cette colline que le lieu reçut sa dénomination de *Tauromenium* [en latin, *Tauri mansio*]. L'historien dit seulement que ces *SICELI* étoient limitrophes [ΣΙΚΕΛΟΙ΄Σ τοῖς ὁμοροῦσι] du territoire de *Naxus ;* mais, par la teneur de son récit, on reconnoît qu'occupant *Morgantium*, *Centoripa*, et autres lieux de ce voisinage, ils devoient posséder également *Hybla-major* [aujourd'hui Paderno]. Peut-être ici, dans le texte de Strabon, faudroit-il lire, τῶν ἐν "Υβλῃ ΣΙΚΕΛΩ͂Ν [au lieu de ΖΑΓΚΛΑΙ'ΩΝ], *par les SICELI d'HYBLA.*

[1] Conf. *Cluver. Sic. ant.* lib. I, cap. 11, pag. 131, lin. 29; *it.* lib. II, cap. 8, pag. 333, lin. 10, et cap. 10, pag. 351, lin. 33. = [2] Conf. *Diodor. Sic.* lib. XIV, S. 15, 40, 53, 58, 59, 66, edit. Wessel. tom. I, pag. 651, 673, 683, 687, 688, 694.

Page 268. s'établirent sur la partie du mont appelée *Innesa* <1>, dans un endroit qu'ils nommèrent *Ætna* *, situé à 80 stades de Catane <2>, et reconnurent toujours Hiéron pour leur fondateur.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 368.*

Le mont Ætna commande principalement Catane : aussi est-ce

Page 269. le territoire de cette ville qui souffre le plus de l'effet des cratères; car les laves qu'ils vomissent, s'y répandent nécessairement, puisqu'il touche à la montagne même. C'est auprès de Catane qu'Amphinomus et Anapias donnèrent un exemple célèbre de piété filiale, quand, pour sauver leurs parens du danger pressant d'une violente éruption, ils les chargèrent sur leurs épaules <3>. Chaque fois qu'il plaît à Neptune [d'émouvoir le volcan], les environs de la montagne <4>, qui forment le district des Catanæens, se trouvent soudain couverts d'une couche épaisse de cendres. Mais la poussière volcanique ne cause dans ce canton qu'un ravage passager * : avec le temps elle y bonifie le sol; car elle le rend excellent pour la vigne, ainsi que pour les autres productions de la terre. Il s'en faut beaucoup que les vignobles

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 268, 269.*

<1> Telle est la leçon de nos manuscrits.

<2> 80 stades équivaudroient à dix milles anciens. Le lieu indiqué par Strabon paroissoit à Cluvier [1] devoir répondre à la position du monastère de Saint-Nicolas *de Arenis*, à douze milles modernes de Catane.

<3> Ce fait est célèbre; la mémoire en avoit été consacrée, dans plus d'un lieu, par divers monumens de l'art. On peut le rapporter, pour la date, soit à l'année 477, soit à l'année 453, soit à l'année 427 avant l'ère Chrétienne [2]. L'endroit où il s'étoit passé, portoit le nom de *Campus Piorum*, et devoit se trouver dans le territoire de Catane, vers le couchant d'hiver, sur le chemin de *Leontini* [3].

<4> *Chaque fois &c.* Le grec porte, ὅταν τῷ Ποσειδῶνι φαίνηται τὰ περὶ τὸ ὄρος, phrase inintelligible. Le mot Ποσειδῶνι, *Poseidôn*, est le nom d'un mois Attique, comme le nom du dieu de la mer [Neptune]. Selon Xylander, Strabon pourroit avoir voulu dire que les phénomènes de l'Ætna avoient le plus ordinairement lieu dans le mois *poseidôn*, qui répondoit à notre mois de décembre. Cette explication ne paroît pas recevable. Si le passage n'est point corrompu et mutilé, il doit uniquement signifier que la cause des embrasemens de l'Ætna et des éjections de cendres volcaniques, tient aux agitations de la mer, qui, par des voies souterraines, communique avec la base de ce mont [4].

[1] *Cluver. Sic. ant.* lib. I, cap. 9, pag. 122, lin. 29. = [2] *Vernsdorff.* excurs. 6, *ad Lucilii Ætnam*, vers. 620, *Poet. Lat. minor.* tom. IV, pag. 369 et seq. = [3] *Cluver. Sic. ant.* lib. I, cap. 9, pag. 120, lin. 56 et seq. = [4] Conf. *P. Burmann. sec. Comm. ad num. Sic.* tab. 4, ap. *d'Orvill. Sic.* part. II, pag. 319. — *Vernsdorff.* loc. prox. cit. pag. 383.

Page 269.

des autres cantons soient aussi bons. Par-tout où la cendre volcanique se répand, il croît toutes sortes de plantes * : et les troupeaux s'y engraissent au point, dit-on, d'étouffer ; ce qui fait que, tous les quarante ou cinquante jours, on les saigne aux oreilles, comme cela se pratique en Érythie *, selon ce que nous avons déjà rapporté. La lave, en se coagulant, constitue sur la surface du sol, une couche de pierre très-dense; pour parvenir à découvrir ce sol, il faut faire le même travail que dans les carrières. La pierre liquéfiée au fond des cratères, et vomie par le volcan, lorsqu'elle découle du sommet de la montagne, ne forme d'abord qu'un limon noir; mais ensuite elle se durcit, et devient une pierre de meule ⟨1⟩, sans perdre la couleur qu'elle avoit en fusion. Le caillou calciné se cinérise comme le bois; et, vraisemblablement, de même que la cendre de bois fait croître la rue, de même la cendre volcanique de l'Ætna est propre à nourrir la vigne.

* Littéralement, *de racines*, τὰς ῥίζας.

* L'île où étoit située *Gadès* [Cadiz]. *Voyez* liv. III, tom. I, *pag. 498.*

Syracuse a été fondée * par Archias, qui partit de Corinthe vers le temps où se formèrent les établissemens de *Naxus* et de *Megara*. Suivant la tradition, Myscellus et Archias s'étoient rendus ensemble à Delphes pour y consulter l'oracle *. Le dieu leur ayant demandé ce qu'ils préféroient de la richesse ou de la santé, Archias répondit la richesse, Myscellus la santé : d'après quoi l'oracle assigna Syracuse au premier, et Crotône au second. Et véritablement si la ville des Crotôniates fut toujours saine, comme nous l'avons dit *, Syracuse devint riche au point que ses habitans donnèrent lieu à ce proverbe, sur les gens qui font trop de dépense : « Avec la dîme des Syracusains » on n'en feroit pas davantage ⟨2⟩. » Archias, avant d'arriver

* Vers l'an 758 ou 735 avant l'ère Chrétienne.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 325 et 330.*

* *Ibid.*

⟨1⟩ *Voyez* le Mémoire sur les meules des moulins à eau et à vent, lu par M. Mongez, à l'Institut, le 15 frimaire an 14.

⟨2⟩ Nous n'ignorons pas que ce proverbe a été quelquefois rendu, et peut effectivement l'être, d'une autre manière. La phrase Grecque est fort obscure : Ὡς οὐκ ἂν ἐκγένοιτο αὐτοῖς ἡ Συρακοσίων δεκάτη. L'EPITOME

PAGE 269. en Sicile, laissa Chersicratès, issu de la race d'Hercule <1>, avec une partie de sa suite, dans l'île appelée pour lors *Scheria* et aujourd'hui *Corcyra* *, pour y fonder une colonie; ce que celui-ci exécuta en chassant les *Liburni* qui possédoient cette île <2>. De là, poursuivant sa route, il descendit au *Zephyrium* *; et y ayant trouvé quelques Doriens venus de la Sicile, où ils s'étoient détachés de ceux qui avoient fondé *Megara* *, il les remmena avec lui, et se les associa dans la fondation de Syracuse.

* Corfou.

PAGE 270.

* Cap Bruzzano. *Voy.* ci-dess. *p. 317*.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 349*, note 2.

Cette ville devint très-florissante, tant par la fertilité de son territoire que par la commodité naturelle de ses ports. Toujours <3> les Syracusains furent comme les chefs de la Sicile. On

présente une leçon très-différente, mais également difficile à comprendre.

Suivant quelques grammairiens, ce proverbe venoit originairement de ce que les Syracusains, en un temps de prospérité, avoient prélevé la dîme de leurs richesses pour élever des temples [1], consacrer des offrandes et faire des sacrifices aux dieux. Érasme en donne l'explication que voici [2] : *Syracusas eo divitiarum pervenisse ut in proverbium abierint; siquidem de divitibus ac splendidis ita dicere solent: « Ne decimam quidem Syracusanorum opum partem assequi » possent. » Significabant autem, aliorum opes, quantumvis amplas, nihil esse ad Syracusanas divitias.*

L'ancien interprète Latin l'a traduit ainsi: *Ut jam in proverbio disseminetur, cum ad locupletes ac sumptuosos loquimur: « Vobis ne decima quidem Syracusanorum adest. »*

Le traducteur Italien : *Ch'essi anchora furono posti in proverbio, dicendosi a coloro che sono molto splendidi, che « Essi non hanno però la decima di Siracusa. »*

Xylander, suivi par M. Siebenkees : *Ut de ipsis quoque vulgatum sit proverbium, quod in nimis sumptuosos diceretur, « Eos non possidere decimam Syracusanorum. »*

M. de Bréquigny : « La richesse des Syra- » cusains donna lieu au proverbe, à propos » des gens qui font trop de dépense, qu'ils » n'en feroient pas plus quand ils auroient la » dixième partie des richesses de Syracuse. »

De quelque manière qu'on prétende les expliquer, les termes du texte ne sauroient se prêter à la traduction présentée dans le Voyage de M. Swimburne [3].

<1> Ou, suivant d'autres auteurs, de la race des Bacchiades [4].

<2> Quels étoient ces *Liburni* qui, à cette époque, possédoient *Corcyra*? Descendoient-ils des Colches, qui, chargés de poursuivre Jason et Médée, s'étoient établis en ces cantons? Étoient-ils de la race des Phæaciens célébrés par Homère? Ou bien étoient-ce des peuples venus du continent d'Illyrie? On l'ignore.

<3> *Toujours &c.* Nous lisons, comme nos manuscrits 1393 et 1394 le portent distinctement, οἵ ΤΕ ἄνδρες, au lieu de οἱ ἄνδρες.

[1] Conf. *Adag. Andr. Schott.* Append. è Vatic. cent. 4, adag. 20. = [2] *Erasm. Adag.* chil. 2, cent. 4, adag. 45, col. 465. = [3] *H. Swimburne, Voyag. &c.* sect. 46, tom. III, pag. 382, not. *a.* = [4] Conf. *Tim.* ap. *Schol. Apollon. Rhod. ad Argonaut.* lib. IV, vers. 1216. — *Apollon. Rhod.* loc. cit. — *Primord. Corcyr.* cap. 19, pag. 148.

les a vus, assujettis eux-mêmes à des tyrans, maîtriser encore les autres cités, et, redevenus libres, affranchir les peuples dominés par les barbares. Je parle ici tant des barbares fixés de toute ancienneté dans la Sicile, que de ceux qui étoient venus du continent opposé y faire des invasions. Les Grecs avoient bien réussi à les chasser tous de la côte : mais ils n'avoient pu les expulser entièrement de l'intérieur des terres ; une portion de l'île restoit toujours occupée par des *Siceli*, des *Sicani* ‹1›, des *Morgetes* *, et par d'autres ‹2› encore, entre lesquels étoient des *Iberes* ‹3›. Ceux-ci, nous dit Éphore, passoient pour les plus anciennement établis en Sicile : et, selon toute apparence, *Morgantium*, où se voyoit jadis une ville qui ne subsiste plus aujourd'hui ‹4›, fut l'habitation des *Morgetes.* Quand les Carthaginois, cherchant de leur côté à conquérir la Sicile ‹5›, maltraitèrent également et les

PAGE 270.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 312 et 313.*

Sans la conjonction τε, la phrase Grecque n'offre aucun sens.

‹1› *Des SICELI, des SICANI, &c.* Ainsi donc Strabon distinguoit les *Siceli* des *Sicani.* On sait que les philologues [1] ne s'accordent pas à cet égard.

‹2› Tels pouvoient être les *Elymi*, ou *Helymi*, que l'on savoit [2] avoir occupé, dans la partie occidentale de l'île, ces cantons voisins du fleuve *Crimisus* [le Belici], où furent situées *Ægesta*, *Eryx* et *Entella.*

‹3› *Entre lesquels étoient des IBERES.* Ainsi donc encore Strabon distinguoit les *Iberes* des *Sicani*, contre le témoignage de Thucydide [3] et de Philistus [4].

‹4› Strabon nous a déjà dit [5] que *Morgantium* devoit tenir son nom des *Morgetes.* Ces peuples s'étoient établis vers les bords du *Simæthus* [la Jaretta], et aux environs de l'Ætna [6]. Ils occupoient le canton où fut située *Galaria* [Gagliano]. Et quant à *Morgantium*, on peut croire qu'il avoit été bâti sur la rive droite du *Simæthus*, au-dessous du confluent de ce fleuve et du *Chrysas* [le Dattaino *ou* Dittaino], mais à une certaine distance de la mer ; du moins telle étoit l'opinion de Cluvier [7], contre le sentiment des chorographes de la Sicile [8].

Au reste, la manière dont Strabon s'exprime au sujet de ce lieu, nous paroît obscure : Πόλις δ' ἦν αὕτη, νῦν δ' οὐκ ἔστι. Cela veut-il dire que *Morgantium*, en tout, ne subsistoit plus ! ou seulement qu'il ne formoit plus une ville, une cité, et que c'étoit une simple bourgade !

‹5› Le premier établissement des Carthaginois en Sicile peut dater d'environ l'année 560 avant l'ère Chrétienne.

[1] Conf. *Bochart. Chan.* lib. I, cap. 30. — *Cluver. Sic. ant.* lib. II, pag. 26. — *D'Orvil. Sicul.* cap. 9, pag. 162. — *Heyn. ad Guth. Allgem. Welt-Gesch.* part. IV, pag. 79. = [2] Conf. *Cluver. Sicil. ant.* lib. I, cap. 2, pag. 34, lin. 15 et seq. = [3] *Thucyd.* lib. VI, §. 2. = [4] *Philist.* ap. *Diod. Sic.* lib. V, §. 6, edit. Wessel. tom. I, pag. 335. = [5] *Voyez* ci-dessus, pag. 312. = [6] Conf. *Jasith. ad Grunnov. apolog. &c.* edit. 1686, pag. 20. = [7] *Cluver. Sic. ant.* lib. II, cap. 7, pag. 325, lin. 52 ; et pag. 335, lin. 39 ac seq. = [8] Conf. *Fazell.* decad. 1, lib. II, cap. 2, pag. 146. — *Not.* 13 et 14 *ad loc.* pag. 150.

Page 270. barbares et les Grecs, les Syracusains seuls les arrêtèrent. Mais, par la suite, les Romains, qui chassèrent les Carthaginois, parvinrent, après un long siége, à se rendre maîtres de Syracuse *. Sextus Pompeïus ne l'ayant pas plus épargnée * que bien d'autres villes, Cæsar Auguste, de nos jours, y a fait passer une colonie, et l'a rétablie dans son ancien état, mais seulement en partie. Jadis elle renfermoit cinq villes ‹1› dans l'enceinte d'un mur de 180 stades ‹2›. Mais comme rien n'exigeoit que Syracuse continuât d'occuper tout cet espace, Auguste jugea suffisant de bien rebâtir le quartier uni à l'île *Ortygia* ‹3›, quartier assez vaste pour former seul une ville considérable.

* 212 ans avant l'ère Chrétienne.

* 42 ans avant l'ère Chrétienne.

Ortygia, toute voisine de la terre-ferme, s'y joint par un pont. ‹4›. C'est là que se trouve la fontaine d'Aréthuse, formant

‹1› Personne n'ignore que les cinq villes, ou du moins les cinq quartiers pareils à autant de villes, dont se composoit l'ancienne Syracuse, s'appeloient *Nesos* [l'île *Ortygia*], *Achradina*, *Tycha*, *Neapolis* et *Epipolæ.*

‹2› *Cent quatre-vingts stades.* « Ce seroit » (nous dit un voyageur estimé) 22 milles » Anglois et 4 perches. J'ai long-temps cru » qu'il y avoit de l'exagération dans cette » estimation ; mais après avoir passé deux » jours à suivre la trace des ruines, et en » comprenant ce qui a été mangé par la mer, » je fus convaincu de son exactitude. [1] »

‹3› *Le quartier uni à l'île* ORTYGIA, *&c.* Nous ne sommes pas certains d'avoir rendu exactement la pensée de notre auteur. Le grec dit : *τὸ δὲ* ΣΥΝ*οικούμενον, τὸ πρὸς τῇ νήσῳ τῇ Ὀρτυγίᾳ, μέρος.* La version littérale seroit, *le quartier COhabité, celui qui avoisine* [ou *touche*] *l'île appelée* ORTYGIA. Dans cette phrase, nous voyons avec évidence qu'il s'agit de l'*Achradina* : c'étoit incontestablement ce quartier qui avoisinoit l'*île* dite ORTYGIA. Mais nous ne comprenons pas nettement pourquoi Strabon l'appeloit, *τὸ* ΣΥΝ*οικούμενον μέρος*, *le quartier COhabité ;* expression et désignation dont il ne se sera point servi de préférence sans quelque motif. Auroit-il donc voulu rappeler ce que Thucydide (à bien examiner [2] son témoignage) nous semble donner à entendre ; savoir, que l'*Achradina* étoit un quartier de première fondation (s'il est permis de parler ainsi), un quartier qui, presque dès l'origine de Syracuse, avoit été compris, comme l'île *Ortygia*, dans l'établissement des colons amenés par Archias ; tandis que les trois autres quartiers, *Tycha*, *Neapolis*, *Epipolæ*, ne furent jamais que de purs accessoires, ou annexes, d'une date plus récente !

A l'égard du reste de la phrase, nous avons lu, partie d'après la conjecture de Casaubon, partie sur l'autorité de nos manuscrits 1393 et 1394, *ὠήθη δεῖν* ΟἸΚΙ͂ΣΑΙ *βέλτιον*, ἈΞΙΟΛΟΓΟΥ *πόλεως ἔχον περίμετρον*, au lieu de *ὠήθη δεῖν* ΟἸΚΗ͂ΣΑΙ *βέλτιον*, ἈΞΙΟΛΟΓΟΝ *πόλεως ἔχον περίμετρον.*

‹4› Nous lisons avec Casaubon, et d'après

[1] *Swimburne, Voyag. dans les deux Siciles, en 1777, 1778, 1779 et 1780*, sect. 46, tom. III, pag. 377. = [2] Conf. *Thucyd.* lib. VI, §. 3, pag. 379.

à sa naissance un fleuve qui se décharge dans la mer. Suivant les mythologues, ce fleuve n'est autre que l'Alphée, qui prend sa source dans le Péloponnèse <1>, et qui, traversant la mer, mais par un canal souterrain, arrive jusqu'à l'endroit d'où jaillit la source de l'Aréthuse, et ressort avec elle, pour se perdre une seconde fois dans la mer. Ils allèguent en preuve certains faits : par exemple, que <2> jadis une tasse*, tombée dans le fleuve à Olympie, reparut à *Ortygia* dans l'Aréthuse; et que cette fontaine devient trouble à l'époque périodique des sacrifices qui se font dans Olympie. C'est d'après cette tradition que Pindare a dit[a], PAGE 270.

* Φιάλην.

[a] Pindar. Nem. od. 1, vers. 1.

Terme saint du tourment d'Alphée <3>,
Bel ornement de Syracuse,
Ortygia ! . . . .

et l'historien Timée [b] s'accorde avec le poëte pour la suivre. Sans doute si, avant d'arriver à la mer, l'Alphée se précipitoit dans quelque gouffre <4>, on pourroit absolument supposer que de là

[b] *Conf.* Antig. Caryst. Hist. mir. cap. 155.

plusieurs manuscrits, *ἡ δὲ Ὀρτυγία συνάπτει γεφύρᾳ πρὸς τὴν ἤπειρον [πρόσγειος] οὖσα.* Strabon a dit précédemment [1] que jadis l'île *Ortygia* avoit été jointe au continent par un môle [2].

<1> *Qui prend sa source &c.* Nous conservons la leçon *ἀρχόμενον* qu'offrent tous les manuscrits, d'accord avec les imprimés, et à laquelle Casaubon vouloit substituer *ἐρχόμενον.* L'Alphée, comme Strabon lui-même le dira dans la suite [3], prend sa source dans le Péloponnèse.

<2> Nous retranchons, avec l'ancien interprète Latin et Casaubon, le verbe *ἐνόμισαν,* qui ne sert qu'à rendre la phrase traînante; et cette correction est bien autorisée par la manière dont d'autres auteurs [4] citent ce même fait.

<3> *Terme saint &c.* L'*ἄμπνευμα σεμνὸν* du texte pourroit absolument être susceptible d'un autre sens. Des interprètes Latins l'ont rendu par *respiramen venerandum.* Et, selon beaucoup d'auteurs anciens, c'étoit par la bouche même de l'Aréthuse que les eaux de l'Alphée ressortoient en dehors avec celles de la fontaine.

<4> *Sans doute si, avant d'arriver à la mer, &c.* Nous rendons le texte, qui porte simplement, *εἰ μὲν οὖν* ΠΡῸ ΤΟΥ͂ ΣΥΝΑ´ΨΑΙ ΤΗ͂͂ ΘΑΛΑ´ΤΤΗ͂ *καταπίπτει ὁ Ἀλφειὸς εἴς τι βάραθρον.* Mais peut-être, pour que notre auteur parût s'exprimer avec une pleine exactitude, eussions-nous dû, après les mots, *sans doute si,* ajouter ceux-ci, *à partir d'Olympie* (où l'on prétend que tomba dans le fleuve cette tasse qui reparut ensuite dans la fontaine d'Aréthuse). En effet, suivant Strabon lui-même [5], l'Alphée, en plus d'un endroit de son cours, se précipite sous terre, pour en

[1] *Voyez* liv. I, tom. I, pag. 140. = [2] Conf. *Schol. Pindar. ad Pyth.* od. 2, vers. 9. — It. *ad Nem.* od. 1, vers. 1. = [3] *Voyez* liv. VIII, pag. 336, 343, 347, 348, 350, 352 et 353 du texte Grec. = [4] Conf. *Antigon. Caryst. Hist. mir.* cap. 155. = [5] *Voyez* liv. VIII, pag. 343 du texte Grec.

Page 271.

il prolonge son cours sous terre jusqu'à la Sicile, sans mêler ses eaux potables à la mer. Mais comme visiblement l'Alphée arrive à la mer, et que, dans le travers ‹1› de son embouchure, il ne paroît exister au fond de la mer aucune ouverture qui engloutisse les eaux du fleuve (car alors, quoique naturellement elles dussent perdre leur douceur *, elles pourroient néanmoins en conserver une partie, puisqu'elles suivroient un canal souterrain) ; ce que l'on débite ne sauroit être vrai ‹2›, et la qualité des eaux de l'Aréthuse, bonnes à boire, en démontre la fausseté. Avancer que le fleuve [traverse la mer, et], durant un tel trajet, ne disperse point son eau, jusqu'à ce qu'elle entre dans le prétendu canal [qui communique, dit-on, avec l'Aréthuse], c'est une pure mythologie. A peine pouvons-nous croire pareille chose du Rhône, lorsque nous le voyons sensiblement conserver son cours au travers d'un lac d'assez courte étendue, et toujours tranquille : si l'on prétend qu'il puisse en être de même pour un fleuve coulant parmi les vagues agitées et les tempêtes, on choque toute vraisemblance. Le fait de la tasse est un mensonge de plus ; car un tel vase * ne suivroit le cours d'aucun fleuve, ni sur-tout un cours semblable * et aussi long ‹3›. En plus d'un pays, on voit des fleuves qui coulent sous terre, mais non dans des espaces aussi étendus ‹4›. Ce dernier point fût-il possible, les autres articles que nous venons de discuter, sont impossibles ; tout ici

* Vu que l'eau de la mer s'engouffreroit avec elles.

* Sous-ent. *devant de nécessité s'enfoncer.*

* Οὕτω· c'est-à-dire *le cours d'un fleuve qui est supposé ou s'engouffrer ou traverser la mer.*

ressortir ensuite à la distance d'un assez grand nombre de stades. Ainsi, l'objection que fait ici notre auteur, repose uniquement sur ce que, depuis l'endroit où la tasse étoit tombée dans l'Alphée, ce fleuve arrivoit visiblement jusqu'à la mer.

‹1› Nous lisons, non pas simplement d'après la conjecture de Paulmier de Grentemesnil, mais encore sur l'autorité de nos manuscrits 1393, 1394, et de ceux d'Italie, *ἐν τῷ πόρῳ*, au lieu de *ἐν τῷ πόῤῥῳ*.

‹2› Le texte, dans ce passage, doit avoir subi quelque altération. *Voyez* les Éclaircissemens, n.° LVII.

‹3› *Et aussi long.* Nous avons lu, comme nos manuscrits 1393 et 1394 le portent distinctement, sans aucun indice de lacune, *οὐχὶ τῷ οὕτω π᾿ καὶ διὰ τοιούτων ὅρων* [non, comme l'imprimé, *ὀρῶν*] *φερομένῳ*.

‹4› Selon les cartes de d'Anville, la distance, en ligne droite, entre l'Alphée et Syracuse, est de 3690 stades olympiques, valant 461 milles Romains, ou 123 lieues de 20 au degré. G.

ressemble

ressemble aux mythes concernant l'*Inachus* *. Ce fleuve, nous dit Sophocle ‹1›, « coulant des sommets du Pinde et du *Lacmus*, arrive » du pays des Perrhæbes à celui des *Amphilochi* et des *Acarnanes* ‹2›, » puis se mêle aux eaux de l'*Acheloüs* *; et de là (dit encore ‹3› le » poëte), traversant les flots, il arrive, dans l'Argolide, au *Dème* * » de *Lyrcius* ‹4› : » espèce de prodige que multiplient certains

PAGE 271.
* Inacho.
* Aspro-potamo.
* *Ou* canton.

‹1› Dans un drame qui n'est point parvenu jusqu'à nous. Le passage que Strabon va citer, semble altéré : l'on regrette d'autant plus que feu M. Brunk et les éditeurs postérieurs de Sophocle aient négligé de recueillir ce fragment; s'ils l'eussent remarqué et examiné, ils l'eussent peut-être éclairci.

‹2› *Coulant des sommets du Pinde &c.* Nous ponctuons ainsi le texte : Ῥεῖ γὰρ, ἀπ' ἄκρας Πίνδου Λάκμου τ', ἀπὸ Περραιβῶν εἰς Ἀμφιλόχους κ' Ἀκαρνᾶνας. Si nous avons bien saisi le sens, Sophocle se trouvera avoir donné ici le *Lacmus* pour une montagne de laquelle sortoit l'*Inachus*; et véritablement l'on s'accorde en général à dire que le *Lacmus* ou *Lacmôn* [aujourd'hui [1] le Témorit] étoit le nom distinctif d'une partie de la longue chaîne de monts comprise sous la dénomination générale de Pinde. Cette opinion paroît fondée sur le témoignage d'Hécatée, tel du moins que Strabon va bientôt [2] l'alléguer. Mais il se pourroit qu'Hécatée eût prétendu donner *Lacmus* pour une ville, du moins pour un lieu quelconque, non pour une montagne. En effet, suivant ce que Strabon lui-même rapportera ensuite dans son VII.e livre [3], Hécatée avoit dit en propres termes, que l'*Æas* (ainsi appeloit-il l'*Aoüs*, nommé aujourd'hui, dans une partie de son cours, le Lao, et, dans l'autre, la Pollina) et l'*Inachus* [l'Inacho] sortoient l'un et l'autre d'un seul et même lieu, ou plutôt d'un seul et même antre, voisin de *Lacmus* : ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ τόπου, τοῦ περὶ Λάκμον, μᾶλλον δὲ τοῦ αὐτοῦ μυχοῦ.

‹3› *Dit encore le poëte.* Nous expliquons ainsi les mots καὶ ὑποβὰς, quoique deux savans [4] les regardent comme faisant partie du texte même de Sophocle, cité par notre auteur.

‹4› *Il arrive, dans l'Argolide, au Dème de Lyrcius.* Ici tout est obscur.

1.° Dans ce passage, évidemment altéré, le grec porte : ἐνθένδε ἐς Ἄργος, διὰ κῦμα τεμὼν, ἥκει Δημονίκου δῆμον τὸν Λυρκίου· *de là, traversant les flots, il parvient, dans l'Argolide, au Dème [ou canton] de Demonicus, je veux dire celui de Lyrcius.* Mais que pourroit être ce *Dème [ou canton] de Demonicus*, qui seroit en même temps *celui de Lyrcius* ? Nous avons lu, avec Xylander, Casaubon, MM. de Bréquigny, Tyrwhitt et Siebenkees, ἥκει δῆμον τὸν Λυρκίου ou Λυρκείου.

2.° Cette correction admise, il reste à reconnoître la situation de ce *Dème* [ou *canton*] *de Lyrcius*, vers lequel, suivant Sophocle, l'*Inachus* ressortoit de dessous terre. D'anciens auteurs [5] ont attesté l'existence, dans l'Argolide, d'une montagne, d'une ville (et même d'une rivière), portant le nom de *Lyrcius*, c'est-à-dire d'un héros, fils, selon les uns, d'Abas, et selon

[1] Conf. *Delisle*, ap. *la Martinière*, tom. I, pag. 111, col. 2. — *Steph. Byzant.* v. Λάκμων. = [2] *Voyez* ci-dessous, pag. 363. = [3] *Voyez* liv. VII, pag. 316 et 326 du texte Grec. = [4] Conf. *Tyrwhitt. Conject. in Strab.* pag. 25. — *Larcher*, *Hist. d'Herod.* liv. IV, not. 72, édit. nouv. tom. III, pag. 441. = [5] Conf. *Callimach. Hecal. frag.* ap. *Steph. Byzant.* v. Λύρκειον. — *Ovid. Metam.* lib. I, vers. 598. — *Stat. Thebaïd.* lib. IV, vers. 117 et 711. — *Valer. Flacc. Argonaut.* lib. IV, vers. 355. — *Schol. Apollon. Rh.* ad *Argon.* lib. I, vers. 125. — *Steph. Byzant.* loc. cit. — *Hesch.* v. Λύρκιον, et Λυρκίου δῆμον.

PAGE 271. auteurs; je parle de ceux qui nous donnent l'*Inôpus* <1>, fleuve de l'île de Délos, pour une branche du Nil; je parle du rhéteur Zoïlus <2>, qui ose traiter Homère de mythographe <3>, quand

les autres, de Lyncée : mais où étoient-elles situées ! Strabon, ailleurs [1], nous dira que le mont *Lyrcius*, d'où sortoit l'*Inachus*, appartenoit à l'Arcadie, et se trouvoit près de la Cynurie : c'est nous mener à l'extrémité méridionale de l'Argolide. Pausanias [2], tout au contraire, pour indiquer les sources de l'*Inachus*, et le lieu qui tenoit sa dénomination du héros *Lyrcius*, dirige le voyageur vers la frontière septentrionale du pays d'Argos. Nous examinerons, au livre VIII.e de Strabon, s'il est possible de concilier ces témoignages contradictoires.

<1> C'est dans la langue de terre située au nord-est de l'île, que Tournefort [3] crut avoir trouvé l'*Inôpus* : mais ce voyageur n'en parle que comme d'une fontaine; et la dénomination de fleuve que les anciens donnoient à l'*Inôpus*, prouve qu'au moins la source de cet *Inôpus* formoit un ruisseau coulant jusqu'à la mer. Or, suivant le rapport de M. de Choiseul-Gouffier, l'on voit, dans l'île de Délos, un ruisseau qui tombe dans la mer, au port de Fourni : « Je remontai » son cours jusqu'à la source qui le pro- » duisoit; et quoique nous fussions alors au » premier de juin, et qu'il eût déjà fait très- » chaud, le courant de ce ruisseau ne lais- » soit pas que d'être sensible. Ses bords » étoient garnis de roseaux et d'une herbe » verte et touffue; il couloit dans un ravin » assez large, dont les bords paroissent avoir » cédé à l'effort des eaux qui s'y précipitent » pendant l'hiver. Je me crus alors plus heu- » reux que Tournefort [4], &c. »

<2> Il s'agit vraisemblablement de Zoïlus l'ancien, qui, contemporain de Platon, fut disciple de l'orateur Polycrate, et maître d'Anaximène, l'un des précepteurs d'Alexandre [5]. Ce Zoïlus, rhéteur, né à Amphipolis, ville de la Macédoine, dut cesser de vivre entre les années 336 et 333 avant l'ère Chrétienne. S'il n'a pas été mis dans la première classe des orateurs (dit M. Hardion), il n'étoit pas le dernier de la seconde; et il fut un de ceux dont Démosthène étudia le plus soigneusement les ouvrages. Il avoit imité la manière de Lysias. Nous savons, de plus, qu'il avoit beaucoup critiqué Platon. Il avoit laissé, 1.° un grand nombre de discours oratoires, parmi lesquels il y en avoit un dirigé contre Isocrate, et qui, vraisemblablement, contenoit des observations critiques sur Homère; 2.° un corps d'histoire commençant à l'origine des dieux, et se terminant à la mort de Philippe, père d'Alexandre, arrivée 336 ans avant l'ère Chrétienne; 3.° un traité de rhétorique; 4.° une histoire d'Amphipolis, divisée en trois livres.

<3> *Qui ose traiter Homère de* MYTHOGRAPHE, *&c.* Ὁ τὸν Ὅμηρον ψέγων ὡς μυθογράφον. Suivant un habile critique moderne [6], ces mots pourroient être une interpolation.

L'histoire des Zoïlus (car il y a eu plusieurs personnages de ce nom) est difficile à éclaircir; et peut-être même la dissertation de M. Hardion, sur cet objet, n'est-elle pas suffisante pour nous les faire nettement distinguer. Quant à celui qui se déchaîna si ridiculement contre Homère (et dont il faut, ce semble, distinguer le rhéteur que Strabon cite en cet endroit), si on ne le connoissoit que par ce qui nous reste de ses remarques sur l'Iliade, on pourroit croire

[1] *Voyez* liv. VIII, pag. 370 du texte Grec. = [2] *Pausan. Corinth.* lib. II, cap. 25, §. 4 et 5. = [3] *Tournefort, Voyage au Levant,* Lett. 7, tom. I, pag. 291. = [4] *Voyage pittoresque de la Grèce,* tom. I, ch. 3, pag. 62 et 63. = [5] Voyez *M. Hardion, Dissert. sur les deux Zoïlus*, Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. VIII, *Mém.* pag. 178 et suiv. = [6] *Wolf. Prolegom. ad Homer.* §. 42, pag. 192, not. 62.

lui-même, dans son ÉLOGE DES TÉNÉDIENS, avance que l'Alphée vient de Ténédos ‹1›; je parle aussi d'Ibycus, au rapport de qui l'*Asôpus* de la Sicyonie * prend sa source en Phrygie. Hécatée est plus raisonnable *, lorsqu'il dit que ce fleuve *Inachus*, qui, sortant, comme l'*Æas* *, du *Lacmus*, traverse le pays des *Amphilochi*, n'a rien de commun avec l'*Inachus* de l'Argolide; qu'il a reçu son nom du héros Amphilochus, dont la ville d'*Argos-Amphilochicum* tient aussi sa dénomination; et qu'il se décharge dans l'*Acheloüs* *, tandis que l'*Æas* dirige son cours à l'ouest jusqu'à la ville d'Apollonie *.

PAGE 271.

* *Voyez* liv. VIII, *p. 382* du texte Grec.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 361*, note 2.

* Ou *Aoüs* [le Lao, *ou* la Polina].

* Aspro-potamo.

* Polina.

A côté de l'île *Ortygia* se trouvent deux grands ports, l'un à droite, l'autre à gauche. Le plus vaste a 80 stades de circuit ‹2›.

Auguste a rétabli non-seulement Syracuse et Catane, mais encore *Centoripa* *, qui lui avoit beaucoup servi pour ruiner le parti de Sextus Pompeïus. Cette dernière ville ‹3›, située

PAGE 272.

* Centorbe, au sud-ouest de l'Ætna.

que sa haine s'étendoit à toute espèce de poésie, et qu'il connoissoit peu le langage, ainsi que les sentimens de l'antiquité. « Au » reste (ici, c'est M. Wolf qui parle), sa manière de penser en général a été celle de » plus d'un grammairien; et peut-être, sauf le » ton et le fiel qui ont pu lui être reprochés, » retrouveroit-on le même esprit dans bien » des écrits composés depuis un siècle contre » les livres saints de la religion Chrétienne. »

‹1› « Après avoir doublé une pointe escar- » pée, nous vîmes .... une église près de » laquelle coule une eau renommée pour sa » vertu purgative..... C'est peut-être celle » de cette source que Pline [1] disoit se gonfler, » au solstice d'été, depuis la troisième jus- » qu'à la sixième heure de nuit; c'est peut- » être aussi celle dont Zoïlus, cité par notre » auteur, prétendoit parler [2]. »

‹2› 80 stades équivaudroient à dix milles. Le grand port de Syracuse, Porto Maggiore, entouré presque par-tout d'un rivage escarpé, garni de roches, se trouve avoir à peine cinq milles de tour. Son entrée, entre l'île *Ortygia* et le cap *Plemmyrium* [Massa d'Olivero], est d'environ 400 pas d'ouverture [3].

‹3› CENTORIPA [Centorbe *ou* Centorve] étoit située sur un petit fleuve que les anciens appeloient *Cyamosorus*, mais dont le nom actuel varie suivant les cantons à travers lesquels il coule, et qui, non loin de ce lieu, se réunit à la Giaretta [l'ancien *Symæthus*] sur sa gauche. Le territoire de *Centoripa* étoit renommé pour le safran qu'il produisoit [4]; il l'étoit aussi pour ses mines d'un sel rouge [5], tellement solide [6], si on vouloit en croire Solin (mais cet auteur mérite peu de foi), que les sculpteurs en faisoient des figures [7].

[1] *Plin. Hist. nat.* lib. II, §. 106, tom. I, pag. 120, lin. 21. = [2] *Rich. Chandler, Voyage dans l'As. min. &c.* tom. I, pag. 40 et 41, note 10. = [3] *Cluver. Sic. ant.* lib. I, cap. 12, pag. 167, lin. 21. = [4] *Plin. Hist. nat.* lib. XXI, §. 17, tom. II, pag. 238, lin. 15. — *Solin.* cap. 5, pag. 14 F. = [5] *Plin.* lib. XXXI, §. 41, tom. II, pag. 560, lin. 20. = [6] *Solin.* loc. cit. pag. 15 B. = [7] *Cluver. Sic. ant.* lib. II, cap. 6, pag. 308, lin. 50 et seq.

PAGE 272.

*La Giaretta.

au-dessus de Catane, touche aux montagnes de l'Ætna, et aux bords du *Symæthus* *, qui arrose le territoire de Catane.

§. VI.
Côté du sud-est.

* Fondée 600 ans avant l'ère Chrétienne. [Elle s'appelle aujourd'hui Camarana.]
** Girgenti.
* Marsalla.
* Cela est un peu paraphrasé.

DES deux autres côtés de la Sicile, celui qui s'étend du *Pachynum* au *Lilybæum* est entièrement abandonné; l'on n'y retrouve, pour ainsi dire, que peu de vestiges des anciennes habitations, telles que *Camarina*, colonie des Syracusains *. Cependant *Acragas* **, colonie des Ioniens <1>, subsiste encore, ainsi que son arsenal maritime <2>, et *Lilybæum* *. Cette partie de l'île s'étant trouvée la plus exposée aux entreprises des Carthaginois *, de longues et fréquentes guerres l'ont ruinée.

§. VII.
Côté du nord-ouest.

* I Bagni; S. Maria di Tindaro; Castel-a-Mare; Cephalù.
* La date de l'envoi de cette colonie n'est pas connue.
* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 296.
* Appelé aussi *Acestes.*

LE troisième et le plus grand côté, quoique n'étant pas non plus fort populeux, est néanmoins assez habité. *Alæsa, Tyndaris*, le port des Ægestæens, et *Cephalœdium* *, sont autant de petites villes qui existent aujourd'hui <3>. *Panormus* a reçu * une colonie Romaine. *Ægesta* passe pour avoir été fondée par ces Grecs que Philoctète, comme nous l'avons dit en décrivant l'Italie *, avoit amenés sur les côtes de la Crotôniatide, et dont ensuite il fit passer une partie en Sicile avec le Troyen Ægestus *.

§. VIII.
Intérieur de l'île.
* Castro-Ianni.

DANS le centre de l'île, Enna *, où se voit le temple de Cérès, n'a que peu d'habitans; cette ville est assise sur une colline dont la pente offre de tous côtés une large étendue <4> de terres

<1> Suivant Thucydide [1], *Acragas* étoit une colonie, non des Ioniens, mais des Doriens, puisque c'étoient les Gélæens, originaires de Rhodes, et, par conséquent, de race Dorienne, qui l'avoient fondée vers l'an 582 avant l'ère Chrétienne. La discordance de cet historien et de Strabon nous semble n'avoir pas été toujours remarquée [2].

<2> Il étoit situé à l'embouchure de l'*Acragas* [appelé aujourd'hui, tantôt Fiume di Girgenti, tantôt Fiume di S. Biagio, tantôt Fiume di Naro].

<3> Le texte, Ἄλαισα, κ.τ.λ. πολίσματά ἐστι, pourroit absolument ne signifier autre chose que *ALÆSA &c. sont de petites villes;* mais nous croyons avoir saisi la pensée de l'auteur.

<4> *Dont la pente offre &c.* Le texte porte, κειμένην ἐπὶ λόφῳ, περιειλημμένην πλάτεσιν ὀρεπεδίοις ἀρωσίμοις πᾶσαν : ce qui signifie que la ville *placée sur le sommet de la colline,*

[1] *Thucyd.* lib. VI, §. 4. — [2] Conf. *Cluver. Sic. ant.* lib. I, cap. 15, pag. 202, lin. 25 et seq. — *Heyn. Opusc. Acad.* tom. II, prolus. 14, pag. 260.

labourables. Elle a beaucoup souffert de ces esclaves, révoltés sous la conduite d'Eunus *, qui y soutinrent un long siége, et que les Romains ne réduisirent pas sans peine. Dans cette même occasion, les Catanæens, les *Tauromenitæ*, et les citoyens d'un grand nombre d'autres villes Siciliennes, éprouvèrent beaucoup de dommages.

PAGE 272.

* Vers l'an 146 avant l'ère Chrétienne.

Il y a encore pareillement * quelques habitans sur l'Eryx, autre colline * très-élevée ‹1›, où se voit un temple de Vénus fort célèbre *, et jadis rempli de femmes consacrées à la déesse tant par les Siciliens eux-mêmes que par des étrangers ‹2›. Mais aujourd'hui le temple, ainsi que le reste de l'habitation ‹3›, est presque désert ; et l'on n'y trouve plus ce grand nombre de femmes vouées à la divinité du lieu ‹4›. C'est à cette divinité que les Romains ont dédié le temple dit de Vénus ÉRYCINE, situé en avant de la porte Colline, et entouré d'un portique remarquable.

* A Trapani del Monte.

* Monte di S. Giuliano.

* Littéralement, *honoré*, τιμώμενον.

Les autres habitations, et la plus grande partie de l'intérieur de l'île, ne sont plus occupées que par des pasteurs : car nous ne saurions dire qu'*Himera* soit encore une ville habitée ‹5› ; non

ἐπὶ λόφῳ, est *toute entourée*, περιειλημμένην πᾶσαν, de *coteaux unis offrant une terre labourable*, πλάτεσιν ὀρεπεδίοις ἀρωσίμοις. Cluvier [1] proposoit de lire, κειμένην ἐπὶ λόφῳ περιειλημμένῳ πλάτεσιν ὀροπεδίοις ἀρωσίμοις πᾶσιν, *assise sur une colline entourée de coteaux unis, tous labourables.*

‹1› *Colline très-élevée, &c.* Nous nous exprimons ainsi, parce que le texte porte seulement λόφος ὑψηλός. Mais Polybe donne une autre idée de l'Eryx, quand il dit [2] que cette montagne surpasse de beaucoup en grandeur toutes celles de la Sicile, excepté l'Ætna.

‹2› *De femmes consacrées à la déesse &c.* Littéralement, *d'esclaves - sacrées*, ἱεροδούλων. On désignoit par cette dénomination, des femmes consacrées à Vénus. L'argent qui provenoit de leur commerce avec quiconque les payoit, étoit réservé pour l'entretien et le service du temple de la déesse. Il y avoit des établissemens de ce genre, tant à Corinthe dans la Grèce, qu'à *Comana* dans la Cappadoce, et ailleurs, comme Strabon lui-même le marquera dans la suite.

‹3› Le temple, ἱερὸν, étoit au haut de la montagne, dont la cime formoit une espèce de plate-forme. L'*habitation*, κατοικία, dont Strabon parle, étoit placée plus bas que le temple.

‹4› Diodore, presque contemporain de Strabon, décrit [3] bien différemment l'état où ce temple étoit encore de son temps.

‹5› Les Carthaginois l'avoit détruite vers l'année 409 avant l'ère Chrétienne.

[1] *Cluver. Sic. ant.* lib. II, cap. 7, pag. 315, lin. 51. = [2] *Polyb. Hist.* lib. I, cap. 55, §. 7, edit. Schweigh. tom. I, pag. 139 et 140. = [3] *Diod. Sic.* lib. IV, §. 83, tom. I, pag. 326.

PAGE 272. plus que *Gela* <1>, *Callipolis*, *Selinûs*, *Eubœa*, et tant d'autres. *Himera* avoit été fondée * par les *Zanclæi* de *Mylæ* <2>; *Callipolis*, par les Naxiens <3>; *Selinûs* *, par les Mégariens de Sicile <4>; *Eubœa*, par les Léontins <5>. Et, de même, la plupart des villes fondées par les barbares, sont détruites, comme *Camici* <6>,

* Vers l'an 649 avant l'ère Chrétienne.
* Terra de' pulci.

PAGE 273.

<1> *GELA.* Cette ancienne ville, où des Rhodiens s'étoient établis quarante-cinq années après la fondation de Syracuse, fut détruite vers l'an 279 avant l'ère Chrétienne [1]. Elle étoit située à l'embouchure d'un fleuve dont elle portoit le nom, et qui s'appelle aujourd'hui Fiume di Terra-Nuova [2].

<2> C'est-à-dire [3], par ces colons que les Grecs de *Zanclé* [appelée depuis *Messene*, et aujourd'hui Messine] avoient établis dans *Mylæ* [Milazzo]. La date précise de cet établissement n'est pas connue.

<3> On ne sait point en quel temps des Naxiens s'établirent [4] *Callipolis*, dont la position reste pareillement indéterminée. L'on est seulement autorisé [4] à croire que *Callipolis* se trouvoit dans la partie orientale de l'île; et l'on peut supposer qu'elle occupoit l'emplacement de Mascalis [5].

<4> Les Mégariens de Sicile, que Strabon dit ici avoir été les fondateurs de *Selinûs*, étoient ceux qui habitoient *Hybla-minor* [6]. C'est donc par erreur que M. d'Anville [7] donne *Selinûs* pour une colonie des Syracusains. *Selinûs*, suivant Cluvier [8], avoit été bâtie dès l'année 640 avant l'ère Chrétienne : peut-être le fut-elle encore plus anciennement. Mais ce que l'on sait avec certitude, c'est qu'elle fut ruinée en l'année 268 avant la même ère [9].

<5> *EUBŒA [fut fondée] par les Léontins.* On ignore l'époque de cette fondation; mais elle a dû être postérieure à l'année 728 avant l'ère Chrétienne, date de l'arrivée des Léontins en Sicile [10], où ils formèrent la cité appelée *Leontini* [aujourd'hui Lentini]. La république des Léontins subsista jusqu'en l'année 403, sous le règne de Denys l'ancien [11]; mais leur colonie d'*Eubœa* avoit été détruite par Gélon [12], qui régna de 491 à 478. Nous ne saurions non plus déterminer la position d'*Eubœa*. L'on a pensé [13] qu'elle pourroit avoir été placée sur le golfe de Marza, et proche de Castellaccio; mais rien n'étaye cette opinion [14]. Suivant une conjecture plus plausible [15], *Eubœa* auroit été plutôt située vers la source du Drillo et près de la petite ville nommée Licodia.

<6> *CAMICI, &c.* Selon des chorographes Siciliens [16], *Camici* ou *Camicum* n'auroit été autre que la citadelle d'*Acragas* [Girgenti]. Cluvier [17] a cru que *Camici* occupoit l'emplacement de Siculiana, sur les bords du petit fleuve appelé, dans le

[1] Conf. *Diod. Sic. Excerpt.* ex lib. XXII, §. 2, tom. II, pag. 495. — *Thucyd.* lib. VI, §. 4, pag. 380. = [2] *Cluver. Sic. ant.* lib. I, cap. 15, pag. 199, lin. 27. = [3] Conf. *Herod.* lib. VII, §. 154. — *Thucyd.* loc. prox. cit. §. 5. — *Cluver. Sic. ant.* lib. II, cap. 5, pag. 300, lin. 33. = [4] *Herodot.* loc. prox. cit. = [5] Conf. *Cluver. Sic. ant.* lib. II, cap. 13, pag. 387, lin. 41. — *Not. ad Fazell.* dec. 1, lib. II, cap. 3, not. 15, pag. 110. = [6] Conf. *Thucyd.* lib. VI, §. 5. = [7] *D'Anville, Géogr. anc.* tom. I, pag. 221. = [8] *Cluver. Sic. ant.* lib. I, cap. 18, pag. 227, lin. 13. = [9] *Diodor. Sic. Excerpt.* ex lib. XXIII, §. 2, tom. II, pag. 500. = [10] Conf. *Thucyd.* lib. VI, §. 5. = [11] *Diodor. Sic.* lib. XIV, §. 15, tom. I, pag. 651. = [12] *Herodot.* lib. VII, §. 156. = [13] *Fazell.* decad. 1, lib. V, cap. 1, pag. 224. = [14] Conf. *Not. ad Fazell.* decad. 1, lib. X, cap. 11, pag. 457, not. 14. = [15] *Cluver. Sic. ant.* lib. II, cap. 13, pag. 388, lin. 19. = [16] Conf. *Not. ad Fazell.* lib. V, cap. 3, not. 19, pag. 244. — *Gius. Mar. Pancrazi, Antichit. Sic.* part. II, cap. 1, pag. 13. = [17] Conf. *Cluver. Sic. ant.* lib. II, cap. 15, pag. 207, lin. 28 et seq. — *Id. ibid.* cap. 17, pag. 220, lin. 21 et seq.

ancienne résidence du roi Cocalus, chez qui Minos, suivant la tradition, périt par la perfidie de son hôte. PAGE 273.

Les Romains, devenus maîtres de la Sicile *, et la voyant ainsi dévastée, y établirent, tant sur les montagnes que dans la plus grande partie des plaines, des chefs de haras, des pâtres et des bergers, qui bientôt donnèrent au reste des insulaires de fréquens sujets de crainte; d'abord, en exerçant chacun séparément leur brigandage; puis en s'attroupant pour piller les habitations, ainsi qu'ils le firent, quand *, sous la conduite d'Eunus, ils s'emparèrent d'Enna *. Dernièrement encore, pendant que nous étions à Rome ‹1›, on y amena un certain Selurus ‹2›, surnommé LE FILS DE L'ÆTNA, qui, durant long-temps, à la tête d'une troupe nombreuse, avoit désolé les environs de la montagne : et nous l'avons vu dévorer par les bêtes dans la place publique, à la suite du spectacle d'un combat de gladiateurs; on l'avoit placé sur un échafaudage très-haut représentant l'Ætna, d'où, par la dislocation subite et la chute de cet appareil, on le précipita au milieu des animaux que contenoient des loges, construites en dessous et de manière qu'ils pussent facilement les briser *.

* Vers l'an 204 avant l'ère Chrétienne.

* Vers l'an 134 avant l'ère Chrétienne.

* Castro-Ianni.

* Sous-ent. *dès qu'ils seroient excités par la vue de leur proie.*

§. IX.

Fertilité et particularités locales de la Sicile.

QUANT à la fertilité de ce pays, qu'est-il besoin d'en parler? Elle est généralement connue, et regardée comme égale à celle de l'Italie; on pourroit même dire que la Sicile l'emporte, pour le blé, le miel, le safran et quelques autres produits. En outre, cette île, par sa proximité, fait comme partie de l'Italie même. Elle fournit donc aussi facilement, aussi commodément que les champs d'Italie, à tous les besoins de Rome; aussi l'appelle-t-on le grenier de Rome. Et en effet, c'est là que se transportent

pays, Fiume delle Canne. M. d'Anville [1] paroît mettre *Camici* dans la position de Platanella, sur le Fiume di Platani.

‹1› Strabon n'étoit donc plus à Rome lorsqu'il rédigea son ouvrage géographique.

‹2› *Selurus, &c.* Σέλουρος. L'*EPITOME* le nomme *Serulus*, Σέρουλος. Strabon est peut-être le seul qui nous ait transmis ce fait.

[1] *D'Anville, Géogr. anc.* tom. I, pag. 219, et tom. III, pag. 146.

Page 273. toutes les productions de la Sicile, excepté le peu qui se consomme dans l'île; je parle non-seulement des fruits de la terre, mais aussi du bétail, des pelleteries, des laines et autres objets semblables.

Posidonius dit que la Sicile a comme deux citadelles assises sur les bords de la mer, Syracuse et Eryx *, et qu'entre ces deux places est Enna *, commandant toutes les plaines qui l'entourent.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 365.*
* Castro - Ianni. *V.* ci-dessus, *p. 364.*

C'est aussi un pays ruiné que tout le territoire de *Leontini* *: cette ville étoit une colonie des Naxiens de Sicile; et l'on peut dire, à son égard, qu'elle partagea toujours les malheurs, mais non pas toujours le bonheur des Syracusains.

* Lentini; *voyez* ci-dessus, *p. 366*, not. 5.

C'est proche de *Centoripa* * que se trouve la petite ville d'*Ætna* dont nous avons déjà fait mention *, et qui sert de lieu de repos aux voyageurs qui veulent monter à la cime de l'Ætna: là commence la Région-du-sommet; au-dessus de cet endroit, tout est stérile, couvert de cendres, et recouvert de neiges durant l'hiver; au-dessous, le pays offre des bois et des plantes de toute espèce.

* Centorbe. *Voyez* ci-dessus, *pag. 363.*
* *Voyez* ci-dessus, *pag. 354.*

Le sommet de la montagne paroît subir de fréquens changemens, par l'action du feu, qui, tantôt se réunit dans un seul

Page 274. cratère, tantôt se divise; tantôt produit des éruptions de laves, tantôt exhale des flammes avec de la fumée, et quelquefois même lance des masses ardentes : d'où il arrive nécessairement que la disposition des canaux souterrains éprouve aussi des variations analogues à ces divers accidens, et qu'il s'ouvre parfois plusieurs bouches de feu sur la surface de tout le contour.

Suivant le récit que nous ont fait (1) des voyageurs qui avoient récemment visité l'Ætna, sa cime, pour lors, offroit l'aspect d'une plaine unie d'environ 20 stades de circuit, fermée par un revêtement de cendres de la hauteur d'un mur ordinaire, par-dessus lequel il falloit sauter pour entrer dans la plaine. Au milieu se

(1) Donc Strabon n'avoit point visité lui - même la Sicile.

voyoit

voyoit un tertre, couleur de cendre comme la superficie de la plaine même. Au-dessus de ce tertre s'élevoit perpendiculairement, à la hauteur de 200 pieds, un nuage immobile (vu le calme qui, en ce moment, régnoit dans l'air) et semblable à de la fumée. Deux des voyageurs osèrent entrer dans la plaine; mais ayant trouvé pour sol un sable brûlant où ils enfonçoient, ils revinrent bientôt sur leurs pas, sans avoir rien reconnu de plus que ce qui s'apercevoit de loin. D'après leurs remarques, tous pensoient que, dans les relations concernant l'Ætna, il y a bien des fables, sur-tout dans ce que l'on raconte d'Empedocle; savoir, que ce philosophe se précipita dans le cratère, et que l'on en eut la preuve par l'une des sandales d'airain dont il se servoit habituellement, qui, ayant été rejetée en dehors par l'action du feu, fut retrouvée proche de ce même cratère. Suivant eux, on ne sauroit approcher du gouffre, ni le voir. Ils jugeoient que même on ne pourroit y rien jeter, à cause et de la force repoussante des vapeurs qui en sortent, et de la chaleur suffocante par laquelle on doit naturellement être arrêté bien avant d'arriver près de la bouche; et de plus, ce que l'on y jeteroit, ne pourroit être revomi, sans être tout-à-fait décomposé. Qu'en certains temps ces vapeurs et le feu intérieur diminuent de violence, faute d'alimens, on peut le croire; mais ce ne doit jamais être au point qu'un homme puisse approcher du cratère. PAGE 274.

Au surplus, si l'Ætna domine particulièrement la côte voisine du détroit et de Catane, il ne laisse pas de commander aussi celle qui borde la mer Tyrrhénienne et regarde les îles des Liparæens. De nuit, son sommet paroît entouré d'une lumière éclatante; de jour, il est enveloppé de vapeurs sombres et de fumée.

A l'opposite * de l'Ætna, règnent les monts *Nebrôdes*, moins élevés, mais beaucoup plus étendus ‹1›.

* Au sud-ouest.

‹1› *Les monts* NEBRÔDES, *&c.* Nous lisons Νεβρώδη [au lieu de Νευρώδη] ὄρη. Cette dénomination évidemment dérive du nom des daims, en grec νεβρῶν, qui se trouvoient

PAGE 274.

Tout le terrain qui forme l'île, intérieurement creux, est plein d'eaux fluviatiles, ainsi que de feux; et, en cela, il ressemble, selon que nous l'avons dit *, à celui qui forme le lit de la mer Tyrrhénienne, depuis la Sicile jusqu'à *Cymé.* L'on y trouve donc en beaucoup d'endroits des sources d'eaux chaudes. Celles que l'on appelle Sélinuntiennes *, et celles qui avoisinent *Himera* ‹1›, sont salées; celles d'*Ægesta* * sont potables.

PAGE 275.

Près d'*Acragas* *, il y a des eaux stagnantes, saumâtres comme celles de la mer, mais de nature différente; car, sans même savoir nager, on n'y enfonce point; les corps y flottent comme le bois‹2›.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 271.*

* I Bagni di Sciacca.

* Barbara. *Voyez* ci-dessus, *pag. 296*, note 2; et *pag. 364.*

* Girgenti.

jadis en grand nombre sur toute la chaîne de montagnes dont ici Strabon veut parler. Suivant Cluvier [1], cette chaîne, la même, à ce qu'il paroît, que Diodore [2] appeloit monts *Heræi*, Ἡραῖα ὄρη, et que Pline [3] désignoit par les noms particuliers de *Mons Maro* et *Gemelli Colles* [aujourd'hui Monte Madonia et Monte di Mele], s'étend depuis Polizzi jusqu'à Musumeni, autrement dit Musumeli. Si cette opinion est fondée, les monts appelés, sur la carte de M. d'Anville [4], Monti Sori, ne peuvent répondre aux *Nebrôdes* de Strabon; et pareillement, sur celle du baron Sam. Schmettau, les monts dits *Nebrôdes* ou *Herculæi*, occupent un site plus étendu et un peu différent.

Au reste, pour discuter les divers sentimens des chorographes Siciliens [5], sur la position des monts *Nebrôdes* des anciens, il faudroit un traité tout entier.

‹1› *Celles que l'on appelle Sélinuntiennes*, ET *celles &c.* Malgré l'accord des manuscrits et des imprimés, nous lisons, τὰ μὲν Σελινούντια, ΚΑΙ ΤΑ ΚΑΤ' Ἱμέραν κ. τ. λ. au lieu de τὰ μὲν Σελινούντια ΚΑΤΑ Ἱμέραν κ. τ. λ.; leçon de laquelle il résulteroit que Strabon regardoit les *Thermæ* Sélinuntiennes [i Bagni di Sciacca] comme voisines d'*Himera.* Mais Strabon ne sauroit avoir eu cette idée, soit que, par *Himera*, il eût voulu désigner l'un ou l'autre fleuve ainsi dénommés [c'est-à-dire Fiume di Termini, ou Fiume Salso], soit qu'il eût prétendu indiquer la ville même d'*Himera* [6].

‹2› Les auteurs anciens [7] ont fait mention de sources situées près d'*Acragas* [Girgenti], et remarquables par leurs propriétés; mais ces sources paroissent différentes de celles dont Strabon vouloit parler. Un voyageur moderne [8] semble avoir pensé qu'il s'agit ici de certains marais singuliers qui, selon lui, se trouvent à huit milles de Girgenti, proche et même au sein des montagnes dites *Macaluba*: « Le sol de tout ce pays est calcaire; » il est recouvert de montagnes d'une argile » grise et ductile, qui contient assez souvent

[1] *Cluver. Sic. ant.* lib. II, cap. 11, pag. 364, lin. 10 et seq. = [2] *Diodor. Sic.* lib. IV, §. 84, tom. I, pag. 327. = [3] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 14, tom. I, pag. 162, lin. 2 et 3. = [4] *Voyez* L'ITALIE, 1743. = [5] Conf. *Not. ad Fazell.* decad. 1, lib. X, cap. 2, pag. 420, not. 12. = [6] Conf. *Cluver. Sic. ant.* lib. I, cap. 17, pag. 223, lin. 20. = [7] Conf. *Anonym.* ap. *Athen.* lib. II, cap. 5, pag. 42. — *Anonym.* ap. *Plin. Hist. nat.* lib. XXXV, §. 51, tom. II, pag. 715, lin. 17. — *Lyc. Rhegin.* ap. *Antigon. Caryst. Hist. mem.* cap. 154. — *Polycrit.* ap. *Aristot. de Mirab. ausc.* cap. 122. — *Aristot. Meteor.* lib. II, cap. 3, tom. II, pag. 558 B. — *Vitruv.* lib. VIII, cap. 3, pag. 159. — *Dioscorid.* lib. I, cap. 99. = [8] Voyez *M. le Commandeur de Dolomieu, Voyage aux îles de Lipari*, pag. 165 et suiv.

A l'endroit consacré aux *Palici*, l'on voit des cratères, d'où s'élancent des eaux qui s'élèvent en forme de voûte et retombent dans ces mêmes cratères ⟨1⟩. PAGE 275.

Dans l'antre voisin de *Metaurum*, il y a un canal assez large, par lequel, durant un assez long espace, coule sous terre un fleuve qui ressort ensuite en dehors ⟨2⟩. C'est ainsi que l'Oronte*, en Syrie, après s'être perdu dans ce gouffre que l'on appelle Charybde, situé entre Apamée * et Antioche, reparoît à 40 stades de distance. Il arrive quelque chose de semblable au Tigre ⟨3⟩, en Mésopotamie*; et au Nil, en Libye*, un peu au-dessous de ses sources ⟨4⟩. Les eaux

* El-Asi.

* Hama. *V.* liv. XVI, *p. 750* du texte Grec.

* Ibid. *pag. 746.*

* En Afrique.

» un noyau gypseux. Le hasard a placé au » milieu de celle dite Macaluba, une source » d'eau salée (elles sont en très-grand nombre » dans un pays où les mines de sel gemme » sont très-communes)....... Différens » auteurs anciens et modernes parlent de la » montagne Macaluba; mais ils la désignent » sous différens noms [1].... Strabon en parle » aussi dans son VI.e livre [2]. »

⟨1⟩ *A l'endroit consacré aux* PALICI. Nos manuscrits, conformes à l'imprimé, portent Ἰταλικοὶ, *Italici*, et non Παλικοὶ, *Palici*; mais cette dernière leçon est évidemment la véritable. Les traditions mythiques concernant les *Palici*, divinités vengeresses du parjure, sont généralement connues. On s'est cru [3] assuré, dans ces derniers temps, d'avoir retrouvé les cratères dont ici Strabon a prétendu parler : néanmoins nous croyons qu'il reste encore de l'incertitude sur leur véritable situation. L'opinion la plus accréditée les place près de Mineo et de Palagonia [4]; mais ceux [5] qui les cherchent près de Paterno, située beaucoup plus au nord, entre Catane et Centorbi, non loin des bords de la Giaretta [l'ancien *Symæthus*], semblent avoir pour eux le témoignage de Virgile.

⟨2⟩ Nul autre auteur ne fait mention de cette grotte ou caverne, voisine de *Metaurum*, lieu inconnu d'ailleurs. Peut-être, nous dit Cluvier [6], s'agit-il de quelque endroit voisin de *Mazarum* [Mazara]. Le fleuve appelé par les anciens *Mazarus*, traverse un terrain pierreux et semé de carrières : il seroit possible que jadis ce fleuve, dans une portion de son cours, par-tout fort encaissé, eût coulé dessous l'une de ces carrières.

⟨3⟩ Au rapport de Pline [7], le Tigre s'engouffre sous terre, lorsqu'il vient à rencontrer une branche du mont *Taurus*, à l'endroit qui, appelé jadis *Zoroanda*, répond, suivant M. d'Anville [8], à la position du lieu moderne d'Hazour.

⟨4⟩ Nous avons lu μικρὸν 'ΑΠΟ', au lieu

[1] Conf. *Fazell.* decad. I, lib. I, cap. 5, pag. 45. = [2] Ici même. = [3] Voyez *M. l'abbé Rozier, Observat. sur la phys. &c.* 1784, vol. XXV, sept., pag. 202. — *M. le Comm. de Dolomieu, Voy. aux îles de Lipari*, pag. 168. = [4] Conf. *Fazell.* decad. I, lib. III, cap. 5, pag. 145. — *Cluver. Sic. ant.* lib. II, cap. 9, pag. 339, lin. 24; et pag. 348, lin. 23. — *Bochart. Chan.* lib. I, cap. 28. — *D'Orvill. Sicul.* cap. 9, tom. I, pag. 167. — *Oberlin.* ad *Vib. Sequestr.* pag. 193 et 236. — *Vernsdorff. Poet. Lat. min.* tom. IV, part. II, pag. 821. — *Bekm.* ad *Arist. de Mirab. ausc.* cap. 58. — *Heyn. ad Virgil. Æneid.* lib. IX, vers. 585, tom. IV, pag. 184. = [5] Conf. *Not. ad Fazell.* loc. cit. pag. 149, not. 5 et 8. — *M. Gius. Allegranza, Lett. al S. D. Giov. Lami*, 1752, *Opusc. erud.* pag. 203. = [6] *Cluver. Sic. ant.* lib. I, cap. 18, pag. 225, lin. 8. = [7] *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 31, tom. I, pag. 333, lin. 4. = [8] *D'Anville, l'Euphrate et le Tigre*, pag. 74.

PAGE 275.

* *Voyez* liv. VIII, *pag. 371 et 389* du texte Grec.
* Dans la Megalopolitide.

voisines de Stymphale, après avoir coulé sous terre l'espace de 200 stades, ressortent dans l'Argie, et y forment le fleuve Érasinus *. De même celles qui s'engouffrent avec bruit auprès d'*Aséa* ‹1›, en Arcadie *, vont, très-loin de là, former l'Eurôtas et l'Alphée; ce qui a pu accréditer le mythe portant que, si l'on jette dans le canal [souterrain] commun à ces fleuves, deux couronnes adressées chacune à l'un d'eux, chaque couronne reparoît ensuite dans le lit particulier du fleuve à qui elle est destinée. Ajoutons à ces exemples ce que l'on raconte du *Timavus*, comme nous l'avons déjà rapporté ‹2›.

de μικρὸν ΠΡΟ'; correction évidemment nécessaire. Au surplus, Strabon, qui, nulle part ailleurs en parlant du Nil, ne fera mention de cette particularité, sembleroit ici adopter le rapport de Juba [1]. Ce prince avoit écrit que le Nil prenoit sa source dans la Mauritanie, et qu'ensuite le cours du fleuve se dirigeoit vers Méroé, dans l'Æthiopie. Cette assertion paroît confirmée par Vitruve [2], Pline [3], Solin [4], Dion Cassius [5], Pausanias [6], Ammien Marcellin [7], et autres auteurs, dont quelques-uns indiquent une disparition du Nil, à peu de distance de sa source.

‹1› Les manuscrits, d'accord avec l'imprimé, portent Ἀβίαν, *Abia;* mais Strabon lui-même nous prouve ailleurs [8] qu'ici nous devons lire Ἀσέαν.

Cette ancienne ville, au siècle de Pausanias, ne subsistoit plus : « A 20 stades au plus » de l'*Athenæum*, nous dit-il [9], on trouve » les ruines d'*Asea*, ainsi que la colline où » la citadelle de cette ville étoit assise, en- » tourée de murs dont il existe encore des » vestiges. Environ à 5 stades d'*Asea*, non » loin de la grande route, se voit la source de » l'Alphée; et, tout proche, au bord même » du chemin, celle de l'Eurôtas.... [A peu » de distance] les deux fleuves se réunissent; » et ils coulent ensemble l'espace d'environ » 20 stades : puis tous deux se précipitent » dans un gouffre; et ensuite, continuant leur » cours sous terre, ils ressortent, l'un [c'est- » à-dire l'Eurôtas] dans la Laconie, l'autre » dans le territoire de Megalopolis. » Tel est, en un endroit, le récit de Pausanias. Mais lorsque, dans ce récit, il place la source de l'Alphée à environ 5 stades d'*Asea*, cela doit s'entendre d'une seconde source du fleuve; car le même voyageur, plus bas [10], dit formellement que la source primordiale de l'Alphée se voit près de *Phylace*, lieu situé dans l'Arcadie; puis il ajoute que ce fleuve, arrivé dans le territoire de Tégée, s'engouffre sous terre, pour ressortir près d'*Asea*.

‹2› *Voyez* ci-dessus, livre V, *page 125*, note 4; et, à la fin de ce volume, le n.° XIV des Éclaircissemens.

[1] *Juba* ap. *Plin. Hist. nat.* lib. V, §. 10, tom. I, pag. 255, lin. 1. = [2] *Vitruv.* lib. VIII, cap. 2, pag. 155. = [3] *Loc. cit.* = [4] *Solin.* cap. 32, pag. 42 F. = [5] *Dio Cass.* lib. LXXV, §. 13, tom. II, pag. 1266. = [6] *Pausan. Attic.* seu lib. I, cap. 33, §. 4. = [7] *Amm. Marcell.* lib. XXII, §. 15. = [8] *Voyez* liv. VIII, pag. 343 du texte Grec. = [9] *Pausan. Arcadic.* seu lib. VIII, cap. 44, pag. 691. = [10] *Idem, ibid.* cap. 54, pag. 709.

CHAPITRE IV.

DESCRIPTION des îles voisines de la Sicile et de l'Italie. §. I.[er] *Iles Liparæennes.* — 1. Lipara. — 2. Hiera [*ou* Thermessa]. — 3. Strongylé. — 4. Didymé. — 5 *et* 6. Ericusa *et* Phœnicusa. — 7. Euônymos. — *Phénomènes fréquens autour de ces îles.* — *Distances marquées par le Chorographe.* §. II. *Autres îles.*

DES phénomènes pareils, tant à ceux dont nous venons de parler, qu'à ceux qui ont lieu en divers endroits de l'Italie, se remarquent dans les îles des Liparæens, et sur-tout dans *Lipara* * même.

PAGE 275.

§. I.[er] Iles Liparæennes.

* Lipari.

Ces îles sont au nombre de sept <1>. La plus grande est *Lipara*, colonie des Cnidiens *; et c'est aussi, après *Thermessa* <2>, la plus voisine de la Sicile. Elle s'appela d'abord *Meligounis*. On l'a vue long-temps en état d'armer des flottes et de repousser les incursions des *Tyrrheni*[a] : elle avoit sous son obéissance ces autres îles, dites communément des Liparæens, mais appelées par quelques-uns îles d'Æole; et plus d'une fois elle orna des dépouilles de l'ennemi le temple d'Apollon à Delphes [b]. Son sol est fertile <3>;

1. *Lipara.*

* Fondée vers l'an 580 avant l'ère Chrétienne.

[a] Pausan. Phoc. seu lib. X, cap. 16, pag. 835.

[b] *Id. ibid.* cap. 2, pag. 824.

<1> A présent l'on en compte au moins dix.

<2> *THERMESSA, &c.* Nous suivons l'orthographe de tous nos manuscrits et de l'*EPITOME*, qui portent Θέρμεσσαν, au lieu de Θέρμισσαν. Cette île [appelée aujourd'hui Vulcano] est sans doute la même que, dans le texte de Pline [1], on trouve nommée *Therasia*, par une faute de copiste qui a induit en erreur d'autres écrivains [2]. Suivant le témoignage d'Orose [3], elle seroit sortie du sein de la mer, en l'année 571 avant l'ère Chrétienne : mais on est seulement certain qu'elle existoit antérieurement à l'année 427 avant la même ère [4]; et, à cette époque, comme dans les siècles suivans [5], elle fut connue sous le nom d'*Hiera*.

<3> Un voyageur moderne [6], déjà cité, convient que l'île de Lipari est très-fertile,

[1] Conf. *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 14, tom. I, pag. 164, lin. 11. — *Harduin.* ad loc. cit. *not. et emend.* n.° 61, pag. 185, col. 2. = [2] Conf. *Martian. Capell. De nupt. Philolog.* lib. VI, pag. 208. — It. *Pompon. Sabin. ad Virgil.* = [3] *Paul. Oros.* lib. IV, cap. 20, pag. 274. = [4] Conf. *Thucyd.* lib. III, §. 88, lin. 95, pag. 221. = [5] Conf. *Aristotel. Meteorolog.* lib. II, cap. 8, pag. 568 B. — *Call. Syracus. De reb. gest. Agathocl.* lib. X, ap. *Schol. Apoll. Rh. ad Argonaut.* lib. III, vers. 41. — *Diodor. Sic.* lib. V, §. 7, tom. I, pag. 335 et 336. — *Virgil. Æneïd.* lib. VIII, vers. 414 et seq. — *Cornel. Sever. Ætn.* vers. 432 et seq. = [6] *M. le Comm. de Dolomieu, Voyage aux îles de Lipari*, édit. 1783, pag. 75 et suiv

PAGE 275. elle a des mines d'alun très-productives ‹1›, des eaux thermales ‹2› et des volcans.

2. *Hiera* [ou *Thermessa*].

Entre *Lipara* et la Sicile se trouve l'île nommée aujourd'hui ‹3› *Hiera*, parce qu'elle est consacrée à Vulcain. Ce n'est qu'un rocher

qu'elle produit sur-tout des fruits délicieux, et en grande quantité. Du reste, il interprète mal un passage de Diodore [1], qu'il croit à tort pouvoir opposer à Strabon. Le témoignage de Cicéron [2] pourroit, à plus juste titre, sembler contraire à celui de notre auteur; mais il faut se rappeler dans quel esprit l'orateur Romain disoit : *Emit agri Liparensis miseri atque jejuni decumas.... Hæc tam parva civitas ..... in insulâ incultâ tenuique posita.*

‹1› Nous lisons, comme notre manuscrit 1394 le porte distinctement, ἔχει..... καὶ συπτηρίας μετάλλον εὐπρόσοδον. « Il est probable que les Liparæens tiroient cet alun » par la lixiviation des terres exposées aux » vapeurs acido - sulfureuses du volcan de » leur île.... Ce genre d'industrie et de » commerce a totalement disparu; il n'y a » plus de manufacture d'alun dans toute » l'île. Peut-être les terres y sont-elles moins » propres depuis l'extinction des volcans; » peut-être aussi les habitans, occupés d'objets plus essentiels dans la culture de leurs » terres, ont-ils négligé cette petite branche » de commerce [3]. »

‹2› L'on distingue aujourd'hui, dans l'île de Lipari, des étuves et des eaux thermales. « Les étuves sont situées à l'ouest, » dans la portion des escarpemens qui re» gardent l'île des Salines. Elles consistent » en cinq excavations en forme de grottes, » de quatre ou cinq pieds de haut et autant » de large.... Elles sont salutaires pour beau» coup de maladies. Elles ne sont cependant » fréquentées que par quelques Calabrois et » par les Siciliens de la côte voisine.

» Les Bains chauds sont à un mille au sud » des étuves, et sur la même côte. Ils sont » beaucoup moins élevés, et situés dans une » espèce de vallon peu éloigné de la mer.... » On a éprouvé que ces bains produisoient les » meilleurs effets dans les maladies de la peau, » les rhumatismes et les maladies vénériennes: » ils peuvent servir aussi d'étuves pour y rece» voir les seules vapeurs humides [4]. »

‹3› Nous restons persuadés qu'il manque ici les mots Θέρμεσσα, ἣ, *THERMESSA, ou HIERA.* En effet, suivant ce que Strabon a déjà dit, *Thermessa* étoit plus voisine de la Sicile que *Lipara ;* et, d'après les détails qu'il va donner, on voit que c'étoit *Thermessa* qui, de son temps, portoit le nom d'île consacrée à Vulcain, ἣν ἱερὰν Ἡφαίστου καλοῦσι. D'ailleurs, à la fin de cet article, il ajoutera en propres termes, que, précédemment, il a parlé de *Thermessa.*

Au surplus, la manière dont notre auteur s'exprime sur la position de cette île, pourroit facilement induire en erreur : μεταξύ πως. On seroit tenté de croire qu'il plaçoit *Hiera*, autrement dite *Thermessa* [Vulcano], à moitié chemin entre Lipari et la Sicile. Sur les meilleures cartes, Vulcano paroît éloignée de la Sicile quatre fois autant qu'elle l'est de Lipari [5]; la distance de Lipari à Vulcano étant d'une lieue commune de France et un peu plus, tandis que celle de Vulcano à la Sicile est d'environ 5 lieues.

Une pareille position peut absolument cadrer avec les divers témoignages des anciens géographes, bien discutés et ramenés à leur véritable signification [6]. Mais quelles

[1] *Diodor. Sic.* lib. V, S. 10, tom. I, pag. 338. = [2] *Cicer. in Verr.* acc. 3, cap. 37, S. 84 et 85. = [3] *M. le Comm. de Dolomieu, Voyage aux îles de Lipari*, pag. 77 et 78. = [4] *Id. ibid.* pag. 50 et suiv. = [5] *Voyez* la carte du baron Schmettau, et celle de M. d'Anville. = [6] Conf. *Cluver. Sic. ant.* lib. II, cap. 14, pag. 400, lin. 3 et seq. — *Id.* pag. 406, lin. 16.

désert, contenant dans son sein des feux qui s'exhalent par trois soupiraux ou cratères, dont le plus grand vomit non-seulement des flammes, mais aussi des masses ardentes ; et ces masses amoncelées ont déjà obstrué la plus grande partie de son ouverture *.

Page 275.

* Laquelle sépare *Hiera* de *Lipara.*

Des observations répétées ont fait croire généralement que les flammes des volcans, soit de cette île, soit de l'Ætna, s'excitent ou s'apaisent selon la force des vents. Cette idée n'est point déraisonnable : [il est reconnu que] les vents se forment et s'alimentent des vapeurs de la mer, dont ils tirent leur principe; [d'après cela] les témoins habituels de ces divers phénomènes ont dû trouver simple que de même le feu, pour s'allumer, dépende des modifications d'une substance * avec laquelle il a tant d'affinité **.

Page 276.

* *L'air* qui forme *les vents.*

** *Voyez* les Éclaircissemens, n.° LVIII.

Polybe[a] nous dit : « Des trois cratères [d'*Hiera*], l'un est en partie détruit ; mais il en subsiste deux, dont le plus vaste présente un orifice rond de 5 stades de tour. Cet orifice se rétrécit en forme d'entonnoir, jusqu'au point où il n'a plus que cinquante pieds * de diamètre, et où il se trouve élevé d'un stade au-dessus du niveau de la mer, qui s'aperçoit au fond [du cratère] quand l'air est serein <1>. »

[a] *Conf.* Polyb. Fragm. ex lib. XXXIV, cap. 11, edit. Schweigh. tom. IV, pag. 650.

* L'*Epitome* dit seulement 30 pieds.

sont les données, quelles sont les mesures d'après lesquelles M. le commandeur de Dolomieu aura compté de Lipari à Vulcano [1], seulement 1 mille; et [2], de Vulcano jusqu'à la pointe de Milazzo en Sicile, 30 milles ! Puis, comment l'accorderons-nous avec lui-même, lorsqu'il placera [3] Lipari à 36 milles de la pointe de Milazzo ! Enfin, l'île de Lipari pourroit-elle donc se trouver, comme il le dit, au NORD-EST de Vulcano, tandis que Vulcano, intermédiaire entre Lipari et la pointe de Milazzo, est située au NORD-OUEST de Milazzo !

<1> *Cet orifice se rétrécit en forme d'entonnoir, &c.* Le passage, dans le texte, est obscur : Κατ᾽ ὀλίγον δὲ συνάγεσθαι εἰς ν [*Epitome*, λ] ποδῶν διάμετρον· καθ᾽ οὗ βάθος εἶναι τὸ μέχρι θαλάττης σταδιαῖον· ὥστε καθορᾶν ταῖς νηνεμίαις.

L'ancien interprète Latin dit : *In magnitudinemque paulatim conduci ad pedum L diametrum. Cujus quidem profunditatem usque ad mare stadii spacio esse, sicut in ventorum languore licet intueri.* Le traducteur Italien : *Il quale [orlo], a poco a poco, si riduce in un diametro di L piedi, et ch' in essa è una caverna d'uno stadio, che arriva fin' a'l mare : talche quand' è bonaccia, si puo vedere.* La version Latine adoptée par Xylander, porte: *Paulatimque in arctum coire, eò usque ut diameter L sit pedes longa. Atque inde ad mare usque SPACIUM* [Cluvier [4], *ALTITUDINEM*] *esse unius stadii, ut conspici ventis non flantibus possit.* La version Française de M. de Bréquigny porte : « Mais elle se

[1] Voyez *M. le Comm. de Dolomieu*, loc. cit. pag. 42. = [2] *Id. ibid.* pag. 3 et 8. = [3] *Id. ibid.* pag. 43. = [4] *Cluver. Sic. ant.* lib. II, cap. 14, pag. 408, lin. 1.

Page 276. Si ces rapports sont croyables, peut-être faut-il aussi ne pas rejeter les traditions mythiques concernant Empédocle ‹1›. « Chaque » fois, ajoute Polybe, que c'est le vent du sud qui doit souffler, » il se forme autour de l'île un nuage ténébreux qui empêche » d'apercevoir la Sicile ; mais quand c'est le vent du nord, on » voit s'élever du cratère dont il vient d'être parlé, des flammes » claires, et le bruit qui en sort est plus violent. L'effet du vent » d'ouest tient une sorte de milieu entre les effets respectifs de » ces deux vents. Les autres cratères sont semblables à celui-ci » pour la forme ; mais leurs exhalaisons ne sont pas aussi fortes. » Selon l'intensité du bruit, comme suivant l'endroit d'où com- » mencent à sortir les exhalaisons, les flammes et la fumée, l'on » peut prédire quel vent soufflera dans trois jours : quelquefois

» rétrécit peu à peu, jusqu'à ce qu'elle n'ait » plus que cinquante pieds de diamètre. Il » n'y a qu'un stade pour descendre de là » jusqu'à la mer ; de sorte qu'on peut l'aper- » cevoir quand le temps est serein. » La paraphrase de M. Schweighæuser [1] explique peut-être mieux la véritable pensée de l'auteur : *Paulatim verò in arctum coire, ut diameter sit quinquaginta pedum. Profunditatem crateris usque ad mare quod in imo est mensuram stadii æquare, ita ut, sereno aëre nec ventis turbido, conspici mare in fundo possit.* Le voyageur moderne [2] que nous avons cité si souvent, décrit le cratère qui existe aujourd'hui dans Vulcano ; mais il nous représente cette île comme renfermant deux montagnes de forme conique. Il pense que, de ces deux montagnes, celle où se trouve aujourd'hui le cratère, a été formée postérieurement à l'autre ; et que c'est celle-ci, c'est-à-dire la montagne primitive, qui contint jadis les trois cratères dont Polybe, dans le passage rapporté par Strabon, faisoit mention. Suivant ce même voyageur [3], « le nouveau » cône n'est pas assez grand pour renfermer » trois cratères, dont l'un seroit si considé- » rable. » . . . . . .

‹1› *Si ces rapports sont croyables, &c.* Nous exprimons le sens qui résulte le plus naturellement de la phrase Grecque : Εἰ δὲ ταῦτ' ἐστὶ πιστὰ, οὐκ ἀπιστέον [mss. ἀπιστητέον] ἴσως οὐδὲ τοῖς περὶ Ἐμπεδοκλέους μυθολογηθεῖσιν.

Cette phrase, qui coupe la citation d'un témoignage de Polybe, nous embarrasse. Nous n'osons prononcer qu'elle doit être censée une pure interpolation : mais nous ne craignons pas de dire que, du moins, on peut douter dans quel esprit Strabon parloit ainsi. Prétendoit-il insinuer que le récit de Polybe méritoit peu de foi ? Ou vouloit-il faire entendre que, d'après ce rapport d'un historien véridique, les traditions concernant Empédocle pouvoient n'être pas destituées de tout fondement ? . . . .

Nous ne saurions exposer dans une simple note ce qui cause notre incertitude ; mais on trouvera des observations à ce sujet parmi les Éclaircissemens, n.° LIX.

[1] *Polyb.* lib. XXXIV, cap. 11, edit. Schweigh. tom. IV, pag. 650. = [2] *Voyage aux îles de Lipari*, pag. 17 et 18. = [3] *Ibid.* pag. 31 et 32.

» même

» même, d'après le calme total des vents à *Lipara*, les habitans » du lieu ont prédit, et toujours sans se tromper, des tremble- » mens de terre ‹1›. » De sorte, je le répète *, que, même dans le récit regardé comme le plus évidemment mythique, celui où Æole est appelé DISPENSATEUR DES VENTS [a], Homère se trouve ne point débiter une pure fable, et rappeler une vérité historique. Mais revenons au point où nous nous étions arrêtés ‹2›.

PAGE 276.

* *Voy.* tom. I, *p. 40, 41, 46, 47, 136;* et ci-dessus, *pag. 307.*

[a] Odyss. lib. x, vers. 21.

‹1› *Quelquefois même, &c.* Le texte porte: Τῆς γοῦν ἐν Λιπάραις γενομένης ἈΠΛΟΙ'ΑΣ, προειπεῖν τινάς φησι τὸν ἘΣΟ'ΜΕΝΟΝ καὶ μὴ διαψεύσασθαι; ce qui signifieroit *qu'ainsi, lorsque les navires ne pouvoient sortir de* LIPARA, *quelques-uns prédisoient le vent qui devoit incessamment souffler, et ne se trompoient pas.*

L'ancien interprète Latin semble avoir lu ἀπνοίας ou ἀπνευστίας, au lieu d'ἀπλοίας; car sa version porte : *Omni igitur languente spiritu, alios ex Liparitanis saltem futurum prædicere ventum ait : nec id quidem falso.*

Le traducteur Italien suivoit sans doute cette même leçon, lorsqu'il s'exprimoit ainsi: *Dice adunque che nell' isole Liparee si truovano alcuni, i quali essendo l'aria quietissima, sanno predire che vento habbia ad essere, senza mai fallare.*

La version Latine adoptée par Xylander, Cluvier [1] et M. Siebenkees, ne suppose aucun changement dans le texte : *et Liparensium quosdam, facultate navigandi negatâ, certo prædicere futurum.*

M. de Bréquigny admettoit la leçon ἀπνοίας ou ἀπνευστίας : « qu'ainsi, ne faisant » aucun vent aux îles de Lipari, quelques » habitans de ces îles prédisoient celui qui » devoit souffler, et ne se trompoient pas. »

Nous avons lu avec M. Schweighæuser [2]: τῆς γοῦν ἐν Λιπάραις γενομένης ἈΠΝΟΙ'ΑΣ, προειπεῖν τινας τὸν ΣΕΙΣΜΟ'Ν καὶ μὴ διαψεύσασθαι. Cette correction est fondée sur ce que dit l'auteur du *Meteorologica* [3].

‹2› *De sorte . . . . . et rappeler une vérité historique. Mais revenons au point où nous nous étions arrêtés.* Entre ces deux phrases, le texte, dans l'édition de Casaubon, présente ces mots, dont nous n'avons pu comprendre le sens :

Ἱκανῶς ἐστιν ἡ ἐπίστασις τῆς ἐναργείας λέγοιτ' ἄν.... ἐπίσης τε γὰρ ἄμφω πάρεστι, καὶ διαθέσει δὲ τῇ ἐναργείᾳ ἥ γε ἡδονὴ κοινὸν ἀμφοτέρων.

Les manuscrits n'offrent point de variantes; mais, dans quelques-uns, ce passage n'est écrit qu'à la marge, et d'un caractère différent de celui du texte.

L'EPITOME, qui rapporte en entier tout ce qu'en cet endroit Strabon cite comme témoignage de Polybe, s'arrête avant les mots Ἱκανῶς ἐστιν. La première version Latine porte : *Quoniam satis expressa est notitia evidentiæ hujus, dicat quispiam (utraque enim æquali adsunt dispositione et evidentiâ atque amborum communis est voluptas). Redeamus ad earum rerum, à quibus regressi sumus, ordinem.* La traduction Italienne : *Et si puo dire, che se ne sia havuta sofficiente, et chiara notitia; percioche et la dispositione, et molta la chiarezza insieme convengono egualmente. Ma ritorniamo a seguitare quello donde ci dipartimmo.* Xylander, et, d'après lui, M. Siebenkees, ont traduit : . . . . *Sufficit animadversio perspicuitatis dici possit. . . . ex æquo*

[1] Conf. *Cluver. Sic. ant.* lib. II, cap. 14, pag. 408, lin. 8. = [2] Conf. *Schweigh.* ad *Polyb.* lib. XXXIV, cap. 11, tom. IV, pag. 651; et tom. VIII, pag. 115. = [3] Conf. *Aristot. Meteorol.* lib. II, cap. 5, pag. 561 B; cap. 8, pag. 567 A, B, et pag. 568 C, D.

PAGE 276.

3. *Strongylé* [Stromboli].

Nous avons parlé de *Lipara* et de *Thermessa* ‹1› : [disons maintenant quelque chose de] *Strongylé* *. Cette île tire cette dénomination de sa forme. Elle est, comme les deux autres, remplie de feux souterrains ; mais les flammes qu'elle jette, sont tout-à-la-fois moins fortes * et plus brillantes ‹2›. C'est dans *Strongylé* qu'Æole, dit-on, résidoit ‹3›.

* Ce mot signifie *ronde*.

* *V.* Spallanzani, trad. Fr. tom. II, *pag.* 99.

4. *Didymé* [Salini].

La quatrième île Liparæenne, qui, comme la troisième, tient son nom de sa figure, est *Didymé* ‹4›.

enim utrumque adest, dispositione et perspicuitate : voluptas utrorumque communis. Nostra eo unde digressa est, referat se oratio.

Au jugement de Casaubon, il doit y avoir ici une lacune considérable ; de sorte que l'on ne sauroit rien statuer sur la véritable signification du passage : mais, ajoutoit Casaubon, ce passage semble avoir quelque rapport avec celui qui se rencontre dans le I.er livre [1], et où il est question de *clarté*, ἐναργείας, ainsi que de *disposition*, διαθέσεως.

Enfin M. de Bréquigny, lisant, à ce qu'il paroît, ἐνεργείας, au lieu d'ἐναργείας, s'étoit exprimé de la manière suivante : « On dira » peut-être qu'il suffisoit de peindre cette » vérité avec force ; mais et le tour poétique, » et la force de l'expression sont réunis, et » l'agrément naît de l'un comme de l'autre. » Mais revenons au point d'où nous sommes » partis. » Et, à cette version, il avoit joint cette petite note latine : « *Sensum qualemcumque elicio de disperatis verbis. Lego* δὲ » *pro* γάρ. *VIDE pag.* 25. »

‹1› *Nous avons parlé de LIPARA et de THERMESSA.* Ainsi donc, comme nous l'avons fait observer précédemment [2], Strabon, dans l'endroit où il commençoit à décrire *Hiera*, devoit avoir exprimé que cette île s'appeloit également *Thermessa.*

‹2› « L'île de Stromboli *[Strongylé]*, » vue de loin, paroît exactement conique.... » mais cette forme régulière disparoît lors- » qu'on l'examine de plus près ; on ne voit » plus qu'une montagne terminée par deux » sommets de différentes hauteurs, dont les » flancs ont été ouverts, déchirés, boule- » versés par les cratères qui se sont ouverts » sur toutes ses faces, par les laves qui en » sont sorties, et par les dégradations des » eaux. Elle peut avoir 12 milles de circon- » férence [3]. »

‹3› La plupart des auteurs anciens s'accordent à donner plutôt l'île de *Lipara* pour la résidence d'Æole [4].

‹4› *DIDYMÉ.* Cluvier [5] croyoit reconnoître l'ancienne *Didymé* dans l'île dite aujourd'hui Salini, laquelle, nous dit-il, est comme partagée en deux éminences ou collines. De *Lipara* à *Didymé*, ajoute Cluvier, en tirant vers le couchant d'été, l'on compte 4 milles.

Suivant M. le commandeur de Dolomieu, la distance entre *Didymé* et *Lipara* seroit encore moins forte : « L'île des Salines » *[Didymé]* n'est séparée de Lipari que » par un canal de 2 milles de large..... » Elle est située à l'ouest de Lipari.... elle a » 15 milles de tour. Elle est à-peu-près ronde ; » elle contient trois montagnes placées de » manière à former entre elles un triangle.

[1] *Voyez* liv. I, tom. I, pag. 49. = [2] *Voyez* ci-dessus, pag. 374, note 3. = [3] *Dolomieu, Voyag. aux îles de Lipari*, pag. 113. = [4] Conf. *Cluver. Sic. ant.* lib. II, cap. 14, pag. 411, lin. 57 et seq. = [5] *Id. ibid.* lib. II, cap. 14, pag. 414, lin. 16.

[La cinquième et la sixième,] *Ericusa* et *Phœnicusa*, sont ainsi appelées, d'après les plantes qu'elles produisent; elles ne servent que de pâturage ‹1›.

PAGE 276.
5 et 6. *Ericusa* et *Phœnicusa* [Alicudi et Felicudi]. *V.* Spallanzani, trad. Fr. tom. IV, *pag. 95*.

La septième, qui est la plus avancée en haute mer, et déserte, se nomme *Euônymos*, parce qu'elle se trouve, pour les navigateurs qui passent de *Lipara* en Sicile, la plus reculée sur la gauche ‹2›.

7. *Euônymos.*

» Deux [de ces montagnes] sont réunies par » leur base, et divisées par leur sommet. La » troisième est absolument distincte et isolée; » elle est séparée des autres par une vallée » qui traverse l'île, de manière que lorsqu'on » est en mer, dans la partie du sud, et qu'on » voit de loin cette île, la courbure des eaux » fait disparoître le sol de la vallée, et il » semble qu'il y ait deux îles très-voisines » l'une de l'autre : c'est à cette apparence » qu'elle dut son ancien nom de *Didymé* [1]. » Elle doit son nom actuel à une petite plage » basse, dans la partie du sud-est, où l'on » fait du sel pour la consommation des îles » Æoliennes [2]. »

L'opinion la plus générale [3] est effectivement que l'île Salini représente l'ancienne *Didymé*. Peut-être y auroit-il de fortes raisons de croire [4] que c'est plutôt Panaria; mais ce qui est certain, c'est qu'à l'égard de Salini, comme de Panaria, la distance marquée par Cluvier, et encore plus celle qui est indiquée par M. le commandeur de Dolomieu, sont singulièrement fautives : on en aura bientôt [5] la preuve.

‹1› « ERICUSA, appelée aujourd'hui » Alicudi, ou Alicurim (nous dit M. le » commandeur de Dolomieu), est couverte » d'arbres; et, quoique habitée, elle est peu » cultivée. Il y a des pâturages assez bons.

« *Phœnicusa*, nommée aujourd'hui Feli» cudi ou Filicurim, n'a, comme Alicudi, » que 200 habitans : elle est abondante en » pâturages; on y cultive du blé et des vignes [6].

» Ces deux îles ont à-peu-près la même » étendue, c'est-à-dire 10 milles de contour. » Elles sont en quelque sorte séparées de celle » de Lipari; aussi y a-t-il quelques auteurs qui » ne les comptent point parmi elles [7]. »

Au reste, nous ne comprenons pas nettement de quel point Cluvier entendoit partir, lorsqu'il disoit [8] que *Phœnicusa* étoit située vers l'est, ainsi que vers *Lipara*; et qu'*Ericusa* étoit située vers l'ouest : *hæc [PHŒNICUSA] in ortum versus et LIPARAM; illa [ERICUSA] in occasum posita.*

‹2› *La septième, &c.* L'ancienne *Euônymos*, nous dit Cluvier [9], est l'île appelée aujourd'hui Lisca-Bianca, située à environ 8 milles à l'est de Lipari. Elle n'a qu'un mille de circuit.

Suivant M. le commandeur de Dolomieu [10], « l'*Euônymos* des anciens est l'île » nommée présentement Panaria, qui a 8 » milles de tour; et les îlots voisins ne sont » plus que les restes ou des portions déta» chées d'un vaste cratère dont la mer s'est » emparée. Parmi ces îlots, beaucoup sont » uniquement des rochers à fleur d'eau; leur » dénomination de Formicoli désigne bien » leur nombre et leur petitesse : d'autres » sont plus élevés; ce sont ceux que l'on

[1] *Dolomieu, op. cit.* pag. 89 et 90. = [2] *Id. ibid.* pag. 97. = [3] *D'Anville, Géogr. anc.* tom. III, pag. 159. = [4] *Voyez* ci-dessous, pag. 382, not. 1. = [5] *Ibid.* = [6] *Dolomieu*, loc. cit. = [7] *Id. ibid.* pag. 99 et 100. = [8] *Cluver. Sic. ant.* lib. II, cap. 14, pag. 424, lin. 34. = [9] *Idem, ibid.* pag. 414, lin. 3. = [10] Voyez le *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, tom. IV, part. II, chap. 14, pag. 356.

PAGE 276. Phénomènes fréquens autour de ces îles.

Autour de ces îles, on voit souvent des flammes parcourir la surface des eaux, et c'est lorsque le feu renfermé dans les cavités qui existent sous le lit de la mer, s'ouvre de force un passage et perce au dehors ⟨1⟩. Au rapport de Posidonius, dans

PAGE 277.

son siècle ⟨2⟩, il arriva une fois que, vers le solstice d'été, au

» appelle Datolo, Lisca-Nera, Lisca-Bianca, » et Basiluzzo. »

Nous avons déjà dit [1], et l'on reconnoîtra bientôt [2] que, suivant d'assez fortes apparences, Panaria doit représenter l'ancienne *Didymé.* Mais l'idée de M. le commandeur de Dolomieu parût-elle juste, il resteroit toujours ici une grande difficulté. Comment Strabon a-t-il pu avancer que l'île *Euônymos* s'appeloit ainsi, parce que, pour les navigateurs *qui passoient de LIPARA en Sicile,* elle étoit, de toutes les îles Liparæennes, *la plus reculée sur la gauche!* Suivant les meilleures cartes, Panaria et les îlots qui l'accompagnent, sont bien moins éloignés de Lipari, sur la gauche, que Stromboli [l'ancienne *Strongylé*].

La difficulté subsiste, quand même on adopteroit l'opinion de Cluvier, qui vouloit reconnoître l'*Euônymos* de Strabon dans Lisca-Bianca.

Il sembleroit que c'est plutôt Ustica, la plus occidentale des îles de Lipari, qui doit représenter l'ancienne *Euônymos.* Strabon, en énonçant qu'elle se trouvoit sur la gauche des navigateurs *qui passoient de LIPARA en Sicile,* pourroit s'être trompé [3], et avoir voulu dire, *qui passoient de Sicile dans l'île de LIPARA.*

⟨1⟩ *Lorsque le feu &c.* Le grec est plus concis : Τῶν κατὰ βάθους κοιλιῶν τοῦ πυρὸς ἀναστομωθέντος πόρου τινὸς καὶ βιασαμένου πρὸς τὸ ἐκτός. La version de M. de Bréquigny nous a paru n'être pas assez claire : *Lorsque le feu renfermé dans les antres profonds s'ouvre un passage, et vient à bout de percer au dehors.*

⟨2⟩ *Dans son siècle, &c.* Littéralement, *du temps dont lui-même pouvoit se souvenir,* κατὰ τὴν ἑαυτοῦ μνήμην· ce qui nous paroît signifier qu'à l'époque du fait, Posidonius étoit encore en bas âge. Et, véritablement, si les calculs que nous établissons ailleurs [4] pour fixer avec une sorte de précision la date, tant de la naissance que de la mort du philosophe Apamæen, sont justes, lorsque le phénomène qui va être raconté eut lieu, il devoit avoir cinq ou six ans au plus. On ne sauroit guère douter que ce phénomène ne soit celui que deux auteurs Latins [5] placent sous l'année 126 avant l'ère Chrétienne. « En cette année, nous disent-ils, » le mont Ætna, secoué par un tremble» ment de terre, jeta au loin des flammes » sorties de son sommet. La mer, aux envi» rons de *Lipara,* devint bouillante, au » point que des navires en furent brûlés, et » que les marins qui les montoient furent » étouffés : quantité de poissons furent jetés » morts sur les côtes de l'île ; et les habitans » qui les mangèrent avidement, contrac» tèrent une maladie dont les ravages, » pareils à ceux de la peste, rendirent le pays » presque désert. »

Pline [6], il est vrâi, parlant d'un fait tout semblable, ne le rapporte qu'à l'année 91 avant l'ère Chrétienne, sinon même à quelque année encore postérieure. Mais, indépendamment de ce que les dates assi-

[1] *Voyez* ci-dessus, pag. 378 et 379, not. 4. = [2] *Voyez* ci-dessous, pag. 382, not. 1. = [3] Voyez *Rich. Pokocke, Descr. de l'Or. &c.* vers. Fr. part. III, chap. 24, tom. VI, pag. 327. = [4] Dans nos *Prolégomènes.* = [5] Conf. *Jul. Obseq. De prodig.* cap. 89. — *Paul. Oros. Hist.* lib. V, cap. 10. — [6] *Plin. Hist. nat.* lib. II, §. 110, tom. I, pag. 123, lin. 7.

point du jour, on vit la mer, entre l'île de Vulcain * et l'île *Euônymos*, s'élever à une hauteur prodigieuse, rester ainsi gonflée durant un certain temps, et ensuite se rasseoir. Des matelots montés sur divers bâtimens, osèrent pousser jusqu'à la distance à laquelle ce phénomène venoit d'avoir lieu ; mais, après avoir trouvé quantité de poissons morts qui flottoient au gré du courant, ils revinrent en hâte, plusieurs d'entre eux ne pouvant soutenir la chaleur et la puanteur de l'eau. De ceux qui s'étoient le plus avancés, les uns furent suffoqués, les autres regagnèrent avec peine *Lipara*, dans un état semblable à celui des épileptiques ; c'est-à-dire, tantôt éprouvant des vertiges, et tantôt reprenant leurs sens. Plusieurs jours après, la surface de la mer se couvrit d'un limon d'où, en beaucoup d'endroits, sortirent des flammes, des vapeurs, de la fumée, et qui enfin, s'étant consolidé, devint une roche pareille aux pierres de meule. Le préteur Titus Flaminius, qui commandoit alors en Sicile <1>, rendit compte au sénat de tout ce détail ; et le sénat envoya, tant à *Lipara* que dans l'îlot <2>, offrir des sacrifices aux dieux souterrains et aux divinités marines.

PAGE 277.

* *Hiera*, autrement dite *Thermessa* [Vulcano].

Mesures marquées par le Chorographe.

Le Chorographe compte d'*Ericusa* <3> jusqu'à *Phœnicusa* . . . . 10 milles.
De *Phœnicusa* jusqu'à *Didymé* . . . . 30.
De *Didymé* jusqu'à l'extrémité nord <4> de *Lipara*. 29.

gnées par Pline ne sont pas toujours exactes, les phénomènes du genre de celui-ci doivent s'être renouvelés souvent.

<1> *Titus Flaminius, &c.* Tous nos manuscrits, d'accord avec les imprimés, portent, Τῖτον Φλαμήνιον ou Φλαμίνιον. Mais nous pensons qu'il faudroit lire Φλαμίνινον. Il s'agit ici de Titus Quinctius Flamininus, préteur en l'année 628 de Rome, 126 ans avant l'ère Chrétienne [1].

<2> *Dans l'îlot, &c.* c'est-à-dire l'îlot formé par le limon enflammé, qui, s'étant consolidé, étoit devenu une roche pareille aux pierres de meule.

<3> Nous lisons avec l'ancien interprète Latin, Xylander, Casaubon, M. de Siebenkees, et comme le portent divers manuscrits, Ἐρικούσης, et Φοινικούσσαν.

<4> *A l'extrémité nord de* LIPARA. Le texte porte, Ἔνθεν δὲ [scil. *ab Didymâ*] εἰς

[1] Conf. *Steph. Vinc. Pigh. Ann. Rom.* lib. XIII, tom. III, pag. 24, 30, 34, 661, col. 2, 708, col. 1.

PAGE 277.

De là jusqu'en Sicile .... 19 milles.
Et de la Sicile à *Strongylé* ‹1›. .... 16.

§. II.
Autres îles.
* Vers le sud et l'Afrique.
** Malte.

EN avant * du *Pachynum* se voient deux îles; *Melité* **, d'où viennent les petits chiens dits Mélitæens; et *Gaudus* ‹2› : toutes deux sont situées à 88 milles de ce promontoire ‹3›.

Λιπάραν ΠΡΟ'Σ ἌΡΚΤΟΝ θ *καὶ* κ· phrase amphibologique, et qui, au premier aspect, sembleroit plutôt signifier que, pour se rendre de *Didymé* à *Lipara*, l'on naviguoit au nord. Mais il suffira de jeter un coup-d'œil sur la carte de M. d'Anville, pour reconnoître que nous avons saisi le véritable sens.

L'énoncé seroit plus exact, et les mesures, ainsi que la direction de la route, seroient mieux marquées, si nous eussions pu dire, *de* DIDYMÉ *à* LIPARA, *en venant du nord;* mais le *πρὸς ἄρκτον* du texte nous semble n'être pas susceptible d'une pareille interprétation.

‹1› D'*ERICUSA* [Alicudi] à *PHŒNICUSA* [Felicudi], la distance donnée par le Chorographe est égale à celle que Ptolémée a employée. Cette mesure est d'un tiers plus grande sur nos cartes modernes.

Les 30 milles de *Phœnicusa* à DIDYMÉ se retrouvent également dans Ptolémée; et cette mesure, beaucoup trop grande pour l'intervalle qui, sur nos cartes, sépare Felicudi de Salini, conduit à l'île Panaria : de sorte que l'autorité du Chorographe, et celle de Ptolémée, semblent se réunir pour indiquer l'ancienne *Didymé* dans Panaria, et non dans Salini, comme le croient nos géographes.

Les 29 milles du texte de Strabon, pour la distance de *Didymé* à *Lipara*, sont réduits à 19 milles dans la carte de Ptolémée; et cette dernière mesure seroit encore beaucoup trop grande pour l'intervalle qui sépare Salini de Lipari : mais elle s'accorde avec la distance de Lipari à Panaria, et semble confirmer l'identité de cette île avec celle de *Didymé*. Il seroit possible que Salini fût une île nouvelle, formée, depuis le siècle de Ptolémée, par les volcans qui ne cessent de bouleverser les îles Æoliennes.

Les 19 milles de Lipari jusqu'en Sicile, sont d'accord avec le texte de Ptolémée, et avec nos cartes.

Ptolémée met la valeur de 44 milles d'intervalle entre la Sicile et *Strongylé* : nos cartes modernes confirment cette distance; et il ne paroît pas douteux que les 16 milles du texte actuel de Strabon ne soient une faute de copiste. G.

‹2› *GAUDUS, &c.* Le texte, ici comme dans les autres endroits [1] où Strabon parle de cette même île, porte Γαῦδος. Toutefois, d'après les témoignages unanimes de tous les auteurs anciens, soit Grecs, soit Latins, on peut affirmer que la véritable leçon devroit être Γαῦλος, *Gaulus* [2]. Il s'agit de Gozo.

‹3› *Toutes deux sont situées à 88 milles de ce promontoire.* Le grec dit, *π καὶ η μίλια* ἙΚΑΤΈΡΑΣ *ἀμφότεραι διέχουσι*; ce qui paroîtroit signifier que *Melité* et *Gaudus* seroient situées à 88 milles l'une de l'autre. Mais ni Strabon, ni le Chorographe dont il semble rapporter ici le témoignage, ne sauroient avoir émis une pareille assertion. Nous avons donc lu avec Cluvier [3], *τῆς ἄκρας*, au lieu d'*ἑκατέρας*.

[1] *Voyez* liv. I, tom. I, pag. 98, et liv. VII, pag. 299 du texte Grec. = [2] Conf. *Cluver. Sic. ant.* lib. II, cap. 16, pag. 415, lin. 28 et seq. *it.* pag. 441, lin. 32 et seq. *it.* pag. 443, lin. 50. = [3] *Loc. cit.*

En face * du cap *Lilybæum*, et d'*Aspis*, ville Carthaginoise que l'on appelle [en latin] *Clypea* ‹1›, se trouve l'île *Cossura* * : elle est située au milieu de l'espace qui les sépare; et sa distance jusqu'à chacun de ces deux endroits, est celle qui vient d'être dite *‹2›.

Enfin l'on trouve pareillement entre la Sicile et la Libye *, l'île *Ægimurus* *, et différens îlots.

Voilà ce que nous avions à dire sur les îles [que l'on peut regarder comme adjacentes à la Sicile].

PAGE 277.

* Ou *en avant*, πρό.

* Pentellaria. *Voy.* liv. II, tom. I, *p. 337*, not. 2.

* Par conséquent 88 milles. *V.* not. 2.

* L'Afrique.

* *Voyez* liv. II, *pag. 357*, not. 3; et liv. XVII, *pag. 834* du texte Grec.

— 88 milles Romains représenteroient soixante-dix minutes vingt-quatre secondes d'un grand cercle de la terre. L'île de Malte et celle de Gozo ne sont pas à plus de cinquante minutes du cap Pésaro, ou *Pachynum*. L'erreur de la mesure ancienne provient de ce qu'elle a été conclue d'un nombre de 700 stades environ, que l'on a pris pour des stades olympiques, et que l'on a divisé par huit, selon l'usage, pour les réduire en milles Romains. On ignoroit que le stade employé dans cette mesure, étoit celui de 833 $\frac{1}{3}$ au degré, dont parle Archimède, et que 700 de ces stades ne valoient que cinquante minutes vingt-quatre secondes ou 63 milles Romains. G.

‹1› ASPIS.... CLYPEA. Les deux noms signifient un bouclier.

‹2› *Elle est située au milieu de l'espace qui les sépare; et sa distance jusqu'à chacun de ces deux endroits, est celle qui vient d'être dite.* Nous avons tâché de rendre le texte avec la plus grande fidélité : Μέση ἀμφοῖν κειμένη, καὶ ΤΟ' ΛΕΧΘΕ'Ν ΔΙΑ'ΣΤΗΜΑ ἐφ' [1393, 1394 ἀφ'] ἑκατέρας ἀπέχουσα. Cet emploi d'une phrase presque énigmatique, pour marquer des distances (sur-tout des distances plus importantes peut-être à bien déterminer que beaucoup d'autres), paroît singulier, nous avons presque dit bizarre.

— COSSURA, ou Pentellaria, est située à cinquante et une minutes environ du promontoire *Lilybæum* de Sicile, et à pareille distance d'Aclibia, l'ancienne *Clypea* en Afrique. Or, comme cinquante et une minutes d'un grand cercle de la terre valent 708 stades de 833 $\frac{1}{3}$, et qu'en divisant ce nombre de stades par huit, le Chorographe en avoit conclu 88 milles Romains, il s'ensuivoit que *Cossura* se trouvoit aussi éloignée du *Lilybæum* et de l'Afrique, que Malte et *Gaudus* (voyez la suite de la note 3) l'étoient du promontoire *Pachynum*; et cela est juste. Ainsi, quoique les mesures fussent mal évaluées, comme l'erreur étoit la même dans la réduction des trois distances, l'énoncé de Strabon se trouve exact.

Lorsqu'au livre XVII, *pag. 834*, Strabon dira que *Cossura* étoit à 400 stades du promontoire *Taphis*, sur lequel *Aspis* ou *Clypea* étoit située, cet auteur ne fera que rapporter une mesure prise en stades différens de celui dont je viens de parler, c'est-à-dire en grands stades de 500 au degré : 400 de ces stades en valent 667 de 833 $\frac{1}{3}$, ou quarante-huit minutes. La différence d'avec la mesure rapportée dans cette page, ne sera que de trois minutes, ou d'une lieue. G.

CHAPITRE V.

*Description d'une sixième et dernière partie de l'Italie, qui contient l'Iapygie, et l'*Apulia *généralement dite.* §. I.er *Division de cette partie de l'Italie.* §. II. *De l'Iapygie* ou *Messapie. — De la ville de Tarente. — Du territoire des* Salentini. *— Du tour de la presqu'île formant l'Iapygie. — Des villes méditerranées de cette presqu'île. — De* Brentesium. *— Routes qui partent de* Brentesium. §. III. *De l'*Apulia *en général. — Pays des* Peucetii. *— Pays des* Daunii. *— Villes des* Daunii. *— Digression sur les distances marquées par différens géographes. — Pays des* Apuli *proprement dits.*

Page 277.
* *Voyez* ci-dessus, *pag. 341.*
** Torre di Mare.

Nous avons parcouru l'ancienne Italie * jusqu'à *Metapontium***; il nous reste à parler des pays qui se trouvent au-delà de cette ville.

§. I.er
Division de la dernière portion de l'Italie.

Immédiatement après *Metapontium*, commence l'Iapygie, que les Grecs nomment aussi *Messapie* ‹1› : mais les habitans de

‹1› *L'Iapygie, que les Grecs nomment aussi Messapie.* Strabon, ailleurs [1], rapportera une tradition, suivant laquelle cette dénomination de *Messapie* se rapportoit au héros *Messapus*, sorti de la Bœotie pour venir s'établir dans le pays dont il s'agit.

Au reste, on ne doit pas croire que ces deux dénominations d'*Iapigie* et de *Messapie* aient été constamment employées par les Grecs comme synonymes. Leurs écrivains les plus graves [2] n'ont donné le nom de *Messapie* qu'à une portion du pays compris, suivant eux, sous la dénomination générale d'*Iapygie*.

Autre observation. Suivant plus d'un auteur ancien [3], la dénomination d'Iapygie fut commune à toute la partie de l'Italie renfermée entre l'Apennin et la mer Adriatique, jusqu'au promontoire *Garganum*, sinon même jusqu'au *Frento*, et par conséquent à tout ce que l'on appelle aujourd'hui Terra di Lecce, Terra di Bari (avec une portion de la Basilicata), Capitanata, Contato di Molisa. Nous ne parlons point de l'extension que cette même dénomination paroît également avoir eue de l'autre côté, c'est-à-dire le long de la mer dite Ausonienne ou de Sicile; nous l'avons déjà fait

[1] *Voyez* liv. IX, pag. 405 du texte Grec. = [2] Conf. *Herodot.* lib. VII, §. 170. — *Thucyd.* lib. VII, §. 33. — *Pausan. Phocaïc.* seu lib. X, cap. 10, pag. 822. — *Steph. Byzant.* v. Μεσσαπία. = [3] Conf. *Polyb.* lib. III, cap. 88, §. 4, edit. Schweigh. tom. I, pag. 587. — *Virgil. Æneïd.* lib. XI, vers. 247. — *Sil. Ital. Punic.* lib. I, vers. 50. — *Id. ibid.* lib. III, vers. 708.

cette

cette contrée la considèrent comme divisée en deux parties *, dont l'une, je veux dire celle qui entoure le cap Iapygien**, est appelée par eux, pays des *Salentini;* et l'autre, pays des *Calabri* ‹1›.

PAGE 277.
* *Voyez* ci-dessous, *pag. 403.*
** Capo di Leuca.

Au nord des *Calabri* se trouvent, d'abord les *Peucetii;* puis ceux qui, dans la langue Grecque, sont appelés *Daunii* ‹2› : mais les naturels du pays donnent à tout ce qui se trouve au-delà du territoire des *Calabri* *, le nom d'*Apulia.* Quelques-uns des peuples qui occupent ces cantons ultérieurs *, et sur-tout les *Peucetii*, sont appelés aussi * *Pœdicli* ‹3›.

* Au nord, jusqu'aux *FRENTANI.*
* C'est-à-dire au nord des *Calabri.*
* *Voyez* ci-dessous, *pag. 406.*

remarquer. Mais quant à Strabon, malgré l'obscurité qui règne dans tout ce qu'il dit ici sur ce point, nous croyons certain qu'il bornoit l'Iapygie à la presqu'île de Tarente.

‹1› *Mais les habitans de cette contrée &c.* Strabon oppose ici les dénominations employées de son temps par les habitans de la contrée, *οἱ ἐπιχώριοι*, à celles dont, jusqu'à lui, les écrivains Grecs, *οἱ Ἕλληνες*, s'étoient habituellement servis. Suivant ce qu'il dit, ces habitans n'auroient distingué dans l'Iapygie que deux cantons, celui des *Salentini* et celui des *Calabri.* Cependant ils devoient, ce semble, y distinguer également le canton des *Messapii.* Peut-être manque-t-il ici quelque chose dans le texte, et devroit-on y lire : Οἱ δ' ἐπιχώριοι, κατὰ μέρη, τὸ μέν τι Σαλεντίνους καλοῦσι, τὸ περὶ τὴν ἄκραν Ἰαπυγίαν· τὸ δὲ Μεσσαπίους· τὸ δὲ Καλαβρούς· *Mais les habitans du pays, le divisant en [trois] cantons, en appellent un, le pays des SALENTINI, et c'est celui qui avoisine le cap Iapygien; le second, le pays des MESSAPII; et le troisième, le pays des CALABRI* [1]. Cette conjecture est appuyée sur ce que Strabon lui-même dira dans la suite [2].

‹2› *Puis ceux qui, dans la langue Grecque, sont appelés DAUNII.* Nous lisons [3] avec Casaubon, et sur l'autorité d'un manuscrit d'Italie, *οἱ Δαύνιοι*, au lieu d'Αὐδάνιοι.

Au surplus, d'après ce que notre auteur énoncera vers la fin de ce chapitre [4], il auroit dû, ce nous semble, ajouter ici, *et enfin les APULI proprement dits.*

‹3› Strabon lui-même, comme il l'avouera bientôt [5], auroit été fort embarrassé à déterminer les limites respectives du pays des *Peucetii*, du pays des *Daunii*, et de celui des *Apuli* proprement dits.

Quoi qu'ait dit le savant Mazochi, nous restons persuadés que Strabon, distinguant absolument les *Peucetii* des *Calabri*, leur attribuoit une grande portion de ce qui s'appelle aujourd'hui Terra di Bari. A ne considérer que son seul témoignage, on pourroit presque circonscrire le canton des *Peucetii* par quatre lignes tirées, la première, de Tarente à Brindisi; la seconde, le long de la mer, de Brindisi à Bari; la troisième, de Bari à Garagnone *ou* Gorgoglione [l'ancien *Sylvium*], sinon même encore plus près de Venosa; la quatrième, de Garagnone à Tarente. Mais, suivant ce que Pline dit [6], le district des *Peucetii* se seroit avancé, du

[1] *Mazoch. Comment. ad Heracl. pseph.* collectan. 9, cap. 3, not. 98, pag. 538, col. 1. = [2] *Voyez* ci-dessous, pag. 403. = [3] *Voyez* ci-dessus, pag. 247, note 1; et pag. 248. = [4] *Voyez* ci-dessous, pag. 285 du texte Grec. = [5] *Voyez* ci-dessous, pag. 409 de ce volume. = [6] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 16, tom. I, pag. 167, lin. 2.

PAGE 277.
§. II.
De l'Iapygie ou Messapie.
* Brindisi.

LA Messapie forme une péninsule, dont l'isthme s'étend de *Brentesium* * à Tarente, dans une longueur de 310 stades ‹1›; et la navigation autour du cap Iapygien est d'environ 400 stades ‹2›.

moins dans une certaine partie, jusqu'à la rive droite du Cervaro.

Quant aux *Daunii*, on pourroit indiquer leurs limites par des lignes menées, 1.° de Garagnone à Bari; 2.° de Bari jusqu'à Peschici, ou à Rodi; 3.° de Peschici, ou de Rodi, jusqu'à Lucera; 4.° de Lucera jusqu'à Garagnone : de sorte que les *Daunii* auroient occupé, avec une portion de Terra di Bari, une grande partie de la Puglia.

A l'égard de ceux qui, selon notre auteur [1], étoient nommés particulièrement *Apuli*, on verra que, selon lui, ils s'étendoient, du côté du midi, depuis les environs de Lucera jusqu'à Rodi ou Peschici; du côté de l'orient, depuis Rodi ou Peschici jusqu'à l'embouchure du Fortore; du côté du nord, depuis l'embouchure du Fortore jusques et compris Civitate [l'ancien *Teanum Apulum*]; du côté de l'occident, depuis Civitate jusqu'aux environs de Lucera : ce qui auroit répondu à cette portion septentrionale de la Puglia que le Fortore sépare de la Capitanata.

‹1› *Dans une longueur de 310 stades.* Strabon, ailleurs [2], nous dira que ce même isthme, pour un voyageur leste, est d'une journée de chemin.

— La distance de *Brentesium* à Tarente, dans la carte d'*Italia antiqua* de d'Anville, est égale à trente-deux minutes de l'échelle des latitudes, c'est-à-dire à 320 stades olympiques. G.

‹2› *Et la navigation &c.* Nous avons exprimé, le plus littéralement qu'il nous a été possible, la signification des mots du texte : Ὅ τ' ἐπίπλυς ἐστὶ περὶ τὴν ἄκραν Ἰαπυγίαν σταδίων ὁμοῦ τι υ [1393 et 1394, ὁμοῦ τετρακοσίων· 1397, ὁμοῦ τι τετρακοσίων· 1408, ὁμοῦ τοι τετρακοσίων].

Ce passage nous embarrasse.

Premièrement, les mots, ὁμοῦ τι υ, qu'offre l'imprimé, semblent porter le caractère d'une leçon corrompue : aussi Casaubon avoit-il pensé que l'on devroit plutôt lire ὁμοῦ τ, ἢ υ· d'après quoi la traduction seroit : *Et, en même temps, la navigation autour du cap Iapygien est de TROIS ou QUATRE cents stades ;* mais ensuite il resta persuadé que le mieux seroit de ne rien changer.

Secondement, on est tenté de croire que, par les mots, περὶ τὴν ἄκραν Ἰαπυγίαν, *autour du cap Iapygien*, il faut entendre le circuit de la péninsule dont Strabon parle en cet endroit. En effet, il seroit naturel qu'après avoir marqué la mesure de l'isthme, l'auteur donnât celle du périmètre. Mais comment supposer que Strabon, ici, n'eût évalué ce périmètre qu'à *environ 400 stades !* On verra bientôt [3] que lui-même, décrivant les côtes de la péninsule, donne quatre distances partielles, dont le total est de 1230 stades. Changer ici tous les nombres pour en substituer d'autres qui se rapporteroient à ce total, ce seroit montrer une trop grande hardiesse, et se livrer à une conjecture peut-être trop arbitraire.

— Sous le nom de cap Iapygien, Strabon comprend ici une portion des terres qui avoisinent ce promontoire; et il paroît limiter ses dépendances entre le petit golfe de Limina et celui d'Ugento. De l'un de ces golfes à l'autre, la longueur des côtes, sur nos cartes à grands points, est de quarante minutes qui valent 400 stades olympiques. G.

[1] *Voyez* ci-dessous, pag. 285 du texte Grec. = [2] *Voyez* ci-dessous, pag. 403 de ce volume. = [3] *Voyez* pag. 401 et 402.

[Tarente] est éloignée de *Metapontium* d'environ 200 stades <1> par mer, en se dirigeant vers l'orient. PAGE 278.

De la ville de Tarente.

Le golfe de Tarente est presque par-tout destitué de ports <2>; mais à Tarente <3> il y en a un <4> très-vaste et très-beau, fermé par un grand pont <5>.

<1> *[Tarente] est éloignée de METAPONTIUM d'environ 200 stades &c.* Le nom de *Tarente* manque dans le texte, qui, selon nos manuscrits, comme suivant l'imprimé, ne porte autre chose, sinon : Τοῦ δὲ Μεταποντίου μὲν διέχει σταδίους περὶ σ ΚΑΙ*** ὁ δὲ πλοῦς ἐπ' αὐτὸν [sc. τὸν Τάραντα] πρὸς τὰς ἀνατολάς. C'est une observation que M. Gossellin a faite il y a déjà long-temps [1] : elle avoit échappé à M. de Bréquigny; car il a traduit ce passage comme si l'auteur y avoit voulu parler de la distance de *Metapontium* au cap Iapygien : « Et il y a environ 200 stades, » par mer, de *Metapontium* à ce cap [Iapy- » gien], vers l'orient. »

La leçon *200 stades*, relativement à l'intervalle qui séparoit *Metapontium* [Torre di Mare] de Tarente, s'accorde assez avec ce que nous connoissons aujourd'hui de l'état des lieux; mais comme la manière dont tous nos manuscrits présentent ce passage, σταδίους περὶ σ ΚΑΙ*** ὁ δὲ πλοῦς κ. τ. λ. atteste qu'originairement Strabon avoit écrit plus de *200 stades*, on peut soupçonner qu'après la conjonction καὶ, il manque un nombre quelconque.

— De Tarente à Métaponte, la carte de d'Anville met vingt minutes d'intervalle, ou 200 stades olympiques. G.

<2> Polybe dit [2] également que toute la côte, depuis *Rhegium* jusqu'à Tarente, est destituée de ports.

<3> La description que Strabon va faire du port de Tarente, n'est point facile à bien comprendre Le texte, en cet endroit, semble altéré; et malheureusement le passage où Appien [3] décrit ce port, est corrompu. Par une sorte de fatalité, les voyageurs modernes [4] qui ont parlé de ce même port, ne se sont peut-être pas exprimés assez clairement.

<4> *Il y en a un &c.* Nous ajoutons au texte le mot λιμὴν, qui paroît évidemment y manquer [5].

Ce port est celui que l'on appelle aujourd'hui Mare-piccolo, par opposition à la grande rade, dite Mare-grande, qui le précède, et qui, étant abritée par les îlots de S. Pietro et S. Paulo [6], peut elle-même servir de port.

<5> *Fermé par un grand pont, &c.* Au rapport de deux voyageurs modernes [7], le port [Mare-piccolo], vers le milieu de sa circonférence, se trouve rétréci par deux petits promontoires. Si nous comprenons bien leur récit, de ces deux promontoires, l'un, qui fait actuellement partie de la ville moderne, se nomme Pizzone [8]; l'autre, situé

[1] *Voyez* la *Géographie des Grecs analysée*, édit. 1790, pag. 74, not. * = [2] *Polyb. Excerpt.* ex lib. X, exc. 1, edit. Schweigh. tom. III, pag. 185. = [3] *Appian. Rom. Hist.* lib. VII, *De bell. Annib.* §. 34, edit. Schweigh. tom. I, pag. 269. — *It.* tom. III, pag. 367. = [4] Conf. *Capm. de Chaupy, Déc. de la maison de camp. d'Hor.* IIIe part. §. 152, tom. III, pag. 521. — *H. Swimburne, Voyage de 1777 à 1780, &c.* §. 28 et suiv. tom. I, pag. 209 et suiv. = [5] Conf. *Tyrhwitt. Conject. in Strab.* edit. Harles. *Schweigh. ad Appian. Hist. Rom.* lib. VII, *De bell. Annibal.* cap. 34, lin. 92, tom. III, pag. 368. = [6] *Voyez* la carte de Rizzi Zannoni. = [7] *H. Swimburne, Voyage &c.* sect. 29, tom. I, pag. 217, 218. — *Denon, Journ. ibid.* tom. II, pag. 185, not. 61. = [8] D'après l'*Errata*, vol. IV, pag. 479.

PAGE 278. Ce port a 100 stades de circonférence ⟨1⟩. Du côté où il s'enfonce le plus au sein des terres, il forme avec la mer extérieure un isthme ⟨2⟩, qui joint à la terre-ferme l'espèce de chersonèse où la ville est bâtie; et le col de cet isthme est si peu élevé, qu'aisément on peut transporter les navires d'un rivage à l'autre ⟨3⟩.

en face, s'appelle Penna; et, au pied de ce dernier, l'on voit encore des restes de quelques arches. Ces restes ont-ils réellement appartenu jadis au pont mentionné ici par notre auteur? ou l'ancien pont n'occupoit-il pas plutôt le même emplacement que le pont moderne, composé de sept arches, qui existe aujourd'hui?

⟨1⟩ *Ce port a 100 stades de circonférence.* 100 stades équivaudroient à 12 milles ½. Il paroît[1] que présentement cette circonférence est plus étendue. Ce n'est pas que, dans ceux des ouvrages modernes qui trouvent le plus de lecteurs[2], il n'y ait à cet égard beaucoup de méprises, et même de très-fortes.

La Martinière[3] affirme que la circonférence de Mare-piccolo est de 30 milles. Mais comment expliquer ce qu'il ajoute? « Cette » circonférence doit être telle, parce que » Mare-piccolo a 8 milles de longueur sur 2 » de largeur. Il faut que le passage de Strabon » ait été corrompu, puisque les pêcheurs qui » naviguent dans ce port et le mesurent » presque pas à pas, font foi du contraire. On » ne peut pas dire non plus qu'il ait été » agrandi depuis le temps de Strabon, puis- » que les hauts rochers dont il est environné » de tous côtés ne le permettent pas. »

On ne comprend pas mieux ce qui se lit dans la traduction Française, superbement imprimée et fort répandue, d'un *Voyage* très-vanté[4]. Voici le passage : « Je me » proposois de mesurer toute la circonférence » de Mare-piccolo, que Strabon a déter- » minée être de *DOUZE STADES*, environ » *DOUZE MILLES ANGLOIS ET UN* » *DEMI*. Selon mon calcul, le circuit de » la partie occidentale ne fait pas plus de » la moitié de la partie orientale; et les deux » ensemble sont, à vue de pays, d'environ » *SEIZE MILLES*. On peut rendre raison de » cette augmentation d'étendue, en suppo- » sant qu'elle a été causée par la destruction » des murailles de l'ancienne ville et des » rivages, et qui aura fait étendre les eaux. »

⟨2⟩ Cet isthme est sans doute celui dont un poëte[5] du moyen âge a dit :

Namque mari septum majori parte Tarentum
Insula mox fieret, modicus ni collis adesset.

Il a été coupé par ordre des rois Ferdinand I et Alphonse le jeune, et par les soins de Marc Antoine Philomarini, vers la fin du XV.e siècle[6].

Philippe II le fit ensuite élargir et creuser pour y faire passer des vaisseaux : mais bientôt après il fut comblé par les sables et les immondices; de sorte que les eaux, devenues stagnantes, étoient très-nuisibles : l'air de Tarente en fut extrêmement altéré jusqu'en 1755, qu'il fut encore rouvert par les ordres du roi[7].

⟨3⟩ Le texte porte : Καὶ τὰ πλοῖα ὑπερνεωλκεῖσθαι ῥᾳδίως ἑκατέρωθεν, ταπεινοῦ ὄντος τοῦ

[1] Conf. *Joann. Juven. De antiq. et var. Tarentinor. fortun.* lib. II, cap. 6, pag. 49. = [2] Voyez *la Martinière, Diction. géogr.* tom. VIII, pag. 297, col. 2. = [3] *Id.* ibid. = [4] *Voyage de H. Swimburne, de 1777 à 1780*, sect. 31, tom. I, pag. 228. = [5] *Guillelm. Appul. Historic. poëm.* lib. II, ap. *Murator. Rer. Ital. script.* tom. V, pag. 258 A, col. 2. = [6] Conf. *Ant. de Ferrar. Galat. De sit. Iapyg.* pag. 69. — *Joann. Juven. De ant. et var. Tarentin. fortun.* lib. II, cap. 6, pag. 49. = [7] *H. Swimburne, Voyage de 1777 à 1780*, sect. 29, tom. I, pag. 219, 220.

Le terrain que la ville occupe est aussi très - bas ; il s'élève seulement un peu vers la citadelle. L'ancien mur forme une vaste enceinte ; mais aujourd'hui la plus grande portion de l'isthme est déserte. Le quartier voisin de l'entrée du port ainsi que de la citadelle, est seul habité ; et cependant il ne laisse pas de constituer une ville considérable. On y trouve un superbe gymnase. On y voit de même une assez grande place, au milieu de laquelle est érigé un colosse d'airain *, représentant Jupiter ; c'est le plus haut que l'on connoisse après celui de Rhodes. Entre cette place et l'entrée du port, est située la citadelle, qui ne conserve que la moindre partie des monumens dont jadis elle fut ornée ‹1›. Beaucoup de ces monumens ont été détruits par les Carthaginois *, lorsqu'ils se rendirent maîtres de la ville : d'autres ont été enlevés par les Romains *,

PAGE 278.

* *Ou* de bronze.

* 213 ou 212 avant l'ère Chrétienne.

* En l'année 209.

αὐχένος. Strabon, en s'exprimant de la sorte, généralise, pour ainsi dire, l'opération dont il parle : il semble la donner non-seulement pour aisée, mais encore pour fréquente, ou même pour habituelle, de la part des Tarentins ; et cependant leur histoire n'en rapporte qu'un seul exemple, cité comme preuve de la grande habileté d'Annibal. Au reste, la phrase de Strabon est visiblement empruntée de Polybe, dans le passage [1] où celui-ci raconte la manière dont Annibal parvint à dégager les navires Tarentins que les Romains, toujours maîtres de la citadelle après qu'il eut surpris la ville, tenoient bloqués dans le port.

‹1› *Qui ne conserve &c.* Nous avons exprimé fidèlement le sens de la phrase Grecque : 'Η 'ΑΚΡΟ'ΠΟΛΙΣ, *μικρὰ λείψανα* ΕΧΟΥΣΑ *τοῦ παλαιοῦ κόσμου τῶν ἀναθημάτων· τὰ γὰρ κ. τ. λ.* Mais la manière dont notre auteur s'exprime, doit paroître inexacte, ou du moins confuse. D'après la syntaxe de sa phrase, Strabon nous parle ici des monumens qui ornoient, non pas en général la ville, mais en particulier la citadelle de Tarente : *ἡ ακρόπολις μικρὰ λείψανα ἔχουσα·* et ce sont uniquement les monumens de la citadelle qu'il donne pour avoir été, la plupart, ou détruits par les Carthaginois, quand ils avoient pris la ville, ou enlevés-comme-dépouilles, *ἐλαφυραγώγησαν*, par les Romains, lorsque ceux - ci la reprirent de vive force. Mais, 1.° les Carthaginois ne purent détruire aucun des monumens de la citadelle ; car, selon des témoignages irrécusables [2], après qu'en l'année 213 ou 212 avant l'ère Chrétienne, ils eurent surpris Tarente, jamais ils ne parvinrent à chasser les Romains de la citadelle : à quoi l'on peut ajouter qu'en cette occasion ils ne traitèrent point Tarente comme une place prise d'assaut. 2.° Si l'on suppose que Fabius Maximus, ayant recouvré Tarente en l'année 209 avant la même ère, put alors dépouiller également la citadelle et la ville, on aura toujours une difficulté à résoudre. En effet, ce qui est dit ici du

[1] Conf. *Polyb. Excerpt.* ex lib. VIII, §. 8, fragm. 36, edit. Schweigh. tom. III, pag. 88. — *Tit. Liv.* lib. XXV, §. 2. = [2] *Polyb. Hist. nat.* lib. VIII, §. 26, edit. Scweigh. tom. III, pag. 62 et seq. — Conf. *Tit. Liv.* lib. XXV, cap. 7 et seq.

PAGE 278. lorsque ceux-ci la reprirent de vive force; telle est, par exemple, la statue colossale d'Hercule, travaillée par Lysippe et fondue en airain ‹1›, que Fabius Maximus consacra dans le Capitole, quand il eut recouvré Tarente.

Antiochus, parlant de la fondation de cette ville, dit qu'après la guerre Messéniaque *, ceux des Lacédæmoniens qui n'avoient point voulu servir dans l'armée, furent réduits à la condition d'esclaves, et appelés *HILÔTES* ‹2›. Il dit aussi que tous les enfans nés pendant l'absence de l'armée, furent désignés par la dénomination de PARTHÉNIENS *, et restèrent comme notés d'infamie. Ils étoient nombreux; et, ne pouvant supporter une telle ignominie, ils tramèrent un complot contre les citoyens ‹3›. Les

* Celle qui commença vers l'an 743 avant l'ère Chrétienne.

* Παρθενίαι, ou Παρθενεῖαι· c'est-à-dire *enfantés-par-des-filles.*

transport à Rome de l'*HERCULE COLOSSAL*, quoique se trouvant confirmé par le témoignage de Plutarque [1], s'accorde mal avec ce que nous lisons chez Tite-Live [2]. Selon cet historien, Fabius n'enleva aux Tarentins aucune statue de divinités, disant ce mot si connu : « Laissons aux Tarentins leurs » dieux irrités. »

‹1› *Et fondue en airain* [ou *en bronze*]; c'est ce que le texte dit expressément, χαλκοῦς. Comment a-t-on pu avancer [3] qu'ici Strabon avoit voulu parler de la statue qui existe encore aujourd'hui, connue sous la désignation d'*Hercule-FARNÈSE!*

‹2› On sait que cette dénomination, dérivée originairement de ce que les habitans d'*Hélos* avoient été les premiers réduits en esclavage par les Lacédæmoniens, devint successivement commune à tous leurs esclaves [4].

‹3› *Ils tramèrent un complot contre les citoyens.* Littéralement, *ils complotèrent contre CEUX DU PEUPLE,* Ἐπεβούλευσαν ΤΟΙ͂Σ ΤΟΥ͂ ΔΉΜΟΥ (leçon sur laquelle aucun manuscrit, aucune édition, ne varient).

Antiochus ne sauroit, ce nous semble, avoir prétendu dire que les Parthéniens complotèrent contre *TOUT le peuple* de Lacédæmone. Mais quels étoient donc ceux que l'historien vouloit désigner par ces termes, τοῖς τοῦ δήμου ! Devons-nous supposer qu'il manque ici un mot, tel qu'ἄρχουσι, ou προστάταις, et qu'il s'agit des *magistrats*, des *chefs!* Nous croyons plutôt que l'expression τοῖς τοῦ δήμου désigne la classe de ceux qui, pouvant seuls, à raison de leurs facultés pécuniaires, supporter la taxe exigée pour les *syssitia* [repas-en-commun], formoient seuls le corps des citoyens [5] dénommés Δάμοται, Δαμώδεις, Δημόται [6]; de ceux enfin que l'auteur du *VOYAGE d'Anacharsis* [7] définit ainsi: « Les Lacédæmoniens de la capitale, que l'on » nomme souvent Spartiates, forment ce » corps de guerriers d'où dépend la destinée

[1] Conf. *Plutarch.* in *Fab. Max.* §. 22, edit. Reisk. tom. I, pag. 722. = [2] Conf. *Tit. Liv.* lib. XXVII, cap. 16, §. 8. = [3] *Voyez*, dans le *Voyage de H. Swimburne*, sect. 32, tom. I, pag. 239, not. *a.* — Conf. *Winkelm. Stor. delle Arti, &c.* edit. Carl. Fea, tom. II, pag. 238 et seq. — *Riedesel. Voyag. &c.* edit. 1802, pag. 165. = [4] Conf. *Pausan.* — *Harpocrat.* — *Crag. de Rep. Lacedæm.* lib. I, cap. 11, pag. 41 et 42. = [5] Conf. *Aristot. Politic.* lib. II, cap. 9, tom. II, pag. 331 C. = [6] *Hesych.* v. Δαμοῦαι, Δαμώσεις. — Conf. *Meurs. Miscell. Lacon.* lib. II, cap. 7, op. tom. III, col. 186. = [7] *Voyag. du j. Anach.* chap. 42, tom. IV, pag. 102.

magistrats en eurent quelque soupçon. D'après cela, différentes personnes furent chargées de suivre le fil de la trame, en feignant d'y participer; et de ce nombre fut Phalanthus, le chef apparent de tous ces jeunes gens <1>, mais qui n'approuvoit point les idées de ceux qu'ils avoient nommés membres de leur conseil <2>. Les conjurés avoient arrêté qu'aux fêtes Hyacinthines, durant les jeux qui se célébroient dans le temple d'Amyclée, à l'instant où Phalanthus se couvriroit la tête de son bonnet <3>, ils fondroient sur les citoyens, PAGE 278.

» de la Laconie. Leur nombre, à ce que » l'on dit[1], montoit anciennement à 10,000. » Du temps de l'expédition de Xerxès[2], » il étoit de 8000. Des guerres subséquentes » le réduisirent au point qu'au temps de » Philippe de Macédoine, on trouvoit très-» peu d'anciennes familles Spartiates[3]. »

<1> C'étoit son père qui avoit donné le conseil d'envoyer les jeunes gens, libres du serment, à Lacédæmone, pour y rendre mères toutes les jeunes filles. Ainsi Phalanthus étoit l'un des pères des Parthéniens.

<2> *De ce nombre &c.* Dans ce passage, nous ne sommes nullement certains d'avoir saisi la pensée de l'auteur. Le texte est singulièrement obscur : *Τούτων δ' ἦν καὶ Φάλανθος, ὅσπερ ἐδόκει προστάτης ὑπάρχειν αὐτῶν· οὐκ ἠρέσκετο δ' ἁπλῶς τοῖς* ΠΑΡᾺ ΤΗ͂Σ ΒΟΥΛΗ͂Σ [1393, *περὶ τῆς βουλῆς·* 1394, *περὶ τὴν βουλὴν*] *ὀνομασθεῖσι.* L'ancien interprète Latin s'est exprimé de la manière suivante : *Horum è numero et Phalanthus erat qui præfectus eorum videbatur esse, minimò verò simpliciter iis, qui participes erant vocati, placebat.* Le traducteur Italien dit : *Era Falanto uno de' congiurati, et pareva che fusse loro capo, benchè non piacesse generalmente a tutti i nominati nella congiura.* Xylander, avouant qu'il étoit réduit à deviner, adopta la version que voici: *Inter conspiratos fuit etiam Phalanthus, princeps reliquorum habitus, qui et omnino à senatu delectis invisus esset.* M. de Bréquigny a interprété le passage d'une tout autre façon : « De ce nombre fut Phalanthe, qui » parut être leur chef, mais qui en effet n'é-» toit point du parti de ceux que l'arrêt » flétrissoit; » phrase dont le sens ne nous paroît ni parfaitement clair, ni bien lié avec ce qui précède. M. Siebenkees, laissant subsister la version de Xylander, a simplement averti, par une note, qu'il croyoit le passage Grec mutilé.

<3> *Κυνέη·* espèce de bonnet de peau. Suivant le témoignage d'Eustathe[4], on appeloit ainsi ces bonnets, parce qu'originairement ils étoient faits de peau de chien FLUVIATILE : *Δηλοῖ γὰρ κυνέην δορὰν, ἤγουν κυνὸς* ΠΟΤΑΜΙ'ΟΥ, *σκέπουσαν τὰς κεφαλὰς τοῖς παλαιοῖς.* Nous ignorons ce qu'Eustathe entendoit par un *chien FLUVIATILE.* Ses interprètes se contentent de nous dire qu'il a voulu parler du chien qui se prend dans les rivières[5]. Et c'est en vain que nous avons consulté sur ce point les ouvrages des plus habiles naturalistes modernes.

Quoi qu'il en soit, par la suite des temps, on se servit de toute autre matière pour fabriquer des bonnets ou chapeaux; mais le nom subsista toujours, et l'on ne cessa point d'appeler *κυνέη*, toute couverture de tête.

[1] *Aristot.* loc. prox. cit. pag. 329 E. = [2] *Herod.* lib. VII, §. 234. = [3] Conf. *Aristot.* loc. cit. — *Plutarch.* in *Agid.* §. 5, edit. Reisk. tom. IV, pag. 505. = [4] *Eustath. ad Homer. Iliad.* lib. III, vers. 356, pag. 421, lin. 6. = [5] Conf. *Meurs. Miscell. Lacon.* lib. I, cap. 17, op. tom. III, col. 146 E. — *Salvin. Not. ad Eustath.* loc. cit. ap. *Polit.* tom. II, pag. 906, not. 4.

PAGE 278. tous reconnoissables à la chevelure ‹1›. Cette convention sécrète ayant été révélée par quelques-uns de ceux qui pensoient comme Phalanthus, un hérault *, avant l'ouverture des jeux, s'avança, et publia que Phalanthus eût à ne point se couvrir de son bonnet. Les conjurés sentirent que leur complot avoit été dénoncé, et prirent le parti, les uns de fuir, les autres de demander grâce. On rassura ceux-ci ‹2›; mais on les mit sous bonne garde. En même temps, Phalanthus fut député pour consulter l'oracle sur le lieu où on les enverroit former une colonie. L'oracle répondit :

* Sous-ent. *par ordre du gouvernement.*

PAGE 279.

Satyreum ‹3› et la grasse Tarente
Sont le séjour que je t'assigne;
Des Iapygiens
Je veux que tu sois le fléau.

Les Parthéniens se rendirent donc avec Phalanthus aux lieux désignés, où ils furent bien accueillis par les barbares, ainsi que par

‹1› *A la chevelure :* Γνώριμοι δ' ἦσαν ἀπὸ τῆς κόμης οἱ τοῦ δήμου. Étoit-ce à cause qu'ils la portoient fort longue ! ou, au contraire, parce qu'ils la portoient fort courte, contre l'usage alors reçu chez les Grecs en général ! Voilà ce qui n'est pas facile à décider. D'après un passage d'Hérodote [1], il sembleroit que, pour les Lacédæmoniens, l'usage de laisser croître leurs cheveux datoit seulement de l'année 545 ou 544 avant l'ère Chrétienne; et que dans les temps antérieurs, par conséquent à l'époque du fait dont il est ici question, ils portoient des cheveux courts. Suivant Plutarque [2], leur coutume de porter les cheveux longs remontoit au temps de Lycurgue, et pour le moins à l'année 872 avant l'ère Chrétienne ; ce que paroissent confirmer d'autres témoignages [3].

‹2› *On rassura &c.* Malgré l'accord de tous nos manuscrits et des éditions, guidés par le sens comme par le texte de l'*ÉPITOME*, nous lisons avec Xylander et M. Siebenkees, κελεύσαντες, au lieu de κελεύσαντος.

‹3› *SATYREUM &c.* Nous conservons la forme dénominative Σατύρεον, que présentent tous nos manuscrits. Peut-être néanmoins faudroit-il lire Σατύριον, *Satyrium* [4].

Quelques auteurs ont pensé que, très-anciennement, le territoire entier de Tarente avoit porté cette dénomination de *Satyreum* ou *Satyrium*, dont les commentateurs Latins [5] donnent différentes étymologies, d'après

[1] *Herodot.* lib. I, §. 82. — Voyez *M. Larcher, Notes sur Hérodote,* ad loc. cit. not. 225, édit. nouv. tom. I, pag. 346. — *Id. ibid.* lib. VII, §. 209, tom. V, pag. 423. = [2] *Plutarch. in Lysandr.* §. 1, edit. Reisk. tom. III, pag. 2. = [3] Conf. *Aristot. Rhetoric.* lib. I, cap. 9. — *Schol.* ad loc. — *Apollon. Tyan.* ap. *Philostr. ejusd. vit.* lib. VIII, cap. 3. — *Pausan. Achaïc.* lib. VII, cap. 14, pag. 556. — *Crag. de rep. Lacedæm.* lib. I, cap. 6, pag. 28 et 29. = [4] Conf. *Steph. Byzant.* v. Σατύριον. = [5] Conf. *Phylargyr. ad Virgil. Georg.* lib. II, vers. 197. — *Serv.* ibid. — *Prob.* ibid. — *Jul. Sabin. ex Prob.* ibid. — *Acron. ad Horat. Satyrar.* lib. I, sat. 6, vers. 59. — *Joan. Juven. De antiquâ et variâ Tarentin. fortun.* lib. I, cap. 2, pag. 21.

les Crétois qui s'y trouvoient déjà établis ‹1›. Ces Crétois, à ce que l'on prétend, étoient du nombre de ceux qui avoient passé en Sicile avec Minos; et, après que ce prince eut perdu la vie chez Cocalus à *Camici* *, s'étant rembarqués, ils avoient été poussés par la tempête sur ces rivages ‹2›, d'où ensuite une portion d'entre eux, côtoyant par terre le golfe Adriatique, arrivèrent jusqu'en Macédoine et y furent appelés * *Bottiæi* ‹3›. C'est, PAGE 279.

* Siculiana. *Voyez* ci-dessus, *pag. 366*, not. *6*.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 405*.

divers récits, tenant tous du mythe; et peut-être celle qu'un célèbre littérateur moderne[1] a voulu tirer des langues orientales, n'est-elle pas moins absurde. Il paroît plus probable que *Satyreum* étoit le nom particulier d'un canton bien voisin, mais absolument distinct de celui où Tarente fut située : « A » 8 milles à l'est ou sud-est de Tarente, sur » la côte, on rencontre un lieu que les » habitans du pays nomment Saturo...... » En cet endroit, la côte, exposée au midi, » présente l'aspect le plus agréable. A l'abri » des vents du nord, et arrosée par un grand » nombre de sources d'eaux vives, elle pro- » duit les meilleurs fruits, des oranges, des » citrons, des limons, des grenades, des » figues, et toutes les plantes jardinières, dont » elle fournit Tarente en abondance[2]. »

‹1› *Par les barbares, ainsi que par les Crétois &c.* Un savant philologue moderne[3] pense que Strabon commettoit une faute en distinguant ici les Crétois des barbares établis pour lors dans le voisinage de Tarente. On peut voir dans son ouvrage[4] sur quels fondemens il appuie son opinion.

‹2› A l'égard de cet ancien établissement d'une colonie de Crétois dans l'Iapygie, la tradition rapportée ici par notre auteur (ou plutôt par Antiochus, que Strabon, à ce qu'il semble, continue de citer), se trouve, à l'exception de quelques circonstances, assez conforme[5] au récit d'Hérodote[6]. On verra bientôt[7] que d'autres attribuoient ce même établissement à ceux des Crétois qui avoient suivi Thésée lorsqu'il étoit sorti de leur île, vainqueur du Minotaure. Et suivant une troisième tradition, les Crétois qui s'étoient fixés sur les côtes de l'Iapygie, alloient à la poursuite de Glaucus : mais peut-être dans le texte, où nous lisons le nom de Glaucus, faut-il substituer celui de Dædalus[8].

‹3› *BOTTIÆI.* Le texte, dans l'édition de Xylander, porte Βουδιεῖς, *Budæi*; leçon puisée dans un passage d'Eustathe[9]. Nos meilleurs manuscrits, ainsi que les premières éditions, offrent Βουγιεῖς; mais la leçon Βοττιαίους, indiquée par Strabon lui-même[10] dans un autre passage, est incontestablement la véritable[11].

[1] Conf. *Mazoch. Prodr. in Heracl. pseph.* cap. 4, sect. 1, pag. 89 et seq. — *Heyn. Opusc. Acad.* tom. II, prolus. 12, pag. 218, not. *c.* — *Id.* ad *Virgil.* loc. prox. cit. tom. II, pag. 454. = [2] *Ant. de Ferrar. Galat. de sit. Iapyg.* edit. nell. *Raccolt. d'Opusc. sc. et philol.* tom. VII, pag. 80. — Conf. *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 13, pag. 1237, lin. 55. = [3] *Mazoch. Prod. ad Heracl. pseph.* diatr. 2, cap. 4, sect. 2, pag. 93, not. * = [4] *Idem, ibid.* sect. 4, pag. 96, not. 51. = [5] Conf. *Plutarch. Quæst. Græc.* edit. Reisk. tom. VII, pag. 195. = [6] *Herodot.* lib. VII, §. 169. — Conf. *Conon.* narrat. 25. = [7] *Voyez* ci-dessous, pag. 405. = [8] Conf. *Athen. Deipnosoph.* lib. XII, cap. 5, pag. 522. — *Schweigh. ad Athen.* loc. cit. = [9] *Eustath. ad Homer. Iliad.* lib. XII, vers. 572, pag. 1076, lin. 24 et seq. = [10] *Voyez* ci-dessous, pag. 405. = [11] Conf. *Aristot.* ap. *Plutarch. in Thes.* §. 16, edit. Reisk. tom. I, pag. 30. — *Etymol. magn.* v. Βόττιον et Βόττεια. — *Meurs.* in *Cret.* lib. IV, cap. 5, ap. tom. III, col. 505.

PAGE 279.

ajoute-t-on, du chef de ces Crétois, d'Iapyx, né de l'union de Dædale avec une femme Crétoise, que tous les peuples qui s'étendent jusqu'à la Daunie ‹1›, reçurent leur dénomination commune d'*Iapyges*. Mais quant à la ville de Tarente, ils l'appelèrent [a] ainsi du nom d'un certain héros ‹2›.

[a] *Conf.* Serv. ad Virgil. Æneïd. lib. III, vers. 551.

Éphore raconte autrement la fondation de Tarente. Suivant cet auteur, les Messéniens ayant tué * le roi des Lacédæmoniens Téléclus, qui, à l'occasion d'un sacrifice solennel, s'étoit porté dans la Messénie, ceux-ci leur déclarèrent la guerre. Après avoir juré de périr tous, plutôt que de rentrer chez eux sans avoir asservi les Messéniens, ils partirent, ne laissant pour garder Lacédæmone que des enfans et des vieillards. Dans la dixième année * de leur absence, les femmes Lacédæmoniennes s'assemblèrent, et députèrent au camp pour représenter à leurs maris le désavantage qu'ils avoient dans cette guerre, vu que les Messéniens, ne quittant point leurs foyers, continuoient à procréer des enfans, tandis qu'eux, par leur obstination à demeurer en pays ennemi, et à laisser leurs épouses comme veuves, risquoient que leur patrie restât entièrement dépeuplée. Les Lacédæmoniens trouvèrent cette représentation juste ; mais ils vouloient garder leur serment : ils envoyèrent donc à Lacédæmone les plus robustes et les plus jeunes de l'armée,

* Vers l'an 745 avant l'ère Chrétienne.

* Vers l'an 735 avant l'ère Chrétienne.

‹1› Ainsi donc, selon Antiochus (car, évidemment, c'est toujours la suite de son récit que Strabon rapporte dans ce passage), le canton occupé par les *Peucetii* avoit été jadis compris dans l'Iapygie.

‹2› *Mais quant à la ville de Tarente, ILS L'APPELÈRENT &c.* Le texte porte : Τάραντα δ' ὨΝΟ'ΜΑΖΑΝ ἀπὸ ἥρωός τινος τὴν πόλιν. Ici l'on peut se demander quels étoient ceux à qui Antiochus attribuoit d'avoir donné à Tarente le nom d'un certain héros. D'après l'enchaînement du récit, on doit naturellement penser que c'étoit aux Crétois. Mais le héros de qui Tarente portoit le nom, ne sauroit avoir été autre que Taras, prétendu fils de Neptune, dont il est si souvent question dans les antiquités mythiques de cette ville. Or la tradition la plus généralement reçue faisoit arriver Taras sur les côtes de l'Iapygie, bien antérieurement aux Crétois. Croyons donc qu'Antiochus (encore un coup, c'est de lui qu'est empruntée toute cette narration) avoit adopté, ou du moins rapporté l'autre tradition [1], suivant laquelle Taras, né des amours de Neptune et de *Satyræa*, fille de Minos, avoit été l'un des Crétois venus en Sicile après la mort de son aïeul maternel.

[1] *Prob. ad Virgil. Georgic.* lib. II, vers. 197.

qui, vu leur bas âge, lorsqu'ils avoient suivi au camp les hommes en état de porter les armes, n'avoient pu contracter par eux-mêmes l'engagement commun. Tous eurent ordre d'avoir chacun commerce avec toutes les filles, afin d'être plus sûrs de les rendre mères. Cet ordre ayant été exécuté, les enfans qui en devinrent le fruit, furent appelés Parthéniens. La ville des Messéniens fut prise après 19 années de siége, comme Tyrtée l'atteste: PAGE 279.

Ici, durant dix-neuf années,
Sans que rien pût lasser leur patient courage,
De nos pères, jadis, les pères belliqueux,
Livrèrent d'assidus combats.
Enfin, après vingt ans,
Abandonnant le sol qu'engraissoit son travail,
L'ennemi déserta les hauts sommets d'Ithôme :

et les Lacédæmoniens se distribuèrent les terres de la Messénie. PAGE 280.
Mais, de retour dans leur patrie, ne regardant point les Parthéniens comme nés de mariages légitimes, ils ne les traitèrent pas à l'égal des autres citoyens. Alors ces jeunes gens se lièrent avec les Hilôtes, et complotèrent d'exterminer les Lacédæmoniens : le signal de l'exécution dut être une toque Lacédæmonienne que les chefs des conjurés éleveroient dans la place publique. Ils furent dénoncés par quelques Hilôtes : mais on reconnut qu'il seroit dangereux de les attaquer d'abord de vive force; car ils étoient nombreux, et, de plus, fort unis entre eux, puisqu'ils se regardoient tous comme frères. On se contenta donc d'enjoindre à ceux qui devoient donner le signal, de sortir de la place publique. Certains que leur projet étoit découvert, les Parthéniens y renoncèrent : et, par l'entremise de leurs parens, on fit avec eux cette espèce de traité; qu'ils iroient, dans des pays étrangers, chercher un établissement; que, s'ils en trouvoient un convenable, ils s'y fixeroient; et que si, ne pouvant s'établir nulle part, ils étoient contraints de revenir, ils auroient, pour partage, un cinquième de la Messénie. Ayant passé en Italie, ils y rencontrèrent des Achæens

PAGE 280. engagés alors dans une guerre contre les barbares ‹1›. Ils prirent part à cette guerre, et s'établirent à Tarente.

Les Tarentins, lorsque leur gouvernement fut devenu démocratique ‹2›, s'élevèrent d'abord à une grande puissance. Il fut un temps où leur marine étoit la plus forte qu'aient eue les peuples de ces contrées; et on les vit aussi mettre sur pied des armées de 30,000 fantassins, de 5000 chevaux, de 1000 officiers de cavalerie ‹3›.

‹1› Quels étoient donc les Achæens déjà établis dans cette partie de l'Italie ! l'histoire ne nous l'apprend point. Sans doute, nous dit M. Heyne [1], Éphore ne prétendoit pas désigner les Crétois dont il a été fait mention plus haut. Ces Crétois, partis avec Minos, ne pouvoient être d'origine Achæenne ; ils étoient des *Eteocretæ* [2], c'est-à-dire, *VÉRITABLES-CRÉTOIS*. Il ne se forma d'établissement Achæen sur cette côte qu'après la guerre de Troie [3]. Peut-être Éphore vouloit-il parler des Sybarites. Un écrivain moderne [4] conjecture (mais sur quel fondement !) que ce pouvoient être ces Achæens qui avoient occupé *Metapontium* [5]. D'après ce que l'on a lu plus haut, on peut dire que cette conjecture ne s'accorde point avec la chronologie des faits bien connus.

‹2› *Lorsque leur gouvernement &c.* Nous croyons avoir rendu la véritable pensée de notre auteur. La phrase Grecque, au premier aspect, semble signifier que, dès l'origine, le gouvernement de Tarente auroit été démocratique, *ἴσχυσαν δὲ ποτὲ οἱ Ταρεντῖνοι καθ' ὑπερβολὴν, πολιτευόμενοι δημοκρατικῶς.* Mais tout nous induit à penser [6] que, dans les premiers temps qui suivirent l'établissement des Grecs à Tarente, leur gouvernement dut tenir beaucoup de celui des Lacédæmoniens : or le gouvernement des Lacédæmoniens, comme personne ne l'ignore, étoit, sinon purement monarchique, du moins oligarchique ou aristocratique. On peut rapporter à l'année 473 avant l'ère Chrétienne [7], la révolution qui fit de Tarente un état démocratique.

‹3› *De 1000 officiers-de-cavalerie.* Littéralement, *de 1000 HIPPARQUES*, Ἱππάρχους δὲ χιλίους. « Je ne sais (dit M. Heyne) qui » pouvoient être ces 1000 *HIPPARQUES*. » Certainement cette expression ne sauroit » s'entendre de 1000 chefs d'escadron : faut-il » donc croire qu'il s'agit de quelque esca» dron particulier et distingué des autres [8] !» Pourquoi Strabon n'auroit-il pas voulu parler des chefs de ces troupes nombreuses de cavalerie que les Tarentins, au temps de leur puissance, tenoient toujours enrôlées, équipées, et prêtes à monter à cheval avec leur armure, *τὴν ἐνόπλιον καὶ εἰς τὰς μάχας χρήσιμον ἱππασίαν* [9] ! C'étoit tellement leur goût dominant et leur usage, que, dans d'autres pays, lorsque l'on y faisoit des dispositions de ce genre, cela s'appeloit TARENTINISER. Les auteurs de qui nous empruntons ce témoignage, peuvent, il est vrai, paroître avoir eu en vue des troupes destinées à faire des évolutions dans des jeux, plutôt que des cavaliers voués uniquement à la guerre. Mais

[1] *Heyn. Opusc. Acad.* tom. II, prolus. 13, pag. 218, not. *c.* = [2] *Homer. Odyss.* lib. XIX, vers. 176. = [3] *Homer.* ibid. — *Herodot.* lib. VII, §. 171. = [4] *Fr. Grimaldi, Annal. del regn. di Nap.* tom. II, pag. 14. = [5] *Voy.* ci-dessus, pag. 339, not. 1 et 2. = [6] Conf. *Herodot.* lib. III, §. 136. — *Mazoch. Prodr. ad Heracl. pseph.* diatr. 2, cap. 4, sect. 4, pag. 96, not. 52. = [7] Conf. *Aristot. Politicor.* lib. V, cap. 3, pag. 389 A. — *Diodor. Sic.* lib. XI, §. 52, tom. I, pag. 443. = [8] *Heyn. Opusc. Acad.* tom. II, prolus. 12, pag. 223, not. *h.* = [9] Conf. *Eustath. ad Dionys. Perieg.* vers. 376. — *Steph. Byzant.* v. Τάρας.

PAGE 280.

Chez eux la philosophie de Pythagore fut très en honneur, surtout auprès d'Archytas, que l'on vit long-temps à la tête des affaires <1>. Mais ensuite leur luxe, fruit de la prospérité, devint tel, que le nombre de leurs fêtes anniversaires surpassoit celui des jours de l'année; et ce luxe altéra leur gouvernement. Une de leurs fautes en politique, fut de confier leurs troupes à des étrangers. Ainsi engagèrent-ils * le roi des Molosses, Alexandre, à venir les commander contre les Messapiens et les *Leucani* <2>: auparavant *, ils s'étoient déjà servis d'Archidamus, fils d'Agésilas; plus tard, ils employèrent Agathocle * et Cléonyme *; puis, lorsqu'ils eurent la guerre contre les Romains, ils recoururent à Pyrrhus *. Encore s'ils eussent été capables de suivre les avis de ceux qu'ils appeloient à leur aide ! mais ils s'en faisoient toujours

* Vers l'an 332 avant l'ère Chrétienne.

* 338 ans avant l'ère Chrétienne.

* Vers l'an 330.

** Vers l'an 303.

* Vers l'an 281.

ne sommes-nous pas assurés d'ailleurs que long-temps la cavalerie guerrière des Tarentins fut très-forte, très-renommée [1] ! L'histoire nous montre cette cavalerie fréquemment soudoyée par des peuples, par des princes étrangers, pour servir dans leurs armées [2].

<1> Archytas florissoit vers le commencement du IV.e siècle [3], et vivoit encore [4] dans l'année 349 avant l'ère Chrétienne. Il fut revêtu, à six ou sept reprises différentes, de la dignité et de l'emploi de *stratège* [5] : on sait que ce titre, dans beaucoup de républiques Grecques, désignoit le magistrat suprême [6].

<2> Il ne seroit pas aisé de déterminer la date de l'entrée du roi des Molosses, Alexandre, en Italie [7] : il y a des motifs pour la rapporter à l'année 339; il y en a pour ne la faire remonter qu'à l'année 332 avant l'ère Chrétienne [8].

Vraisemblablement la guerre des Tarentins contre les Messapiens et les *Leucani*, avoit pour objet la possession d'*Heraclæa:* du moins ce que Strabon va dire, un peu plus bas [9], de relatif à cette ville, paroîtra se rapporter aux circonstances qui avoient engagé les Tarentins à demander le secours du roi des Molosses, et qui déterminèrent ce prince à passer en Italie. On voit d'ailleurs [10] qu'Alexandre, combattant comme auxiliaire des Tarentins, prit *Heraclæa.*

---

[1] Conf. *P. Victor. Var. Lect.* lib. IX, cap. 3, edit. 1554, pag. 145 et seq. = [2] Conf. *Polyb.* lib. IV, §. 77, et lib. XI, §. 12. — *Sweigh. Not. ad Polyb.* tom. VI, pag. 128. — *Tit. Liv.* lib. XXXV, cap. 28. — *Ælian. Tact.* pag. 15. — *Arcer. ad Ælian.* loc. cit. — *Hesych.* v. Ταραντῖνοι. — *Suid.* v. eod. et v. Ἱππική. — *Num.* ap. *Golz. Num. Magn. Gr.* tab. 31, 2 et 3. — *Schachm. Catal. d. med.* pag. 33 et 34. = [3] *Aristox. Vit. Archyt.* ap. *Athen. Deipnos.* lib. XII, cap. 12. = [4] Conf. *Cicer. De Senect.* §. 12, n.° 41. = [5] *Ælian. Hist. Var.* lib. VII, cap. 14. — *Diog. Laert.* lib. VIII, §. 79. = [6] *Burette, Suite des rem. sur le Dial. de Plut. touchant la mus.* n.° 259, *Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, vol. XVII, *Mém.* pag. 56. — *Guiliel. Leon. Mahne, Diatrib. de Aristox.* §. 15 et seq. pag. 58 et seq. — *C. G. Bardili, De Archyt. Tarent.* in *Nov. Act. soc. Lat. Jenens.* vol. I, pag. 1. = [7] Voyez *M. Nicolay, Mém. histor. sur la vie et les anc. d'Alex. &c.* Acad. des Inscr. et B. L. vol. XII, *Mém.* pag. 349 et suiv. = [8] *Heyn. Opusc. Acad.* tom. II, prolus. 7, pag. 141. = [9] *Voyez* ci-dessous, pag. 398. = [10] Conf. *Tit. Liv.* lib. VIII, cap. 24, §. 4.

PAGE 280.

des ennemis. Alexandre fut si mécontent d'eux, qu'il essaya de transporter dans le territoire de *Thurii*, le siége de l'assemblée générale des Grecs d'Italie, qui, habituellement, se tenoit dans *Heraclæa* *, ville de la Tarentine <1>; et c'étoit à cet effet qu'il avoit ordonné de fortifier, près du fleuve *Acalandros*, un lieu propre à recevoir les députés <2>. On assure que le malheur de

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 334 et suiv.*

<1> *De la Tarentine.* Le texte porte, τῆς Ταραντίνης; et l'on est naturellement porté à sous-entendre χώρας, *du TERRITOIRE de Tarente.* Mais peut-être faudroit-il plutôt [1] sous-entendre ἐξουσίας, *soumise à la DOMINATION des Tarentins :* en effet, *Heraclæa* étoit située dans l'ancienne Siritide, non dans le territoire même de Tarente.

Au reste, il s'agit ici de cette espèce de conseil panhellénique qui se tenoit annuellement, depuis que les Crotôniates, les Sybarites et les Caulôniates, à l'exemple des Achæens, dont ils tiroient leur origine, s'étoient ligués ensemble pour résister à leurs ennemis communs. Ce conseil, cette assemblée, se tenoit dans le temple de Jupiter *Homonœus* (ou [2] *Homorius*). On peut croire [3] que cette institution datoit d'environ l'an 457 avant l'ère Chrétienne. Elle fut renouvelée, ou du moins les nœuds qu'elle avoit établis se resserrèrent en l'année 393 avant la même ère [4], lorsque Denys l'ancien menaça les républiques de la Grande-Grèce d'une descente en Italie; et, trois ans plus tard [5], en l'année 399, on voit combien ces nœuds étoient étroits. Quelque temps après [6], ils parurent relâchés. Toutefois, comme on le reconnoît ici, ils n'étoient pas encore rompus à l'époque de l'incursion du roi des Molosses en Italie, vers l'an 330. La tentative de ce prince pour priver le territoire d'*Heraclæa* de la prérogative d'être le siége de l'assemblée, semble avoir dû précéder la prise de cette ville [7]; et ce fut avant l'année 326 qu'il s'en rendit maître [8].

<2> *Qu'il avoit ordonné &c.* Suivant l'opinion la plus généralement adoptée [9], le fleuve *Acalandros*, dont notre auteur fait ici mention, le même que l'*Acalandrum* de Pline, doit être celui qui s'appelle aujourd'hui la Salandrella.

Mais puisque le roi des Molosses projetoit de changer le siége de l'assemblée générale des Grecs, uniquement pour diminuer l'influence que les Tarentins, étant maîtres d'*Heraclæa*, où elle se tenoit, pouvoient exercer sur les députés, comment auroit-il voulu transférer ce siége aux bords d'un fleuve bien plus voisin encore de Tarente que n'étoit *Heraclæa*, et coulant au travers d'un pays qui, vu sa situation intermédiaire entre les deux villes, devoit, ce semble, être également soumis aux Tarentins!

D'après cette observation, l'on a pu [10] supposer qu'ici, malgré l'accord des manuscrits et des imprimés, le nom Ἀκάλανδρος étoit

[1] Conf. *Mazoch. Prodr. ad Heracl. pseph.* diatr. 2, cap. 7, sect. 3, pag. 107. = [2] Conf. *Polyb. Hist.* lib. II, cap. 39, §. 6, edit. Schweigh. tom. I, pag. 313, et tom. V, pag. 435. = [3] *Diod. Sic.* lib. XII, §. 11, tom. I, pag. 485. = [4] *Id.* lib. XIV, §. 91, pag. 712. = [5] *Id.* ibid. §. 101, pag. 719. = [6] Conf. *Polyb.* loc. cit. §. 7. = [7] Conf. *Tit. Liv.* lib. VIII, cap. 24, §. 4. — *Justin.* lib. XII, cap. 2. = [8] *Mazoch. Prodr. ad Heracl. pseph.* diatr. 2, cap. 7, sect. 1, §. 2, not. 1 et 2, pag. 106. — *Heyn. Opusc. Acad.* tom. II, prolus. 10, pag. 189 et 190; et prolus. 13, pag. 240 et 241, not. *r.* = [9] Conf. *Harduin.* ad *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 15, tom. I, pag. 165, lin. 15, not. 22. — *La Martin. Dict. géogr.* tom. I, pag. 38, col. 1. — *D'Anville, Geogr. anc.* tom. III, pag. 126. = [10] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 14, pag. 1273, lin. 1; pag. 1277, lin. 3; pag. 1280, lin. 12.

ce prince * fut l'effet de leur ingratitude. Dans la guerre des Romains contre Annibal, ils perdirent leur liberté **; et, par la suite, ils reçurent une colonie Romaine *. Depuis ce temps-là, ils vivent tranquilles et plus heureux que jamais.

PAGE 280.
* 326 ans avant l'ère Chrétienne.
** Vers l'an 209.
* Vers l'an 124.
PAGE 281.

Les Tarentins avoient aussi guerroyé contre les Messapiens, au sujet d'*Heraclœa;* et, dans ces démêlés, ils avoient eu pour alliés le roi des *Daunii* et celui des *Peucetii* ‹1›.

une leçon corrompue ; on a pensé que peut-être il faudroit y substituer celui de Κυλίσαρνος, *Cylistarnos* [aujourd'hui le Racanello], fleuve qui se jette dans la mer assez proche de l'endroit où l'ancienne ville de *Thurii* fut située.

Un habile littérateur [1] a tâché de résoudre autrement la difficulté. Les Tarentins, dit-il, pouvoient être maîtres d'*Heraclœa,* bâtie fort près de la mer, sans que leur domination, dans l'intérieur des terres, s'étendît jusque sur les bords de l'*Acalandros* [la Salandrella], qui auroient été, au contraire, soumis aux Thuriens, dont la puissance pour lors étoit encore fort grande.

Ne seroit-il donc pas possible qu'il y ait eu jadis deux fleuves portant le nom d'*Acalandros!* Sans doute l'*Acalandrum* de Pline ne sauroit avoir été autre que la Salandrella. Mais les chorographes de la Calabre [2] ont placé l'*Acalandros* de Strabon au sud de l'ancienne *Heraclœa,* à moitié chemin de cette ville à *Thurii,* entre les lieux nommés aujourd'hui Roseto et Boleto. MM. Delisle et d'Anville semblent avoir suivi cette idée; et la carte de Rizzi Zannoni nous présente, dans cette même position, un fleuve *CALANDRO,* qui se décharge dans la mer presque au bas de Capo di Roseto.

‹1› Il n'est pas aisé de reconnoître la date de ce fait. « Il paroît (disoit [3] M. de Bréquigny, en note) » que cela doit s'entendre des » temps où les *Daunii,* &c. avoient des rois, » et non depuis les guerres Puniques, comme » l'écrit la Martinière, au mot *TARENTE.*» La Martinière sans doute s'est trompé; mais la note de M. de Bréquigny n'est ni claire ni précise. Suivant Mazochi [4], la guerre dont Strabon a voulu parler, doit se rapporter aux temps qui suivirent immédiatement [5] la mort du roi des Molosses, arrivée en l'année 326 avant l'ère Chrétienne. Or, peut-on supposer qu'à cette époque les *Daunii* et les *Peucetii* auroient eu des rois! Selon M. Heyne [6], il s'agit d'une guerre que l'on sait avoir eu lieu 474 ans avant l'ère Chrétienne [7]. Mais alors, comment expliquer le témoignage de Strabon, portant que les démêlés dont il s'agit étoient relatifs à *Heraclœa,* dont la fondation ne remonte pas au-dessus de l'an 436 avant la même ère [8]! Si cette phrase n'est pas une interpolation, il faut que, nommant *Heraclœa* par anticipation, Strabon ait voulu parler simplement du territoire dans lequel cette ville fut bâtie par la suite. Il paroît que, vers l'an 480 avant l'ère Chrétienne, les peuples de l'Iapygie avoient encore des rois [9].

[1] *Mazoch. Prodr. ad Heracl. pseph.* diatr. 2, cap. 7, sect. 1, §. 5, pag. 108 et seq. = [2] *Gabr. Barr. op. cit.* lib. V, cap. 20, pag. 413. — *Maraf. op. cit.* lib. IV, cap. 24, f.° 281 r.° = [3] Note manuscrite de *M. de Bréquigny.* = [4] *Mazoch.* loc. prox. cit. cap. 7, sect. 1, §. 3, pag. 107. — *Id.* ibid. sect. 2, §. 2, pag. 112 et 113. — *Id. ibid.* diatr. 3, cap. 3, sect. 1, pag. 131. = [5] Conf. *Tit. Liv.* lib. VIII, cap. 24. = [6] *Heyn. Opusc. Acad.* tom. II, prolus. 12, pag. 222, not. *f.* = [7] Conf. *Herodot.* lib. VII, §. 17. — *Diod. Sic.* lib. XI, §. 52, tom. I, pag. 443. = [8] *Diodor. Sic.* lib. XII, sect. 36, tom. I, pag. 501. = [9] *Pausan.* lib. X, cap. 13.

Page 281.

* Depuis le territoire de Tarente jusqu'à l'extrémité de la péninsule.

Le reste du pays des *Iapyges* qui vient ensuite *, malgré l'apparence contraire que présente le terroir, est excellent : car son sol extérieurement âpre, une fois entr'ouvert, offre une couche épaisse de bonne terre ; et, quoique dépourvu de sources <1>, il n'en est pas moins propre aux pâturages et aux arbres <2>.

Tout ce canton fut jadis très-peuplé, et l'on y comptoit jusqu'à treize villes ; mais elles ont souffert à tel point, que maintenant, à l'exception de Tarente et de *Brentesium*, ce ne sont plus que des bourgades.

Du territoire des *Salentini.*

* Castro.

* Capo di Leuca.

On prétend que les *Salentini* <3> sont une colonie de Crétois. C'est dans leur territoire qu'est situé un temple de Minerve *, jadis extrêmement riche <4>. Aux *Salentini* appartient aussi le rocher appelé cap Iapygien *. Il s'avance beaucoup en mer dans la direction de l'orient d'hiver : mais, se courbant en quelque sorte vers le *Lacinium*, situé à l'opposite, du côté de l'ouest, il détermine avec ce promontoire l'ouverture du golfe de Tarente ; comme, de l'autre côté, les monts Cérauniens, par leur opposition au cap Iapygien, marquent, avec ce dernier cap, l'entrée du golfe Ionien.

<1> Suivant un voyageur moderne [1], on chercheroit en vain dans cette presqu'île, le bras de l'Apennin marqué sur les cartes ; à moins que l'on ne veuille regarder comme une prolongation de ce mont, le tuf dont le sol est en partie composé, et qui nuit presque par tout le pays à la beauté de l'aspect. D'après ce défaut de montagnes, il est simple que le promontoire Salentin se trouve sans rivières, et même sans fontaines : on y est réduit à l'eau qui se tire de puits très-profonds. Mais, malgré cette disette d'eau, il n'est pas moins fécond en tout. Les espaces que le tuf y laisse à peine à la charrue, produisent jusqu'à quinze et vingt pour un ; et l'abondance des productions ne nuit point à l'excellence de leur qualité.

<2> *Voyez* la note précédente.

<3> Strabon ne parle que des *Salentini* ; nulle part il ne nomme la ville de Salente. Cependant on ne sauroit guère douter [2] qu'il n'ait existé une ville appelée Σαλλεντία, *Sallentia*, d'où les *Salentini* avoient tiré leur dénomination [3]. Vraisemblablement cette ville, au siècle de Strabon, étoit détruite. Pomponius Méla, Pline et Ptolémée, n'en ont pareillement fait aucune mention.

Du reste il seroit difficile d'assigner les limites précises du district des *Salentini* [4].

<4> Ce temple est maintenant converti en une église de Notre-Dame, sous le titre de *S. Maria-in-finibus-terræ* [5].

[1] *Capmart. de Chaupy, Déc. de la mais. de camp. d'Hor.* III.e part. §. 154, tom. III, pag. 529. = [2] *Steph. Byzant.* v. Σαλλεντία. = [3] Conf. *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 3, pag. 1250, lin. 44 et seq. = [4] *Idem.* ibid. lin. 43. — *Mazoch. Prodr. ad Heracl. pseph.* diatr. 1, sect. 3, §. 20, pag. 34. = [5] *Capm. de Chaupy,* loc. cit.

Du

PAGE 281.

Du cap Iapygien jusqu'aux monts Cérauniens, comme de ce même cap jusqu'au *Lacinium* *, le trajet est de 700 stades ‹1›.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 325 et 326.*

Tour de la presqu'île.

En côtoyant le rivage depuis Tarente jusqu'à *Brentesium**, l'on compte d'abord 600 stades de Tarente à *Baris.* Cette petite ville, qu'aujourd'hui l'on nomme *Veretum* ‹2›, est située aux confins de la Salentine; et, pour s'y rendre de Tarente, la route, en grande partie, est plus facile sur terre que par mer.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 386*, not. 2.

Ensuite, de *Baris* à *Leuca* *, la distance est de 80 stades ‹3›. *Leuca* n'est aussi qu'une petite ville. On y montre une source d'eau fétide. C'est en ce lieu, suivant les mythologues, que les géans, dits Leuterniens, après la destruction de leur race dans les champs Phlégræens de la Campanie, ayant été poursuivis par Hercule, furent engloutis sous terre. La source dont je viens de faire mention se forma, dit-on, du sang de leurs plaies [a]; et voilà pareillement ce qui a fait donner à cette côte le nom de *Leuternia.*

* S. Maria di Leuca.

[a] *Conf.* Aristot. de Mir. ausc. cap. 100.

De *Leuca* jusqu'à la petite ville d'*Hydrûs**, il y a 150 stades; et d'*Hydrûs* à *Brentesium* *, 400 stades ‹4›. Cette dernière distance est également celle d'*Hydrûs* à l'île *Sasôn* ‹5›, qui se trouve placée

* Otranto.

* Brindisi.

‹1› J'ai dit à la *page 326*, que, sur nos meilleures cartes, la distance en ligne droite, de l'*Iapygium* au *Lacinium*, étoit de 750 stades de 700 au degré, qui valent 62 minutes 30 secondes de l'échelle des latitudes.

Et comme les mêmes cartes ne mettent pas tout-à-fait 40 minutes de distance entre l'*Iapygium* et les monts Cérauniens, on doit croire que les 700 stades donnés à ce trajet par Strabon, avoient été mesurés avec un module plus petit que celui des stades précédens.

40 minutes valent 741 stades de $1111\frac{1}{9}$ au degré. G.

‹2› Ces 600 stades, comptés en stades olympiques, conduisent juste depuis la sortie de la grande rade de Tarente jusqu'à la baie qui porte le nom de Porto di Ugento.

Cette baie paroît avoir été le port commun des villes voisines et méditerranées, telles qu'*Uxentum*, aujourd'hui Ugento, et *Veretum*, dont les ruines conservent le nom de Verano ou Leverano. G.

‹3› L'ancien interprète Latin (éd. 1752, pag. 514) dit 800 stades. — La carte de Rizzi Zannoni met 10 minutes, ou 100 stades olympiques, entre Leverano et *Leuca.* G.

‹4› La carte de Rizzi Zannoni fait compter, en suivant les côtes, depuis *Leuca* jusqu'à *Brindisi*, 58 minutes, ou 580 stades olympiques. D'autres cartes modernes donnent plus d'étendue à ce trajet, que Strabon fixe à 550 stades.

Selon les mesures de cet ancien, ce seroit Castro qui répondroit à *Hydrûs;* mais la rivière qui passe à Otrante, et qui conserve le nom d'*Hidro*, paroît assurer l'identité de cette ville avec celle d'*Hydrûs.* G.

‹5› L'île *Saso*, aujourd'hui Saseno, est

PAGE 281. en quelque sorte au milieu du passage de l'Épire à *Brentesium* ‹1›. Aussi les voyageurs, lorsque le vent ne leur permet pas de faire la traversée directe ‹2›, au sortir de *Sasôn*, cinglent-ils sur la gauche vers *Hydrûs* ‹3›, soit pour y attendre le vent qui peut les mener jusque dans les ports de *Brentesium*, soit pour y prendre la route de terre qui est plus courte; la route dont je parle, passe par *Rhodæi* ‹4›, cité Grecque, où le poëte Ennius reçut la naissance*.

* 239 ans avant l'ère Chrétienne.

éloignée d'Otrante de 35 minutes, ou 408 stades de 700. G.

‹1› *Placée en quelque sorte &c.* Ἡ τις μέση πως ἵδρυται τοῦ διάρματος, τοῦ ἐκ τῆς Ἠπείρου πρὸς τὸ Βρεντέσιον. Dans ce passage, on se demande, 1.° quelle étendue Strabon prétendoit-il donner au trajet de l'*Épire* à *BRENTESIUM!* 2.° de quel point de l'Épire falloit-il partir, pour qu'en se portant de là jusqu'à *Brentesium*, on trouvât l'île *SASÔN presque à la moitié du chemin!*

Quant à la mesure du trajet de l'*Épire* à *BRENTESIUM*, Strabon ne la détermine nulle part; seulement dira-t-il bientôt [1] que ce trajet n'égaloit pas celui d'*Epidamnus* [Durazzo] à *Brentesium*.

A l'égard du point de l'Épire d'où il falloit partir, pour qu'en se portant de là jusqu'à *Brentesium*, on rencontrât l'île *Sasôn* presque à moitié chemin, nous ne hasarderons aucune conjecture. D'après certaines distances marquées dans l'*ITINÉRAIRE maritime* d'Antonin [2], il sembleroit que, suivant le rédacteur de cet *ITINÉRAIRE*, pour les voyageurs qui se rendoient de *Buthrotum* [Butrinto] à *Brentesium*, l'île *Sasôn* se trouvoit en effet presque à la moitié de la route. Mais, par des considérations qu'il seroit trop long d'exposer ici, nous ne croyons pas que Strabon ait eu la même idée.

‹2› *De faire la traversée directe;* c'est-à-dire, de se rendre à *Brentesium*. Strabon va bientôt [3] énoncer en propres termes, que, pour venir de la Grèce et de l'Asie, *le trajet de mer le plus droit aboutit à BRENTESIUM*, εὐθύπλους μᾶλλον ἐστὶν ἐπὶ τὸ Βρεντέσιον.

‹3› Nous lisons, comme nos manuscrits 1393, 1394, 1397 et 1408 le portent distinctement, καταίρουσιν ἐν ἀριστερᾷ ἘΚ τῆς Σάσωνος πρὸς τὸν Ὑδροῦντα.

‹4› *Par RHODÆI.* Ἐπὶ Ῥωδαίων. C'est ainsi que tous nos manuscrits, d'accord avec les imprimés, offrent le nom de cette ville, appelée communément par les Latins *Rudiæ*. Où étoit-elle située! La plupart de nos meilleurs géographes [4] la placent à 2 milles au nord de l'ancienne *Lupiæ*, qu'ils regardent comme représentée par Lecce.

D'autres veulent que *Rudiæ* se rencontrât sur le chemin de Tarente à Brindisi; mais ne s'accordant pas entre eux sur le point de sa position, ils la mettent, ceux-ci [5] entre Brindisi et Oria, dans l'emplacement

[1] *Voyez* ci-dessous, pag. 408 de ce volume. = [2] Conf. *Itiner. Anton. marit.* edit. Wesseling. 489. = [3] *Voyez* ci-dessous, pag. 406. = [4] Conf. *Anton. de Ferrariis, De sit. Iapygiæ*, edit. 1558, pag. 77. — *Ortel. Thes. geogr.* v. *Rudiæ.* — *Hieron. Colum.* ad *Enn. fragm.* edit. 1707, pag. 1. — *Dom. de Angelis, Della patr. di Ennio, Racc. d'opusc. &c.* tom. V, pag. 1 et seq. — *J. Bern. Tafur. not. ad Ant. de Ferrariis*, loc. cit. — *Metell. Aless. Dariva, Risp. alla crit. &c.* ibid. tom. XI, pag. 433. — *J. Bern. Tafur. not. ad Ant. de Ferrar.* ibid. tom. VII, pag. 146, not. 65. — *Mazoch. ad Heracl. pseph.* collect. 5, cap. 3, not. 61, pag. 123, col. 2. — *D'Anville, Anal. géogr. de l'Ital.* III.e part. sect. 4, pag. 230. = [5] Conf. *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 13, pag. 1248, lin. 26. — *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 284.

Le pays que l'on côtoie par mer, depuis Tarente jusqu'à *Brentesium*, ressemble à une presqu'île, dont l'isthme, pris de *Brentesium* à Tarente, n'est, pour un voyageur leste, que d'une journée de chemin *. PAGE 281.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 386*, not. 1.

D'ordinaire on donne indifféremment à toute cette presqu'île le nom général, ou de Messapie, ou d'Iapygie, ou de Calabre, ou de Salentine. Mais, comme nous l'avons déjà observé *, quelques-uns, par ces différentes dénominations, désignent les divers cantons de la presqu'île.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 385*, not. 1.

Villes méditerranées.

Nous avons indiqué les petites villes qui en bordent les côtes. Plus avant dans les terres, on trouve *Rhodæi* ‹1›, *Lupiæ* ‹2›,

qu'occupe aujourd'hui Messagna; ceux-là[1] entre Oria et Tarente, à l'endroit appelé Grottaglie; et le P. Hardouin[2] dit (mais sur quelle autorité?) que *Rudiæ* est remplacée maintenant par Caroüigna.

Du reste, nous nous flattons d'avoir saisi et rendu le véritable sens de ce passage, sur lequel les interprètes de Strabon, sans en excepter MM. d'Anville[3] et de Bréquigny, nous semblent s'être trompés. Le grec porte, Ἐντεῦθεν δὲ [scil. *Hydrunte*] τηρήσαντες φορὸν πνεῦμα, προσέχουσι τοῖς [1393, τοῖς ΜΈΝ] Βρεντεσινῶν λιμέσιν· ἐκβάντες ΔῈ πεζεύουσι συντομώτερον ἐπὶ Ῥωδαίων. L'on a voulu[4] entendre cette phrase, de la route que prenoient tous les passagers, une fois arrivés par mer et descendus à *Brentesium*. Mais, selon nous, Strabon, sans que l'on ait besoin de rien changer à son texte, et en le traduisant littéralement, comme nous croyons avoir fait, se trouve dire, au contraire, que, parmi les passagers forcés de relâcher à *Hydrûs*, les uns se résolvoient d'y attendre le vent favorable pour aller par mer jusqu'à *Brentesium*; et les autres, préférant de descendre à *Hydrûs* même, y prenoient une route de terre, laquelle, plus courte que le chemin par mer, et dirigée à travers *Rhodæi*, les menoit également à *Brentesium*, d'où, comme il l'énoncera bientôt, partoient les deux voies qui conduisoient à Rome.

‹1› *RHODÆI*. Strabon ayant déjà nommé *Rhodæi* ou *Rudiæ*, cette double mention a fait soupçonner qu'il avoit peut-être connu deux villes de ce même nom; mais rien n'appuie d'ailleurs cette idée.

‹2› *LUPIÆ*. Strabon donnant ici *Lupiæ* (qui jadis[5] avoit porté le nom de *Sybaris*) pour être située dans le sein des terres, semble confirmer l'opinion[6] suivant laquelle cette ancienne ville occupoit l'emplacement de la moderne Lecce.

D'autres auteurs[7] ont mis *Lupiæ* au nombre des lieux maritimes. D'après leur témoi-

[1] *Giusep. Battista*, *Qual sia la patr. di Ennio*, ap. *Domen. de Angelis*, op. cit. loc. cit. — *J. Bern. Tafur.* ubi suprà. = [2] *Harduin. ad Plin.* loc. prox. cit. pag. 167, lin. 1, not. 1. = [3] *D'Anville*, loc. cit. = [4] Conf. *Carol. Henr. Tzschuck.* ad *Pompon. Mel.* lib. II, cap. 4, §. 7, *Not. exeget.* vol. III, part. II, pag. 397. = [5] Conf. *Pausan. Eliac.* 2 (lib. IV), cap. 19, pag. 499. = [6] *Anton. de Ferrar. De situ Iapyg.* edit. 1558, pag. 81. — *Mazoch. prodr. ad Heracl. pseph.* diatrib. 1, de magn. Gr. cap. 5, sect. 4, pag. 40. — *Idem*, collect. 5, pag. 519 et 520. = [7] Conf. *Pomp. Mel.* lib. II, cap. 4, §. 7. — *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 16, tom. I, pag. 166, lin. 20. — *Ptolem. Geogr.* lib. III, cap. 1, pag. 69.

PAGE 282. *Salepia* ⟨1⟩; cette dernière est peu distante de la mer. Au milieu de l'isthme est *Thyræi,* où l'on remarque le palais d'un des dynastes du pays ⟨2⟩. L'*Uria* dont Hérodote parle * comme d'une ville de l'Iapygie, qu'avoient fondée * des Crétois errans, après avoir été séparés de la flotte conduite en Sicile * par Minos ⟨3⟩, doit être la même que *Thyræi* ou *Veretum* *.

* Lib. VII, §. 170.
* Vers l'an 1351.
* En l'année 1353.
* *Voyez* ci-dessus, *pag. 401*, not. 2.

gnage, on a pu penser [1] que *Lupiæ* étoit située dans la position de Torre di Castaldo.

Ces deux sentimens se concilieront, si l'on réfléchit que *Lupiæ,* placée à quelque distance, mais cependant peu loin de la mer, a pu facilement être regardée par les uns comme maritime, et par les autres comme méditerranée; de plus, elle a pu avoir dans sa dépendance un port séparé [2], et situé précisément dans la position de Torre di Castaldo.

⟨1⟩ *SALEPIA.* Le texte porte en effet Σαλήπια; mais nous restons persuadés qu'il faudroit lire Βαλήτια [3]. Il s'agit presque évidemment du lieu appelé tantôt *Valetium* [4], tantôt *Balesium* [5], tantôt *Baletia* ou *Valetia* ou *Valentia* [6]. Un savant géographe [7], qui l'appelle *Balesus,* et le place sur la route d'*Hydrûs* [Otranto] à *Brentesium* [Brindisi], au nord de *Lupiæ* [Lecce], le donne comme totalement ruiné. Cluvier, observant [8] que Strabon place le lieu dont il prétend parler à peu de distance de la mer, pensoit que ce lieu devoit être dans la position de S. Marco.

⟨2⟩ *THYRÆI, où l'on remarque le palais d'un des dynastes du pays.* Le texte porte, Θυρεαῖοι [1393, 1394, Θυρέαι, Θυρεαῖαι], ἐν ᾧ βασίλειον ἐπιδείκνυται τῶν ΔΥΝΑΤΩ͂Ν τινός; passage qui paroît corrompu.

Quant au nom de la ville, on a cru quelquefois [9] que l'on devoit lire Οὐρεαῖον, *Uræum;* d'autres [10] ont jugé que, d'après le passage qui se rencontre un peu plus bas, la véritable leçon seroit plutôt Οὐρία; d'autres encore [11] ont pensé qu'il pouvoit y avoir ici quelque lacune : et comme Tite-Live [12] nomme une ville de *Thyriæ,* située dans le territoire des *Salentini,* on a supposé que Strabon avoit originairement écrit Θυρέαι καὶ Οὐρία κ. τ. λ. Quoi qu'il en soit, nous croyons [13] que l'ancienne ville dont ici Strabon vouloit parler, est aujourd'hui représentée par Oria.

Au lieu de τῶν δυνατῶν τινὸς, *d'un des hommes puissans,* nous avons lu avec Casaubon et avec M. Siebenkees, autorisés par divers manuscrits d'Italie, τῶν δυναστῶν τινός. Mais quel peut avoir été ce dynaste que Strabon prétendoit désigner! Nous l'ignorons. Seulement pouvons-nous rappeler ici que, suivant certaines traditions, la race de Messapus, dont le poëte Ennius descendoit [14], régna long-temps sur une partie de ce pays.

⟨3⟩ *L'URIA dont Hérodote &c.* Le texte, dans tous nos manuscrits, comme dans l'imprimé, porte : Εἰρηκότος δ' Ἡροδότου, ΟΥ̓ΡΙ'ΑΝ εἶναι ἐν τῇ Ἰαπυγίᾳ κ. τ. λ. D'après cette leçon,

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 13, pag. 1243, lin. 57. — *Harduin. ad Plin.* loc. cit. not. 31. = [2] Conf. *Pausan.* loc. cit. = [3] Voyez *M. d'Anville, Anal. géogr. de l'Ital.* III.e part. sect. 4, pag. 228 et 229. = [4] *Pompon. Mel.* lib. II, cap. 4, §. 7. = [5] *Plin.* loc. cit. pag. 166, lin. 20. = [6] *Itiner. Hieros.* pag. 609. = [7] *Ant. de Ferrar.* op. cit. pag. 73, 74. = [8] *Cluver.* loc. cit. pag. 1244, lin. 36 et seq. = [9] *Casaub.* ad loc. = [10] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 13, pag. 1246, lin. 45. — *Paul. Merul. Cosmogr.* part. II, lib. IV, cap. ult. edit. 1636, pag. 805. = [11] *Siebenk.* ad *Strab.* loc. = [12] *Tit. Liv.* lib. X, cap. 2, §. 1. = [13] *Voyez* ci-dessous, pag. 408. = [14] Conf. *Serv.* ad *Virgil. Æneïd.* lib. VII, vers. 791.

Brentesium passe pour avoir reçu une colonie de Crétois, soit de ceux qui suivirent Thésée quand il quitta Cnossus *, soit de ceux qui étoient venus de Sicile sous la conduite d'Iapyx : car la tradition varie sur ce point ; mais on s'accorde à dire que ces colons ne s'y fixèrent pas, et se transportèrent dans la Bottiée *. Plus tard, *Brentesium*, soumis à des rois, se vit enlever une grande portion de son district [a] par les Lacédæmoniens qu'amena Phalanthus. Néanmoins les Brentésiens, lorsque Phalantus fut chassé de Tarente, le reçurent, et, à sa mort, l'honorèrent d'un superbe tombeau.

PAGE 282.
Brentesium [Brindisi].
* Vers l'an 1323.
* *Voyez* ci-dessus, *pag. 393*, not. 3.
[a] *Conf.* Aristot. Politic. lib. V, cap. 3, tom. II, pag. 389 A.

Le territoire des Brentésiens est meilleur que celui des Tarentins : le sol y est plus léger et d'un excellent produit ; son miel et ses laines sont des plus vantés. *Brentesium* l'emporte également sur Tarente par la bonté de ses ports ⟨1⟩ ; je dis de ses ports *, attendu qu'il en a plusieurs, auxquels conduit une seule et même entrée. Tous sont à l'abri des vagues, étant formés par diverses

* Cela est un peu paraphrasé.

qu'il ne nous est pas permis de changer, on doit croire que Strabon lisoit dans le texte d'Hérodote, Οὐρίαν, *Uriam* ; tandis qu'aujourd'hui tous les manuscrits de ce texte portent Ὑρίαν, *Hyriam*. Mais, d'un autre côté, l'on pourroit presque soupçonner Strabon de n'avoir cité ici Hérodote que de mémoire. En effet, suivant le récit de cet historien, les Crétois qui fondèrent *Hyria*, n'étoient point du nombre de ceux qui avoient suivi Minos dans son expédition en Sicile ; c'étoient d'autres Crétois qui, après que Minos eut perdu la vie dans cette île, avoient passé la mer pour le venger. Au reste, nous avons déjà fait observer [1], et l'on va encore reconnoître qu'à l'égard de ces divers établissemens des Crétois dans l'Iapygie, les traditions [2] varioient beaucoup [3].

⟨1⟩ « Suivant la description du port de » Brindisi, faite par le chevalier Pigonati, » antérieurement à l'année 1781, la mer, » jadis, ne devoit pas entrer aussi avant dans » le sein des terres qu'elle y entre aujourd'hui ; par conséquent elle ne formoit point » alors, comme elle le fait maintenant, un » port intérieur et un port extérieur. Ç'aura » donc été par l'effet de quelque révolu» tion physique arrivée en des temps moins » anciens, non marqués par l'histoire, que » le site occupé par Brindisi aura pris une » forme nouvelle, et que la mer aura inondé » une partie du continent, mais toutefois en » laissant à découvert les îlots qui se voient » encore de nos jours. En tout, de la ma» nière dont les premiers auteurs qui parlent » de l'ancien *Brentesium* décrivent cette » ville, on pourroit induire qu'elle étoit assise, » non, comme à présent, sur le bord même » de la mer, mais plutôt à une certaine dis» tance du rivage [4]. »

[1] *Voyez* ci-dessus, pag. 393, not. 2. = [2] Conf. *Diodor. Sic.* lib. IV, §. 79, tom. I, pag. 322. — *Conon. narrat.* 25. — *Pausan.* lib. VII, cap. 4, pag. 531. = [3] Conf. *Meurs. in Cret.* lib. IV, cap. 5, opp. tom. III, col. 2. — *Schweigh. Animadv. in Athen.* lib. XII, cap. 24, tom. VI, pag. 386. = [4] *Fr. Grimaldi*, *Annal. del regn. di Napoli*, tom. III, pag. 55, not. *b*.

PAGE 282.

anses intérieures, dont la disposition donne à ce local la figure d'un bois de cerf : circonstance d'où dérive le nom de *Brentesium*, qui, en langue Messapienne, signifie une *TÊTE-DE-CERF;* ce que la ville, jointe à ses ports, représente assez bien. Le port de Tarente, au contraire, n'est pas totalement sûr, à cause de sa grande ouverture, et de quelques basses qui s'y trouvent vers le fond.

Routes qui partent de *Brentesium*.

Ajoutons à cet avantage que, pour passer de la Grèce et de l'Asie [en Italie], le trajet de mer le plus droit aboutit à *Brentesium* *; c'est là que descendent tous ceux qui, de ces contrées, veulent aller à Rome. Et, pour se rendre de *Brentesium* à cette capitale, il y a deux routes. L'une, qui n'est praticable qu'à des mulets *, traversant le pays des *Peucetii*, autrement nommés ‹1› *Pœdicli*, des *Daunii* *, des *Samnitæ*, et passant par *Egnatia* **, *Celia*, *Netium*, *Canusium*, *Cerdonia* ‹2›, mène jusqu'à Bénévent. L'autre,

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 402*, not. 3.

* *Sous-entendu*, et non aux voitures.

* Litt. *Daunitæ*.

** Torre d'Agnazzo, près de Monopoli.

‹1› Strabon nous a déjà dit [1] que ce surnom de *Pœdicli*, commun à quelques-uns des peuples de la presqu'île, dont il achève ici la description, étoit principalement affecté aux *Peucetii*.

‹2› *CELIA, NETIUM, CANUSIUM, CERDONIA*. L'ancienne *Celia*, Κέλια, dont ici Strabon peut avoir voulu parler, devoit, ce semble, être située entre Cellamare et Ceglie : nous voulons dire Ceglie, près de Bari, qu'il faut distinguer d'un autre endroit du même nom, qui, se trouvant entre Brindisi et Torre d'Agnazzo [l'ancienne *Egnatia*], ne sauroit représenter [2] la *Celia* de Strabon.

Le lieu qui auroit porté le nom de *Netium*, Νήτιον, n'est point connu ; aussi a-t-on soupçonné [3] que ce mot étoit une pure interpolation. D'habiles critiques [4] ont cru que ce pouvoit être l'*Ehetium* marqué sur la carte de Peutinger; mais la position de cet *Ehetium* ne seroit pas plus facile à reconnoître que celle de *Netium*. Le sentiment commun [5] place le *Netium* de Strabon dans la même position que Giovenazzo; peut-être doit-on dire seulement que *Netium*, s'il a existé, aura été situé aux environs de Giovenazzo, et plus avant dans les terres.

Canusium est Canosa.

Cerdonia, Κερδωνία (leçon de tous les manuscrits comme de tous les imprimés), paroît être la même que l'*Herdonia*, Ἑρδωνία de Ptolémée [6]. Mais où étoit-elle située ? Si la route que Strabon nous décrit sommairement, après avoir traversé *Canusium* [Canosa], se dirigeoit [7] sur *Æcæ* [Troja], nous devons décidément regarder la *Cerdonia* de cet

[1] *Voyez* ci-dessus, pag. 385. = [2] Conf. *Pratilli*, *Della Via App.* lib. IV, cap. 2, pag. 429. — *Id.* ibid. cap. 17, pag. 547 et segg. — *Mazoch. Prodr. ad Heracl. pseph.* diatr. 1, cap. 1, §. 7, pag. 38, not. 62. = [3] *Casaub.* ad *Strab.* = [4] Conf. *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 277. — *Palmer.* ad *Strab.* = [5] Conf. *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 2, pag. 1211, lin. 28. — *Pratill.* loc. cit. — *D'Anville*, *Anal. géogr. de l'Ital.* III.e part. sect. 3, pag. 223. = [6] *Ptolem. geogr.* lib. III, cap. 1, pag. 74. = [7] *Holsten.* loc. cit. — *D'Anville*, *Géogr. anc.* tom. III, pag. 127.

je veux dire celle que l'on nomme *Via Appia*, et qui, prenant un peu sur la gauche *, par un détour d'environ une journée de chemin, se porte sur Tarente ‹1›, est plus propre aux voitures: elle traverse d'abord *Uria**, située entre *Brentesium* et Tarente; et ensuite * *Venusia*, placée vers la frontière commune des *Samnitæ* et des *Leucani*. Ces deux routes, ainsi séparées depuis *Brentesium*, se rejoignent vers Bénévent et la Campanie ‹2›; de là c'est toujours la *Via Appia* qui vous mène jusqu'à Rome, par *Caudium**, *Calatia*, *Capua*, *Casilinum*, *Sinuessa* **, et, de suite ‹3›, par les autres villes précédemment indiquées. En tout, le chemin de Rome à *Brentesium* est de 360 milles ‹4›.

PAGE 282.

* De *Brentesium*.

PAGE 283.

* Oria. *Voy.* ci-dessus, *pag.* 404, not. 3.

* C'est-à-dire, après Tarente.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 274, not. 6.

** Le Galazze; S. Maria di Capua; Capua nova; Monte Dragone.

Il y a une troisième route, qui, partant de *Rhegium* *, et

* Regio.

---

auteur comme représentée par Ordona [1]. Si, au contraire, la route, au sortir de *Canusium*, tiroit vers *Asculum-Apulum* [Ascoli] et *Trivicum* [Trivico], l'opinion [2] qui place *Cerdonia* dans la position de Lacedogna, peut se soutenir.

‹1› *Je veux dire &c.* Le texte porte: Ἡ δὲ διὰ Τάραντος, μικρὸν ἐν ἀριστερᾷ, ὅσον δὲ μιᾶς ἡμέρας περίοδον κυκλεύσαντι, ἡ Ἀππία λεγομένη· car telle est la manière dont nous ponctuons ce passage; non comme l'édition de M. Siebenkees le présente: Ἡ δὲ διὰ Τάραντος μικρὸν ἐν ἀριστερᾷ. Ὅσον δὲ μιᾶς ἡμέρας περίοδον κυκλεύσαντι ἡ Ἀππία λεγομένη. D'après cette dernière ponctuation, notre auteur sembleroit distinguer la *Via Appia*, de la seconde route dont il parle en ce moment. Mais on a déjà vu [3] que, suivant son propre témoignage, c'étoit la *Via Appia* qui passoit par Tarente pour mener jusqu'à *Brentesium*; et il a pareillement déjà dit [4] que l'intervalle de *Brentesium* à Tarente étoit d'une journée de chemin, ou de 310 stades [5].

Au surplus, ce passage est obscur; et peut-être le philologue moderne qui a traité *ex professo* de la *Via Appia*, loin d'éclaircir le texte de Strabon, n'a-t-il fait que grossir les difficultés [6].

‹2› S'il falloit en croire l'écrivain cité dans la note précédente, cet énoncé ne seroit pas exact. Il veut [7] que les deux routes dont Strabon parle, se rejoignissent bien avant d'arriver à Bénévent, vers l'ancien *Æclanum* ou *Æculanum*, aux environs de Mirabella.

‹3› *SINUESSA, &c.* Nous lisons, d'après l'ingénieuse conjecture de M. Tyrwhitt [8], μέχρι Σινυέσσης, au lieu de μέχρις Ὀνέσσης, que portent nos plus anciens imprimés, ou de μέχρι Οὐενυσίας [à VENUSIA]. Cette dernière leçon, introduite ou adoptée mal-à-propos par l'ancien interprète Latin, a été suivie par les éditeurs subséquens; et nous ne dissimulerons point que M. de Bréquigny avoit cru devoir y conformer sa version.

‹4› Les 360 milles Romains valent 96 lieues de 20 au degré. G.

---

[1] *Holsten.* ibid. — *D'Anville, Anal. géogr. de l'Ital.* loc. cit. pag. 218. = [2] *Cluver.* loc. cit. pag. 1202, lin. 49. = [3] *Voyez* ci-dessus, liv. V, pag. 201. = [4] *Voyez* ci-dessus, pag. 404. = [5] *Voyez* ci-dessus, pag. 386, et *ibid.* not. 1. = [6] Conf. *Pratilli*, op. cit. lib. IV, cap. 9, pag. 501. = [7] *Pratilli*, cap. 4, pag. 453, et cap. 10, pag. 502. = [8] *Conjectur. in Strab.* pag. 26.

PAGE 283. conduisant jusque dans la Campanie, le long des Apennins, à travers le pays des *Bretii*, des *Leucani*, des *Samnitæ*, rejoint aussi la *Via Appia* * : elle est de trois ou quatre journées plus longue que celle qui part de *Brentesium*.

* A *Capua* [S. Maria di Capua].

C'est à *Brentesium* que l'on s'embarque pour passer sur le continent opposé; soit que l'on se dirige vers les monts Cérauniens et les côtes de l'Épire ou de la Grèce qui se trouvent après ces monts; soit que l'on veuille se porter vers *Epidamnus* *. Ce dernier trajet est plus long que l'autre, puisqu'il est de dix-huit cents stades ‹1› : on le fait néanmoins très-souvent, parce qu'*Epidamnus* est un entrepôt commode pour le commerce des peuples d'Illyrie et de Macédoine.

* Durazzo.

§. III. De l'*Apulia*.

A PARTIR de *Brentesium*, si l'on range la côte * sur le golfe Adriatique, on rencontre la ville d'*Egnatia* **, où s'arrêtent également les voyageurs de mer et de terre qui se rendent à *Barium* *: par mer, c'est le vent *notus* qui peut y mener ‹2›.

* En remontant vers le nord.
** Torre d'Agnazzo.
* Bari.

‹1› *Ce dernier trajet &c.* On seroit tenté de croire qu'il manque ici quelque chose : Strabon eût dû, ce semble, exprimer l'étendue de l'autre trajet, c'est-à-dire *DE LA TRAVERSÉE de BRENTESIUM aux monts Cérauniens, et aux côtes de l'Épire ou de la Grèce qui se trouvent après ces monts :* nulle part il ne la marque. Mais nous avons déjà fait cette observation [1].

— D'Anville ne met guère plus de 67 minutes d'intervalle, en ligne droite, entre Brindisi et Durazzo, l'ancien *Epidamnus*. D'autres géographes moins accrédités portent cette distance jusqu'à 75 minutes : mais il faudroit en supposer plus de 97 pour trouver 1800 stades du plus petit module que les anciens aient connu. Je soupçonne qu'il s'est glissé une erreur dans ce passage de Strabon, où l'on a écrit 1800 stades, au lieu de 800. 800 stades de 700 au degré valent 68 minutes 34 secondes; et c'est, à très-peu près, la mesure donnée par d'Anville.

Cette correction ne contrarie point ce que dit Strabon, lorsqu'il ajoute que le trajet de *Brentesium* à *Epidamnus* est plus long que celui de *Brentesium* aux monts Cérauniens et aux côtes de l'Épire. La distance de *Brentesium* aux monts Cérauniens ne passe guère 600 stades de 700; et immédiatement après ces monts, on trouvoit les premiers ports de la Chaonie, province de l'Épire. G.

‹2› *C'est le vent NOTUS qui peut y mener*, Nous avons dû traduire littéralement, ὁ δὲ πλοῦς, νότῳ. Mais ici, par le *notus*, Strabon n'aura point prétendu désigner le vent du sud proprement dit. Pour se rendre de Brindisi, soit seulement à Torre d'Agnazzo *[Egnatia]*, soit plus loin encore, à Bari *[Barium]*, le vent du sud ne sauroit être, ce semble, le vent favorable.

[1] *Voyez* ci-dessus, pag. 402, not. 2.

C'est

PAGE 283.

Pays des *Peucetii.*

C'est aussi jusqu'à *Barium* que le pays des *Peucetii* se prolonge sur les bords de la mer; dans le sein des terres, il s'avance jusqu'à *Silvium* *. Ce pays, en général âpre, montueux, et presque par-tout occupé par les monts Apennins, passe pour avoir reçu jadis une colonie d'Arcadiens.

* Garagnone *ou* Gorgoglione.

De *Brentesium* à *Barium*, il y a environ 700 stades; et Tarente est presque à égale distance * de ces deux villes ‹1›.

* A 310 stades. *Voy.* ci-dessus, *pag. 386.*

Pays des *Daunii.*

Au territoire de *Barium* touche le pays des *Daunii;* après eux viennent les *Apuli* *, qui s'étendent jusqu'aux *Frentani.* Comme jamais, si ce n'est fort anciennement, les habitans [de cette portion de l'Italie] n'ont employé eux-mêmes les dénominations distinctives de *Peucetii*, de *Daunii*, [d'*Apuli*,] et qu'ils la comprennent toute entière sous le nom d'*Apulia*, il en résulte qu'aujourd'hui l'on ne sauroit marquer avec précision ce qui appartient à chacun de ces trois peuples *. Nous ne chercherons donc pas à déterminer leurs districts respectifs; [et, dans la description de celui des *Daunii*, nous dirons simplement ce qui suit.]

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 241, 245, 246.*

* *Peucetii, Daunii, Apuli.*

De *Barium* jusqu'à [l'embouchure de] l'*Aufidius* *, il y a 400 stades ‹2›.

* Αὐφίδιον, al. Αὐφιοδὸν [l'Ofanto].

Villes des *Daunii.*

‹3› C'est sur ce fleuve, à 90 stades de son embouchure ‹4›,

‹1› La distance de *Brentesium* à *Barium*, en suivant la côte, est, sur nos meilleures cartes, de 55 minutes de l'échelle des latitudes, qui représentent 642 stades de 700 au degré.

A l'ouverture du compas, Tarente est d'une vingtaine de stades, ou d'une demi-lieue, plus éloignée de *Barium* que de *Brentesium.* G.

‹2› Nos cartes font cette distance de 27 minutes, qui ne valent que 315 stades de 700. G.

‹3› Le passage qui va suivre, est un peu paraphrasé; mais nous croyons avoir saisi et rendu la pensée de l'auteur. Après les mots, ἐκ δὲ Βαρίου, πρὸς τὸν ποταμὸν Αὐφίδιον, ἐφ' ᾧ τὸ ἐμπορεῖον τῶν Κανυσιτῶν, υ· le texte porte : Ὁ δ' ἀνάπλους ἐπὶ τὸ ἐμπορεῖον ἐνενήκοντα [*voyez* la note suivante]. Πλησίον δὲ καὶ Σαλαπία, τὸ τῶν Ἀργυριππινῶν ἐπίνειον. Ου πολὺ ΓΑ'Ρ δὴ τῆς θαλάττης ὑπέρκεινται δύο πόλεις, ἜΝ ΓΕ τῷ πεδίῳ, κ. τ. λ.

‹4› *A 90 stades de son embouchure, &c.* Nous lisons, comme les plus anciens manuscrits le portent, ἐνενήκοντα, au lieu de ϛ, que Xylander a traduit par *six stades* [1].

[1] Conf. *Mazoch. Prod. ad Heracl. pseph.* diatr. 1, cap. 5, §. 4, pag. 36, not. 59. — *D'Anville, Anal. géogr. de l'Ital.* IIIe part. sec. 3, pag. 222.

PAGE 283.

* Les habitans de *Canusium* [Canosa].

que les *Canusitæ* * ont dû établir leur place de commerce ; de même que les *Argyripeni*, pour leur arsenal maritime, ont dû prendre *Salapia* ‹1›, située tout proche de là : car leurs villes, je veux dire *Canusium* et *Argyripa*, quoiqu'assez peu distantes de la mer, sont assises au sein d'une plaine. Elles furent jadis les plus grandes des cités Grecques d'Italie *, ainsi que le prouvent les murs de leur enceinte. Maintenant elles sont moins considérables ; et *Argyripa*, originairement nommée *Argos-Hippium*, s'appelle aujourd'hui *Arpi*. L'une et l'autre passent pour avoir

*Littér. *Italiôtides*. Voy. liv. V, *pag. 206*, not. 3.

PAGE 284.

été fondées par Diomède. Dans la plaine, comme en beaucoup d'autres endroits, il reste des marques de sa domination sur cette contrée. Telles sont, par exemple, d'antiques offrandes consacrées dans le temple de Minerve, à *Luceria* *, autre ville des *Daunii*, très-ancienne, et maintenant réduite à peu de chose. Telles sont encore deux îles ‹2›, voisines de la côte, appelées Diomédæennes *, et dont l'une est habitée ; l'autre, dit-on, est déserte. Cette dernière est celle où, suivant les mythologues, Diomède disparut ; ses compagnons, ajoutent-ils, y furent métamorphosés en oiseaux *, dont la race subsiste encore en partie ‹3›, et conserve quelque chose des mœurs de l'homme, soit par la manière de se nourrir, soit en se montrant aussi familiers avec les gens de bien, que farouches à l'égard des scélérats et des

* Lucera.

* Les îles de Tremiti.

* *Voyez* livre V, *pag. 126*, not. 3.

‹1› *SALAPIA.* Cette ancienne ville étoit située à-peu-près dans l'emplacement de Salpe. Elle passoit pour avoir été originairement fondée par une colonie de Rhodiens, venus jadis en ces cantons sous la conduite d'un chef nommé Elpias ou Elphias [1] ; et Strabon, ailleurs [2], paroîtra dire qu'avec ces Rhodiens étoient mêlés des habitans de l'île de Cos [3].

‹2› *Deux îles, &c.* Pline [4] n'en compte pareillement que deux : mais Ptolémée [5] en reconnoît cinq ; ce qui forme encore aujourd'hui le nombre des îles de Tremiti [6].

‹3› *Subsiste encore en partie.* Nous avons exprimé le sens qui résulte de la leçon adoptée par Casaubon, *καὶ δὴ καὶ νῦν διαμένειν* ἘΚ ΜΕ΄ΡΟΥΣ. Mais nous ne dissimulerons point que nos manuscrits 1393, 1394, et d'autres encore, au lieu d'ἘΚ ΜΕ΄ΡΟΥΣ, portent ἩΜΕ΄ΡΟΥΣ. Suivant cette dernière leçon, la phrase signifieroit, *dont la race demeure encore apprivoisée.*

[1] *Vitruv.* lib. I, cap. 4, pag. 19. = [2] *Strab.* lib. XIV, pag. 654 du texte Grec. = [3] Conf. *Meurs.* in *Rhod.* lib. I, cap. 18, *Op.* tom. III, col. 729 A. = [4] *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 30, tom. I, pag. 181, lin. 2. = [5] *Ptolem. Geogr.* lib. III, cap. 6, pag. 75. = [6] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 2, pag. 1212, lin. 43.

PAGE 284.

méchans. Nous avons déjà rapporté * ce que pareillement l'on débite chez les *Heneti*, au sujet de ce héros et du culte dont il y est honoré.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 127*.

A environ 140 stades de *Salapia*, est *Sipûs* *, qui paroît avoir été aussi fondée par Diomède : elle avoit d'abord été nommée en grec *Sepiûs* *, à cause des sèches que les flots de la mer y rejettent.

* Siponto, lieu ruiné près de Manfredonia.

* C'est-à-dire, *ville-des-sèches*.

Entre *Salapia* et *Sipûs*, on rencontre un fleuve navigable *, et l'embouchure d'un grand lac ‹1›, servant l'un et l'autre à exporter de *Sipûs* les marchandises, sur-tout le blé ‹2›.

* Le *Cerbalus*, aujourd'hui le Cervaro.

Dans la Daunie, il existe deux Hérôons *, remarquables, bâtis sur une colline appelée *Drium* : l'un de ces Hérôons, placé au sommet, est consacré à Calchas, et ceux qui viennent y interroger l'oracle, sacrifient un belier noir, sur la peau duquel ils s'endorment; l'autre, dédié à Podalire, est plus bas, et à environ 100 stades de la mer. De la même colline, sort un petit fleuve * dont l'eau guérit toutes les maladies des bestiaux.

* Ἡρῷα· des monumens *héroïques*, c'est-à-dire, *consacrés-à-des-héros*.

* L'*Althænus*. Voy. *Lycophr.* vers. 1052.

Le golfe * que forme cette partie de la côte, est commandé par le promontoire *Garganum*, qui s'avance vers l'est, en haute mer, jusqu'à trois cents stades ‹3›.

* Golfo di Manfredonia.

‹1› *L'embouchure d'un grand lac, &c.* Nous traduisons le texte imprimé, καὶ ΣΤΟ'ΜΑ ΛΙ'ΜΝΗΣ ΜΕ'ΓΑΛΗΣ. Notre manuscrit 1393, et plusieurs de ceux que M. Siebenkees avoit collationnés, offrent, καὶ ΣΤΟΜΑΛΙ'ΜΝΗ ΜΕΓΑ'ΛΗ; ce qui signifieroit, *et un GRAND LAC-COMMUNIQUANT-À-LA-MER* : car, ainsi que nous l'avons déjà dit [1], telle est la force du terme στομαλίμνη.

‹2› « Cet étang est séparé de la mer par » une langue de terre étroite, coupée en » plusieurs bassins, pour former du sel qu'on » amoncèle par tas, et qui est ensuite em- » porté par des bateaux, pour le charger sur » les vaisseaux qui se tiennent en rade..... » Les marais sont couverts de pourpiers et » de petits osiers dont les bergers et les pê- » cheurs font leurs huttes et leurs paniers. » Près de l'étang sont les ruines de *Salapia* : » elles consistent dans un espace carré, » enfermé par un rempart de terre entouré » de fossés ; on le prendroit pour un camp, » plutôt que pour une ville [2]. »

‹3› Ces 300 stades doivent se prendre du fond du golfe, en face de Siponto, jusqu'à la pointe voisine de Viesti [3] : au moins est-ce l'opinion de M. d'Anville. Sur la carte de Rizzi Zannoni, la pointe la plus avancée du

[1] *Voyez* tom. I, pag. 114, not. 1; et ci-dessus, pag. 22, not. 1. = [2] *Voyage de H. Swimburne &c.* sect. 20, tom. I, pag. 149. = [3] *D'Anville, Anal. géogr. de l'Ital.* IIIe part. sect. 4, pag. 242 et suiv.

Page 284. Quand on a doublé la pointe [du promontoire], on trouve la petite ville d'*Ureium**; et l'on voit en face les îles Dioméдæennes.

* Rodi.

Ce canton produit de tout en abondance : de plus, il est excellent pour les chevaux; disons aussi pour les moutons, dont la laine y est plus douce que celle des moutons de la Tarentine, mais moins éclatante. Les plaines y étant ceintes de montagnes, on y éprouve la plus douce température ‹1›.

Suivant quelques auteurs, Diomède avoit essayé de pratiquer un canal pour communiquer à la mer [des deux côtés du promontoire ‹2›]; mais il ne put achever une telle entreprise, non plus que bien d'autres projets, parce qu'il fut rappelé dans sa patrie, où il finit ses jours. [Que Diomède, avant de mourir, soit retourné chez les Grecs], c'est l'une des diverses traditions qui le concernent; car une autre tradition porte qu'il resta dans la Daunie jusqu'à sa mort; une troisième, tenant du mythe, veut, comme nous l'avons déjà dit*, qu'il ait disparu dans une île; et

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 410.*

promontoire del Gargano nous sembleroit plutôt être celle qui avoisine Peschici.

‹1› *Les plaines &c.* Nous croyons avoir saisi et rendu la pensée de notre auteur; mais la phrase Grecque nous embarrasse : Ἡ δὲ χώρα ΕΥΔΕΙΝΗ διὰ τὴν κοιλότητα τῶν πεδίων. L'ancien interprète Latin a dit : *Regio ipsa propter camporum convalles TRANQUILLA.* Le traducteur Italien : *Le valli, che sono per le pianure, fanno quella contrada DILETTEVOLE.* Xylander : *Est autem regio, ob cavitatem camporum TEPIDA.*

Paulmier de Grentemesnil, au lieu d'εὐδεινὴ, proposoit de lire, εὐδιεινὴ, mot dérivé d'εὔδιος· ou bien εὐδιειλὴ, quoique l'on ne rencontre nulle part cette terminaison féminine de l'adjectif ὁ καὶ ἡ εὐδιειλός.

M. de Bréquigny, dont la version Française est ainsi conçue, « Comme les plaines » de ce canton sont creuses, il jouit de tous » les avantages de cette position, » avoit marqué, en note marginale : « Ces avan» tages, en grand nombre, étoient désignés » par le mot εὐδεινή. »

M. Siebenkees, qui a cru devoir admettre dans le texte, la leçon proposée par Paulmier de Grentemesnil, εὐδιεινὴ, s'est contenté, dans sa version Latine, de dire : *Regio, ob convalles, TRANQUILLA est.*

‹2› *Pour communiquer à la mer des deux côtés du promontoire.* Le texte, rendu littéralement, ne dit autre chose, sinon, *avoit essayé de creuser un canal jusqu'à la mer :* Διώρυγα φασὶ τεμεῖν ἐπιχειρῆσαι μέχρι τῆς θαλάττης. Mais on se demande, d'où partoit ce canal! Nous supposons qu'il s'agit de quelque travail entrepris pour couper l'isthme qui unit le promontoire *Garganum* au reste de l'Italie; et en même temps nous avouons que nous serions embarrassés à désigner les points qui eussent pu former les deux extrémités d'un pareil canal.

l'on peut en compter une quatrième, celle des *Heneti* *, dont le récit, également mythique, suppose qu'il termina chez eux sa carrière mortelle, en y recevant ce que l'on appelle l'apothéose. PAGE 284.

* *Voyez* livre V, *pag. 127*, note 1.

Digression sur les distances.

Les distances que j'ai marquées sont celles que détermine Artémidore. Mais de *Brentesium* jusqu'au *Garganum*, le Chorographe ne compte que 165 milles; et Artémidore en compte davantage <1>. PAGE 285.

De *Garganum* jusqu'à la ville d'Ancône, le Chorographe compte deux cent cinquante-quatre milles : et Artémidore, [de ce même cap *Garganum*] jusqu'à..., proche d'Ancône, ne compte que 1250 stades; ce qui n'est pas, à beaucoup près, autant <2>.

<1> *Et Artémidore en compte davantage.* En effet, nous avons vu que Strabon (parlant, comme il le dit ici, d'après Artémidore) avoit marqué, pour la distance,

De *Brentesium* à *Barium*[1]	700 st.
De *Barium* à l'*Aufidius*[2]	400.
De l'*Aufidius* à *Sipûs*[3]	140.
De *Sipûs* au *Garganum*[4]	300.
TOTAL	1540 st.

Et, suivant toute apparence, Strabon supposoit que 1540 stades équivaloient à cent quatre-vingt-douze milles et demi, tandis que le Chorographe en comptoit seulement cent soixante-cinq.

— Strabon se trompe sur la valeur du stade dont Artémidore s'étoit servi pour exprimer les distances précédentes. Cet ancien emploie ici le stade de 700 au degré, et non le stade de 8 au mille Romain.

Les 1540 stades d'Artémidore représentoient juste 165 milles Romains; et cet auteur étoit parfaitement d'accord avec le Chorographe. G.

<2>*Et Artémidore [de ce même cap GARGANUM] jusqu'à ..., proche d'Ancône, &c.* Le texte, dans ce passage, est évidemment corrompu. L'édition de Casaubon porte : Ὁ δ' Ἀρτεμίδωρος εἰς ΑΣΗ πλησίον ΤΑ' τοῦ Ἀγκῶνος σταδίους εἴρηκε ασν, πολὺ ἐνδεέστερον ἐκείνου. Les variantes qu'offrent les différens manuscrits ne peuvent servir à rétablir la véritable leçon.

M. Tyrwhitt[5] a proposé de lire, Ὁ δ' Ἀρτεμίδωρος εἰς ἈΣΠΊΑΝ ΠΟΤΑΜῸΝ πλησίον ὌΝΤΑ τοῦ Ἀγκώνος· *jusqu'au fleuve ASPIA, voisin d'Ancône.* Mais le fleuve *Aspia* n'est connu, ce nous semble, que par la carte de Peutinger, sur laquelle on le voit placé entre les villes de *Potentia* et d'Ancône; et, ce fleuve devant être celui que l'on nomme aujourd'hui Aspido Fossatone, qui, avant d'arriver à la mer, se jette dans le Museone ou Musione [l'ancien *Miseo*], Artémidore ne sauroit guère l'avoir pris pour terme indicatif de l'une des distances qu'il vouloit marquer sur la côte Italienne du golfe Adriatique.

De plus, en examinant l'ensemble de ce passage, on est porté à croire que le terme septentrional de la distance fixée par Artémidore devoit se trouver au nord-ouest, non au sud-est d'Ancône.

Nous avons donc cru un moment pouvoir plutôt reconnoître ici le nom de l'*Æsis* [Fiumesino], fleuve assez considérable, et

[1] *Voyez* ci-dessus, pag. 409. =[2] *Ibid.* =[3] *Voyez* ci-dessus, pag. 411. =[4] *Voyez* ci-dessus, même page. =[5] *Conject. in Strab.* pag. 26.

PAGE 285.
* *Loc. inc.*

Polybe * dit que les distances, à partir de l'Iapygie ‹1›, ont été mesurées en milles; que, de l'Iapygie jusqu'à la ville de *Sila*, l'on trouve cinq cent soixante-deux milles; et que, de *Sila* ‹2› jusqu'à

plus voisin d'Ancône que celui qui répondroit à l'*Aspia* de la carte de Peutinger; par conséquent nous étions tentés de lire, en nous éloignant moins que M. Tyrwhitt de la leçon imprimée, Ὁ δ' Ἀρτεμίδωρος εἰς ΑἼΣΙΝ πλησίον ὄντα τοῦ Ἀγκῶνος κ. τ. λ. Mais voici des considérations qui, au contraire, appuient la leçon proposée par M. Tyrwhitt.

— Le promontoire *Garganum* me paroît devoir répondre à la pointe *della Testa*, au sud-est de Viesti. C'est l'un des caps les plus élevés et les plus orientaux de ceux que forme le groupe du mont *Garganus*. D'Anville place ce cap un peu plus haut.

Les 254 milles Romains comptés par le Chorographe, depuis le promontoire *Garganum* jusqu'à Ancône, représentent 203 minutes 12 secondes d'un grand cercle de la terre. La carte moderne fournit 200 minutes semblables pour la longueur des côtes depuis la pointe *della Testa* jusqu'à Ancône : ainsi la mesure ancienne est d'accord, à une lieue près, avec la mesure moderne.

La mesure attribuée à Artémidore présente deux difficultés; d'abord sur son étendue, ensuite sur le point où elle aboutissoit.

En effet, quand même on prendroit les 1250 stades du texte de Strabon sur le plus grand module, ils ne représenteroient encore que 150 minutes, et ne conduiroient qu'aux trois quarts de la distance qui sépare le *Garganum* d'Ancône : et comme Artémidore a connu avec exactitude l'intervalle de *Brentesium* au *Garganum*, il est très-vraisemblable qu'il a connu aussi la mesure des côtes, depuis ce promontoire jusque vers Ancône.

Je suis donc porté à croire qu'il existoit une erreur de copiste dans l'exemplaire de l'ouvrage de cet ancien, que Strabon avoit sous les yeux, et qu'au lieu de 1250 stades, Artémidore avoit écrit 2250 stades. Alors, et en les comptant à 700 par degré, comme dans la note 1 de la page précédente, ils produiroient 192 minutes 52 secondes; et cette mesure conduiroit, à 3 minutes ou une lieue près, depuis la pointe *della Testa* jusqu'à l'embouchure commune à l'ancien *Misio* et à l'*Aspia*, qui réunissent leurs eaux peu avant de se jeter à la mer.

Ces mesures me semblent confirmer la conjecture de M. Tyrwhitt. G.

‹1› *A partir de l'Iapygie, &c.* Notre version est fidèle ; le texte porte uniquement, ἀπὸ τῆς Ἰαπυγίας. Mais quel étoit donc le point de l'Iapygie que Polybe prétendoit indiquer par ces mots, ἀπὸ τῆς Ἰαπυγίας ! Au premier abord, nous aurions volontiers prononcé que ce ne devoit pas être le cap *Iapygium* [capo di Leuca]; parce que nous voyons que, dans d'autres passages [1], où Polybe lui-même, et Strabon, ont voulu parler déterminément de ce cap, ils ont eu soin de dire, ἀπὸ τῆς ἌΚΡΑΣ Ἰαπυγίας, *de l'*EXTRÉMITÉ ou *POINTE de l'Iapygie.* Et, conséquemment, nous aurions penché à croire qu'ici Polybe avoit entendu partir de la frontière septentrionale de l'Iapygie, c'est-à-dire de *Brentesium* ou de quelque autre lieu très-voisin. Mais, à la *page 415*, on verra, dans la note 1, les considérations puissantes qui, ébranlant notre propre opinion, nous font douter si, malgré l'impropriété de l'expression, l'ἀπὸ τῆς Ἰαπυγίας ne doit pas en effet s'expliquer du cap *Iapygium.*

‹2› Le passage indiqué par notre auteur ne se retrouve point dans ce qui nous reste aujourd'hui des ouvrages de Polybe; mais

[1] Conf. *Polyb. Fragm.* lib. X, cap. 1, §. 8, edit. Schweigh. tom. III, pag. 187. — Id. *Fragm.* lib. XXXIV, cap. 11, §. 10, edit. eàd. tom. IV, pag. 649 et 650.

la ville d'*Acyleia*, il y a cent soixante-dix-huit milles ‹1›. PAGE 285.

Ces calculs ne s'accordent point avec l'étendue que l'on donne communément à la côte d'Illyrie, prise depuis les monts Cérauniens * jusqu'au fond du golfe Adriatique ** ; étendue que ces auteurs portent au-delà de 6000 stades, faisant ainsi cette côte plus longue que celle d'Italie, tandis qu'elle est bien plus courte ‹2›.

* Capo della Linguetta.

** C'est-à-dire jusqu'à la ville d'*Acyleia* [Aquileia].

on peut croire qu'il appartenoit au XXXIV.e de son histoire.

La ville de *Sila*, nommée dans ce texte, est totalement inconnue d'ailleurs.

Cluvier [1] a pensé qu'au lieu de Σίλαν, on devroit lire Σήναν, *Senam* [Sinigaglia]. Mais Polybe, comme on le voit dans le II.e livre de son histoire [2], comptoit, de *Sena* jusqu'à la ville d'*Acyleia*, 2500 stades, que, vraisemblablement, Strabon auroit regardés comme équivalant à trois cent douze milles et demi : or ici l'auteur doit avoir nommé un lieu d'où, jusqu'à la ville d'*Acyleia*, l'on auroit pu ne compter que le nombre de stades qui, dans son opinion, auroit représenté cent soixante-dix-huit milles, c'est-à-dire 1424.

M. Tyrwhitt [3], et, d'après lui, M. Schweighæuser [4], ont jugé que Polybe avoit voulu parler de *Spina* [5]. Mais, lorsqu'on aura lu la note suivante, cette conjecture ne paroîtra guère plausible.

‹1› En réunissant les deux mesures de Polybe, on voit que la longueur des côtes orientales de l'Italie, depuis l'Iapygie jusqu'à Aquilée, étoit connue pour être de 740 milles Romains. Ils représentent 592 minutes de degré.

D'après nos cartes les plus récentes, la longueur des côtes, prise exactement depuis le cap Leuca, l'ancien *Iapygium*, jusqu'à Aquilée, est de 591 minutes, ou de 739 milles Romains.

Cette grande exactitude doit faire retrouver l'emplacement de la ville de *Sila*, que l'on confond tantôt avec *Sena-Gallica*, tantôt avec *Spina*. Les 178 milles que Polybe comptoit entre Aquilée et *Sila*, fixent cette dernière ville à l'embouchure du Fiumicino, connu autrefois sous le nom de *Rubico*.

Ce petit fleuve servant de limites entre l'Italie proprement dite, et la Gaule Cisalpine, étoit le point naturel du partage des mesures que Polybe rapportoit. G.

‹2› Les 740 mille pas assignés par Polybe aux côtes orientales de l'Italie, si on les multiplie par huit, comme faisoit Strabon pour traduire les mesures Romaines en mesures Grecques, donneront, pour la longueur de ces côtes, 5920 stades; et comme cette quotité approche beaucoup des 6000 stades environ que l'on attribuoit aux côtes de l'Illyrie, il semble que Strabon n'auroit pas dû faire remarquer une si légère différence.

Mais, comme il ajoute que la côte de l'Illyrie est beaucoup plus courte que celle de l'Italie, tandis que les nombreuses sinuosités de la première la rendent, au contraire, plus longue que la seconde, et que c'est en évitant une partie de ces sinuosités qu'on peut lui trouver seulement environ 6000 stades olympiques de longueur, je ne devine pas ce qui peut avoir induit Strabon en erreur, à moins que, dans son raisonnement, il n'ait oublié de joindre à la mesure des côtes de l'Illyrie, celle des rivages de l'Istrie.

Au surplus, il faut prendre garde que les 6000 stades environ que Polybe donne ici

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 5, pag. 608, lin. 16. = [2] Conf. *Polyb. Histor.* lib. II, §. 14, n.° 9, edit. Schweigh. tom. I, pag. 253. = [3] *Conject. in Strab.* pag. 27. = [4] *Schweigh. ad Polyb. Fragm.* ex lib. XXXIV, §. 11, edit. eâd. tom. IV, pag. 649, et tom. VIII, pag. 114. = [5] *Voyez* ci-dessus, pag. 122, not. 2 et 3.

PAGE 285. Au reste, nous avons souvent fait observer que les géographes sont loin d'être d'accord entre eux, principalement à l'égard des intervalles. [Au milieu de leurs témoignages contradictoires], chaque fois qu'il est possible de prendre un parti, nous déclarons notre opinion; lorsque cela est impossible, nous croyons devoir uniquement rapporter ce qu'ils disent. Mais, comme il est des points sur lesquels tous se taisent absolument, on ne sauroit s'étonner si nous-mêmes, traitant un sujet tel et aussi vaste que le nôtre, nous passons certains objets sous silence. Des grandes choses, nous prétendons bien n'en oublier aucune; mais, quant aux petites, il n'est guère utile de les faire connoître : d'ailleurs, celles-ci peuvent s'omettre sans que le lecteur s'en aperçoive; et de pareilles omissions ne nuisent pas ou du moins ne nuisent que très-peu au mérite de l'ouvrage.

Pays des *Apuli* proprement dits.

Immédiatement après le *Garganum*, se présente un golfe profond <1>. Les peuples qui en habitent les côtes, sont ceux que l'on nomme proprement *Apuli* <2>. Ils parlent la même langue que les *Daunii* et les *Peucetii* : et aujourd'hui ils ne diffèrent en rien de ces derniers*; mais sans doute ils en différèrent autrefois, ce qui occasionna la distinction de noms. Jadis ce canton fut

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 409.*

aux côtes de l'Illyrie, et les 5800 stades que Strabon leur donnera au livre VII, n'ont aucun rapport avec les 6150 stades dont il a parlé au livre II, *pag. 285* du volume précédent. Cette dernière mesure n'alloit que depuis les monts Cérauniens jusqu'aux frontières méridionales de l'Iapygie, ou plutôt de l'Iapydie, et n'embrassoit qu'un peu plus de la moitié de la côte dont il est question.

Je dirai dans le livre suivant, comment ces différentes mesures doivent être évaluées, et comment elles s'accordent entre elles, ainsi qu'avec nos cartes modernes. G.

<1> Strabon veut sans doute parler de cette courbure que, sur la carte de Rizzi Zannoni, la côte orientale de l'Italie forme depuis les environs du lieu nommé Peschici, au nord de Viesti, jusqu'à Punta d'Asinella.

<2> D'après ce que nous avons remarqué dans la note précédente, les *Apuli* proprement dits n'auroient occupé que la moitié du golfe dont notre auteur parle en ce moment; car c'est à-peu-près vers le milieu de ce golfe que se trouve l'embouchure du Fortore [l'ancien *Frento*], qui, comme on l'a vu précédemment [1], servoit de limite méridionale aux *Frentani*, et, de ce côté, les séparoit des *Apuli*.

[1] *Voyez* ci-dessus, pag. 247.

aussi

aussi * très-florissant; mais la guerre d'Annibal et celles qui suivirent, l'ont dévasté. Là se donna cette bataille de Cannes, où les Romains et leurs alliés perdirent * un si grand nombre d'hommes <1>.

PAGE 285.
* C'est-à-dire, comme celui des *Daunii*. Voyez ci-dessus, *pag. 412.*
* 216 ans avant l'ère Chrétienne.

Sur les bords du golfe existe un lac <2>, au-dessus duquel, dans le sein des terres, est situé ce *Teanum* *, que l'on surnomme *Apulum*, pour le distinguer du *Teanum-Sidicenum* *. C'est entre ce rivage et celui où *Dicœarchia* * est assise, que l'Italie se rétrécit considérablement; car, en cet endroit, les deux mers * ne sont séparées que par un isthme qui n'est pas de 1000 stades <3>.

* Civitate.
* *Voyez* ci-dessus, *pag. 216.*
* Pozzuolo. *Voyez* ci-dessus, *pag. 261.*
* Les mers Tyrrhénienne et Adriatique.

Après le lac, en rangeant la côte, on arrive à *Buca* * et au pays des *Frentani*.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 245 et 246.*

Du lac jusqu'à *Buca*, comme du *Garganum* jusqu'au lac, il y a 200 stades *.

* *Ibid.*

Les pays au-delà de *Buca* ont été précédemment décrits *.

* *Ibid.*

Voilà quelle est l'Italie, et quelle est son étendue <4>.

<1> *Là se donna &c.* Strabon ici paroît ne pas s'exprimer avec exactitude. Il s'agit, dans ce paragraphe, d'une portion de l'*Apulia*, que lui-même a évidemment voulu distinguer de celle dont il avoit parlé avant sa digression sur les distances. Or ce n'est point dans la portion décrite en cet instant, c'est dans celle dont notre auteur a fait mention précédemment, que le territoire de Cannes, théâtre de la défaite des Romains, étoit situé, proche de *Canusium* [Canosa] et sur la rive droite de l'*Aufidius* [l'Ofanto].

<2> *Un lac, &c.* Au nord du promontoire de Monte Gargano, il se trouve aujourd'hui deux lacs, appelés, l'un Lago di Varano, l'autre, Lago di Lesina [1]. Lequel des deux Strabon a-t-il voulu indiquer? Peut-être de son temps, les deux n'en faisoient-ils qu'un.

<3> Cet isthme, pris du fond du golfe de Naples jusqu'aux rivages voisins de l'ancien *Teanum*, est, sur nos cartes, de 80 minutes, ou de 933 stades de 700. G.

<4> *Voilà &c.* Nous n'avons pu parvenir à rendre la force et la concision du texte: *Τοσαύτη μέν τοι καὶ τοιαύτη τίς ἐστιν ἡ Ἰταλία* [1393, 1394, *τοιαύτη τις ἡ Ἰταλία*]. Le latin seul pourroit approcher du grec : *Talis ac tanta est Italia.*

[1] *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 12, pag. 1213, lin. 10.

CHAPITRE VI et dernier.

Considérations sur les causes physiques et morales, ainsi que sur les progrès de la grandeur des Romains. §. I.er *Avantages physiques de l'Italie.* §. II. *Conduite des Romains.*

* Ce qui va suivre jusqu'au §. II, est quelquefois un peu paraphrasé.

Nous avons longuement parlé de l'Italie : * toutefois nous devons nous arrêter encore à ce pays, et considérer les principales causes par lesquelles sa possession a mené les Romains au point de grandeur où ils sont parvenus.

§. I.er Avantages physiques de l'Italie. Page 286.

En premier lieu, l'Italie, pareille à une île, est sûrement gardée par des mers qui l'entourent de tous côtés, à l'exception de quelques petites portions défendues elles-mêmes par des montagnes d'un accès difficile.

En second lieu, l'Italie offre peu de ports; mais ceux qui se rencontrent sur ses côtes, sont tous fort spacieux et très-bons: de sorte que ses habitans, presque absolument à l'abri des invasions de l'étranger, sont en même temps à portée de former des entreprises, soit de guerre, soit de commerce.

En troisième lieu, l'Italie est dans la situation la plus favorable, quant à ces différences d'air et de température, dont dépend presque totalement la bonne ou la mauvaise qualité des animaux, des plantes, et des diverses choses nécessaires à la vie. Outre qu'elle s'étend, si on peut s'exprimer de cette manière, toute en longueur, du nord au sud; elle est prolongée par la Sicile, cette île si vaste, qui, par sa position même, semble lui être attachée : et, dans sa longue extension, par-tout elle se trouve entre les deux extrêmes de la chaleur et du froid. C'est, comme personne ne l'ignore, l'excès ou la modération, tant du froid que

PAGE 286.

de la chaleur, qui décide en bien ou en mal de la température de l'air *. Ainsi, nécessairement, la contrée aujourd'hui comprise sous la dénomination d'Italie, doit être celle où l'on éprouve, dans le plus de parties et sous le plus de rapports, une heureuse température. Et il est encore une autre circonstance qui lui assure cet avantage : les monts Apennins y régnant dans toute sa longueur, et y laissant de chaque côté des plaines, de même que des collines fertiles, l'Italie n'a point de canton qui ne jouisse à-la-fois des productions du pays plat et de celles du pays montagneux.

* *Voyez* livre II, tom. I, *pag. 250 et 251.*

A tout cela, il faut joindre le nombre et la grandeur des lacs et des fleuves de l'Italie; les sources thermales ou froides que la nature y a multipliées <1> pour entretenir la santé ; par-dessus tout, l'abondance inexprimable de ses mines en tous genres, et l'excellence, soit des alimens propres aux hommes et aux bestiaux, soit des autres matières qu'elle produit.

Enfin, se trouvant au milieu de tous les pays occupés par les plus grandes nations *, l'Italie, d'après sa supériorité en force ainsi qu'en étendue, semble faite pour leur donner la loi, et, vu leur proximité, peut aisément les forcer à l'obéissance.

* Le texte ajoute, *et de la Grèce et des meilleures parties de l'Asie.*

§. II. Conduite des Romains.

APRÈS ces considérations sur les avantages physiques de l'Italie, faut-il en exposer sommairement quelques autres sur la conduite des Romains, qui se sont servis de sa conquête pour arriver à une domination universelle ! Les voici.

Lorsque Rome eut été fondée *, les Romains restèrent avec sagesse, pendant plusieurs générations, gouvernés par des rois <2>. Le dernier Tarquin usa mal de son pouvoir ; ils le chassèrent *,

* 754 ans avant l'ère Chrétienne.

* 509 ans avant l'ère Chrétienne.

<1> Nous lisons, comme notre manuscrit 1393 le porte distinctement, *παρεσκευασμένας*, au lieu de *παρεσκευασμένων*.

<2> *Restèrent avec sagesse.... gouvernés par des rois.* La phrase Grecque est amphibologique : *Ῥωμαίοι, μετὰ τὴν κτίσιν τῆς Ῥώμης*, ΒΑΣΙΛΕΥΟΜΕΝΟΙ *διετέλεσαν* ΣΩΦΡΟΝΩΣ *ἐπὶ πολλὰς γενεάς*. L'adverbe *σωφρόνως*, *avec sagesse*, que nous avons rapporté au verbe *διετέλεσαν*, *restèrent*, pourroit absolument se rapporter au participe *βασιλευόμενοι*, *gouvernés* *AVEC SAGESSE par des rois.*

Page 287. et se donnèrent une constitution mixte, tenant de la monarchie et de l'aristocratie.

* En l'année 747. * En l'année 594. Ils avoient commencé * par s'associer les *Sabini*, ainsi que les *Latini* *; mais, n'ayant pas trouvé chez ces peuples, ni chez leurs autres voisins, une bienveillance constante, ils furent en quelque sorte contraints de les détruire, et par conséquent de s'agrandir ‹1›.

C'est ainsi qu'ils avoient insensiblement accru leur puissance, quand, presque d'un seul et même coup, ils perdirent, contre toute attente, leur propre ville, et la reprirent d'une manière non moins inattendue ‹2›. Ce double événement arriva, selon Polybe, 19 années après la bataille d'*Ægos-Potamos* *, vers l'époque de la paix conclue par Antalcidas *.

* Cette bataille se donna en l'an 405. * En l'année 387.

Leur désastre une fois réparé, ils soumirent d'abord toute la nation des *Latini* *, et ensuite celle des *Tyrrheni* **; puis ils arrêtèrent les fréquentes et trop libres entreprises des *Celtes* * établis sur les bords du Pô. De là ils défirent successivement les *Samnitæ*, les Tarentins et Pyrrhus *. Bientôt ils eurent conquis le reste de ce que l'on appelle aujourd'hui l'Italie, excepté les pays que le Pô traverse dans son cours. Tandis que l'on continuoit à leur disputer ces provinces, ils passèrent dans la Sicile *, et l'enlevèrent aux Carthaginois *. Aussitôt ils reprirent leurs projets contre les peuples riverains du Pô. Ils combattoient encore avec ces derniers, lorsqu'Annibal entra dans l'Italie *, et commença la seconde guerre punique, qui fut bientôt suivie de la troisième: mais, à l'issue de celle-ci, Carthage fut détruite *; et les Romains se trouvèrent maîtres de la Libye *, comme de toute la portion de l'Ibérie * que les Carthaginois possédoient.

* Vers l'an 338. ** Vers l'an 310. * Les Gaulois Cisalpins. * Vers l'an 275. * En l'année 264. * En l'année 241. * En l'année 218. * En l'année 146. * L'Afrique. * L'Espagne.

‹1› Les *Latini* furent en quelque façon domptés dès l'année 499, mais non entièrement soumis; les *Sabini* furent presque anéantis dans la guerre qui eut lieu vers l'année 450 avant l'ère Chrétienne.

‹2› Cela est emprunté de Polybe [1].

[1] Conf. *Polyb. Hist.* lib. 1, cap. 6, §. 1, edit. Schweigh. tom. I, pag. 12.

Les Carthaginois avoient eu pour alliés les Grecs, les Macédoniens, les Asiatiques d'en-deçà du fleuve Halys et du mont Taurus; les Romains furent donc conduits, par la chaîne des événemens, à s'assujettir, d'un même temps, tous ces divers peuples, sur qui régnoient Antiochus *, Philippe et Persée **. PAGE 287.

* Antiochus céda l'Asie mineure en l'année 189.
** Persée fut pris en l'année 167.

Les Illyriens, ainsi que les Thraces les plus voisins des Grecs et des Macédoniens, avoient profité de la circonstance pour entrer en guerre avec Rome : cette autre guerre ne finit que quand tous les peuples d'en-deçà de l'Ister * eurent été vaincus comme ceux d'en-deçà de l'Halys.

* Le Danube.

Il en a été de même des Ibères, des *Celtes* *, et du reste de ces nations * qui obéissent maintenant aux Romains. En effet, les combats en Ibérie n'ont cessé, par la soumission entière de ce pays, qu'après la destruction successive de Viriathe *, des Numantins *, de Sertorius **, puis, en dernier lieu, des Cantabres, domptés enfin * par Auguste. Et pareillement la Celtique, tant en-deçà qu'au-delà des Alpes *, ainsi que la Ligurie, entamées d'abord d'une manière progressive, n'ont été tout-à-fait conquises qu'après une guerre générale, conduite par Jules Cæsar et par Auguste. Aujourd'hui *, c'est de la Celtique que les Romains partent commodément pour faire en Germanie ces expéditions dans lesquelles ils ont déjà trouvé plus d'une fois matière à orner leur patrie de nouveaux triomphes.

* Les Espagnols et les Gaulois Transalpins.
* Sous-entendu, *occidentales et septentrionales.*
* En l'année 140.
* En l'année 133.
** En l'année 72.
* En l'année 19.
* Les Gaules Transalpine et Cisalpine.
* En l'année 17 ou 18 de l'ère Chrétienne.

En Libye, tout ce qui dépendoit de Carthage, les Romains l'avoient d'abord abandonné à des princes qui, devant demeurer soumis, ont perdu leur état dès qu'ils ont voulu secouer le joug: si, présentement, Juba possède la Mauritanie et plusieurs portions du reste de la Libye, c'est la récompense de son zèle et de son amitié pour eux <1>. PAGE 288.

<1> Ainsi donc, lorsque Strabon rédigeoit le VI.e livre de sa Géographie, et l'on va reconnoître [1] que c'étoit en l'année 18, le roi Juba [le jeune] existoit encore. Mais,

[1] *Voyez* ci-dessous, pag. 424, not. 2.

PAGE 288. Telle a été aussi leur conduite à l'égard de l'Asie. Ils la laissèrent d'abord gouvernée par des rois qui reconnoissoient l'autorité de Rome : mais, par la suite des temps, la race de la plupart de ces princes s'étant éteinte, comme celle des Attalides *, et celle des rois de Syrie ⟨1⟩, de Paphlagonie ⟨2⟩, de Cappadoce ⟨3⟩ et d'Ægypte ⟨4⟩, ou aussi, la défection de quelques-uns d'entre eux, par exemple, de Mithridate-Eupator et de Cléopâtre-l'Ægyptienne, ayant fourni l'occasion de les détruire ⟨5⟩; tout ce qui est en-deçà du Phase et de l'Euphrate, excepté certains cantons de l'Arabie, se trouve immédiatement soumis à la domination des Romains, ou sujet des dynastes qu'ils ont établis.

*En l'année 133, par la mort d'Attalus III.

comme on le verra dans la suite [1], le XVII.e livre ne fut rédigé qu'après la mort de ce prince, qui dut cesser de vivre [2] avant l'année 21 de l'ère Chrétienne [3].

⟨1⟩ Ce que Strabon dit ici ne doit s'admettre qu'avec restriction. Les Séleucides cessèrent, il est vrai, de régner en Syrie dès l'année 83 avant l'ère Chrétienne, lorsque le pays, fatigué de leurs cruelles divisions, se soumit volontairement au roi d'Arménie Tigranes; mais leur race n'étoit alors nullement éteinte : elle ne l'étoit pas même en l'année 64, quand Pompée fit de ce royaume une province Romaine; car à cette époque il existoit encore deux princes Séleucides, Antiochus l'Asiatique, et son frère Séleucus-*Cybiosactès*, ayant droit au trône de leurs ancêtres. Mais on peut dire que la mort de ce dernier, arrivée vers l'an 54 avant l'ère Chrétienne, fut la fin totale du règne comme de la race des Séleucides.

⟨2⟩ La race des rois de Paphlagonie se trouva totalement éteinte vers l'an 7 avant l'ère Chrétienne [4]. Au reste, nous aurons occasion de parler plus au long des derniers princes de ce pays [5].

⟨3⟩ La race des rois de Cappadoce avoit manqué vers l'an 91 avant l'ère Chrétienne [6].

⟨4⟩ *Et d'Ægypte.* La race de Lagides put être censée éteinte l'année 44 avant l'ère Chrétienne, quand le second et dernier fils de Ptolémée-*Aulctès* fut mort, et qu'il ne resta plus de toute cette lignée, soit légitime, soit illégitime, que les deux sœurs Cléopâtre et Arsinoé [7]. D'ailleurs, ce que Strabon dit ici peut n'être relatif qu'à la mort du roi de la Cyrénaïque, Ptolémée-*Apion*, qui, mourant sans postérité, avoit légué son État aux Romains, en l'année 96 avant l'ère Chrétienne.

⟨5⟩ *Ou aussi, la défection &c.* Nous lisons, *καὶ Αἰγυπτίων· Ἢ ἀφισαμένων ϗ ἔπειτα καταλυομένων κ. τ λ.* au lieu de *ϗ Αἰγυπτίων ἀφισαμένων, καὶ ἔπειτα καταλυομένων κ. τ. λ.*

[1] *Voyez* liv. XVII, pag. 828, 829 et 831 du texte Grec. = [2] Conf. *Tacit. Annal.* lib. IV, §. 23. — *Noris Cænot. Pis.* diss. 2, cap. 12, pag. 238. = [3] Voyez *M. l'abbé Sevin, Rech. sur la vie &c. de Juba*, Ac. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. IV, *Mém.* pag. 462. = [4] Voyez *M. l'abbé Belley, Diss. sur l'ère de Germanicopolis &c.* Ac. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. XXX, *Mém.* pag. 331. = [5] Voyez *Strab.* liv. XII, pag. 544 du texte Grec. = [6] Conf. *Strab.* lib. XII, pag. 540. — *Justin.* lib. XXXVIII, cap. 1 et 2. — Voyez aussi *M. l'abbé Belley, Explic. d'une inscr. ant. &c.* Ac. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. XXIII, *Hist.* pag. 190 et 191. = [7] Conf. *Joseph. Antiq. Jud.* lib. XV, cap. 4, §. 1, tom. I, pag. 749. — *Porphyr.* ap. *Euseb.* edit. Scalig.

PAGE 288.

Les Arméniens, les peuples qui habitent au-delà de la Colchide, les Albanes, les Ibères, n'attendent pour obéir que la présence d'un magistrat envoyé de Rome ⟨1⟩ : ils sont faciles à contenir; s'ils remuent, c'est parce que les Romains sont occupés ailleurs. Et nous pouvons en dire autant de tous les peuples placés au-delà de l'Ister et sur les côtes du Pont-Euxin : seulement devons-nous, parmi ces derniers, distinguer les habitans du Bosphore et les tribus nomades *; car les habitans du Bosphore ⟨2⟩ reçoivent pleinement les ordres des Romains; et les nomades ⟨3⟩ étant comme nuls, puisqu'ils restent insociables, il suffit, à leur égard, de garder la frontière.

*Les peuples *errans* ou *pasteurs.*

Les autres nations * sont la plupart des scénites ** et des nomades, fort éloignés des limites de l'Empire. Les Parthes sont, il est vrai, limitrophes, et, en même temps, très-puissans; mais ils ont si bien senti la supériorité de force des Romains et des princes qui les gouvernent de nos jours, que l'on a vu Phraates renvoyer * à Rome les anciens trophées formés de la dépouille des armées Romaines, et, de plus, confier à Cæsar Auguste ses fils et petits-fils, comme gages officieux d'amitié ⟨4⟩. Aujourd'hui c'est aux Romains que souvent les Parthes s'en remettent pour le choix d'un roi; peu s'en faut qu'ils ne reconnoissent en tout la souveraineté de l'empereur.

* Sous-entendu, *de la terre connue.*

** C'est-à-dire, *habitant-sous-des-tentes.*

* En l'année 20 avant l'ère Chrétienne. *Voy.* liv. XVI, pag. 748.

⟨1⟩ *N'attendent &c.* Nous lisons, d'après nos manuscrits 1393 et 1394, *τῶν ἡγησομένων*, au lieu de *τῶν ἡγησαμένων* que porte l'édition de Casaubon.

⟨2⟩ *Les habitans du Bosphore reçoivent pleinement les ordres &c.* Strabon, ailleurs [1], dira que, depuis la défaite de Mithridate-Eupator, le royaume du Bosphore obéissoit aux Romains, *ἐξ ἐκείνου δὲ ἡ* [sc. *τοῦ Βοσπόρου*] *βασιλεία γεγένηται Ῥωμαίοις ὑπήκοος.*

⟨3⟩ *Et les nomades &c.* Les peuples *nomades* [c'est-à-dire errans] dont notre auteur fait ici mention, sont ceux dont il parlera plus au long dans le VII.ᵉ livre [2], tels que les Sarmates-Iazyges, les *Basilæi* [ou Royaux], les *Urgi, &c.*

⟨4⟩ On diroit que Tacite vouloit traduire ce passage, quand il disoit [3] : *Nam Phraates, quanquam depulisset exercitus ducesque Romanos, cuncta venerantium officia ad Augustum verterat, partemque prolis, firmandæ amicitiæ, miserat.*

[1] Lib. VII, pag. 310. = [2] Pag. 306. = [3] *Tacit. Annal.* lib. II, §. 1.

PAGE 288. Si dans l'Italie, que, depuis son assujettissement aux Romains, des dissensions civiles avoient plus d'une fois déchirée, si dans Rome elle-même, on a vu les progrès du désordre et de la corruption s'arrêter, ce bonheur n'est dû qu'à la constitution actuelle et à la fermeté des princes régnans. Un état aussi vaste pouvoit-il être bien régi, à moins que l'on n'y confiât l'autorité à un seul chef, comme à un père ‹1›? Jamais les Romains et leurs alliés n'avoient connu cette paix et cette abondance de biens, dont ils commencèrent à jouir dès le moment où Cæsar Auguste eut été investi du pouvoir suprême : et ils continuent d'en goûter la douceur, sous le règne de son fils Tibère, qui, lui ayant succédé * dans sa puissance, le prend pour modèle dans la manière d'administrer et de commander; de même que les fils de Tibère, Germanicus et Drusus, chargés de gouverner au nom de leur père ‹2›, se règlent d'après son exemple.

* En l'année 14 de l'ère Chrétienne.

‹1› Ainsi donc Tacite [1] sembleroit presque copier encore Strabon, lorsqu'il dit [2]: *Non aliud discordantis patriæ remedium fuisse, quàm ut ab uno regeretur.*

‹2› Germanicus, nommé, dès l'année 17, pour aller commander en Orient, n'y arriva que dans l'année 18, et mourut en l'année 19. Ce ne fut non plus qu'en l'année 17 que Drusus eut, à proprement parler, le commandement des armées de Germanie. Ainsi, de ce que Strabon dit ici, l'on pourroit presque inférer qu'il rédigeoit ce VI.[e] livre précisément dans l'année 18 de l'ère Chrétienne.

[1] *Tacit. Annal.* lib. II, §. 44. = [2] *Id. ibid.* lib. I, §. 9.

FIN DU SIXIÈME LIVRE.

ÉCLAIRCISSEMENS

ÉCLAIRCISSEMENS
POUR LE TOME II
DE LA GÉOGRAPHIE
DE STRABON.

N.° I.

Répondant à la Page 106, note 1.

MAIS par la suite, il [ce nom d'Italie] *a si fort prévalu, qu'il est devenu le nom général de tout le pays, jusqu'au pied des Alpes, en y comprenant même, d'un côté, la portion de la LIGURIE* [littér. *la Ligystique*] *située le long de la mer, depuis les confins de la TYRRHÉNIE jusqu'au Var; et, de l'autre côté, l'ISTRIE jusqu'à Pola.*

Nous croyons avoir rendu assez fidèlement la phrase Grecque : Ἐπικρατῆσαν δὲ τοὔνομα, καὶ μέχρι τῆς ὑπωρείας τῶν Ἄλπεων προὔβη. Προσέλαβε δὲ καὶ τῆς Λιγυστικῆς, τὰ [leçon de nos manuscrits 1393, 1394] μέχρι Οὐάρου ποταμοῦ καὶ τῆς ταύτῃ θαλάττης, ἀπὸ τῶν ὁρίων τῶν Τυῤῥηνικῶν· καὶ τῆς Ἰστρίας μέχρι Πόλας. Mais peut-être, pour plus d'un lecteur, reste-t-il ici quelque obscurité; les observations suivantes pourront la dissiper.

§. 1.

D'abord, quant à ce qui est dit, dans ce passage, concernant la LIGURIE [littéralement la *Ligystique*], voici ce qu'il faut se rappeler.

1.° Strabon s'attachant, pour la distinction des contrées, aux limites constantes marquées invariablement par la nature, plutôt

N.° I. PAGE 106.

qu'aux bornes mobiles placées temporairement par la politique, a voulu regarder l'*Italie* comme ne s'étendant point au-delà des Alpes.

2.° L'on a vu précédemment (1) qu'il plaçoit la naissance de cette longue chaîne de montagnes entre Gênes et *VADA Sabbata* ou *Sabbatorum* [Savone ou Vadi].

3.° L'on a eu aussi, et même plus d'une fois (2), occasion de reconnoître qu'il attribuoit aux *Ligyes* [les Liguriens] des cantons reculés vers l'ouest bien au-delà de Gênes et de son district. En effet, indépendamment d'un passage du IV.ᵉ livre (3) d'après lequel on peut croire que, selon lui, les anciens Grecs, ne distinguant point les *Salyes* des *Ligyes*, étendoient la dénomination de la *Ligystique* [Ligurie] jusqu'à Marseille, sinon encore plus loin; il dit ailleurs, en propres termes, que les véritables *Ligyes* non-seulement habitoient dans le sein même des Alpes, mais occupoient toute la côte, pour le moins jusqu'aux bouches du Var. Il y avoit donc une partie de la *Ligystique*, que notre auteur devoit regarder comme étant (à l'égard de l'*Italie*) tout-à-la-fois *INalpine* et *TRANSalpine*.

4.° Les Romains, devenus maîtres de la *Ligystique*, ne l'avoient point annexée à ce que, dans les derniers temps de la République, ils appelèrent l'*Italie*. Lors des dissensions entre Cæsar et Pompée, la ville de Lucques elle-même n'étoit point encore comprise dans l'*Italie*; elle appartenoit à la province dont Cæsar avoit le gouvernement (4). Mais, après la guerre civile, et sans doute uniquement par les dispositions émanées d'Auguste, toute la *Ligystique*, du moins toute la *Ligystique* maritime, ayant été comprise dans la neuvième région (5), les limites de l'*Italie*, sur les bords de la Méditerranée, furent reculées jusqu'aux bouches du Var (6).

(1) *Voyez* liv. IV, dans ce II.ᵉ vol. pag. 85.

(2) *Voyez* liv. II, dans le I.ᵉʳ vol. pag. 335, 336, 337, 354, 355. — *It.* liv. IV, dans ce II.ᵉ vol. pag. 6, 11 et 12; pag. 19, note 2; pag. 20, 22 et 23; puis pag. 87, 88, 89, 90 et 101.

(3) *Voyez* dans ce II.ᵉ vol. pag. 89.

(4) Conf. *Frontin. Stratag.* lib. III, cap. 2. — *Sueton. in Cæs.* §. 24. — *Plutarch. in Pomp.* §. 51, edit. Reisk. tom. III, pag. 123. — *Id. in Cæs.* §. 21, tom. IV, pag. 208.

(5) *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 8, tom. I, pag. 150, lin. 10.

(6) *Voyez*, dans ce deuxième volume, pag. 156.

Conf. *Plin. loc. cit.* §. 7, p. 149, lin. 21. — *Ptolem. Geogr.* lib. III, cap. 1, pag. 67, 68. — *Flor.* lib. II, cap. 3.

N.° I. PAGE 106.

5.° D'après cette nouvelle distribution, tous les véritables *Ligyes* se trouvant appartenir à l'*Italie*, Strabon auroit pu réserver pour son v.^e livre ce qui concernoit quelqu'un de ces peuples. Mais, fidèle à son plan, il a mieux aimé partager en deux parties ce qu'il vouloit dire à leur sujet. Conséquemment, il a joint à la description des Alpes, dans le IVe livre, les détails relatifs à ceux des *Ligyes* qui, situés soit dans le sein même de ces montagnes, soit sur la côte à l'ouest de *VADA Sabbata*, étoient hors des limites naturelles de l'*Italie*, fixées au bas des Alpes. Si, dans ce v.^e livre, il cite encore quelques possessions des *Ligyes*, ce sont uniquement celles qui se trouvoient en-deçà du point où, selon lui, la chaîne des Alpes prenoit naissance.

§. 2.

A l'égard de l'*ISTRIE*, dont la limite occidentale, fixée dans le principe (1) au *Timavus* [le Timao], avoit été ensuite restreinte à la rive gauche du *Formio* [le Risano], il est certain que, lors de la division faite par Auguste, cette province toute entière étoit devenue partie intégrante de la dixième région de l'Italie (2). Et quoique, peut-être, il ne soit pas aisé de reconnoître nettement le point où Strabon plaçoit la fin des Alpes orientales, néanmoins, d'après une comparaison attentive des passages peu nombreux où il semble indiquer jusqu'où la chaîne totale des Alpes s'étendoit vers l'est (3), on peut croire qu'il la prolongeoit, sinon jusqu'à la frontière orientale du pays des *Iapodes* [c'est-à-dire, de la province de Morlaka], du moins jusqu'à la frontière occidentale de ce pays; c'est-à-dire que, selon lui, la chaîne des Alpes comprenoit jusqu'au mont *Albius* [représenté par ce que l'on appelle aujourd'hui, Monti della Vena], qui séparoit les *Istrii* des *Iapodes*. Par conséquent, toute l'ISTRIE, dans son système, étant une contrée *CISalpine*, il devoit en réunir la description à celle de l'*Italie*. Aussi est-ce dans ce v.^e livre que l'on trouve le peu de détail qu'il

(1) Conf. *Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 21, pag. 209, lin. 54.

(2) Conf. *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 22, tom. I, pag. 175, lin. 5. — *Cluver. loc. cit.* cap. 19, pag. 174, lin. 11.

(3) *Voyez*, dans ce deuxième volume, pag. 86, les notes 4 et 5; puis les pages 99 et 100.

Conf. *Strab.* lib. VII, pag. 313, 314 du texte Grec.

N.° I. PAGE 106.

donne sur cette province; et, s'il en parle de nouveau dans son VII.e livre (1), à propos de l'Illyrie, dont elle avoit fait partie, ce sera uniquement pour rappeler qu'il l'a déjà décrite comme appartenant, de son temps, à l'*Italie.*

On pourroit néanmoins s'étonner d'une chose. Ici, comme dans son VII.e livre (2), Strabon semble, ou borner essentiellement l'ISTRIE, du côté de l'est, à Pola, tandis qu'elle s'étendoit au-delà de cette ville (3) jusqu'au fleuve *Arsias* [l'Arsa]; ou bien, partager ce pays en deux portions, dont l'une extrêmement petite, nous voulons dire la portion intermédiaire entre Pola et l'*Arsias,* n'auroit pas été, comme l'autre, annexée à l'*Italie.* Croyons donc (4) que si, pour indiquer la limite orientale de l'*ISTRIE,* notre auteur a nommé Pola au lieu de l'*Arsias*, c'est seulement à raison de la grande célébrité de cette ville.

(1) *Voyez* liv. VII, pag. 314, 315 du texte Grec.

(2) *Voyez* liv. V, dans ce II.e vol. pag. 128, 130; et liv. VII, *loc. cit.*

(3) *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 23, tom. I, pag. 175, lin. 10.

(4) Conf. *Cluver. Ital. ant.* lib. 1, cap. 2, pag. 17, lin. 8, 40 et seq.

N.° II.

Répondant aux Pages 107 et 108, note 2.

L'Italie, nous disent quelques auteurs, &c. Par la note 2 nous avons prévenu les lecteurs que, dans le paragraphe qui alloit suivre, le texte étoit évidemment altéré, sinon même mutilé : ici, pour les mettre à portée de juger par eux-mêmes de la manière dont nous avons rétabli, ou plutôt paraphrasé tout le passage, nous leur présentons les propres termes de notre auteur, avec les différentes versions qu'en ont données successivement ses divers interprètes.

Le texte Grec porte :

Καί τοι φασὶν ἄκραν εἶναι τρίγωνον, ἐκκειμένην πρὸς νότον καὶ χειμερινὰς ἀνατολάς· κορυφουμένην δὲ πρὸς τῷ Σικελικῷ πορθμῷ· βάσιν δ' ἔχουσαν τὰς Ἄλπεις. Συγχωρῆσαι ΔΕ' [legend. fors. ΔΕῖ] *τῶν πλευρῶν μίαν, τὴν ἐπὶ τὸν πορθμὸν τελευτῶσαν, κλυζομένην δὲ ὑπὸ τοῦ Τυῤῥηνικοῦ πελάγους. Τρίγωνον δὲ ἰδίως τὸ εὐθύγραμμον καλεῖται σχῆμα· ἐνταῦθα δὲ καὶ* ʿΑΙ ΒΑ'ΣΕΙΣ [legend. fors. ʿΗ ΒΑ'ΣΙΣ] *καὶ αἱ πλευραὶ περιφερεῖς εἰσίν. Ὥστε εἰ φημὶ δεῖν συγχωρεῖν, περιφερογράμμου* [ms. 1408, *περιφερομένου*] *σχήματος θετέον καὶ τὴν βάσιν, καὶ τὴν πλευράν. Συγχωρητέον δὲ καὶ τὴν λόξωσιν ταύτης τῆς πλευρᾶς τὴν* [legend. fors. *τῆς*] *ἐπὶ τὰς ἀνατολάς.*

L'ancien interprète Latin avoit rendu ainsi tout le passage :

Unâ igitur formâ Italiam omnem geometricâ ratione complecti, haud in proclivi est. Atqui extremitates illius in Austrum et hybernos Ortus excurrentes, triangulas esse commemorant, ejus verticem ad Euripum Siculum produci, basim autem Alpes habere. Concedere verò latus alterum in freto finiri Siculo, et Tyrrheno allui pelago. Cæterùm formam rectis descriptam lineis, propriè triangulam appellant. Hîc autem bases et latera rotunda sunt. Quod si concedendum esse dixerim, lineæ circularis formam esse ponendum est, basim inquam et latera. Concedatur et lateris ejus obliquitas, quæ vergit in Ortum.

Le traducteur Italien s'exprime de la manière suivante :

Non è dunque agevole il descrivere come geometra in una sol figura, tutta

N.° II. PAGE 108. *quella che hora si chiama Italia. Anchora che dicano che la sua estremità è triangulare, la quale pende verso Ostro, et il levante de'l tropico de'l verno. Et si va restringendo in acuto verso lo stretto della Sicilia, et ha l'Alpi per base. Et che l'uno de' suoi lati, à poco, à poco si piega, cioè quello che finisce nello stretto, et ch' è bagnato da'l mare di Toscana. Ma quella figura si chiama propriamente triangulo, ch' è fatta di linee rette. Là dove in questa, et le basi, et i lati hanno de'l circulare. Onde s'io dico che si debbia concedere; bisogna mettere, et la base, et la costa di figura fatta di linee circulari. Bisogna concedere anco quella piegatura della costa, ch' è verso levante.*

La version Latine adoptée par Xylander, porte :

Non in proclivi est totam Italiam geometricâ unâ aliquâ figurâ describere. Quanquam dicunt eam esse promontorium triangulari formâ porrectum versùs meridiem et ortum hybernum, cujus mucro sit ad Siculum fretum, Alpes pro basi. . . . . Concedere autem etiam alterum latus quod Tyrrheno mari alluitur, et Siculo mari finitur. Atqui triangulum propriè dicitur figura tribus rectis lineis contenta. At hîc et basis et latera circumferentias habent. Itaque si concedendum est Italiam esse formâ trianguli, addendum esse cujus et basis et latera circumductis describantur lineis : concedenda est etiam lateris versùs orientem incurvatio.

Sur cette version, presque inintelligible, Xylander fait simplement cette note, qui n'est pas beaucoup plus claire : « *Concedere autem,* » συγχωρῆσαι δέ ; cela n'a point de cohérence avec ce qui précède. » L'auteur dispute contre ceux qui donnent à l'Italie une figure trian- » gulaire. Par ce qui est dit ensuite, on reconnoît qu'il doit manquer » ici quelque chose, savoir, que ceux qui étoient d'une semblable » opinion, donnoient aux côtés de la figure une certaine courbure. »

Casaubon, laissant subsister la version de Xylander, ajoute à la note de cet éditeur : « Il est manifeste que Strabon veut détruire l'opi- » nion qui vient d'être énoncée sur la figure de l'Italie; opinion qui, » comme nous l'avons dit, étoit celle de Polybe. Mais le passage est » mutilé et corrompu. Ce qu'il peut y avoir de sain et de correct, ne

» sauroit être bien compris, à moins que l'on n'ait la carte sous les » yeux ; mais, avec une carte, la partie saine du passage devient » claire. » N.° II. PAGE 108.

Cluvier (chose étonnante) ne parle ni de l'altération, ni de la mutilation du texte, et se contente de le rendre ainsi (1) :

Universam Italiam geometricâ unâ aliquâ figurâ describere, haud in proclivi est : quanquam dicant, eam esse promontorium trianguli formâ porrectum versùs meridiem et ortum hybernum ; cujus vertex sit ad fretum Siculum, Alpes verò loco basis : concedere autem laterum alterum id quod Tyrrheno mari alluitur, finiturque freto Siculo. Quippe triangulum propriè dicitur figura tribus rectis lineis contenta. Heic verò basis et latera circumferentias habent. Itaque, si concedendum, Italiam esse formâ trianguli, addendum est ejus, cujus et basis et latera circumductis describantur lineis : concedenda est etiam lateris orientalis incurvatio.

La version Françoise de M. de Bréquigny est conçue en ces termes :

« Il n'est pas facile de peindre toute l'Italie d'aujourd'hui sous la » forme de quelque figure géométrique. Quelques auteurs veulent que » ce soit une extrémité de la terre qui forme un triangle, lequel s'avance » vers le sud et l'orient d'hyver, dont le sommet est au détroit de » Sicile, et dont les Alpes forment la base. . . . .* qu'enfin un des » côtés qui se termine au détroit, est baigné par la mer Tyrrhénienne. » Mais un triangle est proprement une figure rectiligne ; or, dans la » figure qu'on trace ici, la base et les côtés sont courbes. Si donc l'on » veut que l'Italie soit un triangle, il faut ajouter que c'est un triangle » dont la base et un des côtés sont formés par des lignes courbes. Il » faut aussi convenir que le côté oriental n'est pas droit. »

A l'endroit marqué . . . .* M. de Bréquigny, en marge, avoit annoncé qu'il faudroit une note, et que peut-être la véritable leçon devroit être : *Ἀλλὰ συγχωρῆσαι δεῖ περιφέρεσθαι τῶν πλευρῶν μίαν.*

L'auteur de la traduction Allemande, se permettant de supprimer

(1) *Cluver. Ital. ant.* lib. 1, cap. 3, pag. 22, lin. 33.

N.° II.
PAGE 108.

ou de changer à son gré tout ce qui ne paroît pas bien lié et bien suivi dans le texte, s'est exprimé en ce sens :

« Car quoique certains auteurs disent que tout le pays est un grand » cap de forme triangulaire, ayant pour base les Alpes, et pour sommet » le détroit de Sicile, pour peu que l'on ait de connoissance de l'axiome » qui, en géométrie, nous dit que tout triangle est composé de trois » lignes droites, on ne sauroit se rendre à leur assertion. Si, à toute » force, on veut dire que l'Italie a la forme d'un triangle, du moins » faut-il ajouter, d'un triangle à lignes courbes ; car les deux côtés de » ce prétendu triangle, tant celui que borde la mer Tyrrhénienne, que » celui qui est baigné par la mer Adriatique, forment des lignes courbes. »

Du reste, cette périphrase ne se trouve accompagnée nulle part d'aucune remarque.

Enfin, voici la rédaction de la version Latine dans la nouvelle édition du Strabon :

Universam autem Italiam geometricâ aliquâ figurâ describere, non in proclivi est ; quanquam dicant, eam esse promontorium, triangulari formâ, versùs meridiem et ortum hibernum porrectum ; cujus vertex sit ad fretum Siculum, quodque Alpes basis loco habeat. . . . . . Concedere etiam alterum latus, quod Tyrrheno alluitur mari, et freto Siculo terminatur. Atqui triangulum propriè appellamus figuram tribus lineis contentam ; hîc verò, et basis et latera incurvata sunt. Itaque si, ut arbitror, concedendum est Italiam formâ esse triangulari, cujus et basis et latera circumductis describantur lineis, concedenda est etiam lateris versùs orientem incurvatio.

N.° III

N.° III.

Répondant à la Page 109, note 3.

L'une jusqu'à l'Ocra et au fond du golfe Adriatique.

Le texte porte, τὰ μὲν μέχρι τῆς ῎ΑΚΡΑΣ, καὶ τοῦ μυχοῦ τοῦ κατὰ ΤῸΝ ἈΔΡΊΑΝ. Nous avons averti, dans la note 3, qu'en ce passage, au lieu d'ἄκρας, nous lisions ῎Οκρας : nous eussions dû ajouter que, peut-être de même, à la place de κατὰ ΤῸΝ ἈΔΡΊΑΝ, il faudroit lire κατὰ ΤῊΝ ἈΚΥΛΗΐΑΝ, *près d'Acyleia* [Aquilée]. En effet, ces mots, τοῦ μυχοῦ, τοῦ κατὰ ΤῸΝ ἈΔΡΊΑΝ, dont la version littérale en latin seroit, *usque ad intimum sinum, illum inquam qui est* CIRÇA *Adriam*, ne présentent point de sens raisonnable.

Au surplus, on a déjà vu (1) que, selon notre auteur, le mont *Ocra*, formant la partie la plus abaissée des Alpes, commençoit à l'endroit où la chaîne de ces montagnes touche, d'une part, au pays des anciens *Iapodes*, et, de l'autre part, à celui des *Carni*. Par la suite (2), il ajoutera que l'*Ocra* se trouvoit sur cette route, longue d'environ 400 stades, par laquelle les chariots transportoient les marchandises depuis *Acyleia* jusqu'à *Naupontum* ou *Nauportum* [Laubach].

Nous avons dit (3) que le mont *Ocra* des anciens paroît être la chaîne qui s'étend au nord d'Aquilée et de Trieste. Suivant un auteur moderne (4), l'*Ocra* étoit proprement la partie de montagnes que divise une gorge située entre Gradisca et Gorizia; gorge par où, plus d'une fois, de grosses armées ont pénétré en Italie : elle a servi de passage aux Marcomans, aux Goths, aux Hérules, aux Huns, aux Lombards, aux Avares, aux Slaves, aux Hongrois; et, dans des temps plus modernes, les Turcs l'ont traversée en cinq occasions différentes. Jadis les *Carni*, s'en étant emparés, y avoient fondé une cité, appelée *Ocra*, et qui, du temps de Pline (5), étoit réduite à peu de chose.

(1) *Voyez*, dans ce II.ᵉ volume, pag. 99.

(2) *Voyez*, liv. VII, pag. 314 du texte Grec.

(3) *Voyez*, dans ce II.ᵉ volume, pag. 99, note 6.

(4) *Filiasi, Memor. Stor. de' Veneti pr. et sec.* cap. XXIV, tom. II, pag. 229.

(5) *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 23, tom. I, pag. 176, lin. 5.

N.° IV.

Répondant à la Page 110, note 3.

Immédiatement au bas des Alpes, &c. La plaine dont il est ici question, est ce que les Romains appeloient la Gaule cisalpine. Pour le moment, Strabon n'en trace que les limites *méridionales :* sans doute il croyoit avoir suffisamment indiqué, par ce qui précède, que partout ailleurs elle se trouvoit bornée par *la chaîne des Alpes.* Mais nous venons de voir que, selon lui-même, *la chaîne des Alpes forme une courbe, une espèce de golfe, dont la concavité regarde l'Italie.* Ainsi, dans son système, la Gaule cisalpine devoit être une sorte de segment de cercle; et la circonférence de toute cette plaine devoit figurer, en quelque manière, un arc dont le bois auroit été représenté par la chaîne courbe des Alpes, tandis que la corde auroit été formée par la chaîne des Apennins, jointe à la côte des *Heneti.* Comment donc peut-il énoncer à présent, à l'égard de cette même plaine (*ou* Gaule cisalpine), que *sa largeur et sa longueur, égales entre elles, sont l'une et l'autre d'environ 2100 stades,* ce qui donne l'idée d'un carré parfait? Il y a, ce semble, dans cette manière de décrire le pays dont il s'agit, des contradictions dont nous ne sommes point en état de disculper entièrement notre auteur. Seroit-il permis de penser que Strabon n'avoit point assez cherché à bien connoître cette portion de l'Italie, et qu'il n'en avoit pas une idée juste?

Polybe, antérieur à Strabon, s'étoit représenté cette même plaine comme *un triangle, dont le sommet se trouvoit à l'endroit où se fait la jonction des Alpes et des Apennins.* Mais Polybe, à ce qu'il paroît, prolongeant les Apennins aux dépens des Alpes, reculoit beaucoup vers l'ouest la jonction des deux chaînes de montagnes ; car il la plaçoit *peu loin de la mer de Sardaigne, au-dessus de Marseille:* Ἔστι δὲ τὸ μὲν ὅλον εἶδος καὶ τῆς ταῦτα τὰ πεδία περιγραφούσης γραμμῆς τριγωνοειδές. Τούτου δὲ τοῦ σχήματος τὴν μὲν κορυφὴν ἥ τε τῶν Ἀπεννίνων καλουμένων ὀρῶν καὶ τῶν Ἀλπεινῶν σύμπτωσις, οὐ μακρὰν ἀπὸ τοῦ Σαρδῴου

πελάγους ὑπὲρ Μασσαλίας, ἀποτελεῖ (1). Quand on adopteroit, quoique peu naturelle, l'explication de Cluvier (2), qui pense que, Polybe ayant peut-être voulu parler ici, non de Marseille même, mais de tout le territoire soumis aux Marseillois, on peut lui attribuer d'avoir placé la jonction des Alpes et des Apennins entre le Col de Tende et le Col de l'Argentière ; il restera toujours évident que Strabon, peu d'accord avec Polybe sur le point de réunion des deux chaînes de montagnes, le rapprochoit beaucoup plus de l'Italie.

N.° IV. PAGE 110.

Du reste, suivant Polybe, « le côté septentrional du triangle étoit » tracé par les Alpes, sur une longueur de 2200 stades; et le côté » méridional, formé par les Apennins, étoit de 3600 stades. Le troi- » sième côté, servant de base à tout le triangle, se prenoit sur le rivage » de la mer Adriatique, depuis *Sena* [aujourd'hui Senigaglia] jusqu'au » fond de cette mer, dans un espace de 2500 stades et plus ; de » sorte que le contour de toute la figure n'avoit guère moins de » 10,000 stades (observons que la somme des trois côtés ne donne que » 8,300 stades) » : Τῶν δὲ πλευρῶν παρὰ μὲν τὴν ἀπὸ τῶν ἄρκτων, ὡς ἐπάνω προεῖπον, τὰς Ἄλπεις αὐτὰς ἐπὶ δισχιλίους καὶ διακοσίους σταδίους παρήκειν συμβαίνει· παρὰ δὲ τὴν ἀπὸ μεσημβρίας, τὸν Ἀπέννινον ἐπὶ τρισχιλίους ἑξακοσίους. Βάσεώς γε μὴν τάξιν λαμβάνει τοῦ παντὸς σχήματος ἡ παραλία τοῦ κατὰ τὸν Ἀδρίαν κόλπου. Τὸ δὲ μέγεθος τῆς βάσεώς ἐστιν, ἀπὸ πόλεως Σήνης ὡς ἐπὶ τὸν μυχὸν, ὑπὲρ τοὺς δισχιλίους σταδίους καὶ πεντακοσίους· ὥστε τὴν πᾶσαν περίμετρον τῶν προειρημένων πεδίων, μὴ πολὺ λείπειν τῶν μυρίων σταδίων (3).

En général, il ne faut pas s'étonner si les limites que Strabon donne à la Gaule cisalpine, diffèrent si fort de celles que Polybe avoit assignées : les deux auteurs, comme nous l'avons vu, ne sont nullement d'accord ni sur la figure partielle de cette contrée, ni sur celle de l'Italie considérée dans sa totalité.

(1) *Polyb.* lib. II, §. 14, n.° 8, edit. Schweigh. tom. I, pag. 253.

(2) *Polyb.* loc. cit.

(3) Conf. *Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 31, pag. 323, lin. 15.

N.° V.

Répondant à la Page 112, note 2.

Des Bretii et des Leucani. Nous avons cru devoir conserver les dénominations employées par notre auteur. Dans nos meilleurs manuscrits, le nom des peuples dont il est ici question, se trouve constamment écrit Βρέττιοι et Λευκανοί.

Strabon, dans la suite, fera l'énumération des différentes villes occupées par l'un ou l'autre peuple : et l'on reconnoîtra qu'il attribuoit aux *Leucani* cette partie de la principauté citérieure qui est située sur la gauche du Silaro, avec toute la Basilicate, toute la Calabre citérieure, et peut-être même une portion de la Calabre ultérieure; il ne donnoit aux *Bretii* que la partie de cette dernière province qui se prolonge depuis le golfe de Santa Eufemia et le golfe de Squillace, jusqu'au détroit de Messine, jusqu'à Regio et au cap Spartivento.

Mais le passage où nous sommes arrêtés en ce moment, présente une difficulté. Strabon vient de nous parler de la portion de l'Italie qui s'étend depuis les limites de la Gaule cisalpine jusqu'à l'*Iapygie*, comme jusqu'à l'isthme resserré entre l'embouchure du *Brendanus* et celle du *Silarus :* comment peut-il, à cette heure, nous dire que le reste de l'Italie consiste uniquement dans ce qui est occcupé par les *Bretii* et les *Leucani!* N'auroit-il donc pas dû ajouter, *et par les Iapyges;* sinon même encore *par les Messapii* et autres peuples dont il fera mention dans sa description de l'*Iapygie* (1)?

Nos manuscrits 1393 et 1394, au lieu de Βρέττιοι καὶ Λευκανοὶ, portent distinctement, Βρέττιοι καὶ Λευκανῶν τινὲς, *par les Bretii et quelques-uns des Leucani ;* leçon qui peut paroître meilleure, puisqu'en effet l'on a vu des *Leucani* compris dans la portion de l'Italie dont il a été parlé précédemment.

(1) *Voyez* liv. VI, p. 277 du texte Grec.

N.° VI.

Répondant à la Page 112, note 3.

SUIVANT *Polybe, &c.* La version Latine adoptée par Xylander, et, après lui, par M. Siebenkees, présente une interprétation tout-à-fait différente de la nôtre : *Polybius scriptum reliquit* TERRESTRE ITER *ab Iapygiâ, per oram, ad fretum esse vel 3000 stadiorum, ac eam oram mari Siculo allui;* NAVIGATIONEM *autem ne 500 quidem implere stadia.* La traduction Françoise de M. de Bréquiqny se rapportoit à cette interprétation : « Selon Polybe, depuis l'Iapygie jusqu'au détroit, il y a, » *par terre,* 3000 stades en suivant la côte qui est baignée par la mer » de Sicile; mais il n'y a pas 500 stades *par mer.* »

Très-certainement, Polybe ne pouvoit avoir dit nulle part que le chemin *par mer,* depuis le cap *Iapygien* [capo di Leuca] jusqu'au détroit de Sicile, n'étoit pas de 500 stades : cet historien, comme Strabon nous le dira dans la suite (1), comptoit 700 stades pour le simple trajet du cap *Iapygien* au *Lacinium* [capo delle Colonne].

Nous avons donc pensé que le dernier membre de la phrase, πλέοντι δὲ καὶ πεντακοσίων δέουσαν, devoit signifier, *mais,* PAR MER, *il y a 500 stades de moins;* de sorte que Polybe sera supposé avoir compté 2500 stades pour le chemin, *par mer,* depuis le cap *Iapygien* jusqu'au détroit. C'est un sens que l'ancien interprète Latin semble avoir adopté, lorsqu'il dit : *Polybius refert maritimam ipsam, ex Iapygiâ usque in fretum,* ITINERE *quidem* PEDESTRI, *tribus millibus esse et Siculo pelago allui,* CURSU *verò* MARITIMO, *quingentis stadiis minus.* Et le traducteur Italien s'est exprimé encore plus clairement dans ce sens : *Polibio scrive che la marina della Puglia fin' allo stretto, andando* PER TERRA, *è di III millia stadii, et ch' è bagnata da' l mare di Sicilia ; ma* PER MARE *sono D. meno.*

Cependant, même avec cette interprétation, toutes les difficultés ne sont pas levées; et voici pourquoi.

Si Polybe, quelque part, n'eût compté que 2500 stades pour la route

(1) Conf. *Strab.* lib. VI, pag. 261 et 281 du texte Grec.

N.° VI. PAGE 112.

par mer dont il est ici question, cet auteur, tant estimé, sembleroit n'avoir pas toujours été d'accord avec lui-même. En effet, suivant ce que Strabon rapportera également ailleurs (1), Polybe, en quelque autre endroit de son ouvrage, après avoir évalué à 700 stades le trajet direct du cap *Iapygien* jusqu'au *Lacinium,* comptoit 2300 stades depuis le *Lacinium* jusqu'au détroit; et comme, en cet autre passage, au premier aspect, on croit voir que la distance des 2300 stades entre le *Lacinium* et le détroit doit être entendue de la route *par mer,* il s'ensuivroit que, dans ce second témoignage, Polybe, pour tout le chemin *par mer,* depuis le cap *Iapygien* jusqu'au détroit, auroit donné, non plus 2500, mais 3000 stades.

Nous avons cru, un moment, que tout s'aplaniroit, et même que les deux témoignages de Polybe, cités par notre auteur, deviendroient parfaitement d'accord, si, dans la phrase qui fait le sujet de cette discussion, nous nous permettions de lire, *4000 stades* au lieu de *3000 :* Φησὶ δὲ Πολύβιος ΠΕΖΗ͂, μὲν εἶναι τὴν παραλίαν, τὴν ἀπὸ Ἰαπυγίας μέχρι πορθμοῦ, ΤΕΤΡΑΚΙΣΧΙΛΙΏΝ σταδίων, κ. τ. λ. *Selon Polybe, du cap* IAPYGIEN *au détroit, en suivant la côte* PAR TERRE, *on compte 4000 stades.*

Deux remarques nous avoient suggéré cette idée de substituer ici le nombre de *4000 stades* à celui de *3000 ;* d'une part, vu les mesures partielles de distance que notre auteur a marquées (2), nous ne saurions douter que d'anciens géographes ne comptassent *1700 stades,* pour le circuit des côtes qui bordent le golfe de Tarente, pris depuis le cap *Iapygien* jusqu'au *Lacinium;* et, de l'autre part, dans le second témoignage de Polybe, dont nous venons de parler, les *2300 stades* comptés depuis le *Lacinium* jusqu'au détroit, pourroient bien, à l'examen, devoir s'expliquer de la route *par terre,* plutôt que de la route *par mer.* Mais un pareil changement de chiffres dans la phrase qui nous arrête (ne fût-il point trop conjectural), redoubleroit l'embarras résultant du dernier membre, πλέοντι δὲ καὶ πεντακοσίων δέουσαν. Nous abandonnons donc à la sagacité de quelque autre interprète l'explication ou le rétablissement de la vraie leçon du texte dans ce passage.

(1) *Voyez* livre VI, pag. 261 du texte Grec.

(2) *Voyez* ibid. pag. 262, 263, 264, 277, 278, 281 du texte Grec.

N.° VII.

Répondant à la Page 117, note 3.

Et les Gæsatæ, &c. Suivant Polybe (1), les *Gæsatæ* étoient partis d'un canton voisin du Rhône, pour s'établir sur les rives du Pô; et leur nom signifioit qu'*ils se mettoient à la solde de quiconque vouloit bien les payer :* Διὰ τὸ μισοῦ στρατεύειν. Ἡ γὰρ λέξις αὕτη τοῦτο σημαίνει κυρίως.

Contens de l'étymologie donnée par l'un des plus graves historiens de l'antiquité, nous ne rapporterons point ici toutes celles que d'autres écrivains anciens, la plupart simples grammairiens et de beaucoup postérieurs à Polybe, ou des critiques modernes donnant trop aux conjectures, ont prétendu y substituer (2); mais nous ferons sur ce passage une observation.

Strabon semble être le seul qui mette des *Gæsatæ* au nombre de ces peuples *Celtes* (ou *Gaulois*) établis en Italie, qui se rendirent maîtres de Rome, vers l'an 367 de la fondation de cette ville, 387 ans avant l'ère Chrétienne, et qui semblent avoir été uniquement des *Senones*. Tous les autres auteurs (3) n'amènent des *Gæsatæ* en Italie, que vers l'année 529 de Rome, 225 ans avant l'ère Chrétienne, sous le consulat de L. Æmilius Papus et de C. Attilius Regulus. Peut-être notre géographe a-t-il confondu la marche des *Senones* sur Rome, avec l'autre expédition dans laquelle plusieurs peuples de la Cisalpine, unis cette fois avec des *Gæsatæ*, furent repoussés et défaits par les consuls qui viennent d'être nommés (4).

(1) *Polyb. Hist.* lib. II, §. 22, n.os 1 et 2, edit. Schweigh., tom. I, pag. 270.

(2) Conf. *Etymol. magn.* v. Γαιζῆται. — *Diogenian.* ap. *Euseb. Emiss. ad Job.* ex *Bochart. Hieroz.* part. I, lib. II, cap. 7, edit. nov. tom. I, pag. 78. — *Xyland.* ad *Plutarch.* in *Marcell.* §. 3, edit. Reisk. tom. II, pag. 403. — *Reisk.* ad *Polyb.* loc. cit.

(3) Conf. *Polyb.* loc. cit. — It. *Plutarch.* in *Marcell.* loc. cit. — It. *Eutrop. Brev.* lib. III, §. 5. — It. *Paul. Oros.* lib. IV, cap. 13.

(4) *Cluv. Ital. ant.* lib. I, cap. 22, pag. 228, lin. 29.

N.° VIII.

Répondant à la Page 119, note 4.

STRABON, dans ce qu'il rapporte ici concernant *Novum-Comum,* ne s'accorde pas complètement avec les auteurs Latins.

Il est certain que *Cn. Pompeius Strabo,* consul en l'année 89, et proconsul en l'année 88 avant l'ère Chrétienne, établit dans la Cispadane plusieurs colonies ayant ce que l'on appeloit *Jus Latium* (1); et, suivant toute apparence, c'est exprès que notre auteur, en cet endroit, s'est servi du terme συνῴκισεν, afin de marquer que *Cn. Pompeius* avoit simplement adjoint un certain nombre de colons aux anciens habitans.

Quant au second établissement formé, à ce qui est dit ici, par *Caius Scipio,* le comte Antongiuseppe della Torre Rezzonico avoit pensé (2) comme nous, qu'au lieu de *Caius,* il faudroit lire *Lucius,* et qu'il s'agit de *L. Cornelius Scipio Asiaticus,* consul en l'année 83 avant l'ère Chrétienne. Véritablement, vers cette époque, l'on ne trouve point d'autre consul du nom de *Scipio.* Mais l'opération dont il s'agit, pourroit avoir été confiée à quelque magistrat inférieur (3).

Suivant l'historien moderne (4) de la ville de Como, ce fut en vertu de la loi *Vatinia* que J. Cæsar, en l'année 59 avant l'ère Chrétienne, établit à *Comum* les 5000 nouveaux habitans dont Strabon nous parle.

D'après le témoignage de Suétone (5) et de Plutarque (6), il faudroit entendre ici πολιτείαν du droit entier de citoyens Romains. Mais il paroît qu'Appien (7) parle plus juste, en disant que les colons envoyés par J. Cæsar eurent seulement le *Jus Latium :* ils n'acquirent le droit de citoyens Romains qu'en l'année 49 avant l'ère Chrétienne.

(1) Conf. *Ascon. Pedian* ad *Cicer. Or. in L. Calpurn. Pison.* fragm. 2, init. — *Sigon. de ant. Jur. Ital.* lib. III, cap. 2. — *Jacop. Durandi, dell' antico stato del Vercellese,* pag. 26.

(2) *Disq. Plinian.* lib. III, tom. I, pag. 64, not. 1.

(3) *G. Rover. St. di Como,* ep. 3, t. I, p. 190.

(4) *Id. ibid.* pag. 196.

(5) *Sueton.* in *J. Cæs.* cap. 28.

(6) *Plutarch.* in *Cæs.* §. 29, edit. Reisk. tom. IV, pag. 222.

(7) *Appian. de Bell. civil.* lib. II, §. 26, edit. Schweigh. tom. II, pag. 208.

Au

Au surplus, le texte de Strabon, dans tout ce passage, est obscur. D'après la manière dont l'auteur s'exprime, on pourroit presque penser que, des nouveaux colons, les 500 Grecs furent les seuls qui obtinrent le droit de citoyens, avec l'inscription sur le rôle des *cohabitans* de la cité. Strabon paroît également dire que ces Grecs ne s'établirent pas dans l'ancien *Comum*, mais qu'ils donnèrent le nom de *NOVUM-Comum* à l'endroit où ils demeurèrent. Voici le texte : Εἶτα ὁ Θεὸς Καῖσαρ πενλακισχιλίους ἐπισυνῴκισεν· ὧν οἱ πεντακόσιοι τῶν Ἑλλήνων ὑπῆρξαν οἱ ἐπιφανέστατοι. Τούτοις δὲ καὶ πολιτείαν ἔδωκε, καὶ ἐνέγραψεν αὐτοὺς εἰς τοὺς συνοίκους· ΟΥ ΜΕΝ ΤΟΙ ῟ΩΚΗΣΑΝ ΑΥΤΟΘΙ· ἀλλὰ καὶ τοὔνομά γε τῷ κλίσματι ἐκεῖνοι κατέλιπον· Νεοκωμίται [mss. 1393 et 1394 Νεωκωμῆταιδε] γὰρ ἐκλήθησαν ἅπαντες· τοῦτο δὲ μεθερμηνευθὲν Νοβουμκώμουμ λέγεται.

N.° VIII. PAGE 119

L'ancien interprète Latin a traduit ainsi tout le passage : *Postmodum Divus Cæsar quinque inquilinorum millia ad inhabitandum deduxit ; è quibus quingenti illustrissimi fuere Græci. Hos etiam civitate donatos in habitatorum numero descripsit. HAUD tamen ibidem domicilium habuere, sed oppido nomen relinquentes, et NOVUM-COMUM appellantes, NOVOCOMENSES oppidanos vocavere.*

Le traducteur Italien dit : *Poi il Divo Cesare ve ne mandò V M. ad habitare, de' quali D. i piu illustri, erano Greci. A questi donò la civilità, et feceli scrivere ne' l numero degli habitatori. NON però ch' egli habitassero quivi ; ma lasciarono il nome a quella terra. Si che tutti furono chiamati NUOVO-COMESI. Che, essendo interpretato, viene à dire NUOVO-COMO.*

Xylander paroît avoir regardé les derniers mots, τοῦτο δὲ μεθερμηνευθὲν Νοβουμκώμουμ λέγεται, comme une interpolation; car sa version, adoptée par Casaubon, porte seulement : *Quibus iterum Divus Cæsar IƆƆ* (sic) *addidit, de quibus IƆ fuerunt Græcorum nobilissimi. His et jus civitatis dedit, et inter colonos eorum nomina retulit, qui tamen Græci ibi sedes NON posuerunt, sed coloniæ isti nomen reliquerunt, ut NOVOCOMENSES oppidani omnes appellarentur.*

La version Françoise de M. de Bréquigny est conçue de cette manière : « Cæsar, depuis, y en établit cinq mille autres, dont cinq cents étoient

N.° VIII.
PAGE 119.

» des meilleures familles de Grèce. Il leur donna le droit de bourgeoisie ; et leurs noms furent inscrits sur les registres des habitans » des colonies : ils *ne* s'établirent cependant *pas* précisément en cet » endroit ; mais ils donnèrent le nom à la ville. Car, comme on » les appeloit tous *Neocomites*, ou nouveaux habitans, on fit de là le » nom de *Novum-Comum* que la ville porta depuis. »

M. de Siebenkees n'a fait que représenter la version de Xylander, en ajoutant au dernier membre de la seconde phrase du paragraphe : *Hoc enim interpretatum NOVUM-COMUM significat.*

Nous croyons avoir mieux saisi la pensée de l'auteur. Notre version semble, il est vrai, supposer qu'au lieu de οὐ μέν τοι ᾤκησαν αὐτόθι, l'on doit lire οὐ μήν τοι μόνον ᾤκησαν αὐτόθι. Mais, peut-être, sans introduire ce changement dans le texte, la leçon ordinaire prête-t-elle à notre interprétation : ces mots, οὐ μέντοι . . . . ἀλλὰ καὶ, peuvent paroître supposer une ellipse.

Suivant les historiens modernes de la ville de Côme (1), les Grecs dont Strabon fait ici mention, restèrent constamment fixés dans *Novum-Comum ;* et il y existoit encore, dans ces derniers siècles, plusieurs familles qui en descendoient (par exemple, celle *della Torre di Greci*). Mais ce qui, sur-tout, peut attester l'envoi et l'habitation permanente d'une colonie de Grecs dans ce territoire, ce sont les noms Grecs, tels que ceux de *Lemnos*, d'*Imbros*, de *Naxos*, de *Delphes*, de *Corinthe*, de *Leucos*, imposés, soit à des îles du lac de Côme, soit à des lieux situés sur les bords de ce lac (2). Ajoutons que Caius Arianus Philoxenus, hôte et ami de Cicéron (3), étoit l'un des Grecs qui durent à la disposition faite par J. Cæsar leur établissement dans *Novum-Comum.*

(1) Conf. *Tomm. Porcacchi, Della Nobiltà della città di Como*, lib. 1, pag. 10.

(2) Conf. *Bold. Descr. del lago di Como.*

(3) *Cicer. Epist.* ad *Fam.* lib. XIII, ep. 35.

N.° IX.

Répondant à la Page 119, note 5.

L'Adua prend, comme le Rhin, sa source &c. Nous eussions dû écrire *Aduas* et *Adulas;* le texte porte Ἀδούας et Ἀδούλας. Strabon a déjà énoncé plus d'une fois (1), que l'*Aduas* [l'Adda] prenoit sa source, comme le Rhin, au mont *Adulas.* Mais il paroît évident que notre géographe n'avoit point une connoissance exacte de l'intervalle qui sépare la source de l'Adda, située au pied du mont *Braulio*, des trois sources du Rhin, placées l'une au mont S. Bernardin, l'autre au mont S. Barnabé, la dernière au mont Crispalt. Sans doute ces trois monts, d'où découlent les trois sources du Rhin, peuvent avoir été compris sous le nom général de mont *Adulas :* mais, en aucun temps, les anciens n'ont étendu la dénomination d'*Adulas* à toute la chaîne de montagnes, continuée depuis le mont S. Bernardin jusqu'au mont *Braulio ;* cette chaîne étoit celle qui formoit les Alpes Rhætiques, et ils la divisoient en plusieurs parties distinguées par des noms différens (2). Vraisemblablement Strabon, ici, prenoit pour la source de l'Adda celle d'un autre fleuve, le Liro, qui, sortant de cette partie de montagnes que les Italiens appellent Monte dell' Orso, et les Allemands Splugenerberg, se jette, comme l'Adda, mais beaucoup plus à l'ouest, dans le lac de Côme.

Le P. Bardetti, croyant, ce semble (3), que Strabon n'avoit rien énoncé d'inexact, attribuoit l'origine du nom d'*Adulas* à la circonstance que l'*Aduas* [l'Adda] sort de la montagne dont il est ici question. *Sopra gli [antichi] Umbri, all' oriente, era il monte Adula, che piuttosto dovrebbe chiamarsi una catena di varj monti, perciocchè vi pone il Geografo le fonti dell' Adda et quelle del Reno, distanti intra di loro ben quattro giornate di salite e discese. A nostri Italici Alpigiani bisogna attribuire la formazione del nome, essendovi affatto negletto il Reno grandissimo, e la sola Adda tanto minore considerata : se pure non è da ascrivere questa*

(1) *Voyez*, dans ce II.e vol. pag. 49 et 92.

(2) *Cluv. Ital. ant.* l. 1, c. 32, p. 345, l. 29.

(3) *Bardetti, Della ling. de' pr. abit. dell' Ital.* cap. 5, art. 3, pag. 181.

N.° IX.
PAGE 119.

preferenza a certe singolarità, che distingono il nostro fiume, e ch' io vo a riferire colle proprie parole di testimonio oculato (1). « *Sulla sommità del monte » Fraello (questo è porzione dell' Adula verso mezzodi), in capo all' ame- » nissima pianura di ben molte miglia, vi ha un piccol lago del circuito di » non più di mezz' ora, che non ha altro sfogo, salvo che la sua acqua, » trapelando pian piano verso il fondo, sbuca, non più alto della valle che » un mezzo tiro d' arco, per un buco rotondo di quattro dita di diametro, » che si crederebbe fatto con arte, e intorno a sei miglia sopra Bormio » incomincia il suo corso.* » *Qual che sia la ragione, ADULA è nome composto di quello dell' ADDA, e di HUL, che dicemmo essere COLLE e MONTE, onde vale, MONTE dell' ADDA.*

Suivant un autre auteur moderne (2), qui nous paraît mieux raisonner, « la dénomination Grecque, Ἀδούλας, Ἀδουάλλας, Διαδουέλλας, que » l'on rencontre dans différens manuscrits de Strabon (3), comme, en » latin, celle d'*Adualla, Aduella, Diaduella* ou *Adyla*, et *Adia*, peut » se prendre de trois manières, l'une extrêmement générale, l'autre » assez étendue, la troisième plus stricte et plus circonscrite. Prise » d'une manière très-générale, cette dénomination comprendra toute » la chaîne des Alpes, depuis le pays des anciens *Allobroges* [les Sa- » voyards] jusqu'en Illyrie, c'est-à-dire, jusque dans la Carniole et » la Sclavonie. Prise seulement d'une manière assez étendue, elle » indiquera principalement les Alpes dites *Lepontiæ* et *Rhæticæ* : et telle » est l'acception dans laquelle Strabon paroît l'avoir employée; puisqu'à » deux reprises il place nommément les sources de l'*Aduas* [l'Adda] » au mont *Adulas*, comme celles du Rhin, tandis que l'*Aduas* sort des » montagnes de la Rhætie, à trois journées au moins, sinon à quatre, » des sources du Rhin. Mais prise strictement, la dénomination d'*Adulas* » ne désigne que les monts Crispalt, S. Barnabé et S. Bernardin; sous » ce point de vue, Tschudius (4) et Simler (5) ont eu raison de taxer » Strabon d'erreur. »

(1) *Quadrio, dissert. Istorico-crit. interno alla Rezia*, dissert. 1, pag. 14.
(2) *Scheuchzer, It. Alp. IV*, t. II, p. 275.
(3) *Strab.* lib. IV et V.
(4) *Helvet. ant.*
(5) *De Alp.* pag. 102.

N.° X.

Répondant à la Page 122, note 3.

SELON Cluvier (1), « l'áncienne *Spina* fut prise par les Gaulois en » l'année 358 de Rome, 396 ans avant l'ère Chrétienne. Vraisemblablement (ajoute-t-il) le bourg, *νῦν μὲν κωμίον*, dont Strabon nous » parle et qui avoit succédé à la ville détruite, aura été placé plus avant » dans les terres; mais on n'a point de notions certaines sur sa fondation. » Au surplus, on ne sait pas au juste quelle étoit la position de l'an- » cienne *Spina*. Scylax (2), dans un passage aujourd'hui manifestement » altéré, avoit dit que, de son temps, elle se trouvoit à 20 stades de » la mer; et, suivant toute apparence (3), elle avoit été bâtie sur la » rive gauche de cette branche du Pô que l'on nomme aujourd'hui » le *Primaro.* »

Des critiques modernes (4), ne s'écartant point du sentiment de Cluvier, ont cru que *Spina* devoit être située vers la pointe dite Humana, non loin des endroits nommés maintenant Dosso di Spina et Volta di Spina. D'autres (5) veulent que sa position ait été sur la rive droite du Primaro, dans les environs de Villa Raspone et de Villa Savarna. Enfin, quelques-uns la cherchent au couchant des lagunes de Comacchio, proche du bourg de l'Argenta, à l'endroit où se trouve la Bastiglia del Zaniolo. Dans le cas où cette dernière opinion seroit bien fondée, comme la Bastiglia del Zaniolo est aujourd'hui à environ 20 milles modernes, ou 16 milles anciens, en ligne droite, du rivage de la mer, il faudroit que la bouche du Pô, dite par les anciens Spinétique ou Éridanienne, se fût reculée de toute cette distance : Strabon énonce ici, que, de son temps, elle l'étoit déjà de 90 stades, équivalant à onze milles et un quart.

(1) *Cluv. Ital. ant.* lib. 1, cap. 27, pag. 130, lin. 16; et cap. 18, pag. 133, lin. 51.

(2) *Scylac. Perip.* ed. J. Gron. pag. 13.

(3) Conf. *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 20, tom. I, pag. 173, lin. 16.

(4) *Amati*, Diss. *sul Rubicone.*

(5) Voyez *Filiasi*, *Mem. stor. de' Veneti pr. e sec. Corogr. dell' ant. Venet. mar.* cap. 2, tom. III, pag. 44 et suiv. — *It.* cap. 3, ibid. pag. 82 et suiv.

N.° XI.

Répondant à la Page 123, note 3.

ATRIA, *UCETIA* (c'est par erreur que notre version porte *VICETIA*).

A l'égard du nom d'*Atria*, nous ne dissimulerons point que, dans nos mss. 1393, 1394, 1408, comme dans toutes les éditions, le texte porte Ἀδρία, leçon suivie par l'ancien interprète Latin, le traducteur Italien et Xylander. Mais ce que Strabon va dire à l'instant nous a paru, comme à M. Siebenkees, exiger qu'on lût Ἀτρία, *Atria* (1).

La ville dont il s'agit, avoit été bâtie par les Étrusques au fond de la baie que l'on appelle aujourd'hui Sacca di Goro, et qui se trouve comblée par le résultat des travaux faits à Porto-Viro. On peut croire, nous dit un auteur moderne (2), que cette baie est celle qui formoit le golfe proprement nommé Atrien, dont Hécatée (3) avoit parlé, et où étoit le port d'*Atria*. Hécatée plaçoit ce port, jadis considérable, à l'embouchure d'un fleuve portant le même nom que la ville. Le fleuve doit être le Tartaro, ou, pour parler plus exactement, ce canal formé par le Tartaro, qui, au siècle d'Hécatée, aura été appelé fleuve Atrien, comme il l'a été encore du temps des Romains. Aujourd'hui l'emplacement de l'ancienne *Atria* se trouve éloigné du rivage d'environ 18 milles, sinon même davantage (4).

Quant au nom d'*UCETIA*, c'est celui que présente le texte imprimé, Οὐκέτια, leçon que l'ancien interprète Latin, le traducteur Italien et Xylander n'ont point changée. Notre manuscrit 1394, et les manuscrits d'Italie, collationnés par M. Siebenkees, offrent Οὐϊκέντια, *Vicentia*. Cluvier (5) et d'autres savans critiques n'ont point douté qu'il ne soit ici question de la ville appelée par Ælien (6) Βιτήτια ou Βισήτια ou Βιγήτια,

(1) Conf. et *Plin.* lib. III, §. 16, tom. I, pag. 173, lin. 21. — It. *Steph. Bizant.* v. Ἀτρία.

(2) *Filiasi, loc. cit.* cap. 4, tom. III, pag. 109.

(3) *Hecat.* ap. *Stephan. Byrant.* loc. cit.

(4) Conf. *Chronic. Sagornin.* — It. *Silvest. Carlo, Ist. e Geogr. desc. delle ant. pal. Adrian. &c.*

(5) *Cluv. Ital. ant.* lib. I, cap 18, pag. 156, lin. 31 et seq.

(6) *Ælian. Hist. animal.* lib. XIV, cap. 8.

et que ce ne soit la même qui s'appelle aujourd'hui Vicenza : ils observent que Strabon est le plus ancien auteur qui en fasse mention. Selon le P. Bardetti (1), ce nom de Οὐκέτια, ou Οὐϊκέντια, pourroit être dérivé de l'ancien mot Celtique (ou Gaulois) *Uched, Ucet*, signifiant cime, sommité, tête; et il aura eu rapport à la situation originaire du lieu qui se trouvoit à l'extrémité des marais. Et, suivant un autre littérateur moderne (2), également persuadé que l'on doit reconnoître ici Vicenza, Strabon, qui paroît avoir emprunté de Polybe sa description de l'*Henetia*, avoit peut-être trouvé chez cet auteur le nom d'*Ucetia*: « Cette ville (ajoute-t-il) est dite avoir été fondée par des Celtes [ou » Gaulois], lesquels, sans doute, auront été les *Cenomani*. Or les *Cenomani*, avant de franchir les Alpes et de se fixer dans la Transpadane, » avoient demeuré quelque temps auprès du Rhône, et occupé le ter- » ritoire d'Uzès qui s'appela jadis *Ucetia*. On peut donc penser qu'ils » auront donné à leur nouvel établissement en Italie, le nom d'une » de leurs habitations dans la Celtique. »

D'après toutes ces remarques, nous pouvions être tentés d'adopter, comme l'a fait M. Siebenkees, la leçon Οὐϊκέντια, *Vicentia*. Mais il est encore douteux que Strabon, dans ce passage, ait voulu parler de Vicenza. M. le C.[te] Filiasi (3) pense que la ville, plus ou moins considérable, nommée ici par le géographe, devoit être voisine de la mer; particularité qui ne sauroit convenir à Vicenza. Si l'on objecte qu'en ce cas Strabon se trouveroit avoir passé Vicenza sous silence, M. Filiasi répondra que cet auteur a omis bien des villes encore plus considérables. Selon M. Filiasi, l'*Ucetia* de Strabon, la même que la *Bitetia* ou *Bisetia* ou *Bigetia* d'Ælien, aura été située dans la Polésine, sur quelque ancien bras, soit de l'Adige, soit du canal dit des Philistins; bras qui, au siècle d'Ælien, s'appeloit l'*Eretenus*, et se réunissoit à cette branche du Pô que l'on nomme aujourd'hui la branche Olanique.

(1) *Bardetti, op. cit.* cap. 5, art. 6, p. 199.

(2) *Jac. Durandi, Sagg. sulla stor. deg. ant. Pop. d'Ital.* part. II, §. 7, pag. 143.

(3) *Loc. cit.* cap. 5, tom. III, pag. 145.

N.os XII ET XIII.

Répondant à la Page 125, notes 1 et 2.

DONT le pays est borné par un fleuve qui sort des Alpes, et que les navires peuvent remonter l'espace de 1200 stades, depuis son embouchure jusqu'à NORÉJA.

Strabon ne nomme point le fleuve qui, selon lui, séparoit le district d'*Acyleïa* du pays occupé par les *Heneti.* Si l'on en croit Sigonius, c'étoit le *Natiso,* représenté aujourd'hui par le Natisone; suivant un écrivain plus moderne (1), c'étoit le *Sontius,* appelé maintenant Lizonzo. Mais l'ancien *Natiso* et l'ancien *Sontius*, réunis ensemble, couloient à l'est d'*Acyleïa*, et, se séparant au-dessous de cette ville, formoient l'île que l'on appelle aujourd'hui Morosina : ils ne pouvoient donc point, dans l'opinion de notre géographe, servir de séparation entre les *Heneti* et le district d'*Acyleïa.*

Cluvier (2) a jugé que le fleuve dont il s'agit ici, devoit être le *Tilavemptus* [le Tagliamento], qui passe à l'ouest d'*Acyleïa ;* et il a même supposé que ce nom, *Tilavemptus*, manquoit dans le texte de Strabon. De là il inféroit que, dans ce même texte, le nombre des stades, pour la distance jusqu'où l'on pouvoit remonter le fleuve dont l'auteur parle, devoit être réduit à 500 (ce qui équivaudroit à 62 milles et demi); car, une fois admis qu'il est question du *Tilavemptus,* Strabon ne sauroit avoir énoncé qu'on pouvoit le remonter l'espace de 1200 stades, équivalant à 150 milles, puisqu'aujourd'hui le cours du Tagliamento, dans la plaine, n'est pas de plus de 70 milles. Il faut avouer que, sur ce point, Cluvier paroît avoir raison; car nous ne saurions croire, avec M. le C.te Carli, que, d'après la grande tortuosité du cours du Tagliamento, en remontant ce fleuve jusqu'au confluent de la Fella, on trouvât les 1200 stades marqués dans le texte ordinaire.

D'autres, parmi lesquels on peut, ce semble, compter le M.is Maffei, sont d'avis que Strabon a voulu plutôt parler du *Silis* [le Sile], ou du

(1) *Coronin. Tentam. chronol.* ap. *Filiasi*, loc. cit.

(2) *Cluv. Ital. ant.* lib. 1, cap. 19, pag. 172, lin. 5 et seq.

Piavis

N.os XII ET XIII. PAGE 125.

Piavis [la Piave]. Le cours de ce dernier fleuve, on ne sauroit en disconvenir, est beaucoup plus long que celui du Tagliamento. Mais, par bien des considérations qu'il seroit trop long d'exposer, presque tous les critiques modernes se sont rangés du côté de Cluvier (1).

Quant à *Noreja*, il faut convenir que sa position est encore inconnue. Suivant le récit de Jules Cæsar (2), qui écrivoit 60 années avant Strabon, une ville appelée *Noreja* avoit été prise par les *Boii*, lorsque ces peuples, établis au-delà du Rhin, avoient passé dans la Norique : et, environ un demi-siècle après notre géographe, Pline (3), attribuant à des *Taurisci* une ville nommée pareillement *Noreja*, la donnoit comme détruite au temps où il rédigeoit son ouvrage. Ces deux témoignages, et celui de Strabon, sont peut-être les seuls qui nous restent relativement à *Noréja* : les critiques n'ont donc pu rien déterminer sur ce qui concerne le lieu dont notre auteur aura voulu parler.

Quelques-uns (4) ont pensé que l'ancienne *Noreja* pouvoit être représentée par Goritz; ou que, du moins, elle avoit été située, non loin de l'emplacement occupé par cette ville, sur les bords du Lizonzo et vers l'endroit nommé présentement Satriano.

Cluvier (5), s'attachant à considérer l'ensemble du passage de Strabon, sauf l'altération presque évidente du nombre de stades que l'auteur y auroit exprimé, a cru que la situation de *Noreja* pouvoit avoir répondu à celle de Venzone sur la route qui mène, par Pontieba, dans la Carinthie.

D'autres, ensuite (6), ont cherché *Noreja* jusque dans le pays où est aujourd'hui Nuremberg; et d'autres encore (7), parmi lesquels on peut, ce nous semble, compter M. d'Anville (8), ont supposé qu'elle devoit plutôt se trouver dans la Stirie.

(1) Conf. *Girol. Gravisi, Dissert. apologet. dell' ant. Aquil. &c.* Nuov. Racc. tom. XXVII. — *Filiasi,* loc. prox. cit. c. 24, tom. II, p. 234.

(2) *J. Cæs. De bello Gall.* lib. I, cap. 3.

(3) *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 23, tom. I, pag. 176, lin. 4, 5 et 6.

(4) Conf. *Leandr. Albert.* ap. *Ortel.* Thes. — *Laz. Comm. Reip. Rom.* lib. XII, cap. 2. — *H. Pallad. Rer. Forojuliens.* lib. IV, p. 57.

(5) *Cluv. Ital. ant.* lib. I, cap. 20, pag. 203, lin. 48.

(6) *Bilibald. Pyrckeim. Appar. Carniol. antiq.* pag. 158.

(7) *Coronini, Tentam. com. et rer. Gorit.* pag. 5.

(8) Conf. *D'Anville, Géogr. anc.* tom. I, pag. 152. — *It. ibid.* tom. III, pag. 189.

N.os XII ET XIII. PAGE 125.

Enfin, on a quelquefois douté (1) si la dénomination de *Noreja* ne pouvoit pas avoir été commune à plusieurs anciennes villes placées en des pays fort différens.

Le témoignage de Strabon est loin de suffire à constater le point de chorographie dont il s'agit. Non-seulement à l'endroit où cet auteur parle du fleuve sur lequel *Noreja* étoit située, son texte paroît fautif; mais, de plus, dans ce qu'il rapporte d'une bataille des Romains et des Cimbres donnée proche de cette ville, on pourroit soupçonner quelque erreur de sa part. La phrase Grecque, rendue littéralement, porte que Cn. Carbo, ayant combattu contre les Cimbres *près de* NOREJA, *ne remporta aucun avantage*, οὐδὲν ἔπραξεν. Certainement, dès que l'auteur parle de Cn. Carbo, nous avons dû, en traduisant ces mots, οὐδὲν ἔπραξεν, les regarder comme une locution qui signifie beaucoup plus que sa force littérale ne le comporte. Mais nous observerons que le sens naturel de ces mêmes mots conviendroit parfaitement, s'il s'agissoit ici de quelqu'une des actions dans lesquelles Q. Lutatius Catulus commanda les Romains, soit en l'année 102, soit en l'année suivante, avant sa jonction avec C. Marius. Strabon ne pourroit-il donc pas avoir confondu la date des faits, ainsi que les noms des chefs de l'armée Romaine? Alors, la seconde indication que son témoignage présente relativement à la situation de *Noreja*, deviendroit encore plus vague : car, sans soutenir l'opinion de ceux (2) qui reculent très-loin de l'*Henetia* le théâtre des campagnes de Catulus, nous croyons impossible de déterminer au juste en quels cantons de l'Italie ce général, non encore réuni à son collègue, a pu manœuvrer contre les Cimbres (3).

(1) Conf. *Cellar. Notit. Orb. ant.* lib. II, cap. 7, §. 49, tom. I, pag. 434. — *Id. ibid.* cap. 9, §. 146, pag. 565. — *Marc. Hansiz. Analect. seu Collect. pro Hist. Carinth.* lib. I, pag. 22 et seq. — *Filiasi*, loc. prox. cit.

(2) *H. Pallad.* loc. cit. — *Carli, antich. Italich.* part. I, lib. II, tom. I, pag. 97.

(3) *Plutarch.* in *Mario*, §. 23, edit. Reisk. tom. II, pag. 844.

N.° XIV.

Répondant à la Page 125, note 4.

« ENTRE Aquilée et Trieste, sur les confins du pays occupé jadis » par les *Carni*, auprès de ce que l'on appelle aujourd'hui Borgo di » S. Giovanni, et non loin du château de Tywein [l'ancien *Duinum*], » dans un terrain (1) tout de roc et de gravier (le sol est une espèce » de roche calcaire), on voit sortir de divers antres formés au sein des » rochers, plusieurs sources d'eau fort considérables. Cluvier (2) et » d'autres (3) n'ont porté le nombre de ces sources qu'à six : mais » on doit croire qu'elles sont plus ou moins nombreuses selon les » temps de l'année ; et que, dans certaines saisons, il peut y en » avoir jusqu'à sept, même jusqu'à neuf (4). La plus grosse est celle » qui sort près du château de Tywein (5). Ces différentes sources se » réunissent, d'abord en trois canaux, et ensuite en une seule rivière, » qui, après un cours de 1000 pas, arrive à la mer : elle se nomme » Timao, nom qui rappelle celui de *Timavus;* du temps de Polybe et » de Strabon, on la qualifioit, et de nos jours encore (6) on la qualifie » de MÈRE DE LA MER, comme si par le tribut de ses eaux elle gros- » sissoit beaucoup la mer.

» Pour justifier non-seulement Strabon, qui donne sept sources au » *Timavus*, mais aussi Virgile (7) et Pomponius Méla (8), qui en comp- » toient neuf, il n'est point nécessaire de supposer avec Cluvier que ces » auteurs auront voulu parler de quelques sources différentes de celles » du Timao, et existantes dans ces environs, entre autres d'une qui » sort d'un lac voisin de l'endroit qui vient d'être indiqué. On peut voir » ce que M. Holdsworth (9) dit à ce sujet. Depuis tant de siècles, le pays

(1) Conf. *Fr. Griselini, Letter. nel giorn. d'Ital.* tom. XI, p. 118.

(2) *Cluv. Ital. ant.* lib. I, cap. 20, pag. 192, lin. 28.

(3) *Valvas.* in *Crainia*, tom. I, pag. 172 et seqq. — *It.* pag. 612 et seq.

(4) Conf. *Linhart. Hist. Crainiæ*, pag. 66.

(5) Conf. *Gruber. Brief über Krain*, Vindob. 1781, pag. 156, c. tab.

(6) Conf. *Holdsworth*, pag. 600 et 601.

(7) *Virgil. Æneïd.* lib. I, vers. 244 et seq.

(8) *Pompon. Mel.* lib. II, cap. 4, pag. 175, lin. 24.

(9) *Loc. cit.*

N.° XIV.
PAGE 125.

» aura changé de face. La mer Adriatique gagne chaque jour sur les » côtes septentrionales. Chaque jour aussi, le cours du fleuve, à son » embouchure, devient moins rapide, et il s'abrège de plus en plus. En » sortant des sources, les eaux deviennent stagnantes, et le canal du » fleuve, au travers de la plaine, est moins long qu'il n'étoit autrefois. » Une carte insérée dans l'ouvrage intitulé, *De Balneis, omnia quæ extant* » *apud Græcos et Arabos* (1), représente l'état des lieux dans le seizième » siècle; mais aujourd'hui cet état n'est plus le même (2). Au reste la » mer, au moyen des cavernes souterraines, remonte quelquefois jus- » qu'aux sources dont se forme le Timao; de sorte qu'alors ce fleuve » sort des rochers avec bruit et comme avec un mugissement souterrain,

. . . . *vasto cum murmure montis ;*

» et l'on peut voir comment Pomponius Méla explique toute la » description de Virgile.

» Le pays occupé jadis par les *Carni* étant plein de ces rivières qui, » dans leur cours, disparoissent sous terre et reparoissent ensuite, » le Timao [l'ancien *Timavus*] paroît être le même fleuve que celui qui, » selon Val-Vasor, s'appelle le Reka, et qui, près du bourg de S. Canziano, » à 14 milles, ou, suivant un historien moderne (3), à 18, sinon même à » 20 milles au-dessus des sources dont nous venons de parler, coule en » deux ou trois endroits différens sous des rochers, puis finit par dispa- » roître tout-à-fait dans un canal souterrain. Une pareille opinion s'ac- » corderoit assez avec ce que Strabon rapporte ici d'après Posidonius, » comme avec ce que Pline (4) énonce de son côté : *Et in Atinate campo,* » *fluvius mersus, post 20 mill. passuum exit, et in Aquilejensi Timavus.* »

A cette note de M. Heyne (5) on peut joindre la description que M. Filiasi fait du Timao (6). Mais comment un autre auteur Italien (7) a-t-il cru que le *Timavus* des anciens devoit être le Tagliamento ?

(1) Imprimé à Venise, chez les *Juntes,* 1553, in-f.°

(2) *Schlözer Briefwechsel,* 11 th. heft XII, p. 340. - *Hacq. Oryctogr. Carniol.* t. I, p. 61.

(3) *Iren. della Croce, Istor. di Trieste,* lib. I, cap. 2, et lib. V, cap. 10.

(4) *Plin. Hist. nat.* lib. II, §. 106, tom. I, pag. 119, lin. 23.

(5) *Heyn. ad Virgil. Æneïd.* lib. I, exc. 7, in vers. 244, tom. II, pag. 186 et seq.

(6) *Filiasi,* loc. cit. cap. 28, t. II, p. 279.

(7) *Almerigotti.*

N.° XV.

Répondant à la Page 130, note 3, et à la Page 131, note 1.

Au-dessus des Heneti, &c. Ce passage est très-embarrassant. Le texte porte : Ὑπὲρ δὲ τῶν Ἑνετῶν, Κάρνοι, καὶ Κενομάνοι, καὶ ΜΕΔΟΆΚΟΙ, καὶ ΣΥ´ΜΒΡΟΙ· ὧν οἱ μὲν πολέμιοι τοῖς Ῥωμαίοις ὑπῆρξαν, Κενομάνοι δὲ καὶ Ἑνετοὶ συνεμάχουν, καὶ πρὸ τῆς Ἀννίβα στρατιᾶς, ἡνίκα πρὸς Βοΐους καὶ ΣΥΜΒΡΊΟΥΣ ἐπολέμουν, καὶ μετὰ ταῦτα.

D'après cette leçon, uniforme et constante dans tous nos manuscrits, Strabon paroît ici nommer six peuples différens : 1.° les *Carni;* 2.° les *Cenomani;* 3.° les *Medoaci;* 4.° les *Symbri;* 5.° les *Boii;* 6.° les *Symbrii.*

De ces six peuples, les deux premiers, les *Carni* et les *Cenomani,* ainsi que le cinquième, les *Boii*, sont connus. Il peut exister encore des difficultés pour fixer avec précision la limite de leurs pays respectifs : mais nous ne sommes point tenus de chercher ici à les lever, Strabon n'ayant point touché cet article. Restent donc les *Medoaci,* les *Symbri*, les *Symbrii,* à l'égard desquels notre devoir d'interprète nous oblige d'entrer en quelque discussion.

Quant aux *Medoaci*, notre géographe est, ce semble, le seul auteur qui en fasse mention. Leur dénomination paroît annoncer que ce devoient être des peuples placés entre les fleuves *Medoacus-major* [la Brenta] et *Medoacus-minor* [le Bacchiglione], dans la partie supérieure de leur cours.

Le P. Bardetti, pensant que ces peuples faisoient partie des *Euganei,* auxquels il donnoit une origine Celto-Ligurienne, a cru trouver dans la langue Celtique l'étymologie du nom de *Medoaci* (1).

Suivant M. Jac. Durandi, ce seroit mal-à-propos que Strabon auroit distingué les *Medoaci* des *Heneti :* le canton que les *Medoaci* habitoient fit toujours partie de l'*Henetia;* et, vu la situation de ce canton, le

(1) *Bardetti, De' pr. abitator. dell' Ital.* part. 1, cap. 6, art. 6, pag. 183. — *Id. Del. ling. de' pr. abitator. dell' Ital.* cap. 5, art. 6, pag. 200.

N.° XV. PAGE 130. géographe devoit au moins, pour suivre l'ordre chorographique, nommer les *Medoaci* avant les *Cenomani* (1).

Mais, selon M. le C.te Filiasi, les *Medoaci* étant d'origine Étrusque, furent du nombre de ces peuples qui, ayant été chassés du Crémonnois, du Brescian et du Bergamasque, par les Gaulois, et s'étant réunis sous la conduite de Rhætus, se retirèrent dans le sein des Alpes, y formèrent divers établissemens, et portèrent, par la suite, les noms de *Rhæti, Camuni, Triumpilini, Boconi, Isarci, Tridentini, Arusnati, MEDOACI, SYMBRI, Tripsinati :* toutes peuplades qui entouroient, dans la partie du nord, le pays appelé proprement *Henetia.* Le même auteur désigne assez en détail les lieux qu'il croit avoir été spécialement occupés par les *Medoaci* (2).

Parlons maintenant des *Symbri,* Σύμβροι, et des *Symbrii,* Συμβρίοι. Le premier de ces noms, *Symbri,* se lit dans le texte de Strabon, non-seulement ici, mais encore un peu plus bas (3); le second ne se retrouve nulle part ailleurs que dans le passage qui nous arrête. Ortélius (4), Cluvier (5) et Abr. Gronovius (6) n'ont point douté que ces deux noms ne fussent des leçons corrompues d'un même mot, et qu'il ne fallût y substituer le nom d'Ἰνσούβροι (7), *Insubri :* cette opinion a été suivie par le M.is Maffei dans ses principaux ouvrages (8), par deux auteurs plus récens que nous avons déjà cités (9), et par bien d'autres encore. Quelques critiques néanmoins ont pensé que, sous la dénomination de *Symbri,* l'on pourroit reconnoître un reste des Cimbres, Κίμβροι, qui, après avoir été défaits par C. Marius et Q. Lutatius Catulus,

(1) *Jac. Durandi, Sagg. sulla storia degli ant. pop. d'Ital.* part. II, §. 6, pag. 131 et seq. — *Id. Dell' ant. stat. d'Ital.* art. 3, pag. 45.

(2) Conf. *Filiasi, Memor. stor. de' Venet. pr. e sec.* cap. 4, tom. I, pag. 155. — *It.* cap. 8, *ibid.* pag. 299. — *It. ibid. Stor. de' Venet. prim. epoc. 1,* cap. 1, *ibid.* tom. IV, pag. 62 et 63.

(3) *Voyez* ci-dessous, liv. V, pag. 218.

(4) *Ortel. Thes. Geogr.* edit. 1611, verb. *Symbrii.*

(5) *Cluv. Ital. ant.* lib. 1, cap. 24, pag. 237, lin. 17.

(6) *Abr. Gronov. Var. Geogr.* pag. 178 et 179.

(7) *Voyez* ci-dessus, liv. V, pag. 213.

(8) Conf. *Maffei, Dell' ant. cond. di Verona,* §. 16, in *Memor. istorico-cr. int. all' ant. Stat. de' Cenom.* pag. 34, 154, 155. — *It. Veron. illustrat.* part. 1, lib. 1, col. 21. — *It. Osserv. letter.* tom. IV, pag. 116.

(9) *Bardetti,* loc. cit. — *Jac. Durandi,* loc. cit.

en l'année 101 avant l'ère Chrétienne, se seroient réfugiés dans les montagnes situées entre l'Adige et les confins du Vicentin, montagnes couvertes alors d'épaisses forêts, mais qui, aujourd'hui fertiles en herbages, sont, par cette raison même, appelées Monti liessini (1): et cette conjecture pourroit sembler n'être pas destituée de tout fondement (2). Enfin M. le C.te Filiasi, quoique n'adoptant point, à ce qu'il semble, l'idée que les *Symbri* descendent en effet des Cimbres, ne laisse pas de les regarder comme un peuple tout-à-fait différent des *Insubri*, et suppose qu'ils ont pu occuper le canton qui vient d'être désigné (3).

Nous restons persuadés qu'Ortélius et ceux qui l'ont suivi (4) avoient frappé le but. Il nous paroît évident que, dans le texte de Strabon, au lieu de Σύμβροι et Σύμβριοι, il faut lire Ἰνσούβροι, *Insubri*. Le passage que nous discutons, n'offre, selon nous, qu'une pure récapitulation des principaux peuples qui occupoient les différens lieux de la Transpadane; or, si nous ne voulons point y lire Ἰνσούβροι, *Insubri*, il se trouvera que, dans son recensement, l'auteur aura oublié le plus considérable de tous ces peuples, lequel étoit, sans contredit, les *Insubri*. D'ailleurs, comment douter que, sur-tout dans l'endroit où il parle du secours fourni par les *Cenomani* et les *Heneti* aux Romains contre les *Boii* et les prétendus *Symbrii*, on ne doive remplacer ce dernier terme par celui d'*Insubri*; quand Polybe (5) et Tite-Live (6) nous disent formellement que cette union des *Cenomani* et des *Heneti* avec les Romains, eut lieu dans la guerre que firent à ceux-ci les *Boii* et les *Insubri* ! Un respect trop religieux peut-être pour l'accord des manuscrits et de l'imprimé, nous a seul empêchés d'introduire dans notre version ce changement de leçon.

(1) Conf. *Cels. Cittad.* ap. *Ortel.* loc. cit. — *Dominic. Georg. De ant. Ital. metrop. exerc. hist.* in *Memor. Istorico-cr. int. all' ant. stato de' Cenom.* pag. 66. — *Marc. Pezzo, De' Cimbri Veron. e Vicent.* passim. — *Costa, De Cimbr. origin. &c.* in *Atti dell' Ac. Patav.* tom. III, pag. 11.

(2) Conf. *Paul. Diac. Rer. Langobard.* lib. III, cap. 31. — *It. Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 16, pag. 121, lin. 9.

(3) Conf. *Filiasi*, loc. cit.

(4) *Voyez* pag. 30, not. 4, 5, 6, 8, 9.

(5) *Polyb.* lib. II, §. 23.

(6) *Tit. Liv.* lib. XXXI, cap. 5.

N.° XVI.

Répondant à la Page 131, renvoi marginal *.

Jusqu'à Genua et Vada Sabbatorum, &c. Suivant Cluvier (1), il faut distinguer entre le nom de *Vada Sabbatorum*, et celui de *Sabbata* ou *Sabata*. Selon lui, *Sabbata* ou *Sabata* étoit le nom d'une ville que notre géographe, comme on a vu (2), plaçoit à 260 stades de Gênes; *Vada Sabbatorum* [τὰ Σαββάτων Οὔαδα] désignoit ces marais, ou plutôt ces bas-fonds [τενάγη], qui étoient contigus à *Sabbata*, et que Lucain (3) définissoit,

Litus dubium, quod terra fretumque
Vindicat alternis vicibus, quum funditur ingens
Oceanus, vel quum refugis se fluctibus aufert.

Comme il se trouve aujourd'hui entre Albenga [l'ancien *Albengaunum*] et Savone, environ à six milles de cette dernière ville, un port appelé par les Italiens Vadi [ou Vai ou Vè], l'on s'est persuadé, sans peine, que ce port représentoit tout-à-la-fois et le *Sabbata*, et le *Vada Sabbatorum* des anciens. Mais la distance que Strabon et l'Itinéraire maritime (4) marquent entre Gênes et *Sabbata*, prouve bien que la position de ce dernier lieu répondoit à celle de Savone, et que *Vada Sabbatorum* est représenté par Vadi : telle paroît avoir été l'opinion de l'historien (5) de Savone.

(1) *Ital. ant.* lib. I, cap. 9, pag. 68, lin. 9.

(2) *Strab.* lib. IV, pag. 201 et 202; 308 C, D et 309 A.

(3) *Lucan. Pharsal.* lib. I, vers 409.

(4) *Imp. Anton. Itin. marit.* pag. 502.

(5) *Agost. Maria de' Monti, Compendio di mem. histor. della città di Savona.* Rom. 1697, part. I, pag. 3, 22, 23, 25.

N.° XVII.

N.° XVII.

Répondant à la Page 132, note 2.

ENTRE les cités qui viennent d'être nommées, d'autres plus petites, que traverse la route de Rome, comme ACARA, *&c.* Nous avons rendu fidèlement le texte, qui porte : δι' ὧν ἡ εἰς Ῥώμην ὁδὸς, Ἄκαρα κ. τ. λ. Mais la ville que, suivant cette leçon, notre géographe nomme *Acara*, est absolument inconnue d'ailleurs; et, sur la route qu'il trace en ce moment, on ne trouve aucun lieu dont la dénomination, soit ancienne soit moderne, se rapporte à celle d'Ἄκαρα, *Acara*.

Xylander et Casaubon pensoient qu'il falloit lire Ἀχέῤῥαι, en latin, *Acerræ;* et ce qui pourroit appuyer cette opinion, est que Strabon, dans la suite (1), paroîtra supposer qu'il avoit précédemment parlé d'*Acerræ*. Mais il se présente une grande difficulté. La position de l'ancienne *Acerræ* semble avoir dû répondre à celle de Gherra située au nord-ouest de Crémone, sur la rivière de l'Adda, quelques milles au-dessus de l'endroit où elle vient, sur la gauche du Pô, se jeter dans ce fleuve: or, comment Strabon auroit-il recensé ce lieu parmi ceux qui devoient non-seulement se trouver à l'est de Crémone, mais, de plus, être tous sur la droite du Pô, puisqu'il nous les donne tous comme placés sur la route qui menoit de Plaisance et de Crémone à Rome, en passant par *Ariminum !*

Suivant un auteur moderne (2), dont nous avons déjà cité plus d'une fois le témoignage, le nom Ἄκαρα, *Acara*, qui se lit dans le texte, pourroit désigner le lieu nommé depuis par les Romains *Florentia*, et aujourd'hui Fiorenzuola.

Peut-être Cluvier avoit-il raison, lorsqu'il proposoit (3) de supprimer ici le nom d'*Acara*, et de lire, δι' ὧν ἡ εἰς Ῥώμην ὁδὸς φέρει κ. τ. λ.

(1) *Voyez* liv. V, pag. 247 de la vers. Fr.

(2) *Jac. Durandi, Sagg. &c.* part. 2, §. 9, pag. 150 et 151.

(3) *Cluv. Ital. ant.* lib. 1, cap. 24, pag. 243, lin. 51 et seq.

N.° XVIII.

Répondant à la Page 132, note 3.

Macri-Campi, &c. Quoique les écrivains Latins (1) paroissent avoir ainsi appelé une vaste plaine, qui se rencontre entre Parme et Modène, au bas de certaines montagnes que Tite-Live nomme *Siciminam* et *Papinum* (2); on doit avouer que la véritable situation du *Macri-Campi* n'est pas encore déterminée (3). Suivant Léandro Alberti (4), *Macri-Campi* pourroit avoir répondu à ce que l'on appelle aujourd'hui Valle di Montirone, entre Carpi et Mirandola. Mais, à bien examiner le récit de Tite-Live dans les passages où cet historien nomme *Macri-Campi*, l'on reconnoît que l'endroit dont il s'agit devoit se trouver au midi de Parme et de Plaisance; et, par conséquent, l'on peut s'étonner que le savant éditeur du *Scriptores rei rusticæ* (5) ait suivi Scaliger, lorsque celui-ci (6), par inattention, plaçoit *Macri-Campi* sur les bords de la *Macra*. Ce qui est certain, c'est que *Macri-Campi* étoit un lieu renommé pour la nourriture des bestiaux, sur-tout des moutons (7); et c'étoit pour la vente de ces moutons que se tenoit la foire dont Strabon fait mention. Au surplus, d'après la teneur des expressions de ce géographe, on peut croire qu'il a voulu parler non-seulement d'une plaine appelée *Macri-Campi*, mais encore d'une ville ou d'un bourg portant ce même nom : cependant, nous ne connoissons point d'auteurs, même parmi les Latins, qui aient cité aucune ville ou bourg ainsi dénommés. Cluvier a pensé que, peut-être, il restoit quelques traces du nom de *Macri-Campi* dans celui du bourg dit aujourd'hui Marzaia.

(1) Conf. *Varr. De Re rust.* lib. II, procem. edit. 1619, pag. 57, lin. 26. — *Tit. Liv.* lib. XLI, §. 22. — *It.* lib. XLV, §. 12. — *Columell. De Re rust.* lib. VII, cap. 2.

(2) *Tit. Liv.* lib. XLV, cap. 12, §. 12.

(3) Conf. *Cluver. Ital. ant.* lib. I, cap. 28, pag. 280 et 281.

(4) *L. Albert. Descr. Ital.* reg. 15, p. 553.

(5) *Jo. Matth. Gesner.* ad *Varron.* loc. cit. edit. 1773, tom. I, pag. 253, not. ad §. 6.

(6) *Jos. Scalig. Conject.* ad *Varron.* loc. cit. edit. 1619, pag. 214.

(7) Vid. *Martial. Epigramm.* lib. II, epigr. 43. — *It.* lib. IV, epigr. 37. — *It.* lib. V, epigr. 13. — *It.* lib. XIV, epigr. 155.

N.° XIX.

Répondant à la Page 132, note 4.

Près de l'Isapis et du Rubicôn, &c. Relativement à l'*Isapis*, nous dirons que le texte, dans tous nos manuscrits comme dans les imprimés, porte πρὸς τῷ Ἰσάπει. Peut-être, néanmoins, faudroit-il lire πρὸς τῷ Σάπει, *près du Sapis* : car les auteurs Latins (1) n'appellent point autrement ce fleuve, nommé aujourd'hui le Savio.

A l'égard du *Rubicôn*, communément on le croit représenté par la rivière qui, sur les cartes modernes, est appelée Fiumicino : mais, malgré toutes les discussions de plusieurs savans Italiens (2), ce point de chorographie n'est peut-être pas encore bien constaté. L'opinion de D. Gabr. Mar. Guastazzi (3) nous semble la mieux fondée. Suivant ce critique, le véritable *Rubicôn* est le petit fleuve appelé aujourd'hui Urgone (ou Argone, ou Rigone), qui prend sa source au-dessous de Villa di Monte-Campo. Après avoir reçu les eaux du Fazzello au-dessous de Surrivoli, et avoir passé au bas de Montigliano, l'Urgone jadis se dirigeoit vers le pont de Savigniano, lieu où il s'unissoit au Fiumicino; mais aujourd'hui, se détournant au-dessous de Montigliano, en un endroit où il prend le nom de Pisciatello, et, de là, coulant vers le pont de S. Lazzaro, il reçoit d'abord les eaux de l'Argosta (ou Rigosta), et ne se jette ensuite dans le Fiumicino que vers le pont dit Delle due Rocche. Nous avons cru devoir entrer en un pareil détail, parce que cette opinion de D. Gabr. Mar. Guastazzi se trouve directement contraire à celle qui lui est attribuée, dans une note de la dernière édition du Vibius Sequester (4) : et malheureusement ce n'est pas la seule erreur capitale que la note dont nous parlons renferme.

(1) *Lucan. Pharsal.* lib. II, vers. 406. — *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 20, tom. I, pag. 172, lin. 9. — *Sil. Italic. Punicorum* lib. VIII, vers. 447, lin. 14 et seq.

(2) *Cluv. Ital. ant.* lib. I, cap. 28, pag. 296, lin. 14 et seq.

(3) *D. Gabr. Mar. Guastazzi, Parere &c.* in *Raccolt. d' Opusc. &c.* tom. XLII, 1750. — *It.* Conf. *Dif. del Parere, &c.* in *Nuov. racc.* tom. I, pag. 40, ann. 1754.

(4) V. *Oberlin.* ad *Vib. Sequest.* edit. 1778, pag. 176 — 180.

N.° XX.

Répondant à la Page 141, note 3.

DANS le territoire de VERCELLI, voisin de celui d'ICTIMULI [peut-être eussions-nous dû écrire *ICTUMULI*], *deux bourgs situés l'un et l'autre aux environs de PLACENTIA.* Nous avons rendu les propres mots du texte aussi littéralement qu'il nous a été possible : Ἐπεὶ καὶ ἐν Οὐερκέλλοις χρυσωρύχιον ἦν· κώμη δ' ἐστὶ πλησίον Ἰκτουμούλων καὶ ταύτης τῆς κώμης. ἄμφω δ' εἰσὶ περὶ Πλακεντίαν. Mais ce passage est plein de difficultés.

L'ancien interprète Latin suivoit sans doute quelque autre leçon, puisque sa version porte : *Cum VERCELLÆ aurifodinam haberent; et in ICTIMULORUM vico, et alio huic vicino : uterque verò PLACENTIÆ finitimus est.* On voit que, d'abord, l'interprète reconnoissoit ici trois lieux différens, 1.° *Vercellæ*, 2.° le bourg dit des *Ictimuli*, 3.° un autre bourg; et qu'ensuite il plaçoit les deux derniers lieux seuls dans le voisinage de *Placentia* : tandis que, suivant nos manuscrits comme selon les imprimés, le texte Grec paroît constamment ne nommer que deux endroits, *Vercelli* et *Ictimuli*, tous deux qualifiés de bourgs, et tous deux donnés comme voisins de *Placentia.*

Le traducteur Italien, ne s'astreignant point à rendre exactement tout ce que le texte porte, s'est contenté de dire : *In VERCELLI anchora si cavava l' oro. Appresso questa villa, è la villa degli ICTIMULI, et amendue presso à PLACENTIA.*

La version Latine adoptée par Xylander, et récemment suivie par M. Siebenkees, ne répond point à la phrase Grecque : *Nam et VERCELLIS aurifodina fuit* [Siebenkees, *aurifodinæ fuerunt*] *et ICTIMULI, quæ vicina sunt PLACENTIÆ oppida.*

Casaubon s'est contenté d'observer que, peut-être, il faudroit lire Ἰκτουμούλου en place d'Ἰκτουμούλων, et καὶ ταύτης ΟΥ̓ΣΗΣ κώμης, au lieu de καὶ ταύτης ΤΗ͂Σ κώμης; ajoutant que ce passage méritoit un plus long examen.

M. Tyrhwitt pensoit que, dans la leçon Ἰκτουμούλων, on devoit

reconnoître celle de Οὐϊκτουμουΐων, et qu'il s'agissoit ici du bourg de *Vicumviæ* ou *Vicumniæ*, place de commerce des habitans de l'ancienne *Placentia* (1). Il soupçonnoit de plus que le nom Οὐερκέλλοις étoit pareillement une leçon corrompue, et qu'il faudroit y substituer le nom de quelque lieu situé aux environs de *Placentia* [Plaisance]; Strabon n'ayant jamais dû donner *Vercelli* [Verceil] pour un lieu voisin de *Placentia*. Certainement cette dernière observation de M. Tyrhwitt est de toute justesse. Il paroît impossible que notre géographe ait énoncé que le bourg de *Vercelli*, et un autre bourg voisin de celui-là, *étoient situés, l'un et l'autre, aux environs de* PLACENTIA, ἄμφω δ' εἰσὶ περὶ Πλακεντίαν. Mais la conjecture du savant critique Anglois, lorsqu'il propose de lire Οὐϊκτουμουΐων au lieu d'Ἰκτουμούλων, ne nous semble pas heureuse. Nous restons persuadés qu'il faut conserver la leçon Ἰκτουμούλων.

D'abord, on ne sauroit douter qu'il n'y eût des mines d'or dans le voisinage de *Vercelli*, et que ces mines ne s'appelassent proprement les mines des *ICTIMULI*. A cet égard, si le témoignage de Strabon (attendu que le texte Grec, en cet endroit, est presque évidemment altéré) pouvoit laisser quelque incertitude, il existe un passage de Pline, qui la dissiperoit totalement (2). Cet auteur fait mention expresse de mines situées, nous dit-il, dans le territoire de *Vercelli*, et aux travaux desquelles une loi, portée par les censeurs, défendoit aux publicains d'employer plus de 5000 ouvriers : *Extat lex censoria ICTIMULORUM aurifodinæ, VERCELLENSI AGRO, quâ cavebatur, ne plus quinque millibus hominum in opere publicani haberent.*

Ensuite, il est constant que, dans le territoire de Verceil, il existoit jadis un lieu portant ce nom d'*Ictimuli*. Casaubon, comme nous l'avons déjà dit, penchoit à croire qu'il falloit lire ce nom au génitif singulier *Ictimuli*, au lieu du pluriel *Ictimulornm*.

Selon Cluvier (3), suivi par le P. Hardouin, le véritable nom du lieu dont il s'agit, devroit être Ἴκτου μούλων, et pouvoit venir de ce

(1) Conf. *Tit. Liv.* lib. XXI, cap. 57.

(2) *Plin. Hist. nat.* lib. XXXIII, §. 21, tom. II, pag. 618, lin. 21.

(3) *Cluv. Ital. ant.* lib. I, cap. 23, pag. 232, lin. 34.

N.° XX. PAGE 141. qu'un personnage riche, appelé *Ictus*, y tenoit un grand nombre de mulets. Une pareille étymologie n'est point recevable.

Nous pensons de même à l'égard d'une autre étymologie qu'a proposée Bonino Membrizio, voulant qu'*Ictimuli* fût une corruption du terme *Victumulii*, terme qui, selon lui, rappeloit que, dans l'endroit dont il est question, une armée de 15,000 hommes avoit livré aux Carthaginois commandés par Annibal, deux combats dans lesquels elle avoit été tour-à-tour victorieuse et vaincue.

Plusieurs érudits ont proposé diverses conjectures, toutes moins plausibles les unes que les autres. Mais il faut peut-être distinguer l'opinion d'un littérateur Piémontois, que nous avons déjà eu occasion de citer, et qui a traité à fond ce point de chorographie. Suivant M. Jac. Durandi (1), la dénomination d'*Ictimuli* doit avoir désigné, non-seulement un bourg particulier en même temps que cette montagne du territoire de Verceil, qui, dans le moyen âge, s'appeloit Vittumulo, mais encore un peuple ayant son district enclavé dans celui de Verceil. M. Durandi croit même pouvoir déterminer les limites de ce district, dont il trace toute la circonscription. Enfin, il détaille les noms modernes des différens lieux que ce même district contenoit, lieux parmi lesquels le plus considérable est le bourg de Santia, appelé dans le moyen âge *S.ta Agatha*, et situé entre les villes de Verceil et d'Yvrée. Dans son opinion, les *Ictimuli* n'étoient pas différens des *Libui* ou *Libici*, qui sont reconnus avoir occupé des cantons voisins de celui où Verceil est situé. La dénomination particulière des *Ictimuli*, ajoute-t-il, tenoit à leur métier d'exploiteurs de mines, ou pouvoit être aussi relative à certains actes religieux. Mais, au sujet de ces diverses particularités, c'est l'ouvrage même de M. Durandi qu'il faut consulter. L'auteur s'étend au long sur ce qui concerne la situation et l'étendue des mines dont Strabon nous parle. Il pense que celles qui se fouilloient dans le district des *Ictimuli*, se trouvoient non pas uniquement sous la montagne dite, au moyen âge,

(1) Conf. *Jac. Durandi, Dell' antica condiz. del Vercellese, &c.* — It. *Sagg. sulla stor. degli ant. pop. d'Ital.* part. 1, §. 4, pag. 82.

Vittumulo, et aujourd'hui, della Bessa, mais aussi dans le sein des collines voisines et contigües. N.° XX. PAGE 141.

Du reste, M. Durandi croit que, dans le passage qui fait l'objet de cette discussion, l'on doit reconnoître une lacune très-considérable; et il fait une espèce de recensement des villes que, selon lui, Strabon devoit naturellement avoir nommées. Nous accordons volontiers que, dans le texte Grec, indépendamment de l'altération de plusieurs des mots qui s'y lisent, il peut manquer quelque chose; mais nous ne pensons point que la lacune soit très-forte. Le paragraphe dont ce passage fait partie, n'a jamais dû, comme M. J. Durandi le suppose, contenir la description détaillée d'aucune portion de la Cisalpine; il n'est destiné qu'à exposer les avantages qui, en général, distinguoient éminemment cette belle province de l'Italie.

Au milieu de tant d'opinions diverses, la seule chose qui nous paroisse presque certaine, c'est qu'ici, dans le texte de Strabon, il conviendroit de substituer au nom de *Placentia* [Plaisance], celui de quelque ville considérable, proche de laquelle notre géographe ait pu raisonnablement placer les lieux dont il parle. Pour hasarder une conjecture, nous proposerions de lire περὶ Ἐπορεδίαν [car telle est la manière dont notre auteur (1) écrit ce nom], *aux environs d'EPORÆDIA ;* et alors il s'agiroit d'Yvrée.

(1) Voyez *Strab.* liv. IV, pag. 205 du texte Grec.

N.os XXI ET XXII.

Répondant à la Page 171 ; et à la Page 172, notes 1 et 3.

SUIVANT quelques auteurs, les habitans de FALERIUM ne faisoient point partie de la nation des TYRRHENI; c'étoient des FALISCI, peuple absolument distinct des TYRRHENI, ayant sa langue particulière, et dont la capitale étoit FALISCUM, que d'autres nomment ÆQUUM-FALISCUM, située sur la VIA-FLAMINIA, entre Rome et OCRICLI.

Le texte, dans le passage que nous avons cru devoir rendre de cette manière, est évidemment corrompu; voici comme l'édition de Casaubon le présente : Ἔνιοι δ' οὐ Τυῤῥηνοὺς φασὶ τοὺς Φαλερίους ἀλλὰ Φαλίσκους ἴδιον ἔθνος τινές· καὶ τοὺς Φαλίσκους πόλιν ἰδιόγλωσσον· οἱ δὲ οἰακοῦ συμβαλίσκον λέγουσιν ἐπὶ τῇ Φλαμινίᾳ ὁδῷ κείμενον μεταξὺ Ὀχηκλῶν καὶ Ῥώμης. Aucun manuscrit n'offre de variantes, si ce n'est à l'égard des mots οἰακοῦ συμβαλίσκον, en place desquels on lit :

Dans notre manuscrit 1393............ οἰακουσυμφαλίσκον.
Dans les manuscrits 1394, 1395 et 1396.. οἰακοῦσυμφαλίσκον.
Dans le manuscrit 1397............... οἰάκουσυμφαλισκον.
Dans le manuscrit 1408, comme dans trois des manuscrits d'Italie, collationnés par M. Siébenkees......................... οἰάκου συμφάλισκον.

L'ancien interprète Latin paroît avoir lu : Ἔνιοι δὲ οὐ Τυῤῥηνοὺς φασὶ τοὺς Φαλερίους, ἀλλὰ Φαλίσκους, ἴδιον ἔθνος· Τινὲς καὶ τοὺς Φαλίσκους πόλιν ἰδιόγλωσσον [φάσιν]. Οἱ δὲ Οἰακοῦ Συμφαλίσκον λέγουσιν κ. τ. λ. En effet, sa version porte : *Aliqui sanè FALERIOS in Thusciæ regione minimè locandos esse aiunt, sed FALISCOS per se gentem. Quidam etiam FALISCOS proprii idiomatis civitatem posuere. Aliqui ŒACI SYMPHALISCUM appellant, in viâ Flaminiâ jacentem, inter OCHECLOS et Romam.* Mais une pareille version n'offre, pour ainsi dire, aucun sens; et, d'ailleurs, *Œaci Symphaliscus*, ainsi qu'*Ochecli*, sont des noms de lieux absolument inconnus dans la géographie ancienne.

Le

Le traducteur Italien semble, de son côté, n'avoir point adopté d'autres leçons que l'interprète Latin; mais il rend le passage, du moins quant à la première partie, d'une manière plus nette : *Alcuni dicono che FALERI non sono TOSCANI; ma FALISCI, ch' è una nazione da per se. Altri, i FALISCI essere una città con linguaggio proprio. Et alcuni dicono SINFALISCO D'EACO, posto nella via Flaminia, tra gli OCHECLI e Roma.* Suivant cette traduction, certains auteurs auroient dit *que les FALERII appartenoient, non point à la nation des TYRRHENI, mais à celle des FALISCI, lesquels formoient, par eux-mêmes, un peuple séparé; et que, de plus, il existoit une ville appelée FALISCI, ayant sa langue particulière.* Dans le reste, le traducteur ne s'écarte point du texte imprimé. N.os XXI ET XXII. PAGES 171 et 172.

Antonio Massa, auteur d'une dissertation judicieuse sur l'origine et l'histoire des *Falisci*, paroît avoir suivi l'ancien interprète Latin.

La version adoptée par Xylander et conservée dans l'édition de Casaubon, est conçue en des termes qui ne se rapportent point à la leçon littérale du texte : *Sunt qui FALERIOS negant esse TYRRHENOS, sed FALISCOS gentem esse peculiarem dicant; urbemque eodem nomine peculiari linguâ utentem. Alii conjectant FALISCAM urbem sitam esse in Flaminiâ, inter OCRICULUM et Romam.* Sur quoi Xylander dit, dans une note : « Les mots Οἰακοῦ συμβάλισκον et Ὀχηκλῶν sont évidemment des leçons » fautives. Je lis εἰκάζουσι Βάλισκον, et Ὀκρικολῶν; non que je sois » assuré d'avoir touché le but, mais parce que cette conjecture ne » paroît point trop hasardeuse, et que je ne trouve rien de plus » vraisemblable : au reste la position des lieux s'y accorde, et Domin. » Niger, le prince des géographes modernes, dit positivement qu'en » face de Viterbe, entre Rome et Otricoli [l'ancien *Ocriculum*], il » existe des ruines de *Falisca*, ou *Faleria*. J'ai représenté fidèlement » le texte de mon manuscrit, afin que des critiques habiles pussent » deviner et rétablir la véritable leçon. »

Casaubon, partie d'après une correction proposée précédemment par Hermolaüs Barbarus, partie d'après sa propre conjecture, supposoit que l'on devoit lire, Ἔνιοι δ' οὐ Τυῤῥηνοὺς φασὶ τοὺς Φαλερίους, ἀλλὰ

N.os XXI et XXII. PAGES 171 et 172. Φαλίσκους, ἴδιον ἔθνος τί· καὶ τοὺς Φαλίσκους, πόλιν ἰδιόγλωσσον· οἱ δὲ Αἶκον Φαλίσκον λέγουσιν ἐπὶ τῇ Φλαμινίᾳ ὁδῷ κείμενον, μεταξὺ Ὀκρικλῶν καὶ Ῥώμης· ajoutant en note : « La leçon proposée par Hermolaüs Barbarus, » οἱ δὲ Αἶκον Φαλίσκον, se rapporte à ce qui est dit chez plus d'un auteur » Latin, concernant les *Æqui Falisci ;* comme quand on lit dans » Virgile (1),

» *Hi Fescenninas acies, Æquosque Faliscos,*

» et dans Silius Italicus (2),

» *Hos juxta Nepesina cohors, Æquique Falisci ;*

» mais je n'ignore pas que d'autres interprètent ce passage différemment. » Du reste, je lis Ὀκρικλῶν, d'après Strabon lui-même (3). »

Cluvier (4), plus hardi, croyoit que Strabon auroit dû s'exprimer de la manière suivante : Ἔνιοι δή οὐ Τυῤῥηνοὺς φασι τοὺς Φαλερίους, ἀλλὰ Φαλίσκους ἴδιον ἔθνος εἶναι καὶ ἰδιόγλωσσον, καὶ τοὺς Φαλερίους πόλιν αὐτῶν. Οἱ δή Αἶκουμφαλίσκουμ λέγουσιν, ἐπὶ τῇ Φλαμινίᾳ ὁδῷ κείμενον, μεταξὺ Ὀκρικλῶν καὶ Ῥώμης. *Quidam verò negant* FALERIOS *esse* ETRUSCOS ; *sed* FALISCOS *peculiarem esse gentem, peculiari utentem linguâ ; urbemque eorum* FALERIOS : *quam nonnulli* ÆQUUM FALISCUM *vocant, in viâ Flaminiâ sitam, inter* OCRICULOS *et Romam.*

Saumaise (5) réformoit tout le passage d'une autre façon : Ἔνιοι δὲ οὐ Τυῤῥηνοὺς φασὶ τοὺς Φαλερίους, ἀλλὰ Φαλίσκους. Ἴδιον ἔθνος τινὲς τοὺς Φαλίσκους· καὶ πόλιν ἰδιόγλωσσον. Οἱ δὲ Αἶκουμ Φαλίσκον λέγουσιν ἐπὶ τῇ Φλαμινίᾳ ὁδῷ κείμενον μεταξὺ Ὀκρικλῶν καὶ Ῥώμης. Suivant Saumaise, il falloit distinguer deux villes nommées toutes deux *Falisca* ou *Falisci ;* l'une située dans l'Étrurie, et qui, précisément à cause de sa situation, étoit distinguée par le surnom d'*Etruscorum,* comme Pline le témoigne (6) ; l'autre appartenant aux *Æqui,* et, pour cette raison,

(1) *Virgil. Æneïd.* lib. VII, vers. 695.

(2) *Sil. Ital. Punic.* lib. VIII, vers. 490.

(3) *Voyez* à la pag. 227 du texte Grec.

(4) *Cluv. Ital. ant.* lib. II, cap. 8, pag. 538, lin. 36.

(5) *Salmas. Exercit. Plin.* edit. Traject. pag. 43, col. 2, F. — *It.* pag. 44, col. 1, A. — *It.* pag. 59, col. 2, D.

(6) *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 8, tom. I, pag. 151, lin. 1.

appelée quelquefois *Æquum Faliscum.* Mais cette opinion de Saumaise peut paroître mal fondée : elle suppose, contre toute vérité, des *Æqui* placés dans le voisinage de Rome, à la droite du Tibre, et le long de la *via Flaminia.*

N.os XXI et XXII, PAGES 171 et 172.

La version de M. de Bréquigny porte : « Il y en a qui prétendent » que les habitans de Phalère ne sont point de la nation Tyrrhénienne ; » que les Falisques même sont une nation particulière, qui parle une » langue qui lui est propre. D'autres veulent que Falisques, située sur » la voie Flaminienne, entre *Ocriculum* et Rome, soit une ville des » Æques. » Mais M. de Bréquigny n'a point nettement rendu raison de cette interprétation ; il s'est contenté de noter en marge, qu'au lieu des mots Οἰακοῦ συμβαλίσκον, il lisoit Αἰκούων τὸν Φαλίσκον.

M. Siebenkees a présenté, dans le texte de son édition, la leçon que voici : Ἔνιοι δ᾽ οὐ Τυῤῥηνοὺς φασὶ τοὺς Φαλερίους, ἀλλὰ Φαλίσκους. Ἴδιον ἔθνος τινὲς καὶ τοὺς Φαλίσκους, καὶ πόλιν ἰδιόγλωσσον· οἱ δὲ Αἰκουμφαλίσκον λέγουσιν ἐπὶ τῇ Φλαμινίᾳ ὁδῷ κείμενον μεταξὺ Ὀκρικλῶν καὶ Ῥώμης. Et sa version est ainsi rédigée : *Sunt qui FALERIOS negant esse TYRRHENOS, sed FALISCOS ; alii FALISCOS peculiarem gentem esse, urbemque ejusdem nominis, et peculiari linguâ utentem, inhabitare produnt ; alii conjectant FALISCORUM urbem esse ÆQUUM-FALISCUM in viâ Flaminiâ inter Ocriculos et Romam situm.*

Nos lecteurs jugeront si, dans notre traduction, forcés de changer plusieurs mots du texte, après avoir comparé entre elles les diverses leçons que de savans hommes avoient proposées, nous n'avons point choisi les plus judicieuses.

Toutefois, nous ne devons point dissimuler qu'il nous reste un scrupule. Sur l'autorité d'Hermolaüs Barbarus, de Casaubon, de Cluvier, de Saumaise, de MM. de Bréquigny et Siebenkees, nous avons fait énoncer par Strabon, d'une manière positive, que *certains auteurs nommoient ÆQUUM FALISCUM, la capitale des FALISCI ;* c'est peut-être une témérité : car, établir que telle doit avoir été la leçon

N.os XXI ET XXII. PAGES 171 et 172.

sortie originairement de la plume de Strabon, c'est supposer en même temps, ou qu'il avoit en vue des auteurs Latins dont le témoignage ne sera point parvenu jusqu'à nous (puisqu'aujourd'hui l'on ne rencontre chez aucun écrivain Latin le nom d'*Æquum-Faliscum* au singulier), ou qu'il se trompoit sur le sens des expressions de quelques-uns de ceux qui nous sont connus. Mais nous l'avouerons; nous sommes persuadés qu'en effet il y a eu ici quelque erreur de sa part. Si, dans les vers cités par Casaubon, Virgile, et (peut-être uniquement d'après lui) Silius Italicus, ont appliqué aux *Falisci* l'épithète d'*æqui;* quel que puisse être le sens de cette épithète, nous ne croyons point qu'elle indique les habitans d'une ville appelée proprement *Æquum-Faliscum.* Suivant Servius (1), Virgile, en qualifiant les *Falisci* d'*æqui,* n'auroit voulu qu'annoncer l'esprit de justice propre à ce peuple, chez qui les Romains avoient puisé plusieurs articles de leur Droit public, entre autres les DROITS FÉCIAUX. Sans doute, Servius n'est point d'accord avec lui-même, lorsqu'ailleurs (2), c'est aux *Æqui,* autrement dits *Æquicoli* ou *Æquani,* voisins des *Hernici,* et, sinon faisant partie du *Latium,* du moins situés à la gauche du Tibre, qu'il rapporte, et avec raison ce semble (3), l'origine de ces DROITS FÉCIAUX, non aux *[æqui] Falisci,* placés sur la droite du Tibre et enclavés dans la Tyrrhénie [ou Étrurie] : mais toujours voit-on que, selon lui, Virgile, par le nom d'*æquos Faliscos,* n'entendoit point désigner un lieu. Quant à Silius Italicus (4), tout annonce (5) que, par l'adjectif *æqui,* il vouloit simplement marquer le caractère des habitans du canton attribué aux *Falisci* (6).

(1) *Servius* ad *Virgil. Æneïd.* lib. VII, vers. 695.

(2) *Id.* ad *Virgil. Æneïd.* lib. X, vers. 14.

(3) Conf. *Tit. Liv.* lib. I, cap. 32, §. 5.

(4) *Sil. Ital. Punicor.* lib. VIII, vers. 490.

(5) *Id. ibid.* lib. V, vers. 175 et 182.

(6) Conf. *Cluv. Ital. ant.* lib. II, cap. 3, pag. 537, lin. 55.

N.° XXIII.

Répondant à la Page 172, note 4.

La ville de FERONIA. Antonio Massa (1) assure qu'il ne reste aucun vestige de ce lieu. Cluvier (2) observe que souvent on l'a désigné par les noms de *Lucus* FERONIÆ (3), de *Templum* FERONIÆ (4), et qu'il devoit être situé entre la rive droite de la *Treja* et le Tibre, dans la position actuelle de la petite ville de Fiano. Suivant Holsténius (5), l'on doit en voir les ruines à environ un mille de S. Oreste.

Il ne faut point oublier qu'il y a eu plusieurs endroits de l'Italie qui ont porté ce même nom. Ptolémée (6) place un lieu appelé *Lucus* FERONIÆ, vers les confins occidentaux de l'ÉTRURIE ou TYRRHÉNIE, dans une position qui semble répondre à celle de Pietra-Santa, située à dix-huit milles de Sarzana (7). Tout le monde connoît le témoignage d'Horace (8) concernant le bois de *Feronia*, situé dans le *Latium*, sur la *via Appia*, proche de *Terracina* (9). Et, d'après quelques monumens lapidaires, on peut croire qu'il y avoit aussi un bois de *Feronia* dans l'Istrie (10).

La déesse *Feronia*, dont les Grecs traduisoient le nom par ceux d'*Anthephonos*, de *Philostephanos*, de *Persephone* (11), paroît avoir été une divinité locale : son culte, à ce qu'il semble, n'appartenoit point originairement à la religion des Romains, et tenoit à celle de quelqu'un des anciens peuples venus s'établir dans la Tyrrhénie [ou Étrurie].

(1) *Anton. Massa, De orig. et reb. Falisc.* pag. 8, lin. 18.

(2) *Cluv. Ital. ant.* lib. II, cap. 3, pag. 549, lin. 5.

(3) Conf. *Tit. Liv.* lib. XXVI, cap. 2, §. 9; et lib. XXVII, cap. 5, §. 14. — *Aggen. Urbic. De Controv. agror.* pag. 65. — *Jul. Frontin. De Colon.* pag. 123.

(4) *Tit. Liv.* passim.

(5) *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* p. 60 et 61.

(6) *Ptolem. Geogr.* lib. III, cap. 1, pag. 68.

(7) Conf. *Cluv. Ital. ant.* lib. II, cap. 2, pag. 460, lin. 17.

(8) Conf. *Horat. Satyrar.* lib. I, sat. 5.

(9) Conf. *Dionys. Halicarn. Antiq. Rom.* lib. II, §. 49, edit. Reisk. tom. I, pag. 340.

(10) *Id. ibid.* lib. III, §. 32, pag. 505.

(11) Conf. *Tomasin. De Donariis*, cap. 14. — *It. Maff. Veron. illustr.* lib. VI, col. 96. — *It. Grut.* pag. 308.

N.° XXIII. PAGE 172. Au surplus, si l'on ne doit soupçonner ici aucune altération dans le texte, c'est peut-être par inadvertance que Strabon aura attribué en particulier au culte et au temple de *Feronia*, le rite [ou plutôt le jeu] qui consistoit à marcher sur des charbons ardens. Les auteurs Latins (1), l'attribuant au culte d'Apollon, disent qu'il se pratiquoit auprès du temple consacré à ce dieu sur le mont *Soracte*.

Quant au prestige dont, en cet endroit, notre géographe fait mention, Varron n'ignoroit pas qu'il pouvoit tenir à la connoissance de certaines plantes, dont les habitans du pays auroient su se servir pour se rendre la plante des pieds insensible, et invulnérable au feu.

(1) Conf. *Varron.* ap. *Serv.* ad *Virgil. Æneid.* lib. X, pag. 787. — *Virgil.* loc. cit. vers. 785 et seq. — *Ovid. Fastor.* lib. IV, vers. 781 et seq. — *Plin. Hist. nat.* lib. VII, §. 2, tom. I, pag. 373, lin. 11. — *Sil. Ital.* lib. V, vers. 175 et seq. — *Id.* lib. VIII, vers. 491. — *Schol. Horat.* ad *Carm.* lib. I, od. 8, vers. 2.

N.° XXIV.

Répondant à la Page 173, note 2.

De TYPHÉ, *de* PAPYRUS, *d'*ANTHÈLÉ. Nous avons averti dans la note 2, que nous lisions, non pas uniquement d'après la conjecture de Casaubon, mais sur l'autorité de nos manuscrits 1393, 1394, et des manuscrits d'Italie collationnés par M. Siebenkees, Τύφη τὲ (vulg. Τύφοι τὲ) καὶ Πάπυρος, Ἀνθήλη τὲ πολλή· et que ce passage méritoit quelques observations.

L'ancien interprète Latin l'avoit rendu de cette manière : *Non modicum etiam* CREMIUM [par ce terme il entendoit vraisemblablement du chaume] PAPYRUS*que*, *et* ULVA *copiosa*, &c.

Le traducteur Italien dit : *Et* ESCA *da brugiare*, *et* PAVIERE, *et di molta* ALGA MARINA, *&c.*

La version Latine adoptée par Xylander [qui lisoit Τύφοι τὲ], et conservée par Casaubon, porte : *Tum* TYPHI, PAPYRI, *et* PANNICULÆ *lucernariæ copia*, *&c.*

Deux autres versions Latines, citées par M. Bernard de Jussieu (1), sont conçues comme il suit : 1.° TYPHE *et* PAPYRUS, *et* ANTHELA *multa*, *&c.* 2.° TYPHA *etiam et* PAPYRUS, *et* ANTHELA *copiosè*, *&c.*

Bodée de Stapel (2), pour une raison qui se reconnoîtra tout-à-l'heure, avoit pensé qu'il falloit lire : Τύφης τὲ καὶ παπύρου ἀνθήλη πολλὴ, κ. τ. λ. ce qui devroit se traduire, TYPHES*que et* PAPYRI *lanugo multa*, *&c.*

M. de Bréquigny disoit : « Les plantes que l'on nomme *typha*, *papyrus* et *anthela*, *&c.* »

Enfin, M. de Siebenkees, en dernier lieu, avoit ainsi rédigé sa version Latine : *Tum* TYPHORUM, PAPYRI *et* PANICULÆ *lucernariæ*, *&c.*

On voit évidemment que Strabon, ici, distingue trois productions

(1) *Bern. de Jussieu*, *Add. et Éclairc. pour la dissertation de M. le C.te de Caylus*, SUR LE PAPYRUS, publiée en 1759 ; *Acad. des I. et B. L.* vol. XXVI, *Mém.* pag. 302.

(2) *Bod.* ad *Theophr. Hist. plantar.* lib. IV, cap. 9, pag. 428, col. 2.

N.° XXIV. PAGE 173. aquatiques, qu'il appelle, l'une Τύφη, *typhé;* l'autre, Πάπυρος, *papyrus;* et la troisième Ἀνθήλη, *Anthèlé.*

Suivant M. Bernard de Jussieu (1), la plante nommée ici Τύφη, *typhé,* est la Masse-d'eau; et selon Saumaise (2), cette même plante est de l'espèce de celles dont la moelle intérieure, dépouillée de son écorce et hachée, servoit à faire des matelas.

Le Πάπυρος, *papyrus,* dont notre géographe vouloit ici parler, doit être (3) la même plante que le *stirpus* ou le grand-jonc des marais (4). Pline (5) nous apprend que, dans l'Italie, on en fabriquoit des bonnets ou des espèces de chapeaux, des nattes, des couvertures pour les maisons, des voiles pour les vaisseaux; et qu'après avoir détaché et enlevé l'écorce de la tige de cette plante, on se servoit de la partie intérieure, moelleuse et spongieuse, comme d'une mèche propre pour les flambeaux qui se portoient aux funérailles (6). Et ensuite cet auteur ajoute certaines choses qui, suivant la leçon que l'on choisiroit parmi les variantes qu'offrent les manuscrits, pourroient signifier (7) que la substance intérieure de cette même plante auroit pu pareillement servir à faire un beau papier. C'est de là, selon toute apparence (8), que plusieurs auteurs Grecs et Latins auront confondu le *stirpus* avec le *papyrus* et le *byblus* (9); et Strabon pourroit avoir été du nombre de ces auteurs. A tous les usages auxquels, suivant Pline, on employoit ce *papyrus,* il faut en ajouter encore un. Nous savons (10) que les lits des morts étoient remplis de *papyrus :* mais il ne faut pas croire, avec Guilandin (11), que ce fût du *papyrus* apporté d'Ægypte; c'étoit plutôt d'un *papyrus* commun, assez abondant, et précisément le même

(1) *Bern. de Jussieu,* loc. cit.

(2) Conf. *Salmas. Exercit. Plinian.* p. 89, col. 2, B, et seq.

(3) *Bern. de Jussieu,* ibid. pag. 303.

(4) *Tournef. Inst. de Botan.* pag. 528.

(5) *Plin. Hist. nat.* lib. XVI, §. 70, tom. II, pag. 30, lin. 24 et seq.

(6) Vid. *Antipatr. Thessalonicens. Epigramm. 13,* apud *Brunck. Analect.* tom. II, pag. 112.

(7) Conf. *Salmas. Exercit. Plin.* pag. 705, col. 2, A et B.

(8) Conf. *Hermol.* ad *Plin.* loc. cit.

(9) Conf. *Martial. Epigramm.* lib. VIII, epigr. 44. — *Pers.* satyr. 3, vers. 103. — *Veterum auct. Glossar.* verb. SCIRPUS : φλοῦς, πάπυρος.

(10) Ex *Martiale,* loc. cit.

(11) Conf. *Guiland. in C. Plin. maj.* cap. &c. membr. 7, pag. 77.

que

N.° XXIV. PAGE 173.

que celui dont Strabon veut parler. On a pu penser que ce dernier *papyrus*, qui venoit des lacs de la Toscane, étoit de l'espèce de celui qui se trouve communément dans les marais de la Sicile, de la Calabre et de la Pouille; mais, pour que cette opinion fût suffisamment fondée, il faudroit que l'on eût retrouvé dans les lacs de la Toscane, les plantes de la Sicile, de la Calabre et de la Pouille : or on ne voit pas que, jusqu'à présent, aucun botaniste se soit occupé de cette recherche. Le savant Micheli, qui, vivant à Florence, auroit été plus à portée que tout autre de s'y livrer, avoue qu'au temps où il publia son ouvrage, il n'avoit pas encore pu visiter les lacs dont Strabon parle : *In Calabriæ palustribus sponte crescere vidimus; in Perusio, per Trasimenum lacum, ubi Strabo crescere asserit, nondum perquisivimus* (1). Il seroit à desirer que quelque habile naturaliste de Toscane cherchât à éclaircir ce point d'histoire naturelle, aussi curieux qu'intéressant.

Quant à l'*Anthèlé*, ἀνθήλη; que le texte de Strabon donne comme une troisième espèce de plante, nous ne pouvons la définir. Ce terme, chez Théophraste (2), ne paroît point désigner une plante particulière (3). L'*anthèlé* de cet auteur étoit ce que Pline appeloit, *paniculas* ou *lanuginem*, et Solin *comas* ou *capillamenta arundinum;* ce qui pourroit aussi se dire *barba*, les Grecs ayant interprété ἀνθήλην par πώγωνα: et Théophraste substitue aussi quelquefois à ἀνθήλη, le mot φόβην, *comam.* C'est d'après cette observation, que Bodée de Stapel, comme on a vu précédemment (4), proposoit d'introduire dans le passage de Strabon, le changement d'après lequel ἀνθήλη, *anthèlé*, n'y seroit plus le nom particulier d'une plante, mais signifieroit la partie lanugineuse du *papyrus* et de la *typhé*, Τύφης τε καὶ Παπύρου ἀνθήλη πολλὴ, *typhesque et papyri lanugo multa* : et M. Bernard de Jussieu semble bien (5) avoir eu une idée à-peu-près semblable. Mais ce changement n'étant autorisé par aucun manuscrit, nous n'avons pas osé y conformer notre version.

(1) *Michel. Nova plant. genera*, pag. 44.
(2) *Theophr. Hist. plantar.* lib. IV, c. 11.
(3) *Salmas.* ubi supr. pag. 89, col. 2, B.
(4) *Voyez* ci-dessus, pag. 47.
(5) *Loc. supr. cit.* pag. 303.

N.° XXV.

Répondant à la Page 174, note 2.

Tels sont, entre autres, le LAC *Ciminius, ceux de Volsinii et de Clusium, celui de Sabata, qui est le plus voisin de Rome ainsi que de la mer.*

Le texte que nous avons traduit de cette manière, porte Ὧν [scil. τῶν ΛΙΜΝΩΝ] ἐστὶν καὶ ἡ [scil. ΛΙΜΝΗ] τε Κιμινία, καὶ ἡ [sic, ex mss. 1393, 1394] περὶ Οὐολσινίους, καὶ ἡ περὶ Κλούσιον, καὶ ἡ ἐγγυτάτω τῆς Ῥώμης καὶ τῆς θαλάττης Σαβάτα.

Dans ce passage, Strabon, pour désigner les endroits couverts d'eaux, qu'il nomme au nombre de quatre, 1.° ἡ [ΛΙΜΝΗ] Κιμινία, 2.° ἡ περὶ Οὐολσινίους, 3.° ἡ περὶ Κλούσιον, 4.° ἡ Σαβάτα, se sert du terme ΛΙΜΝΗ. Ce terme signifie le plus souvent ce que nous appelons un LAC; mais, quelquefois, il n'indique que ce que nous entendons proprement par un MARAIS. A l'égard des deux premiers endroits, 1.° [ΛΙΜΝΗ] Κιμινία, et 2.° ἡ περὶ Οὐολσινίους, comme à l'égard du quatrième, 4.° ἡ Σαβάτα, il nous paroît incontestable que Strabon, par ces désignations, a voulu indiquer les LACS appelés jadis par les auteurs Latins (qui sur ce point ne pouvoient errer), *LACUM Ciminium, LACUM Vulsiniensem, LACUM Sabatum,* et nommés aujourd'hui par les Italiens, LAGO di Vico ou di Ronciglione, LAGO di Bolsena, LAGO di Bracciano. Ainsi, relativement aux 1.er, 2.e et 4.e endroits désignés dans le texte, nous avons certainement dû rendre ΛΙΜΝΑΙ par le terme de LAC, non par celui de MARAIS. Mais quant au 3.e endroit, ἡ [ΛΙΜΝΗ] περὶ Κλούσιον, il peut rester quelque difficulté.

Sans doute Strabon paroît bien avoir assimilé complètement le [ΛΙΜΝΗ] περὶ Κλούσιον, aux trois autres ΛΙΜΝΑΙ, qui sont constamment des LACS. Mais alors, comment déterminer quel est ce *LAC, voisin de Clusium,* dont il aura voulu parler?

La position de l'ancien *Clusium* répondoit à celle de Chiusi. Depuis

long-temps il a existé près de Chiusi, non pas un LAC, mais des MARAIS, formés par la Chiana [l'ancien *Clanis*]; et d'habiles littérateurs ont prétendu que ni à l'époque où Strabon rédigea son ouvrage, ni même antérieurement, ces MARAIS n'ont pu, en aucune manière, être assimilés à un LAC. « Personne (disoit, en 1559, Giuliano de' Ricci) » n'a placé aux environs de Chiusi d'autre lac que celui de Perugia » [l'ancienne *Perusia*], appelé jadis le LAC de Trasymène. Le Chiarore, » et les autres lieux voisins de Castel della Pieve, aujourd'hui en » grande partie desséchés par les soins de M. Giulio Ricasoli et de ses » associés, qui ont affermé de la chambre apostolique le desséchement » des Chiane, n'ont jamais pu être regardés que comme des MARAIS. » Si la Chiana [l'ancien *Clanis*], du temps de Strabon, couloit dans » un lit rétréci, elle ne pouvoit former de LAC; si elle s'épanchoit, » elle ne formoit que des MARAIS, et rien ne s'accorderoit avec ce que » Strabon dit de la fertilité de ces cantons. (1) » N.° XXV. PAGE 174.

D'après cette objection, Giuliano de' Ricci étoit persuadé que, par le *LAC voisin de CLUSIUM*, ἡ [λίμνη] περὶ Κλούσιον, Strabon avoit uniquement voulu désigner le LAC de Trasymène.

La mention expresse de ce dernier lac, qui va se trouver immédiatement après (2), dans le texte Grec, tel que les éditions les plus connues le présentent, auroit suffi, sans doute, pour détruire l'opinion de Giuliano de' Ricci; car on ne pourroit supposer que notre géographe, voulant désigner deux fois consécutivement un seul et même lac, l'eût désigné d'abord sous le nom de *LAC voisin de CLUSIUM*, et ensuite sous le nom de LAC de Trasymène. Mais, comme on verra bientôt, Giuliano de' Ricci, quant à la mention du LAC de Trasymène, n'adoptoit point la leçon des imprimés; et il en admettoit une autre, suivant laquelle Strabon ne se trouveroit pas avoir exprimé le nom de LAC.

Malgré cette observation de Giuliano de' Ricci, Pietro Vettori (3),

(1) Conf. *Giulan. de' Ricci, lett. à P. Vettori*, dans le petit volume intitulé : *Viagg. di Annibale per la Toscana*, pag. 110 et 111.

(2) *Voyez*, ci-dessous, l'*Éclaircissement*, n.° XXVI.

(3) *P. Vettori*, op. cit. pag. 64.

N.° XXV. PAGE 174. Casaubon (1), Cluvier (2), et, après eux, un savant critique moderne (3), sont restés persuadés que, par l'indication, ἡ [λίμνη] περὶ Κλύσιον, Strabon n'a prétendu désigner autre chose, sinon les MARAIS voisins de Chiusi [l'ancien *Clusium*], marais traversés par la Chiana [l'ancien *Clanis*], qui passe à Chiusi, et va se perdre dans le Tibre près d'Orviette.

Cette dernière opinion a l'avantage que du moins, à l'égard de ces MARAIS qualifiés de LAC, Strabon, comme nous l'avons observé (4) dans les notes sur ce passage, auroit dit avec quelque justesse qu'il en sortoit un fleuve communiquant avec le Tibre.

(1) *Casaub.* ad *Strabon.* loc. cit.

(2) *Cluv. Ital. ant.* lib. II, cap. 2, pag. 568, lin. 34 et seq.

(3) *Lorenz. Guazzezi, Dissertazioni*, Dissert. V, *Intorno alla via Cassia*, pag. 228.

(4) *Voyez*, au livre V, dans ce volume, pag. 173, les notes 1 et 3; et pag. 174, la note 1.

N.° XXVI.

Répondant à la Page 174, note 4.

Et celui de Trasymène, le plus reculé vers Arretium. Proche de ce dernier lac, passe l'un des deux chemins par où des armées peuvent entrer de la Celtique [Cisalpine] dans la Tyrrhénie; et ce fut celui que prit Annibal.

Nous n'avons pu traduire ainsi le passage Grec auquel ces deux phrases répondent, qu'en adoptant (partie sur l'autorité de plusieurs interprètes et éditeurs, partie d'après notre propre conjecture) la leçon que voici : Ἀπωτάτω δὲ καὶ ἡ πρὸς Ἀῤῥητίῳ γ' ἡ Τρασυμένα [scil. λίμνη], καθ' ἣν αἱ ἐκ τῆς Κελτικῆς εἰς τὴν Τυῤῥηνίαν ἐμβολαὶ στρατοπέδοις· αἷς περ καὶ Ἀννίβας ἐχρήσατο.

Mais, dans presque tous les manuscrits, entre autres dans nos manuscrits 1393, 1394, 1395, 1396, 1397, 1408, au lieu de ἀπωτάτω δὲ καὶ ἡ πρὸς Ἀῤῥητίῳ γ' ἡ Τρασυμένα, on lit : ἀπωτάτω δὲ καὶ ἡ πρὸς Ἀῤῥητίῳ γῆ Πασουμένα· ce qui, rendu littéralement, signifie : *Et, dans le plus grand éloignement, vers Arretium, le canton Pasuménien.*

Certes, une pareille leçon a dû facilement paroître corrompue. D'une part, elle suppose que, dans l'ancienne *Tyrrhénie* [ou *Étrurie*], il existoit un canton, appelé *canton Pasuménien* [ou *Terre de Pasumène*], γῆ Πασουμένα· or, comment ce canton ne nous seroit-il connu que par le seul témoignage de Strabon? De l'autre part, d'après la syntaxe de la phrase ainsi conçue, l'auteur se trouve mettre ce qu'il appelle *Canton Pasuménien* ou *Terre de Pasumène,* au nombre des lacs dont il veut citer ici les principaux; et cela semble étrange. Enfin, le lac de Trasymène est si célèbre, on s'attend si naturellement à ce qu'il en soit fait ici mention, et la leçon γῆ Πασουμένα a pu si aisément être une altération de cette autre leçon γ' ἡ Τρασυμένα, que l'idée d'établir ces trois derniers mots dans le texte au lieu des deux autres,

N.° XXVI. PAGE 174.

se présente sur-le-champ : aussi voit-on que, successivement, le traducteur Italien Alf. Buonacciuoli (1), P. Vettori (2), Xylander, Casaubon, Cluvier (3), puis, dans ces derniers temps, MM. de Bréquigny et Siebenkees, avoient cru devoir s'y conformer; et leur exemple nous a décidés.

Toutefois la légitimité de cette dernière leçon n'est peut-être pas incontestable. Non-seulement d'habiles littérateurs se sont déclarés pour la leçon des manuscrits, ΓΗ͂ ΠΑΣΟΥμένα; mais, de plus, celle que l'on y a substituée, il faut l'avouer, ne laisse pas de prêter à de grandes difficultés : nous croirions manquer à notre devoir si nous supprimions les observations qui peuvent être faites à ce sujet.

D'abord, l'ancien interprète Latin (et assurément, à plus d'un égard, son autorité est grave) n'avoit point cru qu'il fallût rien changer dans le texte; car il a dit : *Longissimè autem TERRA PASUmena ARRETIO vicina &c.*

Ensuite, P. Vettori lui-même, en 1559, ne croyoit point non plus devoir s'écarter de cette leçon, puisqu'il rendoit (4) la phrase Grecque en italien de la manière que voici : *E quella, ch' è in su AREZZO, TERRA PASUmena &c.* Il est vrai que, dix ans plus tard, P. Vettori parut avoir embrassé une autre opinion; mais peut-être fut-il entraîné uniquement par l'exemple d'Alf. Buonacciuoli, dont la traduction Italienne (5), qui parut en 1562, porte : *Lontanissimo v' è il TRASImeno nel contado di PERUGIA* (ce qui suppose que l'interprète changeoit Ἀῤῥητίῳ en Περυσίᾳ).

Enfin, si, vers l'année 1569, P. Vettori sembla convenir (6) que la véritable leçon pourroit être Ἤδη ΤΡΑΣΥμένα, et que, par ces mots, il falloit entendre *le LAC de TRASYmène;* à cette même époque, un autre critique Italien dont nous avons déjà cité le témoignage (7), Giuliano

(1) Fogl. 93 v.° lin. 29.

(2) *P. Vettori*, ap. *Giuliano de' Ricci*, *Descriz. de' luoghi pel Viagg. di Annibale*, ad *calc. dell' oper. di P. Vettori*, *Viagg. di Annibal.* scritt. nel 1559, pag. 116.

(3) *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 3, p. 568, lin. 43; et pag. 578, lin. 40 et seq.

(4) Conf. *P. Vettori*, oper. cit. p. 96 et 97.

(5) *Loc. cit.*

(6) *Loc. cit.* pag. 116.

(7) Voyez l'*Éclaircissement*, *n.° XXV*, pag. 51, note 1.

de' Ricci, consulté par P. Vettori, vouloit (1) que l'on se permît tout au plus de lire ΓΗ͂ ΤΡΑΣΥμένα : et il pensoit décidément que Strabon, dans cet endroit de son texte, ne pouvoit point avoir cité le LAC de TRASYmène. Selon lui, Strabon, par les mots ΓΗ͂ ΤΡΑΣΥμένα, aura prétendu désigner, non le LAC de TRASYmène, mais toute la contrée qu'Annibal avoit traversée pour arriver des confins de la Gaule-Cispadane jusqu'aux bords du lac.

N.° XXVI. PAGE 174.

Sans doute l'explication donnée par Giuliano de' Ricci est bien forcée, et peut-être même absolument inadmissible ; mais nous croyons reconnoître qu'elle lui aura été suggérée par le desir de disculper Strabon des erreurs assez fortes dans lesquelles cet auteur paroîtra être tombé, quand on voudra ne voir ici qu'une mention expresse et nominative du LAC de TRASYmène.

En effet (sans parler de ce que, d'après la leçon Ἤ̓ΗΔΗ ou Γ' Ἡ ΤΡΑΣΥμένα, Strabon se trouve avoir écrit le nom du LAC de TRASYmène sans aspiration, tandis que tous les auteurs Latins l'ont écrit par un *th*, ce qui donneroit dans le grec, ΘΡΑΣΥμένα), voici ce que nous devons faire remarquer :

1.° Par la leçon ἀπωτάτω δὲ καὶ ἡ πρὸς Ἀῤῥητίῳ Γ' Ἡ [ou Ἤ̓ΗΔΗ] ΤΡΑΣΥμένα, Strabon semble évidemment placer le LAC de TRASYmène plus près d'*Arretium* [Arrezzo], que de *Clusium* [Chiusi] dont il vient de parler immédiatement auparavant (2) et de *Perusia* [Perugia] qu'il avoit nommée quelques lignes plus haut ; et toutefois le LAC de TRASYmène avoisine bien plus ces deux dernières villes que la première : voilà donc déjà une faute que, par le changement de la leçon des manuscrits, Strabon se trouve avoir commise. Aussi, comme nous l'avons fait remarquer précédemment (3), Alf. Buonacciuoli changeoit-il le nom d'*Arretium* en celui de *Perusia* : mais son exemple n'a été imité par aucun autre interprète de Strabon ; ce qui, à dire vrai, nous surprend.

(1) *Loc. cit.* pag. 110, 111, 116.
(2) *Voyez* ci-dessus, pag. 50.
(3) *Voyez* ci-dessus, pag. 54 ; et *ibid.* la note 5.

N.° XXVI. PAGE 174.

2.° L'on a vu, dans notre Éclaircissement, n.° XXV, page 51, les motifs assez forts qui pourroient porter à croire que Strabon, par le *LAC voisin de CLUSIUM,* dont il fait mention dans un passage précédent, avoit entendu désigner le LAC de TRASYmène. Rien, comme nous l'avons dit, n'autorise à penser qu'au temps où notre géographe écrivoit, le *Clanis* [la Chiana] formât auprès de *Clusium* [Chiusi] des alluvions qui pussent être regardées comme un LAC, indépendamment de celui de TRASYmène, et sur-tout comme un lac comparable à ceux dont il fait en même temps l'énumération. La seule considération qui empêche qu'en lisant le premier passage de Strabon, dans le *LAC voisin de CLUSIUM,* l'on ne reconnoisse sur-le-champ le LAC de TRASYmène, c'est que la mention expresse et nominative de ce dernier LAC vient presque aussitôt après. Or, cette mention expresse et nominative du LAC de TRASYmène, c'est uniquement par le changement introduit ici dans le texte, qu'elle se présente; la plupart des manuscrits ne l'offrent point, puisqu'ils portent *la TERRE* [ou *le CANTON*] de *PASYmène.*

3.° D'après la leçon que l'on substitue à celle des manuscrits, Strabon semble ne rappeller la route prise par Annibal pour entrer dans l'Étrurie, qu'à propos du LAC de TRASYmène; et en même temps il paroît, presque évidemment, placer près de ce LAC les défilés par lesquels le général Carthaginois déboucha de la Gaule-Cispadane. Sans doute, il seroit bien difficile de déterminer avec précision, l'endroit où Annibal traversa les Apennins pour s'avancer ensuite dans le sein de l'Étrurie; mais on doit, ce semble, regarder comme avéré que les défilés par lesquels il y entra, devoient se trouver beaucoup au nord-ouest d'*Arretium;* et néanmoins, suivant la leçon que l'on introduit dans le texte de Strabon, il devient, pour ainsi dire, incontestable que cet auteur les indiquoit comme se trouvant au sud-est de cette ville. N'est-ce donc pas lui prêter sur ce point une erreur, que la leçon des manuscrits ne permettroit pas aussi facilement de lui imputer?

On pourroit donc, en quelque sorte, douter si la correction, jugée nécessaire par la plupart des interprètes de Strabon, et que nous-mêmes, pour ne point effaroucher nos lecteurs, avons cru devoir adopter,

adopter, est effectivement aussi judicieuse qu'elle paroît l'être au premier aspect. N.° XXVI. PAGE 174.

Au surplus, au milieu de tant de difficultés, comment ne pas soupçonner que Strabon n'avoit point une connoissance exacte des lieux dont il parle en cet endroit de son ouvrage?

Avant de terminer ce n.° XXVI de nos Éclaircissemens, nous devons un aveu; nous le ferons volontiers. Quelle que puisse être la véritable leçon dans le dernier membre de la phrase Grecque, soit qu'il faille y lire, comme le portent les plus anciens manuscrits, ἀπωτάτω δὲ καὶ ἡ πρὸς Ἀρρητίῳ γῆ πασουμένα, soit que l'on doive suivre l'imprimé, ἀπωτάτω δὲ καὶ ἡ πρὸς Ἀρρητίῳ ἤδη τρασυμένα· la manière dont notre version est rédigée, peut paroître vicieuse; nous eussions dû dire : *Et celui qui* EN *est le plus éloigné* (c'est-à-dire *le plus éloigné de Rome et de la mer*), *en tirant vers* ARRETIUM *&c.* L'ἀπωτάτω du texte est visiblement employé par opposition à ce qui est dit immédiatement auparavant du lac *Sabata;* savoir, qu'il étoit *LE PLUS VOISIN de Rome et de la mer*, ἐγγυτάτω τῆς Ῥώμης καὶ τῆς θαλάττης.

N.° XXVII.

Répondant à la Page 178, note 3, et à la Page 175, note 5.

En se portant d'Ocricli vers Ariminum, sur la droite de la Via Flaminia, l'on trouve Interamna; Spoletium; Æsium; et Camerté, située dans les montagnes mêmes qui bornent la Picentine. De l'autre côté, se rencontrent Ameria, Tuder, &c.

La situation précise du lieu que Strabon aura prétendu désigner par le nom de *Camerté* [ou *Camerta*], Καμέρτη, est un problème difficile à résoudre.

Les géographes modernes, jusqu'au commencement du XVIII.e siècle, s'étoient assez généralement accordés à croire que *Camerté* [ou *Camerta*], Καμέρτη, mentionnée ici par notre auteur, et *Camerinum* ou *Camarinum*, dont il a parlé précédemment (1), étoient un seul et même lieu. Il faut donc, pour reconnoître la situation que ces géographes assignoient à *Camerté*, rappeler la position dans laquelle ils plaçoient *Camarinum*. Or on voit que tous, l'un après l'autre, et sans hésiter, ont regardé *Camarinum* comme représenté aujourd'hui par Camerino.

Nous ne citerions point en tête Annius de Viterbe (2), plaçant *Camarinum* sur une prétendue branche de la *Via Flaminia*, si, après lui, des littérateurs, d'ailleurs estimables et judicieux, n'avoient embrassé son opinion ; et nous pourrions même dire qu'ils y ont ajouté des erreurs palpables.

En effet, sans parler de Pirro Ligorio (3), Ortélius (4) et Paul Merula (5), tout en adoptant au fond l'opinion mal fondée d'Annius, y ont ajouté une autre méprise ; ils ont pensé que le *Camerinum* ou *Camarinum* de Strabon [nous pouvons dire aussi de Ptolémée, car Ptolémée (6)

(1) *Voyez* ci-dessus, pag. 175 de notre version, et la note 5, *ibid.*

(2) *Joan. Ann. Viterb. Comm.* edit. Rom. 1498, pag. 553. — *Ap. Wesseling. Veter. Rom. Itin.* pag. 533.

(3) *Pirr. Ligor.* v. *Camertes.*

(4) *Ortel. Thes. geogr.* v. *Camarinum*, et v. *Camerium.* — *It.* in *Elencho, &c.* edit. 1587 et 1611.

(5) *P. Merula, Cosmogr. &c.* part. II, lib. IV, cap. 23, edit. 1605, pag. 1079 C.

(6) *Ptolem. Geogr.* lib. III, cap. 1, p. 72.

nomme également *Camarinum* (1) parmi les villes des *Ombrici*, ou, comme il les appelle, des *Olombri*], étoit le *Camerium* de Denys d'Halicarnasse (2), de Pline (3), d'Étienne de Byzance (4); tandis que, constamment, cette dernière ville doit avoir appartenu au *Latium*. N.° XXVII. PAGE 178.

Cluvier lui-même pourroit, en quelque sorte, paroître avoir commis la même faute (5). Mais, quand on pourroit le justifier sur ce point particulier, on ne sauroit douter qu'il ne fît de *Camarinum* et de *Camerte* une seule et même ville, représentée aujourd'hui par Camerino. Cluvier suppose que le nom primitif du lieu dont il s'agit, a pu être *Cameria* ou *Camaria*, Καμερία, ou Καμαρία (6); que, par la suite, ce lieu a été nommé tantôt *Camarinum* (7), tantôt *Camerinum* (8), tantôt enfin *Camerté* ou *Camerta* (9), dénominations d'où seroient dérivées, pour les habitans, celles de *Camarini* (10), de *Camerini* (11), de *Camertes* (12). Cluvier, de plus, conjecture que les peuples ainsi dénommés furent originairement les *Camertii* de Polybe (13), c'est-à-dire, les citoyens du *Clusium* [d'Étrurie] jadis appelé *Camers* ou *Camars*, lesquels, chassés de leur patrie par les Pélasges-Tyrrhéniens, se retirèrent dans l'*Ombricé* [l'Ombrie] cis-Tibérine, et s'y établirent sur le revers septentrional de l'Apennin, aux frontières de la Picentine.

(1) Conf. *Bert.* ad *Ptolem. Geogr.* lib. III, loc. cit. edit. 1618.

(2) Conf. *Dionys. Halic. Antiq. Roman.* lib. II, §. 50 : III, §. 51 : V, §. 21, 40, 49, 51; edit. Reisk. pag. 343, lin. 1; 350, lin. 6; 893, lin. 14; 935, lin. 5; 960, lin. 2; 964, lin. 11.

(3) *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 19, tom. I, pag. 171, lin. 8.

(4) *Steph. Byz.* v. Καμαρία.

(5) *Cluv. Ital. ant.* lib. II, cap. 6, pag. 613, lin. 29 et seq. edit. 1624.

(6) Ex *Appian. de Bello civil.* lib. V, §. 50, edit. Schweigh. tom. II, pag. 777.

(7) *Strab.* voyez ci-dessus, pag. 175. — *Ptolem.* loc. cit.

(8) Conf. *Cn. Pomp. epist.* ad *Domit.* ap. *Cicer. Epistolar. ad famil.* lib. VIII, epist. 8. — *Cæs. de Bell. civil.* lib. I, edit. Glasc. pag. 221.

(9) *Strab.* voyez ci-dessus, pag. 178.

(10) *Plut. Apophth.* ed. Reisk. t. VI, p. 762.

(11) Conf. *Caton. De fenerat. leg. Jun.* ap. *Fest. De verbor. sign.* lib. XIV, v. *Prorsus.* — *Plutarch.* in *Mario*, §. 28, edit. Reisk. tom. II, pag. 855. — *Frontin. De Colon.* edit. Goës. pag. 123, lin. 1.

(12) Conf. *Cicer. pro P. Sylla*, §. 19, n.° 53. — *Id. pro L. Corn. Balbo*, §. 22, n.° 47, et §. 17, n.° 50. — *Sallust. de Bello Catilin.* §. 27. — *Tit. Liv.* lib. IX, cap. 36, n.° 7; et lib. XXVIII, cap. 45, n.° 20. — *Plin.* loc. cit. — *Sil. Ital.* lib. VIII, vers. 463. — *Frontin. Stratag.* lib. I, cap. 2, n.° 2.

(13) *Polyb.* lib. II, §. 19, n.° 5, edit. Schweigh. tom. I, pag. 265.

N.° XXVII. PAGE 178. Camillo Lilii, en écrivant l'Histoire de Camerino, n'entra dans aucune discussion sur le point qui nous embarrasse (1). Mais rien n'annonce qu'il s'éloignât du sentiment de Cluvier.

Les PP. Papebrock (2) et Hardouin (3), ainsi que Cellarius (4), paroissent avoir embrassé la même opinion.

Francesco Dini est, ce nous semble, le premier qui ait senti combien il étoit douteux que *Camarinum* et *Camerté* fussent un seul et même lieu. Les difficultés qu'il trouvoit à admettre l'identité de ces deux villes, sont exposées dans une dissertation (5) publiée en 1701. Nous avons étudié cette dissertation. Elle est savante, et, quant au fond, judicieuse : mais elle nous a paru écrite d'un style fort obscur; et d'ailleurs l'édition, que nous avons eue sous les yeux, fourmille de fautes typographiques d'après lesquelles l'intelligence du texte devient fréquemment pénible, quelquefois même impossible. D'après cela, tout ce que nous avons cru bien comprendre, c'est qu'à l'égard du *Camarinum* ou *Camerinum* de Strabon, Fr. Dini ne refusoit point de reconnoître ce lieu dans le moderne Camerino; mais que, relativement à la *Camerté* ou *Camerta* de cet auteur, il prétendoit établir les différens points que voici :

1.° « Il est impossible de croire qu'un géographe comme Strabon, dans une page de son livre, ait cité deux fois la même ville sous deux dénominations différentes.

2.° » *Camerté* ou *Camerta* (ce nom ne se trouve mentionné que chez Strabon) doit avoir été le chef-lieu des *Camertes*, dont plus d'un auteur ancien parle sous ce nom, mais que d'autres ont désigné par celui de *Camarini* ou *Camerini*. Les *Camertes*, originairement, avoient habité dans l'Étrurie la ville de *Camers* ou *Camars*, plus connue sous le

(1) *Camill. Lilii, Dell' Istor. di Camerino*, part. I, pag. 1 — 24, edit. 1652 ou 1674.

(2) *Papebr. Ad diem XVIII mens. maii, Comment. præv.* pag. 136 C.

(3) *Harduin. ad Plin.* loc. cit.

(4) *Cellar. not. Orb. ant.* lib. II, cap. 9, §. 2, n.° 243, edit. 1701; et edit. 1731, tom. I, pag. 597, 598.

(5) *De antiquitatib. Umbrorum, Tuscorumque sede ac imperio. Deque Camerio ac Camertibus &c. cum notis Fr. Regazetti, &c.* 1701.

nom de *Clusium;* mais, ayant été forcés par une ancienne révolution de quitter leur patrie, ils avoient passé dans l'*Ombricé* [l'Ombrie], où ils avoient formé l'établissement que Strabon désigne ici par le nom de *Camerté* ou *Camerta*, Καμέρτη.

3.° » Ce nouvel établissement des *Camertes* doit avoir été situé dans la position du lieu nommé, par la plus grande partie des auteurs anciens qui en font mention, *Camerium*, et appelé encore aujourd'hui Camero; lieu que l'on rencontre entre Spolète et Fuligno, à 11 milles de Spolète, à 7 milles de Fuligno, et à 24 milles de Camerino. Leur territoire, dans cette partie de l'*Ombricé*, où, par la suite, ils ont été appelés souvent *Camarini* et *Camerini*, put s'étendre beaucoup du côté d'Amelia, de Bevagna, de Pérouse [*Ameria, Mevania, Perusia*]. C'est aux *Camertes* ou *Camerini* ou *Camarini*, transplantés dans l'*Ombricé*, que conviennent tous les témoignages de Caton, de Tite-Live, de Cicéron, de Salluste, &c.

4.° » Ce chef-lieu des *Camertes* ou *Camerini* ou *Camarini*, aura été détruit par Sylla, irrité de ce qu'ils avoient été partisans de Marius; et alors ils seront allés former un autre établissement à *Camerinum* ou *Camarinum*, dans la position de Camerino. Cela est d'autant plus probable, que le nom de *Camarinum* ou *Camerinum*, comme nom propre d'une ville, ne se trouve cité dans aucun ouvrage antérieur à celui de Strabon et composé avant la dictature de Sylla : toutes les fois que les auteurs plus anciens emploient cette dénomination, c'est pour désigner un territoire (celui de *Camerium* ou *Camerté*), non une ville.

5.° » De là il suit que Strabon n'a point dû placer sa *Camerté* au sein même des montagnes qui bornent la Picentine, ἐν αὐτοῖς τοῖς ὁρίζουσι τὴν Πικεντίνην ὄρεσι. Ainsi nous devons croire que, dans ce passage, son texte est altéré. Ces mots, ἐν αὐτοῖς τοῖς ὁρίζουσι τὴν Πικεντίνην ὄρεσι, auront été transposés; dans l'origine, ils se lisoient immédiatement après le nom d'*Æsium*, Αἴσιον, auquel ils se rapportent. »

Telle étoit, autant que nous avons pu l'entendre, l'opinion de Fr. Dini. Ce qu'il dit pour montrer que les mots qui lui semblent avoir

N.° XXVII. PAGE 178. été transposés, conviendroient assez bien à la situation d'*Æsium* [Iesi], peut absolument s'admettre; mais nous n'avons point compris comment il arrange ensuite (1) ce qui concerne la position de *CAMERTÉ : Hunc igitur Strabonis textum legendum proponerem ; « SPOLETIUM, ÆSIUM, in » ipsis montium Picenorum confinibus; montana CAMERIA alterâ ex parte, » AMERIA, TUDER. »* De cette phrase ne résulte-t-il donc pas que Strabon auroit placé sa *Camerté* [ou *Cameria*] sur la gauche de la *Via Flaminia;* tandis que l'endroit où, selon Fr. Dini lui-même, se voient encore les ruines de cette ancienne ville, semble devoir être sur la droite ? D'ailleurs, quand même Strabon auroit prétendu donner sa *Camerté* [ou *Cameria*] comme placée sur la gauche de la *Via Flaminia*, l'ordre chorographique ne lui auroit pas permis de nommer *Ameria* [Amelia] entre cette ville et *Tuder* [Todi].

Nous ignorons si, postérieurement à Fr. Dini, le passage qui fait l'objet de cette discussion, a été de nouveau examiné. La Martinière a reconnu, il est vrai (2), que le *Camarinum* ou *Camerinum* de Strabon, et sa *Camerté* ou *Camerta*, ne pouvoient être une seule et même ville; mais Thomas Corneille (3), le P. Hardouin (4), Wesseling (5), M. d'Anville (6), et tout récemment le rédacteur Allemand d'un Abrégé de la géographie ancienne comparée à la géographie moderne (7), paroissent avoir regardé les noms de *Camerte*, et de *Camarinum* ou *Camerinum*, comme désignant tous trois la ville représentée aujourd'hui par Camerino.

La carte de M. d'Anville (8) nous offre un lieu nommé *Camerata*, situé sur la rive droite de l'*Æsis* [Fiumesino], entre l'ancien *Æsium* [Iesi] et Ancône : mais on ne sait point sur quelle autorité l'habile géographe s'est fondé (9).

(1) Cap. 8, pag. 68 et 69.

(2) *La Martinière, Dict. géogr.* aux mots, *Camarinum ; Cameria* ou *Camerium ; Camerino ; Camerium* ou *Cameria* ou *Camaria ; Camerta ; Camertes.*

(3) *Dict. géogr.* 1708.

(4) *Ad Plin.* edit. *1723*, loc. cit.

(5) *Wesseling.* ad *Itiner. Anton.* pag. 533.

(6) *D'Anville, Géogr. anc.* tom. I, p. 194.

(7) *Sam. Patrick, Geogr. ant. &c.* Berol. 1800, pag. 142.

(8) *Ital. ant. &c.* 1764.

(9) Peut-être est-ce sur celle du *Tabula chorographica medii Ævi.*

N.° XXVIII.

Répondant à la Page 180, note 2.

Les Sabini occupent un pays étroit, dont la longueur, prise depuis le Tibre et le territoire de Nomentum jusqu'aux frontières des Vestini, est de 1000 stades.

Ce qui concerne les limites de tous les anciens peuples de l'Italie est demeuré sujet à de grandes difficultés : nous ferons peut-être plaisir à plus d'un lecteur, en les mettant à portée de comparer ce que Cluvier et récemment M. l'abbé de Chaupy ont dit sur l'étendue de la Sabine.

Résumons d'abord l'opinion de Cluvier (1).

« Le témoignage de Strabon, quant aux dimensions de la Sabine, se rapporte à celui de Denys d'Halicarnasse (2) : il faut seulement observer que Denys d'Halicarnasse, lorsqu'il donne ensuite (3) le pays des *Sabini* pour très-vaste et fort riche, χώραν πολλὴν καὶ ἀγάθην, semble ne plus s'accorder ni avec lui-même, ni avec Strabon, qui représente ce même pays comme très-étroit, στενήν...... Au reste, de l'aveu de Denys d'Halicarnasse, la partie de son témoignage qui concerne l'étendue de la Sabine, et à laquelle l'énoncé de Strabon se trouve conforme, étoit empruntée de Caton l'ancien : [Ἀποφαίνει ὁ Κάτων] ..... χώραν δὲ κατασχεῖν [scil. τοὺς Σαβίνους] τῆς μὲν Ἀδριανῆς θαλάττης ἀπέχουσαν ἀμφὶ τοὺς ὀγδοήκοντα καὶ διακοσίους σταδίους, τῆς δὲ Τυῤῥηνικῆς τετταράκοντα πρὸς διακοσίοις· μῆκος δὲ αὐτῇ εἶναι φησιν ὀλίγῳ μεῖον χιλίων σταδίων. »

« C'étoit donc originairement Caton qui avoit dit que *le pays des Sabini, situé à environ 280 stades de la mer Adriatique, et 240 stades de la mer Tyrrhénienne, avoit en* LONGUEUR *un peu moins de 1000 stades.* Et certes, le pays dont l'auteur Latin prétendoit indiquer ainsi les bornes, devoit bien être celui que les *Sabini* occupoient de son temps; celui qu'ils occupèrent toujours sous la dénomination Romaine, et qui

(1) *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 8, p. 646, lin. 37.

(2) *Dionys. Halicarn. Antiq. Rom.* lib. II, §. 48, edit. Reisk. tom. I, pag. 339, lin. 7.

(3) *Id. ibid.* lib. III, §. 63, pag. 571, lin. 8.

N.° XXVIII. PAGE 180.

s'étendoit depuis les sources du *Nar* jusque vers le confluent du Tibre et de l'*Anio* [le Teverone]. Dès-lors il devient évident que, Strabon ayant pris ici Caton pour guide, et ayant voulu déterminer la LONGUEUR du pays des *Sabini*, le sens dans lequel il prenoit cette LONGUEUR, étoit le sens dans lequel (selon lui) Caton l'avoit prise. Cela posé, il faut convenir que, sur ce point, l'erreur de Caton, et par suite celle de Strabon, trompé par cet écrivain Romain, étoit forte.

» En effet, les frontières des *Vestini* dont, sans doute, Strabon (d'après Caton) vouloit parler, et jusqu'où s'étendoit la Sabine, touchoient aux sources de l'*Aternus* [la Pescara]. Or si, à partir, comme Strabon le dit, des environs du Tibre, et de *Nomentum* [Lamentano] situé à environ 16 stades des bords de ce fleuve, l'on s'avance de 1000 stades vers le levant d'été, l'on arrive non-seulement aux dernières limites des *Vestini*, proche des sources de l'*Aternus*, mais au-delà des bouches de ce fleuve et en haute mer.... »

« Disons, continue Cluvier, ce qui pouvoit avoir égaré Caton (1). Les premiers *Sabini* (c'est-à-dire cette portion des *Opici* qui, après être venue s'établir dans les pays compris entre le *Nar*, l'*Anio*, le Tibre, et les sources de l'*Aternus*, prit le nom de *Sabini*) ne se bornèrent point à cet établissement. Bientôt une partie de ces colons passa l'Apennin, et se répandit dans le territoire occupé par les *Liburni*, entre l'*Æsis* et l'*Aternus* jusqu'à la mer Adriatique, c'est-à-dire dans ce que l'on appela depuis le *Picenum*. Cette extension du pays des *Sabini* une fois admise, si l'on mesure la distance de *Nomentum* [Lamentano] aux confins du *Picenum* près d'*Ancona*, on la trouvera de 1000 stades [125 milles]. »

M. l'abbé de Chaupy a discuté deux fois cette opinion de Cluvier. Voici le résultat de ce qu'il dit en premier lieu (2) :

« Cluvier observe que, Denys d'Halicarnasse donnant la Sabine comme un pays non moins étendu et vaste qu'excellent, cet historien semble être en contradiction avec Strabon; et qu'en même temps

(1) *Cluv.* loc. cit. pag. 647, lin. 52.

(2) *Capmart. de Chaupy, Découv. de la maison de campagne d'Horace*, III.e part. §. 33, tom. III, pag. 59.

notre

notre géographe paroît donner mal-à-propos à ce pays une longueur de 1000 stades. N.° XXVIII. PAGE 180.

» Mais, d'abord, les deux témoignages s'accordent très-bien : la seule différence est que le géographe expose en quel sens on doit entendre la grandeur exprimée par l'historien, et nous dit que cette grandeur doit s'entendre de la LONGUEUR, non de la LARGEUR.

» Ensuite l'énoncé de Strabon, quant au nombre de stades, peut paroître assez juste, si l'on se borne à prendre ce nombre pour un compte rond; il faut évaluer les 1000 stades, non rigoureusement à 125 milles, mais à environ 100 milles. Avec cette restriction, la mesure indiquée par notre auteur sera exacte.

» Cluvier dit que l'on ne trouveroit pas les 1000 stades en poussant, même au-delà des *Vestini,* jusqu'à la ville moderne de Pescara, qui remplace l'ancien *Aternum* à l'embouchure du fleuve de ce nom. Cluvier se trompe et dans ce qu'il énonce et dans ce qu'il suppose.

» Il se trompe dans ce qu'il énonce, puisqu'en suivant le chemin le plus droit, c'est-à-dire l'ancienne voie *Valeria,* jusqu'à Pescara, l'on ne compteroit guère moins de 140 milles; le lac *Fucinus,* qui est à-peu-près à mi-chemin, étant éloigné de cette ville d'environ 70 milles. La route qui traversoit l'ancienne Sabine, nous voulons dire la *Via Salaria,* eût été encore plus longue, puisqu'elle se trouvoit, comme la Sabine même, dirigée en potence; et qu'après avoir tiré droit vers le nord jusqu'à *Reate* [Rieti], elle tournoit ensuite droit vers l'orient.

» Cluvier se trompe également dans ce qu'il suppose; savoir que la Sabine s'étendoit seulement jusqu'aux premiers cantons des *Vestini.* Il ne se faisoit point une idée nette de la vraie disposition de ce pays dans toute son étendue. La Sabine, commençant à la rive droite de l'*Anio,* comprenoit tout ce qui borde la rive gauche du Tibre jusqu'à *Hortanum* [Orta], et même cette ville (1), quoique située sur la rive droite du fleuve. De là, en remontant vers le nord, la Sabine renfermoit tout

(1) *Virgil. Æneid.* lib. VII, vers. 716.

N.° XXVIII. PAGE 180. ce qui borde le *Nar,* des deux côtés, jusqu'au mont *Fiscellus,* appelé aujourd'hui montagne de la Sibylle. Le pays des *Sabini,* ainsi déterminé, confinoit à celui des *Vestini,* non pas seulement vers l'une des extrémités, mais dans presque toute la largeur de ce dernier. »

Dans un autre endroit de son ouvrage, le même voyageur établit les points que voici (1) :

Le côté nord de la Sabine étoit formé, d'abord par le *Nar* dans tout son cours jusqu'au mont *Fiscellus ;* et ensuite par une ligne tirée de ce mont jusqu'au pays des *Vestini,* en traversant le lieu, situé sur l'ancienne *Via Salaria,* que les Itinéraires appellent *ad Centesimum :* M. l'abbé de Chaupy pense que la dénomination *ad Centesimum* suppose un terme remarquable ; il le croit d'autant plus, que les 1000 stades de longueur attribués à la Sabine par Denys d'Halicarnasse et Strabon, semblent se référer à ce terme de CENT MILLES. Ce qu'il donne pour certain, c'est que la Sabine arrivoit à-peu-près jusqu'à ce terme, puisque la ville de *Phalacrina,* placée par les Itinéraires au 78.e mille, c'est-à-dire, à environ 20 milles en-deçà du lieu dit *ad Centesimum,* appartenoit incontestablement à la Sabine. En effet, c'étoit à cause de sa naissance dans *Phalacrina,* que Vespasien fut réputé Sabin. Si la Sabine, ajoute M. l'abbé de Chaupy, s'avançoit aussi loin de ce côté, c'étoit à raison de l'espèce de ligne en potence, que sa frontière, comme il a été dit précédemment, y formoit. A l'orient, elle étoit bornée, 1.° par le pays des *Vestini,* jusqu'aux montagnes situées derrière *Amiternum ;* 2.° par le pays qui, ayant d'abord appartenu aux *Æqui,* fut, après leur destruction, possédé par les *Marsi ;* ce pays s'étendoit le long d'une ligne marquée principalement par l'embouchure du Salto [l'ancien *Telonius*], le passage du Turano à S. Anatolia, et les montagnes où sont situés Valle in Freda et Vivaro.

(1) *Capmart. de Chaupy, Découv. de la maison de campagne d'Horace,* III.e part. §. 67, tom. III, pag. 151.

N.° XXIX.

Répondant à la Page 181, note 1.

De Cotyliæ. Nous lisons ἐν Κωτυλίαις, au lieu de ἐν Κωπισκολίαις que portent nos manuscrits comme les imprimés.

« Le lieu dont il s'agit, et qui s'appelle encore aujourd'hui Cotila, » est situé non loin de Cività-Ducale, et proche de la petite ville de » Paterno. Dans cet endroit, il existe encore des ruines d'une ville qui » a dû être considérable. Tout auprès se trouve le lac que tant d'auteurs » anciens ont décrit, et qui s'appelle aujourd'hui Il Pozzo Ratignano : » l'on y en voit aussi deux autres, plus petits, Pozzo Chiaro, et » Pozzo Brutto (1). » Ainsi s'exprimoit Cluvier en 1623.

Suivant M. l'abbé de Chaupy, qui écrivoit en 1769, l'état actuel des lieux n'est point conforme au rapport de Cluvier. Le *Velinus* [le Velino], en entrant dans les plaines, rencontroit *Cutiliæ* ou *Cotyliæ*, dont les anciens parlent comme d'un lieu considérable : ce lieu étoit en effet digne de remarque, à cause des eaux dont étoit rempli le lac assez large qui l'avoisinoit, et autour duquel le *Velinus* tournoit après avoir baigné les murs de la ville. De ces eaux, quelques-unes étoient nitreuses et bitumineuses; mais la plupart étoient sulfureuses. Le lac dont il s'agit, appelé aujourd'hui (2) Lago di Piè di Luco, étoit fort célèbre dans l'antiquité par la profondeur qu'on lui attribuoit, et par une île flottante que les *Sabini* avoient consacrée à la Victoire.

Ce lac, continue M. l'abbé de Chaupy, que Denys d'Halicarnasse (3) dit avoir été de 4 *plèthres*, c'est-à-dire, des deux tiers d'un stade, n'existe plus que divisé en de très-petites portions, dont une seule, c'est-à-dire la plus voisine du chemin, porte une petite île flottante, et, par-là, peut répondre aux descriptions des anciens. Les

(1) *Cluv. Ital. ant.* lib. II, cap. 9, p. 687, lin. 43. — *Id. ibid.* pag. 689, lin. 25 et seq.

(2) *Id. ibid.* pag. 678, lin. 15.

(3) *Dionys. Halicarn. Antiq. Rom.* lib. I, §. 15, edit. Reisk. tom. I, pag. 41, lin. 3 et seq.

N.° XXIX. PAGE 181.

autres portions, répandues çà et là, ne sont remarquables que par ces jets d'eau naturels aux soufrières. Cette différence de l'état actuel à l'état ancien, ne doit pas étonner. Le lac Cutilien ou Cotylien a été divisé par la même raison que le lac *Vadimo* [Lago di Bassano] a disparu. Tel est le témoignage de M. l'abbé de Chaupy (1).

Au surplus, il est assez singulier que Strabon, faisant mention de *Reate* [Rieti] et des eaux Cotyliennes, n'ait point rappelé l'opinion géographique accréditée chez les Romains; savoir, que le lac Cotylien se trouvoit précisément au centre de toute l'Italie (2), par rapport tant à la LARGEUR qu'à la LONGUEUR de cette contrée; de même qu'ils regardoient la ville de Rome, dont la distance jusqu'à la mer est d'environ 16 milles, comme située au milieu juste de la LONGUEUR; puisqu'à partir de cette ville, l'on comptoit d'un côté 450 milles jusqu'à *Leucopetra* [capo dell' Armi], et de l'autre côté 450 milles jusqu'à *Prætoria - Augusta* [Aoste]. Ce calcul est celui de Cluvier (3). Mais peut-être Cluvier avoit-il tort de supposer que Rome et le lac Cotylien fussent sous le même méridien.

On peut dire aussi que Strabon ne paroît point avoir voulu parler du lac Cotylien proprement dit, lequel communiquoit avec le *Nar* [la Nera] au moyen d'un ÉMISSOIRE, pratiqué par les ordres de Manius Curius (4) vers l'an 290 avant l'ère Chrétienne (5).

(1) *Capm. de Chaupy*, loc. cit. §. 47, tom. III, pag. 101.

(2) Conf. *Varron.* ap. *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 17, tom. I, pag. 170, lin. 2. — *Martian. Capell.* lib. VI, pag. 205.

(3) *Ital. ant.* lib. I, cap. 3, pag. 27, lin. 11.

(4) Conf. *Cicer. Epistol.* ad *Attic.* lib. IV, epistol. 15.

(5) Conf. *Heyn.* ad *Virgil. Æneid.* lib. VII, vers. 514.

N.° XXX.

Répondant à la Page 181, note 3.

Cyris &c. Nous avons conservé la forme dénominative qu'offrent les manuscrits ; tous portent ou Κύϱις ou Κύϱης. Les Latins nomment constamment cette ville au pluriel *Cures*. Personne n'ignore combien elle est célèbre dans l'histoire des premiers rois de Rome : mais les critiques modernes ne sont point d'accord sur sa position.

Quelques-uns ont voulu (1) que *Cyris* occupât l'emplacement où se rencontrent aujourd'hui des ruines, appelées vulgairement Grimani, entre l'ancien *Farfarus* [la Farfa], et un autre petit fleuve appelé *Curesius* [le Corrèse], à 5 milles de la rive gauche du Tibre (2).

D'autres (3) ont pensé que c'est le bourg de Torre qui représente l'ancienne *Cyris*.

Cluvier (4) la plaçoit à l'endroit où se voit Vescovio di Sabina, à 1 mille de Salici, à 11 milles de Torre, à 25 milles de Rome, sur la rive gauche de l'Aia [l'ancien *Himella*].

Holsténius (5) croyoit que le lieu qui répond à l'ancienne *Cyris*, est le bourg ou château de Corrèse, sur le petit fleuve du même nom ; et M. d'Anville paroît adopter cette dernière opinion (6).

Mais M. l'abbé de Chaupy s'écarte de ces divers sentimens. Selon lui, *Cyris* ou *Cures* étoit située sur la *Via Salaria*, à 20 milles de Rome, au lieu appelé aujourd'hui Monte-maggiore, et vers l'endroit où étoit jadis l'église de S. Anthème. On peut voir dans son ouvrage (7) les raisons sur lesquelles il se fonde (8).

(1) *Marian. Victor.* ap. *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 105.

(2) Conf. *Cluv. Ital. ant.* lib. II, cap. 9, pag. 669, lin. 49 et 50.

(3) Vid. *Biond.* et *Leandr. Alberti.*

(4) *Cluv.* loc. cit. pag. 675, lin. 40.

(5) *Holsten.* ubi suprà. — *Id. ibid.* pag. 106.

(6) *D'Anville, Géogr. anc.* tom. I, p. 195 et 196.

(7) *Capm. de Chaupy*, op. cit. part. III, §. 27, tom. III, pag. 71.

(8) Conf. et *Heyn.* ad *Virgil. Æneïd.* lib. VIII, Exc. 8 in vers. 706 et seq. tom. III, pag. 576.

N.° XXXI.

Répondant à la Page 181, note 6.

Trebura. Le texte, dans les manuscrits comme dans les imprimés, porte constamment Τρηϐȣ́ρα; et ni l'ancien interprète Latin, ni le traducteur Italien, n'ont point suivi d'autre leçon. Toutefois il paroît certain que l'on devroit lire Τρηϐȣ́λα, *Trebula.*

Il s'agit de la même ville que Virgile (1) et Pline (2) appellent *Mutusca.*

D'après le témoignage de Denys d'Halicarnasse (3), qui plaçoit *Trebula* ou *Trebura* à 60 stades, ou 7 milles et demi, de *Reate* [Rieti], Cluvier (4) a cru devoir en reconnoître la position dans celle de Monte-Lione, surnommé vulgairement della Lionessa, à 7 milles et demi au nord de Rieti.

Holsténius veut au contraire (5) que *Trebula* ou *Trebura* ait été dans la situation de Monte-Lione-della-Sabina, au midi de Rieti, et proche de Podio di S. Lorenzo, assez proche de la *Via Salaria.*

M. l'abbé de Chaupy (6) semble adopter l'idée de Cluvier, sauf quelques corrections. Cluvier, à ce qu'il prétend, s'est exprimé d'une manière inexacte : Monte-Lione [s'agit-il de Monte-Lione-della-Sabina? ou de Monte-Lione-della-Lionessa? c'est ce que M. l'abbé de Chaupy auroit bien dû exprimer] est, non pas à 7 milles et demi, mais à plus de 14 milles de Rieti. De plus, continue-t-il, Cluvier ne devoit pas dire que les ruines de *Trebula* ou *Trebura* se voient à Monte-Lione, puisqu'elles en sont à 1 mille, au lieu où est l'église de S.te Victoire. . . . Non loin de ce lieu se trouve un bourg appelé Oliveto, dont le nom semble cadrer parfaitement avec l'épithète que Virgile donnoit à *Mutusca [Trebula] :*

. . . . *Oliviferæque Mutuscæ.*

(1) *Virgil. Æneïd.* lib. VII, vers. 711. — *It. Serv.* ad loc. cit.

(2) *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 17, tom. I, pag. 169, lin. 7.

(3) *Dionys. Halicarn. Ant. Rom.* lib. I, §. 14, edit. Reisk. tom. I, pag. 37, lin. 14.

(4) *Cluv. Ital. ant.* lib. II, cap. 9, pag. 683, lin. 51.

(5) *Holsten. Adn. in Ital. ant.* pag. 112.

(6) *Loc. cit.* §. 42, pag. 93 et seq.

N.° XXXII.

Répondant à la Page 188, notes 2 et 3.

En effet, entre la cinquième et la sixième de ces pierres qui marquent les milles à partir de Rome, on rencontre un lieu désigné par la dénomination de FESTI, lequel passe pour avoir été originairement la limite du territoire des Romains;

Et c'est là, de même qu'en plusieurs autres endroits où se trouvoient également, à ce que l'on croit, les bornes de ce territoire, que [chaque année] les gardiens des archives sacrées vont offrir, en un seul et même jour, les sacrifices dits ABARUNIA.

Le texte, dans tous les manuscrits, comme dans tous les imprimés, porte : Μεταξὺ γοῦν τοῦ πέμπτου καὶ τοῦ ἕκτου λίθου τῶν τὰ μίλια διασημαινόντων τῆς Ῥώμης καλεῖται τόπος ΦΗ͂ΣΤΟΙ, τοῦτον δ' ὅριον ἀποφαίνουσι τῆς τότε Ῥωμαίων γῆς.

Οἵ θ' ἱερομνήμονες θυσίαν ἐπιτελοῦσιν ἐνταῦθά τε, καὶ ἐν ἄλλοις τόποις πλείοσιν, ὡς ὁρίοις, ΑΥ̓ΘΗΜΕΡΟ͂Ν, ἣν καλοῦσιν ἈΒΑΡΟΥΝΊΑΝ.

A l'égard de la première partie de ce passage, notre version, comme nous l'avons dit, est fidèle; et la note indiquée par le n.° 2 contient des observations suffisantes.

Mais quant à la seconde partie, où nous avons été forcés de recourir à une périphrase, nous croyons seulement avoir rendu la pensée de l'auteur.

Les manuscrits n'offrent de variantes que sur le mot Ἀβαρουνίαν, à la place duquel les *EXCERPTA* de Gemistus Pletho, le manuscrit de Strozzi, et deux manuscrits du cardinal Bessarion (1), portent Ἀμβαρουΐαν, *Ambarviam;* tandis qu'un manuscrit de Venise offre Ἀμβαρουνίαν, *Ambaruniam*, et notre manuscrit 1394, Ἀβαρουΐαν, *Abaruiam.*

L'ancien interprète Latin et le traducteur Italien (2) paroissent avoir

(1) *Coll.* ad *or. edit. Ald.* in Bibl. Barber. (2) *Edit. ann. 1562*, pag. 95, lin. 23.

N.° XXXII. PAGE 188.

préféré la leçon Ἀμβαρουίαν, et ils ont entendu par ce mot le sacrifice dit *AMBARVALE ;* car l'un s'exprime ainsi : *Intra quintum igitur et sextum lapidem (sic enim milliaria designabantur) locus erat FESTI appellatus, ubi Romani tunc terminus monstrabatur agri. Sacrorum præsules, et hîc et aliis in locis, perinde ac in finibus, eâdem die sacrificium absolvunt, quod AMBARVALE vocant;* et l'autre : *Ora tra la quinta et la sesta pietra, che i Romani mettevano per segno delle loro miglia, era un luogo chiamato FESTI. Questo assignavano per confino del territorio Romano d'al'hora. Quivi, et in molt' altri luoghi, come confini, gli auguri, in un medesimo giorno, facevano una sorta di sacrificij, chiamati AMBARVALE.*

Adrien Turnèbe (1) n'a point cherché d'autre explication.

Xylander (2) ne s'est éloigné du sens adopté par ses prédécesseurs que pour l'interprétation du mot αὐθημερὸν, dont il paroît, dans sa version, avoir méconnu le véritable sens : *Sanè inter quintum et sextum à Roma lapidem locus est FESTI ; hunc tradunt eo tempore finem agri Romani fuisse : et hodieque ibi aliisque in locis, qui limites sint, sacerdotes sacrificium peragunt, quod AMBARVALIA dicitur.*

Jos. Scaliger (3), ramenant le terme αὐθημερὸν à sa véritable signification, rappelle que l'un des rites de la fête religieuse dont il s'agit ici, étoit que les sacrifices qui devoient se faire à chaque endroit marqué comme limite du territoire de Rome, fussent offerts, successivement mais tous dans un seul jour, αὐθημερὸν. Du reste, Jos. Scaliger a paru regarder les *Ambarvalia* et les *Amburbia* comme une seule et même fête, que Strabon auroit désignée par le terme Ἀμβαρουίαν, *Ambarviam.*

Casaubon (4) n'a rien ajouté à l'opinion de Jos. Scaliger.

Saumaise (5) établissant, et avec fondement, ce semble, une distinction réelle entre les sacrifices propitiatoires dits *Ambarvalia,* qui s'offroient pour obtenir du ciel de bonnes récoltes, et les sacrifices expiatoires, dits *Amburbia,* dont le but étoit de purifier les limites ou

(1) Conf. *Adrian. Turneb. Adversarior.* lib. XVIII, cap. 17, tom. II, edit. 1565.

(2) Ad *Strab.* loc. cit. edit. 1571.

(3) *Jos. Scal.* ad *Sext. Pomp. Fest.* v. *Antemnini,* edit. 1575.

(4) *Casaub.* ad *Strab.* loco citato, edit. 1587.

(5) *Salmas.* ad *Flav. Vopisc.* in *Aureliano,* pag. 361, col. 2, edit. 1620.

bornes

bornes du territoire Romain, proposoit de lire ici Ἀμϐοὐρϐιον, *Amburbium* ou *Amburvium.* N.° XXXII. PAGE 188.

M. l'abbé Gaëtano Marini (1), dans le cours de son travail pour recueillir et expliquer les monumens relatifs aux *Fratres Arvales*, avoit d'abord cru qu'il falloit ici reconnoître le sacrifice annuel qui s'offroit à une divinité appelée, suivant le rituel des *Fratres Arvales*, *Dea Dia*; sacrifice qui se faisoit dans un bocage situé proche de la *Via Campana*, environ à 5 milles de Rome, non loin de l'endroit appelé aujourd'hui Tre Fontane : cette idée supposeroit que les *Ambarvalia* ne différoient point des *Amburbia.* Mais, en terminant ses recherches (2), l'habile littérateur a pensé définitivement que, dans le passage qui fait la matière de cette discussion, il seroit bon d'observer la distinction établie par Saumaise entre les deux sacrifices, et d'adopter la leçon Ἀμϐοὐρϐιον.

Toutefois, en dernier lieu, M. Siebenkees a cru ne devoir point s'écarter de la version donnée par Xylander.

Ne pouvant rien établir de plus solidement fondé que les diverses conjectures de tant de savans hommes, nous nous sommes astreints, dans notre version, à représenter la leçon du texte imprimé.

(1) Conf. *Gaët. Marini, Atti e Monum. de' Frat. Arvali,* Osserv. sopra la Tav. I, oss. 5, ad lin. 4, p. 7. — It. *Procem.* p. 25 et 26.

(2) *Id.* ibid. *Procem.* pag. XXX.

N.° XXXII *bis* [non indiqué].

Répondant à la Page 198, lignes 8, 9 et 10.

Un autre temple de Vénus, où pareillement les LATINI *célèbrent en commun une fête solennelle.*

Ce temple étoit, sans doute, le même que celui dont avoit parlé Cassius Hemina (1), et dont Pomponius Méla (2), Pline (3), Solin (4), ont également fait mention. Pirro-Ligorio (5) le plaçoit à l'endroit que l'on appelle aujourd'hui la Fossa. Cluvier (6) veut que l'édifice ait été situé dans la position de l'église di S. Anastasia, à environ 4 milles d'*Ardea*, du côté de ce que l'on appelle aujourd'hui Capo d'Anzo : mais, suivant Holsténius (7), ce devoit être plutôt à l'endroit où se voit la tour di San Lorenzo.

D'après la leçon que tous les manuscrits, comme toutes les éditions, présentent dans cet endroit du texte, ὅπου πανηγυρίζουσι Λατῖνοι, Strabon paroît bien énoncer que, de son temps, le temple dont il est question existoit encore, et que l'on y célébroit périodiquement une fête commune à tous les *Latini*. Cependant Pline, qui écrivoit environ 60 ans après Strabon, donne ce temple comme un édifice absolument détruit, *QUONDAM Aphrodisium ;* et Strabon lui-même va nous dire que toute cette côte avoit été depuis long-temps dévastée. Faudroit-il croire, avec l'auteur du *Vetus Latium profanum*, qu'il y a ici quelque faute, et que Strabon auroit originairement écrit πανηγύριζον ?

(1) Apud *Solin.* cap. 2, pag. 10 C.

(2) *Pompon. Mel.* lib. II, cap. 4, pag. 185, lin. 93.

(3) *Plin.* lib. III, §. 9, p. 152, lin. 15 et 16.

(4) *Loc. cit.*

(5) Ap. *Marcell. Corrad. Vet. Lat. prof.* lib. I, cap. 9, tom. I, pag. 94 et 95.

(6) *Cluver.* loc. cit. pag. 977, lin. 49.

(7) *Holsten. Adnot.* in *Ital. ant.* pag. 202.

N.° XXXIII.

Répondant à la Page 200, note 5.

Le canton contigu à cette plaine, dans l'intérieur des terres, fut habité d'abord par les AUSONES *qui s'étendoient jusque dans la Campanie; et, après eux, par les* OSCI, *répandus aussi dans une portion de cette même contrée.*

La phrase Grecque est amphibologique : Τὴν δὲ συνεχῆ ταύτῃ πρότερον Αὔσονες ᾤκουν, οἵπερ καὶ τὴν Καμπανίαν εἶχον. Μετὰ δὲ τούτους Ὄσκοι· καὶ τούτοις δὲ μετῆν τῆς Καμπανίας. Indépendamment du sens que présente notre version, la phrase Grecque pourroit s'entendre de l'ordre topographique dans lequel, jadis, les *Ausones* et les *Osci* se trouvoient placés ; c'est-à-dire qu'AU-DELÀ [vers l'orient] des lieux dont il vient d'être parlé, auroient habité anciennement les *Ausones;* puis, AU-DELÀ des *Ausones*, μετὰ δὲ τούτους, les *Osci.* Et il ne faut pas se dissimuler que cette dernière interprétation seroit en quelque sorte justifiée, d'abord, par un passage qui se rencontrera, un peu plus bas (1), dans le texte de notre auteur ; ensuite, par la manière dont Pline s'exprime de son côté (2) : *Et* ULTRA *Circejos, Volsci, Osci, Ausones.* Mais l'ensemble de ce que Strabon dit sur ces anciens peuples (3), nous a fait préférer le sens que nous présentons.

Au surplus, cette difficulté tient à ce qu'il reste impossible de déterminer, premièrement, quelles furent les limites des cantons que peuvent avoir occupés les peuples désignés par ces noms d'*Ausones* et d'*Osci* [ou *Obsci*, ou *Opici*]; secondement, si en effet ces noms appartinrent à des peuples de races diverses, et n'ont pas été plutôt les dénominations variées d'un seul et même peuple.

(1) *Voyez* à la page 267 de ce volume.

(2) *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 9, tom. I, pag. 152, lin. 12 et 13.

(3) *Voyez* aux pages 200, 201, 216, 248, 249, 267 de ce volume.

N.° XXXIV.

Répondant à la Page 203, note 2.

C'est aussi des Lacédæmoniens que le golfe situé entre les deux villes [Terracina et Formiæ], a reçu la dénomination de Caïatta; car ils appellent Caïattas tous les enfoncemens. Disons néanmoins que, suivant d'autres traditions, le golfe porte le nom de la nourrice d'Ænée.

Les anciens mythes, concernant les voyages et les ERREURS d'Ænée, varioient au sujet de cette femme, nommée Caieta, qu'il avoit amenée avec lui de Troie en Italie, et de qui, selon ces mythes, le lieu dont il s'agit auroit reçu sa dénomination. La plupart des mythologues disoient que Caieta étoit la nourrice d'Ænée (1) : mais quelques-uns (2) prétendoient qu'elle avoit seulement élevé son épouse Creüsa; et d'autres, qu'elle avoit allaité son fils Ascanius.

Suivant des traditions encore différentes (3), ce n'étoit point du nom d'une femme que le lieu dont il est ici question avoit été appelé *Caieta*, ou, comme Strabon l'écrit, *Caïatta;* mais cette dénomination étoit déduite du verbe Grec καίειν, *brûler :* elle rappeloit qu'en cet endroit les Troyennes, par les suggestions de la nourrice soit d'Ænée, soit de Creüsa, soit d'Ascanius, avoient brûlé la flotte du héros.

Enfin, d'autres auteurs ont écrit que le nom de *Caïatta* étoit une altération de celui d'*Æétès* (4).

Quel qu'ait été le fondement de ces divers témoignages, ce qui demeure certain, c'est que long-temps on vit dans *Formiæ* un temple dédié conjointement à Apollon et à Caieta (5).

(1) Conf. *Virgil. Æneïd.* lib. VII, vers. 1. — *Ovid. Metam.* lib. XIV, vers. 3. — *Mart. Epigramm.* lib. V, epigr. 1. — *Solin.* cap. 2, pag. 10, B, C. — *Aurel. Vict. De origin. gent. Rom.* cap. 10.

(2) *Serv.* ad *Virgil.* loc. cit.

(3) *Tit. Liv.* lib. XL, cap. 2, §. 4.

(4) Conf. *Lycophr. Alexandr.* vers. 1274. — *Diodor. Sic.* lib. IV, §. 56, tom. I, p. 300, lin. 81.

(5) *Cæs.* et *Sempron.* ap. *Aurel. Victor.* loc. cit.

N.° XXXV.

Répondant à la Page 204, note 1.

Et, dans une partie de cet espace, se voient d'immenses cavernes, où l'on a pratiqué de vastes et de superbes logemens. De là jusqu'à FORMIÆ, *il y a 40 stades.*

Le grec porte : Ἀνέῳγέ τ' ἐντεῦθεν σπήλαια ὑπερμεγέθη, κατοικίας μεγάλας καὶ πολυτελεῖς δεδεγμένα· ἐντεῦθεν δ' ἐπὶ τὰς Φορμίας τετταράκοντα. Dans le premier membre de cette phrase, nous lisons, non pas simplement d'après la conjecture de Cluvier (1), mais sur l'autorité de nos manuscrits 1393, 1394, comme du manuscrit de Médicis (2), ἐνταῦθα, au lieu d'ἐντεῦθεν.

Strabon semble vouloir placer au-dessus du golfe de Gaëta, proprement dit, les Cavernes ou Cavités, Σπήλαια, dont il parle en ce moment; et, selon toute apparence, notre géographe n'étoit pas éloigné de penser que c'étoient précisément ces Cavités mêmes, appelées par les Lacédæmoniens Καϊάτται, *Caïattæ*, qui avoient fait donner au golfe sa dénomination de *Caïatta*, κόλπον Καιάτταν ὠνόμασαν. Au moins pouvons-nous, d'après tout ce qu'il dit en cet endroit, supposer que telle étoit son idée. Ces Cavités, Σπήλαια, devoient donc se trouver situées au couchant plutôt qu'au levant de la pointe de Gaëta ; et, en effet, c'est entre Terracina et cette pointe que se trouve le lieu appelé jadis *Speluncæ* (3), aujourd'hui Sperlunga, célèbre dans les antiquités Romaines, ne fût-ce que par l'accident dont Tibère pensa être la victime, et qui devint une nouvelle source de fortune pour Séjan (4).

Observons néanmoins que les auteurs qui font mention du *Speluncæ* (5), quoique pouvant être censés en avoir employé la dénomination au pluriel, parlent de cet endroit comme d'un lieu particulier

(1) *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 10, pag. 1063, lin. 1 et seq.

(2) *Abr. Gronov. Var. geogr.* pag. 183.

(3) Conf. *Du Cange, Tr. histor. du chef de S. Jean-Baptiste*, pag. 34.

(4) Conf. *Tacit. Annal.* lib. IV, §. 59. — *Suet.* in *Tiber.* §. 39.

(5) Conf. *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 9, tom. I, pag. 153, lin. 1. — *Tacit.* et *Sueton.* loc. cit.

N.° XXXV. PAGE 204. et fort circonscrit ; tandis que Strabon paroît donner les Cavités qu'il indique, Σπήλαια, comme régnant dans une assez longue étendue de terrain.

Au reste, un critique moderne (1) justifie et interprète dans le même sens que nous, tout ce que Strabon dit en ce passage : *In fatti, mi persuado che, DALLA PUNTA del promontorio di Gaëta, fino à Sperlunga, ch' è un tratto di 10 miglia, fosse stata quella marina ripiena di plausibili abitazioni, e di ville, essendo amenissima, ed esposta al mezzo giorno, cinta di belle e fertili colline, e vi si scorgono molte rovine di antiche fabbriche, con arcate, e conserve d' acqua, che da tanto in tanto si ritrovano in quelle spiaggette, e specialmente in una di esse, che chiamano* il Porto di S. Vito. *E le medesime antiche fabbriche, prosieguono per quelle marine, fino alla superba villa di Tiberio.*

Strabon ajoute : *DE LÀ jusqu'à FORMIÆ, il y a 40 stades ;* Ἐντεῦθεν δ' ἐπὶ τὰς Φορμίας τετταράκοντα. Nous avons pensé que, dans ce second membre de phrase, l'adverbe ἐνθεῦθεν, *de là*, devoit s'entendre de la distance depuis la pointe de Gaëta, τῆς ἄκρας τῆς ὁμωνύμου, dont il a été question presque immédiatement auparavant, jusqu'à *Formiæ* [Mola-di-Gaëta] : car c'est de Gaëta à Mola-di-Gaëta, que l'on compte (2) en effet 5 milles, ou 40 stades.

En tout, on a quelque peine à déterminer quelle étoit précisément l'idée que Strabon se faisoit de la disposition des différens lieux dont il nous parle en ce moment. A la première lecture de son texte, on seroit tenté de croire qu'il se représentoit le golfe appelé aujourd'hui golfo di Gaëta, comme comprenant tout l'espace renfermé entre la pointe où est située Terracina, et l'endroit où se trouve aujourd'hui Mola-di-Gaëta (qui occupe l'emplacement de l'ancienne *Formiæ*) ; car tel est le sens assez naturel de ces expressions : Ἑξῆς δὲ [scilic. ἀπὸ τῆς Ταρρακίνης] Φορμίαι, ... καὶ τὸν μεταξὺ δὲ κόλπον ἐκεῖνοι ΚΑΙΆΤΤΑΝ ὠνόμασαν. Mais bientôt on se sent porté à penser que, dans

(1) *Erasm. Gesuald. Oss. crit. sopra al stor. della via App.* cap. 1, §. 2, n.° 8, p. 49.

(2) *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 10, pag. 1068, lin. 37.

l'opinion de notre géographe, le golfe de Gaëta, proprement dit, se bornoit, du côté de l'orient, à la pointe où est située la ville actuelle de Gaëta; car le texte ajoute : Ἀπὸ τῆς Ταῤῥακινῆς μέχρι ΤΗ͂Σ ἌΚΡΑΣ ΤΗ͂Σ ὉΜΩΝΥ΄ΜΟΥ [scil. τῆς Καϊάτης]. D'après cette dernière phrase, ce doit être seulement à l'espace compris entre Terracina et la pointe de Gaëta, que Strabon assignoit un contour de 100 stades [ou 12 milles et demi].

A ce que nous avons dit (1) au sujet de la véritable étendue de ce contour, nous ajouterons que, selon Cluvier, elle pourroit être de 16 milles (2), ce qui donneroit 128 stades.

Remarquons de plus, que Strabon ne paroît point reconnoître proprement une ville de *CAÏATTA*. Et, en effet, aucun témoignage des auteurs anciens ne prouve que, de leur temps, il existât une ville ainsi nommée : tous font mention du PORT, mais non de la VILLE de *Caïatta* (3). Les passages, soit de Cicéron (4), soit de quelques autres auteurs (5), qui sembleroient le plus attester l'existence d'une VILLE proprement dite de *Caïatta*, ne sont pas décisifs sur ce point; ils peuvent très-bien, et peut-être même doivent-ils s'entendre uniquement soit des environs d'un PORT ainsi dénommé, soit du territoire de *Formiæ* (6).

(1) *Voyez*, à la page 203 de ce volume, les notes 3 et 4; puis, à la page 104, la note 1.

(2) *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 10, pag. 1063, lin. 15.

(3) Conf. *Lycophr. Alexand.* vers. 1274. — *Cicer.* pro *leg. Manil.* §. 12, n.° 32. — *Diod. Sic.* lib. IV, §. 56, tom. I, pag. 300, lin. 81. — *Virgil. Æneïd.* lib. VII, vers. 1 et seq. — *Ovid. Metamorph.* lib. XIV, vers. 441 et seq. — *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 9; tom. I, pag. 153, lin. 4. — *Sil. Ital.* lib. VII, vers. 409; et lib. VIII, vers. 528. — *Stat. Sylvar.* lib. I, carm. 3, vers. 84. — *Martial. Epigramm.* lib. V, epigram. 1, vers. 5, et lib. X, epigr. 30, vers. 8. — *Flor. Epit.* lib. I, cap. 16. — *Solin.* cap. 2, pag. 10, B, C. — *Jul. Capitol.* in *Anton. Pio*, pag. 20 A.

(4) Conf. *Cicer. Epistolar. ad Attic.* lib. I, epist. 2 et 3; et lib. VIII, epist. 3.

(5) Conf. *Valer. Max.* lib. I, cap. 4, §. 5. — *M. Ann. Senec. Suasor.* §. 7, edit. Elzev. tom. III, pag. 35, lin. 3. — *Cassiodor. Chron.* Opp. pag. 359, col. 1, init.

(6) Conf. *Rossetto*, *Brev. descr. delle cose più notab. di Gaëta*, edit. da Ant. Bulifon, Napoli, 1690.

N.° XXXVI.

Répondant à la Page 207, note 1.

Sur le golfe de SITINUM. Le grec porte ἐν Σιτίνῳ κόλπῳ.

Dans ce passage, nous ne sommes point certains du nom que Strabon prétendoit donner au golfe sur lequel il plaçoit la ville de *Sinuessa*. Plusieurs manuscrits portent ἐν ΣΙΤΑ'ΝΩ [pour ΣΗΤΑ'ΝΩ] κόλπῳ· et c'est ainsi que l'ancien interprète Latin avoit lu, puisqu'il traduisoit *in* SETANO *sinu*. Notre manuscrit 1408 offre ἐν ΣΙΤΑ'ΝΗΣ κόλπῳ, *sur le golfe de* SITANÉ. L'édition d'Alde porte ἐν ΣΙΤΑ'ΝΟΙΣ κόλπῳ· d'où Sigonius pensa que la véritable leçon pouvoit être ἐν ΣΙ'ΝΟΙΣ κόλπῳ. Strabon, dit-il, aura voulu gréciser (si l'on peut s'exprimer ainsi) l'ablatif latin *sinibus*. Casaubon, rejetant avec raison une pareille conjecture, a cru devoir conserver la leçon introduite par Xylander, ἐν ΣΙΤΙ'ΝΩ κόλπῳ. Xylander eût dû dire plutôt ἐν ΣΗΤΙ'ΝΩ κόλπῳ; lui-même a traduit *in* SETINO *sinu*. Mais comment le golfe sur les bords duquel *Sinuessa* fut situé, auroit-il pu porter le nom de *Sinus* SETINUS*!* L'épithète topique, *Setinus*, rappelle la ville de *Setia;* et l'on ne connoît, ce semble, d'autre lieu de ce nom, que *Sétia* située au-dessus des marais Pontins.

Ant. S. Felice (1) a, ce semble, touché le but, lorsqu'il a, le premier, jugé qu'il faut lire ici ἐν ΟΥΗΣΚΙ'ΝΩ κόλπῳ, *sur le golfe* VESCINUS*;* et que le golfe dont il s'agit, avoit tiré cette dénomination de la ville de *Vescia*, qui, bien que sa position demeure incertaine, doit néanmoins avoir existé dans ces parages.

Cluvier (2), soit d'après ses propres idées, soit d'après Ant. S. Felice, a été de ce sentiment, mais non sans tomber en quelques erreurs, au sujet du *Campus* VESCINUS*;* et, postérieurement, C. Pellegrini (3), ainsi que Marc. Corradini (4), ont suivi Ant. S. Felice.

(1) *Ant. S. Felic. Camp.* edit. Nap. *in-4.°* pag. 7.

(2) *Cluver. Ital. ant.* lib. III, cap. 10, pag. 1079, lin. 27.

(3) *Camill. Pellegr. Appar. alle Antichit. di Capua*, Discors. 2, c. 9, ed. 1771, t. I, p. 132.

(4) *Marc. Corrad. Vet. Lat. prof.* lib. III, cap. 9, tom. II, pag. 65.

N.° XXXVII.

Répondant à la Page 207, note 2.

Proche de la ville [Sinuessa] se trouvent des bains d'eaux thermales, qui guérissent de diverses maladies.

Suivant Pratilli (1), ces bains devoient être situés entre la ville même de *Sinuessa*, et ce que l'on appelle aujourd'hui proprement le fief de Monte-Dragone, dans le lieu nommé i Bagni, lieu près duquel a été trouvée une colonne milliaire marquée CVIIII, et qui paroît avoir appartenu durant un temps à la famille de Sannazar (2). Mais, aujourd'hui, les bains dont Pline et Martial (3) ont exalté les vertus, ne sont reconnus salutaires que pour les maladies des nerfs et de la peau.

S'il faut en croire M. l'abbé de Chaupy (4) : « De *Minturnæ* à *Sinuessa* [Rocca di Monte-Dragone], la direction de la *Via Appia* est encore très-sensible. On voit que la route tiroit droit de *Minturnæ* à cette pointe du mont qui s'avance jusqu'à la mer, et où *Sinuessa* étoit assise. Plusieurs parties de la route sont conservées ; les bords, à l'approche de la montagne, sont revêtus de pierres tirées du sein de cette même montagne, et veinées comme le marbre. Une grande quantité de décombres attestent la position de la ville en cet endroit. On y reconnoît les ruines des anciens bains ; elles servent de fondement aux nouveaux, construits au-dessous de la source d'eaux sulfureuses que les anciens vantoient comme un remède spécifique contre la folie et la stérilité. Le local a ce caractère, que Strabon indique, d'être placé sur le rivage d'un SEIN de mer, c'est-à-dire d'un golfe [en latin, *sinus*], d'où la ville tiroit son nom de *Sinuessa.* »

(1) *Pratill. della Via Appia,* lib. I, cap. 4, pag. 24 et 25. — *Id.* lib. II, cap. 14, pag. 165 et 166.

(2) *Sannaz. Elegiar.* lib. I, eleg. I, vers. I, edit. Ald. 1536, pag. 3.

(3) *Plin. Hist. nat.* lib. XXXI, §. 4, tom. II, pag. 547, lin. 18. — *Martial. Epigram.* lib. XI, epigr. 83.

(4) *Déc. de la mais. de campag. d'Horace,* part. III, §. 132, tom. III, pag. 457.

N.° XXXVIII.

Répondant à la Page 210, note 2.

En pierres de taille &c. Dans la première partie de la phrase Grecque, nous lisons, non pas seulement d'après la conjecture de Casaubon, mais sur l'autorité de nos manuscrits 1393, 1394, et d'un manuscrit de Venise, collationné par M. Siebenkees : Οἱ δὲ ὑπόνομοι ΣΥΝΝΟΜῼ λίθῳ κατακαμφθέντες· au lieu de : Οἱ δὲ ὑπόνομοι ΣῪΝ ΝΟΜῼ λίθῳ κατακαμφθέντες.

L'ancien interprète Latin paroît avoir lu ΣΥΝΤΟΝῼ, puisqu'il a dit : *Cloacæ* DURO *cameratæ lapide.*

Le traducteur Italien s'est servi de ces expressions vagues : *Et le fogne fatte in volta di pietra.*

Xylander a pareillement éludé la difficulté : *Et cuniculi isti lapideis fornicibus suffulti.*

Casaubon nous renvoie d'abord à deux autres passages de Strabon (1); l'un, où il est question de voutes : Καλακαμφθεῖσων ψαλίδων διὰ ΜΟΝΟΛΙΘΩΝ ὑπερβαλλόντων τῷ μεγέθει ; l'autre, dans lequel il est fait mention des pierres dont étoit construit le nilomètre d'Éléphantine : Ἔστι δὲ τὸ Νειλομέτριον ΣΥΝΝΟΜῼ ΛΙΘῼ [car c'est ainsi que, suivant Casaubon, il faut lire, au lieu de ΣῪΝ ΜΟΝΟΛΙΘῼ] κατεσκευασμένον. Puis, l'habile critique nous dit : « Suidas (2) entend les termes συννόμους λίθους, de » pierres *grandes* et *semblables* [entre elles] : ΣΥΝΝΟΜΩΝ· μεγάλων, » ὁμοίων. Et véritablement, à bien considérer la phrase rapportée en » exemple par ce lexicographe, on voit presque évidemment que l'au- » teur de qui elle est empruntée, avoit pris le terme Συννόμων dans » le sens de *semblables-et-égales-en-dimension :* Ἐξηρειθμήσατο τοὺς δόμους » (on doit, à ce qu'il paroît, lire λίθους)· ἦν γὰρ ἐκ ΣΥΝΝΟΜΩΝ λίθων » ᾠκοδομημένος (il semble pareillement que la véritable leçon seroit » ᾠκοδομημένον, scilic. τὸ τεῖχος)· ὥστε καὶ λίαν εὐσυλλόγιστον εἶναι τὴν ἀπὸ

(1) Conf. *Strab.* lib. XVII, pag. 813 et 817 du texte Grec.

(2) *Suidas*, v. Σύννομον, tom. III, pag. 407.

» γῆς τῶν ἐπάλξεων ἀπόςασιν. *Numeravit* LAPIDES. *Erat enim [MURUS]* N.° XXXVIII. PAGE 210.
» *ex lapidibus æqualibus ædificatus ; ita ut pinnarum distantia à terrâ ratione*
» *facile colligi posset.* Héliodore (1) veut, apparemment, expliquer ce
» terme, quand il y joint l'épithète de ξεςῶ, *poli.* Σύννομος λίθος est
» donc ce que les architectes Latins ont appelé *saxum quadratum.* »

Suivant Saumaise (2), Σύννομος λίθος est effectivement ce que les Latins ont appelé *quadratum saxum.* Et c'est en ce sens qu'Hésychius explique Σύννομα, par σύνδρομα, ἰσόδρομα· *Quod ex omni parte scilicet quadratum est : lapidem* DE TALIA *vulgò appellamus.* Sur quoi nous observerons que Saumaise lisoit dans le texte d'Hésychius, ἰσόδρομα, au lieu d'ὁμόφρονα, que porte l'édition d'Alberti.

« Les chambres [ajoute Saumaise], les voûtes des *hypogées* [ou
» *souterrains*], se construisoient de pierres fort grandes et carrées,
» que les Grecs appeloient Συννόμους λίθους; c'est ainsi que Strabon, au
» livre V, dit, Ὑπόνομοι ΣΥΝΝΟ΄ΜΩ λίθῳ κατακαμφθέντες, *quadrato saxo*
» *concamerati;* et au livre XVII, κατακαμφθεισῶν ψαλίδων διὰ ΜΟΝΟΛΙ΄ΘΩΝ
» ὑπερβαλλόντων τῷ μεγέθει. » Nous remarquerons de même ici, que le second passage de Strabon ne prouve point ce que Saumaise vouloit établir; à moins que nous ne voulions y lire Συννόμων λίθων, au lieu de μονολίθων.

Nous ajouterons qu'ailleurs Saumaise semble interpréter un peu différemment le terme Σύννομον. « Les Grecs, nous dit-il, appellent
» Σύννομον λίθον, les pierres rangées en ordre égal dans les construc-
» tions. Σύννομος signifie égal et pareil : *Græci quoque* Σύννομον λίθον
» *dicunt, qui* ÆQUALI ORDINE *in structuris ponitur.* Σύννομος ÆQUALEM
» *et* PAREM *significat.* »

M. Coray (3) adopte pleinement l'interprétation de Casaubon :
« ΣΥ΄ΝΝΟΜΟΙ λίθοι, nous dit-il, sont des pierres grandes et semblables
» entre elles; ou, pour mieux dire, des pierres égales en grandeur,
» taillées carrément. »

(1) *Heliodor. Æthiop.* lib. IX, §. 22, edit. Coray, pag. 380, lin. 10.

(2) *Salmas.* in *Solinum*, cap. 28, *Exercitationum Pliniar.* pag. 268, col. 2, C.

(3) *Coray, Adnot.* in *Heliodor.* loc. cit. pag. 312, lin. 6.

N.° XXXVIII. PAGE 210. D'après toutes ces différentes explications, nous eussions peut-être dû traduire, *en pierres-de-taille-carrées.*

Relativement au terme καταχαμφθέντες, nous croyons que Casaubon l'explique d'une manière fort juste et très-nette : « Le verbe ΚΑΤΑκάμπτεσθαι est le contraire d'ἈΝΑκάμπτεσθαι. Le premier signifie, être » courbé en *convexité*, εἰς τὸ κυρτὸν, c'est-à-dire, *en arc*, comme on » courbe les voûtes; le second veut dire, être courbé en *concavité*, » εἰς τὸ κοῖλον, ainsi qu'Aristote nous l'apprend. (1) »

Dans la seconde partie du passage que nous examinons, le texte porte, ὁδοὺς ἁμάξαις χόρτου πορευτὰς ἐνίας ἈΠΟΛΕΛΟΙΠΑΣΙ. L'ancien interprète Latin a rendu ces mots de la manière suivante : *Pervias carris stramentorum semitas reliquerunt.* Le traducteur Italien a dit : *Per ordine lasciavano alcune strade che vi poteva passare un carro di fieno.* La version Latine adoptée par Xylander et M. Siebenkees est celle-ci : *Nonnulli spatium currui fœni onusto transitum præbent.* Mais Casaubon pensoit qu'au lieu de ἀπολελοίπασι, il falloit lire ἀπειλήφασι; et il croyoit que cette leçon étoit indiquée par la manière dont Pline (2) s'exprime au sujet des égouts construits par les ordres de Tarquin l'ancien : *Amplitudinem cavis eam fecisse proditur, ut vehem fœni largè onustam transmitteret.*

S'il faut en croire Marlianus (3), qui avoit mesuré la largeur de ces égouts, elle est de 16 pieds.

Suivant le calcul du P. Hardouin (4), l'ouvrage dont il est ici question, fait sous le règne et par les ordres de Tarquin l'ancien, doit avoir été commencé vers l'an 130 de Rome, 624 ans avant l'ère Chrétienne.

Pour la totalité de ce passage, la version de M. de Bréquigny est ainsi conçue : *Ils voûtèrent les égouts avec des pierres liées ensemble, de façon que des chariots chargés de fumier pouvoient y passer.*

(1) *Aristotel. Meteorolog.* lib. IV, cap. 9, pag. 594 B.

(2) *Plin. Hist. nat.* lib. XXXVI, §. 24, n.° 3, tom. II, pag. 742, lin. 15 et seq.

(3) *Barthol. Marlian. urb. Rom. Topogr.* lib. V, cap. 15.

(4) *Harduin.* ad *Plin.* loc. cit. pag. 743, lin. 12, not. 21.

N.° XXXIX.

Répondant à la Page 211, note 2.

Au disque &c. Le texte ordinaire porte κίρκῳ. Nos manuscrits 1393, 1394, 1408, offrent κρίκῳ; et c'est la leçon que l'ancien interprète Latin, comme le traducteur Italien, paroissent avoir préférée, puisqu'ils ont traduit, l'un *circulum*, l'autre *cerchio.*

Si on laisse subsister la leçon κίρκῳ, *le* CIRQUE, on est forcé de se demander à soi-même, avec Casaubon : Que peut avoir voulu dire notre auteur, en s'exprimant ainsi, *s'exercer au* CIRQUE*!* et qu'appelle-t-il ici *le* CIRQUE*!* Sans doute personne n'ignore ce qu'étoit le cirque à Rome; mais il ne sauroit en être question dans ce passage.

La leçon κρίκῳ, suivant Casaubon, pourroit indiquer cette espèce d'exercice appelée CRICÉLASIE, dont Oribase (1) fait la description, et qui paroît avoir consisté principalement à faire mouvoir d'une certaine manière un très-grand anneau, disons plutôt un grand cercle ou cerceau. Mais le même Casaubon néanmoins préféroit de lire δίσκῳ; et nous sommes de son avis, en voyant qu'Horace (2) met nommément le DISQUE au nombre des exercices qui se faisoient au Champ-de-Mars.

M. de Bréquigny avoit adopté cette dernière leçon.

Au reste, la description qu'Oribase nous a transmise de la CRICÉLASIE [c'est sans doute par une faute de typographie que, dans le *Bibliotheca medicinæ practicæ* (3) d'Alb. Haller, cette espèce d'exercice se trouve appelée *Oricelasia*], étoit tirée d'un ouvrage d'Antyllus. Nous ne connoissons point précisément le temps où florissoit cet Antyllus, qu'Oribase qualifie de chirurgien, mais dont il ne cite aucun traité qui ne soit relatif à la médecine. D'après les passages extraits par Oribase, Alb. Haller pense qu'Antyllus doit avoir vécu dans les beaux temps

(1) *Orib. Medic. Collect.* lib. VI, cap. 26.

(2) Conf. *Horat. Odar.* lib. I, carm. 8, vers. 11.

(3) Conf. *Bibl. Pract.* lib. I, §. 87, tom. I, pag. 279.

N.° XXXIX. PAGE 211. de Rome. Il seroit donc permis de penser qu'à l'époque vers laquelle Strabon rédigeoit sa Géographie, l'exercice de la CRICÉLASIE étoit en usage chez les Romains.

On peut croire aussi qu'Oribase nous a transmis soigneusement le texte d'Antyllus : Oribase étoit exact dans ce qu'il écrivoit; les citations de Galien et de Rufus, que l'on rencontre en beaucoup d'endroits de ses ouvrages, y sont rapportées, pour ainsi dire, plus correctement qu'elles ne se lisent dans le texte même de ces auteurs. Cependant la description, tant de l'exercice même, que des instrumens qui servoient à en former le jeu, telle qu'Oribase la rapporte, est singulièrement obscure. Jérôme Mercurialis, qui nous paroît avoir fait connoître le premier cette description, ne se flattoit point de l'avoir bien comprise. Quoiqu'il ait essayé de la rendre en latin, il ne dissimule point que, la CRICÉLASIE n'étant plus en usage, il s'est permis de chercher à deviner quelque chose, mais non de rien décider sur ce que l'auteur avoit voulu dire.

Voici comment Jér. Mercurialis rend en latin une partie de la description dont il s'agit : *Habeat verò circulus diametrum hominis longitudine minorem, ita ut ipsius altitudo usque ad mammas pertingat, neque secundum longitudinem, sed in transversum impellatur. Sit autem impulsor ferreus ligneam ansam habens. Nonnulli tenues annulos rotæ circumpositos supervacaneos esse putarunt : at hoc minimè ità se habet; quin imò sonus ab ipsis genitus relaxationem atque voluptatem animo parit.*

Comme le texte Grec, cité en même temps par Jér. Mercurialis, est très-fautif dans les deux éditions de son livre *de Arte gymnasticâ* que nous avons consultées (1), quelques-uns de nos lecteurs aimeront peut-être à retrouver ici ce texte, tel que l'offrent deux manuscrits de la Bibliothèque impériale (2), au sujet desquels l'auteur du *Bibliotheca medicinæ practicæ*, trompé sans doute par des notes infidèles, a commis beaucoup d'erreurs (3). Nous transcrirons, non pas seulement

(1) Conf. *Hieron. Merc. De arte gymnast.* lib. III, cap. 8; et VI, cap. 7, edit. Venet. 1569, f.° 56 v.°, et 112 r.° — Edit. Paris. 1577, f.° 104 F, et 188 C.

(2) *Cod. olim Colb.* 374 et *Reg.* $\frac{2146}{3}$, *nunc verò* 2189. — *Cod. olim Reg.* $\frac{2822}{3}$, *nunc* 2190.

(3) Conf. *Albert. Hall. Bibl. Med. pract.* lib. I, §. 90, tom. I, pag. 284.

la partie traduite par Mercurialis, mais toute la description rapportée par Oribase.

N.° XXXIX. PAGE 211.

Περὶ Κρικηλασίας· ἐκ τῶν Ἀντύλλου, ἐκ τοῦ δ΄ λόγου τῶν ποιουμένων βοηθημάτων.

Ex Cod. 2189, fol. 128 *verso*.

Ἡ κρικηλασία δύναται μαλάξαι τὰ συντεταγμένα[1] τῶν σωμάτων, καὶ εὐκαμπῆ παρασκευάσαι τὰ κατεσκληκότα, διὰ τοὺς ἐξελιγμοὺς, καὶ τὴν ποικιλίαν τῶν τοῦ σώματος σχημάτων· νεῦρά τε ἐπιρρῶσαι, καὶ χαλάσαι ἠτονηκότα[2]· καὶ θερμασίαν ἐχεῖραι[3] (sic, sed leg. ἐγεῖραι)· καὶ διάνοιαν ἐπτοημένην τε καὶ μελαγχολῶσαν καταστεῖλαι.«* Ἐλάσσο-» να[4] δὲ ἐχέτω[5] ὁ κρίκος τὴν[6] διάμετρον τοῦ μήκους » τοῦ ἀνθρώπου· ὥς τε τὸ ὕψως (sic, sed legendum[7] » ὕψος) αὐτοῦ μέχρι τῶν μαστῶν ἐξικνεῖσθαι[8]. » Ἐλαυνέσθω[9] δὲ μὴ κατὰ μῆκος, ἀλλὰ καὶ πε-» πλανημένως[10]. Ἔστω δὲ ὁ ἐλατὴρ σιδηροῦς ξύλινον » ἔχων τὴν λαβήν. Τοὺς μέντοι λεπτοὺς[11] κρίκους τοὺς » περικειμένους τῷ τροχῷ ᾠήθησάν τινες εἶναι πε-» ριττούς. Τὸ δὲ οὐχ οὕτως ἔχει. Ἀλλ' ὁ ψόφος ὁ γινό-» μενος ἐξ αὐτῶν διάχυσιν ἐργάζεται καὶ ἡδονὴν τῇ » ψυχῇ.» Δεῖ δὲ κατὰ μὲν τὰς ἀρχὰς ὀρθοὺς ἐλαύνειν τοὺς κρίκους· μετὰ δὲ τὸ ἀναθερμανθῆναι τὸ σῶμα καὶ νότερον[12] γενέσθαι, τότε διεκπηδᾷν τε καὶ διατρέχειν· ἐπὶ τέλει δὲ πάλιν ὀρθοὺς ἐπελαύνειν εἰς τὸ καταστεῖλαι τὴν σύστασιν τὴν ἀπὸ[13] τοῦ γυμνασίου. Καιρὸς δὲ ὁ πρὸ τροφῆς ἢ πρὸ λουτροῦ,[14] καθάπερ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων γυμνασίων[15].

[1] Ms. 2190, fol. 63 *recto*. Συντεταμένα.

[2] Ms. 2190. Ἠπονηκότα.

[3] *Ibid.* Ἐγεῖραι.

* Les guillemets indiquent la partie du texte traduite par Mercurialis.

[4] Ap. Mercur. Ἐλάσσονα.

[5] *Ibid.* Σχέτω.

[6] *Ibid.* Τὸν.

[7] *Ibid.* Ὕψος.

[8] *Ibid.* Ἐξικνῖσθαι.

[9] *Ibid.* Ἐλαύνεσθαι.

[10] Ms. 2190. Πελαννημένως. Apud Merc. Κατὰ πεπλανημένον.

[11] *Ibid.* Ἐν λεπτοὺς *sed* ἐν *primâ manu est deletum.*

[12] *Sic pro* νοτερόν. Ms. 2190. Τονότερον.

[13] *Ibid.* τὴν ἀπὸ abest.

[14] Ms. 2190. Τούτρου.

[15] *Ibid.* et apud Merc. τῶν ἄλλων τῶν μεγάλων γυμνασίων.

N.° XL.

Répondant à la Page 212, note 1.

La Via Valeria limite également le Latium, du côté de la Sabine, jusqu'au pays des Marsi.

Suivant M. l'abbé de Chaupy (1), Strabon parle ici de la *Via Valeria*, comme d'une *voie* du *Latium*, parce que ce fut à-peu-près vers le temps où ce géographe doit avoir visité Rome, qu'Auguste jugea à propos d'adjuger à la région de l'Italie comprenant le *Latium*, les trois principales villes situées sur la *Via Valeria*, c'est-à-dire *Varia*, *Carseoli*, et *Alba [Fucensis]*. Cette disposition avoit pour objet d'étendre le *Latium* jusqu'auprès de la source du *Liris* [le Garigliano], qui sort d'une montagne dont la colline sur laquelle *Alba Fucensis* étoit assise, fait partie.

La *Via Valeria* (2), nous dit encore M. l'abbé de Chaupy, se prolongeoit, depuis *Tibur* [Tivoli] jusqu'à *Corfinium* [Pentima], dans l'espace d'environ 100 milles. Les vestiges que l'on en trouve dans les 15 premiers milles, sont des ponts, des chaussées, quelques restes du pavé, des ruines de monumens de toute espèce, temples, tombeaux, châteaux. Passé ces 15 milles, ce n'est guère que vers *Carseoli* [Carsoli], et vers *Alba Fucensis* [Albe ou Albi], que l'on en retrouve quelques morceaux entiers; et, à l'approche de *Corfinium* [Pentima], on la reconnoît encore de loin, à plusieurs tombeaux qui subsistent : par-tout ailleurs on en aperçoit peu de traces; mais on s'étonne de la hardiesse avec laquelle on lui avoit fait franchir trois grands corps de montagnes, et sur-tout celui du milieu, où est situé Tagliacozzo.

(1) *Découv. de la maison de camp. d'Hor.* part. III, §. 85, tom. III, pag. 219 et suiv.

(2) *Id. ibid.* §. 86, pag. 221.

N.° XLI.

Répondant à la Page 212, note 3.

La Via Latina, tracée entre les deux autres routes, retombe dans la Via Appia, tout proche de Casilinum, ville située à 19 stades de Capua.

Le texte, dans tous nos manuscrits, comme dans l'imprimé, porte: Μέση δὴ αὐτῶν ἡ Λατίνη ἡ συμπίπτουσα τῇ Ἀππίᾳ κατὰ ΚΑ'ΣΙΝΟΝ πόλιν, διέχουσαν Καπύης ἐννεακαίδεκα σταδίους.

D'après cette leçon, dont l'ancien interprète Latin et le traducteur Italien ne se sont point écartés, nous eussions dû dire, *tout proche de Casinum*, non *tout proche de Casilinum &c.* Mais le mot Κάσινον, *Casinum*, est indubitablement une leçon corrompue.

Suivant Michel Monachus, il faudroit lire Κάληνον, et il s'agiroit de *Calenum.* Ce lieu, ajoute le même auteur, est représenté par celui que l'on appelle maintenant Carenola ; et le nombre de DIX-NEUF stades est fautif.

Selon Cluvier (1), la véritable leçon est Κασιλῖνον, et la ville dont Strabon aura voulu parler, doit être *Casilinum*, situé jadis dans l'emplacement qu'occupe la moderne Capoue, sur les bords du Vulturno (2).

Cette correction a dû paroître juste aux plus habiles critiques (3). En effet, Strabon lui-même non-seulement attestera (4) dans la suite, que la *Via Appia* passoit par *Casilinum ;* mais ici, presque immédiatement après le passage que nous discutons, il affirmera (5) que la *Via Latina* menoit de Rome jusqu'à *Casilinum*, en passant par *Casinum*, par *Teanum*, par la ville des *Caleni* [le *Calenum* de Michel Monachus]. Ainsi donc, Strabon ne sauroit avoir jamais voulu dire que la *Via*

(1) *Cluver. Ital. ant.* lib. IV, cap. 5, pag. 1177, lin. 26.

(2) Conf. *Ascon. Pedian.* ad *Cicer.* in *Verr.* act. 1, lib. 1, §. 48, n.° 125.

(3) Conf. *Camill. Pelleg. Appar. alle antichit. di Capua*, disc. 2, §. 30, edit. 1771, tom. I, pag. 404. — *It. Palmer. exercit.* in *Auct. Græc.* pag. 294.

(4) *Voyez* au livre VI, pag. 283 du texte Grec.

(5) *Voyez* à la page 216 de ce volume.

N.° XLI. PAGE 212. *Latina* rejoignoit la *Via Appia*, ni vers *Casinum*, ni vers la ville des *Caleni*, ni enfin vers aucun lieu situé plus près de Rome que *Casilinum*.

Au surplus les DIX-NEUF stades que Strabon compte du lieu dont il parle, jusqu'à l'ancienne *Capua*, équivaudroient à 2 milles trois huitièmes ; tandis que, suivant d'autres auteurs et selon les anciens Itinéraires, l'intervalle étoit de 3 milles. Cluvier a tâché, mais en vain (1), de concilier ces témoignages discordans. M. d'Anville (2), n'approuvant point son explication, a cru pouvoir justifier Strabon d'une autre manière. Ce géographe, nous dit M. d'Anville, en marquant la distance de *Casilinum* à *Capua*, l'aura terminée à l'entrée de cette dernière ville ; tandis que les Itinéraires l'auront poussée jusqu'au centre, d'où l'on partoit pour mesurer les distances jusqu'aux autres lieux. Or, ce n'est pas donner trop au demi-diamètre d'une ville comme *Capua*, que de le supposer de 4 à 5 stades, qui, ajoutés aux 19 stades marqués par Strabon, complèteront l'équivalent de 3 milles.

(1) Conf. *Holsten. Adnotation. in Ital. antiq.* pag. 251.

(2) *D'Anville, Anal. géogr. de l'Italie*, III.ᵉ part. §. 2, pag. 204.

N.° XLII.

Répondant à la Page 213, note 2.

La Via Latina part de la Via Appia, d'où elle se détourne sur la gauche, tout proche de Rome. Passant à mi-côte sur la montagne de Tusclum, entre cette ville et le mont Albanus, elle descend vers la petite ville d'Algidum, et l'auberge dite ad Pictas.

Le texte porte : Ἄρχεται δὲ [scil. ἡ Λατίνη] ἀπὸ τῆς Ἀππίας ἐν ἀριστερᾷ ἀπ' αὐτῆς ἐκτρεπομένη πλησίον Ῥώμης, εἶτα διὰ Τουσκουλάνου [1393, 1394, 1408, Τουσκλάνου] ὄρους ὑπερβᾶσα, μεταξὺ Τούσκλου πόλεως καὶ τοῦ Ἀλβανοῦ ὄρους, κάτεισιν ἐπὶ Ἀλγιδὸν πολίχνιον, καὶ Πικτὰς πανδοχεῖα.

L'ancien interprète Latin, dans la traduction de ce passage, s'est exprimé d'une manière qui nous paroît absolument inintelligible : *Appiæ* [sic] *viæ principium ex ipsâ sinistrorsum est, prope Romam deflectens. Dehinc PER Thusculanos TRANSIENS montes, INTER Thusculum et Albanos ducitur montes, ad oppidulum DESCENDENS Algidum, et Pictas, PER PANDOCHIAM.*

Le traducteur Italien dit : *Quella* [sc. *la Via Latina*], *che si parte dall' Appia, dalla banda sinistra, comincia da lei torcendosi verso Roma, poi SALENDO PER il monte Tusculo, tra la città di Tusculo, et il monte Albano, DESCENDE ad Algido picciolo castello, et alle Picte, Hostaria.*

La version Latine adoptée par Xylander et M. de Siebenkees, est ainsi conçue : *Incipit Latina à Viâ Appiâ ad sinistram, ab eâ prope Romam deflectens, ac SUPRA montem Tusculanum TRANSIT inter Tusculum urbem ac montem Albanum, DESCENDITque ad Algidum oppidum et Pictas diversorium.*

Cluvier, qui cite à quatre reprises le texte Grec, en donne aussi quatre fois la traduction; mais toujours avec des variantes, soit dans la ponctuation, soit dans les termes : et ces variantes, bien qu'au premier coup-d'œil elles paroissent légères, ne laissent pas d'influer beaucoup sur le sens de la période. 1.° *Incipit Via Latina ab Appiâ, sinistrorsum ab eâ*

N.° XLII. PAGE 213. *prope Romam deflectens : TRANSIENSque SUPER montem Tusculanum inter Tusculum opidum et Albanum montem DESCENDIT ad opidulum Algidum et Pictas tabernas.* — 2.° *Incipit Via Latina ab Appiâ ad sinistram ab eâ prope Romam deflectens; ac SUPER Tusculanum montem TRANSIT, inter Tusculum opidum et montem Albanum ; DESCENDITque ad Algidum opidulum et Pictas diversoria.* — 3.° La troisième rédaction offre encore plus de différence : *Incipit Via Latina ab Appiâ, ad sinistram ab eâ prope Romam deflectens; TRANSIENSque SUPER Tusculanum montem, inter Tusculum urbem et montem Albanum, TENDIT ad Algidum opidulum &c.* — 4.° Enfin, à la dernière fois, Cluvier présente encore une autre ponctuation : *Incipit Via Latina ab Appiâ, ad sinistram ab hâc prope Romam deflectens; ac SUPER montem Tusculanum TRANSIENS inter Tusculum opidum et montem Albanum, ad Algidum DESCENDIT opidulum ac Pictas tabernas.*

L'énoncé de Strabon, et la manière dont sa phrase est conçue, prêtent à des difficultés sur deux objets ; on peut se demander :

Premièrement, de quel point de la *Via Appia* Strabon a-t-il prétendu que sortoit la *Via Latina*, pour se détourner sur la gauche ?

En second lieu, quelle est positivement la direction que cet auteur donnoit à la *Via Latina* !

I. Quant à la première question, lorsque Strabon s'exprime ainsi : Ἄρχεται δὲ [scil. ἡ Λατίνη] ἀπὸ τῆς Ἀππίας ἐν ἀριστερᾷ ἀπ' αὐτῆς ἐκτρεπομένη πλησίον Ῥώμης (ce qui, rendu mot à mot, signifie, *la VIA LATINA part de la VIA APPIA sur la gauche, se détournant de cette route près de Rome;* ou bien, avec une légère différence dans la ponctuation, *la VIA LATINA part de la VIA APPIA, se détournant de cette route sur la gauche, proche de Rome*), nous croyons voir que, selon lui, la *Via Latina* ne commençoit point dans Rome même, mais qu'elle naissoit de la *Via Appia*, hors des murs de la ville, et que, sortant de cette route sur la gauche, elle prenoit une direction différente. Cette idée, au premier aspect, nous paroît résulter manifestement de la phrase Grecque; et peut-être même n'eussions-nous pas cru possible de former, à ce sujet, le plus léger doute, si, comme notre note 1,

page 213, l'annonce, d'habiles antiquaires ne sembloient pas avoir été persuadés que, dès le siècle de Strabon, la naissance de la *Via Latina,* à la gauche de la *Via Appia,* se trouvoit dans l'enceinte même de Rome; et que les deux routes, une fois sorties des murs par deux portes différentes, se dirigeoient presque parallèlement jusqu'à une certaine distance, après quoi la *Via Latina* prenoit une autre direction. N.° XLII. PAGE 213.

Une pareille opinion de la part de quelques habiles littérateurs, a pu nous rendre incertains sur le véritable sens des expressions de Strabon; et, en effet, à les bien examiner, ces expressions ne sont pas exemptes d'une ambiguité, qui se retrouve dans toutes les versions que nous avons rapportées. Pour s'assurer de ce que l'auteur a véritablement voulu dire, il faudroit constater, au moyen d'une exacte topographie de Rome et de ses environs, d'abord de quel point, originairement, partit la *Via Latina;* et ensuite, si, au temps de Strabon, ce point se trouvoit hors ou en-dedans de l'enceinte de la ville : or voilà sur quoi les philologues modernes nous paroissent n'avoir rien déterminé (1); et même, après la lecture du mémoire dans lequel M. d'Anville a traité cet article (2), on peut trouver qu'il reste encore quelques incertitudes.

II. A l'égard de la seconde question, le texte dit : Εἶτα διὰ Τουσκλάνου ὄρους ὙΠΕΡβᾶσα, μεταξὺ Τούσκλου πόλεως, καὶ τοῦ Ἀλβανοῦ ὄρους, ΚΑΤεισιν ἐπὶ Ἀλγιδὸν πολίχνιον, καὶ Πικτὰς πανδοχεῖα· ce qui ne sauroit être rendu littéralement et avec exactitude qu'en latin et de cette manière : *Dehinc per* TUSCULANUM *montem* SUPER*gradiens* [ou TRANS*grediens*], *inter Tusclum opidum et* ALBANUM *montem* DESCENDIT [ou PERGIT AD, ou PERGIT VERSUS] *Algidum opidulum et Pictas diversoria.* Or, dans ce dernier membre de la période Grecque, tout est obscur : on ne sauroit

(1) Conf. *On. Panvin. Ant. urb. Imag.* ap. *Græv. Ant. Rom.* vol. III, col. 318, B. — *Georg. Fabric. Rom.* cap. 5, *ib.* col. 478, A. — *Alex. Donat. Rom. vet. ac rec.* lib. I, cap. 13, *ibid.* col. 579, F. — *Fam. Nard. Rom. vet.* lib. I, cap. 6, et lib. III, cap. 3, *ibid.* vol. IV, col. 912, A, et 981, F. — *Raph. Fabrett. De Aq. et Aquæd.* dissert. I, §. 45, *ibid.* col. 1695, A. — *Nic. Berg. De publ. et mil. imp. R. viis,* lib. III, sect. 25, *ib.* vol. X, col. 296. — *Capm. de Chaupy, Déc. de la mais. de camp. d'Hor.* part. III, §. 119 et 134, tom. III, pag. 369 et 461.

(2) Voyez *M. d'Anville, Mémoire sur l'étendue de l'ancienne Rome, &c.* Ac. des I. et B. L. vol. XXX, Mém. pag. 202 et suiv. — *It.* pag. 224.

N.° XLII. PAGE 213.

y voir nettement, ni quelle direction l'auteur attribuoit à la *Via Latina;* ni dans quelle position il entendoit placer la ville de *Tusclum;* ni quelle distinction il prétendoit faire entre le mont *Tusculanus* et le mont *Albanus.* Les prépositions Ὑπὲρ et Κατὰ, qui entrent dans la composition des deux mots, ὙΠΕΡβᾶσα et ΚΑΤεισιν, dont il se sert ici, pouvant se prendre chacune en plus d'une acception, et quelquefois aussi paroître purement explétives, la phrase se trouve susceptible de diverses interprétations, qui toutes encore seroient sujettes à certaines modifications, suivant la différente ponctuation que l'on adopteroit.

On se demande donc:

1.° Où Strabon plaçoit-il la ville de *Tusclum!* étoit-ce, comme quelques-uns l'ont soutenu, dans la position du moderne Frascati, à mi-côte de l'une des collines dont se compose le groupe qu'il paroît appeler du nom général de mont *Tusculanus!* ou étoit-ce, comme d'autres le veulent et comme nous-mêmes le croyons, au sommet de ce que l'on nomme aujourd'hui il Tuscolo?

2.° Strabon a-t-il prétendu faire du mont *Albanus,* une portion et une extension de la chaîne de hauteurs qu'il comprend sous le nom de mont *Tusculanus!* ou a-t-il entendu donner ces deux monts pour séparés, comme ils le sont, par un espace intermédiaire que plusieurs auteurs (1) appellent vallée Albaine, *vallis Albana!*

3.° Enfin, a-t-il voulu dire que la *Via Latina* PASSOIT SUR le mont *Tusculanus,* ὙΠΕΡβᾶσα? ou bien, seulement, qu'elle se PROLONGEOIT AU-DELÀ de ce mont, en TRAVERSANT la vallée qui le séparoit du mont *Albanus* (car telle pourroit être absolument la signification des mots ΔΙΑ Τουσκουλάνου ὄρους ὙΠΕΡβᾶσα)?

La phrase Grecque donne lieu à ces trois questions. Et, de quelque façon que l'on interprète chaque mot, quelque ponctuation que l'on introduise, Strabon semble toujours s'exprimer d'une manière ambigüe. Quand il nous dit, en propres termes, que *la Via Latina*

(1) Conf. *Tit. Liv.* lib. III, cap. 7, §. 3 et 5.

passe PAR, *διὰ*, *le mont* TUSCULANUS, *SUR* [ou *AU-DELÀ DE*] *ce mont, entre la ville de* TUSCLUM *et le mont* ALBANUS, ΔΙᾺ Τουσκουλάνου ὌΡΟΥΣ ὙΠΕΡβᾶσα, μεταξὺ Τούσκλου πόλεως καὶ τοῦ Ἀλβανοῦ ὌΡΟΥΣ, ne lui imputeroit-on pas volontiers de placer SUR le mont *Tusculanus* non-seulement la ville de *Tusclum*, mais même le mont *Albanus!* N.° XLII. PAGE 213.

Aussi quel embarras les plus habiles philologues des deux derniers siècles n'ont-ils pas éprouvé à expliquer ce passage? On trouvera peut-être quelque intérêt à comparer entre elles leurs opinions, toujours fluctuantes, et souvent contradictoires.

Commençons par exposer celles de Cluvier. L'on a déjà vu les variantes de ses quatre versions; dans ses commentaires, il est encore moins constant, moins d'accord avec lui-même.

Tantôt, s'il faut l'en croire, la *Via Latina* est celle qui, ayant sur sa gauche Frascati et Rocca-Priora, sur sa droite Marino et Rocca-di-Papa, au travers de la vallée mitoyenne entre les monts *TUSCULANI* et le mont *ALBANUS, se dirige*, à l'EST, *vers des lieux plus élevés, contigus à ces monts* (1).

Tantôt, oubliant ces *lieux plus élevés, contigus aux monts TUSCULANI et au mont ALBANUS*, vers lesquels il dirige, à l'est, la *Via Latina*, Cluvier représente simplement cette grande route comme menant à la ville d'*Algidum*, au travers de cette vallée, mitoyenne entre le mont *Tusculanus* et le mont *Albanus*, laquelle est appelée par Tite-Live *vallis Albana* (2).

Tantôt enfin, si nous entendons bien ce que dit le même Cluvier, malgré l'existence toujours reconnue de la *vallis Albana*, qui sépare les collines Tusculanes du mont *Albanus*, ces collines Tusculanes, sur lesquelles la ville de *Tusclum* est située, s'approchent tellement du mont *Albanus* et s'y unissent si bien, qu'elles paroissent en être une portion

(1) Lib. II, cap. 16, p. 778, l. 20. *LATINA autem VIA erat ea quæ ab sinistro latere habens opida* Frascati *et* Rocca-Priora, *ab dextro verò opida* Marino *et* Rocca-di-Papa, *per mediam vallem, quæ est inter Tusculanos montes montemque Albanum, IN ALTIORA LOCA DICTIS MONTIBUS CONTIGUA, ad orientem versùs tendit.*

(2) Lib. III, cap. 4, p. 912, l. 3. *VALLIS hæc inter Tusculum et Albanum montem, per quam LATINA VIA ad Algidum ducit, ALBANA vocatur VALLIS, Livio libro III.*

N.° XLII. PAGE 213.

détachée; et ces collines sont ce que Strabon appelle d'un nom collectif, *mons* TUSCULANUS (1), mont Tusculan.

Écoutons ensuite Holsténius. Il commence par reprendre Cluvier de ce que, dans un premier passage, il a dit, en général, que la *Via Latina*, après avoir traversé la vallée mitoyenne entre les monts *Tusculani* et le mont *Albanus*, se dirige vers des lieux plus élevés, contigus à ces monts, *in altiora loca dictis montibus contigua.* « La *Via Latina*, » nous dit Holsténius, MONTE jusqu'à l'auberge de la Molara et un peu » au-delà; mais ensuite on DESCEND vers le défilé d'*Algidum.* C'est avec » justesse que Strabon, à ce sujet, emploie le verbe κάτεισιν (2). »

Puis, après avoir ainsi dirigé la *Via Latina*, non précisément au travers de la vallée Albaine, mais à mi-côte des monts *Tusculani*, Holsténius ailleurs nous dit : « Strabon indique, de la manière la plus exacte, la » direction de la *Via Latina.* Les monts *Tusculani*, *Albanus*, *Algidus*, sont » des monts absolument distincts et séparés, comme en conviendront » tous ceux qui connoissent les lieux. En se portant de Rome vers » *Algidum*, sur la *Via Latina*, l'on a les monts *Tusculani* sur sa gauche, » le mont *Albanus* sur sa droite; et, après, l'on trouve en face le mont » *Algidus.* Celui-ci est séparé des monts *Tusculani* par une vallée, où » coule la rivière qui fait tourner un moulin tout proche de l'auberge » même d'*Algidum;* et il est également séparé du mont *Albanus* par » une autre vallée, qui s'étend au midi de la même auberge. De là » le mont *Algidus*, très-boisé, immédiatement après le défilé de la » Cava, se prolonge sur la droite de la *Via Latina* (3). » Or, on voit que,

(1) *Ibid.* pag. 942, lin. 1 et 16. *Adeò hi colles in quibus Tusculum situm* ALBANO *monti adpropinquant atque cohærent, uti* ἀποσπασμάτιόν τι καὶ ἀπόῤῥωξ, *id est pars quædam avulsa* ALBANI *videri possint...... At* TUSCULANI *isti colles Straboni dicuntur* Τυσκουλανὸν ὄρος, TUSCULANUS *mons.*

(2) *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* pag. 159, lin. 12. *Via (Latina) ascendit usque ad diversorium* Molaræ, *et paulo ulteriùs; inde* DESCENDITUR *ad angustias* ALGIDI, *et rectè Strabo* κάτεισιν.

(3) *Id. ibid.* pag. 160, lin. 25. *Adeo benè et accuratè Viæ Latinæ ductum describit, ut nihil fieri possit melius. Nam distincti sunt omnino montes,* TUSCULANI, ALBANUS *et* ALGIDUS, *ut locorum illorum peritus facilè ipso sensu dijudicat. Nam ubi Româ Viâ Latinâ proficisceris ad* ALGIDUM, TUSCULANOS *montes ad sinistram habes,* ALBANUM *montem à dextris, inde obverso tractu* ALGIDUS *occurrit, quem vallis, flumenque cum molendino à* TUSCULANIS *collibus distinguit sub ipso diversorio* ALGIDI.

que, suivant cette seconde explication, la *Via Latina* ne passe plus à mi-côte des monts *Tusculani*. N.° XLII. PAGE 213.

Après Holsténius, il faut entendre Gronovius (1). Selon lui, Strabon ici ne prétendoit placer aucune VALLÉE entre la montagne de *Tusclum* et le mont *Albanus*. « En effet (ajoute-t-il), Strabon, précédemment (2), » avoit exprimé que *Tusclum* étoit situé sur le dos de cette chaîne de » montagnes, qui, citérieure à l'égard de l'autre chaîne où sont situées » *Tibur* et *Præneste*, se trouve, il est vrai, séparée de cette dernière par » le vallon où est *Algidum*, mais forme elle-même une CONTINUATION » de hauteurs jusqu'au mont *Albanus*. »

Une autre fois encore, Gronovius affirme que cette chaîne de montagnes sur laquelle *Tusclum* est situé, non interrompue par aucune cavité, par aucun fond, par aucune vallée, présente une sommité CONTINUE, depuis la ville de *Tusclum* jusqu'au mont *Albanus*; et que, fallût-il supposer un défilé entre le mont *Tusculanus* et le mont *Albanus*, ce n'étoit point par ce défilé que passoit la *Via Latina*.

Enfin, si nous en croyons Gronovius, Strabon lui-même regardoit le groupe des collines du mont *Tusculanus* comme UNI et CONTIGU au mont *Albanus*; ce géographe conduisoit la *Via Latina* au sommet de l'une de ces collines, placée intermédiairement entre celle sur laquelle *Tusclum* étoit bâti et le mont *Albanus*; puis il faisoit descendre la route dans le vallon d'*Algidum*, situé entre le mont *Tusculanus* et le mont *Algidus* (3).

Ab ALBANO autem monte alia vallis, quæ ab eodem diversorio meridiem versùs protenditur. Inde frondosus ille mons ALGIDUS, ubi angustias ejus, quam Cavam *vocant, transieris, ad dextrum Latinæ Viæ latus porrigitur &c.*

(1) *Jac. Joh. Fr. F. Gronovii Epistol. in quib. multa T. Liv. loc. Geogr. emend. &c.* epist. 3, pag. 26, col. 2, 1678.

(2) Gronovius se trompe; le passage qu'il va citer ne se trouve que plus bas, pag. 239 du texte Grec, 226 de notre version : Ἐνδοτέρω δὲ τῆς κατ' αὐτὰς ὀρεινῆς, ἄλλη ῥάχις ἐςὶ, μεταξὺ αὐλῶνα καταλείπουσα τὸν κατὰ Ἄλγιδον, ὑψηλὴ μέχρι τοῦ Ἀλβάνου ὄρους.

(3) *Ibid.* pag. 26. *In his, nulla mentio vallis inter TUSCULUM et ALBANUM montem; quippe hoc loco nihil disertè de valle aliquâ refert Strabo, quia in præcedentibus liquidè dixerat* [Gronovius eût dû dire, *imposterum liquidè dicet*], *TUSCULUM urbem esse in dorso jugi montani, quod, relinquens convallem, quæ est ad ALGIDUM, adsurgit ad ALBANUM montem. Verba sunt :* Ἐνδοτέρω δὲ τῆς κατ' αὐτὰς [*nempe civitates TIBUR et PRÆNESTE*] ὀρεινῆς ἄλλη ῥάχις ἐςὶ, μεταξὺ αὐλῶνα καταλείπουσα τὸν κατὰ Ἄλγιδον, ὑψηλὴ μέχρι τοῦ Ἀλβάνου ὄρους.

Adeò ut nullæ cavitates, depressaque terrarum,

N.° XLII.
PAGE 213.

Bientôt après, embarrassé des objections qui lui avoient été faites, et voulant se disculper d'avoir attribué à Strabon ce que cet auteur n'exprimoit point, Gronovius se trouble (1); et, comme pour tirer du passage Grec quelque chose qui, du moins, rentre un peu dans le sens qu'il lui avoit d'abord donné, il dit (2) : « Voici ce que je maintiens; » des paroles de Strabon nous devons conclure que, suivant cet auteur, » la *Via Latina* se dirigeoit *à travers*, ou *par-dessus*, ou *au-delà* du » mont Tusculan, *PER, vel SUPER, vel TRANS.* »

C'étoit Raphaël Fabretti qui avoit censuré fortement l'explication donnée par Gronovius (3). Au jugement de Raphaël Fabretti, rien n'étoit plus ridicule que de voir Gronovius supprimer ainsi d'un trait de plume la vallée, large au moins de 25 stades, qui sépare le mont *Albanus* des monts *Tusculani* et *Algidus :* et (4), de plus, Gronovius s'étoit trompé dans l'interprétation des mots εἶτα διὰ Τυσκλανοῦ ὄρους ὑπερβᾶσα; ces mots signifient que la *Via Latina* passoit, non comme Gronovius le veut, au sommet, mais seulement à mi-côte du mont *Tusculanus.*

Il nous reste à faire connoître le sentiment d'un voyageur moderne,

ac valles id jugum interscindant ; sed, continente jugo et perpetuo jugo, ut Livius loqui solet, procurrat ab urbe TUSCULO proximè ad ALBANUM montem : ubi si qua humilitas distinxerit TUSCULANUM montem et ALBANUM, profecto per eam Via Latina non transiit, sed, ut manifestè ait Strabo, super jugum vel trans jugum montis TUSCULANI, medii inter urbem TUSCULUM et ALBANUM montem supergressa, et ab eo jugo descendens, detulit in vallem, quæ pertinuit ad ALGIDUM usque, hoc est quæ inter montem TUSCULANUM et ALGIDUM porrecta jacuit, non inter TUSCULANOS ALBANOSque montes. Ita ut confines fuerint non modo montes, sed agri quoque TUSCULANUS et ALBANUS......

Ibid. col. 2. *Falsum est quod ait Holstenius, ubi Româ, Viâ Latinâ, proficisceris ad ALGIDUM, TUSCULANOS montes semper esse ab sinistris : nam hos Latina vetus Via supergreditur, ὑπερβαίνει, ut ait Strabo. Sed ipsum oppidum TUSCULUM debuit [Holstenius] dicere ab sinistrâ esse ; et consequenter illa tantum TUSCULANI montis pars cui impositum fuit oppidum, non omnes Tusculani montes.*

(1) *Id. Respons. ad Cavillation. &c.* p. 40 : *Non potes negare quin per hæc definiatur tale jugum TUSCULANI montis, quod versùs ALBANUM montem* citra *urbem TUSCULUM jacuit, non* ultra, *non etiam* ipsum *in quo sita fuit urbs TUSCULUM.*

(2) *Id. Respons. ad Cavillat. &c.* pag. 41.

(3) Conf. *Raph. Fabrett. De Aquæd.* Dissert. 3, §. 371, ap. *Græv. ant. Rom.* vol. IV, col. 1174, A.

(4) Conf. *Jasith. ad Grunnov. apolog. &c.* pag. 109 et seq.

M. l'abbé de Chaupy, dont les témoignages, malgré tous les défauts de son ouvrage, trop prolixe, distribué confusément, et mal écrit, ne laissent pas de mériter, sur beaucoup de points, une grande attention : voici d'abord ses propres termes, dans trois différens articles de son deuxième volume.

N.° XLII. PAGE 213.

I. « Les monts [*Tusculani*, *Albanus* et *Algidus*] dont il s'agit ici, » forment un corps isolé de montagnes, douze milles à l'orient de » Rome...... Ce corps de montagnes ne laisse pas d'être assez étendu. » Il s'élève en rond sur une base d'environ dix-huit milles ou six lieues » de diamètre. Le côté qui regarde Rome, qui est le côté occidental, » offre deux de ses plus hauts sommets. Ceux à droite, plus aplatis, » s'appelloient Tusculans, de la ville de *Tusculum* qui y fut bâtie. Ceux » à gauche, qui ont une haute pointe, eurent le nom de monts Albains, » de la ville d'Albe qui y fut construite...... (1) »

II. « Rien de plus différent dans ce corps de montagnes que le » mont Albain, les monts Tusculans et les monts Algides. Le premier » [le mont Albain] occupe le centre, élevant sa haute tête vers Rome, » et étendant derrière lui un dos qui va toujours en diminuant. Les » seconds [les monts Tusculans], moins hauts mais plus soutenus, » forment avec lui [le mont Albain] la vallée Albaine, au bout de » laquelle ils s'unissent avec les troisièmes [les monts Algides], qui » l'enferment (2). » Par cette dernière phrase, l'auteur veut sans doute faire entendre que les monts Algides achèvent ainsi, avec les monts Tusculans et le mont Albain, d'enfermer la vallée Albaine.

III. « D'après le texte de Strabon, nous voyons, 1.° la forme » générale des monts Tusculans, que j'ai eu occasion de dire, c'est-à- » dire, d'une chaîne qui, après une marche de front avec le mont » d'Albe vers Rome, le dépasse par une large colline qu'il replie sur » lui ; 2.° La situation et la qualité tant de *Tusculum* que de ses dehors » et de ses vues ...... *Tusculum* étoit sur le mont qui domine Frascati : » Holsténius, qui a pensé le contraire, s'est trompé...... L'expression

(1) *Capm. de Chaupy, Découverte de la maison de campagne d'Horace*, IIe partie, §. 5, tom. II, pag. 7, 8, 9 et suivantes.

(2) *Id. ibid.* §. 68, pag. 188.

N.° XLII. PAGE 213.

» de Strabon, qui est celle qu'on emploie pour représenter une statue » sur son piédestal, ne peut convenir à *Tusculum*, qu'autant qu'il » étoit, non à mi-côte de la colline comme Frascati, mais sur la tête » même du mont Tusculan, qui est précisément la partie nommée » il Tuscolo. Le même auteur nous en fournit une nouvelle preuve » dans ce qu'il dit de la *Via Latina*, qu'après avoir franchi la colline » Tusculane, elle se trouvoit justement entre la ville de *Tusculum* et » le mont d'Albe. On vient de voir la forme des lieux, selon laquelle » la haute chaîne Tusculane, en la commençant du côté d'Algide, » comme fait Strabon, continuoit jusque vis-à-vis le sommet d'Albe, » après quoi elle avoit cette colline qu'elle tournoit sur lui (1). Celle-ci, » par sa position, se trouvoit barrer la direction de la *Via Latina*. » La *Via Latina* devoit par conséquent franchir la colline : ce n'est » qu'après l'avoir franchie, selon le texte, qu'elle se trouvoit entre » la ville de *Tusculum* et le mont d'Albe. La ville de *Tusculum* étoit » donc dans la partie de sa montagne qui précédoit immédiatement sa » colline, et qui se trouvoit vis-à-vis du sommet d'Albe. Or cette partie » n'est point douteuse : c'est celle nommée il Tuscolo, au pied duquel » on se trouve [en arrivant du côté de Rome], dès qu'on a franchi » la colline, et qu'on est entré dans la vallée que le mont Tusculan » forme avec le mont d'Albe qu'il a en face. *Tusculum*, d'après le texte » de Strabon, fut donc situé sur le mont Tusculan...... (2) »

Quelques passages du troisième volume (3) semblent présenter, au sujet de la direction de la *Via Latina*, des idées un peu différentes; en voici le résumé.

« La *Via Latina* originairement sortoit de Rome par la même porte que la *Via Appia* : par la suite, elle eut sa porte particulière, appelée *Latina*, laquelle subsiste encore aujourd'hui.

» Au sortir de Rome, on trouve encore quelques vestiges de l'ancien pavé; mais, peu après, on ne peut reconnoître la *Via Latina* qu'aux

(1) Cette partie est bien obscure; mais nous n'osons y rien changer, non plus qu'au reste de la description des lieux.

(2) *Id. ibid.* §. 72, pag. 202 et suivantes.

(3) *Id. ibid.* part. III, §. 134, tom. III, pag. 461.

deux files de ruines des monumens qui bordoient le chemin, et dont la magnificence égaloit celle des monumens élevés des deux côtés de la *Via Appia*. N.° XLII. PAGE 213.

» Au 10.e mille, la *Via Latina* rencontre des hauteurs. Proche la Villa Ciampini, et précisément à l'endroit où se trouve située l'église de S. André, il se détache, à droite, un bras de route qui passe sous les monts Albains.

» C'est au 11.e mille, à gauche, que se détache le bras qui tend vers *Tusculum*.

» Un mille plus loin, c'est-à-dire au 12.e mille, commence, sur la droite, le bras qui tire vers *Ferentum* [dont Strabon ne parle pas]; et dès-lors on peut dire avec justesse, comme le dit notre géographe, que la *Via Latina*, traversant cette vallée qui, formée par les monts Tusculans et le mont d'Albe même, se nommoit la vallée Albaine, et séparoit *Tusculum* du mont Albain, va gagner *Algidum* [au 19.e mille] et l'hôtellerie appelée *ad Pictas* [aujourd'hui delle Macere] où elle reçoit la *Via Lavicana*. »

Sans doute, d'après tous ces rapports de M. l'abbé de Chaupy, nous eussions pu conformer notre traduction à l'idée principale de Cluvier, et croire que nous rendions la pensée de Strabon, en disant: *La Via Latina passoit au pied et le long des collines qui forment le groupe appelé du nom général de mont TUSCULANUS*, ΔΙΆ τοῦ Τουσκουλάνου ὄρους· *puis, traversant [la vallée mitoyenne] entre la ville de TUSCLUM et le mont ALBANUS, elle se prolongeoit*, ὙΠΕΡβᾶσα μεταξὺ Τούσκλου πόλεως καὶ τοῦ Ἀλβανοῦ ὄρους, ΚΆΤΕΙΣΙΝ, *vers ALGIDUM, &c.* Mais comme, d'abord, ces mêmes rapports nous représentent la *Via Latina* partagée en trois rameaux, tandis que Strabon ne parle d'aucun partage; comme, ensuite, nous ne saurions reconnoître lequel de ces trois rameaux répondoit précisément à la *Via Latina* de notre auteur; et qu'enfin les verbes composés, ὙΠΕΡβᾶσα, ΚΆτεισιν, importent naturellement l'idée d'une route qui *monte* et *descend;* la version à laquelle nous nous sommes arrêtés, nous a paru plus textuelle.

N.° XLIII.

Répondant à la Page 213, note 3.

Vers la petite ville d'Algidum. Quant à la situation précise d'*Algidum*, voici les idées du voyageur moderne que nous avons cité dans plusieurs des articles précédens :

« Strabon [c'est M. l'abbé de Chaupy qui parle] nous dit ici (1) qu'*Algidum* se trouvoit sur la *Via Latina*, et dans un lieu dont les approches étoient marquées par la descente qu'y formoit le terrain : [Λατίνη ὁδὸς] *μεταξὺ* Τούσκλου *πόλεως, καὶ* τοῦ Ἀλβανοῦ ὄρους, *κάτεισιν ἐπὶ* Ἀλγιδὸν *πολίχνιον.* Ces deux caractères nous conduisent au 18.e mille de la *Via Latina*, après l'endroit où est l'auberge appelée Osteria nuova.... Le premier objet qui, en cet endroit, frappe les yeux, est cette pointe du mont Artemise, que, d'après le tableau fait par Horace, l'on ne peut s'empêcher de reconnoître pour celle où étoit placé le temple de la Diane d'Algide; par conséquent, c'est au bas de cette même hauteur qu'*Algidum* devoit être situé, puisque le tableau du poëte consiste à représenter la manière magnifique dont le temple s'élevoit au-dessus de la ville :

.... Et nemorum comâ,
Quæcunque aut gelido prominet Algido ....

» Strabon ne qualifie *Algidum* que de bourg, sans doute d'après l'état où ce lieu devoit être de son temps. Mais Denys d'Halicarnasse en parle comme d'une ville : probablement, cet historien avoit égard à ce qu'*Algidum* avoit été dans le temps des événemens à l'occasion desquels il en faisoit mention........ »

(1) *Capmart. de Chaupy, Découverte de la maison de campagne d'Horace*, II.e part. sect. 61, tom. II, pag. 158 et suivantes.

N.os XLIV ET XLV.

Répondant à la Page 213, note 4, et à la Page 214, note 1.

LA VIA LATINA descend vers .... l'auberge dite AD PICTAS, où elle reçoit la VIA LAVICANA : car cette autre route, partant de la porte Esquiline, comme la VIA PRÆNESTINA, qu'elle laisse sur la gauche avec le champ Esquilin, parcourt un espace de plus de 120 stades, pour s'approcher de l'ancien LAVICUM, ville jadis assise sur une hauteur, mais maintenant détruite, que l'on voit sur la droite; puis elle se réunit à la VIA LATINA vers l'auberge AD PICTAS, située à 210 stades de Rome.

Nous commençons par avouer que, dans notre version, nous avons laissé par mégarde des inexactitudes ; nous avons même oublié totalement quelques mots.

Le grec porte : Κάτεισιν [scil. ἡ Λατίνη ὁδὸς] ἐπὶ... Πικτὰς πανδοχεῖα· εἶτα συμπίπτει καὶ ἡ Λαβικανὴ, ἈΡΧΟΜΈΝΗ [peut-être faudroit-il lire, Ἥ, ἈΡΧΟΜΈΝΗ] μὲν ἀπὸ τῆς Ἐσκυλίνης πύλης, ἀφ' ἧς καὶ ἡ Πραινεστίνη, ἐν ἀριστερᾷ δ' ἀφεῖσα καὶ ταύτην, καὶ τὸ πεδίον τὸ Ἐσκύλινον, πρόεισιν ἐπὶ πλείους τῶν ρ καὶ κ σταδίων, καὶ πλησιάσασα τῷ παλαιῷ Λαβικῷ, κτίσματι κατεσπασμένῳ, κειμένῳ δ' ἐφ' ὕψους, τοῦτο μὲν καὶ τὸ Τούσκλον ἐν δεξιοῖς ἀπολείπει, τελευτᾷ δὲ πρὸς τὰς Πικτὰς καὶ τὴν Λατίνην· διέχει δὲ τῆς Ῥώμης τὸ χώριον τοῦτο σ καὶ ι σταδίοις.

Pour rendre fidèlement ce texte, nous eussions dû dire : *La VIA LATINA descend vers PICTAS, lieu composé d'auberges. Ensuite, se réunit à elle la VIA LAVICANA, qui, partant de la porte Esquiline, d'où part aussi la VIA PRÆNESTINA, et laissant celle-ci sur la gauche ainsi que le champ Esquilin, s'avance à plus de 120 stades, et, après s'être approchée de l'ancien LAVICUM, habitation* [littér. *fondation*, κτίσματι] *assise sur une hauteur, mais aujourd'hui détruite, le laisse ainsi que TUSCLUM sur sa droite, puis aboutit à PICTAS et à la VIA LATINA : ce lieu [PICTÆ] est situé à 210 stades de Rome.*

Nos différentes notes sur ce passage, contiennent plusieurs choses susceptibles les unes de confirmation, les autres de quelque extension.

N.os XLIV, XLV. PAGES 213, 214.

Nous avons dit en premier lieu (1), que Cluvier, peu d'accord avec lui-même, plaçoit les auberges dites *ad Pictas*, tantôt à une certaine distance de Valmontone, tantôt à Valmontone même; et cela est vrai.

Nous avons dit en second lieu, qu'Holsténius assignoit à l'*ad Pictas* la position de ce que l'on appelle aujourd'hui li Quadri, à trois milles en-deçà de Valmontone, sur la route qui mène de l'ancien *Algidum* à cette ville moderne : cela est pareillement exact, mais nous devons y ajouter une remarque; la voici. On peut croire qu'Holsténius, à l'égard de la position de l'*ad Pictas*, n'avoit pas des idées bien nettes ni bien arrêtées. Comme, nulle part, Holsténius ne semble reconnoître que la *Via Lavicana* se divisât en plusieurs branches, qui toutes se seroient réunies également, mais en des endroits divers, à la *Via Latina*, on est fondé à penser que, par-tout où ce critique parle du point de jonction des deux routes, il prétend bien indiquer l'*ad Pictas*. Or, d'après l'observation de Raphaël Fabretti (2), il devient évident qu'Holsténius plaçoit la jonction des deux routes, et par conséquent l'*ad Pictas*, tantôt à 1 mille et demi de l'auberge appelée Mezza Selva, sur la route de Valmontone (3); tantôt sous l'ancien *Algidum* même (4); tantôt 100 stades plus loin, à S. Hilario (5).

Enfin, nous avons dit que la plupart des autres antiquaires fixent la position d'*ad Pictas* à l'endroit nommé présentement S. Hilario, mais que M. l'abbé de Chaupy les taxoit en cela d'erreur. Nous ferons sans doute plaisir à quelques-uns de nos lecteurs, en rapprochant du passage de Strabon les discussions dans lesquelles ce voyageur moderne est entré; I.° au sujet de la position de l'*ad Pictas*; II.° à l'égard, soit de la situation de l'ancien *Lavicum*, soit de la direction de la *Via Lavicana*, soit de la division de cette route en diverses branches, aboutissant toutes également à la *Via Latina*; trois points concernant lesquels M. l'abbé de Chaupy s'éloigne des opinions émises par d'habiles critiques.

(1) Pag. 213, note 4.

(2) *Jasith.* ad *Grunnov. Apolog.* pag. 109.

(3) *Holst. Adnot. in Ital. ant.* p. 193 extr.

(4) *Id. ibid.* pag. 162, lin. 1.

(5) *Id. ibid.* pag. 196.

I.°

N.os XLIV, XLV. PAGES 213, 214.

I.° Quant à la position de l'*ad Pictas*, voici ce que M. l'abbé de Chaupy nous dit (1) :

« Strabon énonce ici que la *Via Latina*, passant au travers de la vallée Albaine, alloit descendre vers *Algidum*, au lieu appelé *Pictæ* (dénomination relative à la qualité des auberges dont il étoit principalement composé) et à 210 stades de Rome, et qu'ensuite elle étoit jointe par la *Via Lavicana*.

» D'après ce texte, tous les antiquaires ont mis la réunion des deux voies au lieu nommé aujourd'hui S. Hilario; mais S. Hilario se trouve situé 50 stades plus loin qu'il ne faudroit. On peut juger au juste du point où devoient aboutir les 210 stades que Strabon comptoit de Rome au lieu nommé *Pictæ*, par le nombre de stades que ce même géographe comptoit entre Rome et *Præneste*, située vis-à-vis *Pictæ*: ce nombre étoit de 200 stades, et correspondoit aux 22 milles que comptent les modernes pour cette même distance. Les 210 stades de Rome à *Pictæ* ne devroient donc mener qu'à 23 milles et demi [modernes], c'est-à-dire, à 6 milles, ou environ 51 stades, en-deçà de S. Hilario, qui est vers le 30.e mille.

» L'erreur est venue de ce que l'on s'est mépris sur la véritable direction de la *Via Latina*. Au sortir de la Cava, sous *Algidum*, le chemin se sépare en deux routes, dont l'une, à gauche, conduit à Valmontone ; l'autre, à droite, passe sous Monte-Fortino. C'est celle-ci qui est la véritable *Via Latina*. En la suivant jusqu'à 23 milles et demi de Rome, je veux dire à 4 milles et demi de la Cava, et environ à 2 milles en-deça de Monte-Fortino, situé au 26.e mille, l'on rencontre la *Via Lavicana*. L'endroit où se fait cette jonction, est immédiatement après la fontaine dite Delle Macere, et proche de laquelle on voit effectivement beaucoup de vieux murs. D'après l'énoncé de Strabon, il paroît bien que ces murs, appelés Delle Macere, sont les ruines de *Pictæ*. La situation n'est pas heureuse ; mais, sans doute, on avoit été forcé de la choisir, à cause de l'eau, qui ne se trouve que dans cet endroit. »

(1) *Capmart. de Chaupy, Déc. de la mais. de camp. d'Horace*, II.e part. §. 64, tom. II, pag. 168 et suiv.

N.os XLIV, XLV. PAGES 213, 214.

II.° Relativement, d'abord, à la position de l'ancien *Lavicum;* ensuite, à la direction de la *Via Lavicana;* puis, à la division de cette route en plusieurs branches aboutissant toutes, mais dans des endroits différens, à la *Via Latina;* voici l'opinion de M. l'abbé de Chaupy (1):

« Biondi plaçoit *Lavicum* à l'endroit où est aujourd'hui Valmontone; Cluvier (2), à Zagaruolo; et Holsténius (3), au bourg appelé Colonna: tous trois se sont trompés. Les auteurs (4) de deux Topographies de la campagne de Rome, quoiqu'ils aient corrigé, à quelques égards, les erreurs d'Holsténius, sont restés encore loin de la vérité.

» Strabon, lorsqu'il dit que l'ancien *Lavicum* étoit assis sur une hauteur qui se rencontroit à 120 stades de Rome, à la droite de la *Via Lavicana,* route partant de la porte Esquiline, semble indiquer d'une manière si précise l'emplacement occupé aujourd'hui par le bourg de Colonna, qu'Holsténius a pu facilement s'y méprendre. Mais Holsténius et les autres n'ont point connu la véritable direction de la *Via Lavicana,* non plus que celle de la *Via Latina.* Ils ont cru que le grand chemin moderne, qui part de la porte Esquiline comme en partoit la *Via Lavicana,* suivoit la direction de cette ancienne route. Cela est vrai; mais seulement jusqu'au 8.e mille, c'est-à-dire jusqu'au lieu appelé Torre-Nuova: là, le chemin moderne, se séparant de l'ancienne route, tire vers la gauche, et laisse à droite la colline sur laquelle est située Colonna; tandis que la *Via Lavicana,* tirant vers la droite, et laissant la colline de Colonna sur sa gauche, traversoit l'espèce de vallon qui sépare cette colline de la hauteur sur laquelle est situé, en face de Colonna, le village nommé Monte-Compatro. Cette direction de la *Via Lavicana* se reconnoît évidemment aux vestiges qui en restent dans plus d'un endroit. Il en existe, par exemple, dans le bois de Monte-Melone sous Monte-Portio: puis, au bas de Colonna, quand on a traversé un petit chemin qui longe la Villa-Pazzolini, l'on peut en

(1) *Capm. de Chaupy, Découv. de la mais. de camp. d'Horace*, loc. cit.

(2) *Cluv. Ital. ant.* lib. III, cap. 4, p. 947, lin. 38 et seq.

(3) *Holsten. Adnotation. in Ital. antiq.* pag. 194.

(4) *Ameti* et *Cingolani.*

remarquer plusieurs, qui portent bien le caractère d'une voie antique; car, dans la vigne où ils se perdent, s'élève un tombeau assez considérable. Enfin l'on en aperçoit d'autres, assez nombreux, à quelque distancede ceux qui viennent d'être indiqués.

» Ainsi donc la situation de l'ancien *Lavicum* étoit, en effet, celle où est aujourd'hui le bourg de Monte-Compatro. C'est Monte-Compatro, et non Colonna, qui, comme Strabon le dit de l'ancien *Lavicum*, est, ainsi que l'ancien *Tusclum*, à la droite de la *Via Lavicana.* Les monumens (1) relatifs à *Lavicum*, entre autres l'inscription où il est fait mention d'un édifice contenant une bibliothèque, d'après la découverte desquels on avoit cru devoir reconnoître l'emplacement de cette ville dans celui de Colonna, n'ont point été trouvés dans Colonna même; ils l'ont été seulement assez proche de ce bourg, et dans la partie qui regarde Monte-Compatro: ils peuvent donc être attribués à un lieu qui eût été situé jadis où est maintenant Monte-Compatro, tout aussi bien qu'à un lieu qui auroit occupé la position actuelle de Colonna. L'existence de ces monumens, à l'endroit où ils ont été découverts, ne prouve invinciblement que deux choses: savoir, 1.° que le lieu où ils étoient placés, fit jadis partie du territoire de *Lavicum*, ce qui est incontestable, n'importe sur laquelle des deux hauteurs cette ville ait été bâtie; 2.° qu'ils appartenoient, non point à *Lavicum* même, mais à quelque *Lavicanum*, c'est-à-dire à quelque maison de plaisance, ainsi nommée d'après la proximité de *Lavicum.*

» Une pareille opinion cadre parfaitement avec le texte de Strabon; et, de plus, en l'adoptant, on explique aisément un passage de Tite-Live (2), où de savans critiques sont restés embarrassés. L'historien, après avoir raconté comment les *Æqui*, passés sous le joug à *Tusclum*, furent poursuivis contre la foi jurée, et passés au fil de l'épée près d'*Algidum*, ajoute que le vainqueur ramena son armée et la fit camper près d'un lieu appelé LA COLONNE: *Victor ad COLUMEN (id loco nomen est) exercitu relicto castra locat.* Ce n'est pas uniquement par la conformité

(1) Conf. *Volp. Vet. Lat. profan.* lib. XV, cap. 5, tom. VIII, pag. 294 et seq.

(2) *Tit. Liv.* lib. III, cap. 23, §. 6.

du nom; que le bourg moderne de Colonna semble se rapporter au *Columen* dont parle Tite-Live; mais la forme et la situation de la colline sur laquelle ce bourg est situé, l'annonce, sinon pour le seul, du moins pour le plus commode campement de tout ce canton.

» Au reste, continue M. l'abbé de Chaupy (1), si la *Via Lavicana* avoit été dirigée vers le lieu *ad Pictas*, c'étoit parce qu'il se trouvoit répondre au point central de cette grande plaine, renfermée entre les monts *Algidi* et les monts de *Cora* et de *Signium*, après laquelle viennent les champs *Pomptini*. La *Via Lavicana* avoit donc l'avantage non-seulement de joindre la *Via Latina*, mais de la joindre dans l'endroit le plus commode pour regagner la *Via Appia;* et de là se rendre, soit aux différens lieux placés sur cette grande route, soit à tous les endroits situés dans les champs *Pomptini*, soit même aux bords de la mer.

» Tant que la *Via Lavicana* put être d'une si grande utilité, elle fut, de toutes les routes intermédiaires entre la *Via Latina* et la *Via Valeria*, la seule que l'on regardât comme importante; et voilà pourquoi elle est la seule dont Strabon ait fait ici mention. Lorsqu'à raison de l'inondation des champs *Pomptini*, la *Via Lavicana* ne servit plus guère qu'à rejoindre la *Via Latina*, on fréquenta davantage une autre route qui retomboit aussi dans la *Via Latina*, mais plus loin; et dès-lors cette autre route, laquelle passoit par le lieu appelé aujourd'hui Valmontone, dut devenir plus renommée. »

Peu de temps avant que M. l'abbé de Chaupy cherchât à établir, relativement à la position de l'ancien *Lavicum*, l'opinion que nous venons d'exposer, M. d'Anville (2), ne s'éloignant guère du sentiment d'Holsténius et de Raph. Fabretti (3), penchoit à croire que cette position se rapprochoit de celle du lieu indiqué dans l'Itinéraire d'Antonin (4), sous la dénomination *ad Quintanas*. Et, quant à ce dernier lieu, M. d'Anville observoit que sa distance, à 15 milles de Rome, se

(1) *Id. ibid.* pag. 181.

(2) Voyez *M. d'Anville, Mem. &c.* loc. cit. pag. 225 et 226, lu en 1756, publié en 1764.

(3) Conf. *Raphaël Fabretti, de Acquæductibus &c.* dissertatio III, §. 367.

(4) Conf. *Itin. Anton.* pag. 304. — *Wessel.* ad loc. cit.

N.os XLIV, XLV. PAGES 213, 214.

rapportoit assez à celle du bourg moderne de Colonna, situé, entre le 15.e et le 16.e mille, sur la *Via Lavicana,* à partir du *Forum Romanum.* Mais, sur ce point, nous hasarderons une réflexion. Strabon ne marque point d'une manière précise quelle étoit la distance juste de Rome à *Lavicum :* il dit simplement que la *Via Lavicana,* après 120 stades, *s'approchoit,* πλησιάσασα, *de* LAVICUM. Si, de la manière dont notre auteur s'exprime, l'on devoit conclure qu'il plaçoit *Lavicum* à 120 stades de Rome, ce passage ne pourroit-il donc pas paroître contrarier une autre opinion de M. d'Anville; savoir, que les stades de Strabon, pour ce qui concerne les environs de Rome, doivent être évalués sur le pied de 10 au mille? M. d'Anville veut ici que l'ancien *Lavicum* ait dû être situé à 15 milles de Rome. Or c'est en comptant seulement 8 stades au mille, que les 120 stades donnés par Strabon équivaudroient juste à 15 milles : cet auteur se trouveroit donc ici n'avoir pas compté 10 stades par mille.

Au surplus, selon M. d'Anville, *Lavicum,* qui étoit détruit lorsque Strabon rédigeoit sa GÉOGRAPHIE, devoit être rétabli du temps de Maxence (1), puisqu'il en aimoit le séjour ; et l'on a trouvé sur la *Via Lavicana* plusieurs colonnes milliaires portant le nom de ce prince. M. d'Anville n'a point nommé les auteurs qui rapportent ces particularités ; et c'est en vain que nous avons examiné le récit de la plupart des écrivains du moyen âge, qui parlent de Maxence et de son règne (2): nous n'y avons rien lu de semblable. Nous ne voyons pas, non plus, que M. de Tillemont (3), ni le P. Volpi (4), ni en dernier lieu M. l'abbé de Chaupy (5), aient rencontré quelque trace de ce fait.

(1) En l'année 306 de l'ère Chrétienne.

(2) Conf. *Incert. Panegyr. Constant. Aug.* cap. 3 et seq. — *Euseb. de Vit. Constantin.* lib. I, cap. 3 et seq. — *de Constantio Chl. Excerpt.* ad calc. *Amm. Marcell.* pag. 656 et seq. — *Lactant. de morte Persec.* cap. 26 et seq. — *Prudent. adv. Symm.* lib. I, vers. 467 et seq. — *Zozim. Hist.* lib. II, cap. 9 et seq. — *Oros. Hist.* lib. VII, cap. 28. — *Eutrop. Brev.* lib. X, cap. 2 et seq. — *S. Aur. Vict. Epit.* cap. 40. — *Paul. Diac. Hist. misc.* lib. XI, ap. *Murat. Rer. Ital. Script.* tom. I, pag. 71, col. 1. — *Zonar. Annal.* lib. XII, cap. 33.

(3) *Tillem. Hist. des Emp., règne de Constantin,* art. 9, 11, 14, 16, 20, 21, tom. IV, pag. 95, 98, 101, 105, 109, 118, 120.

(4) *Volp. Vet. Lat. profan.* lib. XV, cap. 5, à pag. 286 ad pag. 309.

(5) *Loc. cit.*

N.° XLVI.

Répondant à la Page 216, note 1.

INTERAMNIUM, placé au confluent de deux autres fleuves, dont l'un est le LIRIS.

Nous avons lu, non pas simplement d'après la conjecture de Cluvier (1), mais sur l'autorité de nos manuscrits 1393 et 1394 : Ἰντεράμνιον, ἐν συμβολῇ δυοῖν ποταμῶν κείμενον, Λείριός τε καὶ ἑτέρου. Κασῖνον κ. τ. λ.

Nul doute qu'il ne s'agisse ici du lieu désigné par le nom d'*Interamna*, chez Cicéron (2) comme chez Tite-Live (3); lieu dont les habitans paroissent avoir été appelés *Lirinates* par Silius Italicus (4). Ce nom leur est également donné par Pline, quand il dit (5) : « *INTERAMNATES SUCCASINI, qui et LIRINATES* [car c'est ainsi que l'on doit » lire avec Holsténius (6) et le P. Hardouin (7), au lieu de, *INTERAMNATES : SUCCASANI qui et LIRINATES*] *vocantur.* » Mais peut-être la position de ce lieu n'est-elle pas encore bien déterminée.

Les philologues Italiens des XVe et XVIe siècles semblent avoir tous pensé (8) qu'*Interamnium*, autrement dit *Interamna*, devoit avoir occupé l'emplacement de ce que l'on appelle aujourd'hui l'Isola, à l'une des deux embouchures par lesquelles la rivière appelée Fiume della Posta [l'ancien *Fibrenus*] se réunit au Garigliano [l'ancien *Liris*].

Cette opinion erronée, qui reculoit *Interamnium* à l'ouest d'*Arpinum*,

(1) Conf. *Cluv. Ital. ant.* lib. III, cap. 8, pag. 1039, lin. 25 et seq.

(2) *Cicer. Philipp. II*, §. 41, n.° 105.

(3) *Tit. Liv.* lib. XXVI, cap. 9.

(4) *Sil. Ital. Punicor.* lib. VIII, vers. 398 — 402 :

At, qui, Fibreno miscentem flumina, Lirim
Sulfureum, tacitisque vadis ad littora lapsum
Accolit, Arpinas, accitâ pube Venafro
Ac LIRINATUM dextris, socia hispidus arma
Commovet, atque viris ingens exhaurit Aquinum.

(5) *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 9, tom. I, pag. 155, lin. 7.

(6) *Holsten. Adnot. in Ital. ant.* p. 221.

(7) *Harduin.* ad *Plin.* lib. III, §. 9, loc. cit. not. 23. — *It. Not. et Emend.* n.° 49, pag. 184, col. 2.

(8) Conf. *Ortel.* in *Thes.* v. *Interamna : « Hanc Interamnam*, ISOLA, *hodie vocari*, » Blondus, Cittadinus *et* Niger *auctores sunt*, » *item* Scipio Mazella, *apud quem hujus* » *diligens descriptio.* »

et par conséquent très-loin au nord-est d'*Aquinum*, a pu être facilement détruite par Cluvier (1). Il fit observer avec justesse que l'*Interamnium* de Strabon devoit se trouver au sud-est et assez proche d'*Aquinum;* et, conséquemment, il chercha *Interamnium* à l'embouchure de l'un de ces petits fleuves qui, sortant du pied de Monte-Casino, se jettent dans le Garigliano [l'ancien *Liris*], au sud-est d'Aquino. N.° XLVI. PAGE 216.

Strabon, suivant la leçon qui nous paroît être incontestablement la véritable, se trouve n'avoir point nommé l'autre fleuve qui devoit, comme le *Liris*, baigner les murs d'*Interamnium.* Cluvier a pensé (2) que c'étoit la rivière, qui, prenant sa source au bas de Monte-Casino, et près du bourg de S. Elia, 4 milles au-dessus de S. Germano, après un cours de 13 milles, se réunit au Garigliano, non loin du lieu appelé S. Angelo in Todice; et, dans cette rivière, dont il n'a point marqué la dénomination moderne, Cluvier croyoit pouvoir reconnoître celle que Varron (3) lui paroissoit avoir désignée par le nom de *Vinius.* Mais nous pensons que, dans la vérité, nulle part Varron n'a parlé d'aucune rivière portant le nom de *Vinius :* les mots, *à Vinio*, qui se lisent dans son texte, sont presque évidemment une leçon corrompue.

L'opinion de Cluvier, plus judicieuse sans doute, quant au fond, que celle de ses devanciers, ne laisse pas néanmoins de manquer de justesse en un point. Cluvier avançoit que la rivière dont il vouloit parler se réunissoit au Garigliano, sur sa gauche, en face de Ponte-Corvo : or cette assertion est fausse. Holsténius, après avoir fait d'abord (4) remarquer que, dans le CHRONICON CASSINENSE, la rivière dont il est ici question est nommée *Casinus,* observa ensuite (5)

(1) *Loc. cit.*

(2) *Cluver.* loc. cit. pag. 1039, lin. 45. — *It.* pag. 1042, lin. 26 et seq.

(3) *Varr. de Re rust.* lib. III, cap. 4, edit. 1619, t. I, p. 104. Le passage est extrêmement embarrassé : nous ne sommes pas certains d'avoir bien compris la conséquence que Cluvier en a voulu tirer. Varron s'exprime ainsi : *Cum habeam sub oppido Casino flumen, quod per villam fluat liquidum et altum, marginibus lapideis, latum pedes LVII, et è villâ in villam pontibus transeatur, longum — P. DCCCCL, directum ab insulâ ad Museum, quæ est à VINIO* (legend. pot. *ab imo*) *fluvio, ubi confluit altera* (legend. fors. *alter*) *amnis ad summum flumen, ubi est Museum, &c.*

Conf. *Not. in edit. Script. R. rust. Lips. 1773,* vol. I, pag. 348.

(4) *Holsten. Adnot. in Italiæ antiquæ paginam 1039, lin. 50,* pag. 221.

(5) *Id. ib. Adnot. in p. 1042, lin. 30,* p. 221.

N.° XLVI. PAGE 216.

qu'elle se réunissoit au Garigliano, bien au-dessous de Ponte-Corvo. Et, véritablement, d'après la carte de Rizzi Zannoni, la rivière dont Cluvier nous décrivoit le cours, devroit être le Rapio, qui ne se jette dans le Garigliano que 5 ou 6 milles au-dessous de Ponte-Corvo, après avoir passé près du lieu appelé S. Angelo in Todice. Ainsi, selon Cluvier lui-même, ce seroit, non pas en face de Ponte-Corvo, mais 5 à 6 milles plus bas, qu'il faudroit établir la situation de l'ancien *Interamnium* ou *Interamna*.

Du reste, il ne nous paroît point qu'Holsténius ait lui-même indiqué nettement l'emplacement de cette ancienne ville; et nous ignorons pourquoi le P. Hardouin (1) attribue à cet habile critique de l'avoir placée vers le lieu dit présentement Torre del Termine.

Si donc le moderne Ponte-Corvo, quoique situé sur la droite du Garigliano [l'ancien *Liris*], doit, comme on a lieu de le penser, être censé formé des débris d'*Interamnium*, qui incontestablement se trouvoit sur la gauche de ce même fleuve; il faut croire qu'*Interamnium* étoit placé ou à l'embouchure du Bianco, ou du moins à celle de la Tegola : ces deux petites rivières se réunissent au Garigliano, sur sa gauche; l'une, tout proche de Ponte-Corvo; l'autre, environ 2 milles au-dessous de cette ville, mais 4 ou 5 milles encore au-dessus de l'embouchure du Rapio.

Toutefois M. l'abbé de Chaupy (2) semble être resté persuadé qu'*Interamnium* étoit situé au confluent du Rapio et du Garigliano : car il dit que cette ville tiroit sa dénomination de sa position entre l'ancien *Liris* et le *Casinus*; or, si nos remarques sont justes, le *Casinus* du CHRONICON CASSINENSE ne doit être autre que le Rapio.

(1) *Harduin.* ad *Plin.* loc. prox. cit.

(2) *Découverte de la maison de campagne d'Horace*, IIIe part. §. 136, tom. III, pag. 478.

N.° XLVII.

N.° XLVII.

Répondant à la Page 218, note 2.

SUESSA [nous eussions dû écrire, *SYESSA*], *TRAPONTIUM &c.* Nous avons rendu les mots que porte le texte dans nos manuscrits 1393, 1394, 1408, comme dans l'édition de Casaubon : Συέσσα Τραπόντιόν τε.

Nous ne saurions marquer positivement d'après quelle leçon l'ancien interprète Latin a dit dans sa version : *SUES, et pusilla quædam præfectura.* Nous supposons seulement qu'il pouvoit avoir trouvé dans quelque manuscrit : Σύες, σατραπόντιόν τε.

Le traducteur Italien a dit pareillement, *SIE, SATRAPONTIO.*

Xylander, avouant qu'il ne connoissoit aucun lieu nommé Τραπόντιον, *Trapontium,* et reconnoissant que le passage étoit corrompu, a regardé comme indubitable que notre géographe avoit voulu parler de *Suessa;* mais il a mal-à-propos ajouté que cette ville étoit celle qui est surnommée par Tite-Live, tantôt *Aurunca,* tantôt *Pometia :* il nous semble que *Suessa-Aurunca* et *Suessa-Pometia* ont toujours été deux villes fort distinctes.

Ferd. Pintianus proposoit de lire, Σύεσσα, Κλώστρα, Ἄντιον· *Suessa, Claustra, Antium.* Mais Strabon, ayant déjà parlé (1) d'*Antium* comme d'une ville du *Latium* maritime, ne sauroit avoir voulu le compter maintenant parmi les villes méditerranées de cette même contrée, les seules dont il s'occupe dans ce paragraphe.

Sigonius supposoit que la véritable leçon pourroit être, Συέσσα τῶν Πομπτίων. Il cherchoit, comme on voit, à rétablir le passage dans un sens qui, en effet, peut paroître plausible, et qui donneroit ici le nom de *Suessa-Pometia ;* mais la correction qu'il proposoit étoit imparfaite.

Cluvier, adoptant (2) ce même sens, approcha plus près de la vérité,

(1) *Voyez* dans ce volume, à la pag. 196 de notre version.

(2) Conf. *Cluv. Ital. ant.* lib. III, cap. 8, pag. 1025, lin. 52.

N.° XLVII. PAGE 218. en lisant Σύεσσα τῶν Πωμεντίνων. Mais nous ne voyons pas qu'il ait déterminé avec précision quel emplacement il croyoit devoir assigner à *Suessa-Pometia.*

Paulmier de Grentemesnil (1) approuvoit la leçon Σύεσσα τῶν Πωμεντίνων.

M. de Bréquigny, dans sa version Française, a laissé subsister le nom de Τραπόντιον.

L'on peut voir dans l'ouvrage de M. l'abbé de Chaupy (2), les considérations qui le portoient à croire qu'en effet il a existé un lieu appelé *Tripontium,* situé sur la *Via Appia,* environ à 39 milles de Rome. Mais, à ce qu'il nous semble, aucun des monumens dont M. l'abbé de Chaupy fait mention, ne prouve démonstrativement que cette dénomination de *Tripontium* ait pu être connue avant le règne de Nerva.

Puisque les critiques sont si peu d'accord sur la véritable leçon de ce passage, une juste circonspection nous prescrivoit de rendre textuellement, comme nous avons fait, les mots que présentent les meilleurs manuscrits.

(1) *Palmer. Exercit. in opt. &c.* pag. 294.
(2) *Découv. de la mais. de camp. d'Horace,* IIIe part. §. 124, tom. III, pag. 387.

N.° XLVIII.

Répondant à la Page 223, note 2.

Dans une vallée profonde, plantée d'arbres.

Au sujet de la vallée dont ici Strabon vouloit parler, écoutons M. l'abbé de Chaupy (1); voici le résumé de ce qu'il dit :

« Le Teverone [l'ancien *Anio*], après le long coude que lui fait faire la pointe du mont de Tivoli [l'ancien *Tibur*], gagne enfin, sous cette ville, une vallée aujourd'hui fort négligée, mais que néanmoins l'on reconnoît être de la forme la plus belle et la plus susceptible de toutes sortes d'ornemens. Cette vallée délicieuse étoit sans doute celle où se trouvoit le bocage dédié au dieu Tiburnus, dont Horace (2) fait mention :

Et præceps Anio, et Tiburni lucus, et uda
Mobilibus pomaria rivis.

» Tiburnus, comme je l'ai déjà dit, passoit pour avoir été le premier roi de *Tibur*. Ses sujets, après sa mort, en avoient fait un dieu. On lui avoit d'abord consacré un bocage, suivant le rit ancien; mais, par la suite, on lui avoit élevé un temple. Et le temple et le bocage devoient être situés dans la vallée, sous la ville même et après la cascade : cet espace est le seul où ils aient pu être placés.

» Strabon ici ne parle pas nominativement d'un TEMPLE; mais observons que, pour désigner le bocage, il se sert du terme qui indique particulièrement un bois sacré [ἄλσος]. Et, d'ailleurs, Stace (3), en décrivant la maison de campagne de Vopiscus, *Vopisci Tiburtinum*, située près de *Tibur*, atteste bien qu'il y avoit dans cette vallée, non-seulement un bocage, mais aussi un temple consacré à Tiburnus :

. . . . . *Illâ recubat Tiburnus in umbrâ.* »

(1) *Capm. de Chaupy, Déc. de la mais. de camp. d'Hor.* II.ᵉ part. §. 131, tom. II, p. 401.

(2) *Horat. Carm.* lib. I, Od. 7, vers. 13.

(3) *Stat. Sylvar.* lib. 1, Sylv. 3, vers. 74.

N.° XLIX.

Répondant à la Page 223, note 5.

Les eaux LABANÆ. Le texte porte, ΤᾺ ΛΑ'ΒΑΝΑ (scil. ὕδατα). L'on a peine à comprendre pourquoi Joseph Scaliger (1) affirmoit que c'étoit une leçon corrompue, et qu'il falloit lire Ἄλβανα, *Albanæ*. Sans doute, *les eaux* LABANÆ n'étant guère connues que par ce passage de Strabon, il pourroit être permis de soupçonner quelque altération dans le texte : mais toujours est-il certain que notre géographe a voulu parler d'*eaux* situées dans le voisinage des anciens lieux de *Nomentum* et d'*Eretum ;* ce qui ne permet point de substituer ici la dénomination d'Ἄλβανα, *Albanæ,* à celle de ΛΑ'ΒΑΝΑ, *Labanæ.*

Nous avons fait observer (2) qu'il restoit de l'incertitude sur la position et de l'ancien *Nomentum* et de l'ancien *Eretum :* à plus forte raison doit-il y en avoir sur la situation des *eaux* LABANÆ.

Cluvier (3) a cru pouvoir affirmer que c'étoient celles qui, s'appelant aujourd'hui Bagni di Grotta Marozza, se trouvent entre Lamentano et Monte-Rotondo.

Le P. Volpi semble avoir pensé que Strabon, ici, pouvoit avoir voulu indiquer deux sources différentes, dont l'une, nommée par notre géographe ΤᾺ ΛΑ'ΒΑΝΑ ὕδατα, *les eaux* LABANÆ, et située proche l'ancien *Nomentum,* répondroit à ce que l'on appelle aujourd'hui Lago di S. Giovanni; et l'autre, indiquée simplement par le voisinage de l'ancien *Eretum* (qui, selon le P. Volpi, est certainement représenté par Monte-Rotondo), répondroit aux Bagni [*ou* Acque] di Grotta Marozza. C'est du moins l'opinion que nous croyons pouvoir prêter au P. Volpi, d'après deux passages où nous trouvons de l'obscurité, et dont voici la teneur :

I.° *Has Nomentano in agro, seu circa ipsum, scatentes quas* LABANAS

(1) *Jos. Scalig.* ad *Tibull. Elegiar.* lib. IV, carm. 8, vers. 4.

(2) *Voyez* ci-dessus, au chapitre 6 du livre V, pag. 180, note 1; et pag. 181, note 2.

(3) *Ital. ant.* lib. II, cap. 9, p. 667, lin. 37.

Strabo nominavit, eas aquas esse crediderim, quæ proximè ALBULAS, *Nomentum versùs, vulgo nunc* LAMENTANA, *dicuntur* LAGO DI SAN GIOVANNI, *aliasque quæ dicuntur ob amaritiem* BAGNI *aut* ACQUE DI GROTTA MAROZZA (1). N.° XLIX. PAGE 223.

II.° *LABANÆ Aquæ memorantur Straboni.... Hæ medicatæ hodieque visuntur apud oppidum* LAMENTANA, MONTEM ROTUNDUM *versùs, quamvis jam diminutæ ac uligine obrutæ, marinamque quandam in salsedinem corruptæ et amaritudinem : unde fortè recentior earum ducta appellatio*, I BAGNI DI GROTTA MAROZZA *ab amarore scatebræ insigni* (2).

M. l'abbé de Chaupy, dont, comme l'on a déjà vu (3), le sentiment, sur la position de *Nomentum* et d'*Eretum*, diffère beaucoup de celui de Cluvier et du P. Volpi, s'explique ainsi à l'égard des *Eaux LABANÆ :*

« Ce que Strabon dit ici des eaux appelées *Labanæ*, détruit l'opinion de Cluvier, qui les plaçoit à l'endroit nommé aujourd'hui Grotta Marozza ; position d'après laquelle ces eaux appartiendroient exclusivement au territoire de l'ancien *Nomentum*. Le château de Grotta Marozza est en effet situé sur un rocher propre uniquement à faire de la chaux, ce qui fait qu'il est miné de tous les côtés.

» Les eaux *Labanæ* devoient se trouver plus loin ; et sans doute elles avoient reçu leur nom de quelqu'un de ces lieux antiques dont les ruines se rencontrent sur la ligne que suivoit la *Via Nomentana*, comme il a été indiqué plus haut. Les premières ruines se voient sur une éminence voisine de la tour de Fiora ; cette éminence en est couverte. On en remarque ensuite à la Madonna della Spiga, où dut être placé un édifice dont la magnificence s'annonce par la colonne de marbre Africain qui sert de boute - roue au pont que les ruines dominent. Ces lieux sont remplis d'eaux (4). »

(1) *Vet. Lat. prof.* lib. XVIII, cap. 13, tom. XI, pag. 477. — *It.* pag. 455.

(2) *Ibid.* pag. 607.

(3) *Voyez* ci-dessus, au chapitre 6 du livre V, page 180, note 1 ; et page 181, note 2.

(4) *Déc. de la mais. de camp. d'Horace*, IIIe part., n.° 41, tom. III, pag. 92.

N.° L.

Répondant à la Page 224, note 3, et aux deux premières lignes de la Page 225.

Toutes deux sont des places fortes, mais sur-tout Præneste; car, au-dessus de cette ville et comme pour lui servir de citadelle, s'élève un mont escarpé, lequel, coupé à pic par derrière, est de 2 stades plus haut que le col qui, de ce côté, le réunit au reste de la chaîne des montagnes.

Nous n'osons affirmer qu'ainsi rédigée, notre version rende bien exactement tout ce que le texte signifie. Le grec porte : Ἐρυμνὴ μὲν οὖν ἑκατέρα, πολὺ δ' ἐρυμνοτέρα Πραίνεστος· ἄκρΟΝ [nous avons lu ἄκρΑΝ] γὰρ ἔχει τῆς μὲν πόλεως ὕπερθεν ὄρος ὑψηλὸν, ὄπισθεν δ' ἀπὸ τῆς συνεχούσης ὀρεινῆς αὐχένι διεζευγμένον, ὑπεραῖρον καὶ δυσὶ σταδίοις τούτου πρὸς ὀρθίαν ἀνάβασιν.

Dans le desir de nous faire une idée nette de la position décrite ici par notre auteur, nous avons soigneusement étudié tous les plans de l'ancienne *Præneste*, et toutes les cartes chorographiques de son territoire, dont nous avons pu avoir connoissance (1); mais, même après cette étude, nous avons encore trouvé de l'obscurité dans le texte : tout ce que nous pouvons donc, pour faciliter à d'autres plus habiles le moyen de dissiper cette obscurité, c'est de rassembler sous leurs yeux les diverses manières dont, avant nous, plusieurs critiques ont rendu le passage.

L'ancien interprète Latin a dit : *Valida autem nunc est utraque, sed Præneste ampliùs. Nam super urbem quidem montem habet excelsum, à tergoque continui montis collo disjunctum, duobus stadiis arduum ascensu.*

Le traducteur Italien : *Sono amendue forti, ma molto piu Preneste;*

(1) *Joann. Mar. Suares. Prænestes ant.* lib. II, Romæ &c. 1655, in-4.° fig. — *Athan. Kircker. Latium &c.* part. IV, c. 3, p. 96, c. 1, edit. 1671. — *Dorsi Prænestini et Tusculani, ductûsque Latinæ viæ ad mentem Strabonis explic.* ap. *Raphaël Fabrett.* in *Jasithei ad Grunnov. apolog.* 1686. — *Il Lazio &c. da Giac. Fil. Ameti &c.* 1693, part. I, Terrestr. — *Topogr. geom. &c. da Gio Batt. Cingolani &c.* 1704. — *Volp. Vet. Lat. prof. &c.* 1743, lib. XVI, cap. I, tom. IX, pag. 2 et seq. — *Leonard. Cecconi, Storia di Palestrina, &c.* in-4.° 1756.

come quello, c' ha la fortezza d'uno alto monte, che signoreggia la città, diviso, dalla banda di dietro, co' l giogo da' l rimanente de' l monte continuo, havendo la salita erta, et diritta di due stadii.

Xylander, suivi par Cluvier (1), le P. Volpi (2), Leonard. Cecconi (3) et M. Siebenkees : *Utraque loci naturâ munita est, PRÆNESTE tamen hac re excellit. Nam arcis loco supra urbem eam adjacet mons excelsus, qui à tergo imminentium montanorum continuitati angusto quodam transitu et quasi collo avellitur, recto adscensu duobus altior stadiis.*

Suarez (4), interprétant plutôt que traduisant, s'explique ainsi : *Montem excelsum super ipsum PRÆNESTE arcis loco eminere, et retro à continuo montium tractu angusto quodam transitu quasi cervice divulsum testatur Strabo, cujus verba lubet appingere. Postquam enim* ἐρυμνοτέραν, *id est munitiorem TIBURE, PRÆNESTEM scripsit, adjicit :* ἌΚΡΟΝ γὰρ ἔχει κ. τ. λ.

Le P. Volpi, comme nous venons de le marquer, s'est servi de la version adoptée par Xylander. Mais, d'après la manière dont il s'exprime dans sa description de la ville de *Præneste*, il paroît avoir entendu bien différemment de nous les mots, ὄρος ὑψηλὸν, ὄπισθεν δ' ἀπὸ τῆς συνεχούσης ὀρεινῆς ΑΎΧΈΝΙ διεζευγμένον, ὙΠΕΡΑΐΡΟΝ ΚΑῚ ΔΥΣῚ ΣΤΑΔΊΟΙΣ ΤΟΎΤΟΥ πρὸς ὀρθίαν ἀνάβασιν. En effet, si nous avons su rendre l'idée que nous croyons devoir attribuer à Strabon, concernant le mont particulier qui commandoit l'ancienne *Præneste* et formoit, pour cette ville, une espèce de citadelle, nos lecteurs se le représenteront comme étant coupé, par derrière, à pic, à la profondeur de 2 stades ; et ils se figureront qu'à cette profondeur commençoit le col, αὐχένι, par où le mont dont il s'agit, s'unissoit à la chaîne continue de montagnes, sur laquelle (à parler d'une manière générale) toute la ville se trouvoit située. Suivant le Père Volpi, au contraire, les 2 stades dont Strabon fait mention, seroient la mesure d'un espace intermédiaire entre l'extrémité la plus haute de la ville proprement dite, et le

(1) *Cluv. Ital. ant.* lib. III, cap. 4, p. 952, lin. 56.

(2) *Volp. Vet. Lat. prof.* lib. XVI, cap. 1, tom. IX, pag. 2.

(3) *Leon. Cecconi, Stor. di Palest.* lib. 1, cap. 1, pag. 3, not. 15.

(4) *Suares. Prænestes antiq.* lib. 1, cap. 5, pag. 11.

N.° L. PAGE 224. sommet de ce mont qui servoit de citadelle. Au moins est-ce là ce que nous paroît signifier le passage dans lequel le P. Volpi décrit la position de *Præneste,* et que nous allons rapporter avec la traduction la plus fidèle qu'il nous a été possible d'en faire :

Qu'anciennement la ville proprement dite, bâtie et habitée sur la cime même du mont où est maintenant la citadelle, occupât tout l'espace, depuis cette citadelle [Rocca di Palestrina] et le château voisin [castel S. Pietro *ou* Palestrina Vecchia] jusqu'au plateau de la ville actuelle et aux murs, qui passent pour avoir originairement formé l'enceinte du temple de la Fortune; cela est prouvé par le témoignage de plusieurs écrivains, et par les vestiges qui restent encore, dans la ville moderne, des monumens que l'on sait avoir orné la ville ancienne. Mais, par l'effet des révolutions arrivées successivement, ce vaste espace, peu-à-peu, aura été déserté; et Præneste aura formé, en quelque sorte, deux villes différentes, séparées, comme on le voit aujourd'hui, par un grand intervalle. En effet, c'est depuis le plateau jusqu'aux restes les plus élevés du temple de la Fortune, sur lesquels est assis le palais des princes [jadis COLONNE, aujourd'hui BARBERINI], que se rencontrent les maisons habitées et les palais

Antiquitùs .... *urbem ipsam civibus cultam in summo montis jugo in quo nunc quoque arx est, ruinæ veterum ædificiorum et scriptores complures significant* .... *Totum id spatium, quod modo ab arce [nunc* Rocca di Palestrina*] et castro illi proximo [*castel S. Pietro, *sive* Palestrina Vecchia*] ad planiciem usque præsentis urbis et muros, qui primi Fortunæ templum cinxisse ac munivisse perhibentur, antiquam Prænestinam urbem occupasse meritò credendum est*............. .... *Cæterum, volventibus annis* .... *factum ut spatium idem quod antiqua urbs occupaverat paulatim desereretur, ac in duas veluti urbes, magno intervallo relicto, divideretur, quemadmòdum modo fieri videmus. Siquidem ea pars urbis, quæ à planicie ad summa usque templi vestigia, in quibus principes, Columnensium olim, dudum verò Barberinorum loci dominorum, ædes visuntur,*

N.° L. PAGE 224.

dont la ville actuelle est composée. Mais de là, en montant jusqu'à la citadelle et au château ou faubourg qui la touche, on parcourt une assez grande partie de la montagne destituée de bâtimens. Peut-être, de ce que Strabon dit, est-il permis d'inférer que cet état de choses est fort ancien; car, suivant le témoignage de ce géographe, au-dessus de *Præneste* s'élevoit une montagne qui lui tenoit lieu de citadelle, et se trouvoit séparée de la ville par un intervalle de 2 stades, formant comme un passage, ou une espèce de col, entre l'une et l'autre.

visuntur, ab nobilioribus incolitur civibus, ædificiisque pluribus frequentatur. Exindè autem, si ascenderis ad arcem usque castrumque sive pagum illi conjunctum, non modicum priùs montis spatium ædificiis omnibus destitutum tibi conficiendum erit. Quod tamen et antiquitùs sic jacuisse, de Strabonis allatis verbis quidam eruere posse videntur; cum duorum stadiorum intervallo ab urbe antiquâ Prænestinâ, jugum illi, arcis loco, *imminere, quodam transitu, quasi cervice et collo inter utrumque imposito, meminerit.*

Nous aurions encore plus de peine à comprendre nettement le sens que l'historien moderne de Palestrine attachoit à la phrase Grecque, lorsqu'il disoit (1) : *Osservò puranche Strabone, che, sebbene Tivoli e Palestrina sieno due città per la naturale di loro situazione fortissime, lo è però molto più Preneste, poicchè non solo sopra di essa si erge a guisa di Rocca un' alto monte, che, mediante un' angusto sentiero, quasi in forma di peninsola si distacca dagli Apennini.*

Postérieurement à l'auteur que nous venons de citer, M. l'abbé de Chaupy, parlant fort au long de *Præneste*, n'a pu manquer de rappeler le passage de Strabon; mais il ne nous paroît point l'avoir clairement expliqué. Voici comment M. l'abbé de Chaupy s'exprime. Pour ne point risquer de dénaturer en quelque chose ses idées, nous rapporterons scrupuleusement ses propres termes, dût-on s'étonner de l'incorrection de son style.

« La ville reçoit une force considérable de sa position le long » d'un mont qui s'élève au-dessus d'elle près de 2 stades, avec une

(1) *Leonard. Ceccon.* loc. cit.

N.° L. PAGE 224.

» cime qui se détache du corps de montagne dont il fait partie (1). . . .

» Non contente d'être isolée le long du mont à pic que j'ai dit qui » établissoit seul une bonne défense, elle chargea la cime particu- » lière qu'il élevoit, d'un château également propre à la protéger du » côté de la plaine, et à la garder de la part de la montagne; et quoi- » qu'elle en fût séparée par un espace de deux stades, elle ne l'enferma » pas moins dans une enceinte commune, de murs de ce que la *fabrique* » *incertaine* avoit de plus fort (2). »

D'après un pareil rapprochement, le lecteur doit reconnoître sans peine, que les traductions ou interprétations de ces différens écrivains supposent toutes un certain nombre de changemens, plus ou moins considérables, dans le texte.

Ne pouvant déterminer avec sûreté lesquels de ces changemens se trouveroient le mieux justifiés par la situation des lieux, nous nous sommes uniquement permis de lire ἄκραν, non ἄκρον· et, du reste, ici, comme dans le passage qui a fait le sujet (3) du n.° XLVII de nos ÉCLAIRCISSEMENS, nous avons cru devoir nous astreindre à rendre de la manière la plus littérale qu'il nous a été possible, la leçon uniforme de nos meilleurs manuscrits, dont l'édition que nous suivons habituellement, ne s'écarte point.

(1) *Capm. de Chaupy, Découverte de la maison de campagne d'Horace*, II.ᵉ part. §. 101, t. II, pag. 274.

(2) *Id. ibid.* §. 3, pag. 305.

(3) *Voyez* ci-dessus, pag. 114 de ces Éclaircissemens.

N.° LI.

Répondant à la Page 228, note 2.

Au-delà d'Aricia, l'on voit, d'une part, sur la droite de la Via Appia, Lanuvium, colonie des Romains, d'où l'on découvre la mer avec Antium.

Le texte porte : ὙΠΈΡΚΕΙΤΑΙ δ' αὐτῆς [scil. τῆς Ἀρικίας] τὸ μὲν ΛΑΟΥΐΝΙΟΝ, πόλις Ῥωμαίων, ἘΝ ΔΕΞΙᾼ τῆς Ἀππίας ὁδοῦ, ἀφ' ἧς ἐπόπτος ἥ τε θάλασσά ἐστι καὶ τὸ Ἄντιον.

Cette phrase au premier aspect paroît fort claire : mais à l'examen, on ne laisse pas de la trouver embarrassante, soit que l'on se borne, comme nous allons faire dans ce n.° LI de nos ÉCLAIRCISSEMENS, à la considérer seule et en elle-même ; soit que l'on veuille ensuite la discuter, selon ses rapports avec celle qui vient immédiatement après, et qui, ainsi que nous le montrerons dans le n.° LII, en est le second membre.

Il faut d'abord observer que, pour donner une version littérale du texte que nous venons de citer isolément, nous eussions dû dire : *Au-delà* [d'*Aricia*], *l'on voit, d'une part, sur la droite de la Via Appia, Lavinium* [non, comme nous l'avons écrit, *Lanuvium*], *ville* [non *colonie*] *des Romains, &c.* Or il nous semble que le passage ainsi conçu, auroit présenté trois difficultés : elles sont éludées dans la version à laquelle nous nous sommes arrêtés ; mais ici nous devons les mettre dans tout leur jour.

I.° Si nous eussions rendu littéralement les termes du texte, on eût été surpris de voir l'auteur placer *Lavinium au-dessus* ou *au-delà* [le verbe composé, ὙΠΈΡκεῖσθαι, est susceptible des deux significations] d'*Aricia*. *Lavinium*, que représente aujourd'hui Pratica, étoit l'une des villes maritimes du *Latium* (1) : Strabon, qui l'a déjà cité comme tel,

(1) *Voyez* ci-dessus, dans ce volume, à la page 185, la note 3 ; et, à la page 198, la note 1.

N.° LI. PAGE 228.

ne sauroit le compter maintenant parmi les villes méditerranées; les seules dont il s'occupe dans ce paragraphe. On ne peut donc douter qu'ici Strabon n'ait voulu parler du lieu qui s'appelle aujourd'hui Cività-Lavinia, mais que les écrivains Latins ont presque tous nommé *Lanuvium* ou *Lanubium;* ce qui donneroit, en grec, Λανούϊον ou Λανούβιον. Pour épargner tout embarras à nos lecteurs, nous avons employé cette dernière dénomination ; mais cependant nous n'affirmons point que la leçon offerte par tous nos manuscrits, comme par l'imprimé, Λαουΐνιον, fût une leçon corrompue.

En effet, suivant M. l'abbé de Chaupy (1), quoique la ville dont il s'agit ici ne doive point être confondue avec le *Lavinium* dont notre géographe avoit fait mention plus haut, on n'en doit pas moins regarder comme certain qu'originairement elle avoit porté aussi le nom de *Lavinium.* Le *Lavinium* que Strabon nomme en premier lieu, étoit celui qui avoit été fondé par Ænée, à son arrivée dans le *Latium.* Le *Lavinium* rappelé dans la phrase que nous examinons, est celui où Ascanius, après la mort de son père, fut assiégé par Lausus, fils de Mezentius. Ce nouveau *Lavinium,* assis sur une colline fort voisine de celle que l'on appelle aujourd'hui Monte-Giove, ayant été bâti pour servir comme de citadelle ou de forteresse à l'ancien, sa destination fut cause qu'on ne le distingua point par un nom différent. L'intervalle qui séparoit les deux *Lavinium,* ajoute M. l'abbé de Chaupy, ne les rendoit pas nécessairement aussi étrangers l'un à l'autre que l'on pourroit le penser au premier aspect d'une carte topographique du *Latium.* La dernière hôtellerie de la moderne Cività-Lavinia [hôtellerie dont, par conséquent, le local auroit appartenu jadis au second *Lavinium*], située sur le chemin actuel de Nettuno, se seroit trouvée fort proche de la *Via Ardeatina,* qui conduisoit au premier *Lavinium;* et peut-être les territoires respectifs des deux cités homonymes étoient-ils contigus. Par la suite des temps, les deux *Lavinium* devinrent tout-à-fait distincts, puisque nous voyons les citoyens de l'un et de l'autre employés comme membres de deux cités absolument différentes, sur le rôle des

(1) *Découv. de la mais. de camp. d'Horace,* II.e part. §. 6, tom. II, pag. 12 et 8.

N.° LI. PAGE 228.

députés à l'assemblée générale des *Latini,* qui se tenoit dans *Ferentinum;* et l'on peut observer que les deux corps de citoyens ne sont pas désignés sous le même nom ethnique, les uns étant appelés *Lavinii,* et les autres *Laviniates :* mais, dans l'origine, les deux cités n'en avoient fait qu'une.

On peut voir dans l'ouvrage de M. l'abbé de Chaupy, ce qu'il allègue de plus, en d'autres endroits (1), pour appuyer cette opinion.

II.° Quelle que soit la véritable orthographe du nom de ce lieu dont il est indubitablement question, pourquoi Strabon le qualifie-t-il ici, comme d'une manière spéciale, de *ville* ou *cité des Romains,* πόλις Ῥωμαίων? Prétendoit-il donc attribuer aux Romains la fondation originaire de *Lanuvium,* autrement dit [le second] *Lavinium!* ou le donner pour une ville qui leur étoit plus particulièrement soumise, plus unie par le droit de bourgeoisie Romaine, qu'*Aricia* et les autres villes du *Latium* (2)? Assurément, si telle avoit été sa pensée, il se seroit bien trompé (3). Quoique les anciennes traditions sur l'origine de *Lanuvium* soient visiblement fabuleuses, il n'en reste pas moins avéré que cette ville, bâtie bien antérieurement à la fondation de Rome, fit partie de la confédération des *Latini,* jusqu'en l'année 338 avant l'ère Chrétienne. A cette époque, il est vrai, les habitans de *Lanuvium* reçurent le droit de bourgeoisie Romaine (4), *LANUVINIS civitas data.* Mais si de là Strabon a pu qualifier *Lanuvium* de cité Romaine, πόλις Ῥωμαίων, lui seroit-il également permis de la distinguer ainsi d'*Aricia,* qui fut dans le même cas? Cluvier (5), à qui cette observation n'a point échappé, a pensé

(1) *Ibid.* IIIe part. §. 121, tom. III, pag. 377.

(2) On seroit presque tenté de lui prêter la première idée, lorsque l'on rapproche de ce passage celui dans lequel, en parlant de diverses places du *Latium,* situées tant sur la *Via Latina* même, qu'entre cette ancienne route et la *Via Appia,* l'auteur a soin de nous avertir que la plupart de ces places se trouvoient, il est vrai, bâties dans le pays des *Hernici,* des *Æci* [car c'est ainsi que nous eussions dû écrire, et non *Æqui*], des *Volsci,* mais avoient été fondées par les Romains : Πλεῖσται δ' εἰσὶ, καὶ τούτων τῶν ἐν τῇ Λατίνῃ καὶ τῶν ἐπέκεινα, ἐν τῇ Ἑρνίκων τε Αἴκων καὶ Οὐόλσκων ἱδρυμέναι, Ῥωμαίων δ' εἰσὶ κτίσματα. Pag. 237 du texte Grec, 219 de notre version.

(3) Conf. *Volp. Vet. Lat. prof.* lib. VIII, cap. 1, tom. V, pag. 1 et seq.

(4) Conf. *Tit. Liv.* lib. VIII, cap. 14, §. 2.

(5) *Cluv. Ital. ant.* lib. III, cap. 4, pag. 936, lin. 3.

N.° LI. PAGE 228.

que l'on devoit lire, πόλις ἄποικος Ῥωμαίων. Nous nous sommes conformés à cette correction, parce qu'elle nous a paru judicieuse. En effet, on ne sauroit douter que *Lanuvium*, en un temps qui précéda la guerre civile de Marius et de Sylla, n'eût reçu une colonie Romaine (1); et Jules Cæsar y en envoya une seconde, qui fut, à ce que l'on peut croire, augmentée par Auguste.

III.° Dans ce membre de la phrase, Πόλις Ῥωμαίων, ἐν δεξιᾷ τῆς Ἀππίας ὁδοῦ, ἈΦ' ἫΣ ἐπόπτος ἥ τε θάλασσά ἐστι καὶ τὸ Ἄντιον, les mots ἀφ' ἧς présentent une amphibologie : suivant les lois de la syntaxe, ils pourroient se rapporter à la *Via Appia* tout aussi bien, et peut-être même plus naturellement qu'à *Lanuvium*. Mais ce que l'on sait de la position de l'ancien *Lanuvium*, ainsi que de la direction de la *Via Appia*, justifie notre interprétation.

(1) Conf. *Tit. Liv.* lib. LXXX, epit. — *Appian. de Bell. civ.* lib. I, §. 69, edit. Schweigh. tom. II, pag. 97. — *Frontin. de Colon.* pag. 106.

N.° LII.

Répondant à la Page 228, note 3.

Au-delà [vers l'orient] *d'Aricia, l'on voit, d'une part, sur la droite de la Via Appia, Lanuvium, colonie des Romains, d'où l'on découvre la mer avec Antium; et, de l'autre part, sur la gauche d'un bras de route qui monte d'Aricia aux lieux formant le territoire de cette ville, le Bois-de-Diane* [litt. l'*Artemisium*], *que l'on appelle Nemus, avec le temple de la déesse. La Diane à qui le bois et le temple sont consacrés, est, à ce que l'on prétend, Diane Tauropole.*

Le passage Grec que nous avons rendu de cette manière, est ainsi conçu dans l'édition de Casaubon : Ὑπέρκειται δ' αὐτῆς [scil. τῆς Ἀρικίας] τὸ μὲν Λανουΐνιον, πόλις Ῥωμαίων, ἐν δεξιᾷ τῆς Ἀππίας ὁδοῦ, ἀφ' ἧς ἐπόπτος ἥ τε θάλασσά ἐστι καὶ τὸ Ἄντιον. Τὸ δ' Ἀρτεμίσιον, ὃ καλοῦσι Νέμος, ἐκ τοῦ ἐν ἀριστερᾷ μέρους τῆς ὁδοῦ τῆς [1393 et 1408, τοῖς] ἐξ Ἀρικίας ἀναβαίνουσιν εἰς τὴν δ' Ἀρεκίνην [legend. Ἀρικίνην] τὸ ἱερόν· λέγουσι δ' εἶναι ἀφιδρύματα τῆς Ταυροπόλου.

Lorsque nous avons exposé, dans le numéro précédent de nos Éclaircissemens, ce que les premières lignes de ce passage, considérées seules et en elles-mêmes, pouvoient avoir d'obscur et d'embarrassant, nous avons ajouté que nous les regardions comme liées avec le passage qui les suivoit immédiatement, c'est-à-dire avec les mots τὸ δ' Ἀρτεμίσιον κ. τ. λ. Les discussions dans lesquelles nous allons entrer, mettront le lecteur à portée de juger par lui-même si notre idée sur ce dernier point est juste. Mais avant de les entamer, nous avons à prouver deux assertions que contient la note 3, *page 228*.

Dans la note indiquée, nous avons dit, par rapport à ce passage considéré seulement depuis les mots, τὸ δ' Ἀρτεμίσιον, I.° que tous les interprètes de Strabon l'ont regardé comme évidemment altéré; II.° que, pour en tirer le sens exprimé dans notre version, sens qui, à l'examen, et à en juger d'après la carte de Cingolani, doit paroître le plus

N.° LII.
PAGE 228.

conforme de tous à l'ancien état des lieux, il nous avoit suffi d'introduire dans le texte deux changemens, bien légers, en comparaison de tous ceux qui, jusqu'à cette heure, avoient été proposés : telles sont les deux assertions que nous avons à soutenir.

PREMIÈREMENT : que tous les interprètes de Strabon aient regardé le passage comme évidemment altéré, en voici les preuves.

1.° L'ancien interprète Latin l'a rendu [édit. 1752, *pag. 436*] de la manière suivante : *Est et Dianæ lucus, id est* ARTEMISIUM *(sic enim vocant) è sinistrâ viæ regione, ex Ariciâ, ad Arecinam, viam conscendentibus, quod templum nominant, ædificium Tauricæ.* Dans cette version, nous ne saurions reconnoître la leçon que l'écrivain peut avoir adoptée; mais certes, il n'a point suivi celle du texte ordinaire.

2.° Le traducteur Italien s'en est également éloigné : *La selva di Diana, che si chiama* ARTEMISIO, *è dalla parte sinistra della via partendosi d'Aricia, ne'l cui territorio è il tempio. Et dicono esservi l'imagini di Diana Tauropola.*

3.° Xylander, dans ses notes, affirme que le passage étoit corrompu.

4.° La version Latine, que ce même éditeur a cru devoir adopter, suppose des retranchemens dans le texte : *Dianæ autem quod vocant nemus, in sinistrâ viæ parte est quâ Ariciam ascenditur : fertur autem Dianæ Tauricæ sacrorum similia ibi esse dicata.*

5.° Casaubon a pensé qu'il falloit lire, τὸ δ' Ἀρτεμίσιον ὃ καλοῦσι Νέμος, ἐκ τοῦ ἐν ἀριστερᾷ μέρους τῆς ὁδοῦ ΤΟΙ͂Σ [au lieu de ΤΗ͂Σ] ἐξ Ἀρικίας ἀναβαινοῦσιν εἰς τὸ τῆς Ἀρικίνης ἱερόν. Λέγουσι κ. τ. λ.

6.° Saumaise, prenant une autre route, rétablissoit ainsi tout le texte : Τὸ δ' Ἀρτεμίσιον, ὃ καλοῦσι Νέμος, ἐκ τοῦ ἐν ἀριστερᾷ μέρους τῆς ὁδοῦ τῆς ἐξ Ἀρικίας ἀναβαινούσης. Τῆς δ' Ἀρικίνης τὸ ἱερόν. Λέγουσι δ' εἶναι ἀφίδρυμα τῆς Ταυροπόλου. « Les mots τὸ δ' Ἀρτεμίσιον (ajoute » Saumaise) signifient *le temple de Diane :* il ne faut donc pas joindre ces » mots avec νέμος. On ne doit point, non plus, rendre le tout, comme » l'ont fait les interprètes Latins, *Dianæ quod vocant* NEMUS. Les » anciens

» anciens Grecs paroissent, il est vrai, avoir employé le mot *νέμος* » dans le même sens que les Latins disoient *nemus* [c'est-à-dire pour » signifier un bois]; mais il n'est pas vraisemblable que Strabon eût » été chercher ce terme vieilli, au lieu de se servir du mot usuel, » *ἄλσος*. La véritable ponctuation et l'orthographe sont : Τὸ δ' Ἀρτε- » μίσιον, ὃ καλοῦσι Νέμος· et la traduction : *le temple de Diane, que* » *l'on appelle* NEMOS. En effet, le nom de *Nemus* que les Latins don- » noient à ce temple de Diane dont il est ici question, étoit un nom » propre; et c'est d'après cette dénomination du temple, que la Déesse » étoit elle-même nommée *Nemorensis*, de même que son Grand-prêtre » étoit qualifié de *Rex-Nemorensis* (1). » Saumaise prétend aussi que le témoignage de Pline confirme la justesse de cette restitution et de cette interprétation (2) : *Pingi autem gladiatoria, atque in publico exponi cœpta, à Caio Terentio Lucano. Is, mortuo avo suo, à quo adoptatus fuerat, triginta paria in foro per triduum dedit, tabulamque pictam in* NEMORE *Dianæ posuit.* Ces derniers mots, poursuit Saumaise, équivalent à ceux-ci : Ἐν τῷ Ἀρτεμισίῳ *quod* NEMUS *vocabatur.* Il cite aussi deux phrases de Vitruve (3) : *Item generibus aliis constituuntur ædes, ex iisdem symmetriis ordinatæ, et alio genere dispositiones habentes, uti est Castoris in Circo Flaminio, et inter duos Lucos Vejovis. Item argutiùs in* NEMORE *Dianæ, columnis adjectis dextrâ ac sinistrâ ad humeros Pronai.* Et, d'après cela, selon lui, il reste certain que ce qui étoit appelé proprement *Nemus*, étoit le temple même de Diane Aricine; temple qui avoit reçu cette dénomination, parce qu'il étoit situé au milieu des bois, comme l'indique Ovide (4),

Ecce suburbanæ templum NEMORENSE *Dianæ;*

temple, enfin, dont Silius Italicus veut aussi parler, quand il dit (5),

Quique immite NEMUS *Triviæ.*

En un mot, s'il faut en croire Saumaise, Strabon ici ne dit, ὃ καλοῦσι Νέμος, que pour exprimer le nom propre de l'*Artemisium* ou temple de Diane; et l'on doit rejeter, tant la leçon proposée par Casaubon,

(1) Conf. *Sueton.* in *Jul. Cæs.* §. 46.

(2) *Plin. Hist. nat.* lib. XXXV, §. 28, tom. II, pag. 689, lin. 17.

(3) *Vitruv.* lib. IV, cap. 7.

(4) *Ovid. de Art. amand.* vers. 259.

(5) *Silius Ital. Punic.* lib. VIII, v. 364.

N.° LII. PAGE 228. pour la suite du passage, τοῖς ἐξ Ἀρικίας ἀναβαίνουσιν εἰς τὸ τῆς Ἀρικίνης ἱερὸν, que la distinction qui en résulte entre τὸ Ἀρτεμίσιον et τὸ τῆς Ἀρικίνης ἱερόν. Il finit par affirmer que l'on doit lire Ἀφίδρυμα, au lieu d'Ἀφιδρύματα.

7.° Cluvier, assurément, croyoit bien que le texte étoit corrompu, lorsqu'il vouloit y substituer la phrase que voici : Τὸ δ' Ἀρτεμίσιον, ὃ καλοῦσι Νέμος, ἐκ τοῦ ἐν ἀριστερᾷ μέρους τῆς ὁδοῦ τοῖς ἐξ Ἀρικίας ἀναβαίνουσιν εἰς τὸ Λανούβιον. Ἔστι δ' Ἀρικίνων τὸ ἱερόν. Λέγουσι δ' εἶναι ἀφιδρύματα τῆς Ταυροπόλου. Et sa version Latine supposoit encore bien d'autres changemens : *Dianæ autem quod vocant Nemus, ab sinistrâ viæ parte est quâ abAriciâ Lanuvium versùs ascenditur. Templum in eo ad Aricinos pertinet. Aiunt Dianæ Tauricæ sacrorum similia ibi esse constituta.*

8.° Suivant Holsténius (1), il est évident que Strabon distingue le Νέμος Ἀρτεμίσιον, du temple de Diane Aricine. Le Νέμος Ἀρτεμίσιον, *Lucus Dianius*, nous dit Holsténius, étoit une partie de la Forêt Aricienne; et il se trouvoit situé sur la hauteur, à la gauche de ceux *qui montoient d'ARICIA au temple de Diane Aricienne :* on doit donc simplement lire, τοῖς ἐξ Ἀρικίας ἀναβαίνουσιν εἰς τὸ τῆς Ἀρικίνης (ou plutôt Ἀρτέμιδος) ἱερὸν, ou bien τῆς ἐξ Ἀρικίας ἀναβαινούσης, *à la gauche de la route qui monte &c.* « Ce terme de *monter*, ajoute-t-il (2), n'empêche pas que le » temple ne fût placé au bord même du lac; et on en aperçoit encore » des restes fort remarquables au fond de l'eau, dans la partie du nord » occupée par le jardin des Frangipani, seigneurs du lieu. » Du reste, Holsténius approuvoit la leçon ἔστι δ' Ἀρικίνων τὸ ἱερόν. Mais on n'entend pas bien la raison qui la lui faisoit adopter : *NAM etiam nunc via silicibus strata superest quæ ab Ariciâ ad templum illud ducebat.*

9.° M. de Bréquigny, indiquant en marge qu'il faudroit, sur ce passage, consulter l'*ANTIQUITÉ EXPLIQUÉE,* tom. I, *pag. 149*, avoit ainsi conçu sa traduction : *Au-delà est LANUVIUM, ville Romaine, à la droite de la voie Appienne, et d'où l'on découvre ANTIUM et la mer. Le bois de Diane est à la gauche du chemin qui conduit d'Aricie au temple de Diane Aricienne. On prétend que le culte qu'on y rend à Diane, y a été apporté de la Taurique.*

(1) *Holst. Adn. in It. ant.* pag. 187, lin. 6. (2) *Id.* loc. cit. pag. 188, lin. 8.

10.° M. Siebenkees présente ainsi la phrase : Τὸ δ' Ἀρτεμίσιον, ὃ καλοῦσι Νέμος, ἐκ τοῦ ἐν ἀριστερᾷ μέρους τῆς ὁδοῦ τοῖς ἐξ Ἀρικίας ἀναβαίνουσιν εἰς τὸ τῆς Ἀρικίνης ἱερόν. Λέγουσι δ' εἶναι ἀφίδρυμα τῆς Ταυροπόλου. *Dianeum, quod* NEMUS *vocant, in sinistrâ viæ parte est, quâ Ariciâ ad Aricinum templum ascenditur. Hoc templum Dianæ Tauricæ dicatum esse perhibent.* En note il rappelle les restitutions proposées par Saumaise et par Cluvier, et finit par dire qu'à l'égard de celle de Cluvier, il préféreroit plutôt de lire : Τὸ δ' Ἀρτεμίσιον, ὃ καλοῦσι Νέμος, ἐκ τοῦ ἐν ἀριστερᾷ μέρους τῆς ὁδοῦ τοῖς ἐξ Ἀρικίας ἀναβαίνουσιν ἐστί. Τὸ δὲ τῆς Ἀρτέμιδος ἱερὸν λέγουσιν εἶναι ἀφίδρυμα τῆς Ταυροπόλου· ce qui demanderoit une autre rédaction de la version Latine : *Dianeum, quod* NEMUS *vocant, in sinistrâ parte viæ est, quâ ex Ariciâ ascenditur. Templum verò Dianæ dicatum esse Tauricæ perhibent.* N.° LII. PAGE 228.

SECONDEMENT : que pour tirer du texte le sens exprimé dans notre version, il nous ait suffi d'y introduire deux changemens bien légers; c'est ce dont il est facile de se convaincre. En effet, notre version suppose uniquement que nous avons lu ἀναβαινούσης, au lieu d'ἀναβαίνουσιν, et que nous avons inséré la conjonction καὶ entre les mots τὴν δ' Ἀρικίνην et τὸ ἱερόν. Puis, regardant ce dernier membre de la phrase Grecque comme gouverné, ainsi que le premier, par le verbe ὑπέρκειται, nous avons ponctué ainsi tout le passage : Ὑπέρκειται δ' αὐτῆς [scil. τῆς Ἀρικίας] τὸ ΜῈΝ Λανουβίον.... ἘΝ ΔΕΞΙᾼ τῆς Ἀππίας ὁδοῦ... τὸ ΔῈ Ἀρτεμίσιον, ὃ καλοῦσι Νέμος, ἐκ τοῦ ἘΝ ἈΡΙΣΤΕΡᾼ μέρους τῆς ὁδοῦ, τῆς ἐξ Ἀρικίας ἈΝΑΒΑΙΝΟΥ´ΣΗΣ εἰς τὴν δ' Ἀρικίνην ΚΑῚ τὸ ἱερόν. Λέγουσι δ' εἶναι [suba. τὰ Ἀρτεμίσιον, ὃ καλοῦσι Νέμος, καὶ τὸ ἱερὸν] ἀφιδρύματα τῆς Ταυροπόλου. Enfin, nous avons entendu, par les mots τὴν δ' Ἀρεκίνην, *le territoire d'Aricie.*

Cette manière de lire, de construire et d'interpréter le texte, tient à plusieurs points qui nous ont paru certains.

1.° L'ancienne *Aricia*, comme il résulte du témoignage précis de Strabon, étoit située dans un fond, dans le vallon dit aujourd'hui Valle di Riccia (1); la citadelle seule étoit sur la hauteur, où elle

(1) Conf. *Pratilli, della Via Appia*, lib. 1, cap. 12, pag. 79.

N.° LII. PAGE 228.

occupoit peut-être l'emplacement de la ville moderne, nommée Riccia.

2.° La *Via Appia,* qui traversoit *Aricia,* au sortir de cette ville, ne montoit ni à gauche sur ces hauteurs qui environnent le lac, et où l'on trouve aujourd'hui la Riccia, Galloro, Gensano, Nemi, ni à droite sur la colline où est située Civitá Lavinia, représentant l'ancien *Lanuvium* (1); mais elle se prolongeoit, en ligne droite, dans l'espace intermédiaire.

3.° C'étoit une route particulière, un bras de route, qui, au-delà d'*Aricia,* se détachant, à gauche, de la *Via Appia,* et montant sur les hauteurs dont nous venons de parler, traversoit le territoire Aricinien [τὴν Ἀρικίνην], longeoit le bois de DIANE [τὸ Ἀρτεμίσιον, portion de la forêt Aricienne], et menoit au temple [τὸ ἱερὸν], comme aussi à ce lac semblable à une mer [ἡ λίμνη πελαγίζουσα], qui s'appelle aujourd'hui Lago di Nemi.

4.° Les mots, εἰς τὴν δ' Ἀρικίνην, peuvent très-bien et même semblent devoir naturellement signifier le territoire d'*ARICIA, Aricina terra* ou *regio ;* et pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler ce que le P. Volpi dit (2) concernant ce territoire.

Mais, plus nous avons cru et continuons de croire ces quatre assertions suffisamment fondées, moins nous restons, en ce moment, satisfaits de notre propre version. Nous sommes forcés de convenir qu'elle ne répond point par-tout avec exactitude, ni à la manière dont nous construisons, ni au sens dans lequel nous croyons devoir interpréter la phrase Grecque. Les mots, ἐκ τοῦ ἐν ἀριστερᾷ μέρους τῆς ὁδοῦ, τῆς κ. τ. λ., ne peuvent signifier, comme nous avons écrit, *sur la gauche du bras de route qui, &c. ;* nous eussions dû dire, *sur le bras de route qui, à gauche, monte, &c.*

Nous ne dissimulerons point non plus que nos différentes assertions ne se concilieroient guère avec la position que Pratilli, traçant la direction de la *Via Appia,* assigne au temple de Diane Aricine, à la colline

(1) *Neque enim Appia Via LAVINIUM tendit, sed sub LAVINIO ducit.* Holsten. *loc. cit.* pag. 187, lin. 8.

(2) Conf. *Volp. Vet. Lat. prof.* lib. XIII, cap. 1, tom. VII, pag. 181 et seq.

qu'il appelle Colle di Virbio, au lac, au Bois-de-DIANE, à *Lanuvium.* «Le temple de Diane Aricine, dit cet auteur, étoit situé entre le 15.e » mille et le 16.e, d'où la *Via Appia* commençoit à monter la colline de » Virbius, ayant à sa gauche le lac et le bois sacré de Diane Aricine. » Ce bois touchoit à l'extrémité du lac, du côté du nord (suivant » Holsténius), et se terminoit à l'endroit où, présentement, au bas du » château de Gensano, entre ce même bois et *Lanuvium,* l'on aperçoit » encore les vestiges de la *Via Appia,* se prolongeant jusqu'au pont de » S. Gennarello (1). » Et ailleurs, répétant une partie de ce qui vient d'être cité, il dit encore : « Passé le 17.e mille, la *Via Appia* commen- » çoit à se détourner [ou à descendre] un peu ; et, traversant la plaine » au-dessous de l'ancienne ville de *Lanuvium,* elle se prolongeoit jusqu'au » célèbre pont que l'on appelle vulgairement de S. Gennarello, près » duquel devoit se détacher un petit bras de route qui menoit à » *Lanuvium* (2). » *Il tempio di* DIANA ARICINA...... *era tra il 15 et 16 milliario, donde l'Appia saliva sù per le* Colle di Virbio, *avendo a sinistra il lago, e'l sacro bosco di* DIANA ARICINA. *Questo bosco era sul fine del detto lago, inverso settentrione, come piacque all' Olstenio, e terminava in quel luogo, ove ora, sotto il castello di* Genzano, *tra Lanuvio, e'l medesimo bosco, i vestigj dell' Appia compariscono fino al ponte* di S. Gennarello...... *Passato il 17 milliario, cominciava alquanto a declinare la Via Appia, e, di sotto all' antica città di Lanuvio, per lo piano, distendevasi fino al rinomato ponte, che il volgo chiama* di S. Gennarello, *presso cui dovett' essere un suo piccolo ramo che a Lanuvio menava.* Mais cette description n'est point nette ; et d'ailleurs, Pratilli n'ayant pas laissé de se tromper souvent sur les particularités locales, son autorité ici n'est presque d'aucun poids.

N.o LII. PAGE 228.

Les points que nous regardons comme établis, sont, à ce qu'il nous semble, confirmés par les témoignages (confus, il est vrai, mais néanmoins importans) de M. l'abbé de Chaupy, lorsque ce voyageur s'exprime de la sorte (3) : « Immédiatement au sortir d'Albano, la *Via*

(1) *Pratilli, della Via Appia,* lib. 1, c. 12, pag. 79.

(2) *Id. ibid.* cap. 13, pag. 85.

(3) *Capmart. de Chaupy, Découv. de la mais. de camp. d'Horace,* III.e part. §. 121, tom. III, pag. 376.

N.° LII.
PAGE 228.

» *Appia* descend dans un fond, d'où on la voit remonter par une côte » assez rude ; direction qui ne peut lui avoir été donnée que par la » nécessité de lui faire traverser la ville ancienne d'*Aricia :* et c'est une » preuve que la ville moderne de la Riccia occupe simplement la place » de la citadelle d'*Aricia,* et que la ville proprement dite étoit située » dans le bas, où en effet on en voit encore des ruines.

» Au sortir des ruines d'*Aricia,* la montée conduisoit la *Via Appia* » sur la hauteur, qui doit avoir été le mont *Virbius,* fameux par les » deux *Voies* qui, là, se détachoient de la *Via Appia, sur la gauche,* » pour conduire, l'une au temple de Jupiter *Latialis,* posé sur la cime » du mont Albain, l'autre au temple de Diane, situé au fond du » cratère du lac d'*Aricia* (1). La première subsiste quasi toute entière ; » de la seconde il ne reste que peu de vestiges. »

Ailleurs (2), le même voyageur avoit déjà dit : « Du même endroit » d'où partoit la voie qui conduisoit au temple de Jupiter *Latialis,* il » devoit s'en détacher une seconde, qui menoit au temple de Diane. » Les vestiges certains de celle-ci se rencontrent sur le chemin qui » descend au lac de Némi ; et, en les suivant, on trouve qu'ils con- » duisent à un lieu remarquable par les plus superbes ruines : des murs » de près de 100 pieds de longueur, ornés de niches capables de » recevoir les plus hautes statues, s'y offrent aux regards. L'endroit » est à côté du moulin de Némi, placé là à cause de la superbe source » dite, par les anciens, de la nymphe Égérie, &c. »

Il nous reste encore ici à faire un aveu. A la *page 229,* dans le passage qui concerne le lac [dit aujourd'hui de Genzano ou de Némi], notre version est conçue en ces termes : *Environné d'une chaîne non interrompue de coteaux élevés.* Nous avons voulu par là exprimer le sens que présentent les mots κύκλῳ δ' ὀρεινὴ ΣΥΝΕΧῊΣ ὀφρῦς περίκειται, καὶ ΜΊΑ, ὑψηλὴ, κ. τ. λ. Mais peut-être eussions-nous dû préférer la leçon proposée par Holsténius (3) : κύκλῳ δὴ ὀρεινὴ ΣΥΝΕΧῊΣ ὀφρῦς περίκειται καὶ ΛΊΑΝ ὑψηλὴ, κ. τ. λ., *environné de coteaux contigus et très-élevés.*

(1) L'auteur vouloit dire le lac de *Nemi.*

(2) *Id. ib.* IIe part. §. 52, tom. II, p. 119.

(3) *Holsten. loc. cit.* pag. 187, lin. 1. — *It.* pag. 188, lin. 7.

N.° LIII.

Répondant à la Page 230, note 6.

Sans doute, en de certains temps, les eaux s'échappent et se dissipent par des issues cachées et passagères; ou bien les sources tarissent entièrement, pour jaillir ensuite de nouveau.

Dans la note 6, nous avons averti que ce passage de notre version étoit une paraphrase. Le grec, dans l'édition que nous suivons habituellement, porte : Ἤτοι μεταστάσει τῶν κατὰ βάθους ὑγρῶν σποράδην, καὶ ἀδήλως γίνονται, πάλιν δ' ἐπισυῤῥέουσιν, ἢ τελέως ἐκλείπουσιν αἱ πηγαὶ, καὶ πάλιν συνθλίβονται.

L'ancien interprète Latin paroît avoir lu, au commencement de la phrase, Ἅ τοι, au lieu de Ἤτοι : *Quæ* [scil. *mutationes*] *subterranei humoris transitione occultâ quâdam ratione sparsim efficiuntur. Denuo autem in unum fontes confluunt, aut omnino deficiunt, aut rursum confligunt.*

Telle paroît avoir été aussi la leçon suivie par le traducteur Italien : *Il che aviene, o quando l'acque son spartite per le profonde vene della terra, trapassando per vie occulte, e vengono poi a scaturire tutte insieme; overo quando le fonti mancano affatto, et ritornano a dietro.*

Xylander proposa de lire εἴτε, au lieu d'ἤτοι, et il adopta la version Latine que voici : *Sive isti affluxus fiunt humore, qui in profundo est, mutatione loci sursum se efferente, rursùmque in imum confluente; sive prorsus deficiunt fontes atque stipantur.* Mais en même temps il avoua que ce passage, dans le texte, lui paroissoit altéré et mutilé.

Casaubon, soit d'après sa propre conjecture, soit d'après la collation de quelques manuscrits, qui, en cela, se seront trouvés d'accord avec notre manuscrit 1393 qu'il n'a pu connoître, a senti que la phrase Grecque deviendroit moins incohérente si, à cet ablatif singulier, μεταστάσει, on substituoit le nominatif pluriel μεταστάσεις· « Sans doute » (nous dit Casaubon dans une note) l'auteur a voulu exprimer que les » eaux du lac *Fucinas* quelquefois disparoissent, et ensuite reparoissent: » ce qui, selon lui, peut provenir de deux causes, le même effet

N.° LIII. PAGE 230.

» pouvant avoir lieu, soit parce que les sources qui sourdent au fond du » lac, changeant de cours, iroient temporairement jaillir en d'autres » lieux, et, reprenant ensuite leur première direction, rempliroient » de nouveau le bassin du lac; soit parce que ces mêmes sources, de » temps en temps tariroient, puis successivement redeviendroient » abondantes. » Quant au dernier membre de la phrase Grecque, καὶ πάλιν συνθλίβονται [mots que l'ancien interprète Latin avoit rendus par ceux-ci, *ac rursùs confligunt;* le traducteur Italien, moins fidèle, par cette expression, *et ritornano a dietro;* et Xylander, insuffisamment, par *atque stipantur*], Casaubon observa que, « si l'auteur avoit » voulu dire simplement ce qui est énoncé dans la version de Xylan- » der, il n'eût pas ajouté au verbe συνθλίβονται, l'adverbe πάλιν. Il » faut donc (poursuivoit Casaubon) traduire, *ac rursus compressa* » *erumpit,* ou *exprimitur aqua.* Συνθλίβεσθαι signifie proprement, *se* » *trouver resserré.* Ici, ce mot signifie, *jaillir à cause du resserrement:* » c'est en ce sens que Lucrèce a dit (1), *Expressæ flammæ;* et Sénèque (2), » *Pressurâ loci elidi.* »

Cluvier (3) traduisit ainsi le passage Grec : *Sive scaturigines acquarum, quæ sunt in imo fundo, sparsim aliis locis scaturiant, rursumque in unum confluant, seu prorsus deficiant fontes, atque iterum exprimantur.*

La version de M. de Bréquigny étoit conçue en ces termes : « Soit » que les eaux se perdent au fond et s'échappent par divers endroits, » sans qu'on s'en aperçoive, et qu'elles se réunissent ensuite; soit que » les sources qui les fournissent, cessent tout-à-fait pour jaillir ensuite. »

M. Siebenkees a rédigé ainsi sa traduction Latine : *Sive aquarum fontes qui sunt in imo fundo sparsim aliis locis scaturiant, rursùmque in unum confluant; sive prorsus deficiant atque iterum repleantur.*

Peut-être le lecteur jugera-t-il que notre paraphrase, sans supposer aucun changement de leçon dans le texte, et sur-tout sans s'écarter du manuscrit 1393, exprime assez ce que l'auteur doit avoir voulu dire.

(1) *Lucret. de Nat. rer.* lib. II, vers. 203.

(2) *Luc. Ann. Senec.* pag. 460.

(3) *Cluver. Ital. ant.* lib. II, cap. 15, pag. 763, lin. 18.

N.° LIV.

N.° LIV.

Répondant à la Page 269, note 1.

PEUT-ÊTRE même est-ce à ce volcan qu'il faut attribuer la fertilité des campagnes d'alentour; comme, à ce que l'on prétend, ce sont les éruptions causées par les feux de l'Ætna, qui, ayant couvert de cendres une partie du territoire de Catane, en ont fait un vignoble excellent. Et véritablement la poussière volcanique contient beaucoup de ce gras que l'on retrouve [mais en différente proportion] et dans les glèbes brûlées et dans les terres végétales : tant que le gras y surabonde, elle dispose [les terres] à l'inflammation, comme toute substance sulfureuse; mais, une fois desséchée par l'évaporation, une fois refroidie et cinérisée, elle sera devenue un engrais fécondant.

Le texte auquel répond cette version, ou, si l'on veut, cette paraphrase, nous a singulièrement embarrassés. Vu le goût dominant du siècle pour les sciences physiques, ce passage de Strabon peut paroître d'un intérêt général; d'autant plus que l'on est encore loin de savoir, au juste, jusqu'où les anciens avoient poussé leurs observations sur les produits des volcans. D'après cela, nous regardons comme un devoir d'exposer en détail notre incertitude sur le vrai sens de la plupart des expressions employées ici par notre auteur.

Le grec porte : Ὥσπερ τῇ [1393, 1394, ἐν τῇ] Κατάνῃ φασὶ, τὸ κατατεφρωθὲν μέρος ἐκ τῆς σποδοῦ τῆς ἀνενεχθείσης ὑπὸ τοῦ Αἰτναίου πυρὸς, εὐάμπελον τὴν γῆν ἐποίησεν. Ἔχει μὲν γὰρ τὸ λιπαῖνον καὶ τὴν ἐκπυρουμένην βῶλον, καὶ τὴν ἐκφέρουσαν τοὺς καρπούς· πλεονάζουσα μὲν οὖν τῷ λίπει πρὸς ἐκπύρωσιν ἐπιτηδεία, καθάπερ ἡ θειώδης πᾶσα· ἐξικμασθεῖσα δὲ καὶ λαβοῦσα σβέσιν καὶ ἐκτέφρωσιν, εἰς καρποφορίαν [1394, καρπογωνίαν] μετέβαλε. Examinons ces deux phrases séparément, afin d'en faire mieux sentir les difficultés.

Première phrase.

Ὥσπερ τῇ [1393, 1394, ἐν τῇ] Κατάνῃ φασὶ, τὸ ΚΑΤΑΤΕΦΡΩΘΈΝ μέρος ἘΚ τῆς ΣΠΟΔΟΥ͂ τῆς ἀνενεχθείσης ὑπὸ τοῦ Αἰτναίου πυρὸς, εὐάμπελον τὴν γῆν ἘΠΟΊΗΣΕΝ.

N.° LIV. PAGE 269.

D'abord, soit défaut de connoissances suffisantes, soit que les plus habiles critiques dussent eux-mêmes y être embarrassés, nous n'oserions déterminer, d'une manière précise, la distinction qu'indubitablement les Grecs faisoient, entre ce qu'ils appelóient τέφρα (d'où dérive le participe κατατεφρωθὲν) et ce qu'ils nommoient σποδὸς; distinction que, sans doute aussi, Strabon a bien prétendu observer en cet endroit. Et, à cette distinction, il nous faut en ajouter une autre; celle de σποδὸς dit en général, et de σποδὸς désignant en particulier la partie poudreuse que l'on appelle aujourd'hui *poussière volcanique :* car, si nous avons bien saisi le résultat des discussions, la plupart peu nettes et trop vagues, dans lesquelles des naturalistes modernes fort estimables sont entrés à ce sujet, tous regardent comme constant que cette seconde distinction existe dans la langue Grecque. C'est d'après ce qu'ils nous semblent avoir établi, que nous avons dû rendre ici le terme σποδὸς par cette expression, *la poussière volcanique.*

Ensuite, nous aurions également peine à statuer quel est le véritable sens des mots, τὸ ΚΑΤΑΤΕΦΡΩΘῈΝ μέρος ἘΚ τῆς ΣΠΟΔΟΥ̃ τ. ἀ. ὑ. τ. Α. π. Pour rédiger notre paraphrase de la manière dont elle est conçue, nous avons supposé, 1.° que le participe κατατεφρωθὲν signifioit ici, *couverte-de-cendres,* en latin *cinere-obtecta ;* et non, comme il pourroit aussi vouloir dire, *convertie-en-cendre,* en latin, *cinefacta :* 2.° qu'immédiatement après μέρος, il falloit sous-entendre τῆς χώρας. En conséquence de cette double supposition, nous avons pensé que la syntaxe de ce premier membre de phrase devoit être, τὸ μέρος [τῆς χώρας, τὸ] ΚΑΤΑΤΕΦΡΩΘῈΝ ἘΚ τῆς ΣΠΟΔΟΥ κ. τ. λ.; et la version littérale en latin, *pars illa [territorii] quæ cinere obtecta fuit à pulvere-vulcanico* (puisque, suivant ce qui a été dit, telle est ici la signification de τῆς σποδοῦ) *&c.* Et une pareille explication, qui paroît être celle que, jusqu'à présent, tous les interprètes de notre auteur ont ou expressément ou implicitement adoptée (1), se trouve, de plus, justifiée par deux passages subséquens. En effet, dans l'un de ces passages (2), on lit : Τὰ περὶ τὸ ὄρος ΚΑΤΑΤΕΦΡΟΥ̃ΤΑΙ πολλῷ βάθει, ΤᾺ Καταναίων ΧΩΡΊΑ. Ἡ μὲν οὖν ΣΠΟΔΌΣ, λυπήσασα πρὸς καιρὸν,

(1) *Voyez* pag. 143 de ces Éclaircissemens. (2) *Voyez,* dans ce volume, au VI.e livre,

εὐεργετεῖ τὴν ΧΩ'ΡΑΝ χρόνοις ὕστερον· εὐάμπελον γὰρ παρέχεται, κ. τ. λ. *Les environs de la montagne, qui forment le district des Catanæens, se trouvent soudain couverts d'une couche épaisse de cendres* (1). *Mais la poussière volcanique ne cause dans ce canton qu'un ravage passager : avec le temps elle y bonifie le sol; car elle le rend excellent pour la vigne, &c.* Et, dans l'autre (2), où il s'agit de ce canton de l'Asie mineure que l'on appeloit *CATACECAUMENÉ : La surface des champs est cendreuse . . . . . . mais l'on peut concevoir comment un pareil sol est bon pour la vigne, d'après l'exemple de cette portion du territoire de Catane, qui a été recouverte d'une couche épaisse de poussière volcanique* (3), *et qui maintenant produit en abondance un vin excellent :* Ἔστι δὲ ἡ ἐπιφάνεια τεφρώδης τῶν πεδίων . . . . Τὸ δ' εὐάμπελον τὴν τοιαύτην ὑπάρχειν γῆν, λάβοι τὶς ἂν καὶ ἐκ τῆς Καταvίας, τῆς ΧΩΣΘΕΙ'ΣΗΣ ΤΗ͂Ι ΣΠΟΔΩ͂Ι, καὶ νῦν ἀποδιδούσης οἶνον δαψιλῆ καὶ καλόν.

N.° LIV. PAGE 269.

Toutefois il nous reste un embarras. Si en effet le mot μέρος, employé elliptiquement, pour μέρος τῆς χώρας, dans la phrase que nous examinons, signifie *la partie du territoire*, et que nous voulions traduire littéralement, voici ce que Strabon se trouve dire en propres termes : *LA PARTIE [DU TERRITOIRE de Catane] qui a été couverte de cendres par la poussière volcanique, A RENDU la terre excellente pour la vigne :* Τὸ ΚΑΤΑΤΕΦΡΩΘΕ'Ν ΜΕ'ΡΟΣ [τῆς χώρας] . . . . . . εὐάμπελον τὴν γῆν 'ΕΠΟΙ'ΗΣΕΝ. Or pouvons-nous prêter à notre auteur une pareille locution ? Certes, ce n'est point *le territoire, en se couvrant de cendres*, c'est *la cendre, en couvrant le territoire, qui a rendu la terre excellente pour la vigne.*

Aussi avons-nous examiné long-temps si, dans cette partie de la phrase, τὸ κατατεφρωθὲν μέρος 'ΕΚ τῆς σποδοῦ. . . . . εὐάμπελον τὴν γῆν ἐποίησεν, au lieu de sous-entendre, après μέρος, le génitif τῆς χώρας, on ne pourroit pas, unissant ces six mots, τὸ κατατεφρωθὲν μέρος 'ΕΚ τῆς

page 269 du texte Grec, 354 de notre version.

(1) *Couverts d'une couche épaisse de cendres.* Littéralement, *couverts-de-cendres à une grande profondeur :* Κατατεφροῦται ΠΟΛΛΩ͂Ι ΒΑ'ΘΕΙ.

(2) *Voyez* au livre XIII, page 628 du texte Grec.

(3) *Qui a été couverte d'une couche épaisse de poussière volcanique.* Littéralement, l'expression Grecque signifieroit, *qui a été comblée par* [ou bien *sur laquelle s'est amassée*] *la poussière volcanique*, τῆς χωσθείσης τῇ σποδῷ. Mais, de toute évidence, l'auteur a dû vouloir dire la même chose que dans le passage du VIe livre, κατατεφροῦται ΠΟΛΛΩ͂Ι ΒΑ'ΘΕΙ.

N.° LIV. PAGE 269. σποδοῦ, en ordonner ainsi la syntaxe, τὸ μέρος ἐκ τῆς σποδοῦ, [τὸ] κατατεφρωθὲν, et les rendre de la manière suivante : *Cette partie de la poussière volcanique qui [en se refroidissant, et à la longue] s'est convertie en cendre, a rendu excellente pour la vigne, la terre [qu'elle a couverte].* Nous avouerons même que cette façon d'interpréter le texte nous paroissoit la plus juste, quand nous considérions que le τῆς σποδοῦ, *la poussière volcanique,* est précisément le substantif auquel, en dernière analyse, nous sommes forcés de rapporter l'attribut énoncé vers la fin de la seconde phrase, λαβοῦσα σβέσιν καὶ ἘΚΤΕΦΡΩΣΙΝ. Mais comment croire que, pour signifier *la partie de la poussière-volcanique,* Strabon eût jamais pu dire, τὸ μέρος ἐκ τῆς σποδοῦ? Il faudroit donc, en ce cas, regarder la particule ἐκ comme une interpolation, et la retrancher; ce que l'accord de tous nos manuscrits et de l'imprimé ne permet point : ou bien il faudroit supposer que l'expression, τὸ κατατεφρωθὲν μέρος ἐκ τῆς σποδοῦ peut équivaloir à celle-ci, τὸ ἐκκατατεφρωθὲν μέρος τῆς σποδοῦ; ce qui ne s'admettroit point sans peine. Dans une telle perplexité, nous avons cru devoir rédiger notre interprétation de la première phrase d'après la syntaxe la plus simple.

Seconde phrase.

Ἔχει μὲν γὰρ τὸ λιπαῖνον καὶ τὴν ἐκπυρουμένην βῶλον, καὶ τὴν ἐκφέρουσαν τοὺς καρποὺς· πλεονάζουσα μὲν οὖν τῷ λίπει πρὸς ἐκπύρωσιν ἐπιτηδεία, καθάπερ ἡ θειώδης πᾶσα· ἐξικμασθεῖσα δὲ, καὶ λαβοῦσα σβέσιν καὶ ἐκτέφρωσιν, εἰς καρπογονίαν [1394, καρπογωνίαν] μετέβαλε.

En examinant le commencement de cette seconde phrase : Ἔχει μὲν γὰρ τὸ λιπαῖνον καὶ τὴν ἐκπυρουμένην βῶλον, καὶ τὴν ἐκφέρουσαν τοὺς καρπούς· nous nous sommes souvent demandé,

1.° Quel est donc ici le substantif auquel se rapporte le verbe ἔχει? Suivant les lois naturelles de la syntaxe, et sur-tout d'après la manière dont nous avons définitivement rendu, dans la phrase antécédente, le τὸ κατατεφρωθὲν μέρος..... ἐκ τῆς σποδοῦ, le substantif que nous cherchons maintenant sembleroit être τὸ κατατεφρωθὲν μέρος. Mais,

N.° LIV.
PAGE 269.

d'abord, en rapportant à ces mots le verbe ἔχει, l'on ne sauroit comprendre le raisonnement de l'auteur. Ensuite, tout ce qui vient immédiatement après le verbe ἔχει, démontre que le substantif demandé doit être, non pas un neutre ou un masculin, mais un féminin ; car c'est nécessairement à ce substantif que se rapportent les quatre attributs énoncés vers la fin de tout le passage, πλεονάζουσα μὲν οὖν τῷ λίπει. . . . ἐπιτηδεία. . . . ἐξικμασθεῖσα δὲ. . . . λαβοῦσα σβέσιν καὶ ἐκτέφρωσιν. Or, dans cette phrase antécédente, où se trouve le τὸ κατατεφρωθὲν μέρος, nous rencontrons deux autres substantifs, tous deux féminins, et auxquels, sans violer les règles de la grammaire, nous pourrions rapporter le verbe ἔχει. Ces deux substantifs féminins sont τῆς σποδοῦ, et τὴν γῆν. Mais il est aisé de reconnoître que le dernier, τὴν γῆν, ne sauroit être celui dont le verbe ἔχει dépendroit ; par conséquent, il faut que ce soit le premier, τῆς σποδοῦ, *la poussière-volcanique*. C'est donc à la *poussière-volcanique* que nous avons dû rapporter et les quatre attributs énoncés vers la fin de cette seconde phrase, et le verbe μετέβαλε qui termine tout le passage.

2.° Comment faut-il interpréter les mots qui suivent le verbe ἔχει· c'est-à-dire, τὸ λιπαῖνον καὶ τὴν ἐκπυρουμένην βῶλον, καὶ τὴν ἐκφέρουσαν τοὺς καρποὺς ? Le τὸ λιπαῖνον est-il ici un substantif, signifiant la matière qui [en général] engraisse, *materiam illam quæ pinguefacit* ou *ingrassat*, τὸ *pinguefaciens !* et doit-on, par conséquent, distinguer ici trois substances, trois choses différentes : 1.° τὸ λιπαῖνον, *materiam quæ ingrassat;* 2.° τὴν ἐκπυρουμένην βῶλον, *glebam adustam ;* 3.° τὴν ἐκφέρουσαν τοὺς καρποὺς, *[glebam* ou *terram] fructiferam !* Ou bien le τὸ λιπαῖνον est-il un participe qui régit les deux substantifs subséquens, τὴν ἐκπυρουμένην βῶλον, et τὴν ἐκφέρουσαν τοὺς καρποὺς· de sorte que le sens seroit, *cette matière* ou *substance qui rend grasses et la glèbe brûlée et la végétale !* C'est cette dernière interprétation qui nous a paru la plus naturelle.

A l'égard des second et troisième membres, si l'on admet une fois que nous avons en effet saisi et rendu le vrai sens de ce qui précède,

N.º LIV. PAGE 269.

on trouvera peut-être qu'ils sont assez clairement et littéralement interprétés dans notre version.

Pour achever de mettre nos lecteurs à portée de décider par eux-mêmes si en effet ce passage offroit des difficultés réelles, et s'il étoit possible de suivre le texte de plus près que nous n'avons fait, nous mettrons sous leurs yeux les différentes manières dont précédemment il avoit été traduit.

L'ancien interprète Latin s'est donné tant de liberté, que l'on ne peut reconnoître ni le sens précis qu'il attachoit à chaque mot, ni les changemens que peut-être il introduisoit dans la leçon de l'imprimé: *Sicut de Catanâ proditum est, ejectum ab Ætneis ignibus cinerem, ex eâ parte lætam vineis tellurem effecisse. Excoctas enim igne glebas pingue aliquid habere, quod uberiores fructus afferat. Vapore namque ipso magis uliginis abundante, commodiores fieri, quemadmodum et sulfureæ omnes. Humectatæ deinde, et exustis cineribus restinctæ, ad frugum procreationem, permutationem induerunt.* Tout ce que nous pouvons conjecturer, c'est que, dans la seconde phrase, l'interprète lisoit ἔχειν, au lieu d'ἔχει.

Le traducteur Italien, rapportant, à ce qu'il paroît, le verbe ἔχει au substantif τὴν γῆν, qui se trouve dans la phrase précédente, a rendu tout le passage de la manière suivante : *Si come dicono di Catana; dove in quella parte, ch'è sparsa dalle ceneri buttate da'l fuoco d'Etna, si fa terreno bonissimo ad vigne; percioch' egli è grasso, et ha le zolle arsiccie, et fruttifere. Onde abundando di grassezza, è atto a ricevere quell' arsura, si come fa ogni cosa, che tiene de'l solfo. Essendo poi rasciutto, estinto, et ridutto in cenere; si converte in fruttifero terreno.*

La version Latine adoptée par Xylander est ainsi conçue : *Quemadmodum Catanæ perhibent, partes, quæ cineribus ab Ætnæo igne sursum egestis fuerant injectæ, fuisse vini feraces redditas. Habent enim pinguedinem et glebæ* [Siebenk. *glebam*, sed leg. *gleba*] *quæ igni ardescunt* [Siebenk. *ardescit*], *et quæ fructus profert : eaque, dum abundat pinguedine, apta est incendio, sicut omne quod sulfureum est. Consumpta pinguedine et gleba restincta ac in cinerem conversa, ad fruges producendas facta est commodior,*

M. l'abbé Banier (1), quoique s'annonçant pour donner une véritable traduction, s'est contenté de s'exprimer en ces termes : « Comme » on a dit des environs de Catane, que le terrain de ce lieu, mêlé des » cendres du mont Ætna, étoit devenu un excellent vignoble; car les » matières, pour être ainsi enflammées, doivent avoir une graisse qui » les rend propres à la production des fruits. » N.° LIV. PAGE 269.

La version de M. de Bréquigny porte : « Comme cela est arrivé à » Catane, où l'on dit que les cendres vomies par le mont Ætna embrasé, » ont rendu fertile en vin la terre qu'elles ont couverte. En effet il y a » une graisse dans les terres inflammables comme dans les terres fertiles. La grande abondance de cette graisse les rend faciles à s'en» flammer : telles sont toutes les terres sulfureuses. Mais lorsque ces » terres, après une évaporation produite par leur inflammation, se sont » éteintes et ont été réduites en cendres, elles deviennent propres » à produire des fruits. »

Quant à la version Latine présentée par M. Siebenkees, nous avons déjà marqué les deux seuls mots dans lesquels elle diffère de celle de Xylander.

(1) *Banier, des Embrasemens du mont Vésuve;* Mém. lu en 1733, *Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, vol. IX, Hist. pag. 16; publié en 1736.

N.° LV.

Répondant à la Page 279, renvoi marginal *.

C'EST sans doute d'après cette origine, que les SABINI leurs ancêtres, les appeloient, par un terme diminutif, SABELLI [petits SABINI] : mais d'autres raisons les ont fait nommer SAMNITÆ, ou, comme disent les Grecs, SAUNITÆ.

La facilité de confondre les μ et les ν avec les υ, a fait tomber ici les copistes en plus d'une erreur. Le texte, dans la plupart des manuscrits, comme dans les imprimés, porte : ΣΑΝΝΙ΄ΤΑΣ δ᾽ ἀπ᾽ ἄλλης αἰτίας, οὓς οἱ Ἕλληνες ΣΑΜΝΙ΄ΤΑΣ λέγουσι· *d'autres raisons les firent appeler SANNITÆ, ou, comme disent les Grecs, SAMNITÆ.*

L'ancien interprète Latin avoit lu, ΣΑΒΙ΄ΝΟΥΣ δ᾽ ἀπ᾽ ἄλλης αἰτίας οὓς οἱ Ἕλληνες ΣΑΜΝΙ΄ΤΑΣ λέγουσι : *SABINOS autem ob aliam causam quos Græci SAMNITAS nuncupant;* ce qui rend tout le raisonnement de Strabon inintelligible.

Le traducteur Italien, s'écartant moins du texte : *Et percio è ragionevole* (il eut dû dire plutôt, *verosimile* ou *probabile*) *che fussero nominati SABELLI, diminuendo il nome de' loro progenitori; poi per altra cagione SANNITI, detti da i Greci SAMNITI.*

Xylander, adoptant aussi le même sens, s'exprime de cette sorte : *Probabile porro est, eos diminutivè SABELLOS à majoribus suis, SAUNITAS (Græci SAMNITAS vocant) aliâ de causâ nominatos.*

« Je m'étonne, disoit Casaubon, que notre géographe par-tout, et » Polybe lui-même en quelques endroits, écrivent Σαννίτας, lorsqu'Étienne » de Byzance dit constamment Σαυνίτας. Ensuite, comment Strabon » peut-il avancer que les Grecs appeloient ces peuples Σαμνίτας, *Sam-* » *nitas!* comme si ce dernier nom n'étoit pas celui que les Latins eux- » mêmes leur donnoient. Pour moi, je sais que les Grecs les appeloient » plutôt Σαυνίτας, *Saunitas;* nom dérivé du mot Σαυνίον, qui désigne » une pierre de fronde. Je pense donc que la véritable leçon doit être : » Σαμνίτας δ᾽ ἀπ᾽ ἄλλης αἰτίας, οὓς οἱ Ἕλληνες Σαυνίτας καλοῦσι. Et en » effet

» effet il est certain que les *Samnites* des Latins étoient appelés par les » Grecs *Saunitæ*, Σαυνῖται. »

Denys le Périégète dit (1) :

ΣΑΥΝΙ͂ΤΑΙ δ' ἐπὶ τοῖσι μέσην χθόνα ναιετάουσι·

et Eustathe ajoute (2) : Μετὰ τοὺς Συβαρίτας μέσην χθόνα οἰκοῦσιν οἱ ΣΑΥΝΙ͂ΤΑΙ, οὓς διὰ τοῦ μ. οἱ Ρωμαῖοι λέγουσιν, ὡς καὶ ἡ γραφὴ τοῦ Διοδώρου δηλοῖ. *Après les Sybarites, dans l'intérieur des terres, habitent les* SAUNITÆ, *dont les Romains écrivent le nom par une M* [SAMNITÆ], *comme le prouve l'orthographe de Diodore.*

Pline dit aussi (3) : *SAMNITIUM, quos SABELLOS et Græci SAUNITAS dixere, colonia Bovianum vetus, &c.* Et suivant Casaubon, Pline auroit voulu dire que, de tous les Samnites, ceux-là seuls qui avoient été surnommés, par les Latins, *Sabelli*, furent appelés par les Grecs, *Saunitæ*. Mais sur ce point, Casaubon, à ce qu'il nous semble, se trompoit; le passage de Pline ne signifie autre chose que ce que Strabon, selon la correction proposée par Casaubon lui-même, a voulu dire.

C'étoit donc avec raison que M. de Bréquigny avoit suivi cette correction. Sa version porte : « Or c'est sans doute à cause de cela » que leurs ancêtres les appeloient Sabelliens, diminutif du nom des » Sabins, desquels ils étoient sortis : d'autres raisons les firent nommer » *Samnites*, ou, comme disent les Grecs, *Saunites.* »

Trois des manuscrits d'Italie, collationnés par M. Siebenkees, ont appuyé la leçon Σαυνῖτας; et la version Latine de cet éditeur est conçue en ces termes : *Probabile porro est, eos diminutivè à majoribus suis SABELLOS, SAMNITOS autem (Græci SAUNITOS vocant) aliâ de caussâ nominatos fuisse.*

(1) *Dionys. Perieget.* v. 375.
(2) *Eustath.* ad *Dionys. Perieget.* loc. cit.
(3) *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 17, tom. I, pag. 169, lin. 3.

N.° LVI.

Répondant à la Page 290, lin. 11, renvoi *.

Se trompant au sens de cette prédiction, les PEUPLES [Λαοὶ] *Grecs attaquèrent en cet endroit* (c'est-à-dire, *près* de *Laos*) *les Leucani, et furent défaits.*

Les critiques ont été jusqu'à présent fort embarrassés à fixer la date du fait dont il est ici question. Nous avons noté en marge qu'il pouvoit se rapporter environ à l'année 390 avant l'ère Chrétienne. Peut-être ne doutera-t-on point que cette date ne soit exacte, si l'on rapproche du passage de Strabon, celui dans lequel Diodore de Sicile raconte la défaite des Thuriens par les *Leucani,* dans une guerre que l'historien place sous la troisième année de la XCVII.^e olympiade, année qui répond à celle que nous avons marquée. Il n'est peut-être pas inutile de rapporter le récit de Diodore; d'autant que M. l'abbé Terrasson nous paroît s'être étrangement mépris au sens de la phrase, qui, selon nous, concerne précisément le combat dont Strabon aura voulu parler. Voici la version fidèle de ce récit (1):

« Les *Leucani* faisant des incursions dans le territoire de *Thurii,* les » Thuriens firent dire à leurs alliés de venir promptement en armes » à leur secours..... Mais, sans attendre ces nombreux auxiliaires, » ayant rassemblé par eux-mêmes un corps de plus de 14,000 fantas- » sins, et d'environ 1000 cavaliers, ils marchèrent contre les *Leucani.* » Ceux-ci, apprenant que leurs ennemis s'avançoient, rentrèrent dans » leur propre pays. Les Thuriens s'étant hâtés de pénétrer dans la Leu- » canie, parvinrent d'abord à s'emparer d'un fort; et le riche butin » qu'ils y firent, devint un appât qui les conduisit à leur perte. Enflés » de ce premier succès, et devenus trop confians, ils s'engagèrent dans » des défilés et des chemins bordés de précipices, pour aller assiéger » *Laos,* ville très-puissante. Mais lorsqu'ils furent arrivés dans une

(1) *Diodor. Sic.* lib. XIV, §. 101, edit. Wessel. tom. I, pag. 719.

N.° LVI. PAGE 290.

» certaine plaine qu'entourent des collines élevées et des hauteurs escar-
» pées, les *Leucani* dont les forces étoient réunies, les y environnèrent
» de toute part, et ne leur laissèrent aucun espoir de salut. L'apparition
» imprévue d'une armée sur les hauteurs effraya les Grecs, tant par la
» position que par le nombre des ennemis ; car les *Leucani*, pour lors,
» avoient 30,000 hommes de pied, et au moins 4000 chevaux.
» Tombés inopinément dans un tel danger, et voyant les barbares
» descendre dans la plaine, ils se rangèrent en bataille ; mais, accablés
» par le nombre, ils perdirent plus de 10,000 des leurs, qui tous
» furent tués (les *Leucani* ayant décidé de ne faire aucun prisonnier) ;
» et le reste s'enfuit vers une colline située sur le bord de la mer, &c. »

Dans le texte Grec, la phrase que nous avons rendue de cette manière, « Enflés de ce premier succès, et devenus trop confians, ils s'enga-» gèrent dans des défilés et des chemins bordés de précipices, pour » aller assiéger *LAOS*, ville très-puissante, » est ainsi conçue : *Φρονηματισθέντες γὰρ ἐπὶ τῷ προτερήματι, καταπεφρονηκότως διά τινων στενῶν καὶ ἀποκρήμνων ὁδῶν ἐπορεύθησαν, βουλόμενοι* ΛΑΟ'Ν *καὶ πόλιν εὐδαίμονα πολιορκῆσαι.* M. l'abbé Terrasson, prenant ici le mot *λαὸν* dans la signification de *peuple*, a traduit (1) : « Car, attirés par ce premier succès, » ils s'engagèrent indiscrètement en des chemins étroits et difficiles, » dans la pensée de surprendre une ville et un peuple qui passoit pour » être fort riche. » Mais si *λαὸν*, ici, devoit signifier *un peuple*, comment l'auteur se seroit-il servi du verbe *πολιορκῆσαι*, qui ne peut vouloir dire qu'*assiéger* [non, comme M. l'abbé Terrasson le traduit, *surprendre*] ? Il nous paroît évident que Diodore a voulu parler de la ville appelée *Laos*, *Λάος*. Dans le membre de phrase subséquent, *καὶ πόλιν εὐδαίμονα*, le *καὶ* est employé, comme disent les grammairiens, *emphaticè ;* pour faire ressortir tout-à-la-fois, et la cause du desir, et l'imprudence des Thuriens, d'aller assiéger une pareille ville : ils vouloient la piller à cause de son opulence, et ils n'en considéroient point la force.

(1) Conf. *Hist. univ. de Diod. de Sic. &c.* tom. IV, pag. 205 et 206. 1741.

N.° LVII.

Répondant à la Page 360, note 2.

Mais, comme visiblement l'Alphée arrive à la mer, et que, dans le travers de son embouchure, il ne paroît exister au fond de la mer aucune ouverture qui engloutisse les eaux du fleuve (car alors, quoique naturellement elles dussent perdre leur douceur, elles pourroient néanmoins en conserver une partie, puisqu'elles suivroient un canal souterrain); ce que l'on débite ne sauroit être vrai, et la qualité des eaux de l'Aréthuse, bonnes à boire, en démontre la fausseté.

Dans la note 2, relative à ce passage, nous avons averti nos lecteurs que le texte devoit avoir subi quelque altération.

Le grec porte : Ἐπειδὴ δὲ τὸ τοῦ ποταμοῦ στόμα φανερόν ἐστιν εἰς τὴν θάλατταν ἐκδιδὸν, ἐγγὺς δὲ μηδὲν ἐν τῷ πόῤῥῳ [1393, 1394, 1397, Vatic. A, et Venet. A, πόρῳ] τῆς θαλάττης φαινόμενον στόμα, τὸ καταπίνον τὸ ῥεῦμα τοῦ ποταμοῦ· καίπερ οὐδ᾽ οὕτως ἂν συμμεῖναι [1408, συμβῆναι] γλυκὺν [1393, 1394, 1397, γλυκὺ], ὅμως τό γε ἐπὶ πλέον, εἰ καταδύνει εἰς τὸ κατὰ γῆς ῥεῖθρον· παντάπασιν ἀμήχανόν ἐστι. Τό τε γὰρ τῆς Ἀρεθούσης ὕδωρ ἀντιμαρτυρεῖ, πότιμον ὄν.

L'ancien interprète Latin nous paroît inintelligible, lorsqu'il dit : *Postquam verò os ipsum fluminis palàm mare manifestum irrumpit, nihil autem alveo vicinum est, quod fluminis aquas absorbeat. Scilicet nec sic dulcis permaneret aqua, si fluxus ipse supernè innatans, ut infra terram intret, quod prorsùs est impossibile. Contra enim Arethusæ testatur aquæ potioni commoda.*

Nous ne comprenons pas mieux ce que porte la traduction Italienne : *Ma poi che la foce de'l fiume entra manifestamente in mare, ne appresso vi si vede alcuna bocca, laquale, ne'l passare ch'egli fa ne'l mare, inghiottisca l'acque del fiume (benche ne a questo modo anchora rimarrebero dolci) nondimeno, se bene quell'acque, lequali sogliono scorrere di sopravia, si sommergessero ne'l canale sotto terra, ad ogni modo sarebbe impossibile. Percioche et l'acqua istessa d'Arethusa, essendo buona da bere, fa testimonio de'l contrario.*

La version Latine adoptée par Xylander est encore moins claire : *Nunc cùm ostium Alphei manifestò in mare exeat, neque in viciniâ et procul à mari* (1) *ullæ fauces appareant quæ amnem absorbeant; (quanquam ne sic quidem totus permaneret dulcis) tamen majore sui parte si in alveum subterraneum descendit, omnino fieri non potest. Contra enim testimonium fert aqua Arethusæ, quæ est potui.* N.° LVII. PAGE 360.

Casaubon a simplement noté que le passage étoit difficile et incorrect : *Locus est obscurus, nec satis correctus.*

Cluvier (2), chose étonnante ! lorsqu'il cite et traduit ce même passage, si embarrassant, se contente de changer à la version qui vient d'être rapportée, quelques mots peu importans, et conserve d'ailleurs ce qu'elle a de plus obscur, nous avons presque dit de plus inepte : *Nunc verò, quum Alpheus manifesto ostio in mare se effundat; nec prope eum, loco à mari remoto, ullæ fauces adpareant, quæ amnem absorbeant; quamquàm ne sic quidem totus permaneret dulcis, tamen majore sui parte si in alveum subterraneum descendit, omnino fieri non potest. Contra enim testimonium fert aqua Arethusæ quæ est potabilis.* Du reste, Cluvier ne fait aucune observation.

Paulmier de Grentemesnil a proposé une correction ; nous l'avons déjà indiquée (3), et l'on a vu qu'elle étoit loin de suffire pour tout éclaircir.

M. Siebenkees seul paroît avoir reconnu pleinement l'absurdité des interprétations précédentes ; il y a substitué une traduction qui rentre dans le sens de la nôtre, mais qui suppose, quoiqu'il ne l'annonce point, un changement de leçon dans le texte : *Cum autem Alphei ostium manifesto in mare exeat, nullaque maris vicina vorago appareat, quâ fluvius absorbeatur (quanquam ne sic quidem totus, majore tamen sui parte dulcis* MANERET*, si in terram descenderet), nullo modo id fieri potest. Contrarium enim testatur Arethusæ aqua, quæ potui apta est.* Puisque M. Siebenkees s'est servi ici du verbe *maneret,* on doit penser qu'il prétendoit bien

(1) Cette version suppose apparemment que l'on devroit lire dans le texte : Ἐγγὺς δὲ, μηδ' ἐν τῷ πόῤῥω τῆς θαλάττης, μηδὲν φαίνεται στόμα κ. τ. λ.

(2) *Cluver. Sic. ant.* lib. 1, cap. 12, p. 160, lin. 28.

(3) *Voyez,* dans ce volume, à la page 360 de notre version, la note 1.

N.° LVII. PAGE 360. substituer la troisième personne de l'optatif à l'infinitif συμμεῖναι, et lire γλυκὺ [scilic. τὸ ῥεῦμα τοῦ ποταμοῦ], au lieu de γλυκύν.

Sans doute nous croyons avoir présenté la seule interprétation raisonnable dont la phrase Grecque soit susceptible. Néanmoins nous avons peine à comprendre comment Strabon auroit eu véritablement l'idée que la contexture de ce passage, dans l'état où les manuscrits, comparés avec l'imprimé, le présentent aujourd'hui, nous force de lui prêter; idée qui se réduit à ceci : « Encore si l'on voyoit près de l'embouchure de l'Alphée quelque gouffre dans lequel ses eaux parussent s'engloutir, il seroit peut-être permis de croire que, continuant leur cours au-dessous du lit de la mer, par un canal souterrain, elles conserveroient, sinon entièrement, du moins en partie, leur douceur. »

N.° LVIII.

Répondant à la Page 375, ligne 12, renvoi marginal **.

Des observations répétées ont fait croire généralement que les flammes des volcans, soit de cette île [*Hiera* ou *Thermessa*, aujourd'hui Vulcano], *soit de l'Ætna, s'excitent ou s'apaisent, selon la force des vents. Cette idée n'est point déraisonnable : [il est reconnu que] les vents se forment et s'alimentent des vapeurs de la mer, dont ils tirent leur principe. [D'après cela] les témoins habituels de ces divers phénomènes ont dû trouver simple, que de même le feu,* pour s'allumer, *dépende des modifications d'une substance* (1) *avec laquelle il a tant d'affinité.*

Le passage que nous avons rendu de cette manière, ou plutôt que nous avons ainsi paraphrasé, est fort obscur. Nous ne dissimulerons pas que, même au moyen de notre paraphrase, nous ne sommes nullement certains d'avoir exprimé la véritable idée de Strabon. Ainsi donc (ici, comme dans plusieurs des n.os précédens de ces Éclaircissemens), pour que d'habiles lecteurs soient à portée de prononcer si nous avons en effet choisi le meilleur sens dont le texte soit susceptible, tout ce que nous pouvons faire est de leur mettre sous les yeux ce texte, et les différentes manières dont, avant nous, de savans interprètes l'avoient rendu.

Le grec porte : Ἐκ δὲ τηρήσεως πεπίστευται διότι τοῖς ἀνέμοις συμπαροξύνονται, καὶ αἱ φλόγες, αἵ τε ἐνταῦθα, καὶ αἱ κατὰ τὴν Αἴτνην· παυομένων δὲ, παύονται καὶ αἱ φλόγες. Οὐκ ἄλογον δέ· καὶ γὰρ οἱ ἄνεμοι γεννῶνται, καὶ τρέφονται, τὴν ἀρχὴν λαβόντες ἀπὸ τῶν ἐκ τῆς θαλάττης ἀναθυμιάσεων, ὥστ' ἀπὸ συγγενοῦς ὕλης, καὶ πάθους, καὶ τὸ πῦρ ἐξαναπτόμενον [1393, 1394 ἐξαπτόμενον], οὐκ ἐᾷ θαυμάζειν τοὺς ὁρῶντας ἄλλως γέ πως τὰ τοίαδε.

L'ancien interprète Latin a dit : *È longâ verò creditum est observatione, flammas ipsas flatibus concitari, tum hîc, tum in Ætnâ, quibus cessantibus, cessant et flammæ. Nec verò id ratione caret. Venti enim è marinis exhalationibus captantes originem et generantur, et nutriuntur, adeò ut de cognatâ*

(1) C'est-à-dire, *de l'air* qui forme *les vents.*

N.° LVIII. PAGE 375. *materiâ accidentique ignis incensus; spectatores ipsos mirari non sinit, alio quodam modo talia fieri.*

Le traducteur Italien : *Si crede, per lunga osservazione, che cosi quivi, come in Etna, le fiamme siano excitate da' venti, i quali cessando, cessino parimente le fiamme. Ne è questo fuori de'l ragionevole, conciosia che i venti si generino, et si nutriscano, pigliando il principio dall' essalationi de'l mare, come da materia, et accidente conforme. Et il fuoco, che noi accendiamo, non lascia maravigliare chi vede questi cosi fatti effetti, poco diversi da quello.*

Xylander, suivi par Cluvier : *Observatio fidem fecit, expirationes istas flammarum, cum ibi* [Cluv. *istas*] *tum in Ætnâ, ventis exasperari, iisque desinentibus cessare. Neque absurdum id est. Nam et venti nascuntur augescuntque* [Cluv. *augenturque*] *sumto ex maris exhalationibus initio : ut ex cognatâ materiâ similique eventu ignis accensus, admirationem iis qui aliàs ista viderunt, adimat.*

La version adoptée par M. Siebenkees est ainsi conçue : *Demonstrant observationes, et hâc in insulâ, et in Ætnâ flammarum expirationes ventis exasperari, iisque desinentibus cessare. Neque hoc absurdum est. Nam et venti nascuntur augescuntque sumto ex maris exhalationibus initio; nemo itaque, ex cognatâ materiâ, similique de causâ ignem accendi, mirabitur, qui unquam ista viderit.*

N.° LIX.

N.° LIX.

Répondant à la Page 376, note 1.

Si ces rapports sont croyables, peut-être faut-il aussi ne pas rejeter les traditions mythiques concernant Empédocle : Εἰ δὲ ταῦτ' ἐστὶ πιστὰ, οὐκ ἀπιστέον [Mss. ἀπιστητέον] ἴσως οὐδὲ τοῖς περὶ Ἐμπεδοκλέους μυθολογηθεῖσιν.

N'osant nous écarter de l'opinion unanime des interprètes de Strabon, nous avons présenté ce passage comme une réflexion de sa part, comme une sorte de censure de la première portion de ce témoignage de Polybe, dont, en cet endroit, il rappelle le contenu. L'idée que tel est le sens de la phrase Grecque, se présente d'elle-même. En effet, Strabon, un peu plus haut (1), en citant la relation de quelques voyageurs modernes sur l'Ætna, paroît bien tomber d'accord avec eux que, dans les anciennes traditions concernant cette montagne, et surtout dans ce qui se débitoit au sujet d'Empédocle, il devoit y avoir bien des fables. D'après cela, lorsqu'ici, à la suite d'une citation de même genre, nous voulons dire à la suite de la description des volcans d'*Hiéra*, on lit ces mots : *Si ces rapports sont croyables, peut-être faut-il aussi ne pas rejeter les traditions mythiques concernant Empédocle ;* une pareille réflexion paroît naturellement tendre à nous faire ranger les récits sur lesquels elle tombe, dans la classe de ceux que, peu auparavant, Strabon lui-même regardoit comme étant, avec raison, traités de fables. De plus, il est impossible, en lisant l'ouvrage de Strabon, de ne pas sentir que ce géographe n'accordoit point à Polybe toute l'estime dont aujourd'hui cet historien nous paroît digne : cette disposition de sa part se manifeste en beaucoup d'endroits ; et il est simple que l'on croie en trouver ici un indice.

Nous ne saurions donc être blâmés d'avoir traduit, dans le même sens que nos prédécesseurs, la phrase qui fait le sujet de cette discussion. Mais voici quelques observations d'après lesquelles nous doutons nous-mêmes de la justesse de l'interprétation que nous avons adoptée.

(1) *Voyez* pag. 368 et 369 de ce volume.

N.° LIX. PAGE 376. Bien que Strabon, en général, puisse être censé n'avoir pas rendu assez de justice à Polybe, et qu'à plus d'une reprise il en parle, pour ainsi dire, avec une sorte de mépris; toujours doit-on avouer qu'ici, en particulier, il ne semble point avoir eu le dessein de le déprimer, ni de présenter son rapport sur les volcans d'*Hiéra*, comme peu digne de foi. Sans doute le passage où ce rapport étoit consigné, ne se retrouvant plus dans les écrits mutilés de Polybe, rien ne nous assure que Strabon ait prétendu citer fidèlement et uniquement les propres termes de l'historien ; mais nous n'en sommes pas moins certains que ce passage étoit précisément celui dont notre auteur, dans son 1.er livre (1), s'étoit déjà servi : lui-même dit de la manière la plus formelle, *qu'il l'a déjà rappelé*, περὶ ὧν ἐμνήσθημεν καὶ πρότερον· et en même temps nous retrouvons ici beaucoup des expressions employées dans le livre 1.er Comment donc auroit-il voulu maintenant ridiculiser quelque partie d'un témoignage dont ailleurs il avoit si fort loué le fond et l'ensemble ?

Cette considération nous paroît forte. Aussi avons-nous un instant soupçonné que la phrase qui nous embarrasse, pouvoit être une pure interpolation. Mais l'accord de tous les manuscrits et de l'imprimé ne nous permet guère de donner une grande consistance à ce soupçon. Ainsi, nous invitons le lecteur judicieux à examiner par lui-même si la phrase, dans le cas où elle seroit nécessairement conservée comme partie intégrante du texte, ne devroit pas être interprétée différemment. Le grec ne seroit-il donc pas susceptible de signifier : *Si ces circonstances ne peuvent guère être révoquées en doute, peut-être ne doit-on pas non plus rejeter toutes les traditions mythiques qui concernent Empédocle!*

(1) *Voyez* au livre 1, tome I.er de notre version Française, depuis la *page 46* jusqu'à la *page 52*.

N.° LX [non annoncé].

Répondant à la Page 402, note 1; et à la Page 408, note 1.

STRABON, dans les passages que nous indiquons ici, après avoir dit d'abord, que *l'île SASÔN se trouve placée en quelque sorte au milieu du passage de l'Épire à BRENTESIUM*, ajoute ensuite : *C'est à BRENTESIUM que l'on s'embarque pour passer sur le continent opposé, soit que l'on se dirige vers les monts Cérauniens, et les côtes de l'Épire ou de la Grèce qui se trouvent après ces monts; soit que l'on veuille se porter vers EPIDAMNUS* [Durazzo]. *Ce dernier trajet est plus long que l'autre, puisqu'il est de dix-huit cents stades.*

Dans les notes cotées 1, *pag. 402* et *408* de ce volume, nous avons avancé et répété que Strabon, nulle part, ne déterminoit la mesure du trajet de *Brentesium* en Épire. Nous nous apercevons maintenant que cette assertion peut paroître fausse.

Au VII.e livre (*pag. 324* du texte Grec), Strabon dit en propres termes, que de *Cassiopé* à *Brentesium*, il y a 1700 stades : *καὶ πάλιν ἄλλος* [scil. *λιμὴν*], Κασιοπὴ, *ἀφ' οὗ ἐπὶ* Βρεντέσιον *χίλιοι ἑπτακόσιοι στάδιοι.* Il ne s'agit point maintenant de constater que cette mesure est inexacte; d'après ce qui est établi dans la note 1, *page 408*, on ne doutera guère qu'il n'y ait ici une erreur, quant au nombre de stades: le trajet dont il est question n'est point, à beaucoup près, de la largeur assignée par Strabon. Mais quelque fautif que soit le passage du VII.e livre, relativement aux nombres, il en résulte toujours que Strabon peut passer pour y avoir très-positivement déterminé la mesure du trajet de *Brentesium* en Épire (car comment ne pas croire d'abord, qu'il place *Cassiopé* en Épire)? Et, nous devons aussi l'avouer, tout en se trompant sur l'étendue de cette mesure, lorsqu'il la portoit à 1700 stades, il restoit parfaitement d'accord avec lui-même. Selon ce qu'il avoit énoncé dans le livre VI, la traversée de *Brentesium* à *Epidamnus*, étant de 1800 stades, doit excéder celle de *Brentesium* en Épire; et, suivant ce qu'on lit dans le livre VII, cela se trouve vrai. Malgré ces apparences qui semblent nous condamner, et que nous nous faisons un devoir

N.° LX.
PAG. 402, 408.

de mettre dans tout leur jour, nous croyons pouvoir justifier, du moins jusqu'à un certain point, notre assertion répétée.

Le passage du VII.e livre qui peut détruire ce que nous avons avancé, n'est point absolument décisif. Sans alléguer pour notre défense, l'erreur presque incontestable que présente le nombre de 1700 stades donné pour la mesure du trajet de *Cassiopé* à *Brentesium*, nous dirons seulement que, si nous n'avons point regardé ce trajet comme devant être celui dont l'auteur parloit dans son VI.e livre, c'est parce que, d'après un premier examen, nous avons pensé qu'à l'endroit (très-embarrassant) du livre VII.e où Strabon nomme *Cassiopé*, il s'agit, non de la *Cassiopé* d'Épire, dont l'existence, indiquée d'une manière trop vague par la plupart des anciens (1), reste incertaine pour les plus habiles géographes modernes (2), mais de cette *Cassiopé* qui, indubitablement, étoit l'un des ports de l'île *Corcyra* (3). La discussion ultérieure de cette difficulté pourra devenir la matière d'une note sur le VII.e livre.

(1) Conf. *Scylac. Peripl.* p. 27. — *Demosth. de Halon.* edit. Reisk. t. I, p. 84, l. 22. — *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 1, tom. I, p. 188, l. 10. — *Id.* ibid. §. 19, p. 207, l. 19. — *Plutarch. Quæst. Gr.* edit. Reisk. t. VII, p. 189. — *Harpocrat.* v. Πανδοσία. — *Proxen.* ap. *Steph. Byz.* v. Χαονία. — *Steph. Byz.* v. Κασσώπη.

(2) *Palmer. Gr. ant.* lib. III, cap. 4, p. 263 et seq. — *Cellar. Geogr. ant.* lib. II, cap. 13, sect. 5, §. 159, tom. I, pag. 874.

(3) Conf. *Cicer. Epist. ad famil.* lib. XVI, ep. 9. — *Sueton. in Neron.* cap. 22. — *Aul. Gell. noct. Att.* lib. XIX, cap. 1. — *Ulpian.* leg. 1, §. 12, *D.* de exercit. act.

FIN DES ÉCLAIRCISSEMENS DES V.e ET VI.e LIVRES.

IMPRIMÉ

Par les soins de J. J. MARCEL, Directeur de l'Imprimerie impériale, membre de la Légion d'honneur.



